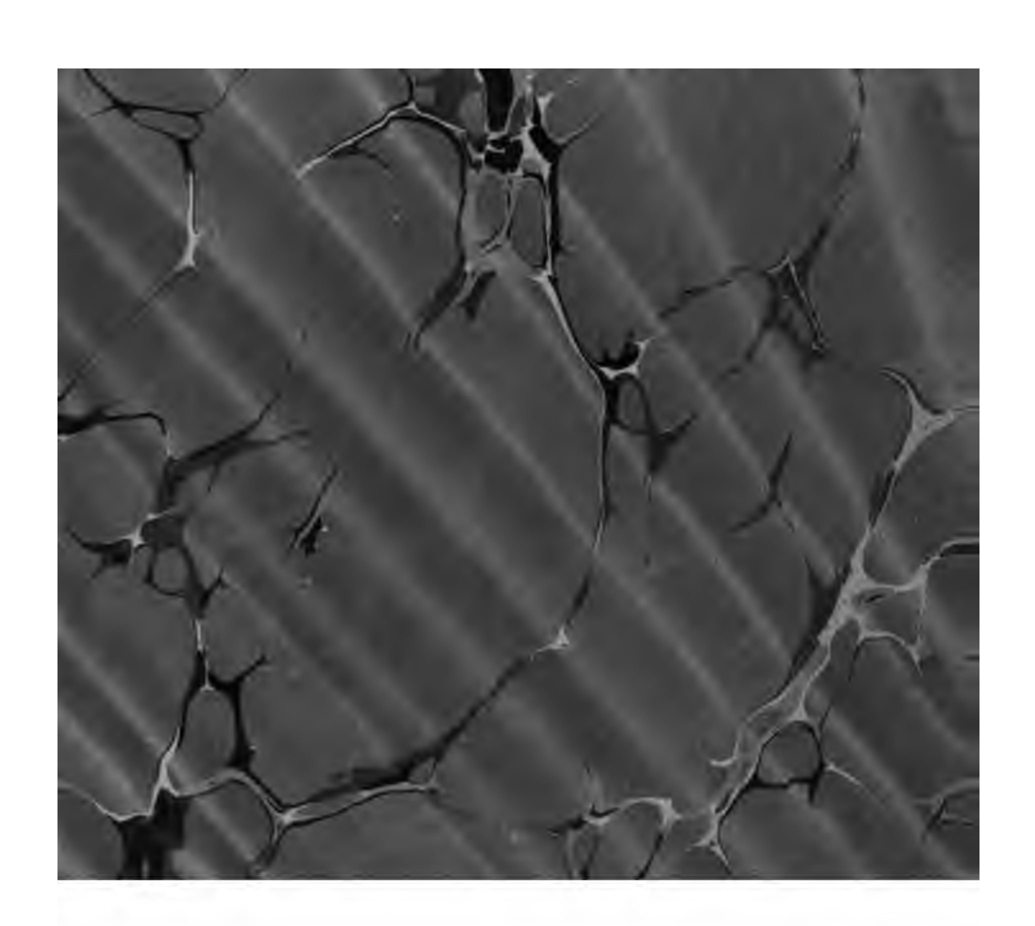
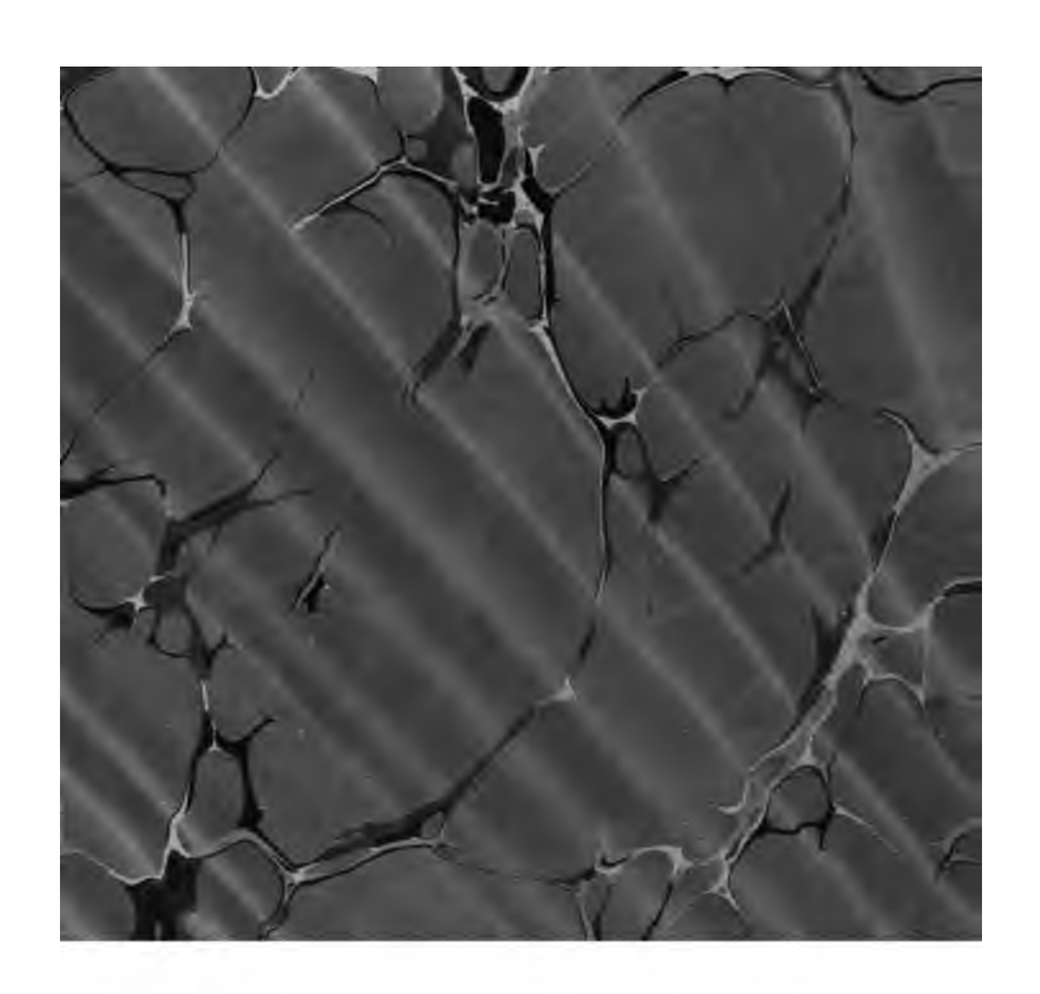

A 491404
DUPL


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

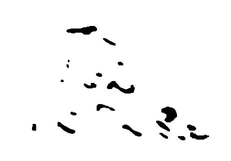




ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR




ARTES
VERITAS
LIBRARY
UNIVERSITY OF M



# RECUEIL

DES

# ACTES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE

DES SCIENCES, BELLES LETTRES ET ARTS DE BORDEAUX.

Bordeaux. — G. Gounouilhou, imp. de l'Académie, rue Guiraude, 11.

# ACTES

DE

# L'ACADÉMIE

IMPÉRIALE

DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE BORDEAUX.

---

L'Académie de Bordeaux a été établie sous le règne de Louis XIV, par lettres-patentes du 5 septembre 1712 enregistrées au Parlement de Bordeaux le 3 mai 1713.

---

3e SÉRIE. — 25e ANNÉE. — 1863.

—

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 13.

1863

## AVIS

# DES CONDITIONS

DE LA

# BONNE COMÉDIE

RÉPONSE A LA QUESTION SUIVANTE :

POSÉE PAR L'ACADÉMIE DE BORDEAUX :

**« Quels étaient l'état des mœurs et la disposition des esprits aux époques où brilla la bonne comédie ? — Des éléments analogues existent-ils aujourd'hui en France ? »**

## PAR M. KARL HILLEBRAND

---

« (Playing's) end, both at the first and now, was and is, to hold, as't were, the mirrour up to nature, to show... the very age and body of the time, his forme and pressure. »

SHAKESPEARE.

## I

De l'influence des circonstances extérieures sur les divers genres de poésie ; et sur la comédie en particulier.

Le siècle dernier, absolu et abstrait en critique littéraire, ainsi qu'en philosophie et en politique, se plaisait à considérer l'esprit humain comme une puissance indépendante des circonstances extérieures, libre des influences historiques, égale à elle-même à travers les temps. Il lui semblait possible et juste de créer des États ou de rédiger des Constitutions d'après les exigences de la raison seule, c'est à dire en s'appuyant sur des théories abstraites, sans tenir compte des relations avec le passé. Il lui paraissait désirable de faire table

rase des données historiques et d'édifier à nouveau, disposant ainsi de l'humanité comme d'une matière indifférente, susceptible de toutes les combinaisons auxquelles il plairait à la souveraine raison de la soumettre.

De même qu'il croyait posséder une formule infaillible pour assurer le bonheur et la liberté du genre humain et pour produire des sociétés politiques irréprochables, il en avait d'autres pour la composition des chefs-d'œuvre littéraires. Sa foi dans l'efficacité absolue de ces formules allait jusqu'à lui persuader qu'à tout moment le génie poétique, en se soumettant aveuglément à de certaines règles, pourrait reproduire une *Iliade* ou une *Antigone,* et Voltaire écrivait la *Henriade* et *Sémiramis.*

Cette manière de voir, qui est au fond de toute l'activité intellectuelle du siècle dernier, qui en est la force, puisqu'elle en a fait l'apôtre du rationalisme, et qui en est la faiblesse, car elle a frappé d'impuissance presque toutes ces créations, — cette manière de voir, ou, pour mieux dire, cet abus d'un principe qui n'était pas absolument erroné, a été, comme on devait s'y attendre, suivie d'une réaction, exagérée comme toutes les réactions. Le XIX<sup>e</sup> siècle aime à faire de l'homme un jouet, de l'esprit humain un instrument de puissances supérieures, appelées *providence* ou *hasard,* idées dominantes ou concours de circonstances, selon le programme des partis. Il semble s'être donné la mission spéciale de rechercher combien, dans les créations de l'homme, revient aux conditions générales, aux influences extérieures, à l'action de la tradition. Pour lui, Moïse et Lycurgue ont cessé d'être des législateurs tirant de leur pensée individuelle des systèmes politiques complets : devenus à ses yeux les organes de deux nations, ils ne font que résumer et codifier l'ensemble des mœurs et de l'esprit, des traditions et des usages de ces nations. La personnalité d'Homère et de Valmiki fait place

au génie collectif du peuple grec et de la race indienne. Même dans les temps moins reculés, où il serait difficile de contester l'existence personnelle des hommes supérieurs et leur action individuelle, soit dans les institutions politiques, soit dans les œuvres littéraires, on cherche à expliquer les hommes de génie par leur temps et par leur nationalité : on fait d'eux la résultante d'une combinaison donnée de circonstances.

Si la raison humaine, dans son orgueil outrecuidant, allait naguère jusqu'à affirmer sa liberté absolue et illimitée, aujourd'hui, déçue et désillusionnée, elle va, dans son humilité, jusqu'à la négation de son indépendance et de son droit. Le système, presque géométrique, du siècle dernier, qui dispose des forces vivantes, compliquées, nuancées à l'infini, telles que la société humaine ou l'art, comme de chiffres immuables et neutres, et le système crypto-matérialiste de nos jours qui réduit tous les phénomènes de l'esprit à des produits nécessaires de forces incalculables, à des conséquences inévitables des circonstances politiques, géographiques, climatériques, physiologiques même, — ces deux systèmes mènent à des excès également dangereux. La vérité, ici comme partout ailleurs, est dans le milieu. L'esprit humain n'est ni absolument libre, ni absolument sujet. Quant à la forme dont il se revêt, il ne saurait se soustraire à l'influence de son milieu, mais il ne faut chercher qu'en lui-même la source de sa force créatrice.

J'ai cru devoir faire précéder l'étude suivante de ces observations. Elles permettront de juger, dès l'abord, le point de vue auquel je me placerai, et j'aurai lieu de les rappeler à la conclusion de mon travail, parce qu'elles contiennent le résultat de mes recherches.

Qu'on me permette cependant une explication. Le principe que je viens de poser à la fois comme point de départ et comme résultat de mes considérations esthétiques et histo-

riques, et d'après lequel, si la forme poétique subit l'influence des circonstances de temps et de lieu, le génie du poëte ne relève que de lui-même, ce principe me paraît vrai absolument; mais l'un ou l'autre élément dont il se compose peut prévaloir plus ou moins, selon la nature du genre que le génie cultive. L'action de la civilisation générale sera déterminante sur les genres dont l'élément vital est la publicité; l'individualité prédominera dans les genres essentiellement personnels, et si je suis convaincu que les chansons d'Anacréon et les odes d'Horace pourraient parfaitement être écrites de nos jours, je crois que les *Chevaliers* ou les *Nuées* n'ont pu être composés qu'au milieu des circonstances où ils ont vu le jour. Nulle part, ce me semble, l'influence des circonstances et de l'état social n'est aussi sensible que dans la Comédie.

En effet, il n'est pas de genre littéraire qui ait affecté des formes plus variées que le drame en général et que la comédie en particulier. On en comprend aisément la raison. Plus qu'aucun autre genre, la comédie prend ses racines dans la vie nationale du peuple auquel elle appartient; plus que toute autre œuvre poétique, elle s'inspire et se nourrit d'actualités: elle s'adresse plus directement que toute autre forme de poésie à cette majorité du public qui représente l'opinion et l'esprit d'un temps.

La poésie épique, elle aussi, est l'expression de la vie nationale. Mais, tandis que nous rencontrons la comédie tantôt aux époques de maturité, tantôt aux époques de décadence imminente, l'épopée, celle du moins qui mérite réellement ce nom, ne voit le jour qu'à une seule époque, identique ou analogue chez les divers peuples. De là, sans doute, cette ressemblance de ton qui rappelle celle que l'on découvre entre des individus d'une même génération, quels que soient, d'ailleurs, leur nationalité ou leur caractère personnel. De plus, cette époque où se forment les poemes épiques est un âge pres-

que primitif, dont la vie, encore peu compliquée et peu raffinée, offre moins de causes de dissemblances chez les différentes nations que les périodes d'une civilisation plus avancée. Le *Ramayana* et le *Mahabaratâ*, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, le *Poëma del Cid* et la *Chanson de Roland*, les *Nibelungen* et l'*Edda*, appartiennent tous à l'âge héroïque; ils doivent leur naissance à des circonstances presque identiques, et se sont produits dans des conditions d'existence à peu près semblables. Combat de deux grandes races et antagonisme de deux religions; aristocratie guerrière et populaire; simplicité de mœurs et naissance des arts; intensité de sentiment religieux et identification de ce sentiment avec le patriotisme; absence, enfin, de littérature savante et de réflexion abstraite ou spéculative, — voilà les traits caractéristiques et invariables de l'âge héroïque de toutes les nations. Il n'est pas étonnant qu'avec cette analogie de conditions, le poëme épique se ressemble partout, sinon par sa perfection, au moins par son caractère fondamental, alors même qu'il porte le cachet frappant de la nationalité dont il célèbre les héroïques débuts.

Il n'en est pas ainsi de la comédie. Elle a fleuri aux époques les plus diverses, et les conditions extérieures au milieu desquelles elle a été cultivée par les différentes nations, n'ont aucune ressemblance entre elles. La comédie de Ménandre est le produit d'un état voisin de la décadence; celle d'Aristophane, le fruit de la plus virile maturité. En Angleterre, le génie comique prend son essor au moment où la société nouvelle sort de ses langes; en France, à l'époque où cette société, arrivée à l'apogée de son développement, est encore animée de la vie la plus intense; en Espagne, au temps où des formes, déjà pétrifiées, cachent la dissolution et la mort sous leur manteau uniforme. A Athènes, la comédie n'a-t-elle pas brillé du plus vif éclat au milieu d'une démocratie illimitée? à Rome, au sein d'une oligarchie minime? en Angleterre, en France et en

Espagne, dans l'atmosphère des cours de rois absolus? Tantôt nous la rencontrons en pleine paix, tantôt au milieu de guerres sanglantes; ici elle s'élève sur la base d'une haute culture intellectuelle, là sur un sol presque vierge encore. Elle s'est épanouie, hier, à côté d'une foi ardente, naïve et entière; aujourd'hui, c'est l'indifférence religieuse et le scepticisme qui semblent l'avoir enfantée. Qu'y a-t-il de surprenant qu'elle se soit ressentie de circonstances si diverses, qu'elle ait affecté les formes les plus dissemblables (1)?

La poésie lyrique a sa source principale dans les secrètes émotions du cœur, et, loin de la foule, l'âme du poëte ne se livrera qu'avec plus d'abandon aux voluptés de la rêverie. Que ce soient les douleurs ou les joies d'un amour dédaigné ou heureux, ou l'ardente prière qui s'adresse au ciel; que ce soient les impressions de la nature environnante, le retour mélancolique vers le passé ou de glorieux rêves d'avenir; que ce soient même les plaisirs qu'apporte le dieu de la joie Dionysos, — toutes les inspirations de la poésie lyrique sont de l'homme, et non d'une nation; de tous les temps, et non d'une époque : se taisant sur le forum, elles sont toute-puissantes dans la solitude...; fort naturellement, car elles ne naissent pas du mouvement des masses, mais de la vie individuelle. Là même où la poésie lyrique s'élève jusqu'à l'enthousiasme, dans l'ode triomphale de Déborah ou de

(1) On objectera que, les conditions changeant, la poésie épique a changé également : que l'*Énéide* et le *Schahnameh*, les *Lusiades* et *la Jerusalem delivrée*, le *Roland furieux* et le *Morgante maggiore*, ne ressemblent point les uns aux autres, et ressemblent moins encore aux poëmes nationaux des âges héroïques. Cela est incontestable; mais il ne faut pas oublier que le poëme épique moderne a cessé d'être une production populaire, d'inspiration collective, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pour devenir une œuvre savante, personnelle, tandis que la comédie — *la bonne comédie* — est restée nationale dans toutes ses variétés, à travers toutes ses transformations.

Pindare, l'inspiration a sa source première dans la foi, c'est à dire dans le plus intime, le plus individuel de tous les sentiments humains. D'ailleurs, il est dans la nature de l'enthousiasme une certaine exaltation poétique qui nous élève dans des régions où disparaissent les distinctions de temps et de lieu; tandis que ce sont précisément ces diversités qui nous frappent dans les rapports journaliers et communs de la vie réelle dont la comédie s'empare de préférence (1).

Même en ne sortant pas de la littérature dramatique, on sera frappé de la multiplicité des formes que revêt la comédie, si on la compare à la tragédie. Cela est d'autant plus remarquable que la parenté est plus intime entre ces deux genres, et qu'ils fleurissent presque toujours simultanément, si bien qu'on pourrait appeler l'un le pendant et la contre-partie de l'autre. La tragédie aussi naît et prospère dans la vie nationale : elle n'en est que l'expression idéale, comme la comédie en est la reproduction réaliste; elle porte, comme celle-ci, le cachet indélébile de l'époque et du peuple qui lui ont donné le jour. Politique et plastique dans la popu-

(1) Je ne me dissimule point que si l'on voulait s'en tenir à des formes tout extérieures, ce que je viens de dire de l'identité de la poésie lyrique chez les divers peuples et aux différentes époques de l'histoire, ne pourrait pas se soutenir un instant. Où peut-on trouver, en effet, une plus grande variété de formes que dans ce genre, où l'hymne et l'ode, la chanson et le *scolion*, le sonnet et la *canzone*, la ballade et le *lied*, l'élégie et l'iambe, éveillent des idées complètement différentes, différenciées encore à l'infini par le génie individuel du poëte? Mais, outre qu'il serait plus exact de comparer la comédie à une de ces formes spéciales de la comédie lyrique qu'à cette poésie en général (car tragédie et comédie sont pour le genre dramatique ce que l'ode et la chanson sont pour le genre lyrique), il ne faut pas oublier que chacune de ces catégories est universelle, c'est à dire que le caractère et même la forme de chacune d'elles sont presque identiques chez les peuples les plus divers, tandis que chaque forme de comédie a été créée et n'a été cultivée que par et pour le peuple chez lequel nous la trouvons.

lation démocratique et artiste d'Athènes, elle est religieuse ou galante dans l'Espagne fanatique et chevaleresque. Le Français, abstrait et idéaliste, s'y propose le développement poétique des passions humaines; l'Anglais, réaliste et individualiste, y cherche la peinture des caractères. Toutefois, ne pourrait-on pas appliquer ici l'observation faite, il y a un instant, à propos de la poésie lyrique exaltée? L'élévation des sentiments humains établit toujours une certaine égalité; la diversité ne se fait bien sentir que lorsque les sujets, pris dans la vie commune, se voient de près. La rhétorique donne des *figures* pour le langage élevé de l'orateur et du poëte tragique : a-t-elle jamais essayé d'en établir pour la conversation ou pour le dialogue? La tragédie, d'ailleurs, est, de sa nature, générale; elle représente l'homme et ses passions dans les rapports éternels et universels, comme la comédie les représente dans leurs relations temporaires et locales; elle met en opposition des principes absolus et immuables, tandis que la comédie met en scène les contradictions accidentelles et les conflits passagers de la société. De là cette conséquence : lorsque la tragédie nous montre le combat entre la liberté et la nécessité, entre la morale et la passion, entre l'individu et l'ordre social, elle le présente d'une façon absolue. Œdipe et Macbeth, Oreste et Titus, sont moins Grecs, Anglais ou Romains, qu'hommes; leur passion est envisagée à un point de vue universel. La comédie, même en représentant le conflit entre le vrai et le faux, donne à ce conflit, tout éternel qu'il est, des formes plus déterminées. Dans Socrate et Cléon, Bélise et M. Jourdan, l'élément local et temporel domine l'élément général et éternel : ils sont moins hommes que Grecs et Français. Les sentences du héros tragique éveillent des idées générales; les observations du personnage comique rappellent des circonstances accidentelles. Aussi, combien d'allusions n'échappent-elles pas aux générations

suivantes? aux spectateurs étrangers? Il nous serait impossible, même avec une érudition extraordinaire, de prendre à des pièces excellentes de Ménandre et de Plaute l'intérêt que nous prenons à des comédies médiocres dont le sujet est emprunté à notre société et à nos mœurs; tandis que la tragédie de Sophocle et de Shakespeare, quoique sous d'autres cieux et au milieu d'autres mœurs, nous intéresse autant que la tragédie française. C'est que le poète tragique, ou laisse complètement de côté tout ce qui est accidentel, ou ne le considère que comme secondaire, tandis que, pour le comique, c'est l'accidentel précisément qui lui importe le plus. La couleur locale n'est nullement indispensable dans la tragédie; on ne saurait imaginer une comédie sans elle. Le faux et le ridicule, que flagelle le poëte comique, revêtent mille formes, selon les temps et les pays: d'autres idées et d'autres intérêts succèdent à ceux qui ont dominé les générations passées; la passion humaine, que le tragique nous peint, reste éternellement et partout la même. La nature de l'homme est son vrai sujet; les dehors, au contraire, les accidents qui obscurcissent et défigurent cette nature, voilà la donnée du poëte comique.

Il est donc incontestable que, de tous les genres littéraires, la comédie est celui qui dépend le plus des circonstances de temps et de lieu. Aussi les questions qu'on s'est posées dans ce travail, et qui, pour toute autre forme de poésie, seraient peut-être insolubles, sont-elles parfaitement à leur place, appliquées à la comédie.

Toutefois, même ici, il faut n'avoir garde d'exagérer la toute-puissance des conditions extérieures. Il n'est pas douteux qu'un grand génie comique pourrait naître et se produire aujourd'hui et à tout moment, aussi aisément que le pourraient un grand poëte lyrique ou un grand peintre. L'existence et

l'activité de ce génie, de tout un groupe même de talents comiques, ne dépendraient en rien de l'état actuel des mœurs et de la disposition des esprits; mais il n'en est pas moins évident que le caractère, l'esprit et la forme de ses œuvres en dépendraient absolument, et c'est là le point qui nous importe ici. Je suis persuadé, en un mot, que la comédie est fort possible de nos jours en France; mais il me semble qu'elle ne pourra pas se reproduire avec succès dans les formes qu'elle a revêtues jusqu'à présent, et je pense qu'elle en créera ou combinera forcément de nouvelles, plus conformes à l'état de notre civilisation.

## II

### Des diverses formes de la comédie.

Tâchons de bien déterminer la valeur des expressions dont nous nous servons. Qu'est-ce que la *bonne comédie?* Ce terme doit-il s'appliquer exclusivement à une des nombreuses formes du genre, ou faut-il le réserver aux œuvres classiques de chacune de ces formes? Et si nous nous en tenons à ce dernier sens, quel est le caractère commun désigné par cette expression si vaste que l'usage a consacrée, mais qu'il est absolument indispensable de définir dans une étude esthétique et historique? On appelle comédie les *Chevaliers;* on nomme comédie le *Songe d'une nuit d'été;* comédie le *Tartufe :* pourtant il n'y a pas plus de rapports entre ces trois œuvres qu'entre l'*Iliade* ou un *épinicion* de Pindare; il n'y en a pas assurément autant qu'entre la tragédie intitulée *Timon d'Athènes* et la comédie appelée *le Misanthrope*. Examinons donc d'abord ces deux points préliminaires, avant de répondre directement à la première des questions que nous avons entrepris de résoudre.

Qu'est-ce donc que la *bonne comédie,* dont nous allons étudier les conditions? Est-ce l'ancienne comédie attique d'Aristophane et d'Eupolis? la moyenne de Timoclès et d'Antiphane? la nouvelle de Ménandre et de Philémon? Est-ce la *commedia dell'arte* ou la *commedia erudita* des Italiens? la comédie fantastique de Shakespeare ou la comédie d'intrigues de Lope de Vega? Ne faudrait-il entendre par *bonne comédie* que celle de Térence et de Molière, de Goldoni et d'Holberg? Il faut absolument nous entendre sur ce point avant de pouvoir examiner les conditions sociales de la comédie. Quoi de plus dissemblable, en effet? La comédie d'Aristophane n'eût-elle pas été complètement impossible du temps de Louis XIV? Imagine-t-on la comédie de Plaute, avec ses courtisanes, ses esclaves et sa corruption, au milieu de la société guindée, empesée et chevaleresque de l'Espagne au XVII[e] siècle? des féeries dans le genre de la *Tempête* dans la patrie du bon sens et du raisonnement logique, dans ce pays si positif de France? Y a-t-il le moindre rapport entre ces diverses civilisations? Ne nous accuserait-on pas, avec une apparence de raison, de vouloir plier toutes les notions historiques à une théorie littéraire préconçue, si nous cherchions et prétendions trouver des conditions analogues dans la 90[e] Olympiade et au XVII[e] siècle de l'ère chrétienne?

Et pourtant, des dénominations communes ne s'établissent pas d'une façon aussi générale, s'il n'y a pas au fond quelque bonne raison pour les expliquer. En réalité, nous retrouvons dans tous les genres de la comédie deux choses importantes qui leur sont communes : la forme dramatique et le principe comique. Il serait donc toujours permis de se demander au moins « quels étaient l'état des mœurs et la disposition des esprits » aux époques où le principe comique affecta la forme dramatique?

Passons rapidement en revue les formes diverses de la

comédie et marquons-en la diversité caractéristique; puis cherchons ce qu'elles ont de commun malgré toutes ces dissemblances, c'est à dire essayons d'établir le principe comique. Nous y aurons gagné une complète clarté qui nous permettra d'aller au fond des choses sans nous égarer.

La première forme sous laquelle se produit la comédie, celle qui nous explique le mieux son caractère et son origine populaires, est la *farce*. Elle nous en représente l'enfance, et n'arrive que fort rarement à une perfection littéraire. Elle paraît avoir fleuri de bonne heure à Mégare. C'est évidemment d'une sorte de farce populaire que naquirent la comédie d'Épicharme et de Sophron en Sicile, celle de Cratès et de Cratinus dans l'Attique. Les *Atellanes* du Latium semblent avoir appartenu à ce genre qui a été cultivé avec passion par les Italiens modernes, dans la *commedia dell'arte*. Peut-être l'importation prématurée des modèles grecs à Rome, des modèles latins à Florence, a-t-elle empêché le développement national de ce genre dans les deux villes historiques de l'Italie : et pourtant, en France, le même Molière qui a illustré la comédie sérieuse s'est élevé à la dernière perfection dans ce drame populaire; et telles sont la force et l'universalité de son génie, qu'on ne saurait dire dans lequel de ces deux genres il a été plus grand et plus complet.

Il ne faut point chercher dans la farce, lors même qu'elle est traitée avec la plus grande supériorité, une peinture fine et profonde des caractères, une intrigue compliquée, une composition savante, une haute portée morale : ses principaux mérites sont la verve du langage et le comique des situations. Certaines figures populaires *(zanni)*, des types et non des caractères, s'y retrouvent régulièrement : c'est le docteur pédant, le grossier rustre; c'est le soldat fanfaron, l'élégant empommadé, la duègne revêche et le mari bonhomme; c'est

surtout le domestique fripon : *Arlechino, Scapin, Grazioso, Clown* ou *Hanswurst.*

L'improvisation, parfois même le travail littéraire, comme chez Gozzi, prête à ces personnages lyriques un dialogue vif, rempli d'actualités et d'allusions, des mots comiques, des gros mots au besoin. Les complications dans lesquelles se trouvent ces personnages peuvent bien être comiques; mais elles se ressemblent, en général, au point de rendre impossible cette curiosité attentive qu'éveille la comédie d'intrigues. Les rôles convenus représentent, grossièrement il est vrai, des faibles ou des ridicules humains, et contiennent, par conséquent, les éléments de la comédie à caractères; mais ce n'est pas là qu'il faut chercher leur vraie valeur comique, car la sottise et la vanité font presque seules tous les frais de ridicule moral. La laideur et la difformité physiques, la bizarrerie des costumes, la gaucherie des gestes, jointes à l'esprit des mots, — voilà le comique de ces premiers tâtonnements de l'art.

La seconde forme — faut-il dire la seconde phase? — du drame comique, *l'ancienne comédie attique,* est celle, sans contredit, qui offre le plus d'intérêt à l'historien et qui embarrasse le plus le critique littéraire, partagé entre l'admiration et l'étonnement; une de ces apparitions sans précédent et sans analogue; un de ces fruits qui n'appartiennent qu'à un seul climat : elle est tellement en dehors des données ordinaires de l'art, qu'elle se refuse presque à la définition. C'est un pamphlet dialogué plutôt qu'un drame comique. Le nœud de l'action y est d'une simplicité telle, qu'à peine il a besoin du dénouement, toujours amené d'une façon fort primitive. La composition générale en est presque stéréotype à force de symétrie. Les personnages ne sont plus des types, il est vrai; mais en attendant qu'ils représentent des caractères, ce sont

encore des individus réels, à moins que ce ne soient des êtres allégoriques. Les travers que raille l'ancienne comédie attique ont une portée plus haute, sans doute, que les ridicules de province dont se gaudit la farce; mais cette portée n'est point dans leur nature plus universelle : elle est en ce que c'étaient des travers athéniens, et que tout ce qui vient de là a le privilége d'intéresser éternellement l'humanité tout entière. L'illusion scénique que le poëte détruit à plaisir en intervenant de sa personne, est encore complètement étrangère à cette forme dramatique, à peine dégagée de l'élément lyrique auquel elle doit son origine; et je ne doute pas que les ïambes d'Archiloque, qui firent le désespoir de Lycambe et de Bupale, n'auraient eu besoin que d'être placés dans la bouche des personnages raillés pour former de véritables comédies aristophanesques; car ces comédies ne sont, en un mot, que des satires mises en action.

La forme de la comédie qui se rapproche peut-être le plus de l'ancienne comédie attique, — et surtout de la moyenne, s'il faut en juger d'après le *Plutus* et d'après ce que les anciens nous disent des pièces d'Anaxandride et d'Alexis, — c'est la comédie *fantastique* ou la *féerie,* telle que Shakespeare et Calderon l'ont inimitablement créée par le *Songe d'une nuit d'été,* la *Tempête,* le *Conte d'hiver,* par les *Matinées d'avril et de mai* et *l'Enchanteur Amour*. Ce n'est pas, certes, que l'ironie y soit dirigée contre des personnages vivants, ni contre des abus ou des ridicules du pays et du moment : la comédie fantaisiste se tient même, avec intention, éloignée de toute actualité et de tout ce qui touche à la vie publique, élément vital de l'ancienne comédie attique; et pourtant, dans la licence de l'imagination qui dédaigne toute vraisemblance, dans la hardiesse des conceptions, dans cette création d'un monde étrange et fantastique, sans prétention aucune à la réalité, il y a quelque chose qui rappelle vivement le monde

imaginaire des *Oiseaux,* par exemple, avec sa *Néphélokokkygia,* ou bien les aventures de Bacchus et de Xanthus aux Enfers. L'île enchantée de Prospero, la figure bizarre de Caliban, le royaume invisible d'Oberon et de Titania, et le duché de l'amoureux Thésée, tout cela est de même nature que les données étranges des *Guêpes,* de *Lysistrate,* des *Chevaliers,* de la *Paix* surtout. Ici comme là, nous sommes en dehors du cours ordinaire des choses : des êtres mystérieux, sylphes et lutins, bons et mauvais démons, animaux parlants et nuées chantantes, nous entourent de tous côtés; les choses les plus merveilleuses, les plus contraires à toutes les lois de la nature se passent sous nos yeux; nous vivons, en un mot, dans le pays du rêve, dans un monde enchanté, dans la poésie du miracle. Comme Shakespeare et Calderon, comme Gozzi ou Tieck, Aristophane nous transporte, par un coup de sa baguette magique, au dessus et en dehors de toutes les lois et de toutes les conditions de la vie réelle; mais, à tout moment, cette réalité reparaît au milieu du carnaval, comme pour nous montrer qu'elle-même ne le cède guère en folie à ce monde imaginaire dont nous venons de rire; tandis que dans le conte de fées dramatisé, nous oublions complètement la vie réelle. C'est tout un royaume nouveau que le poëte évoque; d'autres lois le régissent, d'autres êtres le peuplent, un autre ciel le couvre, et la réalité lointaine ne nous reste présente que comme un vague souvenir d'un monde de peines et de souffrances, de labeur et de fausseté.

Dans ce genre de comédie, l'intrigue a quelque chose de bizarre et de fantastique comme les personnages; mais au moins elle existe, souvent même sous une forme assez compliquée. Chez Aristophane, à dire la vérité, il n'y a pas encore d'intrigue; c'est à peine si l'on peut parler, chez lui, de composition et de mouvement dramatique. Ce mouvement et l'intérêt de curiosité et de surprise qu'on prend aux événements,

forment l'élément principal, j'allais dire unique, dans la *comédie d'intrigue*, dont des pièces de *capa y espada* des Espagnols ne sont que la plus brillante manifestation.

Ce genre de comédie, où le comique est surtout dans les situations, dans les malentendus et les complications qui en naissent, où la portée morale est complètement sacrifiée à la tension de l'esprit chez le spectateur, où, par conséquent, il s'agit moins de faire ressortir des vices ou des faiblesses de la nature humaine que d'amuser, ce genre de comédie ne s'élève que rarement au dessus du niveau de la littérature du jour, destinée à distraire un moment la génération actuelle pour être oubliée par celle qui suit. Il n'y a guère que deux pièces de Marivaux qui se soient conservées sur la scène, et il est probable que le XX[e] siècle ne réservera guère un sort meilleur aux comédies de Scribe. Une grande habileté de mise en scène, un dialogue très animé, des pointes adroitement dirigées contre des personnages ou des modes du jour, peuvent nous tromper un moment sur l'inanité du fond; mais le point de départ de toute poésie élevée, le sérieux — et qu'on ne s'y trompe pas, il en faut plus au poëte comique qu'à tout autre — le sérieux des convictions, qui est au fond de la bruyante gaîté d'Aristophane comme du sourire spirituel de Molière et de la poétique sérénité de Shakespeare, ce sérieux manque presque toujours dans la comédie d'intrigues. Aussi cette comédie fleurit-elle particulièrement aux époques où des conventions sociales ont remplacé la morale de conscience; où de certains préjugés, des règles immuables, imposés par la société, sauvegardent la morale publique, que, dans des époques de virilité, maintenait le sentiment spontané du bien et du mal, source vive des grandes actions. C'est à ces époques de nivellement, d'aplatissement des caractères et de leur individualité par l'opinion, que nous rencontrons toujours cette comédie, tantôt avec un semblant de moralité, tantôt avec toute la

nudité et tout le cynisme de sa corruption. Qu'on se reporte aux époques de Philippe III en Espagne, de Charles II en Angleterre, aux XVIII$^e$ et XIX$^e$ siècles chez les Français, et on se convaincra de la justesse de cette observation. De là aussi l'absence de toute peinture de caractères dans ces pièces d'amusement. Qu'on prenne tous les *graciosi* du théâtre espagnol, toutes les *duègnes,* tous les galants et toutes les amoureuses, ne se ressemblent-ils pas au point de pouvoir se transporter indifféremment d'une pièce à l'autre? Et n'en est-il pas de même des pièces les plus remarquables qui ont été composées de nos jours? *Mademoiselle de Belle-Isle* et le *Verre d'eau, Bataille de Dames* et *Diane de Lys,* ont-ils la moindre prétention à peindre des caractères? ou si parfois l'auteur prend un élan en ce sens-là, ne s'arrête-t-il pas à la surface? Un certain tic nerveux, la répétition fréquente de tel mot ou de telle phrase, une innocente petite manie ou quelque idée fixe, ne font-ils pas tous les frais de la peinture des caractères?

Si, toutefois, quelques-unes des comédies de cette sorte — et je compte les comédies historiques dans le nombre, comme on vient de voir — sont plus que de la marchandise de fabrique, si elles bravent le temps, comme beaucoup d'entre les pièces de Moreto, de Tirso di Molina et de Lope de Vega, comme celles de Beaumarchais et quelques-unes de Scribe, c'est qu'elles nous peignent des époques et des civilisations qui nous intéressent, — le XVII$^e$ siècle espagnol, par exemple, la veille de 1789, ou le règne de Louis-Philippe. Si elles s'élèvent parfois jusqu'à une haute valeur littéraire, c'est que l'auteur y a répandu la poésie du langage et du sentiment, comme les Espagnols, ou le sel de l'esprit, la finesse des observations, l'habileté de la composition scénique, comme les Français. Toutes les fois que la pauvreté du fond n'est point rachetée par quelque mérite particulier de ce genre, ces comédies,

après un éclat fugitif, tombent dans un oubli complet, ainsi que le prouvent le théâtre de la Restauration en Angleterre, celui du commencement de ce siècle en Allemagne. Qui connaît encore Whycherley et Congreve, Illand et Kotzebue?

Cette comédie-là, sera-t-il permis de l'appeler la bonne comédie, parce que quelques poëtes de talent y ont réussi, et qu'un seul poëte de génie — Calderon — a composé des chefs-d'œuvre de ce genre en y joignant mille éléments qui lui sont étrangers? Je ne le crois pas. De sa nature, elle n'a ni la naïveté populaire de la farce, ni l'importance du sujet, qui relève la comédie d'Aristophane, ni la poésie de la féerie, ni la portée morale de la comédie à caractères. L'essence comique elle-même y est tout extérieure, tout accidentelle, dans les situations, et non dans les caractères, ni dans les mœurs, ni dans les passions, ni dans les faiblesses humaines. Aussi, bien que notre époque ait été particulièrement féconde et, j'ose le dire, très heureuse dans ce genre, me semble-t-il difficile de la désigner comme une période de grande littérature comique.

Je viens de nommer la *comédie de caractères*, expression peu exacte peut-être, mais généralement adoptée. Presque tous les peuples s'y sont essayés avec plus ou moins de succès: chacun lui a donné un cachet particulier, selon son caractère national et l'esprit de l'époque; mais nous y retrouvons toujours le même principe au fond.

Créé par Ménandre, et connu en Grèce sous le nom de la *comédie nouvelle*, ce genre y fut cultivé avec bonheur par Philémon et Diphile. Importé à Rome par Livius Andronicus, dit on, il fut traité avec talent par Plaute et Térence. L'Italie de la Renaissance s'en empara avec cette passion qu'elle portait à tout ce qui venait de l'antiquité, et ses plus grands génies, l'Arioste et Machiavel; ses écrivains les plus spirituels, l'Arétin, Firenzuola et Cecchi; ses poëtes les plus savants, Alamanni et le Trissin, s'essayèrent dans la *commedia erudita*.

En Angleterre, les rivaux de Shakespeare, Ben Jonson, Beaumont et Fletcher, se distinguent en ce genre. En France enfin, un grand génie choisit cette forme pour s'y produire, et le nom de Molière a remplacé et effacé pour les modernes celui de Ménandre. Ce genre de comédie, nous l'appelons en effet la *comédie de Molière :* c'est lui que les Regnard et les Destouches en France, Lessing en Allemagne, Goldoni en Italie, Moratin en Espagne, Holberg en Danemark, Goldsmith et Sheridan en Angleterre, prennent pour modèle, sans jamais l'atteindre.

Qu'est-ce que la comédie à caractères, et en quoi se distingue-t-elle des autres formes de la comédie? Le grammairien de l'antiquité s'écriant : Oh! Ménandre, et toi, vie, qui de vous deux a imité l'autre? semble avoir répondu à cette question. La nouvelle comédie attique, ainsi que celle qui en est sortie, se propose d'imiter la vie, la réalité. Elle ne se donne point pour un caprice de l'imagination, comme la comédie d'Aristophane : elle prétend partout à l'apparence d'une vérité indubitable, elle se pose comme un événement réel. Aussi vise-t-elle, dans la peinture des caractères aussi bien que dans le dessin des situations, à un naturel qui puisse nous faire illusion. Ce naturel, elle l'exige même dans sa composition sévère et nette : les accidents et les événements doivent naître les uns des autres, et paraître possibles sinon ordinaires. La vraisemblance, qui n'importe nullement au poëte tragique, dont Aristophane et Shakespeare se jouent, dont la comédie d'intrigues peut se passer, est ici une condition presque nécessaire. Qui se soucie que les entrées et les sorties ne soient point motivées dans le *Songe d'une nuit d'été* et dans les *Acharniens?* Les caprices de l'imagination souveraine et arbitraire sont le seul motif, et ce motif nous suffit.

Cette préoccupation du vraisemblable dans la comédie à

caractères produit nécessairement la prédominance de la réflexion sur l'imagination, du travail technique sur le génie créateur, et partant une certaine régularité extérieure qu'on retrouve dans presque toutes les pièces de ce genre, et qui leur donne un je ne sais quoi de classicisme, de mesure, de sévérité.

Toutefois, ce ne sont là guère que les qualités caractéristiques de la forme de ce genre de comédie, dont le fond, l'essence est suffisamment indiquée par le nom. Il se propose d'intéresser, de frapper ou de plaire par la peinture des caractères, qui prend en conséquence un développement très considérable, et joue un rôle dominant dans l'économie et dans le principe de ces pièces.

Littérairement parlant, ce qui distingue l'ancienne comédie attique, c'est qu'on y attaquait des personnages réels, des actes particuliers, des modes passagères déterminées, et non des ridicules et des faibles inhérents à la nature humaine. Ce n'étaient point la vanité ou la sottise, la prodigalité ou l'avarice qu'on y raillait : c'étaient Socrate, Cléon, Euripide; c'étaient la paix de Nicias, l'entreprise de Sphactérie, l'expédition de Sicile; c'étaient l'éducation populaire, le sophisme, l'organisation judiciaire, qui faisaient les frais du poëte comique. Qu'un grand génie, en démasquant les individus et en combattant des erreurs du moment, ait frappé des coups que l'on croirait dirigés contre notre temps et contre nos mœurs, cela n'a rien qui doive nous surprendre; car c'est la faculté distinctive du génie de savoir démêler la source vraie des phénomènes passagers en apparence, et de voir la nature intime et immuable de l'homme sous le fond des mœurs, des erreurs, des passions des hommes. Mais l'ambition et la grossièreté, le sensualisme et le vertige de la vanité, ne sont jamais le sujet abstrait du poëte; ils ne sont peints et châtiés qu'indirectement. C'est là ce qui fait le

constraste principal de l'ancienne comédie attique avec la comédie moyenne et nouvelle.

On a tort, je crois, d'attribuer d'une façon trop exclusive la transformation de la comédie attique à la disparition de la liberté démocratique et à la défense des trente tyrans de porter sur la scène des personnages connus. La marche de la civilisation grecque devait forcément amener ce changement, dont la raison intime pourrait bien être la même que celle qui transforma la tragédie; et si j'insiste sur ce point, c'est qu'il prouve une fois de plus l'impossibilité de faire revivre de nos jours la comédie d'Aristophane.

Une révolution complète s'opéra dans les opinions religieuses et philosophiques de la Grèce pendant la guerre du Péloponèse. L'idée du mérite et du démérite de l'homme s'était nettement développée. L'ordre moral dans l'ancienne tragédie est un ordre immuable, aveugle. Confusément et par intuition il semblait basé sur la justice; mais ce principe n'était point clairement proclamé. Le Destin, puissance mystérieuse et inexpliquable, planait sur l'humanité, et irrésistiblement frappait ses victimes prédestinées. Ce dogme religieux semblait incompatible avec le progrès du sens moral, ou du moins du raisonnement philosophique. L'idée de la responsabilité de l'homme en avait pris la place insensiblement; elle s'est formulée dans la sagesse des nations par le mot : *chacun est l'artisan de sa propre fortune*. Il y a là sans doute un progrès de l'esprit humain qu'il ne faut point méconnaître parce que la moralité publique et privée n'y gagna rien momentanément, parce que, dans l'art, il ne produisit que des œuvres inférieures à celles de l'époque précédente. Le principe de la philosophie d'Anaxagore et de Socrate dont on trouve déjà tant de traces chez Euripide, est sans contredit un principe je ne dis pas plus vrai et plus élevé, mais plus moderne que celui d'Eschyle et de Sophocle dont la supériorité poétique

n'en reste pas moins incontestable. Chez Euripide, l'idée d'un destin extra-humain a déjà commencé à faire place à l'idée de la conscience. Le sort de l'homme s'explique par ses passions et par son caractère, et non par une fatalité étrangère à lui. Les malheurs qui frappent les héros sont des malheurs mérités qu'ils se sont attirés eux-mêmes : ce sont le caractère et les passions de l'homme qui constituent sa destinée, et qui le rendent heureux ou malheureux. Ce principe-là est au fond de toute notre religion et de toute notre morale, et la tentative d'introduire artificiellement le principe de la tragédie ancienne serait vaine et blessante pour nos idées. Voilà pourquoi la tragédie d'Eschyle et celle de Calderon, — car l'Espagne du XVII[e] siècle ne partageait pas le principe moderne [1], — nous sont si foncièrement étrangères. Nous admirons cette poésie, mais nous ne nous familiarisons pas tout à fait avec elle.

Tous les poëtes modernes, en effet, sans parti pris peut-être, accommodent cependant le mythe antique à la conscience moderne toutes les fois qu'ils empruntent des sujets à la légende; et je ne parle pas seulement des étrangers, tels que Dante, Shakespeare, Gœthe, mais aussi et surtout des poëtes français, précisément parce qu'ils ont pris pour modèle la tragédie grecque. La Phèdre d'Euripide est encore l'instrument innocent de la déesse courroucée; la Phèdre de Racine est la femme coupable qui mérite son châtiment. Chez le tragique ancien, la statue de la Diane de Tauride apporte la conciliation à la maison maudite des Tantalides. C'est la sérénité virginale de la sœur qui, chez le poëte allemand, rend la paix à l'âme d'Oreste, et qui dissipe, par les rayons de son affection pure et dévouée, les tempêtes amoncelées par les haines et les passions héréditaires dans la famille de Pélops [2].

[1] Je rappelle entre mille l'*Adoration à la croix*.

[2] Les exemples cités de l'*Hippolyte* et de l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide pourraient sembler contredire ce que j'ai dit plus haut sur

La scène comique subit une transformation tout à fait analogue. La comédie d'Aristophane n'avait été que le pendant de la tragédie de Sophocle. Chez lui, c'est le caprice fantastique et folâtre du poëte qui remplit le rôle que le destin joue dans la tragédie. Le génie souverain, avec ses folles idées et ses étranges fantaisies, plane au-dessus des hommes et des choses, dont il est la fatalité inévitable, tout comme le destin tragique plane au dessus des personnages et des événements tragiques : il frappe aveuglément et arbitrairement les victimes. Aussi le poëte ne craint-il pas de se montrer ouvertement et en personne sur la scène : dans la parabase, il explique même expressément qu'il est seul, lui seul, l'auteur de cette amusante fantasmagorie. Sans cesse il rompt l'unité de la fable, se moque de toute vraisemblance, enfreint les lois de son monde imaginaire, par des allusions directes à la vie réelle : il semble qu'il prend un plaisir visible à détruire toute illusion dramatique; car il ne veut point que le spectateur oublie le poëte qui représente la justice comique [1].

La comédie nouvelle n'admet point de pareilles licences, parce qu'elle part d'un principe tout opposé : celui de la vérité réaliste. La substitution de ce principe à l'idéalisme antique s'observe aussi bien dans la tragédie, à laquelle aucun ordre du gouvernement n'imposait de lois, que dans la comédie, réformée, dit-on, par des règlements de l'autorité.

le caractère moderne de ce poëte; mais moderne, comparé à Eschyle et Sophocle, Euripide paraît cependant antique encore quand nous le comparons aux poëtes chrétiens. D'ailleurs, dans les deux pièces citées, Euripide emploie le Destin, non en qualité de puissance souveraine, supérieure à toute autre; il le personnifie dans les déesses, non parce qu'il est croyant comme ses prédécesseurs, mais parce qu'il a besoin d'un *Deus ex machina* pour avoir un dénouement.

(1) Comparez Hermann Hettner, *Das moderne Drama;* Braunschweig, 1852, p. 149.

En effet, Euripide n'enleva-t-il pas déjà à ses caractères la grandeur idéale qui nous frappe chez Eschyle, pour leur donner un plus grand élément de faiblesse humaine? et ne leur prêta-t-il pas ainsi, au moins en apparence, une individualité plus distincte? N'abandonna-t-il pas ces principes traditionnels sur lesquels reposait toute la morale publique de la vieille Athènes pour tout soumettre à un raisonnement dialectique et sophistique même? et n'est-ce pas ce raisonnement qui devait conduire tout droit et rapidement à cette morale relâchée, à cette vertu de prudence qui règne dans la comédie de Ménandre comme dans celle de nos jours? Aussi, Euripide et Ménandre se ressemblent-ils, au point qu'on pourrait confondre les fragments de leurs pièces; si bien, que les deux formes du drame partant de deux points opposés semblent se rencontrer au même but [1]. La forme fut à l'avenant. De même qu'Euripide avait renoncé au cothurne du langage, au ton sublime d'Eschyle aussi bien qu'au style poétique de Sophocle, pour introduire sur la scène tragique le ton ordinaire de la conversation journalière des gens bien élevés, les poëtes comiques du IVe siècle commencèrent à négliger la haute poésie lyrique d'Aristophane, puis à abandonner complètement le chœur, et surtout la hardiesse du langage comique, pour y substituer un vers correct, coulant et uniforme. Dans les personnages, le burlesque et la charge cédèrent la place à une imitation fine et délicate des caractères réels, et nous voyons ainsi la comédie, tout comme la tragédie, quitter le terrain fantastique pour se rapprocher de la réalité. La comédie nouvelle, en effet, est pour la tragédie moderne ce que l'ancienne comédie est pour la tragédie de Sophocle, et voilà pourquoi le poëte moderne qui a quelque prétention à

[1] Comparez Otfried Müller, *Geschichte der griech. Litteratur*; Breslau, 1857, Bd. II, p. 281.

la littérature sérieuse, ne choisit guère d'autre forme comique que celle de la comédie à caractères.

Voici donc en deux mots la nature de ce genre, sur lequel j'insiste parce que je le crois le seul possible en ce pays pour le présent et l'avenir, et parce qu'il constituera pour le moins *le fond* de toute comédie future, quelle que soit la forme qu'elle puisse revêtir. Le poëte se propose de peindre, en les individualisant plus ou moins, des caractères dominés par une passion, une manie ou une faiblesse particulières. Rarement, jusqu'à présent, on a choisi en ce but des personnages ou des fables historiques; presque toujours les uns et les autres sont purement fictifs. L'intrigue y est généralement d'un intérêt secondaire, et les anciens, aussi bien que Molière, la négligeaient volontiers.

Mieux vaut évidemment, ici comme dans la tragédie, que le poëte ne se borne pas à personnifier des vices ou des ridicules pris abstraitement. C'est là un grand inconvénient dans la tragédie, comme on le voit en comparant Orosmane ou Mahomet de Voltaire, c'est à dire la jalousie ou l'ambition personnifiées, à l'Othello et au Macbeth de Shakespeare, ou au Néron de Racine, c'est à dire à des individus vivants, qui, outre mille autres qualités dont se composent leurs caractères, se trouvent possédés par des passions, telles que la jalousie, l'ambition, la vanité et l'envie. On s'intéressse à des êtres vivants; les abstractions nous laissent froids. Or, cet inconvénient est bien plus grand pour la comédie que pour la tragédie, parce que l'homme peut encore plus aisément s'absorber complètement dans une passion que dans un ridicule. Molière l'a admirablement compris, quand il a prêté à Harpagon et à Tartufe, outre l'avarice et l'hypocrisie, des convoitises sensuelles : au premier, aux dépens de son avarice et de son intérêt; au second, en lui faisant perdre par elle le fruit de son hypocrisie. C'est parce qu'il était encore plus

poëte que moraliste, qu'il a fait d'Alceste un caractère si vivant, si complet, chez lequel la misanthropie n'est qu'un élément à côté de tant d'autres qualités caractéristiques; c'est parce que son génie créateur était plus grand que son système littéraire, qu'il a créé cet admirable type d'Arnolphe que personne certainement ne confondra jamais avec la foule vulgaire des maris jaloux et trompés que la comédie a produits. Voilà l'énorme supériorité de Molière sur Térence et sur Plaute, et sans doute aussi sur Ménandre, s'il nous était permis de le connaître complètement; voilà pourquoi des types tels que l'*Alchimiste* de Ben Jonson, le *Joueur* de Regnard, ou le *Dissipateur* de Destouches, ne laissent aucune impression nette dans notre imagination, tandis que nous connaissons Oronte et le *Malade imaginaire* aussi bien et mieux que nos amis intimes; voilà pourquoi nous pardonnons si volontiers à Molière d'avoir parfois négligé l'intrigue, comme dans l'*Avare*, de l'avoir une fois même supprimée dans le *Misanthrope*. Mais, qu'on le retienne bien, il faut le génie poétique, la beauté du langage, la sagesse, l'esprit et l'observation de Molière pour faire oublier ce défaut; et nos poëtes comiques, qui manquent un peu de tout cela, feraient mieux d'imiter Goldoni où Holberg, le Danois, bien plus corrects et plus irréprochables sous ce rapport que Molière. Leurs qualités, on peut les acquérir ou les imiter; celles de leur grand devancier, la muse seule peut les conférer à ses favoris.

Cette revue des diverses formes que la comédie a affectées chez les différents peuples et à des époques différentes n'aura pas été inutile, je pense. D'une façon indirecte, elle aura même déjà répondu en partie aux questions que j'essaie de résoudre. Outre le résultat premier que j'ai voulu en tirer, à savoir qu'on ne peut guère nommer d'une manière absolue

*bonne comédie* aucun de ces divers genres, cette exposition nous aura fourni des matériaux, et aura établi une division qui nous permettra d'être plus court dans la suite; elle aura servi à déblayer le terrain. En effet, nous savons maintenant qu'aucun de ces genres ne peut être considéré comme absolument supérieur aux autres; nous pouvons entrevoir déjà qu'aucun d'eux ne saurait être, sans altération, renouvelé de nos jours et dans notre pays, et que, pour chacun d'eux, plusieurs des conditions essentielles manquent dans notre société ou dans notre manière de voir, et dans la disposition de nos esprits. Mais cette revue m'a aussi semblé nécessaire pour répondre à une question subsidiaire et inévitable, qui se rattachera à la question principale sur la possibilité de la bonne comédie chez nous, à savoir : prendra-t-elle une des formes déjà connues, et quelle sera la forme probable sous laquelle elle se présentera si elle doit renaître? — Je crois, par l'étude précédente, avoir fait pressentir ma réponse; au moins en ai-je donné les éléments.

Ayant marqué la diversité dans la comédie, rendons-nous compte de ce que ces genres, si divers en apparence, ont de commun. Quel est le principe comique revêtu de la forme dramatique? Qu'est-ce qui constitue la bonne comédie?

## III

### Qu'est-ce que la *bonne* comédie au point de vue de l'esthétique?

Toute œuvre dramatique sérieuse, à quelque ordre qu'elle appartienne et si peu que le poëte s'en rende compte lui-même, repose sur le conflit entre les passions de l'homme et l'ordre moral, et ne laisse au spectateur une impression profonde et fortifiante qu'autant qu'elle montre le triomphe de cet ordre moral sur les passions humaines, de l'idée sur les forces aveugles de la nature.

Toutefois, tandis que l'intime nécessité de la loi morale règne pour ainsi dire au grand jour dans la tragédie, elle semble se cacher dans la comédie, pour laisser leur cours aux folies et aux erreurs de l'humanité, et le monde, soustrait à la loi, paraît devenir la proie de l'arbitraire et du hasard. Dans cette anarchie apparente, le caprice heurte le caprice, l'accident se choque contre l'accident; tout ne semble plus que jeu. Le comique consiste à dénouer ce jeu sans l'intervention directe de la loi morale. Les absurdités, les contradictions de toute sorte qui se sont croisées doivent finir par s'annihiler elles-mêmes. Il faut qu'elles montrent elles-mêmes leur propre inanité, si bien que le vrai et le bien, c'est à dire l'ordre moral, triomphent enfin, grâce aux efforts involontaires des éléments hostiles eux-mêmes, passions, caprices ou hasard. Seulement, tandis que cette justice, cette nécessité supérieure, sacrifie dans la tragédie les personnes pour montrer son inviolabilité et son autorité, elle ne fait périr, dans la comédie, que le mal et le faux, et pardonne aux personnes en les livrant au rire. Leur folie n'a servi qu'à mieux montrer la noblesse imprescriptible de la nature humaine, et le hasard, le maître apparent qui a semblé régner dans la comédie, et dont elle n'a fait que révéler l'impuissance, fait d'autant plus brillamment ressortir la justice de l'ordre moral (1).

En représentant ce conflit, le génie comique ne fait que peindre la réalité; car dans la vie réelle aussi, l'ordre rationnel et moral semble à tout instant interrompu, annihilé même. Tandis que le poëte tragique élève le spectateur à des hauteurs d'où le regard embrasse l'harmonie totale, saisit les grandes lignes, le plan de l'ensemble, et en suit la main ordonnatrice, le poëte comique le conduit au milieu de

(1) Comparez Hermann Hettner, *loc. cit.*, p. 146 et suiv.

l'essaim bourdonnant des hommes, dans la cohue agitée de la société, dans le dédale, en apparence inextricable, des activités humaines et des intérêts réels. Mille troubles et accidents, mille contradictions et malentendus paraissent arrêter le cours régulier du monde et de ses lois sociales et morales. L'esprit du poëte, qui n'est que le miroir où se réflète la vie réelle en se transfigurant et en se purifiant; l'esprit du poëte, dont toute l'activité est de pénétrer les apparences et de percevoir l'idée à travers tous les voiles qui la couvrent; l'esprit du poëte s'empare de ces interruptions apparentes de l'ordre rationnel, comme il s'empare de tout ce qui compose la vie de l'humanité. C'est là ce qui donne naissance à la comédie, qui n'est que le monde de l'arbitraire et du hasard; et voilà où gît sa portée morale. Elle montre, en idéalisant le fait, que le hasard et l'arbitraire ont beau se poser parfois comme les puissances motrices de l'univers et comme les maîtres souverains de l'humanité; qu'ils ont beau infirmer en apparence la justice et la liberté, ils finissent toujours par se prendre dans leurs propres contradictions, et par faire triompher les puissances qu'ils ont essayé de nier.

Le contraste entre la tragédie et la comédie est aussi ancien que la poésie. A côté de tout ce qui est grand et noble, nous apercevons inévitablement ce qui est mesquin et laid. Bien mieux : plus l'esprit humain saisit pleinement et clairement l'ordre du vrai, du beau et du bien dans la vie, plus il sera capable d'apercevoir ce qui pèche contre cet ordre, c'est à dire le faux, le laid et le mal, et d'en démêler le sens et le principe intimes. De leur nature, le mal, le faux et le laid ne sont point des sujets poétiques; mais en passant dans l'imagination du poëte, toute remplie du grand et du beau, ils obtiennent droit de cité dans le monde du beau et du grand, et deviennent poétiques.

L'imperfection de la nature humaine fait que cet élément faible prédomine dans la vie réelle, tandis que l'élément contraire, de par sa force créatrice, s'élève un royaume propre dans les régions de l'idéal. De là, le caractère réaliste de la comédie, le caractère idéaliste de la tragédie.

La vie réelle, en effet, a toujours été un sujet inépuisable pour la comédie, et quand même le poëte se sert de personnages fictifs, ou bien, comme le font souvent Aristophane et Shakespeare, de figures telles que la réalité n'en montre pas de semblables, elle a cependant toujours en vue des phénomènes réels : l'état des classes sociales, des ridicules. C'est que le faux et le laid ne s'inventent pas : l'invention se borne à faire ressortir le faux et le laid existants.

Le moyen principal du comique est l'*esprit*. Mais qu'est-ce que l'esprit, sinon l'art de découvrir comme par surprise le faux et le mal? Qu'est-il, sinon une sorte d'éclair illuminant soudain t[illegible] le côté défectueux des hommes et des choses? Aussi ne peut-il rien sur tout ce qui est parfaitement beau, grand, saint. Il glisse, impuissant comme le *telum imbelle* sur une armure brillante et impénétrable, sur le martyre, sur l'héroïsme, sur le sacrifice. Qui oserait parodier l'*Iliade*, plaisanter sur *Polyeucte*, rire de Léonidas? La raison en est facile à trouver : l'esprit a une action pour ainsi dire corrosive; il ravale et rapetisse l'objet qu'il frappe. Or, pour pouvoir faire cela, il faut de toute nécessité qu'il soit au-dessus de cet objet; que celui qui l'exerce se trouve sur un point plus élevé, d'où il puisse lancer ses dards. Et cela est toujours vrai, si vrai, que l'esprit même le plus vulgaire, celui qui s'attaque aux petites folies et aux petits travers de la vie sociale, a besoin d'une certaine base qui lui donne cette supériorité indispensable, cette base ne serait-elle, comme en ce cas, que celle d'une plus grande finesse pratique, d'une plus grande habileté sociale, du simple bon sens.

Il résulte de tout cela, que plus un faible ou une erreur sont cachés, plus ils s'enveloppent d'une apparence de vrai et de bien, plus ils seront comiques dès qu'ils sont découverts et mis à nu, parce qu'alors ils font ressortir plus nettement, par le contraste, le bien, le vrai et le beau.

Pour me résumer, je dirai donc que ce que tous les genres de comédie ont de commun, le principe comique, en d'autres termes, est dans le spectacle du hasard et de l'arbitraire, se détruisant eux-mêmes pour faire triompher ce qu'ils essaient de nier : l'ordre moral et la justice.

Ce n'est qu'en atteignant ce but, en réalisant cet idéal du genre, que la comédie mérite d'être qualifiée de *bonne*. Une pièce de théâtre qui ne ferait que nous distraire, et qui ne satisferait pas à notre besoin d'élévation morale, en éveillant en nous l'intérêt moral que la vie pratique peut bien étourdir, mais qu'elle ne détruit pas, une comédie d'amusement ne serait bonne ni moralement ni littérairement. Voilà cette ligne bien nette qui sépare la haute littérature de la littérature du jour, le faiseur du poëte. Il est indispensable cependant que la forme extérieure, le génie poétique et l'observation fidèle de la réalité viennent se joindre à ce but élevé que le poëte se propose souvent sans s'en rendre un compte bien clair. En d'autres termes, le langage devra être naturel et presque familier, sans que le goût y puisse rien reprendre; il faudra que la composition soit simple et aisée, tout en tenant toujours notre curiosité en suspens, et qu'elle ne recoure jamais aux faciles expédients de complications et de dénouements recherchés et artificiellement amenés. Il sera nécessaire que le poëte joigne au don de la nature qui lui fait créer des personnages vivants, le regard ouvert et attentif qui découvre toutes les contradictions, les travers, les particularités de la vie réelle, et qui, en les reproduisant, nous montre, comme dans un miroir, nous-mêmes, notre

voisin et notre existence de tous les jours. C'est en réunissant toutes ces qualités qu'une comédie est *bonne,* quel que soit d'ailleurs le genre auquel elle appartient; et jamais aucun cadre ou *canon* littéraire ne nous empêchera d'admirer autant *Maître Pathelin* que la *Tempête,* les *Oiseaux* que l'*École des Femmes*.

## IV

### De la solidarité de la scène tragique et de la scène comique.

Après avoir défini ainsi le caractère particulier de chacune des diverses formes de la comédie, et après avoir établi le principe commun à toutes, malgré leur diversité, jetons un coup d'œil rapide sur la situation des peuples au moment où ils ont développé avec le plus d'éclat leur génie comique. Renonçons pour un moment aux questions littéraires; oublions l'esthétique et ses catégories, et examinons l'histoire. Les réflexions précédentes, on le verra bientôt, renferment déjà les principaux éléments de la réponse que me semblent dicter une considération approfondie de la nature du genre comique, et une comparaison attentive des diverses époques où brilla la comédie, et surtout des divers peuples chez lesquels elle ne réussit point à se développer.

A première vue, nous l'avons déjà fait observer, il semble qu'il n'y a pas beaucoup de rapports entre la démocratie athénienne et la cour de Louis XIV, entre l'Angleterre protestante et l'Espagne catholique. Et pourtant il y a entre ces divers états sociaux des analogies qui frappent l'esprit réfléchi. De ce que ces ressemblances ne se trouvent pas dans le caractère national, la religion ou les institutions politiques, il ne faudrait pas conclure qu'elles n'existent pas. Il semble au contraire que la similitude est si évidente quelle doit s'imposer forcément à la réflexion. J'ai dit au

commencement, que plus qu'aucun autre genre littéraire la comédie avait ses racines dans la vie nationale. Cette observation ne renfermait-elle pas déjà une réponse anticipée à la question? Ne supposait-elle pas une analogie fondamentale entre les périodes de l'histoire qui ont vu fleurir la comédie avec le plus d'éclat?

Constatons d'abord un fait important, décisif même, son explication nous servira de transition naturelle à la partie historique de notre étude : la bonne comédie a toujours prospéré en même temps que la tragédie.

En effet, à Athènes, en Angleterre, en Espagne, en France, la comédie est contemporaine de la tragédie; elles partagent les mêmes vicissitudes, passent par les mêmes phases, et périssent presque ensemble. Cette simultanéité s'explique par l'affinité naturelle des deux genres dramatiques, dont l'un, ainsi que j'ai essayé de l'établir, n'est que la contre-partie de l'autre. Le poëte dramatique présente à son temps le miroir, pour me servir de l'expression d'Hamlet, et ce miroir reproduit le corps aussi bien que l'âme, la réalité que l'idée, le ridicule que le sublime. Aussi, le poëte comique ne fait-il que compléter le poëte tragique; et lorsque Platon demandait que celui-ci fût en même temps comique, il voulait dire sans doute qu'il devait être homme complet, réfléter la vie tout entière, une face aussi bien que l'autre; être assez créateur, en un mot, pour savoir perdre complètement sa personnalité afin de mieux rendre le spectacle de la vie humaine. Ce que demandait Platon n'était rien d'impossible : les tragiques grecs, et Eschyle en particulier, le prouvèrent en composant leurs *drames satyriques;* et les plus grands d'entre les modernes, Shakespeare, Calderon, Corneille, Racine, ont été aussi accomplis dans la comédie que dans la tragédie. Telle est même l'intime connexité du principe tragique et de l'élément comique, que Shakespeare n'a pas craint de

mêler ce dernier élément à ses plus sublimes tragédies elles-mêmes, et que Molière a osé toucher, dans la comédie, les côtés les plus tragiques de la nature humaine; car il me semble qu'Arnolphe et Alceste sont faits tout autant pour nous inspirer la pitié que pour nous forcer au sourire.

Ce qui est vrai de l'individu est vrai aussi de cette individualité complexe que l'on nomme *un peuple*. Arrivé à un certain point de son développement historique, le génie national se recueille pour tenter de se reproduire *idéalement*. Il essaie de réfléter la réalité qui l'entoure, les idées qui le dominent, qui l'obsèdent; en un mot, il veut incarner sa nationalité. Platon aurait dit : il en veut fixer l'*idée*. Selon qu'il se mette, dans cette tentative, au point de vue sérieux ou plaisant; selon qu'il saisisse les tendances idéales ou les côtés réels de la vie, il adoptera la forme de la tragédie ou de la comédie; et on peut dire d'avance, sans courir le risque de se tromper, que telle la tragédie, telle la comédie d'un peuple. Éminemment politique en Grèce, l'une et l'autre sont conventionnelles en Espagne; elles penchent vers l'abstraction et la généralité en France; elles sont toutes les deux fondées essentiellement sur le développement des caractères en Angleterre.

Tout le monde connaît l'histoire du théâtre grec. A peine la tragédie fut-elle arrivée à un certain degré de développement, à peine Eschyle lui eut-il donné sa forme définitive, que la comédie se produisit à Athènes. Profitant des expériences de sa sœur plus grave et plus posée, elle parcourut plus rapidement qu'elle les phases premières de son développement. On sait que Cratinus fut le contemporain d'Eschyle, Cratès, Eupolis, Aristophane ceux de Sophocle. On connaît la portée politique de la tragédie grecque, les tendances aristocratiques ou du moins conservatrices du vieux « Marathonomaque, » plus fier de ses lauriers de Salamine que de ses couronnes

dramatiques; son hymne triomphal des *Perses* en honneur de la vieille vertu hellénique; son plaidoyer pour Aristide (Amphiaraus) et contre Thémistocle, dans les *Sept contre Thèbes;* sa lutte pour l'Aréopage et son acte d'accusation contre le meurtre d'Ephialte dans *l'Orestie.* Mille allusions de ses pièces nous échappent; mais nous savons que partout il défendit sur le cothurne les vieilles institutions, la vieille religion, les vieilles mœurs d'Attique, tout comme Cratinus et Aristophane les défendirent vaillamment sur le soccus. Il est probable, bien que j'avoue n'avoir aucune preuve à l'appui, aucun élément d'hypothèse, sinon celui de l'analogie, que l'esprit de la comédie de Phérécrate et de Platon le comique répondirent d'une façon analogue à l'esprit périclées des pièces de Sophocle. J'ai déjà fait observer que la transformation radicale de l'ancienne comédie attique correspondit à l'altération de la tragédie, déjà sensible chez Euripide qui, en renonçant au style idéal pour imiter le langage parlé, en substituant aux intérêts publics les conflits personnels, place le centre de gravité dramatique, s'il est permis de parler ainsi, dans les caractères, au lieu de le laisser dans le destin, où il s'était trouvé jusque là. Déjà Aristophane lui-même, le vaillant champion du passé, n'échappe pas aux reproches de la vieille école de Cratinus qui ne lui pardonnait pas d'être plus élégant et plus délicat, peut-être même moins vigoureux et moins hardi que son chef, et qui allait jusqu'à le comparer à cet Euripide (Cratinus l'appelle Εὐριπιδαριστοφανίζων) que l'auteur des *Grenouilles* devait si rudement attaquer plus tard.

Je n'insiste point sur le caractère particulier des théâtres espagnol et anglais. En Espagne, les principes dominants de la tragédie et sa forme habituelle se reproduisent dans la comédie contemporaine. Le fantôme de l'honneur chevaleresque, le devoir féodal envers le roi, et la galanterie, sont

les motifs dramatiques constants de l'une et de l'autre. Quant à la forme, on trouve dans les deux genres la même composition compliquée et cependant presque symétrique, le même système prosodique si animé et si mélodieux des *redondillas;* on rencontre ces dissertations si abstraites et cependant si poétiques qui dédommagent, jusqu'à un certain point, de l'absence d'un dialogue vif et naturel dans *l'Étoile de Séville,* comme dans le *Médecin de son honneur,* dans *Donna Diana,* comme dans *Don Pedro, le Justicier.* Presque tous les poëtes tragiques sont en même temps grands comiques : Cervantes, Lope de Vega, Calderon, Moreto, Rojas, Tirso di Molina. Les deux genres tombent en décadence simultanément, pour ne revivre que cent ans plus tard par l'imitation des modèles français.

En Angleterre, même analogie. Presque tous les poëtes contemporains de Shakespeare, et Shakespeare lui-même, cultivent en même temps la tragédie et la comédie. Green et Heywood, Beaumont et Fletcher, Marlow et Ben Jonson, sont aussi connus en leur qualité de comiques qu'en celle de tragiques. Une composition fort désordonnée en apparence, très savante au fond, leur est commune : ils dédaignent les unités classiques dans l'un comme dans l'autre des genres dramatiques. Chez eux, ainsi que chez les Espagnols, la tragédie, sacrifiant son caractère idéal, imite la réalité en plaçant partout le comique en face du tragique, la nourrice à côté de Juliette. Dans la comédie aussi bien que dans la tragédie, le style est souvent également surchargé, orné, oratoire; mais on ne rencontre que rarement des tirades qui arrêteraient l'action, qui feraient parler les personnages au lieu de les laisser agir. Dans l'un et l'autre genre, ce sont les événements et le dialogue qui tiennent constamment le spectateur en suspens : nulle part on ne trouve des pensées abstraites en dehors des situations, partout des caractères. Ce sont eux

et leurs passions qui causent les conflits tragiques aussi bien que les complications comiques. De même que ce ne sont point des circonstances extérieures, mais leur propre nature et leurs propres torts, qui perdent le roi Lear, Othello et Macbeth; de même Falstaff, Malvolio, Catherine, ne se trouvent point par hasard dans les positions ridicules où nous les voyons : ils se les sont attirées par leurs propres fautes. Une autre qualité que nous avons observée déjà est également commune à la tragédie et à la comédie anglaises : aucun des rôles ne représente une passion, un vice ou une manie en général, tels que l'avarice, la jalousie, la vanité; chacun est un personnage vivant, une *entité,* si je puis m'exprimer ainsi, et ne devient comique que par l'ensemble de ses qualités, non par un défaut particulier. Ajoutons le singulier contact des extrêmes qui frappe dans le drame anglais et qui lui est propre : d'un côté, un certain réalisme qui devient choquant par sa rudesse dans la tragédie, par sa vulgarité dans la comédie; de l'autre côté, un genre de poésie tout aérien, délicat, insaisissable, qui nous transporte loin des régions terrestres, dans des sphères éthérées et lumineuses; harmonie suave et légère, qui enveloppe de son voile mystérieux l'infortune de Juliette aussi bien que le bonheur de Rosalinde.

Cependant, ce qui importe plus ici que le caractère presque identique de la comédie et de la tragédie anglaises, c'est leur développement historique absolument analogue. Nées en même temps vers la fin du XVI$^e$ siècle, elles grandissent ensemble vers la fin du XVII$^e$, deviennent toutes deux de plus en plus régulières et classiques sous la main de Ben Jonson, et périssent simultanément dans le terrorisme religieux de la grande révolution, pour renaître à la fois, l'une oratoire et larmoyante, l'autre licencieuse et frivole, sous la Restauration. Elles reçoivent l'une et l'autre une forme

rigoureusement classique, par l'école des Addison et des Pope, et ne se délivrent que par Byron et Sheridan de ce vêtement gênant qui leur a été imposé, sans retrouver cependant, ni l'une ni l'autre, cette vie spontanée, cette sève vigoureuse qui les animait deux siècles auparavant.

En France, le fait que j'essaie de constater est plus frappant encore que dans les autres littératures.

Les deux genres remontent à une origine commune, origine essentiellement nationale. Subissant un instant l'influence étrangère, — la tragédie, celle du théâtre espagnol; la comédie, celle de la scène italienne, — elles reviennent avec vivacité et complètement à leur nature première, et donnent l'expression la plus complète au génie de la nation. Épris de l'abstraction et du beau langage, enclin aux idées absolues, éloquent dans la tragédie, ce génie montre son autre face dans la comédie : la raison droite et juste, le bon sens sublime à force d'intensité, l'esprit, la légèreté, l'amabilité. Dans les deux genres, également préoccupé de la forme, élégant, correct, amateur de l'ordre et de la mesure plus que de tout le reste, d'un goût irréprochable et sévère, il est essentiellement classique dans l'un et dans l'autre. Cette forme rigoureuse des anciens, ce classicisme correct dans la composition, le théâtre français les conserve au XVIII[e] siècle; mais l'essence du classicisme a disparu. Les poëtes dramatiques se proposent des buts étrangers à l'art; ils essaient ou d'enseigner la philosophie et de répandre les *lumières*, comme on disait, ou de prêcher une morale plus éclairée, ou enfin d'exciter à la haine de la tyrannie et de l'Église. A la tendance raisonneuse des tragédies de Voltaire correspond le caractère didactique de la comédie de Nivelle de la Chaussée, d'où sortit la comédie larmoyante de Diderot. Aux sentences politiques et religieuses de *Mahomet* et de l'*Œdipe* succèdent les allusions satiriques de Figaro. Le pathétique et l'excitation d'une émotion presque

physique chez Crébillon, le terrible a pour pendant le comique simplement amusant de Marivaux, Piron, Desmahis; ils cherchent à faire rire, comme le tragique essaie de faire pleurer : effets également étrangers à l'art vrai.

Cette sorte de solidarité entre les deux genres dramatiques devient plus évidente encore dans notre siècle. Une école littéraire essaie d'introduire et d'acclimater en France le drame étranger. Par un effet assez fréquent de l'esprit de système, elle choisit dans la littérature étrangère non seulement ce qui est le plus contraire à la nature de l'esprit français, c'est-à-dire ce qui manque de goût et de mesure, mais encore ce qui n'est qu'accidentel, pour négliger ce qui en fait le mérite véritable. Comme presque tout le *imitatorum pecus,* elle se tient à la surface, et croit avoir imité Shakespeare en mêlant le grotesque au pathétique et en déplaçant la scène après chaque acte. A côté de ces écarts, un romantisme plus timide et en même temps plus sérieux, mêle certaines qualités et formes du théâtre étranger aux traditions de la scène française : l'*École des Vieillards* porte, aussi bien que les *Enfants d'Édouard,* ce caractère mixte, modérément novateur.

Bientôt la tragédie et la comédie renoncent à toute prétention littéraire; ne se proposant même plus de procurer au spectateur le plaisir délicat et élevé des jouissances morales, elles se contentent simplement et grossièrement d'agir sur les nerfs, et simultanément nous voyons le règne fraternel du mélodrame et du vaudeville sur notre théâtre en décadence. Les tentatives qui ont été faites depuis dix ans pour relever la littérature dramatique devaient forcément être stériles et pour la tragédie et pour la comédie, parce qu'elles se servaient de formes et s'appuyaient sur des principes vieillis et condamnés depuis longtemps; *l'Honneur et l'Argent* et *le Demi-Monde* n'étaient qu'un retour à la comédie larmoyante

de Diderot, tout comme *Lucrèce* et *Médée* empruntaient à la tragédie de Voltaire ses formes surannées, sans prendre du XVIIIe siècle ce sérieux des convictions bonnes ou mauvaises, nous n'avons pas à l'examiner ici, cette sincérité, je dirai presque cette naïveté de croyance qui éclate à chaque page de *Tancrède* et de *Zaïre,* du *Père de famille* ou du *Fils naturel.*

En somme, on le voit, en France aussi bien qu'à l'étranger, dans le présent comme dans le passé, le sort et le caractère de la comédie ont été indissolublement rattachés à ceux de la tragédie, et je ne crois pas m'écarter de la vérité en assignant à ces deux genres des conditions fondamentales identiques. Ce point est plus important qu'il ne le paraît peut-être au premier abord; il nous prouve, en le rapprochant du fait si frappant de l'absence de comédie nationale à Rome, dans l'Italie moderne et en Allemagne, qu'une condition *sine quâ non* pour le développement de la comédie est l'existence d'une scène nationale. Il a pu se produire dans un pays, en Allemagne par exemple, d'excellentes tragédies, sans que la comédie y ait réussi; mais on ne trouverait pas l'exemple d'une littérature qui aurait un bon théâtre comique sans une scène tragique fort développée. Ayons une tragédie qui mérite ce titre; soyons habitués à voir sur notre scène tragique des œuvres sérieuses et profondes, et nous pouvons être assurés que les poëtes comiques n'oseront pas nous présenter les frivolités dont ils inondent le théâtre du jour. En un mot, la question de la renaissance de la comédie ne se laisse pas isoler de celle de la tragédie. Se demander si la comédie est possible de nos jours, revient donc à se demander si le théâtre français peut se renouveler et redevenir digne de son passé.

## V

**Des conditions politiques et sociales des pays et des époques où brilla la bonne comédie.**

Les conditions de ce renouvellement existent-elles dans ce pays? et quelles sont-elles? — Il me semble qu'il n'est pas impossible de répondre à cette question, en étudiant attentivement l'histoire.

Séparons d'abord deux ordres de faits : les conditions politiques et sociales, et les conditions littéraires et morales. Les unes et les autres, nous le verrons, sont communes à toutes les sociétés qui ont produit un théâtre classique, quelle que soit leur dissemblance apparente; les unes et les autres manquent aux peuples chez lesquels la littérature dramatique n'a pas vigoureusement prospéré.

Les conditions politiques et sociales. — En jetant un regard sur l'histoire des quatre nations qui ont eu une scène et plus spécialement une comédie nationales, un fait nous frappe tout d'abord : l'intensité de la vie publique chez ces peuples. La première des conditions, en effet, de la comédie, ce me semble, est la vie nationale. Tous les autres genres peuvent arriver à un certain degré de perfection par la théorie et par l'effort : la comédie est toujours le fruit spontané de la vie publique. Je ne voudrais pas être mal entendu cependant. L'habitude où nous sommes, depuis la Révolution française, de voir l'absence d'esprit public coïncider avec l'absence de liberté politique, ne doit pas nous faire confondre deux choses essentiellement différentes. L'esprit public, en effet, est tout autre chose que la liberté publique : la vie nationale n'est point la souveraineté du peuple. Il n'y avait point de liberté politique sous Louis XIV, mais il y avait esprit public; c'est à dire les événements politiques n'étaient point étrangers à l'opinion,

comme à d'autres époques, sous Louis XV, par exemple. Condé et Turenne n'étaient point des généraux inconnus au peuple, comme Soubise ou Noailles : c'étaient des héros populaires; les guerres n'étaient point des luttes diplomatiques, comme celles de Richelieu : elles étaient des entreprises nationales. A tout ce qui se passait, la société, toute la société, prenait une part très vive; le pays, dans lequel il n'y avait point de partis, était une nation; et cette nation était avec Condé à Rocroy; son cœur était aux bords du Rhin ou dans les plaines de la Belgique avec son roi et avec son armée. Les événements littéraires n'étaient pas moins présents à tous les esprits, les occupant, les passionnant; ils parcouraient rapidement tous les rangs de la société, ils étaient des événements publics, nationaux; car la société était à cette époque et est au fond encore aujourd'hui la nation. En effet, ce n'est point la population qui constitue une nation : c'est la partie pensante, cultivée de la population qui seule mérite ce titre, parce que seule elle forme l'opinion, parce que seule elle a conscience d'elle-même. Et qui dit nation dit individualité, c'est à dire être conscient. Il y a dans cette intensité de vie commune un correctif pour l'absence de liberté politique : ce que les lois ne garantissent pas, les traditions et l'opinion le maintiennent; de sorte que la liberté théâtrale du temps de Molière nous semble presque incompréhensible aujourd'hui, et sous notre monarchie entourée de formes constitutionnelles, modérée par l'opinion, responsable et issue de la Révolution, des franchises comme celles du *Bourgeois gentilhomme* et des hardiesses comme celles de *Tartufe* sembleraient impossibles.

Une vie publique analogue à celle du temps de Molière existait en Angleterre et en Espagne à l'époque où Calderon et Shakespeare donnèrent au génie comique de leur pays sa plus haute expression; elle existait à un plus haut degré encore dans l'Athènes de Périclès. Tout ce qui se produisait

et tout ce qui s'accomplissait était également propriété commune et action commune de la nation. La philosophie elle-même ne lui était pas étrangère. Socrate n'était point un savant de cabinet comme Leibnitz; il participait au mouvement de son pays, et son pays tout entier participait à son activité. Et ce que je viens de dire de Socrate s'applique, à un degré moindre, il est vrai, à Pascal, et même à Descartes, à Bossuet et à Bacon. Tout ce qui composait la nation éclairée et cultivée était initié dans cette grave littérature qui ne vivait pas, comme de nos jours, à côté de la société, mais dans la société.

La liberté ne fut donc pas, dans le passé, la condition indispensable de la vie publique et nationale, et la forme du gouvernement même n'y était que d'une importance secondaire. Bien plus, il était indifférent que cette vie se manifestât au sein d'une infime minorité ou d'une grande fraction de la population, pourvu que cette minorité constituât bien réellement la nation, ce qui était le cas avec la noblesse d'Espagne, par exemple, avec les *honnêtes gens* de France et avec les *gentlemen* d'Angleterre. Par contre, il était et il est absolument nécessaire, pour que cette vie nationale et publique existe, que le gouvernement soit populaire, représente cette nation d'élite, s'identifie avec elle au point de devenir complètement solidaire avec elle. C'est cette solidarité entre gouvernement et peuple qui me semble une deuxième condition essentielle pour le développement du théâtre en général et de la comédie en particulier.

Cette solidarité ne peut-elle exister qu'avec un gouvernement populaire, exercé ou contrôlé par le peuple? De nos jours et dans nos pays, cela me paraît incontestable; mais, dans des contrées moins avancées en civilisation, telles que la Russie, par exemple, cette incarnation de la nation dans son gouvernement existe sans l'ombre de liberté politique. Il

en fut de même à l'origine des temps modernes. Autant et plus que l'Athénien du Ve siècle, l'Anglais, l'Espagnol et le Français du XVIIe siècle vivaient dans leur gouvernement. En face de Périclès, il y avait encore un parti récalcitrant; tout le monde n'approuvait pas la politique de Cléon; quelques-uns allaient jusqu'à séparer leur cause de celle de la patrie. Rien de pareil dans les grandes époques de l'Angleterre, de l'Espagne et de la France. Ici, il n'y avait point de factions, et comme Louis XIV pouvait dire, sans crainte d'être contredit : « *L'État, c'est moi!* » la reine Élisabeth aurait pu dire, sans avoir à redouter aucun démenti : « *Je suis l'Angleterre!* » Philippe II : « *Je suis l'Espagne!* » — Voilà la vraie source de cette intensité de vie nationale qui nous frappe à ces époques d'absolutisme monarchique, et qui les place à côté de la démocratie athénienne en dépit de toutes les diversités accidentelles; voilà pourquoi on se sentait avec orgueil Français, Anglais ou Espagnol, dans des conditions politiques où l'on ne se sentirait aujourd'hui qu'asservi et dégradé.

Mais ces conditions, si importantes qu'elles soient, ne suffiraient pas pour préparer convenablement le terrain du théâtre national, si elles ne se rencontraient à de certains moments historiques, si elles n'étaient le résultat de certains faits préalables. Une chose m'a toujours frappé dans l'histoire littéraire de tous les peuples : les grandes époques dramatiques ne semblent se produire qu'au moment où un peuple vient de parcourir victorieusement une phase dangereuse de son existence, où de grandes épreuves ont été subies grâce à de grands et courageux efforts, où la nation est sortie triomphante d'une lutte de vie et de mort, et où ce combat vient de lui donner conscience non seulement de sa force et de sa grandeur, mais encore de son existence même. En un mot, le sentiment national, indispensable à un grand développement littéraire, est toujours le résultat d'une grande

crise, la conséquence d'une période de luttes héroïques contre des éléments contraires au génie de la patrie.

Qu'avait été Athènes avant la guerre des Perses? Un petit municipe qu'on n'aurait eu garde de comparer à la ville de Cadmus et d'Œdipe, dominant les douze cités de la Béotie, ou à l'antique Argos, berceau de tant de héros. Mais, en dedans de son enceinte, ce petit peuple était comme en travail d'enfantement. Les éléments monarchiques, aristocratiques, démocratiques, en présence les uns des autres, sont dans une fermentation menaçante; les idées, les intérêts, les ambitions nouvelles et les autorités traditionnelles se combattent opiniâtrement. Mais, dès que l'œuvre de Solon est mûrie par cinquante années d'épreuves et de luttes, dès qu'elle est sauvée ou plutôt dès qu'elle est gagnée, comme prix et fruit à la fois de tant d'efforts, à peine ce petit peuple a-t-il atteint, dans sa petite sphère, à la solution des plus grandes questions que la politique de tous les temps puisse se proposer; à peine a-t-il réussi à concilier, sur son théâtre restreint, les principes les plus graves de la société humaine, que soudain il devient l'avant-garde, le sauveur de la patrie commune. Cette idée même de la patrie commune, on peut dire qu'il la met au monde. Thèbes ne voit encore rien de honteux à se soumettre sans coup férir, à s'allier même au barbare envahisseur. Sparte et Corinthe trouvent tout naturel d'abandonner l'Hellade à l'ennemi commun; mais, en ce moment suprême, l'âme de la Grèce naquit, et c'est le sein d'Athènes qui l'enfanta. Victorieuse à Marathon, à Salamine, à Mycale, à l'Eurymedon, Athènes devient le bras droit de la Grèce : elle a prouvé déjà qu'elle en est le cœur; elle ne tardera pas de montrer qu'elle en est aussi le cerveau. L'essor est général, incalculable, et la liberté intérieure va grandissant avec cet essor. C'est le lendemain de Salamine qu'Aristide pose la dernière pierre à l'édifice de

Solon. La puissance suit le dévouement héroïque et la liberté : la petite ville devient la souveraine des mers, la tête d'une puissante ligue, la trésorière, bientôt la maîtresse de cent alliés; elle dicte ses lois à l'Hellade; peu d'années encore, et elle rivalisera avec l'antique Sparte, l'aînée des sœurs doriennes, tout à l'heure encore pleine de mépris pour cette race efféminée des Ioniens. Athènes avait joué son tout, et elle avait gagné; elle avait été sur le point de périr, et elle était sortie triomphante de la lutte. De petite ville, elle était devenue grand État, et son développement intérieur avait correspondu à son agrandissement extérieur. Au milieu des tempêtes, elle avait mis la dernière main au vaisseau sur lequel elle était montée, et ce vaisseau s'était éprouvé dans les tempêtes : la constitution démocratique avait fait ses preuves avant même qu'elle fût complètement achevée. On comprend le sentiment d'orgueil qui dut animer cette nation, orgueil mêlé de cette religieuse reconnaissance, de cette émotion bienfaisante que produit un danger heureusement traversé.

C'est cette disposition des esprits qui est au fond du développement dramatique d'Athènes. Ce qui venait de se passer avait centuplé les forces créatrices de la nation, et, fécondé par ce travail, le sol allait produire les fruits les plus divers et les plus beaux que le soleil ait vu mûrir dans sa course.

Rappellerai-je les circonstances analogues de l'histoire d'Angleterre et d'Espagne? la lutte sanglante, séculaire, entre la royauté et la noblesse? la Rose rouge et la Rose blanche? Ces mille épreuves traversées, les nombreux efforts tentés par la nation pour arriver à un état social et politique conforme à son génie? tant d'éléments hostiles enfin conciliés par une dynastie populaire? la religion nationale victorieusement établie et personnifiée dans le souverain? le moyen âge vaincu et l'aurore du temps moderne? et, après les luttes intestines,

après la conclusion de ce long travail intérieur, les périls du dehors, qui mettent en jeu la liberté, la puissance, la religion, l'existence nationale elle-même? Faut-il rappeler la victoire sur l'Armada, où le pays, en trouvant son salut, acquiert sa grandeur nouvelle? la puissance maritime fondée? l'empire colonial naissant? Qu'importe que ce soit la race germaine et non la race grecque? Qu'importe que la société soit aristocratique au lieu d'être démocratique? que le gouvernement soit une monarchie absolue au lieu d'une république? La journée qui vit détruire l'Armada fut pour William Shakespeare ce que la journée de Salamine fut pour Sophocle: l'heure providentielle où, par un mystère impénétrable, le génie de la nation s'incarna en eux, où ils s'identifièrent avec ce génie : l'heure de naissance du théâtre national.

Un travail semblable avait eu lieu en Espagne pendant le XVI[e] siècle. Ici, la dissemblance est plus grande encore en apparence : c'est sur la ruine de toute liberté, sur la négation de toute indépendance que s'élève l'édifice nouveau. Mais peu nous importe ici le but vers lequel pourra tendre le génie d'un peuple : il ne s'agit pas de l'objet de sa volonté, mais de la réalisation de cette volonté. Ce n'est pas le moment de la liberté naissante que j'ai indiqué comme l'heure propice au théâtre : ce que j'ai désigné ainsi, c'est l'instant suprême où une nation, en s'affirmant elle-même, arrive à donner une expression complète à son génie propre, quel qu'il soit; et peut-on douter que l'Espagne soit arrivée à ce résultat? La Péninsule tout entière réunie dans une seule main : les royaumes de Portugal et d'Aragon, de Léon et de Castille, de Valence et de Murcie, faisant place au royaume des Espagnes; le dernier vestige de la domination mauresque effacé; le dernier mouvement d'indépendance provinciale étouffé à Saragosse; les dernières oppositions contre la religion romaine extirpées,— ne sont-ce pas là des résultats qui peuvent exalter une nation

orgueilleuse? Et cette Espagne ainsi centralisée, étendant sa main victorieuse sur le Nouveau-Monde et lui imposant sa civilisation sombre et sévère, envoie en même temps ses armées et sa noblesse porter la gloire du nom espagnol en France, en Italie et en Allemagne. Les noms du grand capitaine Gonzalve de Cordoue, de Fernand Cortez, de Don Juan d'Autriche, du duc d'Albe, sont prononcés par l'Europe entière avec un mélange de crainte et d'admiration. Les victoires de Barletta, de Gravelines, de Saint-Quentin, viennent de porter au plus haut point le lustre des armes espagnoles, rayonnant déjà de l'éclat merveilleux des contrées fabuleuses qu'elles ont soumises. Bientôt l'Inquisition, victorieuse et toute-puissante en dedans, se fait, au dehors, le champion de l'idée à laquelle elle s'est vouée; elle renouvelle le moyen âge et les croisades en plein XVI[e] siècle, et, à Lépante, c'est la chrétienté entière qui triomphe par la main de l'Espagne.

C'est au lendemain de cette victoire que naît le théâtre espagnol, et nulle part peut-être, pas même à Athènes, l'étroite connexion de la littérature dramatique et de la vie nationale n'est plus frappante qu'en Espagne. Pas un de ses poëtes qui ne se soit dévoué à l'une ou à l'autre des deux causes qui enthousiasment et animent toute l'Espagne : la gloire guerrière ou la religion. La plupart d'entre eux : Calderon, Moreto, Lope de Vega, après avoir servi la patrie les armes à la main, comme Cervantes; après avoir, comme lui, doté la scène de Madrid de chefs-d'œuvre impérissables, se renferment dans le silence du cloître pour servir leur Dieu. On ne saurait, je le répète, trouver une époque ou un peuple, dans l'histoire, qui aient réuni plus d'éléments d'une forte vie nationale. Que cette civilisation nous soit étrangère, qu'elle soit antipathique même à quelques-uns d'entre nous, je le comprends; mais je ne puis m'empêcher d'admirer l'intensité de cette vie, la concentration de toutes les forces dans un seul point, le

concours de tant d'hommes et de tant d'éléments; je ne puis m'empêcher d'admirer cette civilisation si complète, dont Cervantes nous a laissé le tableau inimitable dans son roman immortel.

Il m'est permis de passer plus rapidement encore sur les circonstances qui ont précédé et, selon moi, préparé l'essor du théâtre en France. Tout le monde les a présentes à l'esprit. Pendant près d'un demi-siècle, la guerre civile avait désolé le royaume : catholiques et protestants avaient oublié qu'ils étaient Français pour se disputer le pays en le déchirant. Un grand politique, qui fut en même temps un héros presque légendaire, sut se procurer la couronne et rendre la paix au royaume en réconciliant les partis; cette paix et son trône, il sut les consolider en guérissant les blessures que la nation s'était portées. Le pays, que l'étranger n'avait jamais pu réduire, était, grâce à ses propres divisions, déchu et descendu au rang d'une puissance de second ordre : il le releva, et lui restitua la place qui lui revenait en Europe. Ce roi, qui a dû lutter quinze ans pour obtenir la couronne, meurt le plus aimé, le plus populaire des princes, ayant réussi à identifier, pour près de deux siècles, la cause de la nation et celle de la dynastie. Richelieu poursuivit son œuvre interrompue, l'œuvre française par excellence depuis Louis XI; que dis-je? depuis Philippe le Bel : l'unité du pays. Il réduit le protestantisme, dompte les factions, abat l'aristocratie, combat avec succès la rivale séculaire de la France, et laisse le royaume plus respecté que jamais. Sans la même supériorité de vues peut-être, mais avec autant de bonheur, Mazarin poursuit cette politique, essentiellement nationale en ce qu'elle répond aux goûts de la nation, à son caractère, à toutes ses traditions et à toutes ses tendances historiques. La résistance de la Fronde vaincue, il remet entre les mains de Louis XIV un pays puissant, riche, uni et dévoué à son roi. Le travail

d'unification et de centralisation était terminé; la France se trouvait au terme d'une phase historique difficile et pénible : elle était arrivée à son apogée pour y rester pendant un laps de temps relativement très long. La fortune donnait les plus beaux gages au jeune Roi et au pays qu'il personnifiait; l'aurore présageait un jour plein d'éclat. La renommée de la vieille infanterie espagnole fut effacée par la gloire de la jeune armée française le jour de Rocroy; les grands hommes sortaient du sol comme par enchantement. La France s'est retrouvée elle-même après tant d'efforts et de cruelles épreuves, et, dans la personne de son Roi, devient l'arbitre de l'Europe, à laquelle elle dicte ses lois. A ce plus beau moment de sa vie historique, à cette époque d'efflorescence de son génie, quand toutes les forces de sa nature s'épanouissent avec éclat, la poésie dramatique en traça le portrait. Trois poëtes reproduisirent les trois faces distinctives de ce génie national : l'amour de la grandeur, le goût et l'élégance, la raison et le bon sens.

Ainsi, Aristophane, Shakespeare, Calderon, Molière, ont paru, tous les quatre, à ces moments uniques dans l'histoire des peuples, où une ère de luttes intérieures et extérieures vient d'être close heureusement. La nation, dans la plénitude de son développement viril, après avoir déployé toutes les ressources de sa nature pour échapper à des périls qui menaçaient son existence, se met, heureuse et fière, à jouir de ce qu'elle a gagné à la sueur de son front. Remplie de confiance, elle commence sa carrière expansive, et acquiert la puissance, parce qu'elle a su se vaincre tout en restant fidèle à elle-même, parce qu'elle a su ne négliger aucun des germes que la nature avait mis en elle.

Cependant, cet esprit public, cette solidarité entre gouvernement et pays, cet orgueil et cette satisfaction qui remplissent un peuple sorti plus fort et plus grand d'une phase

dangereuse de son existence, courraient fort le risque de ne pas trouver une expression dramatique, s'ils ne se concentraient pas sur un foyer unique où toutes les forces de la nation fussent représentées en ce qu'elles ont de plus éminent et de plus caractéristique, où toutes ses tendances vinssent converger sur un foyer qui constituât comme le résumé, et, pour ainsi dire, la quintessence de la vie nationale. Il faut, pour le développement du théâtre, non seulement l'unité : il faut la centralisation.

Est-il nécessaire, pour cela, que tout un pays soit sous la tutelle d'une ville? Faut-il que toute vie locale soit étouffée et sacrifiée à celle du centre? Exigerons-nous que chaque province renonce au droit de se gouverner elle-même? A Dieu ne plaise que j'entende pareils abus quand je parle d'unité nationale et de centralisation! Je ne pense, en ce moment, qu'à l'unité morale et à la centralisation sociale, nullement à l'unité et à la centralisation politiques. Celles-ci, ni la Grèce, ni l'Angleterre ne les ont jamais possédées; et pourtant, le drame, la comédie surtout, ont prospéré dans ces pays comme en France et en Espagne. Mais elles avaient l'unité de langue, elles avaient une certaine unité de civilisation, des mœurs assez généralement semblables, bien qu'elles ne fussent pas identiques dans les diverses parties du pays. Si les pouvoirs politiques n'étaient pas concentrés à Athènes et à Londres comme à Madrid et à Paris, la vie intellectuelle y était également centralisée. Même aux époques postérieures à l'apogée de la comédie chez ces deux peuples, lorsque Pergame et Alexandrie, Édimbourg et Oxford étaient devenus des siéges importants de la culture intellectuelle, Athènes et Londres conservèrent cette atmosphère littéraire et sociale qui est le résultat du concours spontané de l'activité de tout un peuple.

Cette centralisation de la vie sociale, unie au sentiment

national, voilà ce qui a rendu la comédie possible dans un petit pays comme le Danemarck, tandis que de grandes contrées, telles que l'Allemagne et l'Italie, n'ont jamais pu avoir un véritable théâtre comique. Si, en effet, la comédie d'Holberg peut rivaliser avec celles des littératures plus grandes, n'est-ce pas parce que ce petit peuple, où elle s'est produite, a son individualité nettement dessinée, son histoire séculaire, ses mœurs nationales, une existence indépendante, concentrées dans le foyer de Copenhague? Et si l'Italie et l'Allemagne n'ont pu arriver au même résultat, quelle est la cause de cette lacune dans des littératures aussi riches, chez des peuples aussi féconds, si ce n'est l'absence d'unité nationale et de centralisation sociale?

En effet, l'Italie a d'excellentes comédies sans avoir une comédie. Jamais elles ne sont devenues réellement populaires, et, de nos jours, il n'y a guère que les Italiens érudits qui connaissent les pièces de Machiavel et de Firenzuola: encore ne s'en occupent-ils qu'au point de vue grammatical, comme de *testi di lingua* d'autant plus précieux, qu'ils sont la reproduction exacte, presque minutieuse, de l'idiome classique dans la bouche du peuple florentin. Dès que les comédies, celles d'Arioste, par exemple, n'offrent pas cet intérêt philologique, elles sont, pour ainsi dire, ignorées; en tous les cas, on les chercherait vainement sur la scène. — D'un autre côté, la farce populaire des *Stenterello* et des *Pulcinella,* des *Meneghino* et des *Arlecchino,* n'a jamais réussi à devenir un genre littéraire proprement dit, si nous en exceptons les tentatives de Gozzi qui en a profondément altéré le caractère.

Quant à l'Allemagne, on peut le dire hardiment, elle n'a eu qu'une seule comédie, *Minna von Barnhelm;* mais ni Gœthe, ni Schiller, ni Klinger, ni Lenz, ni les poëtes romantiques de ce siècle et leurs imitateurs, n'ont réussi à créer une comédie

nationale ([1]), et le théâtre populaire avait déjà disparu quand naquit la littérature classique.

Quelles sont les raisons de cette sorte d'abandon, ou, pour mieux dire, de cet état d'infériorité où est restée la scène comique chez ces peuples? Est-ce l'esprit comique qui a fait défaut à la patrie de Boccace et d'Arioste, de Berni et de l'Arétin, de Pulci et de Lippi, de Tassoni et de Bracciolini, de Casti et de Parini, et, pour parler de plus récents, de Giusti et de Pananti? Non, certes. Est-ce une forme originale qui manquait sur le sol natal du théâtre populaire, dans la patrie des *Zanneschi?* On ne le prétendra pas davantage. Tant d'écrivains spirituels, satiriques ou conteurs, n'auraient-ils pu apporter à la comédie le degré de culture qui eût été indispensable pour la rendre littéraire et même classique? La forme existante sur les tréteaux populaires n'aurait-elle pas fourni le germe dont, en le développant, on aurait fait la base d'une comédie nationale plus élevée? Il n'en fut rien, cependant. La *commedia dell'arte* resta à l'état de farce presque grossière, et les talents comiques, s'ils se décidaient pour le théâtre, préférèrent cultiver un genre étranger au peuple. Pourquoi ces deux faits? N'est-ce pas par la simple raison que l'Italie n'était point une nation?

Les populations aussi bien que les États de la Péninsule n'avaient guère rien en commun, pas plus les mœurs que les institutions, pas plus les intérêts que les idées. La langue elle-même ne leur était point commune : pour le Napolitain, l'Italien du Nord était un homme qui parlait français, et le

([1]) Il est évident que les pièces souvent si amusantes, la plupart du temps même si vraies, de Kotzebue, ne sauraient être prises en considération ici, où nous parlons non de la littérature d'amusement, mais de la grande comédie d'une véritable valeur littéraire. Parler ici des pièces de Kotzebue, ce serait comme si nous discutions le mérite des romans de M. Paul de Kock, à côté des créations de Fielding, de W. Scott ou de George Sand.

public de Venise aurait eu de la peine à comprendre les bons mots florentins d'un Cecchi ou d'un Firenzuola. Or, pour que la comédie soit nationale, — et elle n'est *bonne* qu'à cette condition, — il faut que la langue dans laquelle elle est écrite, les mots comiques, les allusions qu'elle renferme, les habitudes ou les préjugés qu'elle raille, soient connus et compris de tout public, en quelque partie du pays qu'elle soit représentée.

Mais une nation n'a pas besoin seulement de cette vie solidaire circulant dans tous ses membres, de ce sentiment instinctif de l'unité et de l'identité qui ont manqué à l'Italie: elle a besoin d'un cœur aussi où ce sentiment devienne conscience, où le sang vital et commun vienne affluer, et d'où il aille se répandant de nouveau; il lui faut un centre. Paris, Londres, Madrid, sont jusqu'à un certain point la France, l'Angleterre, l'Espagne : ils en sont l'expression résumée, *lo scorcio,* dirait l'Italien. Les modes, les engouements, les ridicules, aussi bien que les enthousiasmes et les passions de Paris se répercutent dans toute l'étendue de la province. Dans la société française, il n'y a guère de mœurs bordelaises ou lyonnaises : il n'y a que des mœurs françaises, dont le type est à Paris. Quant aux coutumes de la vie rustique ou des basses classes, coutumes variées en France comme chez les autres peuples, elles ne sauraient être des thèmes comiques, par cela seul qu'elles n'appartiennent pas à la société, et que la comédie n'a affaire qu'à la société.

Une centralisation analogue de la vie nationale a toujours fait défaut à l'Italie. Le poëte comique qui représentait la société milanaise ou florentine n'était guère compris et ne pouvait être que peu goûté par celle de Naples ou de Rome.

Mais cette centralisation, dira-t-on, la Grèce ne l'a pas eue davantage; bien plus, cette communauté de mœurs et de société était moins grande peut-être entre Sparte et Athènes

qu'entre Naples et Milan, et la position de Florence, ce semble, offre bien de l'analogie avec celle d'Athènes, où la comédie jeta un si vif éclat. Florence, sans disposer, comme la capitale de l'Attique, de la flotte et du trésor de cinq cents alliés, exerça pourtant un moment une sorte d'hégémonie sur la Péninsule, et la vie intellectuelle de l'Italie sembla vouloir s'y concentrer au temps de Laurent le Magnifique, à peu près comme durant deux siècles toute l'activité de l'esprit grec s'était localisée à Athènes ; mais ce ne fut qu'un moment bien éphémère, et ce centre littéraire eut, à la cour des Gonzague et des d'Este, des rivaux qu'Athènes n'avait point eus. D'ailleurs, qu'on ne l'oublie pas, Florence ne fut jamais que le cerveau de l'Italie; Athènes fut en même temps le cœur de la patrie commune. L'hégémonie sur la Grèce, l'Attique la devait à l'héroïsme de ses citoyens; Florence devait la sienne à la diplomatie de Cosme l'Ancien et à l'argent de Laurent son petit-fils; Athènes, après avoir sauvé la patrie commune, avait conservé sa liberté; Florence, après avoir déchiré son propre sein et après l'avoir livré à l'étranger, aliéna la sienne entre les mains d'une famille de marchands. Athènes était une ville de guerriers : elle le prouva à Marathon et à Salamine, à Délium et à Chéronée; Florence, efféminée, faisait faire par des mercenaires ses guerres où le sang ne coulait jamais. En un mot, Athènes eut l'ambition d'être *l'école de la Grèce,* comme le disait Périclès; Florence eut celle de vendre ses draps à l'Italie (1).

Quel en fut le résultat? Malgré les qualités de premier ordre qui distinguent les comédies de Machiavel; malgré l'art

(1) Ce jugement pourrait paraître sévère si je ne rappelais que je ne parle ici que de la Florence des Médicis. Quant à celle du XIIIe siècle, bien qu'elle ait donné naissance à Dante, l'état primitif de sa civilisation générale et le peu d'importance de son rôle politique dans la Péninsule n'admettent pas de comparaison avec l'Athènes du Ve siècle.

et l'esprit infinis avec lesquels l'Arioste porta sur la scène italienne les comédies latines; malgré le dialogue inimitable de vivacité et de verve qui nous frappe dans les pièces de Firenzuola et de Cecchi; malgré l'élégance et la correction du jeune Buonarotti et le sel satirique de l'Arétin, — la comédie demeura *erudita,* comme l'appellent les Italiens eux-mêmes; c'est à dire que, n'étant pas un produit spontané de la vie nationale, elle ne pénétra jamais dans le peuple. Elle resta une plante exotique, cultivée avec beaucoup de soin et infiniment d'art dans les serres chaudes de la littérature savante. Bien faite pour faire sourire la compagnie exquise qui s'assemblait dans les jardins de Ruccellai, ou de dérider l'épicurien couronné du Vatican, elle laissait muet et froid le grand public, trop peu initié dans les lettres latines et grecques pour admirer un art et une finesse qu'ils ne savaient apprécier.

Deux siècles plus tard, lorsqu'un grand talent comique s'empara, avec plus de liberté et moins de licence, de cette même forme, telle que Molière l'avait accommodée au goût moderne, ce fut encore et toujours l'absence de centralisation et de sentiment public, l'absence surtout de mœurs générales, communes à toute la Péninsule, qui l'empêchèrent d'obtenir la palme qu'il aurait certainement acquise s'il l'avait briguée sous d'autres conditions. La chose, en effet, qui manque à la plupart des comédies de Goldoni pour qu'elles soient ce que nous sommes convenus d'appeler de *bonnes comédies,* c'est moins la composition, un peu négligée chez lui, que le caractère national, qui leur fait complètement défaut. Elles ne reproduisent nullement la vie italienne du XVIII$^e$ siècle, et, en prêtant aux personnages une langue autre que la langue italienne, on pourrait en transporter la scène, sans invraisemblance, sous tous les climats, et les croire tout aussi bien écrites par un Allemand, un Anglais ou un Français, que par un Italien. D'autres pièces du célèbre Vénitien, au contraire,

pèchent par le défaut opposé; elles sont des comédies locales : mœurs, langage, scène, allusions, tout rappelle la ville des lagunes, et on pourrait dire des pièces de Goldoni qu'elles sont ou vénitiennes ou humaines, mais qu'elles ne sont jamais italiennes. Aussi ce poëte comique fut-il une apparition isolée dans son pays; il fut applaudi, mais il ne laissa point de vestiges dans la conscience vivante du peuple.

Quant à l'autre forme de la comédie italienne, Gozzi eut le malheur de venir l'élever à la dignité d'un genre littéraire à une époque où la décadence des mœurs, la disparition complète de toute vie publique, de toute liberté et de toute indépendance — biens qui avaient eu au moins une existence locale auparavant — ne lui permettaient pas de peindre la réalité, ni même de s'y inspirer. Le poëte fut obligé de fuir dans le royaume de la fable, du conte de fées, de la fiction pure : cela n'aurait pas manqué de charmer un public septentrional; mais comment pouvait-il espérer d'inspirer au peuple italien un intérêt durable pour les aventures de l'*Oiseau vert* ou de la *Princesse de Chine?* pour le *Roi des Esprits* ou le *Monstre bleu?* Le public vénitien les écouta avec passion pendant un jour, pour les oublier le lendemain; et c'est en vain qu'on en chercherait aujourd'hui des traces dans les souvenirs de la ville où elles se produisirent il n'y a pas cent ans.

Je ne tirerai point de conclusion de ces faits si remarquables avant d'en avoir complété la série par un coup d'œil sur l'Allemagne. Ici, les talents comiques ne manquaient pas plus, à coup sûr, qu'en Italie : Fischart et Rollenhagen, Sébastien Brandt et Hans Sachs, au temps de la Réforme; au siècle dernier, Lichtenberg et Lessing; de nos jours, Börne et Heine, — avaient certainement l'étoffe nécessaire pour devenir de grands poëtes comiques, s'ils avaient rencontré un théâtre national. Lessing ne tarit pas dans ses plaintes à ce sujet. Il consacra sa vie et son activité entières à créer un

théâtre allemand, il n'y réussit pas; les circonstances étaient plus fortes que lui. L'Allemagne n'était pas une nation.

Tout le monde connaît le morcellement et la décadence politiques de l'Allemagne depuis le XIII$^{e}$ siècle. L'essor des classes moyennes, au XVI$^{e}$, ne fut qu'éphémère, d'ailleurs plutôt religieux et moral que national. Bien que les plus grands génies comiques de la littérature allemande aient surgi en ce moment, l'absence de centre politique et social leur fit préférer à la forme dramatique la forme de la satire et du roman, que la France, également déchirée par des luttes religieuses et menacée d'y perdre son unité, semblait aussi vouloir adopter à ce moment. Cet essor passager de la bourgeoisie allemande fut suivi d'un affaissement durable, que vinrent encore augmenter les souffrances inexprimables de la guerre de Trente ans. Une barbarie plus grossière, un chaos plus ténébreux que ceux des premiers siècles du moyen âge, s'appesantirent sur le pays. Le fil de la tradition nationale, si ténu déjà, fut rompu entièrement, pour ne plus jamais être renoué; les derniers restes de vie publique et commune disparurent complètement; et lorsqu'enfin, vers la seconde moitié du siècle dernier, le réveil de vie intellectuelle de sa torpeur léthargique enfanta une littérature nouvelle et plus brillante que celle du moyen âge, une guerre, qui partout ailleurs aurait été une guerre civile, effaçait les derniers vestiges de sentiment allemand. Cette lutte, il est vrai, tout en détruisant la nationalité allemande, en créa une nouvelle : la nationalité prussienne. Un moment, cette nouvelle nation semble pénétrée du souffle de la vie publique : vivant tout entière dans son Roi et pour son Roi, elle vient de résister à l'Europe coalisée; il semble qu'elle va cueillir les fruits qu'elle a mis un siècle à mûrir. Aussi, instantanément, le seul poëte comique qu'eût l'Allemagne, Lessing, produisit un chef-d'œuvre qui est resté et restera le modèle de la comédie alle-

mande : *Minna von Barnhelm*. Cette comédie, on peut dire que Frédéric le Grand l'a inspirée, lui qui ne l'a peut-être jamais lue. *Minna von Barnhelm,* cependant, est une comédie prussienne plutôt qu'allemande; de plus, elle est complètement isolée dans la littérature d'outre-Rhin.

Toute cette littérature, comme le voulait son origine (elle était sortie de la critique et de l'étude); comme le comportaient les conditions politiques et sociales du pays (l'Allemagne était un chaos d'éléments hétérogènes et hostiles même); comme le lui imposait le caractère allemand, plus porté vers la vie de l'âme que vers la vie de la place publique, — toute cette littérature, dis-je, fut plutôt individuelle que nationale : elle brilla en tout ce qui n'exige pas le sentiment national et la vie publique; et comme la comédie ne saurait s'en passer, elle ne put y naître. Entre les mains de cette nation, l'épopée sacrée, aussi bien que la tragédie et le roman, tout tourne au lyrisme, dans le sens le plus vaste de ce mot, tel que j'ai essayé de le définir au début de ce travail. Aucune ne l'a dépassée dans l'originalité et la puissance de la poésie lyrique; mais on devine qu'il est presque impossible d'imaginer une comédie lyrique. La féerie elle-même, avec son royaume fantastique et aérien, rappelle sans cesse la vie réelle, la vie extérieure; le lyrisme, au contraire, repose essentiellement sur l'émotion individuelle, sur le sentiment senti, si je puis m'exprimer ainsi; et si la sentimentalité peut prêter au comique, le sentiment vrai s'y refuse.

Ce qui n'a pas moins contribué à étouffer, dans sa naissance, la comédie allemande, ce fut l'absence de tradition théâtrale. Au moment même où allait renaître la littérature, le dernier vestige du théâtre populaire et national, *Hanswurst,* venait d'être banni de la scène par le rigoureux puriste Gottsched; mais, en supposant même que l'Allemagne eût eu, dès le XVI[e] siècle, un développement littéraire suffisant, ou

qu'elle eût conservé jusqu'au XVIII[e] sa tradition nationale, elle n'aurait certainement pas pu avoir un théâtre comique, parce qu'elle manquait de centre : la comédie y serait toujours restée locale. Les Belise et les Jourdain, les Dandin et les Oronte, les Orgon et les Tartufe, les Sganarelle et les Trissotin, les Philinte et les Chrysale, ne sont pas seulement Parisiens : ils appartiennent à la France. Mais un type berlinois et viennois est loin d'être un type allemand; aussi chacune des villes d'Allemagne conserve-t-elle sur son théâtre des comédies locales, souvent fort spirituelles, maintenues dans le répertoire pendant des siècles presque, et ne réussissant pas à franchir un cercle de dix lieues (1). A Athènes aussi, la comédie fut locale; mais la localité était Athènes, c'est à dire un résumé de nation, une civilisation entière, une lieue carrée que l'humanité semble avoir choisie pour y jouer l'acte le plus brillant de son drame, où, pendant un jour, l'histoire universelle s'est concentrée tout entière.

On pourrait dire qu'à Rome et à Florence, le défaut de coïncidence des conditions essentielles que j'ai énumérées plus haut, a fait échouer les essais tentés pour créer une comédie; qu'à l'époque où le développement littéraire et social fut suffisamment avancé, la moralité n'existait déjà plus, et que la corruption, si universelle, si criante, de ces temps empêchait la saine comédie de naître. On ne saurait dire la même chose de l'Allemagne du XVIII[e] siècle. Là, une culture intellectuelle exquise, s'alliait à une moralité publique assez générale et à une grande probité dans les classes moyennes; là, c'est bien le manque d'unité, de centralisation et de vie nationale, qui a été le seul obstacle à la naissance de la comédie.

(1) M. Alfred Michiels vient de publier, en traduction française, une de ces admirables comédies locales : le *Lundi de Pentecôte*, dont l'original est écrit en dialecte strasbourgeois, et que Gœthe considérait comme une œuvre accomplie.

Telle était la force des conditions particulières de l'Allemagne, telle la nature du génie allemand, que lorsque Gœthe essaya de porter sur la scène comique les ridicules qui furent les résultats des grands événements de la fin du siècle dernier, et qui les accompagnèrent, il risqua d'y laisser sa réputation. Les comédies de Gœthe sont peu dignes du nom de leur auteur, on le sait ; d'ailleurs, il ne s'y trompait pas lui-même : « Nous ne pouvons avoir une comédie, dit-il, parce que nous n'avons pas de société. » Mot profond et qui donne la clef du problème.

Une société, voilà ce qu'il faut avant tout au poëte comique; elle est l'élément vital de la comédie, élément si fécond, qu'à défaut de génies, des talents de second et de troisième ordre, grâce à lui, réussissent parfois à créer des comédies fort supportables, en dépit même d'autres obstacles que leur oppose la situation politique ou la disposition générale des esprits. On peut dire alors que c'est la nation, la société qui a fait ces pièces, et non le poëte. Telles sont les comédies de Destouches, de Marivaux, de La Noue et de Dancourt. La société, ce corps indéterminé qu'on appelle les *caballeros*, les *gentlemen* ou les *honnêtes gens*, existait à Athènes, à Madrid, à Londres; elle existait et existe encore à Paris. L'Allemagne du XVIII[e] siècle ne l'avait pas, et c'est à peine qu'elle essaie de s'en former une de nos jours.

Mais pour que la société soit un élément réellement fécond pour la littérature comique, il faut qu'elle soit arrivée à un certain degré de culture, de raffinement même; il faut qu'elle ait des mœurs tant soit peu factices. La comédie est un genre éminemment social, parce qu'elle représente les vices et les ridicules résultant de l'état social, plutôt que les vices naturels. On n'imaginerait guère une comédie de sauvages ou de pâtres, ou simplement de paysans. Les raffinements de la cité, les préjugés conventionnels, donnent plus ample matière

au poëte comique; les ridicules des hommes plus voisins de la nature peuvent bien entrer parfois dans le comique, mais à la seule condition qu'ils se produisent au milieu d'une société raffinée. L'exagération du point d'honneur, la vanité, le bel esprit, le pédantisme, l'afféterie, la médisance, sont des excroissances de la civilisation, et ne se trouvent point dans des époques primitives; d'autres vices, tels que la jalousie, l'hypocrisie, l'avarice, ne deviennent sujets à comédie qu'autant qu'ils heurtent les conventions et les formes purement sociales : dès qu'ils menacent d'enfreindre les lois éternelles de la conscience, ils deviennent tragiques.

Ce que la réflexion sur la nature de la comédie nous apprend, nous est confirmé d'ailleurs par l'expérience de l'histoire. La comédie ne s'est développée qu'à des époques et chez des peuples qui ont eu une société.

Telles sont donc, selon moi, les conditions sociales et politiques de la bonne comédie : esprit public vivace et sentiment national intense, identité et solidarité du gouvernement et du peuple, conclusion heureuse et conforme au génie national d'une époque critique de son histoire, unité nationale et centralisation, existence d'une société.

## VI.

### Des conditions morales et littéraires de ces pays et de ces époques.

Certaines conditions d'un ordre littéraire et même moral s'y rattachent : je veux parler d'un degré assez avancé de développement intellectuel, de l'absence de décadence littéraire et morale, de la popularité enfin du théâtre et de son origine nationale.

Quand même l'histoire ne serait pas là pour nous prouver

que la comédie classique n'a jamais fleuri qu'à des époques d'une civilisation assez avancée, la nature intrinsèque même du genre suffirait, ainsi que nous venons de le voir, pour montrer l'indispensable nécessité de cette condition. Ce qu'on appelle une société, c'est à dire le vrai thème de la comédie, est déjà un fait de civilisation. Personne ne parlera d'une société achéenne du temps de la guerre de Troie ou d'une société germaine du temps de Théodoric. La société non seulement a besoin de grands centres de population : elle exige un certain raffinement de mœurs pour pouvoir se former, et la plupart précisément des types comiques sont des produits de la société. La forme dramatique, en général, nous l'avons vu, ne naît point à des époques primitives : au moins ne la voyons-nous naître, chez les anciens aussi bien que chez les modernes, qu'aux moments de transition entre la jeunesse et la maturité des peuples. Cela se comprend. Le poëte épique raconte les événements sans y pénétrer, sans les analyser; son génie ressemble à un miroir sans tache qui réflète la surface du monde extérieur. Le poëte lyrique exhale les émotions douloureuses ou joyeuses dont son âme est pénétrée, et jusqu'à un certain point on peut dire que la poésie lyrique ne se compose que de cris de joie et de cris de douleur : aussi la poésie lyrique raisonneuse, la poésie lyrique de réflexion, — et qui ne la connaît? — est un genre faux, futile aux yeux du penseur, froid pour l'âme naïve, factice et ennuyeux pour tout le monde. Le poëte dramatique, le premier, pénètre dans le cœur des hommes; il représente à la fois leurs actions et les motifs de leurs actions; il décompose et recompose l'organisme des passions. Tout poëte dramatique qui mérite ce nom devrait, comme Shakespeare, présenter des personnages « ressemblant à des horloges de cristal, qui montrent en même temps le mouvement des aiguilles et le mécanisme intime par lequel elles sont mises en mouve-

ment. (Gœthe.) » Une naïveté absolue, la naïveté de l'enfant et du poëte épique, il ne peut donc plus l'avoir; car la réflexion, l'observation l'ont effacée. Mais il n'est pas non plus exclusivement dominé par la passion, comme le jeune homme et le poëte lyrique, puisqu'il faut qu'il soit assez maître de lui pour peindre les passions des autres, toutes les passions, sans paraître lui-même. Il lui faut une certaine impartialité, ou plutôt une certaine impersonnalité qui n'appartient qu'à l'homme mûr, chez lequel la réflexion et l'expérience sont venues non pas anéantir la spontanéité première, mais la contrôler; non pas éteindre les passions, mais les dominer. Le poëte lyrique a le droit d'être confus, vague, obscur, comme les sentiments humains eux-mêmes, qu'il exprime en rivalisant avec le musicien; le poëte dramatique doit avoir le regard clair et pur comme le poëte épique, mais plus pénétrant que lui, puisqu'il veut nous découvrir les profondeurs cachées de l'âme. Il va sans dire qu'il faut un certain degré de civilisation pour arriver jusque-là.

Mais le développement tout extérieur, tout matériel de la forme doit venir à son aide. Il faut à la comédie une certaine culture : une langue déjà formée, des principes même et des théories littéraires. La poésie, — et c'est là la raison pour laquelle la bonne comédie n'a que des époques si éphémères, — la poésie doit à la fois être spontanée encore et populaire, vivace et naturelle, et cependant avoir déjà été matière à réflexion abstraite.

Ce n'est que longtemps après l'apogée de la poésie épique que se développa le drame en Grèce. Toutefois, comme on pourrait dire que cette première forme de la poésie nationale exerça sur la littérature dramatique d'Athènes aussi peu d'influence que la *Chanson de Roland* en exerça sur le théâtre français du XVII<sup></sup>e siècle, contentons-nous de constater que c'est après les poëtes lyriques éoliens et doriens, et grâce à la

perfection et à la souplesse qu'ils donnèrent au langage, que c'est après Phrynichus et Eschyle, qui avaient préparé la scène dramatique, que la comédie naquit à Athènes. Elle ne commença à jeter un certain éclat en Angleterre qu'après la poésie savante et harmonieuse des imitateurs de Pétrarque et de Guarini, c'est à dire après Sidney, Surrey et Spencer; elle ne se produisit à Madrid qu'un siècle après Santillana, Boscan Almogaver, Garcilaso de la Vega, Herrera et tant d'autres, qui avaient acclimaté avec succès, en Espagne, les formes de la poésie italienne; en France, enfin, ce n'est qu'après les savantes tentatives poétiques de la Renaissance, après Ronsard et la Pléiade, après Malherbe même, que la comédie put s'élever jusqu'à la hauteur d'un classicisme irréprochable. Et si l'on croyait que ce soit là un pur hasard, et que les grands comiques, tout en étant précédés par une culture rationnelle de la poésie, soient restés des poëtes primitifs, des génies spontanément créateurs, on se tromperait fort. Qu'on relise la parabase des *Chevaliers*, les critiques de Cratinus, les attaques contre Eschyle et Euripide chez Aristophane, et on conviendra que le poëte des *Grenouilles* avait réfléchi sur la langue, la versification, la composition, sur toute la partie technique de son art, et qu'il aurait pu en remontrer à plus d'un d'entre nos critiques le plus nourris d'esthétique. Qui ne se rappelle la préface du *Tartufe*, les discussions littéraires dans la *Critique de l'École des Femmes*, l'admirable comparaison de Dorante de la tâche du poëte comique et de celle du poëte tragique, sa définition si nette et si profonde de la comédie, la scène du sonnet dans le *Misanthrope*? Et qui, en se les rappelant, voudra prétendre que Molière ne fut qu'un acteur improvisateur transformé par la puissance seule de son génie en poëte dramatique, et que l'auteur de l'*Avare* et de l'*Amphytrion* fut étranger à toute culture littéraire, à toutes études classiques? Et l'admi-

rable prologue de *Don Christoval de Lugo*, de Cervantes : cette discussion si spirituellement savante sur les trois unités et sur le droit imprescriptible du poëte comique de laisser voyager son imagination où bon lui semble ! Et la scène où Hamlet parle de l'économie et de la composition dramatiques ; celle où il recommande aux comédiens « d'adapter l'action aux paroles et les paroles aux actions, de ne jamais dépasser la modestie de la nature ; » où il définit le but de la comédie presque comme Molière : « de présenter le miroir à la nature, de montrer à la vertu ses propres traits..... et aux générations, aux temps, leur forme et leur empreinte. » Des pensées de ce genre ne supposent-elles pas toute une théorie littéraire ?

Si je rapproche les uns des autres tous ces faits historiques, l'absence complète de comédie dans les temps primitifs, son apogée aux époques de civilisation mûrissante, les preuves données par les poëtes comiques eux-mêmes de la méditation de leur art, — si j'approche ces faits de la nature intime du genre comique, il n'y a plus de doute pour moi : la poésie comique exige un grand développement général de civilisation et une longue série d'efforts littéraires pour pouvoir réussir.

Toutefois, gardons-nous d'aller trop loin. Le temps est bien limité pour la comédie. Les époques de décadence, soit morale, soit littéraire (les deux choses se tiennent presque toujours), les époques de décadence ne sauraient produire une bonne comédie. Or, à mes yeux, il n'y a de bonne comédie que la comédie morale et simple. Je parle ici de la vraie moralité, et non de la moralité de convention. Certes, Aristophane et Shakespeare, Molière lui-même, blessent plus souvent les oreilles délicates de notre génération vertueuse que ne l'ont fait les poëtes de la *Comédie nouvelle* et nos prudes auteurs actuels, mais ils sont moraux au fond. Quant à la forme, la décadence littéraire consiste surtout dans le manque de simplicité. L'art, l'habileté de la composition, la

facilité du vers, la finesse de l'observation, l'esprit, tout cela se trouve encore dans les époques de décadence littéraire; ce qui ne s'y trouve pas, c'est la simplicité.

Eh bien! lorsque je me reporte aux époques qui ont vu fleurir la comédie, la vraie comédie, je rencontre partout ces deux conditions : l'honnêteté et la simplicité. Je les trouve chez le poëte, cela va sans dire; mais je les trouve aussi dans le public. Elles ne dominent plus, il est vrai, mais elles existent encore; et ceux-là même qui leur sont infidèles sentent qu'ils ont tort de l'être. Autrement, ils ne riraient point avec le poëte. Certes, si la simplicité du goût littéraire, si la foi naïve, si l'honnêteté, le respect des traditions avaient été universels à Athènes et à Paris, Aristophane n'aurait pas écrit les *Grenouilles*, les *Nuées*, les *Chevaliers;* Molière n'aurait pas composé les *Précieuses ridicules*, les *Femmes savantes*, le *Bourgeois gentilhomme* et le *Tartufe*. Mais s'ils n'avaient été eux-mêmes complètement libres et au-dessus de ces travers et de ces vices, s'ils n'avaient pas rencontré dans leur public des sympathies, une certaine santé morale, la faculté de discerner le bien du mal, la capacité de l'indignation et de la *haine vigoureuse*, ils n'auraient pas davantage écrit ces comédies.

A une époque de scepticisme complet, Aristophane n'aurait peut-être pas réussi à rendre ridicules les détracteurs de la religion; dans une génération qui n'aurait plus eu aucun regret pour le passé, il n'eût trouvé d'écho en se moquant des novateurs et des niveleurs. S'il n'y avait eu personne en France pour apprécier la noble simplicité de Pascal et la pureté inimitable de Racine, Molière aurait-il rencontré des rieurs ou des approbateurs en persifflant Rambouillet?

De là aussi la mission conservatrice de la comédie. Se produisant à des époques où la civilisation est assez avancée pour avoir déjà porté avec elle ses conséquences tristes ou

fâcheuses, et où cependant la conscience de ce mal n'est pas encore complètement éteinte, il est évident que le poëte comique s'appuie sur ce reste de santé morale, de respect, de tradition, de foi, d'honnêteté, pour attaquer la maladie qui approche, l'incrédulité, la manie des innovations, le mauvais goût, et toute cette armée de maux qui vont envahir la société, mais qui ne s'en sont pas encore emparés. — Le contraire pourrait avoir lieu : le poëte comique pourrait railler le pédantisme, la routine, l'obstination, la crédulité des partisans du passé, en s'appuyant sur les lumières des temps nouveaux. La supériorité intellectuelle peut-être ne lui ferait pas défaut; mais aurait-il cette base de supériorité morale dont il ne saurait se passer? J'en doute. La victime ne se prête pas aussi bien au rire que le vainqueur, et il est fort à parier que si le poëte avait voulu railler les héros de Marathon comme il a raillé les guerriers de Pylos, les rieurs n'auraient plus été de son côté. Il est certain que s'il avait flétri la religion antique comme il a flétri le sophisme, il y aurait eu encore assez de capacité d'indignation dans le public d'Athènes pour punir le téméraire. Comment expliquerait-on, sinon par cette conscience survivante, les couronnes que la démocratie, tant honnie, offrit au poëte *réactionnaire,* comme on dirait aujourd'hui?

J'arrive à la dernière, et non la moins importante, des conditions que je crois indispensables à l'existence d'une bonne comédie, je veux dire un théâtre populaire, et l'origine nationale de ce théâtre. Il serait facile de montrer la filiation qui, chez les Grecs, les Anglais, les Espagnols et les Français, rattache la comédie classique à la farce populaire. Qui n'a entendu parler du *comos* de l'Attique et de Mégare, et de sa transformation successive par Cratinus et Eupolis? Qui ne sait que le théâtre anglais est sorti des *miracles?* le drame espagnol des *autos sagramentales,* origine commune de la

tragédie et de la comédie castillanes? A qui ai-je besoin de rappeler les *moralités* et les *soties,* la farce de *Maître Pathelin,* les grossières ébauches comiques des *Frères Sans-Souci* et des clercs de la *Basoche?* les tentatives plus heureuses de Hardy, et bientôt après le coup de maître de Corneille dans le *Menteur?* Que l'on me permette plutôt d'employer ici l'argumentation négative, comme j'ai fait plus haut en parlant de la nécessité des grands centres pour une comédie nationale. Rome, l'Italie moderne et l'Allemagne n'ont pas eu de comédie à la fois nationale et classique. Cherchons une cause de ce fait surprenant chez des peuples aussi doués, et d'une si grande puissance comique dans d'autres genres.

Rome, dira-t-on, a bien eu Plaute et Térence, sans compter leurs prédécesseurs, depuis Livius Andronicus jusqu'à Nevius, dont les pièces ne nous sont pas conservées; mais cette comédie que les Romains eux-mêmes qualifiaient de *palliata,* peut-on sérieusement l'appeler romaine? N'était-elle pas grecque dans la forme et dans le sujet, dans le costume, les mœurs, et jusque dans le lieu où se passait l'action? Qu'y a-t-il là de romain, à l'exception de la langue et des bons mots, j'allais dire des gros mots? Est-ce injuste de dire de Plaute et de Térence qu'ils étaient plutôt imitateurs que poëtes originaux? et les Romains eux-mêmes n'en ont-ils pas jugé ainsi, puisque la *commedia palliata* n'est jamais devenue populaire parmi eux? Du temps de Cicéron déjà, au dire du grand orateur, il n'y avait plus qu'un public d'élite et fort peu nombreux qui goutât les pièces de Térence, composées dès l'origine pour un auditoire très restreint et très aristocratique; et qui ne sait, par Horace, le mépris dont les contemporains d'Auguste couvraient Plaute, la pitié ironique avec laquelle ils parlaient de leurs pauvres aïeux qui avaient pu trouver quelque goût au sel *plautin?*

Qu'était-ce que la *comoedia togata?* Un changement de

costume, selon toutes les apparences, et rien de plus. La toge, en prenant la place du *pallium*, n'altérait probablement que fort peu l'essence du genre, qui resta grecque. D'ailleurs, n'a-t-on pas le droit de conclure de l'absence de tout monument, c'est à dire du fait même, qu'on ne songeait guère à en multiplier les manuscrits, ou qu'elle ne fut pas très populaire, ou qu'on n'en appréciait pas beaucoup la valeur littéraire?

J'ai rappelé plus haut l'absence de véritable comédie nationale et classique à la fois chez nos voisins d'outre-Rhin et d'au delà des Alpes, et j'ai cherché une des causes de cette lacune surprenante dans le manque d'unité et de centralisation. Mais une autre cause n'a-t-elle pas contribué également à produire cet effet? N'est-ce pas surtout que ces peuples, tout comme les Romains, ont importé chez eux la comédie comme une plante exotique, pour ainsi dire, comme un genre savant? Et la comédie peut-elle jamais fleurir dans tout son éclat, arriver à une maturité vigoureuse, si elle ne naît du sol, spontanément, naturellement; si, conçue par le peuple et pour lui, elle n'est nourrie et soutenue par le souffle populaire? Ah! si la comédie latine était née des *Atellanes,* celle d'Italie des *vangelii* ou de la *commedia dell'arte,* celle d'Allemagne de la *Posse;* si elle avait conservé, tout en les tranformant, ses figures typiques, nationales et populaires, comme l'Angleterre a gardé ses *clowns,* l'Espagne ses *Graziosi,* et la France ses *Gros-René,* ses Mariettes et ses Tonines; si elle n'était allé chercher ses modèles, ici dans l'antiquité, là en Espagne et en Angleterre, la comédie aurait peut-être vécu en Italie et en Allemagne, et y aurait pu constamment renouveler son sang vital en s'identifiant avec la vie populaire.

A Rome, on le sait, ce n'est pas seulement la comédie, c'est toute la littérature, à l'exception de la satire, qui a souffert de ce vice de naissance tout le temps de son existence,

et ses plus beaux fruits même se ressentent de ce manque d'originalité et de spontanéité que l'art le plus consommé n'a pas toujours su faire oublier. Au moment même où le génie national, assez mûri et développé par son éducation politique, aurait pu trouver son expression, toute une civilisation étrangère fut importée, et vint détruire dans leur germe toutes les fleurs du sol natal. Par surcroît de malheur, cette civilisation elle-même fut de seconde main : ce n'était point l'hellénisme de l'Athènes de Périclès, c'était l'hellénisme d'Alexandrie et de Pergame qui l'envahit, et ce ne fut qu'avec la plus grande peine que les générations suivantes purent oublier Ménandre et Épicure pour étudier Aristophane et Platon.

Aussi Rome n'a-t-elle eu ni épopée, ni tragédie, ni comédie, et il n'en faut pas chercher ailleurs la raison. On a prétendu que la religion et le caractère du peuple romain ne se prêtaient pas à une haute culture intellectuelle; que son esprit, d'une tournure toute pratique, exclusivement préoccupé de guerre, de politique et de droit, était fermé aux émotions plus délicates; que le sens du beau faisait absolument défaut au peuple-roi appelé à *debellare superbos*.

J'avoue qu'il me coûte de souscrire à ces lieux communs tant de fois répétés. Il est vrai que la religion romaine, avec son cérémonial qui ne cachait guère de poétiques ni de profonds mystères, avec ses superstitions et ses augures, avec toute sa tendance purement politique, était peu propre à inspirer le poëte, et que les mythes si gracieux et les figures si aimables de la légende hellénique lui manquaient. Mais faut-il donc absolument que la poésie se rattache exclusivement à la religion? et la comédie en particulier n'est-elle pas partout presque complètement étrangère aux croyances populaires? Est-ce que les combats d'animaux féroces, que l'on ne cesse de citer pour prouver la barbarie du caractère romain, ont empêché les Espagnols d'avoir une comédie

nationale, et une poésie en général des plus suaves et des plus éthérées? Le peuple anglais, qui a conservé une grande rudesse fondamentale jusqu'à nos jours; le peuple de la politique et du commerce; le pays des vices grossiers, des plaisirs virils et des natures saines; ce peuple vigoureux qui, à tant de titres, rappelle le peuple romain, et qui n'a pas même ce génie des arts plastiques déployé par la Rome moderne et déjà naissant dans l'architecture de la Rome ancienne, le peuple anglais n'a-t-il pas eu la littérature la plus riche de l'Europe, et un théâtre incomparable en particulier? D'ailleurs est-il juste d'accuser le peuple qui produisit le tendre Tibulle et qui admirait le délicat Virgile, qui saisissait les finesses spirituelles d'Horace et qui savait apprécier l'harmonie du langage cicéronien; est-on fondé, dis-je, de l'accuser d'avoir été inaccessible aux sentiments les plus intimes de l'âme, incapable de goûter les plaisirs raffinés de l'esprit?

D'un autre côté, ce n'est certainement point le sentiment national, ni la gloire, ni l'enthousiasme, ni l'esprit public qui firent défaut à Rome. Elle possédait, ou, pour mieux dire, elle constituait un centre où venaient converger tous les rayons de la vie nationale, et ce n'est point le morcellement politique qui l'a empêchée, comme l'Italie et l'Allemagne, de concentrer sa vie intellectuelle. La seule cause qui, outre celle que j'assigne, ait encore pu contribuer au résultat que nous déplorons, est la distance qui séparait la plèbe grossière de la noblesse, civilisée au plus haut point, ne fût-ce qu'à la surface : un gouffre divisait les diverses castes. Alcibiade l'Alcméonide avait combattu à côté de Socrate, il s'était étendu à la même table avec Platon et Aristophane. Le dernier des Athéniens qui assistait à la représentation des *Nuées* connaissait le poëte et le personnage qu'il portait sur la scène; entrant au Pnyx, il était l'égal de l'un et de l'autre. Qu'on se représente à côté de cet état de choses celui de

Rome; qu'on compare les relations entre un Scipion, un Lélius, un Flaminius, et des poëtes esclaves, des affranchis philosophes, ou une plèbe ignorante et grossière, avec ces rapports pleins d'humanité qui unissaient tous les citoyens d'Athènes, à quelque classe qu'ils appartinssent; cette oligarchie présomptueuse, avec une démocratie où la culture de l'intelligence suffisait pour effacer toutes les différences sociales, où il existait en un mot l'unité de la vie nationale.

Toutefois, si importante qu'ait été cette circonstance, la cause principale, ce me semble, qui a empêché la nation romaine d'avoir une comédie nationale, malgré les talents comiques de premier rang qu'elle comptait, — je ne rappelle que Plaute lui-même, Lucilius, Horace, Pétrone, — c'est que, plus qu'aucune nation connue, elle avait eu à souffrir de cette importation factice d'une civilisation étrangère qui lui imposa des formes contraires à sa nature; c'est qu'en particulier elle alla chercher à Athènes ce qu'elle pouvait trouver dans le Latium, comme l'Italie de la Renaissance cherchait dans les volumes de l'antiquité, l'Allemagne du XVIII[e] siècle dans les théâtres espagnol et anglais, ce qui ne se trouve que sur le sol natal, une forme de comédie correspondant au génie de la nation.

Car je ne saurais assez le répéter : si dans tous les genres littéraires les peuples sont d'autant plus heureux et plus féconds qu'ils sont plus originaux, ainsi que nous le voyons par la satire des Romains, par le poëme romantique des Italiens, par la poésie lyrique des Allemands, cette originalité est indispensable lorsqu'il s'agit du genre le plus populaire de tous : de la *comédie*.

S'il fallait résumer en quelques mots les observations si nombreuses qui précèdent, voici ce que je dirais :

Aux rares époques où fleurit la *bonne comédie,* c'est à dire

la comédie à la fois classique et populaire, morale et simple, chez quelque peuple quelle fleurît, elle a toujours eu pour condition un concours de circonstances et d'éléments difficiles à réunir. Ces éléments et ces circonstances, selon moi, sont : l'esprit public, une vie nationale et un gouvernement populaire, le terme d'une époque ascendante et l'aurore d'une période de puissance, la centralisation et une société nationale, un degré avancé de civilisation générale sans décadence, la culture littéraire de la langue et des formes poétiques, à côté de laquelle s'est maintenu vivant un théâtre national et populaire.

## VII

### Des conditions favorables au développement de la comédie en France.

Des éléments analogues à ceux des époques que nous venons de contempler existent-ils aujourd'hui en France?

Oui et non. Plus qu'aucun pays d'Europe, la France possède, aujourd'hui plus que jamais, cette unité nationale, cette conscience de son *moi*, de son individualité, de son identité, que nous avons reconnues pour la condition essentielle, fondamentale de toute comédie véritable. Nulle part la centralisation, non seulement politique, mais encore sociale, n'est poussée aussi loin que de nos jours en France. Tous les rayons de la vie nationale viennent encore converger à Paris, toute activité y tend, quel que soit d'ailleurs son terrain spécial. C'est là que la vanité de tout le pays aime à s'étaler, comme l'ambition y place son but suprême; c'est là que toute l'intelligence de la nation s'absorbe; c'est là que tout Français se sent réellement chez lui. C'est Paris, en un mot, qui voit se déployer dans ses murs les mille efforts de la nation entière : industrie et commerce, arts et sciences, luxe

et travail, politique et religion, tous les éléments du monde moderne, et de la France en particulier, y ont leur plus haute expression, leur vie la plus intense. Le mérite réel lui-même n'est consacré qu'en étant reconnu à Paris, et ce n'est que grâce. à cette consécration publique qu'il peut devenir un élément de société; car, pour la société, il s'agit moins d'être que de paraître, de valoir que d'être accepté. La comédie, essentiellement sociale, tient aux dehors comme la société : elle s'en prend aux apparences, tandis que le autres genres de poésie recherchent l'essence.

Aussi ce pays a-t-il ce que peu de peuples possèdent au même degré : une société. Il y a une société française, et avec elle des types français, des mœurs françaises, des préjugés français, des modes françaises. La vie de province, ou la société de province, ne sont que l'imitation de celles de Paris, ou, pour mieux dire, celle de Paris n'est que la concentration la plus intime de la vie nationale, de toutes ses forces et de tous ses éléments. Quelles que soient les figures comiques, ou simplement caractéristiques de ce temps et de ce pays, nous en trouvons les types les plus complets à Paris : le joueur et le spéculateur, l'anglomane et le *sportsman,* le médecin charlatan et l'avocat rhéteur, la femme politique et le boudeur mécontent, le fonctionnaire et le pédant, le réformateur du genre humain et le conservateur quand même, la misère dorée, le vernis de culture intellectuelle, le dilettantisme satisfait, la vanité enrubannée, la suffisance blasée. Quel est le type, quelle est la faiblesse de ce pays qui ne s'étale à Paris sous sa forme la plus complète? La rapidité de communication et la multiplication de rapports qui sont l'œuvre de notre époque n'ont fait qu'augmenter cette condition si importante de la comédie nationale. Où est le Français d'aujourd'hui qui n'ait été, ne fût-ce qu'une fois, à Paris? Combien cette connaissance, que

le spectateur possède du terrain, ne facilite-t-elle pas la tâche du poëte? Un mot l'oriente aussitôt : il suffit qu'on nous dise que nous sommes au Quartier-Latin ou au faubourg Saint-Germain, au boulevard des Italiens, ou dans le Marais, et non seulement notre imagination, ou plutôt notre souvenir personnel, nous représente toute la localité, mais nous savons en même temps et instantanément, à ne pas nous tromper, dans quel élément de société nous allons nous trouver. Une allusion à une mode, passagère même, ou à un engouement du moment, tout Français le saisit comme s'il était Parisien lui-même. Tout détail de mœurs, toute expression locale, il les comprend nettement et aussitôt. Qu'on suppose un habitant de Munich ou de Vienne, de Dresde ou de Hambourg, devant lequel on jouerait une pièce berlinoise; un Vénitien ou un Milanais, un Florentin ou un Romain, devant une comédie napolitaine : toutes ces allusions seraient impossibles, toutes ces plaisanteries resteraient incomprises, toutes ces scènes lui resteraient étrangères, toutes ces mœurs lui seraient inconnues; l'œuvre entière le laisserait froid.

A ce point de vue, la France, qui se sent une, malgré l'hétérogénéité de ses éléments constitutifs, parce que le travail historique les a fondus; malgré les partis, parce qu'aucun d'eux n'est anti-français; la France, qui a des mœurs nationales dominant les mœurs locales sans les effacer absolument; la France, qui a une société et un centre, possède, on ne saurait le contester, plusieurs des conditions essentielles de la comédie à un degré plus élevé que nul autre peuple d'Europe. Elles ne se bornent pas à celles que je viens d'indiquer, et je crois voir d'autres avantages qui sont autant de chances pour la renaissance d'une bonne comédie en ce pays.

Le principal de ces avantages que les Français ont sur d'autres nations et qu'on ne saurait assez faire ressortir en

parlant de l'avenir de la littérature comique, c'est qu'ils ont une tradition théâtrale. La comédie française en particulier est née de la vie populaire et nationale; et depuis les *mystères* et les *moralités*, une ligne non interrompue, un développement successif, naturel, j'allais dire organique, nous conduit jusqu'au théâtre du jour. Les tentatives, malheureuses à mon avis, d'introduire des formes étrangères et des théories plus étrangères encore, qui ont détruit le caractère de la tragédie française en voulant le modifier, ne sont point venues nous égarer de la droite voie dans la comédie : elle est toujours restée française. Les conditions ont pu être plus ou moins favorables, les poëtes plus ou moins doués; mais Marivaux et Beaumarchais n'ont pas été moins français que Molière et Regnard. Scribe n'est certes point un écrivain classique, mais il est français. Et pour bien apprécier cet avantage, qu'on se rappelle le mal incalculable que l'imitation des modèles étrangers a fait dans le drame sérieux. Celui-ci a voulu être allemand, anglais, tandis que la comédie n'a cessé de rester française. Aussi Molière est-il resté sur la scène à côté des poëtes du jour, modèle toujours présent, idéal et point de comparaison que l'on ne perd jamais de vue, et dont auteur, acteur et spectateur sentent l'influence malgré eux. La tragédie nous est devenue étrangère au point de ne plus être comprise, à moins que Talma ou Rachel ne nous l'interprètent.

Cet avantage, la comédie le doit, je n'en doute pas, à la continuité de son développement. Dans les farces et soties du XVI<sup>e</sup> siècle, dans *Maître Pathelin* et *l'Abbé Eugène* gît le germe de la comédie accomplie de Molière; et ce n'est pas en brisant la forme des Jodelle et des Hardy que le grand comique est arrivé à la perfection, c'est en la développant et en la perfectionnant. Cette forme nationale de la comédie a été sauvée depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, et la comédie

française pourrait servir comme une illustration de l'histoire des mœurs françaises. Pure et noble avec Corneille, Racine et Molière; pâle et comme affaiblie, ainsi que le soir du grand règne, mais en montrant encore les reflets, dans Regnard et Dancourt; immorale et corrompue chez Lesage, Legrand et Destouches; légère et sans portée, mais spirituelle et élégante, avec Gresset, Piron, Desmahis, Sedaine, Marivaux; prétentieuse et moralisante, nullement morale, chez La Noue et Nivelle de la Chaussée; agressive et polémique avec Beaumarchais, elle devient nulle et fade sous le Directoire et le premier Empire; plus animée, légèrement politique sous la Restauration et le gouvernement de Juillet; depuis lors, blasée et ennuyeuse comme la société fatiguée qui est le produit des agitations de la première moitié de ce siècle : elle n'est jamais que française, reflet fidèle de la disposition d'esprit régnante, jamais elle n'a été un genre étranger, importé et acclimaté sur le sol gaulois.

Aussi la comédie, en restant nationale, est-elle restée populaire, avantage qu'on ne saurait assez apprécier. Elle n'est point un genre savant, érotique, accessible seulement à l'élite des hommes cultivés. La comédie, chez d'autres nations où la tradition a été rompue, comme en Angleterre et en Espagne, est, ou redescendue jusqu'à la farce grossière et locale, ou devenue une jouissance raffinée pour une compagnie choisie. La masse du peuple anglais, de nos jours, ne comprendrait plus rien à *Comme il vous plaira,* ou *Peines d'amour perdues;* non que ces pièces soient défectueuses, mais la nation a perdu la tradition nationale du théâtre, grâce au fanatisme des *saints,* et grâce aux théories des *wits* du règne de la reine Anne. Le public espagnol ne goûte plus l'*Écharpe et la Fleur,* ou *Maison à deux portes est difficile à garder;* non pas parce que le goût est dégénéré, mais parce que les Luzan et les Moratin ont imposé, pendant un siècle,

des formes étrangères à la poésie castillane. En France, au contraire, l'homme du peuple trouve son compte, aussi bien que l'homme de goût, dans *Tartufe*, les *Fausses confidences*, le *Philosophe sans le savoir*, le *Mariage de Figaro*, et jusque dans les bonnes pièces contemporaines, telles que *Mademoiselle de la Seiglière*, *Bataille de Dames*, le *Gendre de M. Poirier*. C'est que toutes ces pièces, je ne me lasserai pas de le répéter, sont françaises dans la forme et dans le fond, quelle que soit d'ailleurs la distance de mérite littéraire qui les sépare les unes des autres.

Il y a plus : la comédie, en se développant ainsi, naturellement et nationalement, a fait des progrès matériels qui seront d'une utilité inestimable pour le poëte à naître. L'art de la mise en scène, de la composition, dans le sens technique du mot, de la *charpente*, pour me servir d'un terme du jargon de métier, la complication de l'intrigue, tout cela peut être considéré comme acquis à la comédie, indépendant du génie individuel, comme une science positive que le poëte peut apprendre et qui ajoute à la valeur de ses œuvres. Si Molière avait rencontré une forme aussi développée, il eût certainement ajouté à tous les mérites essentiels de sa comédie : mérites de style, d'esprit, d'observation, de profondeur, de vérité, de verve, de vie, de naturel, de simplicité, cet autre mérite accessoire en comparaison, mais non sans importance, qu'il semble avoir dédaigné souvent, celui de la composition. Pour se convaincre que cette importance n'est pas médiocre, on n'a qu'à comparer un instant l'intérêt dramatique du *Tartufe* avec l'intérêt tout philosophique du *Misanthrope*. En effet, le *Misanthrope* n'est qu'une série de scènes, tandis que le *Tartufe* se compose d'une intrigue qui ne cesse de tendre notre curiosité, en même temps que les caractères et le dialogue nous égaient ou nous remplissent d'admiration. Et pourtant l'intrigue du *Tartufe*, la mieux composée des pièces

de Molière, est loin d'être irréprochable elle-même, puisque le poëte s'y permet le facile recours au *Deus ex machina*, quand il s'agit de donner un dénouement qui n'a pas été suffisamment amené.

La langue ne semble pas moins préparée que la forme. S'il est incontestable qu'à peu d'exceptions près la langue que nous entendons sur nos théâtres n'est rien moins que littéraire; s'il est certain que le poëte comique aurait ici un véritable travail d'Hercule à faire, pour débarrasser la scène d'un langage tantôt trivial et grossier, tantôt plat et fade, souvent recherché et prétentieux, presque toujours incorrect et négligé, il n'est pas moins vrai qu'à aucune époque de la littérature française, depuis le XVII[e] siècle, le niveau général de la langue littéraire n'a été aussi élevé qu'à la nôtre. Les exemples d'un style à la fois pur et original abondent; et une époque qui a des écrivains comme P.-L. Courier et M. Mérimée, comme Lamennais et George Sand, comme Aug. Thierry et M. Renan, comme M. Villemain et M. Cousin, possède des modèles plus que suffisants chez lesquels le poëte peut s'inspirer. Et qu'on ne m'objecte pas que le genre d'ouvrages de ces maîtres du *beau parler* exige un style qui n'a rien de commun avec le langage comique. Quand un écrivain, nourri de la lecture de Pascal et de Bossuet, se met à écrire dans un genre léger, il restera encore là digne de ses modèles, dont il se sera pénétré au point de ne jamais devenir vulgaire, pas même dans la peinture de la vulgarité. Il est facile de s'en convaincre en lisant la *Mandragore* de Machiavel, le *Menteur* de Corneille, ou les *Plaideurs* de Racine. Il en est du langage comme des belles manières. Le vrai gentilhomme ne craint pas de descendre jusqu'au peuple ou de renoncer à toute contrainte, en s'abandonnant à une oie bruyante ou à des plaisirs vulgaires, parce qu'il est sûr de ne jamais compromettre sa dignité. D'ailleurs, en se

bornant au style comique ou au dialogue, quelques-uns des maîtres que je viens de nommer ne peuvent-ils servir directement de modèle? La verve gauloise de P.-L. Courier, la finesse et l'à-propos de la conversation dans les nouvelles de M. Mérimée, le naturel et la simplicité du dialogue chez George Sand, pourraient être hardiment transportés sur la scène, personne ne s'en plaindrait. Si cependant les essais dramatiques de ce dernier écrivain, ou ceux, bien supérieurs, d'Alfred de Musset, n'ont pas réussi sur le théâtre, ce n'est point au style qu'il faut s'en prendre, mais bien à la faiblesse de l'intérêt dramatique chez l'un, à la délicatesse même et à la supériorité de la pensée chez l'autre. Sous le rapport du style, l'un et l'autre ont tout simplement atteint la perfection. D'ailleurs, je le répète, la grande et vraie gloire de notre siècle est dans la littérature grave, qui restera lorsque tant de romans et de drames, avidement dévorés en ce moment, seront aussi ignorés que le sont aujourd'hui le *Grand Cyrus* et l'*Astrée*. Or, cette littérature, dont tout écrivain sérieux de notre siècle devrait être nourri, quelle que soit la branche qu'il cultive, possède une forme qui ne peut lui donner que des habitudes de grand langage et de simplicité.

Le terrain semble donc on ne peut plus propice à la comédie future, grâce à la grande centralisation dont *jouit* le peuple français, et grâce au sentiment national qui l'anime; la forme est préparée, tant sous le rapport de la composition que du langage. Est-ce que la matière ferait défaut? Je ne le pense pas.

Notre société est à beaucoup d'égards fort propre à la comédie, nos mœurs semblent s'y prêter merveilleusement; mais il faut savoir choisir, ce qu'il est nécessaire de faire à toute époque, et ce que ne savent point faire, ce semble, les poëtes comiques du jour : MM. Ponsard, Augier, Serret,

Dumas fils, Laya, O. Feuillet, et autres. Il faut prendre dans nos mœurs le ridicule et non l'odieux, le travers et non le crime, les défauts et non les vices, sinon on court le risque de s'égarer sur le terrain de la tragédie, et de produire ce genre hybride et faux qu'on a appelé la *comédie larmoyante*. Le *Joueur* de Regnard cesse déjà d'être comique et effleure les effets de la tragédie, parce que le jeu est une passion trop grave dans ses conséquences pour qu'elle soit ridicule. Mais que dire des choix de nos auteurs contemporains? Quels sont les sujets qu'ils affectionnent particulièrement? n'est-ce pas l'adultère, non du côté comique, ainsi que le prennent Boccace ou Molière, mais du côté grave? N'est-ce pas le désordre sous toutes ses faces, la banqueroute frauduleuse, l'escroquerie, l'enviable existence de la *bohème* artistique, la vie des courtisanes, et tout cela sous prétexte de prêcher la morale? « Mais, dira-t-on, chaque temps a ses mœurs, et partant son critérium particulier. Entretenir une maîtresse était encore une chose inavouable pour l'adolescent du temps d'Aristophane; on s'en vantait du temps de Ménandre. L'ambition d'un jeune homme, en 1830, était de devenir un jour grand orateur, grand homme d'État, grand écrivain; celle du jeune homme de 1860 est d'entretenir une danseuse d'opéra, de rouler carosse, et, pour refaire sa fortune, d'épouser une riche héritière, ou de faire une grosse spéculation à la bourse. Aujourd'hui, une morale équivoque a voulu réhabiliter le vice; les notions du bien et du mal se sont perdues, au point que personne ne sait plus distinguer la limite de la spéculation permise et du vol organisé, et l'escroc a la conscience pure. » N'en déplaise aux juges sévères de la société actuelle, notre temps n'est pas aussi mauvais. Je n'en veux pour preuve que l'insuccès de nos poëtes comiques, qui, loin de nous faire rire avec leur comédie de décadence, ou de nous y intéresser simplement, ont fini par nous ennuyer;

qui, au lieu de nous moraliser, ont réussi à scandaliser tout le monde. Quel est donc le spectateur qui n'est las de voir se promener sur la scène des artistes pleins d'admiration pour eux-mêmes, des courtisanes éhontées, des joueurs ruinés, des libertins blasés, des pères qui vendent leurs enfants et des enfants qui trompent leurs pères, le tout sous prétexte de nous inspirer une salutaire horreur? Qui donc n'est las de voir les roués, revenus des illusions de ce monde, nous prêcher une morale de convention et de prudence, nous dire au plus, comme l'auteur pourrait souvent le dire lui-même : *Scio meliora proboque, deteriora sequor;* d'écouter les sages conseils des *Desgenais* stéréotypes? Le sentiment public ne s'est-il pas enfin révolté contre ce monde de corruption qu'on nous présente, et qui rappelle l'Athènes de Démétrius de Phalère? contre cette manie de faire du théâtre, tantôt un lupanar, tantôt un tripot, toujours, bien entendu, pour nous apprendre à fuir l'un et l'autre?

Le triste caractère de cette comédie, pitoyable au point de vue littéraire, dangereuse au point de vue moral, a deux sources : la première dans les mœurs, la seconde dans les théories de nos poëtes. Depuis que les auteurs dramatiques écrivent pour *faire de l'argent,* et tâchent de s'enrichir pour pouvoir rivaliser avec les *dandies,* ils ont abandonné eux mêmes la seule position qui permette de réussir dans la comédie : ils se sont placés au milieu de leur sujet, au lieu de se placer au-dessus. Je l'ai dit plus haut, en définissant aussi brièvement que l'exigeait la nature de ce travail, le principe de la comédie, l'esprit n'est comique et n'atteint son but qu'autant qu'il s'élève au-dessus de l'objet qu'il attaque. Un auteur qui irait perdre au jeu la somme que lui rapporte un sermon contre le jeu, ne saurait prétendre que son sermon nous édifie. Et quand même matériellement nos auteurs ne se rendraient pas coupables des vices qu'ils flétrissent, ne le

font-ils pas moralement? A chacune de leurs phrases, on sent instinctivement que leur point de vue, leur manière de voir en toutes choses, leurs jugements, appartiennent à ce monde qu'ils peignent; et malgré soi, en écoutant nos Desgenais — on sait qu'ils sont les organes directs de l'auteur — on est tenté de penser au *quis tulerit Gracchos de seditione ferentes?*

D'un autre côté, aujourd'hui, comme du temps de Diderot, on semble s'imaginer que la comédie a mission de moraliser directement. Il n'y a pas d'erreur plus néfaste pour l'art, plus dangereuse pour la morale. Ce n'est pas le lieu ici d'approfondir cette question : il suffit de dire que la comédie est une forme de l'art, aussi bien que la peinture de genre, par exemple, et que, comme telle, elle n'a d'autre but que la reproduction idéale de la réalité. Nous ne venons pas plus au théâtre pour entendre des sermons que nous ne demandons une leçon de morale à une œuvre de la statuaire. Une comédie moralisante est comme de la peinture didactique : elle nous ennuie sans nous rendre meilleurs; et il me semble qu'en montrant la *Vie du Vaurien* ou les *Progrès de la courtisane,* Hogarth ne réussit pas plus à convertir des pécheurs, que M. Ponsard ne guérit de la passion du jeu par sa comédie de *la Bourse;* tandis que la lecture de l'*Iliade,* ou la contemplation de la Vénus de Milo, en élevant notre âme, la purifient et l'anoblissent sans la choquer. C'est que l'art n'a d'autre mission que de nous montrer en image, c'est à dire au moyen des sens, ce que la philosophie nous révèle par la pensée, la religion par le sentiment, à savoir : la vérité générale, éternelle des choses, ce que Platon appelait les *idées*. C'est la contemplation de cette vérité idéale qui nous rend meilleurs, parce qu'elle nous élève au-dessus de ce qui est particulier et accidentel à ce qui est général et éternel, parce qu'elle fait taire les passions et les désirs qui tendent à la possession ou

à la jouissance des objets, parce que, tout en s'adressant à nos sens, elle nous éloigne de ce qui est sensuel. De là la chasteté de l'art. Cette chasteté qui est au fond d'Aristophane, de Shakespeare, de Molière, malgré des rudesses de forme, voilà ce qui fait défaut à notre comédie moderne; et cette absence de chasteté qui nous blesse n'est que la conséquence de cette fausse théorie de la comédie moralisante (1).

Si vous voulez guérir notre génération de ses vices honteux, faites-les lui oublier au lieu de les lui étaler, habituez-la à diriger ses regards sur d'autres objets. Notre société offre bien assez de ridicules que vous pouvez livrer à la risée publique, pour que vous n'ayez pas besoin de nous introduire dans la corruption de notre *demi-monde*. Pour ne pas citer des chefs-d'œuvre, pour rester dans les limites de ce qu'il est permis d'atteindre au talent sans le génie, le succès de *Mademoiselle de la Seiglière* prouve bien que le public s'intéresse encore à autre chose qu'aux aventures d'une lorette et aux infortunes d'un agent de change.

## VIII

Des conditions défavorables au développement de la comédie en France.

C'est ici que nous touchons aux conditions défavorables au développement d'une bonne comédie chez nous. Elles

(1) Je n'insiste pas davantage. L'espace et la nature de ce travail ne me permettent pas d'approfondir les questions d'esthétique que soulève cette allusion à la nature de la comédie, laquelle est pour ainsi dire un art négatif, dévoilant ce qui est éternellement faux et laid, comme l'art positif montre ce qui est éternellement vrai et bien. Ils ne me permettent pas davantage d'appuyer sur une question d'éthique, à savoir si cette morale même que prêchent si complaisamment les comédies du jour, si cette morale de convention et de prudence n'est pas précisément ce qu'il y a de plus opposé à toute saine moralité.

sont moins nombreuses que les éléments propices à ce développement et que je viens d'énumérer; peut-être sont-elles plus graves. En tous les cas, elles ont des racines plus profondes, ou, pour parler plus exactement, une racine plus profonde; car nous allons voir qu'elles remontent toutes à une même cause, l'absence de vie politique. Il m'avait semblé que la comédie ne pouvait arriver à un certain épanouissement qu'à des époques d'une civilisation assez avancée, et cependant éloignées encore de la décadence; et nous avons vu que sous le rapport littéraire et intellectuel, notre époque, quoi qu'on en dise, répondait assez à ces exigences. Certes, le goût du grand public est grandement perverti; mais quelle est l'époque à laquelle il ne le fut pas? Sans doute ce qui est simple, grand et vrai, ne trouve guère que des admirateurs isolés; mais n'en a-t-il pas toujours été ainsi? Et, je le répète, on ne peut appeler époque de décadence littéraire un temps qui a produit des écrivains tels que plusieurs de nos contemporains : on ne saurait accuser de mauvais goût la génération qui a créé, pour ainsi dire, la critique littéraire dans ce pays.

Peut-on en dire autant de l'état moral? Sommes-nous ou ne sommes-nous pas en décadence morale? A dire la vérité, je crois que nous n'en sommes pas éloignés. Partout où nous jetons les yeux, les symptômes de ce mal affreux frappent nos yeux : mœurs relâchées, goût du scandale, indifférence pour tout ce qui ne touche pas les intérêts, dépravation de l'imagination, ambitions que rien ne justifie, perturbation des notions du bien et du mal; la religion profanée, endossée comme un habit de convention, ou servant de voile à l'hypocrisie la plus cynique, au cas le meilleur, dégénérée en habitude et en routine; la simplicité et le naturel traités de ridicule et de pauvreté d'esprit, et, ce qui est pire que tout cela, la théorie morale qui nous reste, corrompue elle

même à notre insu, se réduisant à des règles de conduite et de prudence, au lieu de puiser sa source dans la conscience humaine. Ne détournons pas les yeux de ce spectacle : il faut regarder le mal en face et le sonder pour pouvoir en trouver le remède; et ici en particulier nous devons nous pénétrer de l'influence de cet état de choses sur la comédie moderne.

La santé morale est la première de toutes les conditions pour une bonne comédie; et où trouverait-on de nos jours cette indignation morale, cette *haine vigoureuse* du mal, sans laquelle il n'y a pas de comédie? Est-ce dans le public, est-ce chez les auteurs dramatiques? Le poëte comique, par sa moralité personnelle, ou par l'élévation de son point de vue, ou par son génie, se place au-dessus des faiblesses qu'il raille; autrement, son comique ne touche pas. S'il vise au-dessus de lui, ses flèches retombent impuissantes; s'il frappe à côté de lui, il ne fait que se blesser lui-même. Il ne peut combattre que mollement ce qu'il ne hait pas vigoureusement; il ne peut rire de bon cœur que des faiblesses dont il se sent libre. L'indignation est la muse qui inspire la haute comédie, la supériorité de l'esprit celle qui inspire la comédie légère : on ne supporte pas un libertin flétrissant le libertinage, et un sot qui se moque de la sottise est lui-même un sujet de risée.

Et qu'on ne dise pas que le spectateur n'en sait rien. Le public, quel qu'il soit, a un flair merveilleux pour ces choses; il sent instinctivement qui a le droit et qui n'a pas le droit de flétrir et de railler. Il permet à Alceste de rire de l'auteur du sonnet à Phyllis; il ne le permettrait jamais à Trissotin. Toute la force du talent comique est là. Lui-même, supérieur à ce qu'il attaque, il nous élève, nous spectateurs, à sa propre hauteur. Comment, celui qui est au-dessous de nous pourrait-il nous élever?

Mais ici se présente l'autre face de la question. Rien ne prouve qu'un grand génie comique ne puisse naître de nos jours; et par cela même qu'il serait grand génie, il se trouverait placé au-dessus de notre génération et intact de la corruption générale. Mais ce génie trouverait-il un public qu'il pût élever jusqu'à lui? rencontrerait-il dans ce public des principes assez sûrs qui lui permissent de se reconnaître momentanément et de se condamner, de voir ses travers et d'en rire? Un grand talent comique ne frapperait-il pas en vain? Y aurait-il en nous ou parmi nous une voix pour lui répondre?

La question vaut bien la peine qu'on la médite. Il est incontestable que le mal social est grand et général; mais il est aussi certain qu'il y a encore quelques fibres généreuses, vraies, saines, qui battent au milieu de la pourriture générale, faiblement il est vrai, mais elles battent, et le poëte comique y trouverait un point d'appui d'où il pourrait reconquérir le terrain perdu. Je n'en veux pour preuve que le dégoût même qu'une partie du public éprouve pour la comédie à la mode et pour le demi-monde qu'elle représente. Et si aujourd'hui le poëte avait la hardiesse de « peindre d'après nature, » comme dit Molière, et « de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde; » s'il osait attaquer les engouements du moment; si, au lieu de la glorifier, il flétrissait la *bohème* de l'art et des lettres; s'il mettait à nu l'ineptie de nos « grands hommes », ou la pauvreté de nos « brillantes » réputations; s'il portait impitoyablement sur la scène nos grands écrivains, organisant la *réclame* à défier le charlatan de foire; s'il riait de la littérature pompeuse et guindée que personne n'ose ne pas admirer; s'il flagellait un peu nos hommes aux grands principes *humanitaires*, aux idées *généreuses;* s'il raillait nos patriotes toujours satisfaits, nos bienfaiteurs du genre humain, nos niveleurs insatiables, nos défenseurs

pathétiques du droit *nouveau,* nos belliqueux apôtres de la Révolution et de la civilisation; s'il défendait avec verve la société contre les attaques creuses et emphatiques qu'on accumule contre elle; et s'il découvrait l'inanité des idoles du temps, ne trouverait-il personne qui voulût rire avec lui? S'il montrait spirituellement notre monde politique et notre monde religieux; s'il montrait nos noms historiques s'alliant au trafic heureux; s'il montrait, en un mot, ou s'il pouvait montrer, comme Molière le put, malgré le despotisme, la vraie société du temps, n'y aurait-il pas quelques voix dans le public pour répondre à la sienne? Si Aristophane trouva, dans une génération qui ne jurait que par Euripide et Gorgias, des rieurs pour applaudir les *Grenouilles* et les *Nuées,* le poëte comique de nos jours, je m'en assure, rencontrerait bien dans l'auditoire un écho qui répondrait à sa voix, flétrissant nos goûts les plus enracinés, nos sympathies les plus invétérées, nos ridicules les plus intimes.

D'ailleurs, c'est moins encore en offrant des thèmes à la verve comique, — bien qu'elle en offre sans contredit les meilleurs, — c'est plutôt en épurant l'atmosphère sociale tout entière que la vie publique serait salutaire à une régénération de la scène. Or, c'est là ce qui arriverait sans nul doute; car, à le bien considérer, le mal dont notre société est travaillée me semble plutôt accidentel que nécessaire et définitif. Il est vrai que toute action est réciproque, et que si l'état de choses public produit un certain affaissement moral, c'est l'affaissement moral qui a été la cause première de l'état de la vie publique. Mais, enfin, il y a remède, tant que le mal est aussi clairement reconnu qu'il semble l'être de nos jours. Qui ne voit, en effet, qu'il n'y a qu'un seul moyen pour guérir l'état moral du pays, et que ce moyen est le rétablissement de la vie publique?

Là, en effet, est la source à laquelle remontent tous les

inconvénients que j'ai signalés et tous ceux que j'aurai encore à signaler. Le corps social est malade : rendez-lui la liberté de ses mouvements; donnez-lui le grand air, et vous le guérirez plus sûrement et plus aisément que par toutes les médecines et tous les sermons que vous lui administrez.

La vie publique étant fermée à notre génération, elle dépense ailleurs ses forces vitales. Il y a les nobles ambitions qu'éveille l'activité publique; il y a les basses ambitions, qui ne flattent que l'amour-propre personnel, et qui se développent à merveille dans le marasme des esprits. La vanité mesquine, le goût des spectacles brillants, le luxe d'imitation et d'apparence, la passion des jouissances grossières, l'amour du commérage et de l'anecdote scandaleuse, la curiosité indiscrète, la soif de l'argent, comme du seul moyen pour arriver à la notoriété, — tous ces maux caractéristiques de notre temps disparaîtraient, comme par enchantement, au grand jour de la liberté.

Quoi qu'on en puisse dire, après la religion, l'intérêt le plus puissant de l'homme, en dehors des intérêts personnels, sera toujours la chose publique. Jamais la science, jamais l'art n'exerceront une influence aussi générale sur les esprits. Les savants et les artistes seront toujours le petit nombre, tandis qu'il n'y a guère personne qui ne prenne part à la chose publique, s'il lui est permis d'y prendre part. — Or, tout intérêt général, quel qu'il soit, qui nous détourne un peu de notre personnalité et de la misère des petites curiosités et des petites préoccupations, est une chose saine, fortifiante. L'acteur et le spectateur, dans les luttes pacifiques de la vie publique, grandissent également, gagnent également en vigueur et en santé. Aucune ambition, en effet, n'est en même temps plus juste et plus salutaire que l'ambition politique dans un État libre, parce qu'aucune ne justifie ou ne condamne avec autant de promptitude les prétentions de celui

qui aspire à la satisfaire. La lutte continuelle qu'il essuie; la surveillance de tous les instants qu'il subit; la responsabilité personnelle, qui est constamment en jeu; la position défensive vis-à-vis des attaques qui viennent de toutes parts, et, par cela même, l'exercice perpétuel de tous les ressorts de l'esprit et du caractère, ou doublent les forces morales et intellectuelles de l'individu qui descend dans cette formidable arène, ou le brisent aussitôt, si rien ne justifie sa témérité. Cet anéantissement immédiat de toutes les petites ambitions, cette justice sommaire faite de toutes les médiocrités qui veulent se hausser, sont au plus haut point utiles à la moralité sociale aussi bien qu'à la moralité individuelle. Sous le contrôle incessant de l'opinion publique, de la tribune et de la presse, l'individu est obligé à ne proposer que des buts honnêtes et avouables à son ambition. La société, de son côté, en surveillant elle-même et en jugeant ceux qui se chargent de la diriger, gagne en dignité et en intelligence. Un peuple traité en mineur, déclaré incapable d'assister seulement à la gestion de ses affaires, empêché de satisfaire ouvertement ses besoins, soit d'ambition, soit de curiosité, essaie de les satisfaire d'une façon indirecte et cachée. L'ambitieux tente de parvenir au moyen de l'intrigue ou de la servilité, parce qu'il ne peut parvenir en déployant publiquement les qualités de son intelligence et de son caractère. Le curieux ne pouvant demander compte à son délégué, écoute aux portes, épie tout le monde, consulte le valet de chambre. De là cette plaie des pays qui sont privés de libertés publiques : la manie du scandale, l'indiscrétion avec laquelle on essaie de pénétrer derrière les coulisses ou dans la vie privée des hommes qui jouent un rôle. De là la passion des jouissances matérielles, destinées à faire oublier les jouissances élevées que donne l'activité publique; les émotions du jeu, qui prennent la place des nobles émotions du forum. De là le désir de se faire remar-

quer, non par le mérite, mais par le luxe; de parvenir, non à la gloire, mais à la fortune; non d'agir, mais de jouir.

Telle la société, telle la comédie qui la reflète. Ce n'est pas la faute de nos poëtes comiques si, en peignant notre société fidèlement, ils ne produisent pas des tableaux qui puissent nous enchanter. Mais, que la moralité générale gagne par la vie au grand jour, que l'intérêt politique fasse un peu oublier les petits intérêts personnels, que le scandale disparaisse devant le puissant intérêt de la chose publique, la comédie s'en ressentira aussitôt : elle abandonnera les petits sujets de la vie vulgaire pour frapper des cordes qui vibreraient puissamment dans tous les cœurs : elle toucherait aux grandes questions du temps; elle s'en prendrait aux grands personnages qui sont en scène, — et comme les petits sujets l'ont rapetissée, les grands sujets, je n'en doute pas, la grandiraient.

Mais, dira-t-on, cette atmosphère de la vie publique dans laquelle vous voudriez retremper la société, n'existe-t-elle pas dans d'autres pays? n'a-t-elle pas existé longtemps en France, sans produire cependant cette comédie plus élevée, plus saine, que vous voudriez voir renaître ici? Cela est vrai; mais je prie de ne pas oublier que je ne me suis jamais proposé de prouver quelles circonstances extérieures produiraient de grands génies comiques; que je me suis borné à examiner dans quelles circonstances un grand talent comique pourrait donner essor à son génie. — Aujourd'hui, comme du temps de Platon, « beaucoup prennent le thyrse, mais peu sont inspirés par le Dieu; » mais si l'un d'eux était inspiré par le Dieu, les circonstances lui permettraient-elles de donner libre cours à ses inspirations? Voilà la question importante. Si Aristophane et Molière venaient au milieu de nous, je doute qu'ils fussent ce qu'ils ont été de leur temps. Mais supposez que M. Scribe eût reçu de la nature le génie de Molière, le

milieu dans lequel il s'est produit lui aurait été très favorable, je crois. La comédie de Scribe, en effet, n'est-elle pas le tableau fidèle de la France d'il y a vingt ans? N'est-ce pas toujours et partout la dynastie de Juillet que nous voyons au dessous des costumes qu'il emprunte à d'autres temps et à d'autres pays? Qu'est-ce que Bolingbroke, qu'est-ce que Bertrand, si ce n'est des ministres de 1830? Quelle est la pièce où nous ne rencontrons le préfet ou le député? Supposez que ces charmantes comédies, au lieu d'être écrites par un talent facile, mais sans grande portée morale ni littéraire, aient été composées par un génie semblable à celui d'Aristophane : douteriez-vous qu'elles pussent rivaliser avec les *Chevaliers* ou les *Acharniens?* Le grand intérêt qu'elles nous ont inspiré, malgré leur médiocrité relative, n'en est-il pas la meilleure preuve, puisque cet intérêt était surtout dans le rapport qu'elles offraient avec la vie publique du moment?

C'est donc dans cette absence de liberté publique que je persiste à voir le principal obstacle au développement d'une comédie supérieure au milieu de notre société; car n'a-t-elle pas, en dehors de cette condition, tous les éléments qu'exige ce développement? Où est le peuple qui ait un sentiment national plus vivace, plus d'unité, une plus grande centralisation? Quel est l'État dont le gouvernement soit plus identifié avec le génie de la nation et avec toutes ses tendances? plus directement issu du peuple, et partant plus directement solidaire avec lui? Quel est le pays dans lequel on rencontre une société aussi nettement, aussi parfaitement établie? L'état de la littérature contemporaine n'offre-t-il pas, à côté de tristes écarts qui prêteraient précisément à la muse comique, des modèles de style qui pourraient être heureusement imités? Le théâtre, en particulier, n'a-t-il pas fait des progrès matériels et techniques très considérables, tout en restant fidèle aux traditions nationales et à son origine

populaire? Ce n'est donc guère que l'absence d'esprit public et d'une certaine santé morale qui fait défaut; et qui peut douter que si la liberté venait se joindre à tous les autres avantages dont jouit le pays, ces deux inconvénients ne soient instantanément écartés?

J'ai observé, il est vrai, que la comédie ne se produisait d'ordinaire chez les nations qu'au moment où une ère de luttes intérieures et extérieures venait d'être heureusement close, et où commençait à luire l'aurore d'une époque nouvelle. Mais cette heure-là n'aurait-elle pas aussi sonné pour la France au moment où se rétablirait la liberté publique? Voilà plus de soixante-dix ans que la nation traverse une suite de crises qui, à les voir dans leur ensemble, n'en forment qu'une seule : la crise d'où doit sortir la France moderne. Combien de fois n'a-t-on pas cru être au terme de ces révolutions, et combien de fois ne s'est-on pas trompé! Ah! si après les vingt-cinq années de guerres glorieuses et de réformes sociales qui ont rempli la fin du siècle dernier et le commencement de celui-ci, la France avait été victorieuse au lieu d'être vaincue; si alors elle s'était donné un gouvernement national au lieu d'en accepter un qui, tout français qu'il était, avait le malheur de venir à la suite de l'étranger, — ce moment, où les acquisitions de la Révolution devaient s'allier à la liberté et se consolider, aurait pu être l'heure propice qu'appellent tous les vœux. Mais cela ne fut pas : et la France, mise dans la nécessité d'opter entre les principes modernes et les principes anciens, dut de nouveau se jeter dans les hasards de la révolution. Aujourd'hui que le pays a reconquis une place respectée, redoutée même en Europe; qu'il a effacé de son histoire les pages qui semblaient humilier sa fierté nationale; aujourdhui qu'ont été obtenues tant de choses que, à tort ou à raison, la Révolution se proposait : principe populaire du gouver-

nement, égalité civile, soumission de l'Église à l'État, liberté des cultes, organisation unitaire enfin et conforme aux principes que professe la nation, de la justice, de l'instruction publique et de l'administration; aujourd'hui, il ne manque plus à la France que la liberté publique pour qu'elle puisse se vanter d'être arrivée à ce moment culminant où, après de longues années d'efforts, de luttes glorieuses et de rudes épreuves, elle aurait atteint le but qu'elle s'était proposé au début de cette carrière agitée : alors elle aurait le droit de se comparer à l'Athènes d'après la guerre des Perses, à l'Angleterre d'après la défaite de l'*Armada,* à l'Espagne d'après la victoire de Lépante, à la France d'autrefois enfin, à la France d'après Rocroy; alors aussi la littérature prendrait sans doute un essor pareil à celui qu'elle prit à ces grandes époques; alors, bien certainement, la bonne comédie serait aussi possible en ce pays, et de nos jours, qu'elle le fut, il y a deux mille ans, sous le ciel de la Grèce.

## IX.

### De la forme probable de la bonne comédie future en France.

Toutefois, n'oublions jamais que toutes ces conditions favorables au développement de la comédie, les unes existant, les autres faisant encore défaut, ne suffiraient pas pour nous donner une nouvelle comédie classique, si la Providence ne nous accordait en même temps un génie ou des talents comiques remarquables. En tous temps, au milieu même des circonstances les plus propices, s'il faut en croire Aristophane, « la Muse comique n'accorde ses faveurs qu'à un petit nombre de ceux qui la courtisent. » Mais si ces conditions ne sauraient créer ni le génie, ni même le talent, elles leur permettraient de se développer et de se produire;

elles feraient plus : elles leur imposeraient l'esprit général qui domine notre époque, le caractère particulier qui distingue la nation française, la forme enfin qu'exigent notre civilisation et nos habitudes. En d'autres termes, qu'un talent de premier ordre vienne à se révéler sans qu'aucun obstacle l'entrave, il lui restera toujours le caractère national, qui le distinguera de Shakespeare ou de Calderon; l'esprit du XIX[e] siècle, qui ne permettra pas de le comparer à Molière; une forme, enfin, qui lui sera particulière. Sous le rapport de cette forme, il est possible, il est même fort probable que ce talent à naître serait supérieur à ceux que le monde admire; il dépendrait de la force poétique de son génie de leur être égal sous le rapport de l'invention, de la création, du style et de l'esprit.

Cette forme nouvelle de la comédie que j'ose prédire, quelle serait-elle? et la jugerait-on préférable à celles que nous connaissons déjà? En résolvant la première de ces questions, je donnerai une réponse affirmative à la seconde. Je crois que cette forme sous laquelle la comédie sera dorénavant obligée de se présenter, sera forcément une réunion, ou, pour mieux dire, une fusion éclectique de toutes les formes incomplètes dont nous avons l'expérience. Mentalement, nous comparerions toujours ce qu'on nous donnerait à ce que nous connaissons, et, presque malgré nous, nous exigerions du poëte contemporain de nous rappeler chacune des qualités principales dont le souvenir vivant nous est resté. Voilà ce que ne devra jamais oublier quiconque voudra se charger désormais de « l'étrange entreprise de faire rire les honnêtes gens. »

En effet, l'auteur futur pourrait-il nous offrir la simple farce? Il est possible qu'en Italie, la bonne comédie naisse encore de cette forme naïve, car elle y est encore pleine de vie; mais en France, où elle est morte depuis longtemps, où

il faudrait créer artificiellement ce genre, le plus spontané qu'il y ait; en France, où Gros-René et Scapin ne vivent plus que grâce au génie de Molière; où une société raffinée, j'allais presque dire artificielle, exige un intérêt moral dans la comédie, je crois que la véritable *Farce,* également populaire dans toutes les classes de la nation, est devenue impossible. L'habitude que nous avons et le besoin que nous éprouvons de trouver une satisfaction plus élevée au théâtre, nous en lasseraient vite certainement; mais nous voudrions, sans doute, que notre poëte en conservât la verve et le naturel.

Quant à l'ancienne comédie attique, qui est un phénomène tout à fait isolé, qui n'eut jamais de rivale nulle part, vouloir la ressusciter sous un autre ciel, au milieu d'un autre peuple, dans une civilisation complètement différente, serait une tentative aussi présomptueuse qu'absurde et impuissante (1); car la comédie véritablement nationale doit jaillir spontanément de l'inspiration populaire, et une forme littéraire aussi spéciale ne peut convenir qu'à un seul peuple et à un seul temps. — Même en retranchant la forme extérieure, telles que masques et chœurs, cordax et parabase, à n'en examiner que

(1) Et cependant cette tentative a été faite de nos jours au delà du Rhin, dans le pays dont les conditions de vie étaient plus éloignées peut-être que celles de toute autre contrée d'Europe de l'état d'Athènes au Ve siècle. L'épreuve fut concluante. Avec beaucoup de facilité et non sans verve comique, le comte Platen dirigea deux comédies littéraires, dans le goût des *Grenouilles,* contre le groupe de poëtes tragiques désigné en Allemagne par le nom d'*école fataliste.* Prutz, également un écrivain du plus grand mérite, essaya de faire revivre la comédie politique d'Aristophane, et y échoua malgré tout son talent, sa hardiesse et son esprit. Rien n'avait cependant été négligé dans ces pièces; on y avait ressuscité chœur et parabase, tétramètres trochaïques et anapestes. Mais les comédies de Platen et de Prutz ne sont jamais devenues nationales; malgré des sujets on ne peut plus actuels, elles sont restées un plaisir raffiné de savants et d'hommes de lettres.

le fond, la comédie athénienne a été le produit de circonstances qui ne peuvent absolument pas se renouveler. Une vie publique, tant politique que littéraire, très animée; une démocratie réelle, où le dernier homme du peuple était au courant des événements de la politique et de la littérature; un État très petit, très restreint localement, où tous les hommes de quelque notoriété étaient connus personnellement de chacun; une liberté illimitée; absence de journalisme et de littérature critique ou satirique. Comment peut-on songer à retrouver jamais quelque part le concours de ces circonstances? Et s'il est impossible de le retrouver, comment peut-on imaginer un genre de comédie analogue à l'ancienne comédie attique? Aristophane lui-même, on peut l'assurer hardiment, s'il reparaissait aujourd'hui au milieu de nous, c'est dans la presse qu'il se produirait. Et peut-être nous viendra-t-il un jour, ce grand journaliste conservateur qui créera un *Charivari* immortel, dans lequel il flagellera nos hommes d'État et nos poëtes, nos philosophes et nos savants, nos femmes à la mode et nos Lamachus empanachés, notre enseignement mécanique et notre hypocrisie religieuse, nos modernes expéditions de Sicile et notre littérature de haut goût, tout comme le grand comique flagella les hommes et les choses de son temps. Il en est du théâtre comme de l'éloquence populaire: ils ont perdu leur importance, comme moyens d'action et comme éléments de vie publique, depuis la création des grands États, l'invention de l'imprimerie et la scission des peuples en classes cultivées et classes inférieures, scission si intimement connexe avec la nature du progrès, qu'elle était inévitable; car avec le développement de l'industrie et les proportions nouvelles de la science, l'une et l'autre exigeaient une culture spéciale et exclusive. La civilisation démocratique d'Athènes est devenue chose impossible. La parole parlée a donc cédé la place à la parole écrite, dans nos États si éten-

dus; la presse a remplacé le *Pnyx* et le théâtre; au lieu de peuples, nous avons des classes *éclairées*.

J'ai dit les raisons matérielles et philosophiques qui rendraient impossible sur la scène moderne la comédie aristophanesque. Mais celui qui a goûté le grand poëte attique demandera certainement au comique moderne de toucher, comme lui, aux grands intérêts publics, parce qu'il sait qu'ils offrent le champ le plus fertile à la saine et bonne comédie.

Essaiera-t-on de la comédie féerique à la Shakespeare, ou seulement à la façon de Legrand ou de Gozzi? Cette comédie fantastique sera-t-elle jamais goûtée en France? Je ne le crois pas. Un reflet de son merveilleux pourra éclairer la comédie réaliste, ainsi que nous le voyons dans les admirables pièces d'Alfred de Musset; mais le fonds de l'esprit français est trop positif, trop sobre, trop plein de bon sens, trop amateur de lignes nettes et claires, trop contraire à la rêverie fantastique, surtout à notre époque de matérialisme, pour que pareil genre puisse jamais réussir sur la scène française. Les tentatives de Nodier, de M. Théophile Gauthier, — je ne nommerai point tous les sectaires de l'*école fantaisiste,* — ont prouvé que le caractère français est antipathique à cet élément, même sous la forme de la nouvelle et du roman, à plus forte raison sous celle du drame.

Ou, faut-il croire que les *fantaisistes* français auraient pu réussir, s'ils avaient été moins factices et plus spontanés; s'ils avaient, comme Arioste et Shakespeare, limité les droits de la fantaisie au costume, au lieu de l'étendre à la nature humaine; si, comme eux, ils avaient été poétiques et naturels dans leur invention, au lieu d'être outrés et recherchés? J'avoue que je ne suis point de cet avis. Quand même l'esprit français serait, de sa nature, porté vers ces royaumes de l'imagination, notre époque, certainement, est peu faite pour encourager les êtres légers et éthérés de la

comédie fantastique à descendre sur nos planches prostituées par des courtisanes éhontées, et à mêler leurs voix mystérieuses au jargon de nos *coulissiers*. L'épreuve n'a-t-elle pas montré que cette forme est antipathique au génie français, et ne faut-il pas tirer profit de cette expérience? Mais le charme inimitable qu'une fantaisie tempérée, une liberté d'imagination un peu plus grande que celle à laquelle nous sommes habitués, prêteraient au théâtre comique, tout le monde a pu le connaître et goûter dans les inimitables comédies d'Alfred de Musset. C'est là, je crois, qu'il faudrait chercher et étudier les limites extrêmes jusqu'où le poëte comique pourrait porter les droits de la fantaisie sans blesser le goût français. Il apprendrait à donner à notre comédie un charme de plus, qui lui a manqué jusqu'à présent : le charme de la poésie. Telle, en effet, est la puissance de ce charme poétique chez Alfred de Musset précisément, qu'en nous ravissant et en nous enivrant, il nous fait oublier les défauts mêmes, dont il serait facile, sans doute, de compter un grand nombre dans ces petites œuvres gracieuses et spirituelles.

Restent la comédie d'intrigues et la comédie à caractères. C'est la réunion de ces deux formes, je crois, qu'imposerait absolument le public français du XIX[e] siècle au poëte futur qui prétendrait au titre de *classique*. Sans doute il irait jusqu'à le déclarer accompli, s'il y ajoutait la verve de la farce populaire, l'intérêt public de la comédie attique, la poésie de la comédie fantastique; mais il n'exigerait peut-être pas impérieusement ces trois qualités : tandis que l'intrigue et la peinture des caractères lui sembleraient, si je ne me trompe, absolument nécessaires.

L'intérêt, en effet, qu'éveille et que soutient une intrigue habilement nouée, nous est devenu, pour ainsi dire, indispensable, et l'on pourrait soutenir que le *Misanthrope* lui-même ne trouverait peut-être pas grâce devant notre public,

si exigeant sous ce rapport, s'il venait d'être écrit aujourd'hui. Notre curiosité demande à être vivement excitée, à être tenue en haleine constamment : une attention toujours en suspens est pour nous, intellectuellement, ce que les mets épicés nous sont matériellement. Notre tempérament, un peu affaibli et amolli, a besoin d'émotions fortes, presque violentes. L'intrigue dans la comédie est pour le spectateur quelque chose d'analogue aux émotions du joueur, et nous sentons tous le besoin de ces émotions quand nous allons au spectacle. Partout, d'ailleurs, dans le roman aussi bien que sur la scène, l'intrigue a pris une si grande extension, que nos habitudes sont prises à cet égard, et qu'il nous est presque impossible de nous en passer. Je ne crois pas que nous donnerions au Molière futur la permission de moins exciter notre curiosité que M. Scribe ou M. Alexandre Dumas. Du reste, cette exigence du public a son très bon côté : une intrigue bien nouée et qui tend puissamment notre attention suppose forcément une composition soignée, et aucun aristarque ne se plaindra de cette qualité sous prétexte qu'Aristophane et Molière n'ont pas toujours pu s'en vanter.

D'un autre côté, ce qui s'oppose précisément à ce qu'on puisse qualifier de genre littéraire et classique la comédie d'intrigue, si charmante au XIXe siècle, — celle justement de M. Scribe, de M. Alexandre Dumas père, — c'est, sans doute, le peu de soin avec lequel elle est généralement écrite ; mais c'est surtout la légèreté dans le dessin des caractères. Si la comédie veut faire plus que nous distraire, il faut qu'elle ait une portée morale : ce qui ne veut pas dire qu'elle fasse de la morale. La portée morale de l'art en général et de la comédie en particulier consiste à ne pas s'arrêter à la surface des choses, à pénétrer les hommes et à en montrer le fonds caché ; de ne pas nous donner les traits seulement, comme le photographe, mais d'en deviner l'âme et de nous la mon-

trer, comme fait le peintre véritable. Descendre jusqu'au fond de notre état social et le représenter tel qu'il se montre à son œil scrutateur; voir ce qui est clos à l'œil du vulgaire; rendre voyant le vulgaire lui-même; en un mot, révéler le fonds intime, éternel, seul vrai, des choses, des hommes, des passions, — voilà ce qui est la mission, voilà ce qui est la qualité distinctive du poëte. C'est en ce sens qu'Aristote disait de lui, qu'il était plus vrai que l'historien qui, lui, ne raconte que la réalité apparente. C'est là, dis-je, ce qui seul distingue, dans l'œuvre la plus humble et la plus petite comme dans la plus grande, le vrai poëte du poëte du jour, qui nous amuse aujourd'hui et que nous oublions demain, parce qu'au lieu de nous peindre le fonds qui ne change pas, il ne nous a peint que les formes et les couleurs, le costume et les modes, qui varient sans cesse.

Or, dans la comédie, c'est la peinture des caractères seule qui satisfait ce désir noble et élevé que nous avons tous de connaître le fonds éternel sous ses formes multiples. Il ne faut pas chercher ailleurs la raison pour laquelle la comédie amusante ne nous procure qu'une satisfaction si passagère, tandis que la grande comédie, celle de Molière par exemple, devient comme une révélation constante dans laquelle nous étudions l'humanité aussi bien et mieux que dans la vie réelle.

Ajoutez à cela que l'esprit français et la société française semblent presque expressément organisés pour l'étude et pour la peinture des caractères. Il s'y livre comme un combat sans trêve et sans fin entre la vanité et l'intelligence : tout le monde joue un peu la comédie, et personne ne s'y laisse prendre; on éprouve le besoin de *poser*, et on ne se dissimule pas que le voisin pénètre aussi bien votre *pose* que vous pénétrez la sienne. Le bon sens, qui ne se laisse point imposer par les apparences, n'empêche pas le Français de s'entourer de ces apparences mêmes pour échapper à des

regards qu'il sait parfaitement ne pouvoir tromper. Cette finesse et ce goût de paraître ne le rendent-ils pas particulièrement propre et à écrire la comédie et à en devenir le sujet?

D'ailleurs, toute la vie moderne, et la vie française en particulier, semble plus faite pour la comédie mêlée d'intrigues et de caractères, que ne l'ont été la vie et la société antiques. D'abord elle est plus artificielle; puis le juste milieu qu'elle tient entre la vie en plein air des anciens et des méridionaux d'un côté, et la vie toute intime et toute domestique, pour ainsi dire, de la famille anglaise ou allemande de l'autre, n'est-il pas le vrai terrain pour la comédie d'intrigues? Les classes, si diverses de culture et d'intérêt, et pourtant si rapprochées par la loi, qui composent la démocratie française; le rôle, si important dans cette société, du beau sexe, également éloigné de l'état d'infériorité morale où il se trouvait dans l'antiquité, et de la position tant soit peu surhumaine et sublime où le placent les mœurs anglaises et américaines *(woman-worship)*, tout cela donne ample matière à l'étude des caractères et au jeu de l'intrigue. Pour ne prendre que le dernier de ces faits, combien les sentiments plus élevés qu'inspire la femme française ne créent-ils pas de rapports inconnus aux anciens? Combien son intervention active dans la vie sociale ne fournit-elle pas de situations ignorées des Anglais, par exemple, et des Américains? Il en est de même des gradations qui existent entre les diverses classes, assez marquées pour établir des contrastes, mais non suffisamment tranchées pour détruire toutes relations entre riche et pauvre, bourgeois et noble, maître et serviteur.

Chaque nation et chaque temps, nous venons de le voir, a produit son genre propre de comédie; des génies supérieurs y ont parfois ajouté, comme qualités secondaires, les éléments principaux des autres genres, mais le fonds en est toujours resté national. Ainsi, le genre comique propre à la France

me semble être la comédie à caractères, et cependant, pour les habitudes théâtrales de nos jours, une intrigue animée et vraisemblable est presque devenue indispensable, et la comédie à caractères pure n'existe plus, pour ainsi dire. Mais ne pourrait-on la mêler heureusement ou la donner pour base à d'autres genres? De cette fusion, la littérature étrangère nous offre des modèles, sinon à imiter, du moins à étudier. On peut prendre et apprendre de l'étranger, mais ce n'est qu'à la condition que l'on reste soi.

Le *Marchand de Venise, Comme il vous plaira, Ce que vous voudrez,* la *Méchante mise à la raison,* et tant d'autres comédies de Shakespeare; le *Secret connu, Dame Démon, Maison à deux portes,* de Calderon, — sont des exemples curieux et heureux de ce mélange de divers genres dont le fonds reste toujours la comédie nationale. Comme dans ces pièces, des aventures merveilleuses, mais possibles, pourraient rappeler parfois les féeries, tandis que les hardiesses de langage feraient penser à Aristophane; le parfum poétique d'un vers presque lyrique, plus souvent la complication de l'intrigue, nous tiendraient sous le charme, et prêteraient à un genre, un peu froid de sa nature, une vie et une grâce pleines de séduction.

Le besoin donc que nous éprouvons d'une jouissance morale, élevée, raffinée, si l'on veut; le caractère intrinsèque de toute œuvre de haute poésie; la nature de l'esprit français et celle de la société française; la variété des types et des sentiments qu'elle offre, — tout semble nous inviter à cultiver la haute comédie, celle dite *à caractères.* D'un autre côté, nos habitudes de théâtre et de lecture, le tempérament de l'esprit moderne, l'organisation de notre société, exigent que la peinture des caractères ne se produise que dans le cadre de la comédie d'intrigues. Que le grand poëte à naître et les talents de second ordre qui se produiront à son ombre y

ajoutent toutes ou quelques-unes des qualités distinctives des autres genres comiques, rien de mieux; qu'ils réunissent la verve de la comédie populaire et le parfum poétique de la comédie *fantaisiste;* qu'ils joignent surtout l'intérêt public, tel que nous le voyons dominer chez Aristophane, à la fusion des deux genres principaux, — tout le monde les approuvera; cet élément politique surtout, ou, pour mieux dire, public, contribuerait puissamment à relever la littérature comique, j'en suis assuré; mais le fonds de la comédie de l'avenir, je n'en doute pas, sera la peinture des caractères dans la forme de la comédie d'intrigues : un genre entre celui de Molière et celui de Calderon.

## X

### Résumé et conclusion.

J'ai essayé de déterminer le sens exact que, selon moi, il faut donner à l'expression de *bonne comédie;* j'ai tenté de caractériser en quelques mots chacune des diverses formes que la comédie a affectées, et de poser le principe qui leur est commun à toutes, pour tirer de la nature même du genre les conséquences qui devaient me permettre d'établir les conditions intrinsèques nécessaires au développement de la comédie. Examinant ensuite l'histoire des nations européennes, de celles qui ont eu le bonheur de posséder une grande littérature comique aussi bien que de celles qui en ont été privées, j'ai cherché les diverses conditions, soit sociales, soit littéraires, au milieu desquelles ces littératures se sont développées. Ces conditions, tant celles qui sont inhérentes à la nature du genre comique que celles qui font partie de la vie morale et littéraire, sociale et politique d'un peuple, j'ai cru les trouver réunies à peu près toutes dans la société française du jour, et je me suis persuadé que celles

qui manquaient encore, la recrudescence de la vie publique et politique les préparerait. Il m'a semblé cependant que ces conditions, propres à influer considérablement sur les talents comiques, étaient impuissantes à les créer, et j'ai pensé que cette influence elle-même se bornait presque exclusivement à la forme.

Partant de ce principe, et considérant attentivement l'état de notre société, de nos mœurs, de notre littérature, de nos précédents, de nos habitudes, j'ai cru pouvoir conclure que cet état de choses imposera au poëte comique futur un genre mixte, réunissant les deux formes de la comédie à caractères et de la comédie d'intrigues; mais je me suis confirmé aussi dans mon opinion, que ce poëte lui-même, l'état de choses ne le produira pas. Car, ainsi que je l'ai dit au début de cette étude, l'esprit humain, dans son essence, est indépendant de la société; dans sa forme, il en relève toujours. Quant au costume dont il se revêt, il ne saurait se soustraire à l'influence du milieu dans lequel il se produit; mais il ne faut chercher qu'en lui-même la source dernière de sa force créatrice.

## LIEU DE NAISSANCE

# DE BERQUIN

M. Gragnon-Lacoste a fait part à l'Académie de la découverte du lieu qui a vu naître Berquin, par la lettre suivante. L'Académie en a décidé l'insertion dans ses *Actes*.

Monsieur le Secrétaire général,

Une découverte historique est toujours une bonne fortune; je prie l'Académie d'accueillir, à ce titre, l'*extrait de baptême* d'Arnaud Berquin, que j'ai relevé sur les registres déposés à la Mairie de Bordeaux, qui ont failli devenir la proie des flammes.

Nous ne serons plus incertains désormais sur la *date* et le *lieu* de la naissance de cet aimable instituteur de l'enfance, et l'une de nos gloires.

On a donné pour père, à Berquin, un perruquier : son extrait de baptême nous apprend qu'il était fils d'un négociant. Un autre Berquin, habitant dans la paroisse Saint-Pierre, était capitaine de vaisseau.

Quant à la famille de sa mère, la famille Mansencal, elle comptait parmi ses membres des magistrats au Parlement de Toulouse.

Un Mansencal suivit Vergnaud à Paris. Ces deux Bordelais eurent souvent l'occasion de se rencontrer chez Berquin avec d'autres Girondins, et même, un moment, avec Robespierre.

C'est dans la demeure modeste de l'*Ami des enfants,* rue du Croissant, quartier Montmartre, que s'élaboraient ces articles simplement, mais profondément écrits pour la défense de la Constitution, de l'autel et du trône, qui paraissaient ensuite au grand jour de la publicité, pour l'instruction du peuple, dans la *Feuille villageoise,* dont Berquin était l'un des rédacteurs. Sa mission politique s'accomplissait.

N'est-ce pas à cause du contact de Berquin avec les Girondins, dont Paris admirait alors les sublimes aspirations et le dévouement sincère au nouvel état des choses et à la monarchie, que l'auteur des *Contes moraux et philosophiques* dut d'être désigné, par la section *Saint-Joseph*, pour précepteur du jeune Dauphin?

Rapprochement singulier! Les Girondins expièrent sur l'échafaud leur fidélité inébranlable à leurs opinions, à leur serment; Berquin mourut de douleur, après avoir été *dénoncé*, comme *Girondin*, de voir ses intentions méconnues, son nom calomnié, et sa personne en butte aux fureurs de ceux-là même dont il instruisait naguère les enfants !

L'histoire ne doit pas séparer le nom de Berquin de ces noms illustres qui seront l'éternelle gloire de la Gironde.

Recevez, Monsieur le Secrétaire général, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur,

GRAGNON-LACOSTE,
Membre correspondant.

Bordeaux, ce 7 janvier 1863.

---

## EXTRAIT DE BAPTÊME D'ARNAUD BERQUIN.

---

25 septembre 1747.

*A été baptisé* Arnaud, *fils légitime de sieur Jean Berquin, négociant, et de mademoiselle Thérèse Mansencal, paroisse Saint-Éloi. Parrain, sieur Arnaud Guoytie; marraine, mademoiselle Anne Mansencal, tante du baptisé, né ce matin à quatre heures.*

Signé : J. BERQUIN père,
Arnaud GUOYTIE, Anne MANSENCAL.
St MARTIN, *curé*.

Certifié conforme au registre :
GRAGNON-LACOSTE.

# JÉRÔME CASSOLARD

## PERSONNAGES :

| | |
|---|---|
| JÉRÔME CASSOLARD, 50 ans.............. | MM. WABLE, *financier*. |
| M. ANTOINE, 50 ans...................... | MÉNÉHAND, *premier comique*. |
| Le comte DU PAILLON, 30 ans ............ | CHAVANNES, *jeune premier rôle*. |
| GASTON, neveu de CASSOLARD, 25 ans.... | LECART, *amoureux*. |
| LAURENCE, femme de CASSOLARD, 25 ans. | Mlles THÈZE, *jeune premier rôle*. |
| ISABELLE, fille de CASSOLARD, 17 ans.... | DELMARY, *ingénuité*. |
| PREMIER SOUSCRIPTEUR............... | MM. VICTOR, *deuxième comique*. |
| DEUXIÈME SOUSCRIPTEUR.............. | ALFRED. |
| TROISIÈME SOUSCRIPTEUR............. | LACHAISE. |
| QUATRIÈME SOUSCRIPTEUR............ | BLANCHARD. |
| UN DOMESTIQUE. | |
| UN CONCIERGE. | |

La scène se passe de nos jours, à Paris, chez M. Cassolard.

# JÉRÔME CASSOLARD

COMÉDIE EN DEUX ACTES

## ACTE PREMIER

Un salon. — Porte au fond. — Deux portes à droite. — Une porte à gauche au troisième plan. — Un canapé à gauche, un guéridon et des siéges à droite.

### SCÈNE I

CASSOLARD, LES SOUSCRIPTEURS. Ceux-ci ont tous à la main un journal plié. Tout le monde est assis.

CASSOLARD (1).

De plus amples détails n'auriez-vous pas besoin?

PREMIER SOUSCRIPTEUR.

Non, monsieur Cassolard; épargnez-vous ce soin.
Nous comprenons très bien le but de votre banque :
Faire abonder chez nous le coton qui nous manque.
Peut-on voir rien de mieux?

DEUXIÈME SOUSCRIPTEUR.

Le succès est certain.

CASSOLARD.

Messieurs...

TROISIÈME SOUSCRIPTEUR.

Tous les journaux l'annoncent ce matin.

(1) Troisième et deuxième souscripteur assis sur le canapé. — Cassolard au milieu. — Le premier et le quatrième souscripteur du côté du guéridon.

CASSOLARD.

Ma banque...

PREMIER SOUSCRIPTEUR.

Est un bienfait.

TROISIÈME SOUSCRIPTEUR.

Elle sera bénie.

CASSOLARD.

Mon canal africain...

PREMIER SOUSCRIPTEUR.

Est un trait de génie.

DEUXIÈME SOUSCRIPTEUR.

Admirable.

TROISIÈME SOUSCRIPTEUR.

Sublime.

(On se lève. Cassolard vient remercier le deuxième et le troisième souscripteur.)

PREMIER SOUSCRIPTEUR, au quatrième souscripteur, qui n'a encore rien dit

Et toi, tu ne dis mot?
Payés pour exalter l'ambition d'un sot,
Ne volons pas l'argent.

QUATRIÈME SOUSCRIPTEUR, criant.

L'affaire est magnifique.

DEUXIÈME SOUSCRIPTEUR.

Nous nous associons à cette œuvre civique.

TOUS LES SOUSCRIPTEURS.

Oui, nous souscrivons tous.

CASSOLARD.

Je suis reconnaissant...

TROISIÈME SOUSCRIPTEUR.

Je prends vingt actions.

DEUXIÈME SOUSCRIPTEUR.

Moi, cinquante.

PREMIER SOUSCRIPTEUR.

Moi, cent.

QUATRIÈME SOUSCRIPTEUR, criant.

Moi, deux mille.

CASSOLARD.

Messieurs...

PREMIER SOUSCRIPTEUR.

L'industrie expirante
Va renaitre.

CASSOLARD.

Messieurs...

DEUXIÈME SOUSCRIPTEUR.

Nous allons voir la rente
A cent francs.

CASSOLARD.

Mes amis...

PREMIER SOUSCRIPTEUR.

Au bonheur général
Le coton contribue.

DEUXIÈME SOUSCRIPTEUR.

Il est urgent,

PREMIER SOUSCRIPTEUR.

Moral.

TROISIÈME SOUSCRIPTEUR.

La pudeur, sans coton, serait fort compromise.

QUATRIÈME SOUSCRIPTEUR.

La pauvre humanité n'aurait pas de chemise...

TOUS LES SOUSCRIPTEURS

Inscrivez-nous...

CASSOLARD.

Messieurs... c'est demain seulement
Que s'ouvrent mes bureaux; mais votre empressement
Me ravit... J'en suis fier.... Il m'émeut, il m'honore...

PREMIER SOUSCRIPTEUR.

Demain?...

CASSOLARD.

Patientez; tout n'est pas prêt encore...

DEUXIÈME SOUSCRIPTEUR.

Il faut se résigner.

CASSOLARD.

Pardon...

PREMIER SOUSCBIPTEUR.

Le point du jour,
Dans vos bureaux, demain, nous verra de retour.

QUATRIÈME SOUSCRIPTEUR, criant.

Comptez sur nous.

CASSOLARD, les reconduisant.

Messieurs...

TOUS LES SOUSCRIPTEURS, au fond.

Vive le coton! Vive
Jérôme Cassolard!

(Ils sortent après de grandes salutations.)

## SCÈNE II

CASSOLARD, seul (il s'assied).

L'émotion... trop vive...
M'étouffe... Quel succès!... Mais il était prévu.
Ce n'est pas Cassolard qu'on prend au dépourvu...
L'ami qui de ma banque a rédigé l'annonce,
Esprit froid qui toujours sagement se prononce,
Le comte du Paillon, me disait, hier encor :
« Cassolard, avant peu vous nagerez dans l'or. »
Mon projet est si beau! — Je m'applaudis moi-même...
La spéculation a dit son mot suprême.

(Il se lève, tire un journal de sa poche, l'ouvre et lit.)

« *La Cotonnade*, ou bien : *Canal du Sahara...* »
(Deux titres au lieu d'un! Le public choisira.)
« Extrait du prospectus... : Au centre de l'Afrique,
» Il existe une mer, chaude et couleur de brique.
» C'est l'effet du soleil, très vif en cet endroit.
» L'Atlas et le Désert vous y mènent... tout droit.
» Autour de cette mer est un pays superbe
» Où tout croît gigantesque; où le moindre brin d'herbe,

» Dans sa hauteur, dépasse un homme vigoureux,
» Tant la sève est puissante et le sol généreux.
» D'énormes cotonniers, orgueil de la nature,
» Foisonnent sur ces bords, dédaignant la culture...
» Arbres prodigieux!... Un seul, facilement,
» Peut de casques de nuit coiffer un régiment!...
» Or, puisque de coton se nourrit l'industrie,
» Donnons-lui du coton!... Qu'à travers l'Algérie
» Un large et long canal s'ouvre... et que nos vaisseaux
» De la mer cotonnière aillent fendre les eaux!!!
» La clé de ce canal sera dans notre poche.
» A chacun de ses bouts, un fort, bâti sur roche,
» De notre compagnie assurera les droits;
» Et, du coton, c'est nous, nous qui serons les rois!...
» L'œuvre est patriotique et veut qu'on la seconde.
» Dans notre *Cotonnade* enveloppons le monde!...
» Les profits, qu'on verra chaque jour centupler,
» Peuvent se concevoir, mais non se calculer.....
» Pour l'exploitation de cette vaste idée,
» Par actions, d'avance, une banque est fondée.
» Agent universel : Cassolard, financier.
» On souscrit à Paris.....

(Entre M. Antoine.

## SCÈNE III

CASSOLARD, M. ANTOINE (¹).

M. ANTOINE du fond.

Et dans le monde entier!

CASSOLARD.

Antoine!

M. ANTOINE.

C'est lui-même!

CASSOLARD.

Ah! l'aimable surprise!

(¹) M. Antoine, Cassolard.

Toujours gai, toujours jeune?

M. ANTOINE.

Avec la tête grise.

CASSOLARD.

Notre humeur fait notre âge, et ton humeur, à toi,
N'a que vingt ans.

M. ANTOINE.

C'est vrai!

CASSOLARD.

Toujours garçon?

M. ANTOINE.

Pourquoi
Rompre avec le bonheur?

CASSOLARD.

Toujours au fond du Maine?

M. ANTOINE.

Maire de mon village?

CASSOLARD.

Et quel motif t'amène
A Paris?

M. ANTOINE.

Quel motif?... Le même tous les ans.
Paris est une foire aux tréteaux amusants;
La pièce qu'on y joue, arlequinade immense,
Quand on la croit finie, aussitôt recommence.
Et, pour nous égayer, chez les Parisiens,
Les paillasses nouveaux valent bien les anciens...
Paris fait mon bonheur!... Ici, joyeux spectacle,
Un sot, par de plus sots est pris pour un oracle;
Un fripon maladroit s'en va, l'esprit perdu,
Donner dans le filet que lui-même a tendu;
Là, certain coulissier tout un jour fait merveille,
Plus gueux le lendemain qu'il ne l'était la veille;
Plus loin, c'est un lion, gentleman sans rival,
Jeûnant pour acheter du foin à son cheval;

Là-bas, un intrigant, constamment sur ses gardes,
Qui, par prudence, en poche a toujours deux cocardes...
Rien n'est désopilant comme de voir de près
Les lauriers de hasard, les blasons peints de frais,
Le char d'un parvenu, qui bruyamment circule,
Et la mode servant d'excuse au ridicule...
Or, tous les douze mois régulièrement,
Je me donne à plein cœur ce divertissement.
Hier, j'arrive... A chercher quelque fou je m'empresse;
J'ouvre un journal... Mon cher, j'y trouve ton adresse.

CASSOLARD.

L'annonce de ma banque?

M. ANTOINE.

Ah! que j'ai ri!

CASSOLARD.

De quoi
Ne ris-tu pas?

M. ANTOINE.

L'idée est si drôle, ma foi!...
Ce paradis-coton que recèle l'Afrique...

CASSOLARD.

Aux yeux d'un vrai savant n'a rien de chimérique.
Le fait est naturel, et d'abord se conçoit.
On voit bien que tu vis au fond du Maine!

M. ANTOINE.

Soit.
J'admets, pour mon plaisir, ta grande cotonnade...
Mais, franchir le Désert!... longue est la promenade...
Et l'Atlas?

CASSOLARD.

L'Atlas?

M. ANTOINE.

Oui... tu l'enjambes?

CASSOLARD.

Eh! non,
Je le troue... Il suffit de jouer du canon.

M. ANTOINE.

Tiens! c'est juste... on peut bien, sans hâblerie aucune.
Faire à l'Atlas des trous... On en fait à la lune.

CASSOLARD.

Tu te moques?

M. ANTOINE.

Non pas. Je m'en garderais bien...
J'aime les grands projets, et j'admire le tien...
Mais, qui trouveras-tu, sur ces brûlants rivages,
Pour creuser ton canal?

CASSOLARD.

Des milliers de sauvages
Très bien acclimatés... Oui, de très braves gens,
Qui, pour leur entretien, ne sont pas exigeants...

M. ANTOINE.

Parbleu... leur peau leur fait un habit... sans couture,
Pas gênant, peu coûteux, bon teint...

CASSOLARD.

Leur nourriture
Ne saurait m'entraîner à des frais onéreux...

M. ANTOINE, riant.

C'est clair... Quand ils ont faim, ils se mangent entre eux.

CASSOLARD, impatienté.

Ris, si tu veux... Crois-tu que je m'en inquiète?
Va, j'ai tout calculé, tout prévu.

M. ANTOINE, avec ironie, allant au canapé.

Quelle tête!
L'esprit subitement vient aux ambitieux.

CASSOLARD, le suivant.

Ce canal africain...

M. ANTOINE, assis.

Est très ingénieux...
Et l'inventeur, c'est toi?

CASSOLARD, s'asseyant à côté de M. Antoine (1).

J'en ai conçu l'idée

(1) M. Antoine, Cassolard.

M. ANTOINE.

L'œuf... Mais l'éclosion, quelqu'un l'a bien aidée?

CASSOLARD.

Le comte du Paillon.

M. ANTOINE.

Un comte?

CASSOLARD.

Un grand seigneur.
Il vient souvent chez moi.

M. ANTOINE.

Mon ami, quel honneur!...
Ce gentilhomme-là se livre à l'industrie?...
C'est quelque noble à court d'espèces... je parie.
Moi, je m'en méfierais.

CASSOLARD.

Non... il roule sur l'or.

M. ANTOINE.

Eh bien! il est pour toi plus dangereux encor...
Cet homme fait la cour à ta femme.

CASSOLARD.

Le comte!
Non pas.

M. ANTOINE.

S'il te fréquente, il y trouve son compte.
Un grand qui vient chez nous, soyons-en convaincus,
Convoite notre femme ou lorgne nos écus.

CASSOLARD.

Juger ainsi le comte! Ah! c'est lui faire injure...
Le comte est un ami... dévoué... je te jure...
Il apporte à ma banque un concours véhément,
Et met à m'enrichir le plus chaud dévoûment.

M. ANTOINE, se levant et passant à droite.

Sois donc riche, mon cher, et mène un train de prince.
Heureux homme!

CASSOLARD se lève à son tour.

Heureux, moi? Je l'étais en province,

A Paimbœuf, partageant le toit où je suis né
Avec l'ange gardien que Dieu m'avait donné :
Ma sœur, qui, précédant mon heure dans la vie,
Me rendit une mère à notre amour ravie.
Là, d'un commerce actif, le produit annuel
Arrondissait ma part dans le bien paternel.
De cent bons mille francs j'étais seigneur et maître;
J'avais chez moi la paix, l'aisance, le bien-être;
Je trouvais mon bonheur dans mon obscurité.
J'étais libre à Paimbeuf...

M. ANTOINE.

Pourquoi l'as-tu quitté?

CASSOLARD.

Pourquoi?... Parce qu'il faut être de son époque,
Marcher, quand à marcher l'exemple vous provoque;
Parce qu'il faut enfin sortir de son néant;
Qu'on le doit à soi-même, et qu'il est malséant,
A moins d'être idiot, perclus, paralytique,
De vieillir bonnetier... au fond d'une boutique...
Pourquoi?... Parce qu'il faut... Eh! tu me comprends bien!
Aujourd'hui, qui n'a pas un million n'a rien.
Mais à quel prix, hélas! un million s'achète!

M. ANTOINE.

Bien des gens en ont fait la facile conquête.

CASSOLARD.

Pour moi, si tu savais à quels affreux combats
Ce million qui tente...

M. ANTOINE.

Et que tu ne tiens pas.

CASSOLARD.

Ce million fatal m'entraîne!... Ennuis sans nombre
Que je refoule en moi... J'aime le calme et l'ombre :
C'est le bruit et l'éclat que tu me vois chercher.
J'aime ma sœur; il faut de ses bras m'arracher.

Veuf, j'aurais dû choisir, pour gérer mon ménage,
Une seconde épouse assortie à mon âge.
Je l'ai prise jolie et jeune... il le fallait :
Rien ne protége mieux qu'une femme qui plaît.
Et Laurence est charmante... et puis elle est artiste.
On l'admire, on la suit...

M. ANTOINE.

C'est flatteur.

CASSOLARD.

C'est fort triste!
Ce n'est pas tout : ma fille et Gaston mon neveu
S'adorent; les unir était mon plus doux vœu.
Eh bien! à cet hymen fortement je m'oppose.
Prendre pour gendre un peintre! on rirait de la chose.
Un duc est sur les rangs (ceci, c'est entre nous).
Pour ma fille aurais-tu rêvé ce noble époux?...
Un duc!

M. ANTOINE.

Peste!

CASSOLARD.

Allemand!

M. ANTOINE.

Allemand!... Quelle chance!
Un comte pour ami; pour gendre un duc... Je pense
Te voir bientôt marquis.

CASSOLARD.

Pourtant, j'aime Gaston!
Comprends-tu mes tourments?

M. ANTOINE, à part.

Son duc et son coton
Lui troublent le cerveau... Pour guérir la folie,
On la flatte. (Haut.) Oui, ton âme est de chagrin remplie;
Mais la fortune vient; un joli million
Mettra d'accord ton cœur et ton ambition...

En attendant, très cher, montre-moi ta famille.
Voilà plus de trois ans que je n'ai vu ta fille.
J'aime son frais visage, et cet air de douceur
Qu'elle semble tenir de ton aimable sœur...
Et ta femme... le beau portrait que tu fais d'elle
Me rend impatient d'admirer le modèle.

CASSOLARD.

Tu seras promptement satisfait; les voici.

(Entrent Laurence et Isabelle par la porte à gauche, 3e plan.)

## SCÈNE IV

CASSOLARD, M. ANTOINE, LAURENCE, ISABELLE.

M. ANTOINE, à part, en regardant Laurence.

Elle est fort bien.

CASSOLARD, à Laurence, en présentant M. Antoine.

Antoine.

LAURENCE.

Ah! monsieur, vous ici?
Quel bonheur!

M. ANTOINE, s'avançant (1).

Le bonheur est tout pour moi, madame.

ISABELLE, à M. Antoine en venant à lui.

Tout pour vous? Oh non pas!... Ma part, je la réclame.

M. ANTOINE, embrassant Isabelle (2).

Toujours de plus en plus charmante, en vérité.

ISABELLE.

Bon Antoine!

LAURENCE.

Monsieur, votre aimable gaîté

(1) Isabelle, Laurence, M. Antoine, Cassolard.
(2) Laurence, Isabelle, M. Antoine, Cassolard.

Sera la bien venue. Ici, l'on ne rit guère;
On ne rit plus...

CASSOLARD.

Le rire est bon pour le vulgaire.

M. ANTOINE.

Bah!

CASSOLARD.

Les gens comme il faut l'ont proscrit. Le bon ton
Veut qu'on soit sérieux...

M. ANTOINE.

Que l'on pose en Caton;
Mais en Caton muet. Pour les sots, c'est commode;
Aussi combien de gens se sont mis à la mode!
Le plus souvent (j'ai pu me convaincre du fait)
Un homme sérieux n'est qu'un sot... qui se tait.

LAURENCE, montrant Cassolard.

Depuis qu'il s'est logé son coton dans la tête,
Nous n'avons que l'ennui chez nous... pour toute fête.

M. ANTOINE, à Cassolard.

Sournois!

CASSOLARD.

On ne court pas, monsieur le ricaneur,
Deux lièvres à la fois : million et bonheur.
Dès que je tiendrai l'un (A Laurence en venant à elle (1).) vous aurez vite [l'autre.
Je vous promets des bals, des concerts...

M. ANTOINE.

Bon apôtre!

LAURENCE.

Je ne recherche pas les concerts ni les bals.

CASSOLARD.

Je vous accablerai de bijoux et de schalls.

LAURENCE.

J'attendrai, mon ami, que ma raison s'envole,
Pour placer mon bonheur dans un luxe frivole.

(1) Isabelle, Laurence, Cassolard, M. Antoine.

La toilette est un art, il entre dans mes goûts;
Je ne dédaigne pas les schalls ni les bijoux;
Mais le bonheur, le vrai, le seul auquel j'aspire,
N'est pas dans un brillant ni dans un cachemire.

CASSOLARD.

Le bonheur qui vous tente, où donc est-il?

LAURENCE.

Ici.
Chassez l'ambition qui fait votre souci;
Vivez tranquille, à l'ombre; aimez bien qui vous aime,
Et, pour nous rendre heureux, sachez l'être vous-même.

CASSOLARD.

Petits sentiments!

LAURENCE.

Oui... très petits, mais charmants :
Les grands bonheurs sont nés de petits sentiments.

M. ANTOINE, à lui-même.

Bravo! bien répondu.

LAURENCE.

Voyez, dans le haut monde,
Ces opulents du jour que le hasard seconde.
Prime et report leur ont largement prodigué
Leurs faveurs... En ont-ils le visage plus gai?...
De la chambrette obscure et du tartan, leurs femmes
Ont perdu la mémoire, aujourd'hui grandes dames:
Mais elles ont aussi perdu l'élan joyeux
Des jours que nourrissaient leurs doigts laborieux.
Pauvres, le gosier plein de folles chansonnettes,
Ils s'amusaient, commis; elles riaient, grisettes;
Riches, que devaient-ils gagner au changement?
L'honneur de s'ennuyer... millionnairement!

M. ANTOINE, à lui-même.

Oui, parbleu, c'est cela!

CASSOLARD.

Vous m'étonnez, Laurence.

Maintenant la richesse a votre indifférence ?...
Vous rêviez millions, en venant à Paris.

LAURENCE.

Oui, l'inexpérience abusant mes esprits,
Je mis dans votre banque un espoir.... éphémère ;
Pour la réalité, je pris votre chimère...
Je rêvais, c'est le mot.

CASSOLARD.

Ma chimère !... Vraiment.
Je crois que vous avez perdu le jugement.
Estimez donc ma banque à l'accueil qu'elle trouve.
On y souscrit déjà.

LAURENCE.

Qu'est-ce que cela prouve ?
A des songes bouffons dont tout le monde rit,
Un fou trouve toujours un plus fou... qui souscrit.

CASSOLARD.

Ne parlez pas ainsi, vous me crispez, Madame.

M. ANTOINE, à Cassolard, plaisamment.

Un grand homme jamais n'est compris par sa femme.

CASSOLARD.

Viens, Antoine, viens donc.
(Ils remontent.)

ISABELLE, remontant à eux.

Mais où l'emmenez-vous ?

CASSOLARD.

Voir mes bureaux ; ceux-là vont faire des jaloux.
C'est en grand !

LAURENCE.

Nous savons ce que coûte la chose.

M. ANTOINE, ironiquement.

Je vais donc pénétrer dans les flancs du Potose !
(Cassolard et M. Antoine sortent par la seconde porte à droite.

## SCÈNE V

LAURENCE, ISABELLE.

ISABELLE, redescendant à droite.

Mon père a sur mon cœur de beaux projets, ma foi !
Vous savez ?....

LAURENCE (1).

Je sais tout, chère enfant.

ISABELLE.

Malgré moi
Mon père me marie...

LAURENCE.

Un mariage en herbe !

ISABELLE.

« Ma fille, m'a-t-il dit, c'est un parti superbe,
» Un duc ! »

LAURENCE.

Dont du Paillon, sans doute, est l'inventeur...
Eh ! ne craignez donc rien... Gaston a votre cœur,
Il aura votre main. Je suis là.

ISABELLE.

Mais mon père ?

LAURENCE.

La fièvre de l'argent sur sa cervelle opère ;
Mais dût la crise encor longtemps se prolonger,
Elle ne mettrait pas vos amours en danger...
Comme à ma propre fille, à vous je m'intéresse.
Suis-je pas votre mère ?

ISABELLE.

Oh ! oui, par la tendresse,
Chère Laurence !

LAURENCE.

Alors, ne vous tourmentez pas.
(Entrent Cassolard et M. Antoine.)

(1) Laurence, Isabelle.

## SCÈNE VI (1).

LAURENCE, ISABELLE, CASSOLARD, M. ANTOINE.

CASSOLARD, à M. Antoine.

Et puis une autre pièce à l'étage plus bas.

M. ANTOINE.

Admirable, ma foi! C'est tout un ministère.

CASSOLARD, montrant à M. Antoine la première porte à droite.

Et là mon cabinet...

M. ANTOINE.

Très bien! le sanctuaire
Où, tel que se montraient les dieux à l'Opéra,
Sur un nuage d'or, Plutus t'apparaîtra...
Mais songes-y : la chance a l'humeur fugitive.

CASSOLARD.

Oh! je la tiendrai bien!

M. ANTOINE.

Si jamais elle arrive!

LAURENCE, à M. Antoine, qui reprend son chapeau.

Vous nous quittez?

ISABELLE, en remontant.

Si vite?

M. ANTOINE, au fond (2).

Eh! je suis en retard.
Je laisse passer l'heure où, sur le boulevard,
Le cigare à la bouche, en flânant, j'étudie
Le Paris affairé, vivante comédie.

(Il redescend.)

Je me récrée à voir, au grand air se mouvant,
La spéculation, œil au guet, nez au vent,
Braconnière hardie et que le gain allèche,
A pied, en omnibus, en remise, en calèche,
Allant, les doigts armés d'un fulminant total,
Faire de tous côtés la chasse au capital...

(1) Laurence, Isabelle, M. Antoine, Cassolard.
(2) Laurence, M. Antoine, Isabelle, Cassolard.

Et, certes, dans leurs rangs il n'a point fallu naître
Pour qu'au premier coup d'œil on puisse reconnaître
Ces affamés de lucre, en tous sens agités,
Exploiteurs le matin, et le soir exploités;
Et tous ces colporteurs d'insolubles problèmes
Lisibles à cent pas sur leurs visages blêmes,
Songes-creux qui, jurant par le dieu Million,
Contre le sens commun sont en rébellion,
Et, sans voir qu'on les berne, affichent leur tocade,
(A Cassolard, en riant.)
Ou, si tu l'aimes mieux, mon cher... leur *cotonnade*.

CASSOLARD.

Rieur sempiternel!

M. ANTOINE, après avoir reculé d'un pas, pour sortir.

Hier, j'ai rencontré
Gaston. De ton neveu je me suis emparé.
C'est un excellent cœur; je l'estime et je l'aime.
Artiste trop modeste, il s'ignore lui-même;
Mais le succès l'attend. Bientôt son jour viendra;
Et, parmi les fameux, son pinceau brillera...
Nous devons, vers midi, nous retrouver au Louvre.

ISABELLE.

Pour voir le Salon?

M. ANTOINE.

Oui; c'est aujourd'hui qu'il ouvre...
Oh! quel bonheur! Je vais, là, parmi les tableaux,
Trouver (sans calembour) bien des originaux.

ISABELLE.

Monsieur Gaston expose une toile fort belle.

M. ANTOINE.

*Danaë?*... son chef-d'œuvre et le vôtre, Isabelle.
Vous l'inspirez.

CASSOLARD, à M. Antoine, qui salue pour se retirer.

Tu viens dîner?
(Tous remontent la scène.)

M. ANTOINE.

Mais... C'est... selon.

LAURENCE.

Je compte sur vous...

M. ANTOINE.

Soit... Au retour du Salon.

(Il sort par la porte du fond. — Isabelle rentre à gauche.)

## SCÈNE VII

CASSOLARD, LAURENCE [1].

CASSOLARD, se rappelant et descendant à gauche.

Le Salon!... Ah! mon Dieu! j'oubliais de vous dire
Que le comte avait pris la peine de m'écrire.
Le comte, par faveur, a la permission
D'entrer avant la foule à l'Exposition;
Le comte sait combien vous aimez la peinture,
Et le comte vous fait l'offre de sa voiture.

LAURENCE.

Le comte est très galant... Et vous venez aussi?

CASSOLARD.

Ma banque me retient.

LAURENCE.

Ah! vous restez ici?

CASSOLARD.

Oui.

LAURENCE.

Moi qui vous croyais jaloux!

CASSOLARD.

De qui?

LAURENCE.

Du comte...
Il a de grands succès dans le monde... On raconte
Certains faits...

CASSOLARD.

Des cancans!

LAURENCE.

Il est hardi...

CASSOLARD.

Bruit faux!
Toujours les envieux nous prêtent leurs défauts.

[1] Cassolard, Laurence.

LAURENCE.

Et si je refusais?...

CASSOLARD.

Lui refuser!... Déplaire
Au comte!... Ce serait m'attirer sa colère.

LAURENCE.

C'est juste... Il vous protége.

CASSOLARD.

Un ardent protecteur,
Un ami!... De tableaux il est grand amateur.

LAURENCE.

C'est une excuse...

CASSOLARD.

Il faut qu'un décret m'autorise
Dans l'exploitation de ma vaste entreprise;
Le comte est influent, et le comte, aujourd'hui.
M'obtiendra ce décret... Me brouiller avec lui!...

LAURENCE.

Vous auriez très grand tort... L'offre de sa voiture...

CASSOLARD.

Est une courtoisie...

LAURENCE.

Oh!... politesse pure...
Mais le comte est... charmant, et ne craignez-vous point
Qu'on ne jase?

CASSOLARD.

Je suis tranquille sur ce point.

LAURENCE.

Ah!

CASSOLARD.

Les gens vertueux, ceux dont on craint le blâme,
N'ont jamais de soupçon sur une honnête femme.
Vous m'aimez... Et d'ailleurs, en un semblable cas,
Qui pourrait voir du mal, lorsque je n'en vois pas?...

—

LAURENCE.

C'est parfaitement vrai... Du moment que la chose
Vous plaît...

CASSOLARD.

Oui...

LAURENCE.

Je comprends que personne ne glose.
J'entends bien la raison?

(Elle remonte, puis elle vient à gauche.)

Certes! (A part.) Quel changement!

CASSOLARD, passant à droite.

Laurence fut toujours l'honneur même... Autrement!...

## SCÈNE VIII

CASSOLARD, LAURENCE, LE COMTE.

UN DOMESTIQUE, annonçant, du fond.

Le comte du Paillon.

LE COMTE (1).

Je l'avoue à ma honte.
Je me suis attardé. Grâce!

CASSOLARD.

Monsieur le Comte,
Vous étiez pardonné d'avance... Mais c'est moi
Qui suis vraiment coupable.

LE COMTE.

Et coupable de quoi?

CASSOLARD.

J'avais, à son adresse, oublié de transmettre
L'offre que renfermait votre amicale lettre;
Et ce fâcheux oubli, qui m'eût désespéré,
Monsieur, n'est que depuis un instant réparé.

(1) Laurence, le Comte, Cassolard.

LE COMTE.

Votre distraction s'excuse d'elle-même.
Vous touchez, Cassolard, à ce moment suprême
Où l'homme de génie, après d'ardents efforts,
Prend sa place parmi les puissants et les forts.
Un cerveau qui déborde en desseins grandioses
Laisse facilement fuir les petites choses.
Croyez-moi, Cassolard, je ne vous en veux pas.

(A Laurence.)

Madame, acceptez-vous ?... Ma voiture est en bas.

LAURENCE, en regardant son mari.

J'accepte... très sensible à cette... courtoisie

(Le Comte va poser son chapeau au fond. — Laurence passe au milieu. — Bas à Cassolard, avec intention.)

Vous ne vous plaindrez pas...

LE COMTE, redescendant à gauche (1).

Une foule choisie
Va remplir le Salon, par elle inauguré.
Toute la fashion, tout le monde doré,
L'élite de Paris, la gent la plus huppée,
Les lettres, la finance et la robe et l'épée,
Se donnent rendez-vous dans le palais des arts.
Là, Madame, sur vous que d'illustres regards
Vont se fixer... ravis, pouvant à peine croire
A tant d'attraits... Pour vous, quel succès ! quelle gloire !
Et pour moi, quel honneur !...

CASSOLARD, à part, tristement.

Et pour moi ?

LAURENCE, au comte.

Sachez bien
Qu'à ce brillant espoir, je n'eusse accordé rien ;
Mais à voir des tableaux rarement je résiste ;
J'ai toujours fort aimé la peinture.

LE COMTE.

En artiste.

(1) Le Comte, Laurence, Cassolard.

LAURENCE.

Vous me flattez.

LE COMTE.

Madame, où serait le profit,
Lorsque, pour vous louer, votre crayon suffit.
J'attends vos ordres... Mais je fais une réserve :
Cassolard veut-il bien qu'à Madame je serve
De chevalier d'honneur?

CASSOLARD, du bout des lèvres.

Enchanté...

LAURENCE, à son mari, avec intention.

Franchement,
Je ne m'en dédis pas, c'est un homme charmant.

CASSOLARD, un peu piqué, à Laurence.

Très charmant!

LAURENCE, au comte.

Mon miroir un instant me réclame...

LE COMTE.

La toilette est le grand argument de la femme...
Mais devant un miroir le temps double le pas;
Il faut s'en défier.

LAURENCE.

Je ne l'oublierai pas.

(Le Comte lui offre la main. Laurence sort par la porte à gauche).

## SCÈNE IX

CASSOLARD, LE COMTE [1].

LE COMTE.

Le sort a fait pour vous tout ce qu'il pouvait faire,
Cassolard... votre femme...

CASSOLARD, l'interrompant.

Eh bien! la grande affaire?

[1] Le Comte, Cassolard.

LE COMTE.

Le décret, j'imagine ?

CASSOLARD.

Oui.

LE COMTE, à part.

Je l'attendais là.

(Haut.)

Le ministre consent.

CASSOLARD, radieux.

Quel bonheur !

LE COMTE.

Mais voilà

Qu'une difficulté survient... inattendue.
L'autorisation demeure suspendue.

CASSOLARD, consterné.

Mon Dieu ! mais quelle est donc cette difficulté ?

LE COMTE.

C'est très grave... Un instant, je fus épouvanté...
Mais ma forte amitié ne connaît pas d'obstacle ;
Et, pour vous obliger, s'il fallait un miracle,
Je le ferais... Je suis de feu pour un ami,
Car ce n'est pas aimer que d'aimer à demi.
C'est par le dévouement que l'amitié s'atteste...

CASSOLARD.

Que vous êtes bon !... Mais cet incident funeste ?...

LE COMTE.

Écoutez... Nul ne peut nous entendre ici ?

CASSOLARD.

Non.

LE COMTE.

De votre annonce, ainsi que d'un coup de canon,
Tout Paris, ce matin, s'est ému... Le grand monde
Lui-même a partagé l'impression profonde.

C'est un événement ; on ne parle en tous lieux
Que canal africain et coton merveilleux...
Quand une idée est bonne, elle voyage vite :
De la vôtre, mon cher, tout un peuple profite.
Le besoin du coton est un besoin constant,
Bien plus, c'est du travail, c'est du pain... Et pourtant,
Aux bords américains dès que l'on se chamaille,
Il faut voir de nos bas fuir la dernière maille !
L'ouvrier se morfond ; le marin, dans le port,
Attend, les bras croisés, que le Sud et le Nord
Veuillent bien s'embrasser par delà l'Atlantique.
Le marchand, désœuvré, ronfle dans sa boutique ;
Marco pleure et maigrit, on en jase tout bas,
La cherté du coton appauvrit ses appas,
Et du madapolam, le jupon de Lisette,
Par sa blancheur douteuse accuse la disette...
Mais que votre canal se fasse..., et, sur le champ,
Tout revit, l'ouvrier, le marin, le marchand.
Lisette a deux jupons ; Marco, séchant ses larmes,
A soudain recouvré l'embonpoint de ses charmes...
Et c'est pour tous la joie et la prospérité,
Avec du calicot... à perpétuité !
La clé de ce canal, dans les mains de la France,
Décuplera sa force et sa prépondérance...
Vous comprenez ?

CASSOLARD.

Parbleu ! c'est bien là mon espoir.

LE COMTE.

On peut être un grand homme et ne pas tout prévoir :
Le succès qui l'attend a compromis votre œuvre,
Et contre le canal sourdement on manœuvre.

CASSOLARD.

Où donc ?

LE COMTE.

A l'étranger. Plus d'un trône, alarmé
Par votre cotonnade, en secret s'est armé.

CASSOLARD

Le coton, c'est la paix!

LE COMTE.

Le coton, c'est la guerre!

CASSOLARD.

Bah!

LE COMTE.

Sans doute, ni vous ni moi n'y songions guère ([1]).
Mais la diplomatie a peut-être raison,
Qui redoute en nos mains le sceptre du coton.
Le coton fait l'appoint dans les budgets énormes;
Il peut prendre soudain de belliqueuses formes,
Et se traduire, aux yeux des peuples effrayés,
Par des vaisseaux de fer et des canons rayés...
Posséder le coton, c'est posséder le Monde...
D'un grand État voisin, notre rival sur l'onde,
Sur la terre, et partout, et qui d'un œil jaloux
Lorgne les grands destins qui se lèvent pour nous,
Hier, l'ambassadeur, dans quelques mots intimes,
M'a laissé deviner des craintes... légitimes.
C'était à l'Opéra, dans ma loge. Aujourd'hui,
J'entrais chez le ministre en même temps que lui.
Là, cet ambassadeur a, d'un air fort maussade,
Fait un *casus belli* de votre... cotonnade.
Le ministre, homme sage, avise... et c'est pourquoi
De votre privilége il retarde l'envoi.

CASSOLARD, atterré.

Tout est donc perdu?

LE COMTE.

Tout est sauvé.

(Il remonte pour écouter).

CASSOLARD, souriant et passant à gauche ([2]).

Je respire!
Ah! pendant un moment j'ai souffert le martyre.

([1]) Voir à la fin de la comédie : *Variante*.
([2]) Cassolard, le Comte.

LE COMTE.

Nous sommes seuls, au moins?

CASSOLARD.

Voyez! tout est bien clos.

LE COMTE, redescendant à droite.

C'est que plus que jamais les murs ont des échos...
Pour être diplomate, on n'en est pas moins homme.
Or, cet ambassadeur, de parole économe,
De visage très froid, de cœur l'est beaucoup moins.
Je sais une chanteuse, objet de ses doux soins;
Femme espiègle, rusée, et qui, flatteuse chatte,
Comme un vrai souriceau croque mon diplomate :
Je veux dire l'argent qu'il lui donne... Bien mieux,
Ce politique sec, sournois, impérieux,
D'une sirène avide en secret est l'esclave.
Il veut ce qu'elle veut, fût-ce chose très grave.
Qu'elle dise : « La paix... » et la paix règnera...

CASSOLARD.

Mais le dira-t-elle?

LE COMTE.

Eh! sans doute... A l'Opéra,
C'est moi qui la protège.

CASSOLARD.

Et dans la confidence
Vous l'avez mise?

LE COMTE.

Oui.

CASSOLARD.

Bien... Et sur son influence
Je puis compter?

LE COMTE.

Je sors de chez elle... Elle attend
Votre ordre pour parler.

CASSOLARD.

Mon ordre?

LE COMTE.

Argent comptant.

CASSOLARD.

Ah !

LE COMTE.

Ce n'est pas pour rien que chante la sirène :
Quarante mille francs devront payer sa peine.

CASSOLARD.

Quarante mille francs !... un mot !... En vérité,
C'est cher !...

LE COMTE.

Ah ! mon ami, tout a bien augmenté.

CASSOLARD.

Quarante mille francs !... Je viderais ma bourse.

LE COMTE.

Eh ! videz-la ; demain, l'or vous ouvre sa source.

CASSOLARD.

Au fait, c'est de l'argent mis à gros intérêt.

LE COMTE.

Mais hâtez-vous : il faut (tout retard vous perdrait)
Que la dame en ses mains pèse votre réponse ;
Qu'à son *casus belli* l'ambassadeur renonce ;
Que le ministre signe... entendez-vous ?

CASSOLARD.

Oui bien ;
Aussi, le temps d'ouvrir ma caisse, et je revien.

(Cassolard entre à droite. — 3e plan.)

## SCÈNE X

LE COMTE, seul.

Quarante mille francs !... Quelle excellente aubaine !
De mentir hardiment cela valait la peine.
Bien joué ! bien joué !... Quel mal ai-je fait là ?
C'est de l'argent qui va prendre l'air... et voilà !

Allant s'asseoir sur le canapé.

Demain... ce soir... qui sait ?... dans une heure peut-être,
La somme que je... gagne aura changé de maître.

Qu'un cheval, une femme, ou bien une œuvre d'art,
Me tente... adieu l'argent de mon cher Cassolard!
Et puis un sot d'ailleurs est né pour être dupe...
Mais le monde?...(Se levant.) Eh! faut-il que l'on s'en préoccupe?
Le monde, d'où qu'il vienne, honore notre argent.
J'ai mon luxe à nourrir... il est très exigeant;
Et, prompt à me passer une royale envie,
Aux dépens des niais je fais briller ma vie.
Toujours les Cassolards abondent dans Paris;
Mais, parfait de tout point, le mien vaut double prix.
Il me livre sa bourse, il permet (la bonne âme!)
Que je fasse en public parade de sa femme.
C'est charmant!... Et Laurence a-t-elle combattu?
Non... Mes chevaux sauront le poids de sa vertu.
J'en étais sûr... Ayez laquais, bel équipage,
Un titre (et, quoique faux, le mien fait du tapage);
Semez l'argent, tenez les paris les plus fous,
Et les femmes soudain vont s'affoler de vous.
Mener grand train, c'est l'art de faire une maîtresse;
Don Juan eût aisément triomphé de Lucrèce...
Laurence a de beaux yeux, je l'aime, et, sur l'honneur,
Je me ruinerais pour elle avec... bonheur.
Me ruiner? Ce mot, dans ma bouche, est risible :
Manger ce qu'on n'a pas est assez impossible.
Mes voitures, mes chiens, mes tableaux, je les doi.
Je n'ai donc rien?... Si fait : mes dettes sont à moi.

(Rentre Cassolard.)

## SCÈNE XI

LE COMTE, CASSOLARD (1).

CASSOLARD, comptant des billets de banque.

Trente-huit, trente-neuf, quarante...

UN DOMESTIQUE, remettant une lettre à Cassolard.

Cette lettre
Pour Monsieur.

CASSOLARD, reconnaissant l'écriture.

De ma sœur?... Comte, veuillez permettre?...

(1) Le Comte, Cassolard.

LE COMTE.

Oui, certes. (Il s'assied à gauche.)

CASSOLARD, après avoir parcouru la lettre.

Qu'ai-je lu?... Pauvre sœur!...
(Lisant la lettre.) « J'avais mis
» Toute ma confiance en un jeune commis,
» Fourbe, qui se cachait sous un air de franchise.
» A signer pour moi-même, un jour je l'autorise;
» Le fripon, au profit d'un amour clandestin,
» Souscrit force billets, et décampe un matin.
(Le Comte se lève et écoute.)
» De ces engagements l'échéance est venue,
» Et déjà contre moi sentence est obtenue.....
» Vingt mille francs!... Peux-tu me les prêter?... »
(Cessant de lire.) Parbleu!
Tout pour toi, tout!... Ma sœur! la femme selon Dieu!...
Mais je n'aurais qu'un liard, ce liard serait pour elle!...
Ma sœur!...

LE COMTE, à part (1).

Parons le coup. (Haut, en s'avançant.) Ah! l'épreuve est cruelle!
Par amitié pour vous, que je plains votre sœur!

CASSOLARD.

Oh! je n'en doute pas... Vous avez si bon cœur...
Mais son salut est là, dans ces billets de banque!

LE COMTE.

Excellent frère!... Mais prenez garde... S'il manque
Un centime à l'argent que presse votre main,
Plus de décret... Et vous, que ferez-vous demain?

CASSOLARD.

Orphelin, c'est ma sœur qui me servit de mère;
Puis-je l'oublier?

LE COMTE.

Non... Sa peine est bien amère,
Et moi-même j'y prends le plus vif intérêt...
Mais pensez donc à vous... Songez que le décret,

(1) Cassolard, le Comte.

C'est le canal vainqueur d'une puissante ligue,
Le génie en plein jour triomphant de l'intrigue;
C'est la célébrité pour vous... C'est plus encor :
C'est de l'or, Cassolard, de l'or, de l'or, de l'or!

CASSOLARD.

Du dévouement parfait ma sœur est le modèle.

LE COMTE.

Le frère vaut la sœur... Vous êtes digne d'elle...
Le sang des Cassolard ne produit point d'ingrats.
Mais faut-il, pour sortir votre sœur d'embarras,
D'une auguste union frustrer votre famille?
Ravir une couronne au front de votre fille?
Pour demander sa main (ce n'est plus un secret),
Le duc de Rosebourg n'attend que le décret.
Ce décret obtenu, votre fille est duchesse...
Qui peut des Rosebourg calculer la richesse?

CASSOLARD.

Ma sœur espère en moi.

LE COMTE.

Sur l'autre bord du Rhin,
Votre gendre futur est prince souverain.

CASSOLARD.

Ma sœur est aux abois... La laisserai-je seule
Lutter contre le sort?...

LE COMTE.

Le duc, par son aïeule,
Descend d'un roi.

CASSOLARD.

D'un roi?

LE COMTE.

D'un grand roi... féodal.

CASSOLARD.

D'un roi!...

LE COMTE.

Vos petits-fils seront de sang royal.

CASSOLARD.

De sang royal?... Pour moi, quel honneur!

(Il donne les billets au comte.)

LE COMTE.

Bien! La dame

Va parler... comme il faut... — Chut! voici votre femme.

(Il remonte. — Cassolard passe à droite.)

## SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, LAURENCE, ISABELLE, en grande toilette.

LE COMTE, à Cassolard, lui montrant Laurence (1).

Quelle exquise toilette! et qu'elle est bien ainsi!...
Cassolard, je vous fais mon compliment.

CASSOLARD.

Merci.

(A part.)

Que n'ai-je le décret en main!

LE COMTE, à Laurence, lui montrant Isabelle.

Mademoiselle?...

LAURENCE.

M'accompagne.

CASSOLARD, à part.

Ah! tant mieux!

LE COMTE, à part, en allant prendre son chapeau.

Que le diable soit d'elle!

LAURENCE, à part, en regardant son mari.

Que dois-je faire donc pour qu'il ouvre les yeux!

(Laurence accepte le bras du Comte qui revient à elle. — Isabelle les suit; ils sortent par le fond.)

## SCÈNE XIII

CASSOLARD, puis GASTON.

CASSOLARD, remontant la scène et suivant du regard le comte et Laurence.

Il lui donne le bras d'un air... victorieux...
Et Laurence... n'est pas du tout intimidée...

(1) Isabelle, Laurence, le Comte, Cassolard.

S'ils s'entendaient entre eux?... Fi donc!... la sotte idée!

(Il redescend la scène. — Gaston entre précipitamment par le 3e plan à droite (1).

GASTON.

Vous savez, mon oncle?...

CASSOLARD.

Oui...

GASTON.

Je serais accouru

Déjà... Mais...

CASSOLARD, prenant les mains de son neveu.

Cher Gaston!...

GASTON.

Pardonnez-moi... J'ai cru
Que moi-même aux huissiers j'arracherais ma mère.
Cette idée à mon cœur avait souri... Chimère!

CASSOLARD.

Pauvre fils!

GASTON.

J'espérais (l'espoir ne fut pas long)
Dans le prix du tableau que j'expose au Salon.
Je cours tous les marchands... Comme un pleutre on m'évince:
« Vous êtes peintre, vous?... un peintre de province!
» On n'a pas de talent ailleurs que dans Paris!
» Remportez vos pinceaux à Paimbœuf... » Je compris!
L'artiste qui débute en sa pauvre mansarde
A mourir de misère et de faim se hasarde;
Il faut aux acheteurs l'autorité d'un nom:
Quand on n'est pas célèbre, on ne fait rien de bon...
Mes pinceaux inconnus me laissent sans ressource;
Mais vous êtes là, vous, mon oncle...

CASSOLARD.

Hélas! ma bourse

Est vide.

GASTON.

Ah! malheureux!

(1) Cassolard, Gaston.

CASSOLARD.

J'ai fait de mon argent,
Au succès de ma banque, un sacrifice urgent...
Le canal africain rencontrait une entrave...
J'hésitais... Du Paillon a de moi fait un brave...
De mon dernier écu je me suis dépouillé...

GASTON.

C'est cela !... Rêvez donc, rêvez tout éveillé,
Insensé, qui pour l'ombre avez lâché la proie !

CASSOLARD.

Que dis-tu là ?

GASTON.

Je dis... que votre esprit se noie...
Que votre ambition étouffe votre cœur...

CASSOLARD.

Oh ! ne dis pas cela, Gaston... J'aime ma sœur.

GASTON.

Vous l'aimez ?...

CASSOLARD.

Oui... toujours... d'amitié vive et tendre...

GASTON.

Vous l'aimez ?... et son lit à l'encan va se vendre !...

(Cassolard, sous le poids d'un remords, courbe le front, et s'assied à gauche, la tête dans ses mains.)

GASTON, sur le devant de la scène, à droite.

Maudits soient mes pinceaux, et maudit soit le jour
Où je me suis pour l'art épris d'un fol amour !
J'en recueille le fruit; le voilà : la misère !...
Oh ! je l'accepterais pour moi... mais pour ma mère !...
A qui donc recourir ?... Antoine... il m'aime bien...
A rente viagère il a donné son bien...
Laurence ? Oh ! oui, ma tante... aussi bonne que belle...
Je vais chez le concierge écrire un mot pour elle.
Les femmes font souvent miracle en pareil cas ;
Elles sont du malheur les meilleurs avocats.

(Il sort par le fond.)

CASSOLARD, se levant.

J'abandonne ma sœur, j'aventure ma femme;
Mais le monde à bon droit va me jeter le blâme!...
Et si ma banque, espoir d'un génie abusé,
Engloutissait l'argent à ma sœur refusé?
Si mon ambition au piége s'était prise?...
Non, non! dans le succès de ma belle entreprise,
Comme dans la vertu de Laurence, j'ai foi...
Mon premier million, ma sœur, sera pour toi!

(Il sort à droite.)

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE DEUXIÈME

Le salon du premier acte.

—

## SCÈNE I

M. ANTOINE, LE COMTE, LAURENCE, ISABELLE.

(Laurence et Isabelle entrent les premières et descendent à droite; M. Antoine et le Comte les suivent.)

LE COMTE, s'approchant de Laurence (1).

Madame...

M. ANTOINE, interrompant le comte et l'attirant vers lui (2).

Vos chevaux défiraient une flèche,
Monsieur... C'est fabuleux! Et, dans votre calèche,
On ne court pas, on vole!

(Une femme de chambre vient débarrasser les dames de leurs schalls et chapeaux. Laurence et Isabelle s'asseyent du côté du guéridon et parcourent des albums.)

LE COMTE (3).

Oui, Monsieur... mes chevaux
Sont encore sur le turf à trouver des rivaux.
Ils me coûtent chacun mille louis... Madame...

M. ANTOINE.

J'aime votre livrée; elle est belle, et proclame
Votre goût.

LE COMTE.

J'en médite une plus belle encor.
J'éclipse, cette fois, le baron Cazador.

M. ANTOINE.

Cazador, le banquier, qui, pressé d'être riche,
A toujours excellé dans les jeux où l'on triche?

(1) Même jeu jusqu'à la fin de la scène.
(2) Même jeu jusqu'à la fin de la scène.
(3) M. Antoine, le Comte, Isabelle, Laurence.

Avec le Code un jour il eut maille à partir.

LE COMTE.

Mais plus pur on le vit de la lutte sortir.

M. ANTOINE.

Quand on est riche, on est un saint, c'est l'ordinaire :
Le fripon disparaît sous le millionnaire;
On trouve à volonté des amis indulgents;
Il n'est rien comme l'or pour absoudre les gens.

LE COMTE.

Monsieur, votre morale est bien vieille... Madame...

M. ANTOINE.

Que dites-vous, Monsieur, du Salon?... Je m'enflamme
Aisément; c'est un tort; mais il me semble, à moi,
Que l'art a du progrès suivi la grande loi.
Je sais qu'on juge mal à la première vue,
Surtout dans une salle où tout Paris afflue,
Où d'orgueilleux crétins, accourus tout exprès,
Posent, pour le public, vis-à-vis leurs portraits;
Où d'un Crésus bavard, qu'on entoure et qu'on flatte,
Le sot enthousiasme à contre-sens éclate;
Où, payé pour médire, un critique méchant
De préférence aboie au génie indigent;
Où, tandis qu'on admire une œuvre grande et forte,
Devant un plat croquis la foule vous transporte...
Mais, pour avoir mal vu, je ne m'en dédis pas :
L'art depuis quelque temps a fait de larges pas.
Certaine *Danaë,* l'avez-vous remarquée!

LE COMTE, avec impatience.

Oui, Monsieur.

M. ANTOINE.

Le génie à son coin l'a marquée.

LE COMTE.

Oui, Monsieur.

M. ANTOINE.

Dessin pur et brillant coloris...
Du sujet, comme moi, vous vous êtes épris?

LE COMTE.

Oui, Monsieur.

M. ANTOINE.

Ce tableau vaut tout un long poëme.
Danaë, s'enflammant pour de l'or, c'est l'emblême
De la séduction qu'opèrent les écus,
Ce sont tous les devoirs facilement vaincus;
Danaë, voyez-vous, c'est l'époque actuelle,
Prostituée à qui fait pleuvoir l'or sur elle.
N'est-il pas vrai, monsieur?

LE COMTE, tournant le dos à M. Antoine, à part.

Cet homme est assommant.

LAURENCE, souriant, à part et se levant Isabelle vient près de M. Antoine (1).

Le comte est furieux.

M. ANTOINE, le doigt sur le front, à part.

Ah!

LE COMTE, à Laurence.

Madame...

M. ANTOINE, interrompant le comte.

Au moment
Où, dans votre voiture, acceptant une place,
Je montais, un jeune homme approchant, à voix basse
Vous a parlé, Monsieur: me diriez-vous son nom?

LE COMTE, sèchement.

Rosebourg.

M. ANTOINE.

Le duc?

LE COMTE.

Oui.

M. ANTOINE.

Merci... J'ai cru... mais non.

(1) Isabelle, M. Antoine, le Comte, Laurence.

ISABELLE, attirant à elle M. Antoine.

A qui ressemble-t-il?

M. ANTOINE, à Isabelle.

Pour la taille et pour l'âge,
Au fils de mon meunier... absent de son village.

LE COMTE, à Laurence.

Je vous quitte un instant, madame; mais je veux
Montrant M. Antoine.
Vous donner le moyen d'écarter ce fâcheux,
Cet Argus, qui m'a mis le cœur à la torture,
Et je reviens auprès de vous parler... peinture.
(Il salue et sort.)

## SCÈNE II

LAURENCE, M. ANTOINE, ISABELLE.

M. ANTOINE, riant.

Je l'ai fort ennuyé!

LAURENCE.

Tant mieux... D'un cauchemar
Vous m'avez délivrée... Ah! quel heureux hasard
Me fit vous rencontrer au Salon... où le comte
A son bras m'affichait?... Vous comprites ma honte.
Elle tend la main à M. Antoine.
Merci!... Voyez pourtant, monsieur Antoine, à quoi
M'expose mon mari.

M. ANTOINE.

Parbleu, si je le voi!
Il est ambitieux jusqu'à vous compromettre.

LE CONCIERGE, à Laurence.

Dans ma loge, en rentrant, j'ai trouvé cette lettre.
(Le concierge donne la lettre à Laurence, et, s'approchant de M. Antoine, lui remet un billet.)

Et pour vous ce billet.

(Le concierge sort.)

LAURENCE, ouvrant la lettre.

C'est de Gaston.

(Isabelle vient près de Laurence.)

M. ANTOINE, ouvrant le billet.

Gaston
M'écrit également.

ISABELLE, à elle-même.

Quel motif, au Salon,
L'a privé de venir?

LAURENCE, ayant lu la lettre.

Ah! le pauvre jeune homme!
Victime d'un fripon pour une forte somme,
Sa mère est engagée et ne peut la payer...
Lui n'a rien...

ISABELLE, vivement.

Mais, mon père? Il faudrait essayer...
Il aime tant sa sœur!

LAURENCE.

On a tenté l'épreuve
Sans succès.

M. ANTOINE.

Hors sa banque, est-il rien qui l'émeuve?
Jamais ambitieux n'a connu la pitié.

LAURENCE, à M. Antoine.

Le billet?

M. ANTOINE, lisant.

« Cher Antoine, au nom de l'amitié,
» Vendez ma *Danaë*... Donnez-la... Quelque ladre,
» S'il n'achète la toile, achètera le cadre...
» C'est du pain pour ma mère!... » (Cessant de lire.)
Oh! pour elle et pour toi,
Noble enfant, j'ai du pain, Dieu merci, sous mon toit.

ISABELLE, avec désespoir.

Ne pouvoir, quand il souffre, à celui que l'on aime,
Rien donner que les pleurs que l'on verse soi-même!

LAURENCE.

Gaston espère en moi... mais que puis-je pour lui?
Réfléchissant. A M. Antoine.
J'y songe!... et pourquoi pas?... Voulez-vous m'aider?

M. ANTOINE.

Oui.
Et de grand cœur, ma foi!

LAURENCE, à Isabelle.

Rentrez chez vous, ma fille.
Calmez-vous... A mes yeux une espérance brille.
Monsieur Antoine et moi nous complotons ici
En faveur de Gaston.

ISABELLE.

En ma faveur aussi.
(Elle sort. Laurence la conduit. — M. Antoine passe à droite)

## SCÈNE III

M. ANTOINE, LAURENCE (1).

LAURENCE.

Agissons sur-le-champ... le moment est suprême.
Il faut sauver Gaston, Cassolard et... moi-même.
Le lâche!...

M. ANTOINE.

Expliquez-vous, madame, s'il vous plait.
Je suis un vieil ami.

LAURENCE.

Le désastre est complet....

M. ANTOINE.

Mais enfin...

LAURENCE.

Mon mari, jusqu'au dernier centime,
Est dépouillé... le comte en a fait sa victime.

(1) Laurence, M. Antoine.

La lettre de Gaston m'a livré le secret :
De sa banque espérant obtenir le décret,
Il s'est pris, pauvre dupe, aux mensonges du comte.

M. ANTOINE.

Un esprit abusé croit tout ce qu'on lui conte.

LAURENCE.

Il faut qu'il rende gorge; il faut avoir raison
D'un pirate qui vient piller notre maison.
Le comte va venir.

M. ANTOINE.

J'en étais sûr, Madame.
Il sait mal déguiser le désir qui l'enflamme...
Mais il est téméraire... et ne risquez-vous rien?

LAURENCE.

Le but double la force et grandit le moyen.
Une femme, d'ailleurs, qui veut rester honnête,
Peut sans danger aucun braver un tête-à-tête.
Il m'aime... et c'est pourquoi j'espère en ce moment.
Quand le cœur est épris, la main s'ouvre aisément.
Le comte est amoureux, et le comte est prodigue :
Double chance!... Il suffit de bien voiler l'intrigue.
Donnez-moi votre carte... et rentrez de ce pas
A votre hôtel... J'entends le comte... Il ne faut pas
Qu'il vous trouve avec moi.....

(Laurence conduit M. Antoine vers la deuxième porte à droite.)

Par ici, je vous prie.
Une issue est au bout de cette galerie.....

(Laurence ouvre la porte latérale, et pendant que le comte entre par la porte du fond, elle dit quelques mots à l'oreille de M. Antoine, qui est déjà en dehors. — Laurence, en revenant, pose la carte de M. Antoine sur un guéridon.)

## SCÈNE IV

LE COMTE, LAURENCE (1).

LE COMTE, *à part.*

La place est dégarnie; on peut risquer l'assaut.

LAURENCE, *à part.*

Gardons jusques au bout le sang-froid qu'il nous faut.

LE COMTE.

Le motif qui vers vous me ramène, Madame...

LAURENCE.

N'est certes pas, Monsieur, un motif que je blâme...
J'y suis très sympathique, au contraire.....

LE COMTE.

Vraiment?

LAURENCE.

N'obéissons-nous pas au même sentiment?

LE COMTE.

Ah! vous n'ignorez point...?

LAURENCE.

Un mot, pas davantage,
Suffit à révéler un goût que l'on partage.

LE COMTE, *vivement.*

Un goût!... Mieux que cela, Madame... de l'amour!

LAURENCE, *allant au canapé.*

Oui, l'amour des tableaux. J'en raffole, à mon tour,
Et je sens, au plaisir que j'éprouve moi-même,
Qu'il est doux de parler des choses que l'on aime.

*(Elle lui fait signe de prendre un siége.)*

(1) Le Comte, Laurence.

Je conçois qu'au sortir de l'Exposition.
Vous veniez, tout rempli de votre émotion,
Sur l'avenir d'un art moins heureux que tout autre,
Fixer mon jugement en m'énonçant le vôtre.
Cet intérêt pour l'art, Monsieur, vous fait honneur,
Et l'amour des tableaux complète un grand seigneur.

LE COMTE, posant son chapeau sur le guéridon, prenant un des siéges et venant s'asseoir auprès de Laurence (1).

Si j'ai pour les tableaux un grand faible dans l'âme,
L'art n'est pas seulement ce que j'aime, Madame.
L'art, c'est l'illusion : l'œil en est enchanté;
Mais le cœur a besoin de la réalité.
L'œil, dans un beau portrait, de l'art subit l'empire;
Le cœur, Madame, veut un tableau... qui respire.

LAURENCE.

Et le cœur a raison... Mais, cet objet charmant,
Vous l'avez sur vos pas rencontré fréquemment.
Si j'en crois certains bruits qui courent par le monde,
Monsieur, votre odyssée en conquêtes abonde.

LE COMTE.

Conquêtes de l'orgueil... où le cœur n'est pour rien.
Madame, ce que vaut l'amour, je le sais bien...
Vous me l'avez appris...

LAURENCE.

Moi?... J'aime que l'on rie,
Monsieur: mais le sujet à la plaisanterie
Ne prête guère.

LE COMTE.

Aussi, je ne plaisante point.

LAURENCE.

La déclaration est à brûle-pourpoint.

LE COMTE.

Pardonnez... J'espérais, et j'ose vous le dire,
Que déjà dans mon cœur le vôtre aurait pu lire.

(1) Laurence, le Comte.

Quelques mots, tout à l'heure, égarant mes esprits,
M'ont fait croire un instant que vous m'aviez compris.

LAURENCE.

Les femmes, quelquefois, ne doivent pas comprendre.

LE COMTE.

Madame, à l'évidence il faut pourtant vous rendre.
Si vous doutiez hier, doutez-vous aujourd'hui?
Mon secret, maintenant, de mes lèvres a fui.....
Depuis que, vous voyant un jour, sans vous connaître,
Je me sentis soudain ému dans tout mon être,
Oui, depuis cet instant, qui pour moi fut si doux,
Ma pensée et mes pas sans cesse allaient vers vous.....
Mais de ces gens chez qui la médisance veille,
Redoutant à la fois et les yeux et l'oreille,
Par prudence, j'ai dû, sous un air de froideur,
De mon amour longtemps dissimuler l'ardeur.....
Et c'est bien, je l'affirme, une amère souffrance
Que d'aimer et toujours feindre l'indifférence;
Que d'avoir, calculant les dangers d'un aveu,
Le visage glacé quand le cœur est en feu...
J'avais cru que ma part au Salon serait belle,
Ce matin... mais j'avais compté sans Isabelle,
Sans ce Monsieur Antoine, à mes pas attaché,
Éternel importun, qui ne m'a pas lâché...
Enfin, l'occasion que j'ai tant poursuivie,
Je la saisis au vol... Le bonheur de ma vie
Dépend de vous... D'un mot, votre cœur attendri,
Madame, peut m'ouvrir le ciel...

LAURENCE.

Et mon mari?

LE COMTE.

Votre mari?

LAURENCE.

Mais oui!

LE COMTE.

L'argument est vulgaire...

Vous, sûre d'être aimée, étant sûre de plaire,
Vous vous résigneriez, abdiquant tous vos droits,
A subir de l'hymen l'esclavage bourgeois?
Et pour un... Cassolard, que seul le lucre tente,
De votre âme artistique antithèse constante,
Oui, pour un Cassolard, le plus lourd des esprits,
Qui possède un trésor et n'en sait pas le prix,
Vous vous immoleriez, conjugale victime?...
Un vieil époux aurait le monopole intime
De votre cœur?... A lui, ce magnifique don?...
Qu'il ait vos soins, d'accord! Mais votre amour, fi donc!
Il faut qu'une âme ardente à la vôtre réponde...
Et puis, oubliez-vous ce que l'on doit au monde?...
On n'est pas jeune et belle uniquement pour soi.
Le monde vous invite à le charmer... et moi,
Heureux, fier, le cœur plein d'un amoureux mystère,
J'applaudirai... Ce soir, on danse au ministère:
J'ai demandé pour vous une invitation.

LAURENCE, se levant et passant à droite.

Je vous sais gré, Monsieur, de cette attention;
Mais le monde à briller vainement me convie;
Je trouve mon bonheur où je cache ma vie.
L'âge n'a point glacé le cœur de mon mari;
J'y règne en souveraine, et mon règne est chéri;
C'est rare!... Cassolard est loyal...

LE COMTE, debout (1).

Je l'estime...

LAURENCE.

De vouloir s'enrichir vous lui faites un crime,
Vous, comte, qui, prenant mon mari par la main,
Voulez des millions lui frayer le chemin?
Vous qui vous êtes fait, proclamant son génie
L'apôtre du... coton!

LE COMTE.

Je flatte sa manie.

(1) Le Comte, Laurence.

LAURENCE.

Généreux envers moi...

LE COMTE, vivement.

Qui ne le serait pas,
Madame!... Je voudrais semer l'or sous vos pas,
S'il devait vous prouver l'amour que je vous jure.

LAURENCE, revenant à gauche (1).

Laissons là votre amour... Parlons un peu peinture..
N'êtes-vous pas venu, comte, ici tout exprès?...
Moi, je ne trouve pas que l'art soit en progrès.
Les maîtres au Salon n'ont que de pauvres toiles.
Qu'en dites-vous, Monsieur?

LE COMTE, amoureusement.

Je dis que les étoiles,
Celles dont les rayons illuminent les cieux,
Madame, ont dû souvent jalouser vos beaux yeux.

LAURENCE.

Dorat a bien vieilli, comte!... Au fond de la salle,
Vers la gauche, au-dessous d'une œuvre colossale,
Vous avez vu, Monsieur, ce ravissant tableau?...

LE COMTE.

Je n'ai rien vu que vous, au Salon.

LAURENCE.

Nul pinceau
Ne fit preuve jamais d'une verve pareille;
C'est achevé, parfait; l'artiste a fait merveille...

LE COMTE, se souvenant.

*Danaë*... dont Monsieur Antoine nous parlait?

LAURENCE.

*Danaë*, justement.

LE COMTE.

Ah! ce tableau vous plait?...

(1) Laurence, le Comte.

LAURENCE.

Beaucoup, je vous l'avoue... et jamais, de ma vie,
Œuvre d'art à ce point ne m'avait fait envie.

LE COMTE, sous l'influence d'une idée soudaine, à part.

Bon! (Haut.) Ce tableau sans doute est à vendre?

LAURENCE.

Hélas! non.
Un heureux amateur le possède.

LE COMTE.

Et son nom,
Vous le savez, Madame?

LAURENCE.

Oui; mais la belle avance!
Le nom du possesseur m'ôte toute espérance:
Il tient à cette toile autant qu'à son trésor
Tient un avare.

LE COMTE.

Si quelqu'un la couvrait d'or...

LAURENCE.

Ce quelqu'un-là perdrait sa peine... j'en suis sûre.
Avec une intention marquée.
Sans cela, mon mari tenterait l'aventure.

LE COMTE.

Cassolard échoûrait où je puis vaincre, moi.

LAURENCE.

Vous connaissez bien mal monsieur Antoine.

LE COMTE.

Quoi!
C'est lui, l'amateur?

LAURENCE.

Lui.

LE COMTE.

(A part, bien résolu.) Cet exhumé de Sparte!
Il faut que je le trouve.

(Le comte, voulant prendre son chapeau placé sur le guéridon, y voit la carte de M. Antoine.)

Eh! n'est-ce pas sa carte?

Mais oui... (Lisant.) Monsieur Antoine, hôtel de... C'est cela!

LAURENCE, montrant la carte que le comte serre dans la poche de son habit.

Que faites-vous?...

LE COMTE, d'un ton victorieux, indiquant du doigt un point du lambris.

Demain, le tableau sera... là!

LAURENCE.

Chez moi?... non.

LE COMTE, avec passion.

Je vous aime!

LAURENCE.

Oh! la raison est bonne!
Je suis reconnaissante et rends quand on me donne.
Recevoir... ce serait m'engager.

LE COMTE.

Eh! non pas.
J'attendrai que l'amour...

LAURENCE.

On vient... parlez plus bas.

LE COMTE.

Vous acceptez?...

LAURENCE.

(Cassolard paraît au fond.)

Quoi donc?

LE COMTE, pressant les mains de Laurence avec émotion.

Vous acceptez, madame!...

A part en gagnant la gauche.

Avec l'or du mari, j'aurai conquis la femme.

S'en allant et montrant Laurence.

Voilà ma Danaë, je serai Jupiter!

(Au moment où le comte va sortir, il rencontre Cassolard, qui est déjà entré et qui l'a vu pressant les mains de Laurence.)

CASSOLARD, fâché.

Comte!

LE COMTE.

Le privilége est signé; j'en suis fier...
Je vais hâter l'envoi de l'important message.

(Il sort.

## SCÈNE V

LAURENCE, CASSOLARD [1].

CASSOLARD.

O fortune!... D'où vient cet étrange visage?
Et pourquoi gardez-vous un silence alarmant?
Le comte vous pressait les mains bien tendrement...

LAURENCE, se remettant de l'émotion causée par la fin de la scène précédente, et souriant.

Le comte est fort aimable.

CASSOLARD.

Et vous le laissiez faire?...

LAURENCE.

L'en avoir empêché, c'eût été vous déplaire.

CASSOLARD.

Il abuse...

LAURENCE.

Le comte est votre ami.

CASSOLARD.

D'accord.

LAURENCE.

Votre protecteur.

CASSOLARD.

Oui.

LAURENCE.

Le fâcher est un tort.

CASSOLARD.

J'en conviens.

LAURENCE.

Je n'ai pas commis cette folie.

CASSOLARD.

Loin de là.

LAURENCE.

Je ne suis pas... trop mal?

CASSOLARD.

Très jolie.

[1] Laurence, Cassolard.

LAURENCE.

C'est ce que dit le comte.

CASSOLARD.

Il fait preuve de goût.

LAURENCE.

Il m'aime.

CASSOLARD.

L'impudent!

LAURENCE.

Vous n'êtes pas au bout.

CASSOLARD.

Comment?...

LAURENCE.

Il ne veut pas aimer... pour rien.

CASSOLARD.

Le traitre!

LAURENCE.

Calmez-vous.

CASSOLARD.

Et de plaire... il a l'espoir?

LAURENCE.

Peut-être.

CASSOLARD.

Le lot du ridicule à mon front dévolu?...

LAURENCE, en riant.

En ce cas, mon mari, vous l'aurez bien voulu.

(Elle fait une profonde révérence à Cassolard, et sort par la porte à gauche.

## SCÈNE VI

CASSOLARD, seul.

Quoi! je serais?... Non pas; cela n'est pas possible!...
Ma femme riait... mais la chose est peu risible...
Et de ma cotonnade (ô bénéfice amer!)...
Si pourtant c'était là le profit le plus clair!...
Si le comte?... Il semblait triomphant... Sa figure
Rayonnait... Cette joie est de sinistre augure...

Et les badauds sur moi vont fixer leur regard,
Et me montrant du doigt : « C'est monsieur Cassolard,
» Diront-ils ; vous savez, ce mari débonnaire ;
» Le comte du Paillon l'a fait... millionnaire... »

Après réflexion.

Bah ! Je serais bien fou de me noircir l'esprit.
Je dois être content... puisque ma femme rit...
Mais ce soir un billet, limé de bonne sorte,
A notre grand seigneur interdira ma porte...
C'est prudent... Je sais bien que, poussant les hauts cris,
Le comte ira soudain dire dans tout Paris
Que je suis un ingrat... A ce coup je m'expose ;
Ma foi, j'aime encor mieux être ingrat... qu'autre chose !

Se frottant les mains.

Tout va bien ! tout va bien !... Mon astre s'est levé ;
Le jour de la récolte est enfin arrivé...

Avec exaltation.

A ma grandeur prochaine il m'est permis de croire !
Quel destin !... Allier la richesse à la gloire,
Me bâtir un palais pour mon âge caduc,
Et dans mon petit-fils me voir renaître duc !...
Je me salue en moi ! (On entend du tapage dans l'antichambre.)
Mais quel bruit à ma porte ?
C'est sans doute le comte... Il s'empresse ; il m'apporte,
De souscripteurs sans nombre en chemin escorté,
Le puissant privilége ardemment souhaité...
J'ai froid.... j'ai chaud... je tremble...

(Il tombe sur un siége, à droite.)

## SCÈNE VII

CASSOLARD, LES SOUSCRIPTEURS.

(Ils se tiennent un moment au fond, à gauche.)

PREMIER SOUSCRIPTEUR (1).

Ah ! le fripon !

DEUXIÈME SOUSCRIPTEUR.

Le drôle !

(1) 4e S', 1er S', 2e S', 3e S'. — Cassolard, assis.

TROISIÈME SOUSCRIPTEUR.

N'avais-je pas joué parfaitement mon rôle?

QUATRIÈME SOUSCRIPTEUR.

Et moi donc?

TOUS LES SOUSCRIPTEURS.

Et nous tous.

QUATRIÈME SOUSCRIPTEUR.

Il nous avait promis
Vingt francs.

PREMIER SOUSCRIPTEUR.

A moi, le double.

CASSOLARD, allant à eux.

Eh! c'est vous, mes amis?...
Accourus... ce matin?...

TOUS LES SOUSCRIPTEURS, descendant.

Oui, Monsieur.

CASSOLARD.

Pour souscrire...

TOUS LES SOUSCRIPTEURS.

Oui, Monsieur.

CASSOLARD, au milieu [1].

A ma banque?

QUATRIÈME SOUSCRIPTEUR, à part.

Une banque pour rire.

CASSOLARD.

Je fus touché, Messieurs, de votre empressement.

DEUXIÈME SOUSCRIPTEUR.

Vous en témoigneriez, au besoin?

CASSOLARD.

Hautement.

TROISIÈME SOUSCRIPTEUR.

Nous mettions à souscrire une ardeur sans pareille?

(1) 4e Sr, 1er Sr, Cassolard, 2e Sr, 3e Sr.)

CASSOLARD.

Certes.

QUATRIÈME SOUSCRIPTEUR.

J'ai crié fort?...

CASSOLARD.

J'en suis sourd d'une oreille.

QUATRIÈME SOUSCRIPTEUR, venant à Cassolard.

Je me suis cependant égosillé pour rien.

CASSOLARD.

Pour rien? Non, mon ami, non pas... Vous savez bien
Que mes bureaux, demain, s'ouvriront dès l'aurore...
Le livre où l'on s'inscrit, Messieurs, est vierge encore.
Vos noms étrenneront la liste.

PREMIER SOUSCRIPTEUR.

Grand merci!
Ce n'est pas cet espoir qui nous ramène ici.

DEUXIÈME SOUSCRIPTEUR.

Nous cherchons un coquin...

QUATRIÈME SOUSCRIPTEUR.

Un gueux qu'on devrait pendre.

CASSOLARD.

Si je sais?...

PREMIER SOUSCRIPTEUR.

En deux mots vous allez tout comprendre.
Nous sommes, voyez-vous, Monsieur, d'honnêtes gens,
Faisant un peu de tout, à jeun très obligeants,
Ne refusant jamais un service à personne,
Quand une pièce ronde à notre oreille sonne.
Du Paillon, votre ami, dès longtemps nous connait.
Hier, il vint nous trouver à notre estaminet,
Et nous dit, saluant en nous d'anciens confrères :
« Demain, chacun de vous, sur ses propres affaires,
» Prenant une heure au plus, veut-il me la donner,
» Et gagner un louis avant son déjeûner? »

— Accepté!... Nous traitions ainsi de confiance,
Sans exiger de lui qu'il nous payât d'avance.

QUATRIÈME SOUSCRIPTEUR.

Par malheur!

PREMIER SOUSCRIPTEUR.

Le prix fait, notre rusé gaillard
Reprend, d'un ton calin : « Un certain Cassolard,
» Un sot ambitieux, d'espèce peu commune,
» A Paris est venu, rêvant gloire et fortune.
» Cet imbécile-là....»

CASSOLARD.

Monsieur! vous m'insultez...

PREMIER SOUSCRIPTEUR.

C'est du Paillon qui parle, et je narre... Écoutez :
« Cet imbécile-là, d'une banque bouffonne
» A conçu le projet... Et pour lui je griffonne
» Une annonce au gros sel, factum désopilant,
» Que tout Paris va lire en se tenant le flanc...
» Or, demain, cette annonce, en style à grand tapage,
» Des journaux égaîra la quatrième page.
» Dès qu'elle aura paru, chez monsieur Cassolard
» Accourez comme gens qui se croient en retard.
» Proclamez cet oison l'aigle de l'industrie;
» Exaltez son coton, mettez de la furie
» A souscrire... Criez : les cris font de l'effet;
» Que le succès le grise... et le tour sera fait!... »

CASSOLARD.

Vous mentez!...

PREMIER SOUSCRIPTEUR.

Et pourtant, ce n'est pas tout encore :
Quand il faut nous payer, le fripon s'évapore.
Par un faux rendez-vous il égare nos pas...
Mais permettez qu'ici nous l'attendions?

CASSOLARD.

Non pas!
Sortez!

DEUXIÈME SOUSCRIPTEUR.

Si nous pouvions le tenir dans nos griffes!

CASSOLARD.

Un guet-apens, chez moi ?... Partez, tas d'escogriffes !

(Les souscripteurs remontent. — Cassolard passe à droite.)

PREMIER SOUSCRIPTEUR.

Le vieux fou !

DEUXIÈME SOUSCRIPTEUR.

Vieux ? Non pas ! C'est bien un fou tout neuf !

TROISIÈME SOUSCRIPTEUR.

Aux petites maisons, bonnetier de Paimbœuf !

QUATRIÈME SOUSCRIPTEUR.

Charenton tout entier va souscrire à ta banque.

CASSOLARD exaspéré.

Scélérats !

PREMIER SOUSCRIPTEUR.

A sa gloire il faut que rien ne manque :
Présentons cette tête aux badauds de Paris...
Les honneurs du triomphe à Cassolard !

(Les souscripteurs entourent Cassolard, qui se dégage et revient à gauche.)

CASSOLARD.

Vos cris
Ne m'épouvantent pas !....

(Il prend une pose tragi-comique.)

## SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE (1).

LE COMTE, ouvrant les deux battants de la porte d'un air triomphant.

Victoire ! Je suis maître
Du tableau !...

Reconnaissant les souscripteurs.

Qu'ai-je vu ?...

(Le Comte s'échappe, mais il a été vu par le premier souscripteur.)

PREMIER SOUSCRIPTEUR.

Du Paillon !... Ah ! le traitre !...

TOUS LES SOUSCRIPTEURS, abandonnant Cassolard, et s'élançant à la poursuite du Comte.

Nous l'attraperons bien !...

(1) Cassolard, le Comte, les Souscripteurs.

## SCÈNE IX

CASSOLARD, seul dans la plus grande agitation.

Non... Je n'ai pas rêvé...
Le comte... C'était lui!... Pourquoi s'est-il sauvé?...
Pourquoi dans ma maison ces satanés corsaires?...
(Méditant et se frappant le front.)
De financiers jaloux ce sont les émissaires...
J'en suis sûr... On en veut à ma banque... tant mieux!
Rien ne prouve un succès comme les envieux...
Armez-vous contre moi... tous! tous!... Cette bravade,
Messieurs, en mine d'or change ma cotonnade...
(On entend rire dans la coulisse.)

## SCÈNE X (1)

CASSOLARD, M. ANTOINE, LAURENCE, ISABELLE.
(Tous viennent du fond.)

M. ANTOINE, entrant le premier et riant aux éclats.

Ah! ah!...

ISABELLE, à M. Antoine, en le suivant.

Qu'avez-vous vu de si plaisant?...

M. ANTOINE, riant toujours.

Ah! ah!...
On ne peut, qu'à Paris, rire comme cela!

LAURENCE, à M. Antoine.

Mais de quoi riez-vous?...

M. ANTOINE.

J'ai tant ri que j'en pleure.
Le Comte, à mon hôtel, est venu tout à l'heure.

(1) Cassolard, Laurence, M. Antoine, Isabelle.

CASSOLARD.

Pour te voir?

M. ANTOINE.

Pour me voir.

LAURENCE, bas à Antoine.

Et le tableau?

M. ANTOINE, bas à Laurence.

Vendu!

(Haut.)

Il s'en va. Je le suis (de loin, bien entendu).
Sa calèche bientôt le dépose à ta porte.
Il entre... et, tout à coup, suivi d'une cohorte
D'estafiers, le voilà qui revient en courant.
La bande l'injurie, et notre homme lui rend
Les gros mots qu'elle lance. On l'attaque; il riposte.
La garde arrive... On va tous les mener au poste,
Quand, au nom de la loi, soudain quatre recors,
Du Comte s'approchant, l'appréhendent au corps...
Et du Paillon (c'est là le beau de l'aventure)
Est conduit à Clichy dans sa propre voiture.

(Il rit aux éclats.)

CASSOLARD, à lui-même.

Si c'était vrai?... Mais non!

LAURENCE, à son mari.

Eh! réjouissez-vous...
Car du comte, en secret, n'étiez-vous pas jaloux?

(Cassolard fait un signe de mauvaise humeur.)

M. ANTOINE, à Cassolard.

Ton du Paillon, ce fat chez qui la ruse abonde,
C'est ce qu'on nomme en grec... un filou du grand monde.
Il prodiguait l'or... Mais les fripons généreux
Pour la bourse d'autrui sont les plus dangereux.

A Cassolard, qui s'agite

Oh! ne te trouble pas... Les gens de ce calibre
Même sous les verroux respirent un air libre;
De sa cage l'oiseau plus pimpant sortira :
Le matin à Clichy, le soir à l'Opéra!

CASSOLARD.

Le comte du Paillon, lui, prisonnier pour dettes!
La sotte invention!... A d'autres tes sornettes!...
Tais-toi, mauvais plaisant!...

(Gaston entre, un journal à la main.)

## SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, GASTON [1].

CASSOLARD, allant vers son neveu.

Je t'attendais, Gaston;
Parle, et sois franc surtout... Dis-moi, s'occupe-t-on
De ma banque?

GASTON.

Oui, beaucoup.

CASSOLARD, à M. Antoine, le narguant.

O rieur sans cervelle!

GASTON.

Tous les journaux du soir ont donné la nouvelle;
Votre nom fait grand bruit.

CASSOLARD, à M. Antoine, avec joie.

As-tu bien entendu?

A Gaston.

Le décret, n'est-ce pas, le décret est rendu?

GASTON, à Cassolard, en lui donnant un journal ouvert, et lui désignant du doigt un article.

Non..., mais lisez toujours : le fait vous intéresse.

CASSOLARD, prenant le journal et lisant.

« On annonce, au moment où nous mettons sous presse,
» Que du Paillon vient d'être arrêté... »

GASTON, à lui-même.

Mais trop tard!

CASSOLARD, décontenancé, lisant.

« Un pigeon financier, du nom de... Cassolard,

[1] M. Antoine, Cassolard, Gaston, Laurence, Isabelle.

» Aux mains de du Paillon laisse toutes ses plumes...

(Cassolard, étourdi, abattu, donne le journal à M. Antoine, qui reprend la lecture de l'article, et passe à l'extrême gauche.

M. ANTOINE, lisant.

» Une amusante histoire à faire dix volumes !
» Ce Cassolard rêvait un coton fabuleux;
» Mais, pendant ce temps-là, des hommes généreux,
» Sans aller le chercher plus loin que l'Algérie,
» Ont trouvé l'aliment qui manque à l'industrie;
» Il était, lui, le rêve; eux, la réalité,
» Et ceux-là du pays auront bien mérité ! »

CASSOLARD, furieux.

Du Paillon m'a volé.

M. ANTOINE.

Tu consens à le croire?...
Enfin !

CASSOLARD.

Vit-on jamais fourberie aussi noire?

M. ANTOINE.

L'amour du gain souvent aveugle la raison,
Et l'ambitieux court au devant du fripon.
Moins de goujons pendraient aux hameçons perfides,
Si de tout ce qui flotte ils n'étaient point avides;
Moins de dupes mordraient à de grossiers appâts
Si leur cupidité ne les affamait pas.

CASSOLARD, tristement.

Ma ruine est complète!... Et ma sœur!...

GASTON.

Pauvre mère!

M. ANTOINE.

Son fils paîra.

GASTON.

Comment?

CASSOLARD, à M. Antoine, désignant Gaston.

Lui!... Raillerie amère!

M. ANTOINE, à Cassolard.

Je ne ris pas.

A Gaston, en lui donnant des billets de banque.

Gaston, te voilà riche... Prends.
J'ai vendu ton tableau... quarante mille francs!

GASTON, dans la joie.

Qui l'a payé ce prix?

CASSOLARD.

Un financier, j'augure.

GASTON.

Un prince russe?...

M. ANTOINE.

Regardant Laurence.

Un grand amateur de... peinture :
Le comte du Paillon... C'était au bon instant;
Car...

CASSOLARD, interrompant.

Avec mes billets il a payé?...

M. ANTOINE.

Comptant.

GASTON, montrant ses billets à Cassolard.

Mon oncle...

M. ANTOINE, s'interposant.

On règlera les comptes en famille;

A Cassolard, montrant Gaston.

Car, c'est bien entendu, tu lui donnes ta fille?

CASSOLARD. A lui-même.

Sans doute... et de bon cœur... Ce faux duc allemand,
Je l'aurais pris pour gendre!

M. ANTOINE, à Gaston et à Isabelle.

(Montrant Laurence.) Et vous, sincèrement,
De tout ce qu'elle a fait remerciez madame.

LAURENCE, faisant passer Gaston près d'Isabelle.

Leur bonheur est le mien.

CASSOLARD, à M. Antoine.

Mais qu'a donc fait ma femme?

M. ANTOINE, à Cassolard, en l'amenant à Laurence.

Elle a fort bien parlé... peinture. En vérité,
Aurait-elle fait plus, tu l'aurais mérité (1).
Ah! que je suis heureux de m'être mis en route!
Tu m'as bien amusé.

CASSOLARD.

Je sais ce qu'il m'en coûte.
Le plus clair de mon bien pour toujours est parti
En loyer, prospectus; mais je t'ai diverti.

M. ANTOINE.

Maintenant, te voilà guéri, je le suppose?

CASSOLARD.

Mon canal africain est une belle chose,
Et les gros millions sont bien appétissants...
Avec regret.
Mais cette heure n'est pas la mienne, je le sens.
En attendant venir mon heure solennelle,
Je retourne à Paimbœuf vendre de la flanelle.

(1) M. Antoine, Cassolard, Laurence, Gaston, Isabelle.

FIN DU SECOND ET DERNIER ACTE.

---

## VARIANTE

Acte premier, scène IX, page 140.

Pour accélérer le mouvement de cette scène, on peut réduire aux vers suivants la tirade du Comte :

. . . Sans doute, ni vous ni moi n'y songions guère;
Mais d'un État puissant, qui, de son œil jaloux
Lorgne les grands destins qui se lèvent pour nous,
Hier, l'ambassadeur a, d'un air fort maussade,
Fait un *casus belli* de votre... cotonnade.
Le ministre, homme sage, avise... et c'est pourquoi
De votre privilége il retarde l'envoi.

SUR LES

# OBSERVATIONS PLUVIOMÉTRIQUES

## FAITES DANS L'AQUITAINE

(Sud-ouest de la France)

DE 1714 A 1860

PAR V. RAULIN (1)

F

### INTRODUCTION

Les données météorologiques les plus importantes pour la géologie et l'agriculture, ne sont pas celles qui ont rapport aux vents et à la pression atmosphérique : ce sont certainement, d'une part, la température et sa distribution; et de l'autre, la quantité d'eau qui arrive annuellement à la surface du sol, sous forme de pluie, de neige ou de grêle, et sa répartition entre les différents mois et saisons.

Les observations pluviométriques sont aussi celles qui semblent les plus faciles à faire et les moins sujettes à erreur, surtout lorsqu'il s'agit d'établir les rapports qui existent entre les quantités d'eau qui tombent pendant les diverses périodes de l'année.

(1) Ce travail a été annoncé au Congrès scientifique de France le 25 septembre 1861 (*Compte rendu du Congrès*, t. I, p. 520), et présenté à l'Académie le 20 mars 1862.

Un grand nombre d'observations ont été faites par beaucoup de personnes s'intéressant aux progrès de la météorologie, dans cette vaste région triangulaire dont les trois angles sont situés aux Sables-d'Olonne, à Carcassonne et à Bayonne, et que l'on peut désigner sous le nom d'Aquitaine.

C'est à Bordeaux qu'elles prirent naissance il y a un siècle et demi, et c'est de ce centre, plus scientifique peut-être dans le XVIII$^e$ siècle qu'aujourd'hui, que partit le signal des observations météorologiques dans le S.-O. de la France. En effet, on voit en 1714 Sarrau de Boynet commencer une série, poursuivie après sa mort, à partir de 1739, par Sarrau de Vezins, son fils, jusqu'en 1770; leur ami F. de Vivens, à Clairac, les imita pendant plusieurs des années 1746-51; et il en fut de même par Marcorelle, à Toulouse, de 1747 à 1756. Vers la fin de leur existence, de 1765 à 1767, de Romas leur correspondant, fit des observations à Nérac; et dans les mêmes année, Romieu et Poitevin inaugurèrent à Montpellier une série, continuée en 1806 par le fils de ce dernier.

C'est encore Bordeaux qui, dans le S.-O., répondit le premier au vœu exprimé par la Société royale de Médecine de Paris. Guyot et le D$^r$ de La Mothe commencèrent en 1776 des observations, qui furent imitées : l'année suivante, à la Rochelle, par Seignette, secrétaire de l'Académie; en 1778, à Poitiers, par le D$^r$ de La Mazière; en 1782, à Saint-Sever, par le D$^r$ Dufour père. Sur divers points du Canal du Midi, à Toulouse, à Saint-Ferréol, à Trèbes, furent entreprises en 1783 des observations pour la plupart malheureusement égarées aujourd'hui, si ce n'est perdues.

La Révolution n'entrava pas celles de Poitiers, de Saint-Sever et de Montpellier, qui furent continuées sans interruption jusqu'en 1818. Lorsque le calme fut revenu, deux séries, qui devaient être longues, furent commencées aux deux extrémités de la région : l'une en 1797, à Sorèze, par le D$^r$ Clos, qui la

poursuivit jusqu'à la fin de sa vie en 1844; l'autre à Niort, en 1800, par le Dr Guillemeau, qui venait à peine de cesser ses observations, lorsque la mort le surprit à l'âge de quatre-vingt-sept ans, en mai 1853.

L'année 1805 vit commencer à l'Observatoire de Toulouse, par D'Aubuisson de Voisins, une série qui est continuée sans lacunes depuis 1835 par M. Petit. En 1810, à l'instigation de Fleuriau de Bellevue, de Monroy entreprit à Courçon, près des marais de la Sèvre-Niortaise, une série qui dure encore par les soins de M. Vincent fils. Dans la partie orientale, l'administration du Canal du Midi fit faire des observations, à partir de 1809 à Toulouse, de 1821 à Saint-Ferréol, et de 1829 à Castelnaudary.

Après 1818, il ne se faisait plus d'observations pluviométriques qu'à Niort et à Courçon, dans la partie de l'Aquitaine située à l'O. du méridien de Toulouse. C'est Graulhié qui, en 1833, inaugura à Espalais, près d'Agen, une série qu'il poursuivit pendant vingt et un ans, jusqu'à sa mort. De 1838 à 1846, des observations furent faites à Marmande par l'ingénieur Baumgarten. En 1840, une année après la création de la Faculté des Sciences de Bordeaux, M. Abria a commencé une série qui, malgré quelques petites interruptions, se poursuit toujours. Depuis 1848, une nouvelle série est exécutée concurremment, sur un autre point de la ville, par M. Petit-Lafitte, professeur d'agriculture.

De 1849 à 1852, depuis le commencement de la publication de l'*Annuaire météorologique de la France,* une douzaine de séries ont été entreprises dans les diverses parties de la région, ainsi qu'un nombre égal d'autres, de 1856 à 1859. Il suffit de dire ici que bon nombre d'entre elles s'exécutent par les soins des ingénieurs des ponts et chaussées, et que chaque jour il est tenu note de la quantité d'eau tombée.

« Les observations pluviométriques faites jusqu'ici n'inspirent que peu de confiance, a dit M. Renou [1]; selon que les instruments sont d'un diamètre plus ou moins grand, suivant qu'on les élève et qu'on les expose plus au vent, les hauteurs de pluie que l'on constate au bout de l'année sont fort différentes, et ces différentes circonstances de l'observation ne sont jamais décrites par les observateurs anciens. M. Raulin a bien dit que les observations (de Bordeaux) ont été faites par le père et le fils avec le même instrument, à savoir le pluviomètre de La Hire, c'est à dire avec un bassin carré de deux pieds de côté : dans le long intervalle qu'embrasse cette série, des changements survenus dans la construction des édifices peuvent avoir eu lieu, comme à l'Observatoire de Paris, et avoir amené le déplacement du pluviomètre, et par suite avoir changé la hauteur de pluie annuelle apparente.

» Ces changements apparents dans la hauteur sont arrivés dans plusieurs endroits, notamment à Nantes et à Dunkerque; M. Renou estime qu'on peut faire varier ainsi la quantité de pluie du simple au double. Dans les pluviomètres, toutes les erreurs sont en moins, de même que dans le thermomètre elles sont toutes en plus; aussi, presque partout les températures moyennes paraissent diminuer, et les quantités de pluie augmenter. »

Je répondis alors que les anciennes observations me semblaient donner avec exactitude les quantités relatives d'eau tombée dans chaque mois et dans chaque saison; que, par rapport aux quantités absolues, elles n'étaient peut-être pas aussi inexactes que M. Renou était porté à le supposer, puisque entre le maxima observé par les Sarrau en 1728 : 1004mm7, et celui de M. Abria en 1860 : 1052mm5, il n'y a qu'une différence de 1,20e en moins.

[1] Lorsque je présentai à Paris un résumé de certaines parties de ce travail, en avril 1863. (*Rev. des Soc. sav.*: Sciences, t. III, p. 296-7.)

Aux météorologistes qui seraient disposés à adopter sans restrictions l'opinion émise par un homme aussi compétent en météorologie que M. Renou, je pourrais répondre, mieux que je ne l'ai fait le 9 avril, par ces lignes, écrites cinq années auparavant par M. Trouessart, professeur de physique à la Faculté de Poitiers, au commencement de son résumé des observations du Dr de La Mazière :

« Cette longue série d'observations [1], faites, pendant près d'un demi-siècle, par la même personne, dans la même maison, avec les mêmes instruments, en rend les résultats précieux pour la météorologie de Poitiers. Les erreurs des instruments et les erreurs personnelles de lecture ont plus de probabilité de se trouver toujours dans le même sens. Si les grandeurs absolues des résultats peuvent être en excès ou en défaut, il y a beaucoup moins de chances pour que les erreurs affectent les grandeurs relatives; or, ce sont ces dernières qui importent le plus, lorsqu'on cherche les lois de succession des variations atmosphériques. En outre, l'habitude de faire constamment les mêmes observations, donne à l'observateur une habileté, une rapidité et une sûreté de coup d'œil que rien ne remplace. La persévérance seule de M. de La Mazière à poursuivre ces observations, sans souffrir le moindre dérangement, serait déjà un préjugé en faveur de leur exactitude, si on ne savait d'ailleurs, par le témoignage de sa famille et de tous ceux qui l'ont connu, le soin consciencieux et la régularité qu'y mettait, comme dans tout ce qu'il faisait, cet honorable médecin. Rien ne le détournait du cours régulier de la vie qu'il s'était tracée... Il serait probablement difficile de trouver un autre exemple de semblables observations aussi longuement et aussi régulièrement suivies par un seul homme. On n'éprouve qu'un regret, c'est

[1] *Rev. des Soc. sav.*, t. IV, p. 759-60. 1858.

que ces observations n'aient pas été faites à une époque où la science étant plus avancée, ce dévouement si rare et si désintéressé eût pu être plus utilement employé. Mais telles qu'elles sont, c'est encore une mine très riche pour la météorologie de Poitiers, et l'on doit en être fort reconnaissant à M. de La Mazière. »

Eh bien! « ce dévouement si rare et si désintéressé, » qui s'était soutenu pendant quarante et un ans, et dont M. Trouessart croyait que « il serait probablement difficile de trouver un autre exemple, » trois observateurs, médecins aussi, en ont fait preuve, et souvent même pendant plus longtemps, dans les autres parties de l'Aquitaine : Guillemeau, à Niort, pendant cinquante-trois ans; Dufour père, à Saint-Sever, pendant trente-sept ans, et Clos, à Sorèze, pendant quarante-huit ans.

De ces observations si nombreuses, et si importantes pour faire connaître la constitution pluviale de la région, la plupart sont restées entièrement inédites; d'autres n'ont été publiées qu'en résumé; un petit nombre seulement l'ont été mensuellement pour chaque année.

Celles qui sont inédites se trouvent, soit dans les archives des Sociétés savantes ou dans les bibliothèques publiques, soit entre les mains des observateurs eux-mêmes ou de leurs héritiers, où elles courent le risque d'être perdues, au moins pour la science. N'est-il pas profondément regrettable qu'il n'ait encore été presque rien publié des séries d'un demi ou d'un tiers de siècle, faites par de zélés, consciencieux et persévérants observateurs ou promoteurs, tels que le D[r] de La Mazière, à Poitiers; le D[r] Guillemeau, à Niort; Fleuriau de Bellevue, dans l'arrondissement de la Rochelle; les Sarrau de Boynet et de Vezins, à Bordeaux; le D[r] Dufour, à Saint-Sever; les ingénieurs du Canal du Midi, à Toulouse, à Castelnaudary et à Saint-Ferréol; le D[r] Clos, à Sorèze; et tant

d'autres qui, pour avoir observé pendant un moins grand nombre d'années, n'en ont pas moins rendu de grands services à la météorologie, à l'agriculture et aux travaux publics?

Quant aux séries de près d'un quart de siècle de M. Abria à la Faculté des Sciences de Bordeaux; de Graulhié, dans l'arrondissement d'Agen; de M. Petit, à l'Observatoire de Toulouse, etc.; et d'autres, en plus grand nombre, embrassant à peu près une période décennale, celles qui ont vu le jour sont disséminées dans une multitude de recueils provinciaux ou parisiens, voire même dans des journaux politiques, qu'il n'est pas facile d'avoir tous à sa disposition, même à Paris. De nombreux obstacles s'attachent donc au rapprochement et à la comparaison de ces observations, qui, en outre, sont exprimées, les unes en mesures anciennes, les autres en mesures métriques.

Pendant les dix années qui viennent de s'écouler, j'ai profité avec soin de toutes les occasions pour recueillir tout ce qui a été publié relativement à la grande région naturelle qui est l'objet de mes études géologiques (1), et depuis deux

(1) Comme ouvrages généraux dans lesquels se trouvent des documents pluviométriques sur l'Aquitaine, je dois citer ici :

Cotte : *Traité de Météorologie*. In-4°. 1774.
— *Mémoires sur la Météorologie*. 2 vol. in-4°. 1788.
*Mém. de la Soc. roy. de Méd.* (de Paris). T. I-VIII. In-4°. 1780-90.
*Ephemerides Societatis meteorologicæ palatinæ*. T. I-X. In-4°. 1782-90.
*Annales des Ponts et Chaussées*, commencées en 1831.
Kaemtz : *Lehrbuch der Meteorologie*. In-4°. 1831-6.
— *Cours complet de Météorol.*, trad. par Martins. In-12. 1843.
Ch. Martins : *Patria : Météorologie de la France*. In-12. 1844.
De Gasparin : *Cours d'Agriculture*, t. II. 1848.
*Annuaire météorologique de la France*. Gr. in-8°, 4 vol. 1849-52.
— *de la Société météorol. de France*. *Id.* 9 vol. 1853-61.
*Journal d'Agriculture prat.*, par M. Barral. Gr. in-8°, à partir de 1853.

Quant aux Recueils des Académies et Sociétés locales et aux Mémoires isolés, ils seront énumérés à la bibliographie de chaque station pluviométrique.

ou trois ans j'ai pu obtenir communication des observations dont il n'avait été donné que des résumés, et aussi de celles qui sont restées manuscrites et dont j'ai eu connaissance. J'ai ensuite converti en mesures métriques celles qui avaient besoin de l'être, et préparé diverses comparaisons; aussi ai-je pu adresser à l'Académie des Sciences, pour la séance du 14 avril 1862, un *Résumé des Observations pluviométriques faites à Bordeaux* de 1714 à 1760 (*Compte rendu de l'Ac. des Sc.*, t. LIV, p. 799-800), et communiquer à la 2e Session générale des Sociétés savantes à Paris, dans la séance du 9 avril 1863, les résultats d'un ensemble d'observations *sur la quantité de pluie qui est tombée dans l'Aquitaine* de 1851 à 1860. (*Rev. des Soc. sav.* : Sciences. T. III, p. 292-6.)

Ayant appris à cette réunion que M. Renou, l'un de nos météorologistes les plus distingués, s'occupait de recueillir les matériaux nécessaires pour un travail général sur la distribution des pluies en France, j'ai pensé qu'il y aurait intérêt, en attendant la réalisation de son projet, à ne pas ajourner plus longtemps la mise en lumière des documents considérables que j'ai rassemblés, et dont je ne puis augmenter le nombre quant à présent, ayant frappé à toutes les portes; de nouveaux retards d'ailleurs seraient d'autant plus inopportuns, qu'aucune observation postérieure à la fin de l'année 1860 ne doit être comprise dans mon travail. En effet, les observations météorologiques n'ayant de véritable valeur, surtout lorsqu'il s'agit de comparaisons entre les résultats obtenus dans diverses localités, qu'autant qu'elles embrassent une période de dix années environ, il est à désirer que les résumés décennaux se composent, autant que possible, des dix années appartenant à une période numérique simple, comme par exemple 1801-1810, ou 1851-1860. Si dans les publications de résumés on se conformait généralement à cette règle, ceux-ci une fois faits seraient défini-

tifs, et chaque auteur pourrait être dispensé de les refaire à un point de vue arbitraire et particulier, excepté dans de rares circonstances.

Les observations qui rentrent dans le cadre de ce travail ont été faites sur une soixantaine de points, répartis d'une manière fort inégale dans les différentes parties de la région; certains départements en comptent de six à neuf, comme la Charente-Inférieure, la Gironde, le Lot-et-Garonne et les Basses-Pyrénées, tandis que d'autres n'en contiennent qu'un, comme les Deux-Sèvres ou les Hautes-Pyrénées, ou même pas un seul, comme la Charente, le Gers et l'Ariége.

Les départements du Sud-ouest peuvent être répartis en trois groupes de la manière suivante :

| Aquitaine nord-ouest ou charentaise. | Aquitaine occidentale ou bordelaise. | Aquitaine orientale ou toulousaine. |
|---|---|---|
| Vienne. | Gironde. | Lot. |
| Deux-Sèvres. | Dordogne. | Tarn-et-Garonne. |
| Vendée. | Lot-et-Garonne. | Haute-Garonne. |
| Charente-Inférieure. | Gers. | Ariége. |
| Charente. | Landes. | Tarn. |
| | Basses-Pyrénées. | Aude. |
| | Hautes-Pyrénées. | |

« La pluie, a dit M. Martins (1), est un des éléments les plus importants de la météorologie. C'est celui qui, après la température, exerce l'influence la plus puissante sur les animaux et les végétaux. On peut considérer la pluie sous deux points de vue principaux : 1° la quantité absolue d'eau (pluie et neige) qui tombe dans l'année, c'est la quantité de pluie annuelle; 2° la distribution de la pluie dans les diverses saisons. »

Ce travail est divisé en deux parties. Une première, comprenant l'exposé des observations faites dans chacune des

(1) *Patria. Météorologie de la France.* Col. 200. 1844.

localités, est divisée en trois chapitres d'après la distribution géographique précédente. Pour chaque station, un ou deux tableaux à quatorze colonnes comprennent les *quantités annuelles et mensuelles* de pluie [1]; et lorsque le nombre des années d'observations n'est pas inférieur à cinq, les *moyennes mensuelles par périodes décennales*, les *moyennes mensuelles générales*, les *maxima et minima mensuels généraux*, et enfin les *maxima et minima annuels généraux*. — Dans ces tableaux mensuels, l'année est conforme à l'année civile. Deux autres tableaux, à six colonnes seulement, présentent d'une part les *quantités annuelles et trimestrielles*, et de l'autre les *moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales*, les *moyennes annuelles et trimestrielles générales*, et enfin les *maxima et minima annuels et trimestriels généraux*. — Dans ces derniers tableaux, suivant l'usage des météorologistes, les trimestres sont composés de telle sorte, que le premier, celui d'hiver, renferme le mois de décembre de l'année précédente, et ceux de janvier et février de l'année désignée.

Les moyennes annuelles décennales et générales résultent de l'addition, non des quantités annuelles qu'elles résument, mais des douze moyennes mensuelles correspondantes; autrement, il n'aurait pu être tenu compte des années pour lesquelles un ou plusieurs mois d'observations manquent. L'unité adoptée est le millimètre, et il n'est donné aucune fraction au delà du dixième.

La seconde partie comprendra les comparaisons des localités entre elles et avec quelques localités importantes extérieures, et les déductions à tirer sur la distribution générale des pluies dans l'Aquitaine.

[1] Je laisse de côté actuellement ce qui est relatif au nombre des jours pluvieux et à la quantité diurne d'eau tombée, pour ne pas rendre ce travail trop long, et aussi parce qu'un bon nombre d'observateurs n'ont mesuré et noté celle-ci qu'à la fin de chaque mois.

# Ire PARTIE. — OBSERVATIONS.

## Chapitre Ier. — Aquitaine N.-O. ou charentaise.

### Vienne. — *Poitiers.*

Les observations n'ont encore été faites qu'au chef-lieu du département. Le Dr de La Mazière a commencé une série météorologique, dont les données, complètes à partir de 1778, ont été recueillies, pendant quarante et une années, jusqu'à la fin de sa vie, arrivée le 19 juillet 1819; elles se trouvent consignées dans deux registres in-folio que l'auteur a légués à la bibliothèque de la ville de Poitiers. L'habitation était située dans la partie supérieure de la ville, à 118m d'altitude, et le pluviomètre, qui avait 1 pied carré de surface avec des rebords de 4 pouces, était probablement placé dans la cour ou le jardin qui y fait suite.

Cette série si longue et si intéressante pour la partie septentrionale de l'Aquitaine est peu connue; les chiffres mensuels des sept années, 1779-86, ont seuls été publiés dans les *Mémoires de la Société royale de Médecine,* et le P. Cotte a donné, dans ses *Mémoires sur la Météorologie,* t. II, p. 510-11, le chiffre annuel de chacune des années 1779-85 et la moyenne générale pour chaque mois. En 1844, M. Martins a donné, dans *Patria,* col. 253, les moyennes des saisons et de l'année pour les quarante et une années. Enfin, en 1857, M. Trouessart, professeur à la Faculté, a présenté une *Notice météorologique sur la ville de Poitiers,* qui a été insérée en extrait dans la *Revue des Sociétés savantes,* t. IV, p. 758-70, et V, 51-63 (1858), et dans laquelle il a donné les moyennes de l'année, des saisons et des mois, ainsi que les maxima et minima correspondants. — C'est à M. Trouessart que je dois la copie des observations mensuelles, que je n'ai eu qu'à convertir en mesures métriques.

## Vienne : Poitiers. — Dr de La Mazière. — 1778-1818.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1778 | 644,0 | 56,0 | 34,5 | 38,0 | 38,0 | 29,0 | 25,0 | 57,0 | 1,5 | 30,0 | 156,2 | 114,5 | 64,3 |
| 1779 | 616,5 | 0,3 | 5,1 | 9,5 | 36,5 | 41,5 | 54,0 | 104,9 | 47,5 | 88,0 | 36,0 | 68,0 | 125,0 |
| 1780 | 712,0 | 43,0 | 48,0 | 26,0 | 100,5 | 33,5 | 47,0 | 41,0 | 61,5 | 106,5 | 74,5 | 117,0 | 13,5 |
| 1781 | 543,4 | 51,0 | 54,0 | 1,2 | 29,0 | 43,0 | 170,7 | 17,0 | 59,0 | 39,0 | 4,5 | 45,0 | 30,0 |
| 1782 | 540,9 | 54,5 | 9,0 | 44,5 | 44,5 | 75,4 | 37,5 | 42,5 | 68,5 | 53,5 | 53,0 | 35,0 | 23,0 |
| 1783 | 654,0 | 85,5 | 69,0 | 89,0 | 9,5 | 76,4 | 65,0 | 48,0 | 22,4 | 51,5 | 16 7 | 60,0 | 61,0 |
| 1784 | 544,3 | 86,6 | 28,0 | 89,5 | 25,5 | 16,7 | 16,8 | 49,7 | 40,5 | 24,6 | 43,2 | 51,0 | 72,2 |
| 1785 | 496,2 | 40,3 | 47.7 | 4,7 | 0,0 | 31,8 | 4.0 | 41,7 | 79,3 | 62,2 | 62,0 | 91,0 | 31,5 |
| 1786 | 632,7 | 71,7 | 16,6 | 110.5 | 67,5 | 40,4 | 63,3 | 16,5 | 19,0 | 35,7 | 68,7 | 63,2 | 59,6 |
| 1787 | 665,9 | 5,5 | 36.3 | 52,3 | 73.6 | 31.3 | 28,5 | 42,5 | 5,1 | 60,5 | 150,7 | 80,0 | 96,6 |
| 1788 | 656,9 | 28,0 | 83,5 | 56,0 | 2,5 | 37,0 | 151,5 | 28,0 | 128,6 | 53,0 | 30,2 | 1,1 | 57,5 |
| 1789 | 665.6 | 21,0 | 21,7 | 15,2 | 57,0 | 115,1 | 65,2 | 43,4 | 36,2 | 44,7 | 126,0 | 61,0 | 59,1 |
| 1790 | 406,3 | 9,4 | 17,7 | 9,1 | 24,8 | 38,4 | 16,2 | 41,9 | 11,6 | 6,3 | 40,6 | 120,4 | 69,9 |
| 1791 | 537,1 | 110,0 | 22,5 | 18,0 | 44,0 | 50,0 | 22,5 | 46,2 | 20,0 | 4,8 | 85,6 | 22,5 | 91,0 |
| 1792 | 773,5 | 77,2 | 25,2 | 29,7 | 64,8 | 85.8 | 5,7 | 197.4 | 69,9 | 86,5 | 71,7 | 29,2 | 30,4 |
| 1793 | 443.5 | 40,6 | 51,3 | 31,0 | 23.5 | 37,8 | 15,2 | 15,2 | 4,4 | 25,5 | 42,2 | 81,8 | 75.0 |
| 1794 | 526,9 | 54.3 | 8,0 | 42,7 | 43,5 | 65,0 | 49,8 | 26,5 | 68,6 | 77,5 | 47,8 | 32,7 | 10,5 |
| 1795 | 588,5 | 27,0 | 55,0 | 46,0 | 30,0 | 23,5 | 41,0 | 31,5 | 33,8 | 69,0 | 131,0 | 72,2 | 28,5 |
| 1796 | 474,2 | 69,5 | 67,2 | 13,3 | 8,4 | 35,0 | 37,2 | 36,0 | 31,0 | 27,1 | 77,5 | 24,0 | 48,0 |
| 1797 | 640,6 | 24,0 | 4,0 | 13,2 | 59,3 | 61,3 | 156,8 | 10,1 | 48,5 | 65,1 | 74,3 | 39,0 | 85,0 |
| 1798 | 715,0 | 73,7 | 31,4 | 72,0 | 31,5 | 55,5 | 30,3 | 58,0 | 15,4 | 61.5 | 58,0 | 141,2 | 86,5 |
| 1799 | 533,1 | 47,0 | 77,8 | 13,5 | 103.5 | 52,5 | 11,6 | 50,5 | 25,0 | 53,2 | 72,0 | 23,5 | 3.0 |
| 1800 | 553,6 | 68,4 | 22,0 | 47,4 | 50,7 | 65,0 | 16,8 | 12,2 | 32,7 | 85,6 | 36,0 | 62,0 | 54,8 |
| 1801 | 702,8 | 33,6 | 37,7 | 95,2 | 27,0 | 73,0 | 32,5 | 52,6 | 26,7 | 40,2 | 53,0 | 100,5 | 130,8 |
| 1802 | 452,1 | 17,3 | 41,7 | 27,5 | 62,0 | 38,3 | 32,5 | 15,6 | 8,0 | 10.0 | 28,2 | 95,0 | 76,0 |
| 1803 | 412,2 | 48,5 | 18,0 | 10,7 | 43,6 | 19,2 | 22,0 | 3,7 | 0,0 | 42,3 | 37,8 | 90,8 | 75,6 |
| 1804 | 622,9 | 81,1 | 27,0 | 40,0 | 41,0 | 41,0 | 0,0 | 88,0 | 86,0 | 1,1 | 93,0 | 51,0 | 73,6 |
| 1805 | 405,5 | 73,3 | 39,6 | 32,2 | 21,0 | 41,7 | 6,2 | 33,3 | 20,8 | 14,7 | 27,1 | 5,2 | 87,4 |
| 1806 | 685,0 | 103,6 | 48,5 | 97,5 | 5,6 | 125,5 | 23,0 | 33,6 | 45,0 | 19,0 | 57,7 | 51,0 | 72,0 |
| 1807 | 521,0 | 22,0 | 60,5 | 22,5 | 24,6 | 50,0 | 20,0 | 15,5 | 36,8 | 82,0 | 62,5 | 105,6 | 19,0 |
| 1808 | 520,6 | 54,5 | 25.0 | 33,5 | 21,5 | 31,5 | 36,0 | 58,6 | 38,0 | 65,0 | 80,0 | 43,0 | 34,0 |
| 1809 | 595,9 | 78,0 | 27,7 | 18,8 | 39,0 | 54,0 | 33,3 | 43,0 | 50,5 | 55,0 | 35,6 | 37,0 | 124,0 |
| 1810 | 629,4 | 5,3 | 31,0 | 65,5 | 93,4 | 52,5 | 7,1 | 68,6 | 18,0 | 27,0 | 58,0 | 137,0 | 66,0 |
| 1811 | 778,8 | 47,9 | 74,4 | 15,1 | 62,1 | 45,7 | 122,0 | 103,6 | 51,9 | 68,1 | 66,6 | 45.3 | 76,1 |
| 1812 | 516,7 | 25.8 | 59,0 | 69,0 | 30,7 | 14,6 | 31,5 | 31,5 | 33,6 | 28,8 | 119.7 | 35,0 | 34,5 |
| 1813 | 606,9 | 16,0 | 63,5 | 4,5 | 49,8 | 77,0 | 42,5 | 56,0 | 17,6 | 51,5 | 109,0 | 32,0 | 87,5 |
| 1814 | 499,6 | 72,5 | 9,0 | 51,0 | 34,5 | 26,9 | 25,6 | 38,8 | 39,7 | 18,6 | 60,5 | 57,7 | 64,8 |
| 1815 | 464,0 | 32.0 | 36,0 | 41,5 | 21,0 | 42,2 | 81.8 | 17,0 | 8,5 | 35,0 | 37,0 | 62,0 | 50,0 |
| 1816 | 663,8 | 45.8 | 30,5 | 80,7 | 52,8 | 52,7 | 42,6 | 99,4 | 15,0 | 46,5 | 82,0 | 45,5 | 70,3 |
| 1817 | 470,3 | 39,6 | 23,0 | 34,0 | 2,4 | 62,5 | 18,0 | 42,0 | 48.6 | 71,0 | 46,6 | 34.8 | 47,8 |
| 1818 | 573,2 | 49,3 | 67,2 | 108,0 | 38,0 | 66,0 | 24,0 | 15,5 | 10,0 | 93,6 | 45,8 | 54,5 | 1,3 |
| *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1781-1790 (10) | | 45,3 | 38,3 | 47 0 | 33,4 | 50,8 | 61,8 | 37,1 | 46,9 | 43,1 | 59,3 | 60,7 | 56,1 |
| 1791-1800 (10) | | 59,2 | 36,4 | 32,7 | 45,9 | 53,1 | 38,7 | 48,4 | 34,9 | 55,6 | 69,6 | 52,8 | 51,2 |
| 1801-1810 (10) | | 51,7 | 35,7 | 44,3 | 37,9 | 52,9 | 21,3 | 41,2 | 33,0 | 35,6 | 53,3 | 70,9 | 75,7 |
| 1811-1818 (8) | | 41,1 | 45,3 | 50,5 | 36,4 | 48,4 | 48,4 | 50,8 | 28,1 | 51,6 | 70,8 | 45,8 | 54,0 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1778-1818 (41) | | 48,8 | 37,8 | 43,1 | 40,1 | 49,2 | 42,4 | 45,2 | 36,4 | 49,1 | 64,1 | 61,1 | 59,1 |
| *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1778-1818 (41) | Max. | 110,0 (1791) | 83,5 (1788) | 110,5 (1786) | 103,5 (1799) | 125,5 (1806) | 170,7 (1781) | 197,4 (1792) | 128,6 (1788) | 106,5 (1780) | 156,2 (1778) | 141,2 (1798) | 130,8 (1801) |
| | Min. | 0,5 (1779) | 4,0 (1797) | 1,2 (1781) | 0,0 (1785) | 14,6 (1812) | 0,0 (1804) | 3,7 (1803) | 0,0 (1803) | 1,1 (1804) | 4,5 (1781) | 1,1 (1788) | 1,3 (1818) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 778,8 (1811); *Min.*, 405,5 (1805).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles (Ann. mét.)* | | | | | | | | | | | |
| 1778 | ..... | ..... | 105,0 | 83,5 | 300,7 | 1799 | 616,6 | 211,3 | 169,5 | 87,1 | 148,7 |
| 1779 | 555,8 | 69,9 | 87,5 | 206,4 | 192,0 | 1800 | 501,8 | 93,4 | 163,1 | 61,7 | 183,6 |
| 1780 | 823,5 | 216,0 | 160,0 | 149,5 | 298,0 | 1801 | 624,8 | 126,1 | 195,2 | 111,8 | 193,5 |
| 1781 | 526,9 | 118,5 | 73,2 | 246,7 | 88,5 | 1802 | 508,9 | 189,8 | 127,8 | 56,1 | 133,2 |
| 1782 | 547,9 | 93,5 | 164,4 | 148,5 | 141,5 | 1803 | 412,6 | 142,5 | 73,5 | 25,4 | 170,9 |
| 1783 | 616,0 | 177,5 | 174,9 | 135,4 | 128,2 | 1804 | 624,9 | 183,2 | 122,0 | 174,0 | 145,1 |
| 1784 | 533,1 | 175,6 | 131,7 | 107,0 | 118,8 | 1805 | 392,0 | 186,8 | 97,9 | 60,3 | 47,0 |
| 1785 | 536,9 | 160,2 | 36,5 | 125,0 | 215,2 | 1806 | 700,4 | 239,5 | 228,6 | 101,6 | 130,7 |
| 1786 | 604,6 | 119,8 | 218,4 | 98,8 | 167,6 | 1807 | 574,0 | 154,5 | 97,1 | 72,3 | 250,1 |
| 1787 | 628,9 | 101,4 | 160,2 | 76,1 | 291,2 | 1808 | 515,6 | 98,5 | 86,5 | 132,6 | 188,0 |
| 1788 | 696,0 | 208,1 | 95,5 | 308,1 | 84,3 | 1809 | 505,9 | 139,7 | 111,8 | 126,8 | 127,6 |
| 1789 | 664,0 | 100,2 | 187,3 | 144,8 | 231,7 | 1810 | 687,4 | 160,3 | 211,4 | 93,7 | 222,0 |
| 1790 | 395,5 | 86,2 | 72,3 | 69,7 | 167,3 | 1811 | 768,7 | 188,3 | 122,9 | 277,5 | 180,0 |
| 1791 | 516,0 | 202,4 | 112,0 | 88,7 | 112,9 | 1812 | 558,3 | 159,9 | 114,3 | 99,6 | 183,5 |
| 1792 | 835,2 | 194,5 | 180,3 | 273,0 | 187,4 | 1813 | 553,9 | 114,0 | 131,3 | 116,1 | 192,5 |
| 1793 | 398,9 | 106,3 | 92,3 | 34,8 | 149,5 | 1814 | 522,3 | 169,0 | 112,4 | 104,1 | 136,8 |
| 1794 | 591,4 | 137,3 | 151,2 | 144,9 | 158,0 | 1815 | 478,8 | 132,8 | 104,7 | 107,3 | 134,0 |
| 1795 | 570,5 | 92,5 | 99,5 | 106,3 | 272,2 | 1816 | 643,5 | 126,3 | 186,2 | 157,0 | 174,0 |
| 1796 | 454,7 | 165,2 | 56,7 | 104,2 | 128,6 | 1817 | 492,8 | 132,9 | 98,9 | 108,6 | 152,4 |
| 1797 | 603,6 | 76,0 | 133,8 | 215,4 | 178,4 | 1818 | 619,7 | 164,3 | 212,0 | 49,5 | 193,9 |
| 1798 | 713,5 | 190,1 | 159,0 | 103,7 | 260,7 | | | | | | |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1781-1790 (10) | | 580,6 | 139,9 | 131,4 | 145,9 | 163,4 |
| 1791-1800 (10) | | 583,6 | 146,8 | 131,7 | 122,0 | 178,0 |
| 1801-1810 (10) | | 553,2 | 163,1 | 135,0 | 95,4 | 159,7 |
| 1811-1818 (8) | | 571,2 | 140,4 | 135,3 | 127,3 | 168,2 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1778-1818 (41) | | 576,4 | 145,7 | 132,1 | 124,0 | 174,3 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux:* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1778-1818 (41) | Max. | 835,2 (1792) | 239,5 (1806) | 228,6 (1806) | 276,1 (1811) | 298,0 (1780) |
| | Min. | 392,0 (1805) | 69,9 (1779) | 36,5 (1785) | 26,7 (1803) | 47,0 (1805) |

Il ressort de l'examen des trois tableaux : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que la période décennale 1791-1800 a été celle pendant laquelle la moyenne annuelle a été la plus élevée, et la suivante, celle où elle a été la plus faible. Dans la dernière de ces quatre périodes, se trouve l'année la plus pluvieuse de la série, 1811 (778$^{mm}$8), et dans la précédente, celle qui l'est le moins, 1805 (405$^{mm}$5); mais l'année météorologique (comprenant, par substitution, le mois de décembre de l'année précédente) la moins sèche est 1792 (835$^{mm}$2) de la deuxième période décennale, tandis que la moins pluvieuse est toujours 1805 (392$^{mm}$0). L'écart

entre le maximum et le minimun est un peu moins grand pour l'année civile ($373^{mm}3$) que pour l'année météorologique ($443^{mm}2$) ; il est un peu plus petit et un peu plus grand que la moitié du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* les rapports n'ont pas toujours été les mêmes. Pendant la première période, 1778-90, les deux saisons les moins pluvieuses ont été l'hiver et le printemps; tandis que dans les trois suivantes, c'est le printemps et l'été qui l'ont été le moins.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, distribuées par années et saisons météorologiques, fait voir la succession des unes et des autres pendant cette longue série de quarante et une années. Dans les huit années les plus pluvieuses, l'abondance d'eau est survenue soit en hiver, soit en automne, soit pendant ces deux saisons à la fois; c'est moins souvent au printemps ou en été. Dans les huit années les plus sèches, la partie pluvieuse de l'année a été, soit l'hiver, soit l'automne, soit tous les deux à la fois. Une seule fois, c'est pendant le printemps qu'est tombée la plus grande quantité d'eau.

| Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Années pluvieuses.* | | | | | *Années sèches.* | | | | |
| 1792 835,2 | 191,5 | 180,3 | 273,0 | 187,1 | 1800 501,8 | 93,4 | 163,1 | 61,7 | 183,6 |
| 1780 823,5 | 216,0 | 160,0 | 149,5 | 298,0 | 1817 492,8 | 132,9 | 98,9 | 108,6 | 152,4 |
| 1811 768,7 | 188,3 | 122,9 | 277,5 | 180,0 | 1815 478,8 | 132,8 | 101,7 | 107,3 | 134,0 |
| 1798 713,5 | 190,1 | 159,0 | 103,7 | 260,7 | 1796 454,7 | 165,2 | 56,7 | 104,2 | 128,6 |
| 1806 700,4 | 239,5 | 228,6 | 101,6 | 137,7 | 1803 412,6 | 112,5 | 73,5 | 25,4 | 170,9 |
| 1788 696,0 | 208,1 | 95,5 | 308,1 | 84,3 | 1793 398,9 | 106,3 | 92,3 | 31,3 | 149,5 |
| 1810 687,4 | 160,3 | 211,4 | 93,7 | 222,0 | 1790 395,5 | 86,2 | 72,3 | 69,7 | 167,3 |
| 1789 664,0 | 100,2 | 187,3 | 141,8 | 231,7 | 1805 392,0 | 186,8 | 97,9 | 60,3 | 47,0 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* qui est la plus caractéristique, la moyenne mensuelle des 41 années établit une division de l'année en deux parties : l'une de sept mois secs, de février à août, et l'autre de cinq mois humides, de septembre à janvier. Une

répartition uniforme de la quantité de pluie présente les résultats suivants :

576mm4 entre les 12 mois, donnent par mois 48mm03.
294 0 entre les 7 mois secs............. 42 0.
282 4 entre les 5 mois humides......... 56 4.

La division de l'année en deux parties, l'une sèche et l'autre humide, est la même pendant la première période, où l'hiver et le printemps sont les saisons les moins pluvieuses, et pendant les suivantes, où c'est le printemps et l'été. Dans la première, le mois de juin, plus pluvieux, partage en deux les sept mois secs, tandis que dans les trois suivantes c'est généralement le mois de mai. Dans la moyenne générale des 41 années, le mois de mai possède 49mm2 d'eau, quantité notablement plus grande déjà que celle des six autres mois secs.

---

Depuis le mois de décembre 1858, M. Belchamp, officier en retraite, a commencé dans son jardin, sur le plateau de la ville, des observations dont M. Renou a bien voulu me donner la copie suivante :

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | |
| 1858 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 86,4 |
| 1859 | 919,1 | 51,1 | 16,7 | 17,4 | 78,6 | 115,4 | 96,0 | 81,8 | 39,8 | 108,9 | 161,9 | 85,5 | 86,0 |
| 1860 | 852,6 | 130,3 | 46,0 | 34,5 | 49,9 | 35,9 | 67,7 | 20,2 | 88,4 | 157,0 | 34,7 | 57,0 | 130,4 |

La quantité d'eau recueillie, en 1816, par de La Mazière (663mm8) a été beaucoup moindre que celle recueillie, en 1859, par M. Belchamp (919mm1). Comme des résultats inverses pour les mêmes années (798mm3 et 762mm7) ont été constatés dans l'arrondissement de La Rochelle, où le même instrument a toujours fonctionné, il se pourrait que les différences tinssent, ainsi que l'a avancé M. Renou, à la diversité des instruments et des modes d'observation.

**Deux-Sèvres.**

Dans la partie méridionale, les observations n'ont encore été faites qu'au chef-lieu ou dans le voisinage immédiat.

A. *Niort.*

Le Dr Guillemeau a certainement exécuté la plus longue série météorologique qu'il soit donné à un homme de produire. Il a observé pendant 53 ans, et pour la pluie, il a laissé une série de 51 années, de 1802 à 1852. Elle se trouve contenue dans 23 cahiers in-4° qui sont entre les mains de sa fille, Mme Doat de Boyrie, qui a bien voulu mettre ceux-ci à ma disposition, après que M. Renou m'en eut révélé l'existence.

Malheureusement, les observations pluviométriques, qui, paraît-il, étaient d'abord notées séparément, n'ont pas été, pour la plupart, reportées sur les cahiers des 18 années 1821-38, non plus que pour quelques mois des 3 dernières années; aussi, les feuilles séparées n'ayant pu être trouvées pendant mon séjour à Niort, je ne puis donner complètes que les 19 années 1802-20, et les 11 années 1839-49.

Le Dr Guillemeau observait dans le jardin de son habitation, dite le *Fort-Foucault,* située dans un des îlots de la Sèvre, au bas de Niort. Le pluviomètre, éloigné de la maison et de toute plantation, était un carré en ferblanc de 0m33 de côté.

Cette série si longue et si importante n'a été l'objet d'aucune publication, excepté dans la *Météorologie élémentaire,* de son auteur (in-8°, Niort, 1845), qui renferme deux tableaux contenant les chiffres annuels d'eau tombée pour les 40 années 1802-41, et un troisième donnant les chiffres mensuels pour 1842; mais les hauteurs d'eau, en pouces et lignes des cahiers, ont été converties en décimètres, centimètres et millimètres cubes, sans doute d'après la capacité du pluviomètre.

**Deux-Sèvres : Niort. — Dr Guillemeau. — 1802-1820 ; 1839-1852.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1802 | 477,1 | 70,7 | 45,8 | 34,1 | 18,4 | 40,7 | 46,4 | 31,1 | 5,4 | 17,0 | 9,0 | 67,1 | 91,4 |
| 1803 | 403,8 | 57,4 | 20,3 | 24,8 | 43,1 | 39,4 | 23,0 | 3,4 | 0,0 | 33,0 | 5,5 | 127,5 | 26,4 |
| 1804 | 679,3 | 99,2 | 76,7 | 37,5 | 56,0 | 64,1 | 13,5 | 15,8 | 78,0 | 12,0 | 64,2 | 94,7 | 67,6 |
| 1805 | 553,4 | 92,0 | 100,0 | 65,3 | 20,3 | 63,2 | 13,5 | 9,0 | 39,0 | 39,0 | 20,3 | 30,0 | 61,8 |
| 1806 | 861,1 | 130,5 | 47,0 | 78,5 | 13,5 | 94,0 | 36,8 | 83,5 | 74,3 | 69,8 | 74,3 | 69,8 | 89,1 |
| 1807 | 710,8 | 35,8 | 138,0 | 26,0 | 33,7 | 60,5 | 32,4 | 20,3 | 67,0 | 104,5 | 54,1 | 118,2 | 20,3 |
| 1808 | 627,2 | 63,2 | 16,9 | 22,6 | 20,3 | 40,1 | 52,8 | 69,0 | 44,7 | 75,3 | 110,0 | 74,3 | 38,0 |
| 1809 | 743,7 | 79,0 | 43,6 | 23,7 | 41,4 | 31,2 | 49,3 | 110,0 | 56,0 | 94,2 | 29,4 | 52,8 | 133,1 |
| 1810 | 644,3 | 13,5 | 36,7 | 68,5 | 60,6 | 68,5 | 28,2 | 65,2 | 16,9 | 27,1 | 68,5 | 91,5 | 99,1 |
| 1811 | 705,0 | 64,4 | 121,8 | 13,5 | 47,0 | 42,6 | 67,1 | 23,7 | 44,7 | 83,0 | 74,0 | 67,2 | 56,0 |
| 1812 | 534,6 | 27,1 | 74,4 | 57,5 | 45,1 | 45,1 | 31,6 | 36,1 | 23,7 | 33,8 | 83,5 | 54,1 | 22,6 |
| 1813 | 523,3 | 22,6 | 67,7 | 13,6 | 9,0 | 67,7 | 23,7 | 58,5 | 33,9 | 54,1 | 88,0 | 55,2 | 29,3 |
| 1814 | 503,6 | 74,4 | 29,3 | 23,7 | 38,4 | 22,6 | 23,7 | 23,7 | 57,5 | 50,8 | 51,2 | 47,4 | 69,9 |
| 1815 | 569,6 | 45,1 | 56,4 | 38,4 | 29,3 | 27,1 | 49,6 | 20,3 | 22,6 | 33,9 | 77,8 | 101,5 | 67,6 |
| 1816 | 826,2 | 85,7 | 49,6 | 175,9 | 47,4 | 45,1 | 45,1 | 108,8 | 36,1 | 47,4 | 45,1 | 38,4 | 101,5 |
| 1817 | 557,2 | 56,5 | 40,7 | 67,7 | 0,0 | 88,0 | 16,9 | 54,7 | 54,7 | 58,6 | 51,8 | 9,0 | 58,6 |
| 1818 | 515,3 | 59,2 | 53,0 | 74,5 | 56,4 | 51,8 | 40,7 | 0,0 | 8,2 | 60,9 | 49,7 | 57,5 | 3,4 |
| 1819 | 687,6 | 55,1 | 73,3 | 22,6 | 55,2 | 72,2 | 40,7 | 86,5 | 20,3 | 54,1 | 56,4 | 94,8 | 56,4 |
| 1820 | 524,8 | 84,6 | 40,6 | 13,6 | 40,6 | 55,3 | 39,2 | 24,8 | 28,7 | 20,3 | 109,4 | 54,1 | 13,6 |
| 1821 | ..... | 54,1 | 54,1 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| .... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1832 | ..... | ..... | ..... | ..... | 47,4 | 47,4 | ..... | ..... | 28,1 | 54,1 | 36,1 | ..... | ..... |
| 1833 | ..... | 6,8 | 109,4 | 23,7 | 58,6 | 5,6 | 20,3 | 5,6 | 14,7 | 23,7 | ..... | 13,6 | ..... |
| 1834 | ..... | 45,1 | 6,8 | ..... | ..... | 45,1 | ..... | ..... | 55,2 | ..... | 33,8 | ..... | ..... |
| .... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1839 | 646,1 | 43,2 | 42,9 | 42,9 | 18,0 | 55,2 | 64,3 | 11,3 | 18,0 | 124,1 | 39,5 | 73,0 | 113,7 |
| 1840 | 677,3 | 76,2 | 6,2 | 24,8 | 55,8 | 138,7 | 3,4 | 22,6 | 13,0 | 136,0 | 40,7 | 136,5 | 24,4 |
| 1841 | 796,0 | 45,1 | 30,5 | 60,9 | 61,5 | 45,7 | 20,3 | 108,3 | 28,2 | 106,0 | 125,6 | 91,5 | 72,1 |
| 1842 | 416,1 | 51,8 | 33,8 | 33,8 | 6,8 | 24,1 | 6,8 | 36,8 | 19,2 | 49,6 | 57,5 | 84,6 | 11,3 |
| 1843 | 729,3 | 82,3 | 60,9 | 30,1 | 60,9 | 97,0 | 55,2 | 49,6 | 42,9 | 97,0 | 67,7 | 74,4 | 11,3 |
| 1844 | 594,6 | 41,4 | 101,5 | 20,3 | 23,8 | 48,2 | 47,0 | 2,3 | 44,7 | 67,2 | 144,4 | 49,3 | 4,5 |
| 1845 | 666,5 | 62,6 | 22,6 | 32,3 | 67,2 | 48,2 | 60,5 | 47,3 | 40,6 | 94,8 | 57,4 | 47,3 | 85,7 |
| 1846 | 604,4 | 55,8 | 13,6 | 110,5 | 79,0 | 36,3 | 24,8 | 40,7 | 40,7 | 54,1 | 97,0 | 20,3 | 31,6 |
| 1847 | 382,5 | 55,2 | 40,7 | 15,8 | 29,3 | 58,6 | 29,3 | 13,6 | 13,6 | 15,8 | 47,4 | 33,9 | 29,3 |
| 1848 | 622,8 | 33,9 | 97,0 | 56,4 | 88,0 | 13,6 | 83,5 | 15,8 | 72,1 | 42,9 | 54,1 | 40,7 | 24,8 |
| 1849 | 620,4 | 85,7 | 33,9 | 10,2 | 100,4 | 59,7 | 15,8 | 42,9 | 3,4 | 83,5 | 56,4 | 69,9 | 58,6 |
| 1850 | ..... | 36,1 | 20,3 | 2,3 | 20,3 | ..... | ..... | ..... | 47,4 | 54,1 | 40,7 | 42,9 | 31,6 |
| 1851 | ..... | 27,1 | 15,8 | 62,0 | 51,8 | 49,7 | 24,8 | 45,1 | 45,1 | 3,4 | 74,4 | ..... | ..... |
| 1852 | ..... | 81,2 | ..... | 5,7 | 9,0 | 13,6 | 117,3 | 63,1 | 29,4 | ..... | 47,4 | 31,6 | ..... |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | | |
| 1802-1810 (9) | | 71,3 | 58,3 | 42.3 | 34,1 | 55,7 | 32,9 | 45,3 | 42,4 | 52,4 | 48,4 | 80,7 | 69,6 |
| 1811-1820 (10) | | 57,5 | 60,7 | 50,1 | 36,8 | 51,7 | 37,8 | 43,7 | 33,0 | 49,7 | 68,7 | 57,9 | 47,0 |
| 1840-1849 (10) | | 59,0 | 44,1 | 39,5 | 57,3 | 57,0 | 34,7 | 38,0 | 31,8 | 74,7 | 74,8 | 64,8 | 35,4 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1802-1820 (19) | | 64,0 | 59,6 | 46,4 | 35,6 | 53,6 | 35,5 | 44,4 | 37,5 | 51,0 | 59,1 | 68,7 | 57,7 |
| 1832-1852 (15) | | 51,8 | 42,4 | 35,4 | 48,6 | 49,3 | 40,9 | 36,1 | 32,7 | 67,1 | 63,8 | 57,8 | 41,6 |
| 1802-1852 (34) | | 58,1 | 52,0 | 41,6 | 41,5 | 51,6 | 37,8 | 49,9 | 35,2 | 58,1 | 61,2 | 64,1 | 51,5 |
| | | | | | | *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | |
| 1802-52 (34) | Max. | 130,5 (1806) | 138,0 (1807) | 175,9 (1816) | 100,4 (1849) | 138,7 (1840) | 117,3 (1852) | 110,0 (1809) | 78,0 (1804) | 136,0 (1840) | 144,4 (1844) | 136,5 (1840) | 133,1 (1809) |
| | Min. | 6,8 (1833) | 6,2 (1810) | 2,3 (1850) | 0,0 (1817) | 5,6 (1833) | 3,4 (1840) | 0,0 (1818) | 0,0 (1803) | 3,4 (1851) | 5,5 (1803) | 9,0 (1817) | 3,4 (1818) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.* 861,1 (1806) ; *Min.*, 382,5 (1847).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét.) | | | | | |
| 1802 | ..... | ..... | 93,2 | 82,9 | 93,1 |
| 1803 | 468,8 | 169,1 | 107,3 | 26,1 | 166,0 |
| 1804 | 638,1 | 202,3 | 157,6 | 107,3 | 170,9 |
| 1805 | 559,2 | 259,6 | 148,8 | 61,5 | 89,3 |
| 1806 | 833,4 | 238,9 | 186,0 | 191,6 | 213,9 |
| 1807 | 779,6 | 262,9 | 120,2 | 119,7 | 276,8 |
| 1808 | 609,5 | 100,4 | 83,0 | 166,5 | 259,6 |
| 1809 | 648,6 | 160,6 | 96,3 | 215,3 | 176,4 |
| 1810 | 673,9 | 185,3 | 197,6 | 110,3 | 187,1 |
| 1811 | 748,1 | 285,3 | 103,1 | 135,5 | 224,2 |
| 1812 | 567,0 | 157,5 | 147,7 | 91,4 | 171,4 |
| 1813 | 516,6 | 112,9 | 90,3 | 116,1 | 197,3 |
| 1814 | 463,0 | 124,0 | 84,7 | 104,9 | 149,4 |
| 1815 | 571,9 | 171,4 | 94,8 | 92,5 | 213,2 |
| 1816 | 782,3 | 203,9 | 268,4 | 190,0 | 130,9 |
| 1817 | 600,1 | 198,7 | 155,7 | 126,3 | 119,4 |
| 1818 | 570,5 | 170,8 | 182,7 | 48,9 | 168,3 |
| 1819 | 634,6 | 131,8 | 150,0 | 147,5 | 205,3 |
| 1820 | 567,6 | 191,8 | 109,5 | 92,7 | 183,8 |
| 1821 | ..... | 121,8 | ..... | ..... | ..... |
| .... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1833 | ..... | ..... | 87,9 | 40,6 | ..... |
| .... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1839 | ..... | ..... | 116,1 | 93,6 | 296,6 |
| 1840 | 766,6 | 196,1 | 219,3 | 38,0 | 313,2 |
| 1841 | 748,3 | 100,0 | 168,1 | 156,8 | 323,4 |
| 1842 | 476,9 | 157,7 | 64,7 | 62,8 | 191,7 |
| 1843 | 729,3 | 154,5 | 188,0 | 147,7 | 239,1 |
| 1844 | 601,4 | 154,2 | 92,3 | 94,0 | 260,9 |
| 1845 | 585,3 | 89,7 | 147,7 | 148,4 | 199,5 |
| 1846 | 658,5 | 155,1 | 225,8 | 106,2 | 171,4 |
| 1847 | 384,8 | 127,5 | 103,7 | 56,5 | 97,1 |
| 1848 | 627,3 | 160,2 | 158,0 | 171,4 | 137,7 |
| 1849 | 586,6 | 141,4 | 170,3 | 62,1 | 209,8 |
| 1850 | .. .. | 115,0 | ..... | ..... | 137,7 |
| 1851 | ..... | 74,5 | 163,5 | 115,0 | ..... |
| 1852 | ..... | ..... | 28,3 | 209,8 | ..... |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1802-1810 (9) | | 633,4 | 199,2 | 132,2 | 121,5 | 181,5 |
| 1811-1820 (10) | | 594,6 | 165,2 | 138,6 | 114,5 | 176,3 |
| 1840-1849 (10) | | 611,1 | 138,5 | 153,8 | 104,5 | 214,3 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1802-1820 (19) | | 613,1 | 181,3 | 135,6 | 117,4 | 178,8 |
| 1832-1852 (15) | | 567,4 | 135,8 | 133,2 | 109,7 | 188,7 |
| 1802-1852 (34) | | 594,0 | 162,0 | 134,7 | 113,9 | 183,4 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1802-1852 (34) | Max. | 833,8 (1806) | 285,3 (1811) | 268,4 (1816) | 215,3 (1809) | 323,4 (1841) |
| | Min. | 384,8 (1847) | 100,4 (1808) | 64,7 (1842) | 26,4 (1803) | 89,3 (1805) |

Il ressort de l'examen des trois tableaux : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que la période décennale 1802-10 a été celle pendant laquelle la moyenne annuelle a été la plus élevée, et que la suivante a été celle où elle a été la plus faible. C'est dans la première que se trouve l'année la plus pluvieuse de la série, 1806 (861,1 (1),

(1) D'après le Dr Guillemeau, l'année 1838 aurait été la plus pluvieuse de celles pendant lesquelles il a fait des observations; elle lui aurait fourni 914mm4 d'eau; malheureusement, cette année est une des 18 dont les quantités mensuelles n'ont pas été transcrites sur les cahiers. Je donne ici la traduction des quantités annuelles de pluie inscrites, pour ces années, sur les tableaux de la *Météorologie élémentaire;* il est

et dans la troisième, celle qui l'est le moins, 1847 (382,5). Les années météorologiques extrêmes sont les mêmes, mais avec un écart un peu moins grand dans les quantités d'eau ($833^{mm}4$ et $384^{mm}8$). Le premier est de $478^{mm}6$, et le second de $448^{mm}6$; tous deux sont un peu supérieurs à la moitié du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* pendant les deux premières périodes, le printemps et l'été se sont trouvés les deux saisons les plus sèches; mais pendant la troisième, c'est l'hiver et l'été qui ont été les deux saisons les moins pluvieuses.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, distribuées par années et saisons météorologiques, fait voir la succession des unes et des autres pendant les deux périodes de dix-neuf et de quinze années. Les six années les plus pluvieuses ont été occasionnées par des pluies d'automne, combinées avec d'autres d'hiver et aussi du printemps. Dans les six années les plus sèches, les saisons pluviales ont été l'hiver et l'automne, et parfois le printemps.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Années pluvieuses.* | | | | | | *Années sèches.* | | | | | |
| 1806 | 833,4 | 238,9 | 186,0 | 194,6 | 213,9 | 1805 | 559,2 | 259,6 | 148,8 | 61,5 | 89,3 |
| 1816 | 782,3 | 208,9 | 268,4 | 190,0 | 130,9 | 1813 | 516,6 | 112,9 | 90,3 | 116,1 | 197,3 |
| 1807 | 779,6 | 262,9 | 120,2 | 119,7 | 276,8 | 1842 | 479,9 | 157,7 | 64,7 | 62,8 | 191,7 |
| 1840 | 766,6 | 196,1 | 219,3 | 38,0 | 313,2 | 1803 | 468,8 | 169,1 | 107,3 | 26,4 | 166,0 |
| 1841 | 748,3 | 100,0 | 168,1 | 156,8 | 323,4 | 1814 | 463,0 | 124,0 | 84,7 | 104,9 | 149,4 |
| 1811 | 748,1 | 285,3 | 103,1 | 135,5 | 224,2 | 1847 | 384,8 | 127,5 | 103,7 | 56,5 | 97,1 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* la plus caractéristique, la moyenne mensuelle

probable que ces quantités sont souvent entachées d'erreur, car elles cadrent fort mal avec les résultats obtenus à Courçon, dans le département de la Charente-Inférieure :

| | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1821 | 584,6 | 1825 | 433,6 | 1829 | 836,5 | 1833 | 379,0 | 1837 | 632,0 |
| 1822 | 433,1 | 1826 | 408,1 | 1830 | 478,9 | 1834 | 385,8 | 1838 | 914,4 |
| 1823 | 527,9 | 1827 | 396,0 | 1831 | 602,3 | 1835 | 465,9 | 1839 | 758,7 |
| 1824 | 722,7 | 1828 | 676,6 | 1832 | 471,1 | 1836 | 861,0 | 1840 | 476,7 |

des 34 années établit la division de l'année en deux moitiés : l'une de six mois secs, de mars à août, et l'autre de six mois humides, de septembre à février. Une répartition uniforme de la quantité de pluie offre les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 594mm0 | entre les 12 mois, donnent par mois | 49mm5. |
| 248 4 | entre les 6 mois secs............. | 41 4. |
| 345 6 | entre les 6 mois humides......... | 57 6. |

Une remarque à faire, est que la moitié sèche est partagée en deux par le mois de mai, plus humide, dont la moyenne atteint 51mm6 ; il en est ainsi pour chacune des deux périodes vicésimales. — Cette division de la partie sèche de l'année en deux autres, par un ou deux mois plus humides, devient de plus en plus sensible à mesure que de Poitiers on approche de Rochefort et des autres parties centrales de l'Aquitaine.

### B. *Saint-Liguaire.*

Les ingénieurs des ponts et chaussées ont fait établir, à la fin de 1857, dans la vallée de la Sèvre, à 8 kilom. en aval de Niort, un pluviomètre placé sur le sol, à 8m15 d'altitude. Les résultats m'ont été transmis par M. Mairand, attaché au service hydraulique :

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1858 | 617,6 | 6,7 | 37,9 | 11,3 | 37,5 | 79,9 | 36,9 | 85,4 | 35.6 | 62,2 | 38,6 | 103,4 | 82,2 |
| 1859 | 1001,6 | 69,3 | 39,3 | 38,4 | 85,8 | 86,4 | 118,0 | 59,5 | 70,1 | 76,3 | 158,4 | 97,9 | 101,6 |
| 1860 | 1150,5 | 156,6 | 69,7 | 59,5 | 33,3 | 50,2 | 82,8 | 59,8 | 154,4 | 167,4 | 32,1 | 120,1 | 164,5 |

La quantité d'eau recueillie en 1816, par le Dr Guillemeau (826mm2), ayant été beaucoup moindre que celle recueillie en 1859, à Saint-Liguaire (1001,6), il y a lieu d'appliquer ici ce que je disais en terminant les observations de Poitiers.

## Vendée.

Dans la partie du département qui fait partie du bassin de la Sèvre-Niortaise, des observations ont été faites peu avant la Révolution de 1789, à Saint-Maurice-le-Girard et à Luçon.

### A. *Saint-Maurice-le-Girard.*

Des observations ont été faites à diverses reprises, de 1779 à 1783, par le Dr Gallot, dans ce village, situé à 5 kilom. à l'O. de La Châtaigneraie, à 105m d'altitude, et à 5 kilom. au S. des hautes crêtes de la Gâtine, qui atteignent 187m.

Les quantités mensuelles ont été publiées dans les *Mémoires de la Société Royale de Médecine,* et le P. Cotte a donné les moyennes mensuelles générales dans ses *Mémoires sur la Météorologie,* t. II, p. 538. Les moyennes annuelles et trimestrielles se trouvent aussi dans *Patria,* col. 255. M. de Gasparin, dans le *Cours d'Agriculture,* t. II, p. 266-7, donne des chiffres mensuels qu'il présente comme des moyennes de dix années puisées dans des manuscrits du P. Cotte ; je les reproduis telles quelles, sa mort toute récente ne m'ayant pas permis d'obtenir les détails :

**Vendée : Saint-Maurice-le-Girard. — Dr Gallot. — 1779-1788 ?**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1779 | ..... | 11,3 | 5,2 | 23,7 | 22,6 | 36,1 | 81,2 | ..... | ..... | 27,1 | 22,6 | 49,7 | 158,0 |
| 1780 | ..... | ..... | ..... | 39,5 | 144,4 | 24,8 | 6,8 | 15,8 | 66,5 | 63,1 | 142,8 | 117,3 | 9,0 |
| 1781 | ..... | 75,5 | 112,8 | 2,8 | 33,3 | 33,9 | 108,3 | ..... | ..... | ..... | ..... | .... | ..... |
| 1782 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1783 | 843,9 | 137,6 | 110,6 | 99,2 | 21,4 | 67,6 | 86,2 | 31,6 | 23,8 | 88,0 | 13,6 | 153,4 | 50,9 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1779-1783 (3) | | 74,8 | 76,2 | 41,3 | 55,4 | 40,6 | 70,6 | 23,7 | 45,2 | 59,4 | 59,7 | 106,8 | 72,6 |
| De Gasparin (10) | | 86,4 | 35,5 | 85,9 | 18,0 | 18,0 | 31,6 | 57,2 | 27,1 | 38,8 | 43,8 | 93,4 | 86,4 |

| Périodes. | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|
| — | — | — | — | — | — |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | |
| 1779-1783 (3) | 726,3 | 223,6 | 137,3 | 139,5 | 225,9 |
| De Gasparin (10) | 622,1 | 208,3 | 121,9 | 115,9 | 176,0 |

D'après les moyennes de M. de Gasparin, relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* l'hiver et l'automne seraient les saisons les plus pluvieuses, et le printemps et l'été les plus sèches.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année serait divisée en deux parties : l'une de sept mois secs, d'avril à octobre; l'autre de cinq mois pluvieux, de novembre à mars. Une répartition uniforme de la quantité de pluie offrirait les résultats suivants :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 622mm1 | entre les 12 mois, donnent par mois | 51mm8 | |
| 234 | 5 entre les 7 mois secs............ | 33 | 5 |
| 387 | 6 entre les 5 mois humides......... | 77 | 5 |

La partie sèche serait partagée en deux par le mois de juillet, plus pluvieux, dont la moyenne atteint 57mm2.

### B. *Luçon.*

Des observations ont été faites dans cette ville, située à 16m d'altitude, en 1779 et 1780, probablement, comme les précédentes, par quelque médecin. Je les extrais aussi des *Mémoires de la Société Royale de Médecine :*

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| — | | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — |
| *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1779 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 230,2 | 40,5 | 44,4 | 38,4 | 69,9 | 122,1 |
| 1780 | 541,9 | 68,8 | 24,8 | 25,2 | 99,2 | 19,3 | 22,6 | 9,0 | 39,9 | 56,6 | 86,0 | 81,5 | 9,0 |

### Charente-Inférieure.

Des observations ont été commencées ou se poursuivent encore sur huit points du département : Courçon, Aligre ou Marans et La Rochelle; Saint-Jean-d'Angély, Rochefort, La Tremblade et Royan, et enfin Montguyon. Deux sont situés dans l'intérieur des terres, deux à quelque distance de la côte, et les autres sur le littoral immédiat.

A. *Courçon.*

Une série d'un demi-siècle, commençant avec l'année 1810 et se poursuivant encore, a été faite pour le Syndicat des Marais de la Sèvre-Niortaise, sous la direction de M. Fleuriau de Bellevue, à la Vallerie, près de Courçon, à 33 kilom. à l'E.-N.-E. de La Rochelle, de 1810 à 1829, par M. de Monroy; de 1830 à 1844, par M. Vincent, greffier de la justice de paix; de 1845 à 1860, et jusqu'à présent, par M. Vincent fils, Directeur des marais de Taugon et Boëre. Le pluviomètre dont les trois observateurs se sont successivement servi, a $0^m328$ de diamètre; il est à $4^m30$ au-dessus du sol, qui est lui-même à $6^m$ d'altitude.

Pour cette série de 51 années, il n'a été publié de quantités mensuelles que pour les six premiers mois de 1843, et pour les années 1851 et 1852, par M. Vincent fils, dans l'*Annuaire de la Société météorolog. de France,* t. II, p. 259. Les moyennes mensuelles générales ont seules été données par M. Fleuriau de Bellevue, dans la *Statistique de la Charente-Inférieure,* par M. A. Gautier, p. 99-107, pour les 25 années 1810-1834, et dans les *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences,* t. XVII, p. 581-585, pour les huit années suivantes 1835-1842. (A la suite se trouvent les quantités mensuelles de la première moitié de 1843.) M. Manès les a reproduites dans sa *Description physique et*

*géologique de la Charente-Inférieure*, p. 42. Les moyennes trimestrielles générales, enfin, ont été données dans *Patria*, col. 254.

**Charente-Infér. : Courçon.—M[rs] de Monroy, Vincent père et fils.—1810-60.**

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | |
| 1810 | 714,5 | 13,5 | 27,1 | 58,6 | 83,5 | 49,6 | 29,3 | 56,4 | 29,3 | 33,3 | 81,2 | 180,5 | 72,2 |
| 1811 | 793,9 | 33,8 | 121,8 | 9,0 | 47,4 | 58,6 | 15,0 | 42,9 | 47,4 | 92,5 | 101,5 | 54,1 | 69,9 |
| 1812 | 597,8 | 29,3 | 67,7 | 36,1 | 42,9 | 51,9 | 31,6 | 33,8 | 29,4 | 33,8 | 146,6 | 45,1 | 49,6 |
| 1813 | 745,7 | 45,1 | 65,4 | 1,3 | 31,6 | 81,2 | ,6 | 67,7 | 27,1 | 60,9 | 191,7 | 40,6 | 101,5 |
| 1814 | 577,6 | 67,7 | 18,0 | 42,9 | 42,9 | 13,5 | 33,8 | 38, | 49,6 | 45,1 | 56,5 | 76,7 | 92,5 |
| 1815 | 539,1 | 31,6 | 40,6 | 33,8 | 36,1 | 40,6 | 47,4 | 27, | 18,0 | 24,8 | 101,5 | 24,8 | 112,8 |
| 1816 | 798,3 | 90,2 | 27,1 | 83,5 | 74,1 | 29,3 | 11,3 | 124,1 | 36,1 | 76,7 | 65,4 | 92,5 | 88,0 |
| 1817 | 518,8 | 58,6 | 33,8 | 40,6 | 0,0 | 72,2 | 20,3 | 45,1 | 60,9 | 36,1 | 42,9 | 36,1 | 72,2 |
| 1818 | 619,0 | 65,4 | 49,6 | 88,0 | 85,7 | 47,4 | 18,0 | 1,0 | 18,0 | 94,7 | 47,4 | 97,0 | 6,8 |
| 1819 | 710,4 | 45,1 | 65,4 | 24,8 | 69,9 | 67,7 | 47,4 | 15,0 | 22,5 | 45,1 | 54,1 | 51,9 | 101,5 |
| 1820 | 536,8 | 56,4 | 33,8 | 11,3 | 27,1 | 65,4 | 20,3 | 56,4 | 40,6 | 33,8 | 106,0 | 54,1 | 31,6 |
| 1821 | 687,9 | 85, | 6,8 | 81,2 | 74,4 | 36, | 29,3 | 74,4 | 31,6 | 33,8 | 81,2 | 49,6 | 103,8 |
| 1822 | 643,0 | 31,6 | 42,9 | 13,5 | 22,6 | 13,5 | 63,2 | 60,9 | 63,2 | 85,7 | 99,3 | 92,5 | 54,1 |
| 1823 | 701,4 | 56,4 | 106,0 | 36,1 | 51,9 | 49,6 | 58,6 | 4,5 | 13,5 | 29,3 | 142,1 | 4,5 | 148,9 |
| 1824 | 746.8 | 27,1 | 45,1 | 54,1 | 40,6 | 72,2 | 88,0 | 22,6 | 42,9 | 83,5 | 133,1 | 74,4 | 63,2 |
| 1825 | 487,3 | 15,8 | 45,1 | 36,1 | 24,8 | 31,6 | 6,8 | 15,8 | 31,6 | 40,6 | 58,6 | 92,5 | 88,0 |
| 1826 | 527,2 | 6,0 | 56,4 | 11,3 | 22,6 | 40,6 | 9,0 | 18,0 | 56,4 | 8 ,2 | 31,6 | 115,1 | 79,0 |
| 1827 | 513,5 | 47,4 | 33,8 | 45,1 | 4,5 | 106,0 | 5,8 | 15,8 | 29,3 | 38,3 | 85,0 | 22,6 | 69,9 |
| 1828 | 631,6 | 49,6 | 42,9 | 40,6 | 33,8 | 8 ,2 | 45, | 76,7 | 79,0 | 72,2 | 24,8 | 47,4 | 38,3 |
| 1829 | 553,0 | 54, | 13,5 | 38,3 | 71,4 | 24,8 | 88,0 | 60,9 | 47,4 | 115,0 | 20,3 | 15,8 | 0,5 |
| 1830 | 709,4 | 45, | 3,4 | 15,8 | 83,4 | 76,7 | 10,5 | 11,3 | 38,3 | 124,1 | 11,3 | 65,4 | 124,1 |
| 1831 | 557,1 | 42,9 | 38,3 | 27,. | 63,2 | 74,4 | 36,1 | 49,6 | 33,8 | 56,4 | 36,1 | 45,1 | 54,1 |
| 1832 | 480 4 | 56,4 | 11,3 | 33,8 | 45,1 | 33,8 | 40,6 | 4,5 | 42,9 | 13,5 | 42,9 | 90,2 | 65,4 |
| 1833 | 581,8 | 18,0 | 130,8 | 29,3 | 45,1 | 31,6 | 36,1 | 29,3 | 24,8 | 38,3 | 72,2 | 33,8 | 92,5 |
| 1834 | 459,6 | 51,9 | 11,3 | 4,3 | 11,3 | 58,6 | 49,6 | 51,9 | 126,3 | 18,0 | 27,1 | 45,1 | 4,0 |
| 1835 | 588,7 | 65,4 | 72,2 | 31,6 | 13,5 | 6,8 | 60,9 | 13,5 | 65,4 | 94,7 | 133,1 | 24,8 | 6,8 |
| 1836 | 823,2 | 51,9 | 58,6 | 90,2 | 29,3 | 20,3 | 47,4 | 9,0 | 78,9 | 121,8 | 139,9 | 130,8 | 45,1 |
| 1837 | 559,9 | 58,6 | 58,6 | 15,8 | 47,4 | 22,6 | 3,0 | 58,6 | 74,4 | 94,7 | 54,1 | 54,1 | 18,0 |
| 1838 | 802,8 | 38,3 | 81,2 | 67,6 | 40,6 | 101,5 | 90,2 | 40,6 | 29,3 | 94,7 | 45,1 | 133,1 | 40,6 |
| 1839 | 766,8 | 54,1 | 42,9 | 38,3 | 18,0 | 58,6 | 58,6 | 20,3 | 45,1 | 153,4 | 42,9 | 97,0 | 137,6 |
| 1840 | 772,1 | 12,8 | 33,8 | 0,7 | 11,3 | 126,3 | 4,5 | 29,3 | 20,3 | 207,5 | 49,6 | 148,9 | 27,1 |
| 1841 | 848,3 | 83,5 | 33,9 | 40,6 | 60,9 | 58,6 | 31,6 | 63,2 | 42,9 | 121,8 | 117,3 | 110,5 | 83,5 |
| 1842 | 615,9 | 60,9 | 29,5 | 42,9 | 13,5 | 27,1 | 20,3 | 36,1 | 106,0 | 90,2 | 69,9 | 110,5 | 9,0 |
| 1843 | 785,0 | 97,0 | 63,2 | 33,8 | 92,5 | 54,1 | 51,9 | 60,9 | 54,1 | 126,3 | 81,2 | 63,2 | 6,8 |
| 1844 | 755,7 | 76,7 | 108,3 | 3 ,6 | 11,3 | 18,0 | 49,6 | 22,6 | 54,1 | 119,6 | 37,6 | 108,3 | 18,0 |
| 1845 | 673,2 | 74,4 | 20,3 | 36, | 63,2 | 31,6 | 63,2 | 58,6 | 19,0 | 69,9 | 60,9 | 108,3 | 67,7 |
| 1846 | 717.2 | 58,6 | 6,8 | 108,3 | 65,4 | 49,6 | 58,6 | 31,6 | 33,8 | 101,5 | 217,3 | 29,3 | 56.4 |
| 1847 | 487,2 | 72,2 | 54,1 | 22,6 | 24,8 | 33,8 | 20,3 | 27,1 | 36,1 | 13,5 | 101,5 | 4 ,6 | 40,6 |
| 1848 | 646,2 | 29,3 | 101,5 | 56, | 83,5 | 22,6 | 65,4 | 12.3 | 92,5 | 33,8 | 63.2 | 60,9 | 24,8 |
| 1849 | 583.4 | 51,9 | 18,1 | 18,0 | 56,4 | 72,1 | 3,0 | 47,4 | 22,5 | 81,2 | 45,1 | 102.3 | 65.4 |
| 1850 | 462,9 | 47,4 | 22,6 | 3,0 | 60,9 | 42,9 | 6,5 | 33,8 | 45,1 | 40,6 | 54,1 | 54,1 | 51,9 |
| 1851 | 402,5 | 45,0 | 24,6 | 60,2 | 71,5 | 27,0 | 1,0 | 41,6 | 6,0 | 12,4 | 59,1 | 31,6 | 16,5 |
| 1852 | 823,1 | 73,4 | 15,1 | 22,3 | 35,0 | 82,0 | 120,0 | 76,7 | 101,3 | 55,3 | 59,0 | 109,0 | 74,0 |
| 1853 | 996,8 | 63,3 | 28,8 | 21,9 | 34,1 | 119,5 | 91,6 | 15,8 | 42,3 | 37,5 | 116.0 | 206,0 | 220.0 |
| 1854 | 476,9 | 45,7 | 47,0 | 42,5 | 27,5 | 49,5 | 36,3 | 47,2 | 41,7 | 41,9 | 21,0 | 37,4 | 39,5 |
| 1855 | 735,0 | 52,4 | 19,3 | 35,7 | 19,1 | 147,2 | 104,4 | 45,6 | 31,5 | 53,5 | 196,4 | 14.8 | 15,1 |
| 1856 | 695,1 | 94,8 | 15,7 | 48,7 | 59,7 | 91,2 | 27,2 | 8,6 | 64,1 | 181,5 | 27,0 | 19.5 | 57,1 |
| 1857 | 788,0 | 57,0 | 24,7 | 61,6 | 83,2 | 112.1 | 55,0 | 40,5 | 27,1 | 158,0 | 105 6 | 80,7 | 32.5 |
| 1858 | 550,7 | 5,5 | 33,4 | 21,2 | 31,0 | 108,3 | 36,4 | 52,6 | 41,5 | 32,3 | 44,2 | 83,3 | 58,0 |
| 1859 | 762.7 | 35,0 | 14,0 | 81,2 | 65,0 | 106,5 | 74,7 | 16,2 | 7,3 | 74,0 | 190,0 | 56,8 | 92,0 |
| 1860 | 939,1 | 165,6 | 55,0 | 38,1 | 42,2 | 12,0 | 70,0 | 22,3 | 84,7 | 155,4 | 20,0 | 124,3 | 149,5 |

| Années. | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | | | | | | | |
| 1810-20 (11) | 48,8 | 50,0 | 39,1 | 49,2 | 52,5 | 36,9 | 55,3 | 34,4 | 52,4 | 90,4 | 68,5 | 72,6 |
| 1821-30 (10) | 41,9 | 39 6 | 37,2 | 43,3 | 53,2 | 51,4 | 36,1 | 43,3 | 70,4 | 68,7 | 58,0 | 77,0 |
| 1831-40 (10) | 55,0 | 53,9 | 33,9 | 32,5 | 53,5 | 42,7 | 30,7 | 54,1 | 89,3 | 64,3 | 80,3 | 49,1 |
| 1841-50 (10) | 65,2 | 45,8 | 39,3 | 53,2 | 36,5 | 41,0 | 39,4 | 50,6 | 79,8 | 94 8 | 78,8 | 42,4 |
| 1851-60 (10) | 63,8 | 27,8 | 38,6 | 46,8 | 85,5 | 61,7 | 37,0 | 44,7 | 80,2 | 83,8 | 71,6 | 75,4 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | |
| 1810-60 (51) | 54,8 | 43,6 | 37,6 | 45,1 | 56,2 | 46,6 | 40,0 | 43,2 | 74,0 | 80,6 | 71,4 | 63,5 |
| *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | | | | | |
| 1810-60 (51) Max. | 165,6 (1860) | 130,8 (1833) | 108,3 (1816) | 92,5 (1843) | 147,2 (1855) | 120,0 (1852) | 124,0 (1816) | 126,3 (1834) | 207,5 (1840) | 196,4 (1855) | 206,0 (1853) | 220,0 (1853) |
| Min. | 5,5 (1858) | 3,4 (1830) | 0,7 (1840) | 0,0 (1817) | 6,8 (1835) | 1,0 (1851) | 1,0 (1818) | 6,0 (1851) | 12,4 (1851) | 11,3 (1830) | 11,8 (1855) | 0,5 (1829) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 996,8 (1853); *Min.*, 402,5 (1851).

*Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét.)

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1810 | ..... | ..... | 191,7 | 115,0 | 295,0 | 1836 | 784,9 | 117,3 | 139,8 | 135,3 | 392,5 |
| 1811 | 796,2 | 227,8 | 115,0 | 205,3 | 218,1 | 1837 | 587,0 | 162,3 | 85,8 | 135,0 | 202,9 |
| 1812 | 618,1 | 166,9 | 130,9 | 94,8 | 225,5 | 1838 | 780,2 | 137,5 | 209,7 | 160,1 | 272,9 |
| 1813 | 693,8 | 160,1 | 114,1 | 126,4 | 293,2 | 1839 | 669,8 | 137,6 | 114,9 | 124,0 | 293,3 |
| 1814 | 580,6 | 187,2 | 99,3 | 121,8 | 178,3 | 1840 | 882,6 | 284,2 | 138,3 | 54,1 | 406,0 |
| 1815 | 518,8 | 165,7 | 110,5 | 92,5 | 151,1 | 1841 | 791,9 | 144,5 | 160,1 | 137,7 | 349,6 |
| 1816 | 823,1 | 230,1 | 186,9 | 171,5 | 234,6 | 1842 | 690,4 | 173,9 | 83,5 | 162,4 | 270 6 |
| 1817 | 534,6 | 180,4 | 112,8 | 126,3 | 115,1 | 1843 | 787,2 | 169,2 | 180,4 | 166,9 | 270,7 |
| 1818 | 684,4 | 187,2 | 221,1 | 37,0 | 239,1 | 1844 | 744,5 | 181,8 | 60,9 | 126,3 | 365,5 |
| 1819 | 515,7 | 117,3 | 162,4 | 184,9 | 151,1 | 1845 | 623,5 | 112,7 | 130,9 | 140,8 | 239,1 |
| 1820 | 606,7 | 191,7 | 103,8 | 1[illegible]7,3 | 193,9 | 1846 | 728,5 | 133,1 | 223,3 | 124,0 | 348,1 |
| 1821 | 615,7 | 124,1 | 191,7 | 135,3 | 164,6 | 1847 | 503,0 | 192,7 | 81,2 | 83,5 | 155,6 |
| 1822 | 692,7 | 178,3 | 49,6 | 187,3 | 277,5 | 1848 | 662,0 | 171,4 | 162,5 | 170,2 | 157,9 |
| 1823 | 606,6 | 216,5 | 137,6 | 76,6 | 175,9 | 1849 | 542,8 | 94,8 | 146,5 | 72,9 | 228,6 |
| 1824 | 832,5 | 221,1 | 166,9 | 153,5 | 291,0 | 1850 | 476,4 | 135,4 | 106,8 | 85,4 | 148,8 |
| 1825 | 462,5 | 121,1 | 92,5 | 54,2 | 191,7 | 1851 | 437,9 | 121,5 | 158,7 | 51,6 | 106,1 |
| 1826 | 530,2 | 150,4 | 74,5 | 83,4 | 227,9 | 1852 | 765,6 | 105,0 | 139,3 | 298,0 | 223,3 |
| 1827 | 522,6 | 160,2 | 155,6 | 60,9 | 145,9 | 1853 | 850,8 | 166,1 | 175,5 | 149,7 | 351,5 |
| 1828 | 663,2 | 162,4 | 155,6 | 200,8 | 144,4 | 1854 | 657,4 | 312,7 | 119,5 | 125,2 | 100,0 |
| 1829 | 590,8 | 105,9 | 137,5 | 196,3 | 151,1 | 1855 | 759,4 | 111,2 | 202,0 | 181,5 | 234,7 |
| 1830 | 585,8 | 49,0 | 175,9 | 160,1 | 200,8 | 1856 | 553,1 | 125,6 | 199,6 | 99,9 | 228,0 |
| 1831 | 627,1 | 205,3 | 164,7 | 119,5 | 137,6 | 1857 | 812,6 | 138,8 | 255,9 | 122,6 | 291,3 |
| 1832 | 469,1 | 121,8 | 112,7 | 88,0 | 146,6 | 1858 | 525,2 | 71,4 | 163,5 | 130,5 | 159,8 |
| 1833 | 554,7 | 214,2 | 106,0 | 90,2 | 144,3 | 1859 | 728,7 | 107,0 | 202,7 | 93,2 | 320,8 |
| 1834 | 518,1 | 155,7 | 71,4 | 227,8 | 90,2 | 1860 | 881,6 | 335,1 | 92,3 | 177,0 | 299,7 |
| 1835 | 585,9 | 141,6 | 51,9 | 139,8 | 252,6 | | | | | | |

| Périodes. | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | |
| 1810-1820 (11) | 630,1 | 171,4 | 140,8 | 126,6 | 211,3 |
| 1821-1830 (10) | 620,1 | 158,5 | 133,7 | 130,8 | 197,1 |
| 1831-1840 (10) | 639,2 | 158,0 | 119,9 | 127,5 | 233,8 |
| 1841-1850 (10) | 657,5 | 153,4 | 133,6 | 127,0 | 252 5 |
| 1851-1860 (10) | 716,9 | 166,9 | 171,0 | 143,4 | 235,6 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | |
| 1810-1800 (51) | 638,6 | 161,9 | 138,9 | 131,8 | 226,0 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | |
| 1810-1860 (51) Max | 882,6 (1840) | 312,6 (18[illegible]0) | 256,9 (1857) | 298,0 (1852) | 406,0 (1840) |
| Min. | 437,9 (1851) | 49,0 (1830) | 49 6 (1822) | 37,0 (1818) | 90,2 (1834) |

L'examen des quatre tableaux montre : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année*, que la cinquième période décennale, 1851-60, a été celle pendant laquelle la moyenne annuelle a été plus élevée, et la seconde, 1821-30, celle où elle a été la plus faible. Dans la dernière des cinq périodes se trouvent l'année la plus pluvieuse de la série, 1853 ($996^{mm}8$), et celle qui l'est le moins, 1851 (402,5). Pour les années météorologiques, les extrêmes sont moins éloignés : la moins sèche est 1840 ($882^{mm}6$), et la moins pluvieuse est toujours 1851 ($437^{mm}9$). L'écart entre le maximum et le minimum est un peu plus grand pour l'année civile ($594^{mm}3$) que pour l'année météorologique ($443^{mm}7$); il est plus grand que la moitié du maximum, ou il l'égale seulement dans le second cas.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* pendant chacune des périodes, l'automne a toujours été la saison la plus pluvieuse, et l'été presque toujours la plus sèche; l'hiver aussi l'a presque toujours emporté sur le printemps dans les moyennes décennales. Dans la période 1831-1840, c'est le printemps qui, exceptionnellement, a été la saison la plus sèche.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, distribuées par années et saisons météorologiques, montre bien la succession des unes et des autres pendant cette longue série non interrompue de cinquante et une années. Dans les dix années les plus pluvieuses, l'abondance d'eau est survenue tant en automne qu'en hiver; cette dernière saison a été remplacée parfois par le printemps; et une fois, en 1811, l'été a été presque aussi pluvieux que l'automne et l'hiver. Dans les dix années les plus sèches, la partie pluvieuse de l'année a été l'hiver, assez ordinairement l'automne, et quelquefois le printemps ; une seule fois, en 1819, le printemps et l'été ont été les deux saisons pluvieuses.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|
| | | *Années pluvieuses.* | | | |
| 1840 | 882,6 | 284,2 | 138,3 | 54,1 | 406,0 |
| 1860 | 881,6 | 336,1 | 92,3 | 177,0 | 299,7 |
| 1824 | 832,5 | 221,1 | 166,9 | 153,5 | 291,0 |
| 1816 | 823,1 | 230,1 | 186,9 | 171,5 | 234,6 |
| 1857 | 812,6 | 138,8 | 256,9 | 122,6 | 294,3 |
| 1811 | 796,2 | 227,8 | 115,0 | 205,3 | 248,1 |
| 1841 | 791,9 | 144,5 | 160,1 | 137,7 | 349,6 |
| 1843 | 787,2 | 169,2 | 180,4 | 166,9 | 270,7 |
| 1836 | 784,9 | 117,3 | 139,8 | 135,3 | 392,5 |
| 1838 | 780,2 | 137,5 | 209,7 | 160,1 | 279,9 |

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|
| | | *Années sèches.* | | | |
| 1817 | 534,6 | 180,4 | 112,8 | 126,3 | 115,1 |
| 1858 | 525,2 | 71,4 | 163,5 | 130,5 | 159,8 |
| 1827 | 5 2,6 | 160,2 | 155,6 | 60,9 | 145,9 |
| 1815 | 518,8 | 165,7 | 110,5 | 92,5 | 151,1 |
| 1819 | 515,7 | 117,3 | 162,4 | 184,9 | 151,1 |
| 1847 | 503,0 | 182,7 | 81,2 | 83,5 | 155,6 |
| 1850 | 476,4 | 135,4 | 106,8 | 85,4 | 148,8 |
| 1832 | 469,1 | 121,8 | 112,7 | 88,0 | 146,6 |
| 1825 | 462,5 | 124,1 | 92,5 | 54,2 | 191,7 |
| 1851 | 437,9 | 121,5 | 158,7 | 51,6 | 106,1 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* qui est fort caractéristique, la moyenne annuelle des 51 années établit une division de l'année en deux parties : l'une de sept mois secs, de février à août, et l'autre de cinq mois humides, de septembre à janvier. Une répartition uniforme de la quantité de pluie donne les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 658mm6 | entre les 12 mois, donnent par mois | 54mm9. |
| 314  3 | entre les 7 mois secs............. | 44  9. |
| 344  3 | entre les 5 mois humides......... | 68  9. |

La partie sèche est divisée en deux par le mois de mai, plus humide, dont la moyenne atteint 56mm2. Mais cette division est plus prononcée qu'à Poitiers et à Niort ; car les mois d'avril et de juin participent aussi à la surabondance d'eau constatée dans le mois intermédiaire.

---

Les registres d'observations sont déposés dans les archives de la Société des Sciences naturelles de La Rochelle, qui a bien voulu permettre d'en extraire tout ce qui pouvait être utile à mon travail. C'est à M. E. Dor, ancien contrôleur des contributions, que je dois la copie et la réduction en mesures métriques que je donne dans les tableaux suivants. Je tiens toutefois directement de M. Vincent fils les observations faites pendant les huit années 1853-1860.

deux séries comme parfaitement comparables l'une à l'autre, quoique exécutées moyennement à 70 ans d'intervalle.

**Charente-Inférieure : La Rochelle. — Seignette, ingénieurs des ponts et chaussées. — 1777-1793 ; 1853-1860.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1777 | 513,2 | 75,4 | 38,4 | 22,6 | 38,4 | 139,9 | 18,1 | 56,4 | 15,8 | 2,3 | 58,7 | 13,5 | 33,8 |
| 1778 | 613,0 | 42,9 | 29,3 | 36,1 | 40,6 | 22,6 | 36,1 | 13,5 | 0,0 | 27,1 | 189,5 | 119,6 | 85,7 |
| 1779 | 497,3 | 10,1 | 4,5 | 18,0 | 18,0 | 33,8 | 45,1 | 51,9 | 42,9 | 45,1 | 31,6 | 83,5 | 112,8 |
| 1780 | 215,8 | 56,4 | 42,9 | 36,1 | 65,4 | 13,5 | 9,0 | 9,0 | 27,1 | 94,7 | 94,7 | 92,5 | 4,5 |
| 1781 | 517,4 | 55,1 | 69,9 | 18,0 | 33,8 | 42,9 | 101,5 | 18,0 | 40,6 | 33,8 | 9,0 | 67,7 | 27,4 |
| 1782 | 701,4 | 62,1 | 23,9 | 45,1 | 77,0 | 106,7 | 17,3 | 58,3 | 75,7 | 37,3 | 125,3 | 44,6 | 28,1 |
| 1783 | 672,5 | 107,1 | 51,5 | 78,1 | 20,6 | 44,8 | 29,7 | 51,0 | 19,8 | 89,0 | 24,8 | 111,9 | 44,2 |
| 1784 | 572,5 | 73,4 | 54,1 | 54,8 | 19,2 | 9,0 | 27,8 | 79,0 | 17,1 | 50,8 | 38,7 | 38,1 | 110,5 |
| 1785 | 558,0 | 35,0 | 99,2 | 11,3 | 2,3 | 4, | 6,3 | 39,1 | 60,6 | 52,3 | 86,5 | 104,0 | 57,3 |
| 1786 | 726,3 | 97,0 | 29,8 | 84,2 | 73,0 | 37,8 | 49,7 | 14,2 | 45,1 | 40,1 | 35,9 | 121,3 | 98,2 |
| 1787 | 771,7 | 11,7 | 47,0 | 57,3 | 31,5 | 29,6 | 47,8 | 57,5 | 11,8 | 67,9 | 212,9 | 87,8 | 108,9 |
| 1788 | 678,9 | 78,9 | 105,5 | 29,6 | 14,4 | 16,5 | 94,2 | 41,8 | 50,8 | 182,7 | 22,6 | 9,2 | 32,7 |
| 1789 | 1014,3 | 44,1 | 66,9 | 81,5 | 47,3 | 19,4 | 61,6 | 58,4 | 33,4 | 81,6 | 155,5 | 156,6 | 105,0 |
| 1790 | 582,9 | 20,3 | 23,4 | 12,0 | 69,1 | 46,7 | 10,3 | 73,1 | 55,0 | 19,2 | 88,6 | 103,1 | 112,1 |
| 1791 | 764,0 | 162,4 | 33,8 | 18,0 | 54,1 | 31,6 | 51,9 | 15,8 | 56,4 | 4,5 | 146,6 | 54,1 | 134,8 |
| 1792 | 717,4 | 90,2 | 42,9 | 58,6 | 47,4 | 40,6 | 22,6 | 108,3 | 27,1 | 108,3 | 119,6 | 33,8 | 18,0 |
| 1793 | 552,6 | 69,9 | 45,1 | 49,6 | 31,6 | 47,4 | 11,3 | 13,5 | 6,8 | 40,6 | 33,8 | 121,8 | 81,2 |
| 1853 | ..... | ..... | ..... | 47,5 | 32,5 | 66,5 | 76,5 | 35,7 | 42,2 | 40,5 | 161,7 | 23,5 | 55,7 |
| 1854 | 556,5 | 52,7 | 15,2 | 8,7 | 32,2 | 49,0 | 31,7 | 38,5 | 12,5 | 15,7 | 134,2 | 109,5 | 56,2 |
| 1855 | 687,2 | 53,7 | 90,7 | 79,2 | 20,0 | 90,0 | 81,0 | 27,5 | 81,2 | 87,5 | 67,5 | 28,2 | 30,5 |
| 1856 | 670,0 | 95,0 | 20,0 | 54,0 | 106,2 | 68,2 | 16,2 | 14,0 | 26,5 | 140,7 | 32,0 | 40,5 | 56,5 |
| 1857 | 627,2 | 62,2 | 32,2 | 53,0 | 81,0 | 66,5 | 33,0 | 33,5 | 0,0 | 106,0 | 97,7 | 23 0 | 39,0 |
| 1858 | 485,0 | 6,0 | 32,0 | 36,0 | 46,0 | 46,0 | 24,0 | 43,0 | 38,0 | 13,0 | 35,0 | 96.0 | 70,0 |
| 1859 | 948,9 | 57,0 | 24,1 | 30,0 | 79,3 | 61,0 | 87,8 | 35,0 | 33,2 | 116.0 | 203,8 | 79,7 | 142,0 |
| 1860 | 998 8 | 170,7 | 50,0 | 38,0 | 39,3 | 26,2 | 36,8 | 43,0 | 113,2 | 158,5 | 35,3 | 128,5 | 159,3 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | | |
| 1781-1790 (10) | | 58,5 | 57,1 | 47,2 | 38,8 | 46,8 | 44,8 | 49,0 | 41,0 | 65,5 | 75,0 | 84,4 | 72,4 |
| 1853-1860 (8) | | 71,1 | 37,9 | 43,3 | 54,6 | 59,2 | 48,4 | 33,8 | 37,1 | 84,7 | 95,9 | 66,1 | 76,2 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1777-1793 (17) | | 63,1 | 47,5 | 41,8 | 40,2 | 46,9 | 37,8 | 44,6 | 34,5 | 57,5 | 83,8 | 80,2 | 70,3 |
| 1777-1860 (25) | | 66,2 | 44,7 | 42,3 | 44,8 | 56,8 | 41,2 | 41,2 | 35,3 | 66,2 | 87,7 | 75,7 | 72,2 |
| | | | | | | *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | |
| 1777-93 (17) | Max. | 162,4 (1791) | 105,5 (1788) | 84,2 (1786) | 77,0 (1782) | 139,9 (1777) | 101,5 (1781) | 108,3 (1792) | 75,7 (1782) | 182,7 (1788) | 212,9 (1787) | 156,6 (1789) | 134,8 (1791) |
| | Min. | 10,1 (1779) | 4,5 (1779) | 11,3 (1785) | 2,3 (1785) | 9,0 (1784) | 6,3 (1785) | 9,0 (1780) | 0,0 (1778) | 2,3 (1777) | 9,0 (1781) | 9,2 (1788) | 4,5 (1780) |
| 1853-60 (8) | Max. | 170,7 (1860) | 90,7 (1855) | 79,2 (1855) | 106,2 (1856) | 90,0 (1855) | 87,8 (1859) | 43,0 (1860) | 113,2 (1860) | 158,5 (1860) | 203,8 (1859) | 128,5 (1860) | 159,3 (1860) |
| | Min. | 6,0 (1858) | 15,2 (1854) | 8,7 (1854) | 20,0 (1855) | 26,2 (1860) | 16,2 (1856) | 14,0 (1856) | 12,5 (1854) | 13,0 (1858) | 32,0 (1856) | 23,0 (1857) | 30,5 (1855) |

*Maxima et minima annuels généraux.* Ancienne série : *Max.*, 1014,3 (1789) ; *Min.*, 497,3 (1779).
Nouvelle série : *Max.*, 998,8 (1860) ; *Min.*, 485,0 (1858).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.) | | | | | | | | | | | |
| 1777 | ..... | ..... | 200,9 | 90,2 | 74,5 | 1790 | 475,8 | 148,7 | 127,8 | 138,4 | 160,9 |
| 1778 | 591,1 | 106,0 | 99,3 | 49,6 | 336,2 | 1791 | 741,3 | 308,3 | 103,7 | 124,1 | 205,2 |
| 1779 | 470,2 | 100,3 | 69,8 | 139,9 | 160,2 | 1792 | 834,2 | 267,9 | 146,6 | 158,0 | 261,7 |
| 1780 | 654,1 | 212,1 | 115,0 | 45,1 | 281,9 | 1793 | 489,4 | 133,0 | 128,6 | 31,6 | 196,2 |
| 1781 | 494,8 | 129,5 | 94,7 | 160,1 | 110,5 | .... | ..... | ..... | .... | ..... | ..... |
| 1782 | 700,4 | 113,1 | 228,8 | 151,3 | 207,2 | 1853 | ..... | ..... | 146,5 | 154,4 | 225,7 |
| 1783 | 656,4 | 186,7 | 143,5 | 100,5 | 225,7 | 1854 | 555,8 | 123,6 | 89,9 | 82,7 | 259,4 |
| 1784 | 506,2 | 171,7 | 83,0 | 123,9 | 127,6 | 1855 | 712,7 | 200,6 | 189,2 | 139,7 | 183,2 |
| 1785 | 611,2 | 244,7 | 17,7 | 106,0 | 212,8 | 1856 | 643,8 | 145,5 | 228,4 | 56,7 | 213,2 |
| 1786 | 685,4 | 184,1 | 195,0 | 109,0 | 197,3 | 1857 | 644,5 | 150,9 | 200,5 | 66,5 | 226,7 |
| 1787 | 761,0 | 156,9 | 118,4 | 117,1 | 368,6 | 1858 | 454,0 | 77,0 | 128,0 | 105,0 | 144,0 |
| 1788 | 755,1 | 293,3 | 60,5 | 186,8 | 214,5 | 1859 | 876,9 | 151,1 | 170,3 | 156,0 | 399,5 |
| 1789 | 942,0 | 143,7 | 248,2 | 146,4 | 393,7 | 1860 | 981,5 | 362,7 | 103,5 | 193,0 | 322,3 |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1781-1790 (10) | | 680,5 | 188,0 | 132,8 | 134,8 | 224,9 |
| 1853-1860 (8) | | 708,3 | 185,2 | 157,1 | 119,3 | 246,7 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1777-1793 (17) | | 648,2 | 180,9 | 128,9 | 116,9 | 221,5 |
| 1777-1860 (25) | | 668,3 | 183,1 | 137,9 | 117,7 | 229,6 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1777-1793 (17) | Max. | 942,0 (1789) | 308,3 (1791) | 218,2 (1789) | 186,8 (1788) | 393,7 (1789) |
| | Min. | 470,2 (1779) | 100,3 (1779) | 17,7 (1785) | 31,6 (1793) | 74,5 (1777) |
| 1853-1860 (8) | Max. | 981,5 (1860) | 362,7 (1860) | 228,4 (1856) | 193,0 (1860) | 399,5 (1859) |
| | Min. | 454,0 (1858) | 77,0 (1858) | 89,9 (1854) | 56,7 (1856) | 144,0 (1858) |

Il résulte de l'examen des trois tableaux : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que la moyenne a été moins élevée de 1777 à 1793 que de 1854 à 1860; cependant, comme c'est dans l'ancienne série que se trouve l'année la plus pluviale, 1789 (1014$^{mm}$3), et aussi celle qui l'est le moins, 1779 (497$^{mm}$3), il est probable que cette différence tient à une modification du climat plutôt qu'à un changement dans la manière de recueillir l'eau. Toutefois, c'est la nouvelle série qui renferme l'année météorologique la moins sèche, 1860 (981$^{mm}$5), et celle qui l'est le plus, 1858 (454$^{mm}$0). Dans l'ancienne série, l'écart entre le maximum et le minimum est un peu plus grand pour l'année civile (517$^{mm}$0), que pour l'année météorologique (471$^{mm}$8);

dans la nouvelle, au contraire, il est un peu moins grand pour la première ($513^{mm}8$) que pour l'autre ($527^{mm}5$); il est toujours un peu supérieur à la moitié du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* les rapports sont restés les mêmes à plus d'un demi-siècle d'intervalle : l'automne et l'hiver ont été les plus pluvieux, et le printemps et l'été l'ont été le moins.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, distribuées par saisons météorologiques, montre la succession de celles-ci pendant les deux séries. Dans l'une comme dans l'autre, pour les cinq années les plus pluvieuses, l'abondance d'eau est survenue à la fois en automne et en hiver, et même dans le printemps; pendant les cinq plus sèches, l'automne et une fois l'été ont fourni le plus d'eau.

| Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Années pluvieuses.* | | | | | *Années sèches.* | | | | |
| 1789 942,0 | 143,7 | 248,2 | 116,4 | 393,7 | 1781 494,8 | 129,5 | 94,7 | 160,1 | 110,5 |
| 1792 834,2 | 267,9 | 146,6 | 158,0 | 261,7 | 1793 489,4 | 133,0 | 128,6 | 31,6 | 196,2 |
| 1787 761,0 | 156,9 | 118,4 | 117,1 | 368,6 | 1779 470,2 | 100,3 | 69,8 | 139,9 | 160,2 |
| 1860 981,5 | 362,7 | 103,5 | 193,0 | 322,3 | 1854 555,8 | 123,6 | 89,9 | 82,7 | 259,4 |
| 1859 876,9 | 151,1 | 170,3 | 156,0 | 399,5 | 1858 454,0 | 70,0 | 128,0 | 105,0 | 144,0 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* les moyennes mensuelles de chaque série, séparées ou réunies, établissent une division de l'année en deux parties : l'une de sept mois secs, de février à août, et l'autre de cinq mois humides, de septembre à janvier. Une répartition uniforme de la quantité de pluie pendant les 25 années d'observations, présente les résultats suivants :

$668^{mm}3$ entre les 12 mois, donnent par mois $55^{mm}7$.
300 3 entre les 7 mois secs............. 42 9.
368 0 entre les 5 mois humides......... 73 6.

La partie sèche de l'année est partagée en deux par le mois de mai, plus humide, dont la moyenne générale est de $50^{mm}8$.

## D. *Saint-Jean-d'Angély*.

La prairie, au bas de la ville, est à 12$^{m}$ d'altitude. Les observations, commencées par les soins des ingénieurs des ponts et chaussées, ont donné les résultats suivants pendant les deux premières années :

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1859 | 986,0 | 78,0 | 40,0 | 41,0 | 147,0 | 96,0 | 79,0 | 35,0 | 11,0 | 104,0 | 238,0 | 85,0 | 32,0 |
| 1860 | 843,0 | 33,0 | 47,0 | 53,0 | 35,0 | 23,0 | 64,0 | 22,0 | 98,0 | 167,0 | 39,0 | 97,0 | 165,0 |

## E. *Rochefort*.

Les observations météorologiques ont été commencées à l'hôpital en 1840; mais c'est seulement à partir de 1854 qu'un pluviomètre de 0$^{m}$114 de diamètre a été installé à 1$^{m}$25 au-dessus du sol, qui est lui-même à 5$^{m}$ d'altitude. Ses indications, recueillies successivement par MM. Gaucher, Jouvin et Delavaud, m'ont été envoyées par M. Roux, pharmacien en chef de la marine.

**Charente-Inf. : Rochefort.—M$^{rs}$ Gaucher, Jouvin et Delavaud.—1854-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1854 | 525,0 | 27,0 | 6,0 | 21,0 | 33,0 | 69,0 | 44,0 | 38,0 | 33,0 | 24,0 | 112,0 | 78,0 | 40,0 |
| 1855 | ..... | 2,0 | 14,0 | ..... | ..... | ..... | ..... | 47,0 | 41,0 | 71,0 | 194,0 | 22,5 | 23,5 |
| 1856 | 714,0 | 88,0 | 12,0 | 43,0 | 89,0 | 65,0 | 31,0 | ..... | 74,5 | 149,0 | 35,0 | 33,0 | 94,5 |
| 1857 | 763,4 | 76,0 | 2,5 | 58,5 | 77,7 | 86,2 | 34,5 | 28,0 | 27,5 | 140,0 | 105,5 | 86,5 | 30,5 |
| 1858 | 578,5 | 4,0 | 20,5 | 42,5 | 56,5 | 71,5 | 32,0 | 51,5 | 50,5 | 50,5 | 36,5 | 69,0 | 90,5 |
| 1859 | 957,0 | 67,0 | 35,5 | 41,5 | 100,0 | 77,5 | 72,5 | 46,0 | 63,0 | 119,5 | 194,5 | 82,0 | 58,0 |
| 1860 | 863,0 | 61,0 | 20,0 | 10,0 | 23,0 | 15,0 | 57,0 | 68,0 | 126,0 | 157,0 | 32,0 | 150,0 | 141,0 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1854-1860 (7) | | 46,9 | 15,7 | 36,1 | 63,2 | 64,0 | 45,1 | 40,2 | 59,4 | 101,6 | 101,3 | 74,4 | 68,3 |
| | | | | | | *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | |
| 1854-60 (7) | Max. | 88,0 (1856) | 35,5 (1859) | 58,5 (1857) | 100,0 (1859) | 86,2 (1857) | 72,5 (1859) | 68,0 (1860) | 126,0 (1860) | 157,0 (1860) | 194,5 (1859) | 150,0 (1860) | 141,0 (1860) |
| | Min. | 2,0 (1855) | 8,5 (1858) | 10,0 (1860) | 23,0 (1860) | 15,0 (1860) | 31,0 (1856) | 0,0 (1856) | 27,5 (1857) | 24,0 (1854) | 32,0 (1860) | 22,5 (1855) | 23,5 (1855) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 957,0 (1859) ; *Min.*, 523,0 (1854).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét.) | | | | | | | | | | | |
| 1854 | ..... | ..... | 123,0 | 115,0 | 214,0 | 1858 | 518,5 | 55,0 | 170,5 | 137,0 | 156,0 |
| 1855 | ..... | 56,0 | ..... | ..... | 287,5 | 1859 | 989,5 | 193,0 | 219,0 | 181,5 | 396,0 |
| 1856 | 643,0 | 123,5 | 197,0 | 105,5 | 217,0 | 1860 | 772,0 | 142,0 | 48,0 | 251,0 | 339,0 |
| 1857 | 817,4 | 173,0 | 222,4 | 90,0 | 332,0 | | | | | | |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1854-1860 (7) | | 716,2 | 130,9 | 163,8 | 144,7 | 277,3 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1854-1860 (7) | Max. | 989,5 (1859) | 193,0 (1859) | 222,4 (1857) | 251,0 (1860) | 396,0 (1859) |
| | Min | 518,5 (1858) | 55,0 (1858) | 48,0 (1860) | 90,0 (1857) | 15.6 (1858) |

De l'examen des trois tableaux, il résulte : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année*, que l'année la plus pluvieuse a été dans les deux cas, 1859 (957mm0 et 985mm5), et que la plus sèche a été 1853 (525mm0), et pour l'année météorologique, 1858 (518mm0). L'écart entre le maximum et le minimum est moins grand pour l'année civile (432mm0) que pour l'autre (471mm0); dans l'une comme dans l'autre, il est notablement inférieur à la moitié du maximum.

On voit par le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles,* que dans les deux années les plus pluvieuses, 1859 et 1857, la plus grande quantité d'eau est tombée pendant l'automne et le printemps, et qu'il en a été de même pendant les deux années les plus sèches, 1858 et 1854.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* l'automne et le printemps sont les saisons pluvieuses, et l'été et l'hiver les saisons sèches.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année est divisée en deux parties : l'une de sept mois secs, de janvier à juillet, et l'autre de cinq mois humides, d'août à décembre. Une répartition uniforme de la quantité

de pluie des sept années donne les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 716mm2 | entre les 12 mois, donnent par mois | 59mm7 |
| 311 2 | entre les 7 mois secs............. | 44 5 |
| 405 0 | entre les 5 mois humides......... | 81 0 |

Mais la partie sèche est partagée en deux par les mois d'avril et de mai, beaucoup plus pluvieux : leurs quantités d'eau atteignent 63mm2 et 64mm0; il en résulte que l'année est véritablement divisée en quatre parties, alternativement sèches et humides, dont la plus longue est celle d'automne.

### F. *La Tremblade.*

On trouve dans les *Mémoires de Météorologie* du P. Cotte, t. II, p. 393, que l'abbé Landrau a recueilli dans cette localité, qui est à quelques mètres d'altitude, la hauteur annuelle de pluie suivante :

1778......... 487mm3.

### G. *Royan.*

Des observations pluviométriques ont été commencées en mars 1860, par les soins des ingénieurs des ponts et chaussées, à une faible hauteur au-dessus du niveau de la mer. On a mesuré 762mm0 d'eau pendant les dix derniers mois :

| Années. | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — |
| | | | | | | *Quantités mensuelles.* | | | | | | |
| 1860 .... | .... | ..... | 28,0 | 31,0 | 20,0 | 59,0 | 36,0 | 120,0 | 183,0 | 26,0 | 94,0 | 165,0 |

### H. *Montguyon.*

Les observations faites aussi par les soins des ingénieurs des ponts et chaussées, ont donné les résultats suivants pour

les deux premières années. Le ruisseau, au bas du bourg, est à 45$^{m}$ d'altitude.

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | Quantités annuelles et mensuelles. | | | | | | | | | | | | |
| 1859 | 1105,0 | 88,0 | 30,0 | 44,0 | 151,0 | 110,0 | 78,0 | 46,0 | 89,0 | 117,0 | 152,0 | 84,0 | 86,0 |
| 1860 | 748,0 | 164,0 | 48,0 | 46,0 | 60,0 | 9,0 | 79,0 | 17,0 | 65,0 | 87,0 | 26,0 | 60,0 | 87,0 |

## Charente. - *Confolens.*

Il n'avait encore été recueilli aucunes données dans le département, lorsqu'à la fin de 1859, M. Adamoli, ingénieur des ponts et chaussées à Châteauroux, a été chargé d'organiser un service permanent d'observations pluviométriques et hydrométriques sur divers points déterminés des bassins de la Vienne, de la Creuse et de l'Indre. La seule station établie sur les confins de l'Aquitaine, est Confolens. On y observe à l'aide d'un pluviomètre à bouteille de 0$^{m}$16 de diamètre, que l'observateur place sur le sol dans le lieu où il se trouve; l'eau est mesurée dans une éprouvette après chaque pluie. La Vienne est à 130$^{m}$ d'altitude dans la ville. Je dois la communication des observations de l'année 1860 et des deux suivantes à la complaisance de M. Adamoli.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | Quantités annuelles et mensuelles. | | | | | | | | | | | | |
| 1860 | 1357,3 | 214,1 | 150,4 | 89,9 | 83,9 | 59,5 | 79,4 | 62,4 | 106,9 | 178,1 | 46,5 | 106,5 | 179,8 |

Les deux années suivantes ont été beaucoup moins pluvieuses; les moyennes annuelles et trimestrielles des trois sont :

Année, 971,4.

Hiver, 285,9; printemps, 187,8; été, 228,7; automne, 269,0.

## CHAPITRE II. — **Aquitaine occidentale ou bordelaise.**

### GIRONDE.

Des observations ont été faites à diverses reprises sur sept points différents dans le département : au *Porge* et à *Lacanau,* sur le bord de la plaine des Landes et au pied de la chaîne des dunes; à *Bordeaux* et à *Pichon,* près de Bassens, sur la rive opposée de la Garonne; enfin, en remontant cette rivière, à *Cadillac,* à *Langon* et à *Col-de-Fer,* au S.-E. de La Réole.

#### A. *Le Porge.*

Sous la direction de M. Chambrelent, ingénieur des ponts et chaussées, de 1842 à 1846, et depuis le 11 avril 1858, M. Verdier a observé un pluviomètre placé à moitié de la distance qui sépare le Porge de la côte, à 500$^{m}$ à l'E. de dunes de 25$^{m}$ de hauteur, dans la lède de Lentrade, près de la maison du garde; l'instrument, de 0$^{m}$50 de diamètre, est à 0$^{m}$80 au-dessus du sol, qui est lui-même à l'altitude de 14$^{m}$. Les premières observations sont égarées; et comme les dernières paraissent avoir cessé lorsque les forêts des dunes ont passé dans les attributions du Ministère des finances, je donne exceptionnellement les observations de 1861 et de la moitié de 1862.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1858 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 88,0 | 16,0 | 24,0 | 19.0 | 21,5 | 27,5 | 27,0 | 53,5 |
| 1859 | 967,0 | 64,0 | 4,0 | 47,0 | 96,0 | 132,0 | 82,0 | 30,0 | 66.0 | 142,0 | 150,0 | 70,0 | 84,0 |
| 1860 | 1002,0 | 150,0 | 68,0 | 58,0 | 32,0 | 12,0 | 64,0 | 42,0 | 62.0 | 164,0 | 24,0 | 140,0 | 186.0 |
| 1861 | 539,7 | 10,7 | 33,0 | 81,0 | 20,0 | 4,0 | 136,0 | 10,0 | 0,0 | 74,0 | 11,0 | 122,0 | 38,0 |
| 1862 | ..... | 71,0 | 17,0 | 84,0 | 15,0 | 96,0 | 25,0 | 60,0 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1858-62 (1) | | 73,9 | 30,5 | 57,5 | 40,7 | 66,4 | 64,6 | 33,2 | 36,8 | 100,4 | 53,1 | 89,8 | 90,4 |

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.) | | | | | |
| 1858 | ..... | ..... | ..... | 59,0 | 76,0 |
| 1859 | 936,5 | 121,5 | 275,0 | 178,0 | 362,0 |
| 1860 | 900,0 | 302,0 | 102,0 | 168,0 | 328,0 |
| 1861 | 687,7 | 229,7 | 105,0 | 146,0 | 207,0 |
| 1862 | ..... | 126,0 | 195,0 | ..... | ..... |

| Période. | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | |
| 1858-1862 (4) | 737,3 | 194,8 | 164,6 | 134,6 | 243,3 |

Le tableau *des quantités annuelles et trimestrielles* fait voir que dans les deux années les plus pluvieuses, 1859 et 1860, la grande quantité d'eau est tombée tant en automne qu'en hiver ou au printemps. Dans l'ensemble, ces deux saisons sont également celles qui fournissent le plus d'eau.

L'année est divisée en deux parties, l'une de sept mois secs, de février à août, et l'autre de cinq mois humides, de septembre à janvier. La répartition uniforme donne :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 737mm3 | entre les 12 mois, donnent par mois | 61mm4. |
| 329 7 | entre les 7 mois secs............ | 47 1. |
| 407 6 | entre les 5 mois humides........ | 81 5. |

Mai et juin, de 66mm4 et 64mm6, divisent la partie sèche.

### B. *Lacanau.*

Des observations ont été commencées en 1860, dans les mêmes conditions, au Moutchic, maison de garde située près de l'extrémité N.-O. de l'étang de Lacanau, sur les bases des dernières collines de la chaîne des dunes, à 29m d'altitude. Comme elles ont cessé par la même cause que les précédentes, je les donne en entier jusqu'en 1862.

| Années | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1860 | 1059,0 | 156,0 | 52,0 | 48,0 | 44,5 | 9,0 | 86,5 | 51,0 | 82,0 | 188,5 | 40,0 | 149,0 | 162,5 |
| 1861 | 770,5 | 70,0 | 36,5 | 142,5 | 17,5 | 22,5 | 160,5 | 38,5 | 0,0 | 95,5 | 15,5 | 137,0 | 35,5 |
| 1862 | ..... | 82,5 | 31,5 | 80,0 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |

C. *Bordeaux.*

Parmi les villes de France, Bordeaux est certainement l'une de celles où des observations pluviométriques sont faites depuis le plus grand nombre d'années.

Une première série a été commencée en janvier 1714, par Sarrau de Boynet, secrétaire de l'Académie de Bordeaux, et continuée par son fils, Sarrau de Vezins, à partir de mars 1739 jusqu'à la fin de 1770. Les observations météorologiques journalières dans lesquelles on les trouve, forment dix registres petit in-folio, qui avaient été donnés à l'ancienne Académie de Bordeaux, et qui appartiennent maintenant à la Bibliothèque publique de la ville. Elles sont véritablement inconnues; car il n'en a été publié que des résumés extrêmement courts : le P. Cotte a donné dans ses *Mémoires sur la Météorologie,* t. II, p. 268-71, les quantités annuelles de pluie pour chacune de ces 57 années, et Jouannet, dans la *Statistique de la Gironde,* p. 87-9, a donné seulement les quantités annuelles pour les dix années 1750-1759. — Les registres ne renferment aucune indication sur le pluviomètre employé, non plus que sur son emplacement dans la ville; peut-être était-il dans l'hôtel de l'Académie, sur les allées de Tourny, à une assez grande hauteur au-dessus du sol, qui est lui-même à 10$^{m}$ d'altitude. On n'y trouve que les quantités mensuelles d'eau, ce qui indique que le mesurage n'était fait qu'à la fin de chaque mois, et quelquefois au bout de deux.

Après une interruption de cinq années, cette première série a été continuée par Guyot, puis par le D$^{r}$ de La Mothe, et les quantités mensuelles ont été publiées, pour les onze années 1776-1786, dans les t. I à VIII des *Mémoires de la Société royale de Médecine,* par les soins du P. Cotte, qui a donné aussi les quantités annuelles et les moyennes mensuelles des

dix années 1775-84 dans ses *Mémoires sur la Météorologie*. Les moyennes annuelles et trimestrielles générales de toute la série ont été données dans *Patria*, col. 256.

L'étude de la pluviométrie n'a été reprise qu'après la création de la Faculté des Sciences. M. Abria a commencé en février 1840 une nouvelle série, toujours continuée, qui a éprouvé quelques interruptions en 1845. Les quantités mensuelles font partie des tableaux météorologiques qu'il a insérés chaque année dans les *Actes de l'Académie*, de 1842 à 1856. Cinq années ont été publiées dans l'*Annuaire météorologique* et l'*Annuaire de la Société météorologique de France*, de 1850 à 1854. Quant aux observations de 1845 et de 1846, et à celles des quatre dernières années, 1857-60, restées inédites, M. Abria a bien voulu me les communiquer. Le pluviomètre circulaire, de $0^m513$ de diamètre, est situé sur une terrasse de l'Hôtel de Ville, à $9^m60$ au-dessus du sol, qui est lui-même à $9^m$ d'altitude environ.

De son côté, M. Petit-Lafitte, professeur d'agriculture, fait aussi, depuis le mois d'avril 1848, des observations dont les quantités mensuelles font partie des tableaux météorologiques publiés tous les trois mois dans son *Journal d'Agriculture*, jusqu'à la fin de 1860, et chaque mois, depuis 1853, dans le *Journal d'Agriculture pratique*. Le pluviomètre carré, de $0^m316$ de diamètre, est placé sur le toit d'une maison située près de Sainte-Eulalie, à $9^m$ au-dessus du sol, qui est lui-même à $10^m$ d'altitude.

J'ai donné moi-même un résumé des observations pluviométrique faites à Bordeaux, de 1714 à 1860, dans le *Compte Rendu de l'Académie des Sciences*, t. LIV, p. 799-800, et quelques rectifications dans la *Revue des Sociétés savantes :* Sciences, t. III, p. 292-293.

Les tableaux suivants présenteront encore de nouvelles rectifications.

## Gironde : Bordeaux. — Sarrau de Boynet et Sarrau de Vezins.
## 1714-70.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1714 | 601,5 | 9,8 | 27,9 | 57.9 | 63,5 | 65,9 | 80,3 | 70,1 | 36,9 | 47,3 | 42,1 | 15,3 | 84,5 |
| 1715 | 586,6 | 7,1 | 22,1 | 47,6 | 48,3 | 40,4 | 72,1 | 35.9 | 29,6 | 43,3 | 95,2 | 77,6 | 67,4 |
| 1716 | 605,8 | 133,7 | 21,0 | 6,6 | 9,4 | 11,7 | 5,4 | 31,7 | 28,7 | 108,1 | 61,0 | 41,8 | 136,7 |
| 1717 | 612,5 | 28,2 | 26,0 | 73,2 | 12,1 | 90,0 | 58,4 | 28,0 | 35,7 | 10,6 | 49,2 | 85,7 | 116,3 |
| 1718 | 778,0 | 134,2 | 30,4 | 14,6 | 83,7 | 2,2 | 93,6 | 27,7 | 55,7 | 113,9 | 78,2 | 31,5 | 122,9 |
| 1719 | 726,3 | 153,3 | 83,9 | 29,3 | 22,3 | 9,4 | 91,4 | 74,3 | 9,7 | 55,5 | 75,6 | 67,2 | 54,4 |
| 1720 | 702,1 | 61,8 | 54,2 | 50,5 | 44,3 | 73,6 | 107,2 | 21,0 | 94,1 | 12,1 | 47,8 | 27,3 | 108,2 |
| 1721 | 817,5 | 50,7 | 75,5 | 48,5 | 36,6 | 114,7 | 114,2 | 13,5 | 10,7 | 51,4 | 86,2 | 97,4 | 118,1 |
| 1722 | 570,9 | 19,5 | 59,5 | 31.4 | 79,0 | 97,0 | 23,3 | 18,9 | 12,2 | 33,5 | 10,6 | 41,2 | 144,8 |
| 1723 | 529,2 | 50,1 | 59,5 | 61,1 | 29,2 | 36,3 | 30,0 | 7,0 | 127,4 | 2,9 | 18,2 | 5,8 | 101,7 |
| 1724 | 758,2 | 90,1 | 73,2 | 86,2 | 74,9 | 45,0 | 73,7 | 26,7 | 8,8 | 15,5 | 42,8 | 48,5 | 172,8 |
| 1725 | 858,2 | 86,8 | 4,1 | 9,4 | 83,4 | 123,0 | 106,0 | 41,7 | 72,6 | 59,5 | 83,1 | 78,7 | 106,9 |
| 1726 | 648,4 | 68,8 | 67.9 | 12,4 | 20,3 | 68,2 | 121,4 | 6,8 | 3,3 | 115,6 | 13,7 | 58,6 | 91,4 |
| 1727 | 651,3 | 114,5 | 30,9 | 19,5 | 60,3 | 61,8 | 78,2 | 33,5 | 22,7 | 77,2 | 56,2 | 28,5 | 65,0 |
| 1728 | 1004,6 | 205,3 | 2.3 | 62,5 | 67,4 | 55,2 | 107,6 | 94,5 | 8,7 | 21,9 | 156,2 | 70,2 | 152,8 |
| 1729 | 856,5 | 32,8 | 33,2 | 35,5 | 66,9 | 56,6 | 33,0 | 25,9 | 26,4 | 194,9 | 92,9 | 172,4 | 86,0 |
| 1730 | 678,2 | 5,5 | 55,7 | 144,3 | 95,6 | 55,9 | 97,6 | 39,1 | 2,7 | 39,5 | 15,3 | 84,5 | 42,7 |
| 1731 | 726,2 | 37,0 | 126,0 | 9,1 | 32,1 | 90,0 | 52 3 | 55,9 | 23,5 | 96,9 | 38,1 | 32,9 | 112,4 |
| 1732 | 626,4 | 26,6 | 53,0 | 58,9 | 66,9 | 66,8 | 94,9 | 23,1 | 29,2 | 60,9 | 88,0 | 41,1 | 17,0 |
| 1733 | 788,9 | 115,5 | 23,6 | 90,2 | 45.6 | 85,2 | 86,0 | 79,4 | 53,9 | 11,3 | 68,5 | 115,1 | 13,9 |
| 1734 | 653,1 | 47,7 | 10,4 | 93,5 | 23,5 | 32,1 | 22,5 | 52,1 | 49,2 | 19,6 | 147,6 | 12,9 | 141,7 |
| 1735 | 766,5 | 192,0 | 3,3 | 52,1 | 71,5 | 43,1 | 25,6 | 128,0 | 45,2 | 48,1 | 42,2 | 24,3 | 91,1 |
| 1736 | 873,1 | 92,6 | 195,9 | 109,4 | 36,6 | 55,8 | 37,0 | 91,4 | 35,6 | 53,9 | 51,1 | 19,8 | 94,0 |
| 1737 | 748,0 | 56,3 | 45,2 | 86,2 | 34,4 | 17,5 | 56,8 | 66,4 | 40,3 | 104,3 | 194,0 | 10.5 | 36,1 |
| 1738 | 555,9 | 82,9 | 8,6 | 70,9 | 39,8 | 89,3 | 24,7 | 41,3 | 22,7 | 36,5 | 70,2 | 26,0 | 43,0 |
| 1739 | 799,2 | 119,7 | 41,5 | 34,3 | 42,7 | 144,3 | 26,6 | 56,7 | 46,0 | 45,1 | 64,8 | 67,0 | 110,5 |
| 1740 | 816,1 | 181,1 | 5,3 | 31,6 | 15,4 | 48,2 | 80,5 | 11,5 | 125,4 | 55,6 | 47,0 | 71,1 | 143,4 |
| 1741 | 533,1 | 51,0 | 13,9 | 36,5 | 3,2 | 59,4 | 31,5 | 34,5 | 7,5 | 142,0 | 35,4 | 82,5 | 32,7 |
| 1742 | 722,9 | 155,1 | 23,0 | 41,2 | 48,0 | 30,9 | 61,5 | 68,2 | 6,0 | 44,0 | 78,0 | 111,5 | 56,5 |
| 1743 | 573,9 | 26,4 | 21,4 | 27,7 | 29,3 | 35,9 | 104,1 | 140,1 | 11,7 | 9,2 | 57,9 | 51,8 | 58,4 |
| 1744 | 624,2 | 24,5 | 9,6 | 99,9 | 99,9 | 62,0 | 13,7 | 37,6 | 27,1 | 53,9 | 119,0 | 28,9 | 48,1 |
| 1745 | 831,8 | 12,8 | 35,4 | 75,7 | 20,9 | 96,4 | 122,9 | 49,3 | 34,8 | 75,1 | 117,7 | 116,6 | 74,2 |
| 1746 | 614,2 | 49,8 | 15,4 | 64,0 | 110,2 | 47,0 | 83,4 | 8,7 | 7,0 | 45,1 | 27,0 | 50,1 | 115,5 |
| 1747 | 828,5 | 55,0 | 146,8 | 46,8 | 57,1 | 30,0 | 147,3 | 46,2 | 75,0 | 82,7 | 35,2 | 16,0 | 90,4 |
| 1748 | 709,3 | 13,7 | 40,8 | 77,6 | 72,2 | 84,6 | 40,1 | 150,0 | 64,8 | 35,2 | 60,3 | 29,9 | 40,1 |
| 1749 | 776,8 | 205,1 | 119,4 | 39,5 | 74,6 | 51,6 | 59,0 | 4,7 | 55,2 | 106,2 | 8,8 | 34,5 | 18,2 |
| 1750 | 722,5 | 7,9 | 29,2 | 14,2 | 52,0 | 73,8 | 102,4 | 67,1 | 15,8 | 40,6 | 50,0 | 188,4 | 80,1 |
| 1751 | 767,2 | 120,9 | 85,2 | 63,1 | 120,5 | 58,3 | 28,2 | 40,3 | 90,4 | 27,1 | 39,3 | 51,0 | 42,9 |
| 1752 | 587,4 | 55,2 | 53,7 | 56,0 | 45,5 | 31,6 | 49,1 | 93,6 | 75,3 | 14,8 | 0.0 | 45,7 | 66,9 |
| 1753 | 595,1 | 48,3 | 46,0 | 28,6 | 64,6 | 24,5 | 63,3 | 33,3 | 31,8 | 3,0 | 58,6 | 124,3 | 65,8 |
| 1754 | 478,5 | 98,3 | 12,6 | 21,7 | 18,2 | 47,8 | 92,9 | 23,0 | 14,4 | 12,4 | 60,3 | 43,1 | 40,8 |
| 1755 | 613,7 | 79,1 | 84,2 | 34,6 | 19,9 | 14,3 | 53.0 | 63,7 | 9,7 | 77,6 | 40,8 | 85,2 | 51,6 |
| 1756 | 690,1 | 75,9 | 8,8 | 65,2 | 54,3 | 38,5 | 83,5 | 83,7 | 44,8 | 81,8 | 73.8 | 36,7 | 43,1 |
| 1757 | 671,9 | 130,1 | 6,5 | 20,3 | 69,1 | 69,9 | 68,5 | 30,5 | 87,4 | 11,9 | 15,8 | 61,4 | 88,5 |
| 1758 | 784,9 | 39,9 | 80,5 | 83,3 | 75,9 | 69,1 | 76,7 | 91,5 | 117,3 | 27,1 | 65,2 | 27,7 | 30,7 |
| 1759 | 720,9 | 24,8 | 33,1 | 112,5 | 71,2 | 24.6 | 66,5 | 42,7 | 32,2 | 65,0 | 58,8 | 96,8 | 92,7 |
| 1760 | 789,8 | 138,1 | 77,8 | 24,8 | 23,7 | 12,0 | 97,6 | 10,1 | 45,1 | 96,4 | 144,3 | 77,8 | 42,1 |
| 1761 | 807,4 | 15,2 | 30,9 | 19,1 | 59,7 | 55,4 | 68,0 | 18,0 | 64,2 | 127,0 | 183,1 | 96,2 | 70,6 |
| 1762 | 677,8 | 75,3 | 53,1 | 54,7 | 28,8 | 75,9 | 56,4 | 11,7 | 84,6 | 45,8 | 91,9 | 82,5 | 17,1 |
| 1763 | 613,1 | 23,0 | 57,6 | 16,9 | 45,6 | 66,9 | 85,0 | 37,6 | 37,6 | 52,0 | 37,6 | 37,6 | 115,7 |
| 1764 | 584,0 | 118,8 | 36,1 | 20,1 | 56,4 | 10,7 | 9,9 | 65,2 | 100,0 | 22,2 | 38,8 | 0,0 | 96,8 |
| 1765 | 684,0 | 71,8 | 59,7 | 86,3 | 13,4 | 33,1 | 68,2 | 34,3 | 67,6 | 40,0 | 72,1 | 37,6 | 69,9 |
| 1766 | 409,8 | 0,0 | 15,0 | 38,0 | 56,6 | 43,3 | 24,0 | 64,2 | 5,4 | 52,8 | 29,2 | 20,3 | 61,0 |
| 1767 | 470,2 | 20,1 | 76,1 | 22,4 | 33,2 | 25,0 | 20,1 | 1,5 | 66,3 | 13,9 | 52,1 | 60,5 | 79,0 |
| 1768 | 730,4 | 74,1 | 11,4 | 0,6 | 0,7 | 24,1 | 61.8 | 135 0 | 88,6 | 75,5 | 106,0 | 106,2 | 46,4 |
| 1769 | 863,2 | 41,2 | 104,0 | 33,9 | 35,4 | 39,3 | 66,3 | 17,5 | 105,9 | 134,6 | 159,0 | 31,6 | 93,1 |
| 1770 | 640,5 | 33,5 | 36,7 | 20,3 | 101,5 | 29,8 | 32,5 | 18,5 | 25,5 | 0,5 | 166,4 | 109,4 | 65,9 |

**Gironde : Bordeaux. — Guyot et Dr de La Mothe, 1776-86.**
**M. Abria, 1840-60. — M. Petit-Lafitte, 1848-60.**

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | |
| 1776 | ..... | 114,5 | 147,2 | 39,5 | 12,5 | 41,8 | 98,7 | 89,5 | 58,1 | 59,2 | ..... | ..... | ..... |
| 1777 | 781,4 | 63,1 | 42,9 | 39,5 | 54,1 | 152,2 | 79,0 | 182,7 | 14,8 | 5,2 | 45,7 | 18,6 | 98,6 |
| 1778 | 639,3 | 58,6 | 49,7 | 90,4 | 33,5 | 28,0 | 66,8 | 50,2 | 6,0 | 20,3 | 96,2 | 117,7 | 81,9 |
| 1779 | 498,3 | 8,7 | 1,0 | 6,8 | 20,9 | 36,7 | 72,3 | 63,5 | 45,5 | 28,2 | 47,4 | 124,7 | 47,6 |
| 1780 | 494,9 | 57,4 | 35,5 | 43,5 | 76,1 | 15,8 | 9,6 | 10,0 | 62,0 | 16,2 | 79,6 | 81,2 | 8,0 |
| 1781 | 660,2 | 48,5 | 47,4 | 1,5 | 25,2 | 68,8 | 129,5 | 90,9 | 94,7 | 39,6 | 14,6 | 79,0 | 17,5 |
| 1782 | 566,0 | 75,9 | 32,9 | 36,7 | 81,8 | 59,0 | 25,8 | 33,5 | 46,6 | 34,6 | 58,0 | 51,9 | 29,3 |
| 1783 | 480,4 | 72,7 | 68,7 | 67,0 | 16,6 | 30,6 | 41,2 | 35,4 | 27,3 | 68,3 | 10,3 | 27,1 | 15,2 |
| 1784 | 710,6 | 65,4 | 59,7 | 69,5 | 62,0 | 51,3 | 15,3 | 118,1 | 28,1 | 41,4 | 24,4 | 89,9 | 85,5 |
| 1785 | 714,8 | 32,2 | 130,1 | 28,4 | 29,9 | 15,8 | 28,4 | 75,4 | 89,0 | 60,9 | 62,6 | 99,0 | 68,1 |
| 1786 | 725,7 | 103,4 | 17,5 | 71,3 | 53,5 | 41,1 | 67,8 | 64,4 | 29,3 | 42,9 | 70,9 | 88,8 | 74,8 |
| | | | | | | | | | | | | | |
| 1840 | 495,0 | (pour 11 mois, de février à décembre.) | | | | | | | | | | | |
| 1841 | 910,6 | (pour l'année entière.) | | | | | | | | | | | |
| 1842 | 876,0 | ..... | ..... | ..... | 39,5 | 23,9 | 45,7 | 28,0 | 219,3 | 85,9 | 72,9 | 122,6 | 16,7 |
| 1843 | 873,5 | 180,0 | 77,8 | 22,0 | 110,0 | 75,8 | 79,6 | 46,0 | 58,4 | 76,2 | 90,7 | 40,3 | 10,7 |
| 1844 | 905,5 | 89,1 | 161,1 | 28,5 | 32,0 | 17,5 | 69,5 | 10,5 | 132,1 | 112,5 | 138,5 | 80,4 | 83,8 |
| 1845 | ..... | 108,4 | 7,9 | ..... | 84,1 | ..... | ..... | 58,3 | 31,3 | 72,4 | 141,0 | ..... | ..... |
| 1846 | 941,1 | 94,3 | 0,0 | 110,2 | 70,9 | 69,0 | 58,9 | 62,7 | 0,0 | 83,9 | 177,4 | 130,8 | 83,0 |
| 1847 | 713,0 | 42,0 | 84,0 | 58,0 | 70,0 | 62,0 | 20,0 | 30,0 | 87,0 | 13,0 | 67,0 | 93,0 | 87,0 |
| 1848 | 862,0 | 40,0 | 141,0 | 107,0 | 117,0 | 24,0 | 106,0 | 29,0 | 45,0 | 39,0 | 111,0 | 57,0 | 46,0 |
| 1849 | 857,0 | 52,0 | 37,0 | 60,0 | 106,0 | 46,0 | 19,0 | 82,0 | 55,0 | 135,0 | 78,0 | 127,0 | 60,0 |
| 1850 | 831,1 | 69,4 | 58,3 | 13,3 | 74,0 | 66,1 | 20,6 | 79,1 | 124,4 | 66,5 | 131,3 | 62,9 | 65,2 |
| | | | | | | | | | | | | | |
| 1851 | 608,6 | 65,3 | 26,7 | 78,8 | 93,9 | 48,9 | 10,6 | 69,2 | 8,4 | 26,0 | 80,0 | 79,6 | 21,2 |
| 1852 | 786,1 | 55,8 | 32,3 | 13,3 | 38,9 | 68,5 | 94,2 | 74,6 | 144,3 | 75,5 | 61,7 | 68,0 | 59,0 |
| 1853 | 808,8 | 67,8 | 84,6 | 42,8 | 41,6 | 74,3 | 110,8 | 38,7 | 99,4 | 75,0 | 115,1 | 16,5 | 52,2 |
| 1854 | 671,6 | 37,6 | 18,8 | 90,3 | 39,2 | 50,7 | 49,9 | 75,3 | 50,6 | 11,0 | 113,5 | 126,7 | 68,0 |
| 1855 | 820,4 | 3,1 | 87,7 | 120,7 | 31,7 | 121,3 | 79,0 | 34,1 | 27,7 | 97,6 | 148,9 | 18,7 | 49,9 |
| 1856 | 1047,3 | 124,3 | 50,0 | 43,9 | 101,4 | 116,6 | 92,2 | 30,7 | 96,7 | 134,7 | 86,4 | 66,4 | 104,0 |
| 1857 | 742,0 | 59,0 | 14,0 | 49,0 | 79,0 | 77,0 | 62,0 | 18,0 | 48,0 | 127,0 | 134,0 | 57,0 | 18,0 |
| 1858 | 547,0 | 0,0 | 5,0 | 29,0 | 82,0 | 81,0 | 29,0 | 41,0 | 52,0 | 37,0 | 40,0 | 58,0 | 93,0 |
| 1859 | 958,9 | 49,7 | 87,0 | 48,4 | 104,6 | 109,4 | 62,5 | 27,0 | 57,6 | 131,0 | 151,8 | 89,6 | 87,3 |
| 1860 | 1052,6 | 173,2 | 50,3 | 80,2 | 70,0 | 17,0 | 60,6 | 72,7 | 80,6 | 138,3 | 7,2 | 149,7 | 152,8 |
| | | | | | | | | | | | | | |
| 1848 | ..... | ..... | ..... | ..... | 120,1 | 47,8 | 129,7 | 39,5 | 83,8 | 51,3 | 148,8 | 104,3 | 42,2 |
| 1849 | 870,7 | 75,8 | 22,2 | 19,6 | 127,3 | 63,1 | 18,3 | 42,8 | 55,5 | 140,8 | 111,2 | 122,8 | 71,3 |
| 1850 | 708,4 | 61,0 | 50,5 | 6,5 | 69,7 | 59,7 | 19,0 | 70,0 | 100,0 | 66,5 | 66,5 | 66,3 | 63,7 |
| 1851 | 667,3 | 76,3 | 28,2 | 83,4 | 99,8 | 48,5 | 15,9 | 73,4 | 24,6 | 24,7 | 83,0 | 89,0 | 20,5 |
| 1852 | 785,0 | 55,0 | 30,7 | 17,1 | 32,4 | 72,3 | 99,0 | 69,5 | 153,6 | 75,9 | 64,1 | 73,1 | 42,9 |
| 1853 | 840,8 | 71,0 | 100,6 | 51,8 | 47,2 | 89,3 | 122,2 | 40,8 | 32,7 | 76,2 | 132,3 | 22,4 | 54,3 |
| 1854 | 761,0 | 109,6 | 15,9 | 30,5 | 40,0 | 52,7 | 50,5 | 64,5 | 52,8 | 8,8 | 121,5 | 126,0 | 88,2 |
| 1855 | 817,0 | 22,0 | 101,7 | 130,2 | 33,2 | 111,2 | 86,2 | 32,9 | 32,3 | 101,2 | 113,3 | 27,8 | 25,0 |
| 1856 | 1047,9 | 137,4 | 17,6 | 41,4 | 119,0 | 119,1 | 77,4 | 22,8 | 103,6 | 119,7 | 88,2 | 54,2 | 117,5 |
| 1857 | 796,6 | 76,3 | 13,3 | 53,8 | 95,9 | 70,8 | 59,1 | 15,0 | 60,6 | 122,4 | 133,1 | 68,6 | 27,7 |
| 1858 | 576,7 | 0,0 | 21,0 | 37,8 | 81,5 | 79,6 | 30,5 | 14,7 | 50,5 | 39,8 | 44,7 | 64,8 | 81,8 |
| 1859 | 952,6 | 52,1 | 39,8 | 45,2 | 82,9 | 119,0 | 63,2 | 28,3 | 57,7 | 138,0 | 100,6 | 74,8 | 91,0 |
| 1860 | 970,6 | 132,9 | 46,0 | 71,9 | 68,1 | 16,5 | 54,7 | 32,5 | 63,3 | 140,4 | 32,3 | 132,6 | 159,4 |

Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année*, les tableaux des moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales et générales montrent que, dans la première série d'observations, la période comprenant les années

| Années. | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | | | | | | | |
| 1714-20 (7) | 75,4 | 37,9 | 40,0 | 40,5 | 41,9 | 72,6 | 41,2 | 41,5 | 55,8 | 64,2 | 49,5 | 98,6 |
| 1721-30 (10) | 72,4 | 46,2 | 51,1 | 61,4 | 71,7 | 78,5 | 31,1 | 29,6 | 61,2 | 57,5 | 68,6 | 108,2 |
| 1731-40 (10) | 95,1 | 51,3 | 63,6 | 40,8 | 67,2 | 50,7 | 60,6 | 47,1 | 53,2 | 81,1 | 44,1 | 80,3 |
| 1741-50 (10) | 59,2 | 45,5 | 52,3 | 56,7 | 57,2 | 76,9 | 60,6 | 30,5 | 63,4 | 58,9 | 71,0 | 61,4 |
| 1751-60 (10) | 81,1 | 48,8 | 52,2 | 56,3 | 39,1 | 67,0 | 51,2 | 55,1 | 41,7 | 55,7 | 65,3 | 56,5 |
| 1761-70 (10) | 47,3 | 48,1 | 81,2 | 46,1 | 40,3 | 49,2 | 40,4 | 65,5 | 56,4 | 93,6 | 58,2 | 71,5 |
| .......... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1776-86 (11) | 63,2 | 57,5 | 89,5 | 42,4 | 48,3 | 57,7 | 69,4 | 45,6 | 87,9 | 51,0 | 77,8 | 51,6 |
| 1842-50 (8) | 84,4 | 70,9 | 57,0 | 78,1 | 48,0 | 52,4 | 47,3 | 83,6 | 76,0 | 112,0 | 89,2 | 50,3 |
| 1851-60 (10) | 63,6 | 40,6 | 53,6 | 68,2 | 76,5 | 65,1 | 48,1 | 66,5 | 85,6 | 93,9 | 73,0 | 70,5 |
| 1851-60 (10) | 73,3 | 44,5 | 56,3 | 70,0 | 77,9 | 65,9 | 43,2 | 63,2 | 84,7 | 97,3 | 73,3 | 70,8 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | |
| 1714-40 (27) | 81,6 | 45,9 | 52,8 | 48,4 | 62,3 | 66,7 | 44,7 | 39,2 | 56,8 | 68,0 | 51,6 | 95,4 |
| 1741-70 (30) | 62,5 | 47,5 | 45,2 | 53,1 | 45,5 | 64,4 | 50,6 | 50,4 | 53,8 | 69,4 | 64,8 | 63,2 |
| 1741-86 (41) | 62,7 | 50,2 | 43,7 | 50,2 | 46,5 | 62,6 | 55,8 | 49,1 | 49,6 | 64,8 | 68,1 | 60,3 |
| 1714-86 (68) | 70,2 | 48,5 | 47,3 | 49,5 | 52,8 | 64,2 | 51,4 | 45,2 | 52,5 | 66,1 | 62,6 | 74,4 |
| 1842-60 (19) | 72,8 | 54,0 | 55,0 | 72,9 | 63,8 | 59,4 | 47,7 | 74,6 | 75,8 | 102,4 | 80,2 | 61,5 |
| 1848-60 (13] | 72,4 | 43,1 | 49,1 | 78,2 | 72,6 | 63,5 | 45,1 | 67,7 | 85,1 | 100,0 | 79,0 | 68,1 |
| *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | | | | | |
| 1714-86 (68) Max. | 205,3 | 195,9 | 144,3 | 120,5 | 152,2 | 147,3 | 182,7 | 127,4 | 194,9 | 194,0 | 188,4 | 172,8 |
| | (1728) | (1736) | (1730) | (1751) | (1777) | (1747) | (1777) | (1723) | (1729) | (1737) | (1750) | (1721) |
| Min. | 0,0 | 1,0 | 0,6 | 0,7 | 2,9 | 5,4 | 1,5 | 3,3 | 0,5 | 0,0 | 0,0 | 8,0 |
| | (1766) | (1779) | (1768) | (1768) | (1718) | (1716) | (1767) | (1726) | (1770) | (1752) | (1764) | (1780) |
| 1842-60 (18) M. Abria. Max. | 180,0 | 161,1 | 120,7 | 117,0 | 121,3 | 110,8 | 82,0 | 219,3 | 138,3 | 177,4 | 149,7 | 152,8 |
| | (1843) | (1844) | (1855) | (1848) | (1855) | (1853) | (1849) | (1842) | (1860) | (1846) | (1860) | (1860) |
| Min. | 0,0 | 0,0 | 13,3 | 31,7 | 17,0 | 10,6 | 10,5 | 0,0 | 11,0 | 7,2 | 16,5 | 10,7 |
| | (1858) | (1846) | (1850) | (1855) | (1860) | (1851) | (1844) | (1846) | (1854) | (1860) | (1853) | (1843) |

*Maxima et minima annuels généraux.* Ancienne série : *Max.*, 1004,6 (1728) ; *Min.*, 409,8 (1766). Nouvelle série : *Max.*, 1052,6 (1860) ; *Min.*, 547,0 (1858).

1721-30 présente la plus grande somme annuelle d'eau ; en effet, la moyenne annuelle, qui est de 737mm5, n'avait été précédemment que de 659mm1, et elle s'est graduellement abaissée de manière à ne plus atteindre que 641mm9 pendant la période 1776-86. Pour la nouvelle série, dont le chiffre est plus élevé, il y a également diminution graduelle, car la moyenne annuelle d'eau, qui a été de 849mm2 en 1842-50, n'a plus été que de 795mm2 en 1851-60.

M. Petit-Lafitte a obtenu pour la dernière période de 13 années, 1848-60, le chiffre notablement plus élevé de 823mm9.

Lorsque l'on compare les résultats généraux déduits de la longue série comprenant 68 années, de 1714 à 1786, à ceux

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | *Quantités annuelles et trimestrielles. (Ann. mét.)* | | | | | | | | |
| 1714 | ..... | ..... | 187,3 | 187,3 | 104,7 | 1766 | 418,7 | 84,9 | 137,9 | 93,6 | 102,3 |
| 1715 | 603,7 | 113,7 | 136,3 | 137,6 | 216,1 | 1767 | 452,2 | 157,0 | 80,6 | 87,9 | 126,5 |
| 1716 | 536,5 | 222,1 | 27,7 | 65,8 | 230,9 | 1768 | 763,0 | 164,5 | 25,4 | 285,4 | 287,7 |
| 1717 | 632,9 | 190,9 | 175,4 | 122,1 | 145,5 | 1769 | 816,5 | 181,6 | 108,6 | 190,2 | 326,1 |
| 1718 | 772,0 | 280,9 | 90,5 | 177,0 | 223,6 | 1770 | 667,7 | 163,3 | 151,6 | 76,5 | 276,3 |
| 1719 | 794,8 | 300,1 | 61,0 | 175,4 | 198,3 | .... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1720 | 648,3 | 170,4 | 168,4 | 222,3 | 87,2 | 1776 | ..... | ..... | 93,8 | 196,3 | ..... |
| 1721 | 807,6 | 234,4 | 199,8 | 138,4 | 235,0 | 1777 | ..... | ..... | 235,8 | 276,5 | 69,5 |
| 1722 | 544,2 | 197,1 | 207,4 | 54,4 | 85,3 | 1778 | 651,0 | 201,9 | 91,9 | 123,0 | 234,2 |
| 1723 | 572,3 | 254,4 | 126,6 | 164,4 | 26,9 | 1779 | 532,6 | 86,6 | 64,4 | 181,3 | 200,3 |
| 1724 | 687,1 | 255,0 | 206,1 | 109,2 | 106,8 | 1780 | 534,5 | 140,5 | 135,4 | 81,6 | 177,0 |
| 1725 | 924,1 | 263,7 | 215,8 | 223,3 | 221,3 | 1781 | 650,7 | 103,9 | 98,5 | 315,1 | 133,2 |
| 1726 | 603,9 | 243,6 | 100,9 | 131,5 | 187,9 | 1782 | 554,2 | 126,3 | 177,5 | 105,9 | 144,5 |
| 1727 | 677,7 | 236,8 | 144,6 | 134,4 | 161,9 | 1783 | 494,5 | 170,7 | 114,2 | 103,9 | 105,7 |
| 1728 | 916,8 | 272,6 | 185,1 | 210,8 | 248,3 | 1784 | 640,8 | 140,8 | 182,8 | 161,5 | 155,7 |
| 1729 | 923,3 | 218,8 | 159,0 | 85,3 | 460,2 | 1785 | 737,2 | 247,8 | 74,1 | 192,8 | 222,5 |
| 1730 | 720,5 | 146,0 | 295,8 | 139,4 | 139,3 | 1786 | 714,0 | 184,0 | 165,9 | 161,5 | 202,6 |
| 1731 | 656,5 | 205,7 | 131,2 | 131,7 | 187,9 | .... | ..... | ..... | ..... | ..... | .... |
| 1732 | 721,8 | 192,0 | 192,6 | 147,2 | 190,0 | 1842 | ..... | .... | ..... | 293,0 | 281,4 |
| 1733 | 792,0 | 156,1 | 221,0 | 219,3 | 195,6 | 1843 | 873,5 | 274,5 | 207,8 | 184,0 | 207,2 |
| 1734 | 525,3 | 72,0 | 119,4 | 123,8 | 180,1 | 1844 | 882,4 | 260,9 | 78,0 | 212,1 | 331,4 |
| 1735 | 817,1 | 337,0 | 166,7 | 198,8 | 114,6 | 1845 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1736 | 870,2 | 379,6 | 201,8 | 164,0 | 124,8 | 1846 | ..... | ..... | 250,1 | 121,6 | 392,1 |
| 1737 | 805,9 | 195,5 | 138,1 | 163,5 | 308,8 | 1847 | 709,0 | 209,0 | 190,0 | 137,0 | 173,0 |
| 1738 | 549,0 | 127,6 | 200,0 | 88,7 | 132,7 | 1848 | 903,0 | 268,0 | 248,0 | 180,0 | 207,0 |
| 1739 | 731,7 | 204,2 | 221,3 | 129,3 | 176,9 | 1849 | 843,0 | 135,0 | 212,0 | 156,0 | 340,0 |
| 1740 | 783,2 | 296,9 | 95,2 | 217,1 | 173,7 | 1850 | 825,9 | 187,7 | 158,4 | 221,1 | 260,7 |
| 1741 | 643,8 | 208,3 | 99,1 | 76,5 | 259,9 | 1851 | 652,6 | 157,2 | 221,6 | 88,2 | 185,6 |
| 1742 | 699,1 | 210,8 | 119,1 | 135,7 | 233,5 | 1852 | 748,3 | 109,3 | 120,7 | 313,1 | 205,2 |
| 1743 | 572,0 | 101,3 | 92,9 | 255,9 | 118,9 | 1853 | 825,6 | 211,4 | 158,7 | 248,9 | 206,6 |
| 1744 | 634,5 | 92,5 | 261,8 | 78,4 | 201,8 | 1854 | 655,8 | 108,6 | 120,2 | 175,8 | 251,2 |
| 1745 | 805,7 | 96,3 | 193,0 | 207,0 | 309,4 | 1855 | 839,5 | 159,8 | 273,7 | 140,8 | 265,2 |
| 1746 | 572,9 | 130,4 | 221,2 | 99,1 | 122,2 | 1856 | 993,2 | 224,2 | 261,9 | 219,6 | 287,5 |
| 1747 | 853,6 | 317,3 | 133,9 | 268,5 | 133,9 | 1857 | 828,0 | 177,0 | 205,0 | 128,0 | 318,0 |
| 1748 | 759,6 | 141,9 | 234,4 | 251,9 | 125,4 | 1858 | 472,0 | 23,0 | 192,0 | 122,0 | 135,0 |
| 1749 | 798,7 | 364,6 | 165,7 | 118,9 | 149,5 | 1859 | 964,6 | 179,7 | 262,4 | 147,1 | 375,4 |
| 1750 | 660,6 | 56,3 | 140,0 | 185,3 | 279,0 | 1860 | 987,1 | 310,8 | 167,2 | 213,9 | 295,2 |
| 1751 | 801,4 | 286,2 | 241,9 | 158,9 | 117,4 | | | | | | |
| 1752 | 563,4 | 151,8 | 133,1 | 218,0 | 60,5 | .... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1753 | 596,2 | 161,2 | 117,7 | 131,4 | 185,9 | 1848 | ..... | ..... | ..... | 253,0 | 304,4 |
| 1754 | 503,6 | 166,7 | 90,7 | 130,3 | 115,8 | 1849 | 841,6 | 140,2 | 210,0 | 116,6 | 374,8 |
| 1755 | 602,9 | 204,1 | 68,8 | 126,4 | 203,6 | 1850 | 716,0 | 182,8 | 135,9 | 198,0 | 199,3 |
| 1756 | 698,6 | 136,3 | 158,0 | 212,0 | 192,3 | 1851 | 710,5 | 168,2 | 231,7 | 113,9 | 196,7 |
| 1757 | 626,5 | 179,7 | 168,3 | 186,4 | 92,1 | 1852 | 763,2 | 106,2 | 121,8 | 322,1 | 213,1 |
| 1758 | 842,7 | 208,9 | 228,3 | 285,5 | 120,0 | 1853 | 829,4 | 214,4 | 188,3 | 195,7 | 230,9 |
| 1759 | 658,9 | 88,6 | 208,3 | 141,4 | 220,6 | 1854 | 727,1 | 179,8 | 123,2 | 167,8 | 256,3 |
| 1760 | 840,4 | 308,6 | 40,5 | 152,8 | 318,5 | 1855 | 880,2 | 211,9 | 274,6 | 151,4 | 242,3 |
| 1761 | 778,9 | 88,2 | 134,2 | 150,2 | 106,3 | 1856 | 955,4 | 210,0 | 279,5 | 203,8 | 262,1 |
| 1762 | 731,3 | 190,0 | 159,4 | 152,7 | 220,2 | 1857 | 886,4 | 207,1 | 220,5 | 134,7 | 324,1 |
| 1763 | 514,5 | 97,7 | 129,4 | 160,2 | 127,2 | 1858 | 522,6 | 48,7 | 198,9 | 125,7 | 149,3 |
| 1764 | 602,9 | 270,6 | 87,2 | 184,1 | 61,0 | 1859 | 943,4 | 173,7 | 247,1 | 149,2 | 373,4 |
| 1765 | 710,9 | 228,3 | 162,8 | 170,1 | 149,7 | 1860 | 902,2 | 269,9 | 156,5 | 170,5 | 305,3 |

que fournissent les 18 années d'observations de M. Abria, on aperçoit d'assez grandes différences :

Pour la première série, la quantité moyenne annuelle est 684mm7

Tandis que pour la nouvelle série elle est de........... 820mm1

c'est-à-dire, plus considérable d'un cinquième.

| Périodes. | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
| --- | --- | --- | --- | --- | --- |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | |
| 1714-1720 (7) | 659,1 | 211,9 | 122,4 | 155,3 | 169,5 |
| 1721-1730 (10) | 737,5 | 228,8 | 184,2 | 139,2 | 187,3 |
| 1731-1740 (10) | 735,1 | 226,7 | 171,6 | 158,4 | 178,4 |
| 1741-1750 (10) | 693,6 | 166,1 | 166,2 | 168,0 | 193,3 |
| 1751-1760 (10) | 670,0 | 186,4 | 147,6 | 173,3 | 162,7 |
| 1761-1770 (10) | 647,8 | 166,9 | 118,6 | 154,1 | 208,2 |
| 1776-1786 (11) | 641,9 | 172,3 | 130,2 | 172,7 | 166,7 |
| 1842-1850 (8) | 849,2 | 205,6 | 183,1 | 183,2 | 277,2 |
| 1851-1860 (10) | 795,2 | 174,7 | 198,3 | 179,7 | 252,5 |
| 1851-1860 (10) | 820,4 | 188,6 | 204,2 | 172,3 | 255,3 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | |
| 1714-1740 (27) | 717,4 | 222,9 | 164,5 | 150,6 | 179,4 |
| 1741-1770 (30) | 670,5 | 173,2 | 143,7 | 165,6 | 188,0 |
| 1741-1786 (44) | 663,6 | 173,2 | 140,4 | 167,5 | 182,5 |
| 1714-1786 (68) | 681,7 | 193,1 | 149,6 | 160,8 | 181,2 |
| 1842-1860 (18) | 820,1 | 188,3 | 191,7 | 181,7 | 258,4 |
| 1848-1860 (13) | 823,9 | 183,6 | 199,9 | 176,3 | 264,1 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | |
| 1714-1786 (68) Max. | 921,1 (1725) | 379,6 (1736) | 295,8 (1730) | 315,1 (1781) | 460,2 (1729) |
| 1714-1786 (68) Min. | 418,7 (1766) | 56,3 (1750) | 25,4 (1768) | 54,4 (1722) | 26,9 (1723) |
| 1842-1860 (18) M. Abria. Max. | 993,2 (1856) | 310,8 (1860) | 273,7 (1855) | 313,1 (1852) | 392,1 (1846) |
| 1842-1860 (18) M. Abria. Min. | 472,0 (1858) | 23,0 (1858) | 78,0 (1844) | 83,2 (1851) | 135,0 (1858) |

On comprend facilement que des instruments différents, entre les mains d'observateurs divers, puissent accuser des quantités d'eau variables, soit pendant la même période, soit dans des périodes successives; il n'y a peut-être pas d'autres causes à la quantité recueillie par les Sarrau et leurs continuateurs, moindre que celle trouvée par M. Abria et surtout par M. Petit-Lafitte. Pourtant, il me paraît plus probable que c'est le climat de Bordeaux qui est devenu plus pluvieux peut-être par suite de la multiplicité des *pignadas* dans les landes avoisinantes; c'est toutefois ce qu'il serait difficile d'établir aujourd'hui.

Ce qui est certain, c'est que si l'on compare les *maxima* et *minima* de ces deux séries, on voit que pour l'année civile

le premier n'est aujourd'hui plus grand que d'un vingtième, tandis que le second est supérieur d'un tiers. Les écarts étaient autrefois plus considérables; le rapport dépassait alors le simple au double, tandis qu'il est moindre maintenant. Ainsi :

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Maxima* : | Année 1728 = 1004$^{mm}$6. | | Année 1860 = 1052$^{mm}$6. |
| *Minima* : | Année 1766 = 409 8. | | Année 1858 = 547 0. |
| | Différence... 594$^{mm}$8. | | Différence... 505$^{mm}$6. |

Pour l'année météorologique, le *maxima* n'est aujourd'hui plus grand que d'un treizième, tandis que le *minima* est supérieur d'un huitième. Les écarts, tout en étant à peu près les mêmes, et dépassant le simple au double, sont relativement moins grands aujourd'hui :

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Maxima* : | Année 1725 = 924$^{mm}$1. | | Année 1856 = 993$^{mm}$2. |
| *Minima* : | Année 1766 = 418$^{mm}$7. | | Année 1858 = 472 0. |
| | Différence... 505$^{mm}$4. | | Différence... 521$^{mm}$2. |

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* ce qui est fort remarquable, c'est que les rapports n'ont pas toujours été les mêmes. Pendant les trois premières périodes, comprenant les 27 années 1714-40, l'ordre des saisons, de la moins pluvieuse à celle qui l'a été le plus, était :

Été, 150,6; printemps, 164,5; automne, 179,4; hiver, 222,9.

Pendant les quatre dernières périodes de l'ancienne série, comprenant les 41 années 1741-1786, l'ordre des saisons a été :

Printemps, 140,4; été, 167,5; hiver, 173,2; automme, 182,5.

Dans la série récente, presque vicésimale, 1842-60, par

M. Abria (comme dans celle des treize années 1848-60, par M. Petit-Lafitte), l'ordre des saisons est :

Été, 185,9; hiver, 191,3; printemps, 191,7; automne, 258,4.

L'hiver, après avoir été une saison très pluvieuse, de 1714 à 1740, l'est devenu un peu moins que l'automne, de 1740 à 1786; et cette dernière saison est devenue très pluvieuse, de 1842 à 1860.

Ainsi, au point de vue pluviométrique, les observations démontrent dans le climat de Bordeaux trois périodes successives, de caractères différents, malheureusement séparées par un intervalle inconnu.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, distribuées par années et saisons météorologiques, fait voir la succession des unes et des autres pendant ces deux longues séries de soixante-huit et de dix-huit années. Pendant la première, sept des treize années les plus pluvieuses montrent que de 1714 à 1740, l'abondance d'eau est arrivée en hiver ou en automne, et parfois pendant ces deux saisons à la fois; les six autres font voir que, de 1741 à 1786, c'est encore l'automne ou l'hiver, uni à l'été et au printemps; chaque saison a été aussi tour à tour la plus sèche de l'année; en 1758, c'est l'été qui, exceptionnellement, a fourni la plus grande quantité d'eau. Parmi les treize années les plus sèches, quatre montrent que, de 1714 à 1740, les saisons pluvieuses ont été l'automne ou le printemps et aussi l'hiver; les neuf autres établissent que, de 1741 à 1786, chaque saison a été tour à tour la plus pluvieuse, comme aussi la plus sèche de l'année.

Pendant la nouvelle série, de 1842 à 1860, les quatre années les plus pluvieuses montrent que la grande abondance d'eau est arrivée en hiver ou en automne, unis ensemble ou au printemps. Pendant les quatre années sèches, la pluie est surtout

tombée au printemps ou à l'automne, unis ensemble ou à l'hiver ou à l'été.

| Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | *Années pluvieuses.* | | | | | *Années sèches.* | | | |
| | | | | *Ancienne série.* | | | | | |
| 1725 921,1 | 263,7 | 215,8 | 223,3 | 221,3 | 1738 549,0 | 127,6 | 200,0 | 88,7 | 132,7 |
| 1729 923,3 | 218,8 | 159,0 | 85,3 | 460,2 | 1722 544,2 | 197,1 | 207,4 | 54,4 | 85,3 |
| 1728 916,8 | 272,6 | 185,1 | 210,8 | 248,3 | 1716 536,5 | 222,1 | 27,7 | 68,8 | 210,9 |
| 1730 870,2 | 379,6 | 201,8 | 164,0 | 124,8 | 1734 525,3 | 72,0 | 149,4 | 123,8 | 180,1 |
| 1735 817,1 | 337,0 | 166,7 | 198,8 | 111,6 | | | | | |
| 1721 807,6 | 234,4 | 199,8 | 138,4 | 235,0 | 1752 563,4 | 151,8 | 133,1 | 218,0 | 60,5 |
| 1737 805,9 | 195,5 | 138,1 | 163,5 | 308,8 | 1782 554,2 | 126,3 | 177,5 | 105,9 | 144,5 |
| | | | | | 1780 531,5 | 140,5 | 135,4 | 81,6 | 177,0 |
| 1747 853,6 | 317,3 | 133,9 | 268,5 | 133,9 | 1779 532,6 | 86,6 | 64,4 | 181,3 | 200,3 |
| 1758 842,7 | 208,9 | 228,3 | 285,5 | 120,0 | 1763 511,5 | 97,7 | 129,4 | 160,2 | 127,2 |
| 1760 840,4 | 308,6 | 61,5 | 152,8 | 318,5 | 1754 503,6 | 166,7 | 90,7 | 130,3 | 115,8 |
| 1769 816,5 | 181,6 | 108,6 | 190,2 | 326,1 | 1783 494,5 | 170,7 | 114,2 | 103,9 | 105,7 |
| 1745 805,7 | 96,3 | 193,0 | 207,0 | 309,4 | 1767 452,2 | 157,0 | 80,6 | 87,9 | 196,5 |
| 1751 804,4 | 286,2 | 241,9 | 158,9 | 117,4 | 1766 418,7 | 84,9 | 137,9 | 93,6 | 102,3 |
| | | | | Nouvelle série (M. Abria). | | | | | |
| 1856 993,2 | 224,2 | 261,9 | 219,6 | 287,5 | 1847 709,0 | 209,0 | 190,0 | 137,0 | 173,0 |
| 1860 987,1 | 310,8 | 167,2 | 213,9 | 295,2 | 1854 655,8 | 108,6 | 120,2 | 175,8 | 251,2 |
| 1859 964,6 | 179,7 | 262,4 | 147,1 | 375,4 | 1851 652,6 | 157,2 | 221,6 | 88,2 | 183,6 |
| 1848 903,0 | 268,0 | 248,0 | 180,0 | 207,0 | 1858 472,0 | 23,0 | 192,0 | 122,0 | 135,0 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois*, qui est la plus caractéristique, les rapports ont présenté aussi des variations correspondant à chacune des trois grandes périodes précédentes. Pour la première, de 1714 à 1740, la moyenne mensuelle des vingt-sept années établit une division de l'année en deux parties : l'une de sept mois secs, de février à août, et l'autre de cinq mois humides, de septembre à janvier; mais la partie sèche est divisée en deux par les mois de mai et juin, plus humides, dont les moyennes atteignent 62mm3 et 66mm7. La répartition uniforme de la quantité de pluie présente les résultats suivants :

717mm4 entre les 12 mois, donnent par mois 59mm8.
361 0 entre les 7 mois secs.............. 51 6.
356 4 entre les 5 mois humides.......... 71 3.

Pour la seconde grande période, de 1741 à 1786, la moyenne mensuelle des quarante-huit années montre une

division de l'année en deux parties plus inégales : une de huit mois secs, de février à septembre, et l'autre de quatre mois humides, d'octobre à janvier. La partie sèche est coupée en deux par les mois de juin et juillet, plus humides, dont les moyennes sont de 62mm6 et 55mm8. La répartition uniforme de la quantité de pluie offre :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 663mm6 | entre les 12 mois, donnent par mois | 55mm3. |
| 407 7 | entre les 8 mois secs............. | 50 9. |
| 255 9 | entre les 4 mois humides......... | 64 0. |

Pour la série récente, de 1842 à 1860, la moyenne mensuelle des dix-huit années établit un partage de l'année en deux moitiés : l'une de six mois secs, de février à juillet, et l'autre de six mois humides, d'août à janvier; la première est divisée par le mois d'avril, plus humide, dont la moyenne atteint 72mm8. La répartition uniforme de la quantité de pluie donne :

| | | |
|---|---|---|
| 820mm1 | entre les 12 mois, donnent par mois | 68mm3. |
| 352 8 | entre les 6 mois secs............ | 58 8. |
| 467 3 | entre les 6 mois humides........ | 77 8. |

Ce n'est pas évidemment à des causes analogues à celles précédemment indiquées, que peuvent être attribuées les différences entre les proportions relatives d'eau observées pour les diverses saisons; il faut nécessairement admettre des modifications réelles et successives dans la constitution météorologique de l'année.

Malgré ces grandes différences, ce qui reste constant, ce qui est caractéristique pour Bordeaux et l'Aquitaine occidentale, c'est l'absence d'uniformité dans la répartition mensuelle de la pluie, et l'existence de quatre périodes alternatives de sécheresse et d'humidité, dont l'une, celle d'hiver d'abord, et celle d'automne ensuite, est de beaucoup plus pluvieuse qu'aucune des autres, surtout de 1714 à 1740, et de 1842 à 1860.

---

Les observations faites par M. Petit-Lafitte, et consignées en détail au bas du deuxième tableau, fournissent, comparativement à celles de M. Abria, un exemple des différences que peuvent constater, dans les quantités d'eau recueillies, des observateurs habitant la même ville, et dont les pluviomètres sont à peu près à la même hauteur au-dessus d'un sol presque de niveau. Les quantités annuelles et mensuelles sont souvent plus fortes que celles recueillies par M. Abria à 800$^{m}$ de distance, et les moyennes annuelles et mensuelles générales sont toujours plus élevées, excepté de juillet à septembre.

Un exemple analogue bien remarquable a été fourni (*Ann. de la Soc. mét. de France*, 1861, p. 54-61), par M. Belgrand, qui a fait faire, de 1858 à 1860, des observations, comparatives à celles de la cour de l'Observatoire, sur les sept points suivants du pourtour de Paris : bassins de Passy et de Monceaux, compteur hydraulique de La Villette, bassins de Ménilmontant, de Saint-Victor, du Panthéon et de Vaugirard. Les quantités annuelles sont :

| Années. | Passy. | Monceaux. | La Villet. | Ménilmont. | S.-Victor. | Panthéon. | Observat. | Vaugirard. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1858 | 452,0 | 463,6 | 492,2 | 489,1 | 488,9 | 528,0 | 517,7 | 583,8 |
| 1859 | 548,8 | 575,4 | 597,2 | 608,1 | 626,2 | 637,4 | 589,8 | 556,8 |
| 1860 | 603,0 | 653,5 | 739,4 | 663,1 | 836,2 | 689,4 | 697,9 | 650,9 |
| Moyennes. | 534,6 | 630,8 | 609,6 | 586,9 | 650,4 | 618,3 | 601,8 | 597,2 |

M. Belgrand a tiré de ces faits les déductions suivantes :

« Que les hauteurs d'eau de pluie obtenues aux divers observatoires ne sont nullement concordantes ; qu'elles s'écartent beaucoup des moyennes diurnes, mensuelles ou annuelles ;

» Qu'ainsi, un seul pluviomètre ne suffit pas pour déterminer la quantité de pluie qui tombe sur une localité de médiocre étendue comme Paris.

» Que les grandes averses tombent avec des intensités très inégales sur l'ensemble de la surface d'une grande ville ;

» Que le nombre annuel des jours de pluie est très variable d'un point à un autre ;

» Enfin, que pour les trois années qui viennent de s'écouler, Passy est le point de Paris où il est tombé le moins d'eau pluviale. »

### D. *Pichon, près Carbon-Blanc.*

Une série correspondante à celle de Bordeaux a été faite par les mêmes observateurs, surtout Sarrau de Vezins, de septembre 1729 jusqu'à la fin de 1770, au domaine de Pichon, au bas de Bassens, à 10 kilomètres du centre de Bordeaux, au N.-N.-E., sur la rive opposée de la Garonne; elle comprend quarante et une années, et elle est encore plus inconnue, puisque Jouannet n'en a donné que les quantités annuelles, comparées à celles de Bordeaux, pour les dix années 1750-1759.

**Gironde : Pichon, près Carbon-Blanc. — Sarrau de Vezins. — 1729-70.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1729 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 133,1 | 103,2 | 129,6 | 32,1 |
| 1730 | ..... | 4,5 | 44,6 | 127,4 | 75,5 | 59,0 | ..... | ..... | ..... | 21,6 | 13,0 | 43,1 | 29,3 |
| 1731 | ..... | 36,1 | ..... | ..... | ..... | ..... | 33,1 | ..... | 28,8 | 89,7 | 32,4 | 37,4 | 100,2 |
| 1732 | 633,6 | 14,2 | 65,2 | 69,2 | 83,0 | 72,7 | 110,5 | 28,2 | 16,1 | 52,6 | 71,2 | 29,4 | 21,3 |
| 1733 | 675,5 | 92,7 | 21,1 | 100,6 | 44,2 | 76,7 | 73,2 | 40,5 | 81,2 | 14,3 | 77,6 | 40,8 | 12,6 |
| 1734 | 614,4 | 33,7 | 10,5 | 73,8 | 38,1 | 26,7 | 31,2 | 68,4 | 43,9 | 17,8 | 141,1 | 7,9 | 121,3 |
| 1735 | 680,5 | 156,0 | 2,5 | 34,4 | 56,2 | 38,6 | 18,4 | 108,1 | 82,9 | 30,7 | 44,2 | 24,1 | 84,4 |
| 1736 | 877,1 | 78,4 | 162,6 | 102,8 | 32,2 | 36,1 | 34,3 | 79,3 | 35,9 | 59,7 | 60,5 | 20,1 | 75,2 |
| 1737 | ..... | 53,0 | ..... | 85,6 | 33,5 | 14,3 | 61,1 | ..... | 34,8 | 104,3 | 194,0 | ..... | ..... |
| 1738 | 475,0 | 78,0 | 7,5 | 51,7 | 39,0 | 69,5 | 29,9 | 29,9 | 21,6 | 39,9 | 45,5 | 23,9 | 38,6 |
| 1739 | 701,9 | 95,7 | 27,3 | 21,6 | 43,9 | 152,6 | 15,8 | 52,1 | 41,0 | 40,0 | 58,2 | 58,7 | 95,0 |
| 1740 | 674,1 | 153,9 | 2,9 | 33,7 | 1,7 | 55,2 | 53,0 | 32,2 | 93,6 | 43,1 | 36,9 | 59,4 | 98,5 |
| 1741 | 368,7 | 35,2 | 13,5 | 24,5 | 16,9 | 50,2 | 9,6 | 15,1 | 3,1 | 105,1 | 23,7 | 52,5 | 19,3 |
| 1742 | 810,0 | 115,1 | 175,9 | 35,2 | 37,2 | 21,6 | 68,7 | 53,7 | 12,8 | 39,9 | 83,6 | 98,7 | 67,6 |
| 1743 | 532,4 | 23,1 | 20,9 | 42,5 | 27,1 | 58,1 | 90,0 | 102,3 | 8,7 | 9,0 | 50,5 | 48,0 | 52,2 |
| 1744 | 532,5 | 12,1 | 6,2 | 71,4 | 84,5 | 34,7 | 13,3 | 48,2 | 19,3 | 68,6 | 107,5 | 24,2 | 42,5 |
| 1745 | 588,9 | 11,7 | 23,0 | 54,1 | 19,2 | 36,9 | 108,5 | 19,9 | 45,9 | 78,2 | 69,1 | 64,4 | 58,0 |
| 1746 | 465,5 | 27,9 | 12,4 | 24,5 | 73,1 | 48,7 | 85,3 | 5,8 | 13,7 | 35,8 | 16,9 | 25,0 | 96,4 |
| 1747 | 620,1 | 47,4 | 91,9 | 37,6 | 31,6 | 45,1 | 143,2 | 35,0 | 38,4 | 64,6 | 15,6 | 15,6 | 54,1 |
| 1748 | 564,0 | 30,1 | 41,2 | 52,4 | 57,1 | 67,3 | 32,2 | 100,0 | 47,6 | 16,0 | 64,6 | 25,9 | 29,6 |
| 1749 | 779,5 | 185,2 | 80,1 | 12,2 | 59,9 | 32,7 | 61,5 | 13,9 | 81,8 | 88,2 | 10,5 | 38,2 | 115,3 |
| 1750 | 494,5 | 6,6 | 19,5 | 10,1 | 67,4 | 25,1 | 100,7 | 53,5 | 8,3 | 38,0 | 25,0 | 112,6 | 27,7 |
| 1751 | 646,0 | 88,1 | 57,1 | 48,9 | 107,2 | 50,0 | 37,8 | 40,8 | 85,9 | 33,5 | 23,9 | 48,4 | 27,4 |
| 1752 | 521,4 | 53,0 | 41,4 | 49,3 | 40,1 | 29,1 | 41,8 | 85,3 | 74,0 | 15,1 | 0,0 | 40,2 | 52,1 |
| 1753 | 453 0 | 31,8 | 41,2 | 26,9 | 44,4 | 26,3 | 53,1 | 15,6 | 34,3 | 2,0 | 56,4 | 69,1 | 51,9 |
| 1754 | 409,8 | 75,5 | 13,2 | 16,0 | 22,8 | 61,3 | 71,6 | 22,0 | 12,1 | 12,6 | 48,2 | 28,2 | 26,3 |
| 1755 | 516,7 | 46,2 | 72,7 | 37,2 | 16,6 | 24,3 | 26,9 | 69,1 | 6,8 | 56,8 | 41,7 | 74,4 | 44,0 |
| 1756 | 619,2 | 59,5 | 7,0 | 77,7 | 52,1 | 28,4 | 76,7 | 94,9 | 47,4 | 60,5 | 35,8 | 44,2 | 35,0 |
| 1757 | 528,2 | 104,4 | 7,7 | 23,0 | 48,0 | 54,7 | 76,7 | 30,4 | 59,6 | 20,3 | 18,0 | 33,8 | 52,6 |
| 1758 | 660,4 | 40,8 | 49,6 | 63,9 | 45,3 | 37,4 | 80,1 | 75,2 | 127,8 | 40,8 | 53,3 | 19,5 | 26,7 |
| 1759 | 600,3 | 21,1 | 26,7 | 82,9 | 66,0 | 22,6 | 41,4 | 41,6 | 30,6 | 50,5 | 50,5 | 84,2 | 82,2 |
| 1760 | 591,0 | 94,2 | 65,6 | 23,2 | 21,4 | 9,0 | 62,8 | 9,4 | 41,9 | 77,6 | 108,3 | 47,3 | 30,3 |
| 1761 | 708,8 | 12,6 | 20,1 | 21,1 | 47,2 | 73,4 | 51,4 | 44,0 | 60,1 | 91,3 | 152,2 | 84,6 | 50,8 |
| 1762 | 614,0 | 58,8 | 46,2 | 44,4 | 20,1 | 50,8 | 49,5 | 20,3 | 85,5 | 50,5 | 85,5 | 79,0 | 23,4 |
| 1763 | 528,3 | 19,0 | 55,6 | 10,3 | 38,2 | 28,1 | 89,5 | 28,8 | 75,0 | 60,5 | 30,0 | 37,2 | 56,1 |
| 1764 | 439,1 | 102,1 | 38,2 | 3,9 | 59,7 | 7,0 | 10,0 | 56,1 | 63,9 | 14,1 | 30,0 | ,3 | 30,8 |
| 1765 | 641,4 | 62,2 | 59,5 | 56,7 | 43,3 | 32,9 | 82,7 | 45, | 67,6 | 35,0 | 57,9 | 40,2 | 58,3 |
| 1766 | 272,3 | 0,0 | 9,8 | 32,0 | 35,2 | 21,4 | 16,0 | 51,0 | 4,0 | 35,2 | 23,2 | 13,7 | 30,8 |
| 1767 | 374,3 | 12,2 | 37,1 | 3,5 | 23,2 | 25,0 | 41,7 | 21,8 | 47,6 | 2, | 45,0 | 63,9 | 41,2 |
| 1768 | 576,4 | 47,0 | 0,6 | 0,0 | 14,3 | 26,5 | 50,0 | 21,3 | 88,0 | 98,5 | 99,2 | 97,2 | 33,8 |
| 1769 | 625,5 | 31,2 | 101,5 | 37,4 | 36,3 | 48,0 | 77,8 | 20,5 | 62,0 | 11,3 | 140,0 | 14,3 | 45,2 |
| 1770 | 569,8 | 30,3 | 40,1 | ,3 | 81,4 | 29,0 | 29,5 | 14,5 | 21,6 | 0,6 | 154,3 | 100,0 | 51,2 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | | |
| 1729-1740 (10) | | 76,0 | 38,2 | 70,1 | 45,7 | 60,1 | 46,1 | 54,8 | 48,0 | 54,1 | 73,2 | 43,1 | 64,4 |
| 1741-1750 (10) | | 49,4 | 48,4 | 36,4 | 47,4 | 42,0 | 71,3 | 44,7 | 28,0 | 54,3 | 46,7 | 50,5 | 56,3 |
| 1751-1760 (10) | | 61,5 | 38,3 | 44,9 | 46,4 | 34,3 | 56,9 | 48,4 | 52,0 | 37,0 | 43,6 | 49,0 | 42,8 |
| 1761-1770 (10) | | 37,5 | 40,9 | 24,7 | 39,9 | 34,2 | 49,8 | 32,3 | 57,5 | 40,0 | 81,7 | 54,3 | 42,2 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1729-1770 (40) | | 56,6 | 41,5 | 44,0 | 41,9 | 42,6 | 56,0 | 44,6 | 46,4 | 46,7 | 61,9 | 49,1 | 51,7 |
| | | | | | | *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | |
| 1729-70 (40) | Max. | 185,2 (1749) | 175,9 (1742) | 127,4 (1730) | 107,2 (1751) | 152,6 (1739) | 143,2 (1747) | 108,1 (1735) | 127,8 (1758) | 133,1 (1729) | 194,0 (1737) | 129,6 (1729) | 121,3 (1724) |
| | Min. | 0,0 (1766) | 0,6 (1768) | 0,0 (1768) | 11,7 (1740) | 7,0 (1764) | 9,6 (1741) | 5,8 (1746) | 3,1 (1741) | 0,6 (1770) | 0,0 (1752) | 13,3 (1764) | 12,6 (1733) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 877,1 (1736) ; *Min.*, 272,3 (1766).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles (Ann. mét.)* | | | | | | | | | | | |
| 1729 | ..... | ..... | ..... | ..... | 365,9 | 1750 | 582,1 | 141,4 | 102,6 | 162,5 | 173,6 |
| 1730 | ..... | 81,2 | 261,9 | ..... | 80,7 | 1751 | 616,3 | 169,9 | 206,1 | 164,5 | 105,8 |
| 1731 | ..... | ..... | ..... | ..... | 159,5 | 1752 | 496,7 | 121,8 | 118,5 | 201,1 | 55,3 |
| 1732 | 712,5 | 179,6 | 224,9 | 154,8 | 153,2 | 1753 | 453,2 | 125,1 | 97,6 | 103,0 | 127,5 |
| 1733 | 684,2 | 135,1 | 221,5 | 194,9 | 132,7 | 1754 | 435,4 | 140,6 | 100,1 | 105,7 | 89,0 |
| 1734 | 505,8 | 56,9 | 138,6 | 143,5 | 166,8 | 1755 | 499,0 | 145,2 | 78,1 | 102,8 | 172,9 |
| 1735 | 717,4 | 279,8 | 129,2 | 200,4 | 99,0 | 1756 | 628,2 | 110,5 | 158,2 | 219,0 | 140,5 |
| 1736 | 886,3 | 325,4 | 271,1 | 149,5 | 140,3 | 1757 | 510,6 | 147,1 | 125,7 | 166,7 | 72,1 |
| 1737 | ..... | ..... | 133,4 | ..... | ..... | 1758 | 686,3 | 117,1 | 116,6 | 283,1 | 118,6 |
| 1738 | ..... | ..... | 160,2 | 81,4 | 109,3 | 1759 | 544,8 | 74,5 | 171,5 | 113,6 | 185,2 |
| 1730 | 645,5 | 161,8 | 218,1 | 108,9 | 156,9 | 1760 | 642,9 | 242,0 | 53,6 | 114,1 | 233,2 |
| 1740 | 491,0 | 251,8 | 100,6 | 178,8 | 139,4 | 1761 | 688,3 | 63,0 | 141,7 | 155,5 | 328,1 |
| 1741 | 447,9 | 147,2 | 91,6 | 27,8 | 181,3 | 1762 | 641,4 | 155,8 | 115,3 | 155,3 | 215,0 |
| 1742 | 761,7 | 310,3 | 91,0 | 135,2 | 222,2 | 1763 | 495,6 | 98,0 | 76,6 | 193,3 | 127,7 |
| 1743 | 547,8 | 111,6 | 127,7 | 201,0 | 107,5 | 1764 | 464,4 | 196,4 | 80,6 | 130,0 | 57,4 |
| 1744 | 512,2 | 70,5 | 190,6 | 80,8 | 200,3 | 1765 | 613,9 | 154,7 | 132,9 | 195,4 | 138,1 |
| 1745 | 573,4 | 77,2 | 110,2 | 174,3 | 211,7 | 1766 | 299,8 | 68,1 | 88,6 | 71,0 | 72,1 |
| 1746 | 427,1 | 98,3 | 146,3 | 104,8 | 77,7 | 1767 | 363,9 | 80,1 | 61,7 | 111,1 | 111,0 |
| 1747 | 662,4 | 235,7 | 114,3 | 216,6 | 95,8 | 1768 | 584,0 | 89,0 | 40,8 | 159,3 | 294,9 |
| 1748 | 588,5 | 125,4 | 176,8 | 179,8 | 106,5 | 1769 | 614,1 | 165,5 | 121,7 | 160,3 | 165,5 |
| 1749 | 693,8 | 294,9 | 104,8 | 157,2 | 136,9 | 1770 | 563,8 | 115,6 | 127,7 | 65,6 | 254,9 |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1729-1740 (10) | | 673,8 | 178,6 | 175,9 | 148,9 | 170,4 |
| 1741-1750 (10) | | 575,6 | 154,2 | 125,9 | 111,0 | 151,5 |
| 1751-1760 (10) | | 555,2 | 142,6 | 125,6 | 157,4 | 129,6 |
| 1761-1770 (10) | | 535,2 | 120,6 | 98,8 | 139,7 | 176,1 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1729-1770 (40) | | 586,1 | 149,9 | 131,5 | 147,0 | 157,7 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1729-1770 (40) | Max. | 886,3 (1736) | 325,4 (1736) | 271,1 (1736) | 283,1 (1758) | 369,5 (1729) |
| | Min. | 299,8 (1766) | 56,9 (1734) | 53,6 (1760) | 27,8 (1741) | 55,3 (1752) |

Il résulte de l'examen des trois tableaux : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année*, que celle-ci a été constamment en diminuant depuis la première période décennale jusqu'à la quatrième et dernière (ainsi que cela avait eu lieu dans la partie centrale de Bordeaux, distante de dix kilomètres seulement). Aussi, n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que l'année la plus pluvieuse, soit civile, soit météorologique, 1736 (877mm1 et 886mm3), se trouve dans la première, et à ce que l'année la plus sèche, 1766 (272mm3 et 299mm8), soit placée dans la dernière. L'écart entre le maximum et

le minimum est un peu plus grand pour l'année civile; il égale à peu près les deux tiers du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* les rapports n'ont pas toujours été les mêmes : le printemps, qui avait été presque la saison la plus pluvieuse pendant la première période, est devenu la plus sèche pendant les trois autres; et l'été, qui avait été la plus sèche, est devenu beaucoup plus pluvieux.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles de pluie,* distribuées météorologiquement, montre, à part quelques lacunes, la succession des unes et des autres pendant plus de trente-neuf années. Dans les huit années les plus pluvieuses, l'abondance d'eau est survenue souvent pendant l'hiver, associé à quelqu'une des autres saisons, quelquefois dans l'une des autres saisons seule. Dans les huit années les plus sèches, la partie pluvieuse de l'année a été souvent l'hiver, et parfois l'une des autres saisons.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| — | | — | — | — | — | — | | — | — | — | — |
| | | *Années pluvieuses.* | | | | | | *Années sèches.* | | | |
| 1736 | 886,3 | 325.4 | 271,1 | 149,5 | 140.3 | 1740 | 491,0 | 251,8 | 100,6 | 178,8 | 139,4 |
| 1742 | 761,7 | 310,3 | 94,0 | 135,2 | 222,2 | 1764 | 464,4 | 196,4 | 80,6 | 130,0 | 57,4 |
| 1735 | 717,4 | 279,8 | 129,2 | 209,4 | 99.0 | 1753 | 453,2 | 125,1 | 97,6 | 103,0 | 127,5 |
| 1732 | 712,5 | 179,6 | 224,9 | 154,8 | 153,2 | 1741 | 447,9 | 147,2 | 91,6 | 27,8 | 181,3 |
| 1749 | 693,8 | 294.9 | 104,8 | 157,2 | 136,9 | 1754 | 435,4 | 140,6 | 100,1 | 105,7 | 89.0 |
| 1761 | 688,3 | 63.0 | 141,7 | 155,5 | 328,1 | 1746 | 427,1 | 98,3 | 146,3 | 104,8 | 77,7 |
| 1758 | 686,3 | 117,1 | 146,6 | 283,1 | 113,6 | 1767 | 363,9 | 80,1 | 61,7 | 111,1 | 111,0 |
| 1733 | 681,2 | 135,1 | 221,5 | 191,9 | 132,7 | 1766 | 299,8 | 68,1 | 88,6 | 71,0 | 72,1 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* la moyenne mensuelle des quarante années présente une assez grande uniformité, excepté pour les mois de janvier, juin et octobre, pendant lesquels la quantité d'eau a été plus considérable. On peut cependant reconnaître une division de l'année en deux parties : l'une de huit mois secs, de février à septembre, et l'autre de quatre mois humides,

d'octobre à janvier. La répartition uniforme de la quantité de pluie offre les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 586mm1 | entre les 12 mois, donnent par mois | 48mm8. |
| 366 8 | entre les 8 mois secs ............ | 45 9. |
| 219 3 | entre les 4 mois humides.......... | 54 8. |

La partie sèche est divisée en deux par le mois de juin, dont la moyenne atteint 56mm0.

Ces données générales sont entièrement analogues à celles de la seconde grande période bordelaise (1741-1786).

### E. *Cadillac.*

M. Fargue, ingénieur des ponts et chaussées à Langon, a bien voulu m'adresser les observations, jusqu'ici inédites, qui sont faites sous sa direction sur le bord de la Garonne, en amont du pont suspendu. Le pluviomètre, de 0m40 de diamètre, est sur le toit d'une cabane, à 10m77 d'altitude.

**Gironde : Cadillac. — M. Fargue, ingénieur. — 1850-60.**

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1850 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 66,5 | 62,2 | 133,9 | 58,5 | 35,0 |
| 1851 | 569,3 | 73,9 | 23,8 | 84,0 | 13,5 | 60,5 | 19,0 | 55,1 | 19,0 | 42,0 | 61,0 | 96,5 | 21,0 |
| 1852 | 761,5 | 48,0 | 30,0 | 15,0 | 26,0 | 84,0 | 108,5 | 56,0 | 159,5 | 60,0 | 69,5 | 50,0 | 55,0 |
| 1853 | 776,1 | 58,5 | 84,5 | 53,0 | 49,0 | 86,5 | 121,6 | 24,0 | 68,0 | 30,0 | 119,0 | 38,0 | 44,0 |
| 1854 | 658,7 | 22,5 | 16,0 | 21,0 | 34,0 | 44,0 | 85,5 | 68,5 | 69,0 | 3,0 | 100,7 | 124,0 | 70,5 |
| 1855 | 722,0 | 10,0 | 89,0 | 81,0 | 25,0 | 136,0 | 70,0 | 26,0 | 60,5 | 67,0 | 87,0 | 41,0 | 26,5 |
| 1856 | 875,5 | 100,0 | 54,0 | 37,0 | 100,0 | 119,0 | 26,0 | 27,0 | 50,5 | 80,0 | 130,0 | 43,0 | 109,0 |
| 1857 | 795,5 | 62,0 | 8,0 | 59,0 | 108,5 | 91,0 | 95,0 | 29,0 | 25,0 | 86,5 | 157,0 | 47,2 | 27,3 |
| 1858 | 548,2 | 1,2 | 18,8 | 23,7 | 82,2 | 85,6 | 32,1 | 30,4 | 49,3 | 48,5 | 44,8 | 61,0 | 70,7 |
| 1859 | 886,6 | 32,9 | 31,7 | 41,3 | 93,5 | 100,3 | 135,3 | 59,8 | 69,9 | 89,8 | 108,7 | 44,9 | 75,5 |
| 1860 | 941,5 | 145,4 | 40,1 | 51,[illegible] | 42,9 | 21,8 | 58,7 | 86,4 | 70,4 | 106,6 | 25,4 | 129,1 | 160,6 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1850-60 | (10) | 55,4 | 39,6 | 47,2 | 57,0 | 83,2 | 75,2 | 46,2 | 64,1 | 61,3 | 90,3 | 67,5 | 66,0 |
| | | | | | | *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | |
| 1850-60 (10) | Max. | 115,4 (1860) | 89,0 (1855) | 84,0 (1851) | 108,5 (1857) | 136,0 (1855) | 135,3 (1859) | 86,4 (1860) | 159,5 (1852) | 106,6 (1860) | 157,0 (1857) | 129,1 (1860) | 160,6 (1860) |
| | Min. | 1,2 (1858) | 8,0 (1857) | 15,0 (1852) | 13,5 (1851) | 21,8 (1860) | 19,0 (1851) | 27,0 (1856) | 19,0 (1851) | 3,0 (1854) | 25,4 (1860) | 38,0 (1853) | 21,0 (1851) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 941,5 (1860); *Min.*, 548,2 (1858).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles.* | | | | | | | | | | | |
| 1850 | ..... | ..... | ..... | ..... | 254,6 | 1856 | 793,0 | 180,5 | 256,0 | 103,5 | 253,0 |
| 1851 | 583,3 | 132,7 | 158,0 | 93,1 | 199,5 | 1857 | 877,2 | 179,0 | 258,5 | 149,0 | 290,7 |
| 1852 | 727,5 | 99,0 | 125,0 | 324,0 | 179,5 | 1858 | 504,8 | 47,3 | 191,5 | 111,7 | 154,3 |
| 1853 | 787,1 | 198,0 | 188,5 | 213,6 | 187,0 | 1859 | 881,8 | 135,3 | 238,1 | 265,0 | 243,4 |
| 1854 | 632,2 | 87,5 | 99,0 | 223,0 | 227,7 | 1860 | 856,4 | 261,0 | 118,8 | 215,5 | 261,1 |
| 1855 | 766,0 | 169,5 | 245,0 | 156,5 | 195,0 | | | | | | |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1850-1860 (10) | | 753,1 | 161,1 | 187,4 | 185,5 | 219,1 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1850-1860 (10) | Max. | 881,8 (1859) | 261,0 (1860) | 258,5 (1857) | 324,0 (1852) | 290,7 (1857) |
| | Min. | 504,8 (1858) | 47,3 (1858) | 99,0 (1854) | 93,1 (1851) | 154,3 (1858) |

Il résulte, relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que l'année la plus pluvieuse a été, soit 1860 (941$^{mm}$5), soit 1859 (881$^{mm}$8), et que la plus sèche a été toujours 1858 (548$^{mm}$2 et 504$^{mm}$8). L'écart entre le *maximum* et le *minimum* est à peine plus grand pour l'année civile (393$^{mm}$3) que pour l'autre (377$^{mm}$0); dans l'une comme dans l'autre, il est les 5/6$^{es}$ de la moitié du maximum.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* montre que dans les deux années les plus pluvieuses, 1859 et 1857, les saisons les plus sèches ont été l'hiver et aussi l'été. Pendant les deux plus sèches, 1858 et 1851, c'est l'automne et le printemps qui ont été les plus humides.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* l'automne l'emporte sur les autres, et l'hiver est la moins pluvieuse.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année est divisée en deux parties : l'une de quatre mois secs, de janvier à avril, et l'autre de huit mois humides,

de mai à décembre. Une répartition uniforme de la quantité de pluie des dix années donne les résultats suivants :

753mm1 entre les 12 mois, donnent par mois 62mm8.
199 3 entre les 4 mois secs............. 49 8.
553 8 entre les 8 mois humides......... 66 7.

Mais la longue partie humide est divisée en deux par le mois de juillet, dont la quantité moyenne n'atteint que 46mm2, ce qui établit un partage de l'année en trois parties successives, dont la médiane, plus courte, renferme mai et juin seulement.

### F. *Langon.*

Des observations ont été commencées à la fin de 1857, sous la direction de M. Fargue, à deux kilomètres au sud de Langon, à Péran, entre le Brion et la route de Bazas. Le pluviomètre, de 0m75 de diamètre, est sur une cabane, à 45m37 d'altitude.

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | |
| 1857 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 42,8 | 25,4 |
| 1858 | 540,1 | 4,5 | 16,1 | 30,1 | 61,7 | 95,2 | 19,9 | 28,9 | 42,5 | 56,3 | 53,5 | 61,6 | 60,8 |
| 1859 | 810,7 | 26,9 | 31,0 | 42,3 | 79,3 | 115,9 | 113,4 | 55,6 | 46,2 | 81,2 | 97,1 | 33,2 | 91,7 |
| 1860 | 893,8 | 132,1 | 35,6 | 62,4 | 45,2 | 34,1 | 60,8 | 57,8 | 41,4 | 91,3 | 16,6 | 114,5 | 129,1 |

La moyenne de ces trois années place les saisons, d'après leurs quantités respectives de pluie, dans le même ordre que celui offert, à Bordeaux, par les dix-neuf années d'observations de M. Abria.

Été, 156,5 ; hiver, 176,0 ; printemps, 191,7 ; automne, 201,8.

Seulement la quantité d'eau est moins considérable en été et surtout en hiver.

## G. *Col-de-Fer, près La Réole.*

C'est enoore à M. Fargue que je dois les observations, également inédites, faites sous sa direction, dans l'ancienne île dite *Col-de-Fer,* située sur la rive droite de la Garonne, à un kilomètre en amont de Bourdelles, et à six kilomètres au S.-E. de La Réole. Le pluviomètre, de $0^{m}76$ de diamètre, est sur le toit d'une cabane, à $23^{m}11$ d'altitude; la Garonne coule au bas à $5^{m}$ d'altitude.

**Gironde : Col-de-Fer, près La Réole. — M. Fargue, ingénieur. — 1851-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1851 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 116,4 | 19,3 |
| 1852 | 685,7 | 40,8 | 19,4 | 14,1 | 23,8 | 63,5 | 90,4 | 51,1 | 185,2 | 54,3 | 61,9 | 35,7 | 45,5 |
| 1853 | 760,4 | 49,6 | 65,8 | 55,3 | 42,7 | 113,8 | 99,2 | 63,5 | 49,8 | 45,7 | 111,5 | 35,2 | 28,3 |
| 1854 | 542,6 | 70,4 | 13,0 | 10,0 | 26,5 | 49,9 | 71,8 | 54,8 | 63,7 | 1,0 | 59,3 | 80,6 | 41,6 |
| 1855 | 668,4 | 9,4 | 48,4 | 77,0 | 26,1 | 127,3 | 56,8 | 50,4 | 42,7 | 57,2 | 104,4 | 40,1 | 28,6 |
| 1856 | 864,9 | 117,8 | 64,4 | 23,6 | 93,2 | 135,8 | 44,3 | 36,0 | 42,0 | 76,8 | 93,3 | 35,7 | 102,0 |
| 1857 | 608,8 | 68,1 | 6,0 | 52,4 | 86,2 | 64,4 | 37,3 | 22,0 | 43,1 | 51,2 | 115,0 | 39,5 | 23,6 |
| 1858 | 497,3 | 3,5 | 32,4 | 26,8 | 52,2 | 66,1 | 12,3 | 31,5 | 41,8 | 59,9 | 46,8 | 67,0 | 57,9 |
| 1859 | 683,6 | 31,3 | 22,5 | 45,4 | 76,8 | 82,6 | 115,8 | 36,3 | 27,0 | 72,1 | 53,8 | 33,6 | 86,4 |
| 1860 | 772,6 | 128,0 | 35,2 | 41,2 | 43,3 | 56,1 | 76,6 | 51,7 | 36,3 | 95,8 | 20,0 | 77,8 | 110,0 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1851-60 (1) | | 59,9 | 34,1 | 38,4 | 32,4 | 84,6 | 67,2 | 44,1 | 59,1 | 57,0 | 74,0 | 56,2 | 54,8 |
| | | | | | | *Maxima et minima annuels généraux.* | | | | | | | |
| 1851-60 (1) | Max. | 128,0 (1860) | 65,8 (1853) | 77,0 (1855) | 93,2 (1856) | 135,8 (1856) | 115,8 (1859) | 63,5 (1853) | 185,2 (1852) | 95,8 (1860) | 115,0 (1857) | 116,4 (1851) | 110,0 (1860) |
| | Min. | 3,5 (1858) | 6,0 (1857) | 10,0 (1854) | 23,8 (1852) | 49,9 (1854) | 12,3 (1858) | 22,0 (1857) | 27,0 (1859) | 1,0 (1854) | 20,0 (1860) | 33,6 (1859) | 19,3 (1851) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 864,9 (1856); *Min.*, 497,3 (1858).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | *Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét. | | | | | | | |
| 1852 | 659,5 | 79,5 | 101,4 | 326,7 | 151,9 | 1857 | 687,2 | 176,1 | 203,0 | 102,4 | 205,7 |
| 1853 | 777,6 | 160,9 | 211,8 | 212,5 | 192,1 | 1858 | 163,0 | 59,5 | 145,1 | 85,6 | 172,8 |
| 1854 | 529,3 | 111,7 | 86,4 | 190,3 | 140,9 | 1859 | 655,1 | 111,7 | 204,8 | 179,1 | 159,5 |
| 1855 | 681,4 | 99,4 | 230,4 | 149,9 | 201,7 | 1860 | 749,0 | 219,6 | 141,2 | 164,6 | 193,6 |
| 1856 | 791,5 | 210,8 | 252,6 | 122,3 | 205,8 | | | | | | |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1851-1860 (9) | | 681,3 | 148,3 | 175,4 | 170,4 | 187,2 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1852-1860 (9) | Max. | 791,5 (1856) | 249,6 (1860) | 252,6 (1856) | 326,7 (1852) | 205,8 (1856) |
| | Min. | 463,0 (1858) | 59,5 (1858) | 86,4 (1854) | 85,6 (1853) | 140,9 (1854) |

Il résulte, relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année*, que l'année la plus pluvieuse a été 1856 (864$^{mm}$9 et 791$^{mm}$5), et la plus sèche, 1858 (497$^{mm}$3 et 463$^{mm}$0). L'écart entre le maximum et le minimum est notablement plus grand pour l'année civile (367$^{mm}$6) que pour l'année météorologique (328$^{mm}$5) ; il est pour la première les 5/6$^{es}$, et pour la seconde, les 7/8$^{es}$ de la moitié du maximum.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* montre que dans les deux années les plus pluvieuses, 1856 et 1853, une seule saison, soit l'été, soit l'hiver, a été sèche, tandis que pendant les deux plus sèches, 1858 et 1854, les saisons pluvieuses ont été l'automne et le printemps ou l'été.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons*, l'hiver est la saison la moins humide, et l'automne l'emporte peu sur les deux autres.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois*, la distribution uniforme des quantités de pluie des neuf années donne les résultats suivants :

681$^{mm}$3 entre les 12 mois, donnent par mois 56$^{mm}$8.

L'année est divisée en deux parties pluvieuses, dont les mois les plus humides sont ceux de mai et d'octobre, séparées par deux intervalles plus secs, février et mars, de 34$^{mm}$1 et 38$^{mm}$4, d'une part, et juillet, de 44$^{mm}$1, d'autre part.

## Dordogne.

Quelques observations pluviométriques ont été faites à diverses reprises, au chef-lieu ou dans les alentours.

### A. *Périgueux.*

Des observations ont eu lieu par les soins de Delfau, secrétaire général de la préfecture, en l'an X et en l'an XI, sur un point indéterminé, probablement de la ville, dont le clocher est à 99$^{m}$ d'altitude. Les quantités mensuelles ont été publiées dans un grand tableau joint à l'*Annuaire statistique du Département,* pour l'an XII, p. 61-66.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | Quantités annuelles et mensuelles. | | | | | | | | | | | | |
| 1802 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 78,0 | 66,0 | 237,0 |
| 1803 | 779,0 | 106,0 | 52,0 | 79,0 | 20,0 | 87,0 | 108,0 | 10,0 | 50,0 | 20,0 | 31,0 | 132,0 | 84,0 |
| 1804 | ..... | 74,0 | 30,0 | 15,0 | 65,0 | 53,0 | 50,0 | 0,0 | 15,0 | 31,0 | ..... | ..... | ..... |

La moyenne donne pour les saisons les quantités suivantes :

Hiver, 291,5; printemps, 159,5; été, 116,5; automne, 179,0

L'hiver et l'automne ont été les deux saisons les plus pluvieuses, et l'été celle qui l'a été le moins.

### B. *Planchaix, près Coulonieix.*

Récemment des observations ont été exécutées par M. C. Boudy, sur le domaine de Planchaix, commune de Coulonieix, au S.-O. de Périgueux, à 206$^{m}$ d'altitude, et à environ 107$^{m}$

au-dessus de la gare du chemin de fer. Le pluviomètre, de 0m20 de diamètre, était à 2m au-dessus du sol. Les quantités mensuelles sont consignées dans le *Journal d'Agriculture pratique,* et le directeur, M. Barral, a bien voulu combler des lacunes que je lui avais signalées. Je les donne exceptionnellement jusqu'à la fin de 1861, parce qu'elles n'ont pas été recueillies plus longtemps.

**Dordogne : Planchaix, près Coulonieix. — M. C. Boudy. — 1857-61.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1857 | 649,8 | 72,4 | 9,2 | 55,1 | 82,8 | 91,0 | 35,0 | 0,0 | 39,5 | 94,6 | 62,0 | 61,3 | 43,9 |
| 1858 | 568,6 | 0,0 | 35,4 | 38,4 | 81,3 | 50,0 | 28,0 | 46,3 | 63,4 | 39,0 | 27,6 | 73,7 | 85,5 |
| 1859 | 674,1 | 40,0 | 21,1 | 28,5 | 81,9 | 44,5 | 47,7 | 8,7 | 71,0 | 90,2 | 93,2 | 57,0 | 90,3 |
| 1860 | 594,5 | 98,4 | 17,0 | 18,0 | 21,0 | 50,0 | 71,1 | 31,6 | 41,1 | 60,1 | 21,2 | 66,7 | 92,3 |
| 1861 | 517,0 | 7,5 | 45,0 | 56,5 | 20,0 | 18,0 | 48,0 | 80,5 | 2,0 | 39,0 | 31,5 | 74,0 | 25,0 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1857-61 (5) | | 43,7 | 25,5 | 39,3 | 57,4 | 50,7 | 46,0 | 34,0 | 44,0 | 64,6 | 47,1 | 67,1 | 67,4 |

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|
| | | *Moyennes annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.) | | | |
| 1857 | ..... | .... | 228,9 | 74,5 | 220,9 |
| 1858 | 527,3 | 79,3 | 169,7 | 137,7 | 140,3 |
| 1859 | 679,3 | 146,6 | 154,9 | 127,4 | 240,4 |
| 1860 | 592,5 | 205,7 | 89,0 | 149,8 | 148,0 |
| 1861 | 584,3 | 214,8 | 94,5 | 130,5 | 144,5 |

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|
| | | *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | |
| 1857-1861 (5) | 586,8 | 136,6 | 147,4 | 124,0 | 178,8 |

Il résulte de l'examen des trois tableaux : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que l'année la plus pluvieuse, soit civile, soit météorologique, a été 1859 (674mm1 et 679mm3). La plus sèche a été, dans le premier cas, 1861 (517mm0), et dans le second, 1858 (527mm3). L'écart entre le maximum et le minimum, à peine différent dans l'un et dans l'autre, n'atteint que le quart du maximum.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles,* montre

que dans les deux années les plus pluvieuses, 1859 et 1860, l'automne ou l'hiver ont été seuls extrêmement pluvieux, et que dans la plus sèche, 1858, c'est surtout en hiver qu'il a plu le moins.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* l'automne et le printemps sont les deux plus humides; l'été est la plus sèche de toutes. — Ces résultats sont différents de ceux obtenus plus d'un demi-siècle auparavant à Périgueux; mais deux et même cinq années ne suffisent pas pour établir la caractéristique d'un climat.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année est divisée en deux parties : l'une de huit mois secs, de janvier à août, et l'autre, de quatre mois humides, de septembre à décembre. La distribution uniforme des quantités de pluie des cinq années donne les résultats suivants :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 586mm8 | entre les 12 mois, donnent par mois | 48mm9 |
| 340 6 | entre les 8 mois secs............ | 42 6 |
| 246 2 | entre les 4 mois humides........ | 61 5 |

Avril, dont la moyenne est de 57mm4, établit une division dans la partie sèche.

C. *Lavallade, près Montpazier.*

Enfin, on a commencé, en juillet 1860, des observations dans la partie S.-E. du département, à la Ferme-École de Lavallade, près de Montpazier; elles sont insérées dans le *Journal d'Agriculture pratique :*

| Année. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | *Quantités mensuelles.* | | | |
| 1860 | 40,2 | 45,0 | 21,0 | 10,0 | 35,0 | 45,0 |

soit 196mm2 pour la seconde moitié de l'année. Cette même moitié avait fourni 319mm0 à Planchaix.

## Lot-et-Garonne.

Des observations ont été faites sur neuf points du département : à Fumel, Sainte-Livrade et Clairac, dans la vallée du Lot; à Agen, Espalais (près Port-Sainte-Marie), Tonneins et Marmande, dans la vallée de la Garonne; à Nérac, dans la vallée de la Baïse; et à Sos, sur la haute plaine des Landes. Elles sont continuées actuellement à Fumel, Agen et Sos, sous les auspices de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts.

### A. *Fumel.*

Les observations ont été commencées, en 1852, par M. Ludomir Combes, pharmacien. Le pluviomètre surmonte une tour de 13$^m$ d'élévation, située sur un coteau qui atteint 155$^m$ d'altitude; la grande route n'est qu'à 61$^m$ dans le bourg. Les deux premières années ont été seules publiées en 1855, par M. Combes, dans son Mémoire intitulé : *Fumel et ses environs*, p. 29-39; je dois à sa complaisance la communication des sept autres restées inédites.

**Lot-et-Garonne : Fumel. — M. Ludomir Combes. — 1852-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1852 | 788,0 | 45,8 | 24,7 | 19,0 | 34,0 | 86,5 | 103,5 | 79,0 | 170,4 | 38,0 | 95,5 | 31,7 | 59,9 |
| 1853 | 824,1 | 66,1 | 44,1 | 34,2 | 60,2 | 88,8 | 140,8 | 48,2 | 92,9 | 47,4 | 128,3 | 29,6 | 43,5 |
| 1854 | 627,2 | 35,0 | 21,4 | 4,7 | 32,7 | 71,3 | 86,7 | 44,0 | 85,6 | 10,5 | 71,0 | 82,7 | 81,6 |
| 1855 | 977,9 | 16,5 | 71,0 | 82,1 | 37,8 | 141,8 | 19,3 | 49,3 | 105,2 | 117,0 | 146,6 | 60,3 | 31,0 |
| 1856 | 1033,0 | 142,0 | 72,0 | 4,0 | 133,5 | 186,5 | 75,0 | 63,5 | 67,0 | 49,2 | 96,5 | 49,8 | 94,0 |
| 1857 | 693,5 | 83,5 | 8,0 | 66,2 | 118,7 | 69,7 | 75,4 | 16,2 | 22,5 | 89,3 | 95,3 | 17,7 | 31,0 |
| 1858 | 573,1 | 11,3 | 57,5 | 33,8 | 83,6 | 84,5 | 16,0 | 26,5 | 43,0 | 36,5 | 42,5 | 73,7 | 64,2 |
| 1859 | 734,3 | 14,0 | 54,0 | 33,8 | 99,7 | 56,0 | 103,3 | 46,5 | 57,0 | 47,3 | 125,2 | 41,0 | 56,5 |
| 1860 | 857,4 | 136,8 | 23,2 | 55,3 | 54,5 | 56,3 | 102,0 | 25,5 | 54,6 | 118,5 | 12,0 | 90,0 | 128,7 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1852-1860 (1) | | 61,2 | 41,8 | 37,0 | 72,7 | 93,5 | 91,3 | 44,3 | 77,6 | 61,5 | 90,3 | 52,9 | 65,6 |
| | | | | | | *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | |
| 1852-60 (1) | Max. | 142,0 (1856) | 72,0 (1856) | 82,1 (1855) | 133,5 (1856) | 186,5 (1856) | 140,8 (1853) | 79,0 (1852) | 170,4 (1852) | 118,5 (1860) | 146,6 (1855) | 90,0 (1860) | 128,7 (1860) |
| | Min. | 11,3 (1858) | 8,0 (1857) | 4,0 (1856) | 32,7 (1854) | 56,0 (1859) | 16,0 (1858) | 16,2 (1857) | 22,5 (1857) | 10,5 (1854) | 12,0 (1860) | 17,7 (1857) | 31,0 (1855) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 1033,0 (1856); *Min.*, 573,1 (1858).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.) | | | | | | | | | | | |
| 1852 | ..... | .... | 139,5 | 352,9 | 165,2 | 1857 | 756,5 | 185,5 | 254,6 | 114,1 | 202,3 |
| 1853 | 840,5 | 170,1 | 183,2 | 281,9 | 205,3 | 1858 | 539,9 | 99,8 | 201,9 | 85,5 | 152,7 |
| 1854 | 589,1 | 99,9 | 108,7 | 216,3 | 164,2 | 1859 | 742,0 | 132,2 | 189,5 | 206,8 | 213,5 |
| 1855 | 1028,5 | 169,1 | 261,7 | 273,8 | 323,9 | 1860 | 785,2 | 216,5 | 166,1 - | 182,1 | 220,5 |
| 1856 | 970,0 | 245,0 | 324,0 | 205,5 | 195,5 | | | | | | |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1852-1860 (9) | | 789,7 | 168,6 | 203,2 | 213,2 | 204,7 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1852-1860 (9) | Max. | 1028,5 (1855) | 245,0 (1856) | 324,0 (1856) | 352,9 (1852) | 323,9 (1855) |
| | Min. | 539,9 (1858) | 99,8 (1858) | 108,7 (1854) | 166,1 (1860) | 152,7 (1858) |

De l'examen des trois tableaux, il résulte : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que l'année civile la plus pluvieuse a été 1856 (1033$^{mm}$0), et l'année météorologique, 1855 (1028$^{mm}$5); la plus sèche a été dans les deux cas, 1858 (573$^{mm}$1 et 539$^{mm}$9). L'écart entre le maximum et le minimum est un peu moins grand pour l'année civile (459$^{mm}$9) que pour l'autre (488$^{mm}$6); dans l'une comme dans l'autre, il est notablement inférieur à la moitié du maximum.

On voit par le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles,* que dans les deux années les plus pluvieuses, 1855 et 1856, la plus grande quantité d'eau est tombée, soit dans toutes les saisons, excepté l'hiver, soit au printemps et en hiver. Dans les deux années les plus sèches, 1854 et 1858, la saison pluvieuse a été soit l'été, soit le printemps.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* l'hiver a été la seule saison sèche, les trois autres étant à peu près également humides, avec une légère prééminence pour l'été, cependant.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année est divisée en deux parties : l'une de cinq mois secs, de novembre à mars, et l'autre de sept mois humides,

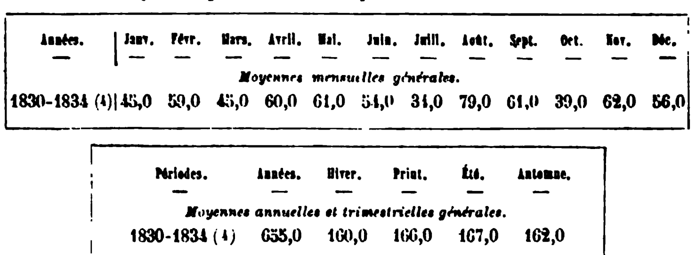
d'avril à octobre. Une répartition uniforme de la quantité de pluie des neuf années donne les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 789mm7 | entre les 12 mois, donnent par mois | 65mm8. |
| 258 5 | entre les 5 mois secs............. | 51 7. |
| 531 2 | entre les 8 mois humides......... | 75 9. |

Mais la partie pluvieuse est divisée en deux par le mois de juillet, dont la moyenne atteint seulement 44mm3; il en résulte que l'année est véritablement partagée en trois parties.

### B. *Sainte-Livrade.*

M. Ménigault, pharmacien, a publié, en 1842, une *Dissertation sur quelques recherches météorologiques,* dans laquelle il a donné les résultats d'observations faites pendant quatre années, de juin 1830 à juin 1834. Le pluviomètre, semblable en tout à ceux que l'on emploie à l'Observatoire de Paris, était sur le toit d'une maison, à 12m au-dessus du sol, qui est lui-même à 50m d'altitude. En l'absence des quantités mensuelles, je ne puis donner que les résultats suivants :



| Années. | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | |
| 1830-1834 (4) | 45,0 | 59,0 | 45,0 | 60,0 | 61,0 | 54,0 | 31,0 | 79,0 | 61,0 | 39,0 | 62,0 | 56,0 |

| Périodes. | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | |
| 1830-1834 (4) | 655,0 | 160,0 | 166,0 | 167,0 | 162,0 |

Pendant ces quatre années, « la plus grande quantité d'eau, dit l'auteur (p. 14), qui tombe annuellement est de 840mm, et la plus petite de 560mm. »

La quantité de pluie a été répartie très également entre les diverses saisons, avec une légère prépondérance pour l'été. L'année elle-même est composée par une alternance de quatre mois secs et de huit mois humides, dont l'uniformité n'est dérangée que par celui d'août, dont la moyenne est plus élevée.

## C. *Clairac.*

Le chevalier F. de Vivens commença, en 1739, une série météorologique qu'il continua jusqu'en 1776, deux années avant sa mort; mais il ne tint compte des quantités d'eau tombée que du 15 octobre 1745 à la fin de 1752, et pendant la seconde moitié de 1753. L'ensemble des observations se trouve consigné, jusqu'en 1755, dans cinq registres in-folio, et ensuite dans des cahiers in-4° annuels; ces manuscrits n'ont donné lieu à aucune publication, et sont en la possession de M. de Saint-Amans, fils de l'auteur de la *Flore agenaise,* qui m'a permis de les consulter.

Les observations ont été faites à l'E. de Clairac, à Barri ou au château de Vivens, près du Lot, à une altitude de 30 à 40m; mais comme le mesurage (qui à Bordeaux avait été fait par les Sarrau en plusieurs fois, de manière à donner la quantité mensuelle, et très rarement la quantité bi-mensuelle) a été fait très irrégulièrement, on ne peut même établir qu'imparfaitement une division de l'année en deux moitiés; aussi, suis-je obligé de donner au tableau une forme particulière : dans chaque colonne, comprenant une année, les quantités sont celles accusées par l'instrument, soit depuis le 1er janvier, soit depuis la date précédente.

F. de Vivens avait recueilli en outre 100mm d'eau, du 15 octobre au 31 décembre 1845, et 108mm3 pendant la seconde moitié de 1853.

| | 1746 | 1747 | 1748 | 1749 | 1750 | 1751 | 1752 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | 3 me 21,2<br>8 av. 56,7<br>31 mai 51,2<br>7 juil. 45,7 | 31 jer 18,6<br>15 fer 45,9<br>30 me 8,3<br>29 av. 39,9<br>11 mai 42,7<br>21 je 72,1 | 31 jer 1,5<br>19 me 31,3<br>17 mai 76,1<br>25 je 6,8 | 31 jer 54,1<br>16 fer 60,1<br>31 me 45,0<br>31 av. 49,1<br>15 je 41,4<br>30 je 27,1 | 15 av. 30,5<br>28 av. 44,4<br>15 mai 10,5<br>15 je 81,2<br>4 juil. 31,6 | 31 jer 27,1<br>28 fer 81,2<br>31 me 44,4<br>26 av. 135,4<br>11 mai 94,2 | 21 jer 2,3<br>29 fer 71,0<br>31 me 15,8<br>30 av. 13,0<br>31 mai 27,1<br>30 je 49,3 |
| | 13 aoe 14,1<br>5 sep. 7,5<br>8 oct. 2,3<br>31 déc. 73,3 | 24 juil. 6,9<br>25 aoe 51,2<br>30 sep. 56,2<br>31 oct. 1,1<br>30 nov. 1,1<br>31 déc. 53,0 | 31 juil. 27,1<br>3 oct. 9,0<br>3 nov 41,9<br>31 déc. 29,3 | 19 juil. 6,8<br>27 aoe 124,5<br>30 sep. 40,5<br>31 dec. 41,4 | 2 aoe 63,9<br>30 sep. 13,5<br>30 nov 114,2<br>31 dec. 54,1 | 31 déc. 91,3 | 15 jet 67,3<br>31 dre 81,2 |
| 1re moit. | 174,8 | 227,5 | 115,7 | 276,8 | 198,2 | 382,3 | 178,5 |
| 2e id. | 97,2 | 189,5 | 107,3 | 206,4 | 245,7 | 91,3 | 148,5 |
| Année.. | 272,0 | 417,0 | 223,0 | 483,2 | 443,9 | 473,6 | 327,0 |
| Pichon. | 465,5 | 620,1 | 561,0 | 779,5 | 494,5 | 646,0 | 521,4 |
| Bordeaux | 614,2 | 828,5 | 709,3 | 778,6 | 722,5 | 767,2 | 587,4 |

Les deux additions correspondent autant que possible aux deux moitiés de l'année civile; au-dessous des quantités annuelles se trouvent, comme termes de comparaison, celles de Pichon et de Bordeaux; celles-ci sont toujours beaucoup plus élevées, ce qui pourrait faire supposer que le pluviomètre de Clairac n'accusait que la moitié de l'eau tombée.

19

### D. *Agen*.

Des observations régulières ont succédé à d'autres fort irrégulières, en 1850, pendant les dernières années de la vie de Bartayrès, secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture. Avant sa mort, arrivée, à l'âge de quatre-vingts ans, en janvier 1857, elles étaient continuées par son successeur, M. Magen. Le pluviomètre, de 0^m^75 de diamètre, était placé dans le jardin de Bartayrès, sur le boulevard, près de la rue Saint-Antoine, peu au-dessus du sol, à 44^m^7 d'altitude. Il est maintenant chez M. Magen, à 47^m^9, probablement sur un toit, à 8 ou 10^m^ d'élévation.

Les quantités mensuelles des années 1852 et 1853 ont été données par M. Combes, dans sa Notice intitulée : *Fumel et ses environs;* je dois les deux précédentes et toutes les suivantes à la complaisance de M. Magen, qui possède tous les papiers météorologiques de Bartayrès.

**Lot-et-Garonne : Agen. — Bartayrès et M. Magen. — 1850-60.**

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1850 | 677,3 | 71,3 | 62,3 | 7,9 | 137,7 | 45,7 | 21,0 | 38,8 | 78,3 | 72,9 | 55,2 | 58,6 | 27,6 |
| 1851 | 733,6 | 60,0 | 35,7 | 73,8 | 77,8 | 110,8 | 25,8 | 76,3 | 37,1 | 21,5 | 65,8 | 114,2 | 34,8 |
| 1852 | 724,0 | 42,8 | 26,7 | 24,9 | 49,3 | 44,2 | 113,6 | 119,2 | 109,5 | 37,0 | 79,0 | 34,8 | 43,0 |
| 1853 | 719,2 | 85,2 | 60,5 | 29,8 | 26,0 | 83,6 | 112,0 | 25,0 | 67,8 | 29,3 | 123,1 | 26,5 | 50,4 |
| 1854 | 567,3 | 35,1 | 16,6 | 10,3 | 39,9 | 50,7 | 127,9 | 55,2 | 55,1 | 0,0 | 36,6 | 67,3 | 72,6 |
| 1855 | 845,2 | 17,4 | 70,4 | 103,5 | 35,4 | 121,3 | 88,0 | 57,3 | 72,3 | 85,0 | 117,1 | 46,6 | 30,9 |
| 1856 | 946,4 | 101,3 | 84,9 | 33,2 | 131,8 | 183,0 | 41,0 | 32,0 | 42,2 | 56,3 | 87,9 | 58,4 | 94,4 |
| 1857 | 711,3 | 70,0 | 15,4 | 46,2 | 106,5 | 103,9 | 34,3 | 25,3 | 20,8 | 125,1 | 120,3 | 20,8 | 22,7 |
| 1858 | 642,0 | 6,3 | 48,7 | 52,1 | 102,8 | 82,4 | 6,9 | 27,5 | 61,6 | 81,2 | 35,8 | 71,7 | 65,0 |
| 1859 | 622,9 | 31,2 | 20,5 | 33,1 | 74,0 | 76,1 | 77,2 | 11,9 | 84,3 | 56,7 | 64,8 | 36,7 | 48,4 |
| 1860 | 761,8 | 142,7 | 45,1 | 52,2 | 60,5 | 33,5 | 74,1 | 18,7 | 48,2 | 107,5 | 10,0 | 58,9 | 110,4 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1850-60 (11) | | 60,3 | 44,2 | 42,5 | 76,3 | 85,0 | 65,8 | 44,5 | 61,8 | 61,2 | 72,4 | 54,1 | 54,6 |
| | | | | | | *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | |
| 1850-60 (11) | Max. | 142,7 (1860) | 84,9 (1856) | 103,5 (1855) | 137,7 (1850) | 183,0 (1856) | 127,9 (1854) | 119,2 (1852) | 109,5 (1852) | 125,1 (1857) | 123,1 (1853) | 114,2 (1851) | 110,4 (1860) |
| | Min. | 6,3 (1853) | 15,4 (1857) | 10,3 (1854) | 26,0 (1853) | 33,5 (1860) | 6,9 (1858) | 11,9 (1859) | 20,8 (1857) | 0,0 (1854) | 10,0 (1860) | 20,8 (1857) | 22,7 (1857) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 946,4 (1856); *Min.*, 567,3 (1854).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| — | | — | — | — | — | — | | — | — | — | — |
| | | | *Quantités annuelles et* | *trimestrielles* (Ann. mét.) | | | | | | | |
| 1850 | ..... | ..... | 191,3 | 138,1 | 186,7 | 1856 | 882,9 | 217,1 | 348,0 | 115,2 | 202,6 |
| 1851 | 726,4 | 123,3 | 262,4 | 139,2 | 201,5 | 1857 | 783,0 | 179,8 | 256,6 | 80,4 | 266,2 |
| 1852 | 715,8 | 104,3 | 118,4 | 342,3 | 150,8 | 1858 | 599,7 | 77,7 | 237,3 | 96,0 | 188,7 |
| 1853 | 711,8 | 188,7 | 139,4 | 204,8 | 178,9 | 1859 | 639,5 | 116,7 | 183,2 | 181,4 | 158,2 |
| 1854 | 545,1 | 102,1 | 100,9 | 238,2 | 103,9 | 1860 | 699,8 | 236,2 | 146,2 | 141,0 | 176,4 |
| 1855 | 886,9 | 160,4 | 260,2 | 217,6 | 218,7 | | | | | | |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| — | | — | — | — | — | — |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1850-1860 (11) | | 722,7 | 159,1 | 203,8 | 172,1 | 187,7 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1850-1860 (11) | Max. | 886,9 (1856) | 236,2 (1860) | 348,0 1856) | 342,3 (1852) | 266,2 (1857) |
| | Min. | 545,1 (1854) | 102,1 (1854) | 77,7 (1858) | 80,4 (1857) | 103,9 (1854) |

De l'examen des trois tableaux, il résulte : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que l'année, soit civile, soit météorologique, la plus pluvieuse a été 1856 (946$^{mm}$4 et 886$^{mm}$9), et que la plus sèche a été 1854 (567$^{mm}$3 et 545$^{mm}$1). L'écart entre le maximum et le minimum est un peu plus grand pour l'année civile que pour l'année météorologique; dans toutes deux, il est à peu près les 2/5$^{es}$ du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* celles-ci se placent dans l'ordre suivant, à partir de la moins sèche : printemps, automne, été et enfin hiver; elles forment une série assez régulièrement décroissante.

On voit par le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, distribuées par années et saisons météorologiques, que dans les deux années les plus pluvieuses, 1855 et 1856, la plus grande quantité d'eau est tombée pendant le printemps uni à l'automne ou à l'hiver, et que pendant les deux années les plus sèches, 1858 et 1854, c'est aussi pendant le printemps uni à l'automne, ou bien principalement en été.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année peut être divisée en deux parties : l'une de cinq mois secs, de novembre à mars, et l'autre de sept mois humides, d'avril à octobre. Une répartition uniforme de la quantité de pluie tombée pendant les onze années, donne les résultats suivants :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 722mm7 | entre les 12 mois, donnent par mois | 60mm2. |
| 255 | 7 entre les 5 mois secs............ | 51 | 1. |
| 467 | 0 entre les 7 mois humides........ | 66 | 7. |

La partie pluvieuse est coupée en deux par le mois sec de juillet, dont la moyenne n'atteint que 44mm3.

E. *Espalais, près Port-Sainte-Marie.*

Une série considérable d'observations a été faite par Graulhié, de 1833 jusqu'à sa mort, au commencement de 1854; c'est à Espalais, sur le flanc méridional d'un vallon qui atteint la plaine de la Garonne, près d'Aiguillon, à 3 kilomètres au N.-O. de Port-Sainte-Marie. Le pluviomètre, de 0m75 de diamètre, était placé à 118m8 d'altitude.

Cette série si importante pour le département, a été publiée, à l'exception d'une année, pour les quantités annuelles. En 1848, M. Baumgarten a donné les huit années 1833-40 dans les *Annales des ponts et chaussées,* 2e série, t. XVI, p. 154-7. En 1852, M. Bartayrès a inséré les dix années 1841-50 dans sa *Météorologie agricole* du *Recueil des travaux de la Société d'Agriculture d'Agen,* t. VI, p. 17-57. Les deux années 1852 et 1853 ont vu le jour dans *Fumel et ses environs,* par M. Combes. Enfin, dans *Patria,* col. 256, on trouve les moyennes annuelles et trimestrielles des onze années 1833-43. Je dois à M. Magen l'année 1851, qui était demeurée seule inédite, et qui occasionnait une lacune fort regrettable.

## Lot-et-Garonne : Espalais, près Port-Ste-Marie. — Graulhié. — 1833-53.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1833 | 526,0 | 45,0 | 27,0 | 22,0 | 60,0 | 22,0 | 27,0 | 56,0 | 36,0 | 90,0 | 67,0 | 27,0 | 38,0 |
| 1834 | 441,0 | 51,0 | 11,0 | 2,0 | 4,0 | 29,0 | 78,0 | 31,0 | 83,0 | 54,0 | 11,0 | 74,0 | 13,0 |
| 1835 | 578,0 | 22,0 | 33,0 | 31,0 | 11,0 | 108,0 | 51,0 | 38,0 | 96,0 | 101,0 | 56,0 | 9,0 | 22,0 |
| 1836 | 677,0 | 33,0 | 31,0 | 83,0 | 60,0 | 58,0 | 51,0 | 18,0 | 47,0 | 90,0 | 56,0 | 96,0 | 54,0 |
| 1837 | 533,0 | 29,0 | 33,0 | 27,0 | 60,0 | 42,0 | 45,0 | 56,0 | 56,0 | 72,0 | 31,0 | 51,0 | 31,0 |
| 1838 | 623,0 | 24,0 | 51,0 | 58,0 | 45,0 | 58,0 | 85,0 | 13,0 | 9,0 | 67,0 | 27,0 | 144,0 | 42,0 |
| 1839 | 556,0 | 56,0 | 38,0 | 114,0 | 2,0 | 38,0 | 60,0 | 13,0 | 9,0 | 123,0 | 18,0 | 54,0 | 31,0 |
| 1840 | 508,0 | 51,0 | 15,0 | 0,0 | 42,0 | 105,0 | 20,0 | 22,0 | 18,0 | 72,0 | 33,0 | 92,0 | 38,0 |
| 1841 | 742,0 | 50,0 | 23,0 | 45,0 | 65,0 | 40,0 | 65,0 | 102,0 | 23,0 | 40,0 | 95,0 | 106,0 | 88,0 |
| 1842 | 675,0 | 73,0 | 15,0 | 45,0 | 69,0 | 47,0 | 36,0 | 21,0 | 93,0 | 76,0 | 91,0 | 61,0 | 48,0 |
| 1843 | 831,0 | 165,0 | 109,0 | 21,0 | 111,0 | 68,0 | 103,0 | 49,0 | 42,0 | 60,0 | 63,0 | 31,0 | 9,0 |
| 1844 | 724,0 | 70,0 | 97,0 | 48,0 | 14,0 | 50,0 | 64,0 | 59,0 | 33,0 | 101,0 | 92,0 | 74,0 | 22,0 |
| 1845 | 766,0 | 70,0 | 18,0 | 50,0 | 56,0 | 70,0 | 140,0 | 34,0 | 44,0 | 57,0 | 40,0 | 93,0 | 74,0 |
| 1846 | 592,9 | 21,0 | 28,0 | 52,0 | 75,8 | 70,6 | 76,9 | 7,4 | 22,3 | 82,1 | 90,5 | 15,3 | 51,8 |
| 1847 | 507,6 | 38,0 | 45,0 | 38,5 | 69,2 | 32,2 | 45,2 | 73,2 | 34,3 | 27,4 | 32,2 | 32,4 | 40,0 |
| 1848 | 874,8 | 44,0 | 97,0 | 100,0 | 99,3 | 61,7 | 149,4 | 24,6 | 83,3 | 45,5 | 77,4 | 66,6 | 26,0 |
| 1849 | 665,0 | 58,5 | 8,0 | 26,8 | 119,6 | 45,2 | 32,2 | 61,9 | 16,6 | 99,3 | 78,2 | 88,7 | 30,0 |
| 1850 | 595,6 | 55,7 | 41,5 | 9,7 | 109,2 | 50,6 | 18,8 | 43,1 | 64,6 | 91,6 | 37,5 | 47,3 | 26,0 |
| 1851 | 565,5 | 63,2 | 27,0 | 61,4 | 62,9 | 51,2 | 15,0 | 75,5 | 21,2 | 29,2 | 58,5 | 74.0 | 26,4 |
| 1852 | 705,6 | 31,3 | 26,6 | 19,1 | 45,7 | 82,6 | 123,6 | 78,0 | 111,0 | 48,3 | 65,4 | 34,6 | 39,4 |
| 1853 | 787,1 | 79,8 | 65,3 | 35,3 | 30,0 | 99,3 | 130,8 | 23,8 | 67,0 | 43,9 | 118,5 | 34,4 | 59,0 |
| *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1833-1840 (8) | | 38,9 | 29,9 | 42,1 | 35,5 | 57,5 | 52,1 | 30,9 | 41,2 | 84,8 | 37,4 | 68,4 | 33,6 |
| 1841-1850 (10) | | 64,5 | 48,2 | 43,6 | 78,8 | 53,5 | 73,1 | 49,5 | 45,6 | 68,0 | 69,7 | 61,5 | 41,4 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1833-1853 (21) | | 53,8 | 40,0 | 42,3 | 57,7 | 58,5 | 67,5 | 43,8 | 48,1 | 70,4 | 59,0 | 62,2 | 38,5 |
| *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1833-53 (21) | Max. | 165,0 (1843) | 109,0 (1843) | 114,0 (1839) | 119,0 (1849) | 108,0 (1835) | 149,4 (1848) | 102,0 (1841) | 111,0 (1852) | 123,0 (1839) | 118,5 (1853) | 144,0 (1838) | 88,0 (1841) |
| | Min. | 21,0 (1846) | 8,0 (1849) | 0,0 (1840) | 2,0 (1839) | 22,0 (1833) | 15,0 (1851) | 7,4 (1846) | 9,0 (1838) | 27,4 (1847) | 11,0 (1834) | 9,0 (1835) | 9,0 (1843) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 874,8 (1848) ; *Min.*, 441,0 (1834).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.) | | | | | | | | | | | |
| 1833 | ..... | .... | 104,0 | 119,0 | 193,0 | 1844 | 711,0 | 176,0 | 112,0 | 156,0 | 267,0 |
| 1834 | 466,0 | 75,0 | 60,0 | 192,0 | 139,0 | 1845 | 714,0 | 110,0 | 176,0 | 238,0 | 190,0 |
| 1835 | 569,0 | 68,0 | 150,0 | 185,0 | 166,0 | 1846 | 615,9 | 123,0 | 198,4 | 106,6 | 187,9 |
| 1836 | 645,0 | 86,0 | 201,0 | 116,0 | 242,0 | 1847 | 518,6 | 134,0 | 139,9 | 152,7 | 92,0 |
| 1837 | 556,0 | 116,0 | 129,0 | 157,0 | 154,0 | 1848 | 888,8 | 181,0 | 261,0 | 257,3 | 189,5 |
| 1838 | 612,0 | 106,0 | 161,0 | 107,0 | 238,0 | 1849 | 661,0 | 96,5 | 191,6 | 110,7 | 266,2 |
| 1839 | 567,0 | 136,0 | 154,0 | 82,0 | 195,0 | 1850 | 599,6 | 127,2 | 169,5 | 126,5 | 176,4 |
| 1840 | 501,0 | 97,0 | 147,0 | 60,0 | 197,0 | 1851 | 565,1 | 116,2 | 175,5 | 111,7 | 161,7 |
| 1841 | 692,0 | 111,0 | 150,0 | 190,0 | 241,0 | 1852 | 692,6 | 84,3 | 147,4 | 312,6 | 148,3 |
| 1842 | 715,0 | 176,0 | 161,0 | 150,0 | 228,0 | 1853 | 767,5 | 184,5 | 164,6 | 221,6 | 196,8 |
| 1843 | 870,0 | 322,0 | 200,0 | 194,0 | 154,0 | | | | | | |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| — | | — | — | — | — | — |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1833-1840 (8) | | 555,3 | 102,4 | 135,1 | 127,2 | 190,6 |
| 1841-1850 (10) | | 697,4 | 154,1 | 175,9 | 168,2 | 199,2 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1833-1853 (21) | | 641,8 | 132,3 | 158,5 | 159,4 | 191,6 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1833-1853 (21) | Max. | 888,8 (1848) | 322,0 (1843) | 261,0 (1848) | 312,6 (1852) | 267,0 (1844) |
| | Min. | 466,0 (1834) | 68,0 (1835) | 60,0 (1834) | 60,0 (1840) | 92,0 (1847) |

Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* la première période a été beaucoup plus sèche que la seconde; aussi est-ce dans la seconde que se trouve l'année la plus pluvieuse, 1848 (874$^{mm}$8 et 888$^{mm}$8); à la première appartient l'année la plus sèche, 1834 (441$^{mm}$0 et 466$^{mm}$0). L'écart entre le maximum et le minimum, à peine plus grand pour l'année civile (433$^{mm}$8) que pour l'année météorologique (422$^{mm}$8), atteint presque la moitié du maximum de chacune d'elles.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* les rapports n'ont pas éprouvé les mêmes variations : l'automne et le printemps ont toujours été les deux saisons les plus pluvieuses, comme l'été et l'hiver les plus sèches.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, distribuées par années et saisons météorologiques, donne la succession des unes et des autres pendant les vingt et une années. Dans les quatre années les plus pluvieuses, la grande abondance d'eau est survenue, soit pendant le printemps uni à l'été, soit pendant l'une des trois autres saisons. Dans les quatre années les plus sèches, la saison pluvieuse a été l'été ou l'automne, rarement les deux à la fois.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| — | | — | — | — | — | — | | — | — | — | — |
| *Années pluvieuses.* | | | | | | *Années sèches.* | | | | | |
| 1848 | 888,8 | 181,0 | 261,0 | 257,3 | 189,5 | 1837 | 556,0 | 116,0 | 129,0 | 157,0 | 151,0 |
| 1843 | 870,0 | 322,0 | 200,0 | 194,0 | 151,0 | 1847 | 518,6 | 134,0 | 139,9 | 152,7 | 92,0 |
| 1853 | 765,5 | 184,5 | 164,6 | 221,6 | 196,8 | 1840 | 501,0 | 97,0 | 147,0 | 60,0 | 197,0 |
| 1842 | 715,0 | 176,0 | 161,0 | 150,0 | 228,0 | 1834 | 466,0 | 75,0 | 60,0 | 192,0 | 139,0 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* qui est fort caractéristique, la moyenne mensuelle des vingt et une années établit une division de l'année en deux parties : l'une de quatre mois secs, de décembre à mars, et l'autre de huit mois humides, d'avril à novembre. La répartition uniforme de la quantité de pluie, présente les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 641mm8 | entre les 12 mois, donnent par mois | 53mm5. |
| 174 6 | entre les 4 mois secs............. | 43 6. |
| 467 2 | entre les 8 mois humides......... | 58 4. |

Mais la longue partie humide est divisée en deux par les mois de juillet et août, dont les moyennes n'atteignent que 43mm8 et 48mm1.

## F. *Tonneins.*

Cette ville est à 35m d'altitude moyenne. Un habitant faisait déjà des observations météorologiques en 1745, probablement à l'instigation du chevalier de Vivens. J'ai trouvé les quantités mensuelles suivantes dans un tableau imprimé, intitulé : *Éphémérides météorologiques pour l'année 1748,* par M. Imbert, à Tonneins :

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | |
| 1748 | 277,6 | 3,0 | 13,0 | 33,3 | 39,5 | 72,2 | 6,2 | 31,9 | 6,2 | 2,8 | 51,9 | 2,6 | 15,2 |

Ce qui donne les quantités suivantes pour les saisons :

Hiver, 31,2; printemps, 144,9; été, 44,3; automne, 57,3

La quantité d'eau est supérieure à celle recueillie à Clairac, mais toujours bien inférieure à celles de Pichon et de Bordeaux.

### G. *Marmande.*

M. Baumgarten, ingénieur des ponts et chaussées, a fait pendant neuf années, de 1838 à 1846, des observations dont les résultats mensuels ont été publiés par lui dans une Notice sur la Garonne, insérée en 1848 dans les *Annales des ponts et chaussées,* 2e série, t. XVI, p. 154-7. Les moyennes annuelles et trimestrielles des six années 1838-43 ont aussi été données dans *Patria,* col. 256.

Le sol de Marmande étant à 25m d'altitude, et les observations étant données comme faites à 32m, il est probable que le pluviomètre était sur un toit ou une terrasse, à 7m au-dessus du sol.

**Lot-et-Garonne : Marmande. — Baumgarten, ingénieur. — 1838-46.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1838 | 776,0 | 19,0 | 85,0 | 118,0 | 64,0 | 76,0 | 81,0 | 13,0 | 24,0 | 100,0 | 29,0 | 120,0 | 47,0 |
| 1839 | 814,0 | 78,0 | 72,0 | 246,0 | 17,0 | 73,0 | 55,0 | 27,0 | 9,0 | 104,0 | 21,0 | 61,0 | 48,0 |
| 1840 | 581,0 | 54,0 | 50,0 | 13,0 | 24,0 | 121,0 | 15,0 | 21,0 | 35,0 | 58,0 | 37,0 | 88,0 | 65,0 |
| 1841 | 872,0 | 58,0 | 33,0 | 58,0 | 82,0 | 48,0 | 113,0 | 78,0 | 30,0 | 30,0 | 136,0 | 121,0 | 85,0 |
| 1842 | 683,0 | 81,0 | 31,0 | 46,0 | 69,0 | 39,0 | 25,0 | 29,0 | 143,0 | 70,0 | 57,0 | 63,0 | 30,0 |
| 1843 | 848,0 | 145,0 | 89,0 | 32,0 | 98,0 | 123,0 | 76,0 | 45,0 | 101,0 | 8,0 | 76,0 | 41,0 | 14,0 |
| 1844 | 787,0 | 37,0 | 122,0 | 55,0 | 20,0 | 40,0 | 77,0 | 52,0 | 59,0 | 100,0 | 110,0 | 72,0 | 43,0 |
| 1845 | 900,0 | 115,0 | 37,0 | 49,0 | 58,0 | 141,0 | 88,0 | 49,0 | 41,0 | 86,0 | 54,0 | 106,0 | 76,0 |
| 1846 | 746,0 | 44,0 | 15,0 | 80,0 | 92,0 | 81,0 | 72,0 | 16,0 | 42,0 | 72,0 | 107,0 | 61,0 | 64,0 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1838-46 (9) | | 70,1 | 59,3 | 77,5 | 58,2 | 82,6 | 66,9 | 36,8 | 53,8 | 69,7 | 70,0 | 81,4 | 52,4 |
| | | | | | | *Maxima et minima annuels généraux.* | | | | | | | |
| 1838-46 (9) | Max. | 145,0 (1843) | 122,0 (1844) | 246,0 (1839) | 98,0 (1843) | 141,0 (1845) | 113,0 (1841) | 78,0 (1841) | 143,0 (1842) | 104,0 (1839) | 136,0 (1841) | 121,0 (1841) | 114,0 (1843) |
| | Min. | 19,0 (1838) | 15,0 (1846) | 13,0 (1840) | 17,0 (1839) | 39,9 (1842) | 15,0 (1840) | 13,0 (1838) | 9,0 (1849) | 8,0 (1843) | 24,0 (1839) | 41,0 (1843) | 30,0 (1842) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 900,0 (1845); *Min.*, 581,0 (1840).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | *Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét.) | | | | | | | |
| 1838 | ..... | ..... | 258,0 | 118,0 | 249,0 | 1843 | 861,0 | 261,0 | 253,0 | 222,0 | 125,0 |
| 1839 | 813,0 | 197,0 | 336,0 | 91,0 | 189,0 | 1844 | 758,0 | 173,0 | 115,1 | 188,0 | 282,0 |
| 1840 | 564,0 | 152,0 | 158,0 | 71,0 | 183,0 | 1845 | 867,0 | 195,0 | 248,0 | 178,0 | 240,0 |
| 1841 | 852,0 | 156,0 | 188,0 | 221,0 | 287,0 | 1846 | 758,0 | 135,0 | 253,0 | 130,0 | 240,0 |
| 1842 | 738,0 | 197,0 | 154,0 | 197,0 | 190,0 | | | | | | |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1838-1846 (•) | | 778,7 | 181,9 | 218,3 | 157,5 | 221,0 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1838-1846 (•) | Max. | 867,0 (1845) | 264,0 (1843) | 336,0 (1839) | 222,0 (1843) | 287,0 (1841) |
| | Min. | 564,0 (1840) | 135,0 (1846) | 115,0 (1844) | 71,0 (1840) | 125,0 (1843) |

Les trois tableaux montrent : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que l'année la plus pluvieuse a été 1845 ($900^{mm}0$ et $867^{mm}0$), et la plus sèche a été 1840 ($581^{mm}0$ et $564^{mm}0$). L'écart entre le maximum et le minimum est à peine plus grand pour l'année civile ($319^{mm}0$) que pour l'année météorologique ($303^{mm}0$); il est dans les deux cas un peu supérieur au tiers du maximum.

On voit par les *quantités annuelles et trimestrielles,* que dans les deux années les plus pluvieuses, 1845 et 1843, la plus grande abondance d'eau est tombée pendant le printemps uni, soit à l'hiver et à l'été, soit à l'automne. Pendant les deux plus sèches, 1840 et 1842, la saison la plus sèche a été soit l'été, soit le printemps.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* l'automne et le printemps sont les moins sèches, et l'été est la moins pluvieuse.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année est formée par une alternance de mois humides et secs, coupée en deux par les mois de juillet et de décembre, plus secs, dont les moyennes sont $36^{mm}8$ et $52^{mm}4$. La partie humide comprendrait décembre à juin, et la partie sèche, juillet à novembre. Une répartition uniforme de la quantité de pluie donne les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| $778^{mm}7$ | entre les 12 mois, donnent par mois | $64^{mm}8$. |
| 467 1 | entre les 7 mois humides........ | 66 7. |
| 311 6 | entre les 5 mois secs............ | 62 3. |

H. *Nérac.*

De Romas, le célèbre physicien de Nérac, faisait des observations pluviométriques, probablement dans la ville, dont l'altitude est de 60m. Mais les seules données que j'ai trouvées, sont dans une lettre du 6 janvier 1768, adressée à Sarrau de Vezins, à Bordeaux, et transcrite dans les registres météorologiques de cet observateur; elle renferme seulement les quantités annuelles suivantes :

1765, 676mm7; 1766, 294mm9; 1767, 319mm2.

Elle renferme aussi la mention intéressante que du 28 décembre 1767 au 2 janvier 1768, à dix heures du matin, il tomba, en neige et pluie, 90mm2 d'eau qui occasionnèrent un débordement de la Baïse comme on n'en avait pas vu depuis quarante ans.

I. *Sos.*

M. Capgrand, pharmacien, a commencé, avec l'année 1852, sous les auspices de la Société d'Agriculture d'Agen, une série d'observations qu'il continue toujours. Le pluviomètre, de 0m75 de diamètre, est placé à 130m d'altitude. Comme celle-ci est celle qui est inscrite sur la carte de l'État-major, il est probable que l'instrument n'est placé qu'à une faible hauteur au-dessus du sol.

Les quantités mensuelles des deux premières années ont été données, en 1855, par M. Lud. Combes, dans sa Notice sur *Fumel et ses environs;* je dois les années suivantes à l'obligeance de M. Magen, pharmacien et secrétaire perpétuel de la Société, en remplacement de Bartayrès.

**Lot-et-Garonne : Sos. — M. Capgrand. — 1852-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1852 | 701,1 | 43,9 | 15,5 | 14,8 | 54,1 | 25,4 | 120,4 | 52,7 | 117,5 | 66,3 | 85,0 | 32,0 | 73,5 |
| 1853 | 738,3 | 76,3 | 92,2 | 80,2 | 45,3 | 114,6 | 51,0 | 12,8 | 53,5 | 38,9 | 92,3 | 23,0 | 58,2 |
| 1854 | 533,9 | 29,6 | 12,4 | 10,8 | 66,7 | 30,1 | 88,2 | 25,9 | 97,8 | 0,3 | 37,8 | 54,0 | 80,3 |
| 1855 | 851,7 | 20,8 | 53,6 | 80,6 | 35,4 | 146,7 | 92,0 | 67,1 | 113,2 | 41,0 | 131,4 | 42,1 | 27,8 |
| 1856 | 914,6 | 80,8 | 59,9 | 25,0 | 153,3 | 158,4 | 69,3 | 33,0 | 30,5 | 52,0 | 59,0 | 20,0 | 173,4 |
| 1857 | 647,3 | 59,9 | 11,0 | 45,6 | 115,8 | 81,1 | 67,8 | 47,0 | 44,8 | 24,3 | 80,0 | 46,0 | 24,0 |
| 1858 | 483,9 | 11,8 | 18,8 | 46,6 | 46,1 | 90,7 | 23,8 | 33,3 | 38,8 | 46,4 | 61,3 | 20,5 | 45,8 |
| 1859 | 582,3 | 36,8 | 23,0 | 30,0 | 87,3 | 82,0 | 83,8 | 77,5 | 90,9 | 25,0 | 49,0 | 50,0 | 47,0 |
| 1860 | 858,9 | 167,3 | 71,0 | 59,9 | 40,0 | 67,0 | 86,7 | 34,5 | 36,1 | 79,0 | 19,8 | 61,0 | 136,6 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1852-60 (9) | | 58,6 | 39,7 | 43,7 | 71,6 | 88,4 | 75,9 | 42,6 | 69,2 | 41,5 | 66,5 | 38,7 | 74,1 |
| *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1852-60 (9) | Max. | 167,3 (1860) | 92,2 (1853) | 80,6 (1855) | 153,3 (1856) | 158,4 (1856) | 120,4 (1852) | 77,5 (1859) | 117,5 (1852) | 79,0 (1860) | 131,4 (1855) | 61,0 (1860) | 173,4 (1856) |
| | Min. | 11,8 (1858) | 11,0 (1857) | 10,8 (1854) | 35,4 (1855) | 25,4 (1852) | 23,8 (1858) | 12,8 (1853) | 30,5 (1856) | 0,3 (1854) | 19,8 (1860) | 20,0 (1856) | 24,0 (1857) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 914,6 (1856) ; *Min.*, 483,9 (1858.)

*Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét.)

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1852 | ..... | ..... | 94,3 | 290,6 | 183,3 | 1857 | 796,7 | 241,3 | 242,5 | 159,6 | 150,3 |
| 1853 | 755,6 | 244,0 | 240,1 | 117,3 | 154,2 | 1858 | 462,1 | 54,6 | 183,4 | 95,9 | 128,2 |
| 1854 | 511,8 | 100,2 | 107,6 | 211,9 | 92,1 | 1859 | 681,1 | 105,6 | 199,3 | 252,2 | 121,0 |
| 1855 | 904,2 | 154,7 | 262,7 | 272,3 | 214,5 | 1860 | 769,3 | 285,3 | 166,9 | 157,3 | 159,8 |
| 1856 | 769,0 | 168,5 | 336,7 | 132,8 | 131,0 | | | | | | |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1852-1860 (9) | | 710,6 | 172,4 | 203,7 | 187,8 | 146,7 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1852-1860 (9) | Max. | 904,2 (1855) | 285,3 (1860) | 336,7 (1856) | 290,6 (1852) | 214,5 (1855) |
| | Min. | 462,1 (1858) | 76,4 (1858) | 107,6 (1854) | 95,9 (1858) | 92,1 (1854) |

L'examen des trois tableaux montre : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que l'année la plus pluvieuse a été, soit 1856 ($914^{mm}6$), soit 1855 ($904^{mm}2$), et que la plus sèche a été toujours 1858 ($483^{mm}9$ et $462^{mm}1$). L'écart entre le maximum et le minimum est à peine plus petit pour l'année civile ($430^{mm}7$) que pour l'année météoro-

logique (442$^{mm}$1); dans l'une comme dans l'autre, il est un peu inférieur à la moitié du maximum.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* montre que dans les deux années les plus pluvieuses, 1856 et 1857, la plus grande abondance d'eau est tombée soit pendant le printemps, soit pendant le printemps et l'hiver. Pendant les deux plus sèches, 1858 et 1854, c'est le printemps ou l'été qui a été la saison la moins sèche.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* le printemps l'emporte sur les autres, et l'automne est la moins pluvieuse.

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* on peut distinguer deux parties : l'une de trois mois humides, avril à juin, et l'autre de neuf mois alternativement secs et humides, de juillet à mars, coupée cependant par le mois plus humide de décembre, dont la moyenne atteint 74$^{mm}$1. La répartition uniforme de la quantité d'eau donne les résultats suivants :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| 712$^{mm}$3 | entre les 12 mois, donnent par mois | 59$^{mm}$4. |
| 476 4 | entre les 9 mois secs ............. | 52 9. |
| 235 9 | entre les 3 mois humides.......... | 78 6. |

## Gers.

M. l'abbé Marquet a commencé des observations météorologiques au séminaire d'Auch, en 1862; mais je n'ai aucune connaissance d'observations pluviométriques faites antérieurement dans le département [1].

[1] Pour plus de certitude, j'ai écrit à M. Bordas, ingénieur en chef des ponts et chaussées, et à M. l'abbé Dupuy; mais après un et deux mois d'attente, je n'ai encore reçu aucune réponse.

## Landes.

Des observations ont été commencées ou se poursuivent en cinq lieux du département : à Mont-de-Marsan, dans une des vallées de la plaine des Landes; à Mimizan, près du littoral; à Saint-Sever et à Beyrie, près Mugron, sur le plateau de la Chalosse; enfin, à Peyrehorade, dans la vallée du Gave de Pau.

### A. *Mont-de-Marsan.*

M. Ritter, ingénieur des ponts et chaussées, a commencé, en 1850, des observations qui ont été abandonnées en 1852 et reprises en 1858. Le pluviomètre, de 0m115 de diamètre, était placé, pendant les premières années, sur le clocher, à 29m au-dessus du sol, qui est à 42m8 d'altitude; il est actuellement dans une cour, à 2m au-dessus du sol, et à 40m d'altitude. Je dois ces observations, entièrement inédites, à la complaisance de M. Ritter.

**Landes : Mont-de-Marsan, — M. Ritter, ingénieur. — 1850-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1850 | ..... | ..... | ..... | ..... | 129,2 | 56,1 | 26,0 | 44,6 | 95,4 | 51,8 | 85,9 | 59,8 | 42,0 |
| 1851 | 694,8 | 125,6 | 24,0 | 73,4 | 84,2 | 69,2 | 4,6 | 76,0 | 32,8 | 28,6 | 72,0 | 128,4 | 26,0 |
| 1852 | ..... | 32,2 | 39,4 | 21,6 | 38,8 | 69,4 | 101,4 | 93,4 | 156,0 | 46,4 | ..... | ..... | ..... |
| .... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1858 | 753,4 | 0,0 | 10,6 | 54.6 | 101,2 | 169,2 | 26,8 | 37,0 | 62,0 | 57,4 | 63,8 | 56,6 | 114,2 |
| 1859 | 967,6 | 37,6 | 40,4 | 45,0 | 118,4 | 123,6 | 151,6 | 10,8 | 57,6 | 88,6 | 142,4 | 78,8 | 72,8 |
| 1860 | 1037,4 | 207,4 | 29,4 | 66,6 | 50,4 | 25,2 | 114,0 | 26,0 | 45,2 | 147,4 | 20,2 | 84,2 | 221,4 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1850-60 (5) | | 100,9 | 28,8 | 52,2 | 78,7 | 85,4 | 71,2 | 48,0 | 74,8 | 70,0 | 76,9 | 81,6 | 95,3 |
| | | | | | | *Maxima et minima annuels généraux.* | | | | | | | |
| 1850-60 (5) | Max. | 207,4 (1860) | 40,4 (1859) | 73,4 (1861) | 129,2 (1850) | 169,2 (1858) | 151,6 (1859) | 93,4 (1852) | 156,0 (1852) | 147,4 (1860) | 142,4 (1859) | 128.4 (1851) | 221,4 (1860) |
| | Min. | 33,2 (1852) | 10,6 (1858) | 21,6 (1852) | 34,2 (1851) | 25,2 (1860) | 4,6 (1851) | 10,8 (1859) | 32,8 (1851) | 28,6 (1851) | 20,2 (1860) | 56,6 (1858) | 26,0 (1851) |

*Maxima et minima annuels généraux. — Max.*, 1037,4 (1860); *Min.*, 493,0 (1861).

| Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.) | | | | | | | | | |
| 1850 ..... | ..... | ..... | 166,0 | 197,5 | 1858 ..... | ..... | 325,0 | 125,8 | 177,8 |
| 1851 710,8 | 191,6 | 176,8 | 113,4 | 229,0 | 1859 1009,0 | 192,2 | 287,0 | 220,0 | 309,8 |
| 1852 ..... | 98,6 | 129,8 | 363,8 | ..... | 1860 888,8 | 289,6 | 142,2 | 185,2 | 251,8 |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1850-1860 (5) | | 863,8 | 225,0 | 216,3 | 194,0 | 228,5 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1850-1860 (5) | Max. | 1009,0 (1859) | 289,6 (1860) | 325,0 (1858) | 363,8 (1852) | 309,8 (1859) |
| | Min. | 669,0 (1861) | 98,6 (1852) | 129,8 (1852) | 113,4 (1851) | 177,8 (1858) |

Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* la plus pluvieuse a été, soit 1860 (1037mm4), soit 1859 (1009mm0), et la plus sèche (prise à la suite des années consignées) a été 1861 (493mm0 et 696mm0). L'écart entre le maximum et le minimum est beaucoup plus grand pour l'année civile (544mm4) que pour l'année météorologique (313mm0); pour la première, il dépasse la moitié du maximum, et pour la seconde, il n'en atteint pas le tiers.

On voit par le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles,* que dans les deux années les plus pluvieuses, 1859 et 1860, les deux saisons essentiellement pluvieuses ont été l'automne uni au printemps ou à l'hiver; pendant l'année sèche, 1851, c'est aussi l'été qui a été le moins humide.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* l'été est un peu plus sec que les autres.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année est partagée en deux parties assez semblables, de cinq mois chacune, par ceux beaucoup plus secs de février et juillet, dont les moyennes n'atteignent que 28mm8 et 48mm0. La répartition uniforme de la quantité de pluie tombée pendant les six années est la suivante :

863mm8 entre les 12 mois, donnent par mois 72mm0.

### B. *Mimizan.*

Des observations ont été faites pendant quelques années, sous la direction de M. Ritter, à la maison de l'Administration, à 1 kilomètre au N.-O. du bourg. Le pluviomètre était en rase campagne, à 7$^{m}$ d'altitude.

| Années. | Quantité annuelle | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1850 | ..... | ..... | ..... | ..... | 64,1 | 65,6 | 19,2 | 107,6 | 118,0 | 37,5 | 152,0 | 82,2 | 78,1 |
| 1851 | 698,0 | 96,8 | 23,0 | 82,8 | 43,8 | 58,9 | 10,0 | 53,6 | 32.4 | 34,9 | 74,1 | 109,5 | 78,1 |
| 1852 | ..... | 30,0 | 27,6 | 6,2 | 14,8 | 35,8 | 49,1 | 39,7 | 184,8 | 68,6 | ..... | ..... | ..... |

### C. *Saint-Sever.*

Le D$^{r}$ Dufour père a commencé, en 1782, une série météorologique, interrompue en 1796, mais reprise vers la fin de 1801, et poursuivie jusqu'à la fin de janvier 1814, à sa mort. Elle fut continuée six mois après par son fils, M. le D$^{r}$ Léon Dufour, et, après quelques interruptions, définitivement arrêtée en avril 1818.

Cette longue série est aussi importante, pour la partie méridionale et occidentale de l'Aquitaine, que l'est pour la partie septentrionale celle, exactement synchronique, de Poitiers, par le D$^{r}$ de La Mazière.

Les quantités mensuelles de l'année 1784 ont seules été publiées dans les *Mémoires de la Société royale de Médecine*, et le P. Cotte a donné, dans ses *Mémoires sur la Météorologie*, t. II, p. 548, le chiffre annuel de cette même année. — Je dois à la bienveillance du vénérable correspondant de l'Académie des Sciences, la communication d'un résumé des observations de son père et des siennes, qu'il avait préparé depuis longtemps pour l'impression.

**Landes : Saint-Sever. — Drs Dufour père et Léon Dufour.**

**1782-1818.**

| Années. | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1782 | ..... | ..... | ..... | ..... | 127,0 | 69,0 | 47,0 | 44,5 | 65,5 | 53,0 | 74,5 | 112,0 | 58,5 |
| 1783 | 803,5 | 159,5 | 83,0 | 159,5 | 50,5 | 67,5 | 51,5 | 47,0 | 22,5 | 74,0 | 11,0 | 35,0 | 42,5 |
| 1784 | 843,0 | 109,0 | 140,0 | 39,0 | 111,5 | 43,5 | 86,5 | 64,5 | 54,0 | 39,0 | 41,5 | 55,0 | 59,5 |
| 1785 | 681,5 | 42,5 | 56,0 | 36,0 | 65,0 | 24,5 | 57,5 | 117,0 | 48,0 | 41,0 | 20,0 | 110,0 | 64,0 |
| 1786 | 827,0 | 67,5 | 80,0 | 79,0 | 75,5 | 41,5 | 72,0 | 21,0 | 66,0 | 65,0 | 51,5 | 82,0 | 126,0 |
| 1787 | 1028,5 | 0,0 | 41,0 | 79,5 | 128,0 | 98,5 | 95,5 | 59,5 | 63,0 | 122,5 | 144,0 | 71,0 | 126,0 |
| 1788 | 899,0 | 126,0 | 93,0 | 108,0 | 31,5 | 43,5 | 146,0 | 26,5 | 22,5 | 108,0 | 48,0 | 77,5 | 68,5 |
| 1789 | 1137,0 | 40,0 | 138,0 | 169,0 | 49,5 | 92,0 | 57,5 | 29,0 | 26,0 | 49,5 | 187,0 | 206,0 | 93,5 |
| 1790 | 724,5 | 54,0 | 16,5 | 16,5 | 80,0 | 145,0 | 51,5 | 67,0 | 4,5 | 72,0 | 62,0 | 96,0 | 59,5 |
| 1791 | 908,0 | 169,0 | 12,0 | 15,5 | 56,0 | 84,0 | 72,0 | 3,5 | 28,0 | 0,0 | 152,0 | 62,0 | 253,0 |
| 1792 | 807,0 | 32,5 | 12,0 | 43,0 | 74,0 | 89,0 | 51,5 | 92,0 | 122,0 | 90,0 | 51,5 | 51,5 | 98,0 |
| 1793 | 733,5 | 91,0 | 101,0 | 85,0 | 90,0 | 64,0 | 15,5 | 36,0 | 22,5 | 33,5 | 58,0 | 100,0 | 37,0 |
| 1794 | 741,5 | 39,5 | 72,0 | 29,0 | 49,0 | 55,0 | 83,0 | 24,5 | 43,5 | 116,0 | 92,0 | 82,0 | 36,0 |
| 1795 | 570,0 | 30,0 | 92,0 | 92,0 | 26,0 | 14,5 | 63,0 | 29,0 | 43,5 | 54,0 | 60,5 | 29,5 | 36,0 |
| 1796 | ..... | 0,0 | 156,0 | 2,0 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| ... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1801 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 87,5 | 85,0 | 224,5 |
| 1802 | 763,0 | 68,5 | 131,5 | 68,5 | 8,0 | 117,0 | 110,0 | 48,0 | 37,0 | 13,0 | 20,0 | 79,5 | 62,0 |
| 1803 | 371,5 | 13,0 | 37,0 | 13,0 | 40,0 | 57,0 | 20,0 | 0,0 | 20,0 | 24,5 | 45,0 | 40,5 | 52,5 |
| 1804 | 728,5 | 21,0 | 94,0 | 9,0 | 35,0 | 49,5 | 6,5 | 52,0 | 142,0 | 43,0 | 103,5 | 104,5 | 58,5 |
| 1805 | 675,0 | 57,5 | 131,5 | 31,0 | 81,0 | 33,5 | 44,5 | 60,5 | 54,0 | 11,0 | 36,0 | 17,0 | 67,5 |
| 1806 | 633,5 | 140,5 | 45,0 | 43,5 | 4,5 | 147,5 | 5,0 | 20,0 | 22,5 | 67,0 | 45,0 | 54,0 | 89,0 |
| 1807 | 642,0 | 30,0 | 112,5 | 3,5 | 26,0 | 83,0 | 55,0 | 4,5 | 105,5 | 84,0 | 0,0 | 46,0 | 30,0 |
| 1808 | 673,0 | 54,0 | 34,5 | 27,0 | 31,0 | 10,0 | 67,5 | 12,0 | 63,0 | 128,0 | 101,5 | 70,0 | 44,5 |
| 1809 | 836,5 | 49,5 | 33,5 | 6,5 | 74,5 | 25,0 | 41,5 | 157,0 | 54,0 | 117,0 | 40,0 | 56,0 | 182,0 |
| 1810 | 628,5 | 0,0 | 26,5 | 37,0 | 77,5 | 59,0 | 90,0 | 15,5 | 15,5 | 31,5 | 58,0 | 108,0 | 70,0 |
| 1811 | 885,5 | 31,0 | 136,0 | 28,0 | 67,5 | 93,5 | 79,0 | 36,0 | 22,5 | 98,0 | 76,5 | 52,0 | 85,5 |
| 1812 | 763,0 | 35,0 | 116,0 | 70,0 | 30,0 | 39,0 | 31,5 | 75,5 | 11,0 | 13,5 | 205,0 | 130,0 | 22,5 |
| 1813 | 687,5 | 67,5 | 6,5 | 2,0 | 3,0 | 32,5 | 62,0 | 65,0 | 13,0 | 117,0 | 51,5 | 125,0 | 122,5 |
| 1814 | ..... | 146,0 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 11,0 | 13,5 | 67,5 | 108,0 | 105,5 |
| 1815 | 677,5 | 49,5 | 59,5 | 48,0 | 71,0 | 43,5 | 96,5 | 9,0 | 44,0 | 0,0 | 102,0 | 87,5 | 65,0 |
| 1816 | ..... | 128,0 | 41,5 | 71,0 | 116,0 | 36,0 | 15,5 | 141,5 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1817 | 686,5 | 96,5 | 72,0 | 23,5 | 1,0 | 94,0 | 137,0 | 17,5 | 28,5 | 18,1 | 36,0 | 6,5 | 146,0 |
| 1818 | ..... | 47,0 | 33,0 | 98,0 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |

*Moyennes mensuelles par périodes décennales.*

| | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1782-1790 | 9 | 74,5 | 90,9 | 85,5 | 79,5 | 69,4 | 73,9 | 52,9 | 41,3 | 69,3 | 71,1 | 93,8 | 77,6 |
| 1791-1796 | 5 | 85,7 | 74,2 | 44,4 | 59,0 | [illegible] | 57,0 | 37,4 | 51,9 | 56,7 | 82,8 | 65,0 | 92,0 |
| 1801-1810 | 9 | 64,8 | 71,8 | 39,2 | 44,2 | 69,1 | 48,9 | 41,6 | 57,4 | 57,7 | 55,7 | 66,1 | 88,0 |
| 1811-1818 | 6 | 83,2 | 74,9 | 45,5 | 49,1 | 36,4 | 75,6 | 37,3 | 23,3 | 44,0 | 89,5 | 84,8 | 91,2 |

*Moyennes mensuelles générales.*

| | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1782-1818 | 30 | 86,3 | 73,4 | 51,4 | 56,6 | 65,2 | 62,5 | 47,6 | 44,3 | 58,6 | 71,3 | 78,0 | 95,2 |

*Maxima et minima mensuels généraux.*

| | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1782-1818 | Max. | 169,0 | 156,0 | 169,0 | 128,0 | 147,5 | 146,0 | 157,0 | 142,0 | 128,0 | 205,0 | 206,0 | 253,0 |
| | | 1791 | 1796 | 1789 | 1787 | 1806 | 1788 | 1809 | 1804 | 1808 | 1812 | 1789 | 1791 |
| | Min. | 0,0 | 6,5 | 2,0 | 1,0 | 11,0 | 5,0 | 6,5 | 4,5 | 0,0 | 0,0 | 17,0 | 22,5 |
| | | 1796 | 1813 | 1796 | 1817 | 1809 | 1806 | 1803 | 1790 | 1815 | 1807 | 1805 | 1812 |

*Maxima et minima annuels généraux.* — Max. 1137,0 1789 ; Min. 570,0 1795.

*Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.)

| | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1782 | ..... | .... | ..... | 157,0 | 239,5 | 1802 | 925,5 | 424,5 | 193,5 | 195,0 | 112,5 |
| 1783 | 819,5 | 301,0 | 277,5 | 121,0 | 120,0 | 1803 | 381,0 | 112,0 | 110,0 | 49,0 | 110,0 |
| 1784 | 826,0 | 291,5 | 194,0 | 205,0 | 135,5 | 1804 | 732,5 | 167,5 | 113,5 | 200,5 | 251,0 |
| 1785 | 677,0 | 158,0 | 125,5 | 222,5 | 171,0 | 1805 | 666,0 | 277,5 | 145,5 | 159,0 | 84,0 |
| 1786 | 765,0 | 211,5 | 196,0 | 159,0 | 198,5 | 1806 | 762,0 | 253,0 | 195,5 | 47,5 | 166,0 |
| 1787 | 1028,5 | 167,0 | 306,0 | 218,0 | 337,5 | 1807 | 701,0 | 291,5 | 114,5 | 165,0 | 130,0 |
| 1788 | 956,5 | 315,0 | 183,0 | 195,0 | 233,5 | 1808 | 658,1 | 148,1 | 68,0 | 142,5 | 299,5 |
| 1789 | 1112,0 | 246,5 | 310,5 | 112,5 | 442,5 | 1809 | 699,0 | 127,5 | 106,0 | 252,5 | 213,0 |
| 1790 | 758,5 | 164,0 | 241,5 | 123,0 | 230,0 | 1810 | 740,5 | 208,5 | 213,5 | 121,0 | 197,5 |
| 1791 | 715,5 | 240,5 | 135,5 | 105,5 | 214,0 | 1811 | 790,0 | 237,0 | 189,0 | 137,5 | 226,5 |
| 1792 | 962,0 | 297,5 | 206,0 | 265,5 | 193,0 | 1812 | 856,0 | 239,5 | 145,0 | 121,0 | 350,5 |
| 1793 | 794,5 | 290,0 | 239,0 | 74,0 | 191,5 | 1813 | 567,5 | 96,5 | 37,5 | 140,0 | 293,5 |
| 1794 | 742,5 | 168,5 | 133,0 | 151,0 | 290,0 | 1814 | ..... | ..... | ..... | ..... | 191,0 |
| 1795 | 570,0 | 158,0 | 132,5 | 135,5 | 144,0 | 1815 | 718,0 | 214,5 | 162,5 | 151,5 | 189,5 |
| 1796 | ..... | 158,0 | ..... | ..... | ..... | 1816 | ..... | 232,5 | 223,0 | ..... | ..... |
| .... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 1817 | ..... | ..... | 120,5 | 193,0 | 60,5 |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1782-1790 | (9) | 870,6 | 233,3 | 235,0 | 168,1 | 234,2 |
| 1791-1796 | (5) | 807,4 | 229,9 | 164,7 | 146,3 | 206,5 |
| 1801-1810 | (9) | 689,6 | 221,4 | 140,1 | 148,6 | 179,5 |
| 1811-1818 | (6) | 756,0 | 231,3 | 154,3 | 151,8 | 218,6 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1782-1818 | (30) | 765,7 | 227,9 | 175,2 | 154,7 | 207,9 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1782-1818 (30) | Max. | 1112,0 (1789) | 424,5 (1802) | 310,5 (1789) | 265,5 (1792) | 442,5 (1789) |
| | Min. | 381,0 (1803) | 96,5 (1813) | 37,5 (1813) | 49,0 (1803) | 84,0 (1805) |

Il résulte de l'examen des trois tableaux : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que la période décennale 1782-90 a été celle pendant laquelle la moyenne annuelle a été la plus élevée; pendant celle des années 1801-10, la moyenne a été la plus faible. C'est respectivement dans chacune d'elles que se trouvent l'année la plus humide de la série, 1789, soit civile (1137$^{mm}$70), soit météorologique (1112$^{mm}$0), et la plus sèche, 1803 (comportant 371$^{mm}$5 et 381$^{mm}$0). L'écart entre le maximum et le minimum est un peu plus grand pour l'année civile (765$^{mm}$5) que pour l'autre (731$^{mm}$0); il égale à peu près les deux tiers du maximum dans les deux cas.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* l'hiver et l'automne ont véritablement toujours été les deux saisons les plus pluvieuses, et l'été, le plus souvent aussi, a été la saison la plus sèche.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles de pluie,* distribuées par années et saisons météorologiques, montre leur succession pendant cette longue série de trente années. Dans les six années les plus pluvieuses, l'abondance d'eau est survenue en automne joint à l'hiver ou au printemps; en 1792, c'a été pendant l'hiver et l'été. Dans les six années les plus sèches, la partie pluvieuse de l'année a été, soit l'automne, soit l'hiver ou l'été; en 1795, il y a eu presque égalité entre les quatre saisons, comme aussi dans l'année si exceptionnelle 1803, où l'été a été en outre extrêmement sec.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Années pluvieuses.* | | | | | | *Années sèches.* | | | | | |
| 1780 | 1112,0 | 246,5 | 310,5 | 112,5 | 412,5 | 1785 | 677,0 | 158,0 | 125,5 | 222,5 | 171,0 |
| 1787 | 1028,5 | 167,0 | 306,0 | 218,0 | 337,5 | 1805 | 666,0 | 277,5 | 145,5 | 159,0 | 84,0 |
| 1792 | 1002,0 | 297,5 | 206,0 | 265,5 | 193,0 | 1808 | 658,1 | 148,1 | 68,0 | 142,5 | 299,5 |
| 1788 | 956,5 | 345,0 | 183,0 | 195,0 | 233,5 | 1795 | 570,0 | 158,0 | 132,5 | 185,5 | 144,0 |
| 1802 | 925,5 | 421,5 | 193,5 | 195,0 | 112,5 | 1813 | 567,5 | 96,5 | 37,5 | 140,0 | 293,5 |
| 1812 | 850,0 | 239,5 | 145,0 | 121,0 | 350,5 | 1803 | 381,0 | 112,0 | 110,0 | 49,0 | 110,0 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois*, qui est la plus caractéristique, la moyenne mensuelle des trente années établit une division de l'année en deux moitiés, l'une, sèche, comprenant le printemps et l'été, et l'autre, humide, comprenant l'automne et l'hiver. Une répartition uniforme de la quantité de pluie offre les résultats suivants :

765mm,7 entre les 12 mois, donnent par mois 63mm8.
329 9 entre les 6 mois secs ............ 55 0.
435 8 entre les 6 mois humides ......... 72 6.

### D. *Beyrie, près Baigts.*

M. A. du Peyrat, propriétaire-directeur de la Ferme-École de Beyrie, près Baigts, a commencé une série météorologique en mars 1851. Beyrie est sur la haute plaine de la Chalosse, à 6 kilom. 1/2 au S.-S.-O. de Mugron (qui domine la vallée de l'Adour, comme Saint-Sever). Le pluviomètre, de 0$^m$30 de diamètre, est placé sur un toit, à 9$^m$ au-dessus du sol, qui est à 94$^m$ d'altitude.

Les quantités mensuelles sont publiées régulièrement, depuis le mois d'avril 1854, dans le *Journal d'Agriculture pratique,* de M. Barral, et celles de l'année 1857 l'ont été en outre dans l'*Annuaire de la Société météorologique de France,* t. VI, p. 62. Je dois à M. du Peyrat la communication des trois premières années, restées inédites.

**Landes : Beyrie, près Baigts. — M. A. du Peyrat. — 1851-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1851 | ..... | ..... | ..... | 140,2 | 51,6 | 81,2 | 36,9 | 140,2 | 29,5 | 59,0 | 88,5 | 125,4 | 22,1 |
| 1852 | 811,7 | 73,8 | 59,0 | 36,9 | 73,8 | 59,0 | 110,7 | 73,8 | 103,3 | 36,9 | 81,2 | 59,0 | 44,3 |
| 1853 | 863,3 | 81,1 | 103,3 | 73,8 | 81,2 | 88,5 | 95,9 | 36,9 | 44,3 | 73,8 | 110,7 | 29,5 | 44,3 |
| 1854 | 707,9 | 59,0 | 44,3 | 12,0 | 32,8 | 45,3 | 94,5 | 41,8 | 70,5 | 3,5 | 84,5 | 103,0 | 113,7 |
| 1855 | 999,4 | 20,0 | 79,8 | 112,5 | 48,8 | 157,7 | 93,3 | 48,8 | 60,8 | 50,2 | 223,0 | 49,0 | 55,5 |
| 1856 | 1098,6 | 72,8 | 31,0 | 34,3 | 122,2 | 246,5 | 134,5 | 30,0 | 42,3 | 120,2 | 48,5 | 91,3 | 125,0 |
| 1857 | 836,1 | 115,0 | 11,0 | 51,0 | 129,5 | 92,3 | 47,3 | 24,5 | 48,0 | 86,0 | 154,5 | 49,0 | 28,0 |
| 1858 | 641,0 | 2,0 | 17,0 | 81,5 | 48,8 | 131,7 | 26,0 | 20,3 | 51,3 | 63,0 | 58,8 | 36,5 | 104,1 |
| 1859 | 844,0 | 32,3 | 93,5 | 38,8 | 68,0 | 119,8 | 118,0 | 20,7 | 42,5 | 70,3 | 99,2 | 75,0 | 65,9 |
| 1860 | 933,5 | 133,2 | 36,5 | 58,3 | 53,0 | 40,0 | 106,6 | 53,0 | 45,5 | 131,7 | 16,8 | 118,4 | 140,5 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1851-1860 (10) | | 65,5 | 52,8 | 63,9 | 70,9 | 106,0 | 86,6 | 49,0 | 53,8 | 69,5 | 96,6 | 73,6 | 74,3 |
| | | | | | | *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | |
| 1851-60 (10) | Max. | 133,2 (1860) | 103,3 (1853) | 140,2 (1851) | 129,5 (1857) | 246,5 (1856) | 134,5 (1856) | 140,2 (1851) | 103,3 (1852) | 131,7 (1860) | 223,0 (1855) | 125,4 (1851) | 140,5 (1860) |
| | Min. | 2,0 (1858) | 11,0 (1857) | 12,0 (1854) | 32,8 (1854) | 40,0 (1860) | 26,0 (1858) | 20,3 (1858) | 29,5 (1851) | 3,5 (1854) | 16,8 (1860) | 29,5 (1853) | 22,1 (1851) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 1098,6 (1856) ; *Min.*, 641,0 (1858).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | *Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét.) | | | | | | | |
| 1851 | ..... | ..... | 273,0 | 206,6 | 272,9 | 1856 | 1029,1 | 159,3 | 403,0 | 206,8 | 260,0 |
| 1852 | 789,5 | 154,9 | 169,7 | 287,8 | 177,1 | 1857 | 933,1 | 251,0 | 272,8 | 119,8 | 289,5 |
| 1853 | 863,3 | 228,7 | 243,5 | 177,1 | 214,0 | 1858 | 564,9 | 47,0 | 262,0 | 97,6 | 158,3 |
| 1854 | 638,5 | 147,6 | 88,1 | 206,8 | 191,0 | 1859 | 882,2 | 229,9 | 226,6 | 181,2 | 241,5 |
| 1855 | 1057,6 | 213,5 | 319,0 | 202,9 | 322,2 | 1860 | 858,9 | 225,6 | 151,3 | 205,1 | 266,9 |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1851-1860 (10) | | 862,5 | 192,6 | 240,8 | 189,4 | 239,7 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1851-1860 (10) | Max. | 1057,6 (1855) | 251,0 (1857) | 403,0 (1856) | 287,8 (1852) | 332,2 (1855) |
| | Min. | 564,9 (1858) | 47,0 (1858) | 88,1 (1854) | 97,6 (1858) | 158,3 (1858) |

De l'examen des trois tableaux, il résulte : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que l'année civile la plus pluvieuse a été 1856 (1098mm6), et l'année météorologique, 1855 (1057mm6); la plus sèche a été, dans les deux cas, 1858 (641mm0 et 564mm9). L'écart entre le maximum et le minimum est moins grand pour l'année civile (457mm6) que pour l'autre (492mm7); dans l'une et l'autre, il approche des 2/5es et de la moitié du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* le printemps et l'automne sont les deux saisons les plus pluvieuses, et l'hiver et l'été celles qui le sont le moins.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, montre que dans les deux années les plus pluvieuses, 1855 et 1856, la plus grande quantité d'eau est tombée pendant le printemps et l'automne, et que pendant les deux années les plus sèches, 1854 et 1858, c'est pendant l'automne uni à l'été ou au printemps.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année est divisée en deux parties par les mois de février et de juillet, les moins pluvieux; une première partie peut comprendre ces deux mois et les quatre intermédiaires, et dans l'autre se trouveraient les mois d'août à janvier. Une répartition uniforme de la quantité de pluie tombée pendant les dix années, donne les résultats suivants :

[illegible]

[illegible]

[illegible]

La partie sèche est rendue presque aussi humide que la seconde par les moyennes très élevées des mois de mai et juin.

### E. *Peyrehorade.*

Des observations ont été commencées, sous la direction des ingénieurs des ponts et chaussées, par M. Bonnefoy, conducteur principal. M. Ritter, ingénieur à Mont-de-Marsan, a bien voulu m'envoyer les quatre premières années; je dois à M. Pirel, ingénieur à Dax, la communication des quatre dernières. Les observations sont probablement faites dans la vallée du Gave de Pau, de 6 à 8$^{m}$ d'altitude; je n'ai pu savoir de M. Bonnefoy si elles avaient été interrompues de 1854 à 1856.

**Landes : Peyrehorade. — M. Bonnefoy, conducteur. — 1850-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1850 | ..... | ..... | ..... | ..... | 72,8 | 99,6 | 32,0 | 33,0 | 190,4 | 64,7 | 184,8 | 12,0 | 13,2 |
| 1851 | 951,2 | 96,4 | 48,4 | 47,2 | 111,8 | 45,6 | 10,2 | 124,2 | 18,0 | 60,2 | 87,6 | 275,8 | 25,8 |
| 1852 | 861,5 | 57,2 | 56,0 | 30,0 | 31,0 | 61,6 | 95,0 | 38,8 | 166,8 | 135,2 | 79,8 | 41,9 | 68,2 |
| 1853 | ..... | 135,4 | 204,6 | 117,2 | 53,4 | 119,8 | 175,2 | 24,6 | 48,8 | 8,0 | ..... | ..... | ..... |
| .... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1857 | 1182,6 | 188,4 | 24,0 | 107,4 | 224,7 | 105,2 | 41,8 | 36,8 | 90,8 | 50,8 | 226,9 | 48,4 | 37,4 |
| 1858 | 860,1 | 21,2 | 27,4 | 108,6 | 88,0 | 187,4 | 31,2 | 42,8 | 59,8 | 36,5 | 55,8 | 26,9 | 174,5 |
| 1859 | 983,6 | 55,8 | 100,6 | 30,6 | 8,4 | 147,8 | 116,6 | 22,8 | 79,2 | 79,4 | 120,8 | 88,8 | 132,8 |
| 1860 | 1173,0 | 174,0 | 68,4 | 63,8 | 74,2 | 47,6 | 94,2 | 58,4 | 61,8 | 181,9 | 28,9 | 78,7 | 236,2 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1850-60 (8) | | 104,1 | 75,6 | 72,8 | 83,0 | 101,8 | 74,5 | 47,7 | 89,4 | 77,1 | 112,1 | 81,8 | 98,3 |
| | | | | | | *Maxima et minima annuels généraux.* | | | | | | | |
| 1850-60 (8) | Max. | 188,4 (1857) | 204,6 (1853) | 117,2 (1853) | 224,7 (1857) | 187,4 (1858) | 175,2 (1853) | 124,2 (1851) | 190,4 (1850) | 181,9 (1860) | 226,9 (1857) | 275,8 (1851) | 236,2 (1860) |
| | Min. | 21,2 (1858) | 24,0 (1857) | 30,0 (1852) | 8,4 (1859) | 45,6 (1851) | 10,2 (1851) | 22,8 (1859) | 18,0 (1851) | 8,0 (1853) | 28,9 (1860) | 12,0 (1850) | 13,2 (1850) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 1182,6 (1857); *Min.*, 860,1 (1858).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | *Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét.) | | | | | | | |
| 1850 | ..... | ..... | ..... | 255,4 | 261,5 | 1857 | ..... | ..... | 437,3 | 169,4 | 326,1 |
| 1851 | 938,6 | 158,0 | 204,6 | 152,4 | 423,6 | 1858 | 713,0 | 76,0 | 384,0 | 133,8 | 119,2 |
| 1852 | 819,1 | 181,4 | 122,6 | 300,6 | 256,9 | 1859 | 1025,3 | 289,2 | 186,8 | 218,6 | 289,0 |
| 1853 | ..... | 408,2 | 290,4 | 248,6 | ..... | 1860 | 1069,7 | 375,2 | 190,6 | 214,4 | 289,5 |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
| --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1850-1860 (8) | | 1018,2 | 278,0 | 257,6 | 211,6 | 271,0 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1850-1860 (8) | Max. | 1069,7 (1860) | 408,2 (1853) | 437,3 (1857) | 300,6 (1852) | 423,6 (1851) |
| | Min. | 713,0 (1858) | 76,0 (1858) | 122,6 (1852) | 133,8 (1858) | 119,2 (1858) |

Il résulte, relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que l'année civile la plus pluvieuse a été 1857 (1182mm6), et l'année météorologique, 1860 (1069mm7); la plus sèche a été dans les deux cas 1858 (860mm1 et 713mm0). L'écart entre le maximum et le minimum est moins grand pour l'année civile (322mm5) que pour l'autre (356mm7); pour la première, il dépasse le quart, et pour la seconde, il égale seulement le tiers du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* l'hiver et l'automne sont les deux saisons les plus pluvieuses; l'été est celle qui l'est le moins.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, montre que dans les deux années les plus pluvieuses, 1860 et 1859, la plus grande abondance d'eau est arrivée en hiver et en automne, et que pendant les deux années les plus sèches, 1852 et 1858, c'est dans l'été uni à l'automne ou bien pendant le printemps.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année peut être envisagée comme partagée en deux par le mois de juillet, très sec : une partie s'étendrait de février à ce mois, et l'autre d'août à janvier. Une répartition uniforme de la quantité de pluie tombée pendant les huit années, donne les résultats suivants :

| | | |
| --- | --- | --- |
| 1018mm2 | entre les 12 mois, donnent par mois | 84mm85. |
| 455 4 | entre les 6 mois secs | 75 9. |
| 562 8 | entre les 6 mois humides | 93 8. |

La moyenne si élevée de mai rend l'inégalité moins grande.

## Basses-Pyrénées.

Ce département est le seul dans lequel des observations ont été faites sur dix stations; elles ont existé, tant sur le littoral, à Bayonne et à Aragori, qu'au pied des dernières ramifications des Pyrénées, comme à Saint-Palais; Audaux, près Navarrenx; Pau; Betharram, près de Lestelle; ou bien encore au cœur des montagnes, comme dans la vallée d'Aspe à Urdos et à Peyranère, près du port de Canfranc; et dans la vallée d'Ossau, à la Case-de-Brousset, et au bas de Gabas.

### A. *Bayonne.*

M. l'abbé Chilo, professeur au séminaire, a commencé, en 1851, des observations dans cet établissement, situé au S.-O. de la ville. Le pluviomètre de Horner, à compteur, est situé à 1$^{m}$ au-dessus du sol, dont l'altitude est de 20$^{m}$. Les quantités mensuelles ont été publiées dans les volumes de l'*Annuaire de la Société météorologique de France,* excepté pour l'année 1858, que je dois à M. Ant. d'Abbadie, zélé promoteur des observations météorologiques dans le S.-O.

**Basses-Pyrénées : Bayonne. — M. l'abbé Chilo. — 1851-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1851 | 1475 8 | 140,0 | 65,5 | 171,1 | 117,0 | 86,3 | 26,1 | 207,0 | 56,1 | 79,7 | 193,0 | 303,0 | 31,0 |
| 1852 | 1019,0 | 96,0 | 77,0 | 34,0 | 102,0 | 28,0 | 123,0 | 117,0 | 76,0 | 102,0 | 123,0 | 83,0 | 58,0 |
| 1853 | 1801,5 | 184,6 | 273,4 | 145,0 | 68,3 | 78,5 | 189,7 | 157,1 | 46,9 | 74,0 | 362,1 | 86,2 | 135,7 |
| 1854 | 1174,9 | 98,1 | 59,8 | 23,4 | 71,2 | 59,8 | 78,7 | 53,3 | 121,0 | 26,9 | 168,3 | 242,3 | 172,1 |
| 1855 | 1492,8 | 58,8 | 123,0 | 196,0 | 78,2 | 237,7 | 125,4 | 48,0 | 71,5 | 137,2 | 213,2 | 98,0 | 105,8 |
| 1856 | 1766,5 | 14,3 | 60,0 | 55,4 | 149,5 | 285,9 | 273,9 | 51,0 | 87,8 | 144,3 | 101,9 | 264,6 | 277,9 |
| 1857 | ...... | 196,9 | 21,5 | 134,7 | 217,5 | 174,4 | 73,5 | 17,6 | 79,8 | .... . | ..... | 98,0 | 69,2 |
| 1858 | ...... | 24,0 | 77,2 | 166,5 | 78,7 | 236,6 | 25,4 | 86,4 | ..... | ..... | ..... | 28,3 | 216,0 |
| 1859 | 1406,9 | 97,5 | 111,7 | 103,9 | 69,6 | 174,4 | 137,8 | 56,4 | 90,7 | 110,0 | 157,5 | 181.8 | 115,6 |
| 1860 | 1479,0 | 207,0 | 81,0 | 101,0 | 97,0 | 29,0 | 139,0 | 74,0 | 104,0 | 171,0 | 99,0 | 92,0 | 276,0 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1851-60 (10) | | 111,7 | 95,0 | 114,0 | 104,9 | 139,1 | 119,3 | 86,8 | 81,5 | 105,6 | 177,3 | 147,7 | 145,7 |
| *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1851-60 (10) | Max. | 207,0 (1860) | 273,4 (1853) | 196,0 (1855) | 217,5 (1857) | 285,9 (1856) | 273,9 (1856) | 207,0 (1851) | 121,0 (1854) | 171,0 (1860) | 362,1 (1853) | 303,0 (1851) | 277,9 (1856) |
| | Min. | 14,3 (1856) | 21,5 (1857) | 23,4 (1854) | 68,3 (1853) | 28,0 (1852) | 25,4 (1858) | 17,6 (1857) | 46,9 (1853) | 26,9 (1854) | 99,0 (1860) | 28,3 (1858) | 27,6 (1860) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 1801,4 (1853); *Min.*. 1019,0 (1852.)

| Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles (Ann. mét.)* | | | | | | | | | |
| 1851 ..... | ..... | 374,4 | 289,2 | 575,7 | 1856 1594,4 | 190,1 | 490,8 | 412,7 | 510,8 |
| 1852 992,0 | 204,0 | 164,0 | 316,0 | 308,0 | 1857 ..... | 297,6 | 526,6 | 170,9 | ..... |
| 1853 1723,8 | 516,0 | 291,8 | 393,7 | 522,3 | 1858 ..... | 317,2 | 481,8 | ..... | ..... |
| 1854 1138,5 | 243,6 | 154,4 | 253,0 | 437,5 | 1859 1507,3 | 425,2 | 317,9 | 284,9 | 449,3 |
| 1855 1559,1 | 353,9 | 511,9 | 241,9 | 448,4 | 1860 1318,6 | 403,6 | 236,0 | 317,0 | 362,0 |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1851-1860 10. | | 1428,6 | 352,4 | 358,0 | 287,6 | 430,6 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux (Ann. mét.)* | | | | | | |
| 1851-1860 10. | Max. | 1723,8 (1853) | 516,0 (1853) | 526,6 (1857) | 412,7 (1856) | 575,7 (1851) |
| | Min. | 992,0 (1852) | 190,1 (1856) | 154,4 (1854) | 170,9 (1857) | 308,0 (1852) |

Il résulte, relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que l'année la plus pluvieuse, soit civile, soit météorologique, a été 1853 (1801mm4 et 1723mm8), et que la plus sèche a été 1852 (1019mm0 et 992mm0). L'écart entre le maximum et le minimum est un peu plus grand pour l'année civile (782mm4) que pour l'autre (731mm8); dans l'une comme dans l'autre, il est supérieur aux 2/5es du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* l'automne l'emporte sur les autres, et l'été est la saison la plus sèche.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de de pluie montre que dans les deux années les plus pluvieuses, 1853 et 1856, les saisons pluvieuses ont été l'automne uni à l'hiver ou au printemps et à l'été. Pendant les deux plus sèches, 1852 et 1854, la plus grande quantité d'eau est tombée encore pendant l'automne uni à l'été ou à l'hiver.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année est divisée en deux parties : l'une de sept mois secs, de février à août, et l'autre de cinq mois plus humides,

de septembre à janvier. Une répartition uniforme de la quantité de pluie des dix années donne les résultats suivants :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| $1428^{mm}6$ | entre les | 12 mois, | donnent par mois | $119^{mm}0$. |
| 740 6 | entre les | 7 mois secs | ............ | 105 9. |
| 688 0 | entre les | 5 mois humides | ........ | 137 6. |

---

M. Laterrade, ingénieur, a fait faire à Bayonne, au sommet de la maison Détroyat, à $32^{m}$ d'altitude, des observations pendant les sept derniers mois de 1853 et le premier de 1854; les quantités mensuelles, beaucoup plus faibles qu'au Séminaire, ont été publiées dans l'*Annuaire de la Société météorologique de France,* t. III, p. 183.

| Années. | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités mensuelles.* | | | | | | |
| 1853 ..... | .... | ..... | ..... | ..... | 27,9 | 170,4 | 33,7 | 58,3 | 100,9 | 178,4 | 70,6 | 84,6 |
| 1854 ..... | .... | 69,0 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |

---

Des observations ont été commencées, en juillet 1861, chez M. Ant. d'Abbadie, à Aragori, au N.-O. d'Urrugne, sur le plateau qui borde la côte, non loin de l'embouchure de la Bidassoa. Il paraît y pleuvoir encore plus qu'au Séminaire.

B. *Saint-Palais.*

M. l'abbé Pagadoy, professeur au collége, a observé pendant près d'une année, sur la demande de M. d'Abbadie. Les résultats suivants sont consignés dans l'*Annuaire de la Société météorologique de France,* t. VI, p. 37. Le pluviomètre, de $0^{m}216$ de diamètre, était à $1^{m}$ au-dessus du sol. La ville est de 50 à $60^{m}$ d'altitude.

| Années. | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | |
| 1856 .... | .... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 184,8 |
| 1857 .... | 186,2 | 4,7 | 142,5 | 202,5 | 107,3 | 75,5 | 27,0 | 27,0 | 55,? | 65,? | 20,? | ..... |

C. *Audaux, au N.-O. de Navarrenx.*

**M. Bas. Sunhary, régisseur du château de M. d'Abbadie, à 6 kilom. au N.-O. de Navarrenx, a fait, pour celui-ci, une année d'observations, qui a été consignée dans l'*Annuaire de la Société météorologique de France,* t. VI, p. 37. Le pluviomètre, à bascule, de $0^m216$ de diamètre, était à $0^m67$ au-dessus du sol, dont l'altitude est de $109^m$.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | |
| 1857 | 1079,0 | 142,1 | 21,1 | 115,0 | 249,0 | 122,0 | 37,0 | 31,0 | 36,0 | 113,5 | 130,7 | 45,7 | 35,0 |

D. *Pau.*

M. Mermet, professeur au Collége, a fait pendant trois années des observations qui ont donné lieu à un ***Résumé des observations météorologiques faites à Pau pendant les années 1837-39,*** qui a paru en mars 1840, dans l'***Observateur des Pyrénées;*** les quantités mensuelles se trouvent dans le numéro du 6. Pour l'année 1840, les quantités du premier trimestre sont insérées dans le numéro du 5 avril; celles des mois suivants, jusqu'à la fin d'août, sont consignées dans les divers numéros suivants. M. Renouvier a également publié au fur et à mesure les observations qu'il a faites de janvier à août de l'année suivante. Les moyennes annuelles et trimestrielles ont été données dans *Patria,* col. 258. Le pluviomètre était sur une terrasse, à $11^m5$ au-dessus du sol.

En 1853, de nouvelles observations ont été commencées par M. Laterrade, ingénieur des ponts et chaussées. Le pluviomètre, de $0^m50$ de diamètre, était placé sur le toit de la caserne, à $17^m5$ au-dessus du sol, et à $220^m7$ d'altitude ($50^m$ au-dessus du Gave); le 18 avril 1855, il a été transféré

sur la plateforme de la tour du château, à l'altitude de 234$^m$1, à 32$^m$6 au-dessus du pied de la tour. L'année 1853 a seule été publiée, pour les quantités mensuelles, dans l'*Annuaire de la Société météorologique de France*, t. III, p. 182. Je dois les années suivantes à la complaisance de M. Monnet, ingénieur en chef. Le registre de 1855 n'a malheureusement pu être retrouvé ; peut-être les observations n'ont pas été faites.

**Basses-Pyrénées : Pau. — M. Mermet et MM. les Ingénieurs.**
**1837-41 et 1853-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | |
| 1837 | ...... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 65,0 | 66,0 | 80,0 | 123,0 | 105,0 | 159,0 | 40,0 |
| 1838 | 1075,0 | 26,0 | 51,0 | 196,0 | 171,0 | 63,0 | 104,0 | 43,0 | 40,0 | 98,0 | 40,0 | 122,0 | 121,0 |
| 1839 | 1121,0 | 247,0 | 201,0 | 94,0 | 45,0 | 60,0 | 25,0 | 28,0 | 18,0 | 102,0 | 121,0 | 93,0 | 87,0 |
| 1840 | ...... | 6,0 | 27,0 | 0,0 | 127,0 | 93,0 | 59,0 | ..... | 74,0 | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1841 | ...... | 121,0 | 53,0 | 147,0 | 128,0 | 69,0 | 78,0 | 146,0 | 21,0 | ..... | ..... | ..... | ..... |
| .... | ...... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1853 | 1090,8 | 89,2 | 88,1 | 105,4 | 54,0 | 201,3 | 136,2 | 46,7 | 63,6 | 45,3 | 140,6 | 29,3 | 91,1 |
| 1854 | 937,1 | 45,4 | 51.2 | 3,4 | 52,5 | 64,9 | 152.3 | 18,8 | 37,3 | 0,9 | 124,4 | 173,1 | 212,9 |
| 1855 | ...... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1856 | 728,3 | 13,5 | 25,7 | 4,8 | 128,1 | 216,4 | 42,4 | 13,3 | 10,9 | 49,7 | 23,2 | 67,4 | 132,9 |
| 1857 | ...... | 83,5 | ..... | 83,6 | 106,6 | 64,2 | ..... | ..... | 39,5 | 56,3 | 82,6 | 32,1 | 29,6 |
| 1858 | ...... | ..... | 19,8 | 84,1 | 72,1 | 32,2 | ..... | 29,4 | 14,8 | 22,7 | 39,5 | 45,0 | 115,5 |
| 1859 | 975,8 | 55,1 | 37,2 | 41,8 | 124,0 | 144,5 | 143,7 | 38,3 | 50,0 | 52,6 | 43,3 | 120,4 | 124,9 |
| 1860 | 1033,0 | 147,4 | 40,6 | 84,2 | 77,6 | 98,2 | 98,1 | 0,0 | 86,2 | 124,4 | 35,7 | 77,5 | 133,1 |
| | | | | | | | *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1837-1841 (4) | | 100,0 | 83,0 | 109,2 | 117,8 | 71,2 | 66,2 | 70,8 | 46,6 | 107,7 | 88,7 | 124,7 | 82,7 |
| 1853-1860 (7) | | 72,4 | 43,8 | 58,2 | 87,8 | 117,4 | 114,5 | 24,4 | 44,2 | 50,3 | 69,9 | 77,8 | 120,0 |
| | | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | |
| 1837-1860 (11) | | 83,4 | 59,5 | 76,8 | 98,7 | 100,6 | 90,4 | 43,0 | 45,2 | 67,5 | 73,5 | 91,9 | 108,8 |
| | | | | | | | *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | |
| 1837-60 (11) | Max. | 247,0 (1839) | 201,0 (1839) | 196,0 (1838) | 171.1 (1838) | 216.4 (1856) | 152,3 (1854) | 146,0 (1841) | 86,2 (1860) | 121,4 (1860) | 140,6 (1853) | 173,1 (1854) | 212,9 (1854) |
| | Min. | 6,0 (1840) | 9,0 (1839) | 0,0 (1840) | 45.0 (1839) | 32,2 (1858) | 25,0 (1839) | 0,0 (1860) | 10,9 (1856) | 0.9 (1854) | 23,2 (1856) | 29,3 (1853) | 29,6 (1857) |

*Maxima et minima annuels généraux. — Max.*, 1121,0 (1839) ; *Min.*, 728,3 (1856).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | *Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.) | | | | | | | |
| 1837 | ..... | ..... | ..... | 211,0 | 387.0 | 1854 | 815,3 | 187,7 | 120,8 | 208,4 | 298,4 |
| 1838 | 994,0 | 117,0 | 430,0 | 187,0 | 260.0 | .... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1839 | 1155,0 | 569,0 | 199,0 | 71,0 | 316,0 | 1856 | ..... | ..... | 349,3 | 66,6 | 140,3 |
| 1840 | ..... | 174,0 | 220,0 | ..... | ..... | 1857 | ..... | ..... | 254,4 | ..... | 171,0 |
| 1841 | ..... | ..... | 344,0 | 245,0 | ..... | 1858 | ..... | ..... | 188,4 | ..... | 107,2 |
| .... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 1859 | 966,4 | 197,8 | 310,3 | 232,0 | 216,3 |
| 1853 | ..... | ..... | 360,7 | 246,5 | 215,2 | 1860 | 994,8 | 321,1 | 260,0 | 184,3 | 237,6 |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1837-1841 (4) | | 1068,6 | 265,7 | 298,2 | 183,6 | 321,1 |
| 1853-1860 (7) | | 880,7 | 236,2 | 263,1 | 183,1 | 198,0 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1837-1860 (11) | | 941,3 | 251,7 | 276,1 | 178,6 | 234,9 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1837-1860 (11) | Max. | 1155,0 (1839) | 569,0 (1839) | 430,0 (1838) | 246,5 (1853) | 387,0 (1837) |
| | Min. | 815,3 (1854) | 117,0 (1838) | 188,4 (1858) | 66,6 (1856) | 107,2 (1858) |

Il ressort de l'examen des trois tableaux : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que l'année la plus pluvieuse, soit civile, soit météorologique, a été 1839 ($1121^{mm}0$ et $1155^{mm}0$), et que la plus sèche a été, pour la première, 1856 ($728^{mm}3$), et pour la seconde, 1854 ($815^{mm}3$). L'écart entre le maximum et le minimum est plus grand pour l'année civile ($392^{mm}7$) que pour l'autre ($339^{mm}7$); il est un peu supérieur ou notablement inférieur au tiers du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons*, c'est l'automne qui aurait été le plus pluvieux pendant la première période; mais celle-ci est trop incomplète pour que ce résultat soit bien certain. Pour l'ensemble, le printemps est la plus pluvieuse des saisons, et l'été, celle qui l'est le moins.

On voit par le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, que dans les deux années les plus pluvieuses, 1839 et 1860, la plus grande quantité d'eau est tombée pendant l'hiver joint à l'automne ou au printemps : pendant les deux années les plus sèches, 1854 et 1856, c'est pendant l'automne ou le printemps qu'est tombée la plus grande quantité d'eau.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois*, l'année peut être divisée en deux parties par les mois

les plus secs de février et juillet. En composant la première des quatre mois de mars à juin, et la seconde des huit de juillet à février, et en répartissant uniformément la quantité de pluie tombée pendant les onze années, on obtient les résultats suivants :

941mm3 entre les 12 mois, donnent par mois 78mm44.
366 5 entre les 4 mois humides.......... 91 6.
574 8 entre les 8 mois secs ............. 71 85.

Les moyennes des mois de février et juillet sont 59mm5 et 43mm0.

D. *N.-D. de Betharram, près Lestelle.*

M. l'abbé Pagadoy, en quittant Saint-Palais, vint au Séminaire de Betharram, où il reprit immédiatement ses observations avec le pluviomètre du château d'Audaux, qu'il plaça à 0m6 au-dessus du sol, dont l'altitude est de 316m environ. Les quantités mensuelles ont été publiées dans l'*Annuaire de la Société météorologique de France*, t. VIII et IX, à l'exception de celles de l'année 1858, qui étaient restées inédites, et que je dois à la complaisance de M. l'abbé.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | |
| 1857 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 11,2 |
| 1858 | 1129,5 | 20,0 | 70,0 | 212,5 | 87,0 | 155,4 | 27,0 | 43,5 | 58,0 | 98,0 | 85,0 | 48,0 | 225,0 |
| 1859 | 1093,8 | 59,5 | 86,2 | 86,4 | 117,2 | 114,0 | 177,5 | 27,0 | 62,7 | 65,0 | 114,5 | 111,3 | 72,5 |
| 1860 | 1213,0 | 137,0 | 87,0 | 100,0 | 85,0 | 137,0 | 98,0 | 119,0 | 79,0 | 121,0 | 87,0 | 91,0 | 102,0 |

La moyenne de ces trois années place les saisons, d'après leurs quantités respectives de pluie, dans un ordre peu différent de celui de Pau :

Printemps, 364,9; automne, 273,6; hiver, 256,0; été, 230,6.

F. G. *Vallée d'Aspe.*

M. Laterrade, ingénieur des ponts et chaussées, a fait commencer en 1853, dans la partie supérieure de cette vallée, à l'O. du pic du Midi (comme aussi dans celle d'Ossau, à l'E. de ce même pic), des observations qui sont continuées par les soins de l'Administration, et qui déjà permettent de comparer le régime des pluies sur la crête occidentale des Pyrénées, non-seulement à celui de l'Aquitaine, mais encore à celui des Alpes obtenu par les religieux à l'hospice du Grand-Saint-Bernard (2491$^{m}$ d'altitude).

Le pluviomètre, de 0$^{m}$50 de diamètre, avait été placé, en 1853, au fort d'Urdos, dont l'église est à 760$^{m}$; en 1854, il a été transféré sur le plateau de Peyranère, à 8 kilom. au S. d'Urdos, et à 0$^{m}$9 au-dessus du sol, dont l'altitude est de 1416$^{m}$. C'est à 2 kilom. à l'O.-N.-O. du Somport (frontière d'Espagne au S.-O. du pic du Midi), qui atteint 1640$^{m}$. Ces observations, si intéressantes malgré leurs lacunes, m'ont été données par M. Monnet, ingénieur en chef à Pau.

**Basses-Pyrénées : Vallée d'Aspe. — MM. les Ingénieurs. — 1853-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | | |
| **Fort d'Urdos, 760$^{m}$.** | | | | | | | | | | | | | |
| 1853 | .... | 12,8 | 89,1 | 158,1 | ..... | 132,6 | 104,6 | ..... | 7,7 | 94,4 | 176,0 | 135,2 | ..... |
| **Plateau de Peyranère, 1416$^{m}$.** | | | | | | | | | | | | | |
| 1854 | ..... | ..... | ..... | 35,5 | 181,1 | 279,7 | 278,0 | 142,8 | 23,0 | ..... | 278,0 | 288,2 | 244,8 |
| 1855 | ..... | 107,1 | 512,6 | 313,7 | 198,9 | 305,0 | 227,0 | ..... | ..... | ..... | ..... | 35,7 | 74,0 |
| 1856 | ..... | ..... | 142,5 | 119,9 | 221,1 | 428,1 | 188,7 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 135,2 |
| 1857 | ..... | 188,7 | 81,6 | 165,8 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 149,4 | 331,5 | 140,3 | 43,4 |
| 1858 | ..... | 7,7 | 107,1 | 114,8 | 158,1 | 114,8 | 153,0 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 323,9 |
| 1859 | 1855,7 | 71,5 | 163,2 | 113,2 | 173,5 | 196,5 | 206,6 | 30,7 | 96,9 | 102,0 | 359,7 | 125,0 | 216,8 |
| 1860 | 1790,0 | 244,8 | 160,7 | 153,0 | 30,7 | 163,3 | 176,8 | 76,6 | 94,4 | 176,8 | 15,5 | 239,7 | 257,7 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1854-60 (5) | | 124,1 | 194,6 | 145,1 | 161,1 | 244,4 | 205,0 | 83,3 | 71,4 | 142,7 | 246,2 | 165,8 | 185,1 |
| *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1854-60 (5) | Max. | 244,8 (1860) | 512,6 (1855) | 313,7 (1855) | 224,4 (1856) | 428,4 (1856) | 278,0 (1854) | 142,8 (1854) | 96,9 (1859) | 176,8 (1860) | 359,7 (1859) | 288,2 (1854) | 323,9 (1858) |
| | Min. | 7,7 (1858) | 81,6 (1857) | 35,5 (1854) | 30,7 (1860) | 114,8 (1858) | 153,0 (1858) | 30,7 (1859) | 23,0 (1854) | 102,0 (1859) | 15,5 (1860) | 35,7 (1855) | 43,4 (1857) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 1855,7 (1859); *Min.*, .....

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét.) | | | | | | | | | | | |
| 1854 | ..... | ..... | 496,3 | 443,8 | ..... | 1858 | ..... | 158,2 | 387,7 | ..... | ..... |
| 1855 | ..... | 864,5 | 818,6 | ..... | ..... | 1859 | 1962,7 | 558,6 | 483,2 | 334,2 | 586,7 |
| 1856 | ..... | ..... | 772,7 | ..... | ..... | 1860 | 1749,1 | 622,3 | 347,0 | 347,8 | 432,0 |
| 1857 | ..... | 405,5 | ..... | ..... | 621,2 | | | | | | |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1854-1860 (5) | | 1928,7 | 463,7 | 550,6 | 359,7 | 554,7 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1854-1860 (5) | Max. | 1962,7 (1859) | 864,5 (1855) | 818,6 (1855) | 443,8 (1854) | 621,2 (1857) |
| | Min. | ..... (....) | 158,2 (1858) | 347,0 (1860) | 334,2 (1859) | 432,0 (1860) |

De l'examen des trois tableaux, il résulte, en ce qui concerne le plateau de Peyranère seul : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que l'année 1859, soit civile, soit météorologique, a été plus pluvieuse que 1860. Les cinq autres années étant incomplètes, on ne peut savoir quels sont le maximum, le minimum et l'écart entre eux pour les sept années.

Relativement à la *répartition de la chute d'eau entre les diverses saisons,* le printemps et l'automne seraient deux saisons également et fortement pluvieuses; l'hiver le serait moins, et l'été beaucoup moins (les $3/5^{es}$ des deux premières).

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* montre que dans les deux années 1859 et 1860, la grande abondance d'eau est tombée en hiver et en automne; c'est l'été qui a été la saison sèche.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année peut être divisée en deux parties par les mois plus secs de janvier et août. En composant la première des six mois de février à juillet, et la seconde des six mois d'août à janvier, et en répartissant uniformément la quantité d'eau

tombée pendant les cinq années, on obtient les résultats suivants :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1928$^{mm}$7 | entre les 12 mois, donnent par mois | 160$^{mm}$7. | |
| 1033 5 | entre les 6 mois humides........ | 172 | 25. |
| 895 2 | entre les 6 mois secs............ | 149 | 2. |

Les moyennes des mois de janvier et août sont 124$^{mm}$0 et 71$^{mm}$4.

Quant aux observations d'Urdos, elles peuvent servir à montrer les différences énormes qui ont existé entre les quantités d'eau tombées d'août à novembre 1853, sur ce point et à la Case-de-Brousset, de l'autre côté du pic du Midi.

II. I. *Vallée d'Ossau.*

M. Laterrade a également fait commencer en 1853, dans la partie supérieure de cette vallée, des observations qui ont été interrompues vers la fin de 1856, et reprises seulement en 1859.

Le pluviomètre, de 0$^{m}$50 de diamètre, avait d'abord été placé à la Case-de-Brousset, qui, sur la carte de l'État-major, se trouve dans un haut vallon, à 20 kilom. en amont des Eaux-Chaudes, à 5 kilom. à l'E.-S.-E. du pic du Midi, et à 1382$^{m}$ d'altitude. A la suite de l'incendie de la Case, en novembre 1857, l'instrument a été transféré au bas et au N. du pic, sur la route des Eaux-Chaudes à Gabas, à peu près à moitié chemin, auprès du logement des cantonniers; il est à 0$^{m}$90 au-dessus du sol, dont l'altitude est de 772$^{m}$4. Si la Case est reconstruite, les observations y seront reprises.

Les quantités mensuelles des six derniers mois de 1853 ont été publiés dans l'*Annuaire de la Société météorologique de France*, t. III, p. 182; mais elles diffèrent beaucoup de celles qui font partie de la série dont M. Monnet a bien voulu faire une copie exacte pour moi.

**Basses-Pyrénées : Vallée d'Ossau. — MM. les Ingénieurs. — 1853-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | | |
| **La Case-de-Brousset, 1382m4.** | | | | | | | | | | | | | |
| 1853 | ..... | .... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 129,6 | 191,2 | 229,6 | 401,5 | 162,3 | 49,2 |
| 1854 | ..... | 76,1 | ..... | ..... | 163,7 | 198,9 | 240,2 | 54,0 | 0,0 | 11,7 | 128,5 | 112,2 | 49,5 |
| 1855 | ..... | 21,4 | 126,5 | ..... | 94,4 | 196,4 | 159,1 | 36,2 | 71,9 | ..... | 256,0 | ..... | 20,4 |
| 1856 | ..... | 52,5 | 26,0 | 26,0 | 64,8 | 34,7 | 37,7 | 0,0 | 44,4 | ..... | 15,3 | ..... | ..... |
| **Gabas (en aval de), 772m4.** | | | | | | | | | | | | | |
| 1859 | 1453,5 | 53,1 | 127,1 | 120,1 | 202,0 | 123,9 | 155,2 | 47,0 | 104,6 | 131,3 | 166,4 | 127,2 | 95,6 |
| 1860 | 1562,0 | 208,9 | 37,3 | 89,1 | 155,3 | 134,8 | 125,6 | 73,9 | 83,9 | 236,4 | 27,8 | 144,8 | 244,2 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1853-56 (3) | | 50,0 | 76,2 | 26,0 | 108,3 | 143,3 | 145,7 | 54,2 | 76,9 | 120,6 | 200,3 | 137,2 | 39,7 |

| | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles (Ann. mét.)* | | | | | |
| 1853 | ..... | ..... | ..... | ..... | 793,4 |
| 1854 | ..... | ..... | ..... | 291,2 | 252,4 |
| 1855 | ..... | 197,4 | ..... | 267,2 | ..;.. |
| 1856 | ..... | 98,9 | 125,5 | 82,1 | ..... |

| Périodes. | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles.* | | | | | |
| 1853-1856 (3) | 1178,4 | 165,9 | 277,6 | 276,8 | 458,1 |
| 1859-1860 (2) | 1512,6 | 383,1 | 412,5 | 295,1 | 421,9 |

Il résulte, en ce qui concerne la Case-de-Brousset seule : relativement à la *répartition de la chute d'eau entre les diverses saisons,* que l'automne serait beaucoup plus pluvieux que le printemps et l'été, et que l'hiver le serait beaucoup moins que ces deux derniers; mais les précautions avaient-elles été bien prises pour recueillir toute l'eau qui arrive à l'état de neige à la surface du sol?

Relativement à la *répartition de l'eau entre les divers mois,* celle-ci présente une grande analogie avec celle de Peyranère; mais les mois les moins pluvieux sont juillet et décembre. Le mois de mars est encore plus sec; mais il n'a été observé qu'une seule fois. En répartissant uniformément la quantité d'eau recueillie pendant les quatre années,

1178mm4 entre les 12 mois, donnent par mois 98mm2.

**Hautes-Pyrénées.** — *Bagnères-de-Bigorre.*

Des observations ont été commencées, en juillet 1854, par M. Michelier, ingénieur des ponts et chaussées. Le pluviomètre, qui a un diamètre de 0m08 et une aire de 50 cent. carrés, est placé à 2m au-dessus du sol, dont l'altitude est de 541m (9m au-dessous du sol de la tour de l'Horloge). J'en dois la communication à M. Regnard, ingénieur en chef à Tarbes.

**Hautes-Pyrénées : Bagnères-de-Bigorre. — M. Michelier, ingénieur. 1854-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1854 | ...... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 56,9 | 57,5 | 34,6 | 144,2 | 153,5 | 208,5 |
| 1855 | 1671,5 | 22,2 | 129,0 | 228,0 | 140,4 | 239,6 | 236,0 | 83,5 | 130,0 | 110,8 | 265,0 | 25,8 | 61,2 |
| 1856 | 1537,6 | 102,4 | 45,5 | 85,5 | 310,7 | 365,8 | 165,7 | 36,5 | 39,5 | 82,0 | 95,5 | 69,0 | 139,5 |
| 1857 | 1229,2 | 134,5 | 29,0 | 152,7 | 258,0 | 136,5 | 76,5 | 89,5 | 63,4 | 106,4 | 189,7 | 24,5 | 18,5 |
| 1858 | 1348,5 | 6,0 | 83,8 | 160,2 | 141,7 | 219,1 | 36,5 | 66,3 | 55,4 | 93,8 | 93,0 | 62,2 | 330,5 |
| 1859 | 1232,8 | 38,0 | 102,5 | 85,2 | 193,3 | 96,2 | 199,7 | 46,4 | 54,8 | 103,8 | 105,5 | 110,6 | 96,8 |
| 1860 | 1751,2 | 166,0 | 178,8 | 141,9 | 138,8 | 165,5 | 129,6 | 85,1 | 78,6 | 247,5 | 36,2 | 93,9 | 289,3 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1854-1860 (7) | | 78,2 | 94,8 | 142,2 | 197,1 | 203,8 | 157,3 | 59,2 | 68,5 | 111,8 | 132,7 | 77,1 | 163,5 |
| | | | | | | *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | |
| 1854-60 (7) | Max. | 134,5 (1857) | 178,8 (1860) | 228,0 (1855) | 310,7 (1856) | 365,8 (1856) | 236,0 (1855) | 85,1 (1860) | 130,0 (1855) | 247,5 (1860) | 265,0 (1855) | 153,5 (1854) | 289,8 (1860) |
| | Min. | 6,0 (1858) | 29,0 (1857) | 85,2 (1859) | 138,8 (1860) | 96,2 (1859) | 36,5 (1858) | 36,5 (1856) | 39,5 (1856) | 34,5 (1854) | 36,2 (1860) | 24,5 (1857) | 18,5 (1857) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 1751,2 (1860) ; *Min.*, 1229,2 (1857).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | *Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét.) | | | | | | | |
| 1854 | ..... | ..... | ..... | ..... | 332,3 | 1858 | 1036,5 | 108,3 | 521,0 | 158,2 | 249,0 |
| 1855 | 1818,8 | 359,7 | 608,0 | 449,5 | 401,6 | 1859 | 1466,5 | 471,0 | 374,7 | 300,9 | 319,9 |
| 1856 | 1459,3 | 209,1 | 762,0 | 241,7 | 246,5 | 1860 | 1558,7 | 441,6 | 446,2 | 293,3 | 377,6 |
| 1857 | 1350,2 | 303,0 | 547,2 | 179,4 | 320,6 | | | | | | |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | |
| 1854-1860 (7) | | 1485,7 | 336,5 | 543,1 | 285,0 | 321,1 |
| | | | *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | |
| 1854-1860 (7) | Max. | 1818,8 (1855) | 471,0 (1859) | 762,0 (1856) | 449,5 (1855) | 401,6 (1855) |
| | Min. | 1036,5 (1858) | 108,3 (1858) | 374,7 (1859) | 158,2 (1858) | 246,5 (1856) |

Il résulte des trois tableaux précédents : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que l'année civile la plus pluvieuse a été 1860 (1751$^{mm}$2), et l'année météorologique, 1855 (1818$^{mm}$8); la plus sèche a été 1857 (1229$^{mm}$2), et 1858 (1036$^{mm}$5). L'écart entre le maximum et le minimum a été beaucoup moins grand pour la première (522$^{mm}$0) que pour la seconde (782$^{mm}$3); il est, pour l'un, inférieur au tiers, et pour l'autre, supérieur aux 2 5$^{es}$ du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* le printemps est de beaucoup le plus pluvieux; l'été l'est moins que les deux autres.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie montre que dans les deux années les plus pluvieuses, 1855 et 1860, la plus grande quantité d'eau est tombée pendant le printemps uni à l'été et à l'hiver, et que pendant les deux années les plus sèches, 1857 et 1858, c'est encore le printemps qui en a fourni la plus grande abondance.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année peut être divisée en deux parties : l'une de sept mois humides, de décembre à juin, et l'autre de cinq mois secs, de juillet à novembre. La répartition uniforme de la quantité d'eau tombée pendant les six années et demie donne les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 1485$^{mm}$7 | entre les 12 mois, donnent par mois | 123$^{mm}$8. |
| 1036 9 | entre les 7 mois humides ........ | 146 7. |
| 448 8 | entre les 5 mois secs ............ | 89 8. |

Les moyennes des deux mois les plus secs, juillet et août, atteignent seulement 50$^{mm}$2 et 68$^{mm}$5.

Il est à remarquer que la quantité d'eau qui tombe à Bagnères-de-Bigorre, à 941$^{m}$ d'altitude, et au pied des hautes montagnes, est à peine supérieure à celle de Bayonne.

---

Des observations ont été faites avec soin par M. Weddell, aide-naturaliste au Museum, momentanément fixé à Bagnères-de-Bigorre, pendant dix-huit mois, sur un autre point de la ville. Le pluviomètre carré, de 0mm225 de côté, était, à cause du voisinage immédiat d'une colline, placé sur la crête du toit de la maison, à 15 mètres au-dessus du sol, dont l'altitude est inférieure de 4 à 5m à celui de la tour de l'Horloge. Les quantités recueillies ont été les suivantes :

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | |
| 1858 | ...... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 257,4 |
| 1859 | 1046,4 | 50,7 | 87,3 | 55,4 | 150,0 | 103,5 | 156,8 | 42,5 | 58,0 | 94,0 | 96,7 | 96,6 | 82,4 |
| 1860 | ...... | 187,0 | 105,7 | 100,9 | 136,6 | 151,7 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |

Les quantités d'eau recueillies par M. Weddell pendant ces dix-huit mois d'observations, de décembre 1858 à mai 1860, ont été inférieures à celles recueillies par M. Michelier, excepté en janvier, mai et août 1859, c'est-à-dire principalement pendant les mois secs. Aussi, la quantité totale de cette même année a-t-elle été seulement de 1046mm4 au lieu de 1232mm8.

Ce résultat doit être en rapport avec la grande élévation de l'instrument au-dessus du sol (15m); autrement, il serait en sens inverse de celui qui aurait pu être prévu, puisque, d'après M. Renou, la quantité d'eau recueillie est d'autant plus forte que le diamètre de l'entonnoir extérieur est lui-même plus grand.

*(La fin au prochain trimestre).*

---

RAPPORT DE M. ROUX

SUR LA

# PUBLICATION DU BREVIARI D'AMOR

DE MATFRE ERMENGAUD

---

MESSIEURS,

M. Gabriel Azaïs, secrétaire de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers, transmet à l'Académie les deux premières livraisons de l'édition complète, et, en ce sens, vraiment *princeps,* que cette savante Société publie du *Breviari d'Amor,* poème didactique de Matfre Ermengaud, troubadour Biterrois de la seconde moitié et de la fin du XIII$^e$ siècle. Cette publication a pour but de continuer celles que la Société a déjà faites des chansons, sirventes, complaintes et pastourelles de Raimond Gaucelm, Bernard d'Auriac, Jean Estève, Guillaume Moine, Azalais de Porcairagues, troubadours contemporains et compatriotes d'Ermengaud, et même d'une chanson de ce dernier, dont Raynouard avait cité les deux premiers couplets dans le tome V$^e$ du *Choix des poésies originales des troubadours.*

La Société et son docte secrétaire, dans cette restitution de gloires littéraires et locales, rivalisent de zèle éclairé et de légitime orgueil avec l'Académie des Inscriptions et

Belles-Lettres de Toulouse, qui a, de son côté, publié récemment un vieil ouvrage languedocien sur la grammaire et la poésie des troubadours, décoré du titre gracieux de *Las flores del gay saber*.

M. Gabriel Azaïs réclame pour le *Breviari* la supériorité d'intérêt que lui mérite le double avantage d'être plus ancien et plus attrayant. Il rappelle, à l'appui de cette assertion, les citations élogieuses qu'ont faites de l'œuvre d'Ermengaud, Fauriel, dans son *Histoire de la poésie provençale,* et le savant professeur de l'Université de Bonn, M. Frédéric Diez, dans son ouvrage sur la *Poésie des troubadours;* les mille vers que Raynouard en a insérés dans le premier volume de son *Lexique Roman;* enfin, les nombreux et longs fragments qui en ont été imprimés à l'étranger, où l'on est plus curieux qu'en France de notre vieille langue méridionale. Parmi les hommages trop rares que le *Breviari* a reçus des archéologues français, M. Azaïs aurait pu indiquer encore la mention qu'en fait M. de Rochegude dans la notice des manuscrits qui lui ont servi pour la composition du *Glossaire Occitanien*.

Le savant et patriotique éditeur de ce manuscrit d'environ 27,000 vers, dont 10,692 sont déjà compris dans les deux premières livraisons, promet de compléter sa publication, non seulement par un glossaire, mais par une introduction, où il examinera, dit-il, le poème au double point de vue de la composition et de la forme. Je prends volontiers acte de cet engagement, qui nous garantit instruction et plaisir, et qui m'épargne la témérité d'entreprendre moi-même un travail dont M. Azaïs possède mieux que tout autre les nombreux éléments, et où il ne convient pas de le prévenir.

Je constaterai seulement avec lui, que l'ouvrage est de la même famille que ces encyclopédies anticipées dans lesquelles,

sous les titres de *Trésors,* de *Miroirs,* d'*Images du Monde,* de *Bestiaires, etc.,* le Moyen Age entassait, avec un naïf pédantisme, toutes les connaissances alors acquises à l'esprit humain, et une érudition plus vaste parfois que l'on ne serait tenté de le croire, mais confuse et indigeste. Babel scientifique et littéraire, pêle-mêle inouï de réminiscences antiques et de souvenirs récents, de vérités et d'erreurs, de faits et de chimères, mais où éclate une ardeur de tout concevoir et de tout expliquer, une audace de conjectures, une puissance de système qui étonne et promet à la science un bel avenir ! Le recueil encyclopédique du poète méridional annonce d'ailleurs plus de méthode que l'on n'en trouve généralement dans ces volumineux manuels, et M. Azaïs n'hésite pas à dire que le principal mérite de cette œuvre est dans la synthèse qui a présidé à sa composition. Elle rentre aussi dans l'ordre des tentatives faites au XIII[e] siècle pour vulgariser la science par l'emploi des idiomes romans, de préférence au latin dont se servait, même alors, Vincent de Beauvais dans son *Speculum Majus,* et qui devait être longtemps encore la langue de la théologie, de la philosophie, de la jurisprudence et de la médecine. Ce qui marque encore ce poëme d'un caractère tout local, c'est ce titre même de *Breviari d'Amor,* que pouvait seul lui donner un troubadour dans sa gravité souriante, et qui semble faire de l'ensemble des sciences humaines une annexe du gai savoir, et de tous les savants des maîtres ès-lois d'amour [1]. Le ton général de l'ouvrage est celui d'une causerie naturelle,

[1] Nous avons néanmoins, dans la langue d'oïl, un poëme didactique du XIII[e] siècle qui porte un titre analogue. C'est le *Bestiaire d'Amour* de Richard de Furnival, Traité de Zoologie en vers, où l'auteur ne s'adresse qu'à sa dame, et trouve quelque galanterie à lui dire, à l'occasion de chaque espèce animale. C'est en raison de ces applications chevaleresques que le poëme a reçu des contemporains cette désignation singulière, à laquelle l'auteur même n'avait pas songé.

facile, mêlée de sérieux et de bonhomie, qui s'épanche à l'aise dans une intarissable effusion de vers de huit syllabes, et que favorise la flexible et musicale sonorité de la langue romane du Midi.

Je me borne à ces aperçus sommaires, à ces considérations pour ainsi dire extérieures, et m'abstiens de pénétrer au cœur même de l'ouvrage, dont l'éditeur se réserve à bon droit l'appréciation et le commentaire.

En le remerciant d'avance du charme et du profit que nous ne pouvons manquer de trouver dans cette seconde partie de son travail, et en attendant que le goût du littérateur et la sagacité du critique soient pour nous l'objet d'un nouvel et plus complet hommage, applaudissons-nous de pouvoir dès aujourd'hui rendre pleine justice au savoir du philologue et à la pénétration du paléographe.

M. Azaïs a bien mérité de notre vieille langue d'Oc, en livrant à l'impression un de ses monuments les plus considérables, et dont les dimensions mêmes semblaient effrayer les plus intrépides éditeurs. Cette publication, ne fût-ce que par son étendue, mériterait d'être placée à la suite ou même à côté des plus vastes et des plus importantes qui se soient faites de nos jours, en France et en Allemagne, pour mettre en lumière et en honneur les textes provençaux. Ce n'est pas le seul point de ressemblance qu'elle ait avec ses devancières; elle n'est pas seulement un acte également méritoire, de conscience et d'inépuisable dévouement; elle atteste aussi une intelligence non moins profonde, une pratique non moins exercée de la science des manuscrits. Il semble impossible de mieux les éclaircir, de mieux les corriger l'un par l'autre; de choisir, avec plus de discernement, dans un nombre assez grand de variantes, et de restaurer avec plus d'autorité la vraie ou du moins la plus probable leçon; de rétablir plus sûrement, soit la mesure des

vers faussés par des additions ou des suppressions également malencontreuses, soit la pureté du texte altéré par les ignorances et les bévues des copistes; enfin, d'en mieux préciser le sens par le secours tout moderne de la ponctuation.

Tous ces mérites de fidélité, de justesse, de netteté, sont rehaussés et rendus plus sensibles encore par le luxe même de l'édition, par la beauté du papier et des caractères, par l'ampleur du format, la largeur et l'éclatante blancheur des marges, enfin par tout ce qui peut ajouter à la facilité et à l'attrait de la lecture.

Cette publication fait donc le plus grand honneur à la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers, dont elle émane, et qui avait déjà exhumé tant de vieux titres de la poésie provençale. Les noms de M. Azaïs, l'infatigable éditeur, et de MM. Michelant, employé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, et Paul Meyer, ancien élève de l'École des Chartes, dont il proclame hautement l'active et savante collaboration, peuvent prétendre à la gloire d'être associés à ceux des Raynouard, des Rochegude et des Fauriel, dans l'estime et la reconnaissance des amis de notre ancienne littérature méridionale.

L'Académie jugera sans doute qu'il est à propos de remercier vivement la Société et son digne secrétaire de leur curieux et splendide envoi, et d'assurer M. Azaïs du constant intérêt qui le suivra d'ici dans le cours de sa persévérante publication.

---

# NOTICE

SUR LES

# CAILLOUX OUVRÉS

## D'ORIGINE DITE CELTIQUE

DES ENVIRONS D'AGEN

PAR M. J.-B. GASSIES

membre correspondant

—

En publiant ma Notice sur la fabrication des haches celtiques (1), je pensais que des fouilles subséquentes devant avoir lieu, des faits nouveaux viendraient s'ajouter à ceux déjà énoncés, et corroborer l'opinion que j'avais émise, que le plateau de Belle-Vue, anciennement Pompejacum, avait été un lieu industriel, un oppidum, où les peuples primitifs, Celtes et Gaulois, avaient établi des fabriques d'ustensiles de guerre, de ménage, ou affectés au culte.

Depuis cette époque, dix ans se sont écoulés, et pendant cette période, en effet, le propriétaire du promontoire, M. Sébassien, tout en donnant à l'agriculture les soins les plus constants, n'a cessé de veiller sur les objets que le défoncement du sol amenait à la surface.

(1) *Actes de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 14e année, 1852, p. 77.

Il serait difficile aujourd'hui de dire à quelle race appartiennent ces cailloux travaillés; aussi j'emploie le mot *celtique* à défaut d'un autre, n'en trouvant pas de meilleur pour le moment.

Vers ces deux dernières années surtout, il a pu recueillir un nombre considérable de ces cailloux à forme arrêtée et choisie, dont la contexture solide paraissait convenir en tous points aux objets auxquels ils étaient destinés.

Cependant, aux deux formes que j'avais signalées sont venues s'en ajouter plusieurs autres dont les types paraissent ici pour la première fois. Ce sont surtout des quartzites coniques ou discoïdes, présentant des polissages en biseau, et cela sur plusieurs angles; d'autres affectant la forme d'un grand poinçon, et enfin les dernières offrant plus ou moins celle de marteau.

Ces cailloux, comme ceux que j'ai décrits en 1852, se trouvent circonscrits dans une faible étendue de terre arable très bonne, et à peu de distance des puits en pierres sèches où sont enfouis les débris de poteries romaines, mêlés à des cendres et à divers objets de bronze, or, argent et os.

Les déductions que j'avais tirées de ces amas de cailloux réunis sur ce point se trouvent donc de nouveau confirmées. Quelles raisons donner pour expliquer autrement leur présence dans un lieu où, géologiquement, on ne peut les admettre que par l'effet de la volonté humaine? et cet effet se déduit de lui-même par le besoin que ressentaient les habitants primitifs de cette contrée dépourvue de silex, la roche de prédilection des Celtes et des Gaulois.

Le choix si intelligemment fait des formes acceptées, cette abréviation du travail préparatoire, de l'esquisse en un mot qui rendait alors l'œuvre moins difficile et plus rapide, prouve que les habitants de Pompejacum allaient, dans le lit de la Garonne, séparer avec soin les roches à texture solide, puis ils opéraient un triage qui finissait par se rapporter un peu aux objets qu'ils destinaient à leurs outils, à leurs armes et à leurs ustensiles de ménage.

La récente prise de possession de l'archipel de la Nouvelle-

Calédonie vient de favoriser les points de comparaison entre les peuples primitifs. Les recherches opérées par les missionnaires et les officiers de l'expédition ont produit des résultats tels, qu'il a été très facile de constater la similitude entre les armes celtiques et celles de ces peuplades sauvages.

Cette similitude se produit de nos jours chez les naturels de l'Océanie, de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Calédonie.

Toutes les haches, casse-têtes et erminettes en jade ou en jaspe, sont fabriquées sur des fragments figurant un peu les types désirés.

Chez les anciens Aztèques, au Mexique, et chez tous les peuples contemporains de Fernand Cortez, au Pérou, sous l'équateur, etc., etc., le silex est remplacé par une roche d'origine ignée, l'obsidienne; mais là, comme pour les armes gauloises, se retrouve le même travail, la même idée.

Tous les peuples ont eu, en outre d'une même origine, les mêmes instincts de conservation, d'antagonisme et de sociabilité; aussi, sur tous les points du globe, retrouve-t-on des traces de ces industries premières, alors qu'on remue les amas d'humus ou de terre qui se sont amoncelés au dessus des vallées ou des marais où vivait jadis une population lacustre nombreuse, décimée par les incursions des peuplades rivales, qui, probablement ignorantes en agriculture, devaient s'entre-dévorer pendant les famines qu'amenaient périodiquement les grandes inondations.

Ces faits se reproduisent encore de nos jours en Océanie. Les peuplades des îles Sandwich, Salomon et de la Nouvelle-Calédonie, s'attaquent pendant les disettes, fruit de leur incurie et de leur paresse; égorgent leurs prisonniers, et procèdent à d'horribles festins de chair humaine, pendant lesquels la joie est poussée à son paroxysme.

C'est avec des haches de jade, de jaspe, ou de coquille perlière, qu'ils tuent et dépècent fort adroitement les cadavres

de leurs ennemis, pour en faire la distribution aux ayants-droit.

C'est également avec ces haches, montées en erminettes à manche court, que les nouveaux Calédoniens fabriquent leurs pirogues, préparent les bois destinés à la charpente de leurs huttes et aux clôtures de leurs jardins.

Leur adresse est extrême, mais leur patience dépasse encore leur adresse. Dire le temps qu'il faut à un sauvage pour construire une barque est chose inouïe!

Mais quel travail ne lui faut-il pas pour polir une hache et la rendre propre à rendre les services exigés [1]!

Ne possédant nul principe de la rotation, obligé d'humecter constamment la pierre sur laquelle il brise à mesure des fragments de madrépores, il suit d'un œil atone et indifférent les progrès peu sensibles du poli que prend, sous ce frottement répété, le jaspe rebelle [2].

Les pierres de fronde sont également l'objet de soins infinis; leur forme diffère peu : elle affecte celle d'une olive très grande, pointue aux deux extrémités. Elle est en pierre blanchâtre, ou en une sorte d'argile compacte qui durcit autant que le marbre. *(Fig. 4.)*

Lorsque le Calédonien a pétri la forme qu'il désire, il l'introduit dans sa bouche, et la polit ainsi, en la retournant fréquemment, avec la langue, jusqu'à ce qu'elle ne présente plus d'aspérités; le soleil est chargé de la durcir.

Rien n'égale la justesse des frondes kanakes; elles manquent

[1] Nous avons nous-même poli un caillou de Belle-Vue, au moyen des meules d'un coutelier : nous avons obtenu, en fort peu de temps, une fort jolie hache que nous avons donnée à M. le comte de Gourgues; elle ne diffère en rien des véritables haches antiques.

[2] Dans les premiers temps de l'occupation, les nouveaux Calédoniens s'emparaient avec avidité de tous les morceaux de fer; mais ce qui excitait surtout leur convoitise, c'étaient les éclats de bouteille, qu'ils transformaient de suite en armes et en outils.

rarement le but et produisent toujours une blessure dangereuse.

Il est donc acquis aujourd'hui, que tous les peuples ont eu un commencement analogue. Les armes et les autres objets retrouvés sur tous les points du globe attestent une origine et des commencements égaux, dérivant d'une même idée : l'instinct conservateur.

Les peuples des Gaules, ceux du Midi de l'Europe, comme ceux du Nord, ont eu les mêmes besoins de défense que ceux qui habitèrent ou habitent les forêts de l'Amérique ou les îles de l'Océanie. Par le rapprochement de ces derniers avec les vestiges que nous procurent les fouilles récentes opérées dans les dolmens, les tumulus et les cavernes diluviennes, il nous est possible de réédifier l'origine de nos ancêtres, et nous rendre un compte assez exact des habitudes et des mœurs de ceux qui nous ont précédé dans les contrées que nous habitons.

Aussi nous semble-t-il voir l'oppidum de Belle-Vue, avec son enceinte fortifiée, sa forêt ténébreuse où le culte des druides était célébré avec tous ses mystères sanglants.

Les Nitiobriges y apparaissent groupés en tribus, ou disséminés sur les hauteurs ou dans les marais de la plaine, se livrant, quoi qu'on en puisse dire, ces atroces batailles de cannibales que constatent les ossements nombreux amoncelés en certains lieux, et dont quelques-uns nous ont révélé la hideuse origine.

Nous voyons ces hordes, occupées pendant la paix à préparer leurs armes meurtrières, descendre la rampe abrupte de leur rocher, pour aller surprendre le cerf, l'élan, l'aurochs, et peut-être le grand ours des cavernes.

Ou bien, se dirigeant vers la plaine, attendre le passage de ces grands pachydermes, derniers vestiges d'une création précédente, pour se nourrir de leur chair et s'emparer de

leurs défenses, qu'ils transformeront en objets de luxe ou d'échange.

D'autres devaient s'occuper de la pêche, ce puissant moyen d'alimentation, et la Garonne et ses affluents devaient leur fournir le poisson nécessaire pendant une partie de l'année.

Aussi, les objets trouvés à Pompejacum décèlent-ils une époque toute primitive, et ceux qui commencent à prendre les apparences d'une certaine civilisation les doivent-ils à la présence ou au contact des légions romaines.

Ces derniers objets prouvent encore, par leur rareté et leur complète destruction, combien les Gaulois résistèrent à la conquête.

Il semble, par les débris nombreux trouvés sur le plateau, que la résistance fut énergique jusqu'au renoncement du foyer, jusqu'à la mort; car tout y est saccagé, brisé, anéanti.

C'est donc dans l'époque primitive que nous devons nous reporter, et faire ressortir combien les tribus qui habitaient l'antique Aginnum différaient peu des tribus de la Polynésie, par leurs mœurs, leur état social, et peut-être leur religion.

Dans le haut Agenais, à Tournon, Péricard, Thézac, etc., les fouilles opérées dans les *toumbos* des *zayans* (les tombeaux des géants) ont donné pour résultat la présence simultanée des armes de silex, de jaspe et d'agate, avec celles de cailloux ou de bronze (1). Cette simultanéité s'explique par une période plus longue et plus récente, et puis par les échanges qui devaient se pratiquer entre peuples voisins. Tous ceux qui descendaient le Lot, devaient apporter les produits de l'industrie des Arvernes, plus avancés sans doute dans les industries guerrières, à cause des roches ignées dont ils disposaient.

Les cailloux de Pompejacum réunis aujourd'hui présentent

(1) Nous devons la majeure partie de ces armes à la libéralité de M. Loubatières aîné, de Tournon.

les types suivants, auxquels peut-être, plus tard, viendront se joindre d'autres types, si les fouilles se poursuivent toujours avec intelligence :

1° La conique pyramidale *(fig. 6)*;

2° La ronde ou discoïde *(fig. 2)*;

3° L'ovoïde *(fig. 3)*;

4° L'ellipsoïde;

5° La lancéolée *(fig. 5)*;

6° La malléoïde (forme des marteaux actuels) *(fig. 8)*.

En outre de ces formes typiques, il en est d'autres, travaillées, pour lesquelles nous établirons une subdivision :

1° Conique, biseautée à la base *(fig. 1)*;

2° *Id.*, biseautée sur plusieurs faces;

3° Discoïde, biseautée sur les côtés *(fig. 2)*.

Nous avons signalé déjà dans notre précédent Mémoire quel était le but des deux formes premières, et nous étions dans le vrai en ce qui concerne celles à haches ou coins. Quant à la forme discoïde, nous avons été obligé de changer d'opinion en présence des objets de comparaison que nous avons pu réunir, et lesquels nous ont mis à même de relier les prétendues pierres de fronde avec d'autres cailloux différents, mais possédant les mêmes caractères essentiels.

Pour ceux à cône tronqué et à base ou côtés polis en biseau, la destination présumée serait, selon M. Charvet [1], de servir d'armes d'attaque. Ces cailloux, pressés dans les mains, s'y maintiennent parfaitement au moyen des parties polies et anguleuses qui en facilitent la préhension, ne laissant saillir que la partie qui devait rencontrer le crâne, but toujours recherché dans cette sorte de pugilat entre ennemis mortels. Selon M. Christy, au contraire, ces cailloux ouvrés servaient à

[1] Marchand d'antiquités à Paris, auquel le Musée celtique doit la majeure partie des objets qui le composent.

tanner et à assouplir les peaux de bêtes destinées aux vêtements.

Nous nous rangerons à l'opinion du savant antiquaire anglais, car nous ne pouvons admettre qu'un peuple, quelque primitif qu'il soit, se soit servi de projectiles semblables, les ait patiemment polis, et cela dans le but de frapper à coups de poings armés, alors que le premier caillou venu, ou le bâton coupé au chêne, pouvait au moins autant, sinon mieux, lui servir de moyens défensifs ou agressifs.

Tout nous démontre, et même on peut en juger par analogie avec les peuples récemment étudiés sur nature, que ce qui a toujours prévalu est l'arme massue, c'est à dire celle qui, étant emmanchée, ou simplement faite d'une tige de bois dur, pouvait frapper l'ennemi de près ou à distance, dans les duels de tribu à tribu.

La plupart des armes recueillies sur tous les points du globe confirment cette opinion. Toutes les peuplades ont procédé de la même manière; et après la massue, le casse-tête et le taumahawk, sont arrivés la fronde, la zagaye et la lance; mais on ne retrouve pas partout l'arc et la flèche.

Les Nitiobriges, comme tous les Aborigènes des Gaules, devaient se vêtir d'abord avec les peaux des bêtes dont les forêts étaient alors peuplées. Leur mode de tannage devait être fort simple; et nous sommes très disposé à accepter l'opinion de M. Christy, qui serait celle du râclage et du massage, à l'aide des cailloux biseautés dont nous avons retrouvé les types à Belle-Vue. *(Fig. 1, 2.)*

Malheureusement, ce n'est que par induction qu'il est possible de procéder aujourd'hui; les sauvages de la Nouvelle-Calédonie n'ayant point de mammifères et allant tout nus, cette industrie est complètement ignorée dans leur archipel (1).

(1) Les seuls mammifères sont une espèce de rat et une grande chauve-souris du groupe des roussettes, avec le poil desquelles ils tressent les petites cordes d'ornements de leurs haches et des ceintures.

Les naturels de la Nouvelle-Zélande possèdent une variété de chien avec les peaux desquels ils fabriquaient les manteaux qui rendaient leur port si majestueux, au dire de d'Urville. Comment préparaient-ils ces peaux? C'est ce que nous n'avons pu savoir; mais il est présumable que c'est par les moyens élémentaires que nous signalons plus haut.

Quant à ce qui concerne l'ajustement des peaux, nous savons que la plupart des vêtements étaient cousus avec des fibres détachées des nerfs des mêmes animaux probablement. Ces coutures, épaisses, avaient besoin d'être fortement rabattues; et comme ce soin devait être l'apanage des femmes, elles devaient se servir de ces poinçons en quartzites appartenant au type lancéolé. *(Fig. 5.)*

Pour ces poinçons, nous avons remarqué qu'il y avait peu de préparation, et que, lorsque le galet présentait la forme voulue, on se contentait, la plupart du temps, d'en polir seulement une faible partie, laissant toutes les autres dans leur état brut.

Les aiguilles en os, et souvent en simples épines, servaient à former les trous par lesquels on passait la fibre ou le boyau destiné à relier les deux peaux. Ces aiguilles, dont nous avons vu plusieurs exemplaires, sont quelquefois percées au gros bout par un large trou; elles témoignent déjà d'un perfectionnement, et font pressentir la présence de filets semblables à ceux des Océaniens, tout à fait conformes aux nôtres actuels.

Le travail qui nous étonne le plus est celui de certains marteaux qui d'abord sont polis partout, et percés au centre d'un trou rond parfaitement symétrique. *(Fig. 9.)*

Quel moyen pouvaient donc employer les Gaulois pour perforer ainsi certaines roches dont la dureté est proverbiale, comme par exemple le jaspe, le jade, le porphyre, etc.?

En jugeant par analogie, nous savons que quelques peuplades, peu soucieuses du plus ou moins de temps à dépenser

exprimeut les sucs de certaines plantes, et à l'aide de cailloux pointus ou de fragments de coquille perlière ([1]), opèrent une sorte de rotation au moyen de deux morceaux de bois retenus par une corde enroulée qu'ils tirent simultanément de droite à gauche et de gauche à droite, comme un vilebrequin.

Nous avons vu plusieurs jaspes et porphyres, venant des îles Sandwich, perforés par ce procédé; mais ils étaient loin d'égaler en perfection les marteaux venant de l'Agenais, et dont M. Dulac père possède le plus beau ([2]). *(Fig. 9.)*

Il est en roche trapéenne, vert foncé, très régulier et poli, un peu arqué et tranchant aux deux extrémités. Le trou est au milieu, *parfaitement* arrondi, et les parois sont à peine rugueuses.

Celui que nous avons vu dans la collection de M. de Chasteigner en diffère peu; il est moins beau, sa taille est moindre et ses extrémités plus pointues et point tranchantes en biseau. La roche paraît être la même et le trou est parfaitement perforé.

Rien de parfait n'a été trouvé à Belle-Vue. Les galets à forme de marteau y sont fréquents sans doute; mais aucun n'est perforé, et rien n'indique positivement leur destination. *(Fig. 8.)*

Cependant, cette forme si nettement tranchée n'est pas là par l'effet du hasard, et il est fort possible qu'en premier lieu les Aborigènes de Pompejacum ne faisaient point tant de façons pour emmancher leurs marteaux, et qu'ils se contentaient de ligaturer une branche de chêne après l'avoir

([1]) *Meleagrina margaritifera,* Linné.

([2]) Trouvé près Puymirol, avec plusieurs haches en quartzite stratifiée, sous un rocher en caverne mis à jour par les carriers. Cette caverne contenait aussi quelques ossements de carnivores et de ruminants. Les haches et le marteau étaient emmanchés et ligaturés; mais ils tombèrent en poussière dès qu'on voulut les prendre.

fendue au milieu, sur place, comme ils le faisaient du reste pour les haches.

Quant aux projectiles, véritables pierres de fronde, on reconnaît facilement l'intention; mais ils offrent rarement la trace de la main de l'homme. *(Fig. 3.)*

Ce sont des cailloux oviformes, ordinairement rugueux, ne dépassant guère 45 millimètres de hauteur et 30 de diamètre. Leur agglomération près de l'ancien télégraphe nous avait frappé il y a bien longtemps; mais, persuadé que les cailloux discoïdes étaient les seuls destinés aux frondes, nous ne leur avions accordé qu'une médiocre attention.

Ainsi, à Pompejacum, nulle trace de silex. A la place de cette roche se trouvent de nombreux cailloux roulés, semblables à ceux que charrient les eaux de la Garonne; et chose à noter, c'est que, dans un rayon fort étendu, nous n'avons jamais aperçu ni entendu parler qu'on eût rencontré des silex ouvrés ou seulement ébauchés. Lusignan-le-Grand est la partie la plus rapprochée d'Agen où ait été trouvée une hache polie, cassée par moitié et dont il restait le tranchant, mais qui pouvait tout aussi bien appartenir à un caillou transporté qu'à une roche en place; car elle était faite d'un silex agate rosé, d'un grain remarquablement fin et fortement translucide. Les autres haches en silex et en jaspe ont surtout été trouvées dans le haut Agenais, et d'autres dans la partie ouest et sud-ouest.

Lors de l'exploitation des nombreuses carrières de calcaire destinées à la construction du Pont-Canal, en 1840, il me fut apporté de celle dite de la Rosière, près de Sérignac, plusieurs fragments de mâchoires d'animaux de races perdues, d'ossements divers, et de morceaux de pierres dures et de silex. Tous ces débris provenaient de deux cavernes mises à jour par les carriers; et je fus alors fortement étonné de trouver ainsi des objets qui devaient, selon les géologues, ne

point se trouver ensemble. Je réunis avec soin ces fragments si divers, me proposant de les étudier pour le travail que j'espérais pouvoir faire sur la paléontologie de l'Agenais.

J'ai recueilli, depuis cette époque, d'immenses documents pour la conchyliologie fossile; et amené, par les découvertes de MM. Boucher de Perthes, Lartet et Noulet, à reprendre mes études à propos de la contemporanéité de l'homme avec les grands pachydermes et les autres animaux de races disparues de nos contrées, j'ai pu constater que dans les cavernes de la Rosière, comme dans les tourbières de Saint-Acheul, les sépultures d'Aurignac et les grottes de l'Ariége, il se trouvait des indices certains de cette contemporanéité, et que ces indices devenaient des preuves, du moment qu'il était facile de vérifier, sur les os des ruminants enfouis, la trace des cassures faites de main d'homme, et surtout celle que laisse d'une manière indélébile le tranchant d'un instrument de pierre.

Plusieurs de ces os, fendus dans leur longueur, attestaient aussi l'intention évidente d'en extraire la moelle, substance essentiellement du goût de tous les peuples chasseurs (1).

Nous avons eu des grottes de la Rosière une petite hache en silex rose opaque, un fragment postérieur d'une autre, jaune, et un silex de même couleur, fort ébréché, mais affectant assez bien la forme d'une lance.

Les ossements appartenaient aux genres ours, chat, cheval, chien, bœuf et cerf. Ils étaient accompagnés, la plupart, de dents incisives et molaires, passées quelques-unes à l'état spathique et même à celui de turquoise, mais cependant parfaitement reconnaissables et caractérisées.

(1) Tous les peuples de la Polynésie se montrent friands de la moelle des animaux et des hommes. La cervelle d'un vaincu devient le régal des chefs, qui la mangent dans le crâne encore chaud, avec des fruits du bananier.

Il résulte donc de nos observations au sujet des objets celtiques ou dits celtiques des environs d'Agen, qu'ils ne se montrent que sur un faible rayon et à l'état de cailloux plus ou moins ouvrés;

Que l'absence de noyaux siliceux dans les calcaires d'eau douce qui constituent les roches solides de la zone dont nous parlons, explique surabondamment le choix qui en a été fait;

Que le travail de ces mêmes cailloux est identique avec celui des habitants actuels de l'Océanie, et que les commencements de nos prédécesseurs ont été les mêmes que ceux de ces peuplades;

Que les guerres devaient dans le principe, comme aujourd'hui, avoir un but de dépossession et de violences; que ces violences pouvaient bien aussi être le résultat de la faim, et que cette faim devait amener à l'anthropophagie;

Enfin, qu'évidemment il y a eu des peuplades coexistantes avec les grands ruminants et les pachydermes de races aujourd'hui disparues [1].

[1] Ce Mémoire était sous presse au moment où se révélait encore une fois le fait de la présence de l'homme avec des hachettes polies. Nous avons pu lire les remarquables Rapports de MM. Milne-Edwards et de Quatrefages, au sujet de la découverte de la mâchoire humaine de Moulin-Quignon, trouvée par M. Boucher de Perthes. M. le marquis de Vibraye avait depuis longtemps signalé un fait analogue.

# NOTE SUPPLÉMENTAIRE.

Une excursion, que nous avons faite en juillet 1862 avec MM. Drouyn père et fils, Émile Lalanne et de Puyferrat, est venue confirmer à nouveau l'opinion que nous avions émise au sujet de la position stratégique de Belle-Vue.

En effet, le promontoire de Cubzac, quoique moins élevé, est placé dans les mêmes conditions topographiques.

Commandant la rive droite de la Dordogne, au sud-ouest, et le passage des deux vallées de l'est et du nord, on dirait que les mêmes peuples ont présidé au choix des deux emplacements que, plus tard, les Romains et les divers peuples envahisseurs, crurent devoir fortifier aussi; car tous y ont laissé, plus ou moins, des traces de leur passage, depuis les objets les plus élémentaires jusqu'aux plus perfectionnés.

Ici, par exemple, nulle trace de cailloux ouvrés, et pour cause; mais en revanche la terre est littéralement envahie par des débris de silex où la main de l'homme se révèle toujours.

La plupart de ces débris affectent les diverses formes de flèches, mais abandonnées après un premier travail, et inachevées.

M. Leo Drouyn put y recueillir cependant une hachette polie, en silex pyromaque, fortement endommagée sur toutes ses faces, et une flèche presque entière.

Nous trouvâmes également de nombreux fragments de poteries appartenant à une époque plus industrieuse, comme ceux de Pompejacum, et probablement à celle nommée Gallo-romaine.

Ces poteries étaient souvent empâtées dans une argile noirâtre, pétrie de charbon de bois.

Plus bas, et sur la rive gauche de la Dordogne, nous reconnûmes l'ancienne voie romaine, nommée dans le pays *Chemin de la vie* (de *via*, voie), édifiée sur les marécages au moyen de pieux en chêne fichés perpendiculairement, recouverts par des poutrelles horizontales, sur lesquelles est amoncelée une couche épaisse de gravier (1). Là encore s'est révélée la présence des silex ouvrés ayant la forme de ceux dits *couteaux* (2).

Quant à des flèches intactes et terminées, nous n'en avons point rencontré pendant notre excursion : toutes celles que possède M. Émile Lalanne viennent des landes du Porge, et surtout du Temple, où les paysans les gardent dans leurs maisons pour se préserver de la foudre, d'où, disent-ils, elles viennent; ce qui n'empêche que l'appât de quelque monnaie les fait s'en dessaisir promptement (3).

Toutes ces flèches sont parfaites et d'un travail exquis. Ce travail diffère pourtant beaucoup, et la forme se ressent de la fantaisie des artistes.

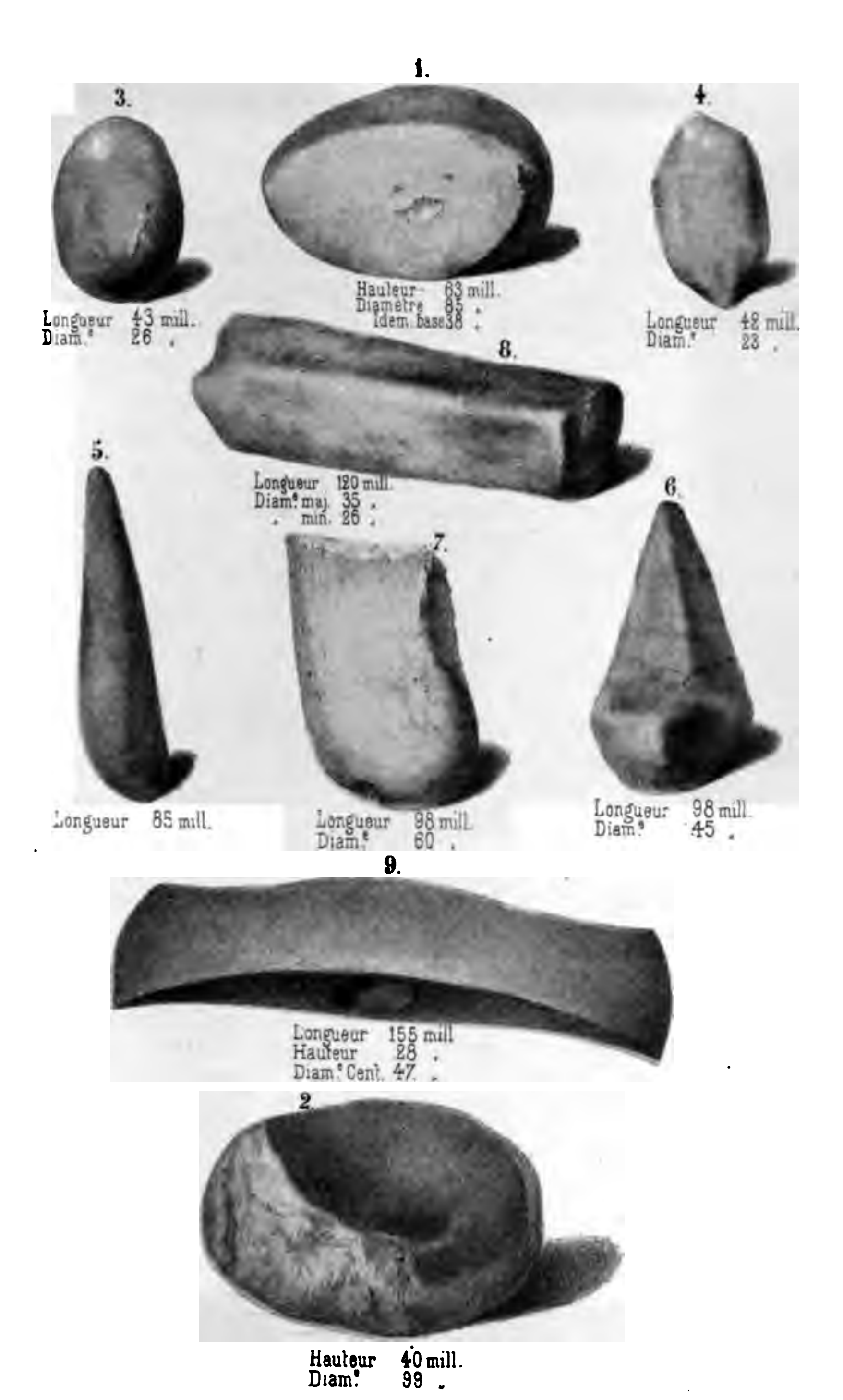
Les unes sont tout à fait en fer de lance, d'autres sont presque losangiques et très épaisses au centre, d'autres ont la queue d'aronde aiguë de la véritable flèche, et d'autres enfin ont les ailerons très élargis vers la base.

(1) M. le Dr Strobel a découvert à Castione (Piémont) un pilotis analogue.

(2) M. Leo Drouyn se propose de publier les dessins qu'il a faits sur place, avec des notes à l'appui.

(3) Au Temple et au Porge, la légende dit que ces flèches, ou plutôt pierres de foudre, viennent des pointes du tonnerre; qu'elles s'enfoncent à 9 pieds sous terre, d'où les orages et la main de l'homme les fait surgir. Au Teich, à Mestras et à Gujan, tout en adoptant cette version, on les dit revenir d'elles-mêmes d'un pied chaque année, et qu'au bout de la neuvième elles se retrouvent inévitablement sur le sol.

Bordeaux, janvier 1863.




Hauteur 40 mill.
Diam.e 99 .

UYN DEL.T

LITH. G. CHARIOL, BORD

## CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

# L'HISTOIRE DE LA PROSE FRANÇAISE

DEPUIS L'ÉPOQUE DE SES PREMIERS ESSAIS, JUSQU'AU SIÈCLE DE LOUIS XIV

PAR M. ROUX

---

MESSIEURS,

C'est surtout la perfection de sa prose qui donne à une langue l'empire et l'universalité. La France a été sans doute féconde en grands poètes, puissants sur les imaginations et sur les cœurs, et dont les chefs-d'œuvre sont partout adorés, comme les types éternels et les modèles irréprochables du bon goût dans l'inspiration et de la régularité dans le génie; mais c'est principalement par ses grands prosateurs qu'elle a régné sur la société moderne et transformé le monde européen. Il peut donc y avoir un patriotique intérêt à faire ressortir, chez nos prosateurs les plus remarquables du Moyen Age, du XVI[e] siècle et de la première moitié du XVII[e], les qualités natives, les acquisitions et les progrès successifs par lesquels la prose française est devenue la langue usuelle de l'Europe et l'organe dominant de la civilisation moderne. C'est cette vérification que je me propose de faire sommairement aujourd'hui, en indiquant les phases principales de

la formation et du développement de la prose française, depuis ses plus anciens monuments, jusqu'à l'époque de sa fixation, jusqu'au moment où, en sortant des mains de Descartes et de Pascal, elle a enfin la solidité et la dignité d'une langue, et est assez forte pour rester une et identique, sous les formes les plus diverses du talent.

Signalons d'abord ce génie clair et méthodique, cette syntaxe régulière et ferme qui est la vertu première de notre prose, et qui, même dans ses plus incultes essais, présage sa prodigieuse fortune.

Ce mérite paraît déjà sensible dans l'héroïque et naïf récit de Villehardouin, qui marque, dans notre littérature, le passage de l'épopée à l'histoire, de la chronique latine à la chronique écrite en langue vulgaire, et dont la prose mâle et simplement pittoresque, mais avec rudesse et raideur, conserve quelque chose de la symétrie obligée du vers, en même temps que le ton, les tours et les formules épiques des *Chansons de Geste*.

Dans la spirituelle et touchante narration de Joinville, dans sa langue gracieuse, agile, familière, la prose offre un progrès déjà remarquable d'aisance, de précision et de justesse.

Ce charme de naturel, de naïveté, d'abandon, cet art de conter avec une imagination douce et légère, de peindre même avec de vives couleurs, dans une langue de plus en plus claire et facile, et d'exprimer, avec une ingénuité aimable et piquante, l'enjouement de l'esprit et la candeur ou les délicatesses du sentiment, on le retrouve dans la *Chronique* de Froissart, qui ferme avec éclat le Moyen Age, comme dans les romans en prose du XIV$^{e}$ et du XV$^{e}$ siècle, qui faisaient le passe-temps de tout ce qui lisait en Europe.

Ainsi, dans ce premier âge de notre littérature, la Prose,

fidèle à la construction directe et régulière, souple, colorée, gracieuse dans la simplicité de récits variés, avait déjà, comme langue narrative et descriptive, le privilége de plaire à tous les peuples, et avait atteint même, sous ce rapport, une perfection relative.

Mais elle manquait encore de la force, de la gravité et de l'élévation que réclament les sujets sérieux, malgré les efforts de quelques écrivains lettrés, Christine de Pisan, Alain Chartier, Georges Chastelain, pour y naturaliser la noble élégance et le tour oratoire des historiens latins; malgré quelques traits de naïve éloquence qui animent et passionnent çà et là leur emphatique érudition et leur solennité factice.

La langue de la chronique et du conte était faite : celle des idées, celle de la philosophie et de l'histoire était à faire.

Elle s'annonce dans les judicieux Mémoires de Commines, dont le style simple et net, quoique peu arrêté, unit à la bonhomie conteuse de ses devanciers une gravité pleine de sens. Avec Commines, le sérieux pénètre dans l'histoire, et la pensée dans la prose.

On est à l'entrée des temps modernes.

C'est du XVI[e] siècle que date la vigoureuse et rapide croissance de la prose française. C'est dans ce siècle, si puissamment original sous la double impulsion de la Renaissance et de la Réforme, si grand, dans l'histoire de la pensée, par l'élan des esprits et par l'universalité des tentatives, que grandit et se fortifie notre prose, qui, au sortir de cette orageuse et féconde époque, sera bien plus près de la perfection que la poésie.

Elle échappe, en effet, aux aventureuses expériences, aux violentes innovations, au zèle malentendu des réformateurs de la versification et de la langue poétique. Elle ne subit pas,

du moins au même degré que la poésie, ce travestissement grec, latin, italien, dont s'était éprise l'école de Ronsard. Influences antiques, influences étrangères y agissent, sans l'étouffer, sur la sève vigoureuse et la native liberté du génie national. Elle développe, dans l'imitation déjà intelligente de l'antiquité et au sein de la vie active, dans les controverses religieuses, dans la polémique des partis, son mérite originel de clarté et de précision, en y joignant celui de la force et de la profondeur.

Calvin l'approprie à la discussion dogmatique, et, dans son style net, austère, correct, lui donne énergie, gravité et méthode.

Rabelais l'assouplit à ses plus folles imaginations comme à ses plus saines pensées, et dans son style si vif, si abondant, l'enrichit de termes et de tours ingénieusement dérobés au grec et au latin.

Dans l'*Illustration de la langue française,* par Joachim Dubellay, elle anime de la chaleur des mouvements oratoires l'expression, déjà brillante et variée, des idées de l'ordre littéraire.

Chez Amyot, par un heureux commerce, elle paie à Plutarque en naïveté, ce qu'elle lui emprunte de noblesse, d'élégance et d'harmonie, en se l'assimilant dans des tours simples et justes, dans des expressions pittoresques, dans de faciles et douces périodes.

Dans les *Lettres* et les *Recherches* de Pasquier, elle exprime avec une gracieuse aisance et une spirituelle simplicité le civisme élevé du Français et le patriotisme de l'érudit.

La Boétie, par l'éloquente diatribe du *Contre un,* y francise l'imagination véhémente et l'accent passionné de la tribune antique.

Elle a tour à tour grâce, éclat, naïveté, force, éloquence, dans cette langue de Montaigne, féconde, comme son génie,

en piquants contrastes, nuancée de gravité et d'enjouement, de sensibilité et de raison, de bon sens et de fantaisie, docile à toutes les ondulations de sa pensée, et à laquelle il ne manque plus que le souci de la correction et de l'art.

Elle a vivacité, naturel, souplesse, énergie, dans ces nombreux Mémoires écrits sous la dictée des événements et des passions du jour, et surtout dans le chef-d'œuvre des pamphlets politiques du XVI[e] siècle, dans cette *satire ménippée,* monument de bonne langue et de bonne éloquence.

Elle gagne encore en lucidité et en esprit de méthode dans la diction grave, ferme et saine de Charron, et dans la candeur aimable, la grâce onctueuse et le coloris pittoresque du style de saint François de Sales.

Au terme de cette période d'accroissement, la prose française est, ce semble, en possession de toutes les qualités qu'il lui sera donné d'avoir; elle a des expressions et des tours pour tous les ordres d'idées; elle offre des modèles de la vraie langue, toute nourrie des beautés des anciens, dans la libre effusion du génie moderne. Mais elle est encore sans règles, sans lois fixes : il lui manque cette égalité et cette suite, ce style soutenu et ce fini qui marquent les idiomes classiques.

Il reste à préciser et à fixer ce qu'elle a encore d'indécis et de flottant; à la rendre identique du Nord au Midi, d'une province à l'autre; à tempérer l'indépendance absolue, anarchique peut-être, du génie individuel, par l'adoption d'un art officiel, d'une règle commune, d'un type général de pureté et d'élégance, qui n'exclue pas les diversités originales, mais discipline, sans la paralyser, la puissance personnelle de l'écrivain. Il reste à achever théoriquement l'œuvre faite jusque-là de verve et d'instinct; à ériger en loi, en pratique habituelle, tous les progrès accomplis de correction, de

convenance et d'harmonie; à constituer l'unité de la langue et du goût; à former avec solidité le fonds sur lequel s'élèveront les chefs-d'œuvre.

C'est la tâche accomplie, dans la période qu'on peut appeler de fixation, par Balzac, le véritable organisateur de notre prose; par les Patru, les Vaugelas, les d'Ablancourt, ces industrieux artisans du beau langage, ces vigilants censeurs de la diction, qui ont préparé pour le génie un idiome aussi harmonieux que pur.

Ils reconnaissent et classent toutes les richesses acquises à notre prose; ils y maintiennent sans interruption le choix et la propriété des termes, la justesse et la variété des tours, l'élégance, la dignité, le charme du nombre; ils combinent dans un parfait ensemble les qualités qui brillaient déjà chez les grands prosateurs du XVI[e] siècle, et les offrent avec une suite et une continuité dont il n'y avait pas d'exemple. Ils font passer la souveraineté des écrivains à la langue. Dès lors, il cesse d'y avoir autant de dialectes que d'auteurs; il y a une prose vraiment française, dont les caractères et les mérites essentiels devront se retrouver dans la diversité inévitable des talents et des œuvres, et qui a en même temps la flexibilité nécessaire pour varier les formes de la perfection et l'expression du génie.

Ces judicieux travaux pour constituer le fonds du langage, ordonner le style et faire contracter aux esprits des habitudes de correction et de justesse, sont consacrés par la fondation de l'Académie française, cour suprême de la langue, établie pour légitimer l'empire de l'usage et en redresser les erreurs.

Ils sont favorisés aussi par l'élégante causerie des salons et du grand monde, qui communique aux écrits un ton exquis de grâce et d'urbanité, de sensibilité et d'enjouement, tandis que, dans les *Lettres* de Voiture, la phrase acquiert des qualités nouvelles de souplesse et d'agilité.

La langue, selon l'expression d'un contemporain, se trouve maintenant capable de style. Elle a atteint la perfection que donne la consistance. C'est au génie d'animer cette régularité, devenue pour lui une ressource et un devoir.

La maturité de la prose est signalée en effet par un chef-d'œuvre qui est un des grands événements de la pensée humaine. Descartes écrit son *Discours sur la Méthode,* dans un style constamment solide et lumineux, naïf et fort, comme le bon sens dont il est l'organe, modèle accompli de la simplicité et de la noblesse qui conviennent à la déduction philosophique.

Vingt ans encore, et Pascal couronne et consacre tous les progrès de la prose française par cette diction nette, vive, concise, qui achève de dénouer la langue quelque peu empêchée encore, même chez Descartes, dans les longueurs et l'enchevêtrement de la phrase du XVI[e] siècle. Ce style de Pascal, si ferme, si pittoresque, si heureusement formé d'esprit, d'imagination et de raison, inaugure dans sa beauté suprême la bonne et admirable prose du XVII[e] siècle, et tous ces chefs-d'œuvre que semble colorer un reflet du beau et du bien absolu.

Ainsi s'est faite et perfectionnée de siècle en siècle cette prose française, où les qualités de l'esprit et du cœur, du raisonnement et de l'imagination, se combinent dans un si juste tempérament; cette prose si éclatante et si simple, si hardie et si régulière, si forte et si souple, adoptée depuis deux siècles en Europe, comme l'expression la plus parfaite et l'instrument le plus efficace du progrès intellectuel et moral des nations.

---

DE

# L'HISTOIRE A NOTRE ÉPOQUE

PAR M. J. DUBOUL

---

## I

En suivant d'un regard attentif le mouvement scientifique de notre époque, aucun esprit éclairé n'en saurait méconnaître le caractère. Soutenir que les sciences ne progressent pas depuis bien des années et qu'elles n'ont pas fait, même sous nos yeux, de magnifiques conquêtes, serait une de ces folies dont heureusement peu de personnes sont capables. D'un autre côté, on peut remarquer sans peine, dans la nature de ce progrès, un trait qui suffirait à lui seul pour le faire prendre au sérieux : c'est qu'il est continu; c'est que, dans sa marche en avant, aucune défaillance, aucun pas en arrière ne fait douter ou n'éloigne du but poursuivi.

Assurément, toutes les découvertes n'ont pas la même valeur; les unes sont réellement grandes et fécondes, les autres se présentent à nous dans de plus modestes proportions; mais toutes témoignent d'une persévérance et d'une foi qui sont la marque d'une véritable force et d'une incontestable fécondité.

Si maintenant nous cessons de considérer la science pour jeter un regard sur l'ensemble de notre littérature, nous serons frappés d'un tout autre spectacle. Depuis une vingtaine d'années, elle est atteinte, malgré le bruit qu'elle fait, d'une décadence contre laquelle nous ne la voyons pas même essayer de réagir.

Bien des personnes, nous le savons, ne seraient pas disposées à reconnaître cette vérité. Nous ne la croyons pas moins sûrement établie pour tous ceux que leurs études ont rendus compétents en matière de littérature, en fait de style, d'imagination et de goût.

Nous faisons abstraction de la valeur des opinions politiques, philosophiques et religieuses en elles-mêmes. Nous considérons la littérature dans ses rapports avec toutes les idées vraies ou fausses. Nous ne disons pas : la lassitude, l'effort stérile, la décadence, sont dans tel ou tel camp, dans le langage et les manifestes de tel ou tel parti; non, nous constatons avec tristesse que la décadence est partout.

## II

Pendant les dernières années de la Restauration, comme pendant les premières années du règne de Louis-Philippe, la littérature en France a jeté le plus vif éclat. Au théâtre, des tentatives très hardies, des essais qui ne péchaient certainement pas par le manque de sève et de force; dans le roman, des compositions d'un rare mérite; dans la poésie lyrique, des chefs-d'œuvre que nous avons le droit de citer avec orgueil, voilà ce que nous apercevons tout d'abord quand nous portons nos regards en arrière. Aujourd'hui, le spectacle a bien changé. Nous ne parlons pas de la comédie, qui semble être devenue impossible au théâtre, peut-être

parce qu'on la rencontre partout dans la société; mais le drame a perdu tout ce qu'il avait de vigoureux et d'original pour revêtir la déclamation banale et la ridicule emphase du mélodrame des plus mauvais jours. Seules, les pièces dites de genre sont encore supportables. Le roman n'est plus que l'ombre de lui-même, ombre agrandie, ombre amplifiée, comme il arrive toujours des fantômes. Quant à la poésie lyrique, ceux qui l'ont cultivée depuis Lamartine et Victor Hugo sont, par rapport à ces deux grands maîtres, ce qu'est une taupinière comparée au Mont-Blanc.

On a laborieusement essayé d'imiter Alfred de Musset; mais ce charmant poète est resté inimitable pour ses innombrables et trop malheureux disciples. Ils lui ont pris des rimes douteuses, des enjambements médiocrement harmonieux, la désinvolture, quelquefois bizarre à force de vouloir être cavalière, de sa versification. Ils lui ont laissé toute sa verve, toute son inspiration, tout son vif et frais coloris. En s'efforçant de puiser à sa palette, ils semblent en avoir fait disparaître comme par enchantement les riches et délicates couleurs, pour les remplacer par de la brume quand ce n'est pas par une impénétrable nuit.

## III

Une seule branche de notre littérature fait exception, et semble se développer à part avec une vigueur que personne ne conteste : nous voulons parler de l'histoire. Mais ici la question est complexe, et nous devons nous efforcer d'abord de la bien poser. Ce sera le plus sûr moyen de la discuter avec fruit dans les pages qui vont suivre.

L'histoire est à la fois une œuvre de science et une œuvre d'art. Elle exige non seulement l'étude minutieuse, la

connaissance exacte des faits, mais encore la faculté de les exposer de la manière la plus claire et la plus intéressante, la plus littéraire en un mot.

Sans aller plus loin, et cette définition admise, ne serait-il pas possible de comprendre que l'histoire fût aujourd'hui en progrès et en décadence? En progrès, comme œuvre de science, de recherche exacte et d'érudition; en décadence, au contraire, comme œuvre d'art?

C'est ce que nous voudrions essayer de montrer.

## IV

Nous avons soumis le passé aux plus minutieuses investigations. Il n'est guère de coin dans nos archives qui n'ait été fouillé, exploré par des regards avides d'y faire une trouvaille quelconque. On a secoué sans pitié la poussière qui recouvrait une effrayante masse de manuscrits. Des sources cachées ont été découvertes, et l'histoire contemporaine y a largement puisé. Nous possédons sur les faits principaux, comme sur les faits secondaires, des renseignements aussi variés que nombreux, des matériaux d'une inépuisable richesse. Nous connaissons, jusque dans les moindres détails, la vie de la plupart des personnages qui passent sous nos yeux. Nous savons le jour, l'heure, la minute de leur naissance et de leur mort; des actions grandes ou petites, éclatantes ou obscures, auxquelles ils ont attaché leurs noms. Il est incontestable qu'à aucune époque l'érudition historique n'a été aussi active, aussi ardente dans ses recherches. Elle n'a rien oublié, rien négligé. A mesure que les matériaux sont devenus plus nombreux, et que les sociétés, dans leurs évolutions progressives, se sont éloignées de leur berceau, on a senti la nécessité de mieux classer les faits pour ne pas les

confondre, et, par consequent, de les étudier avec une plus scrupuleuse attention pour arriver à se les représenter avec leur physionomie et leurs traits distinctifs.

Sous ce rapport donc, l'histoire contemporaine laisse bien peu de chose à désirer. Elle a su mettre à profit, pour son propre compte, la méthode à laquelle nos sciences doivent les progrès qu'elles ont faits et qu'elles font tous les jours. L'historien observe, analyse, compare. Il se garde bien de s'arrêter à la seule apparence des phénomènes; il en cherche la nature; il en poursuit la véritable explication, tantôt par l'étude approfondie de ces lois générales qui ne règlent pas seulement les mouvements des astres, tantôt par ces hypothèses quelquefois si fécondes, quand elles ne sont pas contredites par les faits.

Ce n'est pas tout : on a dit de la comédie qu'elle est le miroir de la vie humaine; on doit en dire autant de l'histoire. Il faut qu'elle nous représente la vie des sociétés; en d'autres termes, la vie de l'homme, avec les mobiles, les passions qui la mettent en mouvement, l'agitent, la troublent, nous font accomplir tantôt d'admirables choses, tantôt de grandes fautes et de grands crimes. L'œuvre est belle, mais elle est difficile. Beaucoup l'ont tentée; peu, chez les modernes surtout, ont eu la chance d'y réussir.

Ici, nous sommes au cœur de notre sujet, et nous avons besoin d'insister sur la difficulté que nous avons signalée. Il est nécessaire que nous essayions de la faire bien comprendre.

## V

Lorsqu'on n'a observé que des animaux empaillés, conservés dans de l'esprit de vin ou réduits à l'état de squelettes; lorsqu'on n'a étudié les secrets de la nature et les mystères

de la vie que dans les collections et les musées d'histoire naturelle, on peut être un fort anatomiste, on peut savoir bien des choses, mais on en ignore nécessairement une foule d'autres. Les plus parfaites dissections, les plus profondes études anatomiques, ne nous laissent pas même soupçonner une infinité de merveilles que l'observation très attentive des êtres vivants peut seule nous découvrir peu à peu. Rien ne vaut ces bonnes fortunes qui consistent à prendre, comme on dit, la nature sur le fait, et qui échappent toujours aux distraits comme aux indifférents.

Ce n'est pas non plus dans les cimetières qu'il faut aller pour étudier la vie humaine. On y apprend tout au plus comment elle finit. On peut y peser le peu de cendre qu'elle laisse après elle, s'étonner des vanités dont elle s'y entoure encore; mais qui prétendrait savoir au juste ce qu'ont été tous ces morts, rien qu'à la seule inspection de leurs restes? Qui oserait écrire leur histoire, d'après les épitaphes si souvent menteuses dont leurs tombeaux sont décorés, ou d'après les panégyriques de leurs complaisants, mais trop peu sincères amis?

Le véritable observateur, celui qui sait voir parce qu'il sait regarder, comparer et réfléchir, parvient plus d'une fois à comprendre le passé par le présent. Tout en tenant compte de la différence des époques, des mœurs, des idées, il s'explique les hommes d'autrefois comme les hommes d'aujourd'hui, par l'étude incessante de l'homme, qui reste au fond toujours le même, malgré les influences diverses et les modifications de toute nature qu'il subit.

## VI

Comme il ne suffit pas d'étudier l'anatomie des animaux et des plantes pour apprendre sérieusement l'histoire natu-

relle; comme il est nécessaire, pour arriver à les bien connaître, d'observer leurs habitudes, leurs instincts, leur manière d'être dans les différentes périodes de leur existence; de même, une époque, une société, ne nous est pas complètement connue quand on ne nous en montre que ce qu'on pourrait en appeler l'anatomie, la charpente, la physionomie et les mouvements extérieurs.

Je suppose les faits bien éclaircis, bien classés, bien étiquetés. L'historien a puisé aux sources les plus pures en même temps que les plus abondantes. Il m'offre un tableau dans lequel les figures sont d'un dessin correct et d'une irréprochable vérité de costume; il a convenablement distribué ses jours et ses ombres. Que lui manque-t-il donc, et pourquoi ne me touche-t-il point? Il lui manque la passion, la vie, ce souffle mystérieux, mais irrésistible, qui s'exhale d'un livre ou d'une peinture pour remuer les cœurs et les entraîner après lui. Ses portraits sont ressemblants, je n'en doute pas; mais je m'aperçois trop que ce ne sont que des portraits. Son drame est bien composé; les scènes en sont bien agencées, bien déduites les unes des autres; mais je n'ai sous les yeux que des acteurs interprétant leurs rôles avec plus ou moins d'art; les personnages réels sont restés dans la coulisse, ou plutôt, quand je demande la résurrection du passé, on ne m'en donne que le procès-verbal.

Ici, en effet, l'érudition et la mémoire ne suffisent pas; il est nécessaire qu'un autre élément et qu'une autre faculté interviennent. La mémoire et l'érudition rappellent et recueillent les faits, s'efforcent de mettre chaque personnage à sa place et chaque événement à sa date. L'imagination seule est assez puissante pour ressusciter le passé. Dans cette vallée de Josaphat où les cendres des générations se sont accumulées, elle fait l'office de la trompette du jugement dernier; elle réveille et ranime tous ces morts. Alors l'historien

n'est plus dans un cimetière, entouré de tombes muettes et d'épitaphes menteuses. Ces pierres et ces ossements ont disparu, pour faire place à des vivants qui recommencent leur existence d'autrefois. L'imagination fait plus que reproduire leurs traits et leurs costumes, elle les remet en scène pour les faire agir et parler.

## VII

L'imagination est donc une faculté nécessaire à l'historien; là où elle s'affaiblit, l'histoire s'amoindrit et se décolore; là où elle manque totalement, l'histoire n'est plus possible; j'entends l'histoire véritable, telle que l'ont toujours écrite les maîtres, telle qu'elle doit être pour émouvoir les hommes en même temps qu'elle les instruit.

Eh bien! l'imagination est précisément celle d'entre toutes nos facultés qui s'est le plus affaiblie, le plus obscurcie depuis quelques années. De là ce qu'il y a de froid, de terne, de prosaïque en un mot dans la poésie du jour. Il semble que nous ayons perdu le pouvoir de nous élever au dessus des réalités présentes, de franchir les bornes de l'horizon qui nous emprisonne. Quand nous le possédons par hasard, nous n'en usons que pour nous égarer; l'hallucination a pris la place de l'imagination, et ce simple fait explique bien des choses.

Dans notre littérature historique actuelle, comme dans notre poésie, l'imagination fait généralement défaut. Je dis *généralement,* car je suis loin de ne pas tenir compte des exceptions.

Dans l'*Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands* et dans les *Récits des temps mérovingiens,* d'Augustin Thierry; dans les premiers volumes de l'*Histoire*

*de France,* de Michelet; dans les pages magistrales qu'Edgard Quinet a consacrées à la campagne de 1815, il y a mieux qu'une profonde érudition, il y a plus que la connaissance exacte des faits, il y a de l'imagination. Et qu'on le remarque bien, nous n'entendons pas parler ici de cette imagination malade qui perd toujours le sentiment de la réalité au point de la confondre avec les fantômes qu'elle crée, mais de cette faculté féconde, active, originale, qui met en relief tout ce qu'elle touche et fait revivre le passé au lieu de le raconter froidement.

## VIII

Dans la littérature ancienne, c'est un des plus grands charmes de l'histoire que la vivacité et la fraîcheur d'imagination dont elle porte l'empreinte. Si l'on voulait me passer l'expression, je dirais qu'il n'y a pas de manière plus vivante que celle d'Hérodote. Je sais bien qu'on a reproché à ce merveilleux conteur de nous avoir transmis, un peu pêle-mêle, l'erreur et la vérité; des faits exacts et des récits de pure fantaisie; je n'ignore pas non plus qu'en maintes circonstances la science moderne lui a donné raison contre ceux qui avaient mis en doute sa véracité; que plus d'une de ses assertions, traitée d'abord de chimérique, a été confirmée par des observateurs à la fois moins prévenus et mieux instruits. Mais sans entrer dans un débat d'ailleurs très intéressant, je ne considère ici que la façon dont Hérodote écrit l'histoire, en ce qui touche les faits bien avérés ou que du moins on ne lui conteste pas. Quelle vie et quel coloris dans ses tableaux! Quel art consommé dans la mise en scène, et comme ces divers épisodes concourent tous à captiver l'attention du lecteur!

C'est l'imagination de l'auteur qui produit cette merveille

de ressusciter le passé dont il nous fait la peinture, si bien qu'il nous semble vivre au milieu des hommes qu'il a évoqués. Comprise de cette manière, l'histoire est animée comme l'épopée. Elle nous instruit d'autant plus, qu'elle ne cesse de nous intéresser, et que ses récits ont trop de vie pour ne pas se graver profondément dans notre souvenir.

Nous pourrions dire des autres grands historiens grecs et romains ce que nous avons dit d'Hérodote; ils sont tous doués d'imagination, et c'est ce qui leur a permis d'écrire les chefs-d'œuvre que nous ne nous lassons pas d'admirer.

## IX

Maintenant, si nous nous demandons pourquoi l'imagination est devenue aussi rare, nous nous trouverons en présence d'un certain nombre de causes qui agissent sur cette précieuse faculté, de manière tantôt à l'affaiblir, tantôt à la tarir dans sa source. Nous ne pouvons songer à les indiquer toutes dans cette rapide esquisse; nous en mentionnerons seulement quelques-unes.

Les faits, ainsi que nous l'avons déjà dit, ne nous manquent pas; tous les jours nous en découvrons de nouveaux; à chaque pas que nous faisons, nous grossissons notre gerbe, si bien que, sous ce rapport, nos richesses, déjà considérables, ne cessent de s'accroître à vue d'œil.

Mais cette abondance de faits, cette masse d'observations, ces matériaux de tous genres, parmi lesquels d'infiniment petits détails occupent une place de plus en plus grande, n'est-ce pas précisément ce qui pèse sur l'imagination, ce qui alourdit son vol au point de faire craindre qu'elle n'ait tout à fait perdu ses ailes? Serait-elle destinée à s'amoindrir et à s'effacer, à mesure que le champ de la mémoire

s'agrandit et que les acquisitions de cette dernière faculté se multiplient?

Encore une fois, nous ne faisons qu'indiquer ces questions, sans prétendre les approfondir et sans songer à les résoudre, notre sujet ne l'exigeant pas. Remarquons seulement avec quel éclat et quelle fraîcheur l'imagination s'épanouit pendant l'enfance de l'homme comme pendant celle des sociétés. Il semble qu'alors l'âme n'ayant rien à regarder en arrière, dans les brumes d'un passé qui n'existe pas encore pour elle, s'élance de rêve en rêve à la poursuite de tous les nuages que l'aube fait resplendir à l'horizon. Alors aussi, dans cette plénitude de vie et de sève qui ne demande qu'à s'épancher au dehors, l'imagination est douée d'une merveilleuse force créatrice; aucune difficulté ne l'étonne, aucun obstacle ne l'effraie, aucune règle ne pèse sur sa libre fantaisie. Elle donne un corps splendide à ce qu'il y a de plus fugitif, de plus impalpable, de plus éthéré dans notre esprit.

## X

En admettant que les ouvrages historiques actuels laissassent seulement à désirer sous le rapport de l'imagination, l'éclipse ou l'absence de cette faculté dans une portion aussi considérable de notre littérature y ferait déjà un bien grand vide. Mais ce n'est pas tout : nous avons d'autres défauts, d'autres lacunes à signaler, et en les énumérant, nous montrerons de plus en plus que l'histoire, évidemment en progrès comme œuvre scientifique, est au contraire entrée, comme œuvre d'art, dans une période de décadence.

Il y a d'abord un don, une qualité qui est indispensable à l'historien, et dont rien ne saurait tenir lieu : je veux parler de l'art de conter. Cet art est infiniment rare, et même, parmi

les maîtres, peu le possèdent. Sans nous occuper ici des anciens, qui sont de si admirables conteurs, nous possédons dans notre langue quelques ouvrages où le charme du récit est porté bien loin. On peut signaler, sous ce rapport, les *Mémoires de Saint-Simon*, l'*Histoire de Charles XII*, de Voltaire; les *Révolutions de Suède* et les *Révolutions de Portugal*, de Vertot. La lecture de ces livres, véritables modèles de narration, procurera toujours d'exquises jouissances aux personnes qui n'auront pas perdu l'intelligence et le goût du bon style.

Dans la littérature historique contemporaine, nous serions bien embarrassé pour signaler un ouvrage entier où l'art du récit ait été porté jusqu'à la perfection. Des pages, des chapitres même, dans Thierry et dans Michelet, c'est à peu près tout ce que nous aurions à glaner. Ailleurs, nous trouverions des qualités diverses et très saillantes, d'éloquents passages, des peintures qui ne manquent ni de relief, ni de couleur; mais il est ici question de l'art du récit, et il faut bien le reconnaître, ce n'est pas sous ce rapport que brillent nos historiens actuels.

## XI

Si nos historiens manquent, pour la plupart, de grâce et de charme, de naturel et de mouvement dans leurs récits, ils sont également loin d'être sans reproche dans ce qu'on nous permettra d'appeler l'art de la composition. Sous ces derniers mots, nous pouvons grouper des griefs de plus d'un genre, que la critique impartiale, mais vigilante, nous paraît avoir le droit d'élever contre la littérature historique actuelle.

Mentionnons, en premier lieu, un défaut qu'on trouve

aujourd'hui partout, une sorte de maladie épidémique dont il est bien difficile d'éviter les atteintes. A la tribune, dans la chaire comme au barreau, dans le journalisme et principalement dans les articles de revues, dans la poésie aussi bien que dans la prose, il semble qu'on ait pris en horreur cette admirable qualité de l'écrivain que nos pères prisaient si fort sous le nom de *précision*. On l'a remplacée par la prolixité, par l'amplification à outrance. Jadis, on visait à dire beaucoup de choses en peu de mots. On s'efforçait d'éviter deux écueils également redoutables : la redondance et la sécheresse. Aujourd'hui, la mode, le mauvais goût du public, l'affaiblissement incontestable des bonnes études littéraires et plusieurs autres causes encore, ont malheureusement changé ces excellentes habitudes. L'amplification est devenue tellement en faveur, qu'on la voit s'étaler partout avec une confiance dont rien ne trouble la sérénité. Outre qu'il y a très peu d'écrivains assez sages pour résister à la tentation de se faire orateurs, on ne nous fait grâce d'aucun épisode, d'aucun détail, d'aucun commentaire. La postérité de ce versificateur dont se moquait Horace, parce qu'il commençait un poëme sur la guerre de Troie par l'histoire de l'œuf d'où sortit Hélène, s'est multipliée dans d'effrayantes proportions. Pour peu que cela continue, nous sommes menacés de voir commencer l'histoire particulière de chaque peuple par la création du monde, et nos auteurs nous feront une insigne grâce quand ils voudront bien passer au déluge.

## XII

L'étude microscopique, l'observation à la loupe, appliquées soit à la nature, soit à l'évolution des sociétés humaines, ont de grands inconvénients en même temps que de précieux

avantages. Il serait bon d'éviter les uns, tout en profitant des autres. Mais il arrive qu'en se plaçant dans des conditions favorables à l'examen des petits détails, on se met dans l'impossibilité d'embrasser l'ensemble des faits, et l'on perd de vue les traits vraiment caractéristiques d'un tableau ou d'une époque.

Nous ne prétendons certainement pas qu'on doive négliger ces particularités, dont quelques-unes ont une importance réelle. Seulement, nous regrettons que l'histoire actuelle en soit venue au point d'en faire sa principale préoccupation. A la rigueur, nous consentirions à suivre nos historiens dans les sentiers détournés et dans les chemins de traverse où leur course vagabonde nous entraîne un peu trop souvent, mais ce serait à la condition que les grandes lignes, ce qu'on pourrait appeler les routes royales ou impériales de l'histoire, ne fussent jamais perdues de vue.

Le goût du détail et l'amour de la particularité se sont tellement emparés de nous, que nous n'hésitons pas à puiser, pour les satisfaire, jusque dans les sources les plus suspectes et les moins pures. De là cette intarissable exhibition de mémoires, de notes, de confidences, de papiers de familles, fort peu dignes, pour la plupart, de franchir le seuil domestique, et d'occuper, ne fût-ce qu'un instant, la curiosité si peu scrupuleuse du public.

Nous ne craignons pas de signaler ce travers-là comme une des plaies de notre littérature historique. Pour des *Mémoires,* en effet, comme ceux de Saint-Simon et du cardinal de Retz; pour un livre comme les *Confessions* de Rousseau, cette incomparable page qui offre, à côté de la plus profonde étude psychologique, la peinture au vif de toute une société, que de puérilités, que de commérages, que de misérables et fastidieux détails!

En outre, on semble oublier que ces Mémoires, dans lesquels

le héros pose toujours au moins pour lui-même quand il ne pose pas pour la postérité, ne doivent être consultés qu'avec une extrême défiance; que l'acteur y arrange son rôle après coup, et d'une manière, en général, plus conforme à l'idée qu'il veut donner de son mérite qu'à la stricte réalité. Il en résulte qu'en se présentant sous un certain jour et dans un cadre habilement préparé d'avance, celui qui prétend nous imposer sa propre réhabilitation se transfigure au mépris de l'évidence elle-même.

Si vous admettez un pareil système, l'histoire devient impossible, parce que, chacun se faisant juge dans sa propre cause, il n'y aura plus ni jugement désintéressé, ni jugement équitable. Les plus grands monstres se transforment en saints méconnus; les fléaux de l'humanité n'en sont que les bienfaiteurs incompris. Louis XI vantera sa bonhomie et sa candeur; Louis XIV, ses mœurs et son humilité; Marat, sa philanthropie; Napoléon, son désintéressement et ses idées libérales. Comme toujours, l'enfer lui-même sera pavé de bonnes intentions.

## XIII

La précision ne pouvait résister à l'envahissement de l'histoire par le Mémoire, qui la traite tout à fait en pays conquis. Le Mémoire est, de sa nature, indiscret, bavard, cancanier. Il ressemble à ces accusés qui, pour éluder la question qu'on leur adresse, répondent aux questions qu'on ne leur adresse pas. Il s'agit souvent pour lui de dérouter l'attention, en l'éloignant des points scabreux, des difficultés essentielles qui pourraient avoir à redouter l'examen. Il y parvient, plus d'une fois, par des miracles de stratégie. Épisodes, digressions, confidences inattendues, et presque toujours peu compromettantes, rien ne lui coûte. Il vous

étourdit à force de prolixité; il noie la vérité dans un intarissable flux de paroles. Il sait que bien des gens se paient de mots, et c'est largement qu'il met cette science à profit.

Le goût et la méthode nous donnent le sentiment de la mesure et de la sobriété, qualités essentielles dans l'art de la composition. Pour peindre Néron d'une manière beaucoup plus dramatique encore que ne l'a fait Racine, il suffit à Tacite de quelques coups de pinceau. L'historien latin est très concis, mais il est d'une concision pleine de force, parce que rien d'essentiel ne lui échappe.

## XIV

Les conditions dans lesquelles notre littérature historique se produit ordinairement aujourd'hui nous paraissent expliquer en grande partie la froideur qu'on peut à juste titre lui reprocher. Nos historiens sont, en général, des professeurs qui, après avoir fait, ou même en faisant leurs cours, les transforment en livres, découpent leurs leçons en chapitres, et gardent, en s'adressant au public, ce ton de l'enseignement, cette attitude un peu solennelle qui n'est pas toujours favorable à l'inspiration de l'écrivain, à l'allure élégante et libre du récit. Autre chose est la leçon, faite du haut d'une chaire et s'adressant à des auditeurs désireux d'apprendre ce qu'ils ignorent; autre chose le livre, qui s'adresse à tout le monde, quelquefois à des lecteurs très éclairés, très difficiles à satisfaire, et qui doit, par conséquent, pouvoir affronter leur examen. La leçon comporte les développements, les digressions, les répétitions même lorsqu'elles sont destinées à mettre en relief un fait capital, à le graver plus profondément dans la mémoire. C'est une méthode beaucoup plus sévère qui doit présider à la composition du livre. Elle doit élaguer avec soin

tout ce qui embarrasse la marche du récit, tout ce qui est de nature à troubler la clarté de l'exposition.

De nos jours, l'historien disserte à perte de vue et dogmatise à outrance; on dirait qu'il ne veut rien abandonner à la réflexion de ses lecteurs. Au lieu de laisser la parole aux événements, pour en dégager plus tard, en quelques pages fermes et nettes, la signification et la moralité, il soutient des thèses qui jettent de froides ombres sur tous ses tableaux. Il ne traite pas le public autrement qu'un auditoire d'élèves. Il est trop professeur pour être assez écrivain. Les mouvements de son inspiration sont trop gênés, trop étudiés d'avance pour avoir cette aisance et cette souplesse gracieuses que donnent à toute chose le naturel et la liberté.

## XV

Nous croyons pouvoir signaler encore, comme un grave défaut au point de vue littéraire et sous le rapport de l'art de la composition, cette multitude de notes qui encombrent le bas des pages de nos livres d'histoire. Nous savons qu'un auteur a parfois besoin d'indiquer les sources auxquelles il a puisé; de sauvegarder sa responsabilité à propos de tel ou tel fait peu connu ou difficile à admettre. Cependant, cet étalage d'érudition a de tels inconvénients, qu'on devrait, au lieu d'en abuser, n'en faire usage qu'avec une extrême réserve, et seulement lorsqu'il est d'une utilité incontestable. Ces notes, qui distraient ou fatiguent l'attention du lecteur, en rompant à chaque instant le fil du récit, devraient, dans tous les cas, être rejetées à la fin du volume. A cette place, on pourrait réunir, sans aucun inconvénient, les pièces justificatives, les indications et les éclaircissements sur lesquels on croirait devoir s'appuyer.

Nous terminerons en invoquant une circontance atténuante en faveur de nos historiens modernes : c'est précisément cette surabondance de faits, de renseignements, de matériaux de toutes sortes dont nous avons déjà dit un mot. Il est assurément fort difficile de ne pas s'égarer au milieu de tant de richesses, de les ordonner avec méthode, et d'en composer un ensemble qui soit vraiment littéraire, c'est à dire élégant, clair et harmonieux. Les historiens des peuples encore jeunes ont moins de faits à raconter. Il leur est, par suite, plus aisé de les exposer d'une manière plus pittoresque et plus attachante. Les historiens des peuples qui ont eu le temps de vieillir, se trouvent, par cela même, placés dans des conditions bien plus défavorables. Il serait donc injuste de ne pas leur en tenir compte dans le jugement qu'on se risque à porter sur eux.

---

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DU COURS D'AGRICULTURE.

DÉCEMBRE 1862-63.

| DATES. | THERMOMÈTRE. | | VENT à midi. | ÉTAT DU CIEL. | PLUVIOMÈTRE. |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | millim. |
| 1 | 6°0 | 10°0 | S. | Pluie. | 4,5 |
| 2 | 7,5 | 11,0 | S. | Beau. | |
| 3 | 8,0 | 13,0 | S. | Beau. | |
| 4 | 9,0 | 13,3 | O. | Pluie. | 1,0 |
| 5 | 8,0 | 12,0 | E. | Nuageux. | |
| 6 | 8,0 | 12,5 | S. | Beau. | |
| 7 | 8,0 | 12,5 | S. | Beau. | |
| 8 | 6,0 | 12,5 | O. | Pluie. | 3,7 |
| 9 | 3,0 | 8,0 | S. | Couvert. | |
| 10 | 6,8 | 12,5 | S. | Couvert. | |
| 11 | 11,0 | 13,0 | O. | Pluie. | 8,0 |
| 12 | 6,0 | 11,0 | S. | Beau. | |
| 13 | 2,0 | 6,0 | S. | Beau. | |
| 14 | 5,0 | 8,0 | N. | Beau. | |
| 15 | 1,0 | 6,5 | E. | Beau. | |
| 16 | 2,0 | 6,5 | S. | Beau. | |
| 17 | 0,5 | 4,0 | S. | Brouillard. | |
| 18 | 2,0 | 11,5 | N. | Pluie. | 2,0 |
| 19 | 7,0 | 12,0 | O. | Pluie. | 3,0 |
| 20 | 7,0 | 12,0 | O. | Pluie. | 4,6 |
| 21 | 4,5 | 7,5 | N. | Beau. | |
| 22 | 3,0 | 6,0 | N. | Beau. | |
| 23 | 1,0 | 4,0 | S. | Brouillard. | |
| 24 | 2,0 | 6,5 | S. | Beau. | |
| 25 | 5,0 | 9,0 | S. | Beau. | |
| 26 | 5,0 | 9,0 | S. | Beau. | |
| 27 | 7,0 | 9,0 | E. | Beau. | |
| 28 | 5,5 | 8,0 | E. | Beau. | |
| 29 | 5,5 | 8,5 | O. | Pluie. | 8,0 |
| 30 | 7,5 | 11,0 | O. | Pluie. | |
| 31 | 4,0 | 8,0 | S. | Beau. | |
| | 4°9 | 9°4 | | Pluie.......... | 34,8 |
| Moyenne du mois.. | 7°1 | | | Évaporation.... | 29,0 |

JANVIER 1862-63.

| DATES. | THERMOMÈTRE. | | VENT à midi. | ÉTAT DU CIEL. | PLUVIOMÈTRE. |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | millim. |
| 1 | 0°0 | 5°5 | S. | Beau. | |
| 2 | 1,0 | 5,5 | S. | Pluie. | 3,0 |
| 3 | 4,0 | 9,0 | S. | Couvert. | |
| 4 | 4,0 | 9,0 | S. | Beau. | |
| 5 | 4,5 | 10,0 | S. | Couvert. | |
| 6 | 6,5 | 11,0 | S. | Pluie. | 12,3 |
| 7 | 3,0 | 6,0 | S. | Pluie. | 10,5 |
| 8 | 4,0 | 7,0 | O. | Pluie. | |
| 9 | 3,0 | 5,5 | S. | Pluie. | 5,0 |
| 10 | 6,0 | 10,0 | S. | Pluie. | 4,3 |
| 11 | 5,5 | 10,0 | S. | Pluie. | 2,3 |
| 12 | 4,0 | 8,0 | S. | Beau. | |
| 13 | 3,5 | 8,0 | S. | Couvert. | |
| 14 | 7,0 | 9,0 | N. | Tempête. | 8,7 |
| 15 | 3,5 | 6,0 | N. | Couvert. | |
| 16 | 3,0 | 5,5 | N. | Couvert. | |
| 17 | 2,0 | 6,0 | N. | Couvert. | |
| 18 | 2,0 | 8,0 | S. | Pluie. | 7,0 |
| 19 | 5,5 | 11,0 | O. | Pluie. | 2,3 |
| 20 | 8,5 | 12,0 | S. | Pluie. | 3,0 |
| 21 | 8,0 | 11,0 | S. | Couvert. | |
| 22 | 4,8 | 9,5 | S. | Beau. | |
| 23 | 5,0 | 12,5 | S. | Beau. | |
| 24 | 7,5 | 10,0 | O. | Pluie. | 6,0 |
| 25 | 4,5 | 10,0 | O. | Beau. | |
| 26 | 3,0 | 9,0 | S. | Beau. | |
| 27 | 2,5 | 10,5 | S. | Couvert. | |
| 28 | 8,0 | 10,0 | N. | Couvert. | |
| 29 | 7,5 | 10,5 | N. | Nuageux. | |
| 30 | 4,0 | 11,5 | S. | Beau. | |
| 31 | 6,5 | 12,0 | S. | Nuageux. | |
| | 7°3 | 9°4 | | Pluie.......... | 64,4 |

Moyenne du mois.. 7°3.

Évaporation.... 37,0

FÉVRIER 1862-63.

| DATES. | THERMOMÈTRE. | | VENT à midi. | ÉTAT DE CIEL. | PLUVIOMÈTRE. |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | millim. |
| 1 | 6°0 | 12°0 | S. | Pluie. | 4,0 |
| 2 | 7,5 | 12,0 | S. | Nuageux. | |
| 3 | 5,0 | 11,5 | S. | Pluie. | 3,0 |
| 4 | 4,0 | 9,5 | N. | Nuageux. | |
| 5 | 3,5 | 10,5 | S. | Couvert. | |
| 6 | 8,0 | 10,0 | S. | Couvert. | |
| 7 | 8,0 | 10,0 | E. | Couvert. | |
| 8 | 6,0 | 8,0 | O. | Couvert. | |
| 9 | 7,0 | 10,0 | N. | Beau. | |
| 10 | 2,0 | 8,0 | N. | Beau. | |
| 11 | 1,5 | 8,0 | S. | Beau. | |
| 12 | 3,0 | 11,0 | E. | Beau. | |
| 13 | 3,5 | 10,5 | E. | Beau. | |
| 14 | 3,0 | 10,0 | E. | Beau. | |
| 15 | 2,0 | 9,5 | E. | Beau. | |
| 16 | 4,0 | 11,0 | N. | Beau. | |
| 17 | 3,5 | 11,0 | E. | Beau. | |
| 18 | 2,0 | 8,5 | N. | Beau. | |
| 19 | 0,5 | 8,5 | N. | Beau. | |
| 20 | 0,5 | 9,0 | S. | Beau. | |
| 21 | 1,0 | 10,0 | N. | Beau. | |
| 22 | 1,0 | 10,0 | N. | Beau. | |
| 23 | 1,0 | 9,0 | N. | Beau. | |
| 24 | 1,0 | 9,0 | N. | Beau. | |
| 25 | 5,0 | 10,5 | E. | Beau. | |
| 26 | 2,5 | 11,5 | N. | Beau. | |
| 27 | 3,5 | 12,0 | N. | Beau. | |
| 28 | 2,5 | 12,0 | N. | Beau. | |
| | 3,5 | 10,0 | | Pluie.......... | 7,0 |
| Moyenne du mois.. | 6°7 | | | Évaporation.... | 17,0 |

## RÉSUMÉ COMPARATIF DE L'HIVER MÉTÉOROLOGIQUE 1862-63.

| | ANNÉE | |
|---|---|---|
| | 1862-63. | Normale. |
| Température moyenne.................. | 7°0 | 6°0 |
| Plus haute température................ | 13,2 | » |
| Moins haute.......................... | 0,0 | » |
| Jours de pluie ........................ | 23 | 24 |
| Hauteur d'eau tombée.................. | 106$^{mill}$.2 | 199$^{mill}$.3 |
| Hauteur d'eau évaporée................ | 113,0 | » |
| Vent dominant à midi.................. | S. | » |

Les caractères distinctifs de l'hiver 1862-63 ont été :

D'abord, une grande douceur de température : le thermomètre n'étant jamais descendu au-dessous de zéro.

En second lieu, une sécheresse relative, qui a été le caractère, au surplus, des années précédentes 1860-61, 1861-62.

Aug. Petit-Lafitte.

LES

# CAMPAGNES DU COMTE DERBY

EN GUYENNE [1]

PAR M. HENRY RIBADIEU

« On se pourroit bien émerveiller en pays loingtain et » estrange, du noble royaume de France, comment il est situé » et habité de cités, de villes et de chasteaux, en si grand'- » foison que sans nombre. Car bien autât ès loingtaines » marches, en y a grand'planté, et de forts, comme il y a au » droit cueur de France. Vous en trouverez, en allant de la » cité de Toulouse à la cité de Bordeaux, que je vous nom- » meray, séans sur la rivière de la Garonne (qu'on appelle » Gironde à Bordeaux), premièrement Laugurant, Rions, » Cadilhac, Bangou, Sainct-Macaire, Chastel en Dorthe, » *Caudroch*, Gironde, la Rulle-Millant, Saincte-Basille, » Marmande, Caumont, Tennus, Lemnas, Dagenes, Montour, » Agillon, Thouars, le Port-Saincte-Marie, Clermont, Agen, » Ambillart, Chastel-Sarrazin, le Hédo, Verdun et Belle- » Mote...... » (FROISSART, vol. III, p. 75.)

« Puis chevauchèrent les François outre, devant une autre » bonne ville fermée: qui sied entre Saint-Macaire et la Riole, » et a nom *Auberoche*. » (FROISSART, vol. II, p. 8.)

---

## PRÉFACE

Une ville, que tous les historiens, sans en excepter les plus érudits, et M. Henri Martin lui-même, ont appelée *Auberoche,* et fixée en Périgord, occupe, à l'une des époques les plus émouvantes et les plus critiques du Moyen Age, une place dont on chercherait vainement à s'expliquer l'importance. — Vers le milieu du XIV^e^ siècle, on voit deux armées se livrer bataille sous ses murs, se retrancher tour à tour derrière ses remparts, en un mot, se disputer sa possession avec un acharnement que rien ne motive.

Tant d'efforts avaient cependant leur raison d'être.

La ville qui fut le théâtre de ces actions diverses ne se nommait pas Auberoche, elle n'était point située en Périgord,

[1] Ce travail a été couronné au Concours de 1863.

et si elle joua un grand rôle, c'est que sa position stratégique l'appelait à le remplir.

Par suite, un autre lieu, dont le moment n'est pas venu de dire le nom, et qui eut un passé plein de vie, avait, grâce à l'inattention d'un scribe et d'un éditeur moderne, été déshérité de la part d'intérêt qui lui était due.

Il y avait là à réparer une double injustice.

Le travail qu'on va lire a voulu aider à cette réparation. Nous avons essayé, en même temps, de montrer qu'en matière d'histoire, une critique, quand elle n'est que sévère, n'est pas toujours une critique juste ou raisonnée.

Peu d'auteurs furent attaqués autant que l'a été, il y a une trentaine d'années, Jehan Froissart. Il était homme sans doute et sujet à erreur. Mais ceux qu'on lui a opposés ont-ils mieux fait que lui? Et Buchon, son dernier éditeur, a-t-il avantageusement rectifié ce qu'il prétend avoir rectifié dans son ouvrage?

Pour ce qui tient aux hommes et aux choses de l'Aquitaine, les seuls dont il me soit permis de parler avec quelque assurance, la réponse à mon sens n'est pas douteuse.

Les villes que mentionne Froissart, les positions qu'il indique sont encore sous nos yeux. Il suffit d'un peu de patience et d'un peu d'étude pour que les obscurités se dissipent et que la vérité apparaisse.

L'auteur de ces lignes a eu, en les traçant, une autre ambition : sous une forme nouvelle, tant elle est ancienne, car c'est, pour ainsi dire, la forme même de Froissart, il a voulu raconter des faits complètement dénaturés.

Il importe aux enfants du midi de la France de connaître par quelles vicissitudes les générations mères de la leur ont passé.

C'est une histoire longue à faire, depuis peu de temps commencée, et qui a besoin de concours nombreux pour être menée à fin. Ces pages ont été écrites pour aider, s'il est possible, à l'avancement de l'œuvre commune.

---

# EXPOSITION

---

## I

### La Guyenne à l'ouverture de la guerre de Cent ans.

La guerre terrible, qui mit aux prises pendant un siècle la France et l'Angleterre, fut une guerre de prétention à la couronne du côté des Plantagenets, de défense nationale du côté des Valois. La Guyenne en fut longtemps le théâtre, et, par une singulière fortune, on vit, à cent années de distance, les débuts et la fin.

Commencée vers le milieu du XIV[e] siècle, sur les bords des deux grands fleuves qui font à la Gascogne une double frontière, la lutte se terminait, en 1453, par la grande défaite des Anglo-Gascons, aux portes de Castillon; de ce jour seulement fut assurée l'indépendance de la patrie.

Sur le champ de bataille où périt Talbot, la grande race qui forme aujourd'hui la nation française révéla pour la première fois sa puissance. Dès ce moment, elle connut sa force; et le chemin, — humble sentier à l'origine, — qui devait la conduire à ses destinées futures, s'ouvrit devant elle.

Mais avant les jours d'émancipation et de liberté, de longs jours d'épreuves devaient s'accomplir.

Deux familles, deux formes du droit héréditaire, deux nations étaient en présence. L'épée sortie du fourreau n'y pouvait plus rentrer que la question vidée sans retour : la France annexée à l'Angleterre, ou l'Anglais à jamais chassé de France.

Les premières hostilités éclatèrent dans le pays de Thié-

rache [1]; mais la guerre de cent ans débuta en réalité dans le Bordelais.

Philippe de Valois envoya en Guyenne un chevalier gascon à son service, le comte de L'Isle ou de Laille, comme l'appelle Froissart qui écrit souvent à l'anglaise les noms français.

Le comte de L'Isle trouva la guerre commencée. De 1339 à 1342, Gaston II, comte de Foix, le connétable Raoul de Brienne et Robert de Marigny avaient tenu successivement la campagne pour le roi Philippe. Ils s'étaient emparés de La Réole, de Saint-Macaire et de Podensac; après s'être avancés jusque sous les murs de Bordeaux, ils s'étaient jetés dans l'Entre-deux-Mers, où ils avaient porté la dévastation.

A l'arrivée du comte de L'Isle, la guerre se généralisa.

Les plus fortes villes de l'Agenais et du Périgord furent enlevées à la domination anglaise : Damazan, Aiguillon, Monhurt, Tonneins, Sainte-Bazeille, La Réole, Caudrot, sur les bords de la Garonne, étaient tombés ou tombèrent bientôt au pouvoir des Français. Villefranche, Montpezat, Villeréal, en Agenais; Monségur, dans l'Entre-deux-Mers; Lalinde, Bergerac, Madauran et Libourne, sur la Dordogne, avaient eu le même sort. — Presqu'au début, Blaye avait été pris, et la ville de Bourg n'avait pu résister malgré sa forte position. — Bourg, à vrai dire, fut reconquis peu de temps après par les Anglo-Gascons.

Cet épisode n'a pas, que nous sachions, encore trouvé d'historien. Il ne manque pas d'intérêt. Voici ce que l'examen des Rôles gascons et de la collection Bréquigny nous a permis d'en connaître.

La ville de Bourg, conquise par Gaston de Foix, était

(1) La bataille navale de l'Écluse, et les démêlés de la Bretagne qui précédèrent, furent plutôt la préface de la grande guerre que la guerre elle-même.

tombée entre ses mains postérieurement au mois de mars 1339, car à cette époque on s'occupait par l'ordre du roi d'Angleterre des fortifications de la ville ([1]).

Le silence des documents qui, pendant les deux années suivantes, ne produisent qu'un seul acte daté du 21 juin 1340, — et par lequel il était *pourvu à la subsistance* de Guillaume Gordoun, bourgeois de Bourg, *ruiné par la guerre,* — nous donne à penser que ce fut en 1341 ou peut-être en 1342 que la bannière anglaise fut rétablie. Un seigneur, appelé Amanieu Belhade dans la collection Bréquigny, Amanieu Belhord, sire de La Mothe, dans le Catalogue de Thomas Carte, se mit à la tête du parti gascon et chassa les Français de la ville. Les Français, pour avoir été expulsés de ce lieu, n'en ravageaient pas moins la province; ils se vengèrent sur les terres d'Amanieu de l'échec qu'ils venaient de subir. Aussi voyons-nous le roi d'Angleterre, par deux lettres, l'une du 6 juin 1342, l'autre du 6 juillet, concéder au sire de La Mothe la châtellenie de Bourg, et promettre qu'il sera indemnisé « de tous les dommages que les ennemis du roi lui ont » causés et lui causeraient encore pour les avoir chassés de la » ville de Bourg dont ils s'étaient emparés ([2]). »

([1]) « *De muragio villæ de Burgo, 10 die martii 1338.* » (Thomas Carte, *Catalogue des Rôles gascons.*) 1338 appartenant au calendrier dit *vieux style,* qui commençait l'année à Pâques, c'est au 10 mars 1339 que la date correspond.

([2]) *Bibl. de Bordeaux.* Collection Bréquigny; *Inventaire des pièces relatives à la Gascogne,* cahier XVIII.

Je ne crois pas qu'à l'époque où ces lettres furent écrites par Édouard III la place fût depuis longtemps rendue à l'Angleterre.

Je vois, dans l'inventaire des documents recueillis par Bréquigny, une foule d'actes relatifs à Bourg, qui indiquent une rentrée en possession toute récente, et qui sont datés du *1er juin 1342 :*

1° Lettres du roi d'Angleterre, qui autorisent les magistrats de Bourg à prélever sur les vins certains droits employés à *réparer la ville.*

2° Lettres d'Édouard III, par lesquelles il promet aux maire, jurats

Malgré quelques succès isolés et la reprise de Bourg, les Bordelais s'effrayèrent des progrès de l'ennemi. Ils s'inquiétaient avec d'autant plus de raison, que, dans les troupes qui combattaient pour la France, se trouvaient beaucoup de Gascons appartenant à ce qu'on appelle de nos jours le Haut-Pays, et qui, par leur habitude de la guerre et leur connaissance de la contrée, apportaient aux Français un concours redoutable.

Déjà, à la mi-août 1342, les *soudoyers* que le roi d'Angleterre tenait en « Bourdelois » lui avaient écrit.

Édouard III avait envoyé Thomas de Hollande et Jean d'Artevelde à Bayonne avec 200 hommes d'armes et 400 archers pour garder la province. Mais le comte de L'Isle avait avec lui 6,000 chevaux; Thomas de Hollande et Jean d'Artevelde ne purent ni arrêter l'ennemi ni protéger les frontières.

Le péril devint tel, que les premiers barons de la Guyenne, principalement ceux qui avaient leurs châteaux dans le Bordelais, décidèrent qu'il fallait aller à Londres parler au roi.

Les seigneurs d'Albret, de Pommiers, de Montferrant, de Duras, de Curton, de Grailly, envoyèrent, en 1344, auprès de leur souverain, trois ambassadeurs, les sires de Lesparre, de Mucidan et de Caumont. Les envoyés arrivèrent à Windsor à l'époque de la Saint-Georges (le 23 avril). Ils trouvèrent Édouard au milieu des fêtes, occupé de joutes et de tournois;

et communauté de Bourg, qu'ils seront compris, soit dans la trêve, soit dans la paix.

3° Mandement au sénéchal de Gascogne, de voir s'il suffit de trente gens d'armes et de deux cents sergents pour la sûreté de la ville de Bourg, et de leur distribuer prudemment les 200 liv. sterling que Bernard Ezii d'Albret a ordre de leur remettre.

4° Lettres d'Édouard III, par lesquelles il unit à sa couronne la ville de Bourg en Guyenne. (Cahier XVIII, ann. 1342, 1er juin.)

ils lui peignirent avec force l'état de la Guyenne, les courses et les progrès de l'ennemi sur leur territoire, et lui demandèrent, au nom de leurs commettants, au nom aussi de Bordeaux et de Bayonne, un capitaine et des gens d'armes.

Édouard III s'empressa de les satisfaire. Il donna à son cousin, le comte Derby, l'ordre de partir avec 300 chevaliers, 600 hommes d'armes et 2,000 archers. Derby amenait les plus braves chevaliers d'Angleterre : Gauthier de Mauny, Franck de Hall, les comtes de Pembroke, de Stafford et de Kenford.

Le chef de l'expédition s'embarqua à Southampton, arriva à Bayonne le 6 juin 1344 (1), s'y reposa une semaine et vint de là à Bordeaux où il fut reçu « à grande procession » et logé à l'abbaye de Saint-André.

Le comte de L'Isle, informé de l'arrivée des Anglais, manda auprès de lui tous les seigneurs gascons qui tenaient pour la France, le comte de Comminges, le comte de Périgord, les sires de La Barde, de Puy-Cornet (2) et de Castelnaud, l'abbé de Saint-Séver, les comtes de Duras (3) et de Mirande, et fut s'établir avec eux dans Bergerac pour disputer le passage à l'ennemi. « Et adonc ces seigneurs de Gascogne » mandèrent gens de tous les côtés; et se boutèrent ès faux- » bourgs de Bergerath (qui sont grans et forts, et enclos de » la *rivière de Garonne*) [*sic*], et attirèrent ès fauxbourgs la » plus grand'partie de leurs pourvéances, à sauveté (4). »

(1) Le 5 juin, selon quelques manuscrits.

(2) Froissart écrit Pincornet. Malgré mes recherches, je n'ai pu trouver de Pincornet en Gascogne. Il faut voir, dans le Pincornet de Froissart, Puy-Cornet en Quercy, près de Castelnau-de-Mont-Ratier.

(3) On a vu plus haut un sire de Duras parmi les seigneurs Gascons qui envoyèrent vers le roi Édouard; voici maintenant un comte de Duras parmi les chevaliers français. On peut juger par là combien la Gascogne était alors divisée : des hommes du même pays, parfois de la même famille, servaient des causes contraires, selon que leur ambition, leur rancune ou leurs intérêts y trouvaient une satisfaction.

(4) Froissart, 1er vol., chap. CIII, p. 118. Ed. Sauvage.

Le comte Derby ne séjourna à Bordeaux qu'une quinzaine de jours, et vers la fin de juin commença la série d'expéditions qui, en deux étés, devait rendre la Guyenne au roi Édouard.

## II

Le chroniqueur des guerres de Guyenne. — Le comte Derby.

Le récit des marches du comte Derby à travers le Périgord, le Bordelais et l'Agenais, se trouve dans les *Chroniques* de Jehan Froissart. Mais Froissart, qui a toujours cherché à être exact, n'avait pas sous les yeux la carte du pays dont il écrivait l'histoire. Il se trompe parfois sur les distances, et il lui arrive, comme nous venons de le voir, d'oublier que c'est la Dordogne qui « *enclot* » les murs de Bergerac.

De plus, à l'époque où il rédigeait cette partie de ses *Chroniques,* Froissart n'avait pas encore visité l'Aquitaine. Il vint à Bordeaux, il est vrai, à deux reprises différentes, mais beaucoup plus tard, en 1366, sous le règne du prince de Galles, et, en 1389, sous le duc de Lancastre. — Son premier livre, qui renferme le récit de ces premiers combats entre Gascons-Français et Anglais-Gascons, fut, selon toute probabilité, composé en Angleterre, où il vécut longtemps comme chapelain de la « bonne royne Philippe, » sa protectrice et sa compatriote. — Ce furent des chevaliers ou des archers du comte Derby, des soldats qui avaient fait la guerre de Guyenne sous les ordres du comte, qui en racontèrent sans doute à Froissart les incidents remarquables.

Froissart ne négligeait rien pour se bien renseigner. Longtemps après cette époque, et vieux déjà, il fit un beau jour le voyage de Zélande pour s'enquérir, auprès d'un chevalier portugais, des batailles qui s'étaient livrées tant en Portugal qu'en Castille; on peut juger du soin qu'il mit à connaître et

à préciser, dans son jeune temps, ce qui s'était passé en Guyenne.

Froissart ne pouvait cependant éviter la mauvaise prononciation de ceux qui le renseignaient. Selon qu'ils étaient anglais ou gascons, les narrateurs donnaient aux noms propres une physionomie spéciale que Froissart devait reproduire. Ces mots, à tournure saxonne ou romane, les copistes les ont à leur tour dénaturés, et les derniers éditeurs, en voulant les rétablir, ont, par des corrections maladroites, tendu à faire d'un mal guérissable un mal sans remède.

De là un chaos géographique qui s'accroît, pour ainsi dire, avec les éditions, et qui jette les travailleurs adonnés à l'étude de ces chroniques dans un singulier embarras. — Le récit des guerres de Guyenne n'a pas échappé à cette confusion. Quelques lieux fixés, quelques noms mieux écrits, et le jour se fait. Rien de plus lumineux alors, rien, pourrais-je dire, de plus attrayant que l'histoire de ces courses armées, le long des deux fleuves.

Le comte Derby, qui avait affaire à un ennemi puissant, et qui n'avait avec lui que des forces assez restreintes, partagea ses opérations. Il avait à reconquérir la Guyenne : il la reconquit en deux fois.

Dans une première campagne, il s'attacha aux places du Périgord; dans la seconde, aux places de l'Agenais. Son plan était, autant que possible, de ne pas trop s'éloigner des rivières. Il n'allait pas toujours de la ville qu'il venait de prendre à la ville voisine, comme aurait semblé l'indiquer la situation topographique et la tactique moderne; il allait parfois à une ville plus éloignée, et placée, en apparence, en dehors de sa ligne de marche.

Le passage des cours d'eau ne l'arrêtait pas, et on le voyait se porter de la rive droite à la rive gauche avec la

plus grande rapidité. Évidemment, il voulait surprendre l'ennemi, arriver là où il n'était pas attendu, éviter peut-être les corps de troupes qui couraient ou pouvaient courir la contrée, et atteindre les places avant qu'on les eût secourues.

Tout cela se trouve dans Froissart, mais, il faut l'avouer, ne s'y trouve pas du premier coup. Pour suivre ces opérations, il ne suffit pas seulement de rétablir des noms presque toujours défigurés, il faut encore en trouver la position véritable, et dresser, comme nous en avons eu le soin, la carte du pays. Alors l'itinéraire de l'habile capitaine se montre, son plan se dessine, et on assiste, en dépit du temps et de l'espace, à ces brillantes chevauchées, qui, dans sept ou huit heures de marche, faites tantôt de jour, tantôt de nuit, le transportaient à dix, à douze, quelquefois à quinze et vingt lieues de distance.

## III

### Les traducteurs de Jehan Froissart.

Les derniers éditeurs de Froissart, qui ont apporté à la partie géographique une critique souvent peu raisonnée, étaient arrivés, à leur insu, à des résultats monstrueux. Derby était un tacticien à la façon du Moyen-Age; ils en avaient fait un général extravagant, qui abandonnait au moment le plus inopportun la région où il manœuvrait, pour se porter, à travers les masses ennemies, à quatre-vingts, à cent, à cent vingt lieues de là, dans un pays où il n'avait que faire, pour y prendre une ville qu'il ne pouvait pas garder, et revenir ensuite dans son quartier d'opération en refaisant de nouveau les quatre-vingts ou cent lieues faites une première fois.

Ainsi, dans la campagne du Périgord, trois places que

Froissart nomme la *ville du Lac, Lango* et *Auberoche,* sont prises par Derby. Les interprètes du chroniqueur ont placé la *ville du Lac* dans le diocèse de Narbonne, *Lango* à Langon, sur les bords de la Garonne, et *Auberoche* près de Périgueux.

Auberoche est un ancien château marqué sur un petit nombre de cartes (1). Le comte Derby en était en ce moment fort éloigné, et n'avait aucun intérêt à faire entrer ce point, absolument sans importance, dans sa ligne d'opérations : Auberoche, placé près de Périgueux, appartenait nécessairement au Périgord, et le Périgord, comme on le verra plus loin, était protégé par un traité récent, à l'époque où les traducteurs de Froissart font prendre Auberoche par l'armée anglaise.

Quant au *Lac,* près de Narbonne, le comte Derby avait environ quatre-vingt-dix ou cent lieues à parcourir pour y arriver; et pour aller à Langon, cette affaire remontant au début de la campagne, il fallait traverser le Périgord méridional et tout l'Agenais, qui étaient encore l'un et l'autre entre les mains de la France !

Le comte Derby avait plus que cela l'esprit de la guerre. Il n'abandonna pas le Périgord tant qu'il y eut pour lui une ville nécessaire à prendre; et lorsqu'il fut assiéger ce que l'on appelle Auberoche (ce qui était, en réalité, la petite ville de *Caudrot,* située sur la Garonne, entre La Réole et Saint-Macaire), c'est, comme le récit va le dire, qu'il avait terminé en Périgord, qu'il se trouvait déjà sous les murs de Pellegrue et qu'il n'avait plus, pour atteindre la place, que six lieues à faire.

(1) Plusieurs localités aux environs de Périgueux portent le nom d'*Auberoche.* Deux d'entre elles sont connues sous les noms de *Millac d'Auberoche,* et d'*Auberoche* (du Change). Millac d'Auberoche est situé au S.-E. de Périgueux, entre cette dernière ville et Montignac; c'est le lieu que paraît avoir voulu désigner l'éditeur Buchon. Auberoche (du Change) est situé à quatre lieues E. de Périgueux. On y voit les restes d'un château-fort assez considérable.

Caudrot, par sa position sur le grand fleuve aquitain, était le boulevard de La Réole. Le comte Derby, qui voulait agir l'année suivante sur l'Agenais, ne pouvait mieux faire, la campagne périgourdine achevée, que de préparer la campagne prochaine en enlevant aux Français la ville même qui leur servait d'avant-garde.

Les divers traducteurs de Froissart n'ont rien vu de tout cela. Nous tâcherons de découvrir ce qu'ils n'ont pas su trouver.

Nous suivrons, pour le texte, un vieil exemplaire imprimé en 1559 à Lyon par Jean de Tournes, et publié par Denis Sauvage, historiographe du roi Henri II. Sauvage a sur les éditeurs plus modernes une grande supériorité : il donne les noms de ville tels qu'il les trouve dans les manuscrits; il ne cherche que rarement à les corriger, et, qu'on me pardonne le mot, il ne les *localise* jamais.

---

# RÉCIT

## Ire PARTIE

### CAMPAGNE DE 1344

### I

Siége de Bergerac.

Le comte Derby partit de Bordeaux le 28 juin (?), pendant la nuit, selon toute vraisemblance ([1]), et chevaucha si rudement, que dans la journée il était arrivé à Moncuq ([2]), à « une petite lieue » de Bergerac.

Il avait envoyé en avant les maréchaux de son *ost* ([3]), Gauthier de Mauny et Franck de Hall, qui, par leurs coureurs, surent bientôt où en était la ville qu'ils voulaient prendre.

Aussi le lendemain, pendant le dîner, qui eut lieu d'assez matin, messire Gauthier, séant à table, « regarda sur le comte Derby » :

« — Monseigneur, lui dit-il, si nous étions droits gens

([1]) Il résulte du récit de Froissart, que ce premier trajet eut lieu d'une seule traite et en peu d'heures. De Bordeaux à Moncuq, la distance est de dix-huit à dix-neuf lieues; il est difficile d'admettre que cette distance ait été parcourue en une seule étape. Pour que Derby pût arriver dans la journée et prît en route un repos nécessaire, il fallut qu'il partît pendant la nuit de Bordeaux. Froissart, d'un autre côté, se trompe trop grossièrement sur l'espace à parcourir pour qu'il n'y ait pas là une erreur des copistes; il fait chevaucher les Anglais pendant trois lieues : peut-être avait-il écrit treize lieues?

([2]) Mont-Croulier dit le texte de l'édition Sauvage.

([3]) *Ost*, armée.

d'armes et bien armés, nous boirions, à ce soir, des vins à ces seigneurs de France qui se tiennent à Bergerath en garnison.

» — Ja pour moi ne demourra, » répondit le comte, qui ne fit aucune difficulté de se rendre au vœu de messire de Mauny.

Les Anglais coururent s'armer.

Quand Derby vit ses gens de si bonne volonté, il en fut « moult joyeux. »

« — Or, chevauchons, dit-il, au nom de Dieu et de saint Georges, devers nos ennemis. »

« Lors chevauchèrent à bannière déployée, en la plus » grande chaleur du jour, tant qu'ils vinrent devant les » bailles (¹) de Bergerac, qui n'étaient mie légères à prendre, » car une partie de la rivière de Garonne (²) les environnait. »

L'affaire fut chaude. Les Français, entourés des gens du pays et des Bidaux, soldats armés à la légère de lances et de dards, étaient sortis des faubourgs pour en défendre les approches. Derby avait disposé ses gens d'armes sur la chaussée, ses archers à droite et à gauche de la route.

Les seigneurs anglo-gascons se jetèrent, le glaive baissé, au milieu des Bidaux, hommes mal armés pour la plupart, qui reculèrent en désordre jusque sous les pieds des chevaux montés par les seigneurs de France, si bien que ceux-ci ne purent aller en avant et venir au secours de leurs gens de pied.

Les archers d'Angleterre tiraient, pendant ce temps, avec un ensemble et une précision qui incommodaient fort l'ennemi.

« Là eut grand hutin et maint homme renversé à terre;

(¹) *Bailles,* murailles, portes fortifiées.

(²) C'est la Dordogne qu'il eût fallu dire, nous l'avons déjà fait observer.

» car les archers d'Angleterre étaient sur costé, à deux lez » du chemin, et trayaient si uniment que nul n'osait appro» cher n'issir. Ainsi furent reboutés ceux de Bergerath dedans » leurs fauxbourgs; mais ce fut à tel méchef pour eux, que » le premier pont et les bailles furent gaignées de force : et » entrèrent les Anglais dedans avec eux; et là, sur le pave» ment, eut maint chevalier et escuyer mort et blecé, et » maint prisonnier de ceux qui se mettaient au devant pour » défendre le passage (1). »

Le sire de Mirepoix, qui combattait pour la France, fut tué *sous la bannière* de Gauthier de Mauny; Mauny lui-même s'engagea si avant dans les faubourgs, qu'on eut grand'peine à le ravoir. Mais les faubourgs étaient au pouvoir des Anglais (2). Les Franco-Gascons, qui avaient vu déjà quatre des leurs, le vicomte de Bouquentin (3), le sire de Chasteauneuf (4), le sire de Castillon et le sire de Lescun (5), tomber entre les mains de l'ennemi, se retirèrent dans le fort, fermèrent les portes et abaissèrent le *ratel* (6).

(1) Éd. Sauvage, vol. 1er, chap. CIV. — *(Comment le comte d'Erby conquit Bergerath.)*

(2) Pour se rendre compte du siége de Bergerac, il importe de remarquer que le faubourg attaqué par les Anglais, venant de Moncuq, était selon toute apparence le faubourg de la Madeleine, situé sur la rive gauche de la Dordogne, et par conséquent séparé de la ville, qui est bâtie sur la rive droite. Le faubourg était-il dès cette époque réuni à la ville par un pont? Le fait est assez probable et la tradition le prétend. La promptitude avec laquelle les Français, obligés d'abandonner le *faubourg,* se replièrent sur la ville, donne du reste de la vraisemblance à cette conjecture.

(3) Peut-être *Bisqueytan* ou *Biscaëtan?* mais douteux, Bisqueytan étant dans le Bordelais. Buchon traduit par Bosquentin.

(4) Froissart; traduction française de Castel-naud.

(5) Les manuscrits ou les textes imprimés qui ont servi à Sauvage portaient indifféremment *Lescu, Lescû, Lescut* et *Lestin.* Lescun, près d'Oleron (Béarn)?

(6) *Ratel,* herse.

Il fallut en venir à l'assaut. Il eut lieu le lendemain, et dura jusqu'à l'heure de *none*.

« Petit y firent les Anglais, car ils virent qu'il y avait de bons gens d'armes qui se défendaient de grand'volonté. » — Ils changèrent alors de tactique, et résolurent d'attaquer la ville par eau, « car elle n'était fermée que de paliz (1). »

« Lors envoya le comte Derby devant la nave (2) de Bor-
» deaux quérir des nefs (3), et lui en fut amené par la
» rivière de Gironde; et y avait plus de soixante que barques
» que nefs qui gisaient au havre devant Bordeaux : et vint
» celle nave devant Bergerath (4).

» A l'heure du soleil levant, furent, les Anglais qui ordon-
» nés étaient pour assaillir, en eau; et leur nave toute appa-
» reillée, et en était capitaine le baron de Stanford. »

Les chevaliers, les écuyers, les archers, tous ceux qui avaient trouvé place à bord des navires, s'approchèrent vitement. « Ils vinrent jusqu'à un grand roullis (5) qui est devant
» le paliz, et le jetèrent par terre. Et adonc vinrent les gens

(1) *Paliz*, palissades.

(2) *Nave*, flotte.

(3) La flottille qui servit au siége par eau dut partir de Bordeaux avant Derby pour arriver à temps devant la place. Il était naturel que le comte Derby prévît le cas, et qu'au début de la guerre il ne négligeât aucun des moyens qui pouvaient faciliter ou précipiter la reddition d'une place aussi importante. Il est donc à présumer que le chef de l'expédition anglo-gasconne avait donné ses ordres antérieurement, et que, voulant accélérer la marche des nefs, il envoya ses messagers non à Bordeaux même, mais au devant de la flotte venant de Bordeaux.

Le récit de Froissart indique que l'assaut par eau suivit de très près, douze ou quinze heures, l'assaut par terre.

(4) Le texte de l'édition Buchon diffère assez notablement de celui-ci; nous croyons devoir le reproduire : « Si y envoyèrent tantôt le maire
» de Bordeaux, lequel obéit au commandement du comte de Derby; et
» envoya tantôt par la rivière plus de quarante que barges que nefs qui
» là gisaient au Hâvre devant Bordeaux. » (Liv. Ier, Part. I, ch. CCXIX.)

(5) *Roullis*, fortification faite avec des troncs d'arbre.

» de la ville au comte de Laille et aux seigneurs chevaliers » et escuyers qui là étaient, et dirent :

« — Seigneurs, regardez que vous voulez faire. Nous sommes en adventure d'être tous perdus. Se ceste ville est perdue, nous perdrons tout le nostre, et nos vies aussi. Si vaudrait mieux que nous la rendissions au comte Derby que nous eussions plus grand'dommage. »

» Le comte de Laille dit :

« — Or, allons celle part où vous dites que le peril est; car nous ne la rendrons pas ainsi. »

Les chevaliers de Gascogne qui tenaient pour la France se portèrent aussitôt vers la palissade.

« Les archers qui estaient ès barques tiraient si roidement » qu'à peine se pouvaient les assaillans (1) apparoir, s'ils ne » voulaient mettre en adventure d'être tués ou mallement » blessés. Par dedans la ville, avec les Gascons, estaient les » Genevois (2) bien deux ou trois cents : lesquels arbalestriers » étaient bien paveschez contre le trait des archers, et embe- » sognèrent grandement iceux archers tout le jour.

» Si y en eut plusieurs blessés de côté et d'autre; finable- » ment, les Anglais qui estaient dedans la nave exploitèrent » tant, qu'ils rompirent un pan de paliz : et adonc se retra- » hirent ceux de Bergerath arrière et requirent avoir conseil, » tant qu'ils fussent conseillés, pour eux rendre. »

(1) *Assaillans* doit s'entendre des chevaliers de Bergerac, qui se portaient en ce moment vers la palissade menacée, et qui, en attaquant l'ennemi sur ce point, devenaient assaillants d'assaillis qu'ils étaient.

(2) *Genevois*, lisez *Génois*. Les Génois et les Gascons étaient les meilleurs tireurs du Moyen Age. Les archers de Gascogne étaient surtout renommés pour leur vaillance et leur adresse. Ils concoururent souvent au succès des troupes anglaises; et il y a tout lieu de croire que les archers qui assiégeaient Bergerac, et que Froissart appelle des *archers d'Angleterre*, étaient en grande majorité des archers gascons. (Voyez Bardin, *Dictionnaire de l'Armée*.)

On demanda une trève.

Le comte Derby accorda aux Français le reste du jour et la nuit suivante. Mais le lendemain, lorsque les Anglais revinrent avec leurs barques devant la brèche pratiquée dans la palissade, ils ne trouvèrent que les habitants de la ville demandant merci, et la vie sauve. — Les Français étaient partis. Le comte de L'Isle et les siens avaient profité de la trève. Pendant la nuit, ils avaient chargé tout leur avoir, et avaient quitté la ville en se dirigeant sur La Réole, « qui est assez près de Bergerath, » dit notre chroniqueur.

Le comte Derby ne fut pas inexorable envers les habitants de Bergerac. C'étaient des Gascons; il y avait force Gascons dans l'armée anglaise; entre compatriotes on s'entend à demi-mot :

« — Qui merci prie, merci doit avoir, » répondit le comte Derby à ceux de ses chevaliers qui parlaient pour eux.

« — Dites-leur qu'ils ouvrent leurs portes et nous laissent entrer dedans; nous les assurerons de nous et de nos gens. »

Les habitants de Bergerac ne se firent pas répéter l'ordre. Ils vinrent à la place, sonnèrent les cloches, s'assemblèrent tous, hommes et femmes, ouvrirent les portes et furent « à grand'procession » au-devant du comte. — Ils le menèrent à « la grand'église, » lui jurèrent féauté et hommage, et le reconnurent pour seigneur au nom du roi d'Angleterre, « par la vertu d'une procuration qu'il en portait. »

Les Français, obligés d'abandonner Bergerac et de se retirer à La Réole, prirent une mesure qui serait aujourd'hui une faute, qui alors était au contraire autorisée par la tactique.

D'après les idées modernes, ils devaient renoncer à l'occupation des lieux qu'ils ne pouvaient défendre, ne point disséminer leurs forces, et se retrancher dans les places qui, par leur proximité, pouvaient en cas d'attaque être secourues les unes par les autres.

Ce n'est point ce qu'ils firent.

Au lieu de se grouper, ils se fractionnèrent. Une partie se rendit dans les places du Périgord, l'autre dans les places de l'Agenais.

En Périgord, ils occupèrent Montagrier (1), La Mongie (2), Madauran (3) et Beaumont, où Philippe de Dyon, Arnout de Dyon, le sire de Montbrandon et Robert de Malemort prirent le commandement. En Agenais, ils vinrent ravitailler Penne, Pellegrue, La Réole et Caudrot, — Caudrot placé sous les ordres du comte de Villemur, La Réole sous ceux du comte de L'Isle qui s'empressa de faire réparer la forteresse (4).

On voulait disputer le terrain pied à pied.

Le comte Derby prit conseil du sénéchal de Gascogne, et arrêta son plan d'après le plan des Français eux-mêmes.

Il ne fractionna pas ses forces, mais il fractionna ses opérations. De là, la campagne de 1344 qui le rendit maître du Périgord, et celle de 1345 qui lui donna l'Agenais.

## II

### Chevauchée du Périgord.

Ses vues arrêtées, Derby ne s'oublie point à Bergerac. — Il en part au bout de deux jours, — vers le 4 juillet sans

(1) *Montagret* dans Sauvage, *Montagrée* dans Buchon.

(2) La Mongie; — le *chastel de Montgis*, dit Sauvage, qui donne ici une orthographe assez exacte. — *Lamouzies*, dit Buchon, qui, n'ayant sans doute rien trouvé sur ses cartes qui ressemblât, même de loin, à ce nom, ne cherche pas à l'expliquer. — Buchon cependant se trouve avoir écrit le nom tel qu'on le prononce dans la contrée : *Lamouzie* ou *La mougie*.

(3) Madauran, à l'O. de Bergerac; — *Maudurant* dans l'éd. Sauvage.

(4) Probablement le *château des Quatre-Sos*.

doute, — remonte la rive gauche de la Dordogne, s'empare de Lanquais [1] dont la garnison se retire sur Moussac [2], fait mine de se tourner vers le sud et de s'avancer sur Ville-Réal [3], se voit apporter les clefs par les habitants de la ville que cette démonstration suffit pour conduire vers lui, *passe outre* [4], dit Froissart, ou plutôt, comme l'itinéraire l'indique, revient sur ses pas, franchit la Dordogne au-dessous de Bergerac, s'empare par assaut de Madauran, se porte sur le château de La Mongie, envoie prisonnier à Bordeaux Arnout de Dyon qui y commandait, pousse jusqu'à Paunat [5], y entre en vainqueur, abandonne la direction de l'Est qu'il suivait depuis Madauran pour prendre celle du Sud-Ouest,

(1) Lanquais au S.-O. de Lalinde. — C'est le *Lango* de Sauvage et le *Langon* de Buchon. Ce qui le prouve, c'est la proximité de Moussac où se retire la garnison française. (Voyez la note suivante.)

(2) *Moussac*. Nous avons conservé l'orthographe de Sauvage. Ce lieu est marqué *Mosac* sur la carte de la Guyenne de Nolin (année 1776). Mosac est situé au S.-S.-E. de Lanquais, à une distance égale à celle qui sépare Pessac de Bordeaux.

(3) Ville-Réal, petite ville située sur le Drot, à quatre lieues S. de Lanquais, à six lieues N. de Villeneuve-d'Agen, et très rapprochée d'un lieu nommé *Devillac*, qui se trouve au S.-E. Sauvage désigne ce point sous le nom de « *ville* appelée *le Lac* » ou *ville du Lac*. Buchon en a fait non une ville, mais un château... dans le diocèse de Narbonne! La partie du Périgord, ou plutôt de la frontière agenaise, où est situé Ville-Réal, est remplie de noms en *lac* : Devil*lac*, Sadil*lac*, Sandil*lac*, Mil*lac*, Péril*lac*, etc. Si nous avons donné la préférence à Ville-Réal, bien que cette finale lui manque, c'est à cause de l'importance de sa position. Dans une lettre empruntée par l'éditeur Buchon à l'historien Robert d'Avesbury, qui attribue cette pièce au comte Derby, on trouve, parmi les places que le comte jugeait à propos de ravitailler (en l'an 1346), Villeréal en Agenais, « *q'est une bonne ville du royalme*. » Il nous a semblé que *Ville-Réal* ne s'éloignait pas trop de *Ville-le-Lac*.

(4) *Passe outre* doit se prendre pour continuation de marche sans idée de direction.

(5) Paunat à l'E. de Bergerac, au S.-S.-E. de Périgueux. *Punach* d'après Sauvage : *Pinach* d'après Buchon, qui, ne trouvant sans doute aucun similaire, n'a nul souci de sa position.

tombe sur Lalinde ([1]), s'y repose trois jours; le quatrième, il marche sur la Force ([2]) en descendant la Dordogne dont il suit presque les bords, se rend maître de la place, « qu'il gaigne assez légèrement, » se dirige sur Ponteiraud ([3]), dans le nord de la province, de là rétrograde vers le sud, franchit pour la troisième fois la Dordogne, passe ainsi de nouveau sur la rive gauche et fait quatorze grosses lieues pour surprendre la ville de Beaumont, que Froissart appelle Beaumont en *Laillois* ([4]). Là, nouveau changement non moins imprévu : il reprend la direction du nord, s'empare de Monta-

([1]) Lalinde : « La ville et le chastel de *La liève,* » dans Froissart. — « Peut-être Levèze, diocèse de Condom, » dit Buchon !

([2]) La Force. *Forsath* dans le texte imprimé au XVI[e] siècle. Prononcez le nom à l'anglaise, c'est à dire en faisant le *th* doux, et vous aurez *Força, Force.* Quant à Buchon, il traduit par *Fossat* (diocèse de Toulouse !) C'est à ne pas le croire, et pourtant c'est écrit. Voilà le comte de Derby tour à tour à Bergerac en Périgord, à Langon dans le Bordelais, au Lac près de Narbonne, à Levèze dans le diocèse de Condom, à Fossat par delà Toulouse. Tout à l'heure, Buchon nous le montrera en Armagnac à l'Ile-Jourdain, en Périgord à Montagrier, puis il le perdra en route allant à Bonneval qu'il ne saura où prendre, retrouvera le comte à Pellegrue près de la Garonne, et le fera enfin revenir à Auberoche, presque sous les murs de Périgueux. Un voyage de sept ou huit cents lieues, lorsque Derby n'en fit pas trois cents !

([3]) Ponteiraud; la Tour de *Pondaire* d'après Sauvage, la Tour de Prudaire d'après Buchon.

Ponteiraud est en ligne droite à environ neuf lieues de la Force; mais, pour y arriver, le comte Derby avait à traverser un pays très boisé, très accidenté et d'un accès difficile *(la Double).* Aussi Ponteiraud ne doit-il être accepté qu'avec une certaine réserve. Nous ferons remarquer à ce propos qu'en aval, et à une lieue à peu près de la Force, se jette dans la Dordogne une très petite rivière venant du N. et nommée Eyraud. Dans son bassin, on trouve deux localités ainsi désignées : Saint-Jean d'Eyraud, près de la source, au N. de la Force et Saint-Pierre d'Eyraud, non loin du confluent, à l'O. de la Force. Il ne serait pas impossible qu'on trouvât sur un point de ce cours d'eau le Pondaire de Froissart, (Pont d'Aire, Pont d'Eyraud.)

([4]) *Laillois.* « Beaumont en Laillois, la souveraine ville de Laille, » dit Froissart, en parlant de Beaumont et de l'Isle. L'armée française

grier (¹) et va assiéger sur les bords de la Dronne « la souveraine ville de Laille, » — L'Isle, — où s'étaient retirés

étant commandée par un comte de l'Isle, Froissart a pu croire que la ville de l'Isle qui fut prise était la sienne, et lui a donné le nom de *souveraine*. La prise de Beaumont ayant précédé immédiatement la prise de l'Isle, ce lieu est par le même motif devenu, sous sa plume, Beaumont en *Laillois*.

Les historiens modernes ont été plus loin : le *comte de Laille* se trouvant être un personnage d'importance (Bertrand, seigneur et comte de l'Isle-Jourdain), en ont conclu que « la souveraine ville de Laille, » et « Beaumont en Laillois, » ne pouvaient être que la ville de l'Isle-Jourdain et Beaumont de Lomagne. Ils n'ont pas réfléchi que Derby était en Périgord, que la Lomagne est au contraire située sur les frontières du Languedoc. S'ils avaient consulté la *collection Bréquigny*, ils auraient trouvé, à l'année 1341, une pièce qui aurait pu les mettre sur les traces de la vérité. Voici les renseignements que nous fournit l'*Inventaire* de ces pièces, cahier XVII :

« 1341, 4 août. — Lettres d'Édouard III, par lesquelles il accorde à » Bernard Markys le baillage de *Beaumont en Périgord*, avec ses appar» tenances, dès que le roi l'*aura repris sur l'ennemi qui l'occupe* par » usurpation. »

De toute évidence, le Beaumont, dont la perte inspirait en 1341 de tels regrets au roi d'Angleterre, est celui que reprit en 1344 le comte Derby. Or, la position de Beaumont fixe la position de l'Isle; et Henri Martin (*Histoire de France*, t. IV), qui fait aller le chef de l'armée anglaise du Périgord en Lomagne, se trompe comme tous ceux qui, en parlant de cette époque, ont touché aux événements de la Guyenne.

Dans sa *Collection générale des Documents français*, M. Delpit publie plusieurs pièces (entre autres, la liste des hommages rendus, en 1363, au prince Noir) où se trouve mentionné le lieu de Beaumont, près de *Bergerac*. Quant à Beaumont de Lomagne, il n'en est nullement question. (V. la table des *Documents français* recueillis par M. Delpit, p. 311.)

(¹) La ville de *Montagrier* ne se trouve pas, dans l'édition Sauvage, parmi celles dont le comte Derby fit le siége. Il est cependant certain que cette place fut comprise dans son expédition. Le comte dut s'en emparer avant d'aller à l'Isle, qui n'en est éloignée que d'une lieue environ. La présence à l'Isle de Philippe de Dyon, qui commandait précédemment à Montagrier, fait présumer que cette ville est tombée la première entre les mains des Anglais. L'édition Buchon lève d'ailleurs à cet égard tous les doutes.

Philippe et Arnout de Dyon ([1]) après la prise de Montagrier et celle de La Mongie; le comte donne l'assaut à la ville, l'oblige le lendemain à capituler, envoie douze des bourgeois comme otages à Bordeaux, et permet aux chevaliers français de se retirer à La Réole.

On n'était pas encore à la fin de juillet, et Derby était déjà maître du Périgord.

Une place assez importante, le château de Bonneval ([2]), — plutôt en Limousin qu'en Périgord, — restait aux mains de ses adversaires; malgré la distance (15 lieues communes), il s'y porte, donne l'assaut, entre dans la place, revient vers la Dordogne, et prend le chemin de Pellegrue, après avoir passé devant Bourdeilles ([3]) et Périgueux ([4]) qu'il se contente de menacer.

Derby était un bon chevaucheur, un vaillant homme d'armes et un chef prudent : ces villes, plus considérables et mieux défendues que les autres, auraient pu l'arrêter fort longtemps; il les laisse sans plus de façon derrière lui.

Ici la marche du comte est incidentée par un événement qui devait influer sur le reste de la campagne. — Les chevaliers de Périgueux, voyant que Derby n'attaquait point, voulurent attaquer Derby. Vers minuit, pendant que le comte était campé à deux lieues de leur ville, sur une petite rivière, — probablement le *Ver*, l'un des affluents de l'Isle, — ils firent une sortie, arrivèrent avant qu'il ne fût jour, surprirent le comte de

([1]) On a vu plus haut qu'Arnout de Dyon avait été envoyé prisonnier à Bordeaux; il faudrait supposer une évasion.

([2]) *Bonval,* dit Froissart dans l'édition Sauvage. « Il y a plusieurs lieux de ce nom dans l'Agenais, dit Buchon à l'article *Bonneval;* il est impossible de deviner duquel Froissart veut parler. » Froissart parlait de Bonneval, à l'E. de Saint-Yriex; son récit même le prouve.

([3]) Bourdeilles, petite ville sur la Dronne et non sur la Dordogne, comme on le voit dans le dictionnaire de Masselin; *Bordalle* dans l'édition Sauvage.

([4]) Périgueux, *Pierregort* dans l'édition Sauvage.

Kenford (1) dans sa tente au moment où il s'armait, l'assaillirent, le firent prisonnier avec trois autres chevaliers « de son hôtel, » et, comme l'armée anglaise s'éveillait, reprirent le chemin de Périgueux.

« Si leur fut mestier, dit Froissart, qu'ils trouvassent les » portes ouvertes, car ils furent poursuis chaudement et » reboutés dedans les barrières ; mais si tost que les Gascons » furent en leurs gardes, ils descendirent de leurs chevaux » et prirent leurs glaives, et vinrent combattre main à main » aux Anglais, et tinrent leurs pas, et firent tant qu'ils ne » perdirent rien. Puis retournèrent ces Anglais devers le » comte d'Erby qui tant chevaucha qu'il vint devant Pelagrue, » où il fut six jours et y fit maint assaut.

» Là fut faite la délivrance du comte de Quenfort et de ses » autres compaignons, en échange des vicomtes de Bouquentin, du vicomte de Chastillon, du seigneur de Lescun et du » seigneur de Chastelneuf (2). »

Il n'y eut pas qu'un échange de prisonniers; il y eut encore un traité conclu , — avec clause de trois ans de paix pour le comté de Périgueux. Ce traité sauva Pellegrue (3) qui en faisait alors partie.

« Toute la terre de Pierregort, disait la convention, demourrait trois ans en paix : mais bien se pourraient armer les che- » valiers et escuyers d'icelui païs, sans forfait. Mais on ne pou- » vait prendre, ardoir, ne piller nulle chose, durant ce temps, » en la dite comté. Ainsi se partirent les Anglais de devant » Pelagrue (car celle terre est de la comté de Pierregort). »

(1) Froissart, dans l'édition du XVIe siècle, écrit *Quenfort*. Peut-être Quenfort était-il préférable. Le mot ainsi écrit a une physionomie moins anglaise, il est vrai, mais en revanche bien plus aquitanienne. Nous avons encore à Bordeaux une famille de *Quennefer*.

(2) Éd. Sauvage, vol. 1er, chap. 106. « *Comment le comte de Quenfort fut prins en Gascoigne, et comment il fut par échange delivré.* »

(3) Pellegrue a eu presque de tout temps en Guyenne une situation

## III

**Siéges de Caudrot par le comte Derby et par le comte de L'Isle.**

Le comte Derby et ses hommes, le siége levé, se portèrent à six lieues de là, sur Caudrot; ils « chevauchèrent, dit Froissart, devers *Auberoche*, qui est un beau chastel et fort de l'archevêché de Toulouze (1). »

à part. C'était, paraît-il, une sorte d'enclave dont la juridiction n'était pas parfaitement établie. Du temps de Froissart, nous la voyons dépendre du comté de Périgueux; plus tard, elle se trouve faire partie du Condomois. (Jouannet, *Stat. de la Gironde*, t. II, p. 80. — Voyez aussi le *Dictionnaire géographique* de J.-G. Masselin, IIe Part., p. 317.)

(1) Toulouse était la capitale des possessions françaises dans le Midi, comme Bordeaux la capitale des possessions anglaises. Il était naturel qu'on fît ressortir de l'archevêché de Toulouse toutes les places de la Garonne qui étaient dans les mains de la France, de l'archevêché de Bordeaux celles qui étaient dans les mains de l'Angleterre, sans se préoccuper autrement de leur proximité ou de leur éloignement. Buchon, qui ne s'explique pas cet état de choses, dû à la position même des belligérants, se tire comme toujours d'affaire en *rectifiant* Froissart : « Auberoche, dit-il, est situé dans le diocèse de Périgueux. » Le savant historien de Languedoc assure qu'il n'existe aucun lieu de » ce nom dans celui de Toulouse, ni même dans toute l'étendue de la » province ecclésiastique de Toulouse. D'ailleurs, la position d'Aube- » roche est fixée dans le Périgord par la suite du récit de Froissart, » qui suppose que ce lieu n'est pas éloigné de plus d'une journée de » la ville de Libourne. » (Liv. Ier, ch. CCXXVI.) — Le récit de Froissart qu'invoque Buchon conduit à un résultat tout contraire : 1° Il ne suit pas, de ce qu'Auberoche était à une journée de Libourne, qu'il dût être situé du côté de Périgueux; il pouvait être à la même distance, du côté opposé, vers La Réole. 2° Ce qui prouve qu'Auberoche n'est pas du côté de Périgueux, c'est le fait suivant : A la fin de la campagne, lorsque la ville de Caudrot, assiégée de nouveau, mais cette fois par les Français, fut délivrée par le comte Derby et Gautier de Mauny, à la suite d'un combat dans lequel la surprise joua le premier rôle, le comte de Pembroke, qui commandait à Bergerac, manqua le rendez-vous

Les Anglais s'établirent devant la place comme s'ils avaient dû y passer la saison, et envoyèrent dire aux assiégés que s'ils étaient pris par la force ils seraient mis à mort sans merci.

« Ceux de la ville, du chastel et d'entour eurent doute de » leurs corps et biens; et ne leur apparoit nul secours de » leur costé. » Ils se mirent donc en l'obéissance du comte Derby, qui laissa en garnison à Caudrot messire Franck de Hall, Alain de Finefroide et messire Jehan de Land-Hall.

« Après vint (le comte Derby) à Libourne, une bonne » ville et grosse, en son chemin de Bordeaux, à douze lieues » d'illèques (1); si l'assiégea et dit bien à tous ceux qui » ouir le voulaient qu'il ne partirait jusques à ce qu'il l'aurait. » Ceux de dedans se mirent à conseil : si que tout considéré, » le bien contre le mal, ils ne se firent assaillir ne harier, » ains se rendirent au comte Derby, qui y fut trois jours, et » lui firent hommage. »

Le chef de l'armée anglaise envoya le comte de Pembroke tenir garnison à Bergerac, laissa Stafford (2) à Libourne, et

fixé par Derby à ses hommes d'armes, et n'arriva devant Auberoche, comme on le verra plus loin, qu'après la bataille. Si Auberoche eût été là où le place Buchon (entre Périgueux et Montignac), Pembroke aurait été bien plus à portée d'Auberoche que Derby; au lieu d'arriver le dernier et trop tard, il serait arrivé avant tous les autres.

Les preuves contre la position assignée, par le dernier éditeur de Froissart, à Auberoche, abondent. C'est ici le cas de rappeler ce que nous avons dit dans notre introduction, p. 339 : Le traité de Pellegrue venait de mettre pour trois ans le Périgord à l'abri des hostilités; il eût étendu sa protection à Auberoche, si Auberoche avait appartenu à cette province. Le fait du siége est à lui seul la condamnation de Buchon et des historiens qui l'ont suivi.

(1) Il y a environ neuf lieues en ligne droite de Caudrot à Libourne; ce qui revient à peu près aux douze lieues de Froissart, en comptant les détours et l'écart qu'on devait faire pour aller chercher le gué de la Dordogne.

(2) Stanford, dit l'éd. Sauvage.

s'en revint à Bordeaux avec Gauthier de Mauny et le comte de Kenford.

A Bordeaux, il reçut l'accueil qu'il pouvait attendre d'une population dévouée par intérêt et par tradition à la couronne d'Angleterre. Les bourgeois et les clercs de la ville vinrent en pompe au devant de lui, et « lui abandonnèrent pourvéances et toutes autres choses à sa voulonté. » — « Si se tint le comte avec ses gens en la cité : et s'ébattait avec les bourgeois et les bourgeoises de la ville. »

Il ne s'*ébattit* pas longtemps.

Le comte de L'Isle, enfermé dans La Réole et gêné par le voisinage de Caudrot, dont la garnison anglaise était pour lui une menace permanente, résolut d'en faire le siége et de rentrer dans la possession de cette place qui le couvrait du côté du Bordelais.

Il manda vers lui tous les barons de Gascogne qui tenaient pour la France et leur donna rendez-vous devant Caudrot. Les barons s'y trouvèrent à l'heure, on pourrait dire à la minute, assignée ; si bien que les Anglais ne se doutèrent de l'attaque que par l'investissement ; et l'investissement était si complet que nul ne pouvait entrer dans la place ou en sortir sans être aperçu.

Les Français avaient fait venir de Toulouse quatre grands engins qui jour et nuit firent pleuvoir sur la forteresse une grêle de projectiles, à tel point que les combles des tours en furent effondrés et que les soldats de la garnison durent se réfugier dans des chambres voûtées, au raz de terre.

Quand messire Franck de Hall, Alain de Fine-froide et Jehan de Land-Hall se virent en « tel parti, » ils demandèrent à leurs varlets s'il en était parmi eux qui, pour un gain raisonnable, voulussent aller à Bordeaux porter une lettre au comte Derby.

« Lors s'avança un valet et dit qu'il la porterait volontiers,

» non mie tant pour la convoitise de gaigner, comme pour » eux délivrer de péril; et la nuict ensuivant le valet print » la lettre scellée de leurs sceaux, si la cousit en ses draps, » puis se fit avaler dedans les fossés.

» Quand il fut au fons, il monta contremont, et se meit à » la voie parmi l'ost, car autrement ne pouvait il passer. Si » fut rencontré du premier guet et alla outre, car il savait » bien parler gascon, et nomma un seigneur de l'ost, et dit » qu'il était à lui. Si fut laissé passer : mais il fut prins et » détenu, au dessous des tentes, d'autres seigneurs qui l'a» menèrent en l'ost.

» Si fut tasté et interrogé et lettres trouvées sur lui.

» Lors fut gardé jusques au matin, que les seigneurs de » l'ost s'assemblèrent, et lurent la lettre en la tente où estait » le comte de Laille. Si eurent moult grand'joie quand ils » surent que ceux de la garnison estaient tant contraints » qu'ils ne pouvaient plus longuement tenir. Lors prinrent » le valet et lui pendirent les lettres au col et le mirent tout » en un monceau au fons d'un engin : puis le renvoyèrent et » le jettèrent en Auberoche (1). »

A cette heure, le comte de Périgord, son oncle Charles de Poitiers, le vicomte de Carmaing (2) et le sire de Duras passaient à cheval devant le château, et dès qu'ils furent à portée de la voix :

« — Seigneurs, dirent-ils en gabois ( en se moquant ), demandez à votre messager où il a trouvé le comte d'Erby si appareillé, quand en nuit se partit de votre forteresse, et ja est retourné de son voyage.

» — Par ma foy, Seigneurs, répondit Franque de Halle, si nous sommes céans enclos, nous en istrons (sortirons) quand

(1) Éd. Sauvage, chap. CVII. — « *Comment le comte de Laille, lieutenant du roy de France en Gascogne, meit le siége devant le chastel d'Auberoche.* »

(2) Carmain, près de Villefranche de Lauragais (Haute-Garonne).

Dieu voudra, et le comte d'Erby; et pleust à Dieu qu'il sut en quel état nous sommes, car s'il le savait il n'y aurait si advisé des vôtres qu'il ne ressongnast à tenir les champs : et se vous lui voulez signifier, l'un des nostres se mettra en vostre prison pour rançonner ainsi qu'on rançonne un gentilhomme.

» — Nenny, nenny, respondirent les Français, les choses ne se feront pas ainsi . le comte Derby le saura tout à temps, quand, par nos engins, nous aurons abattu ce chastel rez à rez de terre, et que vous pour vos vies sauver vous rendrez simplement.

» — Certes, dit messire Franque, ce ne sera ja que nous nous rendions ainsi, et dussions-nous tous mourir céans. »

Le siége se poursuivit. Les pierres d'engins continuèrent de pleuvoir sur les Anglais « et leur baillaient de si durs » horions qu'il semblait que ce fut foudre qui chût du ciel, » quand elles descendaient et frappaient contre les murs du » chastel. »

## IV

### Bataille de Caudrot.

Cependant l'aventure du valet, l'histoire de la lettre, les paroles échangées sous les murs de Caudrot, l'état de la ville assiégée, tout cela fut promptement su à Bordeaux par un espion « une espie, » qui se trouvait dans l'armée assiégeante.

Le comte Derby ne perdit point de temps; il convoqua tous ses chevaliers; réunit à Libourne les seigneurs de Stafford, de Kenford, de Mauny, d'Hasting et de Ferrières; y attendit tout un jour (1) le comte de Pembroke, qui, étant

(1) Si Auberoche avait été situé entre Périgueux et Montignac, comme

à Bergerac, se trouvait en retard; et comme Pembroke ne venait point, se mit en marche avec ses gens.

Il partit le soir de Libourne, chevaucha toute la nuit, et, dirigé par des guides qui connaissaient bien le pays, arriva le lendemain à deux petites lieues de Caudrot.

« Si se boutèrent dedans un bois et descendirent de leurs » chevaux, et les lièrent aux arbres et aux feuilles, et les » laissèrent toujours pasturer l'herbe, *en attendant le comte* » *de Pennebroth;* et furent toute celle matinée jusques à » nonne, car ils ne savaient que faire pour ce qu'ils n'estaient » que trois cens lances et six cents archers : et les Français, » qui estaient devant Auberoche, pouvaient estre dix ou » douze mille hommes.

» Aussi leur semblait-il lascheté et paresse, s'ils laissaient » perdre leurs compagnons.

» En la fin, messire Gauthier dit :

» — Seigneurs, nous monterons tous à cheval et costoyerons à la couverte de ce bois, où nous sommes à présent, tant que nous soyons au lez de là qui joint près de leur ost : et quand nous serons près, nous frapperons nos chevaux des éperons et crierons nos criz hautement. Nous y entrerons sur le souper, et nous les verrons si déconfits qu'ils ne tiendront nul conroy. »

« — Nous le ferons ainsi que vous l'ordonnez, » répondirent les chevaliers; et ils commencèrent aussitôt à sangler leurs chevaux et à serrer les courroies de leurs armures.

Ils se mirent en route en laissant derrière eux leurs *malettes,* leurs valets et leurs pages, et chevauchèrent tout le long du bois (1) jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'extré-

le prétend Buchon, c'est le comte Derby qui serait allé plutôt rejoindre le comte de Pembroke à Bergerac, et non Pembroke qu'on aurait obligé de rétrograder jusqu'à Libourne.

(1) Tout *souef,* dit Froissart; tout doucement.

mité opposée où « l'ost des Français était logée, assez près, sur un grand val, en une petite rivière. »

Cette rivière que Froissart ne nomme point était le *Drot,* du moins tout l'indique. Un hameau, situé presque à son embouchure dans la Garonne, porte encore le nom anglais de *Pas-Saint-Georges.*

Il n'est pas de traces du passé, si faibles qu'elles soient, si futile qu'en puisse paraître l'étude, qui n'aient leur valeur en histoire, et qui, selon nous, ne doivent être soigneusement relevées.

Nous n'avons pas l'itinéraire du comte Derby dans sa chevauchée de Libourne à Caudrot; nous ne savons rien de ses campements et du lieu précis de la bataille. La terre que le chef anglais a foulée est encore là cependant. Que de contrées dans le monde ont gardé l'empreinte des grands événements dont elles furent le théâtre; pourquoi celle-ci n'aurait-elle pas conservé le lointain souvenir de l'action sanglante que nous demandons à Froissart de nous raconter aujourd'hui?

Un examen attentif a fait souvent apparaître des vestiges que l'accumulation des siècles semblait avoir effacés pour jamais.

Qu'on jette les yeux sur l'excellente carte que publie l'État-Major, on trouvera au nord de Caudrot, à deux petites lieues, distance fixée par le chroniqueur, trois noms écrits en très petites lettres, il est vrai, mais qui, dans ce pays où ne se rencontrent que les dénominations les plus vulgaires, ont une physionomie tranchée et presque dramatique : c'est, au nord-plein, le lieu des *Saillans* (Assaillants?); à un kilomètre à gauche, les *Vingt-Hommes;* à deux kilomètres à droite, *Mille Hommes.*

*Mille-Hommes, Vingt-Hommes,* les *Saillans :* singulière coïncidence! — Le *Pas-Saint-Georges,* rapprochement plus curieux encore!

Ne dirait-on pas une armée en marche ou sous la tente? Et les lieux qui parlent aujourd'hui ce langage expressif ne semblent-ils pas nous indiquer que les hommes d'armes de l'Angleterre ont établi là leur bivouac de quelques heures? La disposition, les distances, l'aspect du pays, qui, sans la destruction de beaucoup d'arbres, serait encore un des plus boisés de la Gironde (1), pas un détail qui ne se retrouve.

Le campement des Français, « en un grand val, sur une petite rivière (2), » fut envahi par la troupe anglaise, qui tomba sur le comte de L'Isle avant que le comte eût seulement le soupçon de sa présence.

Les Français se préparaient à souper, et « de celle embusche ne se donnaient nulle garde. » Les Anglais tombèrent sur eux de front, les bannières déployées, en criant : *Erby, Erby au comte!*

« Puis commencèrent à renverser tentes et pavillons, et » occire et méhaigner gens. — Ne savaient les Français auquel » entendre, tant estaient hastés; et quand ils se trouvèrent sur » les champs pour eux assembler, ils trouvèrent archers et » arbaletriers tout appareillés qui leur trayaient et occiaient.

» Là fut prins en sa tente le comte de Laille et durement » navré; et le comte de Pierregort en son pavillon, et messire » Roger, son oncle : et fut occis le sire de Duras, et messire » Aymar de Poitiers; et prins le comte de Valentinois, son » frère (3).

» Chacun fuyait à qui mieux mieux : mais le comte de » Comminges, le vicomte de Carmain et celui de Villemur

(1) Les communes de Saint-Martial et de Foncaude, où sont situés *Saillans* et *Mille-hommes*, exportent, au dire de Jouannet, une grande quantité de bois à brûler. (*Statistique de la Gironde*, t. II.)

(2) Le *Pas Saint-Georges* est situé à un kilomètre et demi de Caudrot. Le grand val, la petite rivière (le Drot), la proximité de la place, toutes les conditions sont réunies.

(3) On lit dans l'éd. Buchon, chap. CCXXX : « Et occis le sire de Duras

» et celui de Bruniquel, le seigneur de La Borde, le seigneur » de Taride et autres, qui estaient logés d'autre part du » chastel, se recueillirent et mirent leurs bannières hors, et » se retirèrent sur les champs (1). »

Les Anglais, qui avaient déjà déconfi la plus grande partie de l'armée, se précipitèrent en jetant leur cri *au plus dru* de la nouvelle troupe. Il y eut là, selon une expression familière au chroniqueur, « mainte belle appertise d'armes, mainte prise et mainte rescousse. »

La brusque intervention des assiégés dans le combat acheva la journée. Franck de Hall et les siens, voyant ce qui se passait, étaient sortis de Caudrot et avaient à leur tour assailli l'armée française.

« Que vous ferai-je long parlement? ajoute Froissart. Tous » ceux de la partie du comte de Laille qui là estaient furent » déconfits, et presque tous morts ou pris : et peu en fussent » échappés, se la nuit ne fust si tost venue. Là eut pris tant » comtes comme vicomtes jusques à neuf : et de barons, » chevaliers et escuyers tant, qu'il n'y avait homme d'armes » des Anglais qui n'en eust deux ou trois.

» Cette bataille fust devant Auberoche, la nuit de Sainct- » Laurent, l'an mil CCC XLIIII, le 10 du mois d'août (2). »

Le lendemain matin, un peu après le lever du soleil, arriva le comte de Pembroke, avec trois cents lances et quatre mille archers. C'était un appoint formidable, mais, par malheur

» et messire Aimeri de Poitiers, et pris le comte de Valentinois, son » frère. » Il arriva précisément le contraire, fait observer l'éditeur; Louis de Poitiers, comte de Valentinois, fut tué, et son frère Aimery ou Aymar fut pris.

(1) Éd. Sauvage, vol. Ier, ch. CVIII : « *Comment le comte d'Erby print* » *devant Auberoche le comte de Laille, et d'autres comtes et vicomtes,* » *iusques à neuf.* »

(2) Le 23 octobre 1345, d'après Buchon. (Voyez pour les dates l'*Appendice* qui termine notre étude.)

pour le commandant de Bergerac, complètement inutile. Tout était fini depuis la veille. Pembroke avait appris en route « l'adventure de la bataille; » aussi était-il de fort mauvaise humeur.

« — Certes, cousin, dit-il au comte Derby, il me semble que vous ne m'avez pas fait courtoisie ny honneur, quand vous avez combattu mes ennemis sans moy : qui m'avez mandé si à certes : et pouvez bien savoir que je ne me fusse jamais souffert, que je ne fusse venu.

» — Beau cousin, lui dit le comte, nous estions moult desirans de vostre venue, et nous souffrîmes toujours du matin jusques aux vêpres en vous attendant. Et quand nous vîmes que vous ne veniez point, nous n'osâmes plus attendre; car se nos ennemis eussent apperçu nostre venue, ils eussent eu l'avantage sur nous, et, Dieu merci, nous l'avons eue sur eux : si nous aiderez à les conduire jusques à Bordeaux. »

« Ce jour et la nuict se tinrent dans Auberoche : et len-
» demain matin ils furent tous montés et armés. Si s'en par-
» tirent et y laissèrent capitaine un chevalier de Gascongne
» de leur partie, qui s'appelait Monseigneur Alixandre de
» Chaumont (1). »

La campagne était finie.

Deux jours après la bataille de Caudrot, le 12 août 1344, l'armée anglo-gasconne rentrait à Bordeaux, au milieu des cris de la joie la plus vive (2). Plus de deux cents chevaliers français ornaient son triomphe (3).

(1) Alexandre de Caumont. — Caumont, ville sur la Garonne, entre Le Mas et Marmande.

(2) Peut-être faudrait-il voir dans cette rentrée triomphale l'origine d'un mot que la tradition a conservé en le dénaturant. « *Le retour de Caudrot* » dut être longtemps cité en Gascogne. De là cette expression : « *Il revient de Caudrot,* » encore en usage aujourd'hui dans la population bordelaise, et qui, détournée de son sens primitif, ne s'emploie plus que par ironie.

(3) Il y en eût eu bien davantage, si les Anglais, comme nous l'ap-

De grands résultats avaient été obtenus.

Parti le 28 juin, Derby avait, en quarante-six jours, accompli dans la Haute-Guyenne une chevauchée de deux cents lieues kilométriques prises à vol d'oiseau (cent quatre-vingts lieues communes environ), ce qui, en calculant les détours, devait en faire près de trois cents. Il avait pris, par assaut ou composition, treize villes, livré deux batailles, et envoyé à Bordeaux de nombreux otages et de nombreux prisonniers.

Avant de quitter Caudrot, il avait, le soir même de leur défaite, donné, dans la ville, à souper aux seigneurs — comtes ou vicomtes, chevaliers ou écuyers — qui étaient tombés entre ses mains. « Et rendirent les Anglais louanges » à Dieu pour ce qu'ils avaient déconfit plus de dix mille » hommes : et ils n'étaient que mille combattants [1] qu'uns » qu'autres parmi les archers : et avaient recousse la ville et » le chastel d'Auberoche, et leurs compaignons qui dedans » deux jours eussent été pris. »

## V

### Le rôle de Caudrot au Moyen Age.

C'est la première fois que le nom si obscur de Caudrot se produit dans l'histoire; il s'y produit avec éclat. Il ne faut pas que l'on puisse croire qu'il s'y produit arbitrairement.

Froissart lui-même a eu le soin de désigner, dans ses chroniques, l'emplacement qu'occupait Auberoche.

Dans le récit de la campagne que, trente-trois ans après le comte Derby, le comte d'Anjou fit à son tour en Guyenne, on

prend Froissart, n'en avaient reçu plusieurs sur leur foi, « à revenir dedans un certain jour à Bordeaux ou à Bergerath. »

(1) *Mille-hommes*, dit la carte de l'État-major.

lit ces mots : — « Puis chevaucherent les Français outre [1],
» devant une autre bonne ville fermée : qui sied entre Sainct-
» Macaire et la Riolle : et a nom *Auberoche.* »

« L'endroit fut jadis *muré,* » dit le savant Jouannet à l'article *Caudrot* [2].

Le naïf et charmant chroniqueur qui vient de nous apprendre où il faut chercher Auberoche se charge encore de rendre à ce nom si constamment défiguré sa véritable physionomie.

Au « *Tiers Volume* », chapitre XX, dans une spirituelle digression sur le naturel des Gascons et des Anglais, Froissart énumère les villes, châteaux et places fortes qui, de son temps, défendaient la Guyenne.

Cette nomenclature ne sera pas inutile; elle nous donnera une idée de l'orthographe des noms propres au XIV[e] siècle, et, par une exception heureuse, nous montrera Auberoche (Caudroch) écrit à peu près comme il devait l'être.

L'état défensif de la province vers l'an 1350 sera d'ailleurs la meilleure transition qui puisse nous faire passer de la campagne du Périgord à la campagne de l'Agenais.

« On se pourrait bien émerveiller, dit Froissart, en pays
» loingtain et estrange, du noble royaume de France, com-
» ment il est situé et habité de cités, de villes et de chas-
» teaux, en si grand'foison que sans nombre; car, bien autant
» ès loingtaines marches en y a grand'planté, et de forts,
» comme il y a au droit cueur de France. Vous en trouverez
» en allant de la cité de Toulouse à la cité de Bordeaux [3], que

[1] Ils venaient de prendre Sauveterre, Sainte-Bazeille et Monségur. Quant à Caudrot, ils s'en emparèrent après un siége de quatre jours, en 1377. (Voyez Froissart, vol. II, chap. IV.)

[2] *Statistique du département de la Gironde,* t. II, p. 73.

[3] Froissart eût mieux fait de dire : De Bordeaux à Toulouse.

» je vous nommeray, séant sur la rivière de la Garonne » (qu'on appelle Gironde à Bordeaux), premièrement Lan» gurant (1), Rions, Cadilhac, Bangou (2), Sainct-Macaire, » Chastel-en-Dorthe, *Caudroch* (3), Gironde, la Rulle-Mil» lant (4), Saincte-Basille, Marmande, Cammont (5), Ten» nus (6), Lemnas, Dagènes (7), Montour (8), Agillon (9), » Thouars, le Port-Saincte-Marie, Clermont, Agen, Ambil-

(1) *Langurant.* Il est rare que l'orthographe de ce mot ne soit pas dénaturée dans Froissart; lisez *Langoyran.*

(2) *Bangou.* Ce ne peut être que Langon.

(3) *Caudroch.* C'est la traduction de *Causdrocum,* rocher de chaux. « Caudrot est bâti sur des rochers calcaires, » dit l'abbé O'Reilly. (*Histoire de Bordeaux,* t. 1, p. 412.) — Un acte du XIIIe siècle, que cite M. Jules Delpit dans sa remarquable Notice sur un *manuscrit de la bibliothèque de Wolfenbuttel,* p. 91, mentionne plusieurs bourgeois de Caudrot; « *burgensibus de Causdroco,* » dit le texte. « *W. de Fonte qui mane apud Causdrocum,* » ajoute le même manuscrit. Du temps de Froissart, Caudrot devait en effet s'appeler Caudroch ou *Cauderoche.* Les traducteurs des chroniques en ont fait *Auberoche,* et nous *Cauderot,* double altération.

(4) La *Rulle-Millant.* C'est La Réole, chef-lieu d'arrondissement dans le département de la Gironde, et Meilhan, chef-lieu de canton dans le département de Lot-et-Garonne. Les copistes de Froissart en ont fait un seul nom. Ici, il est cependant possible de s'y reconnaître; mais ailleurs, les mêmes copistes en ont fait *la Roche-Milon.* C'est toujours La Réole et Meilhan; mais l'altération est telle, que si nous n'avions pas la *Rulle-Millant* pour nous guider, l'erreur serait bien difficile à découvrir.

(5) *Cammont;* lisez *Caumont.*

(6) *Tennus;* lisez *Tonneins.*

(7) *Lemnas, Dagènes.* Nous venons de voir ci-dessus deux mots réunis en un; voici l'opposé, un mot seul partagé en deux : c'est *Le-Mas-d'Agenais* qu'il faut lire. Comme situation topographique, *Le Mas* doit en outre être placé avant Tonneins.

(8) *Montour;* lisez *Monhurt.* Nous verrons plus loin Montour lui-même changé en Mauléon, Mauron et Maulrou. Ce sont autant de transformations de *Monhurt.*

(9) *Agillon;* lisez *Aiguillon,* au confluent du Lot et de la Garonne.

» lart (1), Chastel-Sarrazin (2), le Hedo (3), Verdun et Belle-
» Mote (4) : et puis, en prenant le chemin de la rivière de
» Dordonne (qui vient férir en la Garonne), ces chasteaux
» assis d'une part et d'autre : Brouich (5), Fronsach, Li-
» borne, Sanct-Milion (6), Chastillon (7), la Mothe, Sanct
» Pensant (8), Montremel (9), Saincte-Foy, Bergerach, Mor-
» quinormons (10) et Chastel-Teue (11) : et vous dy que de ces
» chasteaux, sur ces rivières, les uns estaient anglais et les
» autres français; et ont toujours tenu cette façon de guerre,
» et ne voulaient pas qu'ils fussent autrement. Noncques les

(1) *Ambillart*, pour *Auvillars*, chef-lieu de canton dans le Tarn-et-Garonne, près de Villeneuve-d'Agen.

(2) *Chastel-Sarrazin* : lisez *Castel-Sarrasin*.

(3) *Le Hedo*, probablement *Ondès*, bourg au N.-N.-O. de Toulouse. Voir la carte de A. Fremin carte de la Guyenne. Oudès doit en outre être placé après Verdun et non avant.

(4) *Belle-mote*, sans doute Beaumont de Lomagne. Beaumont n'est pas situé sur la Garonne, mais sur la Gimone, à l'O. de Verdun, au S.-S.-O. de Castelsarrasin.

(5) *Brouich*. Le nom est complètement défiguré; c'est *Bourg* qu'il faut lire.

(6) *Sanct Milion* ; Saint-Émilion.

(7) *Chastillon* ; Castillon.

(8) *La Mote, Sainct Pensant* : La Mothe Saint-Paixens près de Monravel). — On voit par le curieux *Index* qu'a publié M. le vicomte de Gourgues, à la suite de son remarquable travail sur les *noms anciens de la Dordogne*, qu'il existait autrefois un château de ce nom : « Castrum, » prioratus, parochia de Motha Sancti-Paxensii. » (*Index des noms anciens compris dans le Dictionnaire géographique du département de la Dordogne*, p. 126.)

(9) *Montremel* ; Montravel, château considérable près d'un autre château connu sons le nom de *la Mothe-Montravel*, et dont il ne reste aujourd'hui qu'une grosse tour. Montravel est aussi à l'état de ruine; on distingue encore son donjon à la cime d'un monticule qui domine la route de Sainte-Foy à Castillon.

(10) *Morquinormons*, que je vois dans le texte après Bergerac, n'est pas sur les cartes. Je ne trouve qu'un *Marquay* près de Sarlat.

(11) *Chastel-Teue* ; Castelnaud à l'E. de Lalinde.

» Gascons trente ans d'un tenant, ne furent fermement à un » seigneur [1]. »

On a vu quel rôle joua, au temps du comte Derby, le « fort séant sur la rivière de Garonne, » que Froissart, dans sa piquante digression sur le naturel des Gascons, appelle *Cauderoch*. Quelques détails sur le passé de cette ville, qui vient prendre place parmi les plus importantes de la Guyenne, ne seront pas sans utilité :

Le *Catalogue des Rôles gascons* nous apprend que, le 3 juin 1347, le lieu de *Caudroch* fut officiellement déclaré possession anglaise. « De loco *Causdroco* annexando coronnæ Angliæ [2]. »

« Lettres d'Edouard III, — dit l'*Inventaire de la collection » Brequigny,* même jour et même année, — par lesquelles » le roi d'Angleterre confirme l'union de *Causdroco,* dans le » diocèse de Bazas, à la couronne d'Angleterre. » Ces ordonnances de réunion à la couronne se produisaient d'habitude à la suite des guerres qui éclataient si fréquemment entre les deux partis. Elles étaient la consécration des succès obtenus : c'est ainsi qu'on voit, à cette époque, Saint-Macaire, La Réole, Bazas, Tonny-Charente, annexés à l'Angleterre [3].

Il était rare qu'une conquête ou une rentrée en possession, n'amena point l'ordre de réparer les murs de la ville ou d'y bâtir un château. Le fait se produisit à Caudrot. Nous trouvons dans l'*Inventaire de Brequigny* le passage suivant : « 1348, 28 juillet. — Lettres d'Édouard III aux jurats et habi» tants de la ville de *Caudroc,* par lesquelles il leur permet » de lever, durant dix ans, sur les vins et les autres marchandi-

(1) Éd. Sauvage, vol. III, chap. XX, p. 75 : « *Petite digression sur le naturel des Gascons du temps de Froissart, et des Anglais aussi.* »
(2) *Rôles gascons,* t. I, p. 119.
(3) *Inventaire de la collection Brequigny,* cahier XIX.

» ses, certains droits dont le produit sera employé à construire
» un château dans ladite ville et à *en réparer les murs.* »

Ici, une objection se présente assez naturellement à l'esprit : l'ordre de construire un château semble indiquer que Caudrot n'en avait pas. Cependant, Froissart parle à plusieurs reprises du *chatel d'Auberoche :* n'y a-t-il pas contradiction? — La contradiction n'est qu'apparente. Pour s'en assurer, il suffit d'entrer dans les détails et de lire attentivement l'histoire du siége. Les engins des Français étaient d'une telle puissance et envoyaient des projectiles d'un si grand poids, que, dès l'origine, les combles des tours en furent effondrés, et que Franck de Hall et les siens furent obligés de se réfugier dans des chambres voûtées, *au raz de terre.* Quand les quartiers de roc arrivaient et frappaient contre les murs, il semblait, dit Froissart, que ce fût « foudre qui chût du ciel. » On comprend ce qu'au bout de cinq à six jours devait être le château : une ruine qui nécessita la construction d'un nouveau fort, tandis que les murs de la ville, moins endommagés, ne parurent demander qu'une simple réparation.

Du reste, le doute à cet égard ne saurait être permis : le tome II des *Archives historiques de la Gironde,* publiées sous la direction de M. Delpit, nous fournit une pièce qui constate l'existence d'un premier château. C'est une confirmation de priviléges adressée par Édouard II aux habitants des villes, cités et châteaux du Bazadais; on y mentionne, sous la date du 18 mai 1316, le château de Caudrot [1].

(1) « *Castri Caudreci,* » t. II, p. 321. — Le château de Caudrot, situé sur la Garonne au-dessous de La Réole, au-dessus de Saint-Macaire, n'était pas, on le voit, une place indifférente au Moyen Age. Quand La Réole, ce qui arrivait assez souvent, tombait au pouvoir des Français, Caudrot devenait un des forts avancés de la domination anglaise. Il n'est pas étonnant que cette puissance cherchât à mettre le château et la ville à l'abri d'un coup de main.

# IIe PARTIE

## CAMPAGNE DE 1345.

---

### I

#### Chevauchée de l'Agenais.

La campagne de 1344 avait duré un mois et demi. En déduisant vingt-deux jours (deux jours passés à Bergerac, trois à Lalinde, six devant Pellegrue, sept jours environ de repos ([1]) dans la capitale de la province avant la bataille de Caudrot, et un jour enfin employé à attendre Pembroke), il resta vingt-quatre jours au comte Derby pour faire ses deux à trois cents lieues et occuper ses treize villes. Ce fut une moyenne d'une ville prise et de vingt lieues parcourues en deux journées ([2]).

La campagne de 1345 fut plus longue. Elle dura environ six mois. Il y eut cependant moins de villes à prendre, et, si l'on ne veut voir que la chevauchée de l'Agenais, moins de distance à parcourir; mais il faut considérer que de plus grandes difficultés furent à vaincre. Le comte Derby ne s'en tint pas d'ailleurs, cette année, à une seule expédition; il en fit deux : la première, dans l'Agenais; la seconde, en Saintonge.

([1]) Ce chiffre de sept jours est tout à fait arbitraire. J'ai cru qu'il n'était pas déraisonnable d'accorder une semaine au comte Derby avant de le ramener devant Caudrot. D'un autre côté, il fallut au moins ce temps au comte de L'Isle pour réunir ses barons, investir la place et pousser le siége avec vigueur.

([2]) Il est bon de remarquer que plusieurs de ces villes se rendirent sans assaut, ou ne se laissèrent assaillir que pour la forme.

Il partit le 15 mai, après avoir passé tout l'hiver à Bordeaux, *festoyé* par les bourgeois, qui ne savaient comment lui témoigner leur contentement.

Il se rendit d'abord à Bergerac, où il trouva le comte de Pembroke, « qui avait fait aussi son mandement. »

« Si furent ces seigneurs et leurs gens trois jours dedans » Bergerath, et au quatrième (le 20 mai?) s'en partirent. » Quand lesdits Anglais furent sur les champs, ils émeurent » leurs gens et se nombrèrent, et se trouvèrent bien environ » mille combattants et deux mille archers. Lors chevauchèrent tant, qu'ils vinrent devant un chastel qu'on nomme » *Saincte-Basille :* lequel ils assiégèrent de tous lez. Ceux du » chastel considérerent que les plus grands barons de Gascongne estaient prisonniers, et qu'ils n'auraient secours de » nul costé : si que, tout considéré, iceux jurèrent féauté au » roy Édouard d'Angleterre.

» Lors passa ledit comte d'Erby outre, et prit le chemin » devers Aguillon. Mais, ainçois qu'il y parvint, trouva le » chastel de la Roche-Milon ([1]) qui estoit bien pourveu de » soudoyers et d'artillerie. »

Le comte le fit assaillir. Mais « ceux de dedans gettaient bancs et grands barreaux de fer, et pots pleins de chaux. » Pour épargner les siens, qui se faisaient tuer sans résultat, Derby remplaça l'assaut par la brèche. Il fit, dès le lendemain, combler les fossés par les *villains du païs,* qui apportèrent, sur son ordre, « grand'foison de bûches et de falourdes. »

([1]) Il n'y a pas de la Roche-Milon. C'est, comme nous l'avons indiqué page 365, Meilhan, chef-lieu de canton, situé non loin de La Réole, qu'il faut voir ici. Froissart avait peut-être écrit que le comte Derby, en route pour Aiguillon, « ainçois qu'il y parvint, trouva *lez chastel de La Réole, Meilhan;* » on aura pris le mot *lez* (près de) pour l'article *le,* négligé la virgule, et obtenu ainsi le château de la Roche-Milon.

Il plaça ensuite à portée, « en bonne ordonnance, » trois cents archers, et fit avancer deux cents *brigands paveschés* (couverts de pavois); lesquels, à grands coups de pics et de *havels* de fer, se mirent à trouer la muraille. Le moyen réussit. Une ouverture à laisser passer dix hommes de front fut bientôt pratiquée.

« Lors s'ébahirent ceux du chastel et de la ville, et se tirè-
» rent par devers l'église : et aucuns vinrent par derrière.
» Ainsi fut prise la forteresse de la Roche-Milon, et toute
» robée, et occis la plus grand'partie d'eux, exceptés ceux
» qui s'estaient retraits dedans l'église : lesquels le comte
» d'Erby fit sauver, car ils se rendirent simplement à sa
» voulonté (1). »

Le comte laissa dans la place deux écuyers d'Angleterre, et — en lui donnant pour le siége une moyenne de trois jours (2) — dut partir de Meilhan vers le 26 mai.

Il se rendit devant Monségur, où il fut arrêté quinze jours (3), c'est-à-dire jusqu'au 11 juin à peu près.

C'était messire Hugues de *Bastefol* (4) qui était gardien de la ville. Le comte Derby s'était installé devant la place en homme qui se dispose à un long siége; il avait logé ses gens et « fait construire maisons pour eux et pour leurs chevaux. »

Messire Hugues se défendait vaillamment; aussi l'attaque était-elle vive et soutenue.

« Et sachez qu'il n'y eut oncques jours qu'il n'y eust
» assaut : et y furent chariés les grans engins de Bordeaux

(1) Sauvage, vol. Ier, chap. CIX. « *Des villes que le comte d'Erby prit en Gascogne, en chevauchant vers La Riole.* »

(2) Le comte Derby n'avait pas rencontré de résistance à Sainte-Bazeille. On est en droit de présumer qu'il dut quitter cette ville vers le 22; ce qui nous conduit au 26 pour le départ de Meilhan.

(3) C'est Froissart qui détermine lui-même la durée du siége : « Et y fut le comte d'Erby quinze jours. »

(4) Badefol.

» et de Bergerath, dont les pierres qu'ils gettaient rompaient » tout, et murs et tects, et sales et grans manoirs. »

Le comte Derby faisait dire en même temps aux habitants de la ville, que s'ils étaient pris par la force, *ils seraient tous morts;* on les tiendrait, au contraire, *à bons amis,* s'ils se rendaient volontiers.

*Ceux de la ville* se fussent bien rendus; mais Hugues de Badefol n'était pas de cet avis. « On pouvait encore tenir demi-an, disait-il, car la place était bien pourvue, et les Anglais étaient toujours au delà des fossés. »

Les habitants de Monségur feignirent d'écouter ses conseils. « Lors se partirent de luy, ainsi comme à bon gré; » mais, au vespre, ils l'emprisonnèrent moult estroitement, » et lui dirent que jamais n'en istrait, s'il ne leur aidait à » accorder au comte d'Erby : et quand il eut juré qu'ils en » ferait son devoir, ils le déprisonnèrent : et adonc vint il » aux bailles de la ville, et fit signe qu'il voulait parler au » comte d'Erby. »

Gautier de Mauny se présenta.

« — Sire de Mauny, lui dit le capitaine, vous ne vous devez pas émerveiller se nous fermons les portes contre vous, car nous avons juré féauté au roy de France. Or, voyons nous que personne de par luy ne vous deffend les champs, et croyons que vous chevaucherez encore outre. Par quoy, pour moy et les hommes de ceste ville, vous prions que nous puissions demourer en composition, que vous ne nous faciez point de guerre, ne nous à vous le terme d'un mois : et se, dedans iceluy, le roy de France ou le duc de Normandie venaient en ce pays, si forts que pour vous combattre, nous serons quittes de noz convenances; et, s'ils ne venaient, ou l'un d'eux, nous nous mettrons en l'obeissance du roy Édouard d'Angleterre. »

Le comte Derby accepta les propositions de messire Hugues,

se fit donner par les habitants de Monségur douze de leurs meilleurs bourgeois, qu'il envoya comme otages à Bordeaux, et partit après s'être ravitaillé de tout ce dont il avait besoin, mais, fait observer le chroniqueur, sans entrer dans la ville.

Il se dirigea, en *exilant* tout le pays, vers le château d'Aiguillon. Le châtelain qui commandait la place pour le roi de France n'attendit pas l'attaque des Anglais; il alla lui même au devant du comte, et lui porta les clefs.

Ce chastel, « séant en la pointe de deux grosses rivières, » — le Lot et la Garonne, — était une position importante. « Si le fit, le comte d'Erby, rafreschir et reparer aussi, pour » y avoir son retour, et en faire son garde-corps : et le bailla » en garde à messire Jehan de Gombry. Puis vint le comte à » un chastel appelé Ségart (1), qu'il prit par assaut, et furent » morts tous les soudoyers estrangers qui dedans estaient; et » d'illecques vint devant la ville de La Riole. »

## II

### Siége de La Réole.

Si nous tenons compte du temps qu'il fallut aux Anglais pour aller de Monségur à Aiguillon et d'Aiguillon au château de *Ségart,* c'est vers le 21 juin qu'ils durent arriver devant La Réole.

(1) Le lieu que l'édition Sauvage appelle *Ségart* porte le nom de *Ségrat* dans l'édition du *Panthéon littéraire.* S'il y a deux orthographes, il y a aussi deux applications : Ségart peut être placé à Ségalas au S.-E. d'Eymet, ou à Castel-Sagrat au N.-O. de Moissac. Buchon penche pour ce dernier lieu, car, au mot *Ségrat,* il fait un renvoi ainsi conçu : « Peut-être Castel-Sacrat. » — Castel-Sagrat se recommande par son importance. Cette place est mentionnée une fois ou deux dans les guerres du XIVe siècle; on la retrouve, en outre, dans les *comptes* des revenus et dépenses des sénéchaussées d'Aquitaine, sous le Prince

Le siége fut long.

Le temps où *ceux de Monségur* devaient se rendre arriva, et La Réole n'était pas encore prise.

Le comte Derby, cependant, ne s'endormait pas : il faisait donner l'assaut tous les jours, et bloquait la place si étroitement, que « nulles pourveances ne les vivres ne pouvaient entrer dedans la ville. »

Pour en finir, il fit charpenter en fort merrain deux gros *beffrois* recouverts de cuir bouilli et montés sur quatre roues. Chaque beffroi avait trois étages, et chaque étage une compagnie de cent archers. Ces deux forteresses de bois et de cuir furent roulées avec leur garnison jusqu'au pied des murs; elles étaient destinées à occuper l'ennemi et à protéger le travail des deux cents piqueurs couverts de pavois, qui, avec

Noir (1363-1370). A l'article *Agenensis*, on lit ces mots : « Balliva salvitatis de Saberiis et Castrisacrati. » (*Collection générale des Documents français*, recueillis en Angleterre par Jules Delpit, t. I, p. 161.) Castel-Segrat, en revanche, est fort éloigné d'Aiguillon et de La Réole : il est à douze lieues de la première ville, à vingt et une de la seconde. — Ségalas se recommande par des arguments contraires. Il a pour lui sa proximité (huit lieues et demie d'Aiguillon, dix lieues et demie de La Réole); il a contre lui le silence de l'histoire et des documents originaux.

Sous le rapport stratégique, Derby, ce semble, devait plutôt aller à Ségalas qu'à Castel-Sagrat. Il se rapprochait ainsi de La Réole, qui était, il est bon de le remarquer, le premier but de son expédition. Froissart, en racontant les préparatifs de la campagne, s'exprime clairement à cet égard : « Quand vint après Pâques, qu'on compte l'an » mil trois cent quarante et cinq, environ la mi-may, le comte d'Erby, » qui s'estait tenu tout l'yver à Bordeaux, fit un grand amas de gens » d'armes et d'archers, et dit qu'il voulait faire une chevauchée devers » La Réole, que les Français tenaient. » D'un autre côté, nous voyons, après son entrée à Aiguillon, le comte Derby faire réparer la ville et le château « pour y avoir son retour et en faire son garde corps. » Il voulait donc aller plus loin. Ces diverses autorités mises en balance, et bien qu'elles se fassent à peu près équilibre, j'ai cru devoir me prononcer pour Castel-Sagrat.

leurs *havets* de fer, avaient si bien troué la muraille de Meilhan.

Cette fois encore le moyen réussit. Les piqueurs eurent bientôt rompu et enlevé une telle quantité de pierres, que les habitants de La Réole s'en émurent et demandèrent à se rendre. La garnison française, commandée par un Provençal, Agout de Baulx, ne fut point d'aussi bonne composition : dès les premiers symptômes de faiblesse chez les bourgeois, elle s'était retirée au château des Quatre-Sos, où, à l'abri de ses épaisses murailles, elle pouvait se rire longtemps encore des beffrois et des engins de Bordeaux.

Le comte Derby n'en avait été que mieux disposé à accueillir la demande des habitants.

« — Allez, allez, dit-il à Gautier de Mauny et à Stafford, qui lui avaient apporté la nouvelle, prenez-les à merci ; par la ville aurons nous le chastel.

» — Cher sire, dirent les bourgeois de La Réole au comte Derby, en lui présentant les clefs de la ville, de ce jour en avant nous recongnaissons à estre vos féaux et subgets, et nous mettons du tout en l'obeissance du roy d'Angleterre. »

« Et jurèrent sur la teste, ajoute le chroniqueur, qu'ils ne » conforteraient en rien ceux du chastel de la Riole, mais les » *greveraient de tout leur pouvoir* (1). »

Ce petit détail est significatif. La Réole était au Moyen Age une des villes frontières du pays de Guyenne ; elle avait pu tomber, par fortune de guerre, dans les mains de la France, elle était restée bordelaise, ou, si l'on veut, gasconne de cœur. Et être Gascon alors, c'était bien plutôt être Anglais que Français.

(1) Éd. Sauvage, vol. Ier, chap. CX. — « *Comment le comte d'Erby meit le siége devant La Riole, et comment la ville se rendit à lui.* »

Anglais et Gascons, hommes d'armes de Bordeaux et habitants de La Réole, avaient beau réunir leurs efforts et « grever de tout leur pouvoir » le château des Quatre-Sos, le château des Quatre-Sos était « moult haut et de pierre dure ; » les quartiers de rocs que lui envoyaient nuit et jour les engins ne pouvaient mordre sur lui.

Derby ne put l'avoir que par la mine.

Comme il n'était pas sans mineurs, au dire de son historien, il y envoya ses ouvriers. Ceux-ci ouvrèrent si bien, qu'ils parvinrent, en creusant leurs galeries, jusque sous le château, qui — à l'exception du donjon, bâti sur le roc, et qu'on ne pouvait entamer — se trouva, à la fin des travaux, ne reposer à peu près que sur étançons (1).

« Lors monseigneur Agos des Bans, capitaine, dit à ses » compaignons qu'ils estaient minés et en grand péril. Lors » furent les compaignons en grand effroy :

« — Sire, lui dirent-ils, vous êtes en grand méchef et nous aussi, se remède n'y est mis. Vous êtes notre chef et vous devons obéir. Vray est que honorablement nous sommes cy tenus : et n'aurons nul blasme désormais de nous composer. Si parlons au comte d'Erby, à savoir s'il nous voudrait laisser d'ici départir sauf noz corps et noz biens : et nous lui

(1) « Tant ouvrèrent ses mineurs, dit Froissart, qu'ils vindrent sous » le chastel, si avant qu'ils abattirent une basse court ès cengles du » chastel. Au dongeon ne pouvaient ils mal faire, car il estait mas- » sonné sur une roche dont on ne pouvait trouver le fons. » Ce n'est pas le donjon seul, comme le prouve très bien M. Leo Drouyn dans la *Guienne anglaise,* œuvre d'art et œuvre d'histoire d'un rare mérite, c'est le château entier, qui, à l'exception d'une tour, était bâti sur le roc. Agout de Baulx n'avait donc pas à craindre de voir s'écrouler la forteresse ; et s'il se rendit, c'est, ou qu'il ne connaissait pas le véritable état de la mine, ou qu'il n'était pas fâché de trouver un prétexte honorable pour brusquer le dénouement devenu inévitable, et abandonner une défense possible encore, sans doute, mais au prix des souffrances et des privations les plus cruelles.

rendrons la forteresse, puis qu'autrement nous ne pouvons finer (1). »

Agout de Baulx se prêta de la meilleure grâce du monde au désir de ses compagnons. Il descendit de la grosse tour, mit la tête à une fenêtre basse, fit signe aux Anglais qu'il avait à leur parler.

Le comte Derby, « qui eut grand desir de savoir quelle » chose messire Agos voulait dire, monta tantot à cheval et » emmena avec lui messire Gautier de Mauny et messire » Richard de Stanfort, et leur dit :

« — Allons jusques à la forteresse voir et savoir que le capitaine nous veut. »

« Si chevauchèrent celle part. Quand ils furent là venus, » messire Agos ota son chaperon tout jus, et les salua belle- » ment l'un après l'autre, et puis dit :

« — Seigneurs, il est bien vray que le roy de France m'a envoyé en cette ville et en ce chastel pour le garder et défendre à mon loyal pouvoir : vous savez comment je m'en suis acquitté, et voudrois encore faire ; mais toujours ne peut-on pas demeurer en un lieu. Je m'en partirois volontiers, et aussi tous mes compagnons, s'il vous plaisoit ; et voudrions aller demeurer autre part, mais que nous eussions votre congé. Si nous laissiez partir, saufs nos corps et nos biens, et nous vous rendrons la forteresse. »

» Adonc répondit le comte Derby, et dit :

« — Messire Agos, messire Agos, vous n'en irez pas ainsi : nous savons bien que nous vous avons si étreints et si menés que nous vous aurons quand nous voudrons ; car votre forteresse ne gît que sur étais : si vous rendez simplement, et ainsi serez vous reçus. »

» Lors respondit messire Agos, et dit :

(1) Froissart, éd. Sauvage, t. I, chap. CXII.

« — Certes, sire, s'il nous convenoit entrer en ce parti, je tiens en vous tant d'honneur et de gentillesse que vous ne nous feriez fors toute courtoisie, ainsi que vous voudriez que le roi de France ou le duc de Normandie fit à vos chevaliers ou à vous-même, si vous étiez au parti d'armes où nous sommes à présent. Si ne blesserez mie, s'il plait à Dieu, la gentillesse ni la noblesse de vous, pour un peu de soudoyers qui ci sont, qui ont gagné à grand peine leurs deniers, et que j'ai amenés avec moi de Provence, de Savoye et du Dauphiné de Vienne; car sachez que, si le moindre des notres ne devait aussi bien venir à merci comme le plus grand, nous nous vendrions ainçois tellement que oncques gens assiégés en forteresse ne se vendirent en telle manière. Si vous prie que vous y veuilliez regarder et entendre; et nous faites compagnie d'armes; si vous en saurons gré (1). »

C'était dire qu'il offrait de rendre la place, « sauf les corps et les biens. »

Derby, Gauthier de Mauny et Stafford se retirèrent, et, une fois à l'écart, tinrent conseil : « Finalement ils regardèrent » la loyauté de messire Agos, et qu'il estait étranger, et » qu'aussi on ne pouvait miner la grosse tour du chastel. »

« — Monseigneur Agos, lui dirent-ils, nous voudrions faire à tous chevaliers estrangers bonne compaignie. Si voulons, beau sire, que vous partez et tous les vostres; mais vous n'emporterez que vos armeures.

« — Ainsi soit fait, dit messire Agout. »

« Lors se tira à ses compagnons et leur dit comment il » avait exploité. Lors s'armèrent et sellèrent leurs chevaux » dont ils n'avaient que six. Les aucuns en achetèrent des » Anglais : qui leur vendirent bien cher (2). »

(1) Froissart, éd. Buchon, t. I, p. 201.

(2) Sauvage, vol. Ier, chap. CXII. — « *Comment le comte d'Erby conquit le chastel de La Riole.* »

Agout de Baulx partit pour Toulouse et les Anglais se saisirent du château.

Le siége avait duré « plus de neuf semaines, » dit Froissart en premier lieu, « plus de onze, » dit-il ensuite; toujours est-il qu'on se trouvait *bien avant dans la saison.* D'après les calculs approximatifs, ce ne fut donc pas avant les premiers jours de septembre (du 5 au 7?) que l'armée anglo-gascone put reprendre sa marche si longtemps interrompue.

Montpezat, Monhurt, Villefranche, Miramont, Tonneins et Damazan furent pris par le comte, et dans l'espace de trois semaines à peu près, en lui accordant un jour pour le voyage et deux jours pour la capitulation, car il fut presque partout obligé de recourir à l'assaut.

## III

### Prise de Monhurt.

Une seule affaire présenta quelque intérêt : la prise de Monhurt.

L'expédition de l'Agenais semble avoir été destinée à passer en revue tous les genres de guerre usités au Moyen Age.

Le château de Sainte-Bazeille avait été pris par l'intimidation, Meilhan par la sape, Monségur par la connivence des habitants, La Réole par le jeu des beffrois, le château des Quatre-Sos par la mine; Monhurt (1) fut pris par la ruse.

Le comte Derby venait de s'emparer de Montpezat par

(1) Froissart dit *Maulrou* dans l'édition Sauvage, et *Mauron* dans l'édition du *Panthéon littéraire;* j'ai traduit par *Monhurt.* Buchon s'est prononcé pour une autre ville. « Ce doit être, dit-il, Castelmoron, bourg de l'Agenais, peu éloigné de Mont-Pezat, de l'autre côté du Lot. » (Liv. Ier, Part. Ire, chap. CCXLIII.) J'ai moi-même un instant hésité en faveur de Castelmoron; et si j'ai donné la préférence à Monhurt, c'est que le stratagème imaginé par le sire de Caumont

escalade, « eschellement, » dit l'auteur des *Chroniques,* lorsqu'il se présenta devant la ville de Monhurt. Il lui donna l'assaut, mais sans résultat, et dut pour cette nuit se loger hors des murs.

« Le lendemain un chevalier de Gascogne qui avait nom messire Alexandre de Chaumont (Caumont), dit au comte :

— « Sire, faites semblant de vous déloger et tirer autre part : et laissez un petit de vos gens devant la ville. Ceux de céans istront tantost (de tant les congnais-je bien), et vos gens qui seront demourez, se feront chacer, et nous serons en embusche dessous ces oliviers. Si tost qu'ils seront passés, une partie retournera sur eux, et l'autre devers la ville. »

Le comte Derby suivit ce conseil. Il *fit trousser chars et sommiers,* laissa devant Monhurt le comte de Kenford avec cent hommes, et s'en vint en longeant la place à environ demi-lieue. Il y avait là un petit vallon planté de vignes et d'oliviers ; il y établit son embûche et continua sa route.

La ruse eut un plein succès.

« — Or tost issons, s'écrièrent les habitants de Monhurt en voyant ce départ, et allons combattre aux ennemis, en ce tantet d'Anglais qui sont demourés derrière, car tantost les aurons déconfits et mis à merci. Si sera honneur et profit à nous grandement. »

Ils sortirent au nombre de 400.

Le comte de Kenford feignit de battre en retraite et les attira du côté de l'embuscade, qu'ils eurent bientôt dépassée.

semblait guider mon choix. Le sire de Caumont ne paraît inspiré dans cette circonstance que par la connaissance du pays et de ses habitants. Il fallait qu'il fût leur voisin. Or, Caumont est situé comme Monhurt sur la Garonne et à quatre lieues environ. Castelmoron est situé sur le Lot et au moins à une distance double. — L'abbé Montlezun, qui a écrit une *Histoire de la Gascogne* imprimée à Auch, a placé Maulrou à Mauléon, au pied des Pyrénées. Le comte Derby en aurait été quitte pour une centaine de lieues, aller et retour !

Les hommes postés dans le vallon s'élancèrent aussitôt en avant, en criant : *Mauny! Mauny au seigneur!* car messire Gauthier était leur chef.

Une partie du corps se jeta sur les habitants de Monhurt; l'autre se dirigea vers la ville pour leur couper la retraite.

Les Anglais s'emparèrent du pont et des portes, si bien que les assiégés pris, de tous côtés à la fois, n'eurent plus qu'à se rendre. Le comte Derby se montra généreux. Il reçut les vaincus à merci et empêcha « par gentillesse » le pillage et le sac de la place.

Ce ne fut pas tout. Il fit encore présent de la ville et de toute la seigneurie à Alexandre de Caumont, « par l'avis duquel elle avait été gaignée. » Alexandre en fit châtelain un de ses frères Antoine de Caumont; et pour mieux la garder, le comte Derby lui laissa ses archers « et quarante Bidaux à tous pavas. »

La prise de Villefranche-en-Agenais, de Miramont (1), de

(1) *Miramont;* Miremont, dit Sauvage. — Il y a deux Villefranche et deux Miramont dans le pays désigné jadis sous le nom d'*Agenais :* un premier Villefranche (Villefranche de Belvès), que nous appellerons, eu égard à son importance, Villefranche *le grand*, situé sur les confins du Périgord, au N.-E. de Villeneuve-d'Agen; un second Villefranche, que nous appellerons Villefranche *le petit*, situé à l'O. d'Aiguillon; — un premier Miramont, Miramont *le grand*, situé au S. d'Eymet, pas bien loin du Drot; un deuxième Miramont, Miramont *le petit*, situé à l'E. et à une lieue d'Aiguillon. Nous avons donné la préférence à Villefranche *le petit* et à Miramont *le petit*, à cause du voisinage de la Garonne et de l'intérêt que le comte Derby avait à s'emparer de ces places pour enlever complètement aux Français les rives du fleuve. Le choix de Miramont *le petit* nous met toutefois en contradiction avec le texte de Froissart : « Quand le comte Derby, dit-il (chap. CXIV, » t. I), eut à sa voulonté Villefranche, il chevaucha devers Miremont, » en approchant Bordeaux; car oncques ses coureurs à celle fois » n'approchèrent le Port-Saincte-Marie. » Or, Miramont étant à l'E. de Villefranche, c'est précisément le contraire qui dut avoir lieu : Derby s'éloigna de Bordeaux et se rapprocha du Port-Sainte-Marie. Il peut y avoir eu confusion dans l'esprit de Froissart ou dans celui de ses

Tonneins et du *fort chastel* de Damazan (Damassen, dit Froissart) termina la campagne sur les rives et dans le bassin de la Garonne.

Villefranche, Tonneins et Damazan coûtèrent peu d'efforts au chef de l'armée anglaise : « Ainsi chevauchait le comte » d'Erby le païs, de costé et d'autre : ne nul ne luy allait au » devant : et conquerrait villes et châteaux : et conquerraient » ses gens si grand avoir que merveilles serait à penser (1).»

Miramont paraît seul avoir fait quelque résistance. Derby resta devant la place trois jours pleins et n'y entra que le quatrième.

## IV

### Chevauchée de la Saintonge.

Le comte Derby, maître du cours de la Garonne jusqu'au delà du Lot, changea brusquement le théâtre de ses opérations.

Il se porta de l'Agenais dans l'Angoumois et la Saintonge.

Les calculs de probabilité le font partir de Damazan du 24 au 26 septembre. Il se dirigeait sur Angoulême; en lui donnant cinq jours pour son trajet, il dut y arriver vers le dernier du mois, après avoir fait étape selon toute vraisem-

traducteurs. Pour des hommes qui ne connaissaient pas au juste la position des lieux, rien n'était plus facile à commettre que cette erreur. Ce qui tendrait à le prouver, c'est que dans le récit de la campagne suivante (1346), où furent reprises par le duc de Normandie plusieurs villes de l'Agenais, Froissart se met en opposition avec lui-même. Les Français, partis de Toulouse, arrivent en Aquitaine. La première ville qu'ils prennent est Miramont; Villefranche vient après. Il fallait donc que Miramont fût plus rapproché de Toulouse, plus loin par conséquent de Bordeaux. (Voyez Froissart, vol. Ier, chap. CXIX.)

(1) Éd. Sauvage, vol. Ier, chap. CXIII. — « *Comment le comte d'Erby print la ville de Maulrou et puis Villefranche en Gascogne.* »

blance à La Réole d'abord, à Libourne ensuite. Derby investit la place. Angoulême, entourée de tous côtés par les Anglais, ne voulut pas attendre que la famine l'obligeât à ouvrir ses portes. Elle se rendit; mais, à l'exemple de Monségur, sous condition qu'elle ne serait point secourue avant un mois par le roi de France.

Le comte Derby reçut en otages 24 bourgeois des plus riches, les envoya à Bordeaux et leva le siége.

Le campement devant Angoulême, le blocus et les pourparlers de la capitulation ne demandèrent guère moins d'une semaine. On peut donc fixer, sans s'écarter beaucoup de la vérité, au 6 octobre le jour de son départ.

Il se porta sur Blaye ([1]) qu'il assiégea *de tous points,* mais inutilement.

Guichard d'Angle et Guillaume de Rochechouart défendaient la ville; ils résistèrent aux propositions et aux menaces aussi bien qu'aux assauts.

On resta plus d'un mois devant cette forteresse; et quand vint l'époque de la reddition d'Angoulême, c'est à dire le 5 ou le 6 novembre (?), les Anglais y étaient encore. Ils avaient, il est vrai, essayé de mettre à profit la longueur du siége.

Ils avaient fait quelques courses, tant sur les bords de la Gironde que dans l'intérieur.

Ils étaient allés assiéger la ville de Mortagne.

La tentative ne réussit point. Mortagne pas plus que Blaye ne pouvait être investie. La Gironde laissait à l'une comme à l'autre l'accès de la mer; et La Rochelle y pouvait aisément expédier des vivres et des secours.

Les Anglais durent le comprendre; ils renoncèrent à s'emparer de Mortagne et se dirigèrent sur Mirambeau; de

([1]) *Blasmes,* dit Froissart dans l'éd. Sauvage.

Mirambeau ils vinrent à Aulnay (1), et reprirent enfin la route de Blaye.

Cependant « l'hiver s'approchait. » Il y avait si longtemps qu'on était devant la ville, sans y avoir obtenu le moindre avantage, que les assiégeants en étaient « tous hodés et lassés (2); » aussi eurent-ils conseil, nous apprend le chroniqueur, « qu'ils se retireraient à Bordeaux jusques au nouveau » temps : et se délogèrent et passèrent la Gironde et vinrent » à Bordeaux; et tantôt après le comte d'Erby départit toutes » ses gens et envoya chacun en sa garnison, pour mieux » entendre aux besongues sur la frontière, et estre aussi plus » au large (3). »

Anglais et Gascons étaient de bons soldats, mais ils n'aimaient pas l'hiver; en revanche, ils aimaient fort la ville de Bordeaux où ils recevaient tous les ans à leur rentrée un si gracieux accueil; on voit que le souvenir de cette hospitalité les avait suivis jusque sous les murs de Blaye, qui fût peut-être tombé à la fin dans leur pouvoir s'ils avaient montré moins d'empressement à lever le siége.

(1) « Si eut grand assaut, dit Froissart, en parlant de Mortagne, qu'il » appelle *Mortaigne en Poitou*; mais rien n'y firent; ains y laissèrent » plusieurs de leurs morts et bleciés. Si s'en retournèrent et furent » devant *Mirebel* et devant *Aulny*. » Froissart ne dit pas explicitement si Mirambeau et Aulnay furent pris; mais je crois qu'on ne peut guère en douter, surtout pour Aulnay, que nous allons voir plus loin (campagne 1346), sous le nom d'*Athénis, repris* par l'armée française.

(2) Ces deux mots sont empruntés à l'édition Buchon.

(3) Éd. Sauvage, vol. Ier, chap. CXIV. — « *Comment le comte d'Erby conquit la cité d'Angoulesme.* »

# IIIe PARTIE

## CAMPAGNES DE 1346

### I

Le duc de Normandie dans l'Agenais et l'Angoumois.

Les deux campagnes que Henri de Lancastre avait si brillamment conduites avaient beau être terminées, la guerre était loin d'être finie.

L'année 1346 vit s'accomplir en Guyenne de nouvelles expéditions dont la France cette fois eut l'initiative, et dans lesquelles le comte Derby, contenu par des forces dix fois supérieures, ne figura point ou ne figura que tardivement.

Le duc de Normandie, fils du roi Philippe, suivi de « cent mille têtes armées, » accompagné de presque toute la noblesse de France, ayant avec lui le duc Odes de Bourgogne, le comte d'Artois, son fils, le comte de Bourbon, le dauphin d'Auvergne, le sire de Coucy, le sire de Montmorency et une foule d'autres, partit de Toulouse après la Noël ( décembre 1345 ), suivit d'abord le cours de la Garonne, puis remonta vers la Saintonge sans rencontrer l'ennemi. Le prince Jean en profita pour se remettre en possession de plusieurs des villes que le comte Derby lui avait enlevées.

Il reprit ainsi aux Anglais, dans le Midi, Miramont et Villefranche; au Nord, Aulnay (1) et Angoulême. La ville

(1) *Athénis*, dit le texte de Sauvage; *Anchenis*, dit le texte de Buchon, qui, fidèle à son procédé géographique, traduit par Ancenis, sans faire attention qu'Ancenis est en Bretagne, à huit lieues N.-E. de Nantes. Aulnay ou Aulny n'est au contraire qu'à une quinzaine de lieues d'Angoulême. Or, ce fut, comme Froissart nous l'apprend, pendant le

d'Angoulême prise, — et elle le fut par la famine et par le mauvais vouloir des habitants envers la garnison, plutôt que par l'effort des armes françaises, — le duc de Normandie quitta l'Angoumois, revint dans l'Agenais et s'empara successivement de Damazan, de Tonneins et du Port-Sainte-Marie (1). On avait déjà passé Pâques lorsqu'il entra dans cette dernière ville. Angoulême avait été prise le 3 février, le lendemain de la Purification; on était à peu près à la fin d'avril (2) lorsque le *Port-Sainte-Marie* fut occupé. On employa près de trois mois pour prendre trois villes.

Le duc de Normandie était moins expéditif que le comte Derby.

Il est bon cependant de remarquer qu'il avait avec lui une armée formidable, et qu'une grande armée ne voyage jamais aussi facilement qu'un corps de troupes de deux ou trois

siége d'Angoulême qu'une courte expédition fit tomber Aulny entre les mains des Français. « Lors montèrent à cheval une vesprée : et » chevauchèrent toute la nuit, jusques au point du jour q l'aube cre- » vait. Si vinrent devant une grosse ville : qui *nouvellement s'estait* » *rendue aux Anglais* (a); si l'appelait-on Athenis. » (Sauvage, liv. Ier, chap. CXIX.)

(1) *Port-Sainte-Marie*. Nous n'avons pas vu dans la campagne de 1345 qu'il eût été question de la prise du *Port-Sainte-Marie* par Derby. Il y a donc une lacune à cet endroit des *Chroniques*. Nous en trouvons la preuve dans un passage du chapitre CXIV. A propos des siéges de Villefranche et de Miramont, on y lit ces mots déjà cités : « Car oncques ses coureurs à *celle fois* n'approchèrent le Port-Saincte-Marie. » Le Port-Sainte-Marie avait donc joué un rôle à un certain moment de la campagne?

(2) Le duc de Normandie « se tint là sur la rivière de Garonne, — dit Froissart, après avoir raconté la prise de Tonneins (dont la garnison fut renvoyée, et ramenée à Bordeaux par les soins du prince lui-même), — à tout son ost *jusques après Pasques*, qu'il se retira devers le Port-Saincte-Marie. » Pâques tombant cette année le 16 avril, ce ne fut que vers la fin du mois que le prince Jean put s'emparer de la ville.

(a) Allusion à la prise d'Aulnay en 1345, pendant le siége de Blaye.

mille hommes; de plus, on était en hiver, saison peu favorable à la guerre, surtout à une époque qui ne brillait ni par l'entretien des routes ni par l'approvisionnement des milices.

## II

### Le siége d'Aiguillon.

Le siége d'Aiguillon, qui eut lieu immédiatement après le siége de Port-Sainte-Marie, dura plus longtemps encore. Ce fut moins un siége qu'une campagne autour de la place, sorte d'épopée guerrière qui n'est pas sans ressemblance avec notre expédition de Crimée.

Commencé le 1er mai, il n'était pas encore terminé le 1er octobre (1). Mais les Français de 1854 finirent par s'emparer de Sébastopol; les Français de 1346 ne s'emparèrent point d'Aiguillon.

Ils ne s'y étaient pas épargnés cependant.

Un pont fut construit sur la Garonne (2), des navires furent

(1) « Ce siége dura jusqu'à la Saint-Rémy (1er oct.). » (*Sauvage*, vol. Ier, chap. CCXXI.)

(2) « Premièrement, les seigneurs de France regardèrent qu'ils ne » pouvaient parvenir jusques à la forteresse s'ils ne passaient la » rivière, qui estait large et profonde. Si commanda le Duc, qu'un » pont fut fait (quoy qu'il coustat) pour passer la rivière. » — Les Français venant du Port-Sainte-Marie n'avaient pas précisément besoin du pont pour arriver jusqu'à la ville, mais il leur était indispensable pour l'investir. Aiguillon, on le sait, est situé au confluent du Lot et de la Garonne. Comme Sébastopol, qui était protégé par sa rade et par la mer, Aiguillon était protégé par les deux rivières; et pour l'attaquer du côté qui regarde Bordeaux, — à l'angle du confluent, — il fallait à tout prix établir un passage sur la Garonne. Le pont du reste ne suffit pas : le rôle que jouent dans ce siége les *nefs* et les *chalans* chargés de troupes en est une preuve.

appareillés pour combattre trois *naves* anglaises (trois bâtiments) qui inquiétaient les travailleurs du pont; on fit venir de Toulouse huit des plus grands engins qui s'y trouvaient; on en fit charpenter sur les lieux quatre plus grands encore, et les douze engins se mirent à jeter dans la place d'énormes quartiers de roc.

Il y eut en même temps plusieurs escarmouches et des assauts continuels. Un jour, les Français, montés sur des chalans, parvinrent à faire tomber le pont-levis du château; une autre fois, ils mirent à profit les offres de deux maîtres ingénieurs qui leur construisirent, avec beaucoup d'art, quatre *chauffaux* (1), montés sur quatre navires, plus élevés que la forteresse et destinés à la battre du côté de l'eau.

Mais la forteresse était défendue par Gauthier de Mauny (2), le meilleur homme d'armes de l'Angleterre, le Jean Chandos de cette époque (3). Aux engins et aux *chauffaux* du duc de Normandie, messire Gauthier opposait ses propres engins, des *martinets* d'une puissance terrible, qui eurent bientôt brisé les machines ennemies, coulé ou désemparé les *chauffaux* avec les navires qui les portaient.

(1) *Chauffaux*, tours en bois à plusieurs étages, garnies de peaux fraîches.

(2) Il faut y ajouter Pembroke, qui était avec Gauthier dans la place.

(3) Si on pouvait se permettre le mot, nous dirions, en rappelant de nouveau Sébastopol, que Gauthier de Mauny fut encore le Totlében d'Aiguillon. Il y a entre les deux siéges des rapports curieux : c'est la même énergie et la même patience dans l'attaque, le même génie dans la défense. Il n'est pas jusqu'aux moyens qui ne soient les mêmes. Les Français assaillaient la place presque tous les jours, ils y faisaient brèche parfois; mais chaque fois *ceux du chastel* remettaient en bon point *ce que rompu et brisé estait*, « car ils avaient avecques eux foison d'ouvriers. » — Les Anglais avaient su également se mettre à l'abri des pierres que leur envoyaient les engins : « Ceux de la forteresse » étaient si bien guérités, qu'oncques pierre d'engin ne les greva, fors » aux tects des manoirs. » (Sauvage, vol. Ier, chap. CCXXI.)

Aux assauts, Gauthier de Mauny répondait par des sorties. Dans l'une d'elles, où Pembroke se distingua, le sire de Montmorency fut sur le point d'être fait prisonnier; dans une escarmouche qui eut lieu beaucoup plus tard, à la mi-août, un autre Français, monseigneur Philippe de Bourgogne, comte d'Artois et de Flandres, fit, au saut d'un fossé, une chute de cheval dont il mourut.

Quant à l'attaque du pont-levis par les chalans, heureuse au début (1), elle avait échoué à la fin par l'empressement des Français eux-mêmes qui s'étaient jetés tous en même temps sur ce passage étroit et sans parapet. Ils trébuchèrent, tombèrent les uns sur les autres, et finalement se noyèrent. La chaux et l'eau bouillante que les assiégés jetaient des créneaux achevèrent la déroute.

Pendant que l'on guerroyait ainsi des deux parts et que s'accomplissaient maintes prouesses stériles, de graves événements se produisaient dans le nord de la France.

Édouard III, parti d'Angleterre (2) pour venir à Bordeaux et entreprendre lui-même la campagne contre les Français, avait été obligé par les vents de débarquer sur les côtes de la Manche.

Il avait ravagé la Normandie et l'Artois, et gagné le 26 août, sur le roi Philippe, la terrible bataille de Crécy.

Il n'en fallut pas moins pour faire lever, trente-cinq jours plus tard (3), le siége d'Aiguillon. Le duc de Normandie,

(1) « Les aucuns se mirent dedans une petite nave en l'eau par des- » sous le pont, et gettèrent grans crocs et havets au dit pont levis; » puis tirèrent à eux si fort, qu'ils rompirent les chaînes de fer qui » le pont tenaient, et l'avallèrent jus par force. » *(Idem, ibidem.)*

(2) Le 25 juin 1346.

(3) Si l'on tient compte de la distance, de la difficulté des communications, du désarroi qui suivit la perte de la bataille, on comprendra que ce temps (trente à trente-cinq jours) fut à peu près nécessaire pour faire parvenir au duc de Normandie les ordres du roi de France.

rappelé par son père, partit en toute hâte, en laissant le champ libre au comte Derby, qui, en effet, ne tarda pas à se mettre en campagne.

## III

### Le comte Derby en Saintonge et en Poitou.

Ce ne fut point dans l'Agenais, conservé à l'Angleterre par la belle défense d'Aiguillon, mais dans la Saintonge et dans le Poitou que se porta le comte Derby (1).

A peine fut-il instruit de la levée du siége, qu'il fit son mandement à tous les écuyers et chevaliers de Gascogne qui « Anglais se tenaient. »

« Lors vinrent à Bordeaux le sire d'Albret, le sire de l'Es-
» parre, le sire de Rosam, le sire de Mucident, le sire de
» Pumiers (Pommiers), le sire de Tourton (Curton), le sire
» de Bouqueton (Biscaétan), messire Aimery de Traste (Taste)
» et plusieurs autres : et assembla le comte douze cents
» hommes d'armes, deux mille archers et trois mille
» piétons (2). »

Ils passèrent la Gironde entre Bordeaux et Blaye (vers Bourg probablement), vinrent à Mirambeau (Mirebel), s'em-

(1) Nous parlons d'après Froissart. S'il fallait s'en rapporter à une lettre attribuée au comte Derby et citée par Robert d'Avesbury, le comte aurait au contraire fait précéder sa campagne de Saintonge par une campagne en Agenais, dans laquelle il aurait pris Villeréal, ravitaillé Tonneins et Aiguillon; il serait ensuite revenu à La Réole, d'où il serait reparti huit jours après pour prendre la direction du Nord, passant par Sauveterre et Châteauneuf-sur-Charente. (Voyez la lettre dans Buchon, à la suite du chapitre CCLVII, livre Ier, partie Ire.)

(2) Éd. Sauvage, vol. Ier, chap. CXXXVI. — « *Comment le comte Derby print en Poictou plusieurs villes et chasteaux, et aussi la cité de Poictiers.* »

parèrent du château et de la ville, prirent Aulnay, Surgères et Benon [1], assaillirent sans résultats le château de Marans « à trois lieues de la Rochelle, » se dirigèrent sur Mortagne [2] qu'ils prirent *par force,* conquirent Taillebourg, — « *le pont, la ville et le chastel,* » — « occirent tous ceux qui dedans étaient, » et remplirent le pays d'un tel effroi « que tous fuyaient devant les Anglais. » Nul ne cherchait plus à défendre la contrée, sinon les chevaliers et écuyers de Saintonge, qui « se tenaient en leurs forts, » mais sans montrer la moindre disposition à venir combattre l'ennemi.

Le comte termina ses opérations en Saintonge par la prise de Saint-Jean-d'Angély, s'y reposa quatre jours et passa dans le Poitou.

Il assiégea inutilement Niort, s'empara après une assez

[1] *Benon,* place assez importante au Moyen Age, et marquée dans les cartes de Houzé. Benon est situé à trois lieues N.-N.-O. de Surgères, et à une lieue S. de Courcon.

[2] *Mortaigne-sur-Mer, en Poictou,* dit Froissart. Il pourrait s'agir ici aussi bien de Mortagne-sur-Sèvre en Vendée que de Mortagne-sur-Gironde en Saintonge. Il faut apporter une grande attention dans l'étude des Chroniques toutes les fois qu'il est question de *Mortaigne-en-Poictou.* Froissart ne distingue que bien rarement, dans ce cas, la Saintonge du Poitou; ce n'est que par un examen approfondi qu'on peut arriver à donner la préférence à l'une des deux villes et à fixer sa position. Ici, cependant, je crois que l'on peut interpréter sans crainte Mortagne-sur-Mer par Mortagne-sur-Gironde. La présence de Derby à Taillebourg, après la prise de Mortagne, justifie mon opinion. Mortagne-sur-Gironde n'est qu'à dix lieues de Taillebourg.

Il est vrai qu'avant de faire venir l'armée anglaise à Taillebourg, Froissart nous la montre à Lusignan; mais des doutes existent sur le moment de la prise de Lusignan. D'après la lettre citée par Robert d'Avesbury, le comte ne se serait rendu maître de cette ville qu'après avoir occupé Saint-Jean-d'Angély. Que la lettre soit ou non authentique, l'ordre de marche qu'elle donne est plus conforme au plan de campagne du comte Derby. C'est donc cet ordre qu'il m'a paru à propos d'adopter.

vive résistance de Saint-Mexant ([1]), de Lusignan ([2]) et de Montreuil-Bonin ([3]), et vint enfin devant Poitiers.

Un seul assaut, donné du côté le plus faible, lui livra la ville, mal défendue du reste par de *menues gens, peu aidables, et non experts en armes.*

Tout fut mis à feu et à sang, et plus de 700 malheureux « hommes, femmes ou petits enfants » furent tués. Le reste ne dut son salut qu'à la fuite.

Arrêtons-nous devant ces actes barbares qui terminèrent si tristement la conquête anglo-gasconne.

Ce n'est plus la guerre à peu près humaine et relativement bienveillante de l'Agenais et du Périgord, c'est une guerre sauvage qui ne procède que par égorgements. Nous sommes sur une terre franchement ennemie; aussi ne voyons-nous plus de bourgeois pris en otage et envoyés à Bordeaux; on ne fait même plus de prisonniers; c'est partout la mort, le pillage ou la destruction.

A Taillebourg, on avait occis tous ceux que l'on avait trouvés; à Saint-Mexant, la population avait été massacrée; à Montreuil-Bonin, les monnayeurs n'avaient pas eu un meilleur sort; à Lusignan, on avait brûlé la ville.

([1]) Saint-Maximien dans l'édition Sauvage.

([2]) Comme je l'ai dit, la prise de Lusignan est placée par Froissart entre celle de Mortagne et celle de Taillebourg. C'est le seul changement que je me sois permis de faire à l'itinéraire indiqué par le chroniqueur. (Voyez la note 2 de la page précédente.)

([3]) *Monstreul-Boy-vin,* dans le texte de Sauvage. Il n'y a pas de Monstreul-Boy-vin; c'est Monstreuil-Bonnin, à trois lieues O. de Poitiers, qu'on doit lire. A l'époque où le comte Derby arriva à Montreuil, deux cents monnayeurs y forgeaient la monnaie pour le roi de France. Ce furent les seuls défenseurs de la place; ils payèrent de leur vie leur courage et leur fidélité. — Il existe en Poitou un autre Montreuil, Montreuil-Bellay, ville forte, démantelée au XV[e] siècle; mais Bouchet, auteur des *Annales d'Aquitaine,* s'étant prononcé pour Montreuil-Bonnin, je n'ai pas cru devoir chercher une autre explication.

A Poitiers, tous ceux qu'on put saisir furent passés au fil de l'épée.

« Si détruisirent les gens du comte plusieurs églises et y firent grand dérois. » — Le pillage et l'incendie ne cessèrent que par ordre du comte Derby, qui « sur la hart » *commanda* que « nul ne bouta le feu en église n'en maison, car il vou-» lait se tenir là dix ou douze jours. »

Le douzième jour ([1]), ainsi qu'il l'avait annoncé, le comte partit de Poitiers, « et la laissa vague, car elle n'était point » tenable, tant elle était de grand'garde. » Il reprit la route de Bordeaux. Lui et ses hommes y arrivèrent par petites journées, après avoir touché à Saint-Jean-d'Angély et revisité les forteresses qu'ils avaient conquises.

« Au département, dit l'historien du XIV^e^ siècle, ses gens estaient tant chargés d'avoir que là (à Poitiers) ils avaient trouvé, qu'ils ne faisaient compte de draps, fors d'or et d'argent et de pennes ([2]). »

Arrivé à Bordeaux, le comte donna congé « à toutes manières de gens, » les remercia grandement de leur service, et, le carême venu, partit pour l'Angleterre, accompagné de Pembroke, de Kenford et de « grand'foison de chevaliers et écuyers qui avec eux avaient la mer passée ([3]). »

([1]) Buchon fixe, d'après R. d'Avesbury, la prise de Poitiers au 4 octobre 1346. Le départ aurait donc eu lieu vers le 16, et la rentrée à Bordeaux dans les premiers jours de novembre (?) — Dans Froissart, toutes ces dates doivent être reculées d'environ un mois.

([2]) *Pennes,* velours.

([3]) Gauthier de Mauny n'était pas avec eux : il se trouvait en ce moment à Calais, où, après la levée du siége d'Aiguillon, il était venu rejoindre Édouard III, en traversant la France à l'aide d'un sauf-conduit.

# CONCLUSION

## I

La même année (1347), Calais fut pris par le roi Édouard. La France, épuisée par la défaite de Crécy, menacée en Poitou, dépossédée de la Saintonge, du Périgord et de l'Agenais, signa, en 1348, une trève de deux ans.

La première période de la guerre de cent ans était close. Elle n'était que le prélude de nouveaux malheurs. La France avait encore à subir Poitiers, Azincourt et le couronnement d'Henri VI, avant que le mouvement national provoqué par Jeanne-Darc vînt réparer tant de défaites.

Une seule ville en France s'accrut, s'enrichit et se peupla dans ce siècle de désastres. Cette ville, malheureusement, était une ville anglaise. Bordeaux fut alors, sur le continent, la place d'armes des rois d'Angleterre. Peu d'années après le départ du comte Derby, la capitale des Gascons eut pour maître un prince [1] qui en fit, par sa cour, la ville la plus brillante de l'occident de l'Europe.

La cité des marchands de vin éclipsa sous son règne la cité des Valois, et rivalisa pendant quelques années avec Londres elle-même.

Ce qui fut pour la France un temps d'épreuve, fut pour la Guyenne et sa capitale une ère de grandeur. Par un juste retour de la fortune, lorsque la France eut repris son rang dans le monde, Bordeaux perdit le sien à son tour.

[1] Le prince de Galles, plus connu sous le nom de *Prince Noir*. Il reçut de son père, Édouard III, l'investiture de l'Aquitaine en l'an 1462.

La bataille de Castillon fut, en 1453, sa bataille de Crécy ou de Poitiers. La ville se dépeupla et s'appauvrit; elle perdit ses meilleures industries; son commerce presque tout entier disparut.

Il lui fallut près de trois siècles pour retrouver l'ombre de son primitif éclat.

On peut en voir aujourd'hui la preuve dans les plans qui donnent le tracé de ses vieilles enceintes. Tout ce qui est enfermé dans le périmètre indiqué par l'église Sainte-Croix, l'ancienne porte Saint-Julien, les jardins de l'abbaye Saint-André, la Porte-Dijeaux, la Tour-du-Canon et la tour Saint-Georges, appartient par l'étendue au Bordeaux du comte Derby, du prince de Galles et de Jean de Lancastre.

Ce sont encore les trois quarts du Bordeaux actuel (1).

## II

Le récit qu'on vient de lire appartient par sa nature à l'histoire des grandes luttes qui ont ensanglanté la France du XIV^e^ siècle; la biographie du chef expérimenté et habile qui en fut le principal acteur n'était pas l'objet de ce travail. — Mais on ne vit pas impunément, ne fût-ce que peu de jours, de la vie d'un homme : le comte Derby reste, malgré nous, la figure dominante de ces pages. Le lecteur s'intéresse à ses aventures; il veut connaître ce que fut d'abord, ce que devint ensuite, le vaillant-capitaine dont il avait à peine soupçonné l'existence.

Voici ce que répond l'historien à cette curiosité légitime :

Le comte Derby fut le dernier représentant mâle d'une

(1) Non compris, bien entendu, les quartiers Saint-Seurin et des Chartrons, qui sont d'anciens bourgs réunis à la cité.

maison illustre : il était fils de Henri de Lancastre *au-tort-col,* et s'appelait Henri comme son père. Il était né en 1310 et comptait à peine douze ans lorsque son oncle Thomas de Lancastre fut décapité à Pontefract.

Thomas, victime de la tyrannie des ministres d'Édouard II, fut de ce jour regardé comme un saint en Angleterre, et l'on ne parla plus que des miracles opérés sur son tombeau. Le neveu du martyr recouvra sous Édouard III la faveur que sous le roi précédent sa famille avait perdue. En 1337, à l'âge de 27 ans, il faisait dans la guerre d'Écosse ses premières armes, et recevait du roi, son cousin (1), ce titre de comte de Derby qu'il devait rendre célèbre.

La même année, à la tête de 600 hommes d'armes et de 2,000 archers, il s'emparait après un combat des plus vifs de l'île de Kadsand (2), position occupée par les Français qui commandaient ainsi l'embouchure de l'Escaut et gênaient les relations de la Grande-Bretagne avec la Flandre.

Derby, blessé dans l'action, avait été sauvé par Gauthier de Mauny, qui, toujours à ses côtés, semble, dans cette longue série de batailles et de siéges, avoir été tout autant son frère d'armes que son premier lieutenant.

De ce jour, les faits qui ont rempli l'existence de Henri de Lancastre, comte de Derby (3), s'accumulent et se pressent tellement qu'il faut, pour s'y reconnaître, les compter par années.

En 1339, il fait la guerre de Flandre en compagnie d'Édouard III, le seul homme en Angleterre qui eût un rang au dessus du sien.

En 1340, il assiste à la bataille de l'Écluse.

(1) Ils descendaient l'un et l'autre d'Henri III.

(2) *Biographie universelle* de Firmin Didot, art. *Lancastre.*

(3) Nous l'avons appelé simplement comte Derby, à l'imitation de Froissart, qui ne le désigne pas autrement et qui supprime le *de,* comme on le supprimait sans doute dans le langage familier de l'époque pour rendre la prononciation plus facile.

En 1342, il agit contre les Écossais et commande l'armée anglaise.

En 1343, le capitaine devient médiateur : il est envoyé vers le pape pour traiter de la paix, en sa présence, avec les messagers du roi Philippe (1).

La même année, il va vers le roi d'Aragon pour mettre fin aux différends de ce prince avec les Bayonnais (2).

En 1344, il est chargé des affaires de l'Aquitaine.

En 1345 et 1346, il reprend aux Français le Périgord, l'Agenais, la Saintonge, et ravage l'Aunis et le Poitou.

En 1347, il est devant Calais avec Gauthier de Mauny et le roi Édouard III; et le 27 juillet, il repousse une attaque furieuse de Philippe VI destinée à rompre le blocus de la place.

En 1349, il est de nouveau nommé capitaine et lieutenant du roi en Gascogne, où il va tirer justice de quelques rébellions restées obscures, et ouvrir une enquête sur nombre de seigneuries et de châteaux que la rapacité gasconne avait, sans droit, à force de ruse et d'importunité, obtenus du roi d'Angleterre (3).

En 1356, il est en Normandie à la tête d'une *grosse armée* et s'avance jusqu'à Laigle (dans le département de l'Orne), où le roi Jean qui marchait contre lui n'ose l'attaquer et se détourne de sa route pour aller combattre le prince de Galles (4).

En 1357, il est devant Rennes qu'il veut enlever au parti de Blois en faveur du parti de Montfort (5), et il a en face de lui une gloire naissante (Bertrand du Guesclin).

(1) *Catalogue des Rôles gascons, normands et français*, t. II.

(2) *Id. id.*

(3) Rymer, vol. III, part. I, p. 188 : « *De certiorando super donationibus excessivis in Vasconia factis.* » (28 août 1349.) — P. 189 : « *Comes Lancastriæ, capitaneus et locum regis tenens in ducatû Vasconiæ et in partibus adjacentibus constituitur.* » (28 août 1349.)

(4) Bouchet, *Annales d'Aquitaine*, p. 200.

(5) Froissart, éditions Sauvage et Buchon.

En 1359, Derby assiége Dinan, et un beau jour, sans autre garantie qu'un petit nombre d'otages, on le voit présider, sur la place même de la ville assiégée, un duel terrible entre un seigneur anglais de sa suite et messire Bertrand, le futur connétable de France. Du Guesclin terrasse l'Anglais et lui fait avouer sa félonie. Derby, qui se connaissait en courage, donne l'accolade à Bertrand, le fait dîner à sa table et chasse le chevalier félon de son armée ([1]).

Derby était dans toute la virilité de l'âge mûr; il n'avait alors que 49 ans. Trois années plus tard, il succombait atteint par une de ces épidémies qui, autant que les guerres, ont, sous le nom de *peste*, dépeuplé l'Europe du Moyen Age. Derby avait aidé à la paix de 1360 et amené par ses instances le roi Édouard à conclure le traité de Brétigny.

Henri de Lancastre mourut, ne laissant après lui que deux filles. Blanche, l'une d'elles, mariée à Jean de Gand ([2]), le frère du Prince Noir, devint la tige de la seconde maison de Lancastre, qui donna Henri IV à l'Angleterre.

La fille du comte de Derby eut elle-même une fin précoce. Froissart, qui l'avait connue, lui avait donné dans ses souvenirs et dans sa reconnaissance une part égale à celle qu'occupait la *bonne royne Philippe*. Sa voix, quand il parle d'elle, s'empreint d'une indéfinissable mélancolie :

« Madame Blanche, dit-il, madame Blanche, la très-bonne » duchesse de Lanclastre; avecques sa mère ([3]) madame la

([1]) Guyard de Berville, *Hist. de Bert. du Guesclin*, t. I, p. 89 à 101.

([2]) *Jean de Gand*, devenu par ce mariage *Jean de Lancastre* avec le titre de Duc, succéda en Guyenne au prince Noir, et séjourna assez longtemps à Bordeaux. A la mort de Blanche, il avait épousé Constance, fille du roi de Castille. En 1386, accompagné des principaux seigneurs de l'Aquitaine, il passa en Espagne pour faire valoir ses droits à la couronne. Cette guerre, qui commença par des succès, finit assez tristement : les fièvres s'emparèrent de l'armée anglaise, et obligèrent le duc de Lancastre à rentrer en Guyenne.

([3]) Lisez *sa belle-mère*, mère de son mari Jean de Gand.

» royne Philippe d'Angleterre, je ne vis oncques deux meil-
» leures dames de plus noble condition, ny ne verrai ja-
» mais, et vesquis-je mille ans [1]. »

La *très bonne* duchesse, quand Froissart allait la saluer en son château de Savoye [2] ou qu'elle-même venait à Westminster visiter la mère de son époux, devait parfois se faire conteuse pour satisfaire l'insatiable curiosité du chapelain de *madame la royne*. On devine alors quel pouvait être le sujet de l'entretien et qui en était le héros.

Ceci n'est plus, si l'on veut, du ressort de l'histoire; mais une fois l'histoire finie, on aime à se figurer les personnages qui l'ont animée. Pour moi, je vois madame Blanche remémorant certains jours à ses familiers les grandes actions que son père avait accomplies; j'aime à penser que quelque chose des récits de Froissart a pu tomber de cette bouche aimable et arriver ainsi jusqu'à nous.

(1) Froissart, éd. Sauvage, t. III, p. 110.

(2) Le palais de la maison de Lancastre à Londres. Il était situé aux environs de Wellington street, sur les terrains compris entre le Strand et la Tamise. (Voyez sur le manoir de Savoye les curieux détails que donne M. Delpit. *Collection générale des Documents français qui se trouvent en Angleterre*, t. I, p. 103.)

# APPENDICE

## CHRONOLOGIE COMPARÉE

### I

**Les dates de Jehan Froissart.**

J'ai dit au début de cet ouvrage que Froissart était plus qu'on ne pense un historien exact. Bien entendu, il le fut relativement au temps où il vivait, aux moyens qui lui étaient donnés de connaitre l'histoire qu'il avait à écrire.

Buchon est loin de lui accorder ce mérite. Il insiste à chaque pas sur les inexactitudes et les lacunes du vieux Chroniqueur. Il est mécontent de sa géographie, plus mécontent encore de sa façon de compter les jours et les années.

Buchon a voulu réformer la chronologie aussi bien que la carte de Jehan Froissart. Le but était louable. Une discussion approfondie est le meilleur complément d'un ouvrage; mais, autant une critique raisonnée aide à l'intelligence d'un livre, autant une critique superficielle en pervertit le sens et dénature souvent le texte qu'elle voulait éclaircir.

On a vu pour ce qui touche aux campagnes du comte Derby en Guyenne, jusqu'à quel point les remarques de l'éditeur du *Panthéon* étaient fondées, et de quelle sagacité il a fait preuve dans le *gisement* des villes et des forteresses. Le correcteur de Froissart a été, sans doute, moins malheureux en matière de dates. Là encore, cependant, il n'a point toujours apporté, à mon avis, une critique suffisante.

L'époque fixée par Froissart pour le départ du comte Derby, les mois, les années où ont eu lieu ses diverses expéditions, il n'est rien que Buchon ne conteste.

J'ai lu avec soin les notes que l'éditeur de la *Collection des chroniques françaises* a écrites; et si dans le récit qu'on vient de lire j'ai scrupuleusement conservé la chronologie du chapelain de la « bonne royne Philippe, » c'est qu'en dépit des documents originaux qui peuvent la contredire, elle s'accorde beaucoup mieux que la chronologie de son adversaire avec les événements qu'elle doit encadrer.

Quelques mots à ce sujet compléteront mon étude:

Froissart fait arriver le comte Derby à Bayonne le 6 juin 1344; il fixe à la Saint-Laurent, 10 août de la même année, la bataille de Caudrot; il fait commencer en 1345, à la mi-mai, sa chevauchée vers Sainte-Bazeille, Monségur et La Réole; il la fait terminer à l'entrée de l'hiver, après la prise d'Angoulême et le siége, aussi long qu'infructueux, de la ville de Blaye.

Il fixe à la Noël 1345 l'assemblée à Toulouse des troupes que commandait le duc de Normandie; il fait tomber Angoulême en sa puissance le 3 février 1346, le lendemain de la Purification; enfin, une fois le prince revenu dans l'Agenais, il le fait rester devant Aiguillon jusqu'à la Saint-Rémy, 1er octobre 1346.

Buchon conteste toutes ces dates.

Il s'appuie, dans sa discussion, sur deux autorités : Robert d'Avesbury et l'auteur inconnu d'une chronique manuscrite qui précède les *Coutumes de Bordeaux, de Bergérac et du Bazadais* (1).

Nous allons suivre dans la plupart de ses notes le dernier éditeur de Froissart.

## II

### Les dates de J.-A. Buchon.

*6 juin 1344. Arrivée du comte Derby à Bayonne.* — Le comte Derby n'a pu arriver le 6 juin à Bayonne, « car le comte » Derby était encore le 11 juin en Angleterre; le 11 étant la

(1) Manuscrit de Colbert. (*Bibl. imp.*, n° 1481.)

» date de l'ordre adressé par le roi Édouard à *ceux qui devaient*
» *accompagner le comte*, de se rendre à Southampton, où
» l'armée devait s'embarquer. » Buchon, Liv. I, Part. I,
Chap. CCXVI.

*Réponse*. — Il est vrai que les hommes de l'expédition ne reçurent l'ordre d'embarquer que le 11; mais, n'eût-il pas été possible que le comte Derby fût parti avant cette époque avec un premier détachement composé de quelques-uns de ses meilleurs hommes d'armes et d'une garde d'élite? Oui, sans doute, car on comprendrait très bien, dans cette hypothèse, qu'il eût profité de son avance sur le gros de l'armée pour visiter Bayonne, y encourager les dévouements, et y ranimer l'esprit public. Une fois sa visite terminée, il serait venu naturellement à Bordeaux, attendre le reste de ses troupes, qui, parties de Southampton le 20 juin, si l'on veut, auraient pu arriver, pour peu que le vent ne fut pas défavorable, le 25 du même mois en Guyenne ([1]). Rien n'aurait empêché que trois jours après, le 28, l'armée ne fût en état de se mettre en marche.

Or, c'est le 28 ou le 29 juin, d'après les indications de Froissart, que l'armée anglaise a dû partir pour le Périgord.

Si ces objections se présentent à l'esprit, c'est que l'éditeur des *Chroniques*, qui au fond est ici dans le vrai, donne des preuves incomplètes. Il n'aurait pas dû se borner à citer Robert d'Avesbury; il aurait dû reproduire le texte même de l'ordre d'embarquement. On le trouve dans Rymer, sous ce titre : *De festinando ad partes Vasconiæ*. — Il est dit dans cette pièce, datée en effet de Westminster, 11 juin 1345 : « *Henricus de*

([1]) Nous ne voudrions pas pousser le jeu trop loin; mais il faut reconnaître que cette supposition d'une avant-garde commandée par Derby, eût servi à expliquer le voyage de Bayonne. Dans le cas contraire, on est tenté de se demander pourquoi le comte Derby, qui doit avoir hâte d'entrer en campagne, et qui peut arriver directement à Bordeaux par la Gironde, va, sans nécessité absolue, débarquer 40 ou 50 lieues plus loin, et oblige ainsi ses troupes à traverser les grandes landes avec tout leur matériel.

» *Lancastriæ* comes *Derbiæ* qui ad partes Vasconiæ est profec-
» turus equos suos pro magna parte apud Suthampton eskippavit,
» et seipsum quantum poterit versus dictas partes parat et
» festinat [1].

Puisque le comte Derby préparait et hâtait son départ le 11 juin, il était encore le 6 juin en Angleterre, et ne pouvait le même jour débarquer à Bayonne. Je serais assez disposé à croire que ce voyage à Bayonne n'eut pas lieu, et que le comte Derby se rendit directement à Bordeaux vers le milieu de juin. Le trajet direct admis, rien n'empêcherait qu'il ait pu se mettre en campagne dès la fin du mois.

« Il paraît même, ajoute Buchon, que son départ fut différé
» de quelques mois. Robert d'Avesbury le fixe vers la fête de
» la Saint-Michel 1345. » (29 septembre).

Avant d'aller plus loin, il est bon de remarquer que Buchon conteste, non seulement les dates, mais encore la division des événements. Il veut que la campagne du Périgord, qui dura 46 jours, et la campagne de l'Agenais, qui, l'expédition de Saintonge comprise, en dura environ 180, se soient accomplies, non en 1344 et en 1345, mais dans une seule année, dans l'an 1345, et en moins de trois mois.

On va voir dans quelles impossibilités l'éditeur de Froissart se jette.

D'après lui et Robert d'Avesbury, le comte Derby ne serait parti ni le 6 juin, ni le 11 juin 1344, mais à la Saint-Michel de l'année suivante, le 29 septembre 1345. Ainsi, du 29 septembre à l'entrée de l'hiver [2], c'est à dire à la mi-novembre, — à la mi-décembre, si l'on veut pousser la saison jusqu'à des limites inusitées, — le comte Derby aurait dû trouver le temps de se reposer à Bayonne sept jours, de

[1] Rymer, vol. III, p. 44. Ann. Dom. 1345. Éd. Londini, 1823.

[2] Derby revint en 1345 à Bordeaux comme l'hiver *approchait*. Buchon, qui conteste tout, ne conteste pas ceci. — On lit dans le texte même dont il est l'éditeur : « Et tant s'y tint (il s'agit du siége » de Blaye), que les Anglais en étaient tous hodés et lassés, car l'hiver » *approchait* durement. » (Chap. CCCXLV, p. 203.)

s'arrêter à Bordeaux quinze jours, de prendre Bergerac et douze villes en Périgord, de revenir une première fois à Bordeaux, d'en repartir bientôt après pour faire lever le siége de Caudrot, de rentrer pour la deuxième fois dans la capitale de la province, d'en repartir de nouveau pour la campagne de l'Agenais, de rester quinze jours devant Monségur, *neuf* ou *onze* semaines devant La Réole, un mois passé devant Blaye, et je ne sais combien de jours pour décider Angoulême à se rendre ! Tout cela est radicalement impossible.

Pour accomplir sa conquête, il ne fallut pas moins au comte Derby que le temps indiqué par Froissart, et encore fût-il bien employé.

D'un autre côté, les dates fournies par Rymer et le *Catalogue des Rôles gascons* (¹), semblent démontrer que ces diverses opérations appartiennent à l'année 1345.

Ceci nous amène à faire deux parts des critiques de Buchon : la première part, relative à la concentration des faits dans l'année 1345, lui donne raison; la seconde, relative au temps employé (du 29 septembre au 15 ou au 25 décembre?), lui donne tort. Pour que les conquêtes accomplies par Derby aient pu être réalisées dans le courant de l'année 1345, il faut admettre que dès la fin de juin il se soit trouvé devant Bergerac, qu'il ait livré la bataille de Caudrot le 10 août, et qu'après un temps d'arrêt très court à Bordeaux, il soit reparti pour l'Agenais. Il faut supposer qu'au lieu d'avoir campé trois mois sous les murs de La Réole, il y ait tout au plus séjourné six semaines. Il faut réduire de même le temps passé devant Monségur et devant Blaye, et admettre enfin qu'au lieu de ren-

(¹) On trouve dans le *Catalogue des Rôles gascons* l'intitulé suivant : « De constituendo Henricum de Lancastriæ, comitem Derbiæ, locum » tenentem Regis in ducatu Aquitaniæ et partibus adjacentibus. Teste » Rege apud Westminster, 19 die maii 1345. » (T. I, p. 135.) On trouve dans *Rymer* celui-ci : « De protectione pro Henrico de Lancastriæ et » pro illis qui in comitiva sua, in obsequium Regis, ad partes trans- » marinas profecturi sunt. » Suit une longue liste de chevaliers. (*Acta fœdera,* t. III, p. 226. Londini, 1823.)

trer à Bordeaux l'hiver *approchant*, il y rentra l'hiver commencé.

Voilà, pour mettre d'accord la vraisemblance, Froissart et les documents originaux, comment durent se produire les faits.

Cependant, il ne serait pas absolument impossible, bien que Rymer et les *Rôles Gascons* n'en disent rien, qu'il y eût eu en 1344 une première expédition opérée par Derby. Je trouve dans le *Catalogue des Rôles* rédigé par Thomas Carte, t. I, p. 115, quatre articles ainsi conçus :

« An. Dom. 1344. De potestate commissa comitibus de » *Derby* et *Arundell* ad tractandum cum nobilibus et aliis » cujuscumque regni, de ligis et amicitiis. Data apud *Turrim de* » *London*, 24 die marti.

» Pro eisdem de concessionibus castrorum et terrarum in » ducatu *Aquitaniæ*, excessivis revocandis, et capiendis eadem » in manus regis. Data ut suprà.

» Pro eisdem super regimine ducatûs Aquitaniæ eis commisso. » Data ut suprà.

» De intendendo predictis locumtenentibus. Data ut suprà. »

Il en résulte que Derby était déjà, en 1344, l'un des lieutenants du roi en Aquitaine. Il aurait donc pu se faire, à la rigueur, que, chargé des affaires relatives à cette province, il fût venu dans le pays une première fois à la tête d'un petit corps de troupes, et, qu'aidé des Gascons restés fidèles au roi Édouard, il eût entrepris la chevauchée du Périgord. Rentré après la campagne en Angleterre, il serait, l'année suivante, au mois de juin 1345, revenu à Bordeaux avec le titre de général en chef. A la tête d'une armée anglaise organisée et de forces plus considérables, il aurait accompli la campagne autrement difficile qui le conduisit successivement devant Monségur, La Réole, Monhurt, Angoulême, Blaye, Mirambeau et Aulnay.

Sans doute ce ne sont que des hypothèses, mais il était bon de les mettre en avant pour faire voir que la question des deux années ne doit pas être résolue sans un examen sérieux.

Continuons :

Buchon, qui s'appuie, comme on sait, sur deux autorités :

Robert d'Avesbury et le chroniqueur anonyme des *Coutumes de Bordeaux, de Bergerac et du Bazadais,* ne s'aperçoit pas qu'il contredit parfois la première de ces autorités à l'aide de la seconde.

« Le comte Derby, dit-il dans une note, Liv. I, Chap. CCXXI, » prit possession de Bergerac le 26 août, jour de la Saint-» Barthélemy 1345, suivant une chronique manuscrite qui est » à la tête des *Coutumes de Bordeaux, de Bergerac et du* » *Bazadais.* »

Mais, d'après Robert d'Avesbury, le comte Derby ne serait parti d'Angoulême qu'à la Saint-Michel, le 29 septembre! Comment peut-il se faire qu'il ait pris Bergerac le 26 août? — Ou Robert ou le manuscrit se trompent? Vous oubliez de nous dire lequel des deux.

*Bataille de Caudrot, le 10 août 1344.* — « J'ai remarqué » précédemment que Froissart a ignoré l'année de cette guerre, » et qu'on doit en rapporter les événements à l'année 1345. » Il n'est pas plus exact pour les dates du mois et du jour de » la bataille d'Auberoche. Les autres historiens les placent » unanimement au mois d'octobre. G. Villani dit qu'elle se » donna le 21 de ce mois; mais l'auteur d'une chronique » manuscrite déjà citée, la fixe au 23 octobre, fête de saint » Séverin (1). Le témoignage de cet auteur, comme plus voisin » des lieux dont il s'agit, paraît mériter la préférence. » (Buchon, Chap. CCXXX, Liv. I, Part. I).

*Réponse.* — Le chroniqueur inconnu qui a enrichi de ces détails les *Coutumes de Bordeaux*, etc., inspire à Buchon une confiance sans borne; il nous en inspire une moins grande. Voilà, en effet, un homme soi-disant du pays, « un voisin; » il ne devrait rien ignorer des grands événements arrivés dans le Bordelais, à quelques lieues à peine de Bordeaux;

(1) La fête de saint Séverin ou saint Seurin est le 21 octobre et non le 23. Ainsi, l'auteur de la Chronique placée en tête des *Coutumes bordelaises* n'a fait que répéter ce qu'a dit Villani. Tous les autres historiens dont parle mais que ne désigne point Buchon, n'ont pas agi différemment. C'est là ce qui explique leur unanimité.

et cependant, il commet l'erreur commune à tous les historiens. Lui aussi écrit Auberoche pour Caudrot; et Caudrot, cependant, n'est pas douteux. S'il n'a pas connu le vrai nom et le vrai lieu de la bataille, il est bien à craindre qu'il n'ait pas connu davantage le jour où elle s'est réellement donnée. Du reste, il est ici encore en contradiction avec Robert d'Avesbury. Le comte Derby, parti d'Angleterre le 29 septembre, ne pouvait s'être arrêté vingt-deux jours tant à Bayonne qu'à Bordeaux; avoir fait toute la campagne du Périgord, et se trouver le 21 octobre devant Caudrot. (Voyez, pour Villani, la note de la page précédente).

Une dernière citation pour finir :

*Levée du siége d'Aiguillon à la Saint-Rémy 1346* (1er octobre). — « Froissart exagère la durée de ce siége; une lettre du » comte Derby, conservée par Robert d'Avesbury, fixe la levée » au dimanche 20 août 1346. » (Buchon, Chap. CCLVII). — Suit la lettre attribuée au comte Derby.

*Réponse.* — Dans une première annotation qu'on trouvera dans notre récit page 390, nous avons déjà dit quelques mots de cette lettre. Ce document fixe la levée du siége d'Aiguillon aux environs de la saint Barthélemy, « un certain dimanche avant. » Il ne serait donc pas impossible que Froissart se fût trompé.

Prenons garde toutefois. La question est loin d'être résolue; car, si nous y regardons de près, nous verrons qu'ici encore la vraisemblance est du côté de Froissart.

Cette prétendue lettre du comte Derby présente, pour peu qu'on l'étudie, de singuliers caractères.

Buchon en a fait l'analyse.

Citons d'abord l'analyse; les objections se présenteront ensuite d'elles-mêmes.

---

## III

**La lettre du comte Derby.**

*Campagne du comte Derby en Saintonge et en Poitou.* — « La » lettre du comte Derby fait apercevoir plusieurs erreurs dans » ce récit : 1° le comte était, non à Bordeaux, mais à La Réole, » avec une partie de ses troupes, vers la fin du siége d'Aiguillon; » 2° il n'attendit point pour réunir ses forces que ce siége fût » levé : elles étaient rassemblées plusieurs jours auparavant; » 3° ce fut aux environs de Bergerac et non à Bordeaux qu'il » indiqua le rendez-vous de l'armée; 4° avant d'aller en Sain- » tonge, il se rendit en Agénais, rafraîchit de troupes Villeréal, » Tonneins et Aiguillon, et retourna à La Réole. Il y divisa son » armée en trois corps : en laissa deux pour la tranquillité du » pays, et entra le 12 septembre en Saintonge avec le troisième, » composé de 1,000 hommes d'armes. » (Buchon, Chap. CCCI, p. 249.)

*Réponse.* — Nous en sommes fâchés pour le comte Derby; mais lui, qui s'est montré jusqu'à présent si habile et si expérimenté capitaine, nous paraît s'engager dans une série de fautes qu'un simple *coutillier* de son armée n'aurait pas commises.

Puisque le siége d'Aiguillon avait, d'après lui, ou plutôt d'après la lettre qu'on lui attribue, été levé le dimanche avant la Saint-Barthélemy (le 20 août), il ne pouvait avoir connaissance de l'échec subi le 26 août par les Français à la bataille de Crécy. La puissante armée qui assiégeait Aiguillon, devait avoir à ses yeux tout son prestige; et lui qui, en prudent général, était resté toute la belle saison à Bordeaux, tant il se sentait inférieur à cette armée, nous paraît bien téméraire de venir ainsi, *vers la fin du siége,* parader à La Réole, à quelques lieues à peine des cent mille hommes du duc de Normandie.

Autre inconséquence. Plus tard, à la veille de passer en Poitou, lorsqu'il doit connaître les résultats de Crécy, puisqu'il

n'entre en campagne que le 12 septembre (1), que fait-il? — Il partage son armée en trois corps. Dans l'Agenais, où le siége d'Aiguillon vient d'être levé, où il sait qu'il n'a plus rien à craindre puisque le duc de Normandie en est parti, ou va en partir, il laisse deux de ses corps; et pour la conquête du Poitou, pour un pays occupé encore par les Français, où il pouvait rencontrer une résistance sérieuse, formidable même, — car il n'était pas impossible qu'une partie de l'armée d'Aiguillon s'y portât, — il se contente de la troisième troupe, composée de mille hommes d'armes.

Buchon, qui se montre si empressé à corriger ses auteurs, aurait dû, ce semble, relever ce qu'avait d'anormal une pareille tactique.

Sans nous prononcer autrement sur la lettre du comte Derby et pour en revenir à la date fixée par Froissart, nous dirons que si le chroniqueur de Valenciennes n'est pas dans la vérité, il n'est point, dans tous les cas, hors de la raison.

Ce qu'il dit s'accorde parfaitement avec le caractère de son histoire et le tempérament des hommes dont il a écrit la vie.

De la prise d'Aiguillon dépendait la domination des Valois dans une moitié du Midi de la France. La prise d'Aiguillon était donc une affaire capitale. La vivacité de l'attaque, l'acharnement de la défense, les moyens qui furent déployés des deux parts, en seraient à eux seuls une preuve.

Je comprends le roi Philippe rappelant son fils et lui donnant l'ordre de lever le siége, après le désastre de Crécy; je ne comprends pas l'ordre et le rappel avant cette fatale journée.

Remarquons que Froissart est, à ce sujet, très explicite; ce fut après la bataille que le prince Jean fut rappelé par son père.

« Assez tost après cette aventure (la chute de Philippe de » Bourgogne, au siége d'Aiguillon) et le trépas de Messire

(1) Par la voie de mer que les Anglais avaient à leur disposition, la nouvelle ne dut pas mettre plus de quinze jours pour arriver à Derby. Veut-on qu'il ignorât les résultats de Crécy? il ne devait alors aller ni en Saintonge ni en Poitou.

» Philippe, les nouvelles vinrent à l'ost de la déconfiture de » Crécy, et remandait le roi Philippe, son fils, le duc de » Normandie (¹). »

Et plus loin, dans la lettre où « l'infortuné roi de France » racontait la triste nouvelle :

« Et encore lui signifiait-il clairement le grand dommage des » nobles et prochains de son sang, qui demeurés étaient à » Crécy. »

## IV

### Robert d'Avesbury.

Buchon cite trop souvent Robert d'Avesbury pour que nous n'ayons pas intérêt à le connaître :

« On ne sait rien de sa vie, dit la *Biographie générale* de Firmin Didot, si ce n'est qu'il était archiviste du siége archiépiscopal de Cantorbéry. Il s'était proposé d'écrire l'histoire du règne d'Édouard III; mais son ouvrage, intitulé : *Mirabilia gesta magnifici regis Angliæ, domini Edwardi tertii*, s'arrête à l'année 1356 (²). C'est un simple récit des faits, entremêlés de documents originaux, d'extraits ou copies de lettres. Cet

(¹) Éd. Buchon, liv. I, Part. I, chap. CCXCVIII, p. 246.

Nota. — Mary-Lafon, l'auteur de l'*Histoire politique, religieuse et littéraire du Midi de la France*, qui a eu connaissance de l'ouvrage de Robert d'Avesbury, car il le cite souvent, adopte néanmoins la version de Froissart quant à la levée du siége : « Cette multitude, dit-il, en parlant de l'armée française réunie sous les murs d'Aiguillon, s'y morfondit quatre mois, et se dispersa comme une nuée de sauterelles *au bruit de la défaite de Crécy.* » (*Histoire du Midi de la France*, t. III, p. 123.)

Le même auteur rappelle qu'on essaya le canon, pour la première fois, au siége d'Aiguillon.

(²) C'est pour cela sans doute que la *Biographie générale* croit pouvoir fixer à quatre ans plus tard la mort de l'auteur des *Mirabilia gesta*. « Robert d'Avesbury, dit-elle, chroniqueur anglais, mort vers 1360. »

ouvrage fut imprimé par Hearne, Oxford, 1720, sur un manuscrit qui avait appartenu à Sir Thomas Seabright. »

« Robert d'Avesbury, dit à son tour l'éditeur du *Panthéon littéraire*, garde des registres de la cour de Canterbury, a écrit l'histoire d'Édouard III, *dont il paraît avoir été contemporain* (1). »

Ainsi, *on ne sait rien* de la vie de Robert, qui, d'après Buchon lui-même, a été un contemporain douteux du roi Édouard.

Froissart fut, au contraire, un contemporain très positif. Il faisait partie de la Maison royale d'Angleterre comme chapelain de la reine Philippe de Hainaut. Il vécut longtemps à Londres ou à Windsor, dans l'intimité même des personnages dont il a conté les guerres.

Nous ne voulons pas pousser plus loin ce parallèle, et la discussion nous parait close.

Le lecteur a eu les pièces et les autorités sous les yeux. Il connait les deux chronologies; c'est lui seul maintenant que Froissart veut pour juge.

(1) Buchon, liv, I, Part. I, chap. XVIII, p. 13.

---

# PIÈCES JUSTIFICATIVES

## Itinéraire du comte Derby en 1344

EN PÉRIGORD

| | Lieues. | | Lieues. |
|---|---|---|---|
| De Bordeaux à Moncuq.......... | 18 1/2 | De Ponteiraud à Beaumont....... | 15 1/2 |
| » Moncuq à Bergerac........... | 2 | » Beaumont à Montagrier........ | 15 |
| » Bergerac à Lanquais.......... | 4 | » Montagrier à L'Isle........... | 1 |
| » Lanquais à Villeréal.......... | 4 | » L'Isle à Bonneval............ | 16 |
| » Villeréal à Madauran.......... | 9 | » Bonneval à Bourdeilles........ | 15 1/2 |
| » Madauran à La Mongie........ | 4 1/2 | » Bourdeilles à Périgueux....... | 5 |
| » La Mongie à Paunat........... | 5 | » Périgueux à Pellegrue........ | 17 1/2 |
| » Paunat à Lalinde............. | 4 | » Pellegrue à Caudrot.......... | 6 |
| » Lalinde à La Force.......... | 7 | » Caudrot à Libourne........... | 9 |
| » La Force à Ponteiraud........ | 9 | » Libourne à Bordeaux.......... | 6 1/2 |

TOTAL des lieues : 174

### Trajet supplémentaire pour la levée du siége de Caudrot

| | |
|---|---|
| De Bordeaux à Libourne.......... | 6 1/2 |
| » Libourne à Caudrot........... | 9 |
| » Caudrot à Bordeaux.......... | 10 1/2 |

TOTAL GÉNÉRAL des lieues en Périgord : 200

NOTA. Les distances ont été calculées en lieues kilométriques de 28 1/2 au degré.

## Itinéraire du comte Derby en 1345

EN AGENAIS

| | Lieues. | | Lieues. |
|---|---|---|---|
| De Bordeaux à Bergerac.......... | 20 | De La Réole à Montpezat......... | 12 |
| » Bergerac à Sainte-Bazeille.... | 12 | » Montpezat à Monhurt.......... | 5 |
| » Sainte-Bazeille à Meilhan..... | 2 | » Monhurt à Villefranche........ | 2 |
| » Meilhan à Monségur........... | 4 | » Villefranche à Miramont....... | 3 1/2 |
| » Monségur à Aiguillon....... .. | 10 1/2 | » Miramont à Tonneins.......... | 3 |
| » Aiguillon à Castel-Sagrat...... | 12 1/2 | » Tonneins à Damazan.......... | 3 |
| » Castel-Sagrat (1) à La Réole... | 21 1/2 | | |

Total des lieues : 111

(1) NOTA. Si, au lieu de l'itinéraire par *Castel-Sagrat*, on adoptait la variante par ***Ségalas***, les distances étant celles-ci :

| | |
|---|---|
| De Aiguillon à Ségalas....... | 9 |
| » Ségalas à La Réole....... | 10 1/2 |

on aurait 14 lieues et 1/2 en moins; ce qui réduirait à 96 lieues 1/2 le total de l'Agenais, et à 225 lieues 1/2 le total général pour l'an 1345.

EN SAINTONGE

| | Lieues. | | Lieues. |
|---|---|---|---|
| De Damazan à La Réole (?)...... | 10 | De Mortagne à Mirambeau........ | 5 |
| » La Réole à Angoulême ... .... | 30 | » Mirambeau à Aulnay.......... | 19 |
| » Angoulême à Blaye........... | 21 1/2 | » Aulnay à Blaye............... | 25 |
| » Blaye à Mortagne............. | 9 1/2 | » Blaye à Bordeaux............. | 9 |

TOTAL GÉNÉRAL des lieues en Agenais et en Saintonge : 240

---

**Itinéraire du comte Derby en 1346**

EN SAINTONGE ET POITOU

| | Lieues. | | Lieues. |
|---|---|---|---|
| De Bordeaux à Bourg (?).......... | 6 | De Mortagne à Taillebourg........ | 11 |
| » Bourg à Mirambeau........... | 9 | » Taillebourg à S^t-Jean d'Angély. | 3 |
| » Mirambeau à Aulnay.. ....... | 19 | » Saint-Jean d'Angély à Niort.... | 11 |
| » Aulnay à Surgères............ | 8 | » Niort à Saint Maixant.......... | 6 |
| » Surgères à Benon............. | 3 | » Saint-Maixant à Lusignan...... | 6 |
| » Benon à Marans.............. | 5 | » Lusignan à Montreuil-Bonnin.. | 8 |
| » Marans à Mortagne........... | 23 | » Montreuil-Bonnin à Poitiers... | 8 |

TOTAL des lieues : 116.

De Poitiers à Bordeaux, en passant par Montreuil-Bonnin, Lusignan, Saint-Maixant, Niort, Saint-Jean d'Angély, Mirambeau et Bourg (?)......................... 60

TOTAL GÉNÉRAL des lieues en Saintonge et en Poitou : 176

---

SUR LES

# OBSERVATIONS PLUVIOMÉTRIQUES

## FAITES DANS L'AQUITAINE

(Sud-ouest de la France)

## DE 1714 A 1860

*(Suite et fin)*

PAR V. RAULIN.

---

### **Lot-et-Garonne** *(supplément).*

Depuis l'impression de la première moitié, MM. les Ingénieurs des ponts-et-chaussées m'ont fait connaître des observations faites sous leur direction dans deux localités du département, Villeneuve-sur-Lot et Agen.

### A bis. *Villeneuve-sur-Lot.*

Les observations commencées avec l'année 1858 dans cette ville, dont le sol de la porte de Monflanquin est à 55ᵐ d'altitude, m'ont été envoyées par M. L. de Bellegarde, ingénieur en chef à Toulouse.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | |
| 1858 | 541,3 | 6,0 | 53,0 | 31,0 | 60,7 | 97,8 | 22,9 | 21,2 | 52,4 | 44,8 | 35,0 | 62,5 | 54,0 |
| 1859 | 639,9 | 33,3 | 19,1 | 30,6 | 83,5 | 50,1 | 145,7 | 42,7 | 57,8 | 48,1 | 71,2 | 25,6 | 32,2 |
| 1860 | 670,3 | 69,0 | 13,3 | 35,6 | 62,1 | 37,2 | 81,5 | 36,1 | 45,9 | 96,4 | 14,7 | 70,5 | 108,0 |

La moyenne de ces trois années place les saisons, d'après leurs quantités respectives de pluie, dans un ordre que l'on peut considérer comme le même que celui de Fumel :

Hiver, 129,3 ; automne, 156,3 ; printemps, 162,9 ; été, 168,7.

### D. *Agen* (suite).

Les observations ont été commencées en mars 1857 ; le pluviomètre, de 0ᵐ76 de diamètre, est situé à 2ᵐ10 au-dessus du sol, dont l'altitude est de 53ᵐ60 ; elles m'ont été communiquées par M. Couturier, ingénieur en chef.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1857 | ..... | ..... | ..... | 48.6 | 95,4 | 110,2 | 31,4 | 28,2 | 22,6 | 132,1 | 127,8 | 22,3 | 23,5 |
| 1858 | 670,8 | 6,7 | 45,1 | 39,3 | 111,5 | 118,8 | 7,9 | 26,8 | 62,4 | 66,6 | 47,2 | 72,4 | 66,1 |
| 1859 | 648,5 | 35,6 | 21,2 | 33,2 | 81,8 | 85,2 | 82,3 | 23,6 | 73,0 | 56,2 | 59,3 | 37,6 | 59,5 |
| 1860 | 837,2 | 151,0 | 41,6 | 48,7 | 65,3 | 36,7 | 95,8 | 24,4 | 55,9 | 113,7 | 12,1 | 68,6 | 123,4 |

Pour chacune des trois années, les quantités de pluie sont plus considérables que celles recueillies par M. Magen.

### G. *Marmande* (rectification).

De petites erreurs s'étant glissées dans le tableau des quantités annuelles et mensuelles, je le reproduis tel qu'il a été donné dans les *Annales des ponts-et-chaussées*, 2ᵉ série, t. XVI, p. 147.

| Années. | | Janv. | Fv. | Mars. | Avril | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1838 | 776,8 | 18,9 | 84,5 | 117,9 | 63,8 | 76,4 | 81,0 | 13,4 | 24,1 | 108,2 | 29,4 | 120,0 | 47.2 |
| 1839 | 814,0 | 77,8 | 71,7 | 245,6 | 17.1 | 73,3 | 54,6 | 26,6 | 8,8 | 104,1 | 24,4 | 61,2 | 48,8 |
| 1840 | 581,1 | 54,2 | 49,9 | 12,9 | 24.4 | 120 6 | 15,1 | 20.6 | 34,8 | 57,8 | 37,1 | 88.4 | 65,3 |
| 1841 | 872,5 | 58,4 | 33,4 | 57,6 | 81,6 | 48,0 | 113.4 | 77,7 | 30,2 | 30,5 | 135,7 | 120,7 | 85,3 |
| 1842 | 683,8 | 80,8 | 30,9 | 46,5 | 68,6 | 39,3 | 24.8 | 28,7 | 143,4 | 69,8 | 57,4 | 63,4 | 30,2 |
| 1843 | 848,7 | 144,9 | 89,4 | 31,7 | 97,7 | 123,4 | 75,6 | 45,3 | 100,8 | 8,3 | 75,6 | 41,0 | 15,0 |
| 1844 | 787,4 | 36,7 | 122,2 | 55.4 | 20,0 | 39,8 | 76,8 | 52,0 | 59,0 | 100,0 | 10,0 | 71-7 | 43,8 |
| 1845 | 900,4 | 115,2 | 36,8 | 49,2 | 58,0 | 140.6 | 88,0 | 49,2 | 41,4 | 85,6 | 53,6 | 105,6 | 77,2 |
| 1846 | 746,1 | 43,6 | 14,8 | 80,4 | 91,8 | 81,2 | 71,8 | 16,0 | 41,6 | 71,8 | 106,6 | 60,7 | 65,8 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1838-46 (9) | | 70,0 | 59,2 | 77,4 | 58,1 | 82,5 | 66,7 | 36,6 | 53,7 | 69,7 | 69,9 | 81,4 | 51,7 |

**Basses-Pyrénées** *(supplément).*

Depuis l'impression de la première moitié, j'ai reçu une importante série, faite près des Eaux-Bonnes par M. Gaston Sacaze. M. Renou m'a aussi rappelé des observations, faites près de Bayonne, que j'avais oubliées.

A$^{bis}$. *Saint-Pierre-d'Irube, près Bayonne.*

Dans cette commune, dont l'église est située à 2 kil. à l'E. du Grand-Séminaire de Bayonne, à 30$^{m}$ d'altitude environ, M. Don Agostin de Hurriaga a commencé avec 1842 une série qu'il poursuivait encore à la fin de 1851. M. A. d'Abbadie en a donné les quantités annuelles dans le *Compte-rendu de l'Académie des sciences,* tom. XXXIV, p. 135. Je lui ai écrit dans l'espoir d'obtenir les quantités mensuelles; mais n'ayant pas reçu de réponse, je ne puis que reproduire ce qui a déjà été publié :

| | |
|---|---|
| 1842, | 1529$^{mm}$. |
| 1843, | 1391 |
| 1844, | 1511 |
| 1845, | 1795 |
| 1846, | 1555 |
| 1847, | 1564 |
| 1848, | 1574 |
| 1849, | .... |
| 1850, | 1226 |

La moyenne de ces huit années est 1518$^{mm}$.

La quantité de pluie qui tombe à Saint-Pierre-d'Irube est moindre que celle du Grand-Séminaire, car il a été recueilli comparativement, pendant les dix premiers mois de 1851, les quantités suivantes dans les deux localités :

| | |
|---|---|
| Saint-Pierre-d'Irube.......... | 1021$^{mm}$. |
| Grand-Séminaire de Bayonne.. | 1133 |

### J. *Bagès-Béost, près Laruns.*

Une série considérable, commencée dans cette localité dès 1840, est encore poursuivie par M. P. Gaston Sacaze, bien connu des naturalistes et des voyageurs sous le nom de *Berger des Eaux-Bonnes*. Le pluviomètre, construit par Pixii, est un cylindre de 0m125 de diamètre, dont la partie inférieure, servant de réservoir, est munie d'un tube extérieur gradué; il est placé dans le jardin d'une des dernières maisons de Bagès, à 1m50 au-dessus du sol, dont l'altitude est de 670m, sur un bas plateau, à l'est de Laruns.

Ces observations, de première importance pour la connaissance du régime pluvial sur le versant septentrional de la chaîne des Pyrénées, sont restées inédites jusqu'à ce moment.

**Basses-Pyrénées : Bagès-Béost. — M. Gaston Sacaze. — 1843-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | |
| 1843 | 1305,0 | 180,0 | 75,0 | 170,0 | 240,0 | 125,0 | 187,0 | 113,0 | 37,0 | 44,0 | 51,0 | 33,0 | 50,0 |
| 1844 | 1317,0 | 149,0 | 213,0 | 77,0 | 62,0 | 176,0 | 118,0 | 122,0 | 25,0 | 127,0 | 170,0 | 58,0 | 20,0 |
| 1845 | 1742,0 | 234,0 | 360,0 | 38,0 | 216,0 | 226,0 | 152,0 | 31,0 | 91,0 | 76,0 | 46,0 | 83,0 | 189,0 |
| 1846 | 1214,0 | 68,0 | 12,0 | 100,0 | 170,0 | 160,0 | 110,0 | 65,0 | 110,0 | 114,0 | 132,0 | 23,0 | 150,0 |
| 1847 | 694,0 | 10,0 | 50,0 | 59,0 | 73,0 | 45,0 | 62,0 | 30,0 | 100,0 | 25,0 | 39,0 | 57,0 | 144,0 |
| 1848 | 1006,0 | 37,0 | 123,0 | 169,0 | 161,0 | 77,0 | 82,0 | 31,0 | 31,0 | 60,0 | 132,0 | 75,0 | 25,0 |
| 1849 | 1042,0 | 178,0 | 30,0 | 5,0 | 101,0 | 65,0 | 91,0 | 40,0 | 75,0 | 65,0 | 80,0 | 260,0 | 52,0 |
| 1850 | 1252,0 | 99,0 | 158,0 | 55,0 | 133,0 | 90,0 | 29,0 | 105,0 | 198,0 | 30,0 | 223,0 | 83,0 | 39,0 |
| 1851 | 889,0 | 67,0 | 23,0 | 70,0 | 64,0 | 180,0 | 10,0 | 88,0 | 15,0 | 40,0 | 46,0 | 272,0 | 14,0 |
| 1852 | 682,0 | 20,0 | 16,0 | 14,0 | 44,0 | 85,0 | 37,0 | 105,0 | 102,0 | 50,0 | 90,0 | 53,0 | 66,0 |
| 1853 | 875,0 | 115,0 | 60,0 | 55,0 | 15,0 | 89,0 | 130,0 | 31,0 | 72,0 | 81,0 | 153,0 | 44,0 | 30,0 |
| 1854 | 978,0 | 114,0 | 30,0 | 10,0 | 16,0 | 75,0 | 141,0 | 104,0 | 38,0 | 57,0 | 100,0 | 190,0 | 100,0 |
| 1855 | 1258,0 | 10,0 | 112,0 | 223,0 | 60,0 | 148,0 | 228,0 | 33,0 | 95,0 | 81,0 | 200,0 | 28,0 | 40,0 |
| 1856 | 1239,0 | 62,0 | 32,0 | 100,0 | 434,0 | 421,0 | 130,0 | 10,0 | 25,0 | 90,0 | 80,0 | 106,0 | 49,0 |
| 1857 | 1032,0 | 173,0 | 21,0 | 118,0 | 227,0 | 136,0 | 40,0 | 5,0 | 32,0 | 95,0 | 130,0 | 55,0 | 0,0 |
| 1158 | 973,0 | 0,0 | 34,0 | 170,0 | 82,0 | 112,0 | 0,0 | 35,0 | 50,0 | 45,0 | 65,0 | 30,0 | 350,0 |
| 1859 | 712,0 | 0,0 | 45,0 | 68,0 | 170,0 | 96,0 | 136,0 | 10,0 | 0,0 | 20,0 | 92,0 | 10,0 | 65,0 |
| 1860 | 1016,0 | 105,0 | 23,0 | 25,0 | 120,0 | 65,0 | 78,0 | 10,0 | 55,0 | 210,0 | 55,0 | 120,0 | 150,0 |
| | | | | | *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | | | |
| 1843-1850 | (8) | 119,4 | 127,6 | 84,1 | 144,5 | 120,5 | 103,9 | 67,5 | 83,4 | 67,6 | 100,1 | 84,0 | 83,6 |
| 1851-1860 | (10) | 66,6 | 39,6 | 85,3 | 93,2 | 140,7 | 93,3 | 43,1 | 48,4 | 76,9 | 101,1 | 90,8 | 86,4 |
| | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | |
| 1843-1860 | (18) | 90,0 | 78,7 | 84,9 | 116,0 | 131,7 | 98,0 | 53,9 | 63,9 | 72,8 | 104,7 | 87,8 | 85,2 |
| | | | | | *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | |
| 1843-60 (18) | Max. | 234,0 (1845) | 360,0 (1845) | 223,0 (1855) | 240,0 (1843) | 421,0 (1856) | 228,0 (1855) | 122,0 (1844) | 198,0 (1850) | 210,0 (1860) | 223,0 (1850) | 272,0 (1851) | 350,0 (1858) |
| | Min. | 0,0 (1858) | 12,0 (1846) | 5,0 (1849) | 15,0 (1853) | 45,0 (1847) | 0,0 (1858) | 5,0 (1857) | 0,0 (1859) | 20,0 (1859) | 39,0 (1847) | 10,0 (1859) | 0,0 (1857) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 1742,0 (1845); *Min.*, 682,0 (1852).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét.) | | | | | | | | | | | |
| 1843 | ...... | ..... | 535,0 | 337,0 | 128.0 | 1852 | 630,0 | 50,0 | 143,0 | 244,0 | 193,0 |
| 1814 | 1347,0 | 412,0 | 315,0 | 265,0 | 355,0 | 1853 | 911,0 | 241,0 | 159,0 | 233,0 | 278,0 |
| 1845 | 1573,0 | 614,0 | 480,0 | 274,0 | 205,0 | 1854 | 908,0 | 174,0 | 101,0 | 286,0 | 347,0 |
| 1816 | 1253,0 | 269,0 | 430,0 | 285,0 | 269,0 | 1855 | 1318,0 | 222,0 | 431,0 | 356,0 | 309,0 |
| 1847 | 700,0 | 210,0 | 177,0 | 192,0 | 121,0 | 1856 | 1230,0 | 134,0 | 655,0 | 165,0 | 276,0 |
| 1848 | 1125,0 | 304,0 | 407,0 | 147,0 | 267,0 | 1857 | 1081,0 | 243,0 | 481,0 | . 77,0 | 280,0 |
| 1849 | 1015,0 | 233,0 | 171,0 | 206,0 | 405,0 | 1858 | 623,0 | 34,0 | 364,0 | 85,0 | 140,0 |
| 1850 | 1265,0 | 319,0 | 278,0 | 332,0 | 336,0 | 1859 | 997,0 | 395,0 | 334,0 | 146,0 | 122,0 |
| 1851 | 914,0 | 129,0 | 314,0 | 113,0 | 358,0 | 1860 | 931,0 | 193,0 | 210,0 | 143,0 | 385,0 |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1843-1850 (8) | | 1196,5 | 331,9 | 347,9 | 254,8 | 260,7 |
| 1851-1860 (10) | | 965,4 | 192,6 | 319,2 | 184,7 | 268,8 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1843-1860 (18) | | 1068,1 | 251,5 | 332,6 | 215,8 | 265,2 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1843-1860 (18) | Max. | 1573,0 (1845) | 614,0 (1845) | 535,0 (1843) | 356,0 (1855) | 405,0 (1849) |
| | Min | 623,0 (1858) | 34,0 (1858) | 101,0 (1854) | 77,0 (1857) | 121,0 (1847) |

L'auteur a mis le plus grand empressement à me communiquer les données principales de ses observations. Pour les trois premières années, dont les cahiers sont malheureusement égarés, les quantités annuelles ont été les suivantes :

1840, 1064mm0 ; 1841, 1238mm0 ; 1842, 1180mm0.

Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* la première période a été beaucoup plus pluvieuse que la seconde ; aussi est-ce dans la première que se trouve l'année la plus pluvieuse, 1845 (1742mm0 et 1573mm0) ; à la seconde appartient l'année la plus sèche, 1852 (682mm0 et 630mm0). L'écart entre le maximum et le minimum, plus grand pour l'année civile (1060mm0) que pour l'année météorologique (950mm0), dépasse même les trois cinquièmes du maximum de chacune d'elles.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* les rapports ont éprouvé des variations : pendant la première période, le printemps et l'hiver ont été les deux saisons pendant lesquelles il est tombé le plus d'eau, tandis que dans la seconde, ç'a été le printemps et l'automne.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, distribuées par années et saisons météorologiques, donne la succession des unes et des autres pendant les dix-huit années. Dans les quatre années les plus pluvieuses, la grande abondance d'eau est survenue pendant deux et même trois saisons, tantôt les unes, tantôt les autres. Dans les quatre années les plus sèches, l'été et l'automne ont été souvent plus pluvieux que les autres saisons.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Années pluvieuses.* | | | | | | *Années sèches.* | | | | | |
| 1845 | 1573,0 | 614,0 | 480,0 | 274,0 | 205,0 | 1854 | 908,0 | 174,0 | 101,0 | 286,0 | 347,0 |
| 1844 | 1347,0 | 412,0 | 315,0 | 265,0 | 355,0 | 1847 | 700,0 | 210,0 | 177,0 | 192,0 | 121,0 |
| 1855 | 1318,0 | 222,0 | 431,0 | 356,0 | 309,0 | 1852 | 630,0 | 50,0 | 143,0 | 244,0 | 193,0 |
| 1850 | 1265,0 | 319,0 | 278,0 | 332,0 | 336,0 | 1858 | 623,0 | 31,0 | 364,0 | 85,0 | 140,0 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* qui est fort caractéristique, les moyennes mensuelles des dix-huit années offrent une division de l'année en deux parties, par les mois plus secs de février et juillet, division qui a une grande analogie avec celles des parties supérieures de la vallée d'Ossau. En composant la première des quatre mois de mars à juin, et la seconde des huit mois de juillet à février, et en répartissant uniformément la quantité d'eau, on obtient les résultats suivants :

1068$^{mm}$1 entre les 12 mois, donnent par mois 89$^{mm}$0.
430 6 entre les 4 mois humides ........ 107 6.
637 5 entre les 8 mois secs ............ 79 7.

Les moyennes des deux mois les plus secs, juillet et août, atteignent seulement 53$^{mm}$9 et 63$^{mm}$9.

## Chapitre III. — Aquitaine orientale ou toulousaine.

### Lot.

Des observations sont faites au chef-lieu et à Figeac.

### A. *Cahors.*

Une série a été commencée en 1851 par les soins des ingénieurs des ponts-et-chaussées, mais les quantités annuelles ont seules été publiées pour les sept années 1851-1857 dans les *Annales des ponts-et-chaussées* (3$^{e}$ cahier de 1859). Le pluviomètre est placé dans la vallée, à 600$^{m}$ de la pointe du promontoire formé par la courbe presque circulaire dans laquelle est renfermée la ville de Cahors; il se trouve à environ 36$^{m}$ au-dessus de l'étiage du Lot et à 140$^{m}$ d'altitude. J'en dois la communication à M. T. de Saint-Claire, ingénieur en chef du département.

**Lot : Cahors. — M. de Saint-Claire, ingénieur. — 1851-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | |
| 1851 | ..... | .... | .... | ... | 46.1 | 85,3 | 57,5 | 78,2 | 6,7 | 52,0 | 41,7 | 58,5 | 21,4 |
| 1852 | 847,6 | 37,7 | 35,2 | 25,2 | 46,1 | 71,2 | 126,0 | 147,5 | 146,0 | 49.6 | 64,7 | 44,2 | 54,0 |
| 1853 | 817,8 | 86,6 | 56,2 | 48,3 | 49,3 | 105,0 | 155,0 | 41,2 | 27,5 | 35,0 | 145,8 | 22,7 | 45,3 |
| 1854 | 651,3 | 28,4 | 18,0 | 04,0 | 47,7 | 73,0 | 117,5 | 34,8 | 68,3 | 17,0 | 69,0 | 102,3 | 77,5 |
| 1855 | 876,9 | 7,5 | 81,2 | 96,3 | 26,0 | 206,8 | 109,0 | 42,0 | 45,2 | 87,0 | 92,9 | 53,8 | 29,2 |
| 1856 | 1073,1 | 143,8 | 56,9 | 34,7 | 170,5 | 179,8 | 44,0 | 53,0 | 78,0 | 103,0 | 81,5 | 32,7 | 95,3 |
| 1857 | 774,5 | 46,2 | 56,8 | 66,3 | 93,0 | 132,5 | 66,0 | 27,8 | 83,3 | 92,5 | 69,8 | 14,0 | 26,5 |
| 1858 | 706,0 | 0,0 | 60,5 | 50,5 | 61,8 | 78,0 | 11,0 | 21,2 | 84,5 | 138,0 | 31,5 | 80,5 | 88,5 |
| 1859 | 809,2 | 21,5 | 32,5 | 43,7 | 118,0 | 100,0 | 120,5 | 27,7 | 41,0 | 50,0 | 148,0 | 48,0 | 58,3 |
| 1860 | 842,0 | 180,0 | 39,7 | 51,7 | 66,8 | 37,5 | 111,0 | 35,0 | 43,0 | 87,0 | 6,2 | 86,8 | 97,2 |
| | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | |
| 1851-60 | .... | 61,3 | 48,6 | 46,8 | 72,5 | 106,9 | 91,7 | 50,9 | 63,4 | 70,5 | 75,1 | 54,3 | 59,3 |
| | | | | | *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | |
| 1851-60 (10) | Max. | 180,0 (1860) | 81,3 (1855) | 96.3 (1855) | 170,5 (1856) | 206,8 (1855) | 155,0 (1853) | 147,5 (1852) | 146,0 (1852) | 138,0 (1858) | 148,0 (1859) | 102.3 (1854) | 97,3 (1860) |
| | Min. | 7,5 (1855) | 10.5 (1858) | 4,0 (1854) | 26,0 (1855) | 37,5 (1860) | 11,0 (1858) | 21,2 (1858) | 6,7 (1851) | 11,0 (1854) | 6,2 (1860) | 14,0 (1857) | 21,4 (1851) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 1073,1 (1856); *Min.* 651,3 (1854.)

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.) | | | | | | | | | | | |
| 1851 | ..... | ..... | ..... | 112,4 | 152,2 | 1856 | 1007,1 | 220,9 | 385,0 | 175,0 | 217,2 |
| 1852 | 815,0 | 91,4 | 112,6 | 419,5 | 158,5 | 1857 | 813,2 | 198,2 | 291,7 | 177,1 | 176,2 |
| 1853 | 826,5 | 196,7 | 202,6 | 223,7 | 203,5 | 1858 | 644,0 | 87,0 | 190,3 | 116,7 | 250,0 |
| 1854 | 619,1 | 91,7 | 124,7 | 220,5 | 182,2 | 1859 | 839,4 | 112,5 | 261,7 | 189,2 | 246,0 |
| 1855 | 925,1 | 166,2 | 320,1 | 196,2 | 233,6 | 1860 | 803,1 | 278,1 | 156,0 | 189,0 | 180,0 |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1851-1860 (10) | | 801,7 | 169,4 | 226,2 | 206,1 | 200,0 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1851-1860 (10) | Max. | 1007,1 (1856) | 278,1 (1860) | 385,0 (1856) | 419,5 (1852) | 250,0 (1858) |
| | Min. | 619,1 (1854) | 87,0 (1858) | 124,7 (1854) | 116,7 (1858) | 152,2 (1851) |

L'examen des trois tableaux montre : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que l'année la plus pluvieuse a été 1856 (1073mm1 et 1007mm1); la plus sèche a été 1854 (651mm3 et 619mm1). L'écart entre le maximum et le minimum est plus grand pour l'année civile (421mm8) que pour l'année météorologique (388mm0); il est, dans les deux cas, un peu inférieur aux deux cinquièmes du maximum.

On voit, par les *quantités annuelles et trimestrielles,* que dans les deux années les plus pluvieuses, 1855 et 1856, le printemps a fourni la plus grande abondance d'eau. Pendant les deux plus sèches, 1854 et 1858, c'est l'été ou l'automne qui a été la saison la plus pluvieuse.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* le printemps est celle qui donne le plus d'eau, et l'hiver celle qui en fournit le moins.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année est divisée en deux parties : l'une de cinq mois secs, de novembre à mars, et l'autre de sept mois humides, d'avril à octobre. Une répartition de la quantité de pluie des dix années donne les résultats suivants :

801mm7 entre les 12 mois, donnent par mois 66mm8.
270 5 entre les 5 mois secs............ 54 1.
531 2 entre les 7 mois humides......... 75 9.

Mais la partie pluvieuse est divisée en deux par le mois de juillet, dont la moyenne atteint seulement 50mm9; il en résulte que l'année est véritablement partagée en trois parties.

### B. *Figeac.*

En 1858, sous la direction des ingénieurs des ponts-et-chaussées, des observations ont été commencées dans cette ville, dont l'église du Puy est à 225m d'altitude. J'en dois la communication à M. L. de Bellegarde, ingénieur en chef à Toulouse.

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | |
| 1858 | 821,7 | 0,0 | 13,0 | 100,6 | 85,4 | 102,0 | 15,0 | 47,6 | 104,6 | 93,1 | 62,2 | 104,9 | 93,3 |
| 1859 | 1000,9 | 34,1 | 62,5 | 63,0 | 111,5 | 97,8 | 167,5 | 16,0 | 65,7 | 102,0 | 137,5 | 63,7 | 79,6 |
| 1860 | 1137,6 | 201,3 | 60,4 | 67,9 | 79,1 | 81,3 | 150,2 | 44,8 | 76,2 | 101,5 | 29,2 | 119,9 | 125,8 |

La moyenne de ces trois années place les saisons, d'après leurs quantités respectives de pluie, dans un ordre fort différent de celui offert à Cahors par les dix années d'observations :

Hiver, 223,3; été, 229,2; printemps, 262,9; automne, 271,3.

---

Dans ses *Études sur les inondations,* publiées en 1857, M. Vallès, a établi qu'à La Madelaine, au sud de Figeac, le débit du Lot (dont le bassin supérieur est établi sur des terrains imperméables dans les départements de l'Aveyron et de la Lozère) accusait les quantités annuelles suivantes :

1843, 714mm. 1846, 1205mm. 1848, 1178mm.
1844, 1047 1847, 823 1849, 1047
1845, 1368

La moyenne de ces sept années, 1057mm, diffère à peine de celle que fournissent les observations de Marmande, Aurillac et Viviers; en effet, ci-celle atteint 1064mm.

## Tarn-et-Garonne.

Des observations sont faites actuellement sur deux points de la grande plaine centrale du département, à Montauban et près de Castel-Sarrazin.

### A. *Montauban.*

MM. Martin et Capella, ingénieurs des ponts-et-chaussées, ont donné dans le *Recueil agronomique de Tarn-et-Garonne,* tom. XXVI, p. 30 et 40, les quantités d'eau qu'ils ont recueillies pendant l'année 1843.

Les observations ont été reprises, en 1858, par les soins des ingénieurs. Le pluviomètre, de 0m80 de diamètre, est placé dans la maison éclusière de Palisse, sur la rive gauche du Tarn, à 3m au-dessus du sol, dont l'altitude est de 84m. J'en dois la communication à M. L. de Bellegarde, ingénieur en chef à Toulouse.

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | |
| 1843 | 833,0 | 132,0 | 58,0 | 55,0 | 118,0 | 126,0 | 104,0 | 62,0 | 34,0 | 33,0 | 81,0 | 15,0 | 15,0 |
| .... | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... |
| 1858 | ..... | .... | .... | .... | 29,6 | 73,2 | 25,2 | 31,2 | 37,8 | 87,8 | 21,4 | 55,7 | 59,1 |
| 1859 | 480,8 | 25,9 | 25,1 | 29,2 | 68,0 | 49,9 | 74,9 | 9,0 | 37,7 | 38,1 | 67,2 | 28,8 | 27,0 |
| 1860 | 731,6 | 131,9 | 19,0 | 33,9 | 53,6 | 76,0 | 82,2 | 17,8 | 77,3 | 70,4 | 12,7 | 60,4 | 96,4 |
| | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | |
| 1843-60 (4) | | 96,6 | 34,0 | 39,4 | 67,3 | 81,3 | 71,6 | 30,7 | 46,7 | 57,4 | 45,6 | 39,9 | 49,4 |

| Périodes. | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | |
| 1843-1860 (4) | 659,9 | 180,0 | 188,0 | 149,0 | 142,9 |

D'après ces quatre années : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* entre l'année la plus pluvieuse, 1843 (833mm0), et l'année la plus sèche, 1859 (480mm8),

l'écart aurait été de 352mm2, c'est-à-dire un peu supérieur aux 2/5 de la première.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* l'hiver et le printemps seraient les saisons les plus pluvieuses, et l'été et l'automne les plus sèches.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année serait partagée en deux par les mois plus secs de février et de juillet; on pourrait cependant trouver une moitié humide, de janvier à juin, et une moitié plus sèche, de juillet à décembre. Une répartition uniforme de la quantité de pluie offrirait le résultat suivant :

659mm9 entre les 12 mois, donnent par mois 55mm0.
390 2 entre les 6 mois humides......... 65 0.
269 7 entre les 6 mois secs............. 45 0.

B. *Verriès, près Castel-Sarrazin.*

Des observations ont été commencées en septembre 1857, par les soins des ingénieurs, à Verriès, près de Castel-Sarrazin. Le pluviomètre, de 0m,78 de diamètre, est placé sur la maison éclusière n° 21 du Canal latéral, à 8m12 au-dessus du sol, dont l'altitude est de 72m9. Elles m'ont été communiquées par M. Couturier, ingénieur en chef à Agen.

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1857 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 99,3 | 84,1 | 8,2 | 20,5 |
| 1858 | 606,6 | 2,5 | 80,5 | 41,7 | 66,2 | 79,9 | 22,6 | 25,4 | 38,0 | 94,8 | 22,0 | 64,1 | 65,9 |
| 1859 | 615,5 | 28,7 | 32,8 | 26,6 | 68,6 | 138,4 | 106,0 | 7,0 | 43,3 | 46,1 | 45,5 | 35,8 | 36,7 |
| 1860 | 713,6 | 128,0 | 27,7 | 39,3 | 62,7 | 45,9 | 61,6 | 21,9 | 37,6 | 133,3 | 16,2 | 50,3 | 89,1 |

La moyenne de ces trois années place les saisons, d'après leurs quantités respectives de pluie, dans un ordre assez différent de celui qui vient d'être établi pour Montauban.

Été, 121,1; hiver, 153,2; automne, 174,9; printemps, 190,8.

## Haute-Garonne.

Des observations ont été faites ou s'exécutent sur les six points suivants de la vallée de la Garonne, ou de ses alentours immédiats : à Toulouse, à Muret, à Rieux, à Aurignac, à Montréjeau et à Bagnères-de-Luchon.

### A. *Toulouse.*

Toulouse est, après Bordeaux, la ville d'Aquitaine où des observations pluviométriques sont commencées depuis le plus longtemps. Marcorelle en a fait de 1747 à 1756; mais il n'a été publié que les quantités mensuelles de 1750, dans les *Mémoires des Savans étrangers,* t. II, p. 609; et les quantités annuelles des dix années, dans les *Mémoires sur la Météorologie,* du P. Cotte, t. II, p. 573. — Plus tard, l'Administration du Canal royal de Languedoc fit faire des observations dont les registres sont égarés; aussi, ne connaît-on que les quantités annuelles des six années 1783-88, données par Trouvé, dans sa *Statistique de l'Aude,* p. 146, et celles des trois annnées suivantes, données antérieurement par Andréossy, dans son *Histoire du Canal du Midi,* édit. in-4°, p. 237. On pourrait supposer que les quantités mensuelles des deux années 1785-86, publiées dans les *Mémoires de la Société royale de Médecine,* en ont été extraites; mais les quantités annuelles sont différentes, et il serait possible qu'elles eussent été envoyées par le docteur Du Bernard. — En 1805, Vidal commença des observations qu'il continua jusqu'à la fin de 1809, et dont les quantités mensuelles furent insérées dans les années correspondantes du *Journal des propriétaires ruraux du Midi.*

Avec le commencement de l'année 1809, les ingénieurs du Canal du Midi reprirent leurs observations, qui forment

un précieux point de comparaison pour le Sud-ouest de la France; mais c'est à peine si quelques années ont vu le jour. Je ne connais de publiées que les quantités mensuelles des quatre premières années, 1809-12, puis celles des années 1813, 1822-25, 1828-29 et 1838, dans le *Journal des propriétaires ruraux,* puis des quatre années 1851-54. Les quantités annuelles des seize années 1809-24 ont été données dans les *Mémoires de l'Académie de Toulouse,* 2e série, t. IV, p. 133. Enfin, on trouve les moyennes annuelles et mensuelles des trente-neuf années 1809-47, dans l'*Annuaire de l'Académie de Toulouse* pour 1849, p. 19. — Je dois à l'obligeance de M. Maguès, ingénieur en chef et directeur du Canal à Toulouse, d'avoir pu prendre copie de cette importante série de plus d'un demi-siècle, qui, on peut le dire, est à peu près inconnue.

D'un autre côté, les observations faites à l'Observatoire ont été publiées à diverses reprises par les directeurs, d'Aubuisson de Voisins, et aussi J.-B. Assiot et Marqué-Victor, de 1814 à 1822; par Vauthier, de 1835 à 1837, et par M. Petit depuis 1839. C'est dans le *Journal des prop. ruraux* que les deux premières parties ont paru; la dernière est donnée mensuellement dans le *Journal d'Agriculture pratique du Midi,* qui lui fait suite; elle l'a été aussi, jusqu'à la fin de 1855, dans les *Mémoires de l'Académie de Toulouse,* de 1847 à 1856; depuis, c'est dans le *Journal d'Agriculture pratique* de M. Barral. Enfin, M. Petit, en annonçant la publication d'un volume spécial, vient d'insérer dans les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences,* t. LVI, p. 753, les moyennes mensuelles et annuelles de ses vingt-quatre années d'observations, 1839-62. — J'établis deux séries :

Le pluviomètre employé au Canal du Midi est situé sur le port Saint-Étienne, dans l'angle d'un petit jardin des bâtiments de l'Administration; il a 0m72 de diamètre, et le

récipient n'a que le dixième de sa surface; il est à 3ᵐ50 au-dessus du sol, qui est lui-même à environ 145ᵐ d'altitude.

**Haute-Garonne : Toulouse. — MM. les Ingénieurs du Canal. — 1809-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | |
| 1809 | 601,4 | 60,0 | 42,0 | 21,0 | 93,0 | 38,0 | 14,0 | 100,7 | 48,4 | 54,4 | 8,6 | 38,1 | 83,2 |
| 1810 | 637,6 | 6,3 | 13,8 | 65,0 | 46,9 | 129,2 | 56,7 | 52,1 | 11,6 | 26,2 | 144,2 | 30,1 | 52,5 |
| 1811 | 559,5 | 13,2 | 113,1 | 7,9 | 66,0 | 76,0 | 36,5 | 21,2 | 50,8 | 49,4 | 69,9 | 32,5 | 23,0 |
| 1812 | 709,4 | 32,8 | 49,7 | 49,1 | 69,4 | 69,9 | 56,7 | 90,8 | 53,9 | 17,3 | 104,1 | 45,4 | 70,3 |
| 1813 | 785,9 | 35,9 | 6,8 | 10,2 | 10,0 | 93,9 | 97,9 | 130,5 | 8,1 | 51,5 | 34,2 | 78,1 | 133,8 |
| 1814 | 801,4 | 104,0 | 13,9 | 81,4 | 56,7 | 92,0 | 86,8 | 66,5 | 64,1 | 35,0 | 84,8 | 46,4 | 69,8 |
| 1815 | 595,8 | 42,9 | 55,5 | 40,2 | 49,7 | 127,6 | 58,6 | 35,1 | 55,6 | 42,5 | 60,3 | 7,7 | 20,0 |
| 1816 | 613,0 | 61,2 | 26,9 | 41,6 | 100,5 | 52,9 | 36,9 | 158,8 | 11,5 | 33,5 | 15,1 | 32,7 | 41,4 |
| 1817 | 498,2 | 11,2 | 59,0 | 24,8 | 1,2 | 82,1 | 63,0 | 123,6 | 14,2 | 71,8 | 29,1 | 20,8 | 94,4 |
| 1818 | 536,4 | 19,8 | 60,2 | 65,7 | 53,9 | 60,1 | 28,8 | 47,9 | 7,0 | 110,5 | 31,8 | 39,8 | 10,9 |
| 1819 | 568,0 | 22,6 | 78,4 | 31,4 | 47,5 | 62,2 | 62,8 | 38,1 | 26,3 | 39,9 | 25,7 | 90,1 | 42,7 |
| 1820 | 592,7 | 38,1 | 22,9 | 24,7 | 58,8 | 55,4 | 15,6 | 36,5 | 33,1 | 73,6 | 104,6 | 61,7 | 77,7 |
| 1821 | 456,1 | 24,6 | 14,6 | 66,7 | 77,1 | 58,2 | 31,6 | 46,7 | 11,8 | 25,9 | 45,9 | 9,9 | 43,1 |
| 1822 | 389,2 | 31,6 | 3,9 | 15,2 | 23,6 | 90,5 | 27,8 | 23,1 | 17,8 | 41,0 | 59,7 | 22,7 | 29,3 |
| 1823 | 701,7 | 44,3 | 79,9 | 53,3 | 65,2 | 58,1 | 72,2 | 83,9 | 54,2 | 35,8 | 93,4 | 12,3 | 49,1 |
| 1824 | 608,7 | 27,8 | 18,0 | 69,0 | 76,9 | 47,1 | 116,4 | 11,2 | 35,6 | 76,8 | 64,4 | 37,7 | 27,8 |
| 1825 | 524,4 | 27,5 | 22,5 | 24,8 | 11,7 | 42,3 | 23,4 | 111,2 | 21,2 | 36,6 | 67,7 | 48,4 | 87,1 |
| 1826 | 696,4 | 33,8 | 43,1 | 22,2 | 35,6 | 78,8 | 51,8 | 60,8 | 70,3 | 70,8 | 52,7 | 79,1 | 97,4 |
| 1827 | 618,0 | 45,1 | 26,8 | 12,7 | 68,5 | 160,7 | 58,1 | 8,0 | 17,9 | 55,9 | 60,5 | 40,7 | 63,1 |
| 1828 | 480,0 | 34,5 | 41,6 | 38,0 | 66,4 | 67,6 | 9,9 | 49,3 | 91,8 | 41,5 | 64,6 | 3,9 | 30,9 |
| 1829 | 770,3 | 72,4 | 31,6 | 72,9 | 42,2 | 186,4 | 56,7 | 33,1 | 55,0 | 68,0 | 60,0 | 38,5 | 53,5 |
| 1830 | 501,6 | 11,0 | 25,0 | 41,0 | 44,5 | 117,2 | 58,1 | 38,2 | 37,5 | 59,7 | 11,6 | 21,2 | 33,6 |
| 1831 | 574,2 | 79,6 | 36,1 | 63,4 | 56,0 | 67,1 | 32,0 | 25,3 | 73,6 | 46,5 | 35,7 | 21,8 | 87,1 |
| 1832 | 511,4 | 28,5 | 5,2 | 49,4 | 60,6 | 55,1 | 70,0 | 2,2 | 37,7 | 4,4 | 59,6 | 100,7 | 71,0 |
| 1833 | 812,5 | 18,9 | 71,0 | 50,0 | 107,7 | 95,1 | 85,7 | 78,8 | 13,4 | 129,1 | 119,2 | 35,1 | 68,5 |
| 1834 | 518,7 | 29,5 | 11,5 | 14,9 | 27,8 | 41,3 | 115,4 | 59,7 | 75,8 | 21,3 | 18,6 | 73,7 | 29,2 |
| 1835 | 676,9 | 20,0 | 32,4 | 41,5 | 26,1 | 129,6 | 71,1 | 82,4 | 77,7 | 109,1 | 61,1 | 2,3 | 11,3 |
| 1836 | 599,7 | 28,7 | 36,7 | 76,3 | 82,0 | 58,0 | 83,1 | 14,7 | 36,3 | 39,9 | 41,1 | 69,4 | 33,5 |
| 1837 | 649,0 | 29,4 | 34,8 | 14,7 | 80,6 | 78,0 | 2,6 | 110,3 | 121,8 | 37,8 | 24,8 | 73,4 | 10,8 |
| 1838 | 661,9 | 14,6 | 47,3 | 72,4 | 75,8 | 86,0 | 63,2 | 26,8 | 7,2 | 75,6 | 18,3 | 136,8 | 37,9 |
| 1839 | 483,8 | 39,9 | 25,2 | 55,0 | 24,9 | 81,7 | 50,4 | 9,1 | 9,4 | 70,6 | 46,7 | 49,6 | 21,3 |
| 1840 | 471,7 | 39,9 | 42,5 | 8,8 | 68,8 | 99,2 | 25,9 | 25,4 | 37,5 | 46,5 | 25,3 | 24,9 | 27,0 |
| 1841 | 745,7 | 45,1 | 41,6 | 52,4 | 134,8 | 61,1 | 44,3 | 73,4 | 45,3 | 28,3 | 73,3 | 79,0 | 64,1 |
| 1842 | 733,5 | 48,0 | 17,0 | 14,2 | 126,2 | 61,9 | 71,2 | 49,3 | 93,1 | 92,1 | 52,0 | 65,2 | 10,3 |
| 1843 | 810,3 | 108,5 | 70,5 | 89,9 | 110,6 | 104,4 | 74,2 | 90,2 | 28,2 | 56,5 | 18,7 | 46,9 | 11,7 |
| 1844 | 885,3 | 81,7 | 118,1 | 60,9 | 46,5 | 92,3 | 57,2 | 52,3 | 39,8 | 195,0 | 83,2 | 29,5 | 28,8 |
| 1845 | 813,3 | 103,0 | 52,9 | 83,0 | 59,1 | 103,0 | 126,5 | 33,5 | 55,9 | 67,6 | 29,0 | 47,6 | 52,2 |
| 1846 | 722,2 | 50,0 | 10,5 | 34,2 | 82,1 | 85,2 | 88,3 | 37,1 | 71,3 | 56,5 | 98,3 | 13,0 | 95,7 |
| 1847 | 482,0 | 20,0 | 15,9 | 25,3 | 67,3 | 26,7 | 28,0 | 15,3 | 63,7 | 15,5 | 53,8 | 51,9 | 68,6 |
| 1848 | 761,4 | 22,9 | 90,5 | 44,9 | 61,7 | 32,8 | 180,0 | 20,7 | 34,0 | 72,0 | 149,7 | 41,9 | 10,3 |
| 1849 | 591,1 | 48,8 | 10,1 | 31,1 | 126,5 | 30,6 | 68,6 | 39,7 | 11,5 | 78,5 | 44,8 | 56,5 | 37,4 |
| 1850 | 670,8 | 51,1 | 42,6 | 24,1 | 96,5 | 80,5 | 52,7 | 63,2 | 119,1 | 33,1 | 65,8 | 35,9 | 26,2 |
| 1851 | 646,3 | 76,6 | 53,0 | 41,4 | 70,6 | 94,6 | 27,5 | 41,7 | 16,0 | 39,0 | 77,1 | 96,3 | 12,5 |
| 1852 | 610,1 | 22,0 | 45,0 | 12,0 | 58,5 | 64,4 | 82,7 | 87,4 | 107,1 | 5,0 | 56,0 | 28,5 | 41,5 |
| 1853 | 651,6 | 58,1 | 59,8 | 41,2 | 40,6 | 97,1 | 121,8 | 15,4 | 34,3 | 62,4 | 64,6 | 38,2 | 15,1 |
| 1854 | 521,7 | 30,5 | 13,6 | 5,2 | 27,5 | 57,8 | 160,8 | 11,6 | 40,0 | 3,0 | 43,9 | 72,6 | 55,2 |
| 1855 | 650,8 | 12,5 | 59,3 | 64,3 | 13,5 | 157,0 | 89,2 | 10,1 | 32,5 | 63,0 | 76,2 | 40,2 | 33,0 |
| 1856 | 811,3 | 62,2 | 45,8 | 22,7 | 124,3 | 230,3 | 77,8 | 21,0 | 20,7 | 47,0 | 78,5 | 29,4 | 51,6 |
| 1857 | 681,4 | 62,3 | 22,4 | 40,3 | 73,7 | 114,6 | 69,6 | 16,2 | 82,8 | 81,9 | 91,7 | 15,8 | 10,1 |
| 1858 | 583,7 | 1,2 | 58,1 | 48,7 | 47,3 | 68,3 | 20,3 | 21,2 | 10,8 | 128,6 | 21,0 | 48,2 | 110,0 |
| 1859 | 607,9 | 14,0 | 29,6 | 40,4 | 62,5 | 73,6 | 56,5 | 35,5 | 111,3 | 48,9 | 65,5 | 40,6 | 29,5 |
| 1860 | 654,6 | 95,1 | 32,5 | 86,7 | 46,1 | 100,0 | 69,0 | 36,0 | 22,0 | 60,5 | 10,2 | 50,0 | 96,5 |

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1809-1820 (12) | | 37,6 | 45,1 | 38,5 | 54,4 | 78,2 | 51,2 | 66,7 | 32,1 | 58,7 | 59,3 | 43,1 | 60,0 |
| 1821-1830 (10) | | 35,6 | 30,7 | 41,9 | 51,2 | 90,7 | 50,6 | 46,6 | 35,3 | 51,1 | 58,1 | 31,4 | 51,5 |
| 1831-1840 (10) | | 33,8 | 34,3 | 47,9 | 61,1 | 79,1 | 56,9 | 43,5 | 49,0 | 58,1 | 45,0 | 58,8 | 34,8 |
| 1841-1850 (10) | | 58,8 | 50,4 | 49,1 | 91,2 | 68,8 | 77,5 | 47,6 | 56,2 | 69,6 | 67,0 | 46,7 | 40,5 |
| 1851-1860 (10) | | 43,5 | 41,9 | 35,3 | 56,5 | 105,8 | 77,8 | 29,6 | 47,8 | 53,9 | 58,5 | 46,0 | 45,5 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1809-1860 (52) | | 41,4 | 40,6 | 42,4 | 62,5 | 84,1 | 62,3 | 47,5 | 43,7 | 58,3 | 57,7 | 45,2 | 47,0 |
| *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1809-60 (52) | Max. | 108,5 (1843) | 118,1 (1844) | 89,9 (1843) | 134,8 (1841) | 230,3 (1856) | 180,0 (1848) | 158,8 (1816) | 121,8 (1837) | 195,0 (1844) | 149,7 (1848) | 136,8 (1838) | 133,8 (1813) |
| | Min. | 1,2 (1858) | 3,9 (1822) | 5,2 (1854) | 1,2 (1817) | 26,7 (1847) | 2,6 (1837) | 2,2 (1832) | 8,1 (1818) | 3,0 (1854) | 8,6 (1809) | 2,3 (1835) | 10,3 (1842) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 885,3 (1844); *Min.*, 389,2 (1822).

Les quantités annuelles rapportées par Andréossy et Trouvé sont les suivantes :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1783 | 777,1 | 1786 | 575,4 | 1789 | 866,0 |
| 1784 | 521,9 | 1787 | 851,0 | 1790 | 812,0 |
| 1785 | 415,5 | 1788 | 858,5 | 1791 | 677,0 |

La moyenne de ces neuf années est : 706,0.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét.) | | | | | | | | | | | |
| 1809 | ..... | ..... | 152,0 | 163,1 | 101,1 | 1835 | 694,8 | 90,6 | 200,5 | 231,2 | 172,5 |
| 1810 | 668,2 | 103,3 | 241,1 | 123,4 | 200,5 | 1836 | 577,5 | 76,7 | 216,3 | 134,1 | 150,4 |
| 1811 | 589,0 | 178,8 | 149,9 | 108,5 | 151,8 | 1837 | 671,7 | 97,7 | 203,3 | 234,7 | 136,0 |
| 1812 | 662,1 | 105,5 | 188,4 | 201,4 | 166,8 | 1838 | 634,8 | 72,7 | 231,2 | 97,2 | 230,7 |
| 1813 | 722,4 | 113,0 | 114,1 | 236,5 | 258,8 | 1839 | 590,4 | 86,4 | 178,2 | 68,9 | 166,9 |
| 1814 | 865,4 | 251,7 | 230,1 | 217,4 | 166,2 | 1840 | 466,0 | 103,7 | 176,8 | 88,8 | 96,7 |
| 1815 | 645,5 | 168,2 | 217,5 | 149,3 | 110,5 | 1841 | 708,6 | 116,7 | 248,3 | 163,0 | 180,6 |
| 1816 | 591,7 | 108,2 | 195,0 | 207,2 | 81,3 | 1842 | 787,3 | 129,1 | 232,3 | 216,6 | 209,3 |
| 1817 | 445,2 | 114,2 | 108,1 | 100,8 | 121,7 | 1843 | 808,9 | 189,3 | 304,9 | 192,6 | 122,1 |
| 1818 | 619,9 | 174,4 | 179,7 | 83,7 | 182,1 | 1844 | 868,2 | 211,5 | 199,7 | 149,3 | 307,7 |
| 1819 | 536,2 | 111,9 | 141,1 | 127,5 | 155,7 | 1845 | 789,9 | 184,7 | 245,1 | 215,9 | 144,2 |
| 1820 | 557,7 | 103,7 | 138,9 | 85,2 | 239,9 | 1846 | 678,7 | 112,7 | 201,5 | 196,7 | 167,8 |
| 1821 | 490,7 | 116,9 | 202,0 | 90,1 | 81,7 | 1847 | 509,1 | 161,6 | 119,3 | 107,0 | 121,2 |
| 1822 | 403,0 | 81,6 | 129,3 | 68,7 | 123,4 | 1848 | 819,7 | 182,0 | 139,4 | 234,7 | 263,6 |
| 1823 | 681,9 | 153,1 | 176,6 | 210,3 | 141,5 | 1849 | 567,0 | 69,2 | 188,2 | 119,8 | 179,8 |
| 1824 | 630,0 | 94,9 | 193,0 | 163,2 | 178,9 | 1850 | 682,0 | 131,1 | 201,1 | 215,0 | 134,8 |
| 1825 | 465,1 | 77,8 | 78,8 | 155,8 | 152,7 | 1851 | 660,0 | 155,8 | 206,6 | 85,2 | 212,4 |
| 1826 | 686,1 | 164,0 | 136,6 | 182,9 | 202,6 | 1852 | 581,1 | 79,5 | 134,9 | 277,2 | 89,5 |
| 1827 | 652,3 | 169,3 | 241,9 | 84,0 | 157,1 | 1853 | 678,0 | 159,4 | 178,9 | 174,5 | 165,2 |
| 1828 | 512,2 | 139,2 | 172,0 | 91,0 | 110,0 | 1854 | 481,6 | 59,2 | 90,5 | 212,4 | 119,5 |
| 1829 | 747,7 | 134,9 | 301,5 | 144,8 | 166,5 | 1855 | 673,0 | 127,0 | 234,8 | 131,8 | 179,4 |
| 1830 | 521,5 | 89,5 | 205,7 | 133,8 | 92,5 | 1856 | 792,7 | 141,0 | 377,3 | 119,5 | 154,9 |
| 1831 | 570,7 | 149,3 | 186,5 | 130,9 | 101,0 | 1857 | 722,9 | 136,3 | 228,6 | 168,6 | 189,4 |
| 1832 | 510,5 | 70,8 | 165,1 | 109,9 | 161,7 | 1858 | 483,8 | 69,4 | 164,3 | 52,3 | 197,8 |
| 1833 | 845,0 | 160,9 | 252,8 | 147,9 | 283,4 | 1859 | 688,4 | 153,6 | 176,5 | 213,3 | 155,0 |
| 1834 | 558,0 | 109,5 | 84,0 | 250,9 | 113,6 | 1860 | 587,6 | 157,1 | 182,8 | 127,0 | 120,7 |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| — | | — | — | — | — | — |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1809-1820 | (12) | 624,9 | 142,7 | 171,1 | 150,0 | 162,1 |
| 1821-1830 | (10) | 574,7 | 117.8 | 183,8 | 132,5 | 140,6 |
| 1831-1840 | (10) | 602,3 | 102,9 | 188,1 | 149,4 | 161,9 |
| 1841-1850 | (10) | 721,9 | 148,9 | 208,3 | 181,4 | 183,3 |
| 1851-1860 | (10) | 642,1 | 130,9 | 197,6 | 155,2 | 158,4 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1809-1860 | (52) | 632,7 | 129,0 | 189,0 | 153,5 | 161,2 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1809-1860 (52) | Max. | 868,2 (1844) | 251,7 (1814) | 304,9 (1843) | 277,2 (1852) | 307,7 (1844) |
| | Min. | 403,0 (1822) | 59,2 (1854) | 78,8 (1825) | 52,3 (1858) | 81,8 (1816) |

L'examen des quatre tableaux montre : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que la quatrième période décennale, 1841-1850, a été celle pendant laquelle la moyenne annuelle a été la plus élevée, et la seconde, 1821-1830, celle où elle a été la plus faible. C'est dans chacune d'elles que se trouvent respectivement l'année la plus pluvieuse de la série, 1844 (885$^{mm}$3 et 868$^{mm}$2), et l'année la plus sèche, 1822 (389$^{mm}$2 et 403$^{mm}$0). L'écart entre le maximum et le minimum est un peu plus grand pour l'année civile (496$^{mm}$1) que pour l'année météorologique (465$^{mm}$2) ; il est toujours un peu plus grand que la moitié du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* pendant chacune des périodes, le printemps a toujours été la saison la plus pluvieuse; viennent ensuite l'automne et l'été, puis l'hiver, qui a toujours été la plus sèche.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, distribuées par années et saisons météorologiques, montre bien la succession des unes et des autres pendant cette longue série non interrompue de cinquante-deux années. Dans les dix années les plus pluvieuses, l'abondance d'eau est survenue pendant le printemps, conjointement avec l'été ou l'automne, quelquefois pendant l'automne, auquel s'ad-

joint l'hiver ou l'été. Dans les dix années les plus sèches, la partie pluvieuse de l'année a été encore le printemps, souvent associé à l'automne, ou bien l'une seule des quatre saisons.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Années pluvieuses.* | | | | | | *Années sèches.* | | | | | |
| 1844 | 868,2 | 211,5 | 199,7 | 149,3 | 307,7 | 1828 | 512,2 | 139,2 | 172,0 | 91,0 | 110,0 |
| 1814 | 865,4 | 251,7 | 230,1 | 217,4 | 166,2 | 1847 | 509,1 | 161,6 | 119,3 | 107,0 | 121,2 |
| 1833 | 845,0 | 160,9 | 252,8 | 147,9 | 283,4 | 1839 | 500,4 | 86,4 | 178,2 | 68,9 | 166 9 |
| 1848 | 819,7 | 182,0 | 139,4 | 234,7 | 263,6 | 1828 | 490,7 | 116,9 | 202,0 | 90,1 | 81,7 |
| 1843 | 808,9 | 189,3 | 304,9 | 192,6 | 122,1 | 1858 | 483,8 | 69,4 | 164,3 | 52,3 | 197,8 |
| 1856 | 792,7 | 141,0 | 377,3 | 119,5 | 154,9 | 1854 | 481,6 | 59,2 | 90,5 | 212,4 | 119,5 |
| 1845 | 789,9 | 184,7 | 245,1 | 215,9 | 144,2 | 1840 | 466,0 | 103,7 | 176,8 | 88,8 | 96,7 |
| 1842 | 787,3 | 129,1 | 232,3 | 216,6 | 209,3 | 1825 | 465,1 | 77,8 | 78,8 | 155,8 | 152,7 |
| 1829 | 747,7 | 134,9 | 301,5 | 144,2 | 166,5 | 1817 | 445,2 | 114,6 | 108,1 | 100,8 | 121,7 |
| 1857 | 722,9 | 136,3 | 228,6 | 168,6 | 189,4 | 1822 | 403,0 | 81,6 | 129,3 | 68,7 | 123,4 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* qui est fort caractéristique, les moyennes mensuelles générales des cinquante-deux années montrent une division de l'année en deux parties : l'une de sept mois humides, d'avril à octobre, et l'autre de cinq mois secs, de novembre à mars. Une répartition uniforme de la quantité de pluie donne les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 632mm7 | entre les 12 mois, donnent par mois | 52mm7. |
| 416 1 | entre les 7 mois humides........ | 59 4. |
| 216 6 | entre les 5 mois secs............ | 43 3. |

Le mois d'août, dont la moyenne n'atteint que 43mm7, divise en deux la partie sèche.

---

Je compose la seconde série, des observations antérieures à 1810 et de celles faites à l'Observatoire.

L'Observatoire de Toulouse ayant été déplacé, les observations ont été faites sur deux points et à deux altitudes différentes. Le pluviomètre, de 0m50 de diamètre, était sous d'Aubuisson, à 15m4; sous Vauthier, à 13m7, et sous M. Petit, à 21m au-dessus du sol, dont l'altitude est de 146m6. Au

nouvel observatoire, situé sur la colline qui domine l'École vétérinaire, près de l'Obélisque du 10 avril 1814, il est à 7m40 au-dessus du sol, dont l'altitude est de 198m.

**Hte-Garonne : Toulouse. — Marcorelle, Dr Du Bernard, Vidal, d'Aubuisson de Voisins, Vauthier, M. Petit.**
**1750, 1785-86, 1805-09, 1814-22, 1835-37, 1839-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1750 | 422,0 | 5,3 | 4,9 | 20,9 | 64,9 | 57,9 | 49,4 | 66,9 | 97,6 | 47,8 | 6,4 | 48,2 | 51,8 |
| 1785 | 421,1 | 0,0 | 23,7 | 35,5 | 10,1 | 20,9 | 68,8 | 60.9 | 21,4 | 56,4 | 26,0 | 45,5 | 51,9 |
| 1786 | 593,4 | 58,1 | 19,7 | 41,7 | 45,1 | 35,0 | 90,2 | 21,4 | 42,9 | 30,5 | 43,5 | 84,1 | 81,2 |
| 1805 | 789,9 | 68,3 | 97,0 | 36,1 | 71,0 | 94,1 | 72,2 | 21,4 | 24,2 | 26,4 | 65,8 | 40,8 | 172,6 |
| 1806 | 775,6 | 122,2 | 84,1 | 95,8 | 39,7 | 95,8 | 26,0 | 39,1 | 16,0 | 54,1 | 101,5 | 69,3 | 32,0 |
| 1807 | 670,5 | 26,9 | 77,3 | 16,6 | 100,3 | 100,9 | 46,1 | 79,4 | 86,5 | 50,4 | 39,0 | 39,2 | 7,9 |
| 1808 | 648,2 | 88,0 | 44,3 | 63,9 | 9,0 | 50,2 | 37,8 | 10,5 | 43,7 | 65,8 | 72,4 | 130,2 | 32,4 |
| 1809 | 846,6 | 25,0 | 22,8 | 30,1 | 82,9 | 26,5 | 104,8 | 106,2 | 85,7 | 152,3 | 18,6 | 86,5 | 105,2 |
| **Ancien Observatoire**, 146m6. | | | | | | | | | | | | | |
| 1814 | 749,7 | 104,0 | 13,9 | 65,0 | 56,7 | 53,7 | 86,8 | 66,5 | 64,1 | 35,0 | 84,8 | 46,4 | 69,8 |
| 1815 | 559,9 | 42,9 | 45,5 | 40,2 | 49,7 | 120,4 | 52,5 | 44,7 | 43,8 | 45,2 | 55,2 | 5,8 | 12,0 |
| 1816 | 549,1 | 51,0 | 26,9 | 41,6 | 100,0 | 52,9 | 39,2 | 123,6 | 11,0 | 22,2 | 14,0 | 25,0 | 41,7 |
| 1817 | ..... | 96,0 | 59,3 | 24,1 | 4,6 | 65,3 | 58,3 | .... | .... | .... | .... | 20,8 | 70,0 |
| 1818 | 505,9 | 20,8 | 46,6 | 61,6 | 48,0 | 58,1 | 26,0 | 30,0 | 12,5 | 110,5 | 31,8 | 39,0 | 21,0 |
| 1819 | 580,6 | 14,5 | 38,4 | 100,8 | 42,5 | 55,2 | 76,0 | 27,7 | 24,0 | 31,0 | 19,0 | 93,5 | 58,0 |
| 1820 | 518,7 | 31,0 | 36,2 | 21,0 | 74,0 | 48,0 | 27,0 | 29,5 | 20,0 | 102,0 | 80,0 | 79,0 | 1,0 |
| 1821 | 468,4 | 88,0 | 14,5 | 60,0 | 48,0 | 88,5 | 25,0 | 62,5 | 15,0 | 0,4 | 28,5 | 6,0 | 32,0 |
| 1822 | ..... | 50,0 | 9,0 | 4,3 | 16,3 | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... |
| .... | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... |
| 1835 | 617,9 | 22,8 | 38,1 | 27,6 | 23,1 | 123,9 | 68,9 | 63,7 | 73,9 | 101,0 | 60,2 | 3,2 | 11,5 |
| 1836 | 560,4 | 25,2 | 35,6 | 66,1 | 75,3 | 52,6 | 80,0 | 16,6 | 41,5 | 36,5 | 38,0 | 64,9 | 28,1 |
| 1837 | ..... | 35,1 | 29,2 | 34,6 | 75,8 | 72,0 | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... |
| .... | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... |
| 1839 | 476,4 | 40,0 | 27,3 | 49,6 | 26,8 | 85,5 | 51,0 | 9,5 | 8.7 | 61,0 | 50,3 | 44,7 | 19,0 |
| 1840 | 426,8 | 32,9 | 37,5 | 4,4 | 54,5 | 103,6 | 23,0 | 21,4 | 33,1 | 43,6 | 21,5 | 23,4 | 27,9 |
| **Nouvel Observatoire**, 198m. | | | | | | | | | | | | | |
| 1841 | 698,0 | 41,5 | 45,5 | 61,4 | 105,9 | 62,4 | 57,7 | 64,7 | 42,2 | 27,2 | 70,6 | 60,7 | 58,2 |
| 1842 | 613,3 | 39,0 | 15,2 | 35,3 | 126,5 | 53,8 | 62,7 | 36,2 | 78,2 | 86,5 | 40,8 | 50,2 | 18,9 |
| 1843 | 739,7 | 89,9 | 64,6 | 87,3 | 95,6 | 95,9 | 64,4 | 87,9 | 26,2 | 45,7 | 15,3 | 44,9 | 21,8 |
| 1844 | 747,7 | 58,6 | 99,1 | 48,1 | 42,3 | 75,4 | 52.8 | 46,7 | 32,0 | 175,7 | 69,0 | 25,5 | 22,5 |
| 1845 | 735,6 | 103,0 | 29,9 | 67,0 | 45,0 | 99,5 | 115,5 | 27,0 | 52,9 | 63,4 | 31,5 | 49,5 | 51,4 |
| 1846 | 638,8 | 42,1 | 13,8 | 29,3 | 69,8 | 73,4 | 86,0 | 32,9 | 86,5 | 41,6 | 93,4 | 17,0 | 53,0 |
| 1847 | 473,3 | 18,5 | 44,5 | 25,8 | 57,0 | 26,3 | 31,0 | 5.3 | 77,4 | 13,8 | 57,1 | 51,5 | 65,2 |
| 1848 | 650,8 | 26,3 | 85,0 | 42,1 | 63,9 | 27,1 | 168,3 | 23,9 | 27,4 | 50,5 | 86,6 | 35,1 | 14,6 |
| 1849 | 538,4 | 58,4 | 7,9 | 18,2 | 97,6 | 26,2 | 50,3 | 37,4 | 23,1 | 79,4 | 50,9 | 58,8 | 30,2 |
| 1850 | 592,3 | 56,6 | 35,5 | 13,4 | 86,5 | 62,9 | 27,9 | 47,6 | 113,9 | 28,3 | 63,0 | 34,1 | 22,6 |
| 1851 | 584,0 | 69,1 | 50,6 | 39,0 | 66,5 | 73,3 | 25,8 | 44,3 | 15,4 | 42,1 | 62,1 | 80,6 | 15,2 |
| 1852 | 495,1 | 12,4 | 31,0 | 11,0 | 45,0 | 62,0 | 68,0 | 50,0 | 54,0 | 17,0 | 60,0 | 29,0 | 44,0 |
| 1853 | 622,9 | 48,0 | 45,7 | 29,0 | 40,7 | 106,0 | 110,1 | 16,9 | 27,9 | 59,3 | 81,5 | 33 3 | 24,5 |
| 1854 | 437,0 | 23,6 | 13,8 | 4,0 | 23,1 | 44,7 | 137,7 | 13,2 | 41,6 | 2,3 | 37,5 | 59,0 | 36,5 |
| 1855 | 540,1 | 10,5 | 45,0 | 53,2 | 9,7 | 132,7 | 80,2 | 16,5 | 21,5 | 47,8 | 64,2 | 30,5 | 25,3 |
| 1856 | 634,5 | 43,0 | 37,9 | 12,3 | 90,2 | 187,6 | 68,8 | 21,7 | 13,0 | 45,3 | 46,8 | 26,2 | 41,7 |
| 1857 | 578,4 | 44,1 | 21,5 | 33,0 | 71,6 | 117,4 | 47,1 | 18,2 | 87,5 | 59,1 | 50,9 | 15,6 | 12,4 |
| 1858 | 425,0 | 3,3 | 42,4 | 46,5 | 38,1 | 54,2 | 14,7 | 16,2 | 7,3 | 83,2 | 1,4 | 40,2 | 652, |
| 1859 | 520,6 | 14,3 | 21,1 | 32,1 | 65,3 | 54,0 | 52,9 | 20,2 | 108,8 | 45,0 | 55,4 | 35,0 | 165, |
| 1860 | 556,6 | 84,2 | 24,7 | 24,8 | 40,8 | 86,2 | 68,7 | 25,7 | 40,1 | 49,2 | 10,1 | 51,2 | 509, |

| Années. | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | | |
| 1805-09 (5) | 66,1 | 65,0 | 48,5 | 60.6 | 73,5 | 57 4 | 51 3 | 51,2 | 69.8 | 59.5 | 73 2 | 70.0 |
| 1814-22 (8) | 55,1 | 32 3 | 46,5 | 48,9 | 68,1 | 48 9 | 51,9 | 27 5 | 49 5 | 44.8 | 45.7 | 38,2 |
| 1835 40 (4) | 31 2 | 33 5 | 36.5 | 51.1 | 74,6 | 55.7 | 27 8 | 39 3 | 61 3 | 42 5 | 34,1 | 21.6 |
| 1841-50 (10) | 53,4 | 46.1 | 42 8 | 79 0 | 60 3 | 71.7 | 41.0 | 56 0 | 61,2 | 57.8 | 42.7 | 35 8 |
| 1851-60 (10) | 46,4 | 33,4 | 28,5 | 49,1 | 91,8 | 67,4 | 21,3 | 42,0 | 45,0 | 48,3 | 40,1 | 33,2 |
| | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1805-40 (17) | 51,7 | 41,2 | 41 4 | 52,6 | 71,4 | 53,0 | 47,0 | 37.9 | 58,8 | 48.8 | 51,0 | 43.7 |
| 1841-60 (20) | 48,9 | 39,8 | 35,6 | 64,1 | 76,0 | 68,5 | 32,6 | 49,0 | 53,1 | 53,0 | 41,4 | 34,5 |
| | | | | | *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | |
| 1805-60 (37) Max. | 124,0 (1852) | 99,1 (1844) | 100,8 (1819) | 126,5 (1842) | 187,6 (1856) | 168,3 (1848) | 123,6 (1816) | 113,9 (1850) | 175,7 (1844) | 101,5 (1806) | 130,2 (1808) | 172,6 (1805) |
| 1805-60 (37) Min. | 3,3 (1858) | 7,9 (1849) | 4,0 (1854) | 4,6 (1817) | 26,2 (1849) | 14,7 (1858) | 5,3 (1847) | 7,3 (1858) | 0,4 (1821) | 10,1 (1810) | 3,2 (1835) | 1,0 (1820) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 846,6 (1809) ; *Min.*, 425,0 (1858).

Les quantités annuelles recueillies par Marcorelle, avec un pluviomètre cylindrique, de $0^m49$ de diamètre, placé sur une tour, sont les suivantes :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1747 | 460,4 | 1751 | 565,3 | 1755 | 566,8 |
| 1748 | 258,5 | 1752 | 453,9 | 1756 | 505,4 |
| 1749 | 621,2 | 1753 | 336,4 | | |
| 1750 | 422,0 | 1754 | 363,4 | | |

La moyenne de ces dix années est 455,2.

*Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.)

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|
| 1750 | ..... | ..... | 143,7 | 213,9 | 102,4 |
| 1785 | ..... | ..... | 66,5 | 151,1 | 127,9 |
| 1786 | 564,1 | 129,7 | 121,8 | 154,5 | 158,1 |
| 1805 | ..... | ..... | 201,2 | 117,8 | 133 0 |
| 1806 | 916,2 | 3 8,9 | 231,3 | 81,1 | 224,9 |
| 1807 | 694,6 | 136,2 | 217,8 | 212,0 | 128,6 |
| 1808 | 623,7 | 140,2 | 123,1 | 92,0 | 268,4 |
| 1809 | 773,8 | 80,2 | 139,5 | 296,7 | 257,4 |
| 1814 | ..... | ..... | 178,4 | 217,4 | 166,2 |
| 1815 | 617,7 | 158 2 | 210,3 | 143,0 | 106,2 |
| 1816 | 519,4 | 89,0 | 194,5 | 173,8 | 61,2 |
| 1817 | ..... | 197,0 | 94,0 | ..... | ..... |
| 1818 | 554,9 | 157,4 | 167,7 | 68 5 | 161,3 |
| 1819 | 515,6 | 73 9 | 198,5 | 127,7 | 113,5 |
| 1820 | 605 7 | 125 2 | 143 0 | 76,5 | 25 ,0 |
| 1821 | 437,4 | 103,3 | 196,5 | 102,5 | 34 9 |
| 1835 | ..... | ..... | 174 6 | 206,5 | 161 4 |
| 1836 | 543,8 | 72,3 | 194,0 | 135,1 | 139,4 |
| 1837 | ..... | ..... | 187,6 | ..... | ..... |
| .... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|
| 1839 | ..... | ..... | 161,9 | 69,2 | 159,0 |
| 1840 | 417,9 | 89,4 | 162,5 | 77,5 | 88,5 |
| 1841 | 667,7 | 114,9 | 229,7 | 164,6 | 158,5 |
| 1842 | 682,6 | 112 4 | 215,6 | 177,1 | 177,5 |
| 1843 | 736,8 | 173,4 | 278,8 | 178,5 | 105 9 |
| 1844 | 747,2 | 179,7 | 165,8 | 131,5 | 270,2 |
| 1845 | 706,7 | 155,6 | 211 5 | 195,4 | 144,4 |
| 1846 | 637,2 | 107,3 | 172,5 | 205,4 | 152 0 |
| 1847 | 461,1 | 106,0 | 109 1 | 113,7 | 122 3 |
| 1848 | 701,4 | 176,5 | 133 1 | 219 6 | 172 2 |
| 1849 | 522 8 | 80.9 | 142 0 | 110,8 | 189,1 |
| 1850 | 599,9 | 122,3 | 162.8 | 189,4 | 125,4 |
| 1851 | 591,4 | 142,3 | 178,8 | 85 5 | 184 8 |
| 1852 | 566 3 | 170,3 | 1 8 0 | 172 0 | 1 6,0 |
| 1853 | 6 2,1 | 137.7 | 175 7 | 151 9 | 174,1 |
| 1854 | 425 0 | 61,9 | 71,8 | 1 2 5 | 9 8 |
| 1855 | 5 1 3 | 92,0 | 195,6 | 121,2 | 142 5 |
| 1856 | 61 ,1 | 105,2 | 290,1 | 1 3,5 | 118,3 |
| 1857 | 607 7 | 107,3 | 222 0 | 152 8 | 125,6 |
| 1858 | 372 2 | 57,8 | 148 8 | 38 2 | 137,4 |
| 1859 | 5 9 3 | 100,6 | 151,4 | 181,9 | 135,1 |
| 1860 | 522,2 | 125,4 | 151,8 | 134,5 | 110,5 |

| Périodes. | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | |
| 1805-1809 (5) | 746,1 | 201,1 | 182 6 | 159 9 | 202,5 |
| 1814-1822 (8) | 560 4 | 125 6 | 163 5 | 131,3 | 140 0 |
| 1835-1840 (4) | 509,2 | 86.3 | 162,2 | 122,8 | 157,9 |
| 1841-1850 (10) | 617,8 | 13[illegible] 3 | 182,1 | 168,7 | 161,7 |
| 1851-1860 (10) | 549,5 | 113,0 | 169,4 | 133,7 | 133,4 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | |
| 1805-1840 (47) | 601,5 | 136,6 | 168,4 | 137,9 | 158,6 |
| 1841-1860 (20) | 598,6 | 124,1 | 175,8 | 151,2 | 147,5 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | |
| 1805-1860 (37) Max. | 916,2 (1817) | 378,9 (1806) | 290,1 (1857) | 296,7 (1809) | 270,2 (1844) |
| 1805-1860 (37) Min. | 372 2 (1858) | 57.8 (1858) | 71.8 (1854) | 88 2 (1858) | 34 9 (1821) |

Dans cette seconde série, les observations publiées par le directeur de l'Observatoire, de 1814 à 1822, n'offrent pas un grand intérêt, parce que plus du quart des chiffres mensuels sont empruntés à la série du Canal, et que, pour les autres, chaque période mensuelle commence avec l'entrée du soleil dans les divers signes du zodiaque, c'est-à-dire du 19 au 23 de chaque mois; les données ne sont pas ainsi comparables.

Les quantités recueillies à l'Observatoire, de 1835 à 1840, établissent les différences qui existent entre les quantités d'eau recueillies dans une même ville par des instruments dont l'élévation au-dessus du sol est différente.

Les observations les plus importantes sont celles que M. Petit a commencées avec l'année 1841 au nouvel Observatoire; elles permettent de comparer deux séries de vingt années faites à moins de 2 kil. de distance et à environ $50^{m}$ de différence dans les altitudes. — Les généralités qui ressortent de leur examen sont fort semblables à celles de la série précédente et ne présentent que peu de différences.

Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année*, l'année la plus pluvieuse a été 1844 ($747^{mm}7$ et $747^{mm}2$), et la plus sèche 1858 ($425^{mm}0$ et $372^{mm}2$). L'écart entre le maximum et le minimum, moins grand pour l'année civile

(322mm7) que pour l'année météorologique (375mm0), atteint, pour la seconde seule, la moitié du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* le printemps a toujours été la saison la plus pluvieuse; mais l'été est venu se placer avant l'automne; l'hiver est resté la saison la plus sèche.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* offre peu de différences pour la répartition de la pluie, dans les huit années les plus pluvieuses et les plus sèches.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | *Années pluvieuses.* | | | | | | *Années sèches.* | | | |
| 1844 | 747,0 | 179,7 | 165,8 | 131,5 | 270,2 | 1860 | 522,2 | 125,4 | 151,8 | 131 5 | 110,5 |
| 1843 | 736,8 | 173,4 | 278 8 | 178 5 | 105,9 | 1847 | 461,1 | 106,0 | 109,1 | 113,7 | 132,3 |
| 1845 | 706,7 | 155,6 | 211,3 | 195,4 | 114,4 | 1854 | 425 0 | 61,9 | 71,8 | 192,5 | 98,8 |
| 1848 | 701,4 | 176,5 | 133,1 | 219,6 | 172,2 | 1858 | 372,2 | 57,8 | 138,8 | 38,2 | 137,4 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* la distribution uniforme donne les résultats suivants :

598mm6 entre les 12 mois, donnent par mois 49mm9.
398 4 entre les 7 mois humides......... 56 9.
200 2 entre les 5 mois secs............. 40 0.

## B. *Muret.*

Des observations ont été commencées dans cette ville avec le mois de mai 1857, sous la direction des ingénieurs des ponts-et-chaussées. Le pluviomètre, de 0m36 de diamètre, est placé à 1m au-dessus du sol, dont l'altitude est de 164m. J'en dois la communication à M. Couturier, ingénieur en chef à Agen.

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1857 | ..... | .... | .... | .... | .... | 103 9 | 31,5 | 13,0 | 68,1 | 81,1 | 79,4 | 14,8 | 8,6 |
| 1858 | 491,9 | 4,0 | 51,9 | 43,6 | 38,9 | 54,8 | 17,0 | 26,0 | 16,8 | 73,3 | 27,7 | 56,4 | 81,5 |
| 1859 | 574,3 | 22,0 | 19,9 | 22,5 | 80,4 | 76,7 | 81,1 | 42,7 | 68,5 | 61,6 | 23,7 | 46,8 | 28,4 |
| 1860 | ..... | 80,3 | 34,9 | .... | .... | 121,7 | 87,3 | 42,0 | 37,7 | 80,3 | 10,3 | 66,5 | 124,5 |

La moyenne de ces trois années et demie place les saisons, d'après leurs quantités respectives de pluie, dans l'ordre suivant, qui est le même que celui qui est fourni par la série du Canal, de 1851 à 1860.

Printemps, 181,9; automne, 155,6; été, 132,9; hiver, 131,8.

### C. *Rieux.*

Des observations ont été entreprises, au milieu de l'année 1783, par l'abbé Darbas, dans ce bourg, dont l'altitude est de 220$^{m}$ environ. Les quantités mensuelles ont été publiées jusqu'à la fin de 1786, dans les *Mémoires de la Société royale de Médecine*, et le P. Cotte a donné les quantités annuelles dans ses *Mémoires sur la Météorologie*, t. II, p. 526. M. de Gasparin, dans son *Cours d'Agriculture*, t. II, p. 268-9, donne des chiffres mensuels, qui seraient des résumés de huit années d'observations, établis sur des manuscrits du P. Cotte; je les reproduis tels quels, la mort de ce savant agriculteur m'ayant empêché de lui demander des renseignements à cet égard.

**Haute-Garonne : Rieux. — Abbé Darbas. — 1783-91?**

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1783 | ..... | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | ..... | 49,6 | 180,5 | 58,6 | 40,6 | 10,2 |
| 1784 | 732,7 | 110,9 | 76,7 | 65,4 | 51,1 | 41,7 | 30,2 | 144,4 | 26,0 | 60,9 | 10,7 | 41,7 | 40,0 |
| 1785 | 519,4 | 39,0 | 37,2 | 32,7 | 27,1 | 73,3 | 64,3 | 0,0 | 26,2 | 89,2 | 22,0 | 63,1 | 45,3 |
| 1786 | 566,0 | 51,9 | 30,6 | 32,7 | 39,4 | 33,9 | 106,0 | 21,3 | 40,6 | 39,0 | 22,0 | 63,3 | 82,3 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1783-1786 (3) | | 77,3 | 48,2 | 43,6 | 40,2 | 49,6 | 66,8 | 56,2 | 35,6 | 92,4 | 28,3 | 52,2 | 44,5 |
| De Gasparin (8) | | 41,9 | 48,5 | 82,3 | 63,6 | 77,7 | 90,2 | 65,3 | 36,2 | 70,8 | 37,0 | 59,0 | 51,4 |

| Périodes. | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|
| | | *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | |
| 1783-1786 (3) | 634,9 | 170,0 | 133,4 | 158,6 | 172,9 |
| De Gasparin (8) | 726,9 | 144,8 | 223,6 | 191,7 | 166,8 |

D'après les moyennes de M. de Gasparin, relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* le printemps et l'été seraient les saisons les plus pluvieuses, et l'automne et l'hiver les plus sèches.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année serait divisée en deux parties : l'une de sept mois pluvieux, de mars à septembre; l'autre de cinq mois secs, d'octobre à février. Une répartition uniforme de la quantité de pluie offrirait les résultats suivants :

726$^{mm}$9 entre les 12 mois, donnent par mois 60$^{mm}$6
486 1 entre les 7 mois humides......... 69 4
240 8 entre les 5 mois secs............. 48 1

La partie humide comprend, vers la fin, le mois de juillet, le plus sec de l'année, dont la moyenne n'atteint que 36$^{mm}$2.

### D. *Aurignac.*

Des observations ont été commencées avec le mois de mai 1857, sous la direction des ingénieurs des ponts-et-chaussées, dans ce bourg, situé dans la vallée de la Louge, à 326$^{m}$ d'altitude. Le pluviomètre, de 0$^{m}$36 de diamètre, est à 0$^{m}$66 au-dessus du sol. Je les dois, ainsi que celles des deux localités suivantes, à M. Couturier, ingénieur en chef à Agen.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | |
| 1857 | ..... | ..... | .... | .... | .... | 102 0 | 30,7 | 15,1 | 53,9 | 45,1 | 110,3 | 12,0 | ..... |
| 1858 | 792,2 | 5,0 | 62,7 | 88,6 | 72,7 | 72,3 | 29,0 | 19,7 | 31,1 | 68,6 | 39,5 | 58,6 | 144,4 |
| 1859 | 692,9 | 20,0 | 48,8 | 53,8 | 91,0 | 101,0 | 96,7 | 68,5 | 33,0 | 51,0 | 47,5 | 39,5 | 42,1 |
| 1860 | 1043,2 | 119,5 | 47,0 | 75,0 | 82,0 | 107,5 | 136,3 | 45,0 | 47,0 | 127,5 | 21,2 | 64,0 | 171,2 |

La moyenne de ces trois années et demie place les saisons dans l'ordre suivant :

Printemps, 250,1; hiver, 220,2; automne, 174,1; été, 151,8.

## E. *Montréjeau.*

Les observations ont été commencées avec l'année 1858, sous la direction des ingénieurs des ponts-et-chaussées, dans ce bourg, situé dans la vallée de la Garonne, au point où elle quitte les montagnes. Le pluviomètre, de 1m de diamètre, est situé à 10m35 au-dessus du sol, dont l'altitude est de 462m.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| — | | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — |
| | | Quantités annuelles et mensuelles. | | | | | | | | | | | |
| 1858 | 832,7 | 3,6 | 41,8 | 89,8 | 89,2 | 89,2 | 16,5 | 45,0 | 32,8 | 101,6 | 84,5 | 40,0 | 198,8 |
| 1859 | 868,8 | 32,9 | 62,6 | 51,2 | 118,9 | 88,3 | 177,7 | 60,0 | 43,7 | 55,7 | 83,3 | 41,4 | 53,1 |
| 1860 | 988,0 | 105,3 | 56,0 | 84,9 | 73,1 | 93,7 | 125,3 | 46,9 | 47,0 | 134,6 | 24,9 | 52,7 | 143,8 |

La moyenne de ces trois années place les saisons dans l'ordre suivant, qui est le même que celui d'Aurignac :

Printemps, 259,4; hiver, 232,7; automne, 206,2; été, 198,3.

## F. *Bagnères-de-Luchon.*

Également sous la direction des ingénieurs des ponts-et-chaussées, des observations ont été commencées avec le mois de mai 1857, dans ce bourg, situé dans la vallée de la Pique, au cœur des montagnes. Le pluviomètre, de 0m51 de diamètre, est à 2m35 au-dessus du sol, dont l'altitude est de 623m.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| — | | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — |
| | | Quantités annuelles et mensuelles. | | | | | | | | | | | |
| 1857 | ..... | .... | .... | ..... | .... | 125,1 | 66,7 | 60,0 | 12,5 | 101,7 | 139,5 | 7,0 | 21,6 |
| 1858 | 767,3 | 5,0 | 86,0 | 124,6 | 80,5 | 58,7 | 4,5 | 55,0 | 66,0 | 62,0 | 61,0 | 53,0 | 161,0 |
| 1859 | 551,3 | 4,0 | 73,0 | 17,0 | 66,0 | 101,0 | 59,0 | 24,0 | 43,0 | 61,6 | 23,7 | 52,0 | 27,0 |
| 1860 | ..... | 63,0 | 106,0 | 87,0 | 116,0 | 85,0 | 70,0 | 86,0 | 76,0 | .... | .... | .... | .... |

La moyenne de ces trois années et demie place les saisons dans l'ordre suivant, qui est différent de ceux de Montréjeau et d'Aurignac :

Printemps, 287,0; été, 207,5; automne, 187,1; hiver, 165,6.

**Ariége.**

Ce département, que j'avais signalé comme dépourvu d'observatoires pluviométriques, est, au contraire, celui dans lequel l'Administration des ponts et-chaussées en a fait établir le plus grand nombre. En effet, sous la direction de M. Bergis, ingénieur en chef à Toulouse, au pluviomètre qui avait commencé à fonctionner à Foix, en janvier 1851, il en a été ajouté neuf autres en mars ou avril 1857. Les points d'observations sont ainsi répartis : Saint-Girons, Couflens au S. d'Oust, et Boussenac au N.-O. de Massat, dans la vallée du Salat; le Fossat et le Mas-d'Azil, dans les grands vallons de la Lèze et de l'Arize; Royat près de Montaut, Foix et Ax, dans la vallée de l'Ariége; enfin, Mirepoix et Belesta, dans le grand vallon de l'Hers; mais toutes ces observations étaient restées inédites, et j'en dois la communication à M. Guyot, ingénieur délégué en l'absence de M. Bergis.

A. *Saint-Girons.*

Les observations faites sous la direction de M. Gallaup, ingénieur des ponts-et-chaussées, ont été commencées avec le mois de mars 1857, dans cette partie de la vallée du Salat. Le pluviomètre, de $0^{m}32$ de diamètre, est situé à $9^{m}25$ au dessus du sol, dont l'altitude est de $392^{m}$, environ $3^{m}$ au dessus de celle du clocher de la ville.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | |
| 1857 | .... | .... | .... | 65,0 | 129,5 | 19,7 | 43,0 | 97,0 | 91,0 | 83,0 | 126,2 | 15,8 | 7,7 |
| 1858 | 659,1 | 1,5 | 41,2 | 63,0 | 71,5 | 58,0 | 20,0 | 43,3 | 30,0 | 35,5 | 61,7 | 37,0 | 150,5 |
| 1859 | 739,0 | 27,7 | 64,5 | 26,0 | 65,5 | 130,5 | 176,2 | 35,0 | 47,2 | 52,7 | 48,2 | 47,5 | 38,0 |
| 1860 | 632,6 | 71,2 | 59,5 | 84,7 | 57,5 | 98,2 | 64,5 | 33,5 | 15,7 | 60,2 | 11,7 | 11,7 | 64,2 |

La moyenne de ces quatre années place les saisons, d'après leurs quantités respectives de pluie, dans l'ordre suivant :

Printemps, 212,3; été, 174,2; hiver, 164,7; automne, 148,4.

### B. *Couflens, au S. d'Oust.*

Les observations faites dans la partie tout à fait supérieure de la vallée du Salat, sous la direction de M. Gallaup, ont été commencées avec le mois d'avril 1857. Le pluviomètre, de 0m23 de diamètre, est situé à 7m80 au-dessus du sol, dont l'altitude est de 706m.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | |
| 1857 | ..... | .... | .... | .... | 157,7 | 117,7 | 91,2 | 47,2 | 142,7 | 109,7 | 151,7 | 29,5 | 4,2 |
| 1858 | 977,1 | 0,0 | 52,0 | 138,7 | 121,0 | 81,0 | 50,7 | 41,7 | 84,2 | 84,7 | 65,7 | 81,5 | 168,2 |
| 1859 | 710,5 | 38,7 | 22,7 | 119,0 | 65,5 | 130 5 | 11,7 | 27,5 | 78,7 | 40,0 | 56,2 | 50,0 | 70,0 |
| 1860 | 1038,0 | 186,2 | 32,0 | 86,5 | 157,0 | 130,3 | 90,5 | 33,7 | 99,7 | 136,7 | 35,7 | 53,0 | 87,5 |

La moyenne de ces quatre années place les saisons, d'après leurs quantités respectives de pluie, dans l'ordre suivant :

Printemps, 354,9; automne, 225,4; été, 203,1; hiver, 159,7.

### C. *Boussenac, au N.-O. de Massat.*

Les observations faites, sous la direction de M. Gallaup, dans la partie supérieure du vallon de l'Aruc, affluent du Salat, ont été commencées avec le mois d'avril 1857. Le pluviomètre, de 0m23 de diamètre, est situé à 7m60 au dessus du sol, dont l'altitude est de 960m.

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | |
| 1857 | ...... | .... | .... | .... | 239,0 | 138,0 | 69,5 | 63,5 | 90 5 | 118,2 | 195,7 | 37,2 | 18,0 |
| 1858 | 1204,0 | 7,6 | 58,7 | 227,7 | 120,7 | 108,5 | 52,5 | 56,2 | 55,0 | 67,2 | 133,5 | 68 2 | 213,2 |
| 1859 | 1222 8 | 75,7 | 102,5 | 104,0 | 135,0 | 134 5 | 198,2 | 46,7 | 64,0 | 71,2 | 78,5 | 138,0 | 71 5 |
| 1860 | 1455,1 | 93,5 | 54,7 | 83,0 | 251,5 | 120,5 | 92,0 | 64,5 | 71,5 | 106,0 | 84,2 | 81,0 | 243,7 |

La moyenne de ces quatre années place les saisons, d'après leurs quantités respectives de pluie, dans l'ordre suivant :

Printemps, 453,6; hiver, 307,1; automne, 299,5; été, 231,0.

## D. *Le Fossat.*

Les observations faites dans la partie supérieure du vallon de la Lèze, sous la direction de M. Vidalot, ingénieur des ponts-et-chaussées à Foix, ont commencé avec le mois d'avril 1857. Le pluviomètre, de 0$^m$226 de diamètre, est situé à 9$^m$ au dessus du sol, dont l'altitude est de 240$^m$.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1857 | ..... | .... | .... | .... | 52,0 | 84,0 | 59,8 | 12,0 | 36,5 | 61,3 | 56,0 | 3,0 | 9,0 |
| 1858 | 396,6 | 0,0 | 37,3 | 61,5 | 52,5 | 29,3 | 6,3 | 23,8 | 12,5 | 41,3 | 27,8 | 4,0 | 100,0 |
| 1859 | 611,5 | 18,8 | 43,8 | 43,0 | 71,8 | 88,8 | 141,3 | 26,0 | 23,5 | 50,5 | 34,0 | 39,5 | 30,5 |
| 1860 | 717,7 | 67,8 | 36,3 | 51,8 | 59,8 | 125,3 | 103,0 | 36,3 | 37,8 | 56,5 | 15,8 | 41,0 | 86,3 |

La moyenne de ces quatre années place les saisons, d'après leurs quantités respectives de pluie, dans l'ordre suivant :

Printemps, 192,9; été, 129,7; hiver, 124,5; automne, 107,7.

## E. *Le Mas-d'Azil.*

Les observations faites dans la partie supérieure du vallon de l'Arize, sous la direction de M. Gallaup, ont été commencées avec le mois d'août 1857. Le pluviomètre, de 0$^m$226 de diamètre, est placé à 11$^m$ au-dessus du sol, dont l'altitude est de 292$^m$.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1857 | ..... | .... | .... | .... | 143,2 | 80,5 | 73,0 | 61,0 | 106,2 | 73,7 | 137,5 | 6,5 | 7,7 |
| 1858 | 707,5 | 2,7 | 63,7 | 83,5 | 100,0 | 70,2 | 27,0 | 28,5 | 20,0 | 43,7 | 40,5 | 48,5 | 179,2 |
| 1859 | 862,2 | 33,5 | 67,5 | 55,7 | 97,0 | 170,5 | 158,2 | 46,0 | 30,7 | 57,7 | 36,2 | 62,5 | 46,7 |
| 1860 | 1040,8 | 100,0 | 76,2 | 85,5 | 83,5 | 154,0 | 124,5 | 41,0 | 36,0 | 94,2 | 22,7 | 63,0 | 160,2 |

La moyenne de ces quatre années place les saisons, d'après leurs quantités respectives de pluie, dans l'ordre suivant :

Printemps, 299,6; hiver, 208,0; été, 188,0; automne, 171,6.

### F. *Royat, près Montaut.*

Les observations faites dans la partie inférieure de la vallée de l'Ariége, sous la direction de M. Vidalot, ont été commencées avec le mois d'avril 1857. Le pluviomètre est situé à Royat, dans la haute plaine, près de la colline de Montaut, et du point de jonction des routes qui, de Saverdun et Mazères, mènent à Pamiers; il a $0^m226$ de diamètre et se trouve à $9^m35$ au-dessus du sol, dont l'altitude est de $257^m30$.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1857 | ..... | .... | .... | .... | 39,5 | 78,5 | 31,3 | 10,3 | 62,3 | 51,3 | 78,0 | 27,5 | 3,0 |
| 1858 | 397,5 | 0,0 | 32,0 | 34,8 | 40,5 | 47,3 | 19,0 | 22,8 | 23,8 | 30,5 | 13,8 | 65,0 | 68,0 |
| 1859 | 493,3 | 21,5 | 18,5 | 25,5 | 58,3 | 57,5 | 132,3 | 29,8 | 31,5 | 35,3 | 17,3 | 48,5 | 14,3 |
| 1860 | 617,3 | 43,8 | 1,0 | 23,0 | 66,0 | 121,3 | 95,8 | 33,8 | 45,5 | 43,0 | 17,3 | 45,3 | 81,5 |

La moyenne de ces quatre années place les saisons, d'après leurs quantités respectives de pluie, dans l'ordre suivant :

Printemps, 155,0; été, 134,6; automne, 118,7; hiver, 81,6.

### G. *Foix.*

Les observations, commencées en janvier 1851, sont faites aujourd'hui sous la direction de M. Vidalot, ingénieur des ponts-et-chaussées. Le pluviomètre, qui a un diamètre de $0^m226$, est placé à $14^m30$ au-dessus du sol, dont l'altitude est de $384^m$ ($70^m4$ au-dessous du sol de la tour ronde de la prison). J'en dois la communication à M. Guyot, ingénieur délégué à Toulouse pour le service des inondations.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles (Ann. mét.)* | | | | | | | | | | | |
| 1851 | ..... | ..... | 330,5 | 227,5 | 339,0 | 1856 | 1114,4 | 199,0 | 478,0 | 185,6 | 251,8 |
| 1852 | 750,0 | 110,0 | 192,0 | 301,0 | 117,0 | 1857 | 772,8 | 126,1 | 269,7 | 157,8 | 219,2 |
| 1853 | 996,5 | 297,5 | 307,0 | 140,3 | 251,7 | 1858 | 512,6 | 50,1 | 214,6 | 74,0 | 173,9 |
| 1854 | 884,6 | 253,7 | 183,9 | 206,8 | 240,2 | 1859 | 773,9 | 222,0 | 241,5 | 210,6 | 99,8 |
| 1855 | 1019,9 | 267,5 | 404,0 | 211,6 | 166,8 | 1860 | 776,2 | 192,8 | 272,3 | 185,8 | 125,3 |

**Ariége : Foix. — M. Vidalot, ingénieur. — 1851-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1851 | 1117,8 | 120,0 | 74,8 | 104,5 | 95,0 | 131,0 | 67,0 | 98,0 | 62,5 | 78,0 | 59,0 | 202,0 | 26,0 |
| 1852 | 779,0 | 54,0 | 60,0 | 14,0 | 83,0 | 95,0 | 82,0 | 108,0 | 111,0 | 13,0 | 33,0 | 71,0 | 55,0 |
| 1853 | 984,0 | 142,5 | 100,0 | 108,0 | 43,0 | 156,0 | 87,5 | 24,8 | 28,0 | 78,0 | 99,5 | 74,2 | 42,5 |
| 1854 | 991,1 | 37,5 | 173,7 | 18,3 | 34,3 | 131,3 | 119,0 | 44,5 | 43,3 | 7,4 | 87,3 | 145,5 | 149,0 |
| 1855 | 944,0 | 18,0 | 109,5 | 141,0 | 119,0 | 141,0 | 9,65 | 34,6 | 80,5 | 68,8 | 72,0 | 26,0 | 43,1 |
| 1856 | 1139,6 | 84,6 | 71,3 | 55,6 | 119,9 | 302,5 | 106,9 | 45,6 | 33,1 | 97,3 | 96,9 | 57,6 | 68,3 |
| 1857 | 711,0 | 57,8 | 0 0 | 86,0 | 121,1 | 62,6 | 38,1 | 31,2 | 88,5 | 107,6 | 89,0 | 22,6 | 6,5 |
| 1858 | 656,3 | 1,3 | 42,3 | 70,0 | 86,8 | 57,8 | 16,5 | 34,5 | 23,0 | 51,8 | 69,8 | 52,3 | 150,2 |
| 1859 | 670,0 | 23,0 | 48,8 | 43,8 | 79,7 | 118,0 | 136,3 | 41,0 | 33,3 | 35,3 | 28,0 | 36 5 | 46,3 |
| 1860 | 886,4 | 94,0 | 52,5 | 82,0 | 78,5 | 111,8 | 88,8 | 31,0 | 66,0 | 62,3 | 24,0 | 39,0 | 156,5 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1851-1860 (10) | | 63,3 | 72,4 | 72,6 | 86,0 | 130,7 | 83,9 | 49,3 | 56,9 | 59,9 | 65,9 | 72,7 | 74,3 |
| *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1851-60 (10) | Max. | 142,5 (1853) | 173,7 (1854) | 141,0 (1855) | 121,1 (1857) | 302,5 (1856) | 136,3 (1859) | 108,0 (1852) | 111,0 (1852) | 107,6 (1857) | 99,5 (1853) | 202,0 (1851) | 156,5 (1860) |
| | Min. | 1,3 (1858) | 0,0 (1857) | 14,0 (1852) | 34,3 (1854) | 57,8 (1858) | 16,5 (1858) | 24,8 (1853) | 23,0 (1858) | 7,4 (1854) | 24,0 (1860) | 22,6 (1857) | 6,5 (1857) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 1139,6 (1856); *Min.*, 656,3 (1858).

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1851-1860 (10) | | 928,0 | 210,0 | 289,4 | 190,1 | 233,5 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1851-1860 (10) | Max. | 1114,4 (1856) | 297,5 (1853) | 478,0 (1856) | 301,0 (1852) | 339,0 (1851) |
| | Min. | 512,6 (1858) | 50,1 (1858) | 183,9 (1851) | 71,0 (1858) | 99,8 (1859) |

Il résulte des trois tableaux précédents : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que l'année civile et météorologique la plus pluvieuse a été 1856 (1139mm6 et 1114mm4); la plus sèche a été 1858 (656mm3 et 512mm6). L'écart entre le maximum et le minimum a été moins grand pour la première (483mm3) que pour la seconde (601mm8); il est un peu supérieur : pour l'une, aux 2/5es, et pour l'autre, à la moitié du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* le printemps est la plus pluvieuse; l'été l'est moins que les deux autres.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie montre que dans les deux années les plus pluvieuses, 1855 et 1856, la plus grande quantité d'eau est tombée pendant le printemps, uni à l'hiver ou à l'automne, et que pendant les deux années les plus sèches, 1858 et 1852, c'est le printemps ou l'été qui en a fourni la plus grande abondance.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année peut être divisée en deux parties : l'une de huit mois humides, de novembre à juin, et l'autre de quatre mois secs, de juillet à octobre. La répartition uniforme de la quantité d'eau tombée pendant les dix années, donne les résultats suivants :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 928mm0 | entre les 12 mois, donnent par mois | 77mm4. |
| 696 0 | entre les 8 mois humides ........ | 87 0. |
| 232 0 | entre les 4 mois secs ............ | 58 0. |

Les moyennes des deux mois, le plus humide, mai, et le plus sec, juillet, atteignent 130mm7 et 49mm3.

## H. *Ax.*

Les observations faites dans la partie supérieure de la vallée de l'Ariége, sous la direction de M. Vidalot, ont été commencées avec le mois d'avril 1857. Le pluviomètre, de 0m226 de diamètre, est placé à 13m10 au-dessus du sol, dont l'altitude est de 719m7.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1857 | ..... | .... | .... | .... | 77,3 | 103,8 | 21,0 | 52,5 | 86,0 | 72,5 | 132,8 | 29,8 | 7,5 |
| 1858 | 901,5 | 0,0 | 52,3 | 151,8 | 82,5 | 48,3 | 21,0 | 53,5 | 78,5 | 48,8 | 68,0 | 47,0 | 249,8 |
| 1859 | 860,6 | 35,0 | 79,3 | 87,0 | 84,8 | 68,8 | 123,5 | 51,3 | 79,3 | 49,0 | 56,3 | 80,5 | 75,8 |
| 1860 | 933,1 | 145,5 | 48,5 | 80,0 | 161,8 | 100,3 | 88,0 | 58,8 | 59,8 | 86,8 | 40,0 | 55,8 | 107,8 |

La moyenne de ces quatre années place les saisons, d'après leurs quantités respectives de pluie, dans l'ordre suivant :

Printemps, 288,2 ; hiver, 230,4 ; été, 193.3 ; automne, 191,9.

## I. *Mirepoix.*

Les observations faites dans la partie inférieure du grand vallon de l'Herz, sous la direction de M. Vidalot, ont été commencées avec le mois d'avril 1857. Le pluviomètre, de $0^m226$ de diamètre, est placé à $9^m1$ au-dessus du sol, dont l'altitude est de $302^m$.

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | |
| 1857 | ..... | .... | .... | .... | 58,8 | 84,3 | 26,8 | 16,3 | 83,8 | 87,8 | 93,8 | 8,5 | 9,5 |
| 1858 | 579,0 | 2,5 | 52,3 | 58,3 | 69,3 | 53,5 | 7,3 | 42,5 | 21,8 | 29,5 | 57,0 | 35,0 | 147,0 |
| 1859 | 590,4 | 2,15 | 42,5 | 54,3 | 77,0 | 80,2 | 125,5 | 32,8 | 30,5 | 31,5 | 15,8 | 46,3 | 32,5 |
| 1860 | 717,9 | 64,5 | 47,3 | 51,3 | 76,8 | 124,8 | 106,5 | 38,3 | 47,3 | 44,5 | 21,8 | 32,8 | 62,0 |

La moyenne de ces quatre années place les saisons, d'après leurs quantités respectives de pluie, dans l'ordre suivant :

Printemps, 210,8; été, 145,6; hiver, 139,7; automne, 126,0.

## J. *Belesta.*

Les observations faites dans la partie supérieure du grand vallon de l'Herz, sous la direction de M. Vidalot, ont été commencées avec le mois de mars 1857. Le pluviomètre, de $0^m226$ de diamètre, est placé à $14^m20$ au-dessus du sol, dont l'altitude est de $489^m$.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | |
| 1857 | ..... | .... | .... | 106,5 | 120,4 | 87,5 | 49,3 | 32,0 | 80,0 | 117,8 | 129,5 | 15,3 | 19,0 |
| 1858 | 867,5 | 2,5 | 43,8 | 72,0 | 151,0 | 71,8 | 19,5 | 49,3 | 71,3 | 56,5 | 92,8 | 47,5 | 189,5 |
| 1859 | 841,2 | 33,3 | 63,8 | 74.3 | 94,5 | 141,5 | 127,8 | 30,2 | 41,3 | 59,5 | 43,5 | 66,5 | 68,0 |
| 1860 | 1192,0 | 115,5 | 37,8 | 87,0 | 131,5 | 72,5 | 155,0 | 76,5 | 102,0 | 78,8 | 64,3 | 59,8 | 211,3 |

La moyenne de ces quatre années place les saisons, d'après leurs quantités respectives de pluie, dans l'ordre suivant :

Printemps, 302,8; hiver, 220,8; été, 208,6; automne, 207,9.

## APPENDICE INTERCALAIRE.

Pour compléter les documents pluviométriques relatifs au bassin hydrographique de la Garonne, dans ses subdivisions du Lot, de l'Aveyron et du Tarn, j'intercale ici des observations faites dans les départements du Cantal, de la Lozère et de l'Aveyron, qui dépendent du Plateau central et non de l'Aquitaine.

### Cantal.

Des observations ont été faites pendant plus ou moins longtemps au chef-lieu; actuellement on en exécute à Saint-Flour.

A. *Aurillac.*

M. de Gasparin, dans son *Cours d'Agriculture,* t. II, p. 268-9, donne les quantités mensuelles suivantes, comme tirées de la *Bibliothèque britannique et universelle* (où je n'ai pu les découvrir), mais sans dire à quelles années elles se rapportent. Aurillac est situé dans le vallon de la Jourdanne, affluent de la Cère et de la Dordogne. Le seuil de la porte d'entrée de l'église est à 622$^{m}$ d'altitude.

| Années. | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | *Moyennes annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | |
| .... ..... | 87,4 | 76,4 | 72,8 | 65,6 | 130,5 | 83,8 | 88,3 | 107,5 | 135,1 | 93,9 | 131,3 | 59,1 |

| Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|
| *Moyennes mensuelles et trimestrielles générales.* | | | | |
| .... 1131,7 | 222,9 | 268,9 | 279,6 | 360,3 |

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* la quantité aurait été en augmentant constamment, du commencement de l'année à la fin.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année aurait été divisée en deux parties : l'une de cinq mois secs, de décem-

bre à avril, et l'autre de sept mois humides, de mai à novembre. La répartition uniforme de la quantité de pluie offre les résultats suivants :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1131mm7 | entre les 12 mois, donnent par mois... | 94mm3. |
| 861 8 | entre les 5 mois secs............... | 72 2. |
| 770 4 | entre les 7 mois humides........... | 110 1. |

B. *Saint-Flour.*

Les observations commencées avec l'année 1858, dans cette ville, dont le sol du clocher est à 883m d'altitude, m'ont été communiquées par M. L. de Bellegarde, ingénieur en chef à Toulouse.

| Années | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | |
| 1858 | 552,6 | 2,5 | 24,6 | 28,1 | 33,3 | 71,3 | 5,7 | 43,3 | 79,2 | 78,2 | 32,1 | 91,7 | 62,6 |
| 1859 | 557,0 | 12,6 | 42,2 | 44,0 | 67,6 | 78,7 | 62,1 | 7,0 | 52,4 | 62,4 | 78,7 | 34,7 | 14,6 |
| 1860 | 594,3 | 24,2 | 10,6 | 31,8 | 60,0 | 40,9 | 59,0 | 18,8 | 58,8 | 159,4 | 24,0 | 48,4 | 52,4 |

La moyenne de ces trois années place les saisons dans l'ordre suivant :

Automne, 203,2; printemps, 151,8; été, 128,8; hiver, 82,1.

## Lozère.

Les observations ont été commencées en 1857 ou 1858, sous la direction des ingénieurs des ponts-et-chaussées, à Saint-Chély, à Marvéjols et à Mende; elles m'ont été adressées par M. L. de Bellegarde.

A. *Saint-Chély.*

Dans ce bourg, situé sur le plateau qui sépare la Trueyre du Lot, et dont le ruisseau est à l'altitude do 980m, elles datent de mars 1858.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | |
| 1858 | ..... | .... | .... | 13,2 | 54,1 | 56,2 | 19,4 | 41,9 | 39,9 | 71,8 | 28,0 | 85,8 | 55,9 |
| 1859 | 526,6 | 7,3 | 3,7 | 38,9 | 57,5 | 65,9 | 64,9 | 14,4 | 50,5 | 72,4 | 69,8 | 15,0 | 32,5 |
| 1860 | 652,8 | 108,8 | 19,1 | 22,7 | 67,8 | 60,9 | 54,4 | 33,9 | 51,9 | 82,8 | 21,9 | 71,2 | 57,4 |

La moyenne de ces trois années place les saisons dans l'ordre suivant :

Automne, 172,7; printemps, 145,7; été, 123,7; hiver, 118,1.

### B. *Marvéjols.*

Dans cette ville, située sur un affluent du Lot, la Coulagnes, dont la prairie est à 640$^{m}$ d'altitude, les observations datent aussi de mars 1858.

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1858 | ..... | .... | .... | 17,8 | 43,4 | 50,6 | 38,3 | 41,6 | 43,3 | 102,2 | 47,1 | 107,7 | 69,0 |
| 1859 | 634,1 | 20,2 | 54,1 | 46,5 | 46,1 | 94,3 | 69,6 | 8,9 | 47,4 | 81,5 | 68,8 | 35,6 | 61,1 |
| 1860 | 952,1 | 212,2 | 32,9 | 57,3 | 40,4 | 84,2 | 98,6 | 28,0 | 50,6 | 84,5 | 49,4 | 120,6 | 93,4 |

La moyenne de ces trois années place les saisons dans l'ordre suivant :

Automne, 252,5 ; hiver, 234,2 ; printemps, 160,2 ; été, 142,1.

### C. *Mende.*

Les observations ont été commencées en septembre 1857, dans cette ville, située sur le bord du Lot, et dont le seuil de la porte ouest de la cathédrale est à 739$^{m}$5 d'altitude.

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1857 | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | ... | .... | .... | 187,6 | 199,1 | 43,4 | 14,3 |
| 1858 | 510,3 | 0,0 | 49,6 | 39,0 | 31,8 | 44,0 | 5,9 | 13,1 | 48,1 | 110,6 | 40,5 | 80,4 | 47,3 |
| 1859 | 579,0 | 12,0 | 52,9 | 41,6 | 55,7 | 126,8 | 51,6 | 13,0 | 34,3 | 61,8 | 56,0 | 30,8 | 42,5 |
| 1860 | 692,7 | 137,2 | 10,9 | 26,5 | 29,1 | 84,0 | 62,7 | 16,8 | 35,0 | 126,2 | 24,2 | 82,9 | 57,2 |

La moyenne de ces trois années place les saisons dans l'ordre suivant :

Automne, 260,9 ; printemps, 159,5 ; hiver, 127,8 ; été, 93,5.

---

Il est remarquable que dans ces trois localités de la Lozère, la quantité annuelle d'eau diminue à mesure que l'altitude augmente, à l'inverse de ce qui a lieu partout ; ainsi :

Marvéjols, 789,0 ; Mende, 641,7 ; Saint-Chély, 560,2

et aussi que l'ordre des saisons soit en partie très différent ; en effet, si c'est toujours l'automne qui a été le plus pluvieux, c'est tantôt l'hiver et tantôt l'été qui l'a été le moins.

## AVEYRON.

Des observations ont été faites ou le sont sur trois points : à Saint-Jean-du-Bruel, à La Blaquière au S.-E. de Milhau, et à Rodez.

### A. *Saint-Jean-du-Bruel.*

On trouve dans l'*Essai sur le climat de Montpellier*, par Poitevin, p. 117, qu'à Saint-Jean-du-Bruel, au voisinage des montagnes de l'Esperou, Mouret avait constaté, entre 1761 et 1770 peut-être, que la quantité annuelle de pluie s'élevait à 1387mm3; quantité un peu moins considérable que celle qui tombait à S int-Étienne de Valfrancesque, sur le revers méditerranéen de ces montagnes.

### B. *La Blaquière.*

Ce hameau est situé entre les affluents du Tarn et le bassin de l'Hérault, sur le plateau du Larzac, au S.-E. de Milhau, entre cette ville et La Cavalerie. Le pluviomètre, de 0m80 de diamètre, est placé dans la maison de M. Jonquet, à 5m85 au-dessus du sol, dont l'altitude est d'environ 800m. Les observations m'ont été communiquées par M. L. de Bellegarde, ingénieur en chef à Toulouse.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | |
| 1858 | ..... | .... | .... | .... | .... | 13,0 | 1,8 | 29,7 | 60,4 | 99,3 | 73,5 | 150,6 | 71,2 |
| 1859 | 573,7 | 12,4 | 57,6 | 58,6 | 69,0 | 94,3 | 65,6 | 6,1 | 38,8 | 24,9 | 71,2 | 40,6 | 33,6 |
| 18 0 | 687,9 | 148,8 | 13,8 | 20,3 | 43,1 | 80,9 | 63,5 | 35,3 | 29,5 | 100,4 | 36,8 | 65,8 | 49,3 |

La moyenne des deux années et demie place ainsi les saisons :

Automne, 221,1; hiver, 167,6; printemps, 158,8; été, 110,3.

### C. *Rodez.*

M. Blondeau, professeur au Lycée, a commencé en 1845, à l'École normale, située sur le boulevard sud, une série qu'il a poursuivie avec régularité jusqu'à la fin de 1852. Les observations faites ensuite par les élèves ont présenté de nombreuses interruptions jusqu'en mai 1858, époque à laquelle elles ont été reprises d'une manière régulière par M. Peyny, élève-maître, à la suite de l'organisation du service des inondations par le corps des ponts-et-chaussées. Le pluviomètre, de 0m80 de diamètre, placé d'abord dans le jardin, à 2m d'élévation, a été tranféré, en novembre 1860, sur le toit de l'établissement, à 12m au dessus du sol, dont l'altitude est de 620m.

Les quantités mensuelles des douze premiers mois se trouvent dans les *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron*, t. VI, p. 299. Toutes les observations faites par M. Blondeau ont été publiées dans l'*Annuaire météorologique de la France*, pour 1849 à 1852, puis dans l'*Annuaire de la Société météorologique de la France*, t. I et II. Celles des élèves de l'École l'ont été dans le *Journal de l'Aveyron*; depuis le mois de juillet 1856, elles sont données dans le *Journal d'Agriculture pratique*, de M. Barral. Je dois quelques quantités, restées peu connues, à la complaisance de M. Rivoire, directeur intérimaire.

**Aveyron : Rodez. — M. Blondeau. — 1845-52. — École normale. — 1854-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1845 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 50,0 | 40,0 | 100,0 | 50,0 | 82,5 | 125,0 |
| 1846 | ..... | 100,0 | 12,0 | 100,0 | 136,8 | 140,0 | 114,0 | 32,0 | .... | .... | .... | 54,0 | 110,0 |
| 1847 | 723,0 | 46,0 | 100,0 | 58,0 | 119,0 | 38,0 | 68,0 | 25,0 | 73,0 | 27,0 | 60,0 | 65,0 | 44,0 |
| 1848 | 1010,0 | 25,0 | 165,0 | 125,0 | 152,0 | 47,0 | 160,0 | 20,0 | 20,0 | 70,0 | 60,0 | 66,0 | 120,0 |
| 1849 | 1066,0 | 140,0 | 21,0 | 225,0 | 170,0 | 130,0 | 60,0 | 25,0 | 12,0 | 31,0 | 75,0 | 145,0 | 32,0 |
| 1850 | 1107,0 | 60,0 | 13,0 | 6,0 | 110,0 | 151,0 | 5,0 | 60,0 | 140,0 | 80,0 | 230,0 | 117,0 | 135,0 |
| 1851 | 548,0 | 30,0 | 45,0 | 80,0 | 85,0 | 65,0 | 3,0 | 70,0 | 25,0 | 47,0 | 46,0 | 37,0 | 15,0 |
| 1852 | 1716,0 | 40,0 | 45,0 | 40,0 | 95,0 | 75,0 | 150,0 | 120,0 | 121,0 | 34,0 | 102,0 | 398,0 | 496,0 |
| 1853 | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... |
| 1854 | ..... | .... | .... | .... | .... | 100,0 | 145,0 | 36,0 | .... | .... | .... | .... | .... |
| 1855 | ..... | .... | 78,0 | 114,0 | 20,0 | 195,0 | 95,0 | 85,0 | .... | .... | .... | 50,0 | 31,0 |
| 1856 | ..... | 162,0 | 32,0 | .... | 160,0 | 215,0 | 100,0 | 25,0 | .... | 46,2 | 48,0 | 71,0 | 124,0 |
| 1857 | ..... | 43,0 | 65,0 | 59,0 | 105,0 | 65,0 | 94,0 | 1,3 | .... | .... | .... | .... | .... |
| 1858 | ..... | .... | .... | .... | .... | 73,6 | 14,6 | 36,2 | 64,0 | 99,2 | 32,8 | 86,5 | 99,2 |
| 1859 | 695,0 | 16,0 | 40,0 | 52,0 | 86,0 | 120,0 | 174,0 | 17,0 | 70,0 | 46,0 | 40,0 | 18,0 | 16,0 |
| 1860 | 492,0 | 34,0 | 20,0 | 7,0 | 47,2 | 54,0 | 72,0 | 30,0 | 54,0 | 50,0 | 15,0 | 49,0 | 60,0 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | | |
| 1845-1852 | (7) | 63,0 | 57,3 | 90,6 | 124,4 | 92,3 | 80,0 | 50,2 | 61,6 | 55,6 | 89,0 | 120,6 | 134,6 |
| 1854-1860 | (5) | 63,7 | 47,0 | 58,0 | 83,6 | 117,5 | 99,2 | 32,9 | 62,7 | 60,4 | 33,7 | 54,9 | 66,0 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1815-1860 | (12) | 63,3 | 53,0 | 78,7 | 107,4 | 104,9 | 89,6 | 42,2 | 61,9 | 57,3 | 69,0 | 95,3 | 108,2 |
| | | | | | | *Maxima et minima mensuels généraux* (1). | | | | | | | |
| 1845-60 (12) | Max. | 162,0 | 165,0 | 225,0 | 170,0 | 215,0 | 174,0 | 120,0 | 140,0 | 100,0 | 230,0 | 398,0 | 496,0 |
| | | (1856) | (1848) | (1849) | (1849) | (1856) | (1859) | (1852) | (1850) | (1845) | (1850) | (1852) | (1852) |
| | Min. | 25,0 | 12,0 | 6,0 | 85,0 | 38,0 | 3,0 | 20,0 | 12,0 | 27,0 | 46,0 | 37,0 | 15,0 |
| | | (1848) | (1846) | (1850) | (1851) | (1847) | (1851 | (1848 | (1849) | (1847) | (1846) | (1851) | (1851) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 1716,0 (1852); *Min.*, 548,0 (1851).

(1) Il est préférable de s'en tenir, pour les *minima*, aux observations faites avec soin par M. Blondeau.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | *Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.) | | | | | | | |
| 1845 | ..... | .... | ..... | ..... | 232,5 | ..... | ..... | ..... | ..... | .... | ..... |
| 1846 | ..... | 237,0 | 379,8 | ..... | ..... | 1855 | ..... | ..... | 329,0 | ..... | ..... |
| 1847 | 789,0 | 256,0 | 215,0 | 166,0 | 152,0 | 1856 | ..... | 225,0 | ..... | ..... | 165,2 |
| 1848 | 934,0 | 234,0 | 324,0 | 180,0 | 196,0 | 1857 | ..... | 232,0 | 229,0 | ..... | ..... |
| 1849 | 1154,0 | 281,0 | 525,0 | 97,0 | 251,0 | 1858 | ..... | ..... | ..... | 114,8 | 218,5 |
| 1850 | 1004,0 | 105,0 | 267,0 | 205,0 | 427,0 | 1859 | 778,2 | 155,2 | 258,0 | 261,0 | 104,0 |
| 1851 | 668,0 | 210,0 | 230,0 | 98,0 | 130,0 | 1860 | 448,2 | 70,0 | 108,2 | 156,0 | 114,0 |
| 1852 | 1235,0 | 100,0 | 210,0 | 391,0 | 534,0 | | | | | | |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1845-1852 | (7) | 1019,2 | 254,9 | 307,3 | 191,8 | 265,2 |
| 1854-1860 | (5) | 779.6 | 176,7 | 259,1 | 194,8 | 149,0 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1845-1860 | (12) | 930,8 | 224,5 | 291 0 | 193,7 | 221,6 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1845-1860 (12) | Max. | 1235,0 (1852) | 281,0 (1849) | 525,0 (1849) | 391,0 (1852) | 534,0 (1852) |
| | Min | 668,0 (1851) | 100,0 (1852) | 210.0 (1852) | 97,0 (1849) | 130,0 (1851) |

Il résulte de l'examen des trois tableaux, en ce qui concerne la première période seule (la seconde étant très incomplète, et les observations n'ayant peut-être pas toujours été faites avec le soin nécessaire) : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année*, que l'année la plus pluvieuse a été 1852 (1716mm0 et 1235mm0), et la plus sèche, 1851 (548mm0 et 668mm0). L'écart entre le maximum et le minimum est beaucoup plus grand pour l'année civile (1168mm0) que pour l'année météorologique (567mm9) ; il est pour la première un peu supérieur aux 2/3, et pour la seconde, inférieur à la moitié du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons*, celles-ci se placent dans l'ordre suivant, à partir de la moins sèche : printemps, automne, hiver et été.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* montre que dans les deux années les plus pluvieuses, 1852 et 1849, une seule saison, soit l'automne, soit le printemps, a été extraordinairement pluvieuse ; pendant les deux plus sèches, 1851 et 1847, le défaut d'eau s'est fait sentir pendant l'été et l'automne.

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois*, qui est fort caractéristique, la moyenne mensuelle des douze années, 1845-60, établit une division de l'année en quatre parties : deux humides, de mars à juin et de novembre à décembre, et deux sèches, de janvier à février et de juillet à octobre. La répartition uniforme de la quantité de pluie présente les résultats suivants :

930mm8 entre les 12 mois, donnent par mois.... 77mm6.
584 1 entre les 6 mois humides.... ........ 97 35.
346 7 entre les 6 mois secs................. 57 8.

### Tarn.

Ce département compte, dans sa moitié orientale, sept points sur lesquels se font ou ont été faites des observations pluviométriques. Ce sont, à partir du nord, Carmaux, Albi et Castres, dans la plaine; Alban, Murat, le bassin de Saint-Ferriol et Sorèze, dans la montagne.

#### A. *Carmaux.*

Les observations faites par M. Delmas, chef de gare, sous la direction des ingénieurs des ponts-et-chaussées, ont été commencées avec le mois d'avril 1858. Le pluviomètre, de 0m80 de diamètre, est placé dans la gare à 8m20 au-dessus du sol, dont l'altitude est de 235m. J'en dois la communication à M. L. de Bellegarde, ingénieur en chef à Toulouse.

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | |
| 1858 | ..... | .... | .... | .... | 11,7 | 76,2 | 11,7 | 26,1 | 23,8 | 74,2 | 38,9 | 66,2 | 81,6 |
| 1859 | 621,9 | 27,1 | 40,7 | 21,9 | 93,2 | 110,0 | 87,8 | 12,4 | 31,7 | 61,4 | 57,0 | 41,4 | 31,3 |
| 1860 | 814,2 | 149,7 | 48,4 | 43,5 | 51,0 | 66,9 | 90,0 | 34,2 | 49,1 | 64,4 | 28,7 | 96,9 | 79,4 |

La moyenne de ces trois mois place les saisons, d'après leurs quantités respectives de pluie, dans l'ordre suivant :

Hiver, 1[illegible]7,0; automne, 177,4; printemps, 171,6; été, 125,3.

#### B. *Albi.*

Les observations commencées en août 1861, sous la direction des ingénieurs des ponts-et-chaussées, sont continuées depuis l'organisation du service des inondations, par M. Maurel, agent secondaire. Le pluviomètre, de 0m226 de diamètre, est placé au deuxième étage de l'hôtel de la Préfecture, à 189m d'altitude, et probablement à 10-12m d'élévation (le sol de la cathédrale est à 169m). J'en dois la communication à M. de Bellegarde.

**Tarn : Alby. — M. Maurel, conducteur. — 1851-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1851 | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | 18,3 | 43,3 | 65,9 | 90,1 | 16,4 |
| 1852 | 724,6 | 41,3 | 15,2 | 22,0 | 73,0 | 86,8 | 86,6 | 103,5 | 133,2 | 32,9 | 54,9 | 38,1 | 37,9 |
| 1853 | 834,6 | 64,4 | 56,7 | 43,9 | 51,7 | 145,2 | 172,1 | 15,5 | 26,4 | 76,6 | 115,6 | 34 5 | 32,0 |
| 1854 | 530,6 | 34,4 | 17,9 | 6,6 | 44,4 | 54,4 | 131,5 | 21,1 | 6,8 | 15,5 | 33,2 | 91,6 | 63,2 |
| 1855 | 742,6 | 8,5 | 60,7 | 69,6 | 21,6 | 236,5 | 71,6 | 30,9 | 8,1 | 69,0 | 57,1 | 89,5 | 19,6 |
| 1856 | 1002,3 | 99,6 | 55,5 | 28,9 | 215,0 | 161.8 | 95,1 | 38,7 | 51,2 | 62,4 | 75,6 | 39,5 | 79,0 |
| 1857 | 785,3 | 72,0 | 41,1 | 42,4 | 131,4 | 107,4 | 69.1 | 29,7 | 34,4 | 113,5 | 111,7 | 18,6 | 14 0 |
| 1858 | 619,9 | 4,5 | 42,4 | 70,0 | 81,0 | 82,9 | 34,0 | 24,5 | 12,3 | 91,1 | 31,9 | 74,5 | 70,8 |
| 1859 | 628,1 | 21,5 | 34,5 | 41,9 | 11,5 | 81,1 | 119,4 | 15,8 | 30,4 | 48,4 | 56,1 | 49,0 | 18,5 |
| 1860 | 783,2 | 167,0 | 47,8 | 35,6 | 56,3 | 77,0 | 90,9 | 32,8 | 43,5 | 74,0 | 17,3 | 65,3 | 75,7 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1851-1860 | (9) | 57,2 | 41,3 | 40,1 | 87,3 | 114,8 | 96,7 | 34,7 | 37,3 | 62,7 | 61,9 | 59,1 | 42,7 |
| *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1851-60 (9) | Max. | 167,0 (1860) | 60,7 (1855) | 70,0 (1858) | 215,0 (1856) | 236,5 (1855) | 172,1 (1853) | 103,5 (1852) | 132,2 (1852) | 113,5 (1857) | 115,6 (1853) | 91,6 (1854) | 79,0 (1856) |
| | Min. | 4,5 (1858) | 15,2 (1852) | 6,6 (1854) | 21,6 (1855) | 54,4 (1854) | 34,0 (1858) | 15,5 (1853) | 8,1 (1855) | 15,5 (1854) | 17,3 (1860) | 18,6 (1857) | 14,0 (1857) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 1002,3 (1856); *Min.*, 530,6 (1854).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.) | | | | | | | | | | | |
| 1851 | ..... | ..... | ..... | .... | 199,2 | 1856 | 942,9 | 174,7 | 405,7 | 185,0 | 177,5 |
| 1852 | 703,1 | 73,1 | 181,8 | 322,3 | 125,9 | 1857 | 850,3 | 192,1 | 281,2 | 133,2 | 243,8 |
| 1853 | 840,5 | 159,0 | 240,8 | 214,0 | 226,7 | 1858 | 563,1 | 60.9 | 233,9 | 70,8 | 197,5 |
| 1854 | 499,4 | 84,3 | 105,4 | 169,4 | 140,3 | 1859 | 680,4 | 126,8 | 234,5 | 165,6 | 153,5 |
| 1855 | 786,2 | 132,4 | 327,7 | 110,6 | 215,6 | 1860 | 726,0 | 233,3 | 168,9 | 167,2 | 156,6 |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1851-1860 | (9) | 735,8 | 141,2 | 242,2 | 168,7 | 183,7 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1851-1860 (9) | Max. | 942,9 (1856) | 233,3 (1860) | 405,7 (1856) | 322,3 (1852) | 243,8 (1857) |
| | Min. | 499,4 (1854) | 60,9 (1858) | 105,4 (1854) | 70,8 (1858) | 125,9 (1852) |

Il résulte, relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que l'année la plus pluvieuse a été 1856 (1002mm3 et 942mm9), et la plus sèche 1854 (530mm6 et 499mm4). L'écart entre le maximum et le minimum est un peu plus grand pour l'année civile (471mm7) que pour l'année météorologique

(443$^{mm}$5); il est inférieur pour toutes deux à la moitié du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* celles-ci se placent dans l'ordre suivant, à partir de la plus pluvieuse : printemps, automne, été et hiver.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* montre que dans les deux années les plus pluvieuses, 1856 et 1857, la plus grande abondance d'eau est survenue soit pendant le printemps seul, soit pendant cette saison et l'automne; pendant les deux plus sèches, 1854 et 1858, c'est l'hiver et le printemps, ou bien l'hiver et l'été, qui ont été les saisons sèches.

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* les moyennes mensuelles des neuf années et demie, 1851-60, établissent une division en deux parties : l'une de trois mois humides, d'avril à juin, et l'autre de neuf mois plus secs, de juillet à mars. Une répartition uniforme de la quantité de pluie donne les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 735$^{mm}$8 | entre les 12 mois, donnent par mois | 61$^{mm}$3. |
| 298 8 | entre les 3 mois humides ........ | 99 6. |
| 437 0 | entre les 9 mois secs ............ | 68 6. |

## C. *Castres.*

Les observations faites sous la direction des ingénieurs, par M. Maynardier, agent secondaire, ont été commencées en mai 1858. Le pluviomètre, de 0$^{m}$80 de diamètre, est placé chez M. Valette, sur la place Impériale, à 3$^{m}$75 d'élévation (le sol de la cathédrale est à 171$^{m}$ d'altitude). Elles m'ont été communiquées par M. L. de Bellegarde.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1858 | ..... | .... | .... | .... | .... | 0,3 | 3,6 | 31,8 | 23,0 | 68,6 | 21,6 | 59,9 | 77,8 |
| 1859 | 575,3 | 18,4 | 38,5 | 41,0 | 67,6 | 64,3 | 141,9 | 15,3 | 35,7 | 59,4 | 36,2 | 36,1 | 21,0 |
| 1860 | 668,1 | 89,6 | 38,8 | 32,5 | 57,1 | 99,5 | 66,9 | 28,5 | 33,4 | 54,6 | 11,3 | 47,8 | 108,1 |

La moyenne de ces trois années place les saisons dans l'ordre suivant :

Hiver, 161,5; printemps, 153,9; automne, 131,8; été, 126,7.

### D. *Alban.*

Les observations faites sous la direction des ingénieurs, par M. Blanc, ont été commencées en avril 1858. Le pluviomètre, de 0m80 de diamètre, est placé sur la lisière nord-est du bourg, à 8m25 au-dessus du sol, dont l'altitude est de 631m.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1858 | ..... | .... | .... | .... | 128,3 | 99,0 | 19,3 | 67,4 | 44,0 | 117,6 | 62,0 | 109,2 | 169,8 |
| 1859 | 912,0 | 21,5 | 31,6 | 72,5 | 152,5 | 133,4 | 187,9 | 9,9 | 35,9 | 58,9 | 100,0 | 60,2 | 47,7 |
| 1860 | 1042,1 | 219,8 | 89,8 | 65,9 | 117,7 | 93,5 | 59,6 | 38,5 | 62,9 | 60,0 | 27,4 | 82,7 | 124,3 |

La moyenne de ces trois années place les saisons dans l'ordre suivant :

Printemps, 310,6; hiver, 295,2; automne, 225,9; été, 174,9.

### E. *La Salesse, près Murat.*

M. Fabre a commencé en novembre 1858 les observations dans ce hameau, à 7 kil. de Murat, sous la direction des ingénieurs. Le pluviomètre, de 0m80 de diamètre, est placé à 6m90 au-dessus du sol, dont l'altitude atteint environ 1,100m. Elles m'ont été communiquées par M. de Bellegarde.

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1858 | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | 102,8 | 123,5 |
| 1859 | 834,5 | 18,3 | 60,6 | 42,4 | 98,9 | 126,7 | 138,4 | 14,0 | 39,8 | 50,3 | 73,8 | 118,8 | 52,5 |
| 1860 | 1079,4 | 198,9 | 56,1 | 63,4 | 87,6 | 100,7 | 66,6 | 11,0 | 51,1 | 130,5 | 143,6 | 112,3 | 57,6 |

La moyenne de ces deux années place les saisons dans l'ordre suivant :

Automne, 310,6; hiver, 294,8; printemps, 259,8; été, 160,5.

F. *Bassin de Saint-Ferriol.*

L'administration du Canal royal de Languedoc a fait faire des observations avant la Révolution, mais les registres paraissent avoir été égarés comme ceux de Toulouse; aussi on ne connaît que les quantités annuelles des six années 1783-88, données par Trouvé dans sa *Statistique de l'Aude,* p. 146, et celles des trois années suivantes, données antérieurement par Andréossy dans son *Histoire du Canal du Midi,* édition in-4°, p. 237.

Ce dernier s'était ainsi exprimé dans l'édition in-8°, p. 229: « La quantité de pluie qui tombe à Saint-Ferriol est de $0^m625$, terme moyen pris sur neuf années; la partie de Lampy reçoit un peu plus d'eau que celle de Saint-Ferriol, à raison des brumes qui se fixent sur la Montagne-Noire, quelquefois pendant huit jours de suite; à Trèbes, il tombe, année commune, $0^m624$ d'eau. »

Les ingénieurs du Canal du Midi ont fait reprendre les observations météorologiques en 1817. Celles du pluviomètre, commencées le 1er octobre 1819, se continuent toujours et forment un précieux point de comparaison avec Toulouse; elles sont faites par le garde du bassin, M. Noel d'abord, et M. Viguier depuis 1840. Le pluviomètre, de $0^m50$ de diamètre, était d'abord sur la digue du bassin; depuis le mois de décembre 1852, il est à une petite distance au sud, et entouré d'un rebord, en maçonnerie de $0^m10$, trop peu incliné à l'extérieur. Il est à $3^m$ au-dessus du sol et à $5^m$ au-dessus de la chaussée de la digue, qui est à $315^m$ d'altitude.

Cette série de 41 années est absolument inédite, et je dois à l'obligeance de M. Maguès, ingénieur en chef du Canal, à Toulouse, d'avoir pu aller en faire le relevé sur les six registres qui la renferment.

**Tarn : Bassin de Saint-Ferriol. — MM. Noel et Viguier, gardes. — 1820-60**

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1819 | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | 20,6 | 35,9 | 26,0 |
| 1820 | 501,9 | 7,0 | 0,0 | 11,0 | 50,0 | 81,0 | 5,0 | 55,9 | 42,0 | 75,0 | 99,0 | 66,0 | 10,0 |
| 1821 | 489,2 | 20,0 | 8,0 | 65,0 | 58,6 | 62,0 | 52,0 | 25,0 | 42,0 | 58,0 | 57,0 | 4,6 | 37,0 |
| 1822 | 580,2 | 34,1 | 2,7 | 17,3 | 10,4 | 131,0 | 8,0 | 61,0 | 72,0 | 112,4 | 84,0 | 25,0 | 22,0 |
| 1823 | 708,0 | 39,0 | 69,0 | 58,0 | 167,0 | 55,0 | 72,0 | 52,0 | 20,0 | 40,0 | 97,0 | 9,0 | 30,0 |
| 1824 | 679,0 | 22,0 | 19,0 | 46,0 | 97,0 | 57,0 | 144,0 | 45,0 | 38,0 | 64,0 | 70,0 | 49,0 | 28,0 |
| 1825 | 448,0 | 22,0 | 37,0 | 44,0 | 20,0 | 46,0 | 34,0 | 39,0 | 11,0 | 53,0 | 61,0 | 58,0 | 123,0 |
| 1826 | 745,9 | 51,0 | 36,5 | 37,0 | 46,0 | 81,5 | 21,5 | 64,4 | 101,0 | 61,0 | 61,0 | 77,0 | 108,0 |
| 1827 | 566,5 | 44,0 | 3,0 | 19,5 | 44,0 | 134,0 | 71,5 | 12,0 | 13,0 | 39,5 | 109,0 | 26,0 | 51,0 |
| 1828 | 474,6 | 27,0 | 36,0 | 29,1 | 90,0 | 99,5 | 2,0 | 38,0 | 36,0 | 26,0 | 90,0 | 1,0 | 10,0 |
| 1829 | 803,0 | 51,5 | 45,0 | 40,0 | 26,5 | 228,0 | 32,0 | 78,0 | 79,0 | 138,0 | 50,0 | 25,0 | 10,0 |
| 1830 | 459,0 | 0,0 | 14,0 | 38,0 | 17,0 | 124,0 | 67,0 | 30,0 | 26,0 | 76,0 | 11,0 | 29,0 | 27,0 |
| 1831 | 617,0 | 32,0 | 34,0 | 81,0 | 48,0 | 69,0 | 44,0 | 98,0 | 88,0 | 47,0 | 18,0 | 26,0 | 32,0 |
| 1832 | 597,5 | 26,0 | 4,0 | 48,0 | 54,0 | 43,0 | 68,0 | 3,0 | 33,0 | 12,0 | 26,0 | 114,5 | 166,0 |
| 1833 | 868,5 | 16,0 | 140,0 | 70,0 | 107,0 | 19,5 | 59,0 | 38,0 | 52,0 | 122,0 | 124,0 | 39,0 | 82,0 |
| 1834 | 624,5 | 41,0 | 10,0 | 9,0 | 32,0 | 94,5 | 138,0 | 76,5 | 78,0 | 17,5 | 21,5 | 84,5 | 27,0 |
| 1835 | 766,0 | 13,5 | 43,0 | 36,5 | 11,5 | 188,5 | 81,5 | 74,0 | 108,5 | 115,5 | 59,0 | 10,0 | 24,5 |
| 1836 | 681,0 | 20,0 | 44,5 | 53,5 | 132,5 | 64,4 | 62,5 | 12,5 | 112,5 | 35,5 | 42,0 | 71,9 | 29,2 |
| 1837 | 585,4 | 37,0 | 34,0 | 44,1 | 78,7 | 98,8 | 3,5 | 96,2 | 54,3 | 30,5 | 24,4 | 72,7 | 11,2 |
| 1838 | 567,0 | 9,0 | 28,3 | 62,1 | 66,8 | 89,7 | 41,7 | 32,0 | 6,5 | 60,7 | 32,1 | 90,2 | 44,9 |
| 1839 | 480,6 | 31,2 | 26,4 | 52,0 | 24,3 | 62,0 | 29,8 | 7,6 | 19,3 | 53,8 | 63,4 | 67,7 | 43,1 |
| 1840 | ..... | 23,6 | .... | .... | 88,0 | 115,8 | 12,0 | 12,7 | 25,0 | 82,0 | 15,3 | 8,0 | 38,4 |
| 1841 | 760,5 | 28,2 | 84,0 | 69,7 | 101,7 | 100,0 | 47,5 | 61,2 | 43,1 | 38,3 | 80,9 | 60,1 | 45,8 |
| 1842 | 844,7 | 50,3 | 18,0 | 59,8 | 119,1 | 111,6 | 89,1 | 70,3 | 133,1 | 76,4 | 32,2 | 41,4 | 40,2 |
| 1843 | 735,6 | 50,7 | 43,6 | 101,6 | 31,7 | 95,1 | 89,1 | 94,2 | 86,7 | 59,0 | 17,6 | 5,1 | 61,2 |
| 1844 | 895,7 | 87,8 | 135,3 | 68,1 | 38,5 | 62,4 | 32.9 | 135.5 | 9,7 | 171,9 | 93,6 | 20,6 | 39,4 |
| 1845 | 754,3 | 97,7 | 28,8 | 103,4 | 77,4 | 75,9 | 151,4 | 19.3 | 52,2 | 36,0 | 40,0 | 27,2 | 45,0 |
| 1846 | 553,0 | 41,8 | 11,0 | 27,8 | 63,6 | 62,1 | 89,9 | 23,3 | 46,7 | 46.5 | 68,7 | 3,0 | 68,6 |
| 1847 | 449,8 | 12,0 | 47,7 | 22,8 | 54,5 | 38,0 | 17,0 | 8,3 | 79,9 | 13,2 | 45,4 | 52,5 | 58,5 |
| 1848 | 653,9 | 35,2 | 104,1 | 65,0 | 63,8 | 52,0 | 89,5 | 38,0 | 15,8 | 45,3 | 97,2 | 26,0 | 22,0 |
| 1849 | 738,3 | 67,5 | 8,5 | 9,0 | 106,3 | 45,5 | 38,8 | 49,7 | 41,6 | 155,3 | 63,0 | 118,3 | 34,8 |
| 1850 | 729,5 | 70,8 | 59,3 | 19,5 | 116,6 | 81,5 | 44,5 | 32,5 | 108,7 | 38,7 | 89,6 | 49,3 | 18,5 |
| 1851 | 740,0 | 86,4 | 87,7 | 54,4 | 58,6 | 89,2 | 26,0 | 36,6 | 17,0 | 56,6 | 86,1 | 121,1 | 17,3 |
| 1852 | ..... | 34,1 | 27,5 | 17,6 | 75,5 | 129,8 | 77,0 | 70.0 | 105,0 | 6,7 | .... | .... | 63,4 |
| 1853 | 967,2 | 145,5 | 76,2 | 60,5 | 48,2 | 161,3 | 151,9 | 11,8 | 37,5 | 110,8 | 99,3 | 51,4 | 12,8 |
| 1854 | 670,9 | 46,0 | 3,4 | 8,0 | 30,0 | 116,9 | 162,0 | 36,5 | 38,7 | 16,5 | 25,0 | 95,0 | 92,9 |
| 1855 | 789,1 | 16,0 | 50,9 | 91,7 | 33,9 | 211,2 | 131,2 | 20,0 | 8,2 | 61,5 | 74,7 | 50,9 | 25,9 |
| 1856 | 1134,2 | 79,3 | 84,0 | 53,0 | 157,7 | 263,9 | 148,8 | 21,3 | 20,5 | 99.0 | 95,8 | 66,5 | 44,4 |
| 1857 | 810,2 | 93,1 | 28,1 | 35.7 | 97,5 | 109,9 | 25.2 | 37,1 | 72,9 | 161,0 | 108.7 | 12,4 | 28,6 |
| 1858 | 578,7 | 1,2 | 70,9 | 70,4 | 76,0 | 25,3 | 5,2 | 28,0 | 30,8 | 68,1 | 30,0 | 63,8 | 109,0 |
| 1859 | 787,0 | 21,4 | 26,5 | 82,3 | 96,9 | 122,6 | 126,7 | 36,7 | 68,7 | 79,9 | 21,6 | 82,6 | 21,1 |
| 1860 | 743,5 | 90,2 | 36,0 | 39,5 | 76,5 | 127,0 | 82,0 | 23,5 | 38,7 | 82,5 | 26,2 | 42,8 | 78,6 |
| | | | | | | *Moyennes menbuelles par périodes décennales.* | | | | | | | |
| 1820-30 | (11) | 28,9 | 24,6 | 36,8 | 57,0 | 95,4 | 46,2 | 45,5 | 43,6 | 67,5 | 67,5 | 34,0 | 44,3 |
| 1831-40 | (10) | 24,9 | 40,5 | 50,7 | 64,3 | 84,5 | 54,3 | 45,1 | 57,2 | 57,6 | 42,6 | 58,5 | 46,8 |
| 1841-50 | (10) | 54,2 | 54,0 | 54,7 | 77,3 | 72,4 | 69,0 | 53,2 | 70,8 | 68,1 | 62,8 | 40,7 | 43,4 |
| 1851-60 | (10) | 61,3 | 49,1 | 51,6 | 75,1 | 135,7 | 91,6 | 32,2 | 43,8 | 74,3 | 63,0 | 65,5 | 49,1 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1820-60 | (41) | 42,0 | 41,7 | 48,1 | 68,1 | 97,0 | 64,8 | 44,0 | 53,6 | 66,9 | 59,5 | 48,5 | 45,9 |
| | | | | | | *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | |
| 1820-60 (41) | Max. | 145,5 (1853) | 140,0 (1833) | 103,4 (1845) | 157,7 (1856) | 263,9 (1856) | 162,0 (1854) | 135,5 (1844) | 133,1 (1842) | 171,9 (1844) | 124,0 (1833) | 124,1 (1851) | 166,0 (1833) |
| | Min. | 0,0 (1830) | 0,0 (1820) | 8,0 (1854) | 10,4 (1822) | 25,3 (1858) | 2,0 (1828) | 3,0 (1832) | 6,5 (1838) | 6,7 (1852) | 11,0 (1830) | 3,0 (1846) | 10,0 (1828) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 1134,2 (1856); *Min.* 448,0 (1825.)

Les quantités des neuf années, données par **Andréossy** et Trouvé, sont les suivantes :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1783 | 927,2 | 1786 | 560,9 | 1789 | 812,0 |
| 1784 | 602,1 | 1787 | 692,7 | 1790 | 677,0 |
| 1785 | 512,4 | 1788 | 702,6 | 1791 | 541,0 |

La moyenne de ces neuf années est : 670$^{mm}$0.

*Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét.)

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1820 | 467,9 | 33,0 | 92,0 | 102,9 | 240,0 | 1841 | 753,1 | 150,6 | 271,4 | 151,8 | 179,3 |
| 1821 | 512,2 | 88,0 | 185,6 | 119,0 | 119,6 | 1842 | 850,3 | 114,3 | 290,5 | 292,5 | 153,0 |
| 1822 | 595,2 | 74,0 | 158,7 | 141,0 | 221,4 | 1843 | 714,6 | 134,5 | 228,4 | 270,0 | 81,7 |
| 1823 | 700,0 | 130,0 | 280,0 | 144,0 | 146,0 | 1844 | 917,5 | 284,3 | 169,0 | 178,1 | 286,1 |
| 1824 | 681,0 | 71,0 | 200,0 | 227,0 | 183,0 | 1845 | 748,7 | 165,9 | 256,7 | 222,9 | 103,2 |
| 1825 | 353,0 | 87,0 | 110,0 | 84,0 | 172,0 | 1846 | 529,4 | 97,8 | 153,5 | 159,9 | 118,2 |
| 1826 | 760,9 | 210,5 | 164,5 | 186,9 | 190,0 | 1847 | 459,9 | 128,3 | 115,3 | 105,2 | 111,1 |
| 1827 | 623,5 | 155,0 | 197,5 | 96,5 | 174,5 | 1848 | 690,4 | 197,8 | 180,8 | 143,3 | 168,5 |
| 1828 | 515,6 | 114,0 | 218,6 | 76,0 | 117,0 | 1849 | 725,5 | 98,0 | 160,8 | 130,1 | 336,6 |
| 1829 | 803,0 | 106,5 | 294,5 | 189,0 | 213,0 | 1850 | 745,8 | 164,9 | 217,6 | 185,7 | 177,6 |
| 1830 | 442,0 | 24,0 | 179,0 | 123,0 | 116,0 | | | | | | |
| 1831 | 612,0 | 93,0 | 198,0 | 230,0 | 91,0 | 1851 | 741,2 | 192,6 | 202,2 | 79,6 | 206,8 |
| 1832 | 463,0 | 62,0 | 115,0 | 104,0 | 152,5 | 1852 | ..... | 78,9 | 222,9 | 252,0 | ..... |
| 1833 | 952,5 | 322,0 | 196,5 | 149,0 | 285,0 | 1853 | 1017,8 | 285,1 | 270,0 | 201,2 | 261,5 |
| 1834 | 679,5 | 133,0 | 135,5 | 287,5 | 123,5 | 1854 | 590,8 | 62,2 | 154,9 | 237,2 | 186,5 |
| 1835 | 768,5 | 83,5 | 236,5 | 264,0 | 184,5 | 1855 | 856,1 | 159,8 | 319,8 | 159,4 | 187,1 |
| 1836 | 676,3 | 89,0 | 250,4 | 187,5 | 149,4 | 1856 | 1115,7 | 189,2 | 474,6 | 190,6 | 261,3 |
| 1837 | 603,4 | 100,2 | 221,6 | 154,0 | 127,6 | 1857 | 826,0 | 165,6 | 243,1 | 135,2 | 282,1 |
| 1838 | 533,3 | 48,5 | 218,6 | 83,2 | 183,0 | 1858 | 498,3 | 100,7 | 171,7 | 64,0 | 161,9 |
| 1839 | 482,4 | 102,5 | 138,3 | 56,7 | 184,9 | 1859 | 874,9 | 156,9 | 301,8 | 232,1 | 184,1 |
| 1840 | ..... | ..... | ..... | 49,7 | 105,3 | 1860 | 686,0 | 147,3 | 243,0 | 144,2 | 151,5 |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autonne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1820-1830 (11) | | 591,3 | 97,8 | 189,2 | 135,3 | 169,0 |
| 1831-1840 (10) | | 627,0 | 112,2 | 199,5 | 156,6 | 158,7 |
| 1841-1850 (10) | | 720,6 | 151,6 | 204,4 | 193,0 | 171,6 |
| 1851-1860 (10) | | 792,6 | 159,8 | 262,4 | 167,6 | 202,8 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1820-1860 (41) | | 680,1 | 129,6 | 213,2 | 162,4 | 174,9 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1820-1860 (41) | Max. | 1115,7 (1856) | 322,0 (1833) | 474,6 (1856) | 292,5 (1842) | 336,6 (1849) |
| | Min. | 353,0 (1825) | 24,0 (1830) | 92,0 (1820) | 49,7 (1840) | 81,7 (1843) |

L'examen des trois tableaux montre : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année*, que celle-ci a été constamment en augmentant pendant les quatre périodes

décennales écoulées depuis 1820; aussi est-ce dans la dernière que se trouve l'année la moins sèche, 1856 (1134$^{mm}$2 et 1115$^{mm}$7), et dans la première celle qui l'est le plus, 1825 (448$^{mm}$0 et 353$^{mm}$0). L'écart entre le maximum et le minimum est moins grand pour l'année civile (686$^{mm}$2) que pour l'année météorologique (762$^{mm}$7); pour la première, il est égal aux 3/5$^{es}$, et pour la seconde, il dépasse un peu les 2/3 du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* pendant chacune des périodes, le printemps a toujours été la saison la plus pluvieuse, et l'hiver la plus sèche; des deux saisons intermédiaires, l'automne a toujours été plus humide que l'été, excepté de 1841 à 1850, où l'inverse a eu lieu.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles de pluie,* distribuées par années et saisons météorologiques, montre bien la succession des unes et des autres pendant cette longue série de quarante-une années. Dans les huit années les plus pluvieuses, l'abondance d'eau est survenue, soit pendant le printemps, uni à l'été ou à l'automne, soit pendant l'automne uni à l'hiver. Dans les huit années les plus sèches, la saison pluvieuse a été l'automne ou le printemps, quelquefois les deux ensemble.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Années pluvieuses.* | | | | | | *Années sèches.* | | | | | |
| 1857 | 1115,7 | 189,2 | 474,6 | 190,6 | 261,3 | 1821 | 512,2 | 88,0 | 185,6 | 119,0 | 119,6 |
| 1853 | 1017,8 | 285,1 | 270,0 | 201,2 | 261,5 | 1858 | 498,3 | 100,7 | 171,7 | 64.0 | 161,9 |
| 1833 | 952,5 | 322,0 | 196,5 | 149,0 | 285,0 | 1839 | 482,4 | 102,5 | 138,3 | 56,7 | 184,9 |
| 1844 | 917,5 | 284,8 | 169,0 | 178,1 | 286,1 | 1820 | 467,9 | 33,0 | 92,0 | 102,9 | 240,0 |
| 1859 | 874,9 | 156,9 | 301,8 | 232,1 | 184,1 | 1832 | 463,0 | 62,0 | 145,0 | 101,0 | 152,5 |
| 1855 | 856,1 | 159,8 | 349,8 | 159.4 | 187,1 | 1847 | 459,9 | 128,3 | 115,3 | 105,2 | 111,1 |
| 1842 | 850,3 | 114,3 | 290,5 | 292,5 | 153,0 | 1830 | 442,0 | 24,0 | 179,0 | 123,0 | 116,0 |
| 1857 | 826,0 | 165,6 | 243,1 | 135,2 | 282,1 | 1825 | 333,0 | 87,0 | 110,0 | 84,0 | 172,0 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* qui est fort caractéristique, les moyennes men-

suelles, soit générale, soit des quatre périodes, à l'exception de celle 1841-50, établissent une division de l'année en deux parties, l'une de trois mois pluvieux, d'avril à juin, et l'autre de neuf mois plus secs, de juillet à mars. Une répartition uniforme de la quantité de pluie donne les résultats suivants :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 680mm1 | entre les 12 mois, donnent par mois | 56mm7. | |
| 229 | 9 entre les 3 mois humides......... | 76 | 6. |
| 450 | 2 entre les 9 mois secs............. | 50 | 1. |

Pendant la période 1841-50, la prépondérance pluviale des trois mois d'avril à juin ne se fait pas sentir, de sorte qu'il n'y a qu'une partie plus sèche, comprenant les quatre mois de novembre à février.

G. *Sorèze.*

Le docteur J.-A. Clos a commencé dans cette petite ville, avec l'année 1797, une série d'observations météorologiques qui a duré 47 ans, et qui n'a été interrompue qu'en janvier 1844, peu avant sa mort. Mais ce n'est qu'à partir du mois de mai 1839 qu'il s'est servi d'un pluviomètre en ferblanc. Ces dernières observations, faites à une altitude d'environ 230m et restées inédites, m'ont été communiquées par son fils, M. D. Clos, professeur à la faculté de Toulouse.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1839 | ..... | .... | .... | .... | ..... | 109,0 | 47,0 | 5,2 | 34,3 | 75,0 | 92,2 | 118,0 | 54,0 |
| 1840 | 644,7 | 36,5 | 55,0 | 3,0 | 103,0 | 128,7 | 24,5 | 19,0 | 87,0 | 107,0 | 13,0 | 14,0 | 51,0 |
| 1841 | 924,0 | 45,5 | 93,0 | 95,0 | 103,0 | 90,0 | 66,0 | 74,0 | 47,0 | 66,0 | 98,0 | 58,0 | 78,5 |
| 1842 | 1149,5 | 69,0 | 32,0 | 63,5 | 148,0 | 133,0 | 136,5 | 82,0 | 245,0 | 91,5 | 36,0 | 54,0 | 59,0 |
| 1843 | 913,0 | 90,0 | 65,0 | 44,0 | 110,0 | 114,0 | 122,0 | 115,0 | 72,0 | 73,0 | 26,0 | 74,0 | 8,0 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1839-43 (5) | | 60,2 | 61,2 | 51,4 | 116,0 | 114,9 | 79,2 | 59,0 | 97,1 | 82,5 | 53,0 | 63,6 | 50,7 |

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.) | | | | | |
| 1839 | ..... | ..... | ..... | 86,5 | 285,2 |
| 1840 | 644,7 | 115,5 | 234,7 | 130,5 | 134,0 |
| 1841 | 889,5 | 192,5 | 288,0 | 187,0 | 222,0 |
| 1842 | 1169,0 | 179,5 | 344,5 | 463,5 | 181,5 |
| 1843 | 964,0 | 214,0 | 268,0 | 309,0 | 173,0 |

| Périodes. | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|
| — | — | — | — | — | — |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | |
| 1839-1843 (5) | 888,8 | 172,1 | 282,3 | 235,3 | 199,1 |

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* fait voir que dans les deux années les plus pluvieuses, 1842 et 1843, la grande quantité d'eau est tombée tant en été qu'au printemps. Dans l'ensemble, ces deux saisons sont également celles qui ont fourni le plus d'eau.

L'année est divisée en deux parties, l'une de six mois pluvieux, d'avril à septembre, et l'autre de six mois secs, d'octobre à mars. La répartition uniforme donne :

| | | |
|---|---|---|
| 888mm8 | entre les 12 mois, donnent par mois | 74mm1 |
| 548 7 | entre les 6 mois humides......... | 91 3 |
| 340 1 | entre les 6 mois secs............. | 56 7 |

Pour terminer les renseignements pluviométriques relatifs à Sorèze, il reste à parler des *Études sur la météorologie du pays toulousain*, par le même auteur, rédigées au commencement de 1840, et publiées, sur le conseil de M. de Gasparin, dans l'*Annuaire météorologique de la France* pour 1852, Ire partie, p. 141-190.

Dans les observations sur la pluie (p. 151-4) comprenant les 43 années, 1797-1839, J.-A. Clos fait d'abord remarquer que les années les plus pluvieuses ont été 1816 (1699mm) et 1809 (1692mm), et qu'il est encore tombé plus d'eau en 1833 (2077mm5); il admet que cette quantité d'eau, beaucoup plus considérable à Sorèze qu'à Toulouse, éloigné seulement de 9 ou 10 lieues, tient à la position de cette localité au pied de la Montagne-Noire, en face des vents d'O., qui sont les plus pluvieux. Il donne ensuite le tableau de la quantité de pluie dans chaque année, de 1797 à 1839, et les moyennes mensuelles générales de ces 43 années; sa moyenne annuelle générale est 1266mm; et l'ordre des saisons, de la plus humide à la plus sèche, est : printemps, automne, hiver et été; ce ne serait point accidentellement que l'été serait la plus sèche des saisons, car, en divisant les observations en deux séries égales, les résultats seraient les mêmes pour chacune.

En voyant, données à un demi-millimètre près, les quantités an-

nuelles de 1797 à 1839, et à un centième de millimètre les moyennes mensuelles générales, on serait tenté de croire qu'elles résultent d'observations véritables ; il n'en est rien cependant. Dans les 24 cahiers d'observations météorologiques et leurs résumés annuels, que M. D. Clos a bien voulu mettre à ma disposition, chaque pluie est notée à l'aide de signes divers, sans doute en rapport avec la plus ou moins grande abondance apparente d'eau tombée ; c'est seulement à partir du 5 mai 1839 que l'auteur, en possession d'un pluviomètre, a mis sur des feuilles séparées, pour chaque pluie, ses signes en regard de la quantité d'eau tombée. Au bout de 10 mois, à la fin de février 1840, il groupa les pluies en deux catégories, d'après les signes adoptés ; la première, comprenant 116 petites pluies, lui fournit 168$^{mm}$ d'eau ; la seconde, renfermant 53 pluies fortes, lui en donna 444$^{mm}$ ; il déduisit alors les deux coefficients : 1$^{mm}$45 pour les petites pluies, et 8$^{mm}$38 pour les fortes, ou, en nombres ronds, 1$^{mm}$5 et 8$^{mm}$5. En multipliant par ces coefficients le nombre de pluies faibles et fortes de chaque année, il obtint certains nombres ; mais ayant vu que la première moitié de la série, de 1797 à 1818, donnait une moyenne annuelle de 1168$^{mm}$ d'eau, tandis que la moitié suivante, de 1819 à 1839, donnait 1266$^{mm}$, il attribua cette différence à des erreurs d'appréciations ; pour y remédier et rendre la première égale à la seconde, il lui ajouta 2169$^{mm}$ d'eau, qui furent ensuite distribués entre les 22 années, non pas proportionnellement, mais d'une manière arbitraire. — C'est ainsi que J.-A. Clos est arrivé à ses chiffres.

L'auteur a continué jusqu'au 10 janvier 1844, c'est-à-dire pendant plus de quatre années et demie, ses notations de pluie en rapport avec ses observations pluviométriques ; mais il n'en a pas été fait usage pour retoucher son travail avant l'impression.

J'ai pensé qu'il y aurait quelque intérêt à mettre en regard des quantités publiées, d'après les calculs basés sur dix mois, celles qu'il aurait obtenues s'il avait pris les coefficients résultant de toutes ses observations comparatives. A cet effet, j'ai continué, à l'aide des cahiers mensuels, les relevés des pluies pendant chaque mois des quatre années 1840-43 ; en divisant la quantité recueillie par leur nombre, tant pour les pluies faibles que pour les fortes, j'ai obtenu de nouveaux coefficients : 1,9 pour les premières et 9,1 pour les secondes.

Le tableau présente donc, pour les *quantités annuelles* des quarante-trois années, cinq colonnes : les deuxième et troisième donnent le nombre de pluies faibles et fortes, et les deux dernières les résultats

de J.-A. Clos et les miens. Pour les *moyennes* mensuelles, trimestrielles et annuelles générales, les deux dernières colonnes offrent ces mêmes résultats.

QUANTITÉS ANNUELLES.

| Années. | Pluies faibles. | Pluies fortes. | Clos. | Raulin. | Années. | Pluies faibles. | Pluies fortes. | Clos. | Raulin. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1797 | 94 | 80 | 1109,0 | 906,6 | 1819 | 88 | 107 | 1041,5 | 1140,9 |
| 1798 | 130 | 55 | 850,5 | 747,5 | 1820 | 83 | 106 | 1025,5 | 1122,3 |
| 1799 | 145 | 103 | 1251,0 | 1212,8 | | | | | |
| 1800 | 133 | 93 | 1048,0 | 1099,0 | 1821 | 87 | 102 | 997,5 | 1033,5 |
| | | | | | 1822 | 90 | 79 | 806,5 | 889,0 |
| 1801 | 106 | 137 | 1381,5 | 1448,1 | 1823 | 116 | 171 | 1627,5 | 1776,5 |
| 1802 | 47 | 101 | 987,0 | 1008,4 | 1824 | 108 | 131 | 1275,5 | 1397,3 |
| 1803 | 69 | 86 | 893,0 | 913,7 | 1825 | 102 | 113 | 1113,5 | 1222,1 |
| 1804 | 73 | 136 | 1423,5 | 1376,3 | 1826 | 94 | 151 | 1424,5 | 1552,7 |
| 1805 | 74 | 113 | 1129,5 | 1168,9 | 1827 | 114 | 143 | 1386,5 | 1517,3 |
| 1806 | 100 | 143 | 1524,5 | 1491,3 | 1828 | 98 | 109 | 1073,5 | 1178,1 |
| 1807 | 48 | 106 | 1022,5 | 1046,7 | 1829 | 117 | 163 | 1561,0 | 1705,6 |
| 1808 | 50 | 131 | 1246,5 | 1287,1 | 1830 | 105 | 108 | 1075,5 | 1182,3 |
| 1809 | 99 | 163 | 1692,0 | 1671,4 | | | | | |
| 1810 | 70 | 142 | 1370,0 | 1425,2 | 1831 | 90 | 155 | 1452,5 | 1581,5 |
| | | | | | 1832 | 100 | 118 | 1144,0 | 1263,8 |
| 1811 | 79 | 142 | 1383,5 | 1442,3 | 1833 | 93 | 228 | 2077,5 | 2251,5 |
| 1812 | 77 | 151 | 1457,0 | 1520,4 | 1834 | 92 | 120 | 1158,0 | 1266,8 |
| 1813 | 82 | 146 | 1422,0 | 1484,4 | 1835 | 105 | 159 | 1509,0 | 1646,4 |
| 1814 | 68 | 171 | 1613,5 | 1685,3 | 1836 | 94 | 160 | 1501,0 | 1631,6 |
| 1815 | 65 | 134 | 1294,5 | 1842,9 | 1837 | 103 | 115 | 1132,0 | 1242,2 |
| 1816 | 98 | 164 | 1699,0 | 1678,6 | 1838 | 144 | 113 | 1176,5 | 1301,9 |
| 1817 | 81 | 97 | 1004,0 | 1036,6 | 1839 | 146 | 97 | 1043,5 | 1160,1 |
| 1818 | 101 | 97 | 1034,0 | 1084,6 | | | | | |

MOYENNES.

| Périodes. | Clos. | Raulin. |
|---|---|---|
| MOIS. | | |
| Janv. | 89,95 | 93,9 |
| Févr. | 105,23 | 109,5 |
| Mars. | 113,95 | 119,0 |
| Avril | 120,47 | 125,5 |
| Mai.. | 144,56 | 150,5 |
| Juin. | 95,92 | 100,6 |
| Juill. | 89,17 | 93,4 |
| Août. | 63,06 | 66,6 |
| Sept. | 98,31 | 102,7 |
| Oct.. | 112,70 | 117,5 |
| Nov.. | 112,87 | 117,8 |
| Déc.. | 119,61 | 124,7 |
| SAISONS. | | |
| Hiver | 314,79 | 328,1 |
| Print. | 378,98 | 395,0 |
| Été.. | 248,15 | 260,6 |
| Aut.. | 323,88 | 338,0 |
| ANNÉE. | 1266,0 | 1333,6 |

Mes quantités seraient toujours plus fortes que celles de J.-A. Clos, sans la répartition inégale des 2169$^{mm}$ d'eau précités. Mais les unes et les autres doivent être beaucoup au-dessus de la réalité, car il n'est certainement pas tombé à Sorèze, à 230$^{m}$ d'altitude, une moyenne de 1421$^{mm}$2, pendant les dix-neuf années 1821-39, alors qu'à 4 kil. et à 85$^{m}$ plus haut, au bassin de Saint-Ferriol, il n'en tombait que 614$^{mm}$8, c'est-à-dire moins de la moitié. — Pendant les cinq années d'observations, 1839-43, les quantités d'eau ont toujours été plus faibles à Saint-Ferriol, ainsi qu'il ressort de l'examen comparatif des tableaux; mais la différence, au lieu d'être du simple au double, n'a été que d'un quart en moins. — On serait certainement plus près de la vérité (et cela montre quelle valeur il faut attacher à ces sortes d'appréciations) en réduisant à moitié les quantités que j'ai calculées, ainsi qu'il suit :

| Périodes décennales. | Raulin. | moitié. | Saint-Ferriol. |
|---|---|---|---|
| 1797-1800 (4) | 991,5 | 495,8 | ..... |
| 1801-1810 (10) | 1283,7 | 641,9 | ..... |
| 1811-1820 (10) | 1353,8 | 676,9 | ..... |
| 1821-1830 (10) | 1345,4 | 672,7 | 591,3 |
| 1831-1839 (9) | 1505,4 | 752,8 | 615,8 |

**Aude** (ouest).

Les observations faites dans le département se rapportent à deux sections; l'une, comprenant la moitié occidentale, appartient à l'Aquitaine et renferme Castelnaudary, Carcassonne, Limoux et Quillan; l'autre, formée de la moitié orientale, dépendant du bassin méditerranéen, et que l'on peut, par les Corbières, rattacher à la chaîne des Pyrénées, comprend Trèbes, Arquettes, Sallèles-d'Aude, Narbonne et La Nouvelle; elle sera comprise dans un appendice spécial. En tout, huit lieux d'observations que j'aurai à passer en revue, la station de Quillan n'ayant été établie qu'en 1862.

A. *Castelnaudary*.

L'administration du Canal du Midi a fait commencer des observations en 1829 par les gardes du Canal; celles-ci paraissent avoir été interrompues de la fin de 1835 au commencement de 1841, ou du moins les registres n'ont pu être retrouvés. Depuis janvier 1856 aussi, elles ne sont plus faites que d'une manière fort irrégulière et pendant les grandes pluies. Le pluviomètre, de $0^m50$ de diamètre, est placé sur le toit d'un magasin, à $7\text{-}8^m$ au-dessus de la chaussée qui borde le bassin au S., et dont l'altitude est de $163^m$. M. de Ricaud, chef de section, a bien voulu, avec l'autorisation de M. Maguès, me confier les registres qui renferment cette importante série de 22 années, entièrement inédite.

Depuis le 1er janvier 1859, M. Don, ingénieur en chef à Carcassonne, a fait établir un pluviomètre de $0^m20$ de diamètre, qui est peut-être placé à une altitude semblable à celle de la base du clocher, qui atteint $185^m6$. Les résultats sont publiés annuellement, en janvier, dans le *Courrier de l'Aude*.

**Aude : Castelnaudary. — Administration du Canal. — 1829-55.**
**Ingénieurs des ponts-et-chaussées. — 1859-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1829 | 711,1 | 68,4 | 44,5 | 61,3 | 34,5 | 180,7 | 37,1 | 35,9 | 57,8 | 57,6 | 92,5 | 30,2 | 10,6 |
| 1830 | ..... | .... | 27,5 | 22,3 | 10,8 | 106,9 | 85,4 | 16,5 | .... | 81,0 | 26,2 | 27,5 | 26,7 |
| 1831 | 448,7 | 48,1 | 22,1 | 54,7 | 20,9 | 31,9 | 39,1 | 61,0 | 19,5 | 25,3 | 56,5 | 43,4 | 26,2 |
| 1832 | ..... | 39,3 | 9,9 | 53,4 | 49,5 | 44,4 | 38,3 | .... | 28,1 | 13,3 | 62,6 | 165,7 | 97,2 |
| 1833 | 635,4 | 40,3 | 116,6 | 45,0 | 91,1 | 16,1 | 24,3 | 31,4 | 25,8 | 77,4 | 91,5 | 27,4 | 48,5 |
| 1834 | 444,9 | 37,2 | 7,4 | 7,9 | 13,6 | 69,1 | 49,0 | 72,2 | 44,5 | 4,3 | 29,1 | 102,0 | 8,6 |
| 1835 | ..... | 11,3 | 38,1 | 34,2 | 8,7 | 168,1 | 83,5 | 35,1 | 116,0 | 113,6 | 30,3 | .... | .... |
| .... | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... |
| 1841 | ..... | .... | .... | .... | 28,4 | .... | 33,0 | 49,8 | 55,3 | 30,3 | 74,6 | 49,5 | 42,4 |
| 1842 | 634,8 | 46,2 | 34,7 | 53,5 | 73,6 | 78,5 | 47,3 | 40,8 | 66,6 | 54,0 | 34,3 | 53,9 | 51,4 |
| 1843 | ..... | 78,3 | 65,7 | 42,9 | 79,3 | 100,2 | 77,2 | 68,3 | 33,3 | 56,5 | 18,2 | 56,3 | .... |
| 1844 | 898,3 | 96,1 | 142,3 | 56,3 | 48,4 | 72,3 | 65,2 | 141,3 | 12,3 | 143,6 | 71,4 | 25,1 | 24,0 |
| 1845 | 705,6 | 83,8 | 28,3 | 82,4 | 101,6 | 50,3 | 121,9 | 10,5 | 45,5 | 75,8 | 36,5 | 47,9 | 21,1 |
| 1846 | 562,8 | 46,6 | 16,0 | 22,8 | 79,5 | 54,2 | 99,9 | 43,7 | 37,7 | 23,9 | 82,7 | 1,5 | 54,3 |
| 1847 | 432,2 | 11,4 | 29,2 | 16,0 | 51,7 | 26,4 | 20,7 | 0,0 | 87,4 | 9,0 | 69,9 | 43,7 | 66,8 |
| 1848 | 567,2 | 23,0 | 93,7 | 44,3 | 63,9 | 47,9 | 70,6 | 16,0 | 10,5 | 42,8 | 87,4 | 29,1 | 38,0 |
| 1849 | 640,1 | 58,0 | 7,6 | 11,4 | 124,0 | 41,9 | 22,0 | 48,0 | 34,2 | 107,4 | 38,3 | 105,7 | 41,6 |
| 1850 | 640,6 | 51,4 | 46,1 | 35,3 | 93,5 | 98,9 | 33,4 | 28,1 | 117,6 | 20,8 | 78,3 | 21,7 | 15,5 |
| 1851 | 724,5 | 100,9 | 76,0 | 60,7 | 75,8 | 83,4 | 25,3 | 24,5 | 21,6 | 57,5 | 53,2 | 130,5 | 15,1 |
| 1852 | 612,9 | 32,8 | 5,0 | 19,7 | 91,1 | 84,6 | 106,9 | 103,2 | 92,2 | 3,0 | 24,3 | 11,9 | 38,2 |
| 1853 | 672,2 | 86,7 | 70,4 | 58,5 | 38,6 | 152,2 | 59,8 | 10,5 | 26,4 | 60,1 | 62,2 | 39,5 | 7,3 |
| 1854 | 426,2 | 39,5 | 20,2 | 3,5 | 21,0 | 50,0 | 85,8 | 22,0 | 26,0 | 11,5 | 20,6 | 62,6 | 63,5 |
| 1855 | 568,9 | 15,8 | 60,0 | 75,3 | 18,2 | 159,2 | 70,9 | 14,0 | 16,7 | 22,2 | 52,0 | 44,4 | 20,2 |
| 1856 | ..... | 68,8 | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... |
| .... | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... |
| 1859 | 740,8 | 13,5 | 92,8 | 54,5 | 91,7 | 63,0 | 140,0 | 41,5 | 77,5 | 79,0 | 35,0 | 94,8 | 17,5 |
| 1860 | 814,5 | 100,4 | 43,8 | 56,1 | 84,1 | 155,4 | 77,5 | 29,5 | 42,7 | 46,0 | 15,0 | 63,5 | 100,5 |
| *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1829-35 | (7) | 40,8 | 38,0 | 39,8 | 32,7 | 88,2 | 51,0 | 42,0 | 48,6 | 53,2 | 55,5 | 66,0 | 36,3 |
| 1841-50 | (10) | 55,0 | 51,5 | 40,5 | 74,4 | 63,4 | 59,1 | 44,7 | 50,0 | 56,4 | 59,2 | 43,4 | 39,7 |
| 1851-60 | (7) | 57,3 | 44,0 | 46,9 | 60,1 | 106,8 | 80,9 | 35,0 | 43,3 | 39,9 | 37,5 | 63,9 | 37,5 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1829-60 | (24) | 50,3 | 45,1 | 42,3 | 60,6 | 84,2 | 63,1 | 41,0 | 47,6 | 50,7 | 51,8 | 55,6 | 38,1 |
| *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1829-60 (24) | Max. | 100,9 (1851) | 142,3 (1844) | 82,4 (1845) | 124,0 (1849) | 180,7 (1829) | 140,0 (1859) | 141,3 (1844) | 117,6 (1850) | 143,6 (1844) | 92,5 (1829) | 165,7 (1832) | 100,5 (1860) |
| | Min. | 11,3 (1835) | 5,0 (1852) | 3,5 (1854) | 8,7 (1835) | 16,1 (1833) | 22,0 (1849) | 0,0 (1847) | 10,5 (1848) | 3,0 (1852) | 15,0 (1860) | 1,5 (1846) | 7,3 (1853) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 898,3 (1844) ; *Min.*, 426,2 (1854).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.) | | | | | | | | | | | |
| 1829 | ..... | .... | 276,5 | 130,8 | 180,3 | 1846 | 529,6 | 83,7 | 156,5 | 181,3 | 108,1 |
| 1830 | ..... | .... | 140,0 | ..... | 134,7 | 1847 | 419,7 | 94,9 | 94,1 | 108,1 | 122,6 |
| 1831 | 449,2 | 96,9 | 107,5 | 119,6 | 125,2 | 1848 | 596,0 | 183,5 | 156,1 | 97,1 | 159,3 |
| 1832 | ..... | 75,4 | 147,3 | ..... | 216,6 | 1849 | 636,5 | 103,6 | 177,3 | 104,2 | 251,4 |
| 1833 | 684,1 | 254,1 | 152,2 | 81,5 | 196,3 | 1850 | 666,7 | 139,1 | 227,7 | 179,1 | 120,8 |
| 1834 | 484,8 | 93,1 | 90,6 | 165,7 | 135,4 | 1851 | 724,9 | 192,4 | 219,9 | 71,4 | 241,2 |
| 1835 | ..... | 58,0 | 211,0 | 234,6 | ..... | 1852 | 589,8 | 52,9 | 195,4 | 302,3 | 39,2 |
| .... | ..... | .... | ..... | ..... | ..... | 1853 | 703,1 | 195,3 | 249,3 | 96,7 | 161,8 |
| 1841 | ..... | .... | ..... | 138,1 | 154,4 | 1854 | 370,0 | 67,0 | 74,5 | 133,8 | 94,7 |
| 1842 | 626,8 | 123,3 | 205,6 | 151,7 | 142,2 | 1855 | 602,2 | 159,3 | 252,7 | 101,6 | 118,6 |
| 1843 | 727,6 | 195,4 | 222,4 | 178,8 | 131,0 | .... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1844 | 915,2 | 279,3 | 177,0 | 218,8 | 240,1 | 1859 | 810,2 | 133,3 | 209,2 | 259,0 | 208,8 |
| 1845 | 708,5 | 136,1 | 234,3 | 177,9 | 160,2 | 1860 | 731,3 | 161,7 | 295,6 | 149,7 | 124,5 |

| Périodes. | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | |
| 1829-1835 (7) | 592,1 | 115,1 | 160,7 | 141,6 | 174,7 |
| 1841-1850 (10) | 637,3 | 146,2 | 178,3 | 153,8 | 159,0 |
| 1851-1860 (7) | 653,1 | 138,8 | 213,8 | 159,2 | 141,3 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | |
| 1829-1860 (24) | 630,4 | 133,5 | 187,1 | 151,7 | 158,1 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux* (Ann. mét.) | | | | | |
| 1829-1860 (24) Max. | 915,3 (1844) | 254,1 (1833) | 295,6 (1860) | 302,3 (1852) | 251,4 (1849) |
| 1829-1860 (24) Min. | 370,0 (1854) | 52,9 (1852) | 74,5 (1854) | 71,4 (1851) | 39,2 (1852) |

Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* la première période a été plus sèche que les deux suivantes; c'est dans la seconde que se trouve l'année la plus pluvieuse, 1844 (898$^{mm}$3 et 915$^{mm}$ environ); à la dernière cependant appartient l'année la plus sèche, 1854 (426$^{mm}$2 et 370$^{mm}$0). L'écart entre le maximum et le minimum, moins grand pour l'année civile (472$^{mm}$1) que pour l'année météorologique (545$^{mm}$ environ), dépasse la moitié du maximum pour la première, et les trois cinquièmes pour la seconde.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* l'automne, qui avait été la saison la plus pluvieuse pendant la première période, a été remplacé par le printemps pendant les deux suivantes; mais l'hiver est toujours resté la plus sèche.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, distribuées par années et saisons météorologiques, donne, avec diverses lacunes, la succession des unes et des autres pendant les 24 années. Dans les cinq années les plus pluvieuses, la grande abondance d'eau est survenue pendant le printemps, uni parfois à l'automne et à l'été, ou bien pendant l'hiver. Dans les cinq années les plus sèches, la moitié pluvieuse de l'année a été composée de l'été et de l'automne, et une fois de l'été et du printemps.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| — | | — | — | — | — | — | | — | — | — | — |
| *Années pluvieuses.* | | | | | | *Années sèches.* | | | | | |
| 1844 | 915,? | 279,? | 177,0 | 218,8 | 240,1 | 1846 | 529,6 | 83,7 | 156,5 | 181,3 | 108,1 |
| 1859 | 810,? | 133,? | 209,2 | 259,0 | 208,8 | 1834 | 484,8 | 93,1 | 90,6 | 165,7 | 135,4 |
| 1860 | 731,5 | 161,7 | 295,6 | 149,7 | 124,5 | 1831 | 449,2 | 96,9 | 107,5 | 119,6 | 125,2 |
| 1843 | 727,6 | 195,4 | 222,4 | 178,8 | 131,0 | 1847 | 419,7 | 94,9 | 94,1 | 108,1 | 122,6 |
| 1851 | 724,9 | 192,4 | 219,9 | 71,4 | 241,2 | 1854 | 370,0 | 67,0 | 74,5 | 133,8 | 94,7 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* qui est fort caractéristique, les moyennes mensuelles, soit générale, soit des trois périodes, à l'exception de la première, établissent une division de l'année en deux parties, comme à Saint-Ferriol : l'une de trois mois pluvieux, d'avril à juin, et l'autre de neuf mois plus secs, de juillet à mars. La répartition uniforme de la quantité de pluie donne les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| $630^{mm}4$ | entre les 12 mois, donnent par mois | $52^{mm}5$. |
| 207 9 | entre les 3 mois humides ........ | 69 3. |
| 422 5 | entre les 9 mois secs ............ | 46 9. |

Pendant la période 1841-50, la prépondérance pluviale des mois de mai et juin a été peu prononcée, et pendant la première, le mois de mai a été seul très pluvieux.

B. *Carcassonne.*

M. Don de Cépian, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées, a commencé avec l'année 1849 une série faite avec le plus grand soin ; il observe lui-même matin et soir, et vide le pluviomètre chaque fois. L'instrument, dont il s'était servi à Alger, de 1838 à 1847, a son entonnoir en cuivre, de $0^{m}20$ de diamètre, muni d'un bord vertical de $0^{m}03$ ; il est à $10^{m}$ au-dessus du sol, dont l'altitude est de $103^{m}$.

Les observations sont publiées mensuellement avec le plus grand détail, depuis l'origine, dans le *Journal de la Société d'Agriculture de l'Aude.*

**Aude : Carcassonne. — M. Don de Cépian, ingénieur en chef. — 1849-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1849 | 766,7 | 71,0 | 68,7 | 41,5 | 110,8 | 53,5 | 38,0 | 33,0 | 36,0 | 102,5 | 37,5 | 124,2 | 50,0 |
| 1850 | 852,8 | 125,2 | 94,0 | 55,5 | 117,0 | 72,5 | 31,8 | 56,5 | 74,0 | 28,0 | 110,3 | 43,0 | 45,0 |
| 1851 | 854,2 | 88,0 | 116,5 | 63,0 | 96,0 | 91,5 | 25,0 | 38,0 | 23,7 | 92,5 | 33,0 | 158,0 | 29,0 |
| 1852 | 622,3 | 46,0 | 41,5 | 39,0 | 72,0 | 61,5 | 99,0 | 63,5 | 48,0 | 7,0 | 39,0 | 28,0 | 74,8 |
| 1853 | 928,6 | 104,0 | 103,5 | 98,2 | 49,5 | 175,3 | 65,5 | 3,5 | 21,3 | 82,5 | 80,5 | 97,0 | 47,8 |
| 1854 | 535,0 | 22,0 | 7,5 | 2,0 | 30,3 | 80,0 | 99,0 | 53,0 | 14,0 | 12,5 | 31,5 | 90,7 | 92,5 |
| 1855 | 728,1 | 53,0 | 55,5 | 55,0 | 16,2 | 222,7 | 83,7 | 21,5 | 18,5 | 85,3 | 38,0 | 57,5 | 21,2 |
| 1856 | 1033,1 | 126,5 | 59,8 | 85,5 | 133,7 | 192,8 | 108,0 | 7,5 | 32,5 | 46,0 | 142,3 | 46,5 | 52,0 |
| 1857 | 711,8 | 69,8 | 57,7 | 46,5 | 63,8 | 83,5 | 45,0 | 14,0 | 41,7 | 147,5 | 79,0 | 43,5 | 19,8 |
| 1858 | 563,0 | 4,0 | 82,8 | 85,7 | 48,3 | 36,7 | 0,0 | 11,0 | 63,5 | 62,0 | 24,3 | 64,7 | 80,0 |
| 1859 | 617,5 | 9,5 | 35,5 | 41,5 | 66,8 | 73,0 | 90,5 | 38,0 | 61,2 | 35,5 | 22,0 | 114,0 | 27,0 |
| 1860 | 872,5 | 118,5 | 45,7 | 44,0 | 95,3 | 92,0 | 122,8 | 38,7 | 41,5 | 39,5 | 35,7 | 98,3 | 100,5 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1849-60 (12) | | 69,8 | 64,1 | 55,0 | 75,0 | 103,2 | 67,1 | 31,5 | 39,7 | 61,7 | 56,1 | 80,5 | 53,3 |
| *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1849-60 (12) | Max. | 126,5 (1856) | 116,5 (1851) | 98,2 (1853) | 133,7 (1856) | 222,7 (1855) | 122,8 (1860) | 63,5 (1852) | 74,0 (1850) | 147,5 (1857) | 142,3 (1856) | 158,0 (1851) | 100,5 (1860) |
| | Min. | 4,0 (1858) | 7,5 (1854) | 2,0 (1854) | 16,2 (1855) | 36,7 (1858) | 0,0 (1858) | 3,5 (1853) | 14,0 (1854) | 7,0 (1852) | 22,0 (1859) | 28,0 (1852) | 19,7 (1857) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 1033,0 (1836); *Min.*, 535,0 (1854).

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.) | | | | | | | | | | | |
| 1849 | ..... | ..... | 205,6 | 107,0 | 264,2 | 1855 | 799,4 | 201,0 | 293,9 | 123,7 | 180,8 |
| 1850 | 857,8 | 269,2 | 245,0 | 162,3 | 181,3 | 1856 | 1002,2 | 207,5 | 412,0 | 148,0 | 234,8 |
| 1851 | 870,2 | 219,5 | 250,5 | 86,7 | 283,5 | 1857 | 741,0 | 179,5 | 193,8 | 100,7 | 270,0 |
| 1852 | 576,5 | 116,5 | 175,5 | 210,5 | 74,0 | 1858 | 502,8 | 106,6 | 170,7 | 74,5 | 151,0 |
| 1853 | 955,6 | 282,3 | 323,0 | 90,3 | 260,0 | 1859 | 670,5 | 125,0 | 184,3 | 189,7 | 171,5 |
| 1854 | 579,7 | 166,7 | 112,3 | 166 0 | 131,7 | 1860 | 799,0 | 191,2 | 231,3 | 203,0 | 173,5 |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1849-1860 (12) | | 757,3 | 187,2 | 233,2 | 138,6 | 198,3 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1849-1860 (12) | Max. | 1002,3 (1856) | 282,3 (1853) | 412,0 (1856) | 210,5 (1852) | 283,5 (1851) |
| | Min. | 502,8 (1858) | 106,6 (1858) | 112,3 (1854) | 74,5 (1858) | 74,0 (1852) |

De l'examen des trois tableaux, il résulte : Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année*, que l'année la plus pluvieuse a été 1856 (1033mm1 et 1002mm2), et que la plus sèche a été, civilement 1854 (535mm0) et météorologiquement 1858 (502mm8). L'écart entre le maximum et le minimum

est semblable pour les deux années (498$^{mm}$0 et 499$^{mm}$5); il égale presque la moitié du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* celles-ci se placent dans l'ordre suivant, à partir de la moins sèche : printemps, automne, hiver et été.

On voit par le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, distribuées par années et saisons météorologiques, que dans les deux années les plus pluvieuses, 1856 et 1853, le printemps a été très pluvieux et l'été très sec; il en a été de même pour 1858, l'une des deux années les plus sèches; en 1852, l'été a été très pluvieux et l'automne très sec.

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* les moyennes mensuelles montrent une division de l'année en deux parties par les mois plus secs de juillet et décembre. On peut cependant discerner une partie plus humide, des trois mois d'avril à juin, et une partie plus sèche comprenant les neuf autres mois. La répartition uniforme de la quantité d'eau présente les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 757$^{mm}$3 | entre les 12 mois, donnent par mois | 63$^{mm}$1. |
| 245 6 | entre les 3 mois humides........ | 81 9. |
| 511 7 | entre les 9 mois secs............ | 56 9. |

## C. *Limoux.*

Depuis le 1$^{er}$ janvier 1859, M. Don, ingénieur en chef, a fait établir un pluviomètre de 0$^{m}$20 de diamètre, qui paraît placé à une altitude égale à celle de la base du clocher, qui atteint 163$^{m}$9 d'altitude. Les résultats sont publiés annuellement, en janvier, dans le *Courrier de l'Aude*.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | |
| 1859 | 500,8 | 5,0 | 33,2 | 35,0 | 81,0 | 59,8 | 92,8 | 33,0 | 45,8 | 23,7 | 20,0 | 47,5 | 24,0 |
| 1860 | 560,8 | 68,5 | 21,2 | 27,0 | 91,3 | 77,5 | 59,8 | 18,5 | 31,7 | 44,0 | 8,7 | 38,5 | 74,0 |

La moyenne de ces deux années place ainsi les saisons :

Printemps, 185,8; été, 140,8; hiver, 112,9; automne, 101,1.

## APPENDICE MÉDITERRANÉEN.

Pour compléter les documents pluviométriques relatifs à la chaîne des Pyrénées, j'ajoute les observations faites dans la partie orientale et méditerranéenne du département de l'Aude, ainsi que dans celui des Pyrénées-Orientales.

**Aude** (est).

Des observations ont été faites ou le sont actuellement à Trèbes et Arquettes, non loin de Carcassonne, à Sallèles d'Aude, à Narbonne et à La Nouvelle.

D. *Trèbes.*

L'Administration du Canal royal de Languedoc a fait faire dans le bourg, situé sur le bord de l'Aude, à 7 kil., à l'E. de Carcassonne et à environ $90^m$ d'altitude, des observations au moins pendant vingt années, de 1780 à 1800; mais les registres étant égarés, on ne connaît que les quantités annuelles des six années 1783-88, données par Trouvé dans la *Statistique de l'Aude,* p. 146, et celles des trois années suivantes données antérieurement par Andréossy dans son *Histoire du Canal du Midi,* édition in-4°, p. 237. Les observations étaient faites sous la direction de l'ingénieur Lespinasse.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1783 | 1060,6 | 1786 | 701,7 | 1789 | 836,0 |
| 1784 | 659,5 | 1787 | 730,2 | 1790 | 697,0 |
| 1785 | 524,6 | 1788 | 691,0 | 1791 | 558,0 |

La moyenne de ces neuf années, $717^{mm}6$, est un peu supérieure à celles des années correspondantes à Toulouse ($706^{mm}0$) et à Saint-Ferriol ($670^{mm}0$).

E. *Arquettes.*

Dans la *Statistique de l'Aude,* p. 146-7, on trouve consignées les quantités annuelles d'eau recueillies, pendant les vingt-trois années 1785-1807, dans ce village, situé à seize kilom., au S.-E. de Carcassonne, au pied de la haute crête, dite *Malepeyre,* et à environ 200$^{m}$ d'altitude; mais Trouvé n'a donné aucun autre détail sur les observations qui paraissent avoir été faites par Rubert d'Arquettes, conseiller de préfecture. Je transcris ces quantités :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1785 | 588,8 | 1793 | 557,2 | 1801 | 771,5 |
| 1786 | 582,0 | 1794 | 710,6 | 1802 | 611,3 |
| 1787 | 796,3 | 1795 | 512,1 | 1803 | 437,6 |
| 1788 | 692,5 | 1796 | 762,5 | 1804 | 642,9 |
| 1789 | 859,5 | 1797 | 566,2 | 1805 | 789,5 |
| 1790 | 769,2 | 1798 | 654,2 | 1806 | 688,0 |
| 1791 | 665,5 | 1799 | 852,8 | 1807 | 505,3 |
| 1792 | 604,6 | 1800 | 604,6 | | |
| Moyenne | 694,8 | Moyenne | 652,5 | Moyenne | 635,1 |

Les trois moyennes établissent une décroissance graduelle dans les quantités d'eau recueillies pendant la durée de la série. La moyenne annuelle générale des vingt-trois années, est 661$^{mm}$9, inférieure à celle de Trèbes et même à celle de Saint-Ferriol; mais les quantités annuelles correspondantes sont presque toujours supérieures.

F. *Sallèles-d'Aude.*

En 1813, l'Administration du Canal du Midi a fait commencer des observations sur le canal de Narbonne, à 9 kil. au N.-O. de la ville et à 15$^{m}$ environ d'altitude. Je dois cette série, qui n'a encore reçu aucune publicité (excepté pour l'année 1857), à M. Don de Cépian, ingénieur en chef, qui la tenait de M. Caudière, sous-directeur sur le Canal.

## Aude : Sallèles-d'Aude. — Administration du Canal. — 1813-60.

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | |
| 1813 | 567,9 | 89,5 | 0,0 | 0,0 | 30,3 | 119,8 | 29,5 | 20,6 | 12,4 | 184,5 | 9,0 | 0,0 | 72,8 |
| 1814 | 735,4 | 50,5 | 12,5 | 69,1 | 62,7 | 56,2 | 28,8 | 30,5 | 42,0 | 53,7 | 233,7 | 77,0 | 18,7 |
| 1815 | 425,1 | 26,2 | 14,8 | 10,3 | 43,2 | 42,2 | 39,5 | 30,0 | 0,0 | 28,0 | 164,4 | 26,5 | 0,0 |
| .... | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... |
| 1818 | 363,1 | 16,5 | 15,0 | 0,0 | 40,5 | 37,8 | 8,0 | 4,0 | 11,0 | 32,5 | 85,0 | 110,0 | 2,8 |
| 1819 | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... |
| 1820 | 644,9 | 31,0 | 7,8 | 0,0 | 93,8 | 53,1 | 2,0 | 65,3 | 5,4 | 56,4 | 75,2 | 81,6 | 173,8 |
| 1823 | 346,? | 97,3 | 21,8 | 51,7 | 45,7 | 14,4 | 33,1 | 27,1 | 14,9 | 4,0 | 82,3 | 3,7 | .... |
| 1824 | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... |
| 1825 | 556,? | .... | 39,0 | 28,4 | 0,0 | 13,8 | 33,9 | 18,4 | 0,0 | 66,3 | 190,0 | 15,8 | 150,4 |
| 1826 | 615,3 | 172,7 | 40,0 | 60,4 | 17,0 | 64,2 | 10,0 | 0,0 | 61,0 | 31,2 | 58,4 | 55,5 | 44,9 |
| 1827 | 690,2 | 58,8 | 54,9 | 74,0 | 75,8 | 66,0 | 61,5 | 0,0 | 0,0 | 168,5 | 100,7 | 10,0 | 20,0 |
| 1828 | 646,4 | 31,8 | 52,0 | 19,0 | 57,0 | 84,4 | 0,0 | 22,5 | 26,5 | 79,0 | 270,7 | 3,5 | 0,0 |
| 1829 | 465,5 | 101,0 | 6,5 | 32,5 | 13,0 | 126,7 | 13,5 | 9,5 | 51,5 | 29,5 | 59,8 | 0,0 | 22,0 |
| 1834 | 594,0 | 10,0 | 115,0 | 18,0 | 45,5 | 34,8 | 24,2 | 121,0 | 41,0 | 13,0 | 45,0 | 126,5 | 0,0 |
| 1835 | 578,6 | 64,0 | 15,0 | 15,0 | 38,5 | 106,6 | 71,0 | 8,0 | 125,0 | 91,0 | 21,5 | 8,0 | 15,0 |
| 1836 | 536,8 | 89,0 | 7,0 | 14,0 | 173,0 | 72,0 | 33,5 | 2,0 | 57,0 | 26,0 | 26,0 | 26,5 | 10,8 |
| 1837 | 406,9 | 19,0 | 23,0 | 98,5 | 84,9 | 7,5 | 7,5 | 21,0 | 25,0 | 61,0 | 0,0 | 25,5 | 34,0 |
| 1838 | 540,0 | 77,0 | 55,0 | 91,5 | 73,0 | 71,5 | 7,0 | 25,0 | 0,0 | 42,0 | 10,0 | 34,0 | 54,0 |
| 1839 | 507,6 | 4,0 | 0,0 | 13,5 | 41,5 | 46,0 | 7,0 | 8,5 | 8,0 | 38,0 | 225,3 | 67,2 | 48,6 |
| 1840 | 559,? | 14,7 | 67,6 | 6,3 | 114,3 | 72,2 | 21,4 | 8,0 | .... | 90,5 | 0,0 | 0,0 | 164,0 |
| 1841 | 330,9 | 3,0 | 53,3 | 61,4 | 21,7 | 23,0 | 8,0 | 16,5 | 27,0 | 34,0 | 64,0 | 14,0 | 5,0 |
| 1842 | 862,0 | 33,0 | 188,0 | 14,0 | 171,0 | 65,0 | 12,0 | 36,0 | 82,0 | 36,0 | 31,0 | 20,0 | 174,0 |
| 1843 | 429,1 | 41,0 | 51,0 | 14,0 | 102,0 | 55,0 | 57,0 | 20,0 | 7,0 | 18,1 | 0,0 | 64,0 | 0,0 |
| 1844 | 578,0 | 7,0 | 22,0 | 19,0 | 33,0 | 59,0 | 27,0 | 34,0 | 10,0 | 202,0 | 92,0 | 35,0 | 39,0 |
| 1845 | 561,? | 110,0 | 13,0 | 94,0 | 47,0 | 59,0 | 39,0 | 0,0 | 49,0 | 36,0 | .... | 117,0 | 0,0 |
| 1846 | 467,0 | 45,0 | 7,0 | 14,0 | 37,0 | 106,0 | 52,0 | 15,0 | 16,0 | 50,0 | 34,0 | 41,0 | 50,0 |
| 1847 | 738,? | 158,0 | 9,0 | 9,0 | .... | 21,0 | 11,0 | 33,0 | 83,0 | 0,0 | 195,0 | 15,0 | 204,0 |
| 1848 | 515,0 | 65,0 | 74,0 | 43,0 | 67,0 | 25,0 | 54,0 | 15,0 | 6,0 | 14,0 | 39,0 | 25,0 | 88,0 |
| 1849 | 531,? | 197,0 | 0,0 | .... | 18,0 | 20,0 | 10,0 | 23,0 | 30,0 | 133,0 | 36,0 | 53,0 | 11,0 |
| 1850 | 291,0 | 22,0 | 0,0 | 48,0 | 20,0 | 51,0 | 8,0 | 40,0 | 18,0 | 28,0 | 34,0 | 0,0 | 22,0 |
| 1851 | 439,0 | 96,0 | 131,0 | 15,0 | 51,0 | 32,0 | 9,0 | 32,0 | 12,0 | 14,0 | 4,0 | 40,0 | 0,0 |
| 1852 | 338,? | 115,0 | 0,0 | .... | 44,0 | 28,0 | 2,0 | 38,0 | .... | 45,0 | 40,0 | .... | 26,0 |
| 1853 | 858,0 | 95,0 | 61,0 | 80,0 | 31,0 | 185,0 | 90,0 | 30,0 | 40,0 | 53,0 | 69,0 | 100,0 | 24,0 |
| 1854 | 172,? | 13,0 | .... | .... | 61,0 | 26,0 | 31,0 | 8,0 | .... | .... | .... | 17,0 | 16,0 |
| 1855 | 478,? | 47,0 | 54,0 | .... | 0,0 | 90,0 | 22,0 | 71,0 | .... | 41,0 | 21,0 | 132,0 | .... |
| 1856 | 435,? | ..... | .... | .... | 74,0 | 89,0 | 76,0 | 2,0 | 20,0 | 40,0 | 124,0 | .... | 10,0 |
| 1857 | 801,0 | 25,0 | 91,0 | 29,0 | 20,0 | 59,0 | 72,0 | 0,0 | 20,0 | 192,0 | 74,0 | 173,0 | 37,0 |
| 1858 | 340,6 | 27,0 | 19,1 | 9,0 | 11,0 | 38,0 | 0,0 | 6,5 | 52,0 | 75,0 | 18,0 | 71,5 | 13,5 |
| 1859 | 378,9 | 0,0 | 27,0 | 21,5 | 24,1 | 78,3 | 18,0 | 15,5 | 40,5 | 2,0 | 29,4 | 58,5 | 19,1 |
| 1860 | 625,5 | 122,2 | 5,5 | 0,0 | 50,9 | 69,5 | 87,1 | 3,5 | 13,8 | 43,5 | 42,0 | 170,0 | 17,5 |
| | | *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | | | | | | |
| 1813-20 (5) | | 42,7 | 10,0 | 15,9 | 54,1 | 61,8 | 21,6 | 32,1 | 14,2 | 71,0 | 113,5 | 59,0 | 53,4 |
| 1823-29 (6) | | 92,3 | 31,7 | 44,3 | 34,8 | 61,6 | 25,3 | 12,9 | 25,6 | 63,1 | 118,7 | 14,8 | 47,5 |
| 1834-40 (7) | | 39,7 | 40,4 | 36,7 | 81,6 | 58,7 | 24,5 | 27,6 | 42,7 | 51,6 | 46,8 | 41,1 | 46,6 |
| 1841-50 (10) | | 68,1 | 41,7 | 35,2 | 57,3 | 48,4 | 27,8 | 23,3 | 32,8 | 55,1 | 58,3 | 38,4 | 59,3 |
| 1851-60 (9) | | 60,0 | 48,9 | 25,8 | 36,7 | 69,5 | 45,2 | 20,6 | 29,6 | 57,3 | 46,6 | 95,2 | 18,1 |
| | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | |
| 1813-60 (37) | | 60,4 | 37,5 | 32,5 | 52,2 | 59,7 | 30,6 | 22,9 | 29,9 | 58,4 | 70,9 | 44,9 | 44,1 |
| | | *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | | | | |
| 1813-60 (37) | Max. | 197,0 (1849) | 188,0 (1842) | 98,5 (1837) | 173,0 (1836) | 185,0 (1853) | 90,0 (1853) | 121,0 (1834) | 125,0 (1835) | 202,0 (1844) | 270,7 (1828) | 173,0 (1857) | 204,0 (1847) |
| | Min. | 0,0 (1859) | 0,0 (1813) | 0,0 (1813) | 0,0 (1825) | 7,5 (1837) | 0,0 (1828) | 0,0 (1826) | 0,0 (1815) | 0,0 (1847) | 0,0 (1837) | 0,0 (1829) | 0,0 (1815) |

***Maxima et minima annuels généraux.*** — *Max.*, 862,0 (1842); *Min.* 291,0 (1850.)

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét.) | | | | | | | | | | | |
| 1813 | ..... | ..... | 150,1 | 62,5 | 193,5 | 1841 | 489,9 | 220,3 | 106,1 | 51,5 | 112,0 |
| 1814 | 789,0 | 135,3 | 188,0 | 101,3 | 364,4 | 1842 | 693,0 | 226,0 | 250,0 | 130,0 | 87,0 |
| 1815 | 443,8 | 59,7 | 95,7 | 69,5 | 218,9 | 1843 | 603,1 | 266,0 | 171,0 | 84,0 | 82,1 |
| 1818 | ..... | ..... | 78,3 | 23,0 | 227,5 | 1844 | 539,0 | 29,0 | 110,0 | 71,0 | 329,0 |
| 1820 | ..... | ..... | 146,9 | 72,7 | 213,2 | 1845 | 603,? | 162,0 | 200,0 | 88,0 | 153,? |
| | | | | | | 1846 | 417,0 | 52,0 | 157,0 | 83,0 | 125,0 |
| 1823 | ..... | ..... | 111,8 | 75,1 | 40,0 | 1847 | 584,? | 217,0 | 30,? | 127,0 | 210,0 |
| 1825 | ..... | ..... | 42,2 | 52,2 | 272,2 | 1848 | 631,0 | 343,0 | 135,0 | 75,0 | 78,0 |
| 1826 | 720,8 | 368,1 | 141,6 | 71,0 | 145,1 | 1849 | 608,? | 285,0 | 38,? | 63,0 | 222,0 |
| 1827 | 715,1 | 158,6 | 213,8 | 61,5 | 279,2 | 1850 | 280,0 | 33,0 | 119,0 | 66,0 | 62,0 |
| 1828 | 666,4 | 103,8 | 160,4 | 49,0 | 353,2 | 1851 | 461,0 | 252,0 | 98,0 | 53,0 | 58,0 |
| 1829 | 443,5 | 107,5 | 172,2 | 74,5 | 89,3 | 1852 | 312,? | 115,0 | 72,? | 40,? | 85,? |
| | | | | | | 1853 | 860,0 | 182,0 | 296,0 | 160,0 | 222,0 |
| 1834 | ..... | ..... | 98,3 | 186,2 | 184,5 | 1854 | 180,? | 37,? | 87,? | 89,? | 17,? |
| 1835 | 563,6 | 79,0 | 160,1 | 204,0 | 120,5 | 1855 | 494,? | 117,0 | 90,? | 93,? | 194,0 |
| 1836 | 541,0 | 111,0 | 259,0 | 92,5 | 78,5 | 1856 | 425,? | 0,? | 163,? | 98,0 | 164,? |
| 1837 | 883,7 | 52,8 | 190,9 | 53,5 | 86,5 | 1857 | 774,0 | 126,0 | 108,0 | 101,0 | 439,0 |
| 1838 | 520,0 | 166,0 | 236,0 | 32,0 | 86,0 | 1858 | 363,1 | 82,1 | 58,0 | 58,5 | 164,5 |
| 1839 | 513,0 | 58,0 | 101,0 | 23,5 | 330,5 | 1859 | 373,3 | 40,5 | 123,9 | 119,0 | 89,9 |
| 1840 | 643,6? | 130,9 | 192,8 | 29,4? | 90,5 | 1860 | 627,3 | 147,0 | 120,4 | 104,4 | 255,5 |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1813-1820 (5) | | 549,3 | 106,1 | 131,8 | 67,9 | 243,5 |
| 1823-1829 (6) | | 575,6 | 174,5 | 140,7 | 63,8 | 196,6 |
| 1834-1840 (7) | | 538,0 | 126,7 | 177,0 | 94,8 | 139,5 |
| 1841-1850 (10) | | 545,7 | 169,1 | 140,9 | 83,9 | 151,8 |
| 1851-1860 (9) | | 563,5 | 127,0 | 142,0 | 95,4 | 199,1 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1813-1860 (37) | | 544,0 | 142,0 | 144,4 | 83,4 | 174,2 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1813-1860 (37) | Max. | 860,0 (1853) | 363,1 (1826) | 296,0 (1853) | 204,0 (1835) | 439,0 (1857) |
| | Min. | 280,0 (1850) | 29,0 (1841) | 42,2 (1825) | 23,0 (1818) | 40,0 (1823) |

Les observations de Sallèles ont été interrompues à diverses reprises, notamment pendant les années 1816-17, 1819, 1821-22, 1824 et 1830-33, ainsi que le montrent les deux premiers tableaux. — Depuis le commencement de 1857, elles paraissent faites avec beaucoup plus de soin. — A l'égard des trente-huit autres années, le tableau manuscrit que j'ai reçu donne les quantités annuelles de chacune d'elles, quoiqu'il existe pour plusieurs des mois sans indication d'eau. En comparant ces mois à ceux des séries correspondantes de Montpellier et de Perpignan, faites dans des climats semblables (et au besoin à celles de Castelnaudary et de Toulouse), j'en ai trouvé un certain nombre pendant lesquels il a pu ne tomber que peu ou point de pluie, et auxquels j'ai mis la notation habituelle, 0,0. Pour les autres, correspondant à des mois plus ou moins fortement pluvieux dans les stations précitées, j'y ai mis les points (.....) indiquant l'absence d'observations. En effet, il a certainement plu pendant les quatre et même cinq mois dépourvus d'eau des années 1852, 1854-56. Pour ces quatre années, comme pour quelques autres, j'ai fait suivre la quantité annuelle du point de doute?

Enfin, le tableau manuscrit donnait comme les deux années les plus pluvieuses de la série, 1834 et 1848, qui, à Montpellier et à Perpignan (comme à Castelnaudary, au bassin de Saint-Ferriol et à Toulouse), n'ont été que des années moyennes. Cette augmentation tenait à des quantités d'eau, sans exemple, portées pour les mois de mai et juin 1834 (318mm,0 et 242mm,0), et surtout pour janvier 1848 (605mm,0); supposant un déplacement de virgule, j'ai réduit ces trois quantités au dixième. — A part ces trois changements, le tableau est tel qu'il m'a été adressé; seulement, les moyennes que j'en ai tirées sont plus élevées, puisque j'ai dû faire abstraction des 21 mois au moins pendant lesquels il a *dû tomber* de la pluie, quoique le tableau n'en fasse pas mention.

Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* les diverses périodes ne présentent pas de très grandes différences, peut-être par suite de leur état incomplet; l'année civile la plus pluvieuse a été 1842 ($862^{mm}0$), et l'année météorologique, 1853 ($860^{mm}0$); la plus sèche a été, dans les deux cas, 1850 ($291^{mm}0$ et $280^{mm}0$). L'écart entre le maximum et le minimum, presque égal pour l'année civile ($571^{mm}0$) et pour l'autre ($580^{mm}0$), atteint exactement les deux tiers du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* l'été a toujours été la saison la plus sèche; mais chacune des trois autres a été alternativement la plus pluvieuse, ce qui dépend sans doute de l'inégale intensité des grandes averses. Pour l'ensemble des trente-sept années, l'ordre des saisons est le suivant, à partir de la moins sèche: automne, printemps, hiver et été.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, distribuées par années et saisons météorologiques, donne, avec quelques grandes lacunes avant l'année 1834, la succession des unes et des autres pendant quarante-huit années. Dans les sept années les plus pluvieuses, la grande abondance d'eau est survenue, soit pendant l'automne seul ou uni au printemps, soit pendant l'hiver seul ou uni à ce dernier. Dans les sept années les plus sèches, la partie pluvieuse a été le printemps, quelquefois uni à l'été, ou bien l'automne.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Années pluvieuses.* | | | | | | *Années sèches.* | | | | | |
| 1853 | 860,0 | 182,0 | 296,0 | 160,0 | 222,0 | 1815 | 443,8 | 59,7 | 95,7 | 69,5 | 218,9 |
| 1814 | 789,0 | 135,3 | 188,0 | 101,3 | 364,4 | 1829 | 443,5 | 107,5 | 172,2 | 74,5 | 89,3 |
| 1857 | 774,0 | 126,0 | 108,0 | 101,0 | 439,0 | 1846 | 417,0 | 52,0 | 157,0 | 83,0 | 125,0 |
| 1826 | 720,8 | 363,1 | 141,6 | 71,0 | 145,1 | 1837 | 383,7 | 52,8 | 190,9 | 53,5 | 86,6 |
| 1827 | 715,1 | 158,6 | 215,8 | 61,5 | 279,2 | 1859 | 373,3 | 40,5 | 123,9 | 119,0 | 89,9 |
| 1842 | 693,0 | 226,0 | 250,0 | 130,0 | 87,0 | 1858 | 363,1 | 82,1 | 58,0 | 58,5 | 164,5 |
| 1828 | 666,4 | 103,8 | 160,4 | 49,0 | 353,2 | 1850 | 280,0 | 33,0 | 119,0 | 66,0 | 62,0 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* qui est fort caractéristique, les rapports ne paraissent avoir présenté d'autres variations que celles qui résultent de l'inégalité des grandes averses. Ce qui est essentiel au climat méditerranéen pendant les diverses périodes, c'est un été très sec et un automne très pluvieux. Les moyennes mensuelles des trente-sept années établissent une division de l'année en deux parties : l'une de sept mois plus secs, de février à août, et l'autre de cinq mois plus humides, de septembre à janvier. La répartition uniforme de la quantité de pluie présente les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 544mm0 | entre les 12 mois, donnent par mois | 45mm3 |
| 265 3 | entre les 7 mois secs............. | 37 9 |
| 278 7 | entre les 5 mois humides......... | 55 7 |

La partie sèche renferme toutefois les mois d'avril et mai, dont les moyennes atteignent 52mm2 et 59mm7.

### G. *Narbonne.*

Des observations ont été commencées dans cette ville avec l'année 1859, sous la direction des ingénieurs des ponts-et-chaussées. Le sol est à 13m d'altitude, et le pluviomètre a 0m20 de diamètre. Les quantités annuelles et mensuelles sont publiées, chaque année, dans un numéro de janvier du *Courrier de l'Aude.*

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | |
| 1859 | 470,5 | 1,0 | 25,0 | 35,0 | 27,5 | 86,0 | 61,5 | 20,0 | 25,5 | 14,5 | 60,0 | 74,5 | 40,0 |
| 1860 | 668,0 | 138,0 | 13,0 | 9,5 | 98,0 | 76,5 | 85,5 | 11,0 | 24,5 | 30,0 | 43,5 | 108,0 | 30,5 |

La moyenne de ces deux années place les saisons dans l'ordre suivant :

Automne, 165,2; printemps, 166,2; hiver, 122,8; été, 114,0.

## H. *La Nouvelle.*

Des observations ont été commencées dans ce port, situé près du débouché de l'étang de Bages, dans les mêmes conditions qu'à la station précédente, mais à partir du 1[er] avril 1856. Le pluviomètre est, sur le toit de la maison de l'Administration, à 9[m] d'altitude. Je dois à M. Don de Cépian, ingénieur en chef du département, la communication des quantités annuelles restées inédites.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1856 | ..... | .... | ..... | .... | 98,0 | 148,0 | 70,0 | 1,5 | 19,0 | 64,0 | 57,0 | 2,5 | 2,5 |
| 1857 | 936,0 | 29,0 | 108,0 | 32,0 | 27,0 | 80,0 | 71,0 | 6,0 | 45,0 | 131,0 | 95,0 | 233,0 | 79,0 |
| 1858 | 569,5 | 14,0 | 214,0 | 29,0 | 16,0 | 36,5 | 8,5 | 20,0 | 34,5 | 45,0 | 83,0 | 54,5 | 14,5 |
| 1859 | 480,5 | 3,0 | 34,0 | 33,5 | 21,0 | 118,0 | 71,5 | 27,0 | 61,0 | 40,0 | 66,0 | 0,0 | 5,5 |
| 1860 | 580,0 | 121,5 | 6,5 | 4,0 | 64,0 | 66,5 | 44,5 | 9,0 | 19,0 | 28,0 | 47,0 | 57,0 | 113,0 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1856-60 (5) | | 41,9 | 90,6 | 24,8 | 45,2 | 89,8 | 53,1 | 12,7 | 35,7 | 61,6 | 69,6 | 69,4 | 42,9 |

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|
| | *Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.) | | | | |
| 1856 | ..... | ..... | ..... | 90,5 | 123,5 |
| 1857 | 859,5 | 139,5 | 139,0 | 122,0 | 459,0 |
| 1858 | 634,0 | 307,0 | 81,5 | 63,0 | 182,5 |
| 1859 | 489,5 | 51,5 | 172,5 | 159,5 | 106,0 |
| 1860 | 472,5 | 133,5 | 134,5 | 72,5 | 132,0 |

| Périodes. | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|
| | *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | |
| 1856-1860 (5) | 637,3 | 175,4 | 159,8 | 101,5 | 200,6 |

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* fait voir que dans les deux années les plus pluvieuses, 1857 et 1858, la grande quantité d'eau est tombée, soit en automne, soit en hiver. Dans l'ensemble, ces deux saisons sont également celles qui ont fourni le plus d'eau. Dans les deux années sèches 1859 et 1860, c'est tantôt l'hiver et tantôt l'été pendant lequel il a le moins plu.

L'année est divisée en deux parties par les mois très secs de mars et juillet; on peut cependant en établir deux : l'une de six mois moins pluvieux, de mars à août, et l'autre, qui l'est davantage, de septembre à février; la première est partagée en deux par le mois de mai très pluvieux. La répartition uniforme donne les résultats suivants :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 637mm3 | entre les 12 mois, donnent par mois | 53mm1. |
| 261. 3 | entre les 6 mois secs............ | 43 5. |
| 376 0 | entre les 6 mois humides......... | 62 7. |

**Pyrénées-Orientales.** — *Perpignan.*

Deux séries pluviométriques ont été faites à peu près simultanément au chef-lieu; l'une, par le commandant du génie militaire, a été poursuivie de 1834 jusqu'à la fin de 1845 au moins; l'autre, commencée par M. Béguin, directeur de l'École normale, avec l'année 1836, a été interrompue à la fin de 1841, puis reprise le 1er janvier 1850; elle se poursuit toujours.

Les quantités mensuelles des douze années 1834-45 de la première série ont été publiées dans le *Bulletin de la Société philomathique de Perpignan et des Pyrénées-Orientales,* t. VII, p. 357. Pour la seconde série, celles des cinq années 1836-40 l'ont été dans les t. III et IV, et celles des quatre années 1850-53, dans les t. VIII et IX. M. Martins a donné celles de 1857 dans l'*Annuaire de la Société météorologique de France,* t. VI, p. 62. Enfin, depuis avril 1859, elles sont comprises dans les tableaux mensuels du *Journal d'Agriculture pratique* de M. Barral.

Le pluviomètre de M. Béguin, de 0m10 de diamètre, était à 2m d'élévation de 1836 à 1841; depuis la reprise, en 1850, il est sur un toit, à 8m80 au-dessus du sol, dont l'altitude est de 37m60 (celle du porche de l'église Saint-Jacques est de 41m8).

Sur la demande que je lui ai adressée, M. Béguin a bien voulu m'envoyer le tableau complet des dix-sept années d'observations, renfermant ainsi plus de cinq années entièrement inédites.

**Pyrénées-Orientales : Perpignan.— Le Commandant du Génie.—1834-45. M. Béguin.—1836-60.**

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1834 | 556,8 | 5,8 | 67,6 | 1,7 | 6,1 | 49,4 | 73,8 | 49,3 | 78,6 | 7,6 | 25,2 | 191,6 | 0,1 |
| 1835 | 451,9 | 82,4 | 6,1 | 16,8 | 28,[illegible] | 74,3 | 9,5 | 7,0 | 90,6 | 67,7 | 6,5 | 8,9 | 54,1 |
| 1836 | 422,0 | 54,1 | 3,1 | 22,4 | 86,8 | 111,8 | 32,7 | 2,1 | 14,9 | 30,5 | 37,7 | 24,8 | 1,1 |
| 1837 | 495,0 | 13,5 | 14,2 | 80,2 | 37,5 | 8,9 | 1,3 | 34,7 | 44,0 | 100,4 | 2,3 | 84,6 | 73,4 |
| 1838 | 500,9 | 73,8 | 64,8 | 38,9 | 40,8 | 65,3 | 17,7 | 20,0 | 0,0 | 43,8 | 3,7 | 48,3 | 83,8 |
| 1839 | 488,9 | 38,0 | 4,5 | 5,8 | 21,3 | 33,6 | 6,0 | 10,0 | 38,9 | 31,9 | 210,6 | 43,5 | 44,8 |
| 1840 | 953,1 | 5,1 | 57,0 | 0,5 | 261,8 | 99,3 | 7,8 | 11,7 | 60,6 | 80,7 | 1,4 | -4,5 | 362,7 |
| 1841 | 283,8 | 12,5 | 31,6 | 45,5 | 17,0 | 34,7 | 12,2 | 12,8 | 6,4 | 57,1 | 43,2 | 3,0 | 7,8 |
| 1842 | 722,3 | 42,3 | 72,0 | 8,7 | 162,0 | 60,2 | 22,7 | 2,9 | 111,1 | 23,6 | 37,0 | 6,0 | 173,8 |
| 1843 | 473,5 | 23,8 | 35,4 | 48,8 | 5[illegible],6 | 31,5 | 18,1 | 20,1 | 7,4 | 142,6 | 13,7 | 66,7 | 8,8 |
| 1844 | 669,1 | 95,0 | 41,0 | 20,0 | 39,6 | 71,4 | 31,0 | 27,2 | 37,2 | 98,7 | 116,3 | 16,5 | 72,2 |
| 1845 | 698,9 | 88,8 | 23,7 | 58,7 | 41,4 | 39,0 | 53,8 | 9,3 | 61,3 | 80,1 | 45,2 | 181,5 | 16,1 |
| 1836 | 328,5 | 63,0 | 0,5 | 27,0 | 94,0 | 43,0 | 39,0 | 0,0 | 22,0 | 30,0 | 2,0 | 8,0 | 0,[illegible] |
| 1837 | 489,5 | 7,0 | 3,5 | 81,0 | 45,0 | 4,5 | 0,5 | 54,0 | 25,0 | 98,0 | 2,0 | 80,0 | 89,[illegible] |
| 1838 | 448,0 | 73,0 | 67,0 | 24,0 | 62,0 | 91,0 | 12,0 | 20,0 | 0,0 | 7,0 | 0,0 | 31,0 | 61,[illegible] |
| 1839 | 443,0 | 18,0 | 6,0 | 4,0 | 15,0 | 40,0 | 50,0 | 8,0 | 45,0 | 19,0 | 111,0 | 72,0 | 55,[illegible] |
| 1840 | 909,0 | 20,0 | 68,0 | 0,0 | 168,0 | 97,0 | 18,0 | 64,0 | 89,0 | 70,0 | 0,0 | 4,0 | 311,[illegible] |
| 1841 | 355,0 | 35,0 | 15,0 | 22,0 | 12,0 | 40,0 | 37,0 | 22,0 | 17,0 | 48,0 | 57,0 | 0,0 | 50,[illegible] |
| 1850 | 440,0 | 0,3 | 0,1 | 0,0 | 37,5 | 42,8 | 22,0 | 30,0 | 36,8 | 174,4 | 40,0 | 14,3 | 41,8 |
| 1851 | 525,8 | 83,3 | 90,9 | 22,3 | 123,9 | 44,8 | 18,0 | 46,0 | 2,8 | 19,0 | 26,3 | 45,0 | 3,5 |
| 1852 | 457,1 | 104,5 | 1,0 | 37,4 | 55,3 | 48,0 | 57,7 | 28,6 | 27,3 | 22,3 | 35,5 | 8,5 | 31,[illegible] |
| 1853 | 994,8 | 97,5 | 88,3 | 59,8 | 22,0 | 223,3 | 94,3 | 7,5 | 5,0 | 35,8 | 80,8 | 264,5 | 16,[illegible] |
| 1854 | 327,3 | 23,3 | 10,5 | 2,2 | 46,0 | 67,3 | 22,5 | 21,2 | 23,5 | 20,5 | 7,5 | 63,8 | 19,[illegible] |
| 1855 | 796,6 | 77,0 | 32,3 | 15,2 | 6,0 | 82,3 | 61,5 | 17,3 | 135,0 | 147,0 | 23,5 | 184,8 | 14,7 |
| 1856 | 728,6 | 147,8 | 26,0 | 116,8 | 83,5 | 101,5 | 72,5 | 1,5 | 21,5 | 64,5 | 73,5 | 8,5 | 11,0 |
| 1857 | 755,3 | 11,8 | 101,0 | 42,5 | 11,0 | 128,0 | 58,5 | 11,0 | 53,5 | 91,0 | 94,5 | 75,0 | 71,5 |
| 1858 | 435,0 | 14,0 | 177,7 | 27,5 | 14,5 | 37,3 | 0,0 | 27,0 | 24,0 | 33,5 | 15,5 | 35,5 | 28,5 |
| 1859 | 440,7 | 12,5 | 18,0 | 15,2 | 19,0 | 107,3 | 85,7 | 22,0 | 26,0 | 9,2 | 37,2 | 85,1 | 3,5 |
| 1860 | 543,7 | 41,5 | 6,5 | 1,5 | 74,5 | 74,3 | 47,2 | 16,0 | 30,5 | 62,2 | 78,5 | 103,5 | 7,5 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | | |
| 1834-40 | (7) | 38,9 | 31,0 | 23,8 | 68,9 | 63,2 | 21,3 | 19,3 | 46,8 | 51,8 | 41,1 | 58,0 | 88,6 |
| 1841-45 | (5) | 52,5 | 40,7 | 36,3 | 63,3 | 47,4 | 28,2 | 14,5 | 44,7 | 80,4 | 50,1 | 54,7 | 55,7 |
| 1836-41 | (6) | 36,0* | 26,7 | 26,3 | 66,0 | 52,6 | 26,1 | 27,3 | 33,0 | 45,3 | 28,7 | 32,5 | 94,3 |
| 1850-60 | (11) | 55,8 | 50,2 | 30,9 | 45,5 | 87,0 | 49,1 | 20,7 | 36,9 | 62,0 | 46,6 | 80,8 | 22,6 |
| | | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | |
| 1834-45 | (12) | 44,6 | 35,1 | 29,0 | 66,6 | 56,6 | 24,1 | 17,3 | 45,9 | 63,7 | 45,2 | 56,7 | 74,9 |
| 1836-60 | (17) | 48,8 | 48,9 | 29,3 | 52,1 | 74,8 | 40,9 | 22,9 | 35,5 | 56,1 | 40,3 | 63,7 | 47,9 |
| 1834-60 | (29) | 47,0 | 39,1 | 29,2 | 58,0 | 67,3 | 34,0 | 20,6 | 39,8 | 59,3 | 42,3 | 60,8 | 59,1 |
| | | | | | | *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | |
| 1834-60 (19) | Max. | 147,8 (1856) | 117,7 (1858) | 116,8 (1856) | 261,8 (1840) | 223,3 (1853) | 94,3 (1853) | 64,0 (1840) | 135,0 (1855) | 142,6 (1843) | 210,6 (1839) | 264,5 (1853) | 362,[illegible] (184[illegible]) |
| | Min. | 0,3 (1850) | 0,1 (1850) | 0,0 (1850) | 6,0 (1855) | 4,5 (1837) | 0,5 (1837) | 1,5 (1856) | 2,8 (1851) | 7,0 (1838) | 1,4 (1840) | 3,0 (1841) | 0,1 (183[illegible]) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 994,8 (1853); *Min.*, 327,3 (1854).

| nées. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét.) | | | | | | | | | | |
| ..... | .... | 57,2 | 201.7 | 224,4 | 1839 | 449,0 | 85,0 | 59,0 | 103,0 | 202,0 |
| 397,9 | 88,6 | 119,1 | 107,1 | 83,1 | 1840 | 653,0 | 143,0 | 265,0 | 171,0 | 74,0 |
| 475,0 | 111,3 | 221,0 | 49,7 | 93,0 | 1841 | 616,0 | 361,0 | 74,0 | 76,0 | 105,0 |
| 422,7 | 28,8 | 126,6 | 80,0 | 187,3 | | | | | | |
| 490,5 | 212,0 | 145,0 | 37,7 | 95,8 | 1850 | ..... | ..... | 80,3 | 88,8 | 228,7 |
| 527,9 | 126,3 | 60,7 | 54,9 | 286,0 | 1851 | 561,1 | 216,0 | 191,0 | 66,8 | 90,3 |
| 635,2 | 106,9 | 361,6 | 80,1 | 86,6 | 1852 | 429,6 | 109,0 | 140,7 | 113,6 | 66,3 |
| 638,7 | 406,8 | 97,2 | 31,4 | 103,3 | 1853 | 1009,8 | 216,8 | 305,1 | 106,8 | 381,1 |
| 556,3 | 122,1 | 230,9 | 136,7 | 66,6 | 1854 | 323,3 | 48,8 | 115,5 | 67,2 | 91,8 |
| 638,5 | 233,0 | 136,9 | 45,6 | 223,0 | 1855 | 800,9 | 128,3 | 103,5 | 213,8 | 355,3 |
| 605,7 | 144,8 | 131,0 | 98,4 | 231,5 | 1856 | 732,3 | 188,5 | 301,8 | 95,5 | 146,5 |
| 642,8 | 72,5 | 139,1 | 124,4 | 306.8 | 1857 | 671,8 | 123,8 | 184,5 | 123,0 | 263,5 |
| | | | | | 1858 | 478,0 | 263,2 | 79,3 | 51,0 | 84,5 |
| ..... | .... | 164,0 | 61,0 | 40,0 | 1859 | 465,7 | 59,0 | 141,5 | 133,7 | 131,5 |
| 400,5 | 10,5 | 130,5 | 79,5 | 180,0 | 1860 | 539,7 | 51,5 | 150,3 | 93,7 | 244,2 |
| 476,0 | 229,0 | 177,0 | 32,0 | 38,0 | | | | | | |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1834-1840 (7) | | 552,7 | 158,5 | 155,9 | 87,4 | 150,9 |
| 1841-1845 (5) | | 569,5 | 148,9 | 147,0 | 87,4 | 186,2 |
| 1836-1841 (6) | | 495,5 | 157,0 | 144,9 | 87,1 | 106,5 |
| 1850-1860 (11) | | 588,1 | 128,6 | 163,4 | 106,7 | 189,4 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1834-1845 (12) | | 559,7 | 154,6 | 152,2 | 87,3 | 165,6 |
| 1836-1860 (17) | | 554,2 | 138,6 | 156,2 | 99,3 | 160,1 |
| 1834-1860 (27) | | 556,5 | 145,2 | 154,5 | 94,4 | 162,4 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1834-1860 (19) | Max. | 1009,8 (1853) | 406,8 (1841) | 361,6 (1840) | 213,8 (1855) | 381,1 (1853) |
| | Min. | 323,3 (1854) | 10,5 (1837) | 57.2 (1834) | 31,4 (1841) | 38,0 (1838) |

résulte de l'examen des trois tableaux : Relativement à ıantité de pluie tombée dans l'année, que les deux périodes 4-45 et 1850-60 ne sont sans doute pas parfaitement parables, parce qu'elles ont dû être faites à des hauteurs rses et avec des instruments différents, le diamètre de i qui a servi à la seconde étant des plus petits. Pour cette ıière, malgré l'élévation assez grande au-dessus du sol, uantité d'eau est cependant un peu plus considérable. si est-ce dans la seconde que se trouve l'année la plus ieuse, 1853 (994mm5 et 1009mm8), et dans la première, ıée civile la plus sèche, 1841 (283mm8); mais l'année éorologique la plus sèche est 1854 (323mm3). L'écart e le maximum et le minimum, un peu plus grand pour

l'année civile (710$^{mm}$8) que pour l'autre (686$^{mm}$5), dépasse toujours les deux tiers du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* les rapports ont éprouvé peu de variations d'une période à l'autre, l'automne ayant toujours été la saison la plus pluvieuse et l'été la plus sèche; seulement, parmi les deux autres, l'hiver l'a emporté sur le printemps pendant la première, tandis que l'inverse a eu lieu pendant la seconde.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, distribuées par années et saisons météorologiques, donne la succession des unes et des autres dans les deux séries et permet d'établir la comparaison. Dans les cinq années les plus pluvieuses, la plus grande abondance d'eau est survenue en hiver ou en automne, ou plus souvent dans ce dernier, uni au printemps ou à l'été. Dans les cinq années les plus sèches, la saison pluvieuse a été le printemps ou l'automne.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Années pluvieuses.* | | | | | | *Années sèches.* | | | | | |
| 1845 | 642,8 | 72,5 | 139,1 | 124,4 | 306,8 | 1837 | 422,7 | 28,8 | 126,6 | 80,0 | 187,3 |
| 1841 | 638,7 | 406,8 | 97,2 | 31,4 | 103,3 | 1835 | 397,9 | 88,6 | 119,1 | 107,1 | 83,1 |
| 1853 | 1009,8 | 216,8 | 305,1 | 106,8 | 381,1 | 1852 | 429,6 | 109,0 | 110,7 | 113,6 | 66,3 |
| 1855 | 800,9 | 128,3 | 103,5 | 213,8 | 355,3 | 1837 | 400,5 | 10,5 | 130,5 | 79,5 | 180,0 |
| 1856 | 732,3 | 188,5 | 301,8 | 95,5 | 146,5 | 1854 | 323,3 | 48,8 | 115,5 | 67,2 | 91,8 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* la moyenne mensuelle des vingt-sept années d'observations montre l'année partagée en deux par les mois très secs de mars et de juillet. En mettant à part l'été et en réunissant l'automne, l'hiver et le printemps, la répartition uniforme de la quantité de pluie donne les résultats suivants :

556$^{mm}$5 entre les 12 mois, donnent par mois 46$^{mm}$4.
94 4 entre les 3 mois secs............ 31 5.
462 1 entre les 9 mois humides......... 51 3.

La longue partie humide est divisée en deux par le mois de mars, dont la moyenne n'atteint que 29$^{mm}$2.

### Hérault.

Des observations ont été faites ou le sont encore sur six points du département : Béziers, Cette, Montpellier, Saint-Brès, Lunel-Vieil et Saint-Étienne-de-Valfrancesque ; mais je ne donnerai, comme point de comparaison avec l'Aquitaine orientale, que celles de Saint-Brès et du chef-lieu, commencées dès 1765.

*Saint-Brès et Montpellier.*

Sur la demande de l'Académie des sciences de cette ville, Romieu, l'un de ses membres, plaça, en septembre 1765, un pluviomètre sur une tour, à Saint-Brès, à 15 kil. au N.-E. de Montpellier ; mais il mourut au bout d'une année, et ses observations cessèrent. Un autre membre, Jacques Poitevin, plus tard conseiller de préfecture, fit transporter l'instrument à la ville, dans la partie haute, rue Dauphine, nº 193, et reprit les observations à partir du 1er janvier 1767. Il les poursuivit jusqu'à la fin de 1806 avec une très grande régularité, sauf trois lacunes pendant les années 1793-95. Après sa mort, elles furent continuées par son fils, payeur de la 9e division, jusqu'à la fin de 1819.

Poitevin a donné les quantités mensuelles des dix premières années 1767-76, dans le *Journal de Physique*, t. X, p. 126-131 ; puis celles des neuf années 1776-84, dans les *Mémoires de la Société royale de Médecine*. Dans son *Essai sur le climat de Montpellier*, publié en 1803, les pages 74-108 sont consacrées aux tableaux de trente-six années d'observations jusqu'à la fin de l'an x (septembre 1802). Les années suivantes, jusqu'à la fin de 1817, ont été comprises dans les Éphémérides météorologiques médicales de Th. Méjan, insérées mensuellement dans les *Annales de la Société de médecine pratique de Montpellier*. Le *Recueil des Bulletins de la Société libre des sciences de M.* renferme, t. I, p. 258, les ans xi et xii, et t. V, p. 48, les ans xiii à 1812. Le *Bulletin de la Société d'agriculture de l'Hérault* contient, t. I, p. 1, l'année 1807, t. IV, p. 372, 1808-10, et t. VII, p. 41, 1819. Enfin, dans ses *Considérations sur le climat de Montpellier*, imprimées en 1851, M. Marié-Davy a donné, p. 13-15, des tableaux qui renferment seulement les années 1767-91, 1796-1802 et 1806-12, c'est-à-dire trente-neuf années sur cinquante-une. Cotte n'avait donné dans ses *Mémoires sur la Météorologie*, t. II, p. 466, que les quantités annuelles des dix-neuf années 1767-85. Le pluviomètre, carré, de 1 pied (0m32,5) de côté, était

placé, *pour éviter les reflets,* sur la partie la plus élevée de la maison, dont le sol était à peu près au niveau du clocher Notre-Dame, qui est lui-même à 44ᵐ3 d'altitude.

Postérieurement à cette importante série de cinquante-une années, d'autres observations ont été faites, soit dans la partie haute, soit dans la partie basse de la ville, quelquefois simultanément. — Dans la partie haute, le Dr Roubieu en a fait, de 1823 à 1830, qui sont indiquées pour la plus grande partie dans les cahiers correspondants du *Bulletin de la Société d'agriculture.* M. Junius Castelnau, conseiller, a commencé avec 1835, dans son jardin, sur le boulevard de la Banque, des observations dont les quantités mensuelles, jusqu'à la fin de 1850, ont été publiées dans la thèse de M. Marié-Davy, p. 16; son pluviomètre était fort petit. M. Marié-Davy en a fait aussi à l'École de pharmacie pendant quelques mois de 1846. — Enfin, depuis le 1er janvier 1857, M. Roche, professeur d'astronomie, observe aussi à la Faculté des sciences, à 450ᵐ du jardin botanique; le pluviomètre, circulaire, de 1ᵐ carré de surface, est placé sur le toit, à 14ᵐ au-dessus du sol de la place de la Canourgue, dont l'altitude est de 49ᵐ5. Les résultats sont insérés dans les *Mémoires de l'Académie de Montpellier* et dans le *Bulletin de la Société d'agriculture.*

Dans la partie basse, simultanément avec M. Junius Castelnau, des observations ont été faites par M. Legrand, professeur à la Faculté des sciences, de 1838 à 1840; par M. le Dr Touchy, en 1841 et 1842, dans sa propriété de Touchy, à 3 kil. au S.-O. de la ville; toutes ont été insérées dans les années correspondantes du *Bulletin de la Société d'agriculture.* — Au Jardin botanique, le Dr Brousse en a fait, en 1846 et 1847, qui sont insérées dans les années correspondantes du *Journal de la Société de médecine pratique.* Enfin, M. Martins, directeur du même établissement, y a commencé, en décembre 1851, une série, faite avec le plus grand soin, qui fournit une quantité d'eau plus considérable que les précédentes; deux pluviomètres, de 10 décimètres carrés de surface, sont placés à 1ᵐ d'élévation et au niveau d'un sol recouvert de gazon jusqu'à 1ᵐ de distance, dont l'altitude est de 28ᵐ5. Elles sont publiées dans les divers volumes de l'*Annuaire de la Société météorologique de France,* parfois dans les *Mémoires de l'Académie de Montpellier* et le *Bulletin de la Société d'agriculture,* plus rarement dans les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences;* depuis janvier 1855, elles le sont encore, et mensuellement, dans le *Journal d'Agriculture pratique* de M. Barral.

**Hérault : Montpellier. — Romieu, Jacques Poitevin et Poitevin fils.**
**1765-1819.**

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| 1765 | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | —50,6— | | 89,0 | 25,6 |
| 1766 | ..... | 0,0 | 33,8 | 18,8 | 102,3 | 27,8 | 7,9 | 19,5 | 2,3 | .... | 167,4 | 649,7 | .... |
| 1767 | 657,3 | 24,8 | 51,9 | 16,6 | 17,9 | 86,7 | 31,6 | 1,1 | 51,7 | 3,2 | 36,1 | 13,3 | 322,4 |
| 1768 | 1038,5 | 131,8 | 10,4 | 3,2 | 40,6 | 215,3 | 35,4 | 38,1 | 34,5 | 16,1 | 174,7 | 17,2 | 321,2 |
| 1769 | 853,3 | 214,0 | 21,7 | 52,2 | 40,3 | 118,2 | 6,6 | 66,6 | 61,2 | 33,1 | 61,2 | 97,1 | 81,1 |
| 1770 | 334,0 | 0,0 | 11,1 | 65,7 | 6,5 | 76,7 | 33,4 | 8,3 | 7,5 | 21,0 | 31,2 | 19,7 | 52,9 |
| 1771 | 800,0 | 116,6 | 95,2 | 63,2 | 55,3 | 40,6 | 62,0 | 2,1 | 1,8 | 128,3 | 8,2 | 4,4 | 212,3 |
| 1772 | 1167,8 | 103,5 | 95,7 | 57,7 | 43,8 | 102,5 | 2,0 | 30,7 | 9,7 | 147,8 | 45,7 | 199,6 | 329,1 |
| 1773 | 757,5 | 10,2 | 76,8 | 137,2 | 17,8 | 108,8 | 80,4 | 18,2 | 24,7 | 91,6 | 12,7 | 19,6 | 59,5 |
| 1774 | 709,2 | 56,1 | 6,5 | 71,8 | 65,4 | 171,7 | 83,6 | 8,2 | 34,7 | 10,7 | 69,8 | 16,1 | 114,6 |
| 1775 | 803,4 | 87,6 | 4,5 | 5,5 | 15,5 | 20,9 | 129,6 | 2,1 | 87,8 | 221,6 | 70,8 | 105,2 | 52,3 |
| 1776 | 653,9 | 121,8 | 38,5 | 13,4 | 19,5 | 18,1 | 86,0 | 11,4 | 23 4 | 123,7 | 125,9 | 3,8 | 58,4 |
| 1777 | 894,0 | 38,9 | 125,2 | 112,1 | 68,8 | 104,6 | 17,2 | 46,4 | 10,6 | 72,9 | 272,0 | ,5 | 16,8 |
| 1778 | 594,0 | 123,4 | 87,3 | 82,5 | 34,1 | 26,4 | 28,1 | 9,2 | 0,4 | 44,6 | 122,4 | 33,8 | 1,8 |
| 1779 | 737,9 | 106,3 | 1,7 | 3,0 | 18,2 | 23,1 | 46,2 | 42,4 | 38,5 | 56,8 | 321,2 | 31,5 | 46,0 |
| 1780 | 893,2 | 129,3 | 26,5 | 22,6 | 11,4 | 6,3 | 23,7 | 9,3 | 212,3 | 156,9 | 35,9 | 138,3 | 120,7 |
| 1781 | 569,9 | 82,8 | 3,0 | 33,8 | 77,0 | 10,6 | 107,7 | 24,1 | 11,0 | 62,9 | 3,7 | 15,6 | 137,8 |
| 1782 | 520,3 | 2,4 | 47,9 | 86,3 | 90,9 | 41,0 | 6,3 | 2,1 | 1,1 | 18,3 | 59,9 | 35,2 | 125,6 |
| 1783 | 798,3 | 42,9 | 41,2 | 40,7 | 23,8 | 82,8 | 12,3 | 83,9 | 59,2 | 111,4 | 39,5 | 120,6 | 140,1 |
| 1784 | 809,6 | 54,8 | [illegible] | [illegible] | 31,4 | 15,7 | 38,5 | 6,1 | 8,3 | 35,0 | 289,0 | 106,3 | 49,6 |
| 1785 | 950,7 | 102,9 | 48,5 | 101,4 | 61,6 | 16,6 | 27,2 | 56,7 | 2,1 | 30,4 | 233,6 | 69,9 | 199,6 |
| 1786 | 811,7 | 48,2 | 62,2 | 79,8 | 59,2 | 7,5 | 64,2 | 4,6 | 34,5 | 6,8 | 178,5 | 203,7 | 62,5 |
| 1787 | 682,5 | 36,8 | 78,8 | 83,6 | 59,9 | 80,3 | 13,2 | 14,4 | 24,8 | 217 | ,7 | 68,7 | 22,8 |
| 1788 | 1035,1 | 40,5 | 54,8 | 171,3 | 0,0 | 18,8 | 171,4 | 8,7 | 10,7 | 96,0 | 329,1 | 79,4 | 54,4 |
| 1789 | 639,4 | 100,9 | 13,1 | 51,5 | 69,7 | 3,7 | 53,7 | 25,9 | 69,9 | 6,8 | 125,6 | 36,1 | 82,5 |
| 1790 | 1208,0 | 77,7 | 5,1 | 116,0 | 52,2 | 158,2 | 92,1 | 2,5 | 40,9 | 77,4 | 69,5 | 486,6 | 22,8 |
| 1791 | 767,7 | 23,3 | 49,9 | 0,0 | 28,6 | 83,9 | 28,8 | 18,0 | 4,8 | 9,0 | 339,8 | 124,1 | 57,5 |
| 1792 | ..... | 112,4 | 61,5 | 26,6 | 20,3 | 12,0 | 28,6 | 31,7 | 3,0 | 103,6 | 166,1 | 90,8 | .... |
| 1793 | ..... | 0,0 | 33,0 | 132,3 | 121,8 | .... | .... | .... | .... | .... | .... | 178,8 | 131,5 |
| 1794 | ..... | 71,5 | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | 39,6 | 47,1 | 15,1 |
| 1795 | ..... | 35,3 | 20,7 | .... | .... | 73,3 | 107,2 | 73,3 | 7,0 | 136,3 | 162,4 | 51,7 | 34,8 |
| 1796 | 892,2 | 20,4 | 16,2 | 112,2 | 30,5 | 12,7 | 36,1 | 8,3 | 16,8 | 25,0 | 159,7 | 240,0 | 214,3 |
| 1797 | 628,3 | 54,8 | 47,5 | 170,5 | 87,3 | 72,6 | 13,0 | 10,4 | 0,6 | 28,1 | 44,1 | 90,7 | 8,7 |
| 1798 | 652,6 | 14,0 | 9,2 | 34,8 | 51,0 | 75,9 | 29,5 | 3,5 | 21,7 | 40,0 | 66,8 | 71,9 | 234,3 |
| 1799 | 440,1 | 23,8 | 18,7 | 12,4 | 81,8 | 27,8 | 16,1 | 16,1 | 4,8 | 9,0 | 6,2 | 54,1 | 169,3 |
| 1800 | 766,1 | 69,5 | 127,9 | 86,8 | 102,4 | 94,3 | 28,9 | 4,4 | 0,7 | 57,9 | 1,3 | 94,3 | 97,7 |
| 1801 | 739,6 | 83,4 | 32,8 | 8,0 | 45,5 | 83,6 | 22,4 | 2,4 | 42,0 | 85,3 | 120,0 | 188,2 | 26,4 |
| 1802 | 820,6 | 78,0 | 4,2 | 186,7 | 37,9 | 70,5 | 41,3 | 9,0 | 9,5 | 9,6 | 84,5 | 197,1 | 82,3 |
| 1803 | 813,8 | 197,1 | 66,9 | 44,4 | 111,8 | 23,3 | 15,8 | 0,0 | 21,9 | 20,3 | 192,2 | 110,4 | 9,7 |
| 1804 | 853,5 | 36,0 | 26,8 | 78,8 | 102,2 | 61,5 | 0,0 | 30,9 | 105,8 | 1,4 | 164,0 | 137,3 | 108,8 |
| 1805 | 757,4 | 180,3 | 141,7 | 41,7 | 4,9 | 32,3 | 99,9 | 11,0 | 4,4 | 2,4 | 22,2 | 71,6 | 145,0 |
| 1806 | 708,7 | 22,6 | 73,7 | 72,8 | 34,0 | 23,6 | 64,1 | [illegible] | 45,5 | 113,5 | 144,6 | 78,6 | 4,6 |
| 1807 | 466,8 | 19,7 | 7,3 | 87,3 | 4,7 | 2,8 | 40,2 | 5,4 | 85,8 | 92,7 | 70,3 | 31,3 | 19,3 |
| 1808 | 1117,3 | 6,8 | 2,1 | 241,7 | 3,3 | 60,9 | 33,7 | 47,2 | 82,5 | 142,8 | 237,3 | 146,5 | 112,5 |
| 1809 | 573,3 | 67,8 | 9,9 | 33,8 | 32,6 | 10,2 | 130,3 | 24,1 | 28,5 | 98,7 | 44,8 | 80,9 | 11,7 |
| 1810 | 858,1 | 66,3 | 20,4 | 71,9 | 19,0 | 191,7 | 53,9 | 29,8 | 5,4 | 277,9 | 80,8 | 34,1 | 6,9 |
| 1811 | 1137,8 | 89,3 | 358,1 | 44,7 | 23,7 | 174,3 | 81,2 | 3,1 | 67,4 | 119,9 | 172,5 | 1,0 | 2,6 |
| 1812 | 682,9 | 20,0 | 27,0 | 21,0 | 61,8 | 0,3 | 9,6 | 31,7 | 6,5 | 214,6 | 100,8 | 17,9 | 171,7 |
| 1813 | ..... | 118,6 | .... | 0,0 | 84,7 | 12,7 | 42,3 | 56,7 | 1,4 | 161,2 | 54,7 | 5,9 | 67,0 |
| 1814 | 595,4 | 116,9 | 5,2 | 21,3 | 61,1 | 32,1 | 37,4 | 14,1 | 0,4 | 80,8 | 107,6 | 103,2 | 12,3 |
| 1815 | 516,6 | 66,4 | 28,2 | 2,0 | 60,6 | 28,0 | 28,5 | 1,3 | 0,6 | 51,9 | 185,6 | 51,9 | 11,6 |
| 1816 | 456,8 | 56,7 | 8,4 | 4,2 | 126,9 | 79,3 | 26,9 | 52,5 | 9,0 | 4,2 | 41,3 | 42,3 | 5,1 |
| 1817 | 475,4 | 27,4 | 1,4 | 0,0 | 1,4 | 50,3 | 27,7 | 7,2 | 25,4 | 48,3 | 51,6 | 152,3 | 82,2 |
| 1818 | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... |
| 1819 | ..... | 112,9 | 13,8 | 85,6 | 110,7 | 118,0 | 6,8 | .... | 10,6 | .... | 153,4 | 19,4 | 96,0 |

**Hérault : Montpellier. — MM. Roubieu, Jun. Castelnau, Roche. 1823-30, 1835-50, 1857-60.**

**MM. Legrand, Touchy, Brousse, Martins. — 1838-47, 1852-60.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | |
| **Quartiers hauts, 50m.** | | | | | | | | | | | | | |
| 1823 | 1058,0 | (pour l'année entière). | | | | | | | | | | | |
| 1824 | ...... | .... | 54,1 | .... | 13,5 | .... | 180,5 | .... | 24,8 | 72,2 | .... | 20,3 | 9,0 |
| 1825 | ...... | 45,1 | 6,8 | 58,6 | 6,8 | 47,4 | .... | 45,1 | 13,5 | 47,4 | 234,6 | 47,4 | 135,4 |
| 1826 | 1247,2 | 33,9 | 166,9 | 137,6 | 20,3 | 90,2 | 56,4 | 15,8 | 151,0 | 207,5 | 115,0 | 45,1 | 207,5 |
| 1827 | 1073,5 | 34,3 | 142,1 | 6,8 | 63,2 | 85,6 | 63,1 | 11,3 | 79,0 | 424,1 | 200,8 | 11,3 | 51,9 |
| 1828 | 693,3 | 14,7 | 180,5 | 1,0 | 54,1 | 162,4 | 9,0 | 81,2 | 9,0 | 56,4 | 99,2 | 24,8 | 1,0 |
| 1829 | ..... | 169,2 | 6,8 | 151,1 | .... | ..... | .... | .... | 36,1 | 117,3 | .... | .... | .... |
| 1830 | ..... | .... | .... | 29,3 | 6,8 | 128,6 | 71,1 | 18,0 | .... | .... | .... | .... | .... |
| 1835 | 568,6 | 67,5 | 13,5 | 0,0 | 58,5 | 56,3 | 20,3 | 2,2 | 72,1 | 194,0 | 9,0 | 70,6 | 4,6 |
| 1836 | 462,1 | 37,1 | 36,0 | 15,8 | 69,9 | 60,8 | 34,0 | 0,0 | 55,2 | 54,0 | 79,0 | 20,3 | 0,0 |
| 1837 | 432,9 | 40,7 | 21,8 | 196,1 | 82,0 | 6,5 | 6,4 | 2,3 | 4,1 | 27,6 | 6,2 | 0,0 | 39,2 |
| 1838 | 536,2 | 99,2 | 83,8 | 37,0 | 66,6 | 58,1 | 11,2 | 6,3 | 0.0 | 70,0 | 15,1 | 52,4 | 36,5 |
| 1839 | 906,5 | 0,0 | 1,5 | 27,0 | 40,0 | 25,5 | 3,5 | 12,5 | 4,5 | 56,0 | 409,0 | 147,0 | 180,0 |
| 1840 | 629,5 | 3,0 | 68,0 | 4,0 | 97,5 | 96,5 | 5,5 | 6,5 | 6,0 | 25,0 | 91,0 | 56,5 | 170,0 |
| 1841 | 455,5 | 1,5 | 152,0 | 70,5 | 40,0 | 56,0 | 10,0 | 10,0 | 4,0 | 46,5 | 45,0 | 10,5 | 9,5 |
| 1842 | 726,5 | 86,5 | 55,5 | 1,5 | 155,5 | 135,0 | 13,0 | 47,5 | 23,5 | 74,0 | 26,5 | 33,0 | 75,0 |
| 1843 | 859,5 | 24,0 | 149,0 | 116,5 | 68,0 | 79,5 | 36,0 | 15,5 | 12,5 | 190,0 | 28,5 | 123,0 | 17,0 |
| 1844 | 1053,0 | 8,5 | 31,5 | 55,0 | 56,0 | 97,0 | 90,0 | 1,5 | 2,5 | 331,0 | 220,0 | 15,0 | 145,0 |
| 1845 | 688,0 | 119,5 | 11,0 | 54,0 | 55,5 | 70,5 | 33,5 | 10,0 | 59,0 | 150,0 | 25,5 | 76,0 | 23,5 |
| 1846 | 829,0 | 22,5 | 6,5 | 23,5 | 43,0 | 105,5 | 56,5 | 30,0 | 63,0 | 75,0 | 169,5 | 182,0 | 52,0 |
| 1847 | 575,5 | 101,5 | 3,0 | 46,0 | 41,5 | 20,5 | 2,5 | 1,0 | 0,0 | 3,0 | 89,5 | 59,5 | 207,5 |
| 1848 | 607,5 | 76,5 | 63,0 | 21,5 | 113,5 | 48,5 | 46,5 | 9,5 | 16,5 | 86,0 | 37,5 | 24,5 | 64,0 |
| 1849 | 706,5 | 100,0 | 0,0 | 118,0 | 44,0 | 62,0 | 6,5 | 18,5 | 62,0 | 114,5 | 52,5 | 58,0 | 70,5 |
| 1850 | ..... | 42,5 | 5,0 | 0,0 | 50,0 | 30,5 | 14,5 | 12,0 | 16,0 | .... | .... | 18,0 | 25,5 |
| 1846 | ..... | 13,6 | 1,0 | 20,3 | 12,0 | 83,8 | .... | .... | 85,6 | 66,9 | .... | .... | .... |
| 1857 | 1246,9 | 47,9 | 240,4 | 12,1 | 40,4 | 54,3 | 37,0 | 0,0 | 20,1 | 394,9 | 176,6 | 177,6 | 45,6 |
| 1858 | 645,7 | 7,2 | 180,5 | 58,8 | 25,3 | 48,7 | 12,0 | 93,0 | 30,7 | 45,6 | 141,0 | 85,1 | 12,0 |
| 1859 | 506,0 | 8,0 | 77,0 | 41,0 | 19,0 | 93,0 | 58,0 | 14,0 | 12,0 | 12,0 | 106,0 | 40,0 | 26,0 |
| 1860 | 1005,0 | 255,0 | 1,0 | 9,0 | 36,0 | 113,0 | 59,0 | 5,0 | 22,0 | 148,0 | 37,0 | 264,0 | 56,0 |
| **Quartiers bas, 30m.** | | | | | | | | | | | | | |
| 1838 | 486,8 | 98,5 | 70,0 | 33,4 | 63,4 | 77,3 | 6,7 | 7,7 | 0,4 | 49,1 | 6,8 | 44,5 | 29,0 |
| 1839 | 675,1 | 0,0 | 1,9 | 26,0 | 36,2 | 22,0 | 16,3 | 10,0 | 12,5 | 46,9 | 233,2 | 147,4 | 132,7 |
| 1840 | ..... | 7,7 | 49,4 | 2,3 | 128,9 | 108,4 | 0,5 | .... | .... | .... | .... | .... | .... |
| 1840 | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | 7,0 | 82,0 | 105,0 |
| 1841 | 504,0 | 13,0 | 87,0 | 72,0 | 137,0 | 73,0 | 32,0 | 0,0 | 0,0 | 28,0 | 22,0 | 35,0 | 5,0 |
| 1842 | ..... | 123,0 | 94,0 | 12,0 | 117,0 | 73,0 | 18,0 | 67,0 | 112,0 | 145,0 | .... | .... | .... |
| 1846 | ..... | .... | .... | .... | 35,4 | 95,6 | 56,5 | 29,5 | .... | 60,5 | .... | 183,0 | 40,5 |
| 1847 | ..... | 100,2 | 1,5 | 41,5 | 69,0 | .... | 2,5 | 3,0 | 7,0 | 1,5 | 126,0 | 66,5 | .... |
| 1851 | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | 4,0 |
| 1852 | 666,0 | 58,0 | 1,0 | 7,0 | 131,0 | 40,0 | 125,0 | 60,0 | 2,0 | 113,0 | 61,0 | 51,0 | 17,0 |
| 1853 | 1269,0 | 153,0 | 93,0 | 97,0 | 32,0 | 254,0 | 41,0 | 4,0 | 6,0 | 80,0 | 214,0 | 169,0 | 126,0 |
| 1854 | 453,0 | 23,0 | 0,0 | 30,0 | 93,0 | 88,0 | 109,0 | 24,0 | 6,0 | 5,0 | 19,0 | 36,0 | 20,0 |
| 1855 | 791,0 | 41,0 | 185,0 | 46,0 | 3,0 | 115,0 | 45,0 | 61,0 | 33,0 | 68,0 | 48,0 | 112,0 | 34,0 |
| 1856 | 1217,0 | 205,0 | 76,0 | 372,0 | 72,0 | 165,0 | 78,0 | 7,0 | 18,0 | 100,0 | 68,0 | 10,0 | 46,0 |
| 1857 | 1508,0 | 49,0 | 275,0 | 14,0 | 62.0 | 60,0 | 43,0 | 0,0 | 26,0 | 489,0 | 208,0 | 225,0 | 57,0 |
| 1858 | 777,0 | 13,0 | 214,0 | 66,0 | 30.0 | 79,0 | 0,0 | 11,0 | 33,0 | 50,0 | 168,0 | 97,0 | 16,0 |
| 1859 | 495,0 | 8,0 | 89,0 | 0,0 | 31,0 | 97,0 | 56,0 | 17,0 | 13,0 | 17,0 | 91,0 | 46,0 | 30.0 |
| 1860 | 1031,0 | 265,0 | 4,0 | 15,0 | 43,0 | 110,0 | 62,0 | 6,0 | 22,0 | 144,0 | 32,0 | 263,0 | 65,0 |

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1766-1770 (5) | | 74,1 | 25,8 | 31,3 | 41,5 | 104,9 | 23,0 | 26,7 | 31,4 | 18,4 | 93,1 | 147,7 | 160,6 |
| 1771-1780 (10) | | 89,4 | 55,8 | 76,9 | 35,0 | 62,3 | 55.9 | 18,0 | 44,4 | 105,5 | 88,5 | 68,4 | 101,2 |
| 1781-1790 (10) | | 59,0 | 44,0 | 87,4 | 52,6 | 38,8 | 58,7 | 22,9 | 26,2 | 66,2 | 136,0 | 122,2 | 89,8 |
| 1791-1800 (8) | | 42,5 | 42,7 | 72,0 | 65,5 | 56,6 | 36,0 | 20,7 | 7,4 | 51,1 | 109,6 | 104,4 | 107,0 |
| 1801-1810 (10) | | 75,8 | 38,6 | 94,7 | 39,6 | 56,0 | 50,2 | 20,1 | 43,1 | 84,5 | 116,1 | 107,6 | 52,7 |
| 1811-1819 (8) | | 76,0 | 63,1 | 24,3 | 66,7 | 61,9 | 32,5 | 23,8 | 15,1 | 97,2 | 108,4 | 49,2 | 56,1 |
| 1824-1830 (6) | | 55,4 | 92,9 | 64,1 | 27,4 | 102,8 | 76,0 | 34,3 | 52,2 | 154,1 | 162,4 | 29,8 | 81,0 |
| 1835-1840 (6) | | 41,2 | 37,4 | 46,7 | 69,1 | 50,6 | 13,9 | 5.0 | 23,7 | 71,1 | 101,6 | 57.8 | 71,7 |
| 1841-1850 (10) | | 58,3 | 47,6 | 50,7 | 66,7 | 70,5 | 30,9 | 15,5 | 25,9 | 118,9 | 77,2 | 59,9 | 69,0 |
| 1852-1860 (9) | | 90,6 | 104,1 | 71,9 | 55,2 | 112,0 | 62,1 | 21,1 | 17,7 | 118,4 | 101,0 | 114,3 | 41,1 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1766-1819 (54) | | 71.5 | 45,9 | 68,6 | 49,9 | 59,7 | 45,3 | 21,5 | 28,9 | 76,0 | 110,1 | 102,0 | 89,4 |
| 1835-1850 (46) | | 51,9 | 43,8 | 49,1 | 67,6 | 63,0 | 24,4 | 11,6 | 25,1 | 99,8 | 86,9 | 59,0 | 69,9 |
| *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1766-1819. (54) Poitevin. | Max. | 214,0 | 358,1 | 241,7 | 126,9 | 215,3 | 171,4 | 83,9 | 212,3 | 277,9 | 339,8 | 486,6 | 329,1 |
| | | (1769) | (1811) | (1808) | (1816) | (1768) | (1788) | (1783) | (1780) | (1810) | (1791) | (1790) | (1772) |
| | Min. | 0,0 | 1,4 | 0,0 | 0,0 | 0,3 | 0,0 | 0,0 | 0,4 | 1,4 | 1,3 | 1,0 | 1,8 |
| | | (1770) | (1817) | (1791) | (1788) | (1812) | (1804) | (1803) | (1778) | (1804) | (1800) | (1811) | (1778) |
| 1835-50 (46) Castelnau. | Max. | 119,5 | 152,0 | 196,1 | 155,5 | 135,0 | 90,0 | 47,5 | 72,1 | 331,0 | 409,0 | 182,0 | 207,5 |
| | | (1845) | (1841) | (1837) | (1842) | (1842) | (1844) | (1842) | (1835) | (1844) | (1839) | (1846) | (1847) |
| | Min. | 0,0 | 0,0 | 0,0 | 40,0 | 6,5 | 2,5 | 0,0 | 0,0 | 3,0 | 6,2 | 0,0 | 0,0 |
| | | (1839) | (1859) | (1835) | (1841) | (1837) | (1847) | (1836) | (1838) | (1847) | (1837) | (1837) | (1836) |
| 1852-60 (9) Martins. | Max. | 265,0 | 275,0 | 372,0 | 131,0 | 254,0 | 125,0 | 61,0 | 33,0 | 489,0 | 214,0 | 263,0 | 126,0 |
| | | (1860) | (1857) | (1856) | (1852) | (1853) | (1852) | (1855) | (1855) | (1857) | (1853) | (1860) | (1853) |
| | Min. | 8,0 | 0,0 | 0,0 | 3,0 | 40,0 | 0,0 | 0,0 | 2,0 | 5,0 | 19,0 | 10,0 | 4,0 |
| | | (1859) | (1854) | (1859) | (1855) | (1852) | (1858) | (1857) | (1852) | (1854) | (1854) | (1856) | (1851) |

*Maxima et minima annuels généraux.*
- les Poitevin.... *Max.*, 1208,0 (1790); *Min.*, 334,0 (1770)
- M. Castelnau... *Max.*, 1053,0 (1844); *Min.*, 432,9 (1837)
- M. Martins...... *Max.*, 1508,0 (1857); *Min.*, 453,0 (1851)

Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* le tableau des moyennes annuelles et trimestrielles, par périodes décennales et générales, montre que, dans la grande série d'observations des Poitevin, les deux périodes comprenant les années 1771-90 présentent la plus grande somme annuelle d'eau : 802mm5; tandis que la dernière, 1811-19, n'en offre plus que 674mm3. La série de M. Castelnau présente une moyenne un peu plus élevée : 691mm2, de 1841 à 1850. C'est celle de M. Martins qui donne la moyenne la plus élevée : 909mm5, de 1852 à 1860; ce qui tient, sans doute, au soin apporté à l'observation avec un instrument placé sur le sol. En effet, si on compare les quatre années 1857-60 de M. Roche, sur le toit de la Faculté des Sciences, à 14m au-dessus du sol, on trouve, pour ce dernier, une différence de 1/9 en moins, la moyenne atteignant à 850mm9, tandis qu'elle s'élève à 952mm8 pour M. Martins.

| Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | *Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.) | | | | | |
| 1765 | ..... | ..... | ..... | ..... 139,6 | 1817 | 398,3 | 34,1 | 51,7 | 60,3 | 
| 1766 | ..... | 59,4 | 148,9 | 29,7 | ..... | 1818 | ..... | ..... | ..... |
| 1767 | ..... | ..... | 121,2 | 84,4 | 52,6 | 1819 | ..... | ..... | 314,3 |
| 1768 | 1039,7 | 464,6 | 259,1 | 108,0 | 208,0 | | | | |
| 1769 | 1093,4 | 556,9 | 210,7 | 134,4 | 191,4 | 1825 | ..... | 60,9 | 112,8 |
| 1770 | 362,2 | 92,2 | 208,9 | 49,2 | 71,9 | 1826 | 1175,1 | 336,2 | 218,1 |
| 1771 | 640,6 | 264,7 | 159,1 | 65,9 | 150,9 | 1827 | 1229,1 | 283,9 | 155,6 |
| 1772 | 1051,0 | 411,5 | 201,0 | 42,4 | 393,1 | 1828 | 744,2 | 247,1 | 217,5 |
| 1773 | 1027,1 | 416,1 | 263,8 | 123,3 | 223,9 | 1829 | ..... | ..... | ..... |
| 1774 | 654,1 | 122,1 | 308,9 | 126,5 | 96,6 | 1830 | ..... | ..... | 164,7 |
| 1775 | 8 5,7 | 206,7 | 41,9 | 219,5 | 397,6 | | | | |
| 1776 | 647,8 | 212,6 | 51,0 | 120,8 | 263,4 | 1835 | ..... | ..... | 114,8 |
| 1777 | 935,6 | 222,5 | 285,5 | 71,2 | 353,4 | 1836 | 466,7 | 77,7 | 116,5 |
| 1778 | 609,0 | 227,5 | 143,0 | 37,7 | 200,8 | 1837 | 393,7 | 69,5 | 284,6 |
| 1779 | 693,7 | 109,8 | 44,3 | 127,1 | 122,5 | 1838 | 538,9 | 222,2 | 161,7 |
| 1780 | 818,5 | 201,8 | 40,3 | 215,3 | 331,1 | 1839 | 763,0 | 38,0 | 92,5 |
| 1781 | 852,8 | 206,5 | 121,4 | 142,8 | 82,2 | 1840 | 639,5 | 251,0 | 198,0 |
| 1782 | 532,5 | 188,1 | 221,2 | 9,5 | 113,4 | 1841 | 616,0 | 323,5 | 166,5 |
| 1783 | 783,8 | 209,7 | 147,3 | 155,4 | 271,5 | 1842 | 661,0 | 151,5 | 292,0 |
| 1784 | 900,1 | 260,3 | 156,5 | 52,9 | 430,3 | 1843 | 917,5 | 218,0 | 261,0 |
| 1785 | 800,7 | 201,0 | 179,6 | 86,0 | 333,9 | 1844 | 925,0 | 57,0 | 208,0 |
| 1786 | 946,8 | 310,0 | 116,5 | 103,3 | 389,0 | 1845 | 809 5 | 275,5 | 180,0 |
| 1787 | 722,2 | 178,1 | 173,8 | 52,4 | 317,8 | 1846 | 800,5 | 52,5 | 172,0 |
| 1788 | 1003,5 | 118,1 | 190,1 | 190,8 | 484,5 | 1847 | 420,0 | 156,5 | 108,0 |
| 1789 | 611,3 | 168,4 | 124,9 | 149,5 | 168,5 | 1848 | 751,0 | 317,0 | 183,5 |
| 1790 | 1267,7 | 165,3 | 326,4 | 135,5 | 553,5 | 1849 | 700,0 | 164,0 | 221,0 |
| 1791 | 733,0 | 96,0 | 112,5 | 51,6 | 472,9 | 1850 | ..... | 118,0 | 80,5 |
| 1792 | 714,1 | 231,4 | 58,9 | 63,3 | 360,5 | | | | |
| | | | | | 1857 | ..... | ..... | 106,8 | 57,1 |
| 1795 | ..... | 71,1 | ..... | 187,5 | 350,4 | 1858 | 679,3 | 233,3 | 132,8 |
| 1796 | 712,7 | 71,4 | 155,4 | 61,2 | 424,7 | 1859 | 492,0 | 97,0 | 153,0 |
| 1797 | 833,9 | 316,6 | 330,4 | 24,0 | 162,9 | 1860 | 975,0 | 282,0 | 158,0 |
| 1798 | 427,0 | 31,9 | 161,7 | 54,7 | 178,7 | | | | |
| 1799 | 505,1 | 276,8 | 122,0 | 37,0 | 69,3 | 1838 | ..... | ..... | 174,1 |
| 1800 | 837,7 | 366,7 | 283,5 | 34,0 | 153,5 | 1839 | 571,4 | 30,9 | 84,2 |
| 1801 | 811,1 | 213,7 | 137,1 | 66,8 | 393,5 | 1840 | ..... | 189,8 | 239,6 |
| 1802 | 764,5 | 108,4 | 295,1 | 69,8 | 291,2 | 1841 | 604,0 | 205,0 | 282,0 |
| 1803 | 886,4 | 346,3 | 179,5 | 37,7 | 322,9 | 1842 | ..... | 222,0 | 202,0 |
| 1804 | 754,4 | 72,5 | 242,5 | 136,7 | 302,7 | | | | |
| 1805 | 721,2 | 430,8 | 78,9 | 115,3 | 96,2 | 1847 | ..... | 142,2 | ..... |
| 1806 | 849,1 | 241,3 | 130,4 | 140,7 | 336,7 | | | | |
| 1807 | 452,1 | 31,6 | 94,8 | 131,4 | 194,3 | 1852 | 653,0 | 63,0 | 178,0 |
| 1808 | 1024,1 | 28,2 | 305,9 | 163,4 | 526,6 | 1853 | 1160,0 | 263,0 | 383,0 |
| 1809 | 674,1 | 190,2 | 76,6 | 182,9 | 221,4 | 1854 | 559,0 | 149,0 | 211,0 |
| 1810 | 862,9 | 98,4 | 282,6 | 89,1 | 392,8 | 1855 | 777,0 | 246,0 | 164,0 |
| 1811 | 1142,1 | 454,3 | 212,7 | 151,7 | 293,4 | 1856 | 1205,0 | 315,0 | 609,0 |
| 1812 | 513,8 | 49,6 | 83,1 | 47,8 | 333,3 | 1857 | 1197,0 | 370,0 | 136,0 |
| 1813 | ..... | ..... | 97,1 | 100,4 | 221,8 | 1858 | 818,0 | 284,0 | 175,0 |
| 1814 | 650,1 | 189,1 | 117,5 | 51,9 | 291,6 | 1859 | 481,0 | 113,0 | 128,0 |
| 1815 | 517,3 | 106,9 | 90,6 | 30,4 | 289,4 | 1860 | 996,0 | 299,0 | 168,0 |
| 1816 | 463,3 | 76,7 | 210,4 | 88,4 | 87,8 | | | | |

Si on compare les *maxima* et *minima* de ces trois séries, on voit que, pour l'année civile, le premier est aujourd'hui plus grand d'un quart, tandis que le second l'est d'un tiers. Les écarts étaient autrefois moins considérables; mais le rapport est resté le même, celui du simple au triple, excepté pour la série de M. Castelnau, où il est moindre.

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1766-1770 | (5) | 778,5 | 260,5 | 177,7 | 81,1 | 259,2 |
| 1771-1780 | (10) | 801,2 | 246,4 | 174,2 | 118,3 | 262,3 |
| 1781-1790 | (10) | 803,8 | 192,8 | 178,8 | 107 8 | 324,4 |
| 1791-1800 | (8) | 713,4 | 192,2 | 192,1 | 64,1 | 265,0 |
| 1801-1810 | (10) | 779,0 | 167,1 | 190,3 | 113,4 | 308,2 |
| 1811-1819 | (8) | 674,3 | 195,2 | 152,9 | 71,4 | 251,8 |
| 1824-1830 | (6) | 932,4 | 229,3 | 191,3 | 162,5 | 346,3 |
| 1835-1840 | (6) | 579,8 | 150,3 | 166,4 | 42,6 | 220.5 |
| 1841-1850 | (10) | 691,2 | 171,9 | 187,8 | 72,4 | 256,1 |
| 1852-1860 | (9) | 909,5 | 235,8 | 239,1 | 100,9 | 333,7 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1766-1819 | (54) | 768,8 | 206,8 | 178,2 | 95,7 | 288,1 |
| 1835-1850 | (16) | 652,1 | 165,6 | 179,7 | 61,1 | 245,7 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1766-1819 (54) Poitevin. | Max. | 1267,7 (1790) | 556,9 (1769) | 330,4 (1797) | 245,3 (1780) | 526,6 (1808) |
| | Min. | 362,2 (1770) | 28,2 (1808) | 40,3 (1780) | 9,5 (1782) | 52,6 (1767) |
| 1835-1850 (16) Castelnau. | Max. | 925,0 (1844) | 347,0 (1848) | 292,0 (1842) | 149,5 (1846) | 612,0 (1839) |
| | Min. | 393,7 (1837) | 52,5 (1816) | 80.5 (1850) | 3,5 (1847) | 33,8 (1837) |
| 1852-1860 (9) Martins. | Max. | 1497,0 (1857) | 370,0 (1857) | 609,0 (1856) | 187,0 (1852) | 922,0 (1857) |
| | Min. | 481,0 (1859) | 63,0 (1852) | 128,0 (1859) | 44,0 (1858) | 60,9 (1854) |

| | Les Poitevin. | M. Castelnau. | M. Martins. |
|---|---|---|---|
| ***Maxima*** : | 1790 = 1,208$^{mm}$0 | 1844 = 1,053$^{mm}$0 | 1857 = 1,508$^{mm}$0 |
| ***Minima*** : | 1770 = 334 0 | 1837 = 432 9 | 1854 = 453 0 |
| Différences : | 874$^{mm}$0 | 620$^{mm}$1 | 1,055$^{mm}$0 |

Pour l'année météorologique, le *maxima* n'est aujourd'hui plus grand que d'un sixième, tandis que le *minima* est supérieur d'un tiers. Les écarts, un peu plus grands ou un peu moindres, sont dans les mêmes rapports pour les trois séries :

| | | | |
|---|---|---|---|
| ***Maxima*** : | 1790 = 1,267$^{mm}$7 | 1844 = 925$^{mm}$0 | 1857 = 1,497$^{mm}$0 |
| ***Minima*** : | 1770 = 362 2 | 1837 = 393 7 | 1859 = 481 0 |
| Différences : | 905$^{mm}$5 | 531$^{mm}$3 | 1,016$^{mm}$0 |

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* les rapports ne sont plus, pour les deux dernières séries, ce qu'ils avaient été pendant la plus grande partie de la première. Après s'être d'abord ainsi succédé, de la moins pluvieuse à celle qui l'a été le plus : été, printemps, hiver et automne; l'ordre est devenu : été, hiver, printemps et automne, celui qu'il avait affecté dans la période 1801-1810.

On remarquera, pour les moyennes décennales, que l'hiver et l'automne étaient presque également pluvieux pendant les deux premières séries 1766-80, tandis que, dans toutes les suivantes, l'hiver, devenu moins pluvieux, s'est beaucoup rapproché du printemps.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, distribuées par années et saisons météorologiques, fait voir la succession des unes et des autrès pendant la plus grande partie des cent années antérieures à 1861. Pendant la série des Poitevin, de 1765 à 1819, les dix années les plus pluvieuses montrent, comme les cinq des deux autres séries, de 1835 à 1860, que l'abondance d'eau est survenue en automne ou en hiver, réunis parfois ensemble, parfois au printemps. Dans les quinze années les plus sèches des trois séries, elle est arrivée, soit en automne, soit au printemps, quelquefois réunis ensemble ou à l'hiver.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | *Série des Poitevin.* | | | | | | |
| 1790 | 1267,7 | 165,3 | 326,4 | 135,5 | 553,5 | 1778 | 609,0 | 227,5 | 143,0 | 37,7 | 200,8 |
| 1811 | 1142,1 | 454,3 | 212,7 | 151,7 | 293,4 | 1782 | 532,5 | 188,1 | 221,2 | 9,5 | 113,4 |
| 1769 | 1093,4 | 556,9 | 210,7 | 134,4 | 191,4 | 1815 | 517,3 | 106,9 | 90,6 | 30,4 | 289,4 |
| 1772 | 1051,0 | 411,5 | 204,0 | 42,4 | 393,1 | 1812 | 513,8 | 49,6 | 83,1 | 47,8 | 333,3 |
| 1768 | 1039,7 | 464,6 | 259,1 | 108,0 | 208,0 | 1799 | 505,1 | 276,8 | 122,0 | 37,0 | 69,3 |
| 1773 | 1027,1 | 416,1 | 263,8 | 123,3 | 223,9 | 1816 | 463,3 | 76,7 | 210,4 | 88,4 | 87,8 |
| 1808 | 1024,1 | 28,2 | 305,9 | 163,4 | 526,6 | 1807 | 452,1 | 31,6 | 94,8 | 131,4 | 194,3 |
| 1788 | 1003,5 | 118,1 | 190,1 | 190,8 | 484,5 | 1798 | 427,0 | 31,9 | 161,7 | 54,7 | 178,7 |
| 1786 | 948,8 | 310,0 | 146,5 | 103,3 | 389,0 | 1817 | 398,3 | 34,1 | 51,7 | 60,3 | 252,2 |
| 1777 | 935,6 | 222,5 | 285,5 | 74,2 | 353,4 | 1770 | 362,2 | 92,2 | 208,9 | 49,2 | 71,9 |
| | | | | | *Série de M. Castelnau.* | | | | | | |
| 1844 | 925,0 | 57,0 | 208,0 | 94,0 | 566,0 | 1836 | 466,7 | 77,7 | 146,5 | 89,2 | 153,3 |
| 1843 | 917,5 | 248,0 | 264,0 | 64,0 | 341,5 | 1847 | 420,0 | 156,5 | 108,0 | 3,5 | 152,0 |
| 1845 | 809,5 | 275,5 | 180,0 | 102,5 | 251,5 | 1837 | 393,7 | 69,5 | 284,6 | 12,8 | 83,8 |
| | | | | | *Série de M. Martins.* | | | | | | |
| 1857 | 1497,0 | 370,0 | 136,0 | 69,0 | 922,0 | 1854 | 559,0 | 149,0 | 211,0 | 139,0 | 60,0 |
| 1856 | 1205,0 | 315,0 | 609,0 | 103,0 | 178,0 | 1859 | 481,0 | 113,0 | 128,0 | 86,0 | 154,0 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois*, qui est la plus caractéristique, les rapports ne paraissent avoir présenté d'autres variations que celles qui résultent de l'inégalité des grandes averses. Ce qui est essentiel au climat méditerranéen, pendant toutes les périodes, c'est, d'une part, un été très sec, quelquefois tellement sec, que l'on n'a pu recueillir que 9mm5 en 1782, 3mm5 en 1847 et 44mm0 en 1858 ; et, d'autre part, un automne extrêmement pluvieux, à tel point qu'il est tombé 526mm6 en 1808, 612mm0 en 1839 et 922mm0 en 1857. — Pour la première grande série, celle des Poitevin, les moyennes mensuelles des cinquante-une années établissent une division de l'année en deux parties, l'une de sept mois secs, de

février à août, et l'autre de cinq mois humides, de septembre à janvier. La répartition uniforme de la quantité de pluie présente les résultats suivants :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 768$^{mm}$8 | entre les 12 mois, donnent par mois.... | 64$^{mm}$1. |
| 319 8 | entre les 7 mois secs.... ........... | 45 7. |
| 449 0 | entre les 5 mois humides............ | 89 8. |

Pour la seconde série, celle de M. Castelnau, les moyennes mensuelles des seize années donnent une division de l'année à peu près semblable : huit mois secs, de janvier à août, et quatre mois humides, de septembre à décembre. La répartition uniforme de la quantité de pluie présente les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 652$^{mm}$1 | entre les 12 mois, donnent par mois.... | 54$^{mm}$3. |
| 336 5 | entre les 8 mois secs................. | 42 1. |
| 315 6 | entre les 4 mois humides............. | 78 9. |

Pour la dernière série, celle de M. Martins, les moyennes mensuelles des neuf années établissent une division de l'année plus différente : six mois secs, de mars à août, et six mois humides, de septembre à évrier. La répartition uniforme de la quantité de pluie offre les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 909$^{mm}$5 | entre les 12 mois, donnent par mois.... | 75$^{mm}$8. |
| 340 0 | entre les 6 mois secs ................ | 56 7. |
| 569 5 | entre les 6 mois humides............. | 94 9. |

Je termine en reproduisant les observations présentées par M. Marié-Davy sur le régime pluvial de Montpellier, jusqu'à la fin de 1850, aux pages 17 et 18 de sa thèse :

« Il résulte que les moyennes ont été en s'accroissant de 1767 à 1790 ; qu'à partir de ce moment, elles se sont affaiblies de plus en plus jusqu'à tomber de 857$^{mm}$ à 644. L'opinion vulgaire que notre climat va en se desséchant chaque jour, opinion basée sur l'amoindrissement graduel des sources, se trouve ainsi trop bien justifiée par des mesures directes.

» Cette diminution des eaux pluviales se rattache à des causes complexes dont il serait extrêmement difficile de préciser le rôle, sans que nous perdions complètement l'espoir d'y arriver. L'extension des cultures, les déboisements opérés, non seulement aux environs de Montpellier, mais sur les montagnes situées à de grandes distances de la ville, ont une part incontestable dans la production du phénomène ; mais celui-ci se trouve dominé par une cause plus générale.

» Au lieu de nous en tenir aux moyennes annuelles, étudions la distribution mensuelle de la pluie aux périodes qui précèdent. Nous trouvons dans la première un maximum en décembre, un minimum en février, mars, avril, un second maximum en mai, un second minimum en juillet. L'année est donc partagée en deux saisons pluvieuses séparées par deux saisons relativement sèches. Ce régime imparfaitement indiqué s'efface à peu près entièrement dans la seconde période qui nous offre l'aspect d'une seule saison pluvieuse suivie d'une seule saison sèche; il reparaît dans la troisième, se dessine de plus en plus nettement dans les périodes suivantes, en même temps que les deux saisons humides s'éloignent de plus en plus de l'hiver.

» Le régime des pluies se serait donc modifié successivement à Montpellier, comme si cette ville fût descendue d'abord à une latitude plus méridionale, puis ensuite fût remontée graduellement vers le nord. La température moyenne, ainsi que la quantité moyenne d'eau pluviale reçue à Montpellier, se sont modifiées dans le même sens et à peu près dans le même temps. Tous ces phénomènes ont donc un lien commun, et se rattachent à une cause dont l'action ne saurait être limitée à notre pays. »

Relativement à la quantité annuelle de pluie, il est bien probable que celle plus faible recueillie par M. Castelnau tient à l'appareil employé, plutôt qu'à une modification profonde dans le climat; car M. Martins, en opérant avec tout le soin désirable a obtenu, dans la période décennale suivante, une quantité moyenne supérieure à toutes les précédentes.

---

Creuzé de Lesser a inséré dans sa *Statistique de l'Hérault*, p. 12, les quantités annuelles et les moyennes mensuelles et trimestrielles de pluie de douze années, 1806-17; mais les quantités sont inférieures à celles de Poitevin, et l'auteur ne dit pas qui a fait les observations. Elles sont reproduites dans la thèse de M. Marié-Davy, d'où j'extrais seulement les premières, les moyennes ayant été modifiées :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1806 | 558,7 | 1810 | 723,9 | 1814 | 503,3 |
| 1807 | 397,4 | 1811 | 1152,3 | 1815 | 439,4 |
| 1808 | 955,2 | 1812 | 582,0 | 1816 | 388,6 |
| 1809 | 487,9 | 1813 | 516,0 | 1817 | 467,8 |

---

# RÉSULTATS

## DE QUELQUES

# OBSERVATIONS PLUVIOMÉTRIQUES

PAR M. ABRIA.

---

La lecture de l'intéressant travail que notre collègue, M. Raulin, vient de publier dans les Actes de l'Académie sur les *Observations pluviométriques faites dans le Sud-Ouest de la France, de 1714 à 1860,* m'a rappelé quelques observations inédites que j'ai eu l'occasion de faire et que je demande à l'Académie la permission de lui communiquer :

Les premières sont relatives à l'influence de la grandeur du pluviomètre sur la quantité de pluie accusée par cet instrument : elles remontent à une époque assez éloignée. Je me proposais d'examiner, en vue de recherches ultérieures, s'il était indispensable de se servir d'un appareil à grande surface, et j'ignorais les expériences analogues qui avaient pu être faites. Continuées pendant une année avec deux pluviomètres dont les surfaces étaient à peu près dans le rapport de vingt à un, elles ont donné des résultats presque identiques, non-seulement dans l'ensemble, mais aussi dans les valeurs mensuelles qui diffèrent en général très peu les unes des autres, les excès étant tantôt dans un sens, tantôt en sens opposé. Le tableau suivant renferme les quantités de pluie tombées chaque mois, de novembre 1851 à décembre 1852, et mesurées avec chacun des deux appareils :

TABLEAU COMPARATIF

des quantités de pluies recueillies à Bordeaux avec deux pluviomètres,

dont les diamètres étaient respectivement, l'un de 0m513, l'autre de 0m115, placés à deux niveaux très peu différents l'un de l'autre.

| DATES. | GRAND PLUVIOMÈTRE. | PETIT PLUVIOMÈTRE. |
|---|---|---|
| 1851 | | |
| Novembre ..... | 53,1 | 52,5 |
| Décembre ..... | 21,2 | 20,7 |
| 1852 | | |
| Janvier ....... | 55,8 | 53,3 |
| Février ....... | 32,3 | 30,0 |
| Mars.......... | 13,3 | 12,7 |
| Avril ......... | 38,9 | 39,3 |
| Mai........... | 68,5 | 66,6 |
| Juin.......... | 91,2 | 92,2 |
| Juillet ........ | 74,6 | 71,0 |
| Août.......... | 144,3 | 145,4 |
| Septembre..... | 75,5 | 75,2 |
| Octobre....... | 61,7 | 61,7 |
| Novembre ..... | 68,0 | 67,2 |
| | 801,4 | 787,8 |

L'accord entre les indications des deux instruments est très satisfaisant, eu égard à la nature du phénomène, et j'en ai naturellement conclu que l'on pouvait, du moins dans certaines circonstances, se servir d'un pluviomètre à petite surface; mais depuis l'époque où j'ai fait mes observations, d'autres météorologistes ont étudié la même question et sont arrivés à une conséquence opposée. Il résulte, en effet, des mesures prises en 1854 chez M. Lawes, en Angleterre, et de celles de M. Barral, qu'un petit pluviomètre accuse moins de pluie qu'un grand. Les premières ont été obtenues avec deux instruments dont les surfaces étaient dans le rapport de 400 à l'unité; les résultats en sont consignés dans l'Annuaire de la Société météorologique pour 1855 (page 200), et donnent, pour le plus petit des deux appareils, une quantité de pluie égale, en moyenne, aux 0,79 de celle du plus grand; mais les rapports sont très inégaux et varient de 0,58 à 0,95. Il est impossible d'assigner la cause de la différence entre ces

diverses observations, à moins qu'on ne l'attribue à la nature même du phénomène qui paraît être, ainsi que l'indiquent d'autres considérations, extrêmement irrégulier.

J'ai entrepris également une série d'observations pluviométriques, concurremment avec celles qui se font à Bordeaux, à une distance de 8 kilomètres de la ville, dans le but de savoir si j'obtiendrais les mêmes nombres. Cette question n'est pas sans intérêt : les mesures obtenues par divers observateurs indiquent, en effet, des différences sensibles entre les quantités d'eau qui tombent sur des pluviomètres peu éloignés les uns des autres. Ainsi, M. Belgrand a trouvé, d'après la moyenne de trois années d'observations faites sur plusieurs points de Paris, une différence de plus d'un cinquième entre les résultats accusés par les appareils dont il s'est servi, appareils qui étaient tous de même grandeur. Les nombres donnés par M. Petit-Lafitte et par moi-même diffèrent aussi en général, non-seulement dans les observations journalières, mais dans les totaux eux-mêmes : la variation, pour ces dernières, est pourtant peu considérable : de $\frac{1}{28}$ seulement.

M. Raulin a relaté dans son Mémoire les nombres obtenus dans le siècle dernier par les mêmes observateurs, Sarrau de Boynet et Sarrau de Vezins, à Bordeaux et sur le domaine de Pichon, dans la commune de Bassens, à 10 kilomètres seulement de distance ; la divergence des deux séries est frappante. Sur trente-huit années d'observations, on n'en trouve que trois dont les résultats diffèrent peu les uns des autres : la pluie mesurée à Pichon est inférieure en moyenne, de près de $\frac{1}{6}$ à celle observée à Bordeaux, et les divergences individuelles rapportées à l'espace d'une année sont quelquefois beaucoup plus fortes.

Les observations que j'ai faites comprennent quatre années : de décembre 1859 à novembre 1863, inclusivement ; leurs résultats sont contenus dans le tableau suivant :

## TABLEAU COMPARATIF
### des quantités d'eau recueillies à Bordeaux et à Bouliac.

| DATES. | BORDEAUX. | | BOULIAC. | |
|---|---|---|---|---|
| 1859 Décembre. | 87,3 | | 70,3 | |
| 1860 Janvier... | 173,2 | 310,8 | 191,9 | 309,2 |
| Février... | 50,3 | | 47,0 | |
| Mars..... | 80,2 | | 71,6 | |
| Avril..... | 70,1 | 167,3 | 69,2 | 172,3 |
| Mai...... | 17,0 | | 31.5 | |
| Juin...... | 60,6 | | 66,2 | |
| Juillet.... | 72,7 | 213,9 | 51,1 | 189,5 |
| Août..... | 80,6 | | 72,2 | |
| Septembre | 138,3 | | 134,6 | |
| Octobre.. | 7,2 | 295,3 | 29.3 | 301,5 |
| Novembre. | 149,7 | | 137,6 | |
| | 987,2 | | 972,5 | |
| Décembre. | 152,8 | | 146,1 | |
| 1861 Janvier... | 20,0 | 199,1 | 25,9 | 221,3 |
| Février... | 26,3 | | 49,0 | |
| Mars..... | 97,5 | | 89,6 | |
| Avril..... | 13,4 | 128,2 | 5,8 | 140,9 |
| Mai...... | 17,3 | | 45,5 | |
| Juin...... | 138,3 | 189,5 | 141,8 | 185,0 |
| Juillet.... | 51,2 | | 43,2 | |
| Octobre.. | 21,9 | 87,8 | 11,5 | 126,1 |
| Novembre. | 65,9 | | 114,6 | |
| | 604,6 | | 673,3 | |

| DATES. | BORDEAUX. | | BOULIAC. | |
|---|---|---|---|---|
| 1861 Décembre. | 10,4 | | 27,4 | |
| 1862 Janvier... | 41,2 | 69,5 | 42,8 | 95,0 |
| Février... | 17,9 | | 24,8 | |
| Mars..... | * 51,9 | | 96,2 | |
| Avril..... | 3,8 | 135,2 | 4,3 | 223,0 |
| Mai...... | * 79,5 | | 122,5 | |
| Juin...... | 49,7 | | 52,5 | |
| Juillet.... | 29,8 | 121,1 | 44,9 | 166,8 |
| Août..... | 41,6 | | 69,4 | |
| Septembre | 95,7 | | 105,3 | |
| Octobre... | 51,4 | 194,1 | 58,1 | 218,1 |
| Novembre. | 47,0 | | 51,7 | |
| Décembre. | 21,4 | | 38,6 | |
| 1863 Janvier... | 63,8 | 89,8 | 62.2 | 108,0 |
| Février... | 4,6 | | 7,2 | |
| Mars..... | 58,5 | | 67,7 | |
| Avril..... | 32,8 | 124,6 | 38,8 | 186,9 |
| Mai...... | 33,3 | | 80,4 | |
| Juin...... | 59,7 | | 81,5 | |
| Juillet.... | 15,5 | 106,7 | 23,9 | 160,2 |
| Août..... | 31,3 | | 54,8 | |
| Septembre | 112,5 | | 108,4 | |
| Octobre... | 20,6 | 198,6 | 27,4 | 200,2 |
| Novembre. | 65,5 | | 64,4 | |
| Total gén. pour la 1re, la 2e et la 4e année... | 519,5 | 2111,3 | 655,3 | 2301,1 |
| Moyenne...... | | 703,8 | | 767,0 |

* Ces nombres sont probablement trop faibles. Je ne tiens pas compte de cette année dans le calcul de la moyenne.

**Observations.** — Distance des pluviomètres, 8 kilomètres. Celui de Bouliac est à 65m d'altitude; celui de Bordeaux, à 18m environ. Différence de hauteur des deux appareils, 47m. Celui de Bouliac est presque au niveau du sol, et celui de Bordeaux à 9m60 d'élévation.

La pluie qui est tombée à Bordeaux pendant ces quatre années est notablement inférieure à celle qu'a reçue la campagne dans le même temps. La différence, peu considérable pour la première année, atteint $\frac{1}{8}$ pour la seconde; $\frac{1}{4}$ pour la quatrième, et se trouve, en moyenne, de $\frac{1}{11}$. Je n'ai pas tenu compte de la troisième année, à cause de l'incertitude

qu'offrent pour Bordeaux les observations du printemps. De plus, les valeurs mensuelles et trimestrielles présentent aussi de grandes variations, quoique l'ordre des saisons soit le même dans les deux séries.

Cette inégalité entre les résultats d'observations faites dans des lieux rapprochés les uns des autres, me paraît dépendre du phénomène lui-même, qui est loin de présenter la régularité qu'on serait tenté de lui attribuer. Mais en les comparant à ceux des observateurs du siècle dernier, on remarque d'autres différences qu'il n'est pas inutile de signaler. Sarrau de Boynet et Sarrau de Vezins ont trouvé, en effet, qu'il tombe plus d'eau en ville qu'au dehors; conséquence inverse de celle à laquelle je suis arrivé, et, de plus, le nombre qui résulte de leurs observations est notablement inférieur à celui que M. Petit-Lafitte et moi-même avons déduit de recherches ultérieures. Les conséquences auxquelles peut conduire la comparaison des anciennes observations et des nouvelles, sont assez importantes pour qu'on examine s'il y a, d'un côté ou de l'autre, quelque chance d'erreur. En étudiant la question à ce point de vue, j'avais cru trouver dans une circonstance indiquée par M. Raulin, la raison des différences offertes par les deux séries d'observations. Les registres de Sarrau de Boynet et de Sarrau de Vezins ne renferment que les quantités mensuelles d'eau, ce qui indique, ajoute notre honorable collègue, que le mesurage n'avait lieu qu'à la fin de chaque mois, quelquefois au bout de deux. Comme ces observateurs se servaient d'un bassin carré, probablement de deux pieds de côté, comme celui de Sédilleau et de La Hire; s'ils n'ont réellement mesuré l'eau reçue par le bassin que de mois en mois, ils ont dû trouver, à cause de l'évaporation, une quantité d'eau réellement inférieure à celle qui était tombée : ils n'ont pu trouver, en un mot, que l'excès de l'eau tombée sur celle évaporée dans le même espace

de temps; circonstance qui permettrait de comprendre pourquoi nous obtenons aujourd'hui un nombre supérieur à celui qu'ils ont donné, et pourquoi ils ont trouvé eux-mêmes moins d'eau à Pichon qu'à Bordeaux, l'évaporation devant y être probablement plus active. Mais cette conjecture ne me paraît pas encore parfaitement établie. Dans un Mémoire manuscrit qui se trouve parmi ceux de Sarrau de Vezins à la Bibliothèque de la Ville, il est dit qu'on a suivi la méthode recommandée par l'Académie des Sciences. Sédilleau (*Mémoires de l'Académie,* de 1666 à 1699, t. X, p. 29) dit expressément qu'il avait soin de mesurer l'eau tombée peu de temps après sa chute. La Hire (même volume, p. 251) dit que l'eau tombée était reçue dans un vase d'où on la retirait. Il est donc fort possible que les deux Sarrau se soient conformés à ces prescriptions et se soient contentés d'inscrire le total de chaque mois sur leurs registres d'observations, quoique le thermomètre, le baromètre et l'état du ciel y soient indiqués ordinairement pour chaque jour.

La question de savoir comment les anciennes mesures ont été réellement prises me semble donc, du moins jusqu'à présent, véritablement indécise; mais tant que les doutes ne seront pas levés, il y aura évidemment de l'incertitude sur quelques-unes des conséquences qu'on en déduira relativement, soit à la quantité absolue de pluie, soit à sa répartition entre les différentes saisons de l'année. Ces réserves n'atténuent en rien le mérite du travail de notre savant collègue qui, j'aime à le répéter, a rendu un véritable service à la science en colligeant et publiant des observations peu connues et qui paraissent avoir été faites avec beaucoup de soin.

---

# SÉANCE PUBLIQUE

du 17 décembre 1863.

## RÉCEPTION DE MM. ORÉ ET DEZEIMERIS.

Présidence de M. GAUSSENS.

Jamais assemblée plus brillante et plus nombreuse n'avait répondu à l'appel de l'Académie, et n'avait fait regretter davantage l'exiguïté de notre local.

Au bureau siégeait Son Éminence Mgr le Cardinal Donnet, Sénateur; M. le Général Daumas, M. le Préfet et M. le Procureur Général, se font excuser.

M. le Président prie MM. Gintrac, Baudrimont, Dégranges et Delpit, d'introduire les récipiendaires.

M. Oré prend le premier la parole, et prononce un discours sur l'*importance de l'expérimentation en physiologie*.

M. Dezeimeris, à son tour, jette un *Coup d'œil sur la renaissance des lettres à Bordeaux au XVIe siècle*.

Ces discours excitent les plus vifs applaudissements.

M. Gaussens répond aux récipiendaires, et met en relief les titres de chacun d'eux au choix de l'Académie.

**Discours de M. ORÉ.**

—

Messieurs,

Si le danger de porter la parole dans cette solennité ne me fournissait pas l'occasion de vous dire publiquement toute ma gratitude, j'hésiterais peut-être à m'y exposer. De quelque côté que je porte mes regards, je rencontre des hommes éminents, qui, dans les diverses branches des connaissances humaines, ont marqué leur place par des œuvres importantes. Ce sont des représentants du sacerdoce, consacrant à l'étude des lettres, de l'histoire, de l'archéologie, tous les moments qu'ils peuvent, sans préjudice, dérober à leur saint ministère; des savants qui, dans le domaine de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle, de la médecine, élucident avec tant de sagacité toutes les questions auxquelles ils touchent; des écrivains fidèles aux règles du bon goût, dépositaires des saines traditions de l'antiquité, et devenus, par cela même, des maîtres dans l'art de bien dire; des poètes qui parlent si heureusement la langue des Muses, et savent unir aux charmes de la poésie légère, la verve satirique avec laquelle on flagelle les travers et l'on corrige les mœurs; des artistes enfin, dont le pinceau fait revivre le Moyen Age dans les vitraux de nos basiliques, ou dont le burin puissant arrache aux injures du temps et de l'oubli tous les monuments de notre vieille Aquitaine. Certes, je ne me le dissimule pas, ce n'est pas chose facile que d'élever la voix devant un tel aréopage, et ce devoir serait de nature à effrayer même les plus intrépides, si votre indulgence, Messieurs, n'était pas au moins égale à vos mérites. Permettez-moi donc de la réclamer cette indulgence, et, pour mieux l'obtenir,

permettez-moi aussi de rappeler à votre mémoire celui que vous avez tous connu, estimé, aimé, et dont j'occupe aujourd'hui la place.

Parler de M. Grateloup avant d'aborder le sujet de ce discours, esquisser d'une manière rapide cette vie si bien remplie, devant vous, qui fûtes les compagnons de sa route, n'est-ce pas le plus sûr moyen de bien disposer vos esprits et vos cœurs, et de mériter à la fois vos suffrages et vos sympathies?

M. Grateloup naquit à Dax en 1782. Il passa sa première enfance sous le toit paternel, où il trouva religieusement conservé ce culte de l'honneur, que certaines familles privilégiées se transmettent avec le sang. Il avait sept ans, lorsqu'un de ses oncles, supérieur de l'Ordre des Carmes, se chargea de l'instruire, et lui donna les premières notions de latin et de grec. Les progrès qu'il fit furent rapides, et bientôt, sous la direction du docteur Thore, savant naturaliste, il put se livrer avec passion à l'étude de la botanique et des sciences naturelles, qui devaient plus tard être l'occupation de toute sa vie. Vers la même époque, un frère de son père, artiste distingué, lui enseigna l'art du dessin et de la gravure, où il réussit encore et devint habile. A l'âge de vingt ans, M. Grateloup se sentit porté vers l'étude de la médecine; il partit pour Montpellier. Des succès nouveaux l'y attendaient; au moment où il allait subir les examens du doctorat, la Faculté lui offrit une chaire de botanique. Mais déjà atteint de ce mal qui ébranle tous les courages et amollit les âmes les mieux trempées, le mal du pays, il imposa silence aux entraînements, pourtant bien légitimes, de l'amour-propre, et revint dans sa ville natale, heureux d'y retrouver sa famille, ses amis, et d'y faire revivre au milieu d'eux le souvenir des anciens jours. Là, comme tout jeune docteur qui vient de conquérir son diplôme, il attendit

les clients, et les clients arrivèrent bientôt. Tous les pauvres, les infirmes, les désespérés, vinrent en foule assaillir sa porte : clientèle ordinaire du jeune médecin, mais aussi, disons-le, Messieurs, son plus beau privilége! A peine est-il arrivé, à peine a-t-il inscrit son nom sur sa demeure, qu'il voit accourir, comme vers un libérateur, tous ces malades désolés qui ont vainement cherché partout les moyens de guérir leurs infirmités; il leur semble que, depuis la dernière consultation qu'ils ont reçue, la science a dû faire d'immenses progrès, et que ce nouveau disciple d'Esculape, qui sort à peine des bancs de l'École, est peut-être le dépositaire de quelque remède fameux qui va ranimer chez eux la santé et la vie. Qu'est-ce, après tout, Messieurs, sinon l'espérance qui renaît dans une âme meurtrie par le découragement et la douleur! Heureux celui qui, sachant comprendre et accepter ce rôle, débute dans sa carrière par une bonne action! Si la rosée fait épanouir les fleurs, le soleil mûrir les moissons, le pauvre est bien plus puissant encore. Et lorsque, avançant dans la vie, le jeune médecin verra disparaître des obstacles qu'il croyait insurmontables; lorsque l'avenir, plein de reflets et de présages heureux, lui promettra des jours moins difficiles, qu'il se rappelle alors qu'il a été bon, qu'il a soigné, soulagé ou consolé ceux qui étaient tristes et malheureux, et qu'il reçoit la récompense que Dieu accorde toujours, comme l'a dit un grand poète :

A la prière
D'un mendiant, puissant au ciel!

M. Grateloup avait bien compris cette mission du jeune médecin; et vous le savez, Messieurs, arrivé à la fin de sa vie, les pauvres ne s'étaient pas aperçus qu'il avait vieilli.

Son abnégation et son dévouement lui créèrent bientôt des

relations nouvelles; aussi le voyons-nous occuper à Dax des positions élevées. Appelé d'abord dans les familles les plus distinguées, qui de toutes parts réclamaient ses conseils et ses soins, il fut nommé médecin des hôpitaux militaires, et mêlé à la vie publique, car il siégea tour à tour au Conseil municipal et au Tribunal de paix, dont il était le premier suppléant. En 1824, M. le baron d'Haussez, alors préfet des Landes, fut nommé à la Préfecture de la Gironde. Il avait pour M. Grateloup trop d'estime et d'attachement pour ne pas le prier de l'accompagner dans sa résidence nouvelle. C'est ainsi qu'il abandonna sa ville natale et vint habiter Bordeaux.

Les succès qu'il y obtint furent rapides, et il se trouva bientôt à la tête d'une clientèle nombreuse et choisie, dont il fut autant l'ami que le médecin. C'est alors, Messieurs, qu'il fut admis comme membre résidant dans cette Académie, à laquelle il appartenait en qualité de correspondant depuis l'année 1820, et dont il devint membre honoraire en 1859, à l'âge où, comme le disait sur sa tombe notre éminent collègue M. Dabas, le déclin de ses forces et de sa santé ne lui permettant plus d'assister aussi régulièrement à vos séances, un scrupule de délicatesse lui avait fait demander ce dernier titre, que votre affection seule aurait voulu lui faire attendre plus longtemps.

Dans les longues années pendant lesquelles il a appartenu à votre Compagnie, M. Grateloup lui a largement payé son tribut de labeur. Il suffit de parcourir le Recueil de vos *Actes,* pour y rencontrer plusieurs Mémoires sur la conchylialogie de l'Adour, la Description d'un maxillaire supérieur de cétacé fossile trouvé dans les carrières calcaires de Léognan, auquel Muller a donné le nom de *Zeuglodon Grateloupi*. On y trouve encore un discours, prononcé dans une séance publique, sur l'utilité de la zoologie fossile

appliquée à la géologie et à la zoologie vivante, discours dans lequel se montre son esprit judicieux, méthodique et clair. L'activité prodigieuse de M. Grateloup, sa passion pour le travail, lui permirent de faire, pour toutes les Sociétés savantes dont il était membre, ce qu'il avait fait pour l'Académie. C'est ainsi que les *Actes de la Société Linnéenne*, les *Annales des Sciences naturelles de Bruxelles*, le *Journal de Physique*, renferment des travaux importants émanés de sa plume. M. Grateloup a peu écrit sur la médecine. Je me trompe, Messieurs, il a beaucoup écrit, mais il a peu publié; et s'il m'avait été permis de vaincre une résistance bien légitime, et de pénétrer dans ce cabinet de travail qu'une main pieuse a toujours tenu fermé, depuis que celui qui l'occupait a disparu, espérant par là y mieux conserver son souvenir, j'y aurais trouvé, à coup sûr, bien des richesses, bien des conseils utiles, des enseignements précieux et de judicieuses observations!

M. Grateloup ne nous appartient pas seulement comme savant : sa vie privée nous appartient aussi, remplie qu'elle était par des qualités et des vertus qui en font le charme. Touchant modèle de piété forte et convaincue, époux affectueux et tendre père, il était affable et indulgent avec ses inférieurs, charitable pour les indigents, généreux à l'excès envers les siens. A la douceur, qui était l'un des traits de son caractère, il joignait une modestie telle, qu'on la prenait quelquefois pour de la timidité. Quoique personne n'eût plus que lui le droit d'avoir des opinions arrêtées, non seulement il savait douter, parce qu'il avait beaucoup appris, mais sa déférence pour les opinions des autres était si grande, qu'il ne lui est jamais arrivé de laisser échapper un mot qui pût blesser ou même déplaire.

Cet homme, d'un caractère si admirable, termina sa carrière à un âge où la science et l'humanité, sa famille et

ses amis, avaient encore besoin de son soutien et des conseils de sa longue expérience. Les atteintes d'un mal terrible, qui avait cédé une première fois et lui avait permis de reprendre ses travaux pendant deux années consécutives, se manifestèrent de nouveau avec violence, et malgré les soins les plus assidus et les plus intelligents, il succomba le 26 août 1861. Permettez-moi, Messieurs, de vous rappeler les derniers moments de cet homme de bien, et de céder la parole à une voix plus éloquente que la mienne, qui fut, ce jour-là, inspirée, comme elle l'est toujours, toutes les fois qu'il faut rendre hommage à la charité, au dévouement et à l'honneur. Voici, disait M. le docteur Levieux, médecin et ami de M. Grateloup, le langage qu'il me tenait il y a six mois :

« Mon ami, ma vie touche à son terme. J'ai beaucoup » travaillé; l'étude a été mon seul délassement; aussi je » quitterai ce monde avec cette satisfaction de la conscience » qui peut seule nous rendre heureux. »

Vivement ému de cet entretien, je l'engageai à prendre quelque soin de sa santé; il me répondit :

« Les remèdes sont impuissants quand la vitalité est » épuisée. Merci de vos conseils. Peu d'hommes obtiennent » la faveur d'arriver à mon âge. La mort ne m'effraie pas; je » l'attends avec résignation. »

Puis, le moment fatal arrivé : « Mon pouls ne bat plus, » dit-il à la sainte compagne de sa vie, qui depuis longtemps » ne quittait pas le chevet de son lit! Tout est fini! Prions » ensemble! »

C'est ainsi que savent mourir les hommes chez lesquels le sentiment religieux est profondément enraciné. En face de l'heure solennelle de la séparation, on les trouve toujours calmes et résignés.

Telles ont été, Messieurs, la vie et la mort de M. Grateloup. Nous y trouvons un utile et grand enseignement : c'est que

si la vie sédentaire, les travaux assidus du cabinet, et les contentions d'esprit qu'ils exigent, ont quelque chose d'austère et de pénible; l'amour de la vérité, les saintes joies de la science, le bonheur de mettre la main sur un fait ou une loi nouvelle, voilà ce qui, pour le savant, aplanit les obstacles, soutient les efforts, épure le zèle. Ce ne sont point les richesses et le vain éclat qui illustrent les nations comme les hommes, mais les monuments du savoir et du génie. Eux seuls gravent, en traits plus durables que l'airain, les titres qu'ils donnent à la gloire, et lorsque le tombeau est pour le commun des hommes le lugubre séjour de la mort et de l'oubli, il n'est pour celui que les talents comme la vertu recommandent, que l'aurore d'une impérissable renommée.

Je viens de payer, Messieurs, à celui dont vous m'avez transmis la succession un juste tribut d'hommage, je dirais presque une dette de piété filiale. Mais cette dette n'est pas la seule : votre bienveillant accueil m'en a imposé une autre qui ne m'est pas moins douce, et dont j'ai hâte de me libérer envers vous!

Parmi tous les moyens qui ont le plus contribué à éclairer les phénomènes de la vie, il en est un qui doit occuper la première place : c'est l'expérimentation. Apprécier sa marche lente, mais progressive, depuis Galien, qui fut le plus grand expérimentateur de l'antiquité; montrer aux hommes de bon sens et ennemis de l'esprit de système, quelle lumière éclatante elle a jeté sur les différents problèmes de notre activité vitale, telle est, Messieurs, la tâche que je me suis imposée. Tâche difficile, périlleuse, qui nécessiterait, pour être accomplie dignement, une autorité plus grande que la mienne, et que je n'hésite cependant pas à aborder; car, à défaut du talent nécessaire, j'apporterai du moins au service d'une telle cause l'amour passionné de la vérité.

L'histoire de l'expérimentation peut se diviser en deux

périodes : la première commence avec Galien et finit avec Haller; la deuxième, inaugurée d'une manière si brillante à la fin du siècle dernier, par Bichat, continuée par Magendie et les physiologistes contemporains.

Permettez-moi, Messieurs, de jeter un coup d'œil rapide sur chacune de ces deux périodes, et de signaler, avec les progrès accomplis, les causes diverses qui ont pu par intervalle leur imprimer un point d'arrêt.

C'est par le traité *De usu Partium*, que Galien ouvre l'histoire de la physiologie expérimentale. Ce livre, création sublime, fut un plaidoyer parfois subtil, mais toujours éloquent, en faveur de la théorie des causes finales. Il ne l'entreprit que pour lutter contre la philosophie d'Épicure, introduite par Asclépiade dans la société romaine, qu'elle avait rendue matérialiste et athée. Elle ne croyait plus à ces dieux de l'Olympe, dont elle désertait les autels, et paraissait peu disposée à embrasser le christianisme, qu'elle ne connaissait que par le sang de ses martyrs!

Aussi voit-on percer, dès le début, dans ce beau monument de l'esprit, l'idée philosophique qui l'a inspiré. C'est pour le service de l'âme, dit Galien, qu'ont été créés tous les organes; pensée qui se retrouva plus tard exprimée par un grand philosophe, M. de Bonald, dans cette définition célèbre : L'homme est une intelligence servie par des organes.

Il reconnaît aux animaux une âme différente de celle de l'homme, et c'est en raison de cette différence, que les organes eux-mêmes varient.

Voyez le cheval, son pied répond à la rapidité de sa course; sa superbe crinière révèle son âme fière et généreuse. Les dents et les ongles du tigre sont en rapport avec sa férocité. Les instincts du sanglier sont servis par ses défenses. Aux animaux craintifs, la nature a ménagé des

moyens pour la fuite; aux bêtes féroces, elle a donné des armes pour l'attaque et pour la défense.

Au milieu de cette diversité infinie de caractères et de dispositions qui se trouvent chez les animaux, l'homme est le seul animal sage, le seul divin. C'est en vue de ce caractère auguste que l'Ouvrier suprême l'a doué d'un instrument spécial, qui est la main. L'homme seul a la main, comme seul il a la sagesse en partage; c'est pour lui l'instrument le plus merveilleux et le plus approprié à sa nature.

Mais ce n'est pas la main de l'homme qui lui donne son intelligence; c'est parce qu'il possède une raison supérieure à celle des animaux, qu'il devait avoir à sa disposition un instrument propre à manifester cette supériorité.

Après ces considérations philosophiques, Galien consacre les premiers livres de son Traité à l'étude de la mécanique animale. Il commence par la main. Appliquant à cette étude l'anatomie, la comparaison entre cet appendice chez l'homme et chez les autres êtres organisés, il arrive à donner une description remarquable de cet appareil, des parties qui le constituent; puis, mettant en usage l'expérimentation, sur laquelle il s'appuie toujours, il nous montre le mécanisme de ces diverses parties, le but que chacune d'elles est appelée à remplir, et il arrive à ce résultat, que cet instrument merveilleux est éminemment propre à atteindre deux buts : la préhension des objets les plus variés dans leurs dimensions, l'appréciation de ces objets en vertu d'une modification particulière du sens du toucher, modification qui constitue le tact.

Aussi, après avoir pénétré, par l'analyse, tous les détails les plus intimes de la structure de la main, des rapports de cette structure avec les fonctions dévolues à l'organe, s'élevant, par la contemplation, jusqu'aux plus sublimes hauteurs de la philosophie, et donnant essor à l'enthousiasme

qui l'agite : « En présence de cette main, dit-il, en présence
» de cet admirable instrument, ne prend-on pas en pitié
» l'opinion des philosophes qui ne voient dans le corps
» humain que le résultat de la combinaison fortuite des
» atomes! Tout, dans notre organisation, ne jette-t-il pas un
» éclatant démenti à cette fausse doctrine! On y invoque le
» hasard pour expliquer cette disposition étonnante! Non,
» ce n'est pas une puissance aveugle qui a produit toutes ces
» merveilles. Or, connaissez-vous parmi les hommes un
» génie capable de concevoir et d'exécuter une œuvre aussi
» parfaite? Un pareil ouvrier n'existe pas. Cette organisation
» sublime est donc l'ouvrage d'une intelligence supérieure,
» dont celle de l'homme n'est qu'un pâle reflet sur cette
» terre. Que d'autres offrent à la divinité de sanglantes
» hécatombes, qu'ils chantent des hymnes en l'honneur des
» dieux, mon hymne à moi, c'est l'étude de l'exposition des
» merveilles de l'organisation humaine. »

Paroles sublimes, Messieurs, et qui n'ont pas besoin de commentaires! Galien continue son étude de l'organisation, et dans les deuxième et troisième livres, il passe en revue les autres parties du corps, dont il arrive à déterminer les usages; en un mot, il a écrit un véritable traité de mécanique animale, modèle de tous ceux qui ont été faits depuis, et dans lequel, parmi quelques assertions hasardées et des détails infiniment minutieux, on trouve des vues profondes, vraies, et dignes d'être encore méditées! Or, si vous vous reportez, par la pensée, à l'époque où écrivait ce grand physiologiste, si vous songez à l'état où se trouvaient alors les sciences qui ont jeté tant de jour sur les problèmes complexes des mouvements, vous apprécierez l'importance des ressources que peut fournir l'expérimentation à celui qui sait l'interroger.

Galien aborde ensuite les fonctions de nutrition. « C'est,

pendant la digestion, dit-il, l'estomac qui accomplit une œuvre divine, par l'étonnante métamorphose d'une masse brute, qui est l'aliment, en un suc qui renferme les principaux éléments de cet autre liquide divin, qui est le sang. C'est là que se fait la première élaboration de la matière alimentaire ; là, pour la première fois, les diverses parties de l'aliment tendent à se dissocier. De cette élaboration, de cette première séparation des différentes parties de l'aliment, résulte un produit nouveau, un suc particulier par excellence, enfin le suc. Dans tous ces actes, l'estomac est actif; il exécute des mouvements de va-et-vient, et pour leur accomplissement régulier, la nature a disposé les choses de manière à maintenir très élevée la température de cet organe. » Pour expliquer tous ces phénomènes, Galien admet un certain nombre de forces. C'est la force *attractive,* par laquelle chaque partie attire les matériaux qu'elle doit transformer en sa propre substance ; la force *rétentive,* qui retient pendant un certain temps les matières dans l'estomac ; la force *altérante,* qui les modifie ou les altère d'une manière spéciale.

N'est-il pas évident que Galien avait des notions précises sur la digestion. Mais à côté de ces notions précises, de ces mouvements de l'estomac, de ces transformations qui s'y opèrent, de cette chaleur qui facilite la transformation, phénomènes qu'il avait constatés par l'expérience, viennent se placer des forces imaginaires ; c'est à dire, Messieurs, qu'à côté du fait que le grand physiologiste a vu, qui est une réalité que l'expérimentation seule a pu lui faire connaître, vint se placer fatalement cet empressement à tout expliquer, inhérent à notre nature, et cause de tous les systèmes et de toutes les erreurs !

Les doctrines de Galien furent acceptées jusqu'au XVII[e] siècle, et, pendant cette longue période, la physiologie

resta à peu près stationnaire. En recherchant les causes qui ont rendu si lente la succession des découvertes réelles et positives, je suis conduit, comme M. Scrive (Thèses de Strasbourg), à en trouver deux principales : « La difficulté de créer le terrain scientifique avec nos faibles moyens d'investigations, et l'esprit de système. » Examinons chacun de ces obstacles : de cet examen jaillira la démonstration de la supériorité de l'esprit de notre siècle, de sa meilleure direction, de la plus grande certitude des résultats pour le présent, et de la mesure de la puissance investigatrice pour l'avenir.

La difficulté due à la matière même, dit M. Scrive, est immense. Rien dans les corps inorganiques qui lui soit analogue; les lois qui régissent ces corps ont bien de l'influence sur la matière organisée, mais c'est une influence secondaire. Les complications de détail sont constantes; l'investigation est à chaque pas arrêtée dans sa marche; et peut-il en être autrement, lorsque nous n'avons que nos faibles sens, si sujets à l'erreur, et des instruments insuffisants pour nous guider dans nos recherches! Qu'on observe l'appareil nerveux, privé de son action ou mis en mouvement; on peut bien constater des effets en général, mais on ne découvre point les causes; on ne peut même souvent relier entre eux les effets aperçus. Cependant, douze siècles et plus ont cherché à résoudre ces problèmes; une foule d'hommes de génie se sont efforcés d'approfondir le mystère, et sont à peine parvenus à soulever un coin du voile qui le couvre. On est encore bien davantage convaincu de l'obstacle que la matière même présente, lorsque l'on compare les connaissances positives actuelles des mathématiques, de la chimie, de la physique, à ce que nous savons sur la vie : d'un côté, une masse de lois immuables, des règles constantes, avec quelques points obscurs, mais rares; de l'autre, quelques observations,

quelques principes positifs, beaucoup de suppositions gratuites, beaucoup de doutes, et trop souvent une ignorance complète! La matière constitue donc une barrière formidable!

Et après cet obstacle, si nous jetons un coup d'œil rétrospectif sur les travaux de nos devanciers, nous voyons les progrès de la science enrayés par l'esprit de système. Trouvant dans la matière organisée une puissance qui n'est comparable qu'à elle-même, agissant sur cette matière avec son individualité de pensée et de perception, voulant avant tout satisfaire sa raison par la connaissance des causes, l'homme a dû nécessairement créer toutes ces doctrines qui ont successivement dominé les croyances physiologiques. Tantôt il rattache les phénomènes de la vie au souverain principe de toutes choses, et crée ces systèmes métaphysiques où l'on ne trouve que vague et obscurité; tantôt, à côté de découvertes positives et certaines, apparaissent ces théories hypothétiques, comme celles des éléments, des humeurs, des esprits; puis vient le tour de l'application à la physiologie, de l'alchimie, du calcul et des sciences physiques seules; ou bien l'on cherche une explication des phénomènes de la vie dans l'existence d'un principe insaisissable dans son essence, et doué de propriétés variées, mais toutes puissantes: c'est l'archée pour les uns, l'âme pour les autres, ou la force vitale ou l'irritabilité. Je n'en finirais pas si je voulais passer en revue toutes ces productions bizarres, si peu fructueuses pour les progrès de la science.

En jugeant d'après ce qui se passe autour de nous, nous pouvons dire que notre époque, bien qu'elle n'ait pas entièrement dépouillé cet esprit de système, a mieux compris qu'il ne fallait pas demander à la nature au-delà de ce qu'elle peut donner. Convaincue du vide des systèmes, elle a remplacé par l'observation les intuitions de l'esprit; mieux

éclairée par les lumières de la physique et de la chimie, elle n'a pas voulu affronter audacieusement les grands problèmes de la vie; elle a préféré tourner la difficulté, accumuler les faits bien observés, et faire marcher de front les modes variés d'investigation que lui ont fourni les sciences physiques, la comparaison des êtres orgnanisés de la nature, l'étude de la structure anatomique, mais surtout l'expérimentation sur les animaux, et elle est arrivée à des résultats surprenants. Où cette méthode rationnelle a exercé le plus d'influence, c'est à coup sûr dans l'étude du système nerveux! C'est là, et grâce à elle, qu'ont été résolus quelques problèmes que les siècles avaient laissé sans solution. Mais au milieu de ce vaste champ de découvertes, des points obscurs se montrent encore de loin en loin. Dissiperons-nous toute obscurité? Oui, sans doute. Nous en avons pour garants la bonté de la méthode et la persévérance de ceux qui l'ont si bien employée! Enfin, on est en droit de l'espérer, nous atteindrons la limite où commence cette inconnue, que le pouvoir humain ne pourra jamais ni saisir ni comprendre, le rayon divin qui règle l'harmonie des mondes!

L'esprit de système a donc retardé les progrès de la physiologie pendant toute la période qui s'écoule depuis Galien jusqu'au XVI[e] siècle; et s'il ne les a pas complètement arrêtés, c'est grâce à l'expérimentation dont quelques savants avaient conservé la précieuse habitude. Deux grandes découvertes, préparées par des expériences nombreuses, devaient se manifester à cette époque, et faire entrer la médecine et la chirurgie dans une voie nouvelle : la circulation du sang et la circulation dans les vaisseaux lymphatiques.

La circulation du sang date du XVII[e] siècle, et la gloire en est entièrement attribuée à Harvey. Mais, comme toutes les grandes découvertes qui honorent l'esprit humain, celle

de la circulation ne fut pas l'œuvre d'un seul homme; elle fut, au contraire, le résultat des efforts combinés d'un grand nombre d'expérimentateurs; et bien que l'illustre physiologiste anglais en ait eu tous les honneurs, les droits de la justice et de la vérité m'obligent à dire que le fruit était presque arrivé à maturité lorsqu'il lui fut donné de le cueillir. S'il m'était possible, sans sortir des limites de ce discours, de suivre à travers les siècles la marche de cette découverte, je vous montrerais comment les médecins de l'antiquité, ceux de l'école d'Alexandrie, et à leur tête Galien, comment le Moyen Age, avec Michel Servet, Colombo de Padoue, Césalpin de Pise, Fabrice d'Aquapendante, Charles Étienne, avaient fait faire un grand pas à la solution du problème lorsque Harvey franchit la distance qui le séparait de la vérité tout entière.

Ce que je viens de dire de la circulation du sang s'applique également à celle des vaisseaux lymphatiques, cette autre conquête brillante de l'expérimentation, qui, commencée en 1563 par Eustache, fut achevée par les recherches de Gaspard Aselli, Pecket, Rudbek, Guillaume Hunter, Jhon Hunter et Cruiskand, ses élèves.

Tous ces grands faits physiologiques, toutes ces découvertes importantes, avaient non seulement besoin d'être contrôlés, mais réunis et exposés dans un livre destiné à en perpétuer le souvenir, à en montrer l'utilité. Il appartenait à Haller, un des génies les plus vigoureux et les plus étendus dù XVIII[e] siècle, qui fut à la fois botaniste, poète, bibliographe, romancier, anatomiste, de combler cette lacune; c'est, en effet, dans son grand ouvrage sur les phénomènes de la vie que se retrouvent mentionnées les expériences à l'aide desquelles il a vérifié les opinions énoncées avant lui, et ses propres expériences sur la respiration, la circulation, la génération, la formation des os. L'on y trouve encore la

grande théorie de l'irritabilité, à laquelle son nom se trouve surtout attaché; théorie qui a eu peut-être le tort d'être trop exclusive, mais qui, modifiée, agrandie et complétée par Bichat, est devenue la base de la physiologie moderne. Haller nous conduit ainsi jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, avec laquelle commence la deuxième période de l'expérimentation.

Il est dans l'histoire une époque célèbre, dont l'influence ne s'est pas seulement fait sentir sur notre pays, mais sur l'Europe entière. Loin de moi la pensée d'apprécier la valeur politique et sociale de cette époque si diversement jugée; mais ce que j'ose affirmer, c'est qu'en établissant les droits de la liberté et de l'égalité, elle devait amener forcément le réveil de l'esprit. Aussi, Messieurs, voyons-nous toutes les branches des connaissances humaines dater leurs plus belles créations de cette période féconde pour la science, dont les immortels travaux de Lavoisier marquèrent le commencement, et que ceux des Monge, des Laplace, des Berthollet devaient illustrer après lui. La physiologie ne pouvait rester étrangère à ce mouvement; aussi voyons-nous apparaître Bichat, génie élevé et hardi, doué d'une grande puissance d'investigation, qui devait consolider, après Haller, les fondements de la science de la vie.

J'ai cherché jusqu'à ce moment à vous démontrer que la physiologie n'a jamais accompli de progrès véritablement utiles, que lorsqu'elle s'est appuyée sur l'expérimentation; qu'elle est, au contraire, restée stationnaire toutes les fois que, dédaignant cette méthode, elle s'est laissée envahir par les hypothèses et l'esprit de système. Bichat va nous en fournir une nouvelle preuve. Anatomiste habile, il venait de découvrir les membranes synoviales; il fut conduit à examiner les autres membranes connues avant lui, à rechercher leurs points de contact, à en établir la classification. C'est ainsi qu'il fit d'abord le *Traité des membranes,*

suivi bientôt de l'*Anatomie générale,* œuvre gigantesque qui lui assure une gloire impérissable. La part qu'il revendique en faveur des éléments de nos organes, substitués aux organes eux-mêmes, marque une ère nouvelle. S'appuyant sur cette triple source d'investigation : l'anatomie, les expériences sur les animaux vivants, l'observation pathologique, il parvint, à force de patience et de sagacité, à reconnaître vingt et une formes élémentaires ou systèmes.

Mais il fallait donner des propriétés à ces éléments, et c'est alors que Bichat, abandonnant les moyens qu'il a si heureusement mis en usage pour en démontrer la réalité, nous fait assister à ces créations bizarres, d'une contractilité organique insensible, d'une sensibilité organique, de bouches absorbantes douées d'une intuition merveilleuse, que sais-je encore! Propriétés vitales imaginaires, qui, dépouillées de la forme séduisante dont le maître les avait revêtues, ne supportent pas l'épreuve de la critique et n'ont plus de nos jours de partisans sérieux! Si Bichat n'avait pas ignoré certains phénomènes physiques, s'il avait connu l'endosmose, cet autre résultat de l'expérimentation, il n'aurait jamais attaché son nom à de semblables théories!

Mais si, poursuivant l'étude de ses travaux, nous le voyons reprendre son rôle d'observateur, appliquant toute sa sagacité à l'étude de l'organisme vivant, multipliant les expériences, nous assistons à la création, comme par enchantement, de cette brillante doctrine de la connexion des fonctions cérébrale, pulmonaire et cariliaque, considérées comme le triple foyer de l'activité vitale, doctrine célèbre par l'influence qu'elle exerça sur les progrès de la science; nous le voyons établir d'une manière nette et précise cette distinction des deux vies, animale et organique, ainsi que les manifestations par lesquelles elles se révèlent.

Or, si Bichat, avec son puissant génie, n'a rien créé de

durable lorsqu'il a renoncé à l'expérience pour s'abandonner aux élans de son imagination, et si, grâce à l'expérimentation, il nous a légué ce chef-d'œuvre qu'on appelle l'*Anatomie générale,* la conséquence, Messieurs, n'est-elle pas facile à tirer?

J'arrive, Messieurs, à vous parler d'un homme qui a joué un rôle immense dans l'histoire de l'expérimentation, et sur lequel les jugements les plus injustes ont été formulés : il s'agit de Magendie. Si je m'estime heureux d'avoir à vous en entretenir, c'est que Magendie est Bordelais, et que j'accomplis un acte de justice en réclamant pour lui une place parmi les hommes qui ont le plus honoré notre cité. Que les uns aient été de grands écrivains ou des orateurs éminents; que les autres, jurisconsultes éclairés ou ministres habiles, aient dirigé avec éclat et fermeté les affaires du pays, Magendie est le plus grand physiologiste de ce siècle, et la gloire des premiers emprunte encore à la sienne un nouvel éclat!

Mais avant de vous montrer la part qu'il a prise à l'étude des phénomènes de la vie, je dois en quelques mots réfuter une accusation dont il a été l'objet. On a dit qu'il avait été inutilement cruel; qu'il faisait souffrir, sans pitié, sans émotion, pour satisfaire bien souvent une pure curiosité, les malheureuses victimes qui servaient à ses expériences. Cette accusation, si elle était fondée, serait grave, Messieurs. La science a parfois, je le sais, des exigences terribles et douloureuses; mais celui-qui travaille pour elle, a des devoirs qu'il méconnaîtrait étrangement, s'il ne sanctifiait pas toujours l'emploi de moyens que le sentiment de l'humanité réprouve par l'amour et la recherche de la vérité. Magendie l'a-t-il jamais oublié? Les trois faits suivants, que j'emprunte à son éloge historique prononcé par M. Flourens à l'Académie des Sciences, ne laisseront, je l'espère, aucun doute à cet égard.

Devenu, par le concours, interne des hôpitaux, il consacrait la plus grande partie de son temps à l'étude et au professorat; l'autre partie, à la vie du monde. Quoique élevé par son père avec la rudesse républicaine, il avait des tendances aristocratiques; il aimait et recherchait les délicatesses de la bonne compagnie : coupables raffinements monarchiques, qui élèvent l'esprit, forment le goût, et font vivre de la vie de l'intelligence.

Aussi était-il devenu un des habitués de ces salons qui, après la tempête révolutionnaire, s'étaient ouverts à la première éclaircie, où l'on se cherchait, où l'on se comptait, où le malheur avait fait tout le monde ami. On l'y accueillit comme un élégant jeune homme, et il y dissimula, avec un stoïcisme tout romain, sa profonde détresse. Cependant, racontait-il gaiement plus tard, pendant ce temps qui m'a paru assez long, tous frais faits, il ne me restait plus pour vivre que cinq sous par jour, et encore j'avais un chien. Nous partagions. Par exemple, il n'était pas gras, ni moi non plus.

Plus tard, le bruit de ses travaux, les succès obtenus dans les concours de l'Académie des Sciences, attirèrent à lui une foule nombreuse, avide de réclamer ses conseils et ses soins. Il préféra l'hôpital, et la plus grande part de sa carrière de médecin appartint aux malheureux! Vingt ans de service dans les hôpitaux, nous montrent l'homme sévère, l'homme fantasque, devenant doux et patient en approchant de la couche de l'indigent; le penseur sérieux, le censeur inflexible, écoutant et consolant les pauvres vieilles femmes de la Salpêtrière.

Enfin, en 1831, se répand tout à coup la nouvelle d'une épidémie terrible : le choléra venait de faire sa première apparition en Irlande; et en face de ce fléau jusque-là inconnu en Europe, tous les cœurs se sentirent pris d'un invincible

effroi. Or, Messieurs, qui, dans cette circonstance, demanda une délégation spéciale à l'Institut pour aller étudier le mal et le combattre? Qui se rendit au foyer même de la contagion et passa des mois entiers sous des huttes humides et misérables? — Magendie!

Et quand le choléra, franchissant l'espace, envahit Paris dans une seule nuit, qui fut appelé auprès du premier malade? Qui vit-on, gravissant les degrés de l'Hôtel-Dieu, au milieu d'une foule frémissante et égarée, d'où partaient les cris : *Vengeance, mort aux empoisonneurs, mort aux médecins?* — Magendie, encore Magendie!

Or, je vous le demande, Messieurs, celui qui, dans des jours de détresse, n'ayant pour vivre que cinq sous par jour, les partageait avec son chien; celui qui préféra aux honneurs d'une grande clientèle, et au bien-être qu'elle procure, les pauvres vieilles femmes de la Salpétrière; celui qui, à l'annonce d'une épidémie terrible, part spontanément pour aller au foyer même du mal, étudier sa nature, son développement, chercher les moyens de l'arrêter et de le vaincre, pouvait-il, ainsi qu'on l'a dit du haut d'une tribune académique, dans le seul but de satisfaire une coupable curiosité, arracher des cris à ses malheureuses victimes et rester insensible à la voix de la douleur?

Ainsi, Messieurs, qu'on n'accuse plus Magendie; qu'on rende, au contraire, un juste hommage à sa mémoire; qu'on admire en lui, avec le dévouement dont il fit preuve, cette autre vertu qu'il porta si haut : le courage civil. Certes, j'admire le soldat affrontant les périls qui l'environnent et découvrant noblement sa poitrine au feu de l'ennemi; mais ce courage, si grand soit-il, a sa raison d'être. Avant le combat, un sentiment de vague effroi peut légitimement peser sur une armée entière; mais bientôt la scène change : l'hésitation n'est plus possible, le roulement du tambour

vient de se faire entendre, le clairon a sonné la charge, un frémissement général parcourt tous les rangs, les balles sifflent de toutes parts; l'entraînement devient universel; le drapeau qui porte dans ses plis, ces mots : *Patrie, honneur,* se montre à tous les regards, et derrière le drapeau brille cette étoile des braves, qui sera la récompense de ceux qui, sans peur et sans reproche, auront vu se dissiper les dernières fumées du champ de bataille! Mais si ce courage est grand, s'il est beau, s'il mérite les acclamations de la foule, s'il faut enfin, pour le célébrer dignement, lui élever des arcs de triomphe et lui tresser des couronnes, que penserez-vous de l'homme qui, puisant la force nécessaire dans les aspirations de son âme, s'en va seul et librement au devant d'un fléau qu'il ne connaît pas, *dont il sera peut-être la première victime,* sans autre témoin que Dieu, sans autre mobile que l'amour de ses semblables, sans autre récompense que la satisfaction que donne à l'âme le sentiment d'un devoir accompli et d'un service rendu! Heureux encore si, dans cette lutte où sa vie est sans cesse menacée, il ne rencontre pas, après la bataille, l'indifférence, l'ingratitude ou l'oubli!

Si je voulais mentionner les services que Magendie et les expérimentateurs sortis presque tous de son école ont rendu à la physiologie, il m'arriverait infailliblement, Messieurs, de lasser votre bienveillante attention. Je me contenterai donc d'énumérer les conquêtes de la science moderne.

Qu'une substance alimentaire ou non soit introduite dans les organes, bientôt elle va passer des parties les plus superficielles dans les plus profondes, pour servir aux besoins de la réparation ou porter une atteinte fatale à la vie. Magendie expérimente, et l'absorption veineuse, admise par Galien, abandonnée au XVI[e] siècle, se trouve démontrée. Ce fut son

premier coup d'essai; on peut dire que ce fut un coup de maître.

D'autres recherches devaient bientôt fixer son attention et celle de la plupart des physiologistes contemporains, et nous initier aux fonctions d'un des systèmes qui a eu le privilége d'exciter les efforts des savants. Il n'est point, en effet, de sujet qui ait donné lieu à autant de travaux que le système nerveux; il semble que l'on ait mis de côté les autres points physiologiques, pour s'occuper exclusivement de ce vaste appareil. On s'explique facilement cette préférence. Ce qui devait frapper le plus l'esprit d'investigation, n'était-ce pas la cause première, essentielle, des expressions de la vie, le puissant ressort qui met en jeu tous ces admirables rouages de la machine organisée, et produit cette multitude d'actes sublimes qui nous met en rapport avec le monde extérieur, nous l'assimile en quelque sorte, et nous donne la puissance de penser et de conaître?

Mais que nous a appris l'expérimentation sur le système nerveux? Avec Galien et Prochaska, elle nous a appris que la moelle épinière préside au mouvement et à la sensibilité; avec Ch. Bell, Magendie, Longet, Flourens, Brown, Séquart, que ces deux propriétés ont un siége distinct dans cet organe; avec Prochaska, Lallemand, Allisson, Muller, Marchall, Hall, qu'elle possède une force spéciale qui constitue ce que l'on appelle *son pouvoir reflexe;* enfin, qu'elle exerce une influence manifeste sur la respiration, les mouvements du cœur, les sécrétions, la nutrition, la chaleur animale.

Appliquée à déterminer les fonctions du bulbe, elle nous montre qu'il préside aussi à la sensibilité et au mouvement, et qu'il est l'organe excitateur des mouvements respiratoires.

C'est elle qui a permis encore d'établir cette division simple et lumineuse des nerfs, en nerfs moteurs, nerfs

sensitifs, nerfs mixtes, donnant par là, au clinicien, le moyen de distinguer les diverses espèces de paralysie et de névralgie.

Enfin, continuant ses investigations, elle nous a appris que le grand sympathique est sensible à l'irritation immédiate, mais tardivement; qu'il est l'instrument du mouvement involontaire; que l'hématose, la nutrition, les sécrétions, sont placées sous sa dépendance; qu'il est le moteur du cœur, et de tous ces organes contractiles qui échappent à l'action de la volonté.

L'expérimentation a donc jeté une vive lumière sur les fonctions du système nerveux. Mais il est des faits qui se rattachent à l'étude de ce système, qu'elle ne pourra jamais élucider. S'il est vrai que le cerveau soit l'instrument des facultés les plus élevées de l'intelligence; si les diverses parties de cet organe président à telle ou telle manifestation de la pensée, on comprendra que la distance qui nous sépare de l'animal le plus rapproché de nous par son organisation, est trop grande pour qu'elle puisse nous donner jamais la clé des phénomènes de la vie physiologique. L'observation de l'homme malade, aidée de l'anatomie pathologique, pourra seule conduire à ce résultat. C'est là une lacune regrettable et difficile à combler. Mais rassurez-vous, Messieurs, cette lacune disparaîtra, et l'Académie de Bordeaux aura l'insigne honneur de compter parmi ses membres ce travailleur infatigable, ce classique éprouvé par tant de luttes scientifiques dont il est toujours sorti victorieux, qui, après avoir consigné les fruits de sa longue expérience dans un des plus beaux livres de la littérature médicale au XIX$^e$ siècle, consacrera l'œuvre qu'il a commencée en nous donnant bientôt la solution de tous ces problèmes. Ce sera pour votre Compagnie, Messieurs, une gloire véritable, en même temps que c'est, pour moi, une

occasion heureuse de rendre un hommage public, que vous apprécierez comme il convient, à celui qui, après avoir été mon maître, m'a permis de le considérer comme un père et comme un ami!

L'expérimentation n'a pas été appliquée seulement au système nerveux; et si je ne craignais de trop prolonger ce discours, il me serait facile de vous montrer qu'elle a porté spécialement sur la plupart des actes de l'organisme. Vous verriez comment les phénomènes digestifs, respiratoires, sécrétoires, nutritifs, et tant d'autres, ont été éclaircis par les travaux des Spallaganni, des Longet, des W. Beaumont, des Cl. Bernard, des Blondlot, des W. Edwards, etc.

L'expérimentation nous a donc permis de mieux apprécier, de mieux connaître la plupart des fonctions. C'est un fait incontestable, qui ressort évidemment de tout ce que je viens de dire.

Mais n'allez pas vous méprendre, Messieurs, sur ma pensée, et n'allez pas croire surtout que si l'expérimentation m'a permis d'établir un rapprochement entre l'animal et l'homme, je ne reconnaisse pas qu'une distance immense les sépare. Certes, je ne crois pas, avec Descartes, que l'animal soit seulement une machine sensible, une sorte d'automate, pas plus que je n'admets, avec Condillac et Georges Leroy, que l'intelligence préside à tous ses actes; je lui accorde de l'instinct, de l'intelligence; il est susceptible d'éprouver de la sympathie et de l'antipathie; et afin de lui faire la part aussi large que possible, je lui accorde même un langage, langage bien simple, j'en conviens, qui se réduit à un petit nombre de signes expressifs en rapport avec certains besoins; mais quelle distance, Messieurs, entre les facultés ainsi envisagées dans l'animal, et les mêmes facultés chez l'homme!

L'entendement de l'homme, dit M. Hollard *(Races humaines)*, est à la fois intelligence et raison. C'est à dire

qu'aux premiers éléments de l'intelligence, aux perceptions sensoriales, viennent s'ajouter des notions d'un autre ordre, qui impriment à la psychologie un caractère nouveau, agrandissant l'horizon intellectuel, donnant essor aux facultés d'analyse et de synthèse, nous élevant des idées particulières et immédiates aux idées générales, des perceptions aux conceptions, de l'expérience à la science, et nous révélant au dessus du monde physique le monde moral, au dessus de la création le Créateur.

Parmi ces notions se trouvent celles de l'espace et du temps. L'espace, comme fait abstrait et indépendant de la matière, n'est connu que de l'homme; nous ne lui concevons point de borne; c'est l'étendue infinie. Cette notion conduit notre raison à la double idée du fini et de l'infini.

Le temps n'existe pas pour l'animal, c'est à dire pour un être qui vit tout entier dans le moment présent; car ses réminiscences elles-mêmes, évoquées par l'intérêt actuel, s'effacent avec lui, et s'y absorbent sans laisser le souvenir ou conscience de l'existence passée. L'homme, au contraire, porte en lui la notion du temps, comme passé, présent et avenir. Il peut sortir du présent, se transporter dans le passé, reprendre chacun de ses souvenirs, ou anticiper sur une suite d'événements futurs. Maître en quelque sorte de son existence, planant au dessus d'elle, appréciant la solidarité des moments qui se succèdent, il est mis en demeure de rendre cette solidarité heureuse ou malheureuse; et tandis que l'animal ne se soucie pas du moment futur, l'homme le devance de ses désirs, de ses pensées, de ses espérances, et la notion du temps fait de lui un être avide d'immortalité. Ces notions ouvrent à l'homme des perspectives sur le monde moral; celles du vrai, du juste, du bon, l'engagent décidément dans ce monde, où, affranchi de l'intérêt égoïste, il élève sa pensée jusqu'à cette cause des causes, à cet être

infini qui domine de son existence éternelle l'espace et le temps; à cette intelligence souveraine qui a tout arrangé avec sagesse dans l'économie de l'univers, et qui personnifie la vérité, la justice, la bonté.

Avec ce caractère, avec la conscience d'une destination religieuse et d'une loi morale, l'homme ne saurait aimer comme l'animal. Ses affections ont d'autres motifs; elles s'élèvent et se moralisent comme ses idées. Ce ne sont plus de simples mouvements de sympathie ou d'antipathie, suscités par les aperceptions actuelles des sens et de l'intelligence. Le cœur de l'homme est affecté tour à tour par des souvenirs, par les faits actuels et par la prévision; il connaît seul le regret et l'espérance. Les notions morales éclairant ses sympathies, lui procurent les nobles jouissances de l'amitié, de l'amour, de l'admiration, de l'adoration. Il les retrouve encore dans le remords, le mépris et l'indignation.

S'agit-il enfin de prendre une détermination : l'homme a le sentiment de sa liberté et de sa spontanéité; et tandis que l'animal subit la loi qui lui est imposée, l'homme accepte ou refuse celle qu'on lui propose.

Un jour, Magendie faisait une expérience dans son laboratoire lorsqu'il vit entrer un homme d'un âge respectable, vêtu de noir et portant sur la tête un chapeau à larges bords. A ce costume, il lui fut facile de comprendre qu'il avait affaire à un quaker. « Je demande, dit-il, à parler à Magendie. » Magendie s'étant désigné : « J'avais entendu parler de toi, reprit-il, et je vois qu'on ne m'avait pas trompé. On m'avait dit que tu faisais des expériences sur les animaux vivants. Je viens te voir pour te demander de quel droit tu agis ainsi, et pour te dire que tu dois cesser d'en faire, parce que tu n'as pas le droit de faire mourir des animaux ni de les faire souffrir, parce qu'ensuite tu donnes un mauvais exemple en habituant tes semblables à la cruauté! »

Magendie chercha à lui prouver que ses expériences avaient un but utile, et qu'il était mû par la pensée de faire des découvertes applicables à la médecine; il ajouta que Harvey n'aurait pas découvert la circulation, s'il n'avait pas fait des expériences sur les biches du parc de Charles Ier; puis, il parla de la chasse et de la guerre.

« Oh! certainement, interrompit le quaker, je condamne la chasse et la guerre, aussi bien que les expériences sur les animaux. Dans tous ces cas, l'homme se donne des droits qu'il n'a pas. C'est là ce que je veux prouver, et je voyage pour faire disparaître ces trois choses : la chasse, la guerre et les expériences sur les animaux vivants! »

Qu'est devenu ce quaker? Je l'ignore. Mais ce qu'il m'est impossible d'ignorer, c'est qu'une Société anglaise, dite *protectrice des animaux*, a entrepris récemment une croisade contre l'expérimentation; et ce que je ne peux surtout rappeler sans regret, c'est qu'elle a trouvé, dans le sein même de l'Académie de Médecine de Paris, un défenseur qui, sous l'empire d'un sentiment de pitié peut-être exagéré, a fait le procès de la physiologie expérimentale. Des voix éloquentes se sont élevées de toutes parts; les droits de la justice et de la science ont été établis, et désormais l'expérimentateur pourra, sans entraves, continuer dans son laboratoire à interroger les phénomènes de la vie.

Laissons donc, Messieurs, les ennemis des expériences physiologiques chercher, dans des contradictions plutôt apparentes que réelles, des armes pour les renverser et les détruire! Contentons-nous de bien étudier les actes de l'organisme, d'en rechercher les conditions! Soumettons-les à toutes les épreuves qui seront de nature à nous faire trouver la vérité! Contrôlons les faits déjà connus, efforçons-nous d'en trouver de nouveaux, ne nous hâtons pas de conclure afin de ne pas enfanter des systèmes inutiles. Quand le moment

sera venu, un homme de génie apparaîtra, qui, reprenant tous ces faits, les analysera, les coordonnera, et en fera sortir une doctrine contre laquelle tous les efforts viendront échouer; car elle sera basée, non plus sur les intuitions de l'esprit, mais sur les résultats de l'expérimentation!

Messieurs, j'ai commencé ce discours par des paroles de reconnaissance; il devait jusqu'à la fin être l'expression de ce sentiment. En plaidant avec conviction la cause de la physiologie expérimentale, je n'ai fait qu'acquitter une dette de gratitude. Puis-je oubier, en effet, que c'est à elle que je dois l'honneur le plus insigne auquel il me fût permis de prétendre, celui d'avoir été admis dans votre Compagnie et d'occuper désormais une place dans vos rangs!

---

### Discours de M. DEZEIMERIS.

---

MESSIEURS,

Aristote disait que ce qui vieillit le plus vite c'est la reconnaissance. Je tâcherai de faire mentir Aristote en vous montrant que je ne suis point ingrat, et que je sais apprécier comme il convient l'honneur que vous m'avez accordé de siéger parmi vous.

Mais, je le sens, Messieurs, vous êtes de ces bienfaiteurs qui redoutent l'effusion de la gratitude. Lorsque vous accueillez un nouvel élu, vous avez soin de lui laisser, dans une réunion intime, un court instant pour vous remercier, espérant peut-être échapper par là à un hommage plus public : comme si, de deux maux, vous vous empressiez de choisir

le moindre. Je ne veux pas vous déplaire, Messieurs, en déjouant une ruse si pleine de modestie, et vous n'avez à craindre de ma part ni ces remercîments que vous fuyez, ni ces éloges que vous ne cherchez pas. Permettez-moi, du moins, de me montrer reconnaissant envers ce XVI[e] siècle à qui je dois tant, puisqu'il a servi de prétexte à la bienveillance que vous avez bien voulu me témoigner. Il est vrai qu'il vous touche de près, car on y distingue clairement les origines de votre Compagnie; mais vous ne défendez pas de louer vos ancêtres, et d'ailleurs il n'y aura pas de ma faute si, en m'entendant parler de la Renaissance des lettres à Bordeaux, chacun pense naturellement à l'Académie, et se sent porté à lui dire avec Horace :

...... mutato nomine, de te
Fabula narratur.

Le XVI[e] siècle a été le siècle de l'enthousiasme et de l'émancipation de la pensée. Les temps sombres et tristes de la scolastique sont finis; le grand jour revient. Voici la lumière qui répand de toutes parts une brillante sérénité : voici Platon qui renaît avec Homère, pour vivre désormais d'une vie nouvelle, et, comme disait Ennius, voler vivant par la bouche des hommes.

L'imprimerie est là : plus de trésors enfouis. C'est une immense corne d'abondance, qui verse à pleins bords et pour tous les richesses accumulées de l'intelligence et de la poésie humaines; le passé, avec son auréole de gloire, vient ouvrir les portes de l'avenir et en montrer les horizons infinis; et le vieux monde se rajeunit aux pensées de sa jeunesse.

Quel réveil féérique, et que de splendides surprises! A peine Homère nous est-il rendu que voici Hésiode et l'*Anthologie*. On n'a point encore eu le temps d'y admirer l'antique sagesse, la grâce des vieux âges, et voilà Sophocle et Aristophane, voilà

Hérodote, Tite-Live, Thucydide, Tacite; et, tandis que l'on découvrait le nouveau continent, on retrouvait enfin l'ancien monde, rempli, lui aussi, de mines d'or inépuisables, car tant de nobles débris, si longtemps ensevelis sous l'ignorance des siècles, ne devaient pas seulement émerveiller les générations nouvelles : ils allaient affranchir l'intelligence en suscitant la pensée, régler la forme en montrant les types du goût.

Les guerres d'Italie, si déplorables pour la France à quelques égards, eurent du moins l'avantage de nous transporter tout à coup *in medias res,* sur le véritable théâtre de l'action civilisatrice. Charles VIII nous ramena Lascaris. Cette fois, la guerre nous rendait les muses grecques. Combien d'expéditions lointaines qui n'ont pas eu d'aussi douces compensations! Lascaris, qui devint un de nos ambassadeurs sous Louis XII, dota notre patrie de ses immortels hellénistes (1), et nous le voyons, à côté de Budé son élève, et de l'évêque Jean Du Bellay, réglant avec François Ier l'établissement de ce Collége de France qui, selon l'expression de Pasquier (2), devait « bastir dans Paris les villes de Rome et d'Athènes. »

Mais François Ier devait faire mieux encore pour mériter le titre glorieux de « Père des Lettres. »

Jusqu'alors, les savants, formant un monde à part, avaient vécu dans l'ombre, d'une vie retirée et toute personnelle; il sut les arracher à leurs sombres retraites, où des trésors de science s'enfouissaient sans profit pour autrui, et, les condui-

(1) Salmon Macrin a consacré à cet illustre réfugié une pièce de vers remarquable. (*Hymn.*, lib. II, p. 79.) On y trouve cette strophe dont le dernier trait est charmant :

Dilexit omnes, omnibus invicem
Dilectus, apta temperie sciens
Condire festivis severa,
Tristitiaque hilari verendus.

(2) *Recherches de la France,* liv. IX, ch. XVII, col. 926, éd. 1723, in-f°.

sant en plein soleil, au tourbillon du jour, il les lança dans les fonctions publiques les plus élevées ([1]).

Cette protection accordée au savoir eut des effets qui ne se firent pas attendre, et la France, comme l'Italie et l'Allemagne, devint un gigantesque laboratoire. On vit alors une véritable fureur d'étude; la jeunesse y mit tout son enthousiasme, l'âge mûr sa patience, et d'immenses travaux, dont la grandeur nous surprend, furent entrepris et finis avec amour. Quelle tâche aurait pu effrayer de tels travailleurs? On luttait pour la gloire; chacun se hâtait d'apprendre, afin d'enseigner à son tour des vérités nouvelles, et c'était à qui ferait le mieux et le plus vite ([2]). Devenir illustre, telle fut pour un temps la richesse la plus enviée ([3]), et l'on mourait à la tâche pour l'immortalité. Beaucoup de gloire; d'argent, tout juste assez pour vivre ([4]), telle fut l'ambition d'alors, *laudum*

([1]) Voy. Arnauld de Ferron, *De rebus gestis Gallorum*, lib. IX, f° 301, r°, éd. de 1555.

([2]) Cujas disait à de Thou qu'il avait toujours beaucoup admiré Antoine de Gouvea; mais il avouait en même temps qu'il avait craint surtout d'être devancé par lui, et privé ainsi de la gloire à laquelle il aspirait. (Voy. de Thou, *Hist.*, ann. 1565.)

([3]) Estienne de La Boëtie disait lui-même à son ami Brassac, dont nous aurons à parler plus loin (fol. 110, r°, éd. orig.) :

O Vide, versu si queam superstite
Fugacis ævi prorogare terminos,
Factisve laudem demereri posteram!
Hæc una, Vide, cura jam restat mihi
Quidvis parato ferre, dum vitæ brevi
Memores nepotes aliquid addant gloria.

([4]) C'est dans ce siècle surtout qu'on a pu dire : *Nescio quo pacto bonæ mentis soror est paupertas.* Les noms d'hommes célèbres d'alors qui virent de près la pauvreté, ou même la misère, peuvent se citer par centaines : Jean Guintier mendia son pain; Xylander vendait ses notes sur Dion Cassius pour un peu de soupe; Lilio Gyraldi faillit mourir de faim; Sigismond Gélenius, Élie André, Jérôme Wolf, Louis Le Roy, le président Ranconet, eurent de longs moments de détresse. Guil. Morel mourut si pauvre, que Turnèbe fut obligé d'implorer des

*immensa cupido*.... belle ambition, qui a produit en un demi-siècle tant d'hommes-géants dont notre âge n'admire pas assez le savoir, et dont il imite moins encore la vie austère et les mœurs simples.

Mais ce bel élan des intelligences, courant toutes ensemble à la lumière, ne devait pas avoir une longue durée. La concorde est chose éphémère ici-bas; il n'y a que la discorde qui dure, et tout ce qui excite un moment l'enthousiasme devient bientôt un sujet de haine. Les grandes joies de la Renaissance auront leur triste lendemain. Le sentiment le plus élevé, celui du juste et du grand, va conduire à des disputes fanatiques, et la religion de la fraternité deviendra le motif de massacres séculaires.

Ce siècle de découvertes fut, plus encore, un siècle de révision et de contrôle. Les philosophes et les savants de l'antiquité, dont jusque là on n'avait entrevu les doctrines qu'à travers Averrhoës et les scolastiques, on voulut les regarder de plus près; l'œuvre de la science nouvelle fut de les ramener au grand jour, et, en les voyant se présenter eux-mêmes, on s'aperçut que ces grands hommes qu'on nommait si souvent, on ne les connaissait pas.

Cette déplorable servilité qui avait si longtemps retenu les esprits sous le joug de la routine à l'endroit des lettres, de la philosophie et des sciences, on se demanda naturellement si elle n'avait pas dû aussi entraîner à des abus dans le domaine des choses religieuses, si la théologie scolastique n'avait pas dénaturé les principes du christianisme.

Les premiers qui se lancèrent dans ces recherches déli-

secours de Charles IX pour le faire enterrer. (Voy. Teissier, *Éloges des savants*, t. I, p. 134, 281, 338; t. II, p. 177 et passim, éd. de 1715.— De Lurbe, *De Viris, etc.*, p. 114.) Gelida enfin, à Bordeaux, ne laissa que des dettes. Buchanan, dans une élégie latine traduite par Du Bellay, a dépeint la triste situation de ceux qui se livraient à l'enseignement.

cates y mirent une louable retenue [1]; mais bientôt d'autres s'avancèrent davantage. L'Église fut trop sévère, les réformateurs trop ardents, et l'excès, qui compromet les meilleures causes, ne tarda pas, de part et d'autre, à exaspérer les esprits. Bientôt les bûchers s'élevèrent; la controverse se changeait en tumultueuse révolte : la guerre, la guerre immense et terrible allait succéder à la paix féconde, et plonger dans le fanatisme et dans le sang ce siècle qui s'était éveillé aux enchantements de l'intelligence.

C'était la barrière devant le progrès; ce fut le salut de la monarchie absolue.

[1] En écrivant ceci, j'avais en vue Le Fèvre d'Etaples, qui depuis 1493 enseignait à Paris. Sans se poser en réformateur, il chercha à amener de justes réformes, en éclairant peu à peu les esprits par l'influence des lettres humaines, en les édifiant par ses expositions religieuses, où il interprétait surtout la doctrine évangélique au point de vue de la charité et de la clémence divine. Voici quelques-unes des belles strophes que Salmon Macrin composa à la mort de ce savant, qu'il appelle une « arche de vertus » (*Hymn.*, lib. III, p. 119) :

Ergone flagrans ille Deo senex,
Afflatus almo pectora spiritu,
Et disciplinarum recoctus
Omnigena Stapulensis arte,

Entheca virtutum et sapientiæ
Quo justiorem Gallia non tulit
A sesquimillenis et ultra
(Quanquam hominum illa ferax sit) annis,

Terras relinquens, interitu suo
Mœrore cunctos obruit intimo,
Quicunque alebantur senili
Frugiferi sophia magistri?...

Claras ob artes plurima pertulit;
Exercuitque hunc immeritum diu
Sorbona Hyantæis alumnis
Æqua parum, nimium sophistis...

Ævi peracto jam prope seculo
Morbo gravatus quam senio minus,
Efflavit, instar dormientis,
Sanctam animam tenues in auras.

Senis loquentis Christus ad ultimum
Versatus ore est, unaque vox fuit,
Laus una Christus, cantioque :
Et dubitem hunc adiisse cœlum?

Le mouvement investigateur de la Renaissance amenait la réforme en toutes choses. La réforme dans les lettres et les arts ne pouvait avoir d'opposants; la réforme dans les sciences fut moins facile; la réforme religieuse fut la révolution d'alors. C'est là que s'arrêta cet âge. Toute l'activité du temps se porta sur un seul point, et le catholicisme soutint l'assaut. De son succès dépendait le sort de la monarchie, qui restait à l'abri derrière lui. Supposez, en effet, que le flot réformateur eût triomphé de l'opposition catholique; cet obstacle surmonté, il allait nécessairement, pour se frayer un nouveau cours, s'élancer dans les derniers champs non encore ouverts à sa fougue : c'eût été le tour de la réforme politique, et la royauté, engloutie sous l'inflexible niveau, aurait fait place à des essais de République renouvelés de Sparte, d'Athènes ou de Rome.... Mais la digue tint bon. Des deux côtés elle se grossit de cadavres, et le grand courant, arrêté, s'accumula pendant deux siècles, calme à sa surface, jusqu'au jour où, trouvant une autre issue, il se détourna, et reversa toutes ses forces contre ce qui lui avait échappé jusque là. Cette avalanche humaine, ce fut 89. Nos pères ont vu ce dernier acte de la Renaissance et de la Réforme. Beaucoup, hélas! et des plus vertueux, y ont péri : mais, au prix de leur sang, ils ont légué à l'avenir des principes si grands, que, désormais, ceux-là même qui voudront les combattre se sentiront obligés de les invoquer. C'est ainsi que de grands fleuves, trop comprimés dans leur course, débordent en dévastant tout devant eux; mais que leurs rives moins rudes s'élargissent, et ces eaux puissantes, devenues paisibles en devenant libres, répandront au loin la vie et la fécondité.

Nous qui avons le bonheur d'être la postérité et qui pouvons franchir de la pensée ces cruelles mêlées, considérons la marche des siècles dans son ensemble; regardons leur point de départ et leur arrivée; et, si nous avons de sévères

reproches pour les hommes qui ont fait litière de leur conscience à leur ambition, ayons surtout des éloges et des respects pour ces générations actives qui ont fait marcher la civilisation.

Né avec Gringore et Villon, le XVIe siècle, arrivé à sa fin, nous lègue Malherbe et Régnier; mais là n'est pas toute son œuvre : les langes qui l'entravaient et le retenaient captif à son berceau, il a su les déchirer et en délivrer l'avenir; au lieu des liens étroits de l'intolérance et de la routine, il a donné à la postérité les ailes de l'indépendance et du libre examen. Ailes d'Icare, dira-t-on... Non, non! ailes solides, au contraire, pour quiconque n'a pas l'imprudence de se perdre dans les nuages; ailes puissantes, dont le vigoureux essor enlèvera tout d'abord les beaux génies de Corneille et de Descartes au-dessus des petitesses et des brouillards de la vie vulgaire, pour les faire planer dans les régions calmes et pures du beau et du vrai.

Dans cette guerre de l'indépendance intellectuelle, qui eut pour victoire décisive la rénovation de la pensée, à quel rang de bataille se plaça Bordeaux; quel était son contingent de force morale; quels furent ses plus glorieux soldats, ses premiers Girondins? c'est ce que je voudrais rappeler sommairement ici.

Le grand mouvement littéraire qui avait animé tous les esprits dès les premières années du règne de François Ier s'était trouvé rudement contenu par les guerres interminables qui causaient à la France tant de pertes et de sacrifices. Le caractère belliqueux du roi, et, plus encore, l'ambition de Charles-Quint, son redoutable adversaire, avaient entraîné les deux monarques dans une lutte folle, où ils semblaient

chercher la satisfaction d'un point d'honneur chevaleresque, bien plus que le profit ou la gloire de leurs nations [1]. Le désastreux traité de Madrid, qui rachetait le vaincu de Pavie, était trop peu sincère pour amener une paix durable. Toujours prodigues de notre sang, il nous fallut courir de nouveau en Italie, où la peste et les combats allaient dévorer encore une armée. Alors seulement chacun des deux monarques se sentant fatigué de combattre, daigna laisser à son peuple le temps de panser ses plaies. On signa le traité de Cambrai.

La France est une merveilleuse nation. Au lendemain de la tourmente, on la voit reverdir de plus belle, et la plus courte paix lui suffit pour guérir ses blessures, ou du moins pour les cacher sous les produits féconds de son génie. Les lettres et les arts allaient encore faire oublier les maux de la guerre. Pour leur donner l'élan, il suffisait de ne plus les tenir prisonniers : la paix fut la grande porte que François Ier leur ouvrit, et ils se répandirent de tous côtés.

C'est alors que fut mis à exécution le projet déjà formé du Collége de France ; c'est alors que fut projetée la fondation du Collége de Guienne.

Le traité de Cambrai accordait au roi de France la main d'Éléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint. François Ier vint à Bordeaux au-devant de sa royale fiancée. Des retards imprévus l'y arrêtèrent quelque temps jusqu'à l'arrivée de la princesse à Bayonne. Le roi alors quitta Bordeaux pour aller à la rencontre d'Éléonore [2], et il l'épousa au couvent de Verrières, dans les Landes.

(1) « Dieu feit naistre ces deux grands princes ennemys jurez et envieux de la grandeur l'un de l'autre, ce qui a cousté la vie à deux cens mil personnes, et la ruine d'un million de familles. » (Monluc, *Commentaires*, liv. I, fo 4, vo, éd. originale.)

(2) Voy. A. de Ferron, *De rebus gestis Gallorum*, lib. VIII, fo 219, vo, éd. de Paris, 1555. — François Ier revint ensuite à Bordeaux avec la jeune reine, « à laquelle on fit une entrée magnifique. » *(Chronique*

Ce séjour de François Ier à Bordeaux (1530) devait avoir les plus heureuses conséquences.

Jusque là, bien que cette ville possédât une Université fondée sous Charles VII (1), et dotée par Louis XI des mêmes priviléges que celle de Toulouse, on n'y voyait en réalité que quelques régents, qui enseignaient à la fois les langues anciennes et les éléments des sciences. Aussi, lorsque Pantagruel, visitant les universités de France, arriva dans cette cité, il « n'y trouva grand exercice, sinon de gabarriers jouant aux luettes sur la grave (2). »

Le roi manifesta son désir de voir établir dans la capitale de la Guienne un collége semblable à ceux de Paris. Les jurats secondèrent ses vues, et bientôt après, les fonds publics étant votés à cet effet (3), la municipalité députa à Paris Pothon de Ségur, sieur de Francs, avec la mission de réunir des professeurs de toutes les classes (4).

*bourdeloise.)* Clément Marot, l'illustre poète, alors à Bordeaux, adressa à Éléonore une épître en vers qui se lit dans ses œuvres. (*Epistre XIV* de l'éd. de Lenglet-Dufresnoy.)

(1) En 1441, par conséquent sous la domination anglaise. Ce fut le vénérable archevêque Pey-Berland, protecteur des lettres et des lettrés, qui engagea les Jurats à solliciter avec lui l'établissement d'une Université. Le pape Eugène IV, par un rescrit du 7 mai 1441, autorisa l'institution de cette Université à l'instar de celle de Toulouse. Louis XI confirma ces priviléges par lettres patentes, enregistrées par le Parlement en 1472. (Voy. De Lurbe, *De Viris illustribus Aquitaniæ*, p. 62; *Chronique bourdeloise*, ann. 1441.)

(2) Rabelais, II, 5. — Le 5e Chap. du *Pantagruel* renferme l'itinéraire de Pantagruel dans son excursion en France au sortir de l'Université de Poitiers. Il est évident que Rabelais y fait faire à son héros un voyage qu'il avait fait lui-même. Or, on connaît la date de sa première inscription sur les registres de la Faculté de Montpellier : c'est le 16 septembre 1530. Il est donc probable que c'est vers cette époque que Rabelais dut passer à Bordeaux.

(3) Voy. la vie de Buchanan écrite par lui-même.

(4) J'emprunte ces renseignements à Dom Devienne, t. II, p. 241 de son *Histoire de Bordeaux*. Les faits avancés par cet historien ne doi-

Les colléges de Paris étaient alors dans une situation florissante. Presque tous les lettrés illustres, dont les noms sont restés comme une des gloires de notre pays, occupaient laborieusement les modestes fonctions de régents. Au collége du cardinal Le Moine, on vit trois des plus savants hommes du monde professer en même temps les humanités : Turnèbe faisait la première, Buchanan la seconde et Muret la troisième ([1]).

Quels maîtres! Mais bientôt Bordeaux n'eut rien à envier aux plus célèbres colléges de Paris. Aidé sans doute de la protection royale, et secondé dans ses efforts par Jean du Bellay, évêque de Paris, et par François Olivier ([2]),

vent pas, en général, être admis sans contrôle, et j'ai cherché quelle était la source où il a pu puiser les détails qu'il donne à cet endroit. Je n'ai pu découvrir quels auteurs il a suivis; mais ses assertions semblent ici assez précises pour que l'on puisse croire qu'il avait sous les yeux des Mémoires authentiques, peut-être les registres de Saint-André, qu'il cite plus haut. Je remarque seulement que Dom Devienne paraît rapporter le séjour du Roi à Bordeaux à l'année 1526, alors que le captif de Pavie revenait de Madrid. Il y a, je pense, confusion en cela. Si François I[er] avait manifesté son désir de voir fonder le Collége de Bordeaux dès 1526, il est probable que la fondation de ce Collége n'aurait pas été retardée jusqu'en 1534. D'ailleurs, en 1526, François ne demeura que peu de jours en cette ville, pendant lesquels il semble qu'il s'occupa peu d'affaires sérieuses : « Burdigalæ magnifice exceptus, ibi dies aliquot consumpsit, nactusque, cum Ludovica matre, Annam Pisselevam... ut vidit liberali facie puellam, delectatus est ejus comitate et suavitate. Inde in Angolismensium urbem diversatus, Cognacum etiam adiit, ubi multos dies consumpsit. » (Ferron, *De reb. gest. Gall.*, f° 204, v°.) — En 1530, au contraire, François I[er] séjourna assez longtemps à Bordeaux : « Rex Burdigalæ diutius cùm liberorum reditum expectasset, etc. » (Ferron, *ibid.*, f° 219, v°.)

([1]) Ce ne fut que vers 1544, après le retour de Buchanan de Bordeaux. (Voy. l'*Abrégé de l'Histoire de France,* par l'abbé de Marolles, p. 324, cité par Teissier, t. II, p. 212. Voyez surtout Ménage, *Anti-Baillet,* p. 181, éd. 1730, in-4°, et Bayle, *Dictionnaire,* art. *Buchanan.*)

([2]) Plus tard, chancelier de France. (Voy. l'élégie de Buchanan à Olivier, p. 291 de ses poésies, dans l'édit. des Elzeviers de 1628, in-16.)

Pothon de Ségur réunit, aux dépens même de la capitale, une brillante cohorte de savants : c'étaient André et Antoine de Gouvea ([1]), Mathurin Cordier ([2]), Claude Budin, Jean de Costa ([3]), Jacques Tevius ([4]), Nicolas Grouchy, Guillaume Guérente (1534). Plus tard ([5]), George Buchanan et Élie Vinet se joignirent à eux.

([1]) Je suis pour ce nom l'orthographe fournie par une quittance, délivrée par André de Gouvea à Scaliger pour un mois et demi de la pension de son fils aîné. (Voy. l'*Étude sur Jules César de Lescale*, par M. de Bourrousse de Laffore, p. 29.) Les Gouvea étaient Portugais. — Voir sur les frères de Gouvea un très bon article dans le Dictionnaire de Bayle. André de Gouvea fut choisi pour Principal du Collége de Guienne. De Bèze assure qu'il était docteur en Sorbonne.

([2]) Comme la *Chronique* ne porte que les initiales « Mat., » on a appelé Cordier tantôt Mathieu, tantôt Mathurin. C'est ce dernier nom qui est le vrai. Mathurin Cordier a été un savant fort connu dans son temps et fort estimé. Il professa d'abord à Nevers de 1534 à 1536; de sorte qu'il dut ne venir à Bordeaux que vers 1536 ou 1537. (Voy. Bayle, *Dictionnaire*, art. *Cordier*.) Du reste, tous ces savants n'arrivèrent au Collége de Guienne que sucessivement, et nous voyons par les lettres de Robert Britannus, l'un des premiers professeurs installés (f° 38, r°), que le Principal, André de Gouvea, dut retourner à Paris bientôt après l'ouverture du Collége, afin de réunir les régents qui lui faisaient défaut. — Mathurin Cordier est l'auteur de divers ouvrages destinés à la jeunesse, qui furent des livres classiques au XVI° siècle. (Voy. Brunet, *Manuel du libraire*, t. II, col. 271.)

([3]) C'est ainsi que l'on doit écrire son nom, et non pas, comme quelques-uns, Jean Coste. Jacques Busin (ou Busine, Businus en latin), dans sa Notice sur Gelida, l'appelle avec exactitude Costanus, et le dit Portugais. Jean de Costa fut Sous-Principal. M. de Bourrousse de Lafforre a publié une quittance signée de lui, pour le premier quartier de la pension d'Estienne-Sylve Scaliger (de Lescale), en 1544. (*Étude sur Jules-César de Lescale*, p. 29.)

([4]) Jacques Tevius (j'ignore quelle est la forme exacte de son nom) était aussi Portugais, selon Businus, *loc. cit.* — Buchanan, dans plusieurs de ses pièces de vers, parle de ce savant avec lequel il était intimement lié. (Voy. p. 289 et suivantes, et 313 de ses poésies, de l'édit. des Elzeviers, 1628.)

([5]) La *Chronique* française de De Lurbe semble dire que Buchanan arriva à Bordeaux en 1534; il n'en est rien. L'illustre Écossais n'y vint

De ces dix noms (1), cinq au moins figureront à jamais parmi les illustres du siècle. C'était le savoir même qui émigrait en corps à Bordeaux. L'âge brillant d'Ausone semblait renaître. Encore quelques années, et le poète lui-même allait ressusciter dans sa ville natale, et la Gascogne, vantée jusque là comme « la pépinière des armées (2), » allait fournir de vigoureux soldats à la république des lettres.

Une des conséquences du mouvement intellectuel du XVIe siècle fut de presser et d'unir entre elles les diverses parties de notre pays. Cette unité, que la Révolution française devait cimenter en développant l'esprit public, est passée maintenant à l'état de fait accompli : les provinces ont fait place à la nation; et les mœurs actives et remuantes de notre temps font disparaître chaque jour les dernières traces des divisions de l'ancienne France. Mais, à l'époque dont nous nous occupons, bien que ce travail d'unification eût fait en peu d'années de rapides progrès, le sol, définitivement français, gardait encore de vives empreintes du morcellement antérieur, et les provinces qui, par leur droit coutumier, continuaient à vivre de leur vie de jadis, conservaient, au milieu du développement général, les traits saillants de leur caractère propre et de leur originalité locale.

Le Gascon d'alors n'était pas encore en jouissance de la

que vers la fin de 1539. (Voir Teissier, Bayle, etc.) Peu de temps après son arrivée, et pour l'entrée à Bordeaux de Charles-Quint, il composa une pièce de vers au nom du Collége de Guienne; on la trouve dans toutes les éditions de ses poésies.

Élie Vinet arriva aussi à Bordeaux en 1539; il le dit lui-même dans une lettre à A. Schott (*Hispaniæ Bibliotheca*, t. III, p. 475); il dut venir avec Buchanan. Sa mauvaise santé l'obligea bientôt à repartir pour la Saintonge, d'où il retourna à Paris; il y était en 1542; André de Gouvea le rappela ensuite auprès de lui. *(Ibid.)*

(1) Il faut y ajouter R. Britannus, cicéronien de talent, qui professa plus tard à Toulouse. (Voy. les poésies de J. de Voulté, 1537, p. 144.)

(2) Florimond de Rémond, Dédicace des *Commentaires* de Monluc.

célébrité qu'on lui a octroyée depuis. Plein de vivacité et de souplesse d'entendement, doué, en général, d'une singulière facilité d'élocution, il savait assaisonner son langage de saillies spirituelles et familières qui lui faisaient aisément pardonner un peu de vanité. C'était l'homme des camps, où d'ailleurs un caractère belliqueux, résolu, plein d'entrain et de ressources, lui avait mérité de tout temps un succès proverbial (1). Ces mérites furent ceux que l'on apprécia le plus au commencement du XVIe siècle; mais le Gascon en avait d'autres, moins apparents parce qu'ils étaient d'un usage moins immédiat en temps de guerre : il avait l'esprit observateur et réfléchi, le jugement droit, il avait surtout l'amour de l'indépendance.

Développées et modérées à la fois par un enseignement élevé, ces dispositions naturelles promettaient à la Guienne des talents distingués et originaux. Il en sera ainsi, en effet, et Montaigne pourra dire un jour (2) : « Ores que le faire soit plus naturel aux Gascons que le dire, si est ce qu'ils s'arment quelquefois autant de la langue que du bras, et de l'esprit que du cœur. »

La savante colonie de professeurs qui était arrivée à Bordeaux trouva, dans les membres du Parlement, des personnages d'un savoir supérieur, voués au culte de l'antiquité, et, en peu de temps, il se forma comme une vaste Académie, où magistrats et régents se plaisaient à deviser des choses de l'esprit.

Tantôt on se réunissait chez « le bon, le docte, le saige, le tant humain, tant debonnaire et equitable André Tira-

(1) Voy. Montaigne, *Essais*, I, 48; De Lurbe, *De Viris illustribus Aquitaniæ*, p. 147; Pasquier, *Lettre II* du livre XVIII; De Brach, *Hymne de Bourdeaux*, vers 851 et suiv., t. II, p. 101 et 102 de mon édition.

(2) *Epistre à M. de Foix*, en tête des vers français de La Boëtie, fo 3, vo, éd. originale.

queau (1), » ce « premier jurisconsulte du siècle, » selon de Thou, alors conseiller à Bordeaux; celui-là même qui, étant lieutenant-général au baillage de Fontenay-le-Comte, avait délivré son ami Rabelais des tristes cellules d'une abbaye. Plus souvent encore, chez le saintongeois Briand de Vallée (2), autre ami de Rabelais, et conseiller « d'un rare et exquis savoir (3), » on allait causer des dernières aventures du pantagruélique docteur, tandis qu'Arnaud Fabrice, de Bazas (4),

(1) Rabelais, *Nouveau prologue* du livre IV, cf., liv. II, ch. 5. — Sur Tiraqueau, voy. De Lurbe, *De Viris, etc.*, p. 108 et suiv.; Teissier, *Éloges*, t. I, p. 367 et suiv.

(2) Avant d'être conseiller au Parlement de Bordeaux, il fut président au Présidial de Saintes, sa patrie. (Voy. La Monnoye, *Notes sur Baillet*, t IV, p. 448, éd. in-4o.) Rabelais le connaissait dès cette époque: « Vrayement, dist Epistemon, j'en vis l'experience à Xainctes, en une procession generale, present le tant bon, tant vertueux, tant docte et equitable president Briend Valée, seigneur du Douhet. » (IV, 37.) — Ailleurs (II, 10), il l'appelle « Du Douhet, le plus savant, le plus expert et prudent de tous » les légistes.

(3) De Lurbe, *Chronique*, à l'an 1539. Le même auteur dit, dans son ouvrage intitulé *De Viris illustr. Aquit.*, p. 101 : « Briandus Vallæus, Santo, propter ejus singularem eruditionem a Francisco rege Mussagete in senatorum Burdigalensium ordinem cooptatus est. Quo officio ita functus est ut justitiæ columen et senatus singulare ornamentum haberetur. Literas autem et literatos ita coluit, ut omnes ad eum tanquam ad Musarum domicilium confluerent; de eoque vere dici potest quod de Longano altero illustri senatore Burdigal. dixit Buchananus :

» ... Sacras Camœnas
Qui sic unice amat, colit, fovetque ut
Probetque omnia quæ probent Camœnæ,
Probentque omnia quæ probet Camœnæ. »

Voyez les distiques latins d'Antoine Gouvea en tête des *Commentaires* de Ferron *sur la Coutume de Bordeaux*. Édit. de Lyon, Gryph., 1540. (On trouve l'épitaphe de Briand de Vallée dans les Poésies de Buchanan, p. 340. Voir aussi J. de Voulté, p. 45 et 167 de ses *Épigrammes*.)

(4) De Lurbe, *De Viris, etc.*, p. 102 : « Arnoldus Fabricius Vazatensis, cum à puero in studiis humanitatis omnem operam collocasset, tantum in illis brevi temporis spatio profecit, ut ejus exemplo Aquitaniæ pubes, quæ antea ab eleganti doctrina abhorrere videbatur, ingenuas et liberales artes coluerit; et dicendi laudem Aquitanis pridem erep-

lisait à un cercle intime quelque lettre confidentielle de son ami, le malheureux fugitif, Estienne Dolet, victime de l'intolérance (1).

Il est même probable que le plaisant historien de Gargantua vint un jour égayer de ses saillies spirituelles les réunions de ses doctes amis. Nous le voyons du moins apparaître comme médiateur dans une petite dispute littéraire, où Antoine de Gouvea et Briand de Vallée se lançaient des coups de massue avec de petites épigrammes (2).

Mais, hâtons-nous de le dire, à part cette querelle de coterie, Bordeaux nous offre à ce moment le spectacle d'une parfaite fraternité littéraire.

tam sibi restitutam viderit. Fuit enim Fabricius ciceroniani sermonis studiosus, copiosa rerum et verborum oratione abundans, memoria fideli, et, quod maximum est, acerrimo et indubitato judicio. »

Après avoir professé à Paris, il vint à Bordeaux avec Gouvea dès la fondation du Collége de Guienne. Il le suivit en Portugal en 1547; mais sa mauvaise santé l'obligea de rentrer dans sa patrie, où il mourut en 1567. (Voy. une petite Notice à la fin de ses Lettres, éditées par Jacques Businus, à la suite de celles de Gelida; *Rochellæ*, 1571. Petit in-4°.

(1) Voyez, dans les Lettres de Fabrice (*Lettres* 2, 3 et 5), ses rapports avec Estienne Dolet. — Il était aussi lié avec Pierre de Montaigne, le père de Michel. (Voy. sa 8e Lettre.)

(2) On avait surnommé André de Gouvea *Sinapivorus*, c'est à dire, *Avale moutarde*. (Th. de Bèze, *Hist. eccles.*, I, p. 28.) Rabelais, jouant sur ce surnom, et probablement sur le goût singulier qui en avait été l'origine, s'avisa de faire figurer, dans le catalogue de la Bibliothèque de Saint-Victor (II, 7), un livre imaginaire, intitulé : *M. n. Rostocostojambedanesse, de moustarda post prandium servienda, lib. quatuordecim, apostilati per M. Vaurrillonis.* (Voy. la *Vie de Rabelais*, par M. P. Lacroix.) Peut-être Briand de Vallée se permit-il de rire de la plaisanterie de Maitre François. Ce qui paraît certain, c'est que Antoine de Gouvea, frère du Principal, qui avait été d'abord dans les meilleurs termes avec Briand de Vallée (voyez les vers qu'il lui adresse en tête des *Commentaires sur la Coutume de Bordeaux*, par Ferron), saisit cette occasion pour venger son frère et frapper un ami de Rabelais, notoirement imbu des idées de tolérance du futur curé de Meudon. Antoine Gouvea était aussi bon poète latin que dialecticien érudit, et

Lorsque les heures des graves travaux sont passées, voyez tous ces savants personnages longer les rues étroites et tortueuses de la cité : ils vont communiquer à un ami leurs trouvailles et leurs recherches. Ici est la demeure de l'élo-

savant jurisconsulte; il s'arma à son tour de l'épigramme. Le docte Vallée avait peur du tonnerre, et se cachait dans sa cave lorsqu'il l'entendait gronder; Gouvea sut trouver en cela un indice d'athéisme, et il formula son accusation dans cet élégant distique latin :

Cum tonat, ad cellas trepido pede Vallius imas
Confugit : in cellis non putat esse Deum.

Vallée, qui excellait de son côté à manier la langue latine, retourna habilement le distique, et dévoila les tendances de Gouvea vers le judaïsme, en lui disant :

Antoni, genus hoc vestrum, Marrana propago,
In *cælo* et *cellis* non putat esse Deum.

(Voy., sur les variantes de ces pièces, *Anti-Baillet*, p. 144, et *Ménagiana*, t. IV, p. 223, 224.) Mais ces jeux de mots, trop spirituels, étaient, en ce temps-là, peccadilles qui pouvaient être jugées cas pendables, surtout pour un ami de Rabelais, et quand un docteur en Sorbonne était de la partie. Rabelais ne s'y trompa point, et, se hâtant d'intervenir lui-même, il fit rentrer le différend dans les bornes de la plaisanterie, par cette fine allusion digne de Martial (Voy. la *Vie de Rabelais*, de M. P. Lacroix) :

Patrum indignantum pueri ut sensere furorem,
Accurrunt matrum protinus in gremium;
Nimirum experti matrum dulcoris inesse
Plus gremiis, possit quam furor esse patrum.
Irato Jove, sic, cœlum ut mugire videbis,
Antiquæ Matris subfugit in gremium :
Antiquæ gremium Matris vinaria cella est;
Hac nihil attonitis tutius esse potest.
Nempe Pharos feriunt atque Acroceraunia, turres,
Aerias quercus tela trisulca Jovis;
Dolia non feriunt hypogeis condita cellis
Et procul a Bromio fulmen abesse solet.

Vallée en fut-il quitte pour si peu? Je n'oserais l'affirmer; et ce fut peut-être par prudence qu'en 1539 (Voy. la *Chronique bourdeloise*) il fonda de ses deniers, au Collége de Guienne, une leçon de théologie. Pour un prétendu athée, cette fondation, qui tomba par la suite, a tout l'air d'un tour de Panurge à l'adresse de Gouvea. S'il en est ainsi, la plaisanterie coûta cher, il est vrai, mais comme Rabelais dut se frotter les mains!

quent avocat Ranconet (1), demeure modeste, mais où a grandi un homme singulièrement instruit, un vrai curieux à l'antique, le Varron de son temps (2). Il est, ou va être, conseiller à Bordeaux; et, plus tard, président à Paris, il passera pour un des grands hommes du siècle (3). Pour le moment, il suggère à Antoine de Gouvea des corrections sur Cicéron, que le savant s'empresse d'accepter (4).

Chez Tiraqueau ou chez Ranconet nous trouverons assurément Arnauld de Ferron, le jeune ami de Scaliger (5) et de

(1) En 1529 et en 1538, la *Chronique de Bordeaux*, par Darnal, signale, parmi les Jurats, Me François Ranconet, advocat. C'est évidemment le père du célèbre Emar, dont je parle dans les lignes suivantes (De Lurbe, *De Viris illustr. Aquitan.*, p. 105) : « Æmarus Ranconetus patrem habuit Ranconetum patronum Burdig., et inter patronos eloquentissimum. » (Cf., De Lurbe, *Chronique* ad ann. 1552.)

(2) Voy. Ménage, *Anti-Baillet*, p. 67-68, éd. in-4°; Teissier, *Éloges*, t. I, p. 381. — Élie André dit de même, en s'adressant à Emar Ranconet (*Deliciæ poet. gall.*, t. I, p. 75) :

Æmare, Gallorum Varro, Suadæque medulla,
Magna Patrum sancti gloria concilii.

De Lurbe, (*De Viris*, p. 105) : « ... eo loco a doctis habitus ut si quid obscuri vel dubii in libris veterum reperiretur, tanquam oraculum Apollinis consuleretur, etc. »

(3) Voy. le *Pithœana*, et De Thou, *Hist.*, ann. 1559.

(4) Ant. de Gouvea, dans son Commentaire sur les deux premiers livres de *Lettres* de Cicéron *à Atticus* (Paris, 1544, in-4°), cite une restitution du texte, que lui a transmise « Emarus Ranconetus, vir acerrimi judicii et singularis eruditionis. » Dans son Commentaire sur les *Topiques*, f° 9, r°, il signale un manuscrit que lui avait communiqué « Æmarus Ranconetus, Burdigalæ suæ decus. »

(5) L'intimité de Ferron avec Scaliger datait d'avant 1538. En cette année, Geoffroy de la Chassaigne, Briand de Vallée et Arnauld de Ferron, furent envoyés par le Parlement à Agen pour juger diverses personnes de cette ville, accusées d'hérésie. J.-C. Scaliger était du nombre des suspects; mais les trois conseillers de Bordeaux, « gens doctes et d'autorité, » loin d'inquiéter davantage l'illustre italien, acceptèrent son témoignage pour la justification d'un autre accusé. (De Bèze, *Hist. eccles.*, t. I, p. 24.)

Dolet (1). Il a déjà donné, à vingt ans, ses *Commentaires sur les Coutumes* (2); il prépare son *Histoire de France,* et peut-être va-t-il en lire quelque fragment, tandis que le grave Grouchy rassemble ses notes pour soumettre à ces habiles légistes quelques discussions destinées à son beau livre des *Comices chez les Romains* (3).

Mais Grouchy nous ramène au monde du collége voisin de Saint-Éloi.

Là, dans la grande cour, après le déjeuner, on trouve les régents se promenant familièrement ensemble. Et voici précisément Vinet et Buchanan occupés à déchiffrer une inscription grecque sur métal, que l'évêque d'Angoulême n'a pu comprendre, et qu'il soumet à leur érudition sagace (4).

Puis, les classes faites, après avoir cherché à développer, chez leurs jeunes disciples (5), cet amour du beau qui forme le cœur autant que l'intelligence, ces hommes laborieux ren-

(1) Ferron avait mis en rapport Dolet et Scaliger. Il chercha à les apaiser dans la rude dispute où ils s'engagèrent plus tard; mais il ne put y réussir. (Voy. l'excellent livre de M. Boulmier, *Est. Dolet,* p. 92 et p. 97.) Ferron avait dû connaître Dolet, à Toulouse, vers 1532.

(2) Voy. dans l'avant-propos de l'édition des *Coutumes de Bordeaux,* donnée par les frères Lamothe, 1768, une Notice assez détaillée sur Arnauld de Ferron, t. I, p. XXXVIII à XLVI.

(3) Grouchy commença à rédiger cet ouvrage à Bordeaux en 1544. (Voy. Vinet sur Ausone, sect. 379.)

(4) Tout ceci est tiré des Notes de Vinet sur Ausone (éd. de 1590), sect. 463, *F.* Cette digression de son Commentaire est fort intéressante.

(5) Voy. dans les poésies latines de Buchanan (p. 371, éd. 1628), sa jolie ode « à la jeunesse bordelaise; » en voici les premières strophes :

Vasconis tellus, genitrix virorum
Fortium, blandi genitrix Lyæi,
Cui parens frugum favet, et relictis
　　Pallas Athenis,
Te licet claris decoret triumphis
Martius belli labor, et vetusti
Nominis splendor, seriesque longum
　　Ducta per ævum;
Ni tamen doctas foveas Camœnas

trent dans leurs modestes « études. » Ici c'est Grouchy, préparant cette interprétation d'Aristote qui lui amène des auditeurs de Paris (1). Plus loin, Vinet s'essaie à la critique des textes (2), et recueille précieusement les inscriptions et les antiques qu'il rencontre dans ses courses d'archéologue. Enfin, Guérente et Buchanan écrivent des tragédies latines (3), où les premiers rôles sont destinés à un jeune écolier merveilleusement précoce, qui se nomme Michel de Montaigne (4).

Et bonas artes opera fideli
Spes tuas vano studio in futuros
Porrigis annos. Etc.

Il serait difficile de montrer plus élégamment comment on doit imiter Horace.

(1) De Thou, *Hist.*, ann. 1572. (Voy. Teissier, t. II, p. 435.)

(2) En 1544, à l'aide d'un bon manuscrit appartenant à la bibliothèque d'un couvent, il complétait et corrigeait le texte d'Eutrope, et préparait l'édition qui ne parut qu'en 1553, à Poitiers. Grouchy et Guerente s'intéressaient vivement à ce travail. (Voy. la lettre de Vinet à Guil. Guerente, jointe à cette édition d'Eutrope.)

(3) George Buchanan écrivit ses quatre tragédies à Bordeaux. Voici ce qu'il dit à ce sujet dans la Notice sur sa vie écrite par lui-même : « Ibi [Burdigalæ scil.] in scholis, quæ tum sumtu publico erigebantur, triennium docuit; quo tempore scripsit quatuor tragœdias, quæ postea per occasiones fuerunt evulgatæ. Sed quæ prima omnium fuerat conscripta (cui nomen est *Baptista*) ultima fuit edita, ac deinde *Medea* Euripidis. Eas enim, ut consuetudini scholæ satisfaceret, quæ per annos singulos singulas poscebat fabulas, conscripserat, ut earum actione juventutem ab allegoriis, quibus tum Gallia vehementer se oblectabat, ad imitationem veterum, qua posset, retraheret. Id cum ei prope ultra spem successisset, reliquas *Jephthen* et *Alcestin* paulo diligentius, tanquam lucem et hominum conspectum laturas elaboravit. »

Après Buchanan, il semble que l'on revint aux pièces qu'il qualifie d'allégories. Le 3 février 1560, sur un rapport favorable d'Estienne de La Boëtie, le Parlement autorisait Jehan Denisers, premier régent du Collége, à faire jouer publiquement une comédie, intitulée : ***Regnorum integritas concordia retinetur.*** (Voir l'arrêt du Parlement dans les *Archives historiques de la Gironde*, t. III, p. 465, avec les notes intéressantes dont M. Brives-Cazes a accompagné ce document.)

(4) Montaigne dit dans les *Essais* (I, 25) : « Mettray je en compte

Mais voici des régents qui sortent « en chaperon et talaire » (1). A la taille un peu voûtée de l'un d'eux (2), à son extérieur un peu rude (3), il est aisé de reconnaître George

cette faculté de mon enfance? Une asseurance de visage et soupplesse de voix et de geste à m'appliquer aux roolles que j'entreprenois : car, avant l'age,

Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus,

j'ay sousteuu les premiers personnages ez tragedies latines de Bucanan, de Guerente et de Muret, qui se representerent en nostre College de Guienne avecques dignité. En cela Andreas Goveanus nostre principal, comme en toutes aultres parties de sa charge, feut sans comparaison le plus grand principal de France; et m'en tenait-on maistre ouvrier. »

Montaigne n'apprit pas seulement les tragédies de Buchanan. Il est probable qu'au Collége, on lisait en cachette ses satires contre les cordeliers. Le philosophe en avait encore des réminiscences lorsqu'il écrivait les *Essais*, et il en citait des vers à côté de ceux des anciens. (Voy. *Essais*, III, 10. Les vers : « ... *In tam diversa magister, etc.*, » se trouvent au commencement du *Franciscanus et fratres.* )

Montaigne vient de nous dire qu'il avait joué dans une pièce de Muret : c'est sans doute dans son *Jules-César,* composé à Auch vers 1543 ou 1544. Il faut remarquer que Muret n'était point encore régent au Collége de Guienne. Il avait professé successivement à Auch et à Villeneuve-d'Agen. Il est probable qu'il se chargeait alors, de 1542 à 1545, de quelques éducations particulières, et c'est ainsi qu'il put être « precepteur domestique » de Montaigne. (Voy. *Essais*, I, 25.) Vers 1545 il se rendit à Paris, et fit la 3e classe, au Collége du cardinal Le Moine, sous Gelida; puis il régenta à Poitiers vers 1546, et ne vint à Bordeaux qu'en 1547, lorsque Gelida fut nommé Principal du Collége de Guienne. Montaigne était sorti du Collége en 1546. (Voy. Tessier, art. *Muret;* Bayle, art. *Buchanan,* notes; Ménage, *Anti-Baillet,* p. 180-181.)

(1) « Les regents porteront chaperons et talaires [robes longues], et incederont en habit decent et magistral. » (*Statuts de Bordeaux,* p. 56.)

(2) Voir les divers portraits de Buchanan.

(3) « Erat austero supercilio, et toto corporis habitu (imo moribus hic noster) subagrestis, sed stylo et sermone perurbanus, quum sæpissime, vel in seriis, multo cum sale jocaretur. » (David Buchanan, *De claris doctrina scotis,* dans l'édit. des œuvres de George Buchanan donnée par Burmann.)

Buchanan. Ses poches sont pleines de jolis vers, et, si l'on cherchait bien, on y trouverait une éloquente élégie latine adressée à Briand de Vallée, pour fléchir ce grave juge, et gagner la cause d'une Bordelaise (1) un peu compromise... Mais n'allons pas fouiller si loin dans les petits papiers de Buchanan. Pour l'instant, il se rend, je pense, chez le conseiller Guillaume de Lur de Longa, un grand ami des Muses, au goût pur et délicat. Le poète écossais qui l'honore va lui lire sans doute les jolis hendécasyllabes qu'il vient d'écrire à sa louange (2), et faire applaudir la grâce fine de Catulle, dans ce cercle éclairé qui se passionnera bientôt à la voix du jeune La Boëtie, lisant les pages véhémentes de la *Servitude volontaire* (3).

(1) Le vrai titre de l'élégie dit un peu différemment; mais il faut tenir compte des temps.

(2) Voici cette pièce (p. 314, éd. de 1628) :

*Ad Gulielmum Lurium Longanum, senatorem Burdegal.*

Orabam modo blandius Camœnas
Ut dignum mihi carmen explicarent
LONGANI auribus, eruditione
Dignum, et judicio politiore :
Quum mi talia reddit una : « Ad illum
Nec tuis precibus locusve opusve est;
Nos sic diligit, excolit fovetque
Ut non diligat amplius Minerva. » —
« At saltem mihi, Diva, carmen, inquam,
Commendatior illi ut esse possim,
Qui sic diligit unice Camœnas,
Qui sic diligitur sacris Camœnis,
Concede. » Illa refert : « Inepte tantum
Te nostri comitem chori esse dicas,
Et communibus in sacris ministrum.
Hoc illi satis est, sacris Camœnis
Qui sic diligitur, sacras Camœnas
Qui sic unice amat, colit, fovetque, ut
Probetque omnia quæ probent Camœnæ,
Probentque omnia quæ probet Camœnæ. »

(3) Guillaume de Lur de Longa, un des ancêtres de la famille de Lur Saluces (voy. la *Notice généalogique sur la maison de Lur*, par M. H. de Lur Saluces; Bordeaux, 1855, in-8°), paraît avoir joui en son temps d'une très haute considération, et comme magistrat, et comme ami

Vous le voyez, Messieurs, nous sommes en bonne compagnie; aussi me suis-je trop attardé peut-être dans ce vieux Bordeaux. Mais on me pardonnera, j'espère, car si je me suis oublié de la sorte à visiter les salons de jadis, c'est que j'ai cru un instant m'y trouver à l'Académie.

Grâce à l'heureuse influence exercée à la fois par les savants du Collége et par ceux de la ville, on était en droit d'espérer pour Bordeaux, dans un avenir prochain, de brillantes destinées littéraires (1). Malheureusement, de mauvais jours approchaient.

des lettres. A côté des vers si flatteurs de Buchanan, nous trouvons partout des éloges analogues. Jules-César Scaliger écrit à Longa une lettre (*Epist.*, p. 132) remplie d'égards et de louanges; De Lurbe (*De Viris, etc.*, p. 101) en fait un illustre émule de Briand de Vallée (voy. plus haut); enfin Robert Britannus, professeur au Collége de Guienne, puis à celui de Toulouse, lui dédie, en 1536, le livre de ses poésies latines, et rappelle dans sa dédicace le goût prononcé du savant pour ce genre littéraire.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ce personnage ce Longa à qui La Boëtie s'adresse dans plusieurs passages de la *Servitude volontaire*, et principalement dans celui-ci :

« Mesmes les bœufs sous le poids du joug geignent,
Et les oyseaux dans la caige se plaignent,

comme j'ay dict ailleurs autreffois, passant le temps à nos rimes françoises; car je ne craindroi point, escrivant à toi, ô Longa, mesler de mes vers, desquels je ne te lis jamais, que, pour le semblant que tu fais de t'en contenter, tu ne m'en faces tout glorieus. » C'est bien là le Mécène de Britannus, à qui « *inprimis carmina placuerunt.* » Et toute incertitude semble disparaître lorsqu'on voit Guillaume de Lur appelé simplement Longa dans les registres secrets du Parlement (4 novembre 1533, et 6 avril 1537), comme dans la *Servitude*, et surtout lorsque l'on sait que La Boëtie, entrant au Parlement le 13 octobre 1553, y fut pourvu de l'office de ce même conseiller, par résignation de celui-ci. (Voir, dans les *Archives de la Gironde*, t. III, p. 466, la note de M. Brives-Cazes.)

(1) Voir, dans les opuscules latins de Robert. Britannus (Toulouse, 1536), le commencement de son *Discours sur la Paix*, et surtout ses lettres, fol. 38, 39, 42, 46 et suiv. On y trouve d'intéressants détails sur l'organisation du Collége de Guienne.

Le départ de Tiraqueau (¹) et de Ranconet, nommés conseillers à Paris, fut d'abord un mauvais présage. Puis, malgré les efforts de Gouvea, « le plus grand principal de France (²), » le Collége avait peine à se soutenir par suite de l'insuffisance de ses ressources pécuniaires. L'un de ses protecteurs, le chancelier Olivier, souvent sollicité, n'envoyait aucune subvention; si bien que Buchanan fut chargé de lui adresser une supplique en vers latin, au nom de l'École tout entière. Il le fit avec élégance, mais surtout avec netteté. Pénétré de son mérite et de celui de ses amis, il n'usa point de vaines flatteries, mais demanda simplement au chancelier si l'on devait ou non compter sur son appui (³), ajoutant avec dignité que les muses d'Aquitaine, ainsi abandonnées, pourraient bien s'enfuir ailleurs, certaines à l'avance de trouver en tout lieu bon accueil.

Olivier fit sans doute la sourde oreille (⁴), car bientôt après

(¹) Tiraqueau fut nommé à Paris vers 1541.

(²) Montaigne, *Essais*, I, 25, à la fin.

(³) Voici les deux passages les plus curieux de cette élégante élégie; une des Muses s'adresse au chancelier :

Pene suum rediit circumfluus annus ad ortum,
Et prope defessis Phœbus anhelat equis,
Ex quo pauperies inopes miserabilis urget
Pieridas, juveni numina nota tibi. Etc.

Puis, après avoir sollicité une protection efficace, la Muse continue :

Sin piget, et tanti non sunt commercia nostra,
Et nimio sumptu credimur esse graves :
Id quoque ne pigeat cito spem præcidere vanam,
Vulnera nec lenta nostra fovere mora.
Hæc ubi spes aberit, vicinos altera Iberos,
Aut petet aurifero littora flava Tago;
Aut modo pacatos trans æquora lata Britannos,
Aut juga Sithonia semper operta nive.
Quælibet excipient Musas loca : nam neque deerit
Inter inhumanos hospita terra Getas.
Tu modo per si quid juveni indulsere Camœnæ,
Cum numeris aures detinuere tuas,
Aut ope præsenti miseras solare et egenas,
Aut saltem auxilii spem cito tolle tui.

(⁴) Dans l'édition des œuvres de Buchanan de 1725, le commenta-

Buchanan reprenait le chemin de Paris [1] : les muses commençaient à s'envoler (1543). Le cardinal Du Bellay, nommé archevêque de Bordeaux, arriva pour les retenir [2]. C'était le Mécène de Rabelais. Les familiers de Maitre François semblaient ainsi se donner rendez-vous à Bordeaux [3].

Malheureusement, les efforts du cardinal, ami des lettres, furent impuissants. Jean III, roi de Portugal, faisait parvenir à Gouvea et à ses professeurs des offres superbes, pour

teur dit que l'élégie à Olivier ne fut point écrite en vain, et il cite comme preuve une ode de Buchanan qui est un remercîment au chancelier; mais c'est là une erreur : l'ode en question doit être de 1539; elle se rapporte évidemment à l'époque où Buchanan trouva à Bordeaux un refuge contre les persécutions du cardinal Beaton.

(1) Dans une élégie datée de 1544, nous retrouvons Buchanan, à Paris, malade de la goutte, regrettant Tévius et ses autres amis de Bordeaux :

Nec recreant animum doctis sermonibus ægrum
Cætera Vasconiæ turba diserta scholæ.

— Cependant il n'est point abandonné, et autour de lui se pressent chaque jour son médecin Groscollius, Charles Estienne, Turnèbe, et le bon Gelida, dont nous aurons à parler bientôt.

(2) Salmon Macrin a adressé au cardinal Du Bellay une ode élégante au sujet de sa promotion au siége archiépiscopal de Bordeaux (*Odarum libri III,* 1546, p. 17); on y lit ces deux strophes :

Sublimatum igitur Blavia verticem
Tollat lætitia lucidum ad æthera,
Exultetque Garumna,
Arx et Burdigalæ triplex;

Non illa Ausonio consule floruit
Illustrata magis tempore Cæsarum
Quam nunc præsule Jano
Francisci auspiciis boni.

(3) Il est bon de remarquer que l'épitaphe en vers grecs, découverte dans l'église Saint-André de Bordeaux vers 1544 (V. Vinet sur Ausone, sect. 110, *I*), fut traduite d'abord par Pierre Amy, l'ancien compagnon de Rabelais au couvent des Cordeliers de Fontenay-le-Comte. Pierre Amy avait pu recevoir cette pièce par Tiraqueau ou par maître François; mais il ne serait pas impossible que lui-même fût venu aussi à Bordeaux.

aller en son royaume fonder l'Université de Coimbre ([1]). Gouvea accepta. Tous les régents consentirent à le suivre, et Buchanan revint de Paris pour partir avec lui (1546). Le cardinal dut les traiter de « moutons de Panurge; » mais il sentit bien qu'il serait difficile de les remplacer.

Il y avait alors à Paris, à la tête du collége du cardinal Le Moine, un homme dont la vie modeste et laborieuse fut un long dévouement à la science. Son nom était Jean de Gelida. Né en Espagne ([2]), il était venu fort jeune à Paris, dans les premières années du XVI$^{e}$ siècle. Plusieurs de ses compatriotes avaient acquis un grand renom dans l'enseignement de la sophistique ([3]); il marcha sur leurs traces. Doué d'un esprit subtil et d'une parole facile, Gelida était particulièrement apte aux discussions publiques du temps. Sa bonté et sa douceur lui ayant en outre mérité l'affection de la jeunesse, il professait avec un grand succès et passait pour un des plus habiles docteurs, lorsque Le Fèvre d'Étaples, entrant tout à coup en guerre ouverte avec la sophistique, vint prêcher le retour aux belles-lettres et à la saine philosophie.

Gelida, en possession d'une renommée croissante, aurait pu, comme tant d'autres, résister à la nouveauté; mais il était sincère et juste. Il avait consacré sa vie à une doctrine : le jour où il fut convaincu que sa doctrine n'était pas la bonne, il s'avoua courageusement qu'il avait gaspillé ses jours à de futiles spéculations; et, donnant un grand exemple de force morale, il se mit bravement à lire Cicéron et à étudier la langue d'Homère.

Il recommençait sa vie à l'âge de quarante ans ([4]). On ne

([1]) Voy. la Notice que le Bordelais Jacques Busin a consacrée à Gelida en tête de l'édition des Lettres latines de ce savant; Rochellæ, 1571.

([2]) Les faits relatifs à Gélida dont je n'indique pas la source sont puisés dans la Notice citée dans la note précédente.

([3]) Un de ses aïeux avait même professé en France. (Gelida, Lett. 15.)

([4]) V. la lettre que lui adresse R. Britannus, f° 78, v° de ses *Epistolæ*.

peut douter qu'il n'y eût là une âme de vrai philosophe.

La science s'accrut vite; l'argent point. Le savant méditait de grands travaux philosophiques; mais d'abord il fallait vivre, et trouver un emploi lucratif. Combien de savants hommes ont eu ainsi de rudes existences! Le ciel généreux avait voulu en faire des rois de l'intelligence : mais la terre envieuse et cruelle était là pour les réduire à n'être que d'obscurs esclaves du besoin.

Gelida avait cinquante ans lorsqu'il s'aperçut un beau jour que les hommes voués à l'étude meurent de faim s'ils n'ont pour se soutenir des ressources personnelles. Il songea alors à prendre la direction d'un Collége, et, grâce à sa réputation, il fut mis à la tête de celui du cardinal Le Moine, et il y interpréta Aristote avec succès (1). Il se maria vers cette époque (2); mais il ne fit pas fortune. Le Collége, il est vrai, eut sous lui des jours de splendeur, et c'est alors que l'on y vit réunis Turnèbe, Buchanan et Muret; mais la dot de la femme du principal (3) y passa tout entière.

Ce fut à ce moment que l'illustre cardinal Du Bellay et le chancelier de France invitèrent (4) Gelida à venir prendre la direction du Collége de Bordeaux, devenue vacante par le départ de Gouvea, son élève et ami.

Il y arriva en mai 1547, et peu de mois après Muret vint le rejoindre pour professer sous sa direction (5). Bientôt aussi

(1) De Thou, *Hist.*, ann. 1556.

(2) Sa femme était nièce de Poblacio (professeur de mathématiques au Collége de France, *regius professor*), et de Lerma ou De Lerme, doyen de la Sorbonne (Gelida, Lettres).

(3) Six cents écus à la couronne : « Cum sexcentis coronatis... quos omnes gymnasii causa et literarum insumpsi, propter summam rerum omnium difficultatem in quam eo tempore incideram. » (Gelida, Lettres, 14 et 15.)

(4) Voy. les Lettres 1re, 2e et 3e de Gelida.

(5) *Chronique bourdeloise*, ann. 1547.

Vinet promit de revenir de Portugal. C'était commencer sous de favorables auspices. Mais Gelida n'était pas né heureux; l'émeute de la gabelle éclata, et les cruelles représailles du connétable de Montmorency plongèrent Bordeaux dans une terreur profonde (1548). Le Collége resta désert, et quand Vinet revint, il trouva « la pauvre ville moult triste, et dans un silence inaccoustumé (1). » Gelida, à force de persévérance, parvint cependant à se maintenir (2), et, au milieu d'une administration tourmentée par les jalousies (3) et bouleversée plus d'une fois par l'invasion de la peste (4) ou de la disette, il sut veiller encore au progrès des lettres.

Après des efforts inouïs, et bien que peu secouru par ses protecteurs, il avait réussi à réunir une quinzaine de professeurs (5). Muret, tout jeune encore, était le plus célèbre; il

(1) Voy. Vinet, *La manière de fabriquer les solaires et cadrans*, Préface.

(2) Gelida n'avait d'abord été chargé que de remplacer Gouvea pendant les deux ans de séjour qu'il devait faire en Portugal. (Voy. la Notice de Busin); mais Gouvea étant mort avant cette époque, Gelida demanda à être nommé définitivement; et il paraît, par vingt passages de ses lettres, qu'il eut à lutter longtemps contre un concurrent redoutable. Grâce à l'appui du cardinal Du Bellay, et surtout aux démarches que fit en sa faveur son ami Jean Lataste, alors à Paris, Gelida fut maintenu dans ses fonctions de Principal, et son compétiteur entreprit de fonder un Collége à Libourne. (Lettre 35.)

(3) Dans une de ses lettres (la 2e), Gelida s'exprime ainsi : « Eram ego Lutetiæ mea conditione contentus; vocatus tamen a Decurionibus Burdigalensibus, huc veni; quem temporum calamitas et *** [ici un nom laissé en blanc], avaritia cum ambitione conjuncta, nunc misere indignisque modis vexant. » Ailleurs (Lettre 6) : « Jam vero res meæ, propter superiorum temporum difficultatem, ita sunt afflictæ et miseræ, ut si hac causa cadam [il parle des menées de son rival, qui tâchait de le supplanter dans la charge de Principal], de me prorsus actum sit; nihilque me sit futurum miserius. Denique ex quo Lutetiam reliqui, nullus dies mihi lætus illuxit, tanta fuit rerum omnium perturbatio, adeoque fuit mihi in restituendo Gymnasio laborandum. »

(4) Voy. Lettres 7, 8, 9, et *passim*.

(5) Voy. la Notice de Businus. — C'était le jeune Lataste qui était

excellait, dans ses vers latins, à imiter Tibulle, et ses discours semblaient dignes de Cicéron. Avec lui, un docte allemand nommé Horstanus, ancien précepteur des Montaigne (1), régentait dans les classes élevées; mais l'ami le plus cher de Gelida, son confident et son soutien, était le bon Vinet (2), le Turnèbe de la Gascogne.

Durant les jours de congé ou de vacances, Vinet aimait à se retirer à la campagne auprès d'un ami; surtout dans sa chère Saintonge. Tantôt c'était chez François de Saint-

chargé de trouver des régents à Paris. (Lettres 26 et 27.) — Il donnait à un dialecticien 50 écus à la couronne comme maximum d'appointements. (Lettre 25.) — Les appointements ordinaires d'un régent de première, et d'un dialecticien expliquant Aristote, étaient de 30 écus à la couronne. (Lettre 32.) — Cependant, le grammairien avait assez souvent davantage; mais ses émoluments ne dépassaient guère 40 écus. (*Ibid.*, et Lett. 53.) — Pour les classes inférieures, on recherchait de jeunes maîtres, qui devaient se contenter de 20 écus. (*Ibid.*) — L'édit de 1533 avait fixé à 40 sous et 6 deniers la valeur de l'écu à la couronne.

(1) Voyez la 15e Lettre de Gelida, et la note marginale de Businus. — M. Rancoulet, sous-bibliothécaire de la Bibliothèque de Bordeaux, est le premier, je crois, qui ait découvert le nom de ce précepteur des Montaigne. Il est probable que c'est cet Allemand même dont parle l'auteur des *Essais* (liv. I, chap. 25), lequel, ne sachant pas un mot de français, obligeait ses élèves à causer avec lui en latin. Il fut aussi précepteur du jeune Frégose au château de Bazens. (Voy. l'*Étude sur Jules-César de Lescale*, par M. de Bourrousse de Laffore, p. 38.)

Dans une lettre de Lotichius à Camerarius (t. II, p. 20 du Lotichius de Burmann), je vois encore qu'un Horstanus était sur les rangs pour remplacer le célèbre Micylle (Moltzer) dans la chaire de grec de Heidelberg en 1558. Je ne sais s'il s'agit du même individu.

(2) Voy. Gelida, Lettres 16, 17, 20, 21, et surtout 23.

Pendant six ans, de 1549 à 1555, Vinet professa sous Gelida les mathématiques. (Voy. son commentaire sur le *Songe de Scipion*, au commencement.)

Voir du reste l'*Éloge de Vinet*, par M. Jouannet, et la Notice que lui a consacrée M. Ribadieu en tête de sa réimpression de l'*Antiquité de Bourdeaux*. Malgré ces ouvrages, un travail complet reste encore à faire sur Vinet; il appartiendrait au savant bibliothécaire d'Angoulême, M. Eusèbe Castaigne, de combler dignement cette lacune.

Gelais (1), tantôt au Douhet (2), chez Briand de Vallée, où il retrouvait les vestiges d'un aqueduc romain. Alors il avait toujours avec lui quelque auteur ancien maltraité par le temps. Avec une sagacité délicate et scrupuleuse, il pansait soigneusement ses vieilles blessures ; et, à l'aide d'une critique saine, dont l'analogie et la comparaison des textes étaient les principaux éléments (3), il procurait des éditions pures qui sont restées réellement classiques.

Mais ces excellents et solides travaux n'étaient que le fruit des heures de loisir de Vinet. Son occupation chérie, c'était l'enseignement, et avec Gelida il travaillait sans relâche à la grande œuvre : il formait des hommes pour la génération suivante.

(1) C'était chez François de Saint-Gelais qu'en 1542 il avait préparé son édition de Théognis, et à ce propos je signale ses rapports intimes avec les membres les plus distingués de cette famille, y compris le poète Mellin. (Voy. Gelida, Lettre 13, et les Notes sur Ausone, sect. 145, *K*.)

Au printemps de 1557, il était dans sa ville natale, à Barbezieux, et il y commentait les Poésies de Perse. (Voy. l'édit. de Perse, de Poitiers, 1560, in-4°.)

En 1559, à Montignac (Charente), chez Jacques-Benoist de Lagebaston, premier président au Parlement de Bordeaux, il revoyait et terminait ses Commentaires latins sur le *Songe de Scipion*. (Voy. l'édit. de cet ouvrage, imprimée par Millanges ; Bordeaux, 1579, in-4°, à la fin.) C'est encore chez le Président, qu'il rassemblait, vers 1563, ses notes sur les antiquités de Bordeaux, de Poitiers, de Saintes et d'Angoulême. (Voy. la préface de ses *Antiquités de Sainctes*, et ses *Antiquités d'Angoulême*, à la fin. Je dois communication de ce dernier et très rare volume à l'obligeance de M. le comte A. de Chasteigner.)

(2) Voy. ses Notes sur Ausone, sect. 210, *B*.

Le domaine du Douhet appartient maintenant à Mme la marquise d'Argenson. (Voy. le Rabelais de MM. Burgaud des Marets et Rathery, t. II, p. 191.)

(3) Un utile procédé, qu'il avait coutume de mettre en pratique, était de lire les anciens auteurs dans leur ordre chronologique. Les allusions et les réminiscences des plus récents étaient ainsi éclairées, pour lui, par la lecture qu'il venait de faire des plus anciens. (Voir la Préface et les notes de son excellente édition de Théognis.)

Des temps meilleurs étaient enfin arrivés (1551), et le Collége florissait de nouveau (1). Les fils de Scaliger y grandissaient, et Gelida, tout heureux d'élever les enfants d'un si illustre père, dirigeait lui-même leurs études avec une sollicitude toute paternelle (2). Le jeune Joseph surtout, sous cette habile direction, faisait de merveilleux progrès. Déjà on pouvait prévoir « qu'il serait homme savant sur tous les autres (3). » Aristote n'avait presque plus de secrets pour lui (4). Aussi, lorsque le vieux Gelida, retiré à Quinsac pendant une invasion de la peste, sentit les premières atteintes d'un mal qui devait l'emporter, sa tristesse fut traversée peut-être par un tressaillement de joie; car s'il dut verser des larmes amères en songeant à cette longue carrière où les épreuves de chaque jour avaient chaque jour refoulé les doctes projets de sa vaste intelligence, s'il mourait sans laisser un livre, tout son savoir cependant ne périssait pas avec lui, et il léguait à la postérité un monument de sa vie : Joseph Scaliger (1555).

Le séjour des fils de Jules-César Scaliger au Collége de

(1) En janvier 1550 (1551), et en juillet de la même année, Gelida écrivait à Lataste (Lettres 41 et 43) que les élèves arrivaient en foule.

On peut voir en quels termes Vinet parle de cette période florissante du Collége de Guienne, au commencement de ses Commentaires sur le *Songe de Scipion*, composés en 1559. — On y apprend aussi qu'il quitta le Collége après la mort de Gelida.

(2) Roques, précepteur particulier des enfants de Scaliger à Bordeaux, écrivait à ce savant, le 11 décembre 1552 : « Monseigneur, je ne sçays que vous escripre de nouveau, si n'est que vous enfans se portent bien... Monsieur le Principal les a en telle recommandation que de coustume, jusques a les venir cercher à la classe pour les mener à sa chambre, et là les faire chaulfer quand il faict grand froit. Il se recommande d'une bonne affection à vostre bonne grace. » (Lettre citée par M. de Bourrousse de Laffore, dans son intéressante *Étude sur Jules-César de Lescale* [Scaliger], p. 34.)

(3) En août 1555. (Voy. l'Étude citée ci-dessus, p. 39.)

(4) *Ibid.*, p. 41 et 42.

Bordeaux avait eu pour conséquence de rendre plus fréquents les rapports du célèbre italien avec les savants de cette ville (1). Ferron et Brassac y étaient ses amis de prédilection, et il leur écrivait, à tout instant, des lettres en vers (2) et en prose (3). Ferron avait publié son *Histoire de France,* dont le latin pur et souvent animé (4) plaisait à Scaliger, au point qu'il appelait Ferron son Atticus (5). Brassac, aussi conseiller, puis président au Parlement, était en correspondance plus intime encore avec le grand docteur. D'ailleurs, comme à Agen, où demeurait Scaliger, il n'était pas aisé de se procurer les livres nouveaux ; Brassac se chargeait de les lui faire parvenir (6). Tantôt il lui envoyait un Gyraldi, tantôt un Arétée, ou bien les odes d'Anacréon (7), la grande nouveauté du

(1) Voy. l'Étude de M. de Bourrousse de Laffore, p. 34, 36, etc.

(2) Voy. *Epistolæ* Jul. Cæs. Scaligeri, p. 97 et suiv. ; 108, 130, 191, 192 et suiv. ; 194, 216, 217 ; 85, 125.

(3) Voy. Jul. Cæs. Scaligeri *Poemata,* p. 149, 329, 387, 607, etc.

(4) Scévole de Sainte-Marthe dit de Ferron, à propos de son *Histoire :* « Historiam P. Æmilii eadem styli tum puritate tum velocitate persecutus, etc. »

(5) Voy. les suscriptions des lettres et des poésies citées ci-dessus.

(6) Scaligeri *Poemata,* p. 6 :

> Quod per te factum est antehac ne desere quæso
> Officium ; ut sicut librorum sæpe me egenum
> Barbarico in populo mœrentem, Vide, levasti,
> Oratus mittens mihi tum qui forte deessent,
> Nunc itidem facias. Nempe ardeo scire poetis
> Lilius in Græcis quid senserit atque latinis.
> Ergo hoc in te uno est, ut possim consequi. Etc.

(7) *Ibid.*, p. 20 :

> Quod superest : scito mihi commentaria Rufi
> Reddita, quæ dono misisti, et docta Aretæi
> Tentamenta...
> Odillas vero, et suavissima pægnia Teii
> (Ut justi) grata cumulatas laude remisi. Etc.

Parfois aussi les livres revenaient à Bordeaux, et j'en possède plus d'un qui porte sur sa garde : « Arnaldi Ferroni ex dono Julii Scaligeri. »

Rufus d'Éphèse et Arétée venaient d'être édités à Paris, chez Turnèbe, par Jacques Goupil, l'intime ami de Vinet (1554).

jour, qu'Henri Estienne venait de donner au public (1), et que le Bordelais Élie André avait su traduire en latin avec une grâce parfaite (2). Mais on ne s'en tenait pas à des envois de livres, et les légistes de Bordeaux répondaient fort bien au docteur de Vérone, dans le mètre même de ses missives. Une fois, Brassac, en lui adressant des vers de sa façon, y joignit une pièce légère (3), composée par un jeune conseiller qui venait de prendre au Parlement la charge de Longa. Scaliger, qui n'admirait pas aisément, admira fort ces hendécasyllabes : la latinité en était parfaite, les vers gracieux et dignes des anciens (4); le poète s'appelait Estienne de La Boëtie.

Né à Sarlat en 1530, Estienne de La Boëtie avait reçu de ses parents (5) une éducation libérale que des dispo-

(1) En 1554.

(2) En 1555, Élie André dédia cette traduction au célèbre Mondoré. — En 1551, ce même Bordelais avait publié, chez Vascosan, une partie de la Grammaire grecque de Théodore de Gaza. Il mourut à Paris fort pauvre, mais très estimé. (Voy. De Lurbe, *De Viris, etc.*, p. 114.)

(3) Voy. Jul. Cæs. Scaligeri *Poemata*, p. 19, et La Boëtie, p. 420, éd. de M. Feugère.

(4) Scaliger (*Poemata*, p. 19) dit de Brassac et de La Boëtie :

Ille ego, qui paucos admiror et omnibus insto,
Quanquam æquus, quanquam tacito candore coruscus,
Vos lectos proceres inter numerosque chorosque
Musarum, atque aditus sacros Heliconis amœni,
Suaviaque excultæ linguæ pigmenta latinæ
Inserere audebo, etc.

Plus haut, il ajoutait que la douceur des vers de La Boëtie

Æquat nectareo prisca omnia mella sapore.

(5) « A parentibus liberaliter institutus, dit De Lurbe (*De Viris, etc.*, p. 114), non fefellit expectationem quam de se conceperant. » Je ne sais si l'on a des documents plus explicites sur les études premières de La Boëtie; pour moi, je n'en connais pas d'autres, et je ne sais sur quelle autorité se fondent les biographes qui le font étudier au Collége de Guienne. Sans doute, la célébrité dont jouissait alors cet établissement semblerait appuyer cette conjecture; mais si La Boëtie eût été au

sitions exceptionnelles avaient rapidement étendue. Livré de bonne heure à l'étude de l'antiquité, au moment même où on la tirait de l'oubli, il se passionna pour elle, il s'en nourrit, il vécut avec ses grands hommes, et se crut Athénien et Romain, en lisant, dans Thucydide et Salluste, les fiers discours de Périclès ou de Marius. Aussi, quand de ce monde idéalisé par les siècles il revint aux tristes réalités de son temps, une noble indignation lui dicta les pages ardentes de la *Servitude volontaire*. Il avait alors seize ou dix-huit ans (1).

La *Servitude volontaire* est l'œuvre d'un esprit généreux et d'une imagination poétique; c'est de plus, et au premier

Collége de Bordeaux, il n'eût pas manqué de s'y lier avec Michel de Montaigne, plus jeune que lui de trois ans seulement. Or, Montaigne dit n'avoir point vu La Boëtie avant la lecture de son *Discours de la Servitude volontaire* (*Essais,* I, 27), lecture qui lui donna même la « premiere cognoissance du nom » de son futur ami.

Si La Boëtie avait fait ses études à Bordeaux, serait-il possible que Montaigne n'y eût point entendu parler d'un écolier si précoce? Il me semble que, loin d'affirmer un fait que rien ne prouve, l'on devrait conclure de ces considérations diverses, que La Boëtie fut élevé par ses parents, ou bien envoyé à une Université autre que celle de Bordeaux. Ce pourrait être à Poitiers, par exemple, qui possédait alors un Collége renommé, où Vinet étudia, et fut plus tard maître lui-même, ainsi que Muret.

(1) De Lurbe dit 18 ans, De Thou 19; Montaigne, dans ses *Essais,* avait dit aussi 18, puis il a corrigé et mis 16. — On pourrait penser que Montaigne a tâché de rajeunir ainsi son ami, pour constater que la *Servitude* était une œuvre d'extrême jeunesse, et atténuer par là l'interprétation exagérée que pouvait souffrir cet ouvrage, placé entre les diatribes révolutionnaires réunies dans les *Mémoires de l'Estat de France sous Charles IX.* — Ce qui est incontestable, c'est que le livre a été retouché plus tard. Dans un passage qui a tout l'air d'une addition postérieure, l'auteur parle de *La Franciade,* que Ronsard ne commença, je crois, que vers 1552. Ailleurs, il rappelle les *rimes françoises* auxquelles il passait son temps *autrefois.* Tout cela, ce me semble, indique bien qu'un La Boëtie, de 22 à 24 ans au moins, a revu l'œuvre du « garçon de 16 ans. »

chef, l'œuvre de la Renaissance. Alors que tout s'anime, renaît et veut vivre, que les arts, les sciences et les lettres courent à leur émancipation, l'homme qui conquiert la liberté pour la pensée ne pourra-t-il la conquérir pour lui-même? On puise chez les anciens une philosophie nouvelle; pourquoi donc ne pas chercher à cette source pure ces idées généreuses qui ont fait la grandeur de Sparte, d'Athènes et de Rome? Et l'enthousiaste jeune homme, plein de grands souvenirs et logique avec son temps, s'affolait du divin Platon.

En effet, à ce moment de réforme générale et de contrôle, un principe surtout devait le frapper dans les constitutions des anciennes républiques : la participation du peuple dans les délibérations d'intérêt public. Malgré les réunions assez fréquentes des États généraux, le tiers état n'était rien encore, et La Boëtie, avant Sieyès, voulait qu'il fût tout, car il voyait en lui « la force des nations (1). »

Son livre n'est point, comme on a voulu le dire, une diatribe révolutionnaire contre les tyrans. La Boëtie était ennemi des bouleversements; il voulait la réforme politique, mais il la voulait par le progrès, par les lumières, et non point par l'émeute. Il ne conseille pas à la nation de s'élever furieuse pour renverser un trône : il veut qu'elle se rende digne d'en monter les degrés, pour demander les lois qu'il lui faut, au lieu de subir les volontés qu'on lui dicte.

La *Servitude volontaire,* comme le dit expressément son vrai titre, est une philippique contre le peuple qui oublie ses devoirs en abdiquant ses droits; c'est une protestation contre l'indifférence politique, et le développement de cet axiome

(1) Le mot est de Bossuet, du moins Bordas Demoulin, qui lisait souvent les œuvres de l'éloquent évêque, disait l'y avoir trouvé; mon père l'a cité, sur ce témoignage de son ami, dans ses *Conseils aux agriculteurs,* p. 266, 3e édition.

de Thucydide (1) : « Le véritable auteur de l'asservissement n'est pas celui qui l'impose, mais bien celui qui peut mettre un terme à l'oppression, et qui ne le fait pas. »

Malheureusement, il y aura toujours dans ces mots mêmes des semences de révolutions. Quand les peuples se réveillent, ils se réveillent en sursaut; la prudence conseillerait de les laisser dormir; la générosité et le patriotisme veulent qu'on les avertisse de ce qui les menace. La Boëtie était pour le patriotisme. Comme Rousseau, comme Platon, il avait la passion de l'humanité; comme eux, il avait foi en l'avenir, et c'était pour l'avenir qu'il écrivait, lui aussi, sa *République,* son *Contrat social* (2).

Rêveries de poètes, dira-t-on, déclamations de rhéteurs!

(1) Liv. I, ch. 69.

(2) Il y aurait de curieux rapprochements à faire entre la *Servitude volontaire* et le *Contrat social.* Aucun éditeur de La Boëtie n'a noté les nombreuses rencontres des deux auteurs; cela cependant pourrait offrir beaucoup d'intérêt. Voici quelques exemples que je prends à peu près au hasard :

La Boetie (*Servitude,* p. 8, édit. Feugère) : « C'est un extreme malheur d'estre subject à un maistre, duquel on ne se peut jamais assurer qu'il soit bon, puisqu'il est tousjours en sa puissance d'estre mauvais quand il voudra. » — Rousseau (*Contrat,* III, 6) : « Les meilleurs rois veulent pouvoir être méchants, s'il leur plaît, sans cesser d'être maîtres. »

La Boetie (69) : « Les gens de bien mesmes, si quelquefois il s'en trouve quelqu'un aymé du tyran. » — Rousseau (III, 6) : « Dans les monarchies... un homme d'un vrai mérite est presque aussi rare dans le ministère qu'un sot à la tête d'un gouvernement républicain. »

La Boetie (33) : « Il n'est pas croyable comme le peuple, des lors qu'il est assubjecty, tombe soudain en un tel et si profond oubly de la franchise [liberté], qu'il n'est pas possible qu'il s'esveille pour la r'avoir, servant si franchement et tant volontiers, qu'on diroit à le voir qu'il a non pas perdu sa liberté, mais gaigné sa servitude. » — Rousseau (II, 8) : « Peuples libres, souvenez-vous de cette maxime : On peut acquérir la liberté, mais on ne la recouvre jamais. »

Vauvenargues a dit aussi : « La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer. »

Eh! Messieurs, tout ce qui est grand est poétique; tout ce qui est vraiment sincère est éloquent. Ah! ne nous hâtons pas de traiter d'utopistes ces hommes dont le génie élevé n'a eu d'autre tort que celui de rester au dessus de la portée commune ([1]). S'ils ont cru nous voir, et s'ils nous ont dépeints tels que nous devrions être, ne leur en faisons pas un crime : assez d'autres se chargeront chaque jour de montrer ce que nous sommes.

Non, Messieurs, le sincère La Boëtie n'a point fait une déclamation : j'en ai la preuve dans la supériorité même de son langage. Quand une langue n'est pas formée, il ne peut pas se faire que, par un simple effet du hasard, un jeune homme se trouve tout à coup, qui, dans un discours de rhétorique, rencontre justement cette langue toute faite. Ce sont les grandes convictions qui improvisent les grands styles. La Boëtie dans sa *Servitude volontaire,* et Descartes dans sa *Méthode,* n'ont pas seulement pensé leur œuvre : ils l'ont crue ([2]) : et c'est alors qu'ils ont trouvé d'emblée la grande parole du bon sens et de la vérité.

La parole du bon sens, c'est bien cela en effet qui brille dans l'œuvre de l'ami de Montaigne. L'ironie du bon sens,

([1]) Thucydide, qui était un penseur profond, a dit (II, 35) : *Μέχρι τοῦδε ἀνεκτοὶ οἱ ἔπαινοί εἰσι περὶ ἑτέρων λεγόμενοι, ἐς ὅσον ἂν καὶ αὐτὸς ἕκαστος οἴηται ἱκανὸς εἶναι δρᾶσαί τι ὧν ἤκουσε· τῷ δὲ ὑπερβάλλοντι αὐτῶν φθονοῦντες, ἤδη καὶ ἀπιστοῦσιν.* Salluste a ainsi traduit cette pensée avec sa concision accoutumée (*Catil.*, III) : « Ubi de magna virtute et gloria bonorum memores, quæ sibi quisque facilia factu putat, æquo animo accipit; supra ea, velut ficta, pro falsis ducit. »

([2]) Montaigne, *Essais,* I, 27 : « Je ne foys nul doubte qu'il ne creust ce qu'il escrivoit; car il estoit assez consciencieux pour ne mentir pas mesme en se jouant; et je sçay davantage que s'il eust eu à choisir, il eust mieux aymé estre nay à Venise qu'à Sarlat; et avecques raison. Mais il avoit une aultre maxime souverainement empreinte en son ame, d'obeyr et de se soubmettre tres religieusement aux lois sous lesquelles il estoit nay. »

cette arme puissante qui avait servi à Socrate, à Aristophane, à Lucien, à Rabelais, La Boëtie la prenait à son tour; plus tard, Pascal devait en faire la force irrésistible de ses *Provinciales,* en l'alliant, lui aussi, à l'éloquence de Platon. C'est que La Boëtie et Pascal ont, dans leur génie et dans leur œuvre, plus d'un trait commun (1) : l'un prouve la raison par l'absurde de la sottise, l'autre prêche la liberté par l'absurde de l'oppression. La *Servitude volontaire* est une *Provinciale* contre l'abandon des droits de tous au profit d'un seul, et le Jansénisme n'a été à quelques égards que l'esprit austère et libéral du XVIe siècle, renouvelé à une époque où ce n'était plus l'esprit courant.

Il faut le dire, d'ailleurs, La Boëtie n'était que l'interprète éloquent et fidèle des sentiments libéraux de son entourage. « Les Bordelais, dit De Lurbe, sont, de leur naturel, avides de libertés et impatients de tributs (2). » Le Parlement même, surtout avant la révolte de 1548 (3), était composé d'hommes de progrès; et lorsque les rigueurs de Montmorency l'eurent forcé plus tard de se montrer plus circonspect et moins populaire, on vit encore à sa tête un homme désintéressé et courageux, dont Bordeaux devrait honorer le nom, en le

(1) Je ne fais que signaler un point de contact entre ces deux grands caractères, mais je n'entends nullement établir un parallèle factice entre les *Provinciales,* les *Pensées,* et la *Servitude volontaire.* Je noterai une seule rencontre, une *Pensée* telle que La Boëtie aurait pu la formuler devant Montaigne, à l'heure de la désillusion : « La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie. La plus grande et importante chose du monde a pour fondement la foiblesse, et ce fondement est admirablement sûr : car il n'y a rien de plus sûr que cela, que le peuple sera foible. » (*Pensées,* art. V, 7, éd. Havet.)

(2) *Chronique bourdeloise,* ann. 1548. (Voir aussi l'édition latine, au même passage.)

(3) Voir F. Laferrière, *Fragment d'histoire parlementaire d'après les registres secrets du Parlement de Bordeaux,* principalement aux p. 4 et 13.

joignant à ceux de ses martyrs de l'indépendance : je veux parler de Benoist de Lagebaston ([1]).

Nommé conseiller par Henri II, et fait ensuite premier président ([2]), ce savant et austère magistrat sut être aussi tolérant qu'intègre. Partisan déclaré des libertés civiles, on le vit maintes fois les défendre en se sacrifiant au besoin pour elles. C'était lui, sans doute, qui présidait le Parlement lorsqu'un marchand de Normandie vint exposer à Bordeaux des nègres qu'il voulait vendre : la Cour, indignée, fit rompre leurs fers, et, par un arrêt mémorable, déclara « que la France, mère de la liberté, ne reconnaissait pas d'esclaves ([3]). » Plus tard, quand, après de longues luttes religieuses, cet homme vénérable eut fini sa laborieuse carrière, on trouva, dit-on ([4]), chez lui, nombre d'édits qu'il avait empêchés de paraître, et comme supprimés de son autorité privée, parce qu'ils lui semblaient trop à la charge du peuple. Lorsqu'il en recevait de pareils, il ne pouvait maîtriser son indignation, et, peu soucieux de sa sécurité personnelle, il les lacérait à coups de canif, en disant : « Par saint Claude, vous serez ganivetés ! »

Voilà dans quel monde allait circuler la *Servitude volontaire*. Faut-il s'étonner après cela de son éloquent enthousiasme? Que La Boëtie, à dix-huit ou vingt ans, s'y soit montré un politique inexpérimenté, cela est probable, et nous, qui ne sommes plus naïfs sur ce chapitre, nous pouvons rire de

([1]) Quelques jours avant que ce discours ne fût prononcé à l'Académie de Bordeaux, M. Peyrot, avocat général à la Cour impériale de la même ville, faisait à l'audience solennelle de rentrée (du 3 nov. 1863) un éloquent éloge de Benoist de Lagebaston.

([2]) Voir De Lurbe, *De Viris, etc.*, p. 111.

([3]) L'arrêt est de février 1571. (Voir la *Chronique* de De Lurbe, à cette année.)

([4]) J'emprunte les détails suivants à Dom Devienne (t. I, p. 179-180), qui copie à cet endroit d'anciens documents manuscrits.

sa naïveté si nous en avons le courage; mais nous devons songer aussi qu'à ce moment de perfectionnement universel, les sentiments généreux étaient et devaient être à l'ordre du jour. On assistait à la rénovation en toutes choses : comment alors ne pas la désirer dans les éléments sociaux? Permettons donc ces illusions à une belle âme, et admirons ces nobles élans. Si, après une longue expérience de révolutions, nos progrès dans la connaissance des hommes et dans la science sociale ont pour résultat de nous familiariser avec une morale relative et à concessions, moins soucieuse de peser les principes que de les équilibrer, relevons-nous du moins en nous-mêmes, et permettons à notre conscience d'honorer sans réserve la morale vraie, une et absolue, dont, trop souvent, nos opinions tendent à nous éloigner.

La Boëtie ne tarda pas à arriver au désenchantement; il vit bientôt que les ambitions humaines devaient empêcher ses beaux rêves de se réaliser, et il chercha avec les Muses à se consoler des maux du siècle.

Après la révolte de 1548, il s'essaya avec ardeur aux vers français. La réforme poétique de Du Bellay et de Ronsard datait précisément de cette époque. Quand leurs premiers manifestes arrivèrent dans la triste cité, le jeune homme s'indignait des sauvages représailles de Montmorency et ajoutait peut-être quelques traits ardents à sa *Servitude volontaire,* tandis que, selon l'expression de Rabelais, « Les Gascons renians demandaient rétablissement de leurs cloches [1]. » Mais il avait vingt ans et il se sentait poète; les accents de Du Bellay l'entraînaient, et au milieu de la ville morne et silencieuse, il croyait entendre chanter la Muse, et il chantait avec elle. D'ailleurs, il était amoureux [2]. Il imita donc Ronsard et fit des sonnets à la louange de sa

[1] *Nouveau Prologue* du Livre IV.
[2] Voy. Montaigne, *Essais,* I, 28.

dame. Sans doute, ses vers n'avaient pas cette mollesse que les poètes d'outre Loire atteignirent de prime saut; il n'eut rien de l'éclat langoureux de Ronsard, ni de sa grâce caressante; mais, dans un langage dont la fermeté allait jusqu'à la brusquerie, il sut pourtant exprimer la tendresse et la douceur. Le Vandômois, en chantant son Hélène, dut souvent se comparer au divin Pâris : La Boëtie ressemble bien plus à Hector; même amoureux, il garde quelque chose d'un peu rude : mais c'est là une rudesse touchante, et quand son Andromaque lisait ces vers où perce une émotion virile, quelque larme, je gage, traversait aussi son sourire.

Cependant le jeune conseiller variait ses travaux littéraires. Il était devenu grand helléniste, et il aimait à faire passer en français les graves leçons d'Aristote, ou les familières causeries de Plutarque (1). Plutarque surtout lui plaisait, et sur son texte, encore mal établi (2), il s'oubliait volontiers de longues heures. Arnauld de Ferron, de son côté, car les livres de nos amis sont nos livres, s'exerçait sur le philosophe de

(1) Dans l'Étude de M. Feugère sur La Boëtie, je lis la note suivante (p. 17) : « Dans les passages [de la *Servitude volontaire*] qu'il emprunte à Plutarque, La Boëtie emploie la traduction d'Amyot, son contemporain, ce qui indique assez quel en avait été le succès. »

Cela n'est pas exact et ne peut pas l'être : la traduction d'Amyot ne parut qu'en 1572, et La Boëtie mourut en 1563. — Les passages des anciens cités dans la *Servitude* sont traduits par l'auteur lui-même. L'erreur de M. Feugère vient de ce que, dans les notes que Coste a ajoutées à son édition, il renvoie, pour les citations, aux divisions de la traduction d'Amyot. Ainsi, il dira : « Ceci est pris du Traité de Plutarque, intitulé : *Comment il faut nourrir les enfants,* chapitre II de la traduction d'Amyot; » ou bien encore : « Plutarque, *Vie de Caton d'Utique,* chapitre I de la traduction d'Amyot. » Des éditeurs plus récents, en supprimant les mots « chapitre I, chapitre II, » ont changé le sens de la note de Coste, et M. Feugère, en les croyant sur parole, a été induit en erreur.

(2) Il paraît avoir fait usage de l'édition des *Morales,* donnée par Froben à Bâle, 1542, in-f°.

Chéronée; il préparait une traduction latine de quelques traités (1), et, à mesure qu'il avançait son travail, La Boëtie était chargé de le revoir. Là, il trouvait une erreur dans le grec, et proposait une ingénieuse conjecture; ici, un vers latin lui venait à propos en mémoire, et il s'en servait pour illuminer la pensée du philosophe; ailleurs, enfin, il reprenait Ferron qui avait mal compris, choisissait entre deux variantes, ou donnait la sienne à son tour qui, le plus souvent, était la meilleure (2).

Après avoir ainsi rempli cet office de bon ami, il revenait à sa chère poésie.

Ses vers français, grecs ou latins, circulaient chez les doctes (3). Scaliger, qui en recevait souvent à Agen par

(1) Le Traité *de l'Amour,* et celui *sur l'inscription du temple de Delphes.* Ces opuscules furent imprimés à Lyon, par Jean de Tournes, en 1557. Petit in-8°.

(2) A la suite du Traité *de l'Amour,* dans la traduction latine de Ferron citée à la note précédente, on trouve toutes ces annotations familières de La Boëtie; elles sont suivies de ce petit avertissement de Ferron : « Hæc adnotare libuit, pleraque autem sunt ex iis quæ a Stephano Boetho collega meo, viro vere Attico, et altero ætatis nostræ Budæo excepi. » Le volume de traductions de Ferron offre aujourd'hui très peu d'intérêt; il est rare, et les trois lignes de Ferron qui désignent La Boëtie sont perdues dans une page de commentaires; aussi, ces remarques philologiques étaient, je crois, restées complètement inconnues jusqu'à ce jour. Comme elles nous montrent l'ami de Montaigne sous un aspect un peu nouveau, j'ai dessein de faire réimprimer ces notules latines, qui, pour être improvisées, n'en sont pas moins, le plus souvent, remplies de savoir et de sagacité. Il est intéressant d'y voir le jeune helléniste proposer des conjectures que les manuscrits et la critique moderne ont consacrées depuis. (Par exemple, p. 916, lig. 45, de l'éd. Didot; p. 923, lig. 9; p. 924, lig. 10; p. 928, lig. 3; p. 929, lig. 21; p. 930, lig. 15; p. 931, lig. 19; p. 933, lig. 44.) — Je remarque en passant que la transcription latine du nom de La Boëtie, faite par Ferron, représente la véritable prononciation de ce nom, déjà établie par M. le Dr Payen, si exact dans toutes ces recherches.

(3) Il en est même qui étaient devenus proverbiaux. Ainsi, je lis, dans Florimond de Ræmond, *Anti-Christ,* chap. XIX : « Estienne de

Brassac, s'enthousiasmait pour leur auteur. Selon lui, et il se trouve ici d'accord avec Montaigne, c'était un grand homme ([1]), une de ces intelligences exceptionnelles, souples et aptes à tout ([2]); et l'illustre docteur lui prodiguait les plus flatteuses épithètes.

Mais déjà un ennui secret semblait s'être emparé de La Boëtie; il était comme dégoûté; pour le décider à écrire, il fallait toutes les exhortations de Brassac et de Scaliger ([3]), et,

La Boëtie, jadis l'ornement de nostre Senat, avait dit mieux que tout autre, car on dit que ces deux vers sont à luy :

Le premier coin duquel l'or fut battu,
En battant l'or, abattit la vertu. »

Un autre auteur, Vinet probablement, possédait aussi des vers que Montaigne reconnaissait pour être de son ami (Voy. l'Avertissement de Montaigne, en tête de son édition des œuvres de La Boëtie.)

([1]) Jules-César Scaliger, dans ses poésies (p. 19 et 188), l'appelle « Magnus Boetianus. » Ailleurs (p. 324), il lui dit :

Boetiane, splendor et decus poli,
Quod nunc latinum vindicat decus sibi. Etc.

([2]) Jul.-Cés. Scaliger, *Poemata*, p. 392 :

*De Boetiano, ad Vidum Brassacum.*
Boetianus est vir aptus ad cuncta ;
Namque affatim præstabit in quod intendit.
Cumque utriusque solvat optime juris
Subtilitatum Gordianicos nodos,
Mentem beatum munus administrantem
Tamen remittit, quo remisit Hipponax,
Et, quæ Phalæcus luserat, lubens ludit.
Hæc vidimus. Quid quæ amplius videbuntur,
Nisi ipse dono seque nosque defraudet?
Quod tædium expectationis invisæ
Tibi, magne præses, acriter retundendum est,
Tua ut verenda authoritate compulsus
Jam nolle nolit seque nosque frustrari.

([3]) Scaliger, *ibid.*, p. 396 :

*Ad Boetianum.*

Quid ergo credam, vel quid ergo non credam,
Si tu negabis quod negare non debes,
Te imaginem, sed vividam, vetustorum,
Recentiorum corculum poetarum?

ce qu'il écrivait, il n'en faisait aucun cas, et ne prenait pas soin de le conserver (1).

Un jour, Scaliger se plaignit tout de bon. On lui avait promis des vers depuis longtemps, et il ne les recevait pas (2). Vous devinez comme moi, Messieurs, la cause de ce retard. La Cour des Aides de Périgueux venait d'être réunie au Parlement de Bordeaux (1557); Montaigne en faisait partie et devenait ainsi collègue de La Boëtie : ils se virent, ils s'aimèrent, et leur vie fut commune désormais. Le poète avait trouvé son frère d'alliance, son autre lui-même, celui que son cœur avait cherché jusque-là. Bientôt ce fut le confident intime auquel il se plut à dévoiler ses pensers secrets. Alors, en « se communiquant à lui jusqu'au vif (3), » en lui dévoilant l'intention réelle de son fameux discours, il pleurait

Vel quæ dedisti nuper, ut meras halant
Almæ sorores Gratias venustatis!
Adeste, Musæ, vindicate maturum
Quem infantulum gestatis in sinu vestro;
Vincite, vinctum abducite, intus arcete,
Usque exprobrationibus flagellate,
Quoad ipse clamet : « Parcitote! sum vester. »

(1) Montaigne, *Avertissement* en tête de son édition de La Boëtie : « A mesure que chaque saillie lui venoit à la teste, il s'en dechargeoit sur le premier papier qui luy tomboit en main, sans autre soing de le conserver. »

(2) Scaliger, *Poemata*, p. 188 :

*Ad Boetianum senatorem Burdeg.*

Salve, magne Boetiane, quod te
Jampridem per epistolam pudenter
Ut mi seminarem tuum polito
Pictum carmine mitteres, rogavi;
Tum quod pollicitus mi item fuisses
Clarum sponte tua benignus antrum,
Haud factum doleo; oppidoque miror
Qui sic exciderim tibi, tuorum
Mirator bene candidus laborum.
Dices non meruisse me; sed isthuc
Si spectes, tua scripta digna cunctis
Orbis auribus a quibus legantur.

(3) Montaigne, *Epistre à M. de Foix*, f° 2, v°, édition originale.

sur cette chère patrie qu'il aurait voulu voir embellie par la fraternité et qui semblait se préparer à la hâte de sanglantes funérailles (1). Qu'on lise les beaux vers latins adressés à Belot et à Montaigne, qu'on lise ses derniers conseils à M. de Beauregard, pleins d'élévation et de foi, et l'on dira après si ce sont les accents d'un révolutionnaire insensé et ambitieux, ou d'un grand citoyen, ami éclairé du progrès dans l'ordre et de la religion dans la tolérance.

Ambitieux! eh bien oui! La Boëtie le fut; mais son ambition était de servir son pays à la manière des l'Hospital, des De Thou et des Lagebaston. Un regret le consumait, celui de ne pouvoir être utile à sa patrie et de « croupir ès-cendres de son fouyer domestique (2). » Il avait conscience de lui-même, et il comprenait les maux de son temps.

Mais bientôt la mort vint l'enlever, comme pour lui épargner le spectacle des malheurs suprêmes de la France. Il quitta ce monde en chrétien éclairé et résigné (1563). Peu d'heures avant de rendre au ciel sa belle âme, songeant encore à son pauvre pays, il disait à Montaigne : « Mon frère, par aventure, n'estois-je pas né si inutile que je n'eusse moyen de faire service à la chose publicque (3). »

Ainsi, prêt à monter à l'échafaud, André Chénier disait à Roucher : « Je n'ai rien fait pour la postérité; » puis, se frappant le front : « Pourtant, ajouta-il, il y avait quelque

(1) Voyez l'élégie latine que Martial Monier écrivait à Bordeaux vers cette époque. (*Mart. Monerii Epigrammata Elegiæ et Odæ.* Burdigalæ apud Simonem Millangium, 1573. — Elegia 9, « in sui temporis miserias ex bellis civilibus. »)

(2) Montaigne, *Epistre au chancelier de l'Hospital,* f° 100, v°, éd. orig.

(3) Montaigne, *Lettre à son père sur la mort de La Boëtie,* f° 123, v°, éd. originale. Toute cette lettre est admirable. Je ne sais comment, dans mon édition des *Poésies de P. de Brach,* t. I, p. 214, j'ai omis de rappeler que, dans son Élégie sur la mort d'Aymée, de Brach s'était évidemment inspiré de ces pages si poétiques de Montaigne.

chose là! » Ce qu'ils avaient là tous les deux, Messieurs, c'était le génie du patriotisme et de la grande poésie. Ils sont frères par cette flamme commune, et par dessus deux siècles ils peuvent se tendre la main.

La fin prématurée de La Boëtie fut à Bordeaux l'objet de regrets universels, et son absence, ainsi que celle de Ferron qui l'avait précédé de deux mois dans la tombe, fut ressentie d'autant plus vivement que, dans le cercle des érudits, on s'occupait alors avec passion de ces restitutions de textes où les deux amis avaient excellé (1).

Depuis la mort de Gelida, la direction du collége avait passé entre les mains de Mongelos. Vinet, après lui, fut choisi pour Principal; mais un événement plus important peut-être à ses yeux était venu l'émouvoir lui et ses amis. Une lettre de Lyon lui avait annoncé un beau jour la découverte d'un antique manuscrit d'Ausone. Par l'entremise de l'illustre Cujas, le vieux volume fut bientôt apporté à Bordeaux. Aussitôt chacun de courir pour contempler le précieux trésor. Une lettre s'y trouve changée au nom de la fontaine Divone (2), et voilà tous ces bons philologues scrutant les recoins de la ville à la recherche de la nymphe inconnue.

(1) L'antiquité était alors l'oracle que l'on consultait en toutes choses. C'est ainsi que Lucas Frenelle, professeur de droit, qui tenait de la libéralité de Briand de Vallée un bien de campagne voisin de Bordeaux, s'appliquait à le faire cultiver d'après les préceptes des agronomes anciens, tels qu'Hésiode, Caton, Varron, Virgile et autres; et, par ce moyen pratique, il était parvenu à comprendre mieux que personne les passages difficiles de ces auteurs. (Il pensait avoir retrouvé, dans le cépage vulgairement appelé *Bidure* ou *Vidure*, la *Vitis Biturica*, vigne des Bituriges, mentionnée par Columelle, III, 2; IX, 21; et Pline, XIV, 2.) — Sur les instances réitérées de Vinet, il entreprit d'expliquer les vieux agronomes, et il avait en partie composé un excellent commentaire sur Caton; mais en 1562, comme il se rendait le soir à sa campagne, il fut assailli et tué par des maraudeurs, et son œuvre inachevée s'est perdue. (Voy. Vinet sur Ausone, sect. 208, *L.*)

(2) Tout ceci est tiré de Vinet, *Préface à Ausone*, sect. *C.* et *passim.*

Puis on revient au manuscrit; on en recueille les leçons inédites; elles sont excellentes; l'occasion est belle : Vinet va préparer avec ce secours un Ausone définitif; il le faut : on le veut; chacun l'aidera de ses livres (1), de ses lumières; et Vinet se laisse persuader; et le professeur Simon Millanges qui vient de fonder une imprimerie à côté du collége se charge de la publication (2). Ainsi fut entreprise cette œuvre vraiment bordelaise. Ellé devait être ralentie et souvent interrompue (3) par les malheurs de la guerre civile, dont la Guienne, elle aussi, devenait le théâtre.

Quelques années avant les premières tentatives de Luther, un religieux cordelier, nommé Thomas, parcourait la France, prêchant la pénitence et annonçant le courroux de Dieu (4). Il vint à Bordeaux et y parla mainte fois devant un immense auditoire. Fort d'une vie pure et désintéressée, il savait, dans un langage dont la liberté nous surprend (5), flétrir les abus et les scandales dont des prêtres même ne craignaient pas de donner l'exemple, et il cherchait à éclairer les masses en leur montrant que la religion vraie ne doit point être responsable des fautes de ses ministres. Mais, prévoyant déjà

(1) C'est ainsi que Montaigne lui communiquait un ancien manuscrit qu'il possédait de la *Notice des Gaules*. (Voy. Vinet sur Ausone, sect. 566, *D.*)

(2) Vinet, *Préface à Ausone.*

(3) *Ibid.*

(4) Florimond de Ræmond, *Histoire de la Naissance, Progrez et Decadence de l'Heresie de ce siecle*, dédiée au pape Paul V; page 16 de l'éd. de Rouen, 1647, in-4°.

(5) Ce religieux, qu'on appelait « le Saint homme, » est celui-là même qui découvrit la madone d'Arcachon. Il la fit placer dans une chapelle de bois qui pouvait être changée de place, en vue des mouvements des sables. (Voy. Florimond de Ræmond, p. 17.) Plus tard, il publia un livre contre les quêteurs d'indulgences. Florimond de Ræmond, dont l'orthodoxie ne saurait être mise en doute, en traduit un passage curieux dans son *Histoire de l'Heresie* (p. 49 de l'éd. citée); j'aime mieux y renvoyer le lecteur que de reproduire ici cette page virulente.

des luttes terribles, et sentant l'insuffisance de sa mission de paix en face d'un révolution universelle, il s'écriait en pleurant avant de quitter la Guienne : « Adieu, belle et délicieuse province, le paradis du monde ; tu verras de nouvelles rivières de larmes, et tu verras les feux ondoyer parmy tes riches campagnes (1). »

Le frère Thomas ne voyait que trop clairement dans l'avenir.

La Réformation avait pénétré de bonne heure en Guienne. On sait que la reine de Navarre accordait ouvertement sa protection aux propagateurs des idées nouvelles (2) ; ce puissant appui eut une influence que l'on ne saurait mettre en doute; mais bientôt les persécutions que les religionnaires eurent à endurer gagnèrent à leur cause un bien plus grand nombre d'adhérents, esprits indépendants qui s'indignaient de voir la liberté individuelle mise à la merci de l'intolérance. Les classes éclairées fournirent ainsi à la nouvelle doctrine des milliers de prosélytes, et Monluc disait un jour en parlant de la Guienne : « il n'y a ici enfant de famille qui n'ait voulu gouster de cette viande. »

Dès lors ce fut une lutte sans fin qui entretint le trouble dans Bordeaux et obligea les habitants à y vivre comme dans une cité en état de siége. Tantôt c'étaient les catholiques qui

(1) Florimond de Ræmond, *Histoire de l'Heresie*, p. 16.

(2) On sait qu'elle avait recueilli, à sa cour de Nérac, le vieux Le Fèvre d'Etaples, poursuivi par la Sorbonne. (Flor. de Ræm., p. 846, Cf. Bayle, *Dict.*, art. *Le Fèvre.*) Plus tard (1541), un Allemand, nommé André Mélanchton, qui était venu dans l'Agenais en qualité de régent de Collége, ayant été saisi sous inculpation d'hérésie, et emprisonné à Bordeaux (voy. De Bèze, *Hist. eccles.*, p. 28), la reine de Navarre ne craignit pas d'intervenir en personne auprès du Parlement pour obtenir sa mise en liberté. (Florimond de Ræmond, *Hist. de l'Heresie*, p. 849.) Si l'on en croit une pièce de vers de J.-C. Scaliger (*Poemata*, p. 156), ce malheureux étranger aurait souffert en prison de cruels tourments. Une note manuscrite du XVIe siècle, sur mon exemplaire de l'*Hist.* de De Bèze, attribue sa délivrance à Scaliger lui-même.

se réunissaient en syndicat pour poursuivre les novateurs, de leur autorité privée (1561); tantôt les jurats, plus modérés, plus équitables, et, partant, suspects d'hérésie, réclamaient devant le Parlement en faveur des droits de tous (1); mais trop souvent cette cour, devenue plus craintive depuis l'émeute de 1548, inclinait vers la persécution et les supplices, malgré la sage tolérance de son président.

En vain le chancelier de l'Hospital chercha-t-il à ramener en France la paix par la patience, la douceur (2) et les concessions. Son édit de janvier 1562 trouva les haines trop envenimées pour pouvoir les calmer. Les voix d'un Lagebaston (3), d'un La Boëtie (4) criaient dans le désert : ces apôtres de la fraternité n'avaient autour d'eux que des sourds qui ne voulaient plus entendre que la voix des arquebuses.

A ces furieux, il fallait des Monluc, des Des Adrets, ces grands prédicateurs de la guerre civile. On les vit bientôt à l'œuvre, et le sang coula à flots de toutes parts.

Un homme vivait alors, vaillant jusqu'à la plus audacieuse témérité, guerrier habile, fécond en expédients et prodigue de sa vie pour l'honneur de son pays : le modèle du soldat français s'il eût connu la clémence; mais il ne la connut pas.

(1) Voy. Dom Devienne, *Histoire de Bordeaux*, t. I, p. 133 et suiv.

(2) « La douceur profitera plus que la rigueur, disait-il; ostons ces mots diaboliques, noms de partis, factions et seditions : Lutheriens, Huguenots, Papistes; ne changeons rien au nom de Chretiens! » — « Patience! patience! et tout ira bien. » C'était son mot favori. (Voy. Géruzez, *Hist. de la Littér. franç.*)

(3) Nous savons (*Chronique* de Darnal) qu'en 1561 le président De Lagebaston et Arnauld de Ferron furent mandés à Paris par le Roi. Peut-être ne furent-ils pas étrangers à la rédaction de l'édit.

(4) Nous savons par Montaigne (*Essais*, I, 27) que La Boëtie écrivit des Mémoires sur cet édit de tolérance. Ces Mémoires ne sont pas parvenus jusqu'à nous; mais celui qui avait composé la *Servitude volontaire* ne pouvait qu'applaudir à des lois qui, en accordant la liberté de conscience, sauvegardaient la liberté individuelle.

Son cœur n'arrêta pas son bras le jour où il eut à combattre ses concitoyens et à saccager sa propre patrie. Et cet homme fut un grand écrivain. Au prix du chef-d'œuvre qu'il nous a laissé, je voudrais qu'il ne fût pas Français (1)! Le sort l'a fait Gascon. Mais la Guienne a assez souffert de son épée pour pouvoir revendiquer en compensation l'honneur d'avoir produit sa plume. Oublions donc l'implacable Monluc, mais lisons encore ses *Commentaires;* pourtant, si nous voulons garder aux *Essais* de Montaigne le titre de *Breviaire des honnêtes gens* (2), ne faisons plus du livre de Monluc la *Bible du soldat,* ce serait oublier la mesure, et d'ailleurs le roi même qui lui donnait ce nom nous a appris à vaincre en pardonnant : c'est Henri IV et non Monluc qui doit être désormais le type du guerrier moderne.

Monluc ne s'est jamais posé en écrivain, et c'est pour cela qu'il a excellé à écrire. Après une vie de combats, lorsque la terrible arquebusade de Rabastens lui eut « percé à jour » (3) le visage, cet homme au cœur de fer n'eut qu'un regret, celui de ne pouvoir plus se battre. Incapable de continuer sa vie de soldat, il se mit à la revivre en la racontant : trompant ainsi le sort, et se relevant toujours de ses blessures. Qu'on se figure le vieux guerrier frémissant d'impatience dans les chaînes du repos, et songeant au jeune et bouillant Monluc des temps de Pavie et de Cérisoles : on comprendra alors comment il a composé ses *Commentaires.*

(1) « Loin de nous, dit Bossuet *(Or. fun. de Condé),* loin de nous les héros sans humanité : ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires, mais ils n'auront pas les cœurs. »

(2) C'est le cardinal Du Perron qui a donné ce nom aux *Essais.* Montaigne lui-même (*Essais,* II, 34) dit que les *Commentaires* de César devraient être « le Breviaire de tout homme de guerre; » et Grimm, je crois, a appelé l'*Esprit des lois* « le Bréviaire des souverains. »

(3) Expression de P. de Brach dans *les Mânes de Monluc.*

Dans cette longue bataille de son existence, il se retrouvait au combat avec sa fougue de jadis; il s'oubliait alors, et, tout entier à l'action, il ne dictait plus : il donnait des ordres, heurtant la langue qui lui importait peu, et la rompant à ses besoins en homme qui veut être vite compris, et qui, frappant d'estoc et de taille, s'occupe plus de lancer des coups qui entrent que de le faire selon les règles.

Ce livre, écrit au galop, devenait ainsi une longue mêlée, et il y commandait encore, car il marchait à la tête de ses lecteurs, en les conduisant à la rencontre de tout un passé, dont il était glorieux, caracolant fièrement après chaque victoire, et se pavanant *escarbillat* (1) sous son panache, pour faire, bon gré mal gré, admirer de tous ce brave Monluc qu'il aimait tant à admirer lui-même.

Et tout cela séduit, tant cela est fait avec naturel et animation; c'est qu'il y a du Montaigne chez Monluc, ou plutôt il y a en eux deux le génie local plein de finesse et de perspicacité et poussant droit au but sans ambages. Monluc est le Gascon rude et inculte des anciens temps; Montaigne est le Gascon de la renaissance, tempéré d'atticisme et poli par Horace.

Et, chose singulière, le trait qui demeure saillant, après comme avant la culture littéraire, le don commun, c'est la qualité même que l'on a refusée depuis à la Gascogne. Sincérité de pensée, franchise d'expression, voilà ce qui étincelle partout dans les *Commentaires* comme dans les *Essais*, et voilà aussi le lien de parenté des deux chefs-d'œuvre.

Dès la mort de Monluc, on sentit bien que son livre allait être une gloire bordelaise, et le conseiller Florimond de

(1) Pasquier (*Lettres*, II, 12) : « Au besoin, voulant representer un esprit tel qu'est celui du Gascon, je ne doubterois d'emprunter de luy le mot d'*escarbillat*, qui est né au milieu de l'air du pays, pour designer ce qu'il est. »

Ræmond, qui se chargea de publier l'ouvrage, ne manqua pas, en le dédiant à la noblesse de Gascogne, de faire ressortir cette saveur « du terroir. » Aussi, tous les poètes du pays payèrent leur tribut à la mémoire du maréchal, en déposant leurs vers, grecs, latins et français sur sa tombe.

Quel était donc cet essaim de poètes, et où avaient-ils pu se former tandis que le rude Monluc entretenait la guerre civile dans toute la province?

Ils s'étaient formés dans l'asile des Muses, au collége de Guienne, où la sollicitude de Vinet ne cessait de veiller. Artisan d'intelligences, il voulait donner à la jeunesse la trempe de l'Antiquité, et son enseignement produisit toute une génération d'hommes graves qui, de notre temps, passeraient pour des prodiges d'érudition, mais qui ne considéraient ce côté de leur savoir que comme un utile secours et une source agréable de distraction ([1]).

Cette culture littéraire semblait si naturelle que plus d'une noble dame, à l'exemple de Marguerite de Valois, s'égayait à faire des vers latins, ou à lire Homère. On dit même ([2]) qu'un membre du Parlement s'étant rendu un jour chez l'un de ses collègues pour l'inviter à une partie galante, et se trouvant gêné par la présence de la femme du conseiller qu'il voulait

([1]) Le Clerc, dans son *Éloge funèbre de Vinet* (édit. d'Ausone de 1590), disait de lui :

Sed mage Vinetum illustrant tot clara Senatus
  Lumina, Vasconico nata, vel aucta solo...
Burdigalæ quotquot sapientem cernis adeptos
  Pallada, Vineti tot monimenta vides.
Vasconicam per lustra decem rexisse palestram
  Dicitur : ingenia hinc quot coluisse putes?

([2]) J'emprunte cette anecdote à la *Chronique* manuscrite de Gaufreteau. Cet intéressant ouvrage fait partie de la Bibliothèque de La Brède, et je dois à l'obligeance extrême de M. de Montesquieu de pouvoir invoquer ici son autorité. — Le conseiller était Lestonnac le vieux (c'est à dire l'aîné), et sa femme, la propre sœur de Michel de Montaigne, alors (1582) maire de Bordeaux.

ainsi débaucher, s'avisa de faire en grec sa proposition anacréontique; la ruse était savante, mais c'était compter sans l'hôtesse : celle-ci ne perdait pas un mot du perfide discours, et, dès que l'impudent orateur eut fini, elle prit à son tour la langue de l'Attique, et, dans le meilleur grec, le mit vitement à la porte. Bien des hellénistes de nos jours se trouveraient peut-être fort empêchés d'en faire autant. Je me plais à croire pourtant que toutes les dames de Bordeaux n'étaient pas de cette force; j'honore M[me] Dacier et M[lle] de Gournay, mais j'aime bien mieux la modeste Henriette, de Molière, qui nous dit simplement à la bonne française :

Excusez-moi, Monsieur, je n'entends pas le grec.

En revanche, on me pardonnera de recueillir curieusement les noms de ces hommes distingués qui ont passé leur vie austère à l'étude, et n'ont laissé comme trace de leur laborieuse carrière que quelques-unes de ces pièces légères dont on ornait les livres d'alors. Coutume touchante, par laquelle chacun semblait prêter appui à l'œuvre d'un ami, et s'associait pour toujours à sa destinée. Nos Bordelais ont excellé en ce genre. Vinet, avec son cher Ausone, leur avait inspiré le goût et donné le ton.

Je ne puis passer en revue tous ces doctes poètes; qu'il me suffise de nommer Pierre de Brach, dont je ne parlerai point ici (1); Martial Monnier, poète latin agréable bien qu'un peu prétentieux (2); Moncaud, le *poète crotté* de ce temps-

(1) Qu'il me soit permis, pour ce poète, de renvoyer le lecteur à ma *Notice sur P. de Brach* (Paris, 1858, in-8°), et surtout à mes *Nouvelles recherches* sur ce poète, en tête du second volume de l'édition que j'ai publiée de ses œuvres. (Paris, 1861-1862, 2 vol. in-4°.)

(2) Le Recueil de ses poésies est une des premières et des plus élégantes productions de l'imprimeur Millanges. Il est divisé en trois parties : *Epigrammata, Elegiæ et Odæ,* et il parut à Bordeaux en 1573. In-8°.

là [1]; Malvin, auteur d'un long poème sur les guerres civiles, *Gallia gemens;* Florimond de Ræmond qui devait écrire le premier l'histoire des variations des Églises protestantes et s'exerçait d'abord à l'épigramme. D'autres, tels que Jean Guijon [2], Étienne Maniald, Emmanuel du Mirail, Jean de Saint-Martin [3], maniaient également bien la langue de Virgile ou celle d'Homère, et, en un temps où tous les secours faisaient défaut, avaient su pénétrer les secrets intimes des deux langues, et se familiariser avec l'archaïsme d'Ennius aussi bien qu'avec le dorisme de Théocrite.

[1] Joseph Scaliger, dans une pièce de vers latins par trop réaliste, nous a dépeint l'intérieur du taudis habité par Moncaud, et la vie même du poète. Cela est fort peu édifiant; mais, comme échantillon des mœurs de quelques savants de l'époque, cette pièce mérite d'être consultée, et nous regrettons que sa longueur empêche de l'insérer ici. Elle se trouve dans les *Opuscula varia* de Jos. Scaliger, Paris, 1610, p. 271, et dans la nouvelle édition de ses poésies, que l'on vient de donner à Berlin, p. 22.

[2] Jean Guijon d'Autun est un des quatre frères Guijon dont Philibert de La Mare a recueilli les œuvres et écrit les vies. Je regrette de n'avoir pas sous la main le curieux volume de De La Mare. M. Weiss a dû y puiser les détails qu'il donne sur ces quatre savants dans la *Biographie universelle*. Voici ce qu'il dit de Jean : « Né en 1544, Jean Guijon fut choisi, à l'âge de vingt-deux ans, pour enseigner les humanités au Collége de Navarre. Il se démit de cet emploi, et se rendit à Bordeaux, où Montaigne le détermina à professer la rhétorique. Il se fit estimer des maîtres habiles qui donnèrent une si grande célébrité aux écoles de cette ville dans le XVI^e siècle. Élie Vinet et Nicolas de Grouchi furent ceux qui conçurent pour lui le plus d'affection. Il revint à Autun en 1583, y fut nommé procureur du roi, et exerça cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée le 26 novembre 1605... »

On voit dans les commentaires de Jacobs sur l'*Anthologie grecque*, t. XII, p. 316, qu'il fut le premier à restituer l'ancienne épitaphe grecque, en vers, découverte à Saint-André de Bordeaux, et publiée par Vinet dans son Ausone, sect. 210, *l*. — Son frère aîné, Jacques Guijon, fut le précepteur de l'illustre Saumaise.

[3] Voir mes *Recherches sur l'auteur des épitaphes de Montaigne;* Paris, 1861, in-8°. C'est à ce Saint-Martin que j'ai cru pouvoir les attribuer.

Tous ces savants, d'ailleurs, étaient amis, et c'est un peu pour cela qu'ils étaient si savants. A l'apparition d'un nouveau livre, à la mort d'un personnage de marque, on voyait la docte compagnie accourir pour porter ses éloges sur un frontispice, ou ses regrets sur un tombeau ; toujours prête à encourager le mérite, et heureuse de le trouver chez des compatriotes.

Vous le voyez, Messieurs, je ne me trompais pas quand je croyais avoir reconnu l'Académie. Je lui demande pardon de la vieillir un peu, mais c'est bien elle qui a été vue au XVI[e] siècle : son nom seul, changé depuis, ne saurait suffire à cacher son âge.

Il faut voir combien le jeune Scaliger, devenu déjà un grand homme, était fier de ce Bordeaux où il avait été élevé; et comme, en écrivant à Vinet, il défie les savants du Nord de l'emporter sur sa chère Aquitaine (1), qui avait ses Pithou et ses Turnèbe, après avoir cédé à Paris des Tiraqueau, des Ranconet, des Élie André. Elle avait eu même son de Thou dans Ferron, et elle donnait à la France le père de nos historiens, Girard du Haillan.

Mais pourquoi, dira-t-on, avec des éléments pareils, cette époque n'a-t-elle pas produit davantage? Comment ne nous a-t-elle pas légué plus d'œuvres de longue haleine? C'est, Messieurs, que la grande émulation de la Renaissance avait cessé. On avait acquis le savoir, mais on n'en trouvait plus l'emploi, parce qu'on ne voyait plus le but. Les dissensions civiles avaient jeté un sombre voile sur l'avenir; or, l'avenir est le soleil qui fait fleurir les intelligences. On écrivait comme on vivait, au jour le jour, n'osant plus attendre mieux puisqu'on rencontrait toujours pire. « En ceste confusion

(1) Voir l'Épître dédicatoire de Jos. Scaliger, en tête de ses *Lectiones Ausonianæ*

où nous sommes despuis trente ans, allait dire Montaigne, tout homme français, soit en particulier, soit en général, se voit sur le point de l'entier renversement de sa fortune ([1]). » Et un poète qui m'est cher ([2]) s'écriait découragé :

> N'es-tu point estonné qu'en un temps si pervers,
> Ma muse seulement puisse enfanter un vers?

Ces trente années avaient été remplies par la guerre civile : c'était plus qu'il ne fallait pour ramener les esprits à la réalité, et anéantir tous les beaux rêves de la Renaissance.

De là toute la différence qui sépare La Boëtie de Montaigne.

La *Servitude volontaire,* écrite d'entraînement, à une époque d'espérance générale et de foi en l'avenir, est une œuvre de conviction. Les *Essais,* composés à bâtons rompus, dans des entr'actes d'émeutes, et en pleine désillusion, sont le livre du doute.

La Boëtie avait été véhément par confiance et enthousiasme; Montaigne, aussi libéral que son ami, mais mieux édifié sur les ambitions des hommes, allait être modéré par expérience et conservateur par méfiance.

Me voici arrivé, Messieurs, à la limite fixée par le titre de ce discours. J'ai voulu vous parler de la Renaissance des lettres à Bordeaux et non point vous raconter l'histoire littéraire de cette cité pendant tout le XVI<sup>e</sup> siècle. La mission des réformateurs est terminée : ils peuvent finir en paix, car ils ont bien mérité de la patrie.

Franchissons quelques années pour saluer une dernière

([1]) *Essais,* III, 12.
([2]) Pierre De Brach, *Poemes et Meslanges,* liv. III, t. II, p. 139 de mon édition.

fois, au bord de leur tombe, les derniers vivants de ces hommes vénérables.

Nous sommes en 1582, un mouvement inaccoutumé règne dans la ville; c'est qu'on vient de recevoir une cour de justice extraordinaire, qui arrive de Paris pour remplacer la Chambre mi-partie dont les jugements portaient les marques trop sensibles des haines religieuses.

Quatorze conseillers composent cette haute cour (1). Antoine Séguier les préside, et l'on remarque entre eux : Loisel, Pierre Pithou, Claude du Puy, Michel Hurault de l'Hospital, et le jeune Jacques-Auguste de Thou.

De toutes parts on se rend au couvent des Jacobins pour voir enfin rendre la justice; et, dans l'intervalle des séances, Pithou, Loisel et de Thou, curieux de tout connaître, étudient toutes les curiosités du pays. Avec les savants, ils ont parlé des Boiens d'Ausone : vite, les voilà à cheval; ils traversent la lande et arrivent chez les Boiens, c'est à dire à La Teste, voient Certes et Arcachon, et, comme Ausone a parlé des huîtres de l'endroit,

Non laudata minus nostri quam gloria vini (2),

comme Rabelais (3) les a vantées en connaisseur, les curieux antiquaires, après avoir admiré les pins suant la résine et les bosquets d'arbousiers, se font servir des huîtres sur la plage, et, tout en devisant, s'amusent à faire des ricochets sur l'eau tranquille du bassin, et à ramasser des galets, comme jadis Scipion et Lélius aux rives de Gaète et de Laurente (4).

Puis on rentre à Bordeaux, et Auguste de Thou, qui pré-

(1) Les détails qui suivent sont extraits des *Mémoires* de De Thou.
(2) *Epist. IX,* 21.
(3) Liv. IV, 6.
(4) Voy. Cicéron, *De Oratore,* II, 6.

pare sa grande *Histoire,* avide de détails précis, s'empresse d'aller causer avec tous ceux qui peuvent lui en fournir. Un jour, c'est le vieux et vénérable Lagebaston qui lui dévoile avec complaisance des négociations restées secrètes; une autre fois, Michel de Montaigne, alors maire de Bordeaux, « homme franc, ennemi de toute contrainte, indépendant et singulièrement instruit des affaires du pays, » lui donne des aperçus lumineux; puis Malvin de Cessac, le grand ami de Pierre de Brach, collectionneur assidu, lui communique à son tour quelque pièce intéressante.

Enfin, pour se distraire aux curiosités latines et causer des gens de lettres, de Thou ne se lasse pas d'aller visiter le bon Vinet dont l'esprit éclairé et plein de bienveillance attire aussi le docte Pithou. Alors le futur historien fait la lecture de son poème latin *de la Fauconnerie,* et le vieux Principal, enthousiaste de ces vers faciles, veut, sans tarder, livrer le manuscrit à son cher voisin de la rue Saint-James, l'imprimeur Simon Millanges. Parfois aussi, on revoit ensemble quelque passage de l'Ausone qui vient de paraître et que le scrupuleux éditeur retouche déjà. Puis le curieux de Thou s'enquiert des doctes amis de Vinet, et celui-ci devient bavard en parlant de Turnèbe, de Muret, de Grouchy, de Guérente, de Buchanan; de Buchanan surtout, car il vivait encore, et, chaque année, quand les marchands écossais venaient se charger de vin, il envoyait par eux une longue épître à son vieux camarade; et l'affectueux Vinet, tout ému d'anciens souvenirs, lit à ses jeunes hôtes cette dernière lettre écrite d'une main tremblante, mais d'un style ferme, où Buchanan, presque octogénaire et ennuyé de vivre, disait en finissant : « Maintenant je ne songe plus qu'à me retirer sans bruit, et à mourir doucement; le commerce des vivants ne convient plus à un homme qui est déjà mort [1]. »

[1] On trouve cette lettre dans les œuvres de Buchanan.

Il mourut, en effet, cette année même.

Averti sans doute par Vinet de la fondation du collége des Jésuites, il put prévoir la chute fatale de la brillante école qu'il avait contribué à illustrer, et, en mourant, il n'eut pas, comme son ami, la consolation de voir dans Michel de Montaigne l'immortelle gloire du collége de Guienne (1).

Ainsi finissaient ces deux hommes de la Renaissance. Séparés par des mers et des royaumes, ils se regardaient encore de loin avec une tendre fraternité, et, comme deux colonnes isolées d'un édifice en partie abattu par les coups de la guerre civile, ils restaient encore debout, au milieu des ruines, comme pour prouver qu'ils n'avaient pas failli à leur tâche.

Non, Messieurs, ils n'avaient pas failli; et si des temps cruels avaient bouleversé l'édifice de leur savoir, les débris en étaient bons et devaient servir à la postérité. Apôtres des lumières, ils avaient fait germer dans les intelligences un esprit nouveau et fécond que le canon désormais ne pouvait plus atteindre.

Sur la route ouverte par eux devant les La Boëtie et les Montaigne, d'autres hommes passeront, qui seront à la fois des gloires de Bordeaux et des gloires de la France. Mais les bienfaiteurs des peuples sont condamnés à ne point les voir en jouissance des biens dont ils ont voulu les doter : c'était pour un seul âge une tâche assez grande et assez laborieuse que la revendication des droits de la pensée. Après une telle victoire, l'humanité va se reposer : ce sera pour prendre des forces nouvelles, et s'élancer plus vigoureuse à la conquête des droits de l'homme.

(1) Vers cette époque, précisément, Montaigne, maire de Bordeaux, allait en cette qualité visiter le Collége, et approuver la sage direction du vieux Principal. — Voy. Brunet, *Manuel du Libraire*, t. V, col. 1261. Je regrette fort de n'avoir pu consulter la *Schola Aquitanica* de Vinet, mentionnée à cet endroit par le savant bibliographe; j'y aurais trouvé, sans doute, plus d'un détail intéressant sur le Collége de Guienne.

Honneur donc à ces hommes qui ont pensé : gloire à eux, car ils ont fait penser les autres.

Grâce à cette puissante impulsion des Girondins de la Renaissance, Bordeaux a été pendant des siècles une cité féconde en grands cœurs. Le vrai, le beau et le juste y trouveront toujours d'éloquents interprètes : Montesquieu et Vergniaud seront les frères de Montaigne et de La Boëtie, et montreront que la prudence et la haute raison fleurissent où fleurissent l'enthousiasme et le patriotisme, et que les vues profondes naissent des vues élevées!

Soyons fiers de tels ancêtres, et vénérons à jamais ces amis de l'humanité qui la réveillent dans sa torpeur, la dirigent dans ses doutes, la soutiennent dans ses défaillances et ses combats, en versant pour elle, au besoin, leur sang généreux. De ces hommes l'Antiquité faisait des demi-dieux : rendons-leur, nous, des honneurs plus humains, et, au lieu de cette adoration stérile, accordons à leur mémoire le plus noble des hommages : imitons-les, Messieurs, mais, comme on ne peut pas les imiter dans leur génie, imitons-les dans leur amour du bien public, en cherchant, après eux, à répandre les lumières qui font aimer l'indépendance, la justice et la modération.

---

**Réponse de M. GAUSSENS, Président, aux Récipiendaires.**

---

MESSIEURS,

Le 1er avril 1854, ici, dans cette enceinte, un tout jeune homme se présentait pour recevoir, des mains du Président de l'Académie, une de ces récompenses annuelles que nous décernons aux sciences, aux lettres et aux arts. Le travail couronné était un mémoire *sur l'influence que la moelle*

*épinière et le bulbe rachidien exercent sur la sensibilité.* Le jeune médecin, auteur de ce travail, était déjà, malgré sa jeunesse, le premier titulaire de la chaire de physiologie nouvellement créée à Bordeaux.

Le 28 mars 1857, le même lauréat reparaissait devant le fauteuil présidentiel, et remportait une nouvelle palme, plus brillante encore que la première. *Recherches sur les fonctions de la veine-porte :* tel était le titre du mémoire objet de ce prix. Quelque temps après, l'Académie des sciences de Paris couronnait à son tour le même ouvrage, et confirmait par là le jugement de l'Académie de Bordeaux. Seulement, la magnificence du prix de l'Institut renchérissait sur la modestie provinciale de nos récompenses.

Le 28 décembre 1857, un jeune homme encore, un érudit déjà, un maître à l'âge où l'on n'est encore qu'un écolier, recevait de l'Académie une médaille d'or pour une *Notice biographique et critique sur Pierre de Brach, poète bordelais du* XVI^e^ *siècle.*

Le 6 février 1862, le jeune et infatigable bibliophile voyait une médaille d'or accueillir ses *Recherches sur l'auteur des Épitaphes de Montaigne.* « Rarement, disait le judicieux rapporteur de la Commission appelée à examiner ce travail, rarement récompense fut mieux gagnée. » La même année, le jeune lauréat faisait hommage à l'Académie des *Œuvres poétiques de Pierre de Brach, sieur de La Motte Montussan,* qu'il venait d'éditer, après les avoir enrichies de notes savantes.

Vous avez compris, Messieurs, sans que je les nomme, que je parle de nos deux nouveaux collègues. Eh ! de qui donc, sinon d'eux, pourrais-je vous parler aujourd'hui ! Chargé par vous de la mission honorable autant que douce de les accueillir à notre commun foyer, de quoi pourrais-je vous entretenir, sinon de ces nouveaux frères, de leurs titres

de leurs succès, de leur gloire précoce, de la joie que nous donne leur venue, et des espérances que leur jeune ardeur nous fait concevoir ?

M. Oré et M. Dezeimeris ne sont donc pas pour nous des étrangers ou des inconnus, Messieurs. Ce n'est pas d'hier que leur nom a frappé votre oreille, et que leur gloire scientifique ou littéraire vous est apparue. Non, je viens de le dire, cette gloire, elle s'est levée au milieu de vous : vous en avez eu les premiers rayons; vous l'avez vue monter et grandir. M. Oré et M. Dezeimeris ont combattu plusieurs fois sous vos yeux. Vous avez admiré, vous avez couronné leur vaillance. Ils sont vos lauréats, vos disciples en quelque sorte, j'allais dire vos enfants. Leur candidature ne devait-elle pas trouver en vous d'ardentes sympathies, une tendre et paternelle bienveillance? Ne deviez-vous pas pour eux devancer l'heure accoutumée, et les appeler avant l'âge à l'honneur de siéger parmi vous? Votre modestie seule, Monsieur Oré, a retardé pour vous ce moment que nous eussions tous voulu hâter.

Rarement, en effet, Messieurs, à notre époque surtout, tant de science se rencontra unie à tant de jeunesse. C'est que, pour nos jeunes collègues, sans doute, les jours se sont doublés des nuits; c'est que, par eux, ni les jours, ni les nuits n'ont été follement dépensés et jetés au plaisir, au désordre, à l'ennui. En ouvrant aujourd'hui vos rangs à ces laborieux jeunes hommes, ce n'est donc pas seulement une justice que vous faites, c'est encore une leçon que vous donnez. Vous dites en quelle estime vous tenez le travail dans un âge que l'on croit d'ordinaire fait pour toute autre chose, vous montrez à la jeunesse bordelaise, si vive de tout temps, si intelligente, la voie où elle pourrait s'honorer, en cherchant dans des études sérieuses un noble emploi à ses riches loisirs.

Vous avez bien fait, Monsieur Oré, d'inaugurer votre entrée à l'Académie par le souvenir d'un homme qui nous fut cher à tous les titres. L'Académie est une famille dont les membres sont unis par les liens les plus doux. Mais comme les familles nombreuses, elle est souvent en deuil; et c'est faire œuvre pie et agréable à ses yeux que de lui parler de ses morts. Vous venez de le faire pour M. Grateloup, et dans des termes auxquels je n'ai rien à ajouter. Vous avez compris cette existence si noble, si pure, si saintement employée : signe certain que la vôtre, bien qu'encore à ses premiers pas, est dans les mêmes voies et tend au même but. Je n'ai connu, je n'ai vu M. Grateloup que dans ses dernières années, et durant ces rares apparitions qu'il faisait à l'Académie : je l'ai trouvé tel que vous l'avez dépeint, avec cette figure bonne, honnête, souriante, où brillait une douce et vive lumière, qu'on sentait venir du cœur surtout, bien que l'esprit n'y fût point étranger. L'estime, la considération, le respect, la reconnaissance entouraient le vieillard, et lui faisaient comme une auréole. C'est là d'ordinaire l'apanage glorieux, et comme la récompense terrestre de quiconque ici-bas, savant, littérateur, magistrat, médecin, prêtre, au lieu de renfermer en lui-même ou de dépenser à son profit les trésors d'amour, de talent, de puissance que Dieu lui a départis, les a épanchés, ces trésors, d'une main libérale, en bienfaits sur ses semblables. Où M. Grateloup puisa-t-il la force d'un si long et si inaltérable dévouement? Vous l'avez dit : Dans sa foi de chrétien. C'est là que toujours se trempèrent les grands courages.

Oserai-je maintenant vous suivre dans les questions scientifiques qui font l'objet principal de votre discours? Non : ce serait à moi témérité, folie. Tout au plus, pourrai-je, puisque vous m'en ouvrez la porte, jeter du seuil où je m'arrêterai, un regard timide et furtif dans le temple dont

vous êtes l'un des prêtres, et dire ensuite l'impression que m'aura laissée cette vue générale de vos mystères.

*Il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu,* disent quelque part nos livres saints ([1]). *Toute médecine vient de Dieu* ([2]), disent dans un autre endroit ces mêmes livres. Ces deux propositions n'en font qu'une, ou du moins la deuxième n'est qu'un corollaire de la première. Car la médecine est une puissance et une puissance pour le bien : c'est Dieu qui l'a créée ([3]). Son origine doit remonter au berceau du monde. Déchu de l'immortalité, sa destinée première, l'homme eut besoin de secours contre l'ennemi redoutable et nouveau qui allait l'assaillir. Père tendre, maître indulgent, juge débonnaire, Dieu lui donna la médecine pour l'aider, sinon à vaincre, du moins à écarter la mort, et à retarder son inévitable triomphe.

Le médecin est donc un messager d'amour, un ministre de miséricorde, que Dieu envoie près de sa créature pour la consoler, la guérir, la disputer aussi longtemps qu'il sera en lui aux avides étreintes d'une puissance inexorable, toujours pressée de saisir sa proie.

C'est là un beau rôle, Messieurs, d'autant plus beau, que le médecin ne le remplit pas seul, ce rôle, qu'il a un collaborateur, avec qui il consulte, délibère, agit, et que ce collaborateur, c'est Dieu. Dieu a soumis le corps humain à des lois dont il sait seul tous les secrets, dont il surveille, dirige et assure constamment l'exécution. Or, ces lois, par leur action, leur harmonie, leur concert, sont tout dans l'économie organique de l'homme. C'est Dieu encore, qui, réconcilié avec l'humanité, a répandu les effets de cette paix salutaire sur toute la nature, *Pax Dei superfaciem*

([1]) *Non est potestas, nisi à Deo* (saint Paul aux Rom., 13-1).
([2]) *A Deo est omnis medela* (Ecclésiastique, 38-2),
([3]) *Etenim illum creavit altissimus* ( ibid., 38-1).

*terræ* (Ecclésiastique, 38-8), qui a donné aux substances diverses leurs propriétés thérapeutiques, qui fait partager en quelque sorte à la création tout entière sa tendre compassion pour nous. Il n'est pas d'être, en effet, si humble, si petit qu'il soit, qui ne s'émeuve des misères de l'homme et ne s'évertue, le cas échéant, à venir en aide à ce pauvre roi malade. Dieu donc, et par lui-même, et par les êtres dont il dispose, a la part principale dans le traitement et la guérison des maladies.

*Je le pansay, Dieu le guarit.*

Ce mot d'Ambroise Paré, il est inscrit dans vos amphithéâtres. La vérité dont il est l'expression, les Anciens eux-mêmes l'avaient comprise. « Les remèdes bien employés, disait Hérophile, l'un des chefs de l'École d'Alexandrie, sont la main des dieux. » « Le médecin, a dit depuis Bacon, en s'inspirant d'Hippocrate, est le ministre et l'interprète de la nature. »

Un tel rôle n'a rien qui vous rabaisse, Messieurs, qui vouez votre vie au soulagement des humaines souffrances ; il vous relève, au contraire, il vous honore : et la preuve, c'est le courage même que vous montrez en l'accomplissant, ce courage calme, froid, réfléchi, dont vous parliez tout à l'heure, Monsieur, et qui n'a besoin, pour s'exciter et se soutenir, ni de l'odeur de la poudre, ni du bruit des clairons. Où le puisez-vous, ce courage? Où? Dans le sentiment de la mission sainte, divine, que vous remplissez auprès de vos semblables. Dieu vous a dit : Aide-moi à soulager tes frères; sois auprès d'eux mon bras, sois ma main, bras secourable et main compatissante. Et vous avez répondu : Me voici. A côté d'un grand devoir, voyez-vous, se trouve toujours une grande force, qu'on soit soldat ou médecin, qu'on ait à défendre des millions d'hommes contre l'ennemi ou à dispu-

ter au trépas quelques existences isolées. Et je ne vois pas vraiment ce que le médecin pourrait avoir à envier au soldat. C'est être brave encore, ce me semble, que d'oser, chaque jour, et quelquefois durant une longue carrière, s'attaquer à un ennemi qui compte six mille ans de victoires, et qui peut si aisément retourner contre vous les coups que vous lui portez, et vous les rendre mortels.

Mais il est encore un autre homme qui n'a pas peur, lui non plus. Vous l'avez rencontré quelquefois auprès de vos malades, penché sur leur chevet, et respirant comme vous leur haleine empoisonnée. Cet homme, c'est le prêtre. Il remplit lui aussi une haute mission, plus haute que la vôtre. Vous soignez le corps, il s'occupe de l'âme. Aussi je n'admire pas plus son courage que je ne m'étonne du vôtre. Vous gardez tous deux, même au péril de votre vie, le poste que Dieu vous a confié.

Quel dommage, Monsieur, qu'à de si beaux sentiments la médecine ne joigne pas toujours la sûreté des doctrines et l'uniformité des procédés ! Mais quoi ! l'objet de vos études, de votre art, c'est l'homme, de toutes les créatures la plus mystérieuse et la plus impénétrable, de laquelle nous ne savons rien, presque rien, que ce qu'il a plu à Dieu de nous apprendre. Au reste, les philosophes, quand ils se bornent à leurs propres lumières, ne sont pas plus assurés que vous. Mêmes doutes, mêmes tâtonnements, même divergence de systèmes pour la philosophie et pour la médecine. Ame et corps, aux yeux de la raison, l'homme est un double mystère.

Vous êtes, vous, Monsieur, pour la méthode d'observation. Je ne la blâme point, je la trouve sage, au contraire : elle fut celle de tous les esprits sérieux et calmes, en qui le bon sens l'emporta sur l'imagination. La méthode d'observation ou d'expérimentation a rendu à la science de nombreux et importants services ; mais elle n'est pas la science, elle la

prépare seulement. Elle ne satisfait même pas pleinement l'homme et ce besoin impérieux qu'il éprouve de réunir, de coordonner, de relier entre eux, par le lien d'un principe commun, les résultats de ses expériences. C'est faiblesse à lui, si vous voulez, mais c'est force aussi. La synthèse est un secours à la compréhension bornée de l'homme, et un exercice à ses facultés créatrices.

Poussée à bout et portée jusqu'à l'exclusivisme, la méthode d'expérimentation est dangereuse : elle accoutume l'esprit à ne voir, à ne saisir, à n'accepter que ce que voient, saisissent et acceptent les sens : elle a pour terme, si l'on n'y prend garde, le matérialisme grossier ou le froid positivisme.

Vous n'avez pas, pour vous, Monsieur, cet écueil à redouter. En dehors et au-dessus des phénomènes physiques, objet de vos savantes expériences, vous avez une lumière pure, ferme, qui vous éclaire toujours, qui vous guide dans ces mystérieuses profondeurs de la nature où votre main et votre esprit aiment à se plonger. Sous ces merveilles de la vie que votre scalpel nous découvre, sous ces fibres palpitantes, derrière ces nerfs émus, dans cette admirable combinaison de lois qui se croisent, qui se mêlent, qui s'harmonient et se pondèrent dans l'homme vivant, vous voyez l'auteur de la vie, celui qui l'a créée, celui qui la maintient, celui qui la distribue et la propage avec une bienfaisante et inépuisable fécondité. Vous le voyez et lui rendez hommage.

Vos expériences sur l'entrée de l'air dans les veines, le moyen que vous avez trouvé pour combattre la complication fâcheuse que cette entrée occasionne dans les opérations chirurgicales, vos recherches sur la transfusion du sang, sont des bienfaits précieux dont l'humanité vous sera reconnaissante. Déjà votre nom s'est placé à côté de ceux des physiologistes les plus distingués de notre époque. De nouveaux travaux vous vaudront, j'en suis sûr, de nouvelles gloires.

Vous m'excuserez, M. Dezeimeris, de m'être attardé si longtemps dans les champs de la médecine, alors que j'avais à parcourir avec vous ceux de la littérature. Mais on est d'autant plus long à traverser un pays qu'on en sait moins les routes. Celles où vous m'appelez me sont un peu plus connues, mais moins qu'à vous assurément. C'est merveille comme vous savez votre vieux Bordeaux, votre Bordeaux littéraire du XVI[e] siècle. Vous en avez visité tous les habitants, vous les avez pratiqués, vous avez ouï leurs doctes entretiens, vous avez étudié leur vie modeste et laborieuse : vous connaissez leurs noms, leurs habitudes, leurs ouvrages. Eux-mêmes, à force de vous voir, à travers l'antique cité, vos tablettes à la main, cherchant, recueillant, annotant les vieux livres ou les vieilles inscriptions, eux-mêmes vous ont pris, je crois, pour l'un d'eux, et, pour votre amour de la science, vous ont admis dans leurs réunions savantes, comme fait aujourd'hui l'Académie. Et dès lors, ils n'ont plus eu de secrets pour vous. Livres rares, manuscrits précieux, bibliothèques, portefeuilles même, ils vous ont montré tous leurs trésors : ils vous ont dit même leurs sentiments, leurs pensées, leurs aspirations les plus secrètes. Le travail que vous venez de lire, Monsieur, est un gage de plus de votre ardeur patiente pour l'étude, et comme de nouvelles arrhes de ce que l'Académie peut attendre de vous.

Vous le dirai-je pourtant? Je suis un peu moins que vous épris du XVI[e] siècle : mon enthousiasme pour les choses et les hommes de cette époque n'est pas tout à fait au diapason du vôtre. Ce n'est pas que je n'admire comme vous ce réveil soudain des lettres dans nos contrées où leur sommeil pourtant n'avait pas été aussi profond qu'on semble quelquefois le croire. L'Église, les cathédrales, les cloîtres avaient gardé l'étincelle sacrée. Mais enfin ce fut une belle chose, je l'avoue; ce fut un merveilleux spectacle que tous ces grands écrivains

de l'Antiquité se levant ensemble comme de leur tombe avec leurs immortels ouvrages dans les mains, les montrant, ces ouvrages, aux regards étonnés des peuples. C'était l'ancien monde qui reprenait vie; c'était une civilisation disparue, qui apparaissait de nouveau au grand jour avec ses monuments et ses gloires, mais aussi avec ses vices et ses erreurs. De là le mal, hélas! presque toujours ici-bas mêlé au bien!

Tant de nouveautés à la fois, tant de clartés diverses et soudainement répandues, lumières pures et météores funestes, éblouirent les esprits, ôtèrent le jugement. On ne distingua pas. On prit tout des mains d'une société payenne faisant offre de ses richesses aux peuples chétiens; on prit tout, aveuglé qu'on était par la joie de tant de trésors retrouvés, tout, et le bien et le mal, et le vin et la lie, et la vérité et l'erreur, et la lumière et les ténèbres. Qu'on eût accepté de l'Antiquité, puisqu'elle en présentait de si admirables modèles, cette forme pure, correcte, brillante, dont elle avait su parer tous ses ouvrages, cette forme, qui est une des gloires de l'esprit humain, et par conséquent un bien commun de l'humanité; qu'outre la forme même on eût reçu encore ces idées bonnes, utiles, grandes, dont la vérité, la sainteté et la grandeur avaient été démontrées, contrôlées, rien de mieux; les peuples ne pouvaient que gagner à cette transmission au présent des richesses accumulées du passé. Mais, hélas! avec la forme on adopta aussi le fond, avec la vérité on embrassa le mensonge. Bien plus, ce qu'on avait en propre, ce qu'on avait acquis par quinze siècles de travaux, ce qu'on devait aux enseignements d'une religion divine, on l'abandonna, on le dédaigna, ou peu s'en fallut. C'était le chien qui lâchait sa proie pour courir après son ombre. On rougit même de ce qu'on était, de ce qu'avaient été nos pères; on voulut être Grec et Romain, à tout prix, en littérature, en religion, en politique.

Les voilà donc à l'œuvre, les hommes du XV[e] et du XVI[e] siècle. Les voyez-vous s'étendant péniblement sur le génie antique, cherchant la vie dans leur contact avec cet illustre mort? Les voyez-vous, ces fiers esprits, *ces intelligences affranchies,* les voyez-vous, imitateurs serviles, calquant leurs idées, formant leurs sentiments, arrangeant leur vie sur les idées, les sentiments et la vie des Anciens?

Délire funeste! Cette société chrétienne, toute vivante encore, toute illuminée de sa foi, toute palpitante de sa charité, on la prenait après 1,500 ans de christianisme, après les martyrs, les docteurs, après la chevalerie et les croisades, on la prenait, on la jetait dans le moule payen. Le moule éclata heureusement : il n'était pas de force à tenir un tel métal.

Les lettres qui auraient dû surtout profiter de la Renaissance, et qui en profitèrent aussi, il faut le dire, à certains égards, les lettres furent les premières à en souffrir. Elles y perdirent, ce qui fit de tout temps leur principal mérite, l'originalité. Nous avions une langue presque adulte déjà, que les Trouvères, que les historiens, que Joinville, Froissard, Commines nous avaient préparée, simple, naïve, franche comme notre caractère; nous avions un génie éminemment lucide, net, précis, logique, formé dans les écoles par cette gymnastique puissante de la scholastique, dont on a dit tant de mal. Appliqués aux idées modernes, aux sujets nationaux, quelles œuvres n'eussent pas produites et cette langue et ce génie, aidés, si vous le voulez, fortifiés par le concours puissant, mais sagement dirigé des lettres grecques et latines? Quel n'eût pas été en particulier le XVII[e] siècle, ce siècle déjà si grand, si, secouant son enveloppe grecque et romaine, il eût su être lui, Français et chrétien par la forme, comme il l'était si éminemment par le fond! Jugez-en par les admirables chefs-d'œuvre qui lui échappèrent de temps à autre, quand la sève catholique comprimée et déclarée inféconde

faisait éruption et jetait au public Athalie ou Polyeucte; jugez-en par ceux de ses écrivains qui osèrent être de leur époque, Pascal, Bossuet; Bossuet surtout qui ne pouvait souffrir que Santeul nommât Pomone dans un poème latin sur les jardins de Versailles. Ce n'est pas que ce grand homme eût dédaigné les sources profanes. Il y avait bu, au contraire, et abondamment. Mais, en dépouillant les auteurs anciens, en leur prenant leurs qualités précieuses, leur substance et, en quelque sorte, leur vie, il leur avait laissé leurs erreurs et leurs préjugés; et, maître de lui-même, nullement préoccupé d'imiter ses modèles, il se faisait sa voie, et ne suivait d'autres inspirations que celles de la vérité.

Avec les mêmes idées et la même foi, les autres écrivains contemporains de Bossuet ont moins d'indépendance et moins d'originalité; et cependant, sous la chlamyde grecque ou la toge romaine, ils pensent, ils parlent, quoiqu'ils en aient, en chrétiens et en Français. Andromaque, Iphigénie, Achille, Agamemnon se sont bien adoucis et singulièrement amendés entre les mains de Racine : ils étaient tout autres avec Homère ou Euripide. Oui, mais que résulte-t-il de là? Une opposition entre ces personnages antiques et les caractères nouveaux qu'on leur attribue, un contraste, une invraisemblance qui nuisent au beau, en nuisant au vrai. Andromaque, soyez donc chrétienne tout de bon, et alors appelez-vous Monique, Clotilde ou Blanche de Castille, ou si vous restez la veuve d'Hector, pourquoi n'en avez-vous plus le langage et les sentiments?

Étonnez-vous après cela de notre infériorité par rapport aux Anciens. Les Anciens, ils eurent une littérature en harmonie parfaite avec leurs idées, leurs mœurs, leur caractère, leur religion, leur climat, et, par suite, une littérature simple, naturelle, vraie, d'une vérité au moins relative. Nous, modernes, nous nous sommes fait une littérature

d'emprunt, et par conséquent raide, gênée bien souvent, où l'enflure, où l'affectation, où le convenu abondent. Ah! nous étions faits pourtant pour réussir, ce semble, mieux que les Anciens; notre condition était meilleure. Nous avions des vérités nouvelles et qu'ils n'avaient pas connues : des perspectives nous avaient été ouvertes qu'ils n'avaient jamais aperçues, sur Dieu, sur l'homme, sur la nature, sur l'infini. Des grands hommes nous avaient tracé la voie, les Tertullien, les Augustin, les Thomas, les Anselme, les Bernard, les Pétrarque, les Dante. Nous avions à cultiver des champs vierges, où de riches moissons eussent récompensé nos peines; nous avons mieux aimé remuer des terres mille fois labourées, qui ne nous ont offert que de rares épis négligés par nos devanciers.

Il faut le dire pourtant à la louange de notre siècle, on s'est ravisé de nos jours. On a reconnu le tort qu'avaient eu nos pères d'abdiquer leur personnalité, et on s'est résolu, coûte que coûte, à être original, las qu'on était d'avoir été si longtemps copie. On est remonté à ces temps barbares et pour lesquels on n'avait eu jusque-là que du mépris. On s'est rapproché du Moyen Age, on l'a considéré, on l'a examiné, on l'a étudié, et l'on s'est aperçu que ses idées, ses croyances, ses monuments surtout et ses œuvres d'art n'étaient pas sans valeur et sans mérite. On a été même jusqu'à imiter, jusqu'à reproduire, mais bien en raccourci, ces temples grandioses dont il avait couvert le sol, et qu'on s'est enfin décidé à trouver beaux. Le Moyen Age a eu lui aussi sa Renaissance. C'est une revanche. Le temps, juge équitable d'ordinaire, mais lent à porter ses arrêts, en amène çà et là de semblables.

Quel a été pour les lettres l'effet de ce retour vers une époque et des idées qu'elles n'auraient jamais dû abandonner? Les lettres modernes ont-elles, comme Antée, retrouvé leurs

forces, en touchant le sol natal? Il en coûte de le dire : mais le retour était tardif, il a été inefficace. C'était le voyageur qui a marché longtemps hors de sa route; il la retrouve enfin, mais épuisé, mais succombant à la fatigue, et hors d'état d'atteindre le terme de son voyage. Les lettres n'ont plus aujourd'hui la foi de leurs jeunes années : elles ne voient dans le christianisme retrouvé que des formes, des décors, propres à relever, à embellir leurs créations nouvelles. Mais du fond, mais des croyances, elles ne s'en inquiètent pas; elles mêlent tout, elles confondent tout dans un amalgame étrange, le vice et la vertu, la vérité et le mensonge, la religion et l'impiété. Nous avons donc une littérature nouvelle. Oui, mais inférieure encore, je le crains bien, à sa devancière, une littérature vague, nuageuse, sans force, sans reins; parce qu'elle est sans croyances, la littérature des théâtres et des romans.

Ce que j'ai dit des lettres, par rapport à la Renaissance, je le dirais aussi, si j'en avais le temps, de la religion et de la politique. Car tout se tient, tout s'enchaîne dans la pensée de ce siècle savant, mais dévoyé.

Le rationalisme payen avait débordé sur les sociétés chrétiennes, et il ne fallut pas longtemps pour qu'il aboutît à son terme naturel et obligé, le septicisme. « Que sais-je? » Telle était déjà, au milieu du XVI^e^ siècle, la devise de Montaigne. Est-ce à cette devise, si bien commentée par le philosophe, que son livre dut l'honneur d'être appelé *le bréviaire des honnêtes gens?* Je l'ignore; mais puisque vous changiez *la Bible du soldat, les honnêtes gens,* Monsieur, vous auraient su gré, je le crois, de changer aussi *leur bréviaire.*

A la suite du rationalisme, le sensualisme aussi avait fait irruption et s'était donné carrière. Il ne faut, pour s'en convaincre, qu'ouvrir les livres du temps. Pierre de Brach lui-même, que vos savantes veilles ont tiré de l'oubli, n'est

pas exempt de la tâche commune. Aussi, dussé-je passer pour barbare, je vous dirai que dans cette belle gerbe poétique, que vos mains ont si patiemment recueillie et si habilement liée, il y a des épis que la rouille impure de l'époque a par trop gâtés, et qu'il eût été sage de laisser à terre. « C'est encore de l'or, me direz-vous, de l'or antique, bien que mêlé d'alliage. » N'importe, je dirai de cet or ce que le poète ne craignait pas de dire d'un or plus envié, ***aurum irrepertum et sic melius situm cum terra celat*** (Horace, *Odes,* liv. III, 3).

On conçoit que le catholicisme, avec l'inflexibilité de ses dogmes et l'austérité de sa morale, n'était plus fait pour une société imbue de tels principes. Il fallait à cette société abaissée dans ses mœurs, aussi bien que dans ses croyances, il lui fallait une religion moins haute, plus souple, plus accommodante, plus humaine, en un mot, et plus rapprochée du naturalisme, qui fut la religion des Sociétés anciennes. Cette religion nouvelle, la Réforme vint l'offrir. La Réforme, en effet, vous avez eu raison de le dire, fut fille de la Renaissance.

La politique suivit le même courant qui entraînait la religion et les lettres. La monarchie chrétienne, image de l'Église, sur le modèle de laquelle elle s'était formée, douce, paternelle, mais forte et puissante comme elle, n'allait plus à ces imaginations échauffées par les souvenirs républicains de la Grèce et de Rome. On avait réformé les lettres, la religion : on voulut aussi réformer les gouvernements. Ce fut chose moins aisée. Les gouvernements sont peu endurants de leur nature, surtout en ce qui peut compromettre leur existence. De plus, ils sont armés, et si on les attaque, ils se défendent. Les hommes du XVI[e] siècle écrivirent : témoin Estienne de La Boétie, dont vous venez d'analyser le *Discours sur la servitude volontaire.* Ils se battirent aussi quelquefois,

et je soupçonne fort telle guerre de ce temps-là, décorée du titre de *Guerre religieuse,* d'avoir eu pour motif la politique bien plus encore que la religion ; mais ces fiers émules des Brutus n'osaient pas toujours avouer leurs desseins. Se couvrant alors du prétexte de la religion, ils cachaient à son ombre l'envie prématurée qu'ils avaient de faire *ces essais,* dont vous parlez, *de républiques renouvelées de Sparte, d'Athènes et de Rome.*

Le catholicisme empêcha l'exécution de ces beaux projets. *Il soutint l'assaut,* dites-vous. *De son succès dépendait le sort de la monarchie qui restait à l'abri derrière lui.* Le catholicisme, croyez-moi, s'inquiétait peu de savoir *qui était derrière lui,* et qui *s'abritait* à l'ombre de son bouclier immortel. Ce qu'il voyait, ce qu'il poursuivait, c'est ce qu'il avait poursuivi depuis quinze siècles, l'erreur, avec laquelle il ne sut jamais pactiser. Ce qu'il défendait, ce n'était ni la monarchie, ni l'oligarchie (il a coutume de laisser les gouvernements, quels qu'ils soient, se défendre eux-mêmes), ce qu'il défendait, c'était la vérité, et en défendant la vérité, il défendait la liberté aussi. Car la vérité et la liberté sont sœurs. Ah ! souhaitez, Monsieur, *que le flot réformateur,* qui n'est point encore tari, qui coule toujours à travers la société, tantôt à ciel découvert, tantôt par des voies souterraines, souhaitez qu'il *ne triomphe* jamais *de l'opposition catholique;* car le jour où l'Église, l'Église catholique cesserait de peser dans le plateau de la liberté, ils sont insondables les abîmes où nous emporterait ce jour-là le plateau du despotisme.

Au reste, la politique du XVI<sup>e</sup> siècle (il en est de même dans une certaine mesure de sa littérature et de sa religion), la politique du XVIe siècle fut un anachronisme, un mouvement de recul, un retour vers le passé, vers des sociétés mortes et que rien ne pouvait faire revivre. Les temps étaient changés, les conditions n'étaient plus les mêmes. Le

christianisme avait aboli l'esclavage, introduit la fraternité. C'en était assez pour rendre impossibles désormais, tant que vivrait le christianisme, *les essais de républiques à l'image de Sparte, d'Athènes et de Rome.*

On le vit par 93 qui fut, bien plus que 89, *le dernier acte de la Renaissance.* La France, généreuse au fond, chrétienne même jusqu'en ses jours les plus tristes d'emportement et d'impiété, la France secoua promptement cette barbarie spartiate qui répugnait à son éducation aussi bien qu'à son caractère.

Messieurs, sachons nous estimer nous-mêmes, et reconnaître ce que nous sommes. Nous valons mille fois plus que les Anciens; car nous avons une somme de vérités incomparablement plus grande que celle qu'ils possédèrent.

Tenez, laissez-moi vous dire un de mes plus gracieux souvenirs classiques que la discussion présente me remet en mémoire.

Deux pauvres pêcheurs, deux vieillards étaient couchés, la nuit, dans leur cabane de feuillage, au bord de la mer de Sicile, parmi les instruments épars de leur métier indigent. C'est Théocrite qui raconte cela dans une charmante idylle. La lune, à peine à moitié de sa course, les étoiles scintillantes, envoyaient à travers les parois d'osier de la cabane leurs pâles rayons sur les vieillards endormis. Mais les tristes soucis, dit le poète sicilien, éveillent bien souvent les hommes de peine. Les deux pêcheurs, étendus sur l'algue marine, abrégeaient par leurs causeries la longueur de la nuit. L'un d'eux a eu un songe. Il lui semblait qu'un énorme poisson, tout d'or, s'était pris à ses hameçons. Heureux de cette proie, le pêcheur avait juré de ne plus mettre le pied à la mer, de rester à terre et d'y mener, avec son trésor, la vie d'un roi.

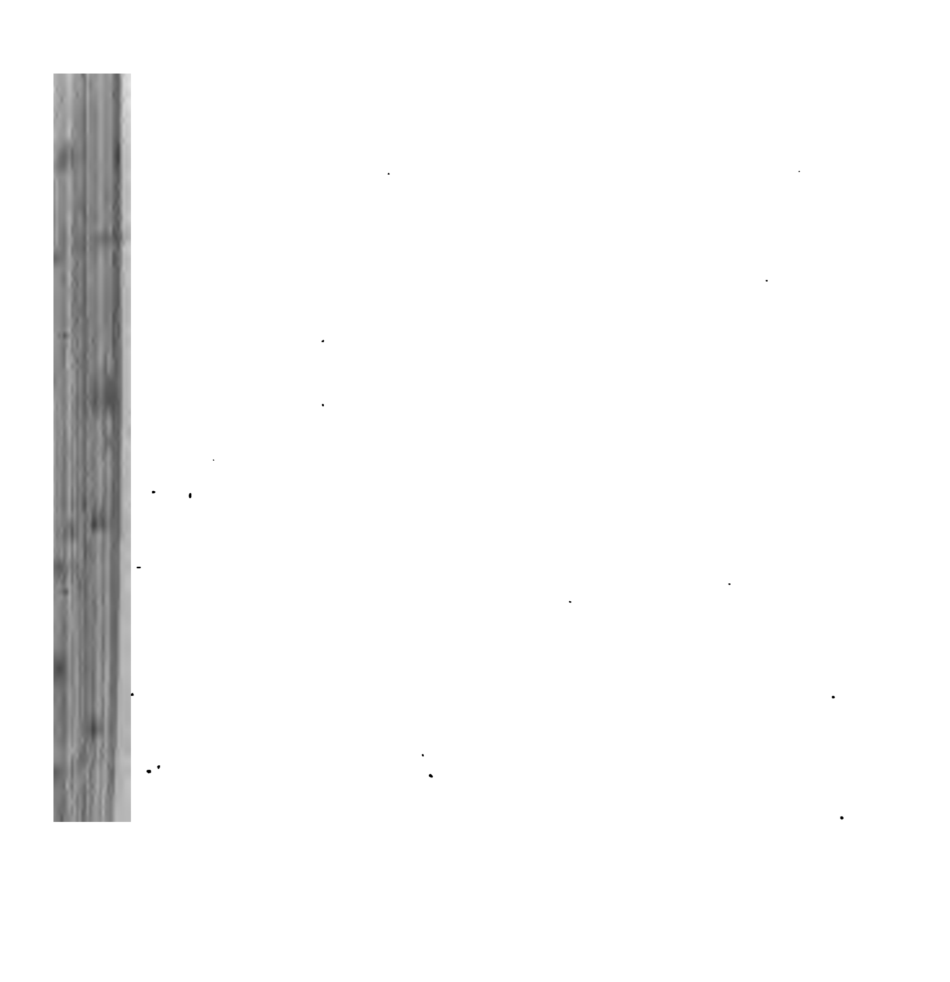
C'étaient là des songes riants, mais c'étaient des songes. Le jour vint, le soleil se leva du sein des flots, illumina de

ses rayons, avec l'humble cabane des pêcheurs, la mer, les îles, les caps, les anses les plus profondes et les plus reculées, l'Etna et les plaines qui l'avoisinent, les troupeaux, les arbres et les moissons. A ce spectacle, nos vieillards, oubliant leurs songes, et voyant dans ce sourire universel de la nature comme une invitation et un encouragement au travail, reprirent sans doute avec ardeur leur métier de la veille. Les splendides réalités du jour, même avec ses austères labeurs, leur parurent préférables aux douces, mais trompeuses illusions de la nuit.

C'est l'histoire de l'Antiquité, Messieurs, c'est notre histoire. L'Antiquité, dans sa longue nuit, se berça de songes dorés, de gracieuses chimères; mais, pour nous, le soleil a lui, la vérité nous est apparue, la vérité pure et sans nuage. Le jour venu, quel besoin avons-nous donc encore des rêves de la nuit?

Messieurs, j'ai usé largement, peut-être abusé du privilége qu'eut toujours le président de quereller ses nouveaux hôtes en les faisant asseoir au banquet académique. La coutume peut paraître étrange, barbare même. Je l'ai suivie néanmoins, d'autres la suivront après moi. Notre excuse, la voici : *Amicus Plato, magis amica veritas.*

---



SUR LES

# OBSERVATIONS PLUVIOMÉTRIQUES

## FAITES DANS L'AQUITAINE

(Sud-ouest de la France)

## DE 1714 A 1860

*(Fin)*

PAR V. RAULIN.

## APPENDICE NEUSTRIEN.

### SEINE. — OBSERVATOIRE DE PARIS.

Après avoir donné, comme point de comparaison avec le Midi, les observations de Montpellier, je crois devoir ajouter, pour le Nord, celles qui ont été faites à l'Observatoire de Paris depuis l'origine, tant sur la terrasse que dans la cour.

A. *Terrasse.*

Les observations ont été commencées avec le mois de juillet 1688. On lit, à ce sujet, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences,* t. X, p. 30 : « Le Roy ayant fait faire des réservoirs immenses pour entretenir ces Jets-d'eau d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuse, qui font un des plus beaux ornements du Parc de Versailles; Monsieur Colbert..... chercha tous les moyens imaginables de remplir ces réservoirs. »

Philippe de La Hire commença avec l'année 1689 ses observations, qui furent faites ensuite par son fils aîné, en 1718. L'année suivante,

elles furent continuées par le neveu de Cassini, J. Phil. Maraldi, puis, en 1729, par le neveu de celui-ci, Jean-Dominique. Enfin, J.-P. Grandjean de Fouchy les exécuta de 1744 à 1754. — Les quantités mensuelles et annuelles de cette première série ont été insérées dans les années correspondantes des *Mémoires de l'Académie des Sciences.*

Après une interruption de dix-huit années, une nouvelle série fut commencée en l'année 1773 par Jeaurat, et continuée, de 1795 à 1798, par Alexis Bouvard. Après une lacune de cinq années, une troisième série fut reprise vers la fin de 1803 par le même observateur, et continuée après 1807 par son frère, Joseph-Marie, pendant plus de vingt années. Les observations ont ensuite été faites sous la direction d'Arago. Les quantités annuelles et mensuelles ont été publiées par Messier et, à partir de 1784, par Cassini, dans la *Connaissance des temps,* et par le P. Cotte, dans les *Mémoires de la Société royale de Médecine.*

Depuis la dernière reprise, vers la fin de 1803, elles ont été données jusqu'à la fin de 1826 dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences,* t. VII, et, en outre, insérées mensuellement dans les principaux recueils consacrés aux sciences physiques : le *Journal de Physique* jusqu'en 1823, les *Annales de Chimie et de Physique,* de 1816 à 1857, les *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences,* de 1835 à 1857, etc.

Depuis la mort d'Arago, dans les premiers jours d'octobre 1853, les observations sont faites sous la direction de M. Le Verrier, et ont été supprimées de la *Connaissance des temps.* Depuis la fin de 1857, elles paraissent exclusivement dans chaque volume des *Annales de l'Observatoire,* avec un retard d'une ou deux années.

Quant aux instruments employés, on trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* pour 1699, p. 6, la mention suivante relative à celui de La Hire et de ses successeurs : « Comme les années précédentes : on a placé pour cet effet dans la Tour découverte (à 10$^{m}$ au-dessus du sol) un vaisseau de ferblanc, qui a quatre pieds de superficie, et qui a des rebords tout autour de 6 pouces de hauteur. Ce vaisseau a un peu de pente vers l'un de ses Angles, où il y a une petite ouverture avec un bout de tuyau qui conduit toute l'eau qui tombe dans ce vaisseau, dans une cruche qu'on place au-dessous; et aussi-tôt qu'il a plu, on prend un très grand soin de mesurer exactement toute l'eau qui s'est amassée dans la cruche (à l'aide d'un petit vase cubique de 3 pouces de côté, dans lequel 32 lignes de hauteur représentent 1/2 ligne). »

Dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture de la Seine*, t. VI, p. 324 (1804), le P. Cotte s'exprime ainsi relativement à ceux dont se sont servis Jeaurat et Bouvard : « Je ferai observer que l'udomètre dont on se servoit à l'Observatoire de Paris a été reconnu si défectueux qu'on a été obligé d'y renoncer depuis plusieurs années ; on vient d'en établir un nouveau qui est bien plus exact. L'eau de pluie est reçue et mesurée sur la plateforme du bâtiment (à 27$^m$ au-dessus du sol), au lieu qu'on la mesuroit auparavant dans un des cabinets du premier étage, de manière qu'elle parcouroit un tuyau de soixante-trois pieds, pour venir de la plateforme, où elle était reçue, au réservoir ; ce qui occasionnoit nécessairement de la perte. »

Je n'ai trouvé aucune indication sur la dimension des deux pluviomètres, parfaitement semblables, employés depuis la reprise des observations en 1803, et surtout depuis 1817, l'un sur la terrasse et l'autre dans la cour.

**Seine : Paris. — Observatoire : Terrasse. — La Hire. — 1688-1718.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | |
| 1688 | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | 75,0 | 47,4 | 8,4 | 42,9 | 45,5 | 44,3 | 48,5 |
| 1689 | 513,0 | 37,2 | 23,8 | 34,9 | 33,8 | 18,0 | 22,0 | 115,6 | 39,5 | 49,6 | 72,7 | 54,1 | 11,8 |
| 1690 | 638,4 | 89,5 | 28,2 | 45,1 | 22,0 | 67,7 | 60,9 | 76,2 | 103,8 | 27,6 | 72,7 | 34,4 | 10,3 |
| 1691 | 388,9 | 0,0 | 23,1 | 18,6 | 32,7 | 41,7 | 34,2 | 99,8 | 73,9 | 33,3 | 8,5 | 6,8 | 16,3 |
| 1692 | 612,3 | 15,8 | 62,6 | 37,7 | 41,7 | 47,4 | 45,7 | 111,5 | 37,3 | 117,3 | 38,9 | 22,6 | 33,8 |
| 1693 | 613,5 | 25,3 | 20,3 | 71,1 | 51,9 | 76,7 | 58,1 | 54,1 | 62,6 | 85,7 | 39,5 | 46,2 | 22,0 |
| 1694 | 319,8 | 3,0 | 13,5 | 10,1 | 6,8 | 24,2 | 35,5 | 89,7 | 34,4 | 28,2 | 13,0 | 50,1 | 11,3 |
| 1695 | 531,9 | 88,0 | 53,6 | 51,4 | 33,8 | 40,6 | 11,8 | 76,2 | 67,2 | 50,7 | 32,1 | 12,4 | 14,1 |
| 1696 | 526,7 | 10,2 | 15,3 | 52,4 | 11,8 | 84,6 | 112,8 | 18,6 | 38,9 | 29,3 | 75,6 | 29,8 | 47,4 |
| 1697-8 | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... |
| 1699 | 505,7 | 25,9 | 25,9 | 25,4 | 81,7 | 50,1 | 67,2 | 24,8 | 41,8 | 79,0 | 27,6 | 22,0 | 31,3 |
| 1700 | 542,6 | 26,5 | 29,9 | 29,9 | 62,6 | 39,5 | 99,8 | 80,7 | 20,3 | 3,4 | 54,1 | 58,1 | 37,8 |
| 1701 | 578,7 | 39,5 | 44,6 | 49,6 | 2,3 | 46,3 | 86,8 | 61,4 | 101,5 | 22,6 | 56,4 | 43,4 | 24,3 |
| 1702 | 442,0 | 42,2 | 40,6 | 21,4 | 39,5 | 13,0 | 20,3 | 42,8 | 80,7 | 25,4 | 34,9 | 40,6 | 40,6 |
| 1703 | 466,6 | 21,4 | 32,1 | 9,0 | 36,6 | 77,2 | 51,9 | 63,6 | 53,0 | 45,6 | 38,4 | 29,3 | 8,5 |
| 1704 | 537,8 | 33,8 | 34,9 | 43,5 | 36,1 | 61,4 | 54,6 | 20,8 | 60,9 | 76,7 | 18,6 | 44,6 | 51,9 |
| 1705 | 372,7 | 11,8 | 18,0 | 16,1 | 52,7 | 10,1 | 34,0 | 5,1 | 42,8 | 36,4 | 62,8 | 29,9 | 53,0 |
| 1706 | 412,0 | 18,6 | 35,2 | 7,6 | 16,9 | 53,0 | 48,5 | 29,3 | 11,8 | 41,1 | 43,4 | 38,4 | 68,2 |
| 1707 | 485,4 | 11,0 | 22,6 | 24,8 | 9,3 | 25,8 | 38,2 | 85,7 | 78,5 | 20,8 | 92,5 | 13,5 | 62,7 |
| 1708 | 494,7 | 63,2 | 33,8 | 36,1 | 38,9 | 68,1 | 52,2 | 72,2 | 33,8 | 27,1 | 33,8 | 14,7 | 20,8 |
| 1709 | 588,6 | 50,6 | 31,3 | 45,6 | 85,0 | 72,2 | 102,6 | 41,2 | 24,5 | 66,1 | 39,6 | 3,4 | 26,5 |
| 1710 | 427,4 | 28,1 | 7,9 | 31,9 | 40,0 | 27,1 | 20,3 | 39,3 | 84,4 | 35,6 | 26,5 | 47,6 | 38,4 |
| 1711 | 681,5 | 18,6 | 115,3 | 40,6 | 46,1 | 72,5 | 19,1 | 115,3 | 45,4 | 55,2 | 70,4 | 47,4 | 35,6 |
| 1712 | 573,3 | 45,4 | 19,7 | 14,1 | 115,3 | 28,1 | 52,2 | 82,3 | 13,5 | 88,9 | 58,1 | 36,6 | 19,1 |
| 1713 | 558,3 | 42,9 | 27,6 | 19,3 | 65,4 | 56,9 | 50,9 | 137,3 | 56,1 | 37,4 | 40,3 | 19,1 | 5,1 |
| 1714 | 399,5 | 10,7 | 20,8 | 25,8 | 13,2 | 37,4 | 67,7 | 64,1 | 22,3 | 51,2 | 38,7 | 0,9 | 46,7 |
| 1715 | 474,2 | 15,5 | 15,5 | 32,9 | 43,5 | 27,6 | 69,0 | 48,6 | 87,0 | 18,6 | 26,5 | 55,2 | 34,3 |
| 1716 | 388,8 | 65,7 | 22,3 | 23,5 | 14,1 | 23,5 | 10,0 | 54,7 | 8,7 | 62,2 | 61,2 | 23,7 | 19,2 |
| 1717 | 478,8 | 17,0 | 22,3 | 15,8 | 39,5 | 47,1 | 41,1 | 56,7 | 32,5 | 59,9 | 22,6 | 35,1 | 89,2 |
| 1718 | 355,6 | 28,7 | 19,2 | 30,3 | 49,6 | 15,8 | 56,4 | 28,1 | 44,0 | 20,6 | 37,7 | 10,1 | 15,1 |
| 1719 | 275,7 | 31,0 | 26,5 | 6,8 | 11,3 | 9,4 | 45,1 | 47,5 | 4,5 | 13,5 | 31,6 | 32,7 | 15,8 |
| 1720 | 463,3 | 23,3 | 19,1 | 20,6 | 36,1 | 76,7 | 69,9 | 33,8 | 81,2 | 21,8 | 22,8 | 18,0 | 40,0 |

**Seine : Paris. — Observatoire : Terrasse. — Les Maraldi, Grandjean de Fouchy. — 1719-54 — Jeaurat, Alex. Bouvard. — 1773-98.**

*Quantités annuelles et mensuelles.*

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1721 | 341,8 | 7,9 | 22,2 | 18.9 | 36,1 | 19,6 | 38,0 | 13,5 | 38,4 | 29,7 | 32,8 | 45,5 | 44,7 |
| 1722 | 395,0 | 10,5 | 36,4 | 86,1 | 9,0 | 72,2 | 49,9 | 26,3 | 58,6 | 51,9 | 0,0 | 23,7 | 27,4 |
| 1723 | 229,9 | 17,3 | 18,8 | 9,8 | 1,5 | 17,6 | 36,1 | 48,8 | 17,2 | 19,2 | 9,4 | 13,7 | 20,5 |
| 1724 | 334,2 | 19,1 | 45,9 | 34,7 | 27,1 | 10,1 | 66,6 | 11.3 | 10,1 | 4,5 | 34,7 | 18,0 | 52,1 |
| 1725 | 464,4 | 30,5 | 0,0 | 15,4 | 19,1 | 77,8 | 103,0 | 33,8 | 69.9 | 25,2 | 29,3 | 7,2 | 63.2 |
| 1726 | 307,5 | 39,2 | 24,0 | 18,0 | 16,2 | 4,7 | 54,9 | 36,1 | 6.0 | 40,6 | 24,1 | 29,4 | 14,3 |
| 1727 | 370.0 | 28,2 | 13,5 | 11,3 | 21,4 | 37.6 | 60,9 | 28.6 | 6,0 | 41,4 | 37.6 | 38,8 | 44,7 |
| 1728 | 436,6 | 80,1 | 0,8 | 43,6 | 47,4 | 50,0 | 27,1 | 21,8 | 29.3 | 15,4 | 33,5 | 37,2 | 50,4 |
| 1729 | 460,3 | 30,4 | 12,8 | 18,4 | 44,7 | 98,8 | 19.9 | 50,0 | 64,3 | 45.1 | 29,7 | 18,8 | 27,4 |
| 1730 | 433,8 | 1,5 | 36,1 | 38,7 | 40,6 | 34,6 | 68,8 | 57,5 | 18,4 | 34,2 | 48,1 | 30,1 | 25,2 |
| 1731 | 276,6 | 30,5 | 12,1 | 0,4 | 5.6 | 22,6 | 19,6 | 18.8 | 42,1 | 54,5 | 4,5 | 35,4 | 30,5 |
| 1732 | 441,3 | 13,9 | 15,4 | 21,4 | 34,9 | 74.8 | 65,4 | 23,7 | 18,8 | 68,8 | 68,8 | 19,2 | 16,2 |
| 1733 | 210,2 | 21,8 | 20,7 | 44,0 | 10,5 | 6,8 | 40,6 | 13,5 | 20,3 | 6.8 | 4,9 | 10,5 | 6,8 |
| 1734 | 470,7 | 32,7 | 20,3 | 39,9 | 30,2 | 53,0 | 32,4 | 85,4 | 23.3 | 5,3 | 53,8 | 18,0 | 76,4 |
| 1735 | 375,4 | 50,4 | 4,8 | 22,6 | 33,1 | 63,4 | 49,9 | 50,3 | 24,5 | 33,8 | 12,1 | 6,0 | 24,5 |
| 1736 | 405,9 | 25,1 | 22,9 | 24,8 | 20,7 | 38,0 | 81,6 | 25,1 | 36,5 | 25,2 | 34,2 | 15,0 | 56,8 |
| 1737 | 429,2 | 13,5 | 14,7 | 23,4 | 7,6 | 30,9 | 82,7 | 64,6 | 65,0 | 52,7 | 36,1 | 28 6 | 9,4 |
| 1738 | 400,0 | 30,5 | 13,5 | 48,9 | 30,9 | 98,8 | 41,2 | 17,7 | 40,2 | 28,6 | 30,9 | 13,5 | 5,3 |
| 1739 | 517,1 | 44,0 | 29,0 | 32,7 | 46,2 | 48,2 | 41,7 | 46.2 | 56,4 | 52.7 | 75,3 | 24,4 | 20 3 |
| 1740 | 583,6 | 12,8 | 9,8 | 20,0 | 32,4 | 12,0 | 15,8 | 91,0 | 68,1 | 27,8 | 49,6 | 57,5 | 136,8 |
| 1741 | 347,0 | 30,1 | 18,8 | 8,6 | 4,5 | 33,9 | 36,1 | 74,4 | 20,7 | 67,3 | 15,8 | 18,8 | 18,0 |
| 1742 | 346,9 | 44,3 | 14,6 | 10,5 | 26,3 | 9,8 | 31,6 | 59.4 | 19,9 | 34,2 | 31,3 | 59,7 | 5,3 |
| 1743 | 357,4 | 12,4 | 30,2 | 36,1 | 48,1 | 31,2 | 27,4 | 43,2 | 39,2 | 2,3 | 39,2 | 30,4 | 17,7 |
| 1744 | 433,4 | 12,1 | 4,5 | 28,6 | 37,2 | 65.0 | 8,6 | 32,7 | 35.0 | 59,7 | 100,0 | 46,2 | 3,8 |
| 1745 | 337,3 | 7,9 | 16,9 | 13,1 | 11,3 | 33,8 | 41,7 | 41,7 | 59,7 | 24,7 | 12,8 | 33,1 | 40,6 |
| 1746 | 370,4 | 33,9 | 10,9 | 32,4 | 11,6 | 24,4 | 52,7 | 59,7 | 58.9 | 28,6 | 7.6 | 23,7 | 32.0 |
| 1747 | 447,2 | 12,1 | 11.6 | 26,3 | 48,2 | 32,0 | 27,1 | 43,6 | 57,2 | 10,9 | 39.5 | 73,7 | 62,0 |
| 1748 | 469,4 | 13.5 | 7.6 | 32,4 | 35.7 | 29.0 | 44,3 | 35.7 | 71.0 | 50,6 | 49.2 | 47,0 | 50,4 |
| 1749 | 516,0 | 45,9 | 48,2 | 33,1 | 55,2 | 41,0 | 45,9 | 41,7 | 50,0 | 21,1 | 37,6 | 63,9 | 82,4 |
| 1750 | 561,5 | 18,4 | 12,4 | 14,3 | 65,4 | 70,6 | 74,4 | 53,0 | 92,9 | 20,3 | 16,6 | 82,2 | 44,0 |
| 1751 | 626,9 | 49.2 | 29,8 | 85,3 | 103,6 | 71,4 | 11,3 | 36,5 | 63,1 | 51,1 | 66,2 | 24,4 | 85,0 |
| 1752 | 497,8 | 42.1 | 51,9 | 36,9 | 15.8 | 34,6 | 60,1 | 123,3 | 48,2 | 13,5 | 0,0 | 1,5 | 69,9 |
| 1753 | 480,8 | 19.5 | 48,2 | 16,9 | 61,3 | 40,6 | 21,8 | 25,6 | 33,1 | 10,9 | 64,2 | 103,0 | 35,7 |
| 1754 | 372,2 | 40,6 | 24,8 | 11,7 | 60,9 | 41,0 | 20,7 | 32,7 | 15,0 | 1,1 | 44,3 | 38,8 | 40,6 |
| 1773 | 592,9 | 63,5 | 32,2 | 5,5 | 22,6 | 41,2 | 127,6 | 78,4 | 55,4 | 27,5 | 28,1 | 34,8 | 76,1 |
| 1774 | 602,7 | 72,4 | 42,9 | 25,8 | 74.5 | 100,7 | 41.6 | 11,3 | 91,8 | 90,6 | 10,3 | 27,5 | 12,3 |
| 1775 | 534,4 | 23.4 | 57.4 | 40,0 | 6,2 | 30,6 | 93.6 | 54,9 | 23,3 | 48,2 | 58,8 | 65,4 | 82,6 |
| 1776 | 631,4 | 34,9 | 110,5 | 23,0 | 16,2 | 75,6 | 75,0 | 66,6 | 118,3 | 41,7 | 0,4 | 35,0 | 34,2 |
| 1777 | 443,2 | 44,0 | 30,5 | 28,6 | 35,5 | 75,3 | 30,7 | 93.1 | 5.3 | 18,2 | 17,1 | 23,0 | 41,9 |
| 1778 | 507,3 | 53.4 | 21,8 | 32,9 | 65,4 | 60,3 | 14,5 | 95,1 | 8,3 | 37,1 | 62,2 | 32,4 | 23,9 |
| 1779 | 560,1 | 0,0 | 18,4 | 10,0 | 66,6 | 39.6 | 64,6 | 100,2 | 56,6 | 36,3 | 35,4 | 68,3 | 64,1 |
| 1780 | 447 5 | 34,1 | 16,8 | 32,7 | 38,8 | 23,7 | 42,9 | 50,0 | 72,6 | 52,7 | 30,7 | 58,5 | 0,0 |
| 1781 | 360,8 | 22,6 | 48,8 | 0,0 | 16,4 | 22.6 | 63,1 | 37,1 | 25.9 | 30,0 | 5,7 | 66,6 | 22,0 |
| 1782 | 601,9 | 71,2 | 9,0 | 88,0 | 51,9 | 91,9 | 14,8 | 46,4 | 92,7 | 52,3 | 25,6 | 39,5 | 18,6 |
| 1783 | 597,1 | 68,8 | 38,0 | 59,6 | 17,7 | 62,2 | 86.1 | 43,0 | 75,3 | 50,9 | 35,0 | 33,4 | 27,1 |
| 1784 | 526,4 | 10.0 | 20,3 | 50,4 | 13,5 | 50,4 | 29,6 | 50.2 | 174,5 | 26,5 | 26,2 | 30,5 | 44,3 |
| 1785 | 442,5 | 20,7 | 31,0 | 0,0 | 13.9 | 6,8 | 51,1 | 64,1 | 55,2 | 49,6 | 50,4 | 57,4 | 42,3 |
| 1786 | 628,7 | 44,1 | 15,8 | 76,7 | 34,3 | 34,1 | 125,4 | 42,1 | 73,5 | 64,2 | 45,9 | 35,5 | 37,1 |
| 1787 | 596,3 | 18,0 | 19,6 | 33.9 | 66,7 | 98,5 | 42,9 | 30,0 | 12,4 | 37,4 | 111,3 | 67,9 | 57,7 |
| 1788 | 462,1 | 37,6 | 62,0 | 37,8 | 12,4 | 71,6 | 78,5 | 36,5 | 56,4 | 59,6 | 0,8 | 5.6 | 3,3 |
| 1789 | 500,2 | 36,3 | 37,6 | 36,1 | 53,0 | 23,4 | 64,1 | 42,9 | 23,9 | 43.3 | 72.6 | 45,7 | 21,3 |
| 1790 | 352,4 | 26,1 | 3,8 | 8,1 | 37,8 | 33,9 | 4,9 | 85,7 | 5,3 | 14,1 | 40,0 | 39,5 | 53,2 |
| 1791 | 401,4 | 66.4 | 31,0 | 25,8 | 65,4 | 41,0 | 7,9 | 29,8 | 30,5 | 2,6 | 23,6 | 18,4 | 59,0 |
| 1792 | 530,[illegible] | 43,7 | 9,0 | 34,1 | 60,1 | 38,6 | 45,7 | 96,4 | 41,9 | 48,4 | 102,5 | 9,2 | .... |
| 1793 | 330,6 | 55,2 | 37,1 | 24,1 | 16,0 | 16,2 | 21,4 | 31.8 | 1,5 | 28,6 | 19,0 | 63,3 | 16,4 |
| 1794 | 394,0 | 7,0 | 17,1 | 30,4 | 56.4 | 42.9 | 16,8 | 43,5 | 25,4 | 86,5 | 24,1 | 25,0 | 18,8 |
| 1795 | 404,4 | 0,0 | 37,2 | 37,8 | 3,9 | 27,9 | 69,2 | 62,0 | 18,2 | 11,9 | 81,4 | 17,1 | 37,8 |
| 1796 | 349,9 | 22,6 | 57,5 | 0.0 | 3,9 | 21,1 | 55,4 | 55,6 | 25,9 | 17,3 | 74,4 | 7,2 | 9,0 |
| 1797 | 523,8 | 43,5 | 3,4 | 6,8 | 29,3 | 49,6 | 51,9 | 84,3 | 29,6 | 53,4 | 35,0 | 83,0 | 54,0 |
| 1798 | ..... | 37,0 | 17,0 | 13,0 | 31,0 | 31,0 | 20,0 | 20,0 | .... | .... | .... | .... | .... |

**Seine : Paris. — Observatoire : Terrasse. — Les Bouvard, Arago, M. Le Verrier — 1803-60.**

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | |
| 1803 | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | 39,7 | 69,2 | 63,5 |
| 1804 | 703,1 | 58,8 | 34,5 | 20,5 | 48,8 | 80,7 | 30,7 | 102,6 | 117,3 | 63,1 | 65,9 | 60,3 | 49,9 |
| 1805 | 530,2 | 40,6 | 36,2 | 30,7 | 25,7 | 51,0 | 31,5 | 31,4 | 78,4 | 75,1 | 51,7 | 88,4 | 39,5 |
| 1806 | 488,8 | 73,8 | 73,8 | 78,5 | 15,1 | 12,4 | 10,6 | 28,9 | 57,1 | 40,1 | 82,9 | 20,9 | 34,3 |
| 1807 | 473,2 | 32,9 | 38,8 | 9,5 | 27,1 | 70,2 | 17,4 | 11,1 | 57,5 | 53,5 | 81,6 | 110,5 | 13,1 |
| 1808 | 434,5 | 22,5 | 11,8 | 11,3 | 11,2 | 15,3 | 42,0 | 63,1 | 74,6 | 55,8 | 67,6 | 41,7 | 20,6 |
| 1809 | 490,1 | 49,7 | 28,9 | 15,3 | 19,8 | 43,3 | 30,5 | 59,3 | 54,2 | 43,9 | 1,8 | 39,1 | 104,3 |
| 1810 | 437,0 | 0,0 | 26,7 | 37,2 | 20,1 | 60,3 | 3,0 | 94,4 | 25,5 | 5,9 | 54,3 | 54,1 | 55,5 |
| 1811 | 597,6 | 28,7 | 65,7 | 8,0 | 59,5 | 45,0 | 91,4 | 61,0 | 57,0 | 45,6 | 45,5 | 53,8 | 36,4 |
| 1812 | 496,9 | 33,0 | 57,9 | 46,3 | 60,8 | 40,0 | 45,6 | 16,0 | 46,3 | 14,7 | 89,7 | 83,0 | 13,6 |
| 1813 | 502,0 | 25,9 | 17,6 | 11,3 | 36,1 | 48,8 | 82,5 | 94,1 | 14,1 | 38,1 | 59,4 | 40,7 | 33,4 |
| 1814 | 382,2 | 31,8 | 14,5 | 11,5 | 45,3 | 32,9 | 45,4 | 9,6 | 36,2 | 15,1 | 38,0 | 44,6 | 57,3 |
| 1815 | 450,8 | 17,3 | 31,4 | 40,7 | 30,3 | 29,0 | 78,7 | 31,9 | 15,0 | 31,8 | 61,7 | 36,7 | 46,3 |
| 1816 | 545,6 | 49,0 | 6,0 | 43,8 | 12,8 | 38,0 | 53,7 | 96,8 | 50,8 | 63,4 | 20,6 | 41,7 | 69,0 |
| 1817 | 565,0 | 38,3 | 20,7 | 43,5 | 1,3 | 64,8 | 101,8 | 58,7 | 49,5 | 61,5 | 52,1 | 17,2 | 55,6 |
| 1818 | 432,0 | 45,5 | 32,7 | 64,5 | 66,2 | 46,0 | 22,4 | 16,2 | 25,5 | 55,2 | 14,0 | 31,7 | 12,1 |
| 1819 | 615,2 | 31,0 | 48,3 | 20,8 | 24,4 | 79,6 | 50,0 | 87,3 | 64,2 | 25,4 | 57,1 | 60,0 | 67,1 |
| 1820 | 378,5 | 28,8 | 25,5 | 16,7 | 20,3 | 86,5 | 30,9 | 14,5 | 46,7 | 36,5 | 49,7 | 5,8 | 16,6 |
| 1821 | 584,2 | 52,6 | 4,2 | 69,4 | 68,2 | 46,1 | 44,0 | 55,8 | 45,7 | 81,5 | 33,6 | 33,9 | 49,2 |
| 1822 | 424,1 | 15,0 | 18,3 | 18,1 | 7,1 | 42,2 | 92,3 | 44,5 | 23,0 | 61,0 | 30,5 | 49,4 | 22,7 |
| 1823 | 457,0 | 32,6 | 56,6 | 29,2 | 32,7 | 52,4 | 49,9 | 42,2 | 22,9 | 27,4 | 38,3 | 15,2 | 57,6 |
| 1824 | 572,1 | 28,6 | 36,3 | 52,7 | 34,4 | 65,8 | 46,3 | 36,3 | 52,8 | 65,8 | 89,6 | 36,0 | 27,5 |
| 1825 | 469,0 | 20,1 | 24,3 | 20,4 | 53,5 | 59,3 | 19,1 | 1,4 | 34,6 | 53,9 | 44,5 | 105,1 | 32,8 |
| 1826 | 409,7 | 35,2 | 40,1 | 9,8 | 28,7 | 40,4 | 22,1 | 28,6 | 44,4 | 30,6 | 43,1 | 40,9 | 45,8 |
| 1827 | 501,0 | 12,3 | 19,5 | 64,8 | 37,9 | 100,5 | 16,9 | 35,7 | 30,3 | 41,4 | 61,3 | 21,3 | 59,1 |
| 1828 | 585,4 | 57,8 | 43,4 | 60,5 | 61,2 | 62,8 | 54,0 | 96,1 | 56,5 | 25,7 | 7,1 | 36,0 | 24,3 |
| 1829 | 559,8 | 37,5 | 27,6 | 24,0 | 69,3 | 20,2 | 51,0 | 126,2 | 42,5 | 103,9 | 32,1 | 23,2 | 2,3 |
| 1830 | 573,0 | 15,0 | 2,4 | 13,1 | 62,1 | 113,8 | 70,7 | 59,0 | 68,9 | 69,1 | 7,3 | 50,1 | 41,5 |
| 1831 | 529,0 | 17,2 | 37,5 | 33,8 | 38,8 | 59,5 | 35,8 | 41,9 | 48,8 | 45,3 | 52,3 | 76,5 | 36,6 |
| 1832 | 456,3 | 35,4 | 8,1 | 32,2 | 28,5 | 51,3 | 79,0 | 16,0 | 38,2 | 21,2 | 45,0 | 67,4 | 44,0 |
| 1833 | 502,9 | 15,0 | 69,3 | 18,9 | 64,6 | 22,2 | 46,4 | 36,6 | 38,7 | 52,8 | 19,1 | 32,5 | 86,8 |
| 1834 | 420,9 | 65,4 | 14,9 | 15,5 | 21,8 | 41,2 | 46,6 | 79,6 | 82,7 | 8,0 | 23,4 | 10,4 | 8,4 |
| 1835 | 437,6 | 10,3 | 41,0 | 37,3 | 32,5 | 48,2 | 29,5 | 21,3 | 22,5 | 93,8 | 56,0 | 33,0 | 12,2 |
| 1836 | 610,7 | 48,5 | 20,8 | 68,3 | 26,8 | 21,1 | 46,7 | 33,9 | 78,9 | 55,6 | 65,9 | 91,3 | 52,9 |
| 1837 | 547,5 | 32,6 | 74,1 | 15,1 | 62,5 | 68,1 | 55,7 | 43,3 | 44,1 | 53,9 | 21,9 | 58,5 | 17,7 |
| 1838 | 541,8 | 21,0 | 42,8 | 50,6 | 33,0 | 40,2 | 74,5 | 25,8 | 40,4 | 81,1 | 24,4 | 85,1 | 22,9 |
| 1839 | 580,3 | 38,7 | 57,6 | 28,6 | 22,0 | 30,4 | 107,9 | 30,3 | 26,4 | 90,2 | 51,2 | 54,7 | 42,3 |
| 1840 | 455,2 | 33,3 | 10,7 | 8,2 | 50,0 | 32,3 | 25,7 | 32,5 | 27,2 | 114,1 | 51,3 | 59,9 | 10,0 |
| 1841 | 526,7 | 15,8 | 21,6 | 35,6 | 34,0 | 40,5 | 41,2 | 88,1 | 39,2 | 85,2 | 62,4 | 49,5 | 63,6 |
| 1842 | 342,3 | 18,9 | 29,3 | 25,8 | 22,1 | 21,1 | 38,7 | 13,4 | 13,4 | 74,6 | 23,5 | 55,2 | 6,3 |
| 1843 | 542,2 | 64,2 | 62,8 | 4,2 | 51,0 | 61,5 | 52,4 | 53,1 | 44,7 | 21,6 | 45,1 | 72,5 | 9,1 |
| 1844 | 570,8 | 28,5 | 54,9 | 40,1 | 8,5 | 55,7 | 33,3 | 77,6 | 68,1 | 79,1 | 43,7 | 59,8 | 21,5 |
| 1845 | 581,5 | 42,1 | 27,3 | 34,4 | 41,4 | 51,9 | 74,8 | 41,0 | 47,4 | 65,4 | 29,0 | 62,3 | 64,5 |
| 1846 | 564,5 | 70,4 | 15,2 | 47,1 | 57,5 | 36,5 | 33,1 | 22,0 | 78,4 | 60,0 | 71,8 | 24,9 | 48,1 |
| 1847 | 430,2 | 38,9 | 33,1 | 15,8 | 32,7 | 27,8 | 29,1 | 107,5 | 39,1 | 22,4 | 31,9 | 25,0 | 26,9 |
| 1848 | 575,2 | 23,6 | 44,9 | 47,3 | 98,0 | 18,7 | 60,4 | 49,2 | 102,9 | 16,3 | 45,9 | 33,2 | 34,8 |
| 1849 | 597,3 | 48,2 | 16,4 | 24,9 | 55,5 | 62,0 | 82,6 | 70,0 | 26,0 | 79,5 | 36,7 | 53,8 | 41,7 |
| 1850 | 562,9 | 40,4 | 30,0 | 12,6 | 51,3 | 55,5 | 21,6 | 39,0 | 148,1 | 29,3 | 50,5 | 42,8 | 41,8 |
| 1851 | 468,8 | 33,8 | 18,4 | 70,8 | 62,0 | 31,8 | 12,3 | 82,7 | 26,0 | 23,1 | 52,8 | 38,8 | 16,3 |
| 1852 | 597,0 | 54,4 | 17,2 | 33,8 | 23,1 | 61,6 | 68,3 | 33,5 | 49,3 | 69,1 | 74,1 | 59,3 | 50,3 |
| 1853 | 454,4 | 68,8 | 15,4 | 27,0 | 57,9 | 48,0 | 47,3 | 43,4 | 55,2 | 26,0 | 48,2 | 9,7 | 7,5 |
| 1854 | 613,9 | 9,1 | 20,1 | 1,1 | 23,6 | 70,3 | 170,7 | 90,5 | 43,7 | 12,5 | 67,0 | 54,2 | 51,1 |
| 1855 | 343,6 | 28,5 | 33,1 | 36,6 | 8,2 | 18,6 | 46,9 | 37,3 | 32,7 | 10,0 | 51,3 | 21,1 | 19,3 |
| 1856 | 565,3 | 39,7 | 7,0 | 31,4 | 50,8 | 117,5 | 48,6 | 54,0 | 53,5 | 58,9 | 26,9 | 47,9 | 29,1 |
| 1857 | 491,9 | 50,9 | 13,6 | 18,6 | 55,1 | 50,5 | 68,7 | 13,1 | 60,0 | 71,7 | 52,5 | 8,1 | 29,1 |
| 1858 | 466,0 | 13,0 | 11,0 | 47,3 | 36,1 | 40,8 | 35,2 | 91,9 | 61,2 | 17,5 | 9,7 | 46,9 | 55,4 |
| 1859 | 545,3 | 31,5 | 14,2 | 16,3 | 46,3 | 39,0 | 68,3 | 30,3 | 24,7 | 73,6 | 96,1 | 40,6 | 64,0 |
| 1860 | 655,2 | 65,0 | 41,0 | 38,6 | 33,4 | 59,3 | 37,6 | 93,3 | 76,0 | 76,3 | 52,0 | 28,0 | 54,7 |

| Années. | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | | | | | | | |
| 1688-1700 (10) | 32,1 | 29,6 | 37,7 | 37,9 | 49,0 | 56,6 | 72,2 | 48,0 | 49,7 | 43,5 | 34,6 | 26,1 |
| 1701-1710 (10) | 32,0 | 30,1 | 28,6 | 35,7 | 45,4 | 50,9 | 46,1 | 57,2 | 39,7 | 44,7 | 30,5 | 39,5 |
| 1711-1720 (10) | 29,9 | 30,8 | 23,0 | 43,4 | 39,5 | 48,1 | 66,8 | 39,5 | 42,9 | 41,0 | 27,9 | 32,0 |
| 1721-1730 (10) | 26,5 | 21,1 | 24,0 | 26,3 | 42,3 | 51,8 | 32,8 | 31,8 | 30,7 | 27,9 | 26,2 | 37,0 |
| 1731-1740 (10) | 27,8 | 16,3 | 27,8 | 25,2 | 49,9 | 47 1 | 43,6 | 39,5 | 35,6 | 37,0 | 22,8 | 38,3 |
| 1741-1750 (10) | 23,1 | 17,9 | 31,5 | 34,3 | 37,1 | 39,0 | 48,5 | 50,8 | 32,0 | 35,0 | 45,9 | 30,6 |
| 1773-1780 (8) | 40,7 | 41,3 | 24,8 | 40,7 | 55,9 | 61,2 | 68,7 | 53,9 | 44,0 | 30,4 | 42,4 | 35,6 |
| 1781-1790 (10) | 35,5 | 28,6 | 39,2 | 31,8 | 49,5 | 56,0 | 47,8 | 59,5 | 42,8 | 41,3 | 42,2 | 32,7 |
| 1791-1798 (8) | 34,4 | 26,2 | 21,5 | 33,2 | 33,5 | 36,0 | 52,9 | 24,7 | 35,5 | 51,4 | 31,9 | 32,5 |
| 1804-1810 (7) | 39,8 | 35,8 | 29,0 | 24,0 | 43,3 | 23,7 | 55,8 | 65,4 | 55,3 | 43,1 | 55,5 | 47,6 |
| 1811-1820 (10) | 32,9 | 52,0 | 30,7 | 35,7 | 51,1 | 60,2 | 48,6 | 40,5 | 38,7 | 48,8 | 36,5 | 40,7 |
| 1821-1830 (10) | 30,7 | 27,3 | 36,2 | 50,5 | 40,3 | 46,6 | 52,6 | 42,2 | 56,0 | 38,7 | 41,1 | 36,3 |
| 1831-1840 (10) | 31,7 | 37,7 | 31,3 | 38,4 | 41,4 | 54,8 | 36,1 | 44,8 | 61,6 | 41,0 | 56,9 | 33,4 |
| 1841-1850 (10) | 39,1 | 33,5 | 28,8 | 45,2 | 43,1 | 46,7 | 56,1 | 60,7 | 48,3 | 44,0 | 47,9 | 35,8 |
| 1851-1860 (10) | 39,5 | 19,1 | 32,1 | 39,7 | 54,0 | 60,4 | 57,0 | 48,2 | 43,9 | 53,2 | 35,5 | 37,7 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | |
| 1688-1754 (65) | 29,1 | 25,2 | 29,3 | 35,5 | 44,1 | 47,6 | 52,2 | 44,2 | 36,3 | 38,6 | 32,0 | 34,5 |
| 1773-1798 (26) | 36,8 | 31,8 | 29,3 | 35,0 | 46,6 | 51,5 | 55,8 | 48,0 | 41,2 | 40,7 | 39,3 | 33,6 |
| 1804-1860 (57) | 35,4 | 30,6 | 31,5 | 39,6 | 45,7 | 50,1 | 50,8 | 49,5 | 50,4 | 44,9 | 45,2 | 38,3 |
| *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | | | | | |
| 1688-1754. (65) Max. | 89,5 (1690) | 115,3 (1711) | 85,3 (1751) | 115,3 (1712) | 98,8 (1729) | 112,8 (1696) | 137,3 (1713) | 103,8 (1690) | 117,3 (1692) | 100,0 (1744) | 103,0 (1753) | 136,8 (1740) |
| 1688-1754. (65) Min. | 0,0 (1691) | 0,0 (1725) | 0,4 (1731) | 1,5 (1723) | 4,7 (1726) | 8,6 (1744) | 5,1 (1705) | 4,5 (1749) | 2,3 (1743) | 0,0 (1722) | 0,9 (1714) | 3,8 (1744) |
| 1773-98 (26) Max. | 72,4 (1774) | 110,5 (1776) | 88,0 (1782) | 74,5 (1774) | 100,7 (1774) | 127,6 (1773) | 100,2 (1779) | 174,5 (1784) | 90,6 (1774) | 111,3 (1787) | 83,0 (1797) | 76,1 (1773) |
| 1773-98 (26) Min. | 0,0 (1779) | 3,4 (1797) | 0,0 (1781) | 3,9 (1795) | 6,8 (1785) | 4,9 (1790) | 11,3 (1774) | 1,5 (1793) | 2,6 (1791) | 0,4 (1776) | 5,6 (1788) | 0,0 (1780) |
| 1804-60 (57) Max. | 73,8 (1806) | 71,1 (1837) | 78,5 (1806) | 98,0 (1848) | 117,5 (1856) | 170,7 (1854) | 126,2 (1829) | 148,1 (1850) | 114,1 (1840) | 96,4 (1859) | 110,5 (1807) | 104,3 (1809) |
| 1804-60 (57) Min. | 0,0 (1810) | 2,4 (1830) | 1,1 (1854) | 1,3 (1817) | 15,3 (1808) | 3,0 (1810) | 1,4 (1825) | 13,4 (1842) | 5,9 (1810) | 1,8 (1809) | 5,8 (1820) | 2,3 (1829) |

*Maxima et minima annuels généraux.*
1688-1754 (65). *Max.*, 681,5 (1711); *Min.*, 210,2 (1733)
1773-1798 (26). *Max.*, 631,4 (1776); *Min.*, 330,6 (1793)
1804-1860 (57). *Max.*, 703,1 (1804); *Min.*, 342,3 (1842)

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.) | | | | | | | | | | | |
| 1688 | ..... | ..... | ..... | 130,8 | 132,7 | 1704 | 494,4 | 77,2 | 141,0 | 136,3 | 139,9 |
| 1689 | 549,7 | 109,5 | 86,7 | 177,1 | 176,4 | 1705 | 371,6 | 81,7 | 78,9 | 81,9 | 129,1 |
| 1690 | 639,9 | 129,5 | 134,8 | 240,9 | 134,7 | 1706 | 396,8 | 106,8 | 77,5 | 89,6 | 122,9 |
| 1691 | 382,9 | 33,4 | 93,0 | 207,9 | 48,6 | 1707 | 490,9 | 101,8 | 59,9 | 202,4 | 126,8 |
| 1692 | 594,8 | 94,7 | 126,8 | 194,5 | 178,8 | 1708 | 536,6 | 159,7 | 143,1 | 158,2 | 75.6 |
| 1693 | 625,3 | 79,4 | 199,7 | 174,8 | 171,4 | 1709 | 582,9 | 102,7 | 202,8 | 168,3 | 109,1 |
| 1694 | 330,5 | 38,5 | 41,1 | 159,6 | 91,3 | 1710 | 415,2 | 62,5 | 99,0 | 144,0 | 109,7 |
| 1695 | 529,1 | 152,9 | 125,8 | 155,2 | 95,2 | 1711 | 684,3 | 172,3 | 159,2 | 179,8 | 173,0 |
| 1696 | 493,4 | 39,6 | 148,8 | 170,3 | 134,7 | 1712 | 589,8 | 100,7 | 157,5 | 148,0 | 183,6 |
| .... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 1713 | 572,3 | 89,6 | 141,6 | 244,3 | 96,8 |
| 1699 | ..... | ..... | 157,2 | 133,8 | 128,6 | 1714 | 357,9 | 36,6 | 76,4 | 154,1 | 90,8 |
| 1700 | 539,1 | 90,7 | 132,0 | 200,8 | 115,6 | 1715 | 486,6 | 77,7 | 104,0 | 204,6 | 100,3 |
| 1701 | 592,2 | 121,9 | 98,2 | 249,7 | 122,4 | 1716 | 403,9 | 122,3 | 61,1 | 73,4 | 14 ,1 |
| 1702 | 425,7 | 107,1 | 73,9 | 143 8 | 100,9 | 1717 | 408,8 | 58,5 | 102,4 | 130,3 | 117,6 |
| 1703 | 498,7 | 94,1 | 122,8 | 168,5 | 113,3 | 1718 | 429,7 | 137,1 | 95,7 | 128,5 | 68,4 |

*Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét.)

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|
| 1719 | 275,9 | 72,6 | 27,5 | 97,1 | 77.8 |
| 1720 | 439,1 | 58,2 | 133.4 | 181,9 | 62,6 |
| 1721 | 337,1 | 70,1 | 69.6 | 89,9 | 107,5 |
| 1722 | 412,3 | 91,6 | 117,3 | 127,8 | 75,6 |
| 1723 | 236,8 | 63,5 | 28,9 | 102,1 | 42,3 |
| 1724 | 302,6 | 85,5 | 71,9 | 88,0 | 57,2 |
| 1725 | 453,3 | 82,6 | 112,3 | 196,7 | 61,7 |
| 1726 | 356.4 | 126,4 | 38,9 | 97,0 | 94,1 |
| 1727 | 339,6 | 56,4 | 70,3 | 95,5 | 117,8 |
| 1728 | 430,9 | 125,6 | 141.0 | 78,2 | 86,1 |
| 1729 | 483.3 | 93,6 | 161,9 | 134,2 | 93,6 |
| 1730 | 436,0 | 65,0 | 113,9 | 141,7 | 112,4 |
| 1731 | 271,3 | 67,8 | 28 6 | 80.5 | 94,4 |
| 1732 | 455,6 | 59,8 | 131,1 | 107,9 | 156,8 |
| 1733 | 219,6 | 61,7 | 61.3 | 71.4 | 22,2 |
| 1734 | 401,1 | 59,8 | 123,1 | 141.1 | 77,1 |
| 1735 | 427,3 | 131,6 | 119,1 | 121.7 | 51,9 |
| 1736 | 373,6 | 72,5 | 83,5 | 143,2 | 74,4 |
| 1737 | 476,6 | 85,0 | 61,9 | 212,3 | 117,4 |
| 1738 | 404,1 | 53.4 | 178.6 | 99,1 | 73,0 |
| 1739 | 502,1 | 78,3 | 127,1 | 144,3 | 152,4 |
| 1740 | 467 1 | 42,9 | 114,4 | 174,9 | 134,9 |
| 1741 | 465,8 | 185,7 | 47,0 | 131,2 | 101,9 |
| 1742 | 359.6 | 76,9 | 46,6 | 110,9 | 125.2 |
| 1743 | 345,0 | 47 9 | 115,4 | 109,8 | 71.9 |
| 1744 | 447,3 | 34.3 | 130,8 | 76,3 | 205.9 |
| 1745 | 300,5 | 28,6 | 58,2 | 143,1 | 70,6 |
| 1746 | 385,0 | 85,4 | 68,4 | 171,3 | 59,9 |
| 1747 | 417,2 | 58,7 | 106,5 | 127,9 | 124.1 |
| 1748 | 481,0 | 83,1 | 97,1 | 154,0 | 146,8 |
| 1749 | 534,0 | 141,5 | 129.3 | 137,6 | 122,6 |
| 1750 | 552,9 | 63,2 | 150,3 | 220,3 | 119,1 |
| 1751 | 635,9 | 123.0 | 260,3 | 110,9 | 141.7 |
| 1752 | 462,9 | 129.0 | 87,3 | 231,6 | 15,0 |
| 1753 | 515,0 | 137,6 | 118.8 | 80,5 | 178,1 |
| 1754 | 367,3 | 101,1 | 113,6 | 68,4 | 84,2 |
| .... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... |
| 1773 | ..... | ..... | 69,3 | 261,4 | 90,4 |
| 1774 | 666.5 | 192,4 | 201,0 | 144,7 | 128,4 |
| 1775 | 514,1 | 93,1 | 76,8 | 171,8 | 172,4 |
| 1776 | 629.8 | 178,0 | 114,8 | 259,9 | 77,1 |
| 1777 | 435.5 | 108,7 | 139.4 | 129,1 | 58,3 |
| 1778 | 525,3 | 117,1 | 158,6 | 117,9 | 131,7 |
| 1779 | 519.9 | 42,3 | 116,2 | 221,4 | 140.0 |
| 1780 | 511.6 | 115,0 | 95,2 | 165,5 | 135,9 |
| 1781 | 338,8 | 71,4 | 39,0 | 126,1 | 102,3 |
| 1782 | 605,3 | 102,2 | 231,8 | 153,9 | 117,4 |
| 1783 | 588,6 | 125,4 | 139.5 | 204,4 | 119.3 |
| 1784 | 509,2 | 57.4 | 111,3 | 254,3 | 83,2 |
| 1785 | 444,5 | 96,0 | 20,7 | 170,4 | 157,4 |
| 1786 | 633,9 | 102,2 | 145,1 | 241,0 | 145,6 |
| 1787 | 575,7 | 74.7 | 199,1 | 85,3 | 216,6 |
| 1788 | 516,5 | 157.3 | 121,8 | 171,4 | 66,0 |
| 1789 | 482,2 | 77,2 | 112,5 | 130,9 | 161,6 |
| 1790 | 320,5 | 51,2 | 79,8 | 95,9 | 93.6 |
| 1791 | 305,6 | 150,6 | 132.2 | 68,2 | 44,6 |
| 1792 | 588,6 | 111,7 | 132,8 | 184,0 | 160,1 |
| 1793 | .. .. | ..... | 56,3 | 54,7 | 110,9 |
| 1794 | 391,6 | 40,6 | 129,7 | 85,7 | 135,6 |
| 1795 | 385,4 | 56,0 | 69,6 | 119,4 | 110,4 |
| 1796 | 378,7 | 117,9 | 25,0 | 136,9 | 98,9 |
| 1797 | 473,8 | 55,9 | 85,7 | 165,8 | 171,4 |
| 1798 | ..... | 108,0 | 75,0 | ..... | ..... |
| .... | ..... | ..... | .... | ..... | ..... |
| 1804 | 716,7 | 156,8 | 120,0 | 250,6 | 189,3 |
| 1805 | 540.6 | 126,7 | 107,4 | 141,3 | 165,2 |
| 1806 | 494.0 | 187,5 | 106,0 | 96,6 | 103,9 |
| 1807 | 494.4 | 106,0 | 106,8 | 86,0 | 195,6 |
| 1808 | 427,0 | 47,4 | 37,8 | 176,7 | 165,1 |
| 1809 | 406.4 | 99,2 | 78,4 | 144,0 | 84,8 |
| 1810 | 485,8 | 131,0 | 117,6 | 122.9 | 114,3 |
| 1811 | 616.7 | 149,9 | 112,5 | 209.4 | 144,9 |
| 1812 | 519.7 | 127,3 | 147,1 | 107,9 | 137,4 |
| .813 | 482,2 | 57,7 | 96,2 | 190,7 | 138,2 |
| 1814 | 358,3 | 79,7 | 89,7 | 91,2 | 97,7 |
| 1815 | 461,8 | 106,0 | 100,0 | 125,6 | 130,2 |
| 1816 | 522.9 | 101,3 | 94,6 | 201,3 | 125,7 |
| 1817 | 578,4 | 128,0 | 109,6 | 210,0 | 130,8 |
| 1818 | 475,5 | 133,8 | 176,7 | 64,1 | 100,9 |
| 1819 | 560,2 | 91,4 | 124,8 | 201.5 | 142,5 |
| 1820 | 429,0 | 121,4 | 123.5 | 92,1 | 92,0 |
| 1821 | 551,8 | 73,6 | 183,7 | 145.5 | 149,0 |
| 1822 | 450,6 | 82,5 | 67,4 | 159,8 | 140,9 |
| 1823 | 422.1 | 111,9 | 114.3 | 115,0 | 80,9 |
| 1824 | 602,2 | 122,5 | 152,9 | 135.4 | 191,4 |
| 1825 | 463,7 | 71.9 | 133,2 | 55,1 | 203,5 |
| 1826 | 396,7 | 108,1 | 78,9 | 95,1 | 114,6 |
| 1827 | 487,7 | 77,6 | 203,2 | 82,9 | 124,0 |
| 1828 | 620,2 | 160,3 | 184,5 | 206,6 | 68.8 |
| 1829 | 581,8 | 89,4 | 113,5 | 219,7 | 159,2 |
| 1830 | 533,8 | 19,7 | 189,0 | 198,6 | 126,5 |
| 1831 | 533,9 | 96,2 | 137,1 | 126,5 | 174,1 |
| 1832 | 448,9 | 80,1 | 102,0 | 133,2 | 133,6 |
| 1833 | 460,1 | 128,3 | 105.7 | 121,7 | 104,4 |
| 1834 | 499,3 | 167,1 | 81,5 | 208,9 | 41,8 |
| 1835 | 433,8 | 59,7 | 118,0 | 73,3 | 182,8 |
| 1836 | 570,0 | 81,5 | 116,2 | 159,5 | 212,8 |
| 1837 | 582.7 | 159,6 | 145,7 | 143,1 | 134.3 |
| 1838 | 536,6 | 81,5 | 123,8 | 140,7 | 190,6 |
| 1839 | 560,9 | 119,2 | 81.0 | 164,6 | 196,1 |
| 1840 | 487,5 | 76,3 | 90,5 | 85,4 | 225,3 |
| 1841 | 473.1 | 47,4 | 110,1 | 168,5 | 147,1 |
| 1842 | 399,6 | 111,8 | 69.0 | 65,5 | 153,3 |
| 1843 | 539,4 | 133,3 | 116,7 | 150,2 | 139,2 |
| 1844 | 558,4 | 92.5 | 104,3 | 179,0 | 182,6 |
| 1845 | 538,5 | 90,9 | 127,7 | 163,2 | 156,7 |
| 1846 | 580.9 | 150,1 | 141.1 | 133.5 | 156,2 |
| 1847 | 451,4 | 120,1 | 76,3 | 175,7 | 79,3 |
| 1848 | 567,3 | 95,4 | 164.0 | 212.5 | 95,4 |
| 1849 | 590,4 | 99.4 | 142,4 | 178.6 | 170,0 |
| 1850 | 562,8 | 112,1 | 119.4 | 208,7 | 122,6 |
| 1851 | 494,3 | 94,0 | 164,6 | 121,0 | 114,7 |
| 1852 | 563,0 | 87,9 | 121,5 | 151,1 | 202,5 |
| 1853 | 497,2 | 134,5 | 132,9 | 145,9 | 83,9 |
| 1854 | 570,3 | 36,7 | 95,0 | 304,9 | 133,7 |
| 1855 | 375,4 | 112,7 | 63,4 | 116,9 | 82,4 |
| 1856 | 555.5 | 66,0 | 199,7 | 156,1 | 133,7 |
| 1857 | 491,9 | 93,6 | 124,2 | 141,8 | 132,3 |
| 1858 | 439,7 | 53,1 | 124,2 | 188,3 | 74,1 |
| 1859 | 536,7 | 101,1 | 101,7 | 123,3 | 210,6 |
| 1860 | 664,5 | 170,0 | 131,3 | 206,9 | 156,3 |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1688-1700 (10) | | 517,0 | 87,8 | 124,6 | 176,8 | 127,8 |
| 1701-1710 (10) | | 480,6 | 101,6 | 109,7 | 154,3 | 115,0 |
| 1711-1720 (10) | | 464,9 | 92,7 | 105,9 | 154,5 | 111,8 |
| 1721-1730 (10) | | 378,3 | 84,5 | 92,6 | 116,4 | 84,8 |
| 1731-1740 (10) | | 411,0 | 82,4 | 102,9 | 130,2 | 95,5 |
| 1741-1750 (10) | | 425,5 | 71,5 | 103,0 | 138,2 | 112,8 |
| 1773-1780 (8) | | 539,6 | 117,6 | 121,4 | 183,8 | 116,8 |
| 1781-1790 (10) | | 506,9 | 96,8 | 120,4 | 163,4 | 126,3 |
| 1791-1798 (8) | | 413,7 | 93,1 | 88,2 | 113,6 | 118,8 |
| 1804-1810 (7) | | 518,3 | 123,2 | 96,3 | 144,9 | 153,9 |
| 1811-1820 (10) | | 496,5 | 105,7 | 117,5 | 149,3 | 124,0 |
| 1821-1830 (10) | | 498,6 | 94,3 | 127,1 | 141,4 | 135,8 |
| 1831-1840 (10) | | 509,3 | 102,8 | 111,2 | 135,7 | 159,6 |
| 1841-1850 (10) | | 529,3 | 108,5 | 117,1 | 163,5 | 140,2 |
| 1851-1860 (10) | | 520,3 | 96,3 | 125,8 | 165,6 | 132,6 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1688-1754 (65) | | 448,6 | 88,8 | 108,9 | 144,0 | 106,9 |
| 1773-1798 (26) | | 489,6 | 102,2 | 110,9 | 155,3 | 121,2 |
| 1804-1860 (57) | | 512,0 | 104,3 | 116,8 | 150,4 | 140,5 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1688-1754 (65) | Max. | 684,3 (1711) | 185,7 (1741) | 260,3 (1751) | 249,7 (1701) | 205,9 (1744) |
| | Min. | 219,6 (1733) | 28,6 (1745) | 27,5 (1719) | 68,4 (1754) | 15,0 (1752) |
| 1773-1798 (26) | Max. | 666,5 (1774) | 192,4 (1774) | 231,8 (1782) | 261,4 (1773) | 216,6 (1787) |
| | Min. | 320,5 (1790) | 40,6 (1794) | 20,7 (1785) | 54,7 (1793) | 44,6 (1791) |
| 1804-1860 (57) | Max. | 716,7 (1804) | 187,5 (1806) | 203,2 (1827) | 304,9 (1854) | 225,3 (1840) |
| | Min. | 358,3 (1814) | 19,7 (1830) | 37,8 (1808) | 55,1 (1825) | 41,8 (1834) |

« Le climat séquanien, a dit M. Martins (*Patria,* col. 328-31), règne dans toute la partie de la France comprise entre la frontière du nord depuis Mézières jusqu'à la mer, le contrefort du plateau qui règne de Mézières jusqu'à Auxerre et le cours de la Loire et du Cher ; il se confond insensiblement avec le climat du sud-ouest. Tracer une ligne de démarcation bien tranchée est ici chose impossible... Tout le long du littoral les pluies d'automne l'emportent sur les pluies d'été. Paris est à peu près sur la limite des deux régions, quoique les pluies d'été l'emportent encore de $20^{mm}$ sur celles de l'automne. Dans toute la région, c'est en hiver qu'il tombe le moins d'eau, ce qu'on n'observe pas dans le sud-ouest et sur les bords de la Méditerranée. »

Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* le tableau des moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales et générales montre que, dans la première série d'observations (1688-1754), la première période, comprenant les années 1688-1700, présente la plus grande somme annuelle d'eau; en effet, la moyenne

annuelle, qui est de $517^{mm}0$, s'est graduellement abaissée de manière à ne plus atteindre que $378^{mm}3$ pendant la période 1721-30 pour ne se relever graduellement aussi qu'à $425^{mm}5$ en 1741-50. Pour la seconde série (1773-98), il y a eu diminution graduelle, puisque la moyenne de la première période 1773-80 est $539^{mm}6$, tandis que celle de la troisième 1791-98, est seulement $413^{mm}7$. Pour la dernière série, commencée à la fin de 1803, les oscillations n'ont pas été aussi considérables; pendant la période 1841-50, la moyenne annuelle n'a pas dépassé $529^{mm}3$, alors qu'en 1811-21, elle n'avait atteint que $496^{mm}5$.

Lorsque l'on compare les résultats généraux déduits de la longue série comprenant 65 années, de 1688 à 1754, à ceux que fournissent les 26 années de la seconde série et les 57 années de la troisième, presque aussi longue que la première, on voit que la quantité d'eau recueillie a été en augmentant graduellement :

| | |
|---|---|
| Pour la première série, la quantité moyenne annuelle est de.. | $448^{mm}6$ |
| Tandis qu'elle est, pour la seconde série, de................ | 489 6 |
| Et pour la troisième série, de............................ | 512 0 |

c'est-à-dire finalement plus considérable d'un septième.

Si l'on compare les *maxima* et *minima* de la première et de la dernière série, on voit que pour l'année civile le premier n'est aujourd'hui plus grand que d'un trentième, tandis que le second est supérieur de plus de moitié. Les écarts étaient autrefois plus considérables; le rapport dépassait alors le simple au triple, tandis qu'il dépasse peu maintenant le simple au double. Ainsi :

| | | |
|---|---|---|
| *Maxima* : | Année 1711 = $681^{mm}5$ | Année 1804 = $703^{mm}1$ |
| *Minima* : | Année 1733 = 210 2 | Année 1842 = 342 3 |
| | Différences : $471^{mm}3$ | $360^{mm}8$ |

Pour l'année météorologique le *maxima* n'est aujourd'hui plus grand que d'un vingtième, tandis que le *minima* est supérieur de plus de moitié. Les écarts, tout en étant à peu près les mêmes, et dépassant le simple au triple d'abord et atteignant la moitié maintenant, sont relativement moins grands aujourd'hui :

| | | |
|---|---|---|
| *Maxima* : | Année 1711 = $684^{mm}3$ | Année 1804 = $716^{mm}7$ |
| *Minima* : | Année 1733 = 219 6 | Année 1814 = 358 3 |
| | Différences : $464^{mm}7$ | $358^{mm}4$ |

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons*, ce qui est fort remarquable, c'est que les rapports n'ont pas toujours été

les mêmes. Pendant les six périodes de la première série, composant les 65 années 1688-1754, l'hiver a toujours été la saison la plus sèche et l'été la plus pluvieuse; quant au printemps et à l'automne, qui le sont moyennement, tantôt l'un et tantôt l'autre ont prédominé légèrement. En moyenne, l'ordre des saisons, de la moins pluvieuse à celle qui l'a été le plus, était :

Hiver, 88,8; automne, 106,9; printemps, 108,9; été, 144,0.

La seconde série, comprenant les 26 années 1773-98, a présenté des caractères analogues pour les deux premières périodes; pendant la dernière, qui est incomplète, l'automne l'a emporté sur les autres saisons, tandis que le printemps était la moins pluvieuse. Pour l'ensemble, l'ordre de ces dernières a été :

Hiver, 102,2; printemps, 110,9; automne, 121,2; été, 153,3.

Pour la troisième série comprenant les 57 années 1804-60, la première période, incomplète, a présenté le même caractère que la dernière, également incomplète, de la série précédente. Sur les cinq autres, les deux premières et les deux dernières ont présenté le caractère ordinaire mentionné à la première série; mais la période moyenne 1831-40 a offert le caractère exceptionnel des deux séries incomplètes, celui d'un automne plus pluvieux que l'été; dans la période précédente, déjà, l'été n'avait pas été beaucoup plus pluvieux que les deux saisons voisines. Malgré ces anomalies, l'ordre des saisons, pour la série entière, a été le même que pour la précédente :

Hiver, 104,3; printemps, 116,8; automne, 140,5; été, 150,4.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, distribuées par années et saisons météorologiques, fait voir la succession des unes et des autres pendant ces trois séries, embrassant ensemble un siècle et demi. Pendant la première, les treize années les plus pluvieuses montrent que l'abondance d'eau est arrivée en été, uni quelquefois à l'automne et rarement au printemps; très rarement la saison pluvieuse a été soit l'une, soit l'autre de ces deux dernières. Parmi les treize années les plus sèches, la saison pluvieuse s'est encore trouvée l'été, quelquefois l'automne et rarement l'hiver.

Pendant la seconde série, les cinq années les plus pluvieuses, comme les plus sèches, montrent que la saison pluvieuse a été l'été, rarement le printemps seul, ou bien uni à l'hiver ou à l'automne.

Enfin, pendant la troisième série, les onze années les plus pluvieuses montrent que la grande abondance d'eau est arrivée pendant l'été, uni parfois à l'automne et rarement pendant cette saison seule ou l'hiver. Enfin, pendant les onze années les plus sèches, la pluie est surtout tombée en été ou en automne, et parfois aussi en hiver ou au printemps; quelquefois encore pendant deux saisons à la fois.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Années pluvieuses.* | | | | | | *Années sèches.* | | | | | |
| Première série (1688-1754). | | | | | | | | | | | |
| 1711 | 684,3 | 172 3 | 159,2 | 179,8 | 173,0 | 1742 | 359,6 | 76,9 | 46,6 | 110,9 | 125,2 |
| 1690 | 639,9 | 129,5 | 134,8 | 210,9 | 134,7 | 1714 | 357,9 | 36,6 | 76,4 | 154,1 | 90,8 |
| 1751 | 635,9 | 123,0 | 260,3 | 110,9 | 141,7 | 1726 | 356,4 | 126,4 | 38,9 | 97,0 | 94,1 |
| 1693 | 625,3 | 79,4 | 199,7 | 174,8 | 171,4 | 1743 | 345,0 | 47,9 | 115,4 | 109,8 | 71,9 |
| 1692 | 594,8 | 94,7 | 126,8 | 194,5 | 178,8 | 1727 | 339,6 | 56,4 | 70,3 | 95,5 | 117,8 |
| 1701 | 592,2 | 121,9 | 98,2 | 249,7 | 122,4 | 1721 | 337,1 | 70,1 | 69,6 | 89,9 | 107,5 |
| 1712 | 589,8 | 100,7 | 157,5 | 148,0 | 183,6 | 1694 | 330,5 | 38,5 | 41,1 | 159,6 | 91,3 |
| 1709 | 582,9 | 102,7 | 202,8 | 168,3 | 109,1 | 1724 | 302,6 | 85,5 | 71,9 | 88,0 | 57,2 |
| 1713 | 572 3 | 89,6 | 141,6 | 244,3 | 96,8 | 1745 | 300,5 | 28,6 | 58,2 | 143,1 | 70,6 |
| 1750 | 552,9 | 63,2 | 150,3 | 220,3 | 119,1 | 1719 | 275,0 | 72,6 | 27,5 | 97,1 | 77,8 |
| 1689 | 549,7 | 19,50 | 86,7 | 177,1 | 176,4 | 1731 | 271,3 | 67,8 | 28,6 | 80,5 | 94,4 |
| 1700 | 539,1 | 90,7 | 132,0 | 200,8 | 115,6 | 1723 | 236,8 | 63,5 | 28,9 | 102,1 | 42,3 |
| 1708 | 536,6 | 159,7 | 143,1 | 158,2 | 75,6 | 1733 | 219,6 | 61,7 | 61,3 | 74,4 | 22,2 |
| Deuxième série (1773-1798.) | | | | | | | | | | | |
| 1774 | 666,5 | 192,4 | 201,0 | 144,7 | 123,4 | 1794 | 391,6 | 40,6 | 129,7 | 149,4 | 135,6 |
| 1786 | 633,9 | 102,2 | 145,1 | 241,0 | 145,6 | 1795 | 385,4 | 56,0 | 69,6 | 136,9 | 110,4 |
| 1776 | 629,8 | 178,0 | 114,8 | 259,9 | 77,1 | 1796 | 378,7 | 117,9 | 25,0 | 126,1 | 98,9 |
| 1782 | 605,3 | 102,2 | 231,8 | 153,9 | 117,4 | 1781 | 338,8 | 71,4 | 39,0 | 95,9 | 102,3 |
| 1783 | 588,6 | 125,4 | 139,5 | 204,4 | 119,3 | 1790 | 320,5 | 51,2 | 79,8 | 133,2 | 93,6 |
| Troisième série (1803-1860.) | | | | | | | | | | | |
| 1804 | 716,7 | 156,8 | 120,0 | 250,6 | 189,3 | 1832 | 448,9 | 80,1 | 102,0 | 133,2 | 133,6 |
| 1860 | 664,5 | 170,0 | 131,3 | 206,9 | 156,3 | 1858 | 439,7 | 53,1 | 124,2 | 188,3 | 74,1 |
| 1828 | 620,2 | 160 3 | 181,5 | 206,6 | 68,8 | 1835 | 433,8 | 59,7 | 118,0 | 73,3 | 182,8 |
| 1811 | 616,7 | 149,9 | 112,5 | 209,4 | 144,9 | 1820 | 429,0 | 121,4 | 123,6 | 92,1 | 92,0 |
| 1821 | 602,2 | 122,5 | 152,9 | 135,4 | 191,4 | 1808 | 427,0 | 47,4 | 37,8 | 176,7 | 165,1 |
| 1849 | 590,4 | 99,4 | 142,1 | 178,6 | 170,0 | 1823 | 422,1 | 111,9 | 114,3 | 115,0 | 80,9 |
| 1837 | 582,7 | 159,6 | 145,7 | 143,1 | 134,3 | 1809 | 406,4 | 99,2 | 78,4 | 144,0 | 84,8 |
| 1829 | 581,8 | 89,4 | 113,5 | 219,7 | 159,2 | 1812 | 399,6 | 111,8 | 69,0 | 65,5 | 153,3 |
| 1846 | 580,9 | 150,1 | 141,1 | 133,5 | 156,2 | 1826 | 396,7 | 108,1 | 78,9 | 95,1 | 114,6 |
| 1817 | 578,4 | 128,0 | 109,6 | 210,0 | 130,8 | 1855 | 375,4 | 112,7 | 63,4 | 116,9 | 82,4 |
| 1836 | 570,0 | 81,5 | 116,2 | 159,5 | 212,8 | 1814 | 358,3 | 79,7 | 89,7 | 91,2 | 97,7 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois*, qui est la plus caractéristique, les rapports n'ont pas présenté de grandes différences pendant les deux grandes séries, la première et la troisième, quoique les quantités d'eau recueillies aient été en augmentant graduellement. L'année est généralement divisée en deux parties, l'une sèche et l'autre pluvieuse, de six mois chacune; la seconde commence habituellement en mai pour finir en octobre; quelquefois elle commence en avril ou juin pour finir en septembre ou novembre; rarement elle arrive à comprendre sept ou huit mois. Pendant la

période si sèche, 1721-30, la partie pluvieuse a été réduite aux trois mois de mai à juillet.

Pendant la seconde série, dont la moyenne est plus élevée que celle de la première, la durée de la partie pluvieuse n'a cependant été que de quatre ou cinq mois, courant, par suite d'oscillations, de mai à octobre.

Pour la première série, de 1688 à 1754, la moyenne mensuelle des soixante-cinq années établit une division de l'année en deux moitiés : l'une sèche, de novembre à avril, et l'autre humide, de mai à octobre. La répartition uniforme de la quantité de pluie présente les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 448mm6 | entre les 12 mois, donnent par mois.... | 37mm4 |
| 185 6 | entre les 6 mois secs................. | 30 9 |
| 263 0 | entre les 6 mois humides............. | 43 9 |

Pour la deuxième série, de 1773 à 1798, la moyenne mensuelle des vingt-six années établit une division de l'année en deux parties inégales : l'une de cinq mois secs, de décembre à avril, et l'autre de sept mois humides, de mai à novembre. La répartition uniforme de la quantité de pluie offre :

| | | |
|---|---|---|
| 489mm6 | entre les 12 mois, donnent par mois .... | 40mm8 |
| 166 5 | entre les 5 mois secs................. | 33 3 |
| 323 1 | entre les 7 mois humides............. | 46 2 |

Enfin, pour la troisième série, de 1804 à 1860, la moyenne mensuelle des cinquante-sept années établit la même division inégale de l'année : cinq mois secs, de décembre à avril, et sept mois humides, de mai à novembre. La répartition uniforme de la quantité de pluie présente les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 512mm0 | entre les 12 mois, donnent par mois.... | 42mm7 |
| 175 4 | entre les 5 mois secs................. | 35 1 |
| 336 6 | entre les 7 mois humides............. | 48 1 |

B. *Cour.*

A la fin de février 1817, il a été établi un pluviomètre sur le sol, dont l'altitude est de 58m. Les observations faites pendant une dizaine d'années par J.-M. Bouvard, l'ont été ensuite sous la direction d'Arago, puis actuellement sous celle de M. Le Verrier. Leur publication, toujours annexée à celle de la dernière série de la terrasse, a subi le même sort dans ces dernières années.

**Seine : Paris. — Observatoire : Cour. — J.-M. Bouvard, Arago, M. Le Verrier. — 1817-60.**

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | |
| 1817 | ..... | .... | .... | 52,1 | 2,0 | 68,7 | 112,2 | 63,0 | 56,3 | 67,5 | 62,3 | 21,2 | 68,1 |
| 1818 | 507,6 | 52,3 | 53,9 | 81,5 | 70,6 | 49,1 | 23,6 | 17,7 | 28,7 | 58,9 | 16,3 | 39,9 | 15,1 |
| 1819 | 689,2 | 37,8 | 61,3 | 24,9 | 26,7 | 84,3 | 52,2 | 91,9 | 68,6 | 27,5 | 63,1 | 78,4 | 72,5 |
| 1820 | 428,2 | 41,9 | 29,6 | 19,8 | 23,0 | 91,1 | 31,5 | 15,7 | 50,1 | 38,3 | 60,2 | 9,4 | 17,6 |
| 1821 | 645,8 | 60,9 | 4,9 | 79,3 | 76,8 | 49,6 | 45,5 | 56,0 | 46,8 | 84,1 | 38,2 | 38,7 | 65,0 |
| 1822 | 477,6 | 19,7 | 20,4 | 20,4 | 8,9 | 46,0 | 99,9 | 47,2 | 24,7 | 66,7 | 37,6 | 57,2 | 28,9 |
| 1823 | 518,3 | 37,1 | 65,1 | 38,6 | 37,1 | 54,3 | 53,3 | 43,8 | 25,6 | 31,1 | 48,6 | 18,6 | 65,1 |
| 1824 | 656,9 | 33,7 | 40,9 | 61,4 | 37,2 | 76,0 | 52,5 | 39,8 | 58,1 | 71,0 | 109,9 | 43,4 | 33,0 |
| 1825 | 518,8 | 26,1 | 31,3 | 22,9 | 57,9 | 64,4 | 20,7 | 1,7 | 36,9 | 55,0 | 49,1 | 115,0 | 37,8 |
| 1826 | 472,1 | 36,5 | 45,9 | 12,6 | 34,9 | 44,7 | 22,8 | 31,1 | 48,2 | 33,6 | 48,3 | 59,6 | 53,9 |
| 1827 | 575,8 | 16,1 | 22,5 | 76,9 | 46,2 | 116,2 | 18,0 | 37,6 | 31,6 | 43,7 | 68,8 | 26,9 | 71,3 |
| 1828 | 630,0 | 63,0 | 49,3 | 68,4 | 64,0 | 64,9 | 58,2 | 99,2 | 62,5 | 27,0 | 7,6 | 38,2 | 27,7 |
| 1829 | 588,4 | 35,5 | 30,0 | 25,7 | 70,2 | 27,3 | 52,8 | 127,6 | 45,9 | 108,8 | 36,7 | 25,3 | 2,6 |
| 1830 | 635,5 | 16,5 | 5,4 | 17,2 | 70,0 | 113,5 | 77,6 | 62,0 | 74,4 | 76,2 | 8,8 | 60,0 | 53,9 |
| 1831 | 610,8 | 24,5 | 47,3 | 46,3 | 46,7 | 64,2 | 42,6 | 45,5 | 53,1 | 47,7 | 57,6 | 88,6 | 46,7 |
| 1832 | 543,2 | 39,7 | 10,6 | 40,2 | 31,1 | 54,3 | 88,8 | 18,0 | 42,8 | 24,0 | 53,2 | 86,3 | 54,2 |
| 1833 | 593,8 | 21,4 | 97,0 | 25,5 | 71,4 | 24,0 | 48,1 | 38,8 | 42,8 | 58,3 | 24,5 | 43,5 | 98,5 |
| 1834 | 462,4 | 83,3 | 17,8 | 16,1 | 27,7 | 43,8 | 48,8 | 82,3 | 85,0 | 8,0 | 27,3 | 11,5 | 10,8 |
| 1835 | 489,5 | 14,0 | 47,9 | 46,0 | 41,8 | 49,6 | 32,7 | 22,2 | 23,6 | 96,7 | 64,0 | 36,2 | 14,8 |
| 1836 | 711,1 | 56,2 | 28,5 | 89,3 | 34,7 | 26,2 | 49,4 | 37,5 | 82,9 | 64,2 | 78,7 | 105,3 | 58,2 |
| 1837 | 624,1 | 38,8 | 83,3 | 18,1 | 78,0 | 79,2 | 55,9 | 46,2 | 47,6 | 61,7 | 26,0 | 68,6 | 20,7 |
| 1838 | 611,6 | 27,1 | 49,5 | 58,5 | 40,2 | 47,0 | 81,1 | 29,2 | 42,6 | 88,7 | 30,4 | 99,1 | 28,2 |
| 1839 | 659,4 | 54,1 | 65,1 | 30,6 | 26,1 | 33,8 | 115,8 | 31,4 | 25,7 | 99,3 | 62,2 | 62,1 | 53,2 |
| 1840 | 541,8 | 40,2 | 13,7 | 8,2 | 68,0 | 33,8 | 26,5 | 36,0 | 32,1 | 135,5 | 61,3 | 74,5 | 12,0 |
| 1841 | 598,8 | 13,7 | 24,9 | 40,5 | 39,3 | 46,1 | 47,5 | 98,5 | 42,6 | 41,0 | 73,6 | 60,0 | 71,1 |
| 1842 | 401,1 | 28,8 | 33,7 | 31,9 | 26,5 | 24,1 | 40,8 | 15,3 | 14,9 | 85,8 | 28,7 | 61,4 | 9,2 |
| 1843 | 610,8 | 75,8 | 79,6 | 4,1 | 58,3 | 61,4 | 56,7 | 59,7 | 48,5 | 26,1 | 51,0 | 79,4 | 10,2 |
| 1844 | 684,8 | 37,6 | 68,7 | 46,0 | 9,3 | 78,2 | 37,1 | 90,5 | 76,3 | 92,9 | 52,1 | 66,9 | 29,2 |
| 1845 | 672,7 | 50,8 | 37,7 | 32,2 | 49,5 | 57,6 | 82,1 | 48,0 | 49,6 | 76,3 | 35,3 | 75,3 | 78,3 |
| 1846 | 654,5 | 77,2 | 20,2 | 53,3 | 74,3 | 42,4 | 38,5 | 23,5 | 85,6 | 66,9 | 87,2 | 28,0 | 57,4 |
| 1847 | 499,1 | 47,3 | 36,6 | 22,5 | 45,3 | 31,5 | 27,0 | 113,7 | 48,4 | 28,3 | 38,1 | 28,1 | 32,7 |
| 1848 | 631,9 | 26,9 | 46,5 | 54,8 | 100,5 | 21,3 | 64,5 | 52,6 | 112,3 | 20,1 | 53,1 | 37,6 | 41,7 |
| 1849 | 666,5 | 54,1 | 18,3 | 30,8 | 62,3 | 66,6 | 87,1 | 74,4 | 28,1 | 84,5 | 47,3 | 64,8 | 48,2 |
| 1850 | 639,3 | 49,6 | 30,7 | 19,7 | 57,0 | 61,3 | 24,0 | 44,1 | 158,3 | 33,0 | 62,2 | 50,0 | 49,4 |
| 1851 | 515,1 | 42,0 | 21,0 | 76,8 | 74,9 | 36,2 | 12,9 | 86,5 | 28,2 | 29,3 | 45,9 | 43,5 | 17,9 |
| 1852 | 650,6 | 64,6 | 17,9 | 35,4 | 22,9 | 69,8 | 73,5 | 35,5 | 55,5 | 75,2 | 86,5 | 60,3 | 53,5 |
| 1853 | 521,2 | 80,5 | 18,0 | 29,3 | 69,7 | 49,5 | 46,0 | 47,2 | 71,6 | 32,9 | 54,9 | 11,5 | 10,1 |
| 1854 | 702,2 | 10,4 | 23,7 | 2,1 | 28,0 | 80,4 | 195,4 | 104,4 | 46,6 | 13,7 | 74,4 | 63,9 | 59,0 |
| 1855 | 398,4 | 28,5 | 36,5 | 44,8 | 9,1 | 24,2 | 52,4 | 40,9 | 38,8 | 12,3 | 61,3 | 27,9 | 21,7 |
| 1856 | 635,7 | 46,4 | 8,3 | 34,6 | 58,5 | 134,6 | 51,3 | 56,5 | 56,1 | 72,0 | 28,9 | 54,6 | 33,9 |
| 1857 | 547,2 | 63,4 | 15,4 | 25,1 | 56,7 | 56,8 | 74,2 | 14,1 | 63,9 | 75,8 | 58,1 | 9,8 | 33,9 |
| 1858 | 517,6 | 14,8 | 12,6 | 54,1 | 41,2 | 46,6 | 40,2 | 95,4 | 64,9 | 19,5 | 11,5 | 51,0 | 62,8 |
| 1859 | 589,8 | 28,2 | 17,8 | 18,3 | 51,2 | 40,0 | 72,6 | 31,1 | 25,7 | 77,6 | 107,6 | 46,0 | 73,7 |
| 1860 | 694,8 | 71,9 | 42,3 | 41,0 | 36,1 | 62,3 | 39,0 | 91,6 | 77,2 | 83,0 | 55,6 | 31,8 | 63,0 |
| | | | | | *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | | | |
| 1821-1830 (10) | | 34,5 | 31,6 | 42,3 | 50,3 | 45,7 | 50,1 | 54,6 | 45,5 | 59,7 | 45,4 | 48,3 | 43,9 |
| 1831-1840 (10) | | 39,9 | 46,1 | 37,9 | 46,6 | 45,6 | 59,0 | 37,7 | 47,8 | 68,4 | 48,5 | 67,6 | 39,7 |
| 1841-1850 (10) | | 46,2 | 39,7 | 37,6 | 61,2 | 49,1 | 50,5 | 62,0 | 66,5 | 55,5 | 52,9 | 55,1 | 51,7 |
| 1851-1860 (10) | | 45,1 | 21,3 | 36,2 | 44,8 | 60,0 | 65,7 | 60,3 | 52,9 | 49,1 | 58,5 | 40,3 | 43,0 |
| | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | |
| 1817-1860 (44) | | 41,6 | 35,6 | 39,0 | 48,9 | 52,2 | 56,2 | 53,1 | 52,9 | 57,3 | 51,2 | 51,4 | 44,5 |
| | | | | | *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | |
| 1817-60 (44) | Max. | 83,3 (1834) | 97,0 (1833) | 89,3 (1836) | 100,5 (1848) | 134,6 (1856) | 195,4 (1854) | 127,6 (1829) | 158,3 (1850) | 135,5 (1840) | 109,9 (1824) | 115,0 (1825) | 98,5 (1833) |
| | Min. | 13,7 (1841) | 4,9 (1821) | 4,1 (1843) | 8,9 (1822) | 21,3 (1848) | 12,9 (1851) | 1,7 (1825) | 14,9 (1842) | 8,0 (1834) | 7,6 (1828) | 9,4 (1820) | 2,6 (1829) |

*Maxima et minima annuels généraux. — Max.*, 711,1 (1836); *Min.* 398,4 (1855.)

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| — | | — | — | — | — | — | | — | — | — | — |
| *Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.) | | | | | | | | | | | |
| 1817 | ..... | ..... | 122,8 | 231,5 | 151,0 | 1839 | 634,1 | 147,4 | 90,5 | 172,9 | 223,6 |
| 1818 | 560,6 | 174,3 | 201,2 | 70,0 | 115,1 | 1840 | 583,0 | 107,1 | 110,0 | 94,6 | 271,3 |
| 1819 | 631,8 | 114,2 | 135,9 | 212,7 | 169,0 | 1841 | 539,7 | 50,6 | 125,9 | 188,6 | 174,6 |
| 1820 | 483,1 | 144,0 | 133,9 | 97,3 | 107,9 | 1842 | 463,0 | 133,6 | 82,5 | 71,0 | 175,9 |
| 1821 | 598,4 | 83,4 | 205,7 | 148,3 | 161,0 | 1843 | 609,8 | 161,6 | 123,8 | 164,9 | 156,5 |
| 1822 | 513,7 | 105,1 | 75,3 | 171,8 | 161,5 | 1844 | 645,8 | 116,5 | 133,5 | 203,9 | 211,9 |
| 1823 | 482,1 | 131,1 | 130,0 | 122,7 | 98,3 | 1845 | 623,6 | 125,7 | 139,3 | 179,7 | 186,9 |
| 1824 | 689,0 | 139,7 | 174,6 | 150,4 | 224,3 | 1846 | 675,4 | 175,7 | 170,0 | 117,6 | 182,1 |
| 1825 | 514,0 | 90,4 | 145,2 | 59,3 | 219,1 | 1847 | 524,1 | 141,3 | 99,3 | 189,1 | 94,4 |
| 1826 | 456,0 | 120,2 | 92,2 | 102,1 | 141,5 | 1848 | 622,9 | 106,1 | 176,6 | 229,4 | 110,8 |
| 1827 | 558,4 | 92,5 | 239,3 | 87,2 | 139,4 | 1849 | 660,0 | 114,1 | 159,7 | 189,6 | 196,6 |
| 1828 | 673,6 | 183,6 | 197,3 | 219,9 | 72,8 | 1850 | 638,1 | 128,5 | 138,0 | 226,4 | 145,2 |
| 1829 | 613,5 | 93,2 | 123,2 | 226,3 | 170,8 | 1851 | 516,6 | 112,1 | 187,9 | 127,6 | 118,7 |
| 1830 | 584,2 | 21,5 | 200,7 | 214,0 | 145,0 | 1852 | 615,0 | 100,4 | 128,1 | 164,5 | 222,0 |
| 1831 | 618,0 | 125,7 | 157,2 | 141,2 | 193,9 | 1853 | 564,6 | 152,0 | 118,5 | 161,8 | 99,3 |
| 1832 | 535,7 | 97,0 | 125,6 | 149,6 | 163,5 | 1854 | 653,1 | 44,2 | 110,5 | 316,4 | 152,0 |
| 1833 | 549,5 | 172,6 | 120,9 | 129,7 | 126,3 | 1855 | 435,7 | 124,0 | 78,1 | 132,1 | 101,5 |
| 1834 | 550,1 | 199,6 | 87,6 | 216,1 | 46,8 | 1856 | 623,5 | 76,4 | 227,7 | 163,9 | 155,5 |
| 1835 | 485,5 | 71,7 | 137,4 | 78,5 | 196,9 | 1857 | 547,2 | 112,7 | 138,6 | 152,2 | 143,7 |
| 1836 | 667,7 | 99,5 | 150,2 | 169,8 | 248,2 | 1858 | 488,7 | 61,3 | 111,9 | 200,5 | 85,0 |
| 1837 | 661,6 | 180,3 | 175,3 | 149,7 | 156,3 | 1859 | 578,9 | 108,8 | 109,5 | 129,4 | 231,2 |
| 1838 | 604,1 | 97,3 | 145,7 | 152,9 | 218,2 | 1860 | 705,5 | 187,9 | 139,4 | 207,8 | 170,4 |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Autamne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| — | | — | — | — | — | — |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1821-1830 (10) | | 551,9 | 110,0 | 138,3 | 150,2 | 153,4 |
| 1831-1840 (10) | | 584,8 | 125,7 | 130,1 | 144,5 | 184,5 |
| 1841-1850 (10) | | 627,8 | 137,6 | 147,8 | 179,0 | 163,4 |
| 1851-1860 (10) | | 577,1 | 109,3 | 141,0 | 178,9 | 147,9 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1817-1860 (44) | | 583,9 | 121,7 | 140,1 | 162,2 | 159,9 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1817-1860 (44) | Max. | 705,5 (1860) | 199,6 (1834) | 239,3 (1827) | 316,4 (1854) | 271,3 (1840) |
| | Min. | 435,7 (1855) | 24,5 (1830) | 75,3 (1822) | 59,3 (1825) | 46,8 (1834) |

A part une quantité d'eau plus considérable, les caractères généraux de la série de la cour sont à peu près les mêmes que ceux de la série de la terrasse. Je n'ai donc que les différences à signaler.

Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* la troisième période 1841-50 a été la plus pluvieuse, et la première période 1821-1830, celle qui l'a été le moins; seulement, la seconde a été plus pluvieuse que la quatrième, tandis que l'inverse s'était produit sur la terrasse.

La quantité moyenne annuelle des 44 années est de..... 583mm9

Tandis qu'elle est sur la terrasse, pour les années correspondantes, de.... ............................ ... 513 0

L'année civile la plus pluvieuse a été 1836 (711$^{mm}$1), et l'année météorologique, 1860 (705$^{mm}$5); la plus sèche a été dans les deux cas 1855 (398$^{mm}$4 et 435$^{mm}$7). L'écart entre le maximum et le minimum est plus grand pour l'année civile (312$^{mm}$7) que pour l'autre (269$^{mm}$8); pour la première, il est inférieur à la moitié, et pour la seconde, il est supérieur au tiers du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* comme pour la série de la terrasse, les rapports n'ont pas toujours été les mêmes ; mais il y a cette différence que pendant la première période 1821-30, l'automne l'a emporté sur l'été, comme cela a eu lieu d'une manière plus prononcée pour la période 1831-40, sur la terrasse comme dans la cour. Malgré cette seconde anomalie, l'ordre des saisons pour la série entière a été le même que sur la terrasse :

Hiver, 121,7 ; printemps, 140,1 ; automne, 159,9 ; été, 162,2.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, distribuées météorologiquement, montre que pendant les neuf années les plus pluvieuses, la grande abondance d'eau est arrivée pendant l'été ou l'automne seuls, ou quelquefois unis ensemble, ou bien au printemps ou à l'hiver. Dans les neuf années les plus sèches, la répartition a été la même que sur la terrasse.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Années pluvieuses.* | | | | | | *Années sèches.* | | | | | |
| 1860 | 705,5 | 187,9 | 130,4 | 207,8 | 170,4 | 1825 | 514,0 | 90,4 | 145,2 | 59,3 | 219,1 |
| 1824 | 689,0 | 139,7 | 174,6 | 150,4 | 224,3 | 1822 | 513,7 | 105,1 | 75,3 | 171,8 | 161,5 |
| 1846 | 675,4 | 175,7 | 170,0 | 147,6 | 182,1 | 1858 | 488,7 | 61,3 | 141,9 | 200,5 | 85,0 |
| 1828 | 673.5 | 183,6 | 197,3 | 219.9 | 72.8 | 1835 | 485,5 | 71,7 | 137,4 | 78.5 | 196,9 |
| 1836 | 667,7 | 99,5 | 152,2 | 169,8 | 248,2 | 1820 | 483,1 | 144,0 | 133,9 | 97,3 | 107,9 |
| 1844 | 665,8 | 116,5 | 133,5 | 203,9 | 211,9 | 1823 | 482,1 | 131,1 | 130,0 | 122,7 | 98,3 |
| 1837 | 661,6 | 180,3 | 175,3 | 149,7 | 156,3 | 1842 | 463,0 | 133,6 | 82,5 | 71,0 | 175,9 |
| 1849 | 660,0 | 114,1 | 159,7 | 189,6 | 196,6 | 1826 | 456,0 | 120,2 | 92,2 | 102,1 | 141,5 |
| 1854 | 653,1 | 44,2 | 110,5 | 316,4 | 152,0 | 1855 | 435,7 | 124,0 | 78,1 | 132,1 | 101,5 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* elle est, pour chaque période, fort semblable à ce qu'elle est sur la terrasse, quoique les quantités soient plus considérables. La moyenne mensuelle des quarante-quatre années établit seulement une division de l'année en deux parties plus inégales que sur la terrasse : quatre mois secs, de décembre à mars, et huit mois pluvieux, d'avril à novembre. La répartition uniforme offre les résultats suivants :

583$^{mm}$9 entre les 12 mois, donnent par mois .... 48$^{mm}$7
160 7 entre les 4 mois secs .................. 40 2
423 2 entre les 8 mois humides ............. 52 9

Je ne terminerai pas ce qui est relatif au régime pluvial de Paris sans rapporter les opinions qui ont été émises, il y a plus d'un tiers de siècle, par deux auteurs célèbres.

Relativement à la quantité annuelle de pluie, Arago disait dans l'*Annuaire des Longitudes* pour 1824, p. 163 : « Il n'y a aucune raison de supposer que le climat de Paris soit maintenant plus ou moins pluvieux qu'il ne l'était il y a 130 ans. La petite augmentation que les nombres présentent dans les derniers groupes (décennaux) ne dépasse pas, en effet, les écarts qu'on remarque dans les périodes antérieures. »

Relativement à la répartition entre les saisons, de Gasparin s'exprimait ainsi, en 1828, dans son mémoire sur *Les climats européens par rapport aux pluies,* inséré dans la *Bibliothèque universelle de Genève,* tome XXXVIII, p. 55-67 : « L'examen des observations nous découvre que l'Europe se partage en deux zones remarquables quant à la distribution des pluies; *dans le nord-est de ce continent, le maximum des pluies tombe en été; dans le sud-ouest, en automne.*

» Le Boulonnais et la Flandre sont dans la bande estivale. Si de là nous remontons la vallée de la Seine, nous trouverons que Paris passe avec tant de facilité d'une bande à l'autre, selon les années, que nous jugerons qu'il est placé aussi sur un point de transition qui sépare les deux bandes; ainsi dans ce trajet nous aurons marché sur la ligne de démarcation des deux bandes, laissant à gauche les pays à pluies d'été, et à droite ceux à pluies d'automne.

» Nous cesserons alors de remonter la vallée de la Seine; nous rencontrerons à Auxerre des pays qui sont déjà décidément dans la bande estivale. Nous repliant donc vers l'ouest pour reprendre le bord de l'Océan, nous laisserons encore à notre gauche le centre de la France, qui est dans la zone à pluies d'été; nous le contournerons pour laisser à notre droite La Rochelle et l'Aunis, dont les observations nous prouvent qu'ils appartiennent aux pays à pluies d'automne.

» Paris, calculé par Cotte, sur quarante-trois ans d'observations faites par Messier, se trouve dans le climat à pluies d'été; par les quinze années de 1803 à 1818, il est encore dans ce même climat, mais d'une quantité plus faible; enfin, par les résultats calculés par M. Bouvard pour les dernières années qui viennent de s'écouler, il se trouve placé dans les pays à pluies d'automne; ainsi depuis le milieu du XVIII$^{e}$ siècle, le point limite des deux bandes dans la vallée de la Seine n'auroit pas cessé de remonter vers l'est; phénomène remarquable et qui doit fixer l'attention des physiciens.

» En examinant les observations de Paris, que nous possédons pour soixante-sept ans, et celles de Londres pour plus de quarante ans, nous verrons combien le climat peut être modifié dans les bandes de transition par la succession des années et en sens contraire. »

C. *Comparaison des observations de la terrasse et de la cour.*

A la suite de discussions sur la question de savoir si la quantité de pluie qui tombe annuellement dans un lieu donné, éprouve des variations, on pensa à constater s'il tombe des quantités différentes d'eau à des hauteurs diverses au-dessus du sol; un second pluviomètre fut ajouté dans la cour à celui qui fonctionnait sur la terrasse depuis près d'un siècle et demi.

Au bout de six années, Arago s'exprima ainsi dans l'*Annuaire des Longitudes* pour 1824, p. 159 : « Depuis 1817, il existe à l'Observatoire royal, deux récipients parfaitement semblables, situés, l'un sur le sommet de l'édifice, l'autre dans la cour, et à l'aide desquels on détermine journellement la quantité de pluie qui est tombée en 24 heures. Quoique la différence de niveau entre ces récipients ne soit que de 27 mètres (86 pieds environ), les quantités de liquide qu'on y recueille ne sont jamais égales; le récipient inférieur en renferme toujours plus que l'autre... Une différence de niveau de 86 pieds occasionne à Paris une *augmentation d'un huitième*, environ, dans la quantité de pluie que reçoit le récipient inférieur. »

Après dix années, Al. Bouvard imprimait, en 1828, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, t. VII, p. 305 : « En comparant la quantité d'eau de pluie tombée sur la terrasse de l'Observatoire, à celle qui est tombée dans la cour, depuis le mois de mars 1817, on trouve qu'en prenant pour unité la pluie de la terrasse, celle de la cour est exprimée par 1,13, ce qui donne 13/100 de plus pour 28 mètres de hauteur. »

Enfin, M. Renou vient de dire dans l'*Annuaire de la Société météorologique de France*, t. XI, p. 68 : « Le résultat fut le même à Paris qu'en Angleterre, et, depuis cette époque (1817), le pluviomètre de la cour reçoit une quantité d'eau supérieure d'un septième à celle indiquée par le pluviomètre de la terrasse. »

En comparant les moyennes annuelles des quarante-quatre années d'observations, 1817-1860, faites sur le sol et à $27^{m}$ d'élévation, on trouve que la quantité d'eau recueillie dans la cour, $583^{mm}9$, est à celle recueillie sur la terrasse, $513^{mm}0$, dans le rapport de 1,00 à 1,14,

c'est-à-dire qu'il est tombé dans la première 1/7°,2 d'eau de plus que sur la seconde.

La différence annuelle de 70mm9 donne une moyenne mensuelle de 5mm9 ; mais celle-ci, loin d'être uniforme pour chaque mois, présente des variations très grandes, presque du simple au triple, ainsi que le montrent les deux tableaux suivants comprenant d'abord les moyennes mensuelles, trimestrielles et annuelles de la terrasse, de la cour et leurs différences, et ensuite les températures moyennes.

| Périodes. | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1817-60 (44) | | | | | *Quantités mensuelles.* | | | | | | | |
| Terrasse..... | 35,2 | 29,8 | 32,5 | 42,0 | 47,0 | 52,1 | 49,9 | 48,8 | 51,8 | 44,1 | 43,8 | 36,0 |
| Cour........ | 41,6 | 35,6 | 39,0 | 48,9 | 52,2 | 56,2 | 53,1 | 52,9 | 57,3 | 51,2 | 51,4 | 44,5 |
| Différences.... | 6,4 | 5,8 | 6,5 | 6,9 | 5,2 | 4,1 | 3,2 | 4,1 | 5,5 | 7,1 | 7,6 | 8,5 |
| Températures moyennes : | | | | | | | | | | | | |
| 1806-1826 | 2°05 | 4°75 | 6°48 | 9°83 | 14°55 | 16°97 | 18°61 | 18°44 | 15°76 | 11°35 | 6°78 | 3°96 |

| Périodes. | Années. | Hiver. | Print. | Eté. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et trimestrielles* (Ann. mét.) | | | | | |
| Terrasse.... 1817-60 (44) | 513,0 | 101,0 | 121,5 | 150,8 | 139,7 |
| Cour...... 1817-60 (44) | 583,9 | 121,7 | 140,1 | 162,2 | 159,9 |
| Différences ............. | 70,9 | 20,7 | 18,6 | 11,4 | 20,2 |
| Moyennes mensuelles...... | 5,9 | 6,9 | 6,2 | 3,8 | 6,7 |
| Tempér. moyen. 1806-1826 | 10°80 | 3°59 | 10°29 | 18°01 | 11°30 |

Ces différences, mensuelles ou autres, ne sont pas en relation avec la plus ou moins grande quantité d'eau tombée pendant chaque mois, ou saison, tandis qu'elles ont un rapport frappant avec la température moyenne de ces diverses périodes ; la différence est d'autant plus grande, que la température est moins élevée.

Les météorologistes trouveront peut-être dans ce fait des raisons pour choisir entre les deux principales hypothèses qui ont été émises sur la cause d'une chute de pluie plus considérable à la surface du sol qu'à une certaine élévation, et qui ont été ainsi formulées, d'un côté par M. Renou (*Ann. Soc. mét.*, t. XI, p. 70) : « Dès 1765, Hamilton exprimait l'opinion que la pluie précipitant tout le long de son trajet une partie de l'humidité dissoute dans l'air, les gouttes vont en grossissant à mesure qu'elles descendent ; » et, d'un autre côté, par M. Martins, dans le *Cours complet de Météorologie* de Kaemtz, p. 125 : « Lorsque l'air est humide et agité dans le voisinage du sol, il est probable que le vent enlève les gouttes de pluie qui rebondissent, et les chasse dans le pluviomètre, comme on voit la neige s'accumuler sur certains points. »

## APPENDICE ALPIN.

### Suisse.

Enfin, comme terme de comparaison pour les rapports qui existent entre le régime pluvial de l'Aquitaine et celui des Pyrénées, je crois devoir donner les deux séries commencées, d'une part, à Genève avec l'année 1782, et, de l'autre, à l'hospice du Grand-Saint-Bernard, vers la fin de 1817.

### A. *Genève.*

Les observations météorologiques ont été entreprises dans cette ville en 1774, mais ce n'est qu'à partir de 1782 que les données pluviométriques ont été publiées. Au Musée, dans la partie haute de la ville, à environ 410$^{m}$ d'altitude, Senebier a exécuté une première série, qui a été insérée jusqu'à la fin de 1789 (sauf 1787) dans les volumes correspondants des *Ephemerides Societatis meteorologicæ palatinæ.*

Marc-A. Pictet commença avec l'année 1789 une série poursuivie jusqu'à sa mort, en 1825; pendant dix années, jusqu'à la fin de 1798, les observations furent faites à Genthod, à 7 kil. au N. de Genève, à 403$^{m}$4 d'altitude (28$^{m}$4 au-dessus du lac, dont l'altitude moyenne est de 375$^{m}$). A partir de 1799, elles furent faites au Jardin botanique, sous les remparts de la ville, à 395$^{m}$6, et, à partir de 1822, au nouveau Jardin botanique, à 386$^{m}$8.

Au commencement de 1826, le pluviomètre fut placé près du pont des Tranchées, à 406$^{m}$9 d'altitude; les observations sont continuées, depuis longues années, par M. le professeur Plantamour.

Les quantités mensuelles de cette longue série non interrompue de 72 années, ont été insérées dans la partie agricole du recueil fondé par Pictet, sous le nom de *Bibliothèque britannique,* et qui prit, en 1816, celui de *Bibliothèque universelle de Genève.* Depuis 1846, c'est dans le supplément scientifique intitulé *Archives des sciences physiques et naturelles.* — Les vingt années 1817-1837 ont été reproduites par M. Dausse dans les *Annales des ponts-et-chaussées,* 2$^{e}$ série, t. IV, p. 209; enfin, les trente-six années 1826-1861 l'ont été dans un travail de M. Plantamour, intitulé *Du climat de Genève,* qui a paru dans cette ville en 1863. — Déjà M. Plantamour avait donné un résumé des vingt années 1826-1845, dans le tome IV des *Archives.*

Senebier se servait d'un pluviomètre carré, de 0m162 (6 pouces) de côté, qu'il avait reçu de la Société palatine. Pictet employa à Genthod et à l'ancien Jardin botanique un instrument également carré, de 0m325 (1 pied) de côté; mais en 1822, au nouveau Jardin, l'instrument de Senebier fut repris. Je n'ai pas trouvé de renseignements sur le pluviomètre actuellement employé.

**Suisse : Genève et environs. — Senebier, Pictet. — 1782-1825.**

| Années. | | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | |
| **Musée de Genève, 410m environ.** | | | | | | | | | | | | | |
| 1782 | 1040,7 | 70,7 | 4,5 | 60,7 | 164,7 | 157,0 | 32,7 | 13,2 | 254,8 | 108,5 | 90,2 | 79,6 | 4,1 |
| 1783 | 1289,2 | 107,2 | 87,4 | 163,4 | 21,8 | 170,4 | 211,2 | 146,3 | 66,4 | 147,8 | 49,8 | 52,3 | 62,2 |
| 1784 | 907,8 | 65,4 | 43,6 | 181,0 | 107,3 | 37,4 | 67,7 | 34,2 | 119,1 | 40,2 | 26,7 | 34,1 | 151,1 |
| 1785 | 1004,4 | 65,3 | 83,5 | 100,5 | 102,7 | 47,0 | 65,4 | 140,4 | 56,1 | 44,4 | 79,0 | 98,7 | 41,4 |
| 1786 | 1176,5 | 106,2 | 89,8 | 140,0 | 54,5 | 110,4 | 101,5 | 116,0 | 73,3 | 88,5 | 70,1 | 136,7 | 89,5 |
| 1787 | ..... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... | .... |
| 1788 | 870,7 | 34,2 | 139,4 | 17,9 | 27,7 | 155,8 | 133,5 | 55,4 | 80,5 | 100,5 | 17,3 | 19,6 | 88,9 |
| 1789 | 1066,6 | 118,5 | 69,9 | 57,7 | 85,9 | 37,4 | 191,2 | 147,1 | 64,0 | 55,1 | 62,6 | 111,8 | 65,4 |
| **Genthod, au N. de Genève. 403m4.** | | | | | | | | | | | | | |
| 1789 | 1183,0 | 97,8 | 101,9 | 45,1 | 96,8 | 58,2 | 241,8 | 151,7 | 93,4 | 59,2 | 72,8 | 101,5 | 62,8 |
| 1790 | 770,0 | 34,1 | 19,9 | 6,8 | 83,8 | 35,8 | 43,6 | 146,7 | 59,7 | 72,0 | 89,8 | 73,3 | 104,5 |
| 1791 | 969,5 | 138,5 | 14,4 | 13,5 | 110,7 | 37,8 | 71,6 | 67,9 | 49,2 | 6,4 | 79,6 | 197,9 | 182,0 |
| 1792 | 1007,2 | 88,7 | 21,3 | 43,8 | 64,4 | 102,8 | 170,9 | 89,3 | 68,3 | 177,9 | 106,2 | 52,9 | 20,7 |
| 1793 | 763,5 | 13,9 | 54,1 | 28,2 | 44,5 | 26,6 | 62,4 | 47,3 | 24,8 | 166,2 | 54,7 | 122,2 | 118,6 |
| 1794 | 814,2 | 41,2 | 14,8 | 61,5 | 64,9 | 124,1 | 101,1 | 18,0 | 52,1 | 102,1 | 91,0 | 131,2 | 9,2 |
| 1795 | 768,8 | 22,6 | 63,9 | 138,4 | 18,8 | 25,0 | 80,7 | 46,4 | 22,0 | 26,9 | 158,3 | 109,8 | 56,0 |
| 1796 | 678,0 | 53,4 | 114,3 | 10,1 | 10,9 | 39,3 | 99,1 | 80,9 | 42,9 | 40,8 | 95,3 | 43,8 | 47,2 |
| 1797 | 770,1 | 31,1 | 7,0 | 1,3 | 46,0 | 86,3 | 135,9 | 40,3 | 63,2 | 106,8 | 125,8 | 33,9 | 92,5 |
| 1798 | 922,4 | 86,7 | 41,4 | 21,6 | 10,1 | 73,3 | 106,0 | 111,0 | 35,2 | 151,0 | 71,2 | 164,5 | 50,4 |
| **Jardin botanique ancien, 395m6; nouveau, 386m8.** | | | | | | | | | | | | | |
| 1799 | 1213,4 | 75,5 | 129,2 | 36,8 | 162,2 | 108,3 | 63,9 | 117,1 | 112,6 | 157,3 | 172,5 | 68,2 | 9,8 |
| 1800 | 899,8 | 129,3 | 62,0 | 17,3 | 115,0 | 69,4 | 119,8 | 0,4 | 34,4 | 113,7 | 79,3 | 84,8 | 74,4 |
| 1801 | 1173,7 | 51,7 | 24,3 | 114,5 | 61,1 | 146,4 | 57,1 | 74,1 | 35,2 | 142,1 | 127,0 | 134,0 | 206,2 |
| 1802 | 824,5 | 41,7 | 60,9 | 43,0 | 2,8 | 56,0 | 97,0 | 85,2 | 13,0 | 12,4 | 73,3 | 117,9 | 221,3 |
| 1803 | 644,9 | 34,1 | 5,1 | 2,3 | 78,9 | 40,6 | 41,7 | 46,2 | 29,9 | 42,3 | 91,9 | 156,0 | 73,9 |
| 1804 | 974,1 | 89,6 | 32,2 | 85,7 | 33,1 | 60,9 | 24,8 | 216,5 | 27,6 | 15,2 | 148,4 | 110,4 | 129,7 |
| 1805 | 837,5 | 121,8 | 33,5 | 54,3 | 44,0 | 58,0 | 95,3 | 83,5 | 32,1 | 73,9 | 134,8 | 19,7 | 86,6 |
| 1806 | 622,7 | 76,7 | 40,6 | 61,3 | 30,5 | 80,1 | 24,3 | 13,8 | 75,2 | 71,6 | 38,0 | 30,5 | 80,1 |
| 1807 | 671,2 | 16,9 | 112,2 | 9,6 | 21,6 | 75,0 | 37,2 | 23,1 | 60,9 | 123,5 | 42,3 | 126,3 | 22,6 |
| 1808 | 808,2 | 37,4 | 31,7 | 10,1 | 50,7 | 51,9 | 105,5 | 62,6 | 35,6 | 189,1 | 144,4 | 29,3 | 59,9 |
| 1809 | 913,7 | 97,0 | 89,6 | 14,1 | 98,7 | 100,3 | 49,1 | 64,8 | 157,9 | 108,8 | 7,9 | 57,5 | 68,0 |
| 1810 | 1074,7 | 6,7 | 67,3 | 84,2 | 32,5 | 151,7 | 86,7 | 118,4 | 106,0 | 75,5 | 72,2 | 126,9 | 146,6 |
| 1811 | 816,9 | 49,1 | 80,7 | 17,5 | 104,3 | 28,8 | 95,3 | 19,7 | 102,1 | 78,4 | 133,4 | 64,2 | 53,1 |
| 1812 | 854,0 | 27,1 | 59,0 | 110,5 | 19,8 | 71,0 | 77,8 | 63,1 | 85,2 | 59,2 | 157,3 | 90,2 | 33,8 |
| 1813 | 728,2 | 7,4 | 30,5 | 7,9 | 28,8 | 72,2 | 87,4 | 175,4 | 23,7 | 103,2 | 102,4 | 32,3 | 57,0 |
| 1814 | 754,2 | 125,8 | 13,0 | 10,1 | 23,2 | 55,2 | 75,6 | 137,1 | 48,5 | 9,6 | 36,7 | 124,7 | 94,7 |
| 1815 | 538,8 | 40,6 | 30,0 | 40,4 | 56,9 | 57,5 | 41,2 | 44,5 | 46,2 | 19,7 | 57,5 | 58,1 | 46,2 |
| 1816 | 990,5 | 64,8 | 45,7 | 41,2 | 90,8 | 79,5 | 99,8 | 197,0 | 85,2 | 54,1 | 90,6 | 111,1 | 30,7 |
| 1817 | 767,2 | 33,3 | 50,7 | 73,3 | 1,1 | 108,3 | 84,6 | 76,2 | 129,7 | 35,6 | 57,0 | 81,8 | 35,6 |
| 1818 | 593,9 | 45,1 | 35,0 | 73,3 | 36,7 | 94,1 | 28,8 | 52,5 | 25,9 | 98,7 | 69,9 | 33,9 | 0,0 |
| 1819 | 800,6 | 26,1 | 54,3 | 20,3 | 63,2 | 90,2 | 122,9 | 68,3 | 26,9 | 37,8 | 112,2 | 95,3 | 83,1 |
| 1820 | 570,0 | 27,5 | 13,5 | 16,7 | 14,6 | 43,2 | 32,6 | 138,7 | 66,1 | 60,3 | 109,4 | 30,5 | 16,9 |
| 1821 | 719,7 | 92,2 | 4,5 | 77,8 | 72,2 | 60,3 | 12,4 | 143,8 | 100,3 | 49,0 | 40,1 | 7,4 | 59,7 |
| 1822 | 431,5 | 25,7 | 7,2 | 16,5 | 11,0 | 54,3 | 41,7 | 55,0 | 58,2 | 47,3 | 27,5 | 53,9 | 31,2 |
| 1823 | 628,9 | 83,9 | 66,1 | 27,5 | 56,8 | 43,5 | 74,9 | 32,9 | 45,3 | 52,3 | 94,5 | 12,4 | 38,8 |
| 1824 | 695,6 | 29,8 | 14,8 | 11,5 | 16,5 | 37,7 | 99,4 | 29,8 | 68,6 | 100,6 | 124,8 | 114,1 | 48,0 |
| 1825 | 792,8 | 35,9 | 31,4 | 38,3 | 0,0 | 61,3 | 74,0 | 52,6 | 86,6 | 61,3 | 100,1 | 173,7 | 77,6 |

## Suisse : Genève. — M. Plantamour. — 1826-1860.

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | | | | | | |
| **Pont des Tranchées, 406$^{m}$9.** | | | | | | | | | | | | | |
| 1826 | 584,2 | 7,9 | 52,8 | 12,6 | 37,3 | 55,1 | 22,3 | 53,9 | 33,2 | 102,9 | 70,4 | 91,4 | 41,1 |
| 1827 | 890,9 | 57,1 | 60,1 | 105,3 | 18,3 | 247,9 | 56,5 | 9,1 | 75,1 | 29,9 | 152,3 | 21,2 | 58,1 |
| 1828 | 777,7 | 51,4 | 24,4 | 31,7 | 55,3 | 39,4 | 10,0 | 173,1 | 137,8 | 100,0 | 64,8 | 81,0 | 8,8 |
| 1829 | 957,1 | 63,8 | 21,4 | 59,3 | 120,1 | 52,3 | 66,0 | 42,5 | 104,9 | 221,0 | 93,0 | 70,8 | 41,1 |
| 1830 | 873,9 | 4,9 | 18,6 | 25,7 | 95,9 | 81,9 | 122,8 | 60,2 | 70,1 | 152,0 | 15,3 | 154,0 | 72,5 |
| 1831 | 925,7 | 32,7 | 83,6 | 59,0 | 61,0 | 107,8 | 78,6 | 114,1 | 148,1 | 82,1 | 36,1 | 69,2 | 53,4 |
| 1832 | 525,2 | 50,4 | 10,5 | 40,4 | 17,9 | 56,6 | 108,3 | 5,0 | 72,2 | 17,4 | 41,1 | 62,3 | 43,4 |
| 1833 | 756,4 | 12,5 | 85,4 | 21,8 | 129,5 | 7,1 | 79,3 | 73,4 | 23,7 | 89,3 | 85,1 | 36,1 | 113,2 |
| 1834 | 618,5 | 93,2 | 7,4 | 11,6 | 50,2 | 79,2 | 29,5 | 90,9 | 99,2 | 16,2 | 58,5 | 71,6 | 11,0 |
| 1835 | 728,6 | 39,0 | 28,8 | 43,8 | 22,5 | 117,0 | 39,9 | 29,5 | 68,3 | 111,4 | 150,8 | 70,9 | 6,7 |
| 1836 | 687,4 | 61,9 | 37,2 | 45,1 | 42,6 | 31,6 | 66,4 | 14,6 | 86,3 | 83,7 | 33,1 | 116,2 | 68,7 |
| 1837 | 526,8 | 26,2 | 41,4 | 12,5 | 33,1 | 73,8 | 2,7 | 84,1 | 45,9 | 45,5 | 34,8 | 85,6 | 41,2 |
| 1838 | 900,9 | 53,7 | 62,1 | 71,1 | 15,3 | 87,0 | 95,1 | 36,6 | 110,5 | 115,2 | 89,7 | 115,1 | 48,5 |
| 1839 | 884,0 | 31,6 | 52,2 | 89,7 | 15,2 | 79,1 | 55,2 | 30,3 | 68,1 | 206,5 | 91,8 | 63,3 | 101,0 |
| 1840 | 969,0 | 65,9 | 37,4 | 0,7 | 17,0 | 84,5 | 53,2 | 92,6 | 51,3 | 241,0 | 134,0 | 175,0 | 16,4 |
| 1841 | 1257,7 | 48,5 | 87,8 | 36,0 | 78,8 | 104,4 | 77,8 | 92,1 | 49,8 | 107,4 | 221,2 | 100,8 | 253,1 |
| 1842 | 847,4 | 30,9 | 7,4 | 46,9 | 28,4 | 57,9 | 36,9 | 105,1 | 35,8 | 179,6 | 140,7 | 141,5 | 24,0 |
| 1843 | 928,4 | 79,9 | 52,9 | 13,1 | 79,5 | 166,2 | 133,9 | 104,0 | 86,6 | 10,4 | 130,3 | 68,6 | 3,0 |
| 1844 | 874,3 | 32,2 | [illegible] | 51,5 | 41,8 | 50,8 | 69,7 | 86,3 | 114,7 | 122,6 | 139,9 | 93,7 | 14,8 |
| 1845 | 906,4 | 36,8 | 16,0 | 95,2 | 50,8 | 91,9 | 95,7 | 72,9 | 76,2 | 118,6 | 68,0 | 63,1 | 121,2 |
| 1846 | 1012,8 | 84,4 | 16,5 | 95,0 | 138,8 | 81,1 | 84,2 | 66,5 | 79,5 | 71,3 | 108,9 | 96,1 | 90,6 |
| 1847 | 693,5 | 48,4 | 36,1 | 37,9 | 90,1 | 35,4 | 93,0 | 63,1 | 107,5 | 39,1 | 73,9 | 16,3 | 52,7 |
| 1848 | 850,2 | 21,8 | 36,2 | 88,0 | 152,7 | 19,6 | 159,6 | 70,5 | 88,1 | 53,0 | 86,3 | 42,1 | 32,3 |
| 1849 | 860,5 | 83,9 | 17,4 | 27,7 | 61,6 | 80,7 | 150,8 | 48,2 | 24,9 | 93,2 | 196,7 | 43,8 | 23,1 |
| 1850 | 737,7 | 41,5 | 23,5 | 4,7 | 128,8 | 112,9 | 66,4 | 36,0 | 85,7 | 78,1 | 60,4 | 76,0 | 23,7 |
| 1851 | 719,3 | 51,3 | 26,2 | 71,9 | 57,9 | 49,5 | 3,9 | 135,1 | 96,0 | 85,9 | 104,7 | 31,9 | 5,0 |
| 1852 | 1031,8 | 45,8 | 19,7 | 7,6 | 9,6 | 57,1 | 99,4 | 59,3 | 214,3 | 186,5 | 165,4 | 128,0 | 39,1 |
| 1853 | 826,4 | 59,8 | 20,3 | 16,6 | 62,1 | 151,2 | 71,4 | 84,9 | 63,9 | 116,1 | 131,6 | 35,7 | 12,8 |
| 1854 | 651,0 | 21,4 | 7,4 | 1,4 | 21,5 | 61,6 | 125,2 | 102,6 | 71,7 | 0,0 | 107,6 | 78,7 | 51,9 |
| 1855 | 1023,9 | 34,4 | 142,6 | 43,5 | 20,7 | 98,6 | 68,9 | 75,7 | 57,0 | 110,4 | 278,3 | 62,3 | 31,5 |
| 1856 | 1041,6 | 126,2 | 27,8 | 62,4 | 90,9 | 297,8 | 73,4 | 69,3 | 60,0 | 116,8 | 20,9 | 31,0 | 65,1 |
| 1857 | 536,7 | 31,4 | 17,9 | 26,4 | 43,8 | 54,8 | 50,8 | 18,9 | 90,0 | 60,9 | 82,0 | 41,2 | 18,6 |
| 1858 | 727,8 | 4,6 | 18,7 | 27,4 | 62,3 | 82,9 | 16,9 | 139,8 | 89,9 | 72,2 | 73,2 | 79,0 | 60,9 |
| 1859 | 682,6 | 38,0 | 20,2 | 32,1 | 95,0 | 56,7 | 98,9 | 15,9 | 14,9 | 45,8 | 122,5 | 71,6 | 71,0 |
| 1860 | 1040,8 | 97,8 | 33,6 | 35,8 | 35,3 | 25,3 | 95,6 | 54,8 | 142,1 | 213,6 | 57,4 | 145,8 | 103,7 |
| *Moyennes mensuelles par périodes décennales* (à partir de 1782). | | | | | | | | | | | | | |
| 1782-1799 (7) | | 81,1 | 74,0 | 103,0 | 81,1 | 102,2 | 114,7 | 93,2 | 102,0 | 83,6 | 56,5 | 76,1 | 71,8 |
| 1789-1798 (10) | | 60,8 | 53,3 | 38,0 | 55,1 | 60,9 | 111,9 | 79,9 | 51,1 | 90,9 | 94.5 | 103,1 | 74,4 |
| 1799-1810 (12) | | 65,0 | 57,4 | 44,4 | 60,9 | 83,2 | 66,9 | 75,5 | 60,0 | 93,8 | 94,3 | 88,5 | 98,3 |
| 1811-1820 (10) | | 44,7 | 41,2 | 41,1 | 43,9 | 70,0 | 74,6 | 97,3 | 63,9 | 55,7 | 92,6 | 72,2 | 45,1 |
| 1821-1826 (5) | | 53,5 | 24,8 | 34,3 | 31,9 | 51,4 | 60,5 | 62,8 | 71,8 | 62,1 | 77,4 | 72,7 | 51,1 |
| 1826-1830 (5) | | 37,0 | 35,5 | 46,9 | 65,4 | 95,3 | 55,5 | 68,4 | 84,2 | 121,8 | 79,1 | 83,7 | 44,3 |
| 1831-1840 (10) | | 46,7 | 44,6 | 39,6 | 40,4 | 72,4 | 60,8 | 57,1 | 77,4 | 100,8 | 75,5 | 86,5 | 50,4 |
| 1841-1850 (10) | | 50,8 | 35,0 | 49,6 | 85,1 | 80,1 | 96,8 | 74,5 | 74,9 | 87,3 | 122,6 | 74,2 | 63,8 |
| 1851-1860 (10) | | 51,1 | 35,5 | 32,5 | 49,9 | 93,6 | 69,4 | 75,6 | 90,0 | 100,8 | 114,4 | 70,5 | 46,0 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1789-1898 (10) | | 60,8 | 53,3 | 38,0 | 55,1 | 60,9 | 111,9 | 79,9 | 51,1 | 90,9 | 94,5 | 103,1 | 74,4 |
| 1811-1820 (10) | | 44,7 | 41,2 | 41,1 | 43,9 | 70.0 | 74.6 | 97,3 | 63,9 | 55,7 | 92,6 | 72,2 | 45,1 |
| 1831-1840 (10) | | 46,7 | 44,6 | 39,6 | 40 4 | 72,4 | 60,8 | 57,1 | 77,4 | 100,8 | 75,5 | 86,5 | 50,4 |
| 1841-1850 (10) | | 50,8 | 35,0 | 49,6 | 85,1 | 80,1 | 96,8 | 74,5 | 74,9 | 87,3 | 122,6 | 74,2 | 63,8 |
| *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | | | | | | |
| 1782-1860 (78) | Max. | 138,5 (1791) | 139,4 (1788) | 181,0 (1784) | 164,7 (1782) | 247,9 (1827) | 241,8 (1789) | 216,5 (1804) | 254,8 (1782) | 241,0 (1840) | 278,3 (1855) | 197,9 (1791) | 253,1 (1841) |
| | Min. | 4,6 (1858) | 4,5 (1821) | 0,7 (1840) | 0,0 (1825) | 7,1 (1833) | 2,7 (1837) | 0,4 (1800) | 13,0 (1802) | 0,0 (1854) | 7,9 (1809) | 7,4 (1821) | 0,0 (1818) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 1257,7 (1841); *Min.* 434,5 (1822.)

*Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét.)

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1782 | ..... | ..... | 382,4 | 300,7 | 278,3 | 1821 | 676,9 | 113.6 | 210,3 | 256,5 | 96,5 |
| 1783 | 1231,1 | 198,7 | 358,6 | 423,9 | 249,9 | 1822 | 463,0 | 92,6 | 84,8 | 154,9 | 130,7 |
| 1784 | 818,9 | 171,2 | 325,7 | 221,0 | 101.0 | 1823 | 621,3 | 181,2 | 127,8 | 153,1 | 159,2 |
| 1785 | 1114,1 | 299,9 | 250,2 | 261,9 | 302,1 | 1824 | 686,4 | 83,4 | 65,7 | 197,8 | 339,5 |
| 1786 | 1128,4 | 237,4 | 304,9 | 290,8 | 295,3 | 1825 | 763,2 | 115,3 | 99,6 | 213,2 | 335,1 |
| 1787 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 1826 | 620,4 | 138.3 | 105,3 | 112,4 | 264,7 |
| 1788 | ..... | ..... | 201,4 | 269,4 | 137,4 | 1827 | 873,9 | 158,3 | 371,5 | 140,7 | 203,4 |
| 1789 | 1090,1 | 277,3 | 181,0 | 402,3 | 229,5 | 1828 | 827,0 | 133,9 | 126,4 | 320,9 | 245,8 |
| | | | | | | 1829 | 926,4 | 95,5 | 231,7 | 213,4 | 387,8 |
| 1789 | ..... | ..... | 200,1 | 486,9 | 233,5 | 1830 | 842,4 | 64,5 | 203,5 | 253,1 | 321,3 |
| 1790 | 728,3 | 116,8 | 126,4 | 250,0 | 235,1 | 1831 | 944,8 | 188,8 | 227,8 | 340,8 | 187,4 |
| 1791 | 892,0 | 257,4 | 162,0 | 188,7 | 283,9 | 1832 | 535,5 | 114,3 | 114,9 | 185,5 | 120,8 |
| 1792 | 1168.5 | 292,0 | 211.0 | 328,5 | 337,0 | 1833 | 686.6 | 141,3 | 158,4 | 176,4 | 210,5 |
| 1793 | 602,2 | 88,7 | 99,3 | 131,5 | 343,1 | 1834 | 720,7 | 213,8 | 141,0 | 219,6 | 146,3 |
| 1794 | 923,6 | 174,6 | 250,5 | 174,2 | 324,3 | 1835 | 732,9 | 78,8 | 183,3 | 137,7 | 333.1 |
| 1795 | 722,0 | 95,7 | 182,2 | 149,1 | 295,0 | 1836 | 625,4 | 105,8 | 119,3 | 167,3 | 233,0 |
| 1796 | 786,8 | 223,7 | 60,3 | 222,9 | 179,9 | 1837 | 554,3 | 136,3 | 119,4 | 132,7 | 165,9 |
| 1797 | 721,8 | 85,3 | 133.6 | 239,4 | 266,5 | 1838 | 8[illegible]2,6 | 157.0 | 173,4 | 242,2 | 320,0 |
| 1798 | 964,5 | 220,7 | 105,0 | 252,2 | 386,7 | 1839 | 831,5 | 132,3 | 181,0 | 153,6 | 361,6 |
| 1799 | 1254,0 | 255,1 | 307,3 | 293,6 | 398,0 | 1840 | 1053.6 | 201,3 | 102,2 | 197,1 | 550,0 |
| 1800 | 835,2 | 201,1 | 201,7 | 154,6 | 277.8 | 1841 | 1021,0 | 152,7 | 219,2 | 219,7 | 429,4 |
| 1801 | 1041,9 | 150,4 | 322,0 | 166,4 | 403,1 | 1842 | 1084,1 | 291,4 | 133,2 | 188,3 | 471,2 |
| 1802 | 809,4 | 308,8 | 101,8 | 195,2 | 203,6 | 1843 | 949,4 | 156,8 | 258,8 | 324,5 | 209,3 |
| 1803 | 792,3 | 262,5 | 121,8 | 117,8 | 290,2 | 1844 | 862,5 | 91,5 | 141,1 | 270,7 | 356,2 |
| 1804 | 918,3 | 195,7 | 179,7 | 268,9 | 274,0 | 1845 | 800,0 | 67,6 | 237,9 | 244,8 | 249,7 |
| 1805 | 880,6 | 285,0 | 156,3 | 210,9 | 228,4 | 1846 | 1043,4 | 221,8 | 314,9 | 230,2 | 276,5 |
| 1806 | 629,2 | 203,9 | 171,9 | 113,3 | 140,1 | 1847 | 731,4 | 175,1 | 163,4 | 263,6 | 129,3 |
| 1807 | 728,7 | 189,2 | 106,2 | 121,2 | 292,1 | 1848 | 870,6 | 110,7 | 260,3 | 318,2 | 181,4 |
| 1808 | 770,9 | 91,7 | 112,7 | 203.7 | 362,8 | 1849 | 869,7 | 142,1 | 170,0 | 223,9 | 333,7 |
| 1809 | 905,6 | 246,5 | 213,1 | 271,8 | 174,2 | 1850 | 737,1 | 88,1 | 246,4 | 188,1 | 214,5 |
| 1810 | 996,1 | 142,0 | 268,4 | 311,1 | 274,6 | 1851 | 738,0 | 101,2 | 179,3 | 235,0 | 222,5 |
| 1811 | 910,1 | 276,4 | 150,6 | 217,1 | 276,0 | 1852 | 997,7 | 70,5 | 74,3 | 373,0 | 479,9 |
| 1812 | 873,6 | 139,5 | 201,3 | 226,1 | 306.7 | 1853 | 852,7 | 119,2 | 229,9 | 220,2 | 283.4 |
| 1813 | 705,0 | 71,7 | 108,9 | 286,5 | 237,9 | 1854 | 611.9 | 41,6 | 84.5 | 299,5 | 186,3 |
| 1814 | 716,5 | 195,8 | 88,5 | 261,2 | 171,0 | 1855 | 1044,3 | 228,9 | 162,8 | 201,6 | 451,0 |
| 1815 | 587,3 | 165,3 | 154,8 | 131,9 | 135,3 | 1856 | 1008,0 | 185,5 | 451,1 | 202,7 | 168,7 |
| 1816 | 1006,0 | 15[illegible],7 | 211,5 | 382,0 | 255,8 | 1857 | 583,2 | 114,4 | 125,0 | 159,7 | 181,1 |
| 1817 | 762,3 | 114,7 | 182,7 | 290,5 | 174,4 | 1858 | 685,5 | 41,9 | 172,6 | 216,6 | 224,4 |
| 1818 | 629,5 | 115,7 | 204,1 | 107,2 | 202,5 | 1859 | 672,5 | 119,1 | 183,8 | 129,7 | 239,9 |
| 1819 | 717,5 | 80,4 | 173,7 | 218,1 | 245,3 | 1860 | 1008,1 | 202,4 | 96,4 | 292,5 | 416,8 |
| 1820 | 636,2 | 124,1 | 74,5 | 237,4 | 200,2 | | | | | | |

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1782-1789 | (7) | 1039,3 | 226,9 | 286,3 | 309,9 | 216,2 |
| 1789-1798 | (10) | 873,9 | 188,5 | 154,1 | 242,9 | 288,5 |
| 1799-1810 | (12) | 888,2 | 220,7 | 188,5 | 202,4 | 276,6 |
| 1811-1820 | (10) | 742,3 | 131,0 | 155,0 | 235,8 | 220,5 |
| 1821-1825 | (5) | 654,3 | 129,4 | 117,6 | 195,1 | 212,2 |
| 1826-1830 | (5) | 817,1 | 116,8 | 207,6 | 208,1 | 284,6 |
| 1831-1840 | (10) | 752,2 | 141,7 | 152,4 | 195,3 | 262,8 |
| 1841-1850 | (10) | 894,8 | 149,7 | 214,8 | 216.2 | 284,1 |
| 1851-1860 | (10) | 829,3 | 132,6 | 176,0 | 235,0 | 285,7 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1799-1825 | (27) | 788,6 | 170,6 | 162,9 | 213,4 | 241,7 |
| 1826-1860 | (35) | 824,2 | 137,9 | 184,9 | 222,9 | 278,5 |
| 1782-1860 | (78) | 837,4 | 163,3 | 182,4 | 230,0 | 261,7 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1782-1860 (78) | Max. | 1254,0 (1799) | 308,8 (1802) | 451,1 (1856) | 486,9 (1789) | 550,0 (1840) |
| | Min. | 463,0 (1822) | 41,6 (1854) | 60,3 (1796) | 107,2 (1818) | 96,5 (1821) |

Relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année*, le tableau des moyennes annuelles et trimestrielles montre que la petite série de Senebier, a été exceptionnelle par son abondance ($1039^{mm}3$), et que la suivante, de Genthod, n'a pas dépassé les limites moyennes des deux grandes séries suivantes ($873^{mm}9$). Celle des Jardins botaniques, comprenant les vingt-sept années 1799-1825, a présenté une moyenne de $788^{mm}6$, tandis que celle du pont des Tranchées, comprenant les trente-cinq années 1826-1860, en a offert une de $824^{mm}2$ ; aussi est-ce dans cette dernière que se trouve la moyenne décennale la plus élevée et dans la première qu'est la plus basse.

Si on compare les *maxima* et *minima* des deux grandes séries, on voit que pour l'année civile le premier est à peine plus grand, tandis que le second est plus grand d'un quart. Les écarts étaient autrefois un peu plus considérables, mais le rapport n'a pas beaucoup varié ; ils dépassent peu les trois cinquièmes du maximum :

| | Jardins botaniques. | Pont des Tranchées. |
|---|---|---|
| *Maxima* : | Année 1799 = $1213^{mm}4$ | Année 1841 = $1257^{mm}7$ |
| *Minima* : | Année 1822 = 434 5 | Année 1832 = 525 2 |
| | Différences : $778^{mm}9$ | $732^{mm}5$ |

Pour l'année météorologique, le *maxima* est aujourd'hui plus faible d'un septième, tandis que le *minima* est supérieur d'un sixième. Les écarts, qui avaient d'abord dépassé les trois cinquièmes du maximum, n'en ont plus été que la moitié :

| | | |
|---|---|---|
| *Maxima* : | Année 1799 = $1254^{mm}0$ | Année 1842 = $1084^{mm}1$ |
| *Minima* : | Année 1822 = 463 0 | Année 1832 = 535 5 |
| | Différences : $791^{mm}0$ | $548^{mm}6$ |

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons*, la petite série de Senebier, déjà exceptionnelle sous le rapport de la quantité, présente encore cette anomalie, que l'automne était la saison la plus sèche, tandis que dans toutes les suivantes elle a été la plus pluvieuse. A Genthod, c'est le printemps qui a été le plus sec. Aux Jardins botaniques, des anomalies se sont aussi produites; l'hiver n'a été la saison la moins pluvieuse que pendant la période 1811-20, où l'automne aussi était plus sec que l'été. Pour la série des Jardins botaniques, les moyennes placent les saisons dans l'ordre suivant, de la plus sèche à celle qui l'est le moins : printemps, hiver, été, automne, tandis que pour chaque période décennale, comme pour l'en-

semble de la série du pont des Tranchées, l'hiver a toujours été plus sec que le printemps. La moyenne des soixante-dix-huit années d'observations donne le même résultat.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles,* distribuées par années et saisons météorologiques, fait voir la succession des unes et des autres pendant plus des trois quarts de siècle qui viennent de s'écouler. Les seize années les plus pluvieuses, comme les seize plus sèches, montrent que la plus grande abondance d'eau est survenue en automne et en été, seuls ou réunis, quelquefois alliés au printemps ou à l'hiver, qui, rarement, ont été, soit l'un, soit l'autre, la saison pluvieuse par excellence.

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Années pluvieuses.* | | | | | | *Années sèches.* | | | | | |
| 1799 | 1254,0 | 255,1 | 307,3 | 293,6 | 398,0 | 1858 | 685,5 | 41,9 | 172,6 | 216,6 | 224.4 |
| 1783 | 1231,1 | 198,7 | 358,6 | 423,9 | 219,9 | 1821 | 676,9 | 113,6 | 210,3 | 256,5 | 96.5 |
| 1792 | 1168,5 | 292,0 | 211,0 | 328,5 | 337,0 | 1859 | 672,5 | 119,1 | 183,8 | 129,7 | 239,9 |
| 1786 | 1128,4 | 237,4 | 304,9 | 290,8 | 295,3 | 1820 | 636,2 | 124,1 | 74,5 | 237,4 | 200.2 |
| 1785 | 1114,1 | 239,9 | 250,2 | 261,9 | 302,1 | 1818 | 629,5 | 115,7 | 204,1 | 107,2 | 202,5 |
| 1789 | 1090,1 | 277,3 | 181,0 | 402,3 | 229,5 | 1806 | 629,2 | 203,9 | 171,9 | 113,3 | 140,1 |
| 1842 | 1084,1 | 291,4 | 133,2 | 188,3 | 471,2 | 1836 | 625,4 | 105,8 | 119.3 | 167,3 | 233,0 |
| 1840 | 1053,6 | 204,3 | 102,2 | 197,1 | 550,0 | 1823 | 621,3 | 181,2 | 127,8 | 153,1 | 159,2 |
| 1855 | 1044,3 | 228,9 | 162,8 | 201,6 | 451,0 | 1826 | 620,4 | 138,3 | 105,3 | 112.4 | 264,7 |
| 1846 | 1043,4 | 221,8 | 314,9 | 230,2 | 276,5 | 1854 | 611,9 | 41 6 | 84,5 | 299,5 | 186,3 |
| 1801 | 1041,9 | 150,4 | 322.0 | 166,4 | 403,1 | 1793 | 602,2 | 88,7 | 99,3 | 134,5 | 343,1 |
| 1841 | 1021,0 | 152,7 | 219,2 | 219,7 | 429,4 | 1815 | 587,3 | 165,3 | 154,8 | 131,9 | 135,3 |
| 1860 | 1008,1 | 202,4 | 96,4 | 292,5 | 416,8 | 1857 | 583.2 | 114,4 | 125.0 | 159,7 | 184,1 |
| 1856 | 1008,0 | 185,5 | 451,1 | 202,7 | 168,7 | 1837 | 554,3 | 136,3 | 119,4 | 132,7 | 165,9 |
| 1816 | 1006,0 | 156,7 | 211,5 | 382,0 | 255,8 | 1832 | 535,5 | 114,3 | 114,9 | 185,5 | 120,8 |
| 1852 | 997,7 | 70,5 | 74,3 | 373,0 | 479,9 | 1822 | 463,0 | 92,6 | 84,8 | 154,9 | 130,7 |

Enfin, relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* la première petite série de Senebier présente une constitution particulière, inverse de celle des autres séries : l'année se divise en deux parties, l'une de sept mois pluvieux, de mars à septembre, et l'autre de cinq mois secs, d'octobre à février. Quant à celle de Genthod, elle offre une moitié sèche, de décembre à mai, et une moitié pluvieuse, de juin à novembre.

Pour la série des Jardins botaniques, les moyennes mensuelles des vingt-sept années établissent une division de l'année en deux parties, l'une de quatre mois secs, de janvier à avril, et l'autre de huit mois humides, de mai à décembre. La répartition uniforme de la quantité de pluie présente les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 788$^{mm}$6 | entre les 12 mois, donnent par mois.... | 65$^{mm}$7. |
| 191 3 | entre les 4 mois secs................. | 47 8. |
| 597 3 | entre les 8 mois humides............. | 74 6. |

Pour la série du pont des Tranchées, les moyennes mensuelles des trente-cinq années établissent une division de l'année en deux parties moins inégales, l'une de cinq mois secs, de décembre à avril, et l'autre de sept mois pluvieux, de mars à novembre. La répartition uniforme de la quantité de pluie offre les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 824mm.2 | entre les 12 mois, donnent par mois.... | 68mm7. |
| 238 9 | entre les 5 mois secs.... ........... | 47 8. |
| 585 3 | entre les 7 mois humides............ | 83 6. |

Pour l'ensemble des observations, enfin, de 1782 à 1860, les moyennes mensuelles des soixante-dix-huit années donnent une division de l'année semblable à la précédente ; la répartition uniforme présente les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 837mm4 | entre les 12 mois, donnent par mois.... | 69mm8. |
| 267 0 | entre les 5 mois secs................ | 53 4. |
| 570 4 | entre les 7 mois humides............. | 81 5. |

B. *Hospice du Grand Saint-Bernard.*

« Les observations journalières, a dit Pictet (*Bibliothèque universelle de Genève*, t. VI, p. 109, 1817), n'ont lieu pour l'ordinaire que dans les couches inférieures de l'atmosphère qui reposent sur les lieux habités ; elles ne se rapportent guères qu'aux deux coordonnées horizontales de latitude et de longitude, et l'influence de la troisième, de la coordonnée verticale, ne peut être exactement apréciée dans les petites différences de hauteur...

» Mais où trouver, dans notre Europe, une habitation de toute l'année, voisine de la limite des neiges perpétuelles ? Où trouver des hommes assez dévoués pour y vivre, et assez instruits pour aprécier l'utilité de ces observations et pour les faire avec la régularité et la précision requises ? Toutes ces conditions sont heureusement réunies dans l'hospice célèbre connu sous le nom de couvent du Grand Saint-Bernard.

» Déjà à deux reprises, la convenance d'y entreprendre une suite d'observations météorologiques avait engagé, d'abord l'Académie de Turin, ensuite une Société siégeante à Arau, à envoyer au Couvent les instruments nécessaires ; des observations y ont été faites ; mais, par des causes à nous inconnues, ces observations ont été sans résultat...

» L'importance de cette station nous a semblé mériter une troi-

sième tentative, et nous avons lieu d'espérer qu'elle sera plus fructueuse. »

En effet, les observations commencées le 15 septembre 1817 n'ont encore subi qu'une interruption de deux mois, février et mars 1860, le pluviomètre ayant été emporté par les vents si violents de ces hautes régions; et les quantités mensuelles ont été régulièrement publiées pendant ces quarante-trois années, et le sont encore chaque mois, en même temps que celles de Genève, d'abord dans la *Bibliothèque universelle*, puis dans les *Archives des sciences physiques et naturelles*. Les vingt premières années, 1818-37, ont, en outre, été reproduites, avec quelques légères différences, par M. Dausse, dans les *Annales des Ponts-et-chaussées*, 2e série, t. IV, p. 209.

Mais, dans ces hautes régions, l'eau atmosphérique arrive sur le sol à l'état de neige pendant huit à neuf mois de l'année. Du 15 septembre 1817 jusqu'à la fin de juillet 1827, on a donné en pieds, pouces et lignes, pour chaque mois, les hauteurs soit de pluie, soit de neige, quelquefois de grêle, tombées dans le pluviomètre; puis, jusqu'à la fin de 1835, on a donné seulement, en pouces et lignes, l'eau provenant soit de la pluie, soit de la neige, en évaluant celle-ci à 1/12e de la hauteur de la neige tombée, et pour la grêle aux 2/3. A partir de 1836, le système métrique a été adopté, mais pendant trois années encore on a donné les hauteurs de neige tombée. Ce n'est qu'à partir du 1er septembre 1838, qu'on s'est arrêté à ne plus donner que la hauteur de l'eau obtenue soit directement, soit par la fusion de la neige.

Dans de pareilles conditions, les observations pluviométriques sont beaucoup plus sujettes à erreur que dans les régions basses, car la neige est généralement déposée très inégalement sur le sol, par suite des courants d'air et des remous occasionnés par les plus légers obstacles; en outre, celle qui est tombée sur le sol peut être remaniée par les vents, et, en arrivant sur le pluviomètre, augmenter facilement la quantité d'eau tombée.

C'est à des accidents de ce genre, renouvelés certainement bien des fois, qu'il faut attribuer, sans aucun doute, les quantités si considérables d'eau recueillies soit pendant les deux premières années 1818 et 1819, soit en 1823 et 1836. Quant aux quantités, parfois énormes des quatre années 1838-1841, elles ne peuvent avoir non plus d'autres causes, si elles ne sont pas le résultat d'une erreur commise à Genève, où l'on aurait converti en millimètres les quantités envoyées de l'Hospice, les croyant en lignes alors qu'elles avaient déjà été réduites.

Quoiqu'il en soit, je donne ici, après en avoir converti une partie en millimètres, toutes les quantités mensuelles, telles qu'elles ont été publiées dans la *Bibliothèque universelle;* mais dans la déduction des généralités, je n'aurai égard qu'aux dix-neuf années 1842-1860, car c'est seulement pendant cette seconde moitié de la série que, toutes les précautions ayant été prises pour soustraire le pluviomètre aux causes d'erreur, on peut compter sur l'exactitude des résultats.

**Suisse : Hospice du Grand Saint-Bernard, 2491m. — Les Religieux. 1818-1860.**

*Quantités annuelles et mensuelles.*

| Années. | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1817 | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | ..... | 46.9 | 33,8 | 180,0 |
| 1818 | 2484,1 | 103 8 | 473,7 | 539,2 | 241,4 | 207,5 | 440,0 | 13,8 | 73,2 | 171,4 | 117,3 | 55.5 | 47,3 |
| 1819 | 2155,5 | 278,6 | 241,3 | 63,1 | 124,1 | 83,2 | 176,0 | 249 2 | 104,7 | 85,3 | 191,8 | 325,6 | 234,6 |
| 1820 | 1614,4 | 300,2 | 211,8 | 96,5 | 140,3 | 50,7 | 4,3 | 203,0 | 92,5 | 150,9 | 260,1 | 95,1 | 9,0 |
| 1821 | 1876,1 | 315,5 | 0.0 | 162,0 | 295,5 | 135,4 | 78.5 | 234,8 | 232.3 | 210,9 | 123,6 | 9,4 | 178,2 |
| 1822 | 979,7 | 0.0 | 2,0 | 15,6 | 46.7 | 37,2 | 121,8 | 223,3 | 224,0 | 135,6 | 37,1 | 116,1 | 20.3 |
| 1823 | 2034,0 | 239,1 | 494,0 | 342,9 | 209,8 | 52,5 | 170,2 | 74,4 | 90.2 | 72.2 | 189,5 | 0,0 | 99,2 |
| 1824 | 1323,0 | 124,1 | 63,3 | 196.3 | 135,4 | 65,4 | 98,3 | 47,4 | 101,5 | 160,1 | 166.5 | 124,1 | 40,6 |
| 1825 | 1149,7 | 27,1 | 117,3 | 13,5 | 11,3 | 42.1 | 76,7 | 80,6 | 94,7 | 27,7 | 51.9 | 133,1 | 473,7 |
| 1826 | 1281,0 | 38,4 | 106,0 | 102,8 | 125,6 | 81,2 | 46,4 | 90,2 | 130,9 | 65,4 | 67,7 | 221,1 | 203,3 |
| 1827 | 1686,0 | 266,2 | 180,5 | 424,1 | 81,2 | 103,7 | 93.6 | 47,4 | 129,2 | 75,5 | 43,2 | 42,9 | 198,5 |
| 1828 | 853,6 | 9,0 | 130,8 | 92,5 | 115,0 | 58.0 | 12,8 | 129,0 | 76,1 | 56,6 | 80,4 | 24,8 | 68,6 |
| 1829 | 1476,0 | 98.3 | 76,7 | 112,1 | 196,2 | 19,4 | 49,0 | 18,5 | 52,3 | 253,3 | 293 3 | 232,4 | 74,5 |
| 1830 | 1243,7 | 38,3 | 45,1 | 63,2 | 135,4 | 60,9 | 53,2 | 75,8 | 64,7 | 292,4 | 12,9 | 107,3 | 295,5 |
| 1831 | 1553,1 | 103,0 | 282 0 | 92,5 | 119,1 | 110.5 | 164,7 | 157,5 | 108.3 | 108,5 | 90,7 | 178,0 | 38.3 |
| 1832 | 1010.9 | 119,6 | 81,2 | 230,1 | 166,9 | 103,1 | 94.0 | 6,8 | 63.2 | 42,9 | 4,5 | 8.4 | 90,2 |
| 1833 | 1857,0 | 24,1 | 358,7 | 215,0 | 300,1 | 9,0 | 135,4 | 55,4 | 108.3 | 166,0 | 72.2 | 76,7 | 336,1 |
| 1834 | 1497.4 | 216,6 | 271,8 | 81,9 | 90.2 | 53.2 | 115,0 | 162.4 | 137,6 | 18,0 | 163,5 | 133,1 | 54,1 |
| 1835 | 1625,5 | 139.9 | 227,8 | 117.3 | 130.5 | 138.3 | 34,8 | 58,6 | 139,9 | 129 5 | 304.5 | 162,4 | 42,0 |
| 1836 | 2489.3 | 326.1 | 392 3 | 284,2 | 173,7 | 103,2 | 119,6 | 13.2 | 251,3 | 375.6 | 81.8 | 163,3 | 205,0 |
| 1837 | 1369,7 | 54,2 | 74,2 | 129,2 | 121,7 | 146.7 | 104,8 | 135,7 | 111,8 | 20,8 | 41.7 | 309,7 | 119,2 |
| 1838 | 2384,4 | 132,5 | 217,5 | 747,0 | 242,5 | 24,2 | 18,7 | 12,1 | 16,9 | 379,0 | 167,0 | 342,0 | 85,0 |
| 1839 | 4086,0 | 553,0 | 520,0 | 228,0 | 137,0 | 80,0 | 165,0 | 70,0 | 77,0 | 279,0 | 719,0 | 511,0 | 747,0 |
| 1840 | 2429,0 | 308,0 | 211,0 | 248,0 | 110,0 | 367,0 | 34,0 | 133,0 | 53,0 | 310,0 | 180,0 | 437.0 | 38,0 |
| 1841 | 2152,0 | 507,0 | 297,0 | 60,0 | 150,0 | 86,0 | 15,0 | 63,2 | 78,6 | 198,1 | 379,6 | 219,2 | 98,3 |
| 1842 | 1506,6 | 88,5 | 35,0 | 62.5 | 121,0 | 232,1 | 71,3 | 87,8 | 59,4 | 373,5 | 255,8 | 112,2 | 7,5 |
| 1843 | 885,8 | 270,3 | 132,5 | 15.8 | 101,1 | 103,0 | 44,3 | 60,8 | 40,6 | 5.1 | 42,1 | 47.2 | 23,0 |
| 1844 | 1678,5 | 110,5 | 224,5 | 191,3 | 101,0 | 197,5 | 130,0 | 62,5 | 94,7 | 192,3 | 240,6 | 34,6 | 99,0 |
| 1845 | 1530,3 | 259,9 | 70,0 | 283,5 | 59.3 | 55 9 | 81,8 | 54,5 | 70,0 | 67,3 | 84,0 | 190,1 | 249.0 |
| 1846 | 1727,7 | 206,0 | 54,6 | 261,4 | 244.4 | 200,8 | 24,5 | 55,4 | 63.3 | 124,3 | 221,8 | 145,3 | 125,9 |
| 1847 | 1066,3 | 83,6 | 128,9 | 40,7 | 229,3 | 13.2 | 114,5 | 93.8 | 83,9 | 49.2 | 38,3 | 108,9 | 82,0 |
| 1848 | 1584,6 | 86,3 | 277,6 | 162,7 | 279,6 | 6.1 | 225,0 | 92,4 | 49,6 | 69,3 | 142,6 | 102,4 | 91,0 |
| 1849 | 1461,0 | 219,0 | 62,0 | 101,7 | 218,2 | 173 4 | 198,2 | 80,6 | 41,9 | 72,1 | 32,2 | 146,0 | 115,7 |
| 1850 | 1119,5 | 146,6 | 131,8 | 38,5 | 133,3 | 124,2 | 66,7 | 36,2 | 108,7 | 35,1 | 108,5 | 141,0 | 48,9 |
| 1851 | 1364.2 | 97,0 | 85,1 | 148,9 | 222,4 | 161,1 | 23,4 | 215,5 | 99,2 | 145,5 | 84,5 | 78,9 | 2,7 |
| 1852 | 1213,4 | 107,8 | 126,0 | 47.1 | 82.5 | 111,9 | 123.9 | 55,1 | 118,5 | 110,5 | 130.8 | 46,4 | 152,6 |
| 1853 | 1113,3 | 159,6 | 147,2 | 171,7 | 178,4 | 164,3 | 83,0 | 46,5 | 82,1 | 68,9 | 172,3 | 75,7 | 63,6 |
| 1854 | 1023,4 | 97,9 | 24,4 | 7,7 | 50,6 | 136,5 | 171,7 | 131,8 | 121,0 | 0,8 | 105,7 | 115.6 | 59,7 |
| 1855 | 1172,9 | 65,1 | 89,7 | 81,1 | 86,1 | 117.5 | 125 8 | 57,1 | 46,2 | 63,0 | 318,1 | 87,3 | 35,9 |
| 1856 | 1121,3 | 130,7 | 43.2 | 16,7 | 137,7 | 286,7 | 83 9 | 64,4 | 57,2 | 90,3 | 84.8 | 25.3 | 89,4 |
| 1857 | 582,0 | 26,6 | 0,0 | 22,5 | 96,0 | 48,6 | 75 0 | 0,7 | 80 9 | 60,9 | 132,8 | 29.6 | 8,4 |
| 1858 | 681,0 | 16,3 | 36,6 | 48,6 | 51,8 | 63,7 | 28.2 | 95.8 | 59,1 | 43.9 | 19,4 | 113,3 | 101,3 |
| 1859 | 932,3 | 46,6 | 69,1 | 49,2 | 90,4 | 54,6 | 127,5 | 87.7 | 32,9 | 45,8 | 134,4 | 103,1 | 91,0 |
| 1860 | 1429,0 | 155,5 | 45,1 | 78,4 | 99,5 | 77,2 | 103,5 | 59,7 | 90,1 | 261,6 | 97,6 | 168,4 | 192,4 |

| Années. | Janv. | Févr. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes mensuelles par périodes décennales.* | | | | | | | | | | | | |
| 1821-1830 (10) | 115,6 | 121,6 | 153,5 | 135,2 | 65,6 | 80,1 | 102,1 | 119,6 | 135,0 | 105,6 | 101,1 | 165,4 |
| 1831-1841 (11) | 225,8 | 266,7 | 221,2 | 158,3 | 111,0 | 91,0 | 78,9 | 104,1 | 184,3 | 200,4 | 231,0 | 168,5 |
| 1842-1850 (9) | 163,4 | 124,1 | 128 7 | 165 2 | 122,9 | 106,3 | 69,3 | 68,0 | 109,8 | 130,1 | 120,9 | 93,5 |
| 1851-1860 (10) | 91,2 | 66,6 | 67,2 | 109,3 | 122,2 | 94,6 | 81,4 | 77,7 | 89,1 | 128,0 | 84,4 | 80,0 |
| *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | | | | | |
| 1818-1841 (24) | 180,1 | 211,5 | 194,5 | 150,0 | 92,4 | 63,4 | 98,1 | 108,8 | 157,7 | 155,1 | 162,5 | 159,1 |
| 1842-1860 (19) | 125,4 | 93,9 | 96,3 | 135,9 | 122,6 | 100,2 | 75,7 | 73,1 | 98,9 | 129,0 | 101,7 | 86,4 |
| 1818-1860 (43) | 155,9 | 159,5 | 147,7 | 143,8 | 105,7 | 79,7 | 88,2 | 93,1 | 131,7 | 143,8 | 136,2 | 127,7 |
| *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | | | | | |
| 1818-41 (24) Max. | 553,0 (1839) | 520,0 (1839) | 747,0 (1838) | 300,1 (1833) | 367,0 (1840) | 176,0 (1819) | 249,2 (1819) | 251,3 (1836) | 379,0 (1838) | 719,0 (1839) | 511.0 (1839) | 747.0 (1839) |
| 1818-41 (24) Min. | 0,0 (1828) | 2,0 (1822) | 13,5 (1825) | 11,3 (1825) | 9,0 (1833) | 4,3 (1820) | 6,8 (1832) | 52,3 (1829) | 18,0 (1834) | 4,5 (1832) | 8,4 (1832) | 9,0 (1820) |
| 1842-60 (19) Max. | 270,3 (1843) | 277,6 (1848) | 283,5 (1845) | 279 6 (1848) | 286,7 (1856) | 225,0 (1848) | 215,5 (1851) | 121,0 (1854) | 373,5 (1842 | 318,1 (1855) | 190,1 (1845) | 249,0 (1845) |
| 1842-60 (19) Min. | 16,3 (1858) | 0,0 (1857) | 7,7 (1854) | 50,6 (1854) | 6,1 (1848) | 23,4 (185[illegible]) | 0,7 (1857) | 32,9 (1859) | 0,8 (1851) | 19,4 (1858) | 25,3 (18[illegible]6) | 2,7 (1851) |

*Maxima et minima annuels généraux.* 1818-1841 *Max.*, 4086,0 (1839); *Min.*, 853,6 (1828)
1842-1860 *Max.*, 1727,7 (1846); *Min.*, 582,0 (1857)

*Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét.)

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1818 | 2 16,8 | 757,5 | 988,1 | 527,0 | 344,2 | 1840 | 3138,0 | 1266,0 | 725,0 | 220,0 | 927,0 |
| 1819 | 1970,2 | 567,2 | 270,4 | 529,9 | 602,7 | 1841 | 2091,7 | 842,0 | 296,0 | 156,8 | 796,9 |
| 1820 | 1838,0 | 744,6 | 287,5 | 299,8 | 506,1 | 1842 | 1597,4 | 221,8 | 415,6 | 218,5 | 741,5 |
| 1821 | 1707,1 | 324,7 | 592,9 | 545,6 | 343,9 | 1843 | 870,3 | 410,3 | 219,9 | 145,7 | 94,4 |
| 1822 | 1137,6 | 180,2 | 99,5 | 569,1 | 288,8 | 1844 | 1602,5 | 358,0 | 4[illegible]9,8 | 287,2 | 467,5 |
| 1823 | 1945,1 | 753,4 | 605 2 | 334,8 | 261,7 | 1845 | 1380,3 | 428,9 | 398,7 | 206,3 | 346,4 |
| 1824 | 1381,6 | 286,6 | 397,1 | 247,2 | 450,7 | 1846 | 1850,8 | 509,6 | 706,6 | 143,2 | 491,4 |
| 1825 | 716,6 | 185,0 | 66,9 | 252,0 | 212,7 | 1847 | 1110,2 | 338,4 | 283,2 | 292 2 | 196,4 |
| 1826 | 1549,4 | 618,1 | 309,6 | 267,5 | 354,2 | 1848 | 1152,0 | 445,9 | 448,4 | 367,0 | 314 3 |
| 1827 | 1692,8 | 652,0 | 609,0 | 270,2 | 161,6 | 1849 | 1436,3 | 372,0 | 493,3 | 320,7 | 250,3 |
| 1828 | 983,5 | 338,3 | 265,5 | 217,9 | 161,8 | 1850 | 1186,3 | 391,1 | 2[illegible]6,0 | 211,6 | 284,6 |
| 1829 | 1470,1 | 213,6 | 327,7 | 119,8 | 779,0 | 1851 | 1410,4 | 231,0 | 532,4 | 338,1 | 308,9 |
| 1830 | 1022,7 | 157,9 | 259,5 | 193,7 | 411,6 | 1852 | 1063,2 | 236.5 | 251,5 | 297,5 | 287,7 |
| 1831 | 1810,3 | 68[illegible],5 | 322,1 | 430,5 | 377,2 | 1853 | 1502,3 | 459,4 | 514,1 | 211,6 | 316,9 |
| 1832 | 959,0 | 239,1 | 500,1 | 164,0 | 55,8 | 1854 | 1027,3 | 185,9 | 194,8 | 424 5 | 222,1 |
| 1833 | 1611,1 | 473,0 | 524,1 | 299,1 | 314 9 | 1855 | 1196,7 | 214,5 | 281,7 | 229,1 | 468,4 |
| 1834 | 1779,0 | 824,5 | 225,3 | 415.0 | 314 6 | 1856 | 1067,8 | 218,8 | 443,1 | 205,5 | 200,4 |
| 1835 | 1637,6 | 421,8 | 386,1 | 233,3 | 596,4 | 1857 | 663,0 | 116,0 | 167,1 | 156,6 | 223,3 |
| 1836 | 2326,3 | 760,4 | 561,1 | 381,1 | 620,7 | 1858 | 585,1 | 61,3 | 164,1 | 183,1 | 176,6 |
| 1837 | 1455,5 | 333,4 | 397,6 | 352,3 | 372,2 | 1859 | 945,6 | 220,0 | 194,2 | 248,1 | 283,3 |
| 1838 | 2418,6 | 469,2 | 1013,7 | 47,7 | 888,0 | 1860 | 1327,6 | 291,6 | 255,1 | 253,3 | 527,6 |
| 1839 | 3424,0 | 1158,0 | 445,0 | 312,0 | 1509,0 | | | | | | |

Il résulte de l'examen des trois tableaux, en ce qui concerne les deux dernières périodes seules, de 1842 à 1860 (les observations n'ayant pas été faites précédemment avec tout le soin nécessaire): Relativement à la *quantité d'eau tombée dans l'année*, que la première période, 1842-1850, a été beaucoup plus pluvieuse que la seconde, 1851-1860 (1402mm2 et 1091mm9); aussi est-ce dans la première que se trouve l'année la plus pluvieuse, 1846 (1727mm7 et 1850mm8); à la

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles par périodes décennales.* | | | | | | |
| 1821-1830 (10) | | 1400,4 | 402,6 | 354,3 | 301,8 | 341,7 |
| 1831-1841 (11) | | 2041,2 | 661,0 | 430,5 | 274,0 | 615,7 |
| 1842-1850 (9) | | 1402,2 | 381,0 | 416,8 | 243,6 | 360,8 |
| 1851-1860 (10) | | 1091,9 | 237,8 | 298,9 | 253,7 | 301,5 |
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1818-1841 (24) | | 1733,2 | 550,7 | 436,9 | 270,3 | 475,3 |
| 1842-1860 (19) | | 1239,1 | 305,7 | 354,8 | 249,0 | 329,6 |
| 1818-1860 (43) | | 1513,0 | 443,1 | 397,2 | 261,0 | 411,7 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux.* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1818-1841 (24) | Max. | 3124,0 (1839) | 1266,0 (1840) | 1013,7 (1838) | 569,1 (1822) | 1509,0 (1839) |
| | Min. | 716,6 (1825) | 157,9 (1830) | 66,9 (1825) | 47,7 (1838) | 55,8 (1832) |
| 1842-1860 (19) | Max. | 1850,8 (1846) | 509,6 (1846) | 706,6 (1846) | 424,5 (1854) | 741,5 (1842) |
| | Min. | 585,1 (1858) | 61,3 (1858) | 164,1 (1858) | 143,2 (1846) | 94,4 (1843) |

seconde appartiennent les deux années, civile 1857 et météorologique 1858, les plus sèches (582mm0 et 585mm1). L'écart entre le maximum et le minimum, moins grand pour l'année civile (1145mm7) que pour l'année météorologique (1265mm7), dépasse à peine les deux tiers du maximum pour la première, et reste notablement inférieur pour la seconde.

Relativement à la *répartition de l'eau entre les diverses saisons*, il s'est produit des variations dans l'ordre de celles-ci : après avoir été, de la plus sèche à la plus humide, été, automne, hiver et printemps, il est devenu hiver, été, printemps et automne. La moyenne des dix-neuf années offre le résultat suivant :

Été, 249,0; hiver, 305,7; automne, 329,6; printemps, 354,8.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* d'eau, distribuées par années et saisons météorologiques, fait voir la succession des unes et des autres d'une manière certaine depuis 1842. Dans les quatre années les plus neigeuses de la seconde moitié de la série, la grande abondance d'eau est survenue pendant le printemps, uni à l'hiver ou à l'automne. Dans les quatre années les plus sèches, la partie neigeuse a été l'automne, uni à l'été, ou parfois l'hiver uni au printemps. — (Pour la première moitié, pendant les cinq années les plus neigeuses, le pluviomètre a rassemblé le plus de neige pendant l'hiver uni à l'automne, et aussi pendant le printemps uni à l'un ou à l'autre; pendant les cinq plus sèches, deux saisons, tantôt l'une, tantôt l'autre, ont été plus neigeuses chaque année.)

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Années neigeuses.* | | | | | | *Années sèches.* | | | | | |
| Première série (1818-41). | | | | | | | | | | | |
| 1839 | 3124,0 | 1158,0 | 415,0 | 312,0 | 1509,0 | 1822 | 1137,6 | 180,2 | 99,5 | 569,1 | 288,8 |
| 1840 | 3138,0 | 1266,0 | 725,0 | 220,0 | 927,0 | 1830 | 1022,7 | 157,9 | 259,5 | 193,7 | 411,6 |
| 1818 | 2616,8 | 757,6 | 988,1 | 527,0 | 314,2 | 1828 | 983,5 | 338,3 | 265,5 | 217,9 | 161,8 |
| 1838 | 2418,6 | 469,2 | 1013,7 | 47,7 | 888 0 | 1832 | 959,0 | 239 1 | 500,1 | 164,0 | 55,8 |
| 1836 | 2326,3 | 760,4 | 561,1 | 384,1 | 620,7 | 1825 | 716,6 | 185,0 | 66,9 | 252,0 | 212,7 |
| Deuxième série (1842-60.) | | | | | | | | | | | |
| 1846 | 1850,8 | 509,6 | 706,6 | 143,2 | 491,4 | 1959 | 945,6 | 220,0 | 194,2 | 248,1 | 283,3 |
| 1844 | 1602,5 | 358,0 | 489,8 | 287,2 | 467,5 | 1843 | 87 ,3 | 410,3 | 219,9 | 145,7 | 91,4 |
| 1842 | 1597,4 | 221,8 | 415,6 | 218,5 | 741,5 | 1857 | 663,0 | 116,0 | 167,1 | 156,6 | 223,3 |
| 1853 | 15 2,3 | 459,4 | 514,4 | 211,6 | 316,9 | 1858 | 585,1 | 61,3 | 164,1 | 183,1 | 176,6 |

Enfin, relativement à la *répartition de l'eau entre les divers mois*, qui est la plus caractéristique, les rapports ne paraissent avoir présenté que peu de variations pendant les deux dernières périodes. L'année moyenne se compose de trois alternatives humides, dont deux principales, séparées par autant d'alternatives plus sèches, les trois mois les plus neigeux étant janvier, avril ou mai, et octobre. Relativement à la division des mois, on peut établir une moitié humide, de janvier à juin, et une partie plus sèche, de juillet à décembre. La répartition uniforme de la quantité d'eau présente les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 1239mm2 | entre les 12 mois, donnent par mois.... | 103mm3 |
| 674 3 | entre les 6 mois humides............ | 112 4 |
| 564 8 | entre les 6 mois secs................ | 94 1 |

La partie sèche est partagée en deux par le mois d'octobre, dont la moyenne atteint 129mm0.

C. *Comparaison des observations de Genève (407m) et du Grand Saint-Bernard (2491m).*

« Les stations de Genève et du Grand Saint-Bernard, disait Pictet après avoir installé les instruments le 14 septembre 1817 (*Bibliothèque universelle de Genève*, t. VI, p. 113), se présentent avec quelques avantages comme foyers d'observations météorologiques Genève est placée au terme inférieur et le plus méridional de la grande vallée comprise entre les Alpes et le Jura, qui constitue la Suisse occidentale; elle occupe donc la portion de cette zone, qu'on peut considérer comme étant le plus à l'abri de l'influence de ces deux grandes chaînes, sous le point de vue de la température.....

» Sous un parallèle peu distant; sous un méridien d'un degré seulement plus à l'est; au centre de la haute chaîne des Alpes; et à mille

quarante-six toises (2084$^{m}$) au dessus de la station de Genève, se présente le site du Saint-Bernard. Nous saurons donc deux fois par jour, quelle pression de l'air, quelle température, quel degré d'humidité, quel vent, quels événements météorologiques, ont eu lieu dans cette région si élevée de l'atmosphère. »

La comparaison des dix-neuf années 1842-60 donne lieu aux remarques suivantes :

Relativement à la *quantité d'eau tombée dans l'année*, les moyennes atteignent 841$^{mm}$3 à Genève, et 1239$^{mm}$1 au col du Grand Saint-Bernard, et présentent une différence de 397$^{mm}$8. La quantité qui tombe au Grand Saint-Bernard est ainsi plus grande, dans une proportion intermédiaire aux deux cinquièmes et à la moitié de celle de Genève. Cette différence entre les quantités, divisée par la différence d'altitudes, donne un accroissement de 19$^{mm}$09, ou 1/44$^{e}$ de la quantité qui tombe à Genève, par 100$^{m}$ d'élévation.

Le rapport entre la plus ou moins grande quantité d'eau tombée pendant chacune des périodes décennales, est resté le même dans les deux localités; ainsi :

| | Genève. | Grand Saint-Bernard. |
|---|---|---|
| 1842-1850...... | 894$^{mm}$8 | 1402$^{mm}$2 |
| 1851-1860...... | 829 3 | 1091 9. |

Mais la correspondance entre les années pluvieuses et sèches est loin d'être semblable, comme pour deux localités situées en plaine et seulement à une distance rectiligne de 87 kilomètres. Au pied de la chaîne des Alpes et sur la ligne de faîte, pendant les dix-neuf années météorologiques, la quantité d'eau relative pour deux années consécutives ne coïncide que douze fois. Pour les années pluvieuses, la concordance n'est pas fréquente : aux huit années les plus pluvieuses de Genève, en correspondent trois pluvieuses, trois sèches et deux moyennes du Grand Saint-Bernard. Pour les années sèches, elle est plus grande : aux huit années sèches de Genève, en correspondent cinq sèches, deux pluvieuses et une moyenne.

| Années. | Genève. | G$^{d}$ S$^{t}$-Bernard. | Années. | Genève. | G$^{d}$ S$^{t}$-Bernard. |
|---|---|---|---|---|---|
| 1842 | + 1084,1 | + 1597,4 | 1852 | + 997,7 | — 1063,2 |
| 1843 | + 949,4 | — 870,3 | 1853 | = 852,7 | + 1502,3 |
| 1844 | = 862,5 | + 1602,5 | 1854 | — 611,9 | — 1027,8 |
| 1845 | — 800 0 | + 1380,3 | 1855 | + 1044,3 | = 1196,7 |
| 1846 | +. 1043,4 | + 1850,8 | 1856 | + 1008,0 | — 1067,8 |
| 1847 | — 731,4 | — 1110,2 | 1857 | — 583,2 | — 663,0 |
| 1848 | + 870,6 | + 1452,0 | 1858 | — 685,5 | — 585,1 |
| 1849 | = 869,7 | + 1476,3 | 1859 | — 672,5 | — 945,6 |
| 1850 | — 737,1 | = 1186,3 | 1860 | + 1008,1 | + 1327,6 |
| 1851 | — 738,0 | + 1410,4 | | | |

Quant aux écarts entre les *maxima* et *minima* annuels, ils présentent aussi de grandes différences. Pour l'année météorologique, la moyenne n'atteint pas à Genève la moitié du maximum, tandis qu'au Grand Saint-Bernard, elle dépasse les deux tiers.

| | Genève. | Grand Saint-Bernard. |
|---|---|---|
| *Maxima* : | 1842 = 1084mm1. | 1846 = 1850mm8. |
| *Minima* : | 1857 = 583 2. | 1858 = 585 1. |
| Différences... | 500mm9. | 1265mm7. |

Relativement à la *répartition de l'eau entre les saisons,* on a vu qu'à Genève, pendant les deux dernières périodes décennales, l'ordre de celles-ci était resté le même, tandis que pour le Grand Saint-Bernard il y avait des différences. A Genève, de la saison la plus sèche à la plus pluvieuse, c'est l'ordre ordinaire, tandis qu'au Grand Saint-Bernard, même pour l'ensemble, il y a des inversions; ainsi :

Genève...... 1841-60 : hiver, 141,1; print., 195,4; été, 240,6; aut. 284,9.
Gd St-Bernard. 1842-60 : — 315,7; — 354,8; — 249,0; — 329,6.

En moyenne, l'été est à peine plus pluvieux au Grand Saint-Bernard qu'à Genève, et l'automne l'est un peu plus; mais l'hiver et le printemps le sont presque au double.

Les saisons la plus sèche et la plus pluvieuse, sont donc : à Genève, l'hiver et l'automne; et au Grand Saint-Bernard, l'été et le printemps.

Genève appartient donc à la région des pluies d'automne, tandis que la chaîne des Alpes, au Grand Saint-Bernard, se range dans celle des pluies de printemps. On verra qu'il en est de même pour la chaîne des Pyrénées.

Enfin, relativement à la *répartition de l'eau entre les divers mois,* qui est la plus caractéristique, on reconnaît de grandes analogies entre les courbes mensuelles vicésimales des deux localités, malgré les différences que présente l'ordre des saisons par suite des quantités différentes de pluie ou de neige qui tombent pendant chacune d'elles.

La quantité d'eau, peu forte en février et mars, le devient davantage en mai à Genève, et en avril au Grand Saint-Bernard, pour redevenir plus faible en juillet et août, et présenter un nouveau grand maximum en octobre. Seulement, à Genève, il y a diminution graduelle d'octobre à février, tandis qu'au Grand Saint-Bernard, il y a en décembre un troisième minimum petit, qui occasionne un troisième maximum petit en janvier.

## E. *Peyrehorade* [1].

Des observations ont été commencées avec le mois d'avril 1850, sous la direction des ingénieurs des ponts-et-chaussées, par M. Bonnefoy, conducteur principal, qui a bien voulu m'envoyer le tableau complet des quatorze années. M. Ritter, ingénieur à Mont-de-Marsan, et M. Pirel, ingénieur à Dax, m'avaient déjà communiqué plusieurs années. Le pluviomètre, circulaire, de $0^m12$ de diamètre, est suspendu sur le quai, au bord d'une terrasse, à $7^m$ au-dessus du Gave, dont l'altitude atteint 6 à $8^m$.

**Landes : Peyrehorade. — M. Bonnefoy, conducteur. — 1850-1860.**

| Années. | | Janv. | Fév. | Mars. | Avril. | Mai. | Juin. | Juill. | Août. | Sept. | Oct. | Nov. | Déc. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | *Quantités annuelles et mensuelles.* | | | | | | | | |
| 1850 | ...... | ..... | .... | ..... | 72,8 | 99,6 | 32,2 | 33,0 | 190,5 | 64,7 | 184,8 | 12,0 | 12,6 |
| 1851 | 1034,8 | 110,4 | 48,4 | 111,6 | 117,8 | 65,6 | 10,2 | 125,0 | 17,0 | 59,6 | 77,6 | 265,8 | 25,8 |
| 1852 | 883,2 | 60,7 | 56,0 | 29,0 | 31,0 | 61,6 | 95,0 | 35,8 | 170,0 | 135,2 | 79,8 | 41,9 | 87,2 |
| 1853 | 1338,1 | 135,4 | 207,6 | 117,2 | 53,4 | 119,8 | 175,2 | 24,6 | 58,8 | 41,0 | 246,4 | 27,4 | 131,3 |
| 1854 | 904,9 | 90,8 | 38,0 | 15,4 | 26,7 | 57,4 | 129,4 | 44,4 | 60,8 | 102,6 | 61,6 | 98,0 | 179,8 |
| 1855 | 1341,5 | 35,2 | 89,8 | 168,2 | 74,4 | 190,6 | 95,8 | 41,2 | 52,0 | 152,2 | 331,1 | 71,0 | 40,0 |
| 1856 | 1511,5 | 87,4 | 47,4 | 57,0 | 146,2 | 246,4 | 262,2 | 56,2 | 28,0 | 121,0 | 90,5 | 170,2 | 199,0 |
| 1857 | 1227,9 | 188,2 | 51,4 | 106,6 | 193,9 | 104,2 | 43,0 | 36,8 | 149,8 | 38,8 | 224,0 | 50,6 | 40,6 |
| 1858 | 971,3 | 2,0 | 27,4 | 108,4 | 88,0 | 198,4 | 29,8 | 40,2 | 47,6 | 123,6 | 61,4 | 53,8 | 190,7 |
| 1859 | 1046,6 | 64,0 | 100,6 | 60,2 | 99,0 | 140,4 | 85,8 | 22,8 | 78,6 | 79,4 | 120,8 | 62,2 | 132,8 |
| 1860 | 1160,8 | 135,0 | 68,4 | 41,8 | 67,1 | 47,6 | 94,2 | 58,4 | 61,2 | 180,7 | 28,8 | 119,2 | 258,4 |
| | | | | | *Moyennes mensuelles générales.* | | | | | | | | |
| 1850-60 (11) | | 90,1 | 73,5 | 81,5 | 87,3 | 121,1 | 86,6 | 48,0 | 83,1 | 99,9 | 137,0 | 88,4 | 118,0 |
| | | | | | *Maxima et minima mensuels généraux.* | | | | | | | | |
| 1850-60 (11) | Max. | 188,2 (1857) | 207,6 (1853) | 168,2 (1855) | 193,9 (1857) | 246,4 (1856) | 262,2 (1856) | 125,0 (1851) | 190,5 (1850) | 152,2 (1855) | 331,1 (1855) | 265,8 (1851) | 258,4 (1860) |
| | Min. | 2,0 (1858) | 27,4 (1858) | 15,4 (1854) | 26,7 (1854) | 47,6 (1860) | 10,2 (1851) | 24,6 (1853) | 17,0 (1851) | 38,8 (1857) | 28,8 (1860) | 12,0 (1850) | 12,6 (1850) |

*Maxima et minima annuels généraux.* — *Max.*, 1511,5 (1856) ; *Min.* 883,0 (1852.)

| Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. | Années. | | Hiver. | Print. | Été. | Autom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | *Quantités annuelles et trimestrielles.* (Ann. mét.) | | | | | | | |
| 1850 | .... . | ..... | ..... | 255,6 | 261,5 | 1856 | 1352,5 | 174,8 | 449,6 | 346,4 | 381,7 |
| 1851 | 1021,6 | 171,4 | 295,0 | 152,2 | 403,0 | 1857 | 1386,3 | 438,6 | 404,7 | 229,6 | 313,4 |
| 1852 | 821,6 | 141,5 | 121,6 | 300,8 | 256,7 | 1858 | 921,2 | 70,0 | 491,8 | 117,6 | 238,8 |
| 1853 | 1294,0 | 430,2 | 290,4 | 258,6 | 314,8 | 1859 | 1104,5 | 355,3 | 299,6 | 187,2 | 262,4 |
| 1854 | 856,4 | 260,1 | 99,5 | 234,6 | 262,2 | 1860 | 1035,2 | 336,2 | 156,5 | 213,8 | 328,7 |
| 1855 | 1481,7 | 304,8 | 433,2 | 189,0 | 554,7 | | | | | | |

[1] Rectification des pages 261 et 262.

| Périodes. | | Années. | Hiver. | Print. | Été. | Automne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Moyennes annuelles et trimestrielles générales.* | | | | | | |
| 1850-1860 (11) | | 1114,5 | 281,6 | 289,9 | 217,7 | 325,3 |
| *Maxima et minima annuels et trimestriels généraux* (Ann. mét.) | | | | | | |
| 1850-1860 (11) | Max. | 1386,3 (1857) | 438,6 (1857) | 494,8 (1858) | 346,4 (1856) | 554,7 (1855) |
| | Min. | 821,6 (1852) | 70,0 (1858) | 99.5 (1854) | 117,6 (1856) | 238,8 (1858) |

Il résulte, relativement à la *quantité de pluie tombée dans l'année,* que l'année civile la plus pluvieuse a été 1856 (1511mm5), et l'année météorologique 1855 (1481mm7); la plus sèche a été, dans les deux cas, 1852 (883mm0 et 821mm6). L'écart entre le maximum et le minimum est un peu moins grand pour l'année civile (628mm5) que pour l'autre (660mm1); pour l'une et l'autre, il dépasse peu les deux cinquièmes du maximum.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les diverses saisons,* l'automne et le printemps sont les deux saisons les plus pluvieuses; l'été est celle qui l'est le moins.

Le tableau des *quantités annuelles et trimestrielles* de pluie, montre que dans les deux années les plus pluvieuses, 1855 et 1857, la plus grande abondance d'eau est arrivée soit en automne, soit pendant l'hiver et le printemps, et que pendant les deux années les plus sèches, 1852 et 1854, c'est dans l'été uni à l'automne, ou bien pendant toutes les saisons, à l'exception du printemps.

Relativement à la *répartition de la pluie entre les divers mois,* l'année est divisée en deux parties : l'une de huit mois secs, de janvier à août, et l'autre de quatre mois plus humides, de septembre à décembre. Une répartition uniforme de la quantité de pluie fournit les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 1114mm5 | entre les 12 mois, donnent par mois | 92mm9 |
| 671 2 | entre les 8 mois secs............. | 83 9 |
| 443 3 | entre les 4 mois humides......... | 110 8 |

## SÉANCE PUBLIQUE

du 11 février 1864

# DISCOURS DE M. GAUSSENS

PRÉSIDENT

MESSIEURS,

L'usage est un maître bizarre. S'il a de douces lois, il a aussi parfois de dures exigences. En ce qui nous concerne, par exemple, l'usage nous amène, chaque année à pareille époque, un essaim nombreux et choisi d'esprits éclairés, de cœurs bienveillants, qui viennent ici témoigner de leur intérêt pour nos travaux et de leurs sympathies pour nos lauréats. Animés des mêmes pensées, les hauts dignitaires de la cité, dans l'Église, dans l'administration, dans la magistrature, dans l'enseignement, rehaussent d'ordinaire par leur présence l'éclat de cette réunion. Aujourd'hui, c'est double bonheur pour nous et double honneur. Dans le premier magistrat de la cité, nous retrouvons un collègue. L'éclat de sa haute dignité rejaillit déjà sur nous; et nous ne serons pas étrangers à la gloire de ses services, quand auront été réalisées les grandes et utiles choses que Bordeaux attend de son dévouement et de ses lumières.

Jusqu'ici, tout est bien; et s'il bornait là son action, nous aurions vraiment tort de nous plaindre de l'usage. Mais, outre son bon côté, comme toute chose, il a aussi son revers; et ce revers, le voici : un discours présidentiel doit, de toute

rigueur, ouvrir la séance. Et le sujet de ce discours, quel sera-t-il? L'usage ne le dit pas. Il laisse au Président la liberté, c'est à dire l'embarras du choix. Ce choix fait, tout n'est pas fini, croyez-le bien. Aussi me serait-il avis, si je jugeais des autres par moi-même, que les étourdis seuls et les imprévoyants affrontent la Présidence. Mais non : mes appréhensions, bien que motivées en ce qui me touche, me font la position plus redoutable qu'elle ne l'est en effet. D'autres avant moi en ont subi les difficultés et ne se sont pas plaints. Et voilà mon honorable successeur qui va pour la seconde fois en remplir les devoirs, j'en suis sûr, avec autant de facilité que de gloire. Serait-ce donc que lui, il a des ailes qui lui aident à franchir les mauvais pas : *musa ales?*

Mais enfin, sur quoi parlerai-je? Je ne l'ai pas dit encore, que je sache, bien que ce fût là l'affaire. Je parlerai, Messieurs, sur la langue, sujet peu nouveau, je l'avoue, mais essentiellement académique. La langue, c'est une reine dont les Académies sont tout à la fois les dames d'honneur et les gardiennes vigilantes. Elles ont pour mission de l'honorer ensemble et de la protéger; et s'il arrive que des outrages lui soient faits, que des coups lui soient portés, c'est à elles, aux Académies, qu'il faut en appeler et en faire des plaintes.

Or, ne puis-je pas, sans être injuste envers mon siècle, et tout en payant à bon nombre d'écrivains qui l'honorent le tribut mérité de mon admiration, ne puis-je pas l'accuser, ce siècle, de n'avoir pas assez respecté la langue que lui avaient léguée les âges précédents, de l'avoir altérée, corrompue même, de telle sorte que, si les écrivains du grand siècle revenaient à la vie, ils auraient de la peine à reconnaître dans la plupart des écrits de nos jours la belle langue qu'ils ont si bien parlée.

Je sais bien, et n'attends pas qu'on me l'objecte, je sais

qu'une langue, tant qu'elle vit, se modifie, change, marche comme l'homme, comme l'humanité. « Les langues, dit Victor Hugo, sont comme la mer : elles oscillent sans cesse. A certains temps, elles quittent un rivage du monde de la pensée et en envahissent un autre. » Je conviens de cela ; mais je voudrais, puisque la langue change, qu'elle changeât en mieux; puisqu'elle marche, qu'elle marchât en avant; je voudrais, en un mot, que ce progrès continu attribué à l'humanité, la langue en partageât le bénéfice. N'est-elle pas l'expression de la pensée et de tout ce qui se rattache à la pensée? N'est-elle pas, en conséquence, le miroir où devrait constamment se refléter le progrès?

Et cependant, rapprochez notre langue de celle du grand siècle, et voyez si la comparaison est à notre avantage. Quelle langue que cette langue des Corneille, des Bossuet et des Racine! Combien belle et pourtant combien simple! Combien noble à la fois et combien naïve! Sans recherche, sans prétention, sans vaine délicatesse, elle dit ce qu'elle veut dire avec une dignité sereine, avec une sorte de candeur et de bonhomie, et ne paraît avoir d'autre but que celui de se faire entendre. Elle y réussit à merveille. Ce qui la distingue, en effet, cette grande langue du XVII[e] siècle, c'est son admirable clarté. Mais cette clarté, qui constitue en quelque sorte son essence, n'est point en elle une qualité particulière : c'est plutôt, si je ne me trompe, le résultat et comme le rayonnement de toutes ses autres qualités réunies et portées au plus haut degré, telles que la propriété, le naturel, la sobriété, et cette sagesse exquise et ce bon sens profond qui la guident toujours et lui font la marche si ferme et si assurée. La langue du XVII[e] siècle, c'est un beau jour irradiant tout de sa lumière pure, et les cieux et la terre, et les montagnes et les mers, échauffant sans brûler, éclairant sans éblouir, montrant les objets tels qu'ils sont, détachés, séparés les uns des autres,

chacun à sa place, chacun avec sa forme, ses contours, sa couleur et sa physionomie propres. La pensée jaillit des livres de cette époque nette et radieuse. Vous ne la cherchez pas, elle vient à vous, vous saisit et vous illumine. Sans effort et sans fatigue, vous en suivez le développement toujours simple, facile et naturel. Cette langue, elle ne s'emporte pas en une course ardente, échevelée ; elle n'est point essoufflée, pantelante. Non, calme d'habitude et d'une humeur égale, elle se hâte, mais avec mesure, et n'a jamais l'air pressé. Elle ne tient pas à faire croire que l'abondance des sentiments l'oppresse ; que la multitude et la grandeur des pensées la tourmente ; qu'elle a, enfin, les mains tellement pleines de vérités, et de vérités nouvelles, qu'une vie humaine lui suffira à peine pour les répandre. Elle se pique peu de nouveauté ; elle dit d'ordinaire ce qu'elle a appris, ce qu'elle sait, beaucoup moins qu'elle ne sait.

Enfin, cette langue, elle est honnête. Écoutez-la quelques instants, et vous reconnaissez en elle aussitôt la voix du cœur, le son pur et harmonieux que rendent des âmes nobles, droites et loyales. Elle n'a pas de masque : elle vous parle à visage découvert, à haute voix et la bouche ouverte. Elle est la langue *franche* par excellence. C'est à cela, dit-on, c'est à cette droiture et à cette sincérité universellement reconnues, qu'elle doit l'honneur d'avoir été choisie par la diplomatie pour la rédaction des protocoles et des traités internationaux. Pourvu que la diplomatie ne lui ait pas fait perdre ces qualités mêmes pour lesquelles la diplomatie l'avait choisie !

De cette langue, rapprochons la nôtre. Quels changements en deux siècles ! Il est vrai, dans ce bilan de dégénérescence, une part, considérable peut-être, revient au siècle qui nous a précédés, à ce siècle où le faux dans les idées et les sentiments, où l'artificiel et le convenu dans le style ont tenu tant de place. Mais nous ne recherchons pas des origines, nous

constatons des résultats. Quels changements dans notre belle langue française! Pour quelques mérites nouveaux qu'elle a acquis, que de qualités précieuses elle a perdues! La simplicité d'abord. Elle n'est plus simple, elle n'est plus modeste, elle est superbe, tout au contraire; elle est ambitieuse; elle allonge ses mots; elle enfle ses phrases; elle court après la force, l'énergie et la grandeur. Elle remplit sa bouche de termes pompeux, d'épithètes sonores : *haut, profond, large, puissant, immense, prodigieux, gigantesque.* A ces efforts de certains écrivains pour rendre leurs pensées, à ces violences qu'ils font à la langue, il semble qu'elle soit désormais pour eux un interprète impuissant, un vêtement étroit que l'ampleur de leur génie fait craquer de toute part. Pour suppléer à son insuffisance, ils ont recours au néologisme, et se figurent enrichir la langue, qui ne veut pas, elle, de leurs inutiles présents, qui les repousse avec mépris, comme ferait un homme opulent de l'aumône d'un misérable. Le néologisme, en effet, marque moins dans l'écrivain la fécondité de l'esprit que l'ignorance de la langue et de ses inépuisables ressources.

Les auteurs du grand siècle savaient si bien dire les choses, et les plus belles choses, avec les mots les plus simples, les plus connus, et souvent les plus familiers!

> Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.
> Madame se meurt, Madame est morte.

Il est vrai, le génie était rare en ce temps-là. Racine avait de l'esprit, bien de l'esprit, au dire de Mme de Sévigné. Aujourd'hui, qui donc n'a pas de génie?

Et il en faut, quand on veut réformer tout ce qui est, tout ce qu'a consacré la raison des siècles : religion, philosophie, morale, politique, littérature; quand on prétend régénérer le monde, lui ôter ses préjugés, le dégager de ses faiblesses; quand on a, enfin, une mission à remplir, qu'on est un révé-

lateur, un Évangéliste, un Messie, il faut du génie. On ne saurait alors trop dilater ses poumons ni trop grossir sa voix. C'est à l'humanité tout entière qu'on s'adresse. Il importe que les derniers confins du temps et de l'espace vous entendent. Prose ou vers, vos œuvres sont des œuvres *humanitaires*.

Bossuet, Fénelon, Mme de Sévigné, n'avaient pas un aussi vaste et aussi imposant auditoire. Bossuet parlait au Dauphin, Fénelon au duc de Bourgogne, Mme de Sévigné à sa fille. Et la postérité écoute et écoutera longtemps encore Bossuet, Fénelon et Mme de Sévigné. Mais ces révélateurs orgueilleux qui faisaient hier si grand bruit de leurs doctrines, qui les écoute aujourd'hui?

Et, de bonne foi, violenter ainsi une langue, lui demander plus qu'elle ne peut, est-ce bien le moyen de se faire entendre? Les mots, qu'on ne s'y méprenne point, les mots ne sont pas les choses; ils n'en sont que les signes. Or, vouloir égaler les signes aux choses, quelle folie! L'esprit, pour concevoir votre pensée, si haute qu'elle soit, n'a pas besoin de cette exagération des signes qui la représentent. Les plus simples d'ordinaire sont les meilleurs. Ils éveillent l'intelligence, ils provoquent son attention : cela suffit. L'intelligence avertie interprète les signes, en étend, en restreint la portée, selon le besoin, et se tient à elle-même un langage intérieur mille fois plus éloquent, plus fort, plus expressif que le langage extérieur. Quoi que vous fassiez, la parole ne sera jamais que la pâle expression de la pensée. Prétendre faire de la parole la représentation parfaite et en quelque sorte adéquate de la pensée, c'est matérialiser celle-ci et la faire descendre des régions pures et éthérées où elle plane.

Il y a des écrivains qui ne sauraient rien dire sans qu'une image vienne orner et illustrer leur pensée. Ils n'écrivent plus, ils peignent. Ce ne sont plus des idées qu'ils combinent, ce sont des couleurs. Encore si parmi ces images sans

nombre que leur offrent la nature et les arts, et dont les bons auteurs ont fait si bel emploi, ils choisissaient les plus simples, les plus pures, les plus nettes et les mieux définies! Mais non : les plus hardies d'ordinaire, les plus grandioses, les plus vagues, les plus indécises et les plus flottantes obtiennent leurs préférences. Sous ce luxe ambitieux d'imagination folle et exubérante, vous cherchez la pensée : elle vous échappe, obscurcie qu'elle est, voilée par ces ornements mêmes qui la devaient mettre en relief. L'écrivain a parlé aux sens; il les a émus peut-être, mais il n'a pas été jusqu'à l'esprit. Il a conversé avec les valets, dans l'antichambre, il n'a pas entretenu le maître.

Combien j'aurais droit de reprocher à notre littérature le sensualisme qui la dépare, surtout par comparaison avec la littérature du XVII$^{e}$ siècle, si chaste, si réservée, si pure dans ses images, ou plutôt si dégagée d'images, si spiritualiste, même alors qu'elle peint les passions les plus vives et en quelque sorte les plus matérielles du cœur humain! Racine est en cela un admirable modèle, mais qui dès longtemps n'a plus d'imitateurs. J'aime mieux me borner au reproche d'obscurité : mon impartialité sur ce point sera moins suspectée.

Comment auriez-vous la lumière dans le style, quand les ténèbres sont dans les idées? C'était bon au grand siècle, alors que les croyances étaient arrêtées, que les principes étaient sûrs et admis de tous, que la foi illuminait les intelligences. La limpidité des écrits reflétait le pur éclat des doctrines. Aujourd'hui, tout est ébranlé, tout est obscurci, tout est remis en question. « Un point d'interrogation, dit M. Victor Hugo, se dresse à la fin de tout. » N'attendez donc pas des idées claires de gens qui n'ont pas d'idées et qui avouent n'en pas avoir. Vous aurez parfois des *rayons,* débris lumineux des saintes traditions renversées, mais plus souvent

des *ombres;* vous aurez des *crépuscules*, c'est à dire des demi-jours, et, comme l'explique le poète que je viens de citer, vous aurez « tous les contraires, le doute et le dogme, » le jour et la nuit, le point sombre et le point lumineux, » comme dans tout ce que nous voyons, ajoute-t-il, comme » dans tout ce que nous pensons en ce siècle, comme dans » nos théories politiques, comme dans nos opinions religieu- » ses, comme dans notre existence domestique, comme dans » l'histoire qu'on nous fait, comme dans la vie que nous » faisons. »

Ne demandez pas la clarté, la première des qualités littéraires, à ces auteurs sans croyances; ne demandez pas le jour à ces peintres de la nuit. Mais peut-être aussi que le jour vous importune, que vos yeux malades ne peuvent soutenir l'éclat du soleil; peut-être que la vérité offense la prunelle affaiblie de votre âme, et que vous aimez mieux les *brumes* du doute, cette atmosphère demi opaque, demi transparente, où tout flotte, où tout vacille, où tout change d'un moment à l'autre, selon le plus ou moins d'intensité des rayons lumineux qui la pénètrent. Ah ! si c'est cela que vous voulez, vous serez servis à souhait. Nos écrivains modernes ont de quoi vous satisfaire. De peur même que vous ne voyiez trop clair dans les routes connues, ils vous mèneront par des routes nouvelles et inexplorées; ils vous introduiront dans des mondes où jamais vous n'avez mis le pied. Ils ont pris au sérieux, ces auteurs, le conseil de l'oracle Delphique : γνωτι σεαυτον, *connais-toi toi-même;* et s'étant beaucoup étudiés, ayant longtemps habité en eux, ils souhaitent vous faire part du fruit de leurs laborieuses veilles. Ils se raconteront donc à vous, pour peu que vous les en pressiez; ils vous diront leur histoire intime; ils dérouleront à vos yeux les *mémoires de leur âme* longuement, afin de prolonger votre plaisir. Écoutez ces *confidences*, et dites-moi après quelles

vérités vous y avez apprises, et surtout quelles vertus!

La simplicité, la clarté lui faisant défaut, s'il restait du moins à notre langue contemporaine la sincérité, cette belle et noble qualité, disons-mieux, cette vertu singulière de la langue française! Mais il est difficile que, dans ce bouleversement qui s'est fait de nos jours de toutes les idées reçues, les pensées n'étant plus les mêmes, les principes ayant changé, le doute ayant envahi les intelligences, il est difficile que les mots n'aient pas participé à ces changements, et n'aient pas perdu de leur justesse et de leur précision premières.

L'incertitude des doctrines a dû amener l'incertitude du langage, l'équivoque par conséquent, cette vieille ennemie de la vérité, à qui Boileau lançait déjà de son temps de si terribles anathèmes. Qu'eût-il dit de nos jours, depuis que, par l'apparition d'une puissance nouvelle, qui ne faisait alors que de naître, la presse, un immense champ de bataille s'est ouvert, où chaque jour les opinions les plus opposées, les doctrines les plus contradictoires se mêlent, se heurtent, se combattent avec une violence et un acharnement que rien ne modère ni ne lasse; où le vrai, le faux, le juste, l'injuste, l'absurde même sont soutenus avec une égale ardeur, je n'ose dire avec un égal succès. Évidemment, dans cette lutte où les passions jouent un si grand rôle, la vérité, la justice, la raison ont le dessous. Mais quelle agilité dans les combattants! Quelles attaques inopinées! Quelles fuites inattendues! Quelles habiles volte-faces! Ils portent et parent les coups avec une égale adresse. Pour tout cela, pour l'attaque comme pour la défense, ils n'ont qu'une seule arme : la langue. Mais cette arme, elle est multiple, elle prend toutes les formes, elle se plie à toutes les nécessités, elle suffit à toutes les exigences, elle fait la grande et la petite guerre, la guerre civile, la guerre étrangère, la guerre religieuse même, bou-

clier, épée ou projectile, meurtrière, perfide, employant la ruse aussi volontiers que le courage :

*Dolus an virtus, quis in hoste requirat?*

On conçoit ce qu'a dû devenir la langue française à une telle école et avec de telles habitudes; les subtilités qu'elle a dû apprendre, les déguisements auxquels elle a dû se former, les détours sans nombre avec lesquels elle s'est familiarisée. Elle a pu y acquérir de la force, sans doute, de la vivacité, de l'entrain, de la souplesse surtout, mais elle y a perdu assurément de sa sincérité et de sa droiture. La Vierge Gauloise n'est plus ce qu'elle fut jadis : elle n'a plus sa candeur et sa naïveté premières. Amyot et saint François de Sales auraient de la peine à la reconnaître. Faite pour montrer la pensée de l'homme et la mettre au grand jour, la langue a trop appris l'art de la déguiser et de la contrefaire.

Que de mots qui sonnent faux dans notre langue du XIX^e^ siècle, dont le sens est vicieux et en désaccord avec la saine raison! Monnaie frelatée et de mauvais aloi, qui s'en va trompant les esprits et corrompant la conscience publique. J'en veux citer un exemple entre mille. Quel abus n'a-t-on pas fait de nos jours de ce mot de *penseur,* lequel n'a pas encore suffi à la vanité contemporaine; elle lui a adjoint une épithète et comme une sorte de renfort : *libre penseur*. Le XVII^e^ siècle ignorait ce mot. Ils pensaient, ces hommes simples et naïfs, sans s'en douter, ou, s'ils le savaient, ils croyaient faire ce que fait tout le monde, une chose commune et fort naturelle. Le XVIII^e^ siècle, si riche en fortes têtes, en *esprits forts,* pour emprunter son langage, le XVIII^e^ siècle a été d'un autre avis : il a fait le mot de *penseur*. Les registres de l'état-civil, en fait de langue, je veux dire les éditions diverses du *Dictionnaire de l'Académie,* attestent que ce mot est né entre l'année 1740 et l'année 1762. L'édi-

tion de 1762 est la première où le mot de *penseur* apparaît avec le droit de cité, qu'il n'a certes pas perdu depuis. La pensée, privilége glorieux de l'homme, semblera donc l'apanage exclusif de quelques-uns! Et l'ouvrier courbé sur son travail, qui, voyant ses bras ruisseler de sueur, se réjouit dans son âme en songeant que ses sueurs vont se changer en pain pour ses enfants; cet ouvrier, vous lui refusez le titre de *penseur;* vous vous en réservez la gloire! Il aura sa revanche. A son tour, il se fera un mot, ou plutôt il prendra un mot tout fait, mais dont il restreindra le sens, et ce mot deviendra son titre nobiliaire. Ah! vous vous réservez le privilége de la pensée, il s'attribuera le monopole du travail. Vous vous êtes dits *penseurs*, il se dira *travailleur;* et le travail, à ses yeux, sera au-dessus de la pensée. *Penseurs, travailleurs,* eh! ne sommes-nous pas tous l'un et l'autre à la fois, philosophe ou paysan, ouvrier ou poète? la pensée et le travail ne sont-ils pas la loi, la condition et la gloire communes de l'humanité?

Je ne pousserai pas plus loin cette censure un peu amère peut-être de notre langue contemporaine. J'en ai dit, sinon trop pour la vérité, assez du moins pour éveiller des susceptibilités que je comprends et que je partagerais au besoin. Non, je ne méconnais pas les mérites de la langue française, même en nos jours. Je rends hommage aux grands écrivains qui continuent aujourd'hui sa gloire. Car il y a à côté, je me trompe, au-dessus des auteurs dont j'ai signalé les défauts, il y a des hommes d'un talent pur, d'un goût éprouvé, d'une habileté rare dans l'art d'écrire. Mais ces hommes, à quoi donc doivent-ils cette supériorité éclatante que je me plais à reconnaître? Au soin qu'ils ont pris de se préserver des vices littéraires de leur temps, à leur fidélité aux saines doctrines, à leur respect pour les traditions, au culte de cette seconde antiquité, qui ne nous doit pas être moins chère que la pre-

mière, puisqu'elle fait partie de nos richesses nationales, de ce grand siècle, dont leurs écrits semblent être un brillant et lointain reflet. Voilà les hommes qui feront vivre le XIX[e] siècle, et dont les ouvrages, fruit du travail, de l'expérience et du bon sens, loin d'affaiblir l'honneur de notre langue, en porteront la gloire jusque chez nos derniers descendants.

J'aurais donc pu, Messieurs, et cela sans encourir les reproches que je faisais tout à l'heure à d'autres, j'aurais pu, m'attachant à une autre thèse, relever les mérites de notre langue, même en ce siècle où tant d'humiliations lui ont été infligées. Je ne l'ai pas fait. Est-ce haine? Est-ce indifférence? Non, j'aime cette langue, la langue française, parce qu'elle est la langue de mon pays, parce qu'elle est la première des langues modernes, parce qu'elle a été la grande héritière des trois langues consacrées au Calvaire, dont elle a pris les riches dons et revêtu les heureuses qualités. J'aime cette langue malgré ses torts et ses démérites. Car elle blasphème quelquefois, mais elle prie plus souvent encore. Elle enseigne l'erreur, mais elle répand ardemment la vérité. Elle outrage ici la foi, mais elle la prêche sur les plages les plus lointaines. Nos missionnaires y devancent nos soldats. Pendant qu'elle y commande par ceux-ci, elle y instruit et console par ceux-là.

Il y avait donc du bien et du mal à dire, en parlant de la langue du XIX[e] siècle. J'ai suivi la pente humaine, j'ai dit le mal. D'ailleurs, vous le reconnaîtrez avec moi, s'il convient de montrer le bien afin qu'on l'imite, il importe encore plus de signaler le mal afin qu'on s'en préserve. « Une langue, c'est une nation, » a dit M. de Maistre. Si quelque altération se fait sentir dans la langue, prenez garde, la nation elle-même n'est plus saine. Il est donc du plus haut intérêt d'empêcher que la langue ne dégénère, si l'on veut que la nation se conserve. Il y a de l'une sur l'autre une action

réciproque et incessante. C'est pour cela, Messieurs, que vous récompensez les ouvrages qui honorent notre langue, en lui conservant son caractère et sa beauté; et c'est en cela aussi que vos récompenses sont utiles, morales, patriotiques. En servant la langue, croyez-le bien, vous servez la patrie. Malheur au peuple qui perd sa langue, ou dont la langue, en se corrompant, perd sa signification première :

*Jampidem vera verum vocabula amisimus!*

Ce peuple, il a cessé d'être un peuple.... Non, un tel destin n'est pas à craindre pour la France.

# RAPPORT GÉNÉRAL

sur les

## TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE BORDEAUX,

POUR L'ANNÉE 1863

**PAR M. COSTES,**

secrétaire général,

*lu dans la séance publique du 11 février 1864.*

---

MESSIEURS,

Je viens encore une fois dérouler devant vous le tableau toujours trop monotone de notre année académique. L'expérience m'a appris que, quelque effort que je fasse, je ne puis guère espérer de jeter sur ce travail un peu d'intérêt. Ce n'est qu'à la faveur de votre bienveillante attention que je devrai d'être écouté sans fatigue. Mais si, comme moi, vous pensez qu'on n'est pas indigne d'éloges quand on remplit un devoir, vous ne serez pas trop sévères quand j'aurai prononcé ce mot sacramentel : Il le faut!

Et d'abord, comment exposer le travail de notre collègue M. Raulin, qui ne compte pas moins de deux cents pages, de cent tableaux de chiffres innombrables, travail qui a pour objet les *Observations pluviométriques faites dans l'Aquitaine* (sud-ouest de la France), de 1714 à 1860. Il me suffira,

après avoir rendu justice au zèle, à la persévérance de l'auteur, de dire que la quantité d'eau qui arrive annuellement à la surface du sol, sous forme de pluie, de neige ou de grêle, et sa répartition entre les différents mois et saisons, est une des données météréologiques les plus importantes pour la géologie et l'agriculture. A ce point de vue, le travail de notre collègue est digne d'une haute estime.

M. Baudrimont vous a lu un Mémoire sur *la classification des éléments et des composés chimiques tant naturels qu'artificiels*. Il y expose les nombreuses difficultés qu'il faut surmonter pour arriver à une classification qui soit l'expression exacte de la nature et de l'état de la science. Ce travail de notre savant collègue ne peut être lu avec fruit que par ceux qui savent déjà beaucoup.

M. Valat vous a lu un Mémoire de géométrie, qui avait pour objet de démontrer par des considérations élémentaires, l'impossibilité d'exprimer le rapport de la circonférence au diamètre par un nombre fini, entier ou fractionnaire, et d'éclairer sur l'inutilité de leurs efforts les chercheurs de la *Quadrature du cercle,* si nombreux encore, malgré l'arrêt porté par l'Académie des sciences de Paris : nous souhaitons que notre honorable collègue atteigne le but qu'il s'est proposé.

Dans un autre ordre d'idées plus accessible aux esprits cultivés, M. Lefranc vous a communiqué un travail sur les *Caractères de l'idée du vrai*. Notre collègue se plaint de la faiblesse des études métaphysiques contemporaines, d'où résultent, selon lui, deux conséquences : l'invasion des idées germaniques acceptées sans contrôle suffisant et une confusion inouïe sur les idées essentielles de l'ordre moral. Notre

collègue a traité son sujet en penseur profond, et avec cette chaleur de style, cette conviction qui le caractérisent. L'importance et la nouveauté de ce travail consistent dans le rôle qu'il assigne à l'abstraction au milieu de l'économie générale de la vie intellectuelle. Vous avez été surtout frappés de la manière dont il pose le problème de la vérité et de la solution qu'il en a donnée.

M. Roux vous a donné des *Considérations générales sur l'histoire de la prose française,* depuis l'époque de ses premiers essais jusqu'au siècle de Louis XIV. Il a établi que si la France a été féconde en grands poètes — puissants sur les imaginations et sur les cœurs, et dont les chefs-d'œuvre sont partout adorés comme les types éternels et les modèles irréprochables du bon goût dans l'inspiration et de la régularité dans le génie, — c'est principalement par ses grands prosateurs qu'elle a régné sur la société moderne et transformé le monde européen. C'est, en effet, c'est surtout la perfection de la prose qui donne à une langue l'empire et l'universalité.

Notre collègue a parcouru les progrès de la prose française depuis l'héroïque et naïf récit de Villehardouin, dans la spirituelle et touchante narration de Joinville, dans ce charme de naturel, de naïveté, d'abandon de la *Chronique* de Froissart, — qui marquent la langue de la chronique et du conte, — puis celle de la philosophie et de l'histoire qui s'annonce dans les judicieux *Mémoires* de Commines. Il la suit lorsque *Calvin* l'approprie à la discussion dogmatique; que Rabelais l'assouplit à ses plus folles imaginations; que Dubellay l'anime de la chaleur des mouvements oratoires; lorsque, chez Amyot, par un heureux commerce, elle paie à Plutarque, en naïveté, ce qu'elle lui emprunte de noblesse; que La Boëtie, par l'éloquente diatribe du *Contre-un,* y francise l'imagination véhémente et l'accent passionné de la

tribune antique; lorsque, avec Montaigne, elle a tour à tour grâce, éclat, naïveté, force et éloquence; lorsque, comme dans la satyre *Ménippée,* elle a vivacité, naturel, souplesse, énergie; qu'avec saint François de Salles, elle offre une candeur aimable de la grâce onctueuse et le coloris pittoresque. Il la suit enfin dans la période qu'il appelle de fixation dans les écrits des Patras, des Vaugelas, des d'Ablancourt, et jusque dans les lettres où Voiture donne à sa phrase des qualités nouvelles de souplesse et d'agilité pour en arriver à Descartes, qui écrit son *Discours sur la méthode* dans un style constamment solide et lumineux, naïf et fort comme le bon sens dont il est l'organe, modèle accompli de la simplicité et de la noblesse qui convenaient à la déduction philosophique, mais qui avait besoin de Pascal, qui couronne et consacre tous les progrès de la prose française par cette diction nette, vive, concise, pour achever de dénouer la langue quelque peu empêchée encore, même chez Descartes, dans les longueurs et l'enchevêtrement de la phrase du XVI[e] siècle.

Vous avez goûté, Messieurs, ce style limpide, cette prose élégante qui caractérisent cette attrayante lecture.

Mais votre collègue ne s'est pas borné là.

Dans un travail qui n'a pas occupé moins de deux séances, il a placé sous vos yeux les *formes diverses de l'esprit satirique dans la littérature française du Moyen Age.* Il vous a montré la satire procédant d'abord par la contrefaçon badine et la parodie malicieuse de l'épopée, puis se mêlant aux autres genres narratifs, au fabliau, à l'apologue et même à la légende; se faisant jour jusque dans la chanson amoureuse, et enfin s'associant à l'érudition dans les nombreux poèmes didactiques de la fin du XIII[e] siècle. Il a suivi cet esprit satirique dans la littérature française du Moyen Age, dans les *Bibles* de Guyot de Provins et de Hugues

de Berze, dans les serventois de Rutebeuf et de Thibaut de Champagne, et enfin dans le célèbre *Roman de la Rose*. Semant partout le plus vif intérêt, vous avez reconnu dans ce travail un esprit nourri de tout ce que la verve du génie gaulois a de plus substantiel, et vous vous êtes dit : Heureux ceux qui peuvent profiter souvent des communications d'un goût si exquis, d'appréciations si fines et si délicates!

A son tour, M. Duboul est venu parler littérature dans un travail ayant pour titre : *De l'histoire à notre époque*.

Après avoir établi que dans l'ordre des sciences tout est en progrès, — considérant la littérature dans ses rapports avec toutes les idées vraies ou fausses, en faisant abstraction de la valeur des opinions politiques, philosophiques et religieuses en elles-mêmes, — notre collègue constate avec tristesse que la décadence est partout. Si, pendant les dernières années de la Restauration, comme dans les premières années du règne de Louis-Philippe, la littérature, en France, a jeté le plus vif éclat, aujourd'hui le spectacle a bien changé. Lamartine et Victor Hugo, dans la poésie lyrique, n'ont pas laissé de successeurs. On a laborieusement et vainement essayé d'imiter Alfred de Musset.

Une seule branche de notre littérature fait exception, dit M. Duboul, c'est l'histoire. Et en la considérant comme science et comme art, notre collègue s'est proposé de montrer que l'histoire est en progrès comme œuvre de science exacte et d'érudition; en décadence, au contraire, comme œuvre d'art. C'est qu'après avoir scruté tous les détails, il manque aux historiens la passion, la vie, ce souffle mystérieux, mais irrésistible, qui s'exhale d'un livre pour remuer les cœurs et les entraîner après lui.

L'imagination, faculté nécessaire à l'historien, fait défaut à la plupart des nôtres. Puis l'art de conter, infiniment rare,

même parmi les maîtres, ne brille pas non plus chez nos historiens actuels. Un autre défaut les caractérise encore. Ils ont remplacé cette admirable qualité que nos pères prisaient si fort, *la précision*, par la prolixité, par l'amplification à outrance. L'auteur signale enfin le goût du détail et de la particularité qui se sont emparés de nous et font puiser jusque dans les sources les plus suspectes et les moins pures.

Pouviez-vous ne pas reconnaître combien la plupart des reproches adressés aux historiens du jour étaient fondés et ne pas goûter la lecture de votre collègue.

Ce ne sont pas seulement des prosateurs qui se sont fait entendre. M. Minier, dont le talent poétique avait déjà révélé une tendance dramatique, a cédé cette fois tout à fait à l'inspiration de la muse comique. Il vous a exposé, sous le nom de *Gérôme Casselard,* le tableau d'un des travers du jour, qui fait tant de dupes, victimes de tant de fripons; par vos applaudissements vous avez préludé à ceux de la foule. Et si, dans cette œuvre, on a pu remarquer peut-être une entente insuffisante de la scène, on n'en a pas moins goûté la verve satirique et le parfum littéraire. Et pouvait-on ne pas applaudir des vers tels que ceux-ci :

Paris est une foire aux tréteaux amusants ;
La pièce qu'on y joue, arlequinade immense,
Quand on la croit finie, aussitôt recommence,
Et pour nous égayer, chez les Parisiens,
Les paillasses nouveaux valent bien les anciens....
Paris fait mon bonheur ! Ici, joyeux spectacle,
Un sot, par de plus sots, est pris pour un oracle ;
Un fripon maladroit s'en va, l'esprit perdu,
Donner dans le filet que lui-même a tendu ;
Là, certain coulissier tout un jour fait merveille,
Plus gueux le lendemain qu'il ne l'était la veille ;
Plus loin, c'est un lion, gentleman sans rival,

Jeûnant pour acheter du foin à son cheval;
Là-bas, un intrigant, constamment sur ses gardes,
Qui, par prudence, en poche a toujours deux cocardes...
Rien n'est désopilant comme de voir de près
Les lauriers de hasard, les blasons peints de frais,
Le char d'un parvenu qui bruyamment circule,
Et la mode servant d'excuse au ridicule....

Mais votre collègue, dont la veine est intarissable, ne s'est pas reposé sur ce premier succès. Cette fois, il vous a lu une nouvelle comédie en trois actes : *Le legs d'un colonel*. Ses tableaux de la fausse philanthropie, de l'ardente cupidité qui se cache sous le voile sacré de la charité, vous ont causé cette satisfaction si douce de louer un des siens. Vous avez remarqué dans cette œuvre des progrès si saisissants dans la peinture des travers sociaux que vous avez prévu pour votre collègue l'avenir dramatique le plus brillant. Bientôt la scène consacrera ce nouveau succès que nous ne voulons pas ici déflorer.

Après la poésie, les arts.

Tous les ans, Messieurs, j'ai à vous signaler la continuation de l'œuvre si importante de votre collègue, M. Leo Drouyn. Il faut, comme lui, être animé d'un vif et profond enthousiasme pour l'art auquel on a voué sa vie, pour poursuivre avec cette persévérance un travail si considérable. Cette année encore, dix livraisons nouvelles de la *Guienne militaire* sont venues mettre en relief tout ce qu'a de séduisant le burin de notre collègue. Je ne sais rien de plus délicat, de plus gracieux que cette jolie gravure, *la porte de l'église à Saint-Macaire,* les châteaux *Blazimont, Aiguille, Monbadon, Roque de Tau, Génissac, Sémignan, Roquenegre, Balysac, Verteuil, Le Castera*, et vingt autres dont je m'abstiens de vous donner la trop longue

nomenclature. Que de pages d'une ravissante exécution. Et si le dessin et le burin vous charment, l'histoire de tous ces lieux vous instruit. Aussi, nous le disons avec conviction, c'est un véritable monument que notre collègue élève à sa gloire.

Vos correspondants, à leur tour, ont payé leur tribut : l'un d'eux, M. Gassies, vous a communiqué une *Notice sur les cailloux ouvrés d'origine celtique des environs d'Agen.*

Il a mis sous vos yeux des échantillons de ces cailloux taillés en hache, en erminete, en marteau, en véritables pierres de fronde. De la comparaison de la forme de ces cailloux avec ceux des habitants actuels de l'Océanie, l'auteur conclut à leur identité. Puis, amené par les découvertes de M. Boucher, de Perthes, Lartet et Noulet, à reprendre ses études à propos de la contemporanéité de l'homme avec les grands pachydermes disparus de nos contrées, il n'hésite pas à conclure qu'évidemment il y a eu des peuplades coexistantes avec les grands ruminants et les pachydermes de races éteintes. Vous avez écouté ce Mémoire avec intérêt, mais ses conclusions n'ont pas été unanimement acceptées. Comme M. Élie de Baumont, qui, à l'Institut, a nié que la mâchoire trouvée à *Moulin-Quignon* par M. Boucher de Perthes appartînt au terrain diluvien, MM. Jacquot et Ch. Desmoulins ont fait à M. Gassies de sérieuses objections, de judicieuses réserves contre la contemporanéité de l'homme avec ces animaux perdus, déduite de la présence de ces cailloux, et même contre la possibilité d'une coexistence pareille.

Un de vos nouveaux correspondants, M. Tamizey de Larroque, un infatigable chercheur, vous a communiqué douze lettres inédites du grand Balzac et des notes et éclaircisse-

ments à l'appui. Bien que ces lettres, adressées soit au comte d'Argenson, soit au savant P. Dupuy, découvertes à la Bibliothèque impériale de Paris, n'offrent pas un intérêt de premier ordre, comme elles font connaître d'une manière piquante un des côtés restés inconnus d'un des plus célèbres prosateurs français, et comme les notes très curieuses et très bien faites dont M. Tamizey de Larroque les a accompagnées en rehaussent le prix et en font valoir l'importance, vous avez consenti à les accueillir dans vos actes.

Après l'exposé de vos propres travaux, Messieurs, je vous dois celui de vos concours.

Et d'abord, sur la question d'histoire naturelle, au point où en était la science au sujet des entozoaires, au milieu des travaux si nombreux qu'avait fait éclore cette partie de la zoologie, il était difficile qu'il ne régnât pas une certaine confusion. Aussi le moment était-il bien choisi de demander aux savants un *Résumé analytique, méthodique et critique des travaux exécutés sur les entozoaires et leurs métamorphoses.* — Il s'est trouvé heureusement un auteur qui, pénétré des sentiments qui avaient dicté votre programme, s'est tellement identifié avec vous, qu'il a presque comblé vos vœux. — Je dis presque, Messieurs, parce qu'un de vos souhaits n'a pas pu être accompli. — Vous désiriez que l'auteur accompagnât ce qu'il avait à dire des travaux des autres par quelques expériences personnelles, et aussi par des dessins représentant les principaux types. Ces deux exigences font défaut dans l'œuvre qui vous a été soumise; mais l'auteur semble s'être promis de les y ajouter. Aussi, après avoir reconnu qu'il était difficile d'exposer plus complétement l'histoire des entozoaires, que surtout les travaux si nombreux des savants allemands, qui ont si fort enrichi

cette partie de la science, ont été analysés avec intelligence et avec un soin scrupuleux, vous avez décerné à l'auteur la moitié de la récompense promise, espérant bien qu'en rentrant dans la lice et répondant à vos nouvelles exigences, il viendrait l'an prochain remporter une victoire complète.

Si pendant longtemps votre appel pour les études archéologiques ne fut pas entendu, si votre questionnaire resta sans réponse, il n'en devait pas toujours être ainsi. Un esprit curieux des choses passées s'occupait en silence d'études pour lui pleines d'attraits et empêchait de périr des richesses qui, tous les jours, vont en s'amoindrissant.

Placé dans un milieu où se parle encore un idiome particulier qu'on appelle le Gavache ou Gabay, M. Belloumeau, desservant de La Ruscade, a recueilli dans un volume in-folio, manuscrit de près de cinq cents pages, tout ce qui vient éclairer un si intéressant sujet. Par le titre que lui donne l'auteur, vous voyez que c'est vous qui avez inspiré un si vaste travail : *Notes sur la commune et succursale de La Ruscade, suivies d'un dictionnaire français Gabay et Gabay français,* en réponse aux questions archéologiques *adressées* par l'Académie des sciences de Bordeaux.

Pour donner à un pareil travail sa véritable valeur : l'autorité, il n'est pas indifférent de connaître les sources où l'auteur a puisé. Aussi l'on aime à lui entendre dire : « Ce que je vais écrire m'a été raconté par mon père, né à La Ruscade en 1768; par une femme décédée à l'âge de 97 ans, et qui, dans sa jeunesse, avait parcouru toute la Gabacherie comme *marchande ambulante,* et par plusieurs vieillards très âgés qui existaient encore en 1836. »

Votre Commission, Messieurs, vous a fait apprécier toute l'importance du travail de M. Belloumeau. Quelle persévérance, quel zèle, quel labeur n'a-t-il pas fallu pour recueillir

et mettre en œuvre tant d'éléments! Les notes sur la commune et la succursale de La Ruscade forment comme une statistique considérable dont vous avez tracé le plan dans votre questionnaire archéologique. La deuxième partie, qui se compose du double dictionnaire, est une richesse pour les idiomes qui se perdent; et pour en faire estimer la valeur, pour nous initier à la littérature Gabay, l'auteur, dans une troisième partie, vous a donné environ vingt-cinq pièces en vers : récits, fables, épigrammes, satires, prières, chansons : celles-ci souvent avec l'air annoté sur lequel elles doivent se chanter.

Ce résumé rapide, et cependant trop long peut-être, vous fait aisément comprendre l'intérêt que vous a inspiré ce travail et votre résolution d'accorder à M. Belloumeau une médaille d'or.

Dans ce même ordre de recherches anciennes, un travail vous a été soumis par M. Virac, sous ce titre : *État des paroisses, annexes et autres établissements religieux constituant le diocèse de Bazas au XVIII^e^ siècle*. La géographie ecclésiastique de la France a été profondément modifiée et la perte de la plupart des documents propres à rétablir l'ancien état de choses rend très difficile l'exécution d'un pareil travail.

Il est vrai que, pour reconstruire le diocèse de Bazas, l'auteur avait les cartes de Cassini et de Belleyme, celle aussi de l'État-major; il avait les dictionnaires d'Expilly et de Breaud de Verse, les Pouillés de quelques-uns des diocèses voisins de celui de Bazas, mais il a eu surtout une pièce importante que des circonstances heureuses ont mise en ses mains; c'est un *département* ou répartition d'une somme de quatre-vingt-neuf livres *douze sols* et un denier, entre un très grand nombre de paroisses et autres bénéfices ecclésiastiques, faite, en 1711, par l'évêque de Bazas, J.-J. de Gour-

gues, et renouvelée tous les ans jusqu'en 1718. — Cette pièce, découverte par M. l'abbé Souiry, ancien curé de Sainte-Eulalie, avait été communiquée à M. Virac. — Des lacunes, des contradictions existaient entre ces documents : l'auteur les a ou comblées ou détruites par des recherches faites sur ses instances, par des actes épiscopaux et des dispenses accordées par les évêques de Bazas.

Aussi vous avez voulu récompenser ce long travail, vous avez voulu reconnaître le goût des recherches dont il fait preuve, et, dans le but d'encourager de pareils travaux, vous avez accordé à M. Virac une médaille d'argent.

Vous demandez, Messieurs, des notices biographiques sur les hommes qui ont, à quelque titre, illustré votre pays. En est-il un qui, sans avoir ambitionné une gloire bruyante, sans demander qu'on entonne pour lui la trompette héroïque, offre pourtant mieux que Berquin un type qu'on peut aimer et qu'on doit rappeler? Vous l'aviez ainsi pensé lorsque vous mîtes au concours l'éloge de l'Ami des enfants. — L'éloge, peut-être était-ce un peu ambitieux; la biographie convenait mieux. C'est ce qu'a pensé M. Gragnon-Lacoste, et il s'est mis à l'œuvre pour tracer ce portrait.

Il n'a peut-être pas toujours employé les couleurs convenables, sans manquer toutefois à toutes les exigences de son œuvre. Que d'éléments dans ce volumineux manuscrit! Là, anecdotes, citations, appréciations se pressent et s'encombrent. Rien ne fait défaut à l'appel général adressé par le biographe à tout ce qui a vu et aimé Berquin. Pourquoi faut-il que Berquin soit parfois perdu de vue dans une digression littéraire ou politique! Vous avez pourtant apprécié dans ce travail des qualités qui vous ont fait conclure à une récompense.

En effet, le biographe n'est pas toujours loin de son héros; s'il

l'abandonne un moment, il s'en rapproche ensuite, il le saisit, il l'étreint, il parle, il sent avec lui, il prend son intelligence et son cœur; vous l'avez constaté dans quelques fragments. Et si son style n'avait pas eu d'éclipse, s'il ne fût pas monté jusqu'à la hauteur de l'éloge pour descendre ensuite à la biographie, s'il se fût maintenu à une même ligne régulière et modérée; si, comme l'a dit votre rapporteur, M. Cirot de La Ville, en la suivant sans écart, il eût, du berceau à la tombe de Berquin, tracé un sentier semé de fleurs sous un jour tempéré et mélancolique, c'est la médaille d'or que vous auriez accordée. Mais vous avez dû vous associer au vœu de la Commission, et vous avez décerné seulement une médaille d'argent à l'auteur de la vie de Berquin.

Voilà bien, Messieurs, à part ce que vous aurez bientôt à entendre du concours de poésie, sujet toujours plus attrayant que ce que je puis vous dire, et qui cette année, malgré la faiblesse des lutteurs, aura plus de charmes encore; voilà tout ce que notre programme nous a donné. Mais en dehors de la lice ouverte par vous, il s'est présenté une foule assez bien armée, et où vous comptez des vainqueurs.

Vous avez tour à tour récompensé des travaux d'art touchant à l'industrie. Vous avez accordé l'honneur de vos couronnes aux belles fontes de feu Stéhelin, aux médaillons plus artistiques du restaurateur des grilles de la Bourse, à l'art typographique, *cet art industriel* qui donne de si beaux produits sous les presses de M. Gounouilhou, à la peinture sur verre pour salons et boudoirs de M. Audineau, à cette même peinture plus large et plus austère, qui semble décomposer l'arc-en-ciel pour en jeter à flots dans nos basiliques les radieux éléments; aux ravissantes fantaisies que le ciseau de M. Lagnier fait éclore d'une souche qui n'a plus de sève.

Une autre branche de l'art uni à l'industrie est venue à son tour appeler votre attention. M. Jabouin aîné a sollicité l'appréciation de son œuvre. Votre Commission, qui l'appelle sculpteur-marbrier, ne dit pas marbrier-sculpteur; ce ne serait pas juste; votre Commission vous a dit que de marbrier, M. Jabouin s'est élevé à l'art lui-même, à l'art qui puise ses inspirations dans la science, dans l'histoire, dans la religion, dans tout ce que l'esprit humain peut embrasser de plus grand, de plus relevé.

On a fait devant vous le dénombrement des nombreux ouvrages en marbre, en pierre, en bois, qui sont répandus dans une foule de départements et dont quelques-uns ont franchi les mers, et qui sont au Chili, à Saint-Denis de la Réunion et aux Antilles. La plupart de ces objets ont été mis sous vos yeux, non en réalité, mais reproduits par la photographie. La photographie, ce témoin si corruptible et si souvent corrompu quand sa déposition porte sur des corps où réside la vie; si incorruptible, au contraire, et si véritablement vrai, quand il dépose touchant ce qui est immobile. Aussi vous avez admiré, Messieurs, dans cet album, ces dix autels, ces quatre statues de la Vierge et de saint Joseph, ces fonts baptismaux, ces deux chaires, cette balustrade, ce ciborium, ces vingt-quatre bas-reliefs et médaillons si divers, et vous avez cru voir ces objets eux-mêmes avec tout leur effet d'ensemble, avec toutes leurs minuties devenues parfois microscopiques de leurs détails et représentés avec une fidélité qu'aucun burin ne peut atteindre.

Vous vous êtes facilement rendus au désir de votre Commission en accordant à M. Jabouin, pour ses brillants travaux, une médaille d'or.

M. Degans, curé de Villandraut, s'est laissé tenter par le désir de peindre la vie du curé de campagne. Ce qui fait le

charme, la supériorité, le succès d'un pareil sujet, c'est sa simplicité. Ce caractère a paru assez beau au génie pour mériter une description. Mais l'auteur n'a pas voulu faire une peinture idéale : c'est la réalité, c'est le curé de campagne livré à son œuvre rude et obscure pendant quarante ans de jours commencés souvent à trois heures du matin par l'*Angelus* qu'il sonne lui-même; c'est l'homme voué à un travail souvent ingrat, toujours uniforme et toujours persévérant que le curé de Villandraut nous fait voir, entendre, admirer dans *La vie de M. Joffre.*

Pour le bien peindre, l'auteur a pensé qu'il suffirait de s'identifier avec son sujet, d'être simple, naïf, limpide comme lui.

On vous l'a dit, Messieurs, « sous des titres tels que *l'Hirondelle, Fatin, la Charité, le Clocher de village,* l'auteur raconte comment le bon curé, dans un pays désert, à Gaillan, se faisant tout à la fois missionnaire, médecin, infirmier; comment, à défaut de tout autre, il s'impose la tâche d'instituteur; comment, en restaurant une église et son presbytère, il donne naissance à un bourg; comment enfin, n'ayant presque jamais d'argent, parce qu'il donnait tout aux pauvres, il disait avec une aimable gaîté : J'ai beau remplir mes poches de monnaie, elles sont toujours vides; c'est que les besoins de mes pauvres sont plus grands que mes poches. »

L'épisode, la *Cabane d'un vieillard,* vous a montré une de ces scènes où la vertu se produit, attrayante, bonne, heureuse de faire des heureux. La Commission vous a demandé, pour celui qui l'a retracée, une médaille d'argent. Vous avez accordé cette récompense, qui consacre la mémoire d'un homme juste et utile. Elle encourage les écrivains bordelais qui vont chercher jusque dans les vies modestes et cachées de salutaires exemples; elle porte appui

à un curé qui, en publiant la vie d'un autre curé, en payant une dette de cœur, apporte aussi un tribut de zèle et de générosité à la réparation d'une église, que recommandent à la fois la piété, l'histoire et l'archéologie : l'église de Villandraut.

Un travail volumineux, qui n'est pourtant qu'un fragment d'un ouvrage plus considérable, vous a été soumis par M. Vivie. C'est pour avoir tenu longtemps à sa disposition les registres et les pièces déposées au greffe du Tribunal révolutionnaire, que l'auteur a pu entreprendre d'écrire les *Annales de la Terreur à Bordeaux*. Pour atteindre ce but, M. Vivie a eu l'heureuse idée de copier et de réunir à ces curieux documents tous les actes publics relatifs à cette période de notre Révolution.

Annaliste désintéressé, dit notre Rapporteur, M. Vivie a compris que l'histoire devait être écrite sans flatterie et sans faiblesse, et qu'il fallait laisser les faits se présenter et se faire juger eux-mêmes. Cependant, entraîné par son sujet, il ne s'est pas assez souvenu qu'il faut s'effacer le plus possible pour laisser parler les documents.

Si M. Vivie se décidait, et il est à désirer qu'il en soit ainsi, à livrer son travail à la presse, il faut qu'il se rappelle que l'historien écrit pour raconter, non pour prouver, et que la plus grande impartialité lui est commandée. Il y a dans son travail tous les matériaux d'une histoire *de la Terreur à Bordeaux*. La philosophie de l'histoire trouvera dans ces curieuses et terribles *Annales* tous les éléments des appréciations qu'elle voudra faire de cette immense et sanglante Révolution. Pour rendre justice à l'œuvre préparatoire du patient collectionneur, qui, lorsque tant de souvenirs sont encore vivants, rassemble tous les matériaux, et épargne ainsi aux travailleurs futurs des méprises inévitables et des

conjectures inexactes, vous avez récompensé ce curieux et intéressant travail en donnant à M. Vivie une médaille d'argent.

Un travail qui ne manque pas d'importance, et dont M. Manès, dans un de ces savants Rapports qui lui sont familiers, vous a rendu compte, est celui de M. Jasseau, capitaine au long-cours, et qui a pour objet la *Télégraphie nautique*, ou les signaux en mer. — Après avoir exposé les deux méthodes de télégraphie de Marryat, d'origine anglaise, et de Reynold, d'origine française; après avoir comparé ce nouveau système de M. Jasseau avec celui de M. Catherineau, dont il vous avait entretenu il y a quelques années, M. Manès reconnaît que le système Jasseau est le plus simple de tous puisqu'il n'emploie jamais qu'un seul signe, et que son code peut se réduire à quelques pages d'impressions ajoutées au livret des éphémérides. Mais après avoir reconnu ces avantages, il ne pense pas que M. Jasseau soit plus heureux que M. Catherineau. Pour faire adopter ce système, pour faire reconnaître qu'il est le meilleur et le faire accepter par toutes les nations, il ne voit qu'un moyen, c'est l'expérience : là gît la difficulté.

Ce sujet important est à l'ordre du jour. Un amiral français se rend en Angleterre pour l'amener à exécution. Les idées de nos compatriotes seront-elles prises en considération? Nous voudrions l'espérer.

Toutefois, pour reconnaître la valeur du travail de M. Jasseau, M. Manès vous a proposé et vous avez consenti à lui accorder une mention honorable.

L'année ne s'est pas écoulée, Messieurs, sans que vous ayez éprouvé quelques pertes. A deux fois différentes, votre séance a été spontanément suspendue en signe de deuil.

D'abord, pour un de vos membres titulaires des plus anciens dans votre Compagnie, M. le D[r] Marchant, à qui votre président a payé en votre nom un tribut de sincères regrets; puis, pour un de vos membres honoraires, le regrettable M. Castéjà, qui, comme maire de Bordeaux, vous avait accoutumés à compter sur sa plus grande bienveillance.

Les rangs de vos correspondants se sont aussi éclaircis : M. Adolphe de Puybusque vous a été enlevé le 31 mai 1863.

Mais vos pertes ont été réparées.—Qu'ai-je besoin, Messieurs, de rappeler cette solennité où les applaudissements d'une des plus nombreuses assemblées qu'ait vues cette enceinte ont sanctionné les choix de vos nouveaux élus? Ces murs retentissent encore des accents de vos récipiendaires, et l'on n'oubliera pas de sitôt cette vive et chaleureuse argumentation où M. Oré a brillamment exposé toute la valeur de l'expérimentation dans les sciences physiologiques; vous prêtez encore l'oreille à cette voix douce et modeste de M. Dezeimeris, retraçant ces tableaux exquis, ces portraits vivants, cette société ranimée des littérateurs du Moyen Age dans notre province d'Aquitaine. Je n'ai pas besoin de vous rappeler davantage la réponse pleine de courtoisie, animée de ce style correct et élégant qui lui est si familier, dans laquelle votre président rendit hommage aux mérites de vos nouveaux collègues.

Vous vous êtes aussi enrichis de quelques membres correspondants; vous avez accueilli des hommes qui se sont distingués par leurs talents littéraires ou scientifiques :

M. Arcangelo Scognamilio, qui vous a initiés aux mystères des catacombes de Rome;

M. Legentil, magistrat à Arras, qui, entre autres travaux,

a développé avec beaucoup de clarté la question féodale relative aux droits de justice et aux droits de fief, qui vous a intéressés sur la question des incapacités ou des reprochables en matière de témoignage.

Vous vous êtes affilié enfin M. Bladé, fondateur du *Bulletin de la Société religieuse et archéologique d'Auch*, littérateur profondément érudit, esprit prime-sautier, d'une imagination et d'un style aux allures toutes méridionales. D'autres sont encore en instance auprès de vous.

Vous le voyez, Messieurs, on tient à honneur de vous appartenir.

Depuis longtemps vous nourrissiez le projet de modifier vos jetons, et surtout de posséder pour vos médailles un type caractéristique. Vous vous êtes rappelés que le 3 avril 1716, Montesquieu fut reçu à cette Académie, qui ne faisait que de naître; elle comptait trois ans à peine. Le goût pour la musique et pour les ouvrages de pur agrément avait d'abord rassemblé les membres qui la formaient. Montesquieu crut avec raison que l'ardeur naissante et les talents de ses confrères pourraient s'exercer avec encore plus d'avantage sur les objets de la physique. Le duc de La Force, par un prix qu'il venait de fonder, avait secondé des vues si éclairées et si justes, et Bordeaux eut une Académie des Sciences. Montesquieu est presque un de vos fondateurs. Une telle illustration, celui dont le nom des murs de La Brède a retenti dans toute l'Europe, devait devenir votre symbole; aussi vous avez arrêté que l'effigie de Montesquieu ornerait vos médailles.

Un artiste de premier mérite a répondu à votre appel, et a reproduit pour vous cette physionomie où brille le feu du génie.

En terminant, Messieurs, ce Compte-Rendu si long bien

malgré moi, et que je vous remercie d'avoir écouté jusqu'au bout avec une patiente et trop bienveillante attention, si je jette un coup d'œil rétrospectif, non seulement sur l'année qui vient de s'écouler, mais encore si j'embrasse la période de durée de mes longues fonctions, je vois que vous êtes toujours fidèles aux grandes aspirations; que, dans le culte de la science, de la littérature et des arts, vous ne considérez pas seulement le côté utile, le matériel, le positif; que vous ne vous rendez pas à cette fausse philosophie qu'on appelle le *positivisme;* mais qu'ouvrant la porte à de plus vastes horizons, vous voyez à travers les sphères célestes la main d'un suprême ordonnateur; que, dans les hautes spéculations de l'esprit, vous retrouvez toujours cet infini qui remonte à Dieu; que, dans la culture des lettres, vous voyez les enseignements d'une philosophie qui partant du cœur arrive au cœur, source des plus pures émotions; que, pour vous enfin, les arts ne seraient qu'une vaine industrie, sans cet idéal qui les fait resplendir et les fait parler à l'âme.

Continuez donc dans cette voie lumineuse, et de plus en plus vous justifierez le choix de votre sublime devise : *Crescam et lucebo,* Je veux croître dans la lumière.

------

# RAPPORT

SUR LE

# CONCOURS DE POÉSIE DE 1863

AU NOM D'UNE COMMISSION

composée de

MM. Duboul, de Gères, et LEFRANC, rapporteur.

---

MESSIEURS,

La tâche d'une Commission pour un concours de poésie est toujours difficile. Il faut bien qu'il en soit ainsi, car tous les ans vous entendez les mêmes plaintes, avec cette circonstance que le présent renchérit sur le passé. Nous arrivons bien tard pour nous lamenter encore sur les résultats d'un concours. Cependant jamais moins de poètes n'ont répondu à votre appel : *Apparent rari*. De ce petit nombre qui a lutté contre les flots, la plupart n'ont point reparu. Un seul a pu gagner le rivage, et encore n'est-il pas tout à fait sain et sauf. Nous nous empressons d'ajouter que, en dehors du concours, vous avez reçu un dédommagement. Mais c'est du concours que nous avons à vous rendre compte.

Pour rien au monde vous ne voudriez décourager les muses naissantes. Votre Commission est entrée dans les mêmes

sentiments; mais elle a aussi pour devoir de défendre les droits du goût et les traditions de la Compagnie. De là, pour elle, une grande perplexité. La situation était surtout critique pour le Rapporteur, qu'on lançait au milieu des poètes irrités comme un bouc émissaire chargé des malédictions communes. Que ne vont-ils pas dire aujourd'hui, quand ils vont voir à qui ils ont affaire. Quoi! on nous donne un homme qui a passé sa vie dans l'école, au milieu des abstractions et des formes de la dialectique! Est-ce que l'on prétendrait soumettre les inspirations de la muse aux règles des arguments en *Barbara* ou en *Baroco;* car, Messieurs, on sait toujours assez de logique pour pouvoir en rire. D'ailleurs, la logique des partis n'est pas la même que celle des juges.

Mais c'est trop longtemps vous entretenir de nos questions intérieures; la seule qui vous intéresse est celle de la poésie et des ouvrages offerts à votre appréciation. Nous vous disions qu'un petit nombre d'auteurs avaient répondu à votre appel; ils ne sont pas sans quelque mérite. Certaines pièces témoignent de bonnes intentions : des vers se montrent çà et là. Mais l'Académie pensera, comme un des législateurs du Parnasse, qu'une seule hirondelle ne fait pas le printemps. Tout en espérant que ces rares messagères annoncent l'arrivée de nombreuses compagnes, elle attendra celles-ci pour les couronner. Tel qu'il est, le concours, dans son ensemble, témoigne de deux états de l'esprit qui ne s'accordent que trop bien : le peu de respect des règles et le manque d'originalité. Il est reçu, dans une certaine littérature, qu'un moyen d'être original, c'est de ne relever que de son caprice. On croit volontiers que le soin des règles est une marque de servilité d'esprit; d'où l'on conclut, par une logique qui n'est pas celle d'Aristote, que le poète qui a le courage de les mépriser est bien près d'avoir du génie. L'Académie ne peut favoriser

ces faciles courages. Elle sait depuis trop longtemps que le vers n'est rien, s'il n'est pas le jet le plus pur de la pensée. Si peu qu'une ombre y passe ou que le rhythme s'embarrasse, le mouvement s'arrête : c'est de la prose que l'on fait sans le savoir, et encore cette prose-là ne vaut-elle pas celle de M. Jourdain, car elle a la prétention de se faire passer pour ce qu'elle n'est pas. On ne se justifie point, quand on cite des noms illustres en faveur de la licence. S'il y a des exemples pour, les autorités sont contre. Quand la raison est avec les autorités, cela ne gâte rien. C'est faire tort à la liberté que de l'invoquer ici contre la tradition Il n'est pas question de la tradition de la routine dont nous ne sommes point les avocats, et qui d'ailleurs n'a pas besoin qu'on la défende; elle ne sait que trop bien se défendre toute seule. Il s'agit de la tradition du bon sens, que l'on désapprend beaucoup trop à respecter. Depuis quelque temps on est devenu bien dédaigneux; on trouve le bon sens vieilli et la raison un peu lourde. On voudrait quelque chose de plus piquant. On aimerait encore assez l'esprit, non plus, il est vrai, pour sa grâce simple et sa vive lumière, mais pour la hardiesse de ses saillies et le sans-façon de sa désinvolture. Cependant, on se décide pour le génie, qui a une plus haute mine et des allures plus magnanimes. Heureuse école! qui n'a que l'embarras du choix. Tout le monde n'est pas aussi favorisé. On n'a pas du génie ou de l'esprit comme on veut. Et si l'on n'avait ni l'un ni l'autre, car enfin cela se voit, il faudrait pourtant bien s'arranger le moins mal possible et se rabattre sur le bon sens. Trop heureux s'il restait cette fiche de consolation, qu'il est toujours prudent de se ménager.

La modestie des poètes de notre concours les préserve de ces dédains superbes, mais elle ne les met pas à l'abri des conséquences. Sans être jamais de ces fiers contempteurs

des lois du goût, plusieurs d'entre eux respirent, avec l'air où nous vivons, la liberté d'en user trop à leur aise. Ils ne croient point avoir beaucoup à se gêner avec la grammaire; ils ne paraissent pas comprendre qu'altérer la langue, c'est altérer le génie national. Si la langue de Racine et de Voltaire perd, avec la correction, ses mouvements précis, ses traits pénétrants et sa douce clarté, l'esprit français est comme une abeille à qui l'on ravit du même coup et son miel et son aiguillon. Nous avons cru prouver notre estime à nos poètes en les jugeant dignes d'accepter pour arbitre de leurs inspirations la raison qui a gouverné les poètes des plus beaux siècles des lettres françaises.

L'Académie, cette année, a reçu de cinq auteurs vingt-quatre pièces manuscrites.

L'envoi inscrit sous le n° 1 porte le titre général : *Une Nichée hors du nid.* C'est un recueil de douze pièces. Six paraissent peu dignes de fixer particulièrement votre attention. Ce n'est pas qu'on n'y trouve quelques bons vers; mais ils ont à peine le temps d'éclore. Plus frêles que le jeune Joas,

Ils sont comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi sur sa tige a séché.

Vous devinez quel est ce souffle, celui de l'incorrection et du mauvais goût.

*Des vers à Ernest Godard,* martyr de son dévoûment à la science, sont un beau et pieux sujet. C'est leur principal mérite.

*Une Promenade nocturne* offre quelques vers harmonieux. Si l'incohérence des images s'y faisait moins sentir, nous en aurions cité quelque chose.

*Des vers sur la tombe d'un Séminariste,* assez correctement écrits, tombent dans le lieu commun.

*Sur une plage de la mer du Nord;* la première strophe ne manque pas d'une certaine mélodie :

Rusla, l'hiver ramène et les vents et la neige.
Adieu, les jours passés à courir sur les flots.
Vois l'esquif imprudent, sous le vent qui l'assiége,
Fuit en tremblant et sombre avec ses matelots.
L'ouragan furieux enlève ma nacelle,
Et sur la plage immense errent d'avides loups.
Ah! si j'étais oiseau, je suivrais l'hirondelle
En un climat plus doux.

La pièce ne remplit pas l'espérance que ce début faisait concevoir. Elle est mal composée, et n'échappe point aux fautes de goût que nous avons malheureusement encore à signaler.

*Dans une promenade au tertre de Fronsac,* après plusieurs strophes qui auraient fort affaire avec la grammaire et la prosodie, le poète laisse enfin échapper un mouvement lyrique :

Alors, si j'avais su chanter;
Oh! mon cœur, si j'avais su dire :
Mon amour, mon pieux délire,
Tous auraient voulu m'écouter.

Mais, poète muet encore,
Un seul entendait mes concerts :
C'est le Maitre de l'univers,
C'est celui que tout être adore.

Vers cet âge enfui sans retour,
J'aime à reporter ma pensée :
Enfance trop vite *éclipsée,*
Pourquoi n'as-tu duré qu'un jour?

Le plaisir de lire ces vers permet à peine de remarquer que, avec l'enfance de l'auteur, la propriété de l'expression s'est aussi éclipsée pour le besoin de la rime.

*Une ode sur le capitaine Franklin,* la meilleure pièce du recueil, n'est pourtant point exempte des défauts de l'auteur. Mais on y sent aussi parfois passer un souffle poétique, comme dans ces vers :

Voyez-les s'élancer, ces flottes immortelles,
Sur le trompeur chemin des eaux.

Aux vents capricieux, leurs voiles sont ouvertes;
Au long baiser des flots, leurs carènes offertes
Glissent rapidement sur l'abîme endormi.
Hélas! plus d'un vaisseau suivit la même route,
Dont on n'entendit plus parler, et qui, sans doute,
Dans la mer est enseveli.

Voilà une élégante simplicité. Nous n'avons pas le courage de faire le procès à une hémistiche, qui pourtant rompt la mesure et nuit à l'effet du vers. Nous lisons plus loin :

Partez, jeunes héros, pour ces mers inconnues,
D'où les nefs de Franklin ne sont pas revenues.
L'un de vous, le plus jeune, y trouvera la mort;
Il la verra venir sans regret et sans crainte.
S'il recouvrait ses jours, pour cette cause sainte
Bellot voudrait mourir encor.

Ces vers n'ont qu'un tort, celui de ne pas se trouver toujours en bonne compagnie. L'auteur a dispersé ses forces dans un grand nombre de pièces. Il eût mieux fait de les concentrer et de mûrir sa pensée, qui n'eût pas manqué de trouver un rhythme plus sûr et une expression plus exacte. Il peut faire de bons vers, de bonnes strophes même; pourquoi ne ferait-il pas une bonne pièce?

Trois compositions forment un autre envoi, sous ces titres : 1° *La Marguerite;* 2° *La Mort de ma Fille;* 3° *La Fleur et le Ruisseau.*

Nous y avons remarqué une diction exacte, une versifica-

tion facile, quelques images gracieuses, mais peu d'idées, nul mérite saillant, rien de bien senti. La réponse du ruisseau à la fleur est ce qui nous a paru le mieux pour l'aisance du tour, la pureté et l'harmonie. Ce n'est pas à dire que la Commission garantisse la portée de cette citation, et qu'elle se soit dissimulé le peu de force du sentiment qui l'a inspirée :

Auprès d'elle (la marguerite) un ruisseau timide,
Sous l'ombrage roulant une eau verte et *limpide*
Où se mirait un *beau* ciel bleu,
Répondit : Ma sœur, de ce lieu
Cessez donc de blâmer *l'aimable* solitude.
Ah ! je ne comprends pas la *vive* inquiétude
Qui vous peut tourmenter ainsi.
L'amoureux zéphir sans cesse
Vous caresse,
Et le ciel
Se plaît à vous donner des parfums et du miel.
N'avez-vous pas encor le doux et gaî ramage
Des habitants ailés de ce *charmant* bocage ?
Et quand arrive le matin,
Ne possédez-vous pas de l'aurore *joyeuse*
Le baiser frémissant, la perle *merveilleuse*
Qui sur votre calice *éclate radieuse ?*
Allons, n'accusez pas les décrets du destin.

Nous n'avons point la mauvaise grâce de contester au ruisseau timide le droit de rouler une eau verte et limpide, ni à la solitude de ses bords celui d'être *aimable;* il ne s'agit que de rajeunir ces beautés par la manière dont on les sent. Le ciel bleu ne cessera jamais d'être *beau,* ni les bocages d'être *charmants ;* d'autant plus toutefois que, amis du mystère, ils le seront sans qu'on ait besoin de le dire. L'auteur ne se méfie pas assez des épithètes. Ce sont des perfides qui, non contentes de trahir les secrets, font souvent entendre tout autre chose que ce qu'elles disent. Une perle

suspendue au calice d'une fleur n'avait besoin que de sa présence pour être trouvée *merveilleuse* et *radieuse*. Il a suffi d'une indiscrétion pour compromettre et ses rayons et ses merveilles. Ce défaut que nous signalons tient à une cause plus profonde. Pour parler peu quelquefois, il faut avoir beaucoup pensé. Le remède à la surabondance des épithètes est dans la méditation qui en dispense. Le poète a besoin de vivre avec son âme. Le spectacle de la nature n'est poétique que par le reflet de la vie morale. L'image des scènes extérieures qui n'a pas été reçue dans ce foyer peut être pure, mais elle glisse sans laisser d'empreinte ; le vers peut avoir de la mélodie, mais non cet accent qui nous émeut et nous pénètre. Ajoutons que la maturité de la pensée est tout le secret de la sobriété de l'expression.

Nous nous en voudrions, Messieurs, de vous laisser sous cette impression peu favorable. Il convient de rappeler ce que nous avons remarqué d'abord, que ce poète possède une incontestable facilité qui peut porter des fruits par la réflexion.

Un troisième auteur vous adresse quatre pièces de *poésies légères :* 1° *A mon Jardin;* 2° *Les Grillons du foyer;* 3° *La Nuit champêtre;* 4° *Le Roi, le Curé et le Sacristain*.

Cette dernière pièce n'est qu'une traduction en vers d'un petit conte connu avec une diction qui touche au burlesque.

*Les vers à mon Jardin* ne manquent ni de sentiment, ni de facilité; mais il y a trop de mélange pour que nous en puissions rien reproduire.

*La Nuit champêtre* est la plus faible pièce de ce recueil.

*Les Grillons du foyer* expriment une certaine bonhomie en vers faciles :

Hôtes de mon foyer, grillons, petits grillons,
De mes longs soirs d'hiver aimable compagnie,

Malgré votre couleur un peu trop rembrunie,
Qui, vous rendant si négrillons,
Vous cache à mes yeux dans la suie,
Vous me plaisez à la folie
Et je vous trouve fort jolis :
Vous êtes mes petits amis,
Surtout lorsque dans la soirée
Vous commencez votre doux bruit,
Que je l'entends toute la nuit,
Même encor dans la matinée.

Et à la fin :

Mais non, ayons douce espérance,
D'être ici, grillons, vous et moi,
Fort longtemps sous le même toit,
Coulant en paix notre existence ;
Vous, la nuit chantant dans vos trous,
Moi, pour satisfaire à mes goûts,
Quelquefois essayant ma lyre,
M'exposant à ce dur revers
D'être frotté par la satyre,
En rimaillant de mauvais vers.

Il est impossible de prolonger les citations. Les fautes de goût ne se font pas attendre. Ce reproche n'est pas le seul qu'on puisse adresser à l'auteur, qui, par-dessus tout, est incorrect. Il est pourtant juste de dire que l'on trouve chez ce poète, plus que chez les précédents, de l'entrain, une certaine originalité, avec le sentiment de la vie intime. Malheureusement son penchant au trivial et son oubli des règles gâtent tous ces mérites. Peut-être nous en voudra-t-il de la sévérité de nos jugements; il nous trouvera bien pédagogue de lui tenir rigueur pour des négligences dont on peut toujours se corriger. La facture du vers est-elle, après tout, un intérêt de premier ordre, et faut-il se battre sur la frontière des hémistiches? En admettant que ces oublis fussent des fautes, ce serait là du moins de bien petites

misères. Oui, Messieurs, de bien petites misères, s'il ne s'agissait que de quelques vers. Mais si c'est une habitude? La vie aussi bien souvent ne se compose que de petites misères, et pourtant toutes ensemble elles en font une grande. Quand on fait des vœux, il ne faut pas être avare : nous souhaitons à l'auteur une versification à l'abri de toute chicane de la part des grammairiens.

Nous passons à un poète dont nous avons lu quatre pièces sous le titre général de *Feuilles au vent :* deux à la Pologne ; une intitulée : *Si j'avais des ailes;* une autre, *A la Charité*. Nous y avons senti un cœur honnête et une âme généreuse. Mais un entraînement marqué aux lieux communs est venu, hélas ! compromettre ces bonnes aspirations.

La seconde pièce à la Pologne, intitulée : *Chants de liberté,* nous a paru faible.

Les vers *A la Charité* sont un mélange de bien et de mal. Nous en avons extrait une strophe :

Le cœur est plus joyeux, quand la main s'est ouverte,
Le soleil est plus beau, le ciel plus radieux,
Le pauvre pleure moins, les oiseaux chantent mieux,
La fleur est plus suave et la feuille est plus verte.

Quelques-unes des strophes intitulées : *Si j'avais des ailes,* témoignent d'un sentiment poétique.

Ah ! si j'étais oiseau, j'ouvrirais mes deux ailes,
Je franchirais l'espace et l'azur étoilé,
Je construirais mon nid près des ramiers fidèles,
J'irais revoir encor leur clocher, leurs tourelles,
Et leur mur dentelé.

Le soir je chanterais en effleurant l'église
La lune qui se penche et se voile soudain,
Le nuage qui fuit emporté par la bise,
La feuille qui frissonne au souffle de la brise,
Harmonieux refrain.

Lisons enfin ces vers de la première pièce, *A la Pologne :*

Dans le ciel nébuleux apparaît une étoile.
Cet astre étincelant annonce d'heureux jours.
Le firmament en deuil, Pologne, se dévoile,
Espère, les Français te porteront secours.

Ils verseront leur sang pour ton indépendance,
Fiers d'ajouter encore un titre à leur grand nom.
Ils iront, pleins d'ardeur à ce cri : Délivrance!
Bayonnette en avant sous le feu du canon.

O Pologne! tes maux ont déchiré nos âmes,
Reine sans diamant, nous t'offrons bras et cœur.

Vous nous en voudrez peut-être de nous arrêter si brusquement et de suspendre ainsi l'intérêt de la citation. Pourquoi, allez-vous dire, ne pas suivre l'élan auquel nous nous serions si cordialement associés? Si nous avions été de votre avis, vous eussiez bientôt cessé d'en être vous-mêmes. C'est là le plus grand reproche que nous puissions adresser à l'auteur, qui a le don d'exciter nos sympathies et la cruauté de les trahir.

Je crains bien que vous ne soyez déjà fatigué, non des poètes, mais de la critique dont ils sont l'objet. Quoi de plus monotone qu'une nomenclature de pièces donnant lieu, pour toute variante, à des reproches sur des vices d'hémistiche ou d'enjambement? On sait d'avance toutes les fautes où peut se laisser entraîner une jeune muse. Et qu'avez-vous fait pour qu'on vous inflige le spectacle de ces froides exécutions? De l'exécuteur et du patient, le plus coupable n'est pas celui qu'on pense. Vous avez cru peut-être que nous voulions nous venger sur vous de l'ennui de quelques lectures fâcheuses. Soyez détrompés. Nous ne nous plaignons point de notre commerce avec les poètes du concours. Notre seul ennui, et il est grand, c'est de voir le tort que l'habitude de la négli-

gence porte à la plupart d'entre eux. Ici, notre peine et la vôtre seront communes. Au reste, nos dédommagements vont commencer.

Des envois pour le concours, il ne nous reste plus qu'à vous rendre compte d'une pièce portant le titre : *Pauvre oiseau noyé.*

Ici, on respire un peu plus à l'aise. Sans être irréprochable, cette composition ne nous oblige pas du moins à multiplier les remarques sur les fautes contre le goût, la prosodie et la grammaire. Il nous suffira même de faire quelques réserves pour la sobriété et la justesse qui manquent à certains détails, et principalement pour la conclusion dont on cherche le sens et la portée. Vous allez pouvoir juger par vous-mêmes de la facilité du vers, de la pureté du rhythme et du sentiment qui anime le récit.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

C'était sous des noisetiers sombres
Au limpide courant des eaux,
Les branches projetaient leurs ombres,
Qui tremblaient autour des roseaux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Au-dessus un nid de fauvettes
Oscillait avec les rameaux.
Je voyais dépasser les têtes
De quatre tout petits oiseaux.

Sur un vieux chêne, l'heureux père
Près de là chantait les beaux jours,
Ses chers petits, leur tendre mère,
Objets de ses pures amours.

La mère toujours agitée
Allait, revenait en ce lieu,
Donnait à sa jeune nitée
Ce que lui donnait le bon Dieu.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je l'entends.... La feuillée épaisse
Frémit. Du nid un jeune oiseau,
Jetant un long cri de détresse,
En voletant, tombe dans l'eau.

La tendre mère était absente ;
Le père, hélas ! encor chantait....
L'oisillon, victime innocente,
Dans l'onde seul se débattait.

Et, sous ses frémissantes ailes,
Des plantes pliaient les réseaux ;
Il sombrait parfois avec elles,
Puis il remontait sur les eaux.

Pour le sauver de ce naufrage,
Je me penche en vain sur le bord,
La ronce obstruait le passage
Et le courant était trop fort.

La fauvette y glissa rapide ;
Puis le flot ayant tournoyé,
Je vis une dernière ride
Sur le pauvre petit noyé.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Adieu, tu n'auras plus d'aurore,
Cher petit ! Adieu pour toujours.
Ta voix dans le vallon sonore
N'aura pas chanté les beaux jours.

Et maintenant tes parents pleurent ;
Mais rien n'adoucira leur deuil.

Si le peu d'importance de cette composition et les taches que vous y aurez remarquées s'opposent à la demande pour elle d'une médaille, du moins les mérites de versification

et de sensibilité qu'elle atteste vous permettent de lui accorder une mention honorable, qui encouragera l'auteur à donner à son inspiration une direction plus ferme et plus haute.

Nous avons maintenant à vous entretenir d'un ouvrage publié déjà, qui, sans pouvoir faire partie du concours, compense ce qu'il laisse à désirer. C'est un recueil de poésies intitulé : *A travers le siècle.*

Cet écrit se recommande à vous par des mérites de versification et principalement par une inspiration noble et vigoureuse. L'auteur a l'habitude de sonder les mystères de l'âme humaine. Cette méditation constante lui a révélé les affinités qui unissent le génie de la poésie à celui de la vie morale. Platon décrit l'état du poète, quand il veut nous peindre celui de l'âme ici-bas. L'âme et le poète nous sont également représentés sous l'image d'un oiseau captif qui voit le ciel azuré. Il voudrait prendre l'essor; il ouvre ses ailes; mais il se débat vainement contre ses liens et retombe découragé. Le génie voit aussi resplendir la beauté immortelle. Il aspire à s'envoler vers ces pures régions de l'amour et de la vérité. Mais de lourdes étreintes le retiennent, il soupire et retombe dans ses tristes liens. Tel est le nœud de la condition humaine : chercher l'infini et sentir le néant de tout ce qui existe. Notre poète a monté sa lyre à ces deux accents. Son souffle est fier comme la liberté et mélancolique comme elle. La liberté lui ouvre les deux sources de l'inspiration : la grandeur et la tristesse. Fille du ciel, elle n'incline son front devant aucune puissance de la terre; mais elle n'échappe point aux atteintes des hommes. Elle se souvient alors de sa patrie, et son origine éclate dans ses sanglots. C'est ce don des larmes qui fait les grands poètes. L'âme sensible aux belles et nobles choses s'ouvre d'elle-même à toutes les sympathies; elle se tient penchée pour recevoir de toutes parts

des visites amies : au moment où elle attend un rayon pur, voilà que le souffle glacé des intérêts du siècle passe sur elle en desséchant tous les cœurs. La plante exilée replie ses tristes corolles et laisse tomber au fond de son calice ses parfums avec ses pleurs sur les autels de son Dieu que les hommes ne connaissent plus. N'allez pas croire cependant que la solitude du poète soit une solitude dévastée : il y habite avec sa pensée et avec celui par lequel tous les esprits pensent. Là il retrouve tout ce que le monde lui a ravi. L'âme inspirée, alors que tout l'abandonne, ne se manque pas à elle-même, et sa douleur retrouve au fond de son amertume la sérénité qui forme son immortelle couronne.

Le commerce de notre poète avec ces hautes pensées fera disparaître, nous n'en doutons pas, les taches qui déparent encore son œuvre ; sa diction ne peut manquer de s'épurer à l'inspiration qui l'éclaire, et l'on verra s'évanouir les ombres qui flottent çà et là sur sa pensée ; son goût deviendra plus sûr. Ce qui autorise nos espérances, c'est son progrès marqué sur lui-même, signe d'un vrai talent. Il nous donne des gages qui motivent suffisamment en sa faveur la demande d'une médaille d'or.

En résumé, Messieurs, si vous rapprochez des pièces du concours le recueil de poésies intitulé : *A travers le siècle,* vous acquerrez, comme nous, la conviction que le résultat général, sans être ce que vous auriez pu souhaiter, ne laisse pas néanmoins que d'autoriser des espérances.

Avant de prendre congé des poètes dans l'intimité desquels nous avons vécu pendant bien des jours, nous voulons leur dire une pensée qui nous a réjoui et consolé en partie des critiques que leurs ouvrages nous ont suggérées. Si notre tâche nous imposait la nécessité de noter ce qui manque à l'ensemble du concours, au double point de vue de l'originalité et de la règle, c'est aussi notre devoir de vous signaler

le mérite par lequel il se relève. Un ou deux de nos poètes ont seuls obtenu des distinctions académiques. Mais les autres ont du moins sauvegardé l'honneur de la défaite. L'honneur du poète, en effet, est dans la noblesse des sentiments qui l'ont inspiré. Vous l'avez vu, ceux qui ont concouru n'ont chanté que les affections pures, l'enfance, les souvenirs d'un cœur honnête, l'aimable nature avec ses sourires et ses mélancolies. Quelques-uns même ont eu l'intention courageuse de monter leur lyre à de hauts accents : ils ont célébré les martyrs de la science et de l'humanité. Deux ont chanté la Pologne, et avec elle ce qui fait l'homme immortel : Dieu, la patrie et la liberté. Nous ne pouvions taire nos sympathies pour cette bonne pensée, qui nous fait assister aux spectacles les mieux faits pour honorer la nature humaine. C'est être digne tout au moins de la poésie que d'aimer ce qui fait les poètes. Le beau et le bien ont des affinités sacrées. Dans le choix de tels sujets, l'intention est un mérite, et si les bons sentiments ne sont pas encore les bons vers, du moins ils les préparent, et, en mettant l'âme du poète sur la voie où on les trouve, ils disposent la nôtre à en saluer l'espérance.

---

# PROGRAMME

## DES PRIX

décernés par l'Académie Impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, pour l'année 1863,

ET DES

## QUESTIONS MISES AU CONCOURS

POUR LES ANNÉES 1864 ET 1865.

—

**Séance publique du 11 février 1864.**

—

### 1re PARTIE.

RÉSULTAT DU CONCOURS DE L'ANNÉE 1863.

L'Académie n'a reçu aucun travail en réponse aux questions proposées pour 1863, et relatives : 1° aux *Constructions navales de la Gironde* (Commerce maritime) ; 2° à la *Littérature*.

Elle a reçu un Mémoire sur la question des *Entozoaires*, portant cette épigraphe :

> « Il n'est désir plus naturel que le désir de cognoissance. Nous essayons touts les moyens qui nous y peuvent mener ; quand la raison nous fault, nous y employons l'expérience. »
>
> (MONTAIGNE, *Essais*, liv. III, ch. XIII.)

L'Académie a reçu sur le paragraphe IV de son Programme :

Une Notice biographique : *la Vie de Berquin,* par M. Gragnon-Lacoste.

L'Académie a reçu sur le paragraphe V de son Programme, *Recherches archéologiques :*

Un travail de M. l'abbé Belloumeau sur des *antiquités de*

*la Ruscade,* intitulé : *Notes sur la commune et succursale de la Ruscade, suivies d'un Dictionnaire Français-Gabay et Gabay-Français.*

Un travail de M. Virac : *État des paroisses, annexes, et autres établissements religieux constituant le diocèse de Bazas au XVIII$^e$ siècle.*

L'Académie a reçu, pour concourir en vertu de l'art. 48 de son Règlement, quelques travaux.

Ouvrages manuscrits :

Un travail de M. Vivie, sous ce titre : *Annales de la Terreur à Bordeaux.*

Un Mémoire de M. Jasseau, capitaine au long-cours, sur la *Télégraphie nautique.*

Ouvrages imprimés :

De M. Degans, curé de Villandraut, un volume : *la Vie de M. Joffre.*

En outre :

Un volume de poésiès par M. l'abbé Bellot, portant pour titre : *A travers le siècle.*

Elle décerne les récompenses ainsi qu'il suit :

## I.

## HISTOIRE NATURELLE.

L'Académie avait posé la question en ces termes :

« Faire le résumé analytique, méthodique et critique des » travaux exécutés sur les entozoaires et leurs métamor- » phoses. »

Un seul Mémoire lui est parvenu, portant une épigraphe empruntée à Montaigne. — La moitié du prix est décernée

à son auteur, M. le Dr Engel, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Strasbourg, bibliothécaire adjoint de l'Académie.

## II.

### NOTICES BIOGRAPHIQUES.

L'Académie décerne à M. Gragnon-Lacoste, membre correspondant, pour sa *Vie de Berquin,* une MÉDAILLE D'ARGENT.

## III.

### RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES.

L'Académie décerne à M. l'abbé Belloumeau une MÉDAILLE D'OR, pour ses recherches sur les *antiquités de la Ruscade et sur la langue Gabache ou Gabay.*

Une MÉDAILLE D'ARGENT à M. Virac, pour son travail sur le *Diocèse de Bazas au XVIIIe siècle.*

## IV.

### POÉSIE.

L'Académie a reçu de 5 concurrents 24 pièces de vers.

Elle a le regret de ne pouvoir, cette année, décerner

Qu'une MENTION HONORABLE à M. Burgade, Bibliothécaire de la ville de Libourne, auteur de la pièce de vers ayant pour titre : *Petit oiseau noyé,* avec cette épigraphe :

Naître, souffrir et mourir.

Le volume de *Poésies* de M. Bellot ayant été soumis à l'appréciation de la Commission du Concours de Poésie, l'Académie, sur l'avis de sa Commission, accorde à M. l'abbé Bellot des Minières une MÉDAILLE D'OR.

---

**Récompenses accordées en dehors des Concours,**
**en vertu de l'art. 48 du Règlement.**

L'Académie décerne :

Une MÉDAILLE D'OR à M. B. Jabouin aîné, marbrier-sculpteur, pour ses beaux travaux de sculpture sur le marbre, la pierre et le bois.

A M. Vivie une MÉDAILLE D'ARGENT, pour son Mémoire : *Annales de la Terreur à Bordeaux.*

A M. Degans, curé de Villandraut, une MÉDAILLE D'ARGENT, pour son ouvrage : *la Vie de M. Joffre.*

Une MENTION HONORABLE à M. Jasseau, capitaine au long-cours, pour son Mémoire sur la *Télégraphie nautique.*

---

# IIe PARTIE.

## CONCOURS OUVERT POUR LES ANNÉES 1864 ET 1865.

### Ire SECTION.

*Questions proposées pour 1864.*

### I.

### COMMERCE MARITIME.

Il est d'un grand intérêt pour Bordeaux d'être fixé d'une manière positive sur l'état actuel des constructions navales, de bien apprécier les progrès que cette branche d'industrie a faits. — En comparant ces résultats à ceux que pourraient offrir les autres ports maritimes qui sont en quelque sorte dans une concurrence continue avec Bordeaux, on arriverait à des conclusions éminemment utiles. L'Académie n'ayant

reçu aucun Mémoire pour 1863, pose encore, pour sujet de Concours pour l'année 1864, la question suivante :

« Faire le précis historique des constructions navales dans
» la Gironde, soit au point de vue de l'importance commer-
» ciale de cette branche d'industrie, soit au point de vue
» technique. — Citer les inventions et perfectionnements
» introduits par les Bordelais dans la construction propre du
» navire et dans celle des machines à vapeur. »

Le prix consistera en une MÉDAILLE D'OR de 500 fr.

II.

## HISTOIRE NATURELLE.

L'importance de l'histoire des entozoaires est grande. Depuis quelques années, cette histoire a été l'objet de travaux importants. Il paraît utile de les contrôler et de constater ce qu'il y a de positif, surtout dans leurs métamorphoses. C'est pourquoi l'Académie propose de nouveau la question suivante :

« Faire le résumé analytique, méthodique et critique des
» travaux exécutés sur les entozoaires et leurs métamor-
» phoses. »

Les concurrents devront s'occuper principalement des entozoaires qui existent dans l'homme et dans les animaux domestiques. Ils devront ajouter à leur travail leurs propres observations, et les accompagner de dessins représentant les principaux types aux différents degrés de leur évolution.

Le prix sera de 500 fr.

III.

## SCIENCES PHYSIQUES.

Depuis un grand nombre d'années, l'éclairage a fait un progrès considérable, tant sous le rapport scientifique que sous le rapport économique.

L'Académie, voulant fixer les perfectionnements obtenus et connaître ceux qu'on pourrait obtenir encore, propose la question suivante :

« Exposer les perfectionnements apportés depuis le com-
» mencement du siècle aux divers procédés d'éclairage public
» et particulier, tant au point de vue des matières employées
» qu'à celui des appareils eux-mêmes. — Indiquer les progrès
» dont cette branche d'industrie paraît encore susceptible. »

Le prix accordé pourrait être élevé jusqu'à 500 fr., dans le cas où le Mémoire couronné renfermerait des expériences photométriques.

## IV.

### LITTÉRATUER.

Tout ce qui se rattache à l'histoire littéraire de Bordeaux attire particulièrement l'attention de l'Académie; aussi a-t-elle voulu faire étudier sous ce rapport la seconde moitié du XVIII^e^ siècle. Elle propose en conséquence la question suivante :

« État des lettres à Bordeaux dans la seconde moitié du
» XVIII^e^ siècle, ou considérations historiques et littéraires
» sur la littérature bordelaise, depuis la mort de Montesquieu
» jusqu'à l'établissement du premier Empire. »

Le prix sera une MÉDAILLE D'OR de 500 fr.

Le décret qui vient de consacrer la liberté des théâtres ne peut qu'amener des résultats plus ou moins favorables et à l'art et aux mœurs. — L'Académie a pensé qu'il y avait opportunité à diriger l'attention des penseurs sur ce point; c'est pourquoi elle a posé la question suivante :

« De l'influence que peut avoir la liberté des théâtres sur
» la littérature dramatique et les mœurs. »

Le prix sera une MÉDAILLE D'OR de 300 fr.

## V.

### NOTICES BIOGRAPHIQUES.

Comme tous les ans, l'Académie demande des Notices biographiques sur les hommes célèbres ou utiles qui ont appartenu soit à la province de Guyenne, soit au département.

## VI.

### RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES.

L'Académie, désirant encourager les recherches archéologiques dans le département de la Gironde, décerne des MÉDAILLES D'ENCOURAGEMENT aux auteurs des recherches les plus importantes.

---

## IIe SECTION.

*Questions proposées pour 1865.*

## I.

### ASTRONOMIE.

L'Académie, frappée du reproche fait à la France de son infériorité pour l'astronomie d'observation, voulant attirer l'attention sur un sujet si grave, propose au monde savant la question suivante :

« De l'importance pour la science pure, pour la navigation » et la météorologie, de la construction d'un Observatoire à » Bordeaux. »

L'Académie désire que les concurrents étudient comparativement l'installation matérielle de quelques-uns des Observatoires d'Angleterre et d'Allemagne;

Qu'ils cherchent à établir si l'Observatoire à Bordeaux devrait être comme celui de Marseille, une simple succursale de l'Observatoire de Paris, ou, comme celui de Toulouse, un Observatoire municipal;

Qu'ils insistent enfin sur les avantages que font espérer, tant pour la perfection des observations que sous le rapport de l'économie, les nouveaux télescopes de M. Foucault.

Le prix sera une médaille d'or de 500 fr.

## II.

## LITTÉRATURE.

L'action qu'exercent réciproquement les littératures de chaque époque et de chaque pays sur le génie de chaque langue est généralement reconnue, mais n'a pas toujours été convenablement appréciée.

L'Académie croit utile de la faire étudier, c'est pourquoi elle pose la question suivante :

« Traiter des influences que les littératures étrangères ont » exercées, à partir du XVI[e] siècle, sur le génie de notre » langue et de notre littérature françaises. »

Le prix sera une médaille d'or de 500 fr.

---

## CONDITIONS DE CONCOURS.

Les pièces destinées à concourir pour les prix proposés par l'Académie devront remplir les conditions suivantes :

1° Être écrites en français ou en latin;

2° Être rendues au Secrétariat de l'Académie, rue de l'Église Notre-Dame, avant le 31 octobre de chaque année (1864 ou 1865) indiquée au Programme;

3° Elles devront être affranchies;

4° Les pièces ne devront point être signées de leurs auteurs, ni renfermer aucune indication qui puisse les faire connaître;

5° Elles porteront une épigraphe;

6° Cette épigraphe sera répétée sur un billet cacheté, annexé à la pièce à laquelle elle se rapportera; ce billet contiendra encore l'épigraphe, plus le nom et l'adresse de l'auteur de la pièce, avec la déclaration *qu'elle est inédite, qu'elle n'a jamais concouru, et qu'elle n'a été communiquée à aucune Société académique.*

Toute pièce venant d'un auteur qui aurait préalablement fait connaître son nom, serait par ce seul fait mise hors de Concours. *Cette mesure est de rigueur.*

Les billets cachetés ne seront ouverts que dans le cas où les pièces auxquelles ils seraient joints auraient obtenu une récompense académique.

Sont exemptés de l'observation des formalités précitées les travaux des aspirants aux médailles d'encouragement et aux prix dont l'obtention aurait exigé des recherches locales ou des procès-verbaux d'expériences qu'ils auraient faites eux-mêmes.

Sont admis à concourir les étrangers et les régnicoles, même ceux de ces derniers qui appartiennent à l'Académie à titre de Membres correspondants.

---

## EXTRAIT DU RÈGLEMENT DE L'ACADÉMIE.

ART. 46. Aussitôt que l'Académie a rendu sa décision sur chaque question, et lorsqu'il y a lieu de décerner des prix ou des mentions honorables, le Président procède, en Assemblée générale, à l'ouverture des billets cachetés annexés aux ouvrages couronnés.

Les billets des ouvrages qui n'ont obtenu ni prix ni mention honorable sont détachés des Mémoires, scellés par le Président et conservés par l'Archiviste.

Les auteurs des ouvrages couronnés sont immédiatement informés de la décision de l'Académie.

Les décisions de l'Académie sur tous les sujets de prix sont rendues publiques.

ART. 47. Les manuscrits et toutes les pièces justificatives, de quelque nature qu'elles soient, adressées à l'Académie pour le Concours, restent aux Archives tels qu'ils ont été cotés et paraphés par le Président et le Secrétaire général, et ne peuvent, dans aucun cas, être déplacés. Toutefois, l'Académie ne s'arrogeant aucun droit de propriété sur les ouvrages, leurs auteurs peuvent en faire prendre copie aux Archives, après avoir prouvé néanmoins que ces travaux leur appartiennent.

ART. 48. Indépendamment des prix dont les sujets sont déterminés dans le Programme annuel, l'Académie accorde des médailles d'encouragement aux auteurs qui lui adressent des ouvrages d'un mérite réel, et aux personnes qui lui font parvenir des documents sur les diverses branches des sciences, des lettres et des arts.

ART. 49. L'Académie peut également décerner un prix à celui des membres correspondants qui aura le mieux mérité de l'Académie par l'utilité de ses communications et par l'importance des travaux qu'il lui aura soumis.

Bordeaux, le 6 février 1864.

GAUSSENS,
*Président*

COSTES,
*Secrétaire général.*

# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DU COURS D'AGRICULTURE.

## MARS 1862-63.

| DATES. | THERMOMÈTRE. | | VENT à midi. | ÉTAT DU CIEL. | PLUVIOMÈTRE. |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | millim. |
| 1 | 2°5 | 13°0 | S. | Beau. | |
| 2 | 4,0 | 14,0 | S. | Beau. | |
| 3 | 8,0 | 16,0 | S. | Beau. | |
| 4 | 9,0 | 14,0 | S. | Beau. | |
| 5 | 8,0 | 14,5 | S. | Beau. | |
| 6 | 8,0 | 14,5 | S. | Nuageux. | |
| 7 | 9,0 | 14,0 | S. | Pluie. | 19,5 |
| 8 | 9,0 | 11,0 | O. | Pluie. | |
| 9 | 5,5 | 13,0 | S. | Pluie. | 4.3 |
| 10 | 6,0 | 10,0 | O. | Pluie. | 4,0 |
| 11 | 4,5 | 10,0 | O. | Pluie. | 4,3 |
| 12 | 5,5 | 10,5 | S. | Pluie. | 21,0 |
| 13 | 6,0 | 9,0 | O. | Pluie. | 3,8 |
| 14 | 4,5 | 10,0 | O. | Pluie. | 7,0 |
| 15 | 7,0 | 10,0 | O. | Pluie. | 5,8 |
| 16 | 5,5 | 9,0 | N. | Nuageux. | |
| 17 | 5,5 | 8,0 | N. | Beau. | |
| 18 | 4,0 | 9,0 | O. | Pluie. | 4,5 |
| 19 | 3,0 | 8,0 | O. | Couvert. | |
| 20 | 3,0 | 8,0 | O. | Pluie. | 3,7 |
| 21 | 7,0 | 12,0 | N. | Beau. | |
| 22 | 7,0 | 12,0 | N. | Beau. | |
| 23 | 5,0 | 14.0 | N. | Beau. | |
| 24 | 6,5 | 15,0 | N. | Beau. | |
| 25 | 6,5 | 15,5 | E. | Beau. | |
| 26 | 7,5 | 18,0 | E. | Beau. | |
| 27 | 8,0 | 15,0 | N. | Beau. | |
| 28 | 6,0 | 13,0 | N. | Beau. | |
| 29 | 9,0 | 12,0 | N. | Couvert. | |
| 30 | 9,5 | 14,0 | N. | Couvert. | |
| 31 | 10,0 | 17,0 | E. | Beau. | |
| | 6°4 | 12°3 | | Pluie.......... | 77,9 |

Moyenne du mois.. 9°3.

Évaporation.... 73,0

AVRIL 1862-63.

| DATES. | THERMOMÈTRE. | | VENT à midi. | ÉTAT DE CIEL. | PLUVIOMÈTRE. |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | millim. |
| 1 | 8°0 | 16°5 | N. | Beau. | |
| 2 | 10,0 | 19,0 | N. | Beau. | |
| 3 | 8,0 | 18,0 | N. | Beau. | |
| 4 | 9,0 | 17,0 | N. | Beau. | |
| 5 | 7,0 | 16,0 | N. | Beau. | |
| 6 | 7,0 | 19,0 | S. | Beau. | |
| 7 | 11,0 | 14,0 | O. | Pluie. | 10,2 |
| 8 | 11,0 | 15,0 | O. | Pluie. | 2,5 |
| 9 | 12,5 | 17,5 | N. | Couvert. | |
| 10 | 13,0 | 19,5 | S. | Couvert. | |
| 11 | 11,0 | 15,5 | O. | Pluie. | 15,0 |
| 12 | 10,0 | 15,0 | N. | Couvert. | |
| 13 | 7,5 | 16,0 | S. | Beau. | |
| 14 | 10,0 | 16,5 | S. | Beau. | |
| 15 | 9,0 | 16,0 | S. | Pluie. | } 9,3 |
| 16 | 6,0 | 13,0 | S. | Pluie. | |
| 17 | 6,0 | 17,5 | N. | Beau. | |
| 18 | 9,0 | 19,0 | N. | Beau. | |
| 19 | 10,0 | 18,3 | N. | Beau. | |
| 20 | 11,0 | 21,0 | S. | Pluie. | |
| 21 | 11,0 | 19,0 | S. | Beau. | |
| 22 | 9,5 | 18,0 | O. | Couvert. | |
| 23 | 10,0 | 17,5 | S. | Nuageux. | |
| 24 | 8,5 | 16,5 | N. | Beau. | |
| 25 | 8,0 | 21,0 | E. | Beau. | |
| 26 | 11,0 | 24,0 | N. | Beau. | |
| 27 | 12,5 | 23,5 | N. | Beau. | |
| 28 | 11.8 | 20,5 | N. | Beau. | |
| 29 | 11,0 | 15,0 | N. | Pluie. | 5,3 |
| 30 | 8,5 | 15,0 | N. | Couvert. | |
| | 9,5 | 17,6 | | Pluie.......... | 45,6 |

Moyenne du mois.. 13°5

Évaporation.... 73,0

MAI 1862-63.

| DATES. | THERMOMÈTRE. | | VENT à midi. | ÉTAT DU CIEL. | PLUVIOMÈTRE. |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | millim. |
| 1 | 9°0 | 13°0 | N. | Pluie. | 4,6 |
| 2 | 10,0 | 18,0 | E. | Beau. | |
| 3 | 11,0 | 20,0 | E. | Beau. | |
| 4 | 13,0 | 19,0 | N. | Pluie, orage. | 4,7 |
| 5 | 10,0 | 20,0 | S. | Beau. | |
| 6 | 10,0 | 19,0 | N. | Couvert. | |
| 7 | 11,0 | 21,0 | N. | Nuageux. | |
| 8 | 12,0 | 25,0 | S. | Couvert. | |
| 9 | 13,0 | 23,0 | E. | Pluie, orage. | 3,3 |
| 10 | 14,0 | 20,0 | S. | Couvert. | |
| 11 | 12,0 | 19,0 | N. | Couvert. | |
| 12 | 11,0 | 20,0 | O. | Couvert. | |
| 13 | 14,0 | 18,0 | O. | Pluie la nuit. | 3,2 |
| 14 | 11,5 | 20,0 | S. | Beau. | |
| 15 | 12,0 | 22,0 | O. | Beau. | |
| 16 | 15,0 | 23,0 | N. | Beau. | |
| 17 | 15,0 | 21,0 | N. | Couv., pluie la n. | 8,5 |
| 18 | 12,5 | 17,0 | N. | Pluie. | 28,3 |
| 19 | 12,0 | 16,0 | O. | Pluie. | 4,0 |
| 20 | 10,5 | 19,8 | S. | Nuageux. | |
| 21 | 14,0 | 22,0 | O. | Beau. | |
| 22 | 16,0 | 20,0 | O. | Nuageux. | |
| 23 | 14,0 | 19,5 | O. | Couvert. | |
| 24 | 13,0 | 19,5 | O. | Beau. | |
| 25 | 12,0 | 19,0 | O. | Pluie, orage. | 8,0 |
| 26 | 10,0 | 17,0 | N. | Pluie, orage. | |
| 27 | 9,0 | 19,0 | N. | Beau. | |
| 28 | 13,0 | 24,0 | N. | Beau. | |
| 29 | 14,5 | 25,0 | N. | Beau. | |
| 30 | 17,0 | 27,0 | N. | Beau. | |
| 31 | 18,0 | 25,0 | S. | Beau. | |
| | 12°5 | 20°3 | | Pluie.......... | 64,6 |

Moyenne du mois.. 16°4

Évaporation.... 108,0

JUIN 1862-63.

| DATES. | THERMOMÈTRE. | | VENT à midi. | ÉTAT DU CIEL. | PLUVIOMÈTRE. |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | millim. |
| 1 | 16°5 | 26°0 | S. | Beau. | |
| 2 | 17,0 | 27,0 | N. | Beau. | |
| 3 | 16,0 | 25,5 | O. | Beau. | |
| 4 | 17,0 | 21,0 | N. | Couvert. | |
| 5 | 15,0 | 23,0 | E. | Beau. | |
| 6 | 14,0 | 21,0 | O. | Pluie. | 7,0 |
| 7 | 15,0 | 20,5 | O. | Pluie la nuit. | 4,5 |
| 8 | 16,0 | 20,0 | S. | Nuageux. | |
| 9 | 13,5 | 22,0 | S. | Nuageux. | |
| 10 | 14,5 | 19,3 | O. | Pluie. | 4,5 |
| 11 | 11,5 | 19,5 | O. | Pluie. | 12,0 |
| 12 | 12,0 | 17,5 | O. | Pluie. | 6,2 |
| 13 | 12,5 | 17,0 | O. | Pluie. | 4,0 |
| 14 | 15,0 | 21,0 | O. | Nuageux. | |
| 15 | 14,5 | 22,0 | O. | Beau. | |
| 16 | 15,5 | 25,0 | N. | Beau. | |
| 17 | 16,0 | 22,0 | O. | Couvert. | |
| 18 | 16,0 | 27,0 | O. | Beau. | |
| 19 | 13,5 | 20,0 | S. | Pluie. | 6,0 |
| 20 | 13,0 | 19,0 | O. | Nuageux. | |
| 21 | 12,0 | 23,0 | O. | Beau. | |
| 22 | 15,0 | 26,0 | O. | Beau. | |
| 23 | 17,0 | 27,5 | S. | Beau. | |
| 24 | 19,0 | 27,5 | S. | Beau. | |
| 25 | 18,0 | 24,0 | S. | Couvert. | |
| 26 | 18,0 | 25,0 | N. | Beau. | |
| 27 | 17,5 | 26,0 | O. | Beau. | |
| 28 | 18,0 | 26,0 | O. | Pluie, orage. | 20,7 |
| 29 | 16,0 | 19,0 | N. | Pluie. | 9,5 |
| 30 | 13,5 | 21,0 | S. | Nuageux. | |
| | 15°2 | 22°6 | | Pluie.......... | 74,4 |
| Moyenne du mois.. 18°9 | | | | Évaporation.... | 158,0 |

JUILLET 1862-63.

| DATES. | THERMOMÈTRE. | | VENT à midi. | ÉTAT DU CIEL. | PLUVIOMÈTRE. |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | millim. |
| 1 | 16°0 | 25°0 | S. | Beau. | |
| 2 | 16,5 | 27,0 | N. | Beau. | |
| 3 | 16,5 | 26,5 | N. | Beau. | |
| 4 | 18,5 | 28,0 | S. | Beau. | |
| 5 | 18,5 | 28,0 | S. | Beau. | |
| 6 | 19,5 | 30,5 | S. | Beau. | |
| 7 | 19,0 | 24,5 | S. | Couvert. | |
| 8 | 18,0 | 25,0 | S. | Beau. | |
| 9 | 18,0 | 28,0 | S. | Beau. | |
| 10 | 19,5 | 29,5 | N. | Beau. | |
| 11 | 20,0 | 30,0 | N. | Beau. | |
| 12 | 20,0 | 30,0 | E. | Beau. | |
| 13 | 19,5 | 30,0 | N. | Beau. | |
| 14 | 20,5 | 30,5 | N. | Beau. | |
| 15 | 21.0 | 30,0 | N. | Beau. | |
| 16 | 19,5 | 30,5 | N. | Beau. | |
| 17 | 19,0 | 31,0 | N. | Beau. | |
| 18 | 17,5 | 27,0 | N. | Beau. | |
| 19 | 18,0 | 25,0 | N. | Beau. | |
| 20 | 17,5 | 27,5 | O. | Beau. | |
| 21 | 18,0 | 29,5 | S. | Beau. | |
| 22 | 20,0 | 26,0 | O. | Beau. | |
| 23 | 20,5 | 25,0 | N. | Nuageux, pluie. | 1,5 |
| 24 | 17,0 | 24,0 | N. | Beau. | |
| 25 | 15,0 | 24,0 | N. | Beau. | |
| 26 | 15,5 | 23,0 | N. | Couvert. | |
| 27 | 16,5 | 25,5 | N. | Beau. | |
| 28 | 15,5 | 24,5 | N. | Pluie, orage. | 18,8 |
| 29 | 16,5 | 23,0 | N. | Beau. | |
| 30 | 16,5 | 25,0 | N. | Beau. | |
| 31 | 18,0 | 28,5 | N. | Beau. | |
| | 18°1 | 27,1 | | Pluie.......... | 20,3 |
| | Moyenne du mois... 22°6 | | | Évaporation.... | 204,0 |

AOUT 1862-63.

| DATES. | THERMOMÈTRE. | | VENT à midi. | ÉTAT DU CIEL. | PLUVIOMÈTRE. |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | millim. |
| 1 | 20°0 | 28°0 | S. | Beau. | |
| 2 | 18,5 | 26,0 | E. | Beau. | |
| 3 | 18,0 | 28,0 | N. | Beau. | |
| 4 | 18,0 | 29,5 | S. | Beau. | |
| 5 | 20,0 | 29,0 | S. | Nuageux. | |
| 6 | 19,0 | 27,0 | N. | Beau. | |
| 7 | 18,0 | 27,0 | N. | Beau. | |
| 8 | 20,0 | 32,5 | S. | Beau. | |
| 9 | 22,0 | 31,3 | S. | Beau. | |
| 10 | 22,0 | 31,0 | E. | Beau. | |
| 11 | 22,6 | 28,0 | O. | Nuageux. | |
| 12 | 19,0 | 29,0 | S. | Beau. | |
| 13 | 20,0 | 27,3 | S. | Beau. | |
| 14 | 18,5 | 30,0 | S. | Beau. | |
| 15 | 20,0 | 31,0 | N. | Beau. | |
| 16 | 21,0 | 28,0 | N. | Beau. | |
| 17 | 17,0 | 24,0 | N. | Pluie. | 6,5 |
| 18 | 15,0 | 21,3 | S. | Nuageux. | |
| 19 | 16,0 | 22,0 | O. | Pluie. | 4,5 |
| 20 | 14,0 | 20,0 | O. | Beau. | |
| 21 | 14,5 | 21,0 | N. | Beau. | |
| 22 | 12,0 | 23,0 | N. | Beau. | |
| 23 | 15,0 | 25,0 | N. | Beau. | |
| 24 | 15,0 | 28,0 | S. | Beau. | |
| 25 | 17,7 | 24,0 | S. | Pluie. | 5,0 |
| 26 | 15,5 | 25,5 | E. | Nuageux. | |
| 27 | 17,5 | 19,0 | E. | Pluie. | 22,0 |
| 28 | 16,5 | 22,0 | S. | Pluie. | 2,7 |
| 29 | 16,0 | 22,0 | S. | Nuageux. | |
| 30 | 14,0 | 24,0 | S. | Nuageux. | |
| 31 | 16,5 | 21,5 | S. | Pluie. | 3,5 |
| | 17,7 | 25,9 | | Pluie.......... | 44,2 |

Moyenne du mois... 21°8

Évaporation.... 206,0

## RÉSUMÉ COMPARATIF DU PRINTEMPS MÉTÉOROLOGIQUE 1862-63.

(Mars, avril, mai.)

| | ANNÉE | |
|---|---|---|
| | 1862-63. | Normale. |
| Température moyenne | 13°0 | 13°2 |
| Plus haute température | 27,0 | » |
| Moins haute | 2,5 | » |
| Jours de pluie | 27 | 30 |
| Hauteur d'eau tombée | 188mil.1 | 188mil.1 |
| Hauteur d'eau évaporée | 281,0 | » |
| Vent dominant à midi | N. | » |

## RÉSUMÉ COMPARATIF DE L'ÉTÉ MÉTÉOROLOGIQUE 1862-63.

(Juin, juillet, août.)

| | ANNÉE | |
|---|---|---|
| | 1862-63. | Normale. |
| Température moyenne | 21°1 | 21°6 |
| Plus haute température | 32,5 | » |
| Moins haute | 11,5 | » |
| Jours de pluie | 17 | 25 |
| Hauteur d'eau tombée | 138mil.9 | 194mil.6 |
| Hauteur d'eau évaporée | 568,0 | » |
| Vent dominant à midi | N. | » |

Aug. Petit-Lafitte.

# OFFICIERS

## DE L'ACADÉMIE DE BORDEAUX,

**pour l'année 1864.**

---

MESSIEURS

MINIER (Hte), *Président.*
COSTES, *Vice-Président.*
ROUX, *Secrétaire général.*

DEZEIMERIS,
LESPINASSE, } *Secrétaires-adjoints.*

FAURÉ............. *Trésorier.*
VALAT............ *Archiviste.*

DABAS,
CIROT DE LA VILLE,
GAUSSENS,
JACQUOT, } *Membres du Conseil d'administration.*

# TABLEAU

DES

## MEMBRES DE L'ACADÉMIE DE BORDEAUX,

*arrêté au 31 décembre 1863.*

—

### *Membres Honoraires.*

DONNET (Ferdinand), C. ✻, cardinal-archevêque de Bordeaux.
BOUVILLE, O. ✻ (comte de), préfet du départem[t] de la Gironde.
YZARD, ancien membre résidant, ancien conseiller à la Cour d'appel de Bordeaux.

### *Membres Résidants.*

1823. GINTRAC père ✻, profess. à l'École préparat[re] de médecine, rue du Parlem[t] Ste-Catherine, 22.
1826. DES MOULINS (Charles), président de la Société Linnéenne de Bordeaux, rue de Gourgues, 9.
1833. SÉDAIL, littérateur, rue Fondaudège, 123.
1836. FAURÉ ✻, pharmacien, fossés Bourgogne, 9.
1837. PETIT-LAFITTE, profess[r] d'agriculture, rue Henri IV, 30.
1837. DÉGRANGES (E.), docteur en médecine, rue Ste-Catherine, 25.
1838. VALAT, ancien recteur d'Académie, rue Ségur, 38.
1841. BRUNET (Gustave), secrétaire de la Chambre de commerce, hôtel de la Bourse.
1842. ABRIA ✻, professeur de physique et doyen de la Faculté des Sciences, quai de Bacalan, 15.

1842. LAMOTHE (Léonce), inspecteur des établissements de bienfaisance, rue Servandony, 8.
1843. GAUTIER aîné, O. ✻, ancien maire de Bordeaux, rue Huguerie, 51.
1846. MANÈS ✻, ingénieur des mines, ruelle des Cossus, 10.
1847. SAUGEON, professeur de belles-lettres, rue de la Taupe, 26.
1847. RAULIN, professeur de botanique, de minéralogie et de géologie, à la Faculté des sciences, rue du Colysée, 18.
1848. DELPIT, littérateur, rue Margaux, 22.
1848. DUBOUL (Just-Albert), littérateur, rue du Saujon, 17.
1849. BAUDRIMONT ✻, professeur de chimie à la Faculté des Sciences; rue des Herbes, 42.
1850. LEO DROUYN, peintre et graveur, rue de Gasc, 143.
1850. IMBERT DE BOURDILLON ✻ (Marquis d'), conseiller à la Cour impériale de Bordeaux, allées de Tourny.
1850. DABAS ✻, profess^r de littérature ancienne et doyen de la Faculté des Lettres, cours d'Aquitaine, 92.
1850. CIROT DE LA VILLE, chanoine honoraire, professeur d'Écriture sainte à la Faculté de Théologie, rue de la Concorde, 10.
1851. COSTES, professeur à l'École préparatoire de Médecine, rue Baubadat, 25.
1851. BROCHON (Henry) ✻, maire de Bordeaux, rue Margaux, 22.
1851. BLATAIROU, chanoine honoraire, doyen de la Faculté de Théologie de Bordeaux, rue Montméjean, 36.
1852. GÈRES (Jules de), homme de lettres.
1853. GAUSSENS, curé de Saint-Seurin, rue Tronqueyre, 38.
1853. A. VAUCHER, avocat, rue Devise-Ste-Catherine, 55.
1854. O. DE LACOLONGE ✻, capitaine d'artillerie, inspecteur de la poudrerie de Saint-Médard, allées de Tourny, 22.
1854. MINIER (H^te), homme de lettres, rue de la Prévôté, 24.
1856. LAGRANGE (M^is de) ✻, sénateur, membre de l'Institut.
1858. LESPINASSE, botaniste, rue de la Croix-Blanche, 70.
1858. ARMAN (Lucien), O. ✻, ingénieur de constructions navales, quai de la Monnaie, 15-16.

1859. JACQUOT, O. ✻, ingénieur en chef des mines, cours du XXX Juillet, 11.

1859. VILLIET (J.), peintre-verrier, r. de Toulouse, 71.

1860. LEFRANC, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres, rue de Cheverus, 8.

1862. LESPIAULT, professeur d'Astronomie à la Faculté des Sciences, rue Michel Montaigne, 5.

1862. ROUX ✻, professeur de littérature française à la Faculté des Lettres de Bordeaux, rue Naujac, 29.

1863. ORÉ, profess[r] adjoint à l'École préparatoire de Médecine et de Pharmacie, rue des Minimes, 36.

1863. DEZEIMERIS, littérateur, rue de la Maison-Daurade, 9.

## *Membres associés non résidants.*

DUTREY, C. ✻, inspecteur général de l'Instruction publique, à Paris.

GORIN, peintre d'histoire, à Madrid.

GEFFROY ✻, maître de conférence à l'École normale de Paris.

## *Membres Correspondants.*

ABRAHAMSON (D'), homme de lettres, à Copenhague.

AUSSY (H. D'), de Saint-Jean-d'Angély, membre correspondant de 1re classe de l'Institut de France.

AYMARD (AUGUSTE), au Puy.

BACCI, professeur de philosophie, à Mirandola (duché de Modène).

BALBI (ADRIEN), littérateur, à Paris.

BAREYRE, médecin vétérinaire, à Agen.

BARRAU, professeur de rhétorique, à Niort.

BASCLE DE LAGRÈZE (GUSTAVE), conseiller à la Cour impériale de Pau.

BAUDOIN (J.), à Châtillon-sur-Seine.

BEAULIEU, antiquaire, rue du Cherche-Midi, 13, à Paris.

BESNOU, pharmacien-major de la marine impériale, à Cherbourg (Manche).

BLOSSAC (DE), ancien magistrat, à Saintes (Charente-Inf.).
BONJEAN, pharmacien à Chambéry.
BONNET DE LESCURE, officier du génie maritime, à Rochefort.
BORDES, conservateur des hypothèques, à Pont-Lévêque (Calvados).
BOUCHEREAU JEUNE ✱, correspondant agricole, à Carbonnieux.
BOUCHER DE PERTHES, directeur des contributions directes, en retraite, à Abbeville.
BOUCHERIE ✱, ancien membre résidant, docteur en médecine, à Paris.
BOUILLET (JEAN-BAPTISTE), naturaliste, à Clermont-Ferrand, département du Puy-de-Dôme.
BOURRAN (E. DE), littérateur, à Bruxelles.
BURGADE, à Libourne.
CANONGE (JULES), de Nîmes.
CUISINE (DE LA), conseiller à la Cour impériale de Dijon.
CASTAIGNE (EUSÈBE), bibliothécaire, à Angoulême.
CAVALLERO (J.-B.), avocat à Valence (Espagne).
CAVENTOU, chimiste, rue de Gaillon, 18, à Paris.
CAZEAUX, propriétaire, correspondant agricole, à Béliet.
CAZENAVE DE LIBERSAC, propriétaire à Saint-Capraise.
CAZENAVE DE PRADINES, au Passage, près d'Agen.
CHAPUIS DE MONTLAVILLE (LE BARON), sénateur, littérateur, rue de Rivoli, à Paris.
CHASSAY (L'ABBÉ ÉDOUARD), professeur de philosophie au Grand Séminaire de Bayeux.
CHAUMELIN (MARIUS), homme de lettres, à Marseille.
CHEVALIER, pharmacien-chimiste, quai Saint-Michel, 25, à Paris.
COCHET (l'abbé), à Dieppe.
COMARMON (DE), à Lyon.
COQ (PAUL), ancien membre résidant, à Paris.
COUERBE, propriétaire, à Verteuil, en Médoc, arrondissement de Lesparre.
DAGUT, astronome, à Rennes.

DEBEAUX, pharmacien aide-major, attaché à l'hôpital de Bordeaux.

DEMOGEOT, professeur de rhétorique au Lycée impérial Saint-Louis, 15, rue Vieille Estrapade, à Paris.

DEPIOT-BACHAN, correspondant agricole, à Saucats.

DERBIGNY (Valéry), directeur des domaines de 1re classe en retraite, à Arras.

DESCHAMPS (E.), littérateur, à Versailles.

DINAUX, à Valenciennes (Nord).

DROUOT, ingénieur des mines, à Châlons-sur-Saône.

DUBROCA, médecin, à Barsac.

DU BURGUET, maire d'Allemans, près de Ribérac, département de la Dordogne.

DUFAU fils, Dr de l'Institution des Jeunes-Aveugles, à Paris.

DUMONCEL (Th.), président de la Société Naturelle de Cherbourg.

DUMONT (Gaston), D.-M., inspectr des eaux minérales, à Paris.

DUPERRIS, médecin, à la Nouvelle-Orléans.

DUPLAN ancien capitaine d'artillerie, à Castelmoron, département de la Haute-Garonne.

DUVIVIER (Antony), archéologue, à Nevers.

ELWART, musicien, rue Bréda, 26, à Paris.

ENGEL, professeur-agrégé à la Faculté de Médecine de Strasbourg (Bas-Rhin).

FABRE, médecin, à Villeneuve-sur-Lot.

FEUILLERET, professeur d'histoire au Collége de Saintes.

GAUDRY (Albert), docteur ès sciences naturelles, attaché au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

GAVARRET, professeur de physique à la Faculté de Médecine de Paris.

GIMET DE JOULAN, homme de lettres, à Nérac.

GINDRE (Jules), ingénieur des mines, à Itxassou, par Bayonne et Cambo.

GASSIES, naturaliste à Bordeaux.

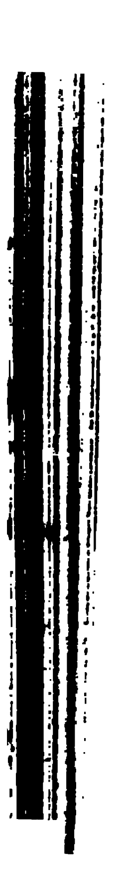
GIRARDIN, doyen de la Faculté des sciences de Lille, correspondant de l'Institut (Académie des Sciences, etc.).

GODART, curé de Saint-Étienne, près Bayonne.
GOURGUES (LE COMTE DE), à Lanquais (Dordogne).
GRAGNON-LACOSTE, ancien notaire, à Bordeaux.
GRIMAUD (EMILE), rédacteur de la *Revue de Bretagne et Vendée.*
GRUHN, à Paris.
GRELLET-BALGUERIE, juge à La Réole (Gironde).
GUADET, S.-D.r de l'Institution des Jeunes-Aveugles, à Paris.
GUILLAND, capitaine d'artillerie, à Belley.
HAYS, S.-commissaire de marine, chef de comptoir à Mahé.
HEYER, docteur médecin, à Pondichéry.
HEEMSKERK, juge au tribunal d'arrondissement, à Amsterdam.
JASMIN, littérateur, à Agen.
JOUBERT, correspondant agricole, à Paris.
KERCADO (LE COMTE DE), correspondant agricole, à Gradignan.
LABAT, organiste, à Montauban.
LACHAPELLE (DE), régent de rhétorique au Collége de Cherbourg.
LACOINTA, directeur de la *Revue de Toulouse.*
LAGATINERIE (DE), commissaire de la marine, à Fontainebleau.
LANET (ÉDOUARD), ancien membre résidant.
LAPAUME, professeur au Lycée de Rennes.
LAPOUYADE, archéologue, président du tribunal de première instance, à La Réole.
LAGRÈZE (DE), à Pau.
LA PYLAIE (DE), naturaliste, à Fougères, département d'Ille-et-Vilaine.
LE BIDART DE THUMAIDE (DE), magistrat, secrétaire général de la *Société libre d'Émulation*, à Liège.
LEGENTIL, juge suppléant près le tribunal d'Arras (Pas-de-Calais).
LEGUAI, docteur médecin, correspondant agricole, à St-Aubin, canton de Saint-André de Cubzac.
LEMONNIER (CH.), avocat, à Paris.
LERMIER, rue Porte-d'Ouche, 1.
LEROY (FERDINAND), ancien membre résidant, rue S.t-Dominique, à Paris.

LEVY (Auguste), professeur de mathématiques, à Rouen.
LIAIS (Emmanuel), physicien, attaché à l'Observatoire de Paris.
MAGEN, membre du jury médical du Lot-et-Garonne, pharmacien, à Agen.
MAHON DE MONAGHAN (Eugène), chancelier de 1re cl. du consulat impérial de Cardiff (St-Germain-en-Laye).
MAILLE, professeur agrégé de la Faculté de médecine de Strasbourg.
MANRY, compositeur de musique, à Paris.
MARTIN, docteur médecin, à la Paz.
MASSON (Gustave), professeur de littérature au Collége de Harrow on the hill, près de Londres.
MAURY (Alfred), avocat, Sous-bibliothécaire de l'Institut de France.
MÈTIVIER (le comte de), archéologue, à Arx, par Gabarret (Landes).
MICHAUD, chef d'institution, à Ste-Foy-la-Grande.
MICHELOT, ancien officier du génie, à Paris.
MICHON (l'abbé), chanoine honoraire, à la Valette, près Angoulême.
MILLER (l'abbé), curé d'Izon, près de Libourne.
MOREAU (César), homme de lettres, à Paris.
MOREAU DE JONNES, naturaliste-géographe, membre de l'Institut de France, à Paris.
NAYRAL (Magloire), littérateur, juge de paix, à Castres, département du Tarn.
NICKLÈS, professeur à la Faculté des Sciences de Nancy.
PAIGNON, avocat à la Cour de Cassation.
PAYEN, docteur médecin, à Aix.
PÉCOUL, ancien représentant du peuple, président de la Société d'agriculture et d'économie rurale de la Martinique.
PERNET, directeur du Collége de Salins.
PERREY, professeur à la Faculté de Dijon.
PIOGEY, avocat, à Paris.
PIORRY (P.-A.), professeur de clinique médicale à la Faculté de Paris.

POEY, directeur de l'Observatoire, à la Havane.
RAFN (CH.-CHRÉTIEN), professeur de philosophie, à Copenhague.
REUME (AUGUSTE DE), à Bruxelles.
RENAN (ERNEST), professeur de langue orientale, à Paris.
RÉSAL, ingénieur des mines.
RIFAUD (J.), homme de lettres, à Paris.
ROBINET, professeur du cours d'industrie séricicole, rue Jacob, 48, à Paris.
ROOSMALEN (DE), professeur de littérature, rue du Jardinet, 11, à Paris.
ROUX-FERRANT, homme de lettres.
SAINT-ANGE (MARTIN), D.-M., à Paris.
SAINT-DIZIER, professeur d'histoire, à Bergerac.
SAINT-ESPÉS LESCOT.
SAMAZEUIL, avocat, à Nérac.
SCHULTZ, botaniste, à Wissembourg (Bas-Rhin).
SCONAMIGLIO (Archangelo), antiquaire à Rome.
SERRET, membre de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen (Lot-et-Garonne).
SISMONDA (EUGÈNE), docteur médecin, à Turin.
SOYER-WILLEMET, naturaliste, à Nancy.
TAMIZEY DE LARROQUE, à Gontaud (Lot-et-Garonne).
TARRY, médecin, à Agen.
TUPPER, naturaliste, à Paris.
VALERNES (LE VICOMTE DE), homme de lettres, à Sault, département de Vaucluse.
VANHUFFEL, jurisconsulte, rue Méhul, 1, à Paris.
VAUVILLIERS, inspecteur divisionn. des ponts et chaussées, rue Duphot, 23, à Paris.
VINGTRINIER, médecin des prisons de Rouen.
WATEVILLE (LE BARON DE), inspecteur des établissements de bienfaisance de la ville de Paris, rue du Faubourg Saint-Honoré, 14, à Paris.

---



# TABLE DES MATIÈRES
## DE LA VINGT-CINQUIÈME ANNÉE.

---

# COMPTE-RENDU

## DES SÉANCES

### de l'Académie Impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux,

RÉDIGÉ PAR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

---

**ANNÉE 1863.**

---

SÉANCE DU 8 JANVIER.

**Présidence de M. DABAS.**

---

Le procès-verbal de la séance du 30 décembre est lu et adopté.

M. Duboul, préoccupé des mutilations et des dégradations dont plusieurs de nos monuments publics ont été l'objet depuis quelques années, a voulu appeler l'attention de l'Académie sur ce point, et a fait la proposition suivante :

« Toutes les fois qu'il s'agira de la restauration d'un » monument public ayant un caractère historique, l'Académie » émettra un avis motivé à ce sujet.

» Il sera donné à l'avis de l'Académie le plus de publicité » possible. Dans tous les cas, cet avis sera inséré dans le » *Compte rendu* de ses séances. »

Cette proposition sera l'objet d'une discussion à l'une des prochaines séances.

M. Gragnon-Lacoste, membre correspondant, informe l'Académie que, par suite de ses recherches, il est parvenu à établir d'une manière certaine que Berquin est né à Bordeaux.

— L'Academie décide que la lettre de M. Gragnon-Lacoste sera insérée dans nos *Actes*.

M. Petit-Lafitte annonce à l'Académie que M. Couerbe, membre correspondant à Vertheuil, est assez gravement malade. L'Académie apprend avec peine cette fâcheuse nouvelle.

Le même membre dépose sur le bureau une brochure qu'il vient de publier sur notre compatriote et ancien collègue Vilaris, qui le premier a découvert le kaolin pour la fabrication de la porcelaine.

M. Saugeon fait son Rapport au nom de la Commission du Prix pour la question de la Comédie.

Il donne une analyse détaillée des trois Mémoires reçus, et après avoir fait apprécier leurs mérites respectifs par des citations nombreuses et choisies, il établit que celui qui porte le n° 1, quoique n'étant pas sans mérite, est tellement inférieur aux deux autres, qu'il n'y a pas lieu à lui décerner de récompense. — La Commission propose, pour reconnaître la valeur du Mémoire n° 2, de lui accorder une médaille de 100 fr. et l'impression dans nos *Actes* de fragments choisis. — Le Mémoire n° 3, de l'avis unanime de la Commission, est un travail très remarquable; aussi n'hésite-t-elle pas à proposer à l'Académie de lui accorder le prix de 500 fr.

Ces propositions donnent lieu à une discussion à laquelle plusieurs membres prennent part. — Le prix de 500 fr. peut-il être augmenté? Un Mémoire l'emportant tellement sur ceux des autres concurrents ne doit-il pas seul remporter le prix? Mais celui qui vient en seconde ligne ayant aussi une grande valeur, n'y a-t-il pas lieu à une récompense? — Ces diverses questions, agitées par MM. Petit-Lafitte, Brochon, Costes et Gaussens, amènent l'Académie à décider que le prix

de 500 fr. est acquis à l'auteur du Mémoire n° 3; mais pour reconnaître la valeur du Mémoire n° 2, une mention très honorable est accordée à son auteur; en outre, des fragments de ce Mémoire seront publiés dans nos *Actes*.

M. le Secrétaire général, dans son *Compte rendu* annuel, exprimera de la manière la plus formelle l'opinion de l'Académie et le regret qu'elle éprouve de ne pouvoir accorder une plus haute récompense au Mémoire n° 2.

Sur la demande de M. le Président, la Séance publique est renvoyée au jeudi 22 janvier.

### OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE
#### SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

*Revue de Bretagne et de Vendée*, octobre et décembre 1862. (M. Cirot de La Ville, rapporteur.)

*L'enfant ne saurait-il apprendre à parler sans l'intervention des signes?* par M. J.-J. Valade-Gabel. (M. Duboul, rapporteur.)

*The transactions of the royal Irish Academy*, volume XXIV. (M. Ch. Des Moulins, rapporteur.)

### OUVRAGES DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

*Nomenclature des livres classiques*, préparée par l'*Académie de Paris* pour l'année 1862-63, et approuvée par M. le Ministre de l'Instruction publique pour l'usage des écoles primaires.

*Journal of the Asiatic Society of Bengal*, nos 2 et 4; 1861.

*The journal of the Dublin Society, january et april, july, october 1861.*

*L'Association médicale*, 1er janvier 1863.

*L'Ami des Champs*, janvier 1863.

*M. Antoine-Louis-Georges de Margns, dans la science Louis de Brondeau*, par le Dr J.-B. Noulet.

*Journal d'éducation*, janvier 1863.

*La Nation*, n° 2 ; 2 janvier 1863.

*Les Beaux-Arts*, 1er janvier 1863.

*Relation des expériences entreprises par ordre de M. le Ministre des Travaux publics sur le calcul des machines à vapeur;* par M. V. Régnault.

Étaient présents :

MM. Costes, J. Duboul, Leo Drouyn, Hipp. Minier, Roux, Valat, E. Jacquot, Cirot de La Ville, Aug. Petit-Lafitte, Charles Des Moulins, Fauré, Saugeon, E. Dégranges, V. Raulin, Gust. Lespinasse, G.-Henry Brochon, G. Lespiault, E. Gaussens.

---

## SÉANCE DU 15 JANVIER.

**Présidence de M. DABAS.**

Lecture et approbation du procès-verbal de la séance du 8 janvier.

M. le Président ouvre les billets cachetés contenant les noms des auteurs des Mémoires du Concours sur la Comédie.

L'auteur du Mémoire n° 3, qui a obtenu le prix de 500 fr., est M. Karl Hillebrand, docteur ès lettres, à Bordeaux.

Le Mémoire n° 2, qui a obtenu la mention très honorable, a pour auteur M. Adrien-Ed. de La Chapelle, professeur de réthorique à Cherbourg.

M. Gassies, membre correspondant, envoie, pour être lue devant l'Académie et insérée dans ses *Actes,* une *Notice sur les Galets ouvrés d'origine celtique des environs d'Agen.* — M. Gassies s'engage à communiquer les pièces à l'appui de son Mémoire. — L'Académie décide que M. Gassies sera invité à venir lui-même donner lecture de sa Notice dans une des prochaines séances.

M. Petit-Lafitte présente une Note dans laquelle il demande que M. le Président veuille bien désigner un membre qui

serait chargé de faire l'éloge de M. Gout Desmartres. — Cette proposition, après une courte discussion, est renvoyée au Conseil.

M. Roux, au nom de la Commission du Concours de Poésie, donne lecture de son Rapport.

Il constate d'abord que les 38 pièces envoyées par 19 auteurs témoignent d'un affaiblissement sensible, comparées aux Concours des années précédentes. — La Commission a néanmoins choisi parmi ces pièces celles qui lui ont paru les moins faibles, et elle propose en conséquence les récompenses suivantes :

1° Une médaille d'argent à la pièce intitulée : *Chalucet* (pèlerinage);

2° Une médaille d'argent à la pièce ayant pour titre : *Stella,* poème intime (toutes réserves pour ce prix étant faites, dit la Commission, au nom du bon goût et de la morale);

3° Une mention honorable à la pièce : *André Chénier;*

4° Une mention honorable aux strophes ayant pour titre : *la Vie d'un navire.*

M. le Rapporteur lit ensuite quelques passages de la plupart des pièces non récompensées. Ce sont là, dit-il, les seuls fragments d'un fouillis faible, incorrect et obscur ou de mauvais goût qui lui aient paru dignes de quelque attention.

Les conclusions du Rapport sont adoptées, sauf celles relatives au poème intitulé : *Stella.* — Après une longue discussion, l'Académie désirant être mieux éclairée sur la valeur morale de cette pièce, renvoie la décision à prendre à la prochaine séance.

M. le Président décachète les billets renfermant les noms des lauréats :

L'auteur de la pièce *Chalucet* est M. Louis Guibert, de Limoges, qui recevra une médaille d'argent.

Une mention honorable est accordée à M. Jeanniard Du Dot, à Campbon (Loire-Inférieure), pour la pièce : *André Chénier.*

Une autre mention honorable est décernée à M. Louis Audiat, de Saintes, pour la pièce : *la Vie d'un navire.*

Pour les pièces en dehors du Concours, sur les conclusions de la Commission, l'Académie accorde une mention honorable à M. Azaïs Guadet, auteur de la traduction de trois scènes de la *Marie Stuart* de Schiller.

M. Minier demande, quoique l'heure soit avancée, que l'Académie s'occupe de la question du Musée, renvoyée depuis plusieurs semaines. Il donne lecture de sa proposition. La discussion est ouverte, et plusieurs membres y prennent part.

M. le président voudrait écarter l'expression de blâme qui est énoncée dans cette proposition.

M. Minier consent à cette modification.

M. Baudrimont lit un travail qu'il avait préparé sur la question.

M. Dégranges expose que c'est un droit naturel pour l'Académie d'exprimer un avis dans toutes les questions d'art, et que l'érection d'un Musée y occupe un premier rang. C'est même un devoir pour l'Académie de se prononcer. Il est d'avis que le monument de l'Hôtel-de-Ville soit respecté, tandis qu'il serait compromis par l'établissement des galeries projetées.

MM. Saugeon, Costes et Minier développent une opinion analogue et se croient assez éclairés par tout ce qui a été dit à ce sujet pour se prononcer.

M. de Lacolonge dit que, sans prétendre être architecte, il a pu, en sa qualité de vice-président du conseil des bâtiments civils, mûrement examiner la question. Il n'a point eu à donner son avis, parce qu'il ne faisait pas partie de la sous-commission, mais il eût conclu, comme elle l'a fait à

l'unanimité, en désapprouvant, dans l'intérêt de l'art, la construction des galeries proposées, tout en reconnaissant néanmoins que le travail de M. l'architecte de la ville était aussi bien conçu qu'il pouvait l'être.

M. le Président voudrait qu'on renvoyât la suite de la discussion et la décision à une autre séance. Plusieurs membres insistent pour qu'un vote ait lieu immédiatement.

MM. Minier et Baudrimont rédigent chacun une formule du vœu à émettre. L'Académie adopte celle de M. Baudrimont, conçue en ces termes :

« L'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, mue par des considérations artistiques et par respect pour les monuments en trop petit nombre que possède Bordeaux, émet le vœu qu'il ne soit pas donné suite au projet d'établir le Musée des tableaux dans des galeries sur les côtés du jardin de l'Hôtel-de-Ville. »

Ce vœu sera transmis par une lettre du Président à M. le Maire en son Conseil municipal.

### OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE
#### SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

M. Grellet-Balguerie adresse la planche V de son album : *les Antiquités réolaises.* (Commission d'Archéologie.)

*Revue des Sociétés savantes,* nos des 2 et 9 janvier 1863. (M. de Lacolonge, rapporteur.)

*Existe-t-il un principe de la vie distinct de l'âme?* par M. L.-C. Jeannel; 1862, avec une lettre d'envoi de M. J. Jeannel. (M. Costes, rapporteur.)

#### DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

*L'Association médicale,* janvier 1863.

*Le Midi illustré,* 3 janvier 1863.

*Bulletin de la Société Philomathique de Bordeaux,* 1er numéro du 1er septembre 1862.

*Brevets d'invention,* t. XCIII.

Étaient présents :

MM. Dabas, Costes, J. Duboul, Aug. Petit-Lafitte, V. Raulin, Roux, J. Delpit, Gust. Lespinasse, Hipp. Minier, G. Brunet, Blatairou, Baudrimont, de Lacolonge, E. Gaussens, L. Marchant, Saugeon, Leo Drouyn, E. Dégranges, G. Lespiault.

---

SÉANCE DU 29 JANVIER.

**Présidence de M. DABAS.**

Le procès-verbal de la séance du 15 janvier est lu et adopté.

La correspondance comprend :

1° Une lettre du Président de l'Académie d'agriculture de Pesaro, qui accompagne deux volumes de Mémoires et demande l'échange des travaux de cette Compagnie avec nos *Actes*. — Cette demande est renvoyée au Conseil.

2° Une lettre de M. Schmitt priant l'Académie de nommer une Commission pour suivre des expériences que se propose de faire ce chimiste sur une nouvelle substance et un nouveau procédé pour guérir la vigne de l'oïdium. Ce procédé, qui consiste dans la fumure des vignes, et qui exigerait une pratique expérimentale trop longue que l'Académie ne pourrait suivre assez régulièrement pour donner une opinion mûrement motivée, paraît trop en dehors de ses attributions. D'ailleurs, M. Schmitt demande qu'on lui confie des vignobles pour expérimenter. L'Académie regrette de ne pouvoir accueillir favorablement cette demande. Elle conseille à M. Schmitt de s'adresser à la Société d'agriculture.

3° Des lettres de remercîment de MM. Karl Hillebrand et Ch. Laterrade pour les récompenses que l'Académie leur a accordées.

4° Une lettre de M. Oré, qui demande le titre de membre de la Compagnie. Plusieurs travaux sont envoyés pour appuyer cette candidature.

Une Commission composée de MM. Gintrac, Baudrimont et Costes est chargée d'apprécier les titres de ce candidat.

Sur des observations présentées par M. le Secrétaire général, l'Académie décide que la séance publique annuelle aura lieu le 26 février, et que jusque-là il y aura deux séances générales, le 5 et le 19 février.

La discussion est reprise sur la récompense proposée par la Commission pour la pièce de vers *Stella*.

M. Roux, rapporteur, persiste dans l'opinion qu'a émise la commission sur l'immoralité de l'œuvre pour légitimer ses réserves. Il fait diverses citations à l'appui.

M. Minier, qui a lu la pièce avec beaucoup d'attention, la défend du reproche d'immoralité; il en cite divers passages; mais il ne la défend pas au point de vue poétique. La pièce lui paraît faible et les vers presque toujours flasques et sans énergie. A ce point de vue seulement, il vote contre toute récompense.

Après une assez longue discussion, à laquelle prennent part successivement M. le Président, MM. Gaussens, Abria, Dégranges, Duboul et Blatairou, l'Académie repousse l'une après l'autre les propositions : de la médaille par la Commission, d'une mention honorable par quelques membres, même celle d'une citation académique.

La discussion est ouverte sur la proposition de M. Duboul relative aux monuments publics.

M. Duboul lit, à l'appui de sa proposition, un travail où sont développées avec une grande clarté les considérations artistiques et archéologiques qui lui ont fait prendre l'initiative de la mesure proposée par lui.

M. l'abbé Gaussens dit qu'il a écouté avec le plus vif intérêt la lecture de M. Duboul, mais que, tout en partageant son opinion, il croit devoir faire quelques réserves pour les monuments consacrés au culte. Les restaurations, si vivement blâmées par M. Duboul, lui paraissent ici très souvent indispensables. Les églises sont, en effet, des monuments habités qui doivent nécessairement se ressentir du progrès dans les habitudes confortables, et dont la forme doit être modifiée pour servir à des besoins nouveaux. Il croit donc, dans beaucoup de cas, les restaurations, aussi bien que les modifications, nécessaires tant pour les besoins du culte que pour celui des fidèles. A cela près, il s'associe au vœu émis par M. Duboul.

M. Des Moulins s'élève avec force contre le grattage, qui, pour donner un aspect momentané de propreté aux monuments, en dénature d'une manière déplorable les formes et les proportions.

M. Drouyn est entièrement de l'avis de M. Duboul, et déplore surtout la manie de l'érection des clochers neufs, dont plusieurs, dit-il, sont de très mauvais goût et disproportionnés aux bâtiments qu'ils surmontent.

M. Dégranges insiste avec force pour qu'on respecte les vieux monuments. Il comprend et il approuve la construction d'églises neuves devenues nécessaires à l'exercice du culte, comme celle de Saint-Ferdinand, par exemple; mais il s'oppose à toute espèce de restauration et désapprouve le grattage aussi bien que le badigeonnage, qu'il regarde comme une dégradation de nos vieux monuments.

M. Dégranges désirerait que l'Académie fît une démarche pour arrêter, s'il en est temps encore, la destruction du portail de l'église Sainte-Croix, qu'il voudrait voir conserver intact. Il désirerait que l'Académie, dans cette circonstance, exprimât un vœu.

M. le président donne lecture de la proposition de M. Duboul, qui est ainsi conçue :

« Toutes les fois qu'une question d'art sera soulevée à » Bordeaux, principalement en ce qui concerne les édifices » publics dont notre cité est justement fière, l'Académie dé- » cide qu'elle fera connaître son opinion. »

Cette proposition est mise aux voix et adoptée.

L'ordre du jour appelle le vote sur la candidature de M. Tamizey de Larroque comme membre correspondant. — M. Tamizey de Larroque est admis à l'unanimité des suffrages.

OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE

SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

*Proceedings of the Royal Society*, vol. XII, n° 52. (M. Abria, rapp.)

*Journal des Savants*, décembre 1862. (M. Duboul, rapporteur.)

*Sténo-signalétique universelle, ou moyen facile de suppléer la voix dans toutes les situations et sans frais;* par M. Bernard Jasseau, capitaine au long cours; avec une lettre d'envoi. (M. Manès, rapporteur.)

*Le Breviari d'amor, de Matfre Ermengaud*, t. Ier, 2e livraison. (M. Roux, rapporteur.)

*Mémoires de l'Académie de Metz*, 1861-1862. (M. Jacquot, rapp.)

*Revue des Sociétés savantes*, 9 et 16 janvier 1863. (M. de Lacolonge, rapporteur.)

*Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, décembre 1862. (Le même rapporteur.)

DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

*Bulletin mensuel de la Société protectrice des animaux*, t. VIII, n° 12.

*Essai sur les navires à rangs de rames des anciens* (6e exemplaire); par M. G. Glotin; avec une lettre d'envoi.

*Esercitazioni dell Accademia agraria di Pesaro*, 13e année, 1er et 2e trimestres.

*Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts du Var*, 28e et 29e années, 1860-61; avec le Compte rendu de la séance du 16 juin 1862.

*Institut des provinces de France.* — Circulaire relative à l'ouverture du Congrès des Délégués des Sociétés savantes pour la session de 1863; avec une liste de souscription.

*Association médicale*, nos 1 et 2, 1er et 15 janvier 1863.

*Journal des Découvertes*, n° 16, janvier 1863.

*Deuxième Mémoire sur l'importance, pour l'histoire intime des communes de France, des actes notariés antérieurs à 1790;* par M. Gustave Saint-Joanny.

*Annuaire du Cercle artistique et littéraire de Bordeaux*, 1re année, 1863.

*Journal d'agriculture de la Côte-d'Or*, novembre 1862.

*Catalogue des brevets d'invention*, année 1862, n° 7.

*La Nation*, 16 janvier 1863.

*Les Beaux-Arts*, 15 janvier 1863.

*Archives de l'Agriculture*, novembre 1863.

*Mémoires de l'Académie impériale de Toulouse*, 5e série, t. VI.

*Bulletin de la Société d'Agriculture de Boulogne-sur-Mer*, n° 7, juillet; n° 8, août; n° 9, septembre; n° 10, octobre; n° 11, novembre 1862.

## Étaient présents :

MM. Dabas, Fauré, J. Duboul, Charles Des Moulins, Leo Drouyn, Aug. Petit-Lafitte, Jules Delpit, Hipp. Minier, Roux, Gust. Lespinasse, Cirot de La Ville, Abria, de Lacolonge, Valat, E. Gaussens, Blatairou, V. Raulin, E. Jacquot.

---

### SÉANCE DU 5 FÉVRIER.

**Présidence de M. DABAS.**

Le procès-verbal de la séance du 29 janvier est lu et adopté.

M. Lapaume, membre correspondant, demande s'il ne serait pas possible que l'Académie lui envoyât ses *Actes*.

Ce n'est pas un droit des correspondants. Cependant, les

prétentions de M. Lapaume, correspondant d'ailleurs assez actif, ne sont pas incompatibles avec les précédents de l'Académie. Sa demande est renvoyée au conseil.

M. Sédail, membre non résidant, demande aussi l'envoi de nos *Actes*. Cet envoi sera fait.

M. Minier fait la communication suivante :

En pratiquant des fouilles sur le domaine du château de Belfort, situé au village de Sérignan, commune de Saint-Médard-en-Jalles, il a été trouvé dans un pot de terre, qui s'est brisé sous la pioche, soixante-deux pièces en argent, dont la plupart sont du module de nos pièces d'un franc. Ces espèces appartiennent aux règnes de Charles IV, Charles V et Philippe VI. M. Sellerier, propriétaire du château de Belfort, envoie pour être placé sous les yeux de l'Académie ce petit trésor numismatique.

Des remercîments seront adressés à M. Sellerier pour son intéressante communication.

La parole est donnée à M. J. Delpit, rapporteur, pour le concours d'archéologie.

M. Delpit demande une mention honorable pour un travail de M. Léo Saignat, avocat, intitulé : *Essai sur l'origine de la coutume de Bordeaux*. Ce travail, déjà ancien, puisqu'il date de l'année 1861, n'a été envoyé que depuis très peu de temps à l'Académie.

Les conclusions de M. Delpit sont adoptées.

M. Ch. Grellet-Balguerie, notre correspondant, a envoyé un travail sur des antiquités de La Réole. Ce travail est accompagné de douze planches représentant soixante monuments. Des recherches faites par notre correspondant, il résulterait, selon lui, que la villa de Charlemagne n'aurait

existé ni à Casseneuil (Lot-et-Garonne), ni à Casseuil, mais bien à Caudrot, où M. Balguerie en aurait trouvé des traces incontestables. La Commission demande pour M. Grellet-Balguerie une médaille d'argent.

L'Académie ne peut se prononcer quant à présent sur la découverte ; mais, voulant récompenser le zèle de son correspondant et l'engager à compléter ses recherches, elle lui accorde, conformément aux conclusions de la Commission, une médaille d'argent petit module.

Le même rapporteur a la parole sur le concours de biographie.

L'Académie a reçu de M. Gragnon-Lacoste, son correspondant, deux notices : l'une, sur *M. le chevalier de Mondenard de Roquelaure,* est écrite, dit M. Delpit, d'un style coulant et facile, mais remplie, en grande partie, par des considérations tout à fait étrangères à la vie de cet écrivain ; elle ne présente pas le véritable caractère d'une biographie.

L'autre notice, sur *M. Journiat de Saint-Méard,* paraît avoir été trop peu étudiée et se trouve fort incomplète : plusieurs des écrits de cet homme de lettres, si original, n'y sont même pas mentionnés.

Néanmoins, la Commission, afin d'encourager notre zélé correspondant, propose pour ces deux notices une mention honorable et le rappel des récompenses déjà accordées.

M. Petit-Lafitte fait observer que le rappel d'une récompense équivaut à la récompense elle-même ; que M. Gragnon-Lacoste a déjà reçu de l'Académie une médaille d'or, et que dès lors l'Académie, en adoptant toutes les conclusions de la Commission, semblerait attribuer une médaille d'or aux notices présentées, ce qui ne peut être dans son intention, pas plus que dans celle de la Commission.

Prenant en considération les observations de M. Petit-Lafitte, l'Académie accorde simplement, comme encourage-

ment et en souvenir de ses travaux, une mention honorable à M. Gragnon-Lacoste.

M. Abria a la parole, comme rapporteur, sur la candidature de M. Poey au titre de membre correspondant.

M. Poey, directeur de l'Observatoire de la Havane, a envoyé plusieurs brochures à l'appui de sa candidature.

M. Abria analyse rapidement ces brochures, et dit qu'il y a reconnu un grand talent d'observation et surtout une grande activité scientifique, et demande le renvoi au conseil. En conséquence de ce rapport, la canditature de M. Poey est renvoyée au conseil.

M. le Secrétaire général rappelle que plusieurs autres rapports relatifs à des candidatures se font attendre depuis longtemps. Il prie MM. les Rapporteurs de vouloir bien se mettre à jour. M. le Secrétaire général engage en même temps ceux de MM. les membres de l'Académie qui auraient des questions à faire figurer au programme, de vouloir bien les envoyer sans retard, la séance publique devant avoir lieu le 26 février.

### OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE
#### SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

*The journal of the Royal Dublin Society*, nos 26, 27 et 28. (M. Raulin, rapporteur.)

*Journal of the Asiatic Society of Bengal*, no 3, février 1861. (M. Abria, rapporteur.)

*Revue de Bretagne*, janvier 1863. (M. Cirot de La Ville, rapporteur.)

*Verhandelingen der Koninklijke Akademie van wetenschappen. Achste deel, 1862.* (M. Lespiault, rapporteur.)

#### DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

*Journal d'éducation* (de M. Clouzet), février 1863.

*L'Ami des Champs*, février 1863.

*Le Salut public de Lyon,* 30 janvier 1863.

*Programme des Prix proposés par la Société impériale des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille,* et qui seront décernés en 1863 et 1864.

*Programme de la 28e Exposition des produits de l'horticulture de la Société centrale d'Horticulture de Caen.*

*Revue agricole de Valenciennes,* décembre 1862.

*Les Beaux-Arts,* 1er février 1863.

*Le Bon Cultivateur,* juin, juillet et août 1862.

*L'Association médicale,* février 1863.

*Bulletin de la Société d'Agriculture de Boulogne-sur-Mer,* oct. 1852.

*Nouvelles observations sur la maladie de la vigne;* par M. Chatel (de Vire).

*Annales de la Société d'Agriculture du département de la Gironde,* 3e et 4e trimestres 1862.

*Verslagen en Mededeelingen der Koninklijke akacedemie van wetenschappen. — Veertiende deel;* sciences, littérature, histoire naturelle, 1862.

*Jaarboek van de Koninklijke Akademie van wetenschappen, 1861.*

## Étaient présents :

MM. Dabas, Hipp. Minier, J. Duboul, W. Manès, Ch. Des Moulins, Saugeon, Abria, Jules Delpit, Aug. Petit-Lafitte, Cirot de La Ville, E. Jacquot, Roux, V. Raulin, Leo Drouyn, È. Dégranges, L. Marchant, Gustave Lespinasse, G. Lespiault, Costes.

---

### SÉANCE DU 19 FÉVRIER.

**Présidence de M. DABAS.**

---

Le procès-verbal de la séance du 5 février est lu et adopté.

M. Grellet-Balguerie adresse à l'Académie une lettre de remercîments pour la récompense qu'elle lui a accordée, et demande qu'une Commission soit chargée de vérifier pour l'an prochain l'exactitude de ses assertions. — L'Académie avisera.

La séance publique est remise au jeudi 5 mars, la salle étant occupée par le conseil de recrutement.

L'ordre du jour appelle les questions du programme. Celle qui a pour objet l'*Anatomie de la vigne,* qui n'a pas eu de solution, est retirée. — La question relative aux *Entozoaires* est maintenue pour 1863.

Diverses questions littéraires sont proposées soit par la Commission du programme, soit par divers membres.

L'Académie s'arrête à la question suivante, proposée par la Commission *pour l'année 1863 :*

« Traiter des influences que les littératures étrangères ont » exercées à partir du XVI$^e$ siècle sur le génie de notre langue » et de notre littérature française. »

Des diverses questions littéraires déjà communiquées à l'Académie, la suivante, proposée par M. J. Delpit, est adoptée *pour l'année 1864.*

« État des lettres à Bordeaux dans la seconde moitié du » XVIII$^e$ siècle, ou considérations historiques et littéraires » sur la littérature bordelaise depuis la mort de Montesquieu » jusqu'à l'établissement du premier empire. »

Pour les sciences, la question suivante, proposée par M. Abria, est adoptée pour l'année 1864 :

« *Sciences physiques.* — Exposer les perfectionnements » apportés depuis le commencement du siècle aux divers » procédés d'éclairage public et particulier, tant au point de » vue des matières employées qu'à celui des appareils eux-» mêmes; indiquer les progrès dont cette branche d'industrie » paraît encore susceptible. »

Le prix accordé pourrait être élevé jusqu'à 500 fr., dans le cas où le mémoire couronné renfermerait des expériences photométriques.

L'Académie décide que pour les questions littéraires comme pour les questions scientifiques, la récompense accordée peut être portée à 500 fr.

On passe au scrutin sur la candidature de M. Poey, de la Havane, comme membre correspondant. Le scrutin étant favorable, M. Poey est admis.

M. Roux a la parole pour un rapport sur un discours prononcé par M. Burgade, professeur de physique au lycée de Libourne lors de la distribution des prix de ce lycée, au mois d'août dernier.

« Je suis heureux, dit M. Roux, d'avoir été choisi pour vous rendre compte de ce court et substantiel écrit, que l'on ne peut lire sans un intérêt qui devient souvent de l'émotion. Ce sont les adieux du professeur émérite à ce collége qu'il a vu se renouveler plusieurs fois, et où trois générations d'élèves lui ont dû en partie le bonheur de leurs premières années et les lumières et les bons principes qu'elles ont portés dans la vie sociale. C'est ce qu'atteste avec une modeste fierté le langage tenu par ce Nestor de l'enseignement à « un auditoire qui lui est si connu et qu'il aime tant » :

« Les élans de mon âme, les convictions de toute ma vie, il m'est » bien permis de les verser ici avec le plus sincère abandon... Si » nous pouvions tous ensemble remonter quarante ans du fleuve » de la vie, je rencontrerais ces mêmes jeunes gens chez lesquels » je vis éclore presque le premier l'intelligence, les nobles senti» ments dont notre arrondissement ressent aujourd'hui la bienheu» reuse influence... Mais on ne remonte pas aux rivages passés. »

» Il y remonte pourtant; il repasse toutes les années de sa noble carrière; il en recueille les souvenirs; il les condense et les précise dans un rapide résumé qui est encore une leçon, et qui recommande implicitement à ses successeurs tout ce qu'il a si bien pratiqué lui-même, c'est à dire l'éducation de l'homme moral par la science et par les lettres, et un paternel intérêt pour la naïveté, la grâce et la vivacité de l'enfance.

» Ce discours semble un abrégé de l'*Émile,* tempéré par le *Traité des Études.* On y retrouve en substance, et dans un tour d'ailleurs tout personnel, les préceptes bienfaisants de Rollin pour l'alliance des bonnes études et des bonnes mœurs, des belles-lettres et des beaux sentiments; et, sur la tendre sollicitude que doit inspirer le premier âge, les idées salutaires de Montaigne et de Locke, reprises par Rousseau, qui les a colorées de son imagination et enflammées de son éloquence. L'orateur y paraît aussi inspiré du Traité de Fénelon sur l'éducation des filles, de ce chef-d'œuvre de délicatesse et de raison, devenu le manuel des épouses et des mères. On sent qu'il s'est pénétré de la pensée de tous les grands instituteurs des générations naissantes, de tous les maîtres de la pure littérature, de la saine morale et de la vraie religion. Son cœur plein, comme son esprit, de ce qu'il traite, donne à son style une douce et persuasive chaleur.

» C'est avec une conviction, qui n'est pas sans éloquence, qu'il fait appel au zèle des pères de famille, qu'il les conjure de seconder l'enseignement du collége, et de venir en aide à l'Instituteur public, et à ses efforts pour compléter l'instruction proprement dite, par l'éducation, cette partie si importante des mœurs sociales. C'est avec une grâce émue que, prenant l'éducation de l'enfant à sa naissance même, il parle des devoirs imposés à la tendresse maternelle :

« C'est la mère, cette Providence personnifiée de Dieu sur la » terre, qui est appelée à recueillir de son enfant les premières » larmes, les premiers sourires, les premières caresses. C'est la » mère qui enseigne les premiers mots que l'enfant balbutie. C'est » elle qui la première joint ses deux petites mains pour prier. Ces » soins d'une mère exigent un sens mystérieux qui n'a été donné » qu'à son cœur. »

» Faisant toujours marcher de front ce double enseignement du collége et de la famille, combinant ces deux influences soutenues et vivifiées l'une par l'autre, il conduit le jeune homme jusqu'au terme des études, jusqu'à l'entrée de la vie publique. C'est avec l'expérience et les appréhensions d'un maître cordialement ami de la jeunesse, qu'il s'efforce, non de la désenchanter de ses beaux

rêves, mais de la prémunir contre l'excès des illusions et l'immensité des espérances, et surtout de la fixer le plus longtemps possible au foyer paternel :

« Le jeune homme voit alors se dérouler devant lui un bel et » vaste horizon. Il est plein de force et d'espérance. La vie lui » paraît une éternité. C'est surtout dans cette phase de son existence » que la prudence et l'autorité des parents lui sont nécessaires. La » jèunesse si brillante, si franche, si insoucieuse, décide souvent » par une seule action, par un seul regard, de sa propre félicité, » de la félicité de toute une famille. Son erreur la plus funeste est » de croire à la supériorité de sa raison. Elle concentre en elle le » progrès dont elle entend sans cesse parler... Elle dédaigne les » conseils de l'expérience; elle marche inconsidérément vers un » avenir qu'elle façonne à son gré. Pauvre jeunesse! charmante » jeunesse! que nous voudrions voir si heureuse, reste longtemps » dans cette atmosphère d'amour paternel et maternel où s'épa- » nouissent délicieusement tes aspirations si pures! »

» La sagacité du moraliste le dispute ici, vous le voyez, à la tendresse alarmée du Mentor.

« Relevons, ajoute-t-il, le drapeau de la famille; que le père le » tienne haut et ferme... alors renaîtront ces coutumes qui ne sont » plus que dans le souvenir; alors renaîtront la vénération et le » respect pour la vieillesse. »

Une pathétique péroraison couronne dignement cette allocution suprême, où le bon sens, l'imagination et le cœur trouvent également leur compte. Après avoir vivement exhorté ses jeunes auditeurs à concourir, par un dévouement éclairé, à l'accomplissement des grandes destinées de la patrie :

« Voilà, s'écrie le vénérable orateur avec un touchant mélange » de dignité et de mélancolie, voilà, mes jeunes amis, voilà mes » dernières paroles; elles sont solennelles, elles sont mon testament: » ajoutez-y foi. Un testament est toujours écrit dans le recueillement » de la conscience, en vue de ce que l'on croit la justice, au milieu » du silence des passions, sur le seuil de l'éternité, avec la plume » de la vérité que le testateur tient en présence de Dieu. »

» Le professeur sexagénaire ne pouvait clore plus noblement les

longs travaux de sa vie universitaire, ni traduire par une variante plus éloquemment inspirée le cri du vieil athlète :

Cœstus artemque repono.

» La jeunesse de Libourne gardera sans doute un long souvenir de ces accents d'une parole si chère et si respectée, et qui retentissait pour la dernière fois dans les solennités du collége. M. Burgade a obtenu ce jour-là le succès le plus flatteur pour l'homme qui n'a aspiré qu'à la gloire de faire le bien, et qui a trouvé par surcroît la popularité du talent et l'autorité de la vertu.

» Il y a lieu, je pense, d'adresser à notre honorable correspondant une lettre de remercîment où soit consignée l'expression de la haute estime de l'Académie pour le talent élevé dont il a fait preuve en cette circonstance. »

## OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

*La ville d'Agen pendant l'épidémie de 1628 à 1631;* par M. Adolphe Magen. Hommage de l'auteur. (M. Delpit, rapporteur.)

*Revue des Sociétés savantes,* 13 février 1863. (M. de Lacolonge, rapp.)

*Revue de Bretagne et de Vendée,* février 1863. (M. Cirot de La Ville, rapporteur.)

*Journal des Savants,* janvier 1863. (M. Duboul, rapporteur.)

## DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

*Annales de la Société libre des Beaux-Arts,* février 1863.

*Les Beaux-Arts,* 15 février 1863.

*Journal d'Agriculture de la Côte-d'Or,* décembre 1862.

*Bulletin de janvier 1863 de la Société Protectrice des animaux.*

*Annales de la Société d'agriculture de la Loire,* t. VI, 1862.

*L'Association médicale,* n° 4, deux exemplaires.

Suite de l'*Éloge de la folie d'Érasme.*

*Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse,* janvier 1863.

*Première lettre d'un Bénédictin,* 3e Partie.

*Annales academici lugduni Batavorum,* 1858-59 et 1859-60.

*Annuaire de l'Institut des Provinces,* 1863.

*Catalogue des brevets d'invention,* n° 8, 1862.

Étaient présents :

MM. Dabas, Hipp. Minier, J. Duboul, A. Petit-Lafitte, W. Manès, Valat, Jules Delpit, Leo Drouyn, Saugeon, Roux, Cirot de La Ville, E. Dégranges, Fauré, Gustave Lespinasse, L. Marchant, Costes, G. Gaussens.

---

Il s'est glissé une omission dans le dernier *Compte-Rendu* à propos de la proposition de M. Duboul sur les monuments historiques. Cette omission ferait perdre une grande partie de sa valeur à ce que demandait notre collègue. Nous rétablissons à la fois et le développement de sa proposition et la conclusion prise par l'Académie.

M. Duboul s'exprime ainsi :

« Il y a tout au plus une trentaine d'années que les hommes de bon sens protestaient contre les exploits des *badigeonneurs*. Depuis, nous avons fait de grands progrès. Les badigeonneurs ont été remplacés avec avantage par les *gratteurs*. Encouragés par le goût dépravé qui naît toujours de l'amour du luxe, ces derniers se sont emparés de nos plus vénérables monuments, dont ils font, sous nos yeux, de véritables caricatures.

» Je considère, bien entendu, le *badigeonnage* et le *grattage* comme deux fléaux pour l'art. Cependant, si j'étais forcé de faire un choix entre les deux, je n'hésiterais pas un instant à me prononcer pour le premier. Le *badigeonnage*, en effet, ne jette qu'un masque grotesque, mais passager, sur la face des monuments; il les barbouille, mais n'en altère point les traits. Le mal qu'il fait n'est pas irréparable, car sur l'édifice travesti par une couleur ridicule, la couleur du temps finit par reparaître et par prendre le dessus. Il n'en est pas ainsi du *grattage*. Il détruit peu à peu la pierre; il déforme les moulures et les colonnes; il fait disparaître la grâce et la délicatesse des ornements. Si vous accordez qu'une première opération de ce genre est nécessaire à un moment donné, il n'y a pas de raison pour que, vingt ou vingt-cinq ans après, la nécessité

d'une seconde opération ne soit démontrée, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le monument, mutilé, limé, *gratté*, en un mot, dans toutes ses parties, finisse par tomber littéralement en poussière.

» Restaurer n'est pas conserver. Nous comprendrions qu'on employât tous les moyens efficaces pour empêcher les anciens monuments de tomber en ruine. Nous ne comprenons donc pas une prétendue restauration qui s'opère par le *grattage*, c'est-à-dire par la destruction plus ou moins lente, mais certaine, du monument qu'il s'agit de conserver.

» Que dirait-on d'un éditeur qui, sous prétexte de restaurer les chefs-d'œuvre de Corneille, de Molière, de Lafontaine ou de Bossuet, en enlèverait toutes les locutions vieillies pour les remplacer par des locutions plus modernes? On crierait à la profanation, à la folie. On comprendrait que si pareille chose était tolérée, si de telles révisions n'étaient pas, au contraire, interdites de la manière la plus absolue, la mode et l'usage faisant incessamment varier la signification et la portée des mots, il arriverait bientôt un moment où il ne resterait plus une seule ligne intacte du texte de ces grands écrivains.

» Eh bien! ce qu'on réprouverait, ce qu'on interdirait avec raison en pareil cas, on le tolère; on fait plus, on l'encourage quand il s'agit de ces monuments que tout le monde devrait respecter à cause de leur caractère historique, si ce n'est pour leur valeur intrinsèque.

» Les prétendues restaurations auxquelles on se livre aujourd'hui avec une sorte de frénésie n'ont pas seulement pour résultat de défigurer ou de mutiler les anciens édifices, mais encore de remplacer par des pierres qui s'émiettent et tombent en poussière au bout de quelques années des matériaux d'excellente qualité, dont la durée eût été, pour ainsi dire, indéfinie.

» Encore si la foi, si le sentiment religieux était pour quelque chose dans cette manie qui pousse à bâtir partout des tours et des clochers! Tout en déplorant l'exagération d'un pareil motif, on en respecterait la nature. Mais non, c'est presque uniquement la vanité; c'est le goût du luxe qui fait entreprendre ces constructions dispendieuses. Pour obtenir l'argent nécessaire à l'exécution de ces projets, dans lesquels l'inutilité le dispute trop souvent au mauvais goût, il faut avoir recours à des moyens qui surexcitent d'autant

plus les petites passions humaines que le sentiment religieux, je le répète, n'entre pour rien dans tout cela.

» Convient-il qu'en présence des restaurations inintelligentes, ou plutôt des dégradations dont nos édifices publics sont trop fréquemment l'objet, l'Académie persiste dans un système absolu d'impassibilité? A-t-elle bien le droit de paraître se désintéresser ainsi lorsqu'il s'agit d'importantes questions littéraires, artistiques ou scientifiques? Suffirait-il à sa justification de pouvoir dire qu'elle n'a pas approuvé ce qu'on a fait, et que, n'ayant pas été consultée, elle n'avait point d'avis à donner?

» Je ne le pense pas. Je demande, en conséquence, que l'Académie intervienne toujours dans toutes les questions artistiques d'intérêt public, qu'elle soit consultée ou non, à la suite d'une invitation qui lui serait faite par l'autorité municipale, ou, à défaut d'invitation de cette nature, par sa propre initiative.

» Je prévois une objection, et je me hâte d'y répondre d'avance.

» Si, dira-t-on peut-être, on n'est pas sûr que l'intervention de l'Académie soit efficace pour empêcher le mal, à quoi bon la pousser à des démarches inutiles, et qui pourraient porter atteinte à sa dignité?

» Je ne crois pas d'abord que la dignité d'un corps tel que l'Académie de Bordeaux consiste à rester systématiquement étranger à tout ce qui se passe autour de soi.

» Je ne sais pas, en outre, si l'intervention ferme et persévérante de l'Académie serait aussi impuissante qu'on semble le craindre; mais en fût-il ainsi, je croirais que cette préoccupation doit céder à une considération d'un ordre plus élevé, celle d'un impérieux devoir à remplir.

» Comme membre de cette Académie, je tiens à ce qu'on puisse toujours dire d'elle : « Elle n'a pas empêché le mal, c'est vrai; » mais, loin d'être la complice de ceux qui l'ont fait, elle s'est » efforcée de les arrêter et de les éclairer. Dans tous les cas, elle a » décliné d'avance toute responsabilité dans leurs œuvres, et » c'est assez pour qu'elle échappe au jugement qu'ils encourront. »

» Je crois que ma proposition fournit à l'Académie le moyen de remplir toujours son devoir, et, dans certaines circonstances fort délicates, le moyen de mettre à couvert sa responsabilité. »

L'Académie a voté la proposition suivante :

« Toutes les fois qu'il s'agira de la restauration d'un » monument public ayant un caractère historique, l'Académie » émettra un avis motivé à ce sujet.

» Il sera donné à l'avis de l'Académie le plus de publicité » possible. Dans tous les cas, cet avis sera inséré dans le » *Compte-Rendu* de ses séances. »

---

SÉANCE DU 12 MARS.

**Présidence de M. DABAS.**

Le procès-verbal de la séance du 19 février est lu et adopté.

M. Philippe Tamizey de Larroque, membre correspondant, adresse *douze lettres inédites de Jean-Louis Guez de Balzac*.

M. Delpit est chargé du Rapport sur cet envoi.

M. Henri Ribadieu adresse à l'Académie un travail destiné, dit-il, « à faire justice d'une erreur historique, et à établir » que les environs de la petite ville de Cauderot furent, au » XIVe siècle, le théâtre d'une importante bataille, placée » jusqu'ici par les historiens à Auberoche, en Périgord, et à » rectifier les interprétations de l'éditeur Buchon quant aux » villes de l'Aquitaine mentionnées par Froissart. »

Il joint à ce travail trois cartes qui l'expliquent.

Une Commission, composée de MM. Delpit, Leo Drouyn et Duboul, est chargée d'apprécier cette communication.

M. Fauré, trésorier, expose la situation financière de l'Académie à la fin de l'année académique 1862.

Après le dépouillement de la correspondance il est procédé à l'installation du Bureau.

M. Dabas, en quittant le fauteuil, prononce les paroles suivantes :

« Messieurs,

» Quand le regretté collègue dont nous pleurons encore la fin si prématurée et si douloureuse me cédait, il y a plus d'un an, ce fauteuil académique que je vais quitter à mon tour et laisser à un plus digne que moi, je sentais tout le poids de l'honneur qui m'était échu et des devoirs qui allaient m'incomber. Ma timidité n'était que la conscience de ma faiblesse. Pour la rassurer, il ne fallut pas moins que l'entière certitude de l'appui que je trouverais dans votre bienveillance et dans votre concours.

» Mais que j'avais raison d'y compter ! Loin que votre aide m'ait fait défaut, vous avez aplani pour moi les difficultés, vous avez éclairé mon inexpérience, vous m'avez même, autant qu'il était en vous, échauffé de votre zèle, et si je n'ai pas mieux réalisé vos espérances, c'est ma faute : je ne dois m'en prendre qu'à moi seul. Encore osé-je espérer de vous trouver indulgents. Aujourd'hui même qu'heureux de rentrer dans les rangs, après un commandement trop long, mais que mon ambition n'est point suspecte d'avoir cherché à prolonger, je vais déposer avec joie mon fardeau en d'autres mains, je m'étonne vraiment de l'avoir trouvé si supportable. Grâces vous en soient rendues, à vous, Messieurs, qui avez su l'alléger pour le proportionner à mes forces ; à vous tous, et surtout à ces excellents collaborateurs que vous m'aviez donnés ; à notre conseil d'administration ; à notre infatigable et dévoué secrétaire général ; à cet autre auxiliaire, mon coadjuteur avec survivance, que je remercie deux fois : de l'assistance qu'il m'a prêtée, et du service qu'il me rend lorsqu'il me succède.

» Venez, cher collègue, vous asseoir à votre tour sur ce siége d'honneur. Il vous était dû à tous les titres. Vous en rehausserez la dignité de l'éclat de la vôtre ; et si votre modestie, plus grande encore que votre mérite, songeait à s'effrayer de cette épreuve, je puis la rassurer mieux que personne par l'exemple des secours utiles que mon insuffisance y a trouvés. Vous avez, d'ailleurs, pour encouragement, la pensée que l'Académie vous connait et vous

aime. Avant même que de vous avoir adopté comme un des siens, elle applaudissait à vos succès et se plaisait à vous couronner. Depuis ce temps, elle vous a mieux apprécié encore : à côté d'un littérateur distingué, d'un critique judicieux, d'un esprit aimable, elle a discerné en vous un cœur sympathique et un caractère conciliant, avec une conscience droite. Elle sait que vous gouvernerez toujours avec douceur, modération et fermeté.

» Venez donc, nouveau pilote, prendre, de cette main douce et forte que nous attendons, le gouvernail de notre navire. Avec nous vous n'avez pas à craindre la mer; avec vous nous n'aurons pas à craindre les écueils. Sous votre conduite, et guidés par notre vieille étoile que vous suivrez des yeux, nous atteindrons sûrement le port. Puissions-nous seulement y arriver tous, sans avoir éprouvé aucune de ces pertes cruelles qui affligent trop souvent nos traversées ! Nos rangs sont encore à cette heure fort éclaircis, et quoique j'aie fait pour notre équipage deux recrues excellentes, il ne m'a pas été donné de combler nos vides.

» Espérons que ce sera votre œuvre de compléter notre nombre et de laisser, après votre présidence, non pas quarante *immortels*, — hélas ! — mais quarante fauteuils honorablement et dignement occupés. »

M. Gaussens prend à son tour la parole en ces termes :

« Messieurs et chers Collègues,

» Le premier sentiment que j'éprouve, en prenant possession de la présidence, après celui de la satisfaction légitime que cause un honneur venant à vous sans que vous l'ayez cherché, c'est l'étonnement. Je m'étais tant promis de me tenir éloigné de ce siége tout le temps de ma carrière académique! Je pouvais, ce semble, être tranquille là-dessus et m'en reposer sur mon peu de mérite. Mais j'avais compté sans vous, Messieurs, et sans la séduction de vos suffrages. Je n'ai pas su résister à la bienveillance dont il vous a plu de m'honorer. C'est une faiblesse peut-être, mais à laquelle d'autres, je l'espère, succomberont encore après moi.

» Me voici donc recueillant la glorieuse mais lourde succession de tant de présidents dont la science et les talents ont jeté un si vif éclat sur l'Académie. Les noms propres sont inutiles ici. Ils sont là sous nos yeux (non pas tous, hélas! car la mort a aussi frappé dans leurs rangs), ils sont là, ces dignes consulaires, en qui mon inexpérience aime à se promettre des guides et des modèles. Mais c'est vous surtout, Monsieur et bien cher collègue, vous, plus rapproché de moi, mon prédécesseur et mon maître, c'est vous surtout qui fixerez mes regards. Je ne prétends point à vos succès: je les admire seulement, et suis heureux de les rappeler ici. La compagnie ne désavouera pas ce souvenir, qui vous est dû. Vous avez porté haute, Monsieur, la bannière académique; mais pouviez-vous faire autrement? Vos études, si sérieuses et si profondes; vos connaissances littéraires, si étendues et si variées; votre goût si sûr, vos principes si fermes, votre amour si ardent et si élevé du vrai et du beau, vous faisaient le rôle présidentiel vraiment par trop facile. Pour bien faire, vous n'aviez qu'à être vous-même. Les honneurs académiques ne vous tiraient pas de votre vie ordinaire et du cercle journalier de vos travaux et de vos préoccupations. Vous avez été fidèle aux lettres, vous, Monsieur; et moi (j'en dois faire ici l'humble aveu), et moi, je les ai délaissées. N'étaient les rares et courts instants que je leur donne ici, elles pourraient m'accuser sans trop d'injustice d'avoir déserté leurs autels. Que voulez-vous? Vous êtes resté, vous, aux bords de l'Ilissus et du Céphise, au sommet de l'Hymette, à respirer le parfum des fleurs ou à savourer le miel attique. Pour moi, des régions plus âpres, des cimes plus ardues m'ont appelé à elles. Les tristes réalités de la vie m'ont envahi; des intérêts d'un tout autre ordre que ceux qui s'agitent ici absorbent ma pensée. Aurai-je assez de loisir, de liberté, d'indépendance, pour remplir mes nouveaux devoirs et ne pas tromper votre confiance? Je le désire, Messieurs, et je l'espère. Vous m'aiderez, d'ailleurs, dans l'accomplissement de ma tâche. Votre union, votre modération, cette douce fraternité qui fait le charme de nos assemblées et que je m'efforcerai d'entretenir, l'ardeur constante de vos travaux, m'aplaniront les difficultés et rendront mes appréhensions vaines. Les honorables collègues que

vous m'avez donnés dans l'administration de l'Académie, me prêteront leur bienveillant concours, et le char académique, espérons-le, atteindra une fois de plus, sans trop d'encombre, le terme de sa carrière annuelle. Là, des applaudissements le salueront, comme toujours. — Ces applaudissements, signe et expression de l'estime publique, travaillons à les mériter. »

M. le Président installe ensuite les membres du Bureau, qui se trouve ainsi composé pour l'année 1863 :

*Président* : M. GAUSSENS.
*Vice-Président* : M. Hipp. MINIER.
*Secrétaire général* : M COSTES.
*Secrétaires* : MM. LESPINASSE et ROUX.
*Trésorier* : M. FAURÉ.
*Archiviste* : M. VALAT.
*Membres du Conseil* : MM. PETIT-LAFITTE, DABAS et CIROT DE LA VILLE.

Le tirage au sort pour l'ordre des lectures donne le résultat suivant :

| MM. | | MM. | |
|---|---|---|---|
| 1. Abria.<br>2. Arman.<br>3. Baudrimont. | 26 mars. | 20. Manès.<br>21. Valat.<br>22. Blatairou. | 23 juillet. |
| 4. Duboul.<br>5. Vaucher. | 16 avril. | 23. Jacquot.<br>24. Leo Drouyn. | 6 août. |
| 6. Saugeon.<br>7. Lespinasse.<br>8. Marchant. | 30 avril. | 25. Lefranc.<br>26. De Gères.<br>27. Delpit. | 20 août. |
| 9. Minier.<br>10. Fauré.<br>11. Costes. | 21 mai. | 28. Petit-Lafitte.<br>29. Cirot de La Ville.<br>30. Villiet. | 12 nov. |
| 12. Dégranges.<br>13. Raulin.<br>14. Brochon. | 14 juin. | 31. Roux.<br>32. Lespiault.<br>33. Brunet. | 26 nov. |
| 15. Gaussens.<br>16. Des Moulins. | 25 juin. | 34. De Lamothe.<br>35. Gautier. | 10 déc. |
| 17. Gintrac.<br>18. De Lacolonge.<br>19. Dabas. | 9 juillet. | 36. De Bourdillon.<br>37. De Lagrange. | 24 déc. |

M. Roux lit un Rapport sur le *Breviari d'Amor*, poëme didactique du XIII$^{e}$ siècle, ayant pour auteur le troubadour Matfre Ermengaud, et publié par la Société Scientifique, Archéologique et Littéraire de Béziers.

Le Rapporteur s'attache à faire ressortir l'importance et les mérites de cette publication, et tout le savoir d'archéologue et de paléographe dont y a fait preuve M. Gabriel Azaïs, secrétaire de la Société et principal éditeur de l'ouvrage. Il conclut à ce qu'une lettre de remercîment soit adressée à la Société et à son digne Secrétaire, pour leur gracieux et splendide envoi. — Cette proposition est adoptée par l'Académie.

M. Delpit fait un Rapport sur les *Actes de la Société Scientifique et Littéraire de Dunkerque*. — Il félicite cette Compagnie du privilége exceptionnel qu'elle a de pouvoir s'applaudir et du nombre et de la qualité des pièces envoyées à ses Concours de Poésie.

Le même Rapporteur fait connaître ensuite les *travaux de l'Académie de Savoie,* parmi lesquels il signale une remarquable étude géologique sur les Alpes mauriennes.

L'Académie agite ensuite la question de savoir si elle fera faire un coin, et subsidiairement si elle en fera faire un qui serve à la confection des médailles et des jetons. Elle entend à ce sujet les explications de son trésorier. M. Fauré, en se montrant d'ailleurs peu favorable à l'adoption d'un même coin pour les médailles et les jetons, déclare que l'occasion de faire faire un coin ne s'est jamais offerte avec plus d'opportunité, les économies forcées que l'Académie a eu le regret de faire sur ses prix lui ayant laissé des fonds disponibles pour cet objet.

La question est renvoyée tout entière à l'examen d'une Commission composée de MM. Delpit, Leo Drouyn et Fauré.

## OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE

### SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

*Revue des Sociétés savantes*, nos des 20, 27 février et 6 mars 1863. (M. de Lacolonge, rapporteur.)

*Procedings of the royal Society*, vol. 12. (M. Abria rapporteur.)

*The Dublin quarterly journal of science*, n° 8, october 1862. (M. Raulin rapporteur.)

M. B. Mourgues, à Bordeaux, envoie diverses pièces se rattachant à *un frein* pour les chemins de fer dont il est l'inventeur, et sur lequel il prie l'Académie de vouloir bien émettre son avis. (M. de Lacolonge rapporteur.)

*Bulletin de la Société Archéologique du Limousin*, t. XII. (M. Leo Drouyn rapporteur.)

*Journal des Savants*, février 1863. (M. Duboul, rapporteur.)

*Les Campagnes du comte de Derby en Guyenne*; par M. H. Ribadieu. (MM. Delpit, Leo Drouyn et Duboul rapporteurs.)

### DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

*Flux et reflux*, poésies; par M. Louis Malvesin, avec une lettre d'envoi.

*Deuxième lettre d'un Bénédictin*, IIIe Partie.

*De la Criminalité morale et légale*; par M. Jules Lacointa.

L'*Instituteur des Aveugles*; par J. Guadet, année 1862.

*Les Beaux-Arts*, 1er mars 1863.

*Tribune artistique et littéraire du Midi*, janvier 1863.

*L'Association médicale*, 1er mars 1863.

*Bulletin des séances de la Société impériale et centrale d'Agriculture de France*, novembre 1862.

*Revue agricole, industrielle, littéraire et artistique de Valenciennes*, janvier 1863.

*Journal d'Éducation* (de M. Clouzet), mars 1863.

*L'Ami des Champs*, mars 1863.

*Archives de l'Agriculture du nord de la France*, décembre 1862.

*Le Ménestrel*, 1er décembre 1862.

*Description des machines et procédés pour lesquels des brevets d'invention ont été pris*, 43e volume.

Étaient présents :

MM. E. Gaussens, Costes, J. Duboul, Jules Delpit, Roux, E. Jacquot, Cirot de La Ville, L. Marchant, Valat, de Lacolonge, Fauré, Auguste Petit-Lafitte, E. Dégranges, Saugeon, Hipp. Minier, Blatairou.

---

SÉANCE DU 26 MARS.

**Présidence de M. MINIER, Vice-Président.**

Le procès-verbal de la séance du 12 mars est lu et adopté.

M. Gaussens, président, fait excuser son absence à cause des devoirs de son ministère.

M. Reynold Dezeimeris sollicite de l'Académie la faveur d'être admis au nombre de ses membres titulaires.

M. Dezeimeris rappelle qu'il a eu l'honneur d'être deux fois lauréat de l'Académie. A l'appui de sa demande, il adresse à l'Académie deux volumes, les œuvres poétiques de *Pierre de Brach,* auxquelles il a ajouté de nombreuses notes historiques et critiques.

L'examen des titres de M. Dezeimeris est renvoyé à une Commission dont font partie MM. Delpit, Duboul et Dégranges.

M. Jules Delpit fait un Rapport sur le dernier envoi de notre correspondant M. Tamizey de Larroque, les *douze lettres inédites du grand Balzac, et des notes et éclaircissements à l'appui.*

« Ces lettres, dit le Rapporteur, découvertes à la Bibliothèque impériale de Paris, n'offrent pas un intérêt de premier ordre, soit comme forme, soit comme détails intimes. Cependant elles font connaître d'une manière piquante un des côtés restés inconnus d'un des plus célèbres prosateurs français;

et comme les notes très curieuses et très bien faites dont M. Tamizey de Larroque les a accompagnées en rehaussent le prix et en font valoir l'importance, il me semble que l'Académie doit les faire imprimer dans le recueil de ses *Actes*.

» Ces lettres sont adressées, soit au comte d'Argenson, soit au savant P. Dupuy. Pour mettre l'Académie à même de bien juger, qu'elle me permette de lui lire la dernière des lettres adressées à M. d'Argenson, et la première de celles adressées à Dupuy. »

Après cette lecture, la proposition de M. Delpit est accueillie. Ces lettres seront publiées dans nos *Actes*.

Le même Rapporteur lit un Rapport relatif aux jetons de présence et aux médailles de l'Académie. — La Commission propose de faire frapper deux coins spéciaux pour l'Académie, mais d'un module semblable, et différant seulement, soit par leur forme, soit par des inscriptions; un revers unique pour les deux coins, portant un croissant entouré de la devise de l'ancienne Académie : *Crescam et Lucebo,* et pour exergue le titre de la Compagnie, en latin : *Acad. Scient. Lit. et Art. Burd.*

Quant à la figure, malgré la proposition d'un des membres de la Commission, d'adopter celle de Montesquieu, la majorité s'est rangée d'un avis opposé, et propose une personnification de la ville de Bordeaux, non un écusson des armoiries de la ville, mais une figure de femme assise, drapée, vue de profil, et personnifiant par ses attitudes la ville de Bordeaux. Il y aurait deux récompenses : médailles et prix.

Quant aux *médailles,* la Commission propose de les réduire irrévocablement à trois, toutes du même module, toujours désignées par le nom du métal, or, argent, bronze.

Les *prix* seraient désignés par leur valeur pécuniaire, et toujours il serait donné une médaille de bronze, pièce justificative et certificat du prix obtenu.

Le flanc des médailles de même module serait grossi ou diminué de manière à représenter pour l'Académie, y compris les frais de gravure en creux du nom des lauréats, une dépense de 10 fr. pour le bronze, de 40 fr. pour l'argent, et de 100 fr. pour l'or.

En résumé, la Commission propose de faire faire deux coins, tous les deux portant sur la face la Ville de Bordeaux assise de profil, et sur le revers un croissant entouré de la devise de l'Académie : *Crescam et Lucebo,* surmontant cette inscription abrégée : *Acad. Scient. Let. et Art. Burd.* Le tout d'un module un peu plus grand que celui d'une pièce de cinq francs en argent : d'une forme ronde pour les médailles, et à pans coupés pour les jetons.

Ce Rapport donne lieu à quelques réflexions.

M. Petit-Lafitte dit que les deux formats proposés occasionneraient forcément deux coins différents et une dépense double.

M. le Rapporteur, de l'aveu du trésorier, membre de la Commission, dit que l'état de la caisse permet sans inconvénient cette dépense.

M. Costes, parmi les objections qu'il y aurait lieu de faire à ce Rapport, ne veut toucher qu'un point : c'est celui relatif à l'effigie proposée par la Commission. Il s'étonne qu'elle n'ait pas été unanime pour adopter la figure de Montesquieu. L'Académie de Bordeaux ne saurait avoir un symbole plus glorieux. C'est, selon lui, bien mal à propos qu'on lui a préféré une figure allégorique, et qu'on a reproché à Montesquieu de ne pas être assez encyclopédique pour représenter une Académie des Sciences, des Lettres et des Arts. Pour lui, il ne saurait comprendre que l'Académie ne fût pas disposée à se ranger à son avis.

Une grande partie des membres paraît partager l'opinion de M. Costes.

M. Dégranges critique les divers formats qui doivent

résulter de la valeur donnée par la Commission aux médailles de bronze, d'argent ou d'or. La récompense en numéraire lui paraît trop vénale. Le simple don d'une médaille a un caractère plus honorifique, que pour sa part il préfère à une récompense en espèces.

La suite de la discussion est renvoyée à une prochaine séance.

M. Minier donne lecture d'une comédie en vers et en deux actes, intitulée : *Jérôme Cassolard.*

Cette critique piquante de la manie des entreprises hasardeuses et des dangers qu'on y court intéresse vivement l'Académie. Des vers bien frappés, faciles, pleins de verve, et où le trait abonde, font prévoir à nos collègues le succès qui attend cette pièce à la scène, où bientôt elle va paraître.

---

### OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE

#### SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

*Mémoires de l'Académie de Clermont-Ferrand,* t. Ier, 1er et 2e trimestres 1859; t. II, année 1860; t. III, 1er semestre 1861; t. IV, 1862. (M. Charles Des Moulins rapporteur.)

*Revue des Sociétés savantes,* février, mars 1863. (M. de Lacolonge rapporteur.)

*Cours familier de littérature,* 77e et 85e Entretiens inclusivement. (M. Minier rapporteur.)

*Les Trésors d'art de la Provence,* exposés à Marseille en 1861. (M. Delpit rapporteur.)

*Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse,* février 1863. (M. de Lacolonge, rapporteur.)

*Œuvres poétiques de Pierre de Brach,* sieur de La Motte Montussan; par Reinhold Dezeimeris, t. Ier et II, avec une lettre d'envoi. (Commission : MM. Delpit, Duboul, et Dégranges rapporteur.)

*Compte-Rendu de la réunion générale des Sociétés savantes,* session de novembre 1861.

*Annales de la Société académique de Nantes,* 1er et 2e semestres 1862.

*Bulletin de la Société académique de Poitiers,* nos 72, 73 et 74.

*Mémoires* lus à la Sorbonne dans les séances extraordinaires du Comité impérial des travaux historiques et des Sociétés savantes.

*Société littéraire et scientifique de Castres* (Tarn), 5e année, 1862.

*Journal d'Agriculture de la Côte-d'Or,* janvier 1863.

*Extrait du Catalogue des instruments de précision construits par A. Griffe.*

*Annales de la Société libre des Beaux-Arts,* mars 1863.

*Revue de Bretagne et de Vendée,* mars 1863.

*Catalogue d'une collection de lettres autographes* dont la vente aura lieu à Paris le 28 du courant.

*L'Association médicale,* 15 mars 1863.

*Les Beaux-Arts,* 15 mars 1863.

*Bulletin mensuel de la Société protectrice des animaux,* février 1863.

*Mémoires de l'Académie de la Somme,* t. II, 1860, 1861, 1862.

*L'Archéologue et l'Agriculteur;* par A. Dufaur, comte de Pibrac.

*Budget ou État des recettes et dépenses de la ville de Bordeaux pour l'année 1863.*

## Étaient présents :

MM. Hipp. Minier, Costes, J. Duboul, Jules Delpit, Leo Drouyn, W. Manès, E. Dégranges, Gustave Lespinasse, Cirot de La Ville, Roux, Charles Des Moulins, Saugeon, Lefranc, Aug. Petit-Lafitte, G. Brunet, Valat, V. Raulin, L. Marchant, Blatairou, G. Lespiault.

---

SÉANCE DU 16 AVRIL.

**Présidence de M. GAUSSENS.**

Le procès-verbal de la séance du 26 mars est lu et adopté.

M. Hip. Minier demande la parole, et fait remarquer, au sujet du *Compte-Rendu* de la séance du 29 janvier dernier, qu'il ne s'est pas prononcé sur le plus ou moins de mérite littéraire et poétique de la pièce de vers intitulée *Stella,* et qu'il s'est borné à en défendre la moralité. — Il est fait droit à cette réclamation.

M. Delpit demande et obtient l'ajournement de la discussion sur les médailles.

M. l'abbé Degan envoie un volume intitulé : *Vie de M. Joffre,* et prie l'Académie d'honorer de ses encouragements et d'une distinction l'utilité de cet ouvrage. — Une Commission, composée de MM. Cirot de La Ville, Ch. Des Moulins et Petit-Lafitte, est chargée d'apprécier les titres de l'auteur à la récompense qu'il sollicite.

M. Gassies, Membre correspondant, lit un *Mémoire sur les Galets ouvrés trouvés dans le département de Lot-et-Garonne.* — L'Académie écoute avec intérêt les observations et les conjectures résumées dans ce curieux travail, et entre autres les inductions tirées de la forme analogue : Des armes de silex, de jaspe et d'agathe, trouvées chez différents peuples sauvages, et la comparaison que l'auteur du Mémoire établit, sous ce rapport, entre les anciens habitants de l'Agenais et ceux de la Polynésie.

M. Gassies présente à l'Académie de nombreux échantillons de ces galets ouvrés représentant des haches, des marteaux, etc. — Cette lecture est suivie d'une discussion, à laquelle prennent part MM. Jacquot et Des Moulins, qui élèvent de sérieuses objections contre la contemporanéité de l'homme et des grands pachydermes conclue de la cassure des cailloux, et contre la possibilité même de leur coexistence.

M. le Président remercie M. Gassies de cette communication, qui sera insérée dans nos *Actes*.

M. J. Duboul fait un Rapport sur un ouvrage de M. Guadet, Membre correspondant, intitulé : *De la Représentation nationale en France.*

« M. Guadet, — dit-il, — n'est pas un inconnu. Il porte dignement un nom célèbre, et c'est déjà un assez bel éloge. Plusieurs de ses Mémoires ont été couronnés par l'Institut. Nous lui devons deux traductions estimées : celle de l'*Histoire ecclésiastique des Francs*, par Grégoire, l'illustre évêque de Tours, et celle de la chronique due au moine de Saint-Remi, Richer, découverte de nos jours par le savant M. Pertz. Il s'agit ici de deux monuments historiques dont l'importance ne saurait être méconnue. Le premier nous offre le tableau le plus saisissant et le plus pittoresque du monde barbare après l'invasion. Le second nous fait assister à toutes les intrigues, à toutes les manœuvres auxquelles les partis, dont l'histoire du IX^e^ et du X^e^ siècle nous raconte les agitations, n'étaient pas plus étrangers que ceux du temps actuel. En les rendant, l'un et l'autre, par sa traduction et par ses commentaires, plus accessibles aux lecteurs éclairés, M. Guadet a bien servi le progrès des études historiques, études qui ne sont fécondes qu'à la condition de puiser abondamment aux sources. »

En constatant, dans son nouvel ouvrage, que la théorie du droit divin est vaincue, M. Guadet proclame avec M. Batbie que « le principe du Gouvernement par la volonté des gou-

vernés serait une proposition aussi vaine qu'elle est raisonnable si les institutions ne donnaient pas le moyen de connaître exactement les vœux de la nation. »

M. Duboul fait l'analyse du livre de M. Guadet, en lit quelques passages à l'Académie, et soumet à une discussion développée quelques-unes des propositions de l'auteur.

M. Guadet proclame trois conditions essentielles, sans lesquelles, — d'après lui, — « il ne peut y avoir en France de véritable représentation nationale. » Ces trois conditions sont :

1° Le consentement de tous, exprimé par les majorités;

2° La reproduction dans le corps représentatif de tous les éléments composant la société;

3° La division du corps représentatif en deux assemblées.

Cette division paraît au Rapporteur inutile et même dangereuse. Les deux premières conditions lui semblent, au contraire, indispensables. Elles sont impliquées par le seul mot de représentation nationale.

Après avoir combattu l'opinion de M. Guadet qui justifie l'intervention du Gouvernement dans la lutte électorale, M. Duboul ajoute :

« C'est fausser le suffrage universel que de lui faire franchir les limites au-delà desquelles il ne peut légitimement s'exercer. Qu'une société exprime hautement ses vœux; qu'elle déclare vouloir être régie par la forme républicaine ou par la forme monarchique, c'est incontestablement son droit. Mais le droit de la génération présente ne doit, en aucun cas, empiéter sur le droit des générations futures. Proclamer la souveraineté héréditaire d'un chef de l'État, c'est prétendre imposer d'avance sa volonté à ceux qui viendront après nous, et qui auront, peut-être, une volonté différente..... C'est refuser à ses descendants le libre exercice de ce suffrage universel, dont on ne craint pas d'abuser soi-même, puisqu'on n'hésite pas à s'en servir pour les enchainer. »

M. Duboul combat formellement quelques-unes des assertions de M. Guadet, ainsi que la conclusion de son nouvel ouvrage.

Il demande, en terminant, qu'une lettre de remercîment soit adressée, au nom de l'Académie, à l'auteur de la *Représentation nationale en France.*

M. de Lacolonge fait un Rapport sur le frein nouveau proposé par M. Mourgues pour enrayer les trains. Il conclut à ce qu'il soit écrit à l'inventeur que son système n'offre pas les avantages et ne remplit pas les conditions nécessaires pour être présenté avec des motifs de préférence aux Compagnies des Chemins de fer.

Ces conclusions sont adoptées par l'Académie.

Le même Rapporteur fait connaître le *Bulletin de la Société scientifique et agricole d'Angers*. Il y signale, comme dignes d'intérêt, le Compte-Rendu d'un voyage de M. Boucher de Perthes; un Rapport sur des lettres inédites de Linnée, recueillies par M. d'Hombrès-Firmas; de curieux détails sur le savant naturaliste, et sa correspondance avec Boissier de Sauvages; des articles sur la vigne; sur l'utilité des paratonnerres, et un travail sur les institutions hyppiques de l'Anjou.

M. le Président remercie le Rapporteur.

---

## OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE

### SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

*La Vie de Saint-Front, premier évêque de Périgueux;* par A.-B. Pergot, avec une lettre d'envoi. (M. Cirot de La Ville rapporteur.)

*Mémoires de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie,* t. V, 3e livraison. (M. Delpit rapporteur.)

*Le soleil et la photographie,* traité complet; par M. Legros. (M. Leo Drouyn rapporteur.)

*Revue des Sociétés savantes des départements,* t. I, 1er février et 27 mars, 1er et 3 avril 1863. (M. de Lacolonge rapporteur.)

*Journal d'Agriculture de la Côte-d'Or,* février 1863. (M. Charles Des Moulins rapporteur.)

*Bulletin de la Société d'Agriculture de la Sarthe,* 2e, 3e et 4e trimestres 1862. (Même Rapporteur.)

*Julien, ou l'amour d'un marin,* drame en cinq actes; par J. Cathérineau. (M. Duboul rapporteur.)

*Journal des Savants,* mars 1863. (Même Rapporteur.)

*Vie de M. Joffre;* par M. l'abbé Degan, curé de Villandraut. (Commission : MM. Cirot de La Ville, Ch. Des Moulins, Petit-Lafitte.)

DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

*Ohio agricultural report,* 1860, second series.

*Smithsoniam miscellaneous collections,* vol. I, II, III et IV, 1862.

*Annual report of brevet lieut.,* col. J.-D. Graham, for the year 1858 et 1860.

*Annual report of the board of regents of the smithsonian institution,* for the year 1860.

*Proceedings of the american philosophical Society,* vol. VI, july-december 1858; january-june 1859. — *Idem,* vol. VII, may-december 1860.

*Procedings of the Boston society of natural history,* vol. VIII, 1861 to 1862.

*Proceedings of the academy of natural sciences of Philadelphia,* january, febuary and april 1862.

*List of american writers on recent conchology,* by George W Tryon jr.

*Manual of public libraries, institutions and societies, in the United-States, and British provinces of Nord America;* by W.-J. Rhees.

*Message from the Governor of Maryland,* 1850.

*Laws and regulations of the American philosophical society and a list of its members,* 1860.

*Senate. 35 th. congress. Report of the secretary of war,* no 42.

*Transactions of the american philosophical society, Philadelphia,* vol. VI, VII et IX, new-series; vol. X, part I, II et III, new-series; vol. XI. part I, II et III, new-series.

*Results of the meteorological observations of the smithsonian institution,* from the year 1854 to 1859, inclusive.

*Report upon the Colorado river of the west, explored in 1857 and 1858,* by lieutenant Joseph C. Ives.

*Report upon the physics and hydraulies of the Mississipi river,* prepared by captain A. A. Humphreys and lieut. H.-L.-Abbot, 1861.

*Le Bon Cultivateur,* nos 9, 10 et 11, 1862.

*Troisième et qu ième Lettres d'un Bénédictin,* IIIe partie, 12 exemplaires.

*Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Aube,* t. XIII, 2e série, nos 63 et 64.

*Notice sur les travaux de la Société de Médecine de Bordeaux, pour l'année 1862;* par M. le Dr E. Dégranges, secrétaire général.

*L'Association médicale,* 1er et 15 avril 1863.

*Catalogue des brevets d'invention,* no 10, 1862, avec une lettre d'envoi de M. le Sénateur Administrateur du département de la Gironde.

*Journal d'Éducation,* de M. Clouzet avril 1863.

*L'Ami des Champs,* avril 1863.

*Revue agricole et industrielle,* février 1863, 2 exemplaires.

*Recueil des travaux de la Société médicale d'Indre-et-Loire,* année 1862.

*Les Beaux-Arts,* 1er avril 1863.

*Mémoires* lus à la Sorbonne dans les séances du Comité impérial des travaux historiques et des Sociétés savantes, tenues dans le mois de novembre 1861. — Archéologie.

## Étaient présents :

E. Gaussens, Costes, J. Duboul, Cirot de La Ville, de Lacolonge, Charles Des Moulins, E. Jacquot, G. Brunet, Léon Marchant, Valat, Fauré, Roux, Blatairou, Hip. Minier, Saugeon, marquis de Bourdillon, É. Dégranges.

SÉANCE DU 30 AVRIL.

**Présidence de M. GAUSSENS.**

Le procès-verbal de la séance du 16 avril est lu et adopté.

Dans la correspondance, on remarque un numéro du *Journal l'Abbevillois,* contenant un article sur une importante découverte faite dans les environs d'Abbeville par notre correspondant M. Boucher de Parthes. Il s'agit d'une portion assez considérable d'une mâchoire humaine fossile trouvée dans le *diluvium* de Moulin-Quignon, où l'on a trouvé aussi des haches en silex. — Ces découvertes ont été déjà l'objet de communications à l'Institut.

M. Morin, directeur de l'École préparatoire d'enseignement supérieur, à Rouen, sollicite le titre de membre correspondant. — Une Commission, composée de MM. Dégranges, Baudrimont et Ch. Des Moulins, est chargée d'examiner les titres de ce candidat, consistant dans les trois ouvrages suivants : 1° *Considérations chimiques sur les eaux-de-vie;* 2° *Recherches médico-légales sur l'existence de la nicotine dans les viscères de l'homme faisant usage du tabac;* 3° *Recherches sur les causes d'insalubrité de certaines matières alimentaires.*

M. Belin de Launay, professeur d'histoire au Lycée de Bordeaux, sollicite le titre de membre résidant, et envoie à l'appui de sa demande plusieurs de ses ouvrages. MM. Dabas, Delpit et Duboul sont chargés de l'appréciation de ces travaux.

M. Roux a la parole pour une lecture. Notre collègue lit un travail ayant pour titre : *Considérations générales sur l'histoire de la prose française depuis l'époque de ses premiers essais jusqu'au siècle de Louis XIV.* Les appréciations très justes sur les perfectionnements successifs apportés dans la pureté de la prose française par les divers écrivains compris dans la période étudiée par M. Roux, sont exposées avec autant de clarté que d'élégance par notre collègue.

M. le Président remercie, au nom de l'Académie, M. Roux de sa très intéressante lecture.

M. Vaucher, rapporteur, a la parole pour faire connaître à l'Académie la valeur de deux ouvrages envoyés par M. Legentil, avocat et juge suppléant près le Tribunal d'Arras, à l'appui de sa candidature de membre correspondant. Ces deux ouvrages ont pour titre : l'un *Traité de l'origine des portions communales et ménagères,* et l'autre *Dissertations juridiques.*

Sans entrer dans la discussion des questions de droit ou de procédure que traitent ces ouvrages, questions en dehors des matières dont s'occupe l'Académie, M. le Rapporteur développe avec beaucoup de clarté la question féodale relative aux droits de justice et aux droits de fief que M. Legentil fait remonter à l'époque de la domination romaine dans les Gaules.

MM. Saugeon et Delpit font observer que les historiens ne partagent point cette opinion, et notamment Montesquieu, Aug. Thierry et M. Guizot, qui considèrent ces droits comme ayant pris naissance à l'époque féodale seulement.

M. Vaucher dit que des recherches récentes faites par des juristes éclairés paraissent donner raison à l'opinion de M. Legentil; mais quant à lui, dit modestement le savant rapporteur, il ne se prononce point dans une question qu'il n'a pas suffisamment étudiée.

M. Vaucher fait aussi quelques citations fort piquantes du livre de M. Legentil sur la question des incapacités ou des reprochables en matière de témoignage. La nomenclature singulière et presque bouffonne des personnes reprochables sous les anciennes coutumes, excite à plusieurs reprises les sourires de l'Académie.

Sur les conclusions très favorables de M. le Rapporteur, la candidature de M. Legentil est renvoyée au Conseil.

L'ordre du jour appelle la question relative aux médailles et aux jetons de présence.

M. Delpit, rapporteur, rappelle sommairement les conclusions de la Commission sur lesquelles l'Académie a à se prononcer, à savoir :

Deux formes : l'une ronde, pour les médailles dont la valeur serait de 10 fr. en bronze, de 40 fr. en argent, et de 100 fr. en or. La forme des jetons de présence serait octogone. La Commission ne s'est pas prononcée sur leur valeur. L'effigie serait une figure symbolique de la ville de Bordeaux pour les médailles comme pour les jetons, avec la devise de l'Académie : *Crescam et lucebo.*

La discussion s'ouvre sur la question de l'effigie. MM. Valat et Costes proposent de substituer à la figure symbolique de la ville de Bordeaux celle de Montesquieu. M. Delpit explique les motifs qui ont fait écarter par la Commission l'effigie de l'illustre académicien. Ces motifs, déjà développés dans le rapport écrit lu dans la dernière séance par M. Delpit, sont discutés par plusieurs membres, et notamment par MM. Valat et Costes. — M. Petit-Lafitte propose, pour les médailles, trois effigies de spécialités locales analogues à celles figurées sur une médaille en bronze qu'il communique à l'Académie.

L'Académie consultée décide d'abord qu'elle adopte, pour les médailles comme pour les jetons, une figure his-

torique, puis que cette figure sera celle de Montesquieu.

Il est décidé ensuite que les dimensions et la valeur des médailles et des jetons seront différentes. La forme circulaire est adoptée pour les médailles, et leur valeur sera déterminée suivant les exigences du coin qui doit servir à les frapper.

La discussion sur la valeur et la forme des jetons et sur le nombre de présences qu'ils représenteront, est renvoyée à l'examen du Conseil et sera reprise dans une prochaine séance.

---

### OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE

#### SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

*Sur les temps Mérovingiens.* — *Du Traité d'Andelot.* — *Abrégé de la géographie de la France.* — *Histoire générale depuis la création jusqu'à Napoléon III.* — *L'Allumeur de réverbères;* par M. Belin de Launay. (Commission : MM. Dabas, Delpit et Duboul.)

*Bulletin de la Société d'Agriculture de Boulogne-sur-Mer,* février et mars 1863. (M. Petit-Lafitte rapporteur.)

*Revue des Sociétés savantes,* 17 et 24 avril 1863. (M. de Lacolonge rapporteur.)

*De la rage chez le chien, et des mesures préservatrices,* par le docteur H. Blatin. (M. Costes rapporteur.)

*Revue de Bretagne et de Vendée,* avril 1863. (M. Cirot de La Ville rapporteur.)

*Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Chalon-sur-Saône,* t. IV, IIIe partie. (M. Leo Drouyn rapporteur.)

#### DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

*Bulletin de la Société Philomathique de Bordeaux,* 2e semestre 1862.

*L'Abbevillois,* nº du 18 avril 1863.

*Journal d'Éducation* de M. Clouzet, mai 1863.

*Bulletin du Comité d'Histoire et d'Archéologie de la province ecclésiastique d'Auch,* 25 avril 1863.

*Revue agricole, industrielle, littéraire et artistique de Valenciennes,* mois de mars 1863.

*Académie de La Rochelle. — Littérature. — Choix de pièces lues aux séances,* n° 9, 1863.

*Horoscope de la république modèle, pour faire suite à la deuxième lettre d'un Bénédictin.*

*Tribune artistique et littéraire du Midi,* mars 1863.

*Nouveaux Mémoires de la Société des Sciences, Agriculture et Arts du Bas-Rhin,* t. II, 2e fascicule, 1863.

*Bulletin mensuel de la Société protectrice des animaux,* mars 1863.

*Solution du problème alchimique. — Médecine universelle et pierre philosophale.* — Lettre adressée aux Membre de toutes les Sociétés savantes; par Victor.

*Notice sur l'asparagus prostratus Dmrt;* par Armand Thielens.

*Annotations à la Flore de la partie septentrionale du Brabant;* par A. Thielens et A. Wesmael.

*Mémoires de l'Académie impériale de Caen,* 1863.

*Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse,* mars 1863.

*Les Beaux-Arts,* 15 avril 1863.

Étaient présents :

MM. E. Gaussens, Costes, J. Duboul, E. Dégranges, Fauré, Hip. Minier, Valat, Roux, V. Raulin, Charles Des Moulins, Aug. Petit-Lafitte, Saugeon, Gustave Lespinasse, Leo Drouyn, Jules Delpit, Léon Marchant, A. Vaucher.

---

## SÉANCE DU 21 MAI.

**Présidence de M. GAUSSENS.**

---

Le procès-verbal de la séance du 30 avril est lu et adopté.

Dans la correspondance, M. le Secrétaire général mentionne en première ligne une lettre de Mme veuve Gout Desmartres,

qui adresse à l'Académie le buste de son mari. Cette lettre est ainsi conçue :

Monsieur le Président,

Obéissant à une impulsion spontanée de nos cœurs, ma fille et moi offrons à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, le buste de M. E. Gout Desmartres, que nous devons au remarquable talent d'une amie.

J'ose espérer, Monsieur, que l'Académie voudra bien accueillir cet hommage comme un témoignage de notre respectueux attachement, et comme le souvenir affectueux de l'un de ses membres qui lui fut entièrement dévoué.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Signé : V[ve] Gout Desmartres.

Bordeaux, le 18 mai 1863.

Consultée par M. le Président, l'Académie décide que la lettre de M[me] Gout Desmartres sera inscrite dans les procès-verbaux, et qu'une députation de trois membres, composée de son Président, de M. le Secrétaire général et de M. Valat, se rendra auprès de M[me] Gout Desmartres pour la remercier; que, de plus, une lettre lui sera officiellement adressée.

M. Gassies demande à l'Académie qu'elle veuille se charger de faire les frais qu'exige une planche qui doit accompagner son Mémoire sur les *galets ouvrés*.

Quoique l'Académie soit dans l'usage de mettre à la charge des auteurs une partie de la dépense du dessin et du tirage des planches, elle consent pour cette fois à accorder la demande de M. Gassies.

Une circulaire du Ministre de l'Instruction publique, du

15 mai 1863, relative aux récompenses décernées aux Sociétés savantes, informe l'Académie que la distribution à la suite du Concours de 1863 aura lieu dans les premiers jours d'avril 1864. — Cette date est indiquée aux Compagnies savantes afin que ceux de leurs membres qui voudront prendre part aux lectures publiques aient le temps nécessaire pour préparer leurs travaux. — La circulaire est accompagnée du Programme des Concours pour 1863, 1865 et 1866.

L'ordre du jour appelle le scrutin pour la candidature de M. Le Gentil. — Le vote est favorable : M. Le Gentil est proclamé membre correspondant.

La discussion sur les coins des médailles et jetons est reprise. — M. le Secrétaire général fait connaître les propositions du Conseil.

Pour les jetons de présence, la forme serait à pans coupés et de la valeur de 5 fr. Un jeton serait acquis par quatre présences, et les multiples de quatre seulement.

Après les observations de M. Jacquot et de quelques autres membres, relatives aux présences perdues, et les explications fournies par le Secrétaire général, l'Académie adopte les propositions du Conseil.

Le Conseil propose aussi, pour les médailles d'or, d'argent et de bronze, un seul et même format, dont la médaille d'or de 100 fr. serait le type.

Les récompenses supérieures à la valeur de la médaille d'or seraient données en espèces. — Le lauréat aurait la faculté de prendre une médaille d'or, d'argent ou de bronze, en déduction de la somme fixée par le Programme.

M. Dégranges s'élève contre cette mesure, à laquelle il trouve un caractère mercantile. — Il voudrait que toutes les

récompenses, quelle qu'en fût la valeur, fussent représentées par une médaille équivalente à la somme offerte par l'Académie. Cette médaille resterait dans la famille du lauréat comme un souvenir durable de l'importance de son travail; tandis que par la mesure proposée, tel lauréat ne possédant qu'une médaille de bronze pourrait avoir été récompensé pour un travail bien supérieur à celui d'un autre lauréat ayant reçu cependant une médaille d'or.

Plusieurs membres, tout en reconnaissant ce qu'il y a de juste dans les observations de M. Dégranges, font remarquer qu'il y a d'abord une très grande difficulté matérielle à faire ce qu'il demande; car il serait impossible, par exemple, de faire frapper une médaille de 1,000 fr.; qu'il faudrait d'ailleurs, pour des valeurs diverses, plusieurs coins; de plus, que les travaux donnant lieu aux récompenses exigent parfois des déplacements, des achats de livres ou d'instruments, des expériences, qui sont une lourde charge pour des savants très souvent sans fortune, et qui comptent presque toujours sur le prix proposé pour rentrer dans leurs dépenses.

Après quelques autres explications, l'Académie adopte le format uniforme pour les trois médailles; mais tenant compte des observations de M. Dégranges, elle fera en sorte d'éviter, autant que possible, l'inconvénient qu'il signale, en désignant elle-même la médaille qui devra faire partie du prix proposé.

M. Valat fait un Rapport sur les *Mémoires de la Société Havraise d'études diverses* (1860, 1861). — Ce Recueil est, dit-il, d'une grande richesse. L'histoire, la littérature et la poésie y tiennent le premier rang; la science et la philosophie figurent en seconde ligne. — Sur vingt-quatre Mémoires d'inégale étendue que contient ce Recueil, il y a huit sujets littéraires, cinq historiques, trois sur la philosophie, quatre

sur les sciences naturelles; un Rapport fort étendu sur les produits de l'horticulture havraise, par M. E. Dubuc.

M. le Rapporteur mentionne un travail de M. l'abbé Nervel : *Revue des richesses minérales du Musée;* — celui du D[r] Desrones, sur un *Ichthyosaure trouvé dans les falaises de la Liève;* — l'*Histoire du progrès et de la marche du choléra asiatique,* par le D[r] Lecadre; — une ingénieuse dissertation de M. le D[r] Maire, sur l'*homme de la nature comparé à l'homme de la civilisation.* — M. Valat signale plus particulièrement une Note intéressante de M. Granson, sur *les moyens de retenir les populations des campagnes loin des villes,* tout en regrettant que les moyens proposés soient impraticables ou aient été déjà employés sans succès. — M. Oldrick, dans un Mémoire fort étendu, fait l'*éloge du travail.* — L'auteur dit de très bonnes choses sur cette loi admirable et providentielle du travail; et il serait bien à désirer que tous les paresseux pussent lire ce dithyrambe en l'honneur du travail. Mais, ajoute M. Valat, les paresseux lisent-ils les Recueils académiques? — Les curieux de numismatique consulteront avec fruit un *Mémoire* de M. Alfred Villeroy, sur *les monnaies royales de France.* — Un travail de M. Dubuc fils, sur *la musique ancienne et moderne,* où ce sujet est envisagé tour à tour sous le rapport dramatique, symphonique, de la musique religieuse et du plain-chant, ne pourra manquer d'intéresser les amateurs. — Le Rapporteur mentionne en passant deux Notices d'un intérêt local : l'une sur la grosse tour élevée en 1516 par messire Goyon Leroy, que l'on nomma plus tard *Tour de François I[er];* l'autre sur l'église paroissiale de Saint-Nicolas de Source, consacrée au culte en 1268, dont il ne restait en 1857 qu'une pauvre et humble chapelle. — La Société havraise doit à M. A. Dousseau le récit et les impressions poétiques d'un *Voyage en Écosse.* Vivement ému à l'aspect sauvage et grandiose des montagnes

qui traversent cette terre riche de tant de souvenirs, l'auteur décrit les usages et admire le caractère des Highlanders; puis il s'inspire de ses souvenirs pour composer, sous le titre d'*Ossian, son siècle et sa patrie,* une étude remarquable au point de vue littéraire des poèmes ossianiques. — La morale et la philosophie devront au Dr Folire un *Recueil de pensées et maximes* où se révèle un esprit observateur et sagace du cœur humain. M. Valat cite quelques-unes de ces pensées.— L'examen d'une *Causerie,* de M. Beziers, sur *un mot*, termine le Rapport de M. Valat sur les Mémoires en prose. — C'est un commentaire qui a le double mérite, dit-il, d'être spirituel et savant avec mesure. Il s'agit d'un passage de Cicéron : *De Oratore,* où se trouve le mot *ineptos,* qui n'a point d'analogue dans la langue grecque, et ne saurait correspondre à notre expression française *ineptes,* puisque l'épithète s'adresse à des personnages assurément respectables, tels que Q. Catulus, son frère, et César, admis aux doctes entretiens.

M. Valat se garde d'analyser cette légère dissertation, et se borne à conclure avec l'auteur, que le mot en question est fort bien traduit par ceux d'*imposteurs* et *fâcheux*.

Enfin, M. Valat indique seulement les titres des œuvres poétiques qui entrent dans ce Recueil. Ce sont : *Ixus, le gui de chêne,* d'après Hégésippe Moreau, par M. A. Fleury; — *Sur un vase d'eau, en cristal,* par M. Millet de Saint-Pierre; — *Larmes d'amitié,* par M. A. Dousseau; — *Épître à MM. les Membres de la Société havraise,* par M. l'abbé Picard.

Ces pièces sont d'une facture élégante et correcte; c'est un gracieux échantillon de la muse havraise, qui laisse dans l'esprit du lecteur un regret, et à coup sûr un aimable souvenir.

M. Cirot de La Ville fait un Rapport sur l'ouvrage de M. Pergot, curé de Terrasson, ayant pour titre : *Vie de saint Front, premier apôtre de Périgueux.*

Il s'exprime ainsi :

« La vie a ses bonnes rencontres. Il y a quelques années, vous me mettiez en face de M. Pergot, curé de Terrasson, vous offrant sa *Vie de saint Saour*, ermite du Périgord. Je pus louer le livre, je pus louer l'auteur; c'était une œuvre littéraire associée à une œuvre de dévouement paroissial.

» Aujourd'hui, à votre appel, je retrouve le même homme, et je pourrais dire aussi le même livre; les noms sont changés. Saint Front a remplacé saint Saour; nous étions au VI[e] siècle, nous voici au premier; nous assistions à la fondation solitaire d'une abbaye, nous assistons à la création sanglante et agitée d'une tribu chrétienne et de son église. Conditions bien différentes, et toutes à l'avantage de cette seconde scène; mais d'ailleurs, même style, même goût, mêmes appréciations des hommes et des choses.

» Ce que je dis, Messieurs, non pas comme blâme, mais bien comme louange pour l'auteur. Son nouveau volume est plus gros de recherches et de discussions : il avait à défendre la tradition qui donne à plusieurs de nos églises des Gaules une origine apostolique; plus gros de faits : un homme qui passe de l'Orient à l'Occident pour importer une doctrine nouvelle, rude, absolue, est nécessairement un homme de parole, d'action et de lutte. Le volume de M. Pergot s'est encore grossi de planches : *Saint Front au tombeau de sainte Marthe, saint Front devant la tour de Vésone, Saint-Front de Périgueux,* attestent que si les monuments écrits racontent, les pierres, empreintes de caractères non moins merveilleux, disent avec autant d'éclat les gloires de l'apôtre du Périgord.

» Honneur donc à M. Pergot d'avoir cherché avec tant de soin, à la suite d'un grand nombre d'historiens de nos jours, l'anneau d'or qui lie l'origine de l'Église des Gaules à l'origine de l'Église de Rome. Tandis qu'une école moderne s'est obstinée à ne pas le reconnaître, honneur à l'école, écho des traditions antiques, qui veut en conserver la gloire à la France.

» Merci et louange à M. Pergot. L'Académie voudra bien, je

l'espère, le redire avec moi, en chargeant son honorable Secrétaire général de le répéter en son nom à l'auteur. »

M. l'abbé Gaussens donne une analyse rapide des Mémoires de l'Académie de Dijon, année 1861 :

« Deux parties distinctes et séparées, dit le Rapporteur, composent le tome IX[e] dont j'ai à rendre compte : la partie des lettres d'un côté, la partie des sciences de l'autre.

» La partie des lettres comprend : 1° un fragment historique, par M. Frantin, membre résidant, sur le pape Nicolas I[er] et le jeune roi Lothaire (Lothaire II).

» L'auteur, quoique forcé de reconnaître les services des papes, et en particulier de Nicolas I[er], envers la morale et l'ordre social, dont ils furent les fermes et inébranlables appuis, ne rend pas une pleine et complète justice au souverain pontife dont il raconte les courageuses résistances aux indomptables passions d'un roi barbare. Les mots d'*ambition*, d'*envahissement*, d'*orgueil*, s'échappent çà et là de sa plume. Eh! quel moyen d'user de modération envers des princes devant qui tout pliait, les évêques même, ceux du moins qui se tronvaient enfermés dans le rayon de leur domination tyrannique ; qui ne connaissaient d'autre frein à leur volonté que l'ardeur sauvage de leurs instincts? Que serait devenu, dans ces temps encore barbares, le lien sacré du mariage, cette base indispensable des sociétés modernes, si les papes ne l'avaient défendu avec un énergique courage et une infatigable persévérance? Nicolas I[er], dans cette longue lutte avec Lothaire, protégea constamment le faible contre le fort, le droit contre la violence, la femme légitime contre la concubine, Teutberge contre Valtrade. Grâce à cette inflexibilité du pontife, à la sévérité rigoureuse de ses arrêts, la morale évangélique eut le dessus dans cette mémorable circonstance, et cette victoire en prépara d'autres, qui tournèrent toutes au bien de la société et au profit de la civilisation. C'est là ce que M. Frantin n'a pas reconnu avec assez de netteté et de franchise.

» Ce fragment d'histoire ecclésiastique est suivi d'un morceau d'histoire profane : c'est l'histoire de la Bourgogne, sous Charles VIII, par M. Rossignol.

*Mes adieux à Rome,* pièce de poésie, par M. Morelot, terminent la partie littéraire du volume.

» La partie scientifique comprend : 1° des observations sur *les Ligules,* par M. Brullé ;

» 2° Un Mémoire sur le gorille des naturalistes et le gorille des archéologues, par le même. L'opinion de M. Brullé est que le quadrumane désigné sous le nom de *gorille* par M. Savage, en 1847, diffère du gorille nommé par le carthaginois Hannon ;

» 3° Quatre Mémoires de M. Niepce de Saint-Victor sur une nouvelle action de la lumière ; ce sont des expériences photographiques.

» C'est à peu près tout ce que ce volume présente d'intéressant, avec la liste des membres résidants, honoraires, non résidants et correspondants de l'Académie de Dijon. — Au nombre des membres honoraires se trouvent M. de Lamartine et M. le maréchal Vaillant. »

Avant de clore la séance, M. Jacquot dit, à propos du dernier procès-verbal, que les idées de M. Boucher de Perthes, sur l'homme fossile d'Abbeville, sont loin d'être admises dans la science. Il y est lui-même personnellement opposé ; et M. Élie de Beaumont, l'homme certainement le plus compétent en pareille matière, a avancé que la mâchoire trouvée à Moulin-Quignon n'était pas dans un terrain diluvien, mais bien dans un terrain d'éboulis, ce que n'avaient pu reconnaître des savants, tous plus ou moins étrangers aux études géologiques.

---

## OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE

### SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

*Cours familier de Littérature*, 86e, 87e et 88e Entretiens. (M. Minier rapporteur.)

*Revue des Sociétés Savantes*, t. I, mars 1863, livr. des 1, 8 et 15 mai 1863. (M. de Lacolonge rapporteur.)

*Revue de Bretagne et de Vendée*, mai 1863. (M. Cirot de La Ville rapporteur.)

*Alesia;* par M. G.-M. de Bouriane. (M. Saugeon rapporteur.)

*Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, avril 1863. (M. de Lacolonge, rapporteur.)

*Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 3e trimestre 1862. (M. Raulin rapporteur.)

*Jahrbuch der Kaeserlich-Königlichen geologischen reichsans talt*, 1861 und 1862. (Même Rapporteur.)

*Journal des Savants*, avril 1863. (MM. Duboul et Baudrimont rapporteurs.)

*Proceedings of the american philosophical Society*, nos 65 et 66. (M. Abria, rapporteur.)

### OUVRAGES DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

*Annales de la Société libre des Beaux-Arts*, 21e volume, mai 1863.

*Bulletin mensuel de la Société protectrice des animaux*.

*Bulletin de la Société d'Agriculture de Boulogne-sur-Mer*, janvier 1863.

Catalogue de la collection des lettres autographes de feu M. Berthevin, dont la vente aura lieu à Paris les 7, 8 et 9 mai.

*Bulletin des séances de la Société impériale et centrale d'Agriculture de France*, nos 3 et 4, 1863.

*Revue des Beaux-Arts*, 15 mai 3863.

*La Vérité dans les sciences physiques;* par M. G. Rablet (d'Épinal).

*Catalogue des brevets d'invention*, no 11, 1862.

*Nouvelles observations sur la maladie de la vigne;* par Victor Chatel. — Prospectus.

*L'Association médicale*, 1er et 15 mai 1863.

*Du Progrès dans les langues* par une direction nouvelle donnée aux travaux des philologues et des académies.

*Cinquième Lettre* (3e partie) *d'un Bénédictin.*

*Programme de l'Exposition de septembre 1863 de la Société d'Horticulture de la Gironde.*

*Quelques pages inédites de Blaise de Montluc,* publiées par Philippe Tamizey de Larroque.

*L'Instituteur des Aveugles,* t. VII.

*L'Ami des Champs,* mai 1863.

*Journal d'Agriculture de la Côte-d'Or,* mars 1863.

*Annales des Mines,* t. III, 1re livr., 1863.

Étaient présents :

MM. E. Gaussens, Fauré, G. Brunet, Cirot de La Ville, Valat, L. Marchant, G. Lespinasse, Jules Delpit, Charles Des Moulins, Saugeon, Roux, Aug. Petit-Lafitte, E. Dégranges, Hipp. Minier, Leo Drouyn, E. Jacquot, G. Lespiault, Costes.

---

SÉANCE DU 4 JUIN.

**Présidence de M. GAUSSENS.**

---

Le procès-verbal de la séance du 21 mai est lu et adopté.

M. Lesdos sollicite le titre de membre correspondant, et envoie, à l'appui de sa candidature, le sommaire manuscrit d'un travail qu'il a entrepris sur *Jacques Goyon de Matignon.*

Une Commission, dont font partie MM. Ch. Des Moulins, Petit-Lafitte et Delpit, est chargée d'apprécier les titres de ce candidat.

M. Émile Saladin adresse à l'Académie une demande pour obtenir le titre de membre résidant, et envoie à l'appui un nombre considérable de feuilletons littéraires et d'*œuvres*

*poétiques de divers genres*. — MM. Minier, Valat et Cirot de La Ville, apprécieront les titres de ce candidat.

M. l'abbé Cirot de La Ville, au nom d'une Commission dont il fait partie avec MM. Petit-Lafitte et Ch. Des Moulins, lit un Rapport sur l'ouvrage de M. Degans, curé de Villandraut, intitulé : *Vie de M. Joffre,* chanoine et ancien curé de Gaillan. Il s'exprime ainsi :

« MESSIEURS,

» L'histoire est pleine de grandes et nobles figures qui captivent les regards et l'admiration, mais qui, dans certaines natures maladives et gâtées, provoquent l'envie et la haine. Devant les types purs et harmonieux de rois, de capitaines, de pontifes, de savants, d'artistes, vous souriez spontanément et vous applaudissez; mais il est des cœurs étroits qui s'indignent, des visages qui se crispent sous l'influence d'une comparaison jalouse. De ces belles physionomies, une seule semble avoir le privilége de n'exciter aucune de ces susceptibilités ou de ces répulsions : c'est le curé de campagne. Tout le monde l'estime, tout le monde l'aime, ou tout au moins personne n'a le courage de se poser son ennemi de profession. Homme public, il est vu de tous; mais il est vu de près par tous, mais il est vu au niveau de tous. Homme d'autorité, il n'en a ni les honneurs, ni les richesses même légitimes; il n'en a que le dévouement. Ceux qui voudraient s'attaquer à ses priviléges n'en trouveraient qu'un seul, et de celui-là ils n'en ont pas envie : s'oublier, s'immoler pour les autres.

» Ici donc ce qui fait le charme, la supériorité, le succès du sujet, c'est sa simplicité. Le curé de campagne est simple, simple dans la nature, qui est son élément : une plaine, une montagne, une vallée, un donjon peut-être, quelques chaumières ; simple dans les mœurs champêtres, auxquelles il se mêle et s'assimile pour les régler et les épurer; simple dans la forme sous laquelle il fait descendre jusqu'aux petits, les plus hauts enseignements; simple en tout, en un mot, comme au milieu de son troupeau le pasteur,

dont il prend le nom et qui est sa plus touchante image. Ce caractère a paru assez beau au génie pour mériter une description. On a loué le curé de campagne en prose, on l'a chanté en vers, et si telles ou telles de ces pièces étaient venues à vous, vous auriez pensé vous honorer en leur décernant une couronne.

» M. Degans a mieux fait. Ce n'est pas de la poésie, ce n'est pas un idéal qu'on peut accuser d'être imaginaire, c'est la réalité, c'est le curé de campagne, à son œuvre rude et obscure, pendant quarante ans, de jours commencés souvent à trois heures du matin par l'*Angelus* qu'il sonne lui-même; c'est l'homme voué à un travail souvent ingrat, toujours uniforme et toujours persévérant, que le curé de Villandraut vous fait voir, entendre, admirer. Pour cela, il a pensé qu'il suffirait de s'identifier avec son sujet, d'être simple, naïf, limpide comme lui. Et voici comment il exprime cette pensée : *Un mot au Lecteur*. (M. Cirot le cite.)

» Ce programme, l'auteur l'a fidèlement suivi. Sous des titres tels que *l'Hirondelle, Fatin, sa Charité, le Clocher du Village,* il raconte comment le bon curé, dans un pays désert, se faisait tout à la fois missionnaire, médecin, infirmier; comment, à défaut de tout autre, il s'imposa la tâche d'instituteur; comment, en restaurant une église et son presbytère, il donna naissance à un bourg; comment enfin, n'ayant presque jamais d'argent parce qu'il donnait tout aux pauvres, il disait avec une aimable gaieté : « J'ai beau remplir mes poches de monnaie, elles sont toujours » vides; c'est que les besoins de mes pauvres sont plus grands que » mes poches. »

» Cette charité, ce dévouement, créèrent dans sa vie pastorale une foule d'épisodes qui éveillent le sentiment non moins que l'intérêt. Je n'en citerai qu'un, intitulé : *la Cabane d'un Vieillard*. Ce trait achèvera, Messieurs, et le portrait du héros et le portrait du biographe. »

Le Rapporteur, après avoir lu ce passage, continue en ces termes :

« Sous l'impression de ces scènes, où la vertu se produit si

**attrayante, si bonne, si heureuse de faire des heureux, votre Commission est unanime à vous demander pour celui qui les a retracées une médaille d'argent. Cette récompense consacre la mémoire d'un homme juste et utile; elle encourage les écrivains bordelais qui vont chercher jusque dans des vies modestes et cachées de salutaires exemples; elle prête appui à un curé qui, en publiant la vie d'un autre curé, en payant une dette de cœur, apporte aussi un tribut de zèle et de générosité à la réparation d'une église que recommandent à la fois la piété, l'histoire et l'archéologie. »**

La proposition du Rapporteur est favorablement accueillie; on demande même de décerner dès à présent cette récompense, afin de favoriser le projet de M. Degans. — Mais l'Académie ne peut déroger à ses usages, et décide que le vote sur la proposition de la Commission est renvoyé à la Commission spéciale des récompenses, et que les conclusions du Rapport seront communiquées à l'auteur, ainsi que l'extrême probabilité de leur adoption.

M. de Lacolonge lit un Rapport sur le *Bulletin des Sociétés savantes*. — Ce Recueil, dit le Rapporteur, remédie aux inconvénients que j'ai souvent signalés : le peu de publicité des travaux des savants de la province. — Il contient, outre le Compte-rendu des Congrès des délégués des Sociétés savantes de Paris, outre les actes officiels, des résumés généralement bien faits des principaux articles imprimés dans les annales des Sociétés de province. — Sous le rapport même des travaux exécutés hors de Paris, il est plus complet, représente mieux la physionomie intellectuelle de notre époque, que des publications jouissant d'une réputation méritée, telles que le *Cosmos,* les *Mondes,* la *Presse scientifique,* etc.

**« Lors de la création du *Bulletin* dont il s'agit, j'avais, dit M. de Lacolonge, à part moi, conçu quelques préventions contre**

un Comité érigé en juge des Académies de province, et je pensais y trouver quelquefois des appréciations assez peu confraternelles. Ce que je viens d'en lire m'a prouvé que je me trompais. Il y a des éloges pour les bons travaux; les autres sont passés sous silence, ce qui vaut mieux encore que d'écrire qu'ils sont mauvais. On peut donc se plaindre de n'avoir pas été cité, mais il reste la consolation de se dire que le Rapporteur n'était pas de force à vous comprendre, et l'amour-propre est satisfait.

» Pour moi, malgré son utilité réelle, le nouveau *Bulletin* n'a pas un avenir très brillant; il va orner les rayons officiels des Bibliothèques publiques, les casiers de nos Académies libres; il s'égarera dans les cabinets des chercheurs, qui de temps à autres en compileront la table pour savoir si des idées qu'ils pourraient croire neuves ne sont pas renouvelées de leurs devanciers. A mon avis, c'est là que se trouve la vraie utilité du *Bulletin*, car les seuls chercheurs qui trouvent, sont ceux qui s'informent de ce qui a été fait avant eux. »

M. le Rapporteur signale dans ce Recueil les travaux de MM. Pasteur, Pouchet, Joly et Musset, sur l'*hétérogénie*, et dit à ce propos :

« Le microscope découvre-t-il tous les germes? Or, n'y en a-t-il pas dans tout ce que l'on prend pour la matière inerte? Certaine graine ne germe que dans certaines conditions? Un atome cru inerte ne prendra-t-il pas la vie quand le hasard ou la science l'auront mis dans les conditions où le Créateur a décidé qu'il devrait être pour recevoir le mouvement? Je ne vois donc pas ce que l'hétérogénie peut avoir de répulsif pour les esprits religieux, ni quel argument peuvent en tirer les matérialistes. Il est vrai que je suis très étranger à ces questions, et que j'aurais aussi bien fait de ne pas les toucher. »

Il mentionne ensuite les travaux du général Maurin, sur la *Ventilation*; — un *Compte-rendu très bien fait* de M. Blanchard, *d'une inspection*, par ordre supérieur, *dans les Musées d'histoire naturelle des principales villes de France;*

— une *Machine à calculer* d'un savant suédois, M. Wiberg; — un travail de M. Le Verrier, sur sa méthode du *calcul des longitudes*.

M. de Lacolonge se contente de citer la *Géologie de l'Attique* et les fouilles de Pikermi; — la *Photographie des images microscopiques* de M. Vogel; — deux *nouveaux baromètres;* — les *Infusoires vivants sans oxygène* de M. Pasteur; — l'usage des *engrais de mer,* par M. Pierre de Caen; — l'*Analyse spectrale* de MM. Bunzen et Kirckoff.

L'une des pièces historiques les plus intéressantes du *Bulletin* est, d'après le Rapporteur, le *Journal du voyage du roi Louis XIII à Nantes, en 1614.* — Et parmi les pièces tirées de la poussière des archives, les *Cartulaires de Villefranche-de-Conflans.*—Un *inventaire sommaire des dépouilles paléographiques de la Guyenne,* aujourd'hui en Russie, y montre combien de documents curieux ont quitté le sol natal pour figurer dans les collections du nord de l'Europe.

« Vous voyez, Messieurs, dit en terminant M. de Lacolonge, que le *Bulletin des Sociétés savantes* contient *un peu de tout.* — Pardon, je n'y ai vu ni magnétisme animal, ni spiritisme, ni homœopathie; ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. »

Deux de nos collègues s'étonnent que le *Bulletin des Sociétés savantes* ne mentionne pas les travaux de notre Compagnie.

M. G. Brunet dit que c'est une erreur; le *Bulletin,* au contraire, en fait de nombreuses mentions, et l'un de ses cahiers contient une appréciation très étendue, écrite par M. Geoffroy, notre collègue non résidant.

M. Leo Drouyn signale des dégradations dont les monuments publics et religieux sont l'objet, et particulièrement de nombreuses inscriptions de noms qui couvrent et déparent déjà

le bas de la nouvelle flèche de Pey-Berland : il y en a plus de trois cents. — Il demande que l'Académie se fasse l'interprète de sa réclamation auprès de l'Administration. — Pey-Berland étant une propriété diocésaine, c'est au Cardinal-Archevêque qu'il faut signaler le fait. — Le Secrétaire général écrira à ce sujet à Monseigneur.

---

OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE

SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

*Bulletin de la Société d'Études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan*, t. IV, janvier et avril, juillet et octobre 1862. (M. Leo Drouyn rapporteur.)

*Revue des Sociétés savantes*, 22 et 23 mai 1863. (M. de Lacolonge rapporteur.)

*Bulletin du Comité d'Histoire et d'Archéologie de la province ecclésiastique d'Auch*, t. IV, 25 mai 1863. (M. Cirot de La Ville rapporteur.)

DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

*Archives de l'Agriculture du nord de la France*, janvier, février et mars 1863.

*Bulletin des séances de la Société impériale et centrale d'Agriculture de la France*, nº 5, 1863.

*Journal d'Education*, juin 1863.

*Revue agricole et industrielle de Valenciennes*, avril 1863.

*L'Ami des Champs*, juin 1863.

*L'Association médicale*, nº 11, juin 1863.

*L'Étincelle*, journal littéraire, juin 1863.

*Scriptorum de musica medii œvi novam seriem, agerbertina alteram, collegit nuncque primum edidit E. de Coussemaker*. — Prospectus.

Étaient présents :

MM. E. Gaussens, Costes, E. Gintrac, Leo Drouyn, Roux, Aug. Petit-Lafitte, G. Brunet, Ch. Des Moulins, W. Manès, Cirot de La Ville, E. Jacquot, Hipp. Minier, Valat, V. Raulin, Saugeon, G. Lespinasse, de Lacolonge, E. Dégranges, G. Lespiault.

---

SÉANCE DU 18 JUIN.

**Présidence de M. GAUSSENS.**

Le procès-verbal de la séance du 4 juin est lu et adopté.

M. Bladé, membre correspondant de l'Académie des Sciences de Toulouse, sollicite le même titre auprès de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, et, à l'appui de cette demande, envoie, outre un certain nombre de travaux, deux volumes du *Bulletin du Comité d'histoire et d'archéologie de la Province ecclésiastique d'Auch,* qui contiennent plusieurs articles dont il est l'auteur.

Une Commission, composée de MM. G. Brunet, Delpit, Duboul, est chargée d'apprécier les titres du candidat.

M. le Secrétaire général rend compte de la lettre qu'il a écrite à Monseigneur, au nom de l'Académie, relativement aux dégradations dont la nouvelle flèche de Pey-Berland est déjà l'objet. Il donne lecture de la réponse de Monseigneur, qui remercie l'Académie d'avoir appelé son attention sur cette importante particularité, et annonce qu'il a immédiatement communiqué la lettre à l'architecte diocésain.

M. le Secrétaire général lit ensuite la lettre par laquelle M. Degans exprime son regret d'avoir fait insérer, dans un journal, l'avis officieux qui lui était donné de l'adoption très probable des conclusions de l'Académie en faveur de sa Notice sur M. Joffre, et explique qu'il l'a fait dans l'intérêt de son livre, qui se vend au profit de l'église de Villandraut.

M. le Secrétaire général, à propos de l'envoi des *Actes* qu'il vient de faire à un membre correspondant, sur la

demande de celui-ci, propose de donner avis aux correspondants qui désireraient les *Actes*, qu'ils devront désormais les faire retirer. Cette proposition est adoptée.

M. Archangelo Scognamiglio écrit de Rome pour solliciter le titre de membre correspondant, et envoie un fragment d'une publication projetée *sur les Catacombes* et une liste de ses autres ouvrages, tous d'archéologie et d'histoire. — Cette candidature est soumise à une Commission composée de MM. Cirot de La Ville, Ch. Des Moulins et Villiet.

L'ordre du jour appelle la lecture annoncée par M. Raulin, sur l'exécution de la Carte géologique du département des Landes. L'honorable membre expose que M. Jacquot s'est chargé de la partie orientale et lui de la partie occidentale, et rend compte de ses observations géologiques dans cette partie. Il entre dans de curieux détails sur la division bien tranchée du département des Landes en deux régions bien distinctes au nord et au midi de l'Adour, sur l'absence de caractère identique dans toute la partie située au nord de l'Adour, sur le très petit nombre de points intéressants que présentent les Landes proprement dites, et sur le vif intérêt qu'offre, au contraire, à la science la petite contrée dite *la Chalosse*. Il en résume la géologie, expose et discute les opinions de plusieurs géologues distingués sur les caractères de l'ophite, et montre que ses propres observations viennent confirmer à cet égard les assertions de MM. Lyell et Leymarie.

M. Manès lit un Rapport sur le système de signes proposé par M. Jasseau pour la télégraphie nautique. Le Rapporteur fait ressortir toute l'importance de cette branche de la télégraphie, discute les différents systèmes de signaux qui sont employés, expose ce que ces diverses méthodes ont de

praticable ou de défectueux, et signale en définitive, comme le plus simple et le moins coûteux de tous, le code de M. Jasseau, dont il établit la supériorité sur celui de M. Cathérineau. M. Manès ajoute qu'il a soumis le travail de M. Jasseau à un capitaine de frégate, qui l'a pratiqué et qui en fait l'éloge. Le Rapporteur propose d'écrire à la Chambre de Commerce pour appeler de nouveau son intérêt sur ce système, et l'engager à continuer les démarches qu'elle a faites. Il demande, pour le Mémoire de M. Jasseau, la distinction d'une mention honorable. — Cette proposition est renvoyée à la Commission spéciale des récompenses.

Sur la demande de M. Raulin, M. Ch. Des Moulins lui est adjoint, ainsi qu'à M. Jacquot, pour visiter la grotte de Rozan.

M. Blatairou lit un Rapport sur un fragment du *Bulletin du Comité d'histoire et d'archéologie de la province ecclésiastique d'Auch;* il y signale comme digne d'intérêt un article de M. Bladé, sur le Rôle ou Catalogue des lettres closes adressées par les rois d'Angleterre pendant l'occupation anglaise; il insiste sur l'intérêt qu'un tel Recueil doit avoir pour notre pays et sur les lumières dont il peut éclairer l'histoire de France. Il demande que les membres de la Commission de la bibliothèque soient invités à prendre connaissance de ce Rôle, pour savoir s'il ne conviendrait pas de le faire acheter par la Bibliothèque de la ville. — Cette proposition est adoptée.

---

### OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE
#### SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

*Recueil de l'Académie des Jeux-Floraux,* 1863. (M. Duboul rapport.)

*Revue des Sociétés savantes,* avril et 12 juin 1863. (M. de Lacolonge rapporteur.)

*Belletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. III, 1re livraison. (M. Leo Drouyn rapporteur.)

*Journal des Savants*, mai 1863. (M. Duboul rapporteur.)

*Institut impérial de France.* — Extraits des Comptes-Rendus des séances des 20 avril et 18 mai 1863. (M. de Lacolonge rapporteur.)

*Notice sur deux catacombes de la nouvelle voie Salaria, à Rome, et sur deux peintures qui s'y trouvent*; par l'abbé Arcangelo Scognamilio.

Lettre de M. Rabache. (M. Baudrimont rapporteur.)

DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

*Annales de la Société d'Agriculture du département de la Gironde*, 1er trimestre 1863.

*L'Étincelle*, nos des 8 et 15 juin 1863.

*Bulletin de la Société d'Agriculture de Boulogne-sur-Mer.*

*6e, 7e, 8e* et *9e Lettres d'un Bénédictin*, troisième partie.

*L'Association médicale*, 15 juin 1863.

*Annales de la Société libre des Beaux-Arts*, juin 1863.

*Bulletin de la Société académique de Poitiers*, mars 1863.

*Journal d'Agriculture de la Côte-d'Or.*

*Le Bon Cultivateur*, janvier, février, mars et avril 1863.

*Tribune artistique et littéraire du Midi*, avril et mai 1863.

*Les Beaux-Arts*, 1er juin 1863.

*Bulletin du Comité d'Histoire et d'Archéologie de la province ecclésiastique d'Auch*, t. Ier, 1860, et t. II, 1861.

## Étaient présents :

MM. E. Gaussens, Costes, J. Duboul, Cirot de La Ville, Roux, Saugeon, Blatairou, G. Brunet, E. Dégranges, Hipp. Minier, W. Manès, Aug. Petit-Lafitte, Leo Drouyn, Dabas, V. Raulin, G. Lespiault.

SÉANCE DU 2 JUILLET.

**Présidence de M. GAUSSENS.**

Le procès-verbal de la séance du 18 juin est lu et adopté.

M. Besnoult sollicite le titre de membre correspondant, mais sans envoyer, à l'appui de sa candidature, aucun ouvrage imprimé ou manuscrit. L'Académie décide qu'il sera invité à se conformer à cet usage pour que l'on puisse donner suite à sa demande.

M. le Secrétaire général donne lecture de la lettre de faire part du décès de M. de Puybusque, membre de plusieurs Académies et correspondant de celle de Bordeaux.

M. le Président expose que, sur la demande de M. Leo Drouyn, il a fait pratiquer des fouilles dans l'église Saint-Seurin pour trouver la suite d'une inscription mutilée, et dont il ne subsiste plus que le commencement à la surface d'une pierre funéraire. Il regrette l'inutilité des recherches faites en vue de compléter cette inscription, que M. Leo Drouyn avait transcrite et présentée à l'Académie.

M. le Président annonce ensuite à l'Académie la perte qu'elle vient de faire de l'un de ses membres résidants, en la personne de M. le D[r] Léon Marchant. Sur la proposition de M. Delpit, appuyée par MM. Duboul et Dégranges, l'Académie prononce unanimement la levée de la séance et son renvoi au jeudi 9 juillet.

**OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE**

**SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.**

*Congrès scientifique de France, 27e session, tenue à Cherbourg le mois de septembre 1860*, t. Ier et II, avec une lettre d'envoi de M. Ch. Des Moulins. (Commission : MM. Des Moulins, Lespinasse et Raulin.)

*Bulletin du Comité d'Histoire et d'Archéologie de la province ecclésiastique d'Auch*, t. IV, 25 juin 1863. (M. Cirot de La Ville rapporteur.)

*Revue des Sociétés savantes*, t. IV, 3 juillet 1863. (M. de Lacolonge rapporteur.)

**DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.**

*L'Étincelle*, nos des 1er et 8 juillet 1863.

*L'Association médicale*, 1er juillet 1863.

*Les Beaux-Arts*, 1er juillet 1863.

*Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 4e trimestre 1862.

**Étaient présents :**

MM. E. Gaussens, J. Duboul, Hipp. Minier, Roux, Cirot de La Ville, Valat, Aug. Petit-Lafitte, V. Raulin, Jules Delpit, Saugeon, E. Gintrac, Leo Drouyn, Fauré, Blatairou, Baudrimont, Dabas, E. Dégranges.

---

## SÉANCE DU 9 JUILLET.

**Présidence de M. GAUSSENS.**

Le procès-verbal de la séance du 2 juillet est lu et adopté.

M. le Secrétaire général donne connaissance de la correspondance.

M. Roux donne lecture de la première moitié d'un travail

sur les *formes diverses de l'esprit satirique dans la littérature française du Moyen âge.* Il montre la satire procédant d'abord par la contrefaçon badine et la parodie malicieuse de l'épopée, puis se mêlant aux autres genres narratifs, au fabliau, à l'apologue et même à la légende, se faisant jour jusque dans la chanson amoureuse, et enfin s'associant à l'érudition dans les nombreux poëmes didactiques de la fin du XIII$^{e}$ siècle. La seconde moitié de cette lecture sera consacrée à la satire proprement dite et à ses monuments distincts.

L'ordre du jour appelle ensuite la lecture du Rapport de M. Baudrimont, sur la candidature de M. le D$^{r}$ Oré au titre de membre résidant. Le Rapporteur mentionne les travaux de M. Oré relatifs à la physiologie et à la chirurgie, et notamment les Mémoires que l'Académie de Médecine a honorés de ses distinctions et de ses récompenses. Il rappelle que M. Oré, aussi exercé dans la pratique que versé dans la théorie, a exécuté avec un plein succès de hardies expériences, telle que la ligature de la veine-porte; qu'il a pris une part active et efficace à plusieurs des grandes expériences du siècle, et que son nom se trouve associé déjà à celui des grands vivisecteurs contemporains. La Commission conclut donc à l'adoption de cette candidature, qui est renvoyée au Conseil d'Administration pour être ensuite soumise au vote définitif de l'Académie.

M. Dégranges lit, au nom de M. Delpit, le Rapport de la Commission chargée d'apprécier les travaux de M. Dezeimeris, aspirant au titre de membre résidant. — Le Rapporteur rappelle que M. Dezeimeris s'est fait connaître, il y a cinq ans, à l'Académie, en obtenant une de ses médailles d'or, avec cet éclat de succès qui semble poser une candidature. Le lauréat de l'Académie vient en effet lui demander une place dans ses rangs, après avoir transformé l'essai remarquable qu'elle

avait couronné, en un grand ouvrage où la grâce et la finesse de l'esprit, la douceur du sentiment, et la richesse de l'imagination, le disputent à la profondeur et à la clarté de l'érudition, et que rehaussent encore le luxe et la splendeur de l'édition même. Le Rapporteur cite l'élégante et ingénieuse préface qui précède les deux volumes, et le passage où M. Dezeimeris apprécie Pierre de Brach, l'auteur et le poète qu'il réimprime, avec une connaissance approfondie de notre vieille littérature, et une pratique intelligente et heureuse de la langue de la critique. Il constate aussi que, dans ce recueil complet des œuvres de Pierre de Brach, figure sa curieuse correspondance avec Juste-Lipse relative à Montaigne, et qu'enfin M. Dezeimeris a publié une docte et intéressante Notice sur les épitaphes de l'immortel moraliste.

Le Rapporteur conclut, dans les termes les plus favorables, à l'adoption de cette candidature, sur laquelle l'Académie se réserve de statuer, après l'avis préalable du Conseil d'Administration.

---

## OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE
### SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

*Congrès scientifique de France,* 27e session, tenue à Cherbourg le mois de septembre 1860; t. Ier et IIe; avec une lettre d'envoi de M. Charles Des Moulins. (MM. Des Moulins, Lespinasse et Raulin, rapporteurs.)

*Bulletin du Comité d'Histoire et d'Archéologie de la province ecclésiastique d'Auch;* t. IVe. 25 juin 1863. (M. Cirot de La Ville, rapporteur.)

*Revue des Sociétés savantes,* t. IVe. 3 juillet 1863. (M. de Lacolonge, rapporteur.)

### DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

*L'Étincelle,* nos des 1er et 8 juillet 1863.

*L'Association médicale;* 1er juillet 1863.

*Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne,* 4e trimestre 1862.

Étaient présents :

MM. E. Gaussens, Costes, J. Duboul, Leo Drouyn, E. Gintrac, E. Jacquot, Valat, Aug. Petit-Lafitte, Hipp. Minier, Saugeon, Baudrimont, V. Raulin, Cirot de La Ville, Roux, G. Brunet, A. Vaucher, Fauré, Blatairou, W. Manès, Dabas, E. Dégranges, Charles Des Moulins, Gaston Lespiault.

---

SÉANCE DU 23 JUILLET.

**Présidence de M. GAUSSENS.**

Le procès-verbal de la séance du 9 juillet est lu et adopté.

M. le Secrétaire général donne lecture d'une lettre de M. Miller, secrétaire de la Société royale de *Burlington-House-London,* demandant les *Actes de l'Académie,* en échange de ceux de la Société.

M. Émile Saladin écrit à M. le Président qu'il retire sa candidature.

M. Jabouin sollicite la nomination d'une Commission chargée d'inspecter ses ateliers, de vérifier l'importance des travaux de sculpture civile et religieuse qui s'y font, et d'en rendre compte à l'Académie.
M. le Président nomme cette Commission, et la compose de MM. Leo Drouyn, Ch. Des Moulins et Villiet.

M. Latreille, qui a obtenu, il y a trois ans, un prix pour une pièce très remarquable de joaillerie, soumet à l'Académie un bracelet qui paraît une curiosité de l'art en ce genre. M. le Président le remercie, au nom de l'Académie, de cette importante exhibition.

M. Roux achève sa lecture sur les formes diverses de l'esprit satirique dans la littérature française du Moyen Age. Il étudie la satire dans les *Bibles* de Guyot de Provins et de Hugues de Berze, dans les serventois de Rutebeuf et de Thibaut de Champagne, et enfin dans le célèbre Roman de *la Rose*.

L'ordre du jour appelle le vote sur la candidature de M. Oré et sur celle de M. Dezeimeris.

L'Académie décide d'abord que désormais, dans le cas où les votants seraient en nombre impair, la boule qui ne dépassera que d'une demi-voix la moitié du nombre des votants, comme treize sur vingt-cinq, sera considérée comme voix entière, et suffira pour former la majorité requise.

L'Académie procède ensuite, par deux votes successifs, à l'élection de MM. Oré et Dezeimeris. — Les deux honorables candidats sont nommés membres résidants.

Leur introduction aura lieu dans la séance du 6 août.

---

### OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE
#### SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

Société industrielle d'Elbeuf *(Bulletin des travaux)*, années 1861, 1862, et 1er janvier 1863. (M. Manès, rapporteur.)

*Mémoires de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts de la Marne*, 1862. (M. Petit-Lafitte, rapporteur.)

*Revue de Bretagne et de Vendée*, 2e série, t. IV, 1re livraison; juillet 1863. (M. Cirot de La Ville, rapporteur.)

*Revue des Sociétés savantes*, 10 et 17 juillet 1863. (M. de Lacolonge, rapporteur.)

*Album de photographies* prises sur quelques sculptures exécutées par M. Jabouin aîné de Bordeaux; avec une lettre par laquelle M. Jabouin prie l'Académie de désigner une Commission pour visiter quelques-uns de ses travaux déposés dans ses ateliers. (MM. Ch. Des Moulins, Leo Drouyn et Villiet, rapporteurs.)

*Journal des Savants*; juin 1863. (MM. Duboul et Baudrimont, rapp.)

DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

Additions au Programme-Règlement de l'Exposition de sept. 1863 de la Société d'Horticulture de la Gironde.

*L'Étincelle*, n° 146; 15 juillet 1863.

*Programme de la 29e Exposition des produits d'horticulture de la Société centrale d'Horticulture de Caen.*

*10e et 11e Lettres d'un Bénédictin*, IIIe Partie.

*Musée d'art et d'archéologie. — Essai de tablettes liégeoises;* par M. A. d'Otreppe de Bouvette; 40e livraison.

*Catalogue de lettres, autographes, manuscrits historiques de la librairie Auguste Laverdet, à Paris.*

*Tribune artistique et littéraire du Midi*, n° 6; juin 1863.

*Bulletin mensuel de la Société protectrice des animaux*, t. IX, n° 6; juin 1863.

*Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de l'Aube.*

*Les Beaux-Arts;* 15 juillet 1863.

## Étaient présents :

MM. E. Gaussens, Costes, J. Duboul, Roux, Aug. Petit-Lafitte, E. Gintrac, Valat, Fauré, Abria, Jules Delpit, Hipp. Minier, Cirot de La Ville, G. Brunet, V. Raulin, Blatairou, Dabas, Leo Drouyn, J. de Gères, Gaston Lespiault, E. Desgranges, G.-Henry Brochon, Ch. Des Moulins, E. Jacquot, A. Vaucher, Saugeon.

---

## SÉANCE DU 6 AOUT.

**Présidence de M. GAUSSENS.**

Le procès-verbal de la séance du 23 juillet est lu et adopté.

M. le Secrétaire général dépouille la correspondance. M. Rabache écrit à l'Académie et lui envoie la traduction d'un travail de M. James Glaishers, sur *une Exploration météorique en ballon,* en se plaignant que l'Académie garde le silence sur ces communications.

M. Baudrimont est chargé d'apprécier cette dernière.

MM. Dezeimeris et Oré sont introduits par MM. Dégranges, Delpit, Gintrac et Baudrimont.

M. Dezeimeris prononce le discours suivant :

« MESSIEURS,

» Avant de prendre au milieu de vous la place où votre indulgence vient de me conduire, je veux vous dire combien je suis sensible à l'honneur que vous avez daigné m'accorder, et vous exprimer toute ma gratitude. Votre bonté pour moi a été sans limite : non contents de m'avoir naguère encouragé par de flatteuses récompenses, vous voulez bien, aujourd'hui, me recevoir dans votre Compagnie; j'ai lieu d'être surpris, et je me demande d'où peut me venir tant de bonheur.

» Je crois, j'espère le deviner, Messieurs, en lisant ces vers d'Euripide : « *Il n'est point de prérogative comparable à celle d'avoir pour père un homme de bien et de savoir* [1]. » Vous avez cherché chez moi, Messieurs, quelque chose de mon père; vous avez voulu qu'un nom qu'il avait fait estimer de tous figurât désormais parmi les vôtres : je vous en remercie, Messieurs. Ce nom, que je suis heureux de placer en si bon lieu, est à coup sûr mon plus grand mérite, le seul dont je puisse être fier; mais je sais aussi ce qu'il m'impose, et vous ne vous serez pas trompés en y voyant un garant de mon amour pour l'étude, et de mes efforts constants pour bien faire.

» Je ne saurais cependant me dissimuler que ce sont là des titres bien modestes; et, quand je mesure ma faiblesse à la dignité que je viens de recevoir, je ne puis m'empêcher de craindre pour vous et pour moi la déception que votre indulgence vous prépare.

» Je sais que j'ai été ici l'objet d'une bienveillance extrême; j'en suis confus, Messieurs, et j'en suis effrayé, car, Euripide encore me le dit : « *Trop de louange est une charge lourde à*

[1] *Héraclides*, v. 296.

*porter* (1). » Destiné à tomber de haut, la seule ressource qui me reste est de préparer la chute et de l'amoindrir s'il se peut. Je vous ferai donc, dès à présent, une sorte de profession de foi franche et loyale; je vais m'y trouver peut-être un peu en désaccord avec de savants et spirituels rapporteurs dont j'aimerais à partager toujours les opinions, mais... *Amicus Plato, magis amica veritas.*

» Je professe une grande estime pour l'érudition véritable : celle des Muret, des Ménage et des La Monnoye, par exemple, des Heyne, des Jacobs et des Boissonade; mais cela ne m'aveugle pas sur l'érudition de rencontre. La première est vraiment utile et sérieuse; l'autre peut intéresser, éblouir même par moments, quand elle a de petits bonheurs; mais elle est factice, inégale, incomplète, et mérite à peine le nom si honorable dont on veut bien la parer. C'est plutôt une agréable distraction, une sorte de quête curieuse à travers champs. En butinant ainsi deçà et delà, un peu à l'aventure, le simple dilettante finit bien par amasser une gerbe de fleurs; mais les habiles, qui savent à l'avance où germe chaque arbuste, peuvent seuls composer un élégant bouquet.

» Tout cela, Messieurs, est pour vous dire que cette érudition, qui n'en est pas une, est la mienne et celle de plusieurs. Après tout, mieux vaut encore celle-là que rien; elle a d'ailleurs l'avantage de laisser aux autres le plaisir de découvrir à leur tour quelque chose, plaisir que Jacobs, par exemple, ne m'a jamais laissé.

» Voilà la vérité, Messieurs; et à chacun de vous je dis comme le vieux Pacuvius :

... *Hoc volebam nescius ne esses*...; (2)

car, dès le premier jour, j'aime mieux passer ici pour un homme franc, que je crois être, que pour un profond érudit, que je ne suis pas... à mon grand regret. »

(1) *Oreste*, v. 1155. — En écrivant ces lignes, j'avais surtout en mémoire le beau fragment d'un tragique inconnu que M. Boissonade a inséré dans son Recueil des *Gnomiques grecs*, p. 178.

(2) Aulu-Gelle, I, 24.

M. Oré, à son tour, s'exprime ainsi :

« MESSIEURS,

» Vos suffrages m'ont appelé parmi vous; je viens vous en exprimer ma profonde gratitude. L'Académie de Bordeaux, par l'honorabilité de ses membres et l'importance de ses œuvres, a conquis une place trop distinguée parmi les Sociétés savantes, pour que tout homme de travail n'ambitionne pas l'honneur de lui appartenir. Et cependant, j'ai hésité avant de céder aux conseils de l'amitié; j'hésiterais peut-être encore si je ne savais pas que la bienveillance étant la compagne inséparable du vrai mérite, je devais la rencontrer surtout parmi vous. Cette bienveillance m'était déjà connue.

» Je ne peux oublier, en effet, que vous avez encouragé mes premiers travaux, et que je vous dois mes premières couronnes.

» Par ces témoignages flatteurs, vous m'avez donné plus de confiance dans mes propres forces, inspiré le désir d'apporter à vos suffrages une nouvelle sanction. C'est ainsi que mes dernières recherches de physiologie expérimentale, soumises au jugement de l'Académie des Sciences et de la Société de Chirurgie de Paris, ont obtenu l'approbation de ces deux Corps savants.

» Pour m'acquitter de la dette que je contracte aujourd'hui, je vous promets, Messieurs, le zèle le plus soutenu, et ma part de labeur dans l'œuvre commune. Je vous promets surtout de continuer ces traditions d'honneur et de dignité qui se perpétuent dans l'Académie, et dont vous savez si bien conserver le précieux dépôt. »

M. le Président répond à nos deux nouveaux collègues en ces termes :

« MESSIEURS,

» C'est pour l'Académie et pour son Président une fortune rare que d'accueillir deux nouveaux collègues à la fois. Et pourtant, ce n'est pas trop de deux; ce n'est même pas assez, tant nos

pertes sont nombreuses, souvent renouvelées! Quoi que nous fassions, nous ne pouvons, par des élections réitérées, remplir les vides ouverts dans nos rangs! Et vous admis, Messieurs, il y aura encore des places.

» Soyez donc les bienvenus, chers et honorés Collègues. A tous les titres, l'Académie est heureuse de vous ouvrir son sein. Vous êtes jeunes, d'abord. Or, vous le savez, où qu'elle se présente, la jeunesse est toujours bien accueillie. La jeunesse, c'est le printemps; et le printemps, tout l'invite et lui fait fête. L'hiver même, si d'aventure quelque souffle printanier l'effleure, l'hiver s'épanouit et s'efforce de sourire. Nous ne sommes pas l'hiver, tant s'en faut. Nous n'en avons que plus de joie à voir venir à nous, dans vos personnes, cette verdeur des jeunes gens, qui, je l'espère, ne se trouvera pas trop déplacée dans une assemblée où la jeunesse a aussi ses représentants.

» Mais outre la grâce, son apanage ordinaire, la jeunesse a aussi la force; et c'est surtout la force que nous demandons, c'est la force que vous nous apportez. Déjà vous l'avez montrée, cette force, en plus d'une rencontre; et l'Académie a pu en voir, en couronner même les généreux élans. Vous n'étiez point des étrangers pour elle : plusieurs fois vous avez pris les premières places dans les joutes annuelles ouvertes par ses soins. En vous appelant aujourd'hui des rangs des combattants dans ceux des juges du combat, elle reconnait par une récompense suprême, elle proclame hautement votre singulière vaillance.

» Mais, ai-je besoin de vous le dire? elle n'entend point par là vous ôter les armes des mains. Bien au contraire; elle compte plus que jamais sur cette activité féconde dont elle a eu les primeurs, sur cette sève abondante qui coule en vous, et lui promet de nouveaux fruits.

» Vous ne vous arrêterez pas, Monsieur Oré, dans cette carrière d'intéressantes découvertes, qui vous eût valu, même en dehors de notre province, d'illustres et éclatants témoignages, qui ont fixé sur vos travaux les yeux même de l'Institut. L'Académie aura sa part de la gloire scientifique réservée à vos laborieuses veilles.

» Littérateur archéologue, amoureux de vieux écrits, comme

d'autres le sont des vieux monuments, vous serez encore, Monsieur Dezeimeris, l'Antigone de quelque Œdipe errant dans les ténébreux dédales de nos bibliothèques. La douceur de votre voix, les charmes de votre parole, soyez-en sûr, le feront, comme par le passé, favorablement accueillir, et honorablement traiter par les Athéniens

» Mais, je le vois, je ressemble à l'antique Eumée; la joie de recevoir des hôtes chers et illustres me rend parleur outre mesure. Je me tais donc; mais je veux vous dire auparavant, Monsieur Dezeimeris, que, quoiqu'il n'en soit pas besoin et que vos mérites personnels soient auprès de nous d'assez beaux titres, ce n'est pas en vain néanmoins que vous vous réclamez de votre père. Vous eussiez pu le faire également du vôtre, Monsieur Oré. Vos pères, partis, hélas! trop tôt pour jouir des honneurs de leurs fils, vos pères furent connus et aimés de plusieurs de nos collègues. Pour moi, je vois les fils, et ne connus point les pères; mais n'importe. En introduisant les premiers au foyer de leur nouvelle famille, je leur dirai dans la langue biblique, plus ancienne et plus profondément vraie encore que la langue d'Homère et d'Euripide, je leur dirai, au nom de l'Académie, qui peut bien, en raison de son âge et du leur, se permettre envers eux cette expression de familiarité tendre: *Benedictio sit tibi, fili, quia boni et optimi patris filius es.* Soyez heureux, mes fils; soyez les bienvenus, vous méritez de l'être; car vous êtes les fils de bons, d'excellents pères. (*Livre de Tobie,* chap. VII, v. 7.) »

L'ordre du jour appelle la lecture de M. Duboul.

L'honorable membre, en constatant les découvertes et les créations journalières des sciences, regrette que la littérature ne marche point du même pas dans les voies du progrès. Il y signale partout la décadence, et notamment au théâtre et dans l'ode. Le seul titre de gloire et de supériorité littéraire qu'il reconnaisse à notre époque, c'est l'*histoire,* et encore y indique-t-il le déclin de l'art, à côté d'un accroissement incontestable d'érudition et de critique. Après avoir fait une honorable exception en faveur de quelques œuvres éminentes,

où la profondeur du savoir s'allie à un talent aussi rare qu'expressif de conter et de peindre, il ajoute que l'on demanderait vainement à la plupart des historiens contemporains cette fraîcheur d'imagination, ce charme du récit où excellaient les Hérodote et les Tite-Live, et qui faisait de la narration antique un poème et un tableau. Outre cet appauvrissement de l'imagination, il reproche aux ouvrages historiques de notre temps le manque de composition, l'amplification poussée à l'excès, les empiètements du Mémoire sur l'histoire, et la multiplicité des notes.

M. le Président, au nom de l'Académie, remercie M. Duboul de ce judicieux et intéressant travail.

M. Cirot de La Ville, au nom d'une Commission dont faisaient partie avec lui MM. Villiet et Ch. Des Moulins, lit un Rapport où sont appréciés les écrits adressés à l'Académie par M. Archangelo Sconamiglio, de Rome, aspirant au titre de membre correspondant. — Le Rapporteur rend compte d'un travail archéologique sur les Catacombes, également recommandable par l'érudition et par le style, et mentionne plusieurs autres Mémoires non moins dignes d'éloges. Il conclut à l'adoption de cette candidature, qui est préalablement renvoyée au Conseil d'Administration.

M. Cirot lit un second Rapport, sur le *Bulletin d'Histoire et d'Archéologie de la province ecclésiastique d'Auch*, et sur les *Actes de la Société d'Archéologie d'Avesnes*.

M. Delpit donne lecture d'un Rapport sur la candidature de M. Lesdos, qui sollicite le titre de membre correspondant, et appuie sa demande tant sur des ouvrages envoyés antérieurement à l'Académie, que sur la promesse d'un nouveau travail dont il transmet une esquisse tracée à la hâte. Le Rapporteur n'estime pas que les titres du candidat soient

assez considérables, ni que l'Académie doive récompenser un travail projeté et dont elle n'a que la première ébauche. Il pense que, pour le moment, il suffira d'envoyer à M. Lesdos une simple lettre de remercîment.

L'Académie se range à cet avis.

M. Delpit fait un autre Rapport sur le Mémoire où M. Ribadieu s'attache à prouver l'exactitude du récit de Froissart en tout ce qui concerne les dates et les désignations de contrées, à décharger notre vieux chroniqueur de plusieurs erreurs qu'on lui a reprochées, et à démontrer que tous les noms de localités donnés par Froissart peuvent facilement se justifier ou se rétablir.

Le Rapporteur, tout en regrettant que M. Ribadieu ait trop mêlé le récit et la dissertation, rend hommage à son style, qu'il loue par quelques citations. Il pense que le travail de M. Ribadieu sera lu avec intérêt dans les *Actes,* et demande, avec cette insertion, l'envoi à l'auteur d'une lettre de remercîment. Cette double proposition est adoptée.

M. Valat communique à l'Académie quelques réflexions sur des mesures d'ordre qui lui paraissent indispensables pour la conservation des archives.

L'Académie, après un commencement de discussion, décide que la question sera reprise, après examen préalable du Conseil d'Administration, à qui elle est renvoyée.

---

OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE

SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

*Histoire de saint Jacques le Majeur, et du pèlerinage de Compostelle;* par M. l'abbé J.-B. Pardiac. (MM. Ch. Des Moulins, Blatairou et Delpit, rapporteurs.)

*Deux pages de la vie de Crésus;* par M. Tamizey de Larroque; avec une lettre d'envoi. (M. Delpit, rapporteur.)

*Bulletin du Comité d'Histoire et d'Archéologie de la province ecclésiastique d'Auch;* 25 juillet 1863. (M. Cirot de La Ville, rapporteur.)

*Revue des Sociétés savantes;* mai 1863. (M. de Lacolonge, rapp.)

*Bulletin de la Société archéologique de Béziers,* t. III, 1re livraison. (M. Leo Drouyn, rapporteur.

*Recueil des Publications de la Société havraise d'études diverses;* 1862. (M. Valat, rapporteur.)

*Origines du droit. — Essai historique sur les preuves sous les législations juive, égyptienne, indienne, grecque et romaine;* par M. E. Le Gentil. (M. Vaucher, rapporteur.)

DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

12e *Lettre d'un Bénédictin,* IIIe Partie.

*L'Étincelle;* 22 juillet et 23 août 1863.

*Congrès scientifique de France,* 28e session, tenue à Bordeaux; t. III.

*Recueil des Actes de la Commission des Arts et Monuments historiques de la Charente-Inférieure,* t. I; nos 1, 2, 3, 4, 5.

*L'Ami des Champs;* août 1863.

*L'Association médicale;* août 1863.

*Troisième Compte-rendu de la Clinique de l'Établissement hydrothérapique de Longchamps, à Bordeaux;* par M. le Dr Paul Delmas.

*Journal d'éducation;* août 1863.

*Annales de la Société libre des Beaux-Arts;* juillet 1863.

*Revue agricole de Valenciennes;* juin 1863.

*Bulletin des séances de la Société impériale et centrale d'Agriculture de France;* avril 1863.

*Société industrielle d'Elbeuf,* nos 1, 2, 3 et 4; 1863.

*Le bon Cultivateur,* nos 5 et 6.

*Mémoire sur l'état moral des populations de la France,* par M. Ch. Des Moulins. Hommage de l'auteur.

*Catalogue des brevets d'invention,* année 1862; no 12.

Étaient présents :

MM. E. Gaussens, Costes, J. Duboul, Leo Drouyn, Jules Delpit, E, Jacquot, W. Manès, Valat, Fauré, Aug. Petit-Lafitte, Hipp. Minier, Lefranc, V. Raulin, Cirot de La Ville, Charles Des Moulins, Blatairou. Roux, G. Brunet, Dabas, E. Gintrac, G.-Henry Brochon, Baudrimont.

SÉANCE DU 20 AOUT.

**Présidence de M. GAUSSENS.**

Le procès-verbal de la séance du 6 août est lu et adopté.

M. Aurélien Vivie envoie un travail sur l'*Histoire de Bordeaux pendant la Terreur*.

M. le Président en renvoie l'appréciation à une Commission composée de MM. Delpit, Dezeimeris et Petit-Lafitte.

M. le Secrétaire général donne lecture d'une lettre de M. Saugeon, sollicitant le titre de délégué de l'Académie près le Congrès des membres de l'Association internationale pour le progrès des sciences sociales, convoqué à Gand. Ce titre lui est accordé par les votes de l'Académie.

M. le Secrétaire général fait connaître la composition des Commissions pour les Concours et prix de l'année 1863.

I. CONCOURS DE POÉSIE :
MM. de Gères, Duboul, Lefranc.

II. COMMERCE MARITIME :
MM. Manès, Arman, Vaucher.

III. HISTOIRE NATURELLE :
MM. Baudrimont, Gintrac, Des Moulins.

IV. LITTÉRATURE :
MM. Roux, Dabas, Saugeon.

V. NOTICES BIOGRAPHIQUES :
MM. Delpit, Dégranges, Cirot de La Ville.

VI. RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES :
MM. Villiet, Leo Drouyn, Blatairou.

VII. Prix en dehors des concours (art. 48) :
MM. Jacquot, Brochon, de Lacolonge.

VIII. Commission du programme :
MM. Valat, Brunet, Fauré.

M. Brunet fait un Rapport sur un livre adressé à l'Académie par M. Menche de Loisne, et relatif à l'*histoire comparée de la France et de l'Angleterre*. Le Rapporteur loue, dans ce travail, « une étude historique approfondie sur un sujet intéressant. » Il en cite deux passages à l'appui de cet éloge. Il termine en demandant qu'une lettre de remercîment soit adressée à M. Menche de Loisne, avec l'expression de la haute estime de l'Académie pour cet important écrit.

Cette proposition est adoptée.

Le même Rapporteur rend compte de deux volumes qui lui ont été renvoyés, et qui concernent l'organisation de l'*Université de Leyde*. Il en extrait une curieuse et piquante statistique de cette Université.

M. Delpit fait un Rapport sur deux Mémoires de M. Tamizey de Larroque, dirigés l'un contre l'authenticité de l'*entrevue de Crésus et de Solon,* l'autre contre celle de l'*histoire de Jeanne Hachette*. L'Académie, déterminée principalement par cette considération : que le second de ces deux Mémoires n'est que la reproduction avouée, la citation textuelle d'un article de journal, ne peut accepter l'insertion dans les *Actes,* et décerne une simple lettre de remercîment.

M. Delpit lit un autre Rapport sur la demande du titre de Membre correspondant adressée à l'Académie par M. Bladé, avocat à Lectoure, et fondateur du *Bulletin de la Société Religieuse et Archéologique d'Auch.*

« Profondément érudit, esprit primesautier, doué d'une imagination et d'un style aux allures toutes méridionales, M. Bladé, dit

le Rapporteur, a principalement consacré ses travaux aux études historiques relatives à l'origine de la législation et de la théologie de nos contrées. Fondateur de l'un des recueils les plus accrédités du Midi, le *Bulletin du Comité d'Histoire et d'Archéologie de la province ecclésiastique d'Auch*, recueil qui est déjà parvenu à son 4e volume, il y a publié un grand nombre d'articles dont plusieurs ont une véritable importance : *Introduction à l'histoire générale d'Aquitaine, — Géographie d'Aquitaine, — Les Wisigoths jusqu'à l'époque d'Alaric, — Les Sources de l'histoire de Gascogne*, etc., etc. Nous pourrions y choisir au hasard quelques citations, partout nous trouverions des exemples d'un style facile et imagé, recouvrant des pensées neuves et hardies, ou des résumés complets et révélant une érudition aussi sûre que profonde. »

M. Delpit choisit et lit un passage sur la physionomie générale de Bordeaux, écrit en 1860 par M. Bladé, puis il ajoute :

« On peut différer avec lui d'appréciation et de sentiments, on ne peut méconnaître la valeur de pareils tableaux. Or, tous les centres de population de cette province sont peints dans cet article avec la même sûreté de touche et la même exactitude d'investigations.

» Du reste, l'Académie a déjà eu occasion d'apprécier par elle-même le mérite de M. Bladé.

» Du temps du premier Empire, il s'est trouvé dans un département voisin quelques employés d'une préfecture qui, pour flatter l'amour-propre de M. le Préfet et donner quelques aïeux de plus à une noble famille, imaginèrent de composer de fausses chartes et d'en faire la découverte solennelle avec grand renfort de réclames. Cette grotesque supercherie était tombée dans un oubli mérité, lorsque d'imprudents ou trop zélés amis essayèrent récemment d'attirer de nouveau l'attention sur cette triste et malheureuse affaire. Il suffisait peut-être de l'indifférence et du mépris pour condamner de nouveau à l'oubli cette nouvelle résurrection de documents frauduleux; mais M. Bladé prit à cœur cette insulte adressée au bon sens public : il instruisit de nouveau l'affaire, la

poursuivit jusque dans ses moindres détails, et si bel et si bien qu'il signala tous les faussaires et tous leurs instigateurs, de manière que pas un de leurs souteneurs n'a osé regimber. L'Institut, auquel ce travail a été soumis, lui a accordé une mention honorable, et l'Académie de Bordeaux en a félicité l'auteur. »

La Commission propose d'ajouter le nom de M. Bladé à celui des membres correspondants. — Cette proposition est acceptée et renvoyée au Conseil d'administration.

L'Académie vote ensuite sur la candidature de M. Scona-miglio Archangelo, qui est proclamé membre correspondant.

M. Duboul fait un Rapport verbal sur une brochure de M. Valade-Gabel, intitulée : *L'enfant ne saurait-il apprendre à parler sans le secours des signes?* et sur un volume des *Mémoires de l'Académie d'Amiens.*

Il s'agit dans la brochure de M. Valade-Gabel d'une question d'enseignement trop spéciale pour que le Rapporteur ose se prononcer formellement. Il penche pour l'opinion de M. Valade-Gabel, qui résout la question par l'affirmative; mais il voudrait entendre l'opinion contraire, voir sur quels arguments et sur quels faits elle s'appuie.

Dans les *Mémoires de l'Académie d'Amiens,* M. Duboul signale plusieurs travaux qui lui paraissent dignes d'attention, non seulement par l'importance des sujets qu'ils traitent, mais encore par leur propre mérite.

Il cite de préférence, parmi ces divers travaux, dans la partie scientifique du recueil :

1° Une étude sur *les silex taillés des temps antéhistoriques,* par M. Garnier;

2° Une analyse du remarquable ouvrage de M. Berthelot, intitulé : *la Chimie organique fondée sur la synthèse;*

3° Une étude de M. Roussel sur *les marées.*

Enfin, dans la partie littéraire des *Mémoires de l'Académie d'Amiens,* il mentionne avec éloges une jolie pièce de vers, intitulée : *la Retraite,* qui a pour auteur M. Berville, président honoraire à la Cour impériale de Paris, et discute un travail de M. Tivier, dans lequel est analysé et apprécié l'ouvrage de M. Ernest Desjardins, publié en feuilleton par le *Moniteur,* sous ce titre : *Corneille historien.*

L'étude de M. Garnier est un bon résumé des découvertes de silex taillés qui ont été faites jusqu'au mois de juillet 1861. On sait que les questions qui se sont élevées à ce sujet sont toujours controversées avec une animation croissante, mais sans que la lumière se soit faite encore.

M. Berthelot a voulu montrer dans son ouvrage comment on peut former les matières organiques par voie de synthèse, c'est à dire à l'aide des corps simples qui les constituent, et par le seul jeu des forces chimiques. M. Decharme donne une idée des travaux de M. Berthelot en les analysant avec beaucoup de soin et de clarté.

M. Roussel a pris à tâche de résoudre une difficulté qu'il a rencontrée, comme bien d'autres, dans l'explication du phénomène des marées. Voici d'abord cette explication telle que nous la donne le célèbre astronome Lalande, avec une précision qui ne laisse rien à désirer :

« Les eaux s'élèvent non seulement vers le côté où est l'astre qui les attire, mais encore du côté opposé; parce que si l'astre attire les eaux supérieures plus qu'il n'attire le centre de la terre, il attire aussi le centre de la terre plus qu'il n'attire les eaux inférieures, et celles-ci restent en arrière du centre, autant que les eaux supérieures vont en avant du côté de l'astre qui les attire.

» Les cartésiens n'ont jamais voulu comprendre cette double marée, quoique ce soit un effet incontestable de l'attraction. »

« Quand la lune, — dit M. Duboul, — occupe le méridien supérieur d'un lieu, on s'explique très-facilement par son attraction le

gonflement des eaux situées sous ce même méridien, c'est à dire la marée. Ce qui est plus difficile à comprendre, c'est le gonflement des eaux situées sur le méridien inférieur. Telle est la difficulté que M. Roussel a essayé de résoudre. »

Le Rapporteur donne lecture à l'Académie des quelques lignes dans lesquelles M. Roussel expose une nouvelle hypothèse pour l'explication des marées. Il croit qu'il serait utile de la soumettre à l'examen des savants qui ont étudié spécialement ce phénomène, dont la théorie de la gravitation ne rend pas suffisamment compte.

« M. Tivier, — continue M. Duboul, — a fait l'analyse d'un ouvrage de M. Desjardins, intitulé : *Corneille historien*.

» M. Desjardins subordonne le mérite littéraire à la science historique, et M. Tivier s'élève avec force contre cette manière de voir. Il est incontestable que M. Tivier a raison; car, dans la tragédie, qui est avant tout une œuvre d'art, la science historique ne saurait venir que bien après le mérite littéraire. En outre, quel que soit le mérite de Corneille comme *historien*, sa valeur comme poète est encore infiniment au-dessus.

» M. Desjardins présente les progrès du christianisme comme une cause d'affaiblissement pour l'ancien empire romain, et ici encore M. Tivier proteste contre cette opinion. Cette fois, ce n'est pas M. Desjardins qui a tort. Outre que la thèse qu'il soutient n'est pas nouvelle, elle a le grand avantage de s'appuyer sur l'histoire, qui ne permet pas d'en contester la vérité. »

M. Duboul mentionne encore dans les *Mémoires de l'Académie d'Amiens* des fragments de traduction de *Lysistrata*, comédie d'Aristophane, et d'*Octavie*, tragédie d'Alfieri. Il trouve ces essais très insuffisants. Il croit que certains auteurs perdent toute l'originalité, tout le piquant de leur physionomie, lorsqu'on les traduit dans une langue étrangère, quel que soit le mérite de la traduction, et à plus forte raison

quand elle est sans valeur. Il y a d'ailleurs des écrivains absolument *intraduisibles* : Aristophane, Dante, Molière, Lafontaine et bien d'autres sont de ce nombre.

M. Ch. Des Moulins, au nom d'une Commission, fait un Rapport sur des travaux de M. Jabouin, et il s'exprime ainsi :

« L'Académie a contracté depuis longtemps la noble habitude de décerner des récompenses plus ou moins éclatantes aux travaux d'art comme aux travaux de l'industrie. Elle aime particulièrement à encourager *ceux-là,* qui sont une des gloires des sociétés civilisées, lorsqu'ils s'unissent dans les mêmes produits à *ceux-ci,* qui répondent aux besoins toujours croissants de ces mêmes sociétés.

» C'est ainsi que notre Compagnie appela dans son sein le docteur Boucherie, inventeur de l'utile injection des bois, comme M. Maggesi, fournisseur infatigable des jouissances accessibles à la richesse des citoyens et à la magnificence des villes.

» C'est ainsi qu'elle a accordé l'honneur de ses éloges et de ses couronnes aux belles fontes de feu Sterlin, — aux médaillons plus artistiques du restaurateur des grilles de la Bourse, — à l'art typographique, cet *art industriel,* qui donne de si beaux produits sous la direction de M. Gounouilhou, — à la peinture sur verre pour salons et boudoirs, telle que l'exécute M. Audineau, — à cette même peinture plus large et plus austère, qui semble décomposer l'arc-en-ciel pour en jeter à flots dans nos basiliques les radieux éléments, — à ces tableaux de la mer que le pinceau de M. Gorin déroule sur une toile ou sur un carton opaques, — aux ravissantes fantaisies que le ciseau de M. Lagnier fait éclore du sein d'une souche qui n'a plus de sève.

» Voilà bien des encouragements, bien des récompenses, et après tant d'autres que nous n'avons pas rappelés dans ce Rapport, l'Académie, dont la bienveillante libéralité ne veut jamais se lasser, garde en réserve de nouvelles couronnes pour faire justice à de nouveaux droits.

» Votre Commission, Messieurs, a été saisie d'une demande récente, et elle a reconnu que c'est une branche non encore

récompensée de l'art uni à l'industrie qui vient appeler sur ses efforts l'attention éclairée de la Compagnie. Elle vient examiner devant vous les titres et l'œuvre, autant que faire se peut, de M. B. Jabouin aîné, sculpteur et marbrier, nous ne disons pas *marbrier-sculpteur*, ce ne serait pas assez juste, — né et établi depuis longues années déjà dans notre ville.

» De l'industrie qu'alimente l'emploi du marbre, et qui, nécessairement, emprunte tout à l'art qu'elle finit par se confondre pour ainsi dire avec lui, M. Jabouin s'est élevé à l'art lui-même, à l'art qui s'appuie toujours, comme auxiliaire indispensable, sur la main-d'œuvre de l'industrie, mais à l'art qui puise ses inspirations dans la science, dans l'histoire, dans la religion, dans tout ce que l'esprit humain peut embrasser de plus grand et de plus relevé. Pour être industriel comme M. Jabouin, il faut être artiste; pour être artiste comme lui, il faut être archéologue, et l'archéologie est la fille et comme le nourrisson de toutes ces sublimes connaissances.

» L'œuvre de M. Jabouin se compose jusqu'ici d'abord de travaux de marbrerie que nous n'avons ni l'intention ni le pouvoir de nombrer : ces travaux-là, c'est le public seul qui les récompense en allant en demander de nouveaux à un atelier vaste et aussi bien organisé qu'heureusement achalandé. Cette œuvre se compose aussi, et, quant au point de vue sous lequel nous avons à l'apprécier, se compose surtout et presque exclusivement de travaux de sculpture décidément *artistique*, soit statuaire, soit ornementale, dont les matériaux sont fournis par la pierre, par le marbre et même par le bois. »

Ici, M. le Rapporteur fait le dénombrement des nombreux ouvrages, autels, chaires, fonts baptismaux, croix de cimetière, bénitiers, grilles, balustrades, en marbre, en pierre ou bois, qui sont répandus dans une foule de départements, et dont quelques-uns ont franchi les mers, et qui sont au Chili, à Saint-Denis de la Réunion et dans les Antilles; puis il continue :

« L'ornementation de ceux de ces autels qui ne sont pas en

style dit *classique*, comporte, en outre, des peintures polychrômes souvent fort remarquables, des dorures, et enfin de nombreux bas-reliefs soit historiés de figures, soit purement ornementaux,— de nombreuses statuettes en ronde-bosse, — enfin un certain nombre de statues, moindres ou plus grandes que nature, et ici nous n'avons plus affaire à un ornemaniste, mais à un sculpteur... »

« Il s'agit de savoir maintenant si ces nombreux travaux ont un degré de mérite digne de vos encouragements; nous répondrons en soumettant à votre jugement, non la totalité — ce n'est plus possible — mais un bon nombre des objets eux-mêmes.

» N'allez pas croire que la baguette d'une fée ait tout à coup rassemblé dans votre pas-perdu cinq ou six mille kilogrammes de marbre ou de pierre! Non! mais veuillez parcourir cet *album* que nous faisons passer sous vos yeux. Ce sont bien les objets eux-mêmes, sauf la couleur quand il y en a, — car c'est la photographie qui vous les montre.

» La photographie! ce témoin si corruptible et si souvent corrompu quand sa déposition porte sur des corps où réside la vie, — si incorruptible au contraire et si indéfectiblement *vrai* quand il dépose touchant ce qui est immobile.

» Voyez ces dix autels, Messieurs; voyez ces quatre statues de la Sainte-Vierge et de saint Joseph; voyez ce font baptismal, ces deux chaires, cette balustrade et ce *ciborium*, et enfin ces vingt-quatre bas-reliefs et médaillons si divers, — et dites si ce ne sont pas les objets eux-mêmes avec tout leur effet d'ensemble, avec toutes leurs minuties, devenues parfois microscopiques, de leurs détails, et rendus avec une fidélité qu'aucun burin ne peut atteindre! »

Après avoir fait admirer dans l'album ces belles reproductions photographiques, M. Des Moulins fait une excursion dans l'archéologie, et prend partie pour la *pierre* contre le *marbre* pour les divers styles de la sculpture religieuse du Moyen âge.

« Nous voudrions, dit-il, — et ce serait en conscience que nous

**le ferions, — étendre notre affirmation de cette supériorité à tous les genres de sculpture qui comportent la multiplicité de détails finement et vivement accentués; mais nous ne pourrions en ce moment justifier notre assertion en plaçant sous vos yeux des exemples matériels, puisque M. Jabouin ne vous offre, dans son *album,* que des sujets de sculpture religieuse. Ceux-ci suffisent du moins à démontrer victorieusement la vérité de cette doctrine que nous professons avec une confiance entière, parce qu'elle est digne d'être développée *esthétiquement.* Elle est susceptible aussi d'être appliquée à l'emploi du bois, dont le Moyen âge fit un si fréquent et si élégant usage, comme le prouvent la jolie balustrade et la chaire à vives arêtes que représentent les feuillets 5 et 11 de l'*album.* »**

M. Des Moulins appuie son opinion sur ce qu'offrent de plus parfait les photographies qui représentent des travaux en pierre, sur celles qui reproduisent le marbre.

**« Pour la pierre, ce sont les objets eux-mêmes, dit-il, ni mieux ni plus mal, et absolument tels qu'ils sont sortis des ateliers de l'artiste. Quand il a fallu travailler sur le marbre, quelle différence!**

**» Il y a tout autant d'invention, de délicatesse dans la composition, de talent dans l'exécution; mais la matière puissante dans le jet des masses, dans le profil des grandes lignes et des fortes moulures, ample et charnue dans les reliefs sphériques, se refuse complètement aux finesses de la ciselure. Ne reprochons pas à M. Jabouin de n'avoir pas égalé, par son travail sur le marbre, le caractère de son travail sur la pierre : il a le très grand mérite d'en avoir approché; mais il lui est, et à tous et toujours, il sera mathématiquement *impossible* d'y atteindre. »**

Ce n'est pas par choix, mais pour obéir à la *mode* qui lui commande, que l'artiste travaille le marbre.

Pour se défendre d'un jugement qu'on pourrait trouver partial par enthousiasme archéologique, et aussi un peu par amitié pour l'auteur de la part de la Commission, M. Des

Moulins met sous les yeux de l'Académie les opinions du Rapporteur de l'*Exposition universelle* de 1855 (24e classe du Jury :

« M. du Sommerard disait en parlant de M. Jabouin : « Les » *succès qu'il a obtenus tiennent autant au bon choix de ses* » *modèles et à la bonne exécution de ses sculptures, qu'aux prix* » *modérés auxquels il les restreint. L'autel en marbre blanc* » *est conçu dans un bon style; le bas-relief principal, la Mort* » *de la Vierge, est bien dans le caractère de l'époque choisie,* » *et son exécution est habilement traitée.* » Le rapporteur conclut en demandant pour M. Jabouin une médaille qui lui a été votée à l'unanimité (P. 322, 323).

» Vous avez déjà pressenti, Messieurs, que nous aussi nous allons vous en demander une. M. Jabouin est un homme parfaitement estimable, un industriel intelligent, un artiste habile; il est bordelais, il a donné par ses travaux très nombreux une acepl honorable à l'école de sculpture religieuse de Bordeaux. L'Académie de Bordeaux souscrira, nous l'espérons, aux désirs et aux conclusions unanimes de ses commissaires, en lui décernant une *médaille d'or.* »

Au sujet de cette proposition, qui est renvoyée à la Commission des récompenses, M. le Secrétaire général fait observer que la médaille d'or de 100 fr. étant impossible, vu son extrême exiguïté, il reste convenu qu'il ne sera fait qu'un seul coin : pour la médaille d'or de la valeur de 300 fr., pour la médaille d'argent de la valeur de 15 fr., et pour la médaille de bronze de la valeur de 5 fr.

M. Valat fait un Rapport sur les travaux de la Société Havraise, mentionne quelques sérieux et doctes essais, et cite des vers pleins d'enjouement et de grâce.

Il propose de remercier la Société du Havre, et l'Académie adhère à cette proposition.

---

## OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE

### SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

*Revue des Sociétés savantes des départements*, 3e série, t. I, juin 7 et 14 août 1863. (M. de Lacolonge rapporteur.)

*Mémoires de l'Académie de Dijon*, t. X, année 1862. (M. Duboul rapporteur.)

*In Roma i cristiani cavarano i loro sotteranei cimeteri nei propri tenimenti;* memoria di Arcangelo Scognamiglio, sacerdote romano, 1863. — Hommage de l'auteur. (M. Cirot de La Ville rapporteur.)

*Cours familier de Littérature*, 89e et 90e Entretiens. (M. Minier rapporteur.)

*Journal des Savants*, juillet 1863. (M. Duboul rapporteur.)

*Fragment de l'histoire de Bordeaux pendant la Terreur;* par M. Aurélien Vivie. — Ce travail est accompagné d'une lettre de l'auteur. (Commission : MM. Delpit, Dezeimeris, et Petit-Lafitte rapporteur.)

*Notes sur La Ruscade*, par M. le curé Belloumeau. — Réponse au Questionnaire archéologique. (Commission : M. Leo Drouyn, Villiet, et Blatairou rapporteur.)

### DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

Société de secours des Amis des Sciences : *Compte-Rendu de la sixième séance publique*, tenue à la Sorbonne le 16 avril 1863.

*Bulletin des séances de la Société impériale et centrale d'Agriculture de France*, t. XVIII, nº 8.

*L'Association médicale*, n. 16, 1863.

*L'Étincelle*, nos des 8 et 15 août 1863.

## Étaient présents :

MM. E. Gaussens, Hip. Minier, J. Duboul, Jules Delpit, Costes, E. Dégranges, V. Raulin, Gustave Brunet, R. Dezeimeris, Valat, W. Manès, Fauré, Baudrimont, Roux, Aug. Petit-Lafitte, G. Lespiault, Charles Des Moulins.

---

SÉANCE DU 12 NOVEMBRE.

**Présidence de M. GAUSSENS.**

Le procès-verbal de la séance du 20 août est lu et adopté.

M. le Secrétaire général fait connaître les travaux envoyés à l'Académie pour les divers Concours. — Pour 1863, question relative au

I. — Commerce maritime. — L'Académie n'a rien reçu.

II. — Pour l'histoire naturelle. — Question relative aux Entozoaires. Il est parvenu un seul Mémoire, portant pour épigraphe :

> « Il n'est désir plus naturel que le désir de cognoissance. Nous essayons tous les moyens qui nous y peuvent mener; quand la raison nous fault, nous y employons l'expérience. »
> (MONTAIGNE, *Essais*, liv. III, ch. XIII.)

III. — Littérature. — L'Académie n'a rien reçu.

IV. — Notices biographiques. — Un Mémoire, intitulé : *Vie d'Arnaud Berquin, ou l'ami des enfants;* avec cette épigraphe :

> « L'éducation donne les principes; et lorsqu'elle est bien dirigée, elle donne aussi les vertus. »

Par M. Gragnon-Lacoste, membre correspondant.

V. — Recherches archéologiques. — Un Mémoire de M. Virac : *État des paroisses, annexes et autres établissements religieux, constatant le diocèse de Bazas.*

Prix hors des Concours, d'après l'art. 48 :

*Notice sur un moyen de modifier l'air des appartements et de l'imprégner de diverses substances.* Épigraphe :

> « C'est moi, ne le dis pas. »
> (V. HUGO.)

Concours de poésie :

1° *Une nichée hors du nid,* avec cette épigraphe :

Vous reviendrez meurtris et déplumés.

Douze pièces.

2° Quatre pièces de poésie légère, avec cette épigraphe :

Mon jardin;
Les grillons de ma cheminée;
La nuit champêtre;
Le Roi, le Curé et le Sacristain.

Plus, deux charades.

3° Trois pièces :

*La Mort de ma fille,* élégie; épigraphe :

Pauvre mariée!!

*La Marguerite,* idylle; épigraphe :

Salut, reine des prés!

*La Fleur et le Ruisseau,* fable; épigraphe :

Les petits sont souvent les plus ambitieux.

4° *Feuilles au vent.* Quatre pièces :

*A la Pologne.*
*Si j'avais des ailes.*
*La Charité.*
*Chant de liberté.*

Avec cette épigraphe commune aux quatre pièces :

Puisque la poésie est morte? Je proteste!
Elle vit, et c'est vous, Messieurs, que j'en atteste.
Courageux défenseurs des préceptes du beau,
Vous n'en laisserez pas éteindre le flambeau.

5° *Petit oiseau noyé;* épigraphe :

Naître, souffrir, mourir.

Vingt-quatre pièces, cinq auteurs.

Tous ces travaux sont renvoyés à leur Commission respective.

M. le Secrétaire général donne connaissance d'une lettre de M. Senmartin, instituteur, rue de Cheverus, n° 9, qui appelle l'attention de l'Académie sur la méthode d'enseignement qu'il pratique dans son établissement.

M. le Président charge une Commission, composée de MM. Petit-Lafitte, Dégranges et Roux, d'en apprécier la valeur.

M. Sédail, membre associé non résidant, réclame par une lettre la publication, dans les *Actes*, d'un Mémoire envoyé par lui à l'Académie en 1838, de concert avec M. Chaigne, son collaborateur. — Il rappelle que ce Mémoire, qui traitait de l'*influence de Bacon et de Descartes sur la marche de l'esprit humain*, fut l'objet d'un Rapport très favorable, à la suite duquel l'Académie lui décerna une de ses plus hautes distinctions.

L'Académie décide que cette demande sera soumise à l'examen du Conseil d'Administration.

L'ordre du jour appelle la lecture de M. Lefranc. Cet honorable collègue, empêché par l'état de sa santé de se rendre à la séance, a envoyé son travail à M. le Secrétaire général, avec prière d'en donner lecture à sa place.

M. Costes lit ce Mémoire, qui a pour sujet les *Caractères de l'idée du vrai*. — Il commence par quelques réflexions générales sur la faiblesse des études métaphysiques contemporaines. Il en résulte, selon lui, deux conséquences : l'invasion des idées germaniques acceptées sans contrôle suffisant, et une confusion inouïe sur les idées essentielles de l'ordre moral.

« La peur de la pensée, dit-il, est une mouvaise conseillère. C'est en vain que l'on prétend s'assurer contre les écarts de la

raison par le mépris des études qui en recherchent les premiers principes. On n'échappe à la mauvaise science que par la bonne, dont la règle est la liberté sous le contrôle de l'évidence. Le vaste courant qui porte aujourd'hui chez nous, pêle-mêle, tous les résidus des spéculations d'outre-Rhin, auxquels nous n'avons su encore opposer aucune critique saine et vigoureuse, suffirait à démontrer que la direction des esprits n'appartient qu'à ceux qui pensent. Toute la question pour un peuple est de prendre rang dans les plus hautes lumières de la réflexion. Un homme intelligent, qui porte son action hors de lui, ne peut manquer, à un moment donné, de s'interrompre au milieu de son travail pour regarder à lui-même, et, quand il accomplit l'acte le plus grand de la vie, celui de la pensée, de se séparer des objets extérieurs auxquels il pense, et de se demander à lui-même ce que c'est que penser. Il y a dans cet entretien avec soi-même un plaisir auquel ne renonceront jamais ceux qui l'ont goûté une première fois. L'humanité ne peut rien perdre à ce que ce plaisir se répande libre à ceux qui l'ignorent de n'en point prendre souci. Mais il en est tout autrement des hommes qui savent que la vérité a son siége dans les plus hautes opérations de la pensée, et que, pour l'y découvrir, il faut que l'esprit se recueille et non pas qu'il se dépense.

» La faiblesse des études métaphysiques, en livrant l'esprit à la merci des nouveautés et des paradoxes, entraîne aussi, comme conséquence nécessaire, une telle confusion dans les idées morales, qu'une certaine littérature, qui a des prétentions à la clarté, met les hommes dans l'impossibilité de s'entendre en fin de compte sur les mots décisifs de *devoir, liberté, âme, Dieu, immortalité*. Toutes ces choses sont considérées comme un idéal abstrait, sans valeur hors de l'esprit. Tout ce vague se retrouve sur le mot *vérité*. »

L'auteur du Mémoire s'est attaché à fixer d'une manière précise les caractères de cette idée, qui fait le fond de notre nature raisonnable. Nous ne pouvons le suivre dans son analyse. L'importance et la nouveauté de son travail consistent

dans le rôle qu'il assigne à l'abstraction au milieu de l'économie générale de la vie intellectuelle. L'intérêt des propositions qu'il formule à cet égard dépend de démonstrations que nous ne pouvons reproduire sous forme de résumé. Voici seulement la manière dont il pose le problème de la vérité et la solution qu'il en donne :

« Savoir la vérité sur quoi que ce soit, c'est savoir que les choses sont telles qu'on les pense. Si peu qu'il y eût désaccord entre la nature des objets et la lumière intérieure qui nous les rend visibles ; en d'autres termes, si l'évidence pouvait tromper, la raison humaine n'existerait plus. Il n'y a vérité qu'à une condition : c'est que le principe dont dépend la possibilité de tout ce qui est soit en même temps le principe par lequel toutes les intelligences sont capables de le connaître. Ce n'est pas à dire, comme l'ont prétendu Schelling et Hegel, que les choses et la pensée soient identiques ; que l'esprit et la matière soient les deux formes de la même substance : cela ne veut pas dire davantage que, suivant le paradoxe de Fichte, l'esprit crée les choses qu'il pense. Pour qu'il y ait vérité, il est nécessaire et il suffit que la nature des choses et la nature de la pensée se coordonnent dans une suprême intelligence qui a tout fait par la vertu, et qui rend tout intelligible par la lumière. En résumé, l'idée du vrai se résout dans l'idée de Dieu, conçu comme raison de tout ce qui est. Dieu et la vérité sont consubstantiels. »

M. Valat lit un Mémoire contre les recherches de la quadrature du cercle, fondées sur la valeur finie du rapport de la circonférence au diamètre, et démontre, par la géométrie ordinaire, l'impossibilité d'exprimer ce rapport en nombre fini de forme entière ou fractionnaire. Il applaudit à la mesure adoptée par l'Académie des Sciences, de repousser sans les lire toutes les prétendues solutions d'un problème impossible, et désirerait que partout les Sociétés savantes imitassent un pareil exemple. Il croit d'ailleurs que son travail ne sera pas

sans utilité auprès des personnes qui s'occupent de géométrie, et peuvent comprendre, sans aborder les théories de haute algèbre ou de calcul différentiel et intégral, la démonstration élémentaire qu'il présente, pour les détourner des recherches inutiles qu'elles seraient tentées d'entreprendre.

Ce travail donne lieu, de la part de M. Dégranges, aux réflexions suivantes :

Tout en appréciant la valeur réelle des connaissances mathématiques de M. Valat, et le désir qui l'anime sans cesse pour diriger ses travaux vers un but d'utilité, M. Dégranges pense qu'à l'exemple de l'Institut on ne devrait pas s'occuper, dans les Académies, de questions relatives à la *quadrature du cercle,* ou au moins publier les travaux.

En cherchant, comme c'est le désir de M. Valat, par des démonstrations de science pure, à ramener dans des voies raisonnables des esprits placés sous le coup d'une préoccupation constante, il paraît à M. Dégranges qu'on arrive à un résultat tout contraire : celui de fournir un aliment à ces dispositions maladives, en prenant celles-ci au sérieux, et en leur adressant des raisonnements qu'elles ne peuvent pas admettre.

M. Cirot de La Ville lit un Rapport sur un Mémoire de M. l'abbé Arcangelo Scognamiglio, nouvellement nommé membre correspondant. Dans ce Mémoire, il s'agit d'une question importante :

« Deux opinions opposées sont en présence, dit le Rapporteur, au sujet des catacombes. L'une qui leur prête une origine payenne; d'abord cimetières payens, elles auraient été exploitées par les chrétiens pour leur culte et leurs sépultures. L'autre opinion leur donne une origine chrétienne; creusées par les chrétiens, elles n'ont jamais servi qu'à eux. On comprend l'intérêt d'une pareille

discussion par l'intérêt qui s'attache à l'antique berceau de la Religion qui a formé et sauvé le monde moderne.

» M. Scognamiglio embrasse et soutient cette seconde opinion par des preuves incontestables. On trouve dans l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, deux lois sur cette matière : l'une de Gallien, qui ordonne de restituer aux chrétiens les lieux de sépulture dont ils avaient été dépossédés dans la persécution excitée contre eux par Valérien son père ; l'autre de Constantin, qui rend aux églises la propriété de leurs cimetières. Or, l'une et l'autre loi attestent par leurs textes que les fonds et tènements où ces cimetières avaient été creusés, appartenaient à des chrétiens et à leurs églises.

» Les actes des martyrs ne sont pas moins explicites. Ils démontrent non-seulement que la terre des catacombes était une propriété chrétienne, mais encore que la sépulture y était commune et pour les martyrs et pour les autres fidèles. Ainsi, Gétule, romain de race et de science distinguée, meurt pour la foi avec Cercalis, Amantius et Primitivus ; Symphorose, épouse du premier, les ensevelit tous avec honneur dans l'arénaire de sa villa. Près du port de Rome, c'est le champ de Gulie ; sur la voie Salaria, le champ de Lucine ; sur la voie Cornélia, le champ de Plautille, toutes dames romaines qui recueillent les précieuses dépouilles des soldats du Christ morts dans le combat contre le paganisme et les tyrans. On pourrait multiplier les exemples à l'infini ; mais ne serait-ce pas superflu ? Comment admettre que les chrétiens se sont introduits dans des fonds payens, y ont ouvert leurs souterrains, s'y sont étendus pendant une longue suite d'années sans que les payens s'y soient opposés, les en aient chassés lorsqu'ils les traquaient dans tout l'empire comme des bêtes fauves ? En établissant leurs cimetières et leurs lieux de réunions dans les propriétés de leurs ennemis, les fidèles n'auraient-ils pas livré à une invasion de toute heure ce qu'ils avaient de plus cher et de plus sacré ?

» Cette première question vidée, une autre se présente non moins intéressante pour l'art et l'histoire du christianisme. Comment ces vastes et mystérieux souterrains ont-ils été formés ? L'in-

telligent et savant auteur y répond par ces trois propositions :

» Les plans inférieurs des catacombes de Rome sont de formation antérieure aux plans supérieurs, de sorte que l'excavation s'est produite de bas en haut et non de haut en bas, comme on se l'imagine communément.

» Les premiers plans fouillés dans le roc ne remontent pas au delà du IVe siècle de l'Église.

» Les vases de sang, placés dans les sépulcres appartenant à ces plans, ne sont pas antérieurs au IVe siècle.

» Il faut observer que les cimetières ont une date tout à la fois certaine et incertaine ; certaine dans leur ensemble et facile à établir par l'époque même de son fondateur ou d'un martyr célèbre qu'il a reçu ; incertaine quant à l'âge des plans et des déambulatoires dont il se compose. Toutefois, les inscriptions, l'appareil des murs, la roche plus ou moins friable dans laquelle ils ont été taillés, la qualité du ciment, les peintures, sont autant de guides sûrs dans ces inextricables et mystérieux labyrinthes où chaque siècle, depuis le premier jusqu'à la décadence, conserve son caractère et ses traits.

» C'est avec ces principes démontrés que notre honorable correspondant romain étudie les curieuses cryptes qui s'ouvrent à lui. — Dans un dernier opuscule qui n'est pas encore parvenu à l'Académie, mais que j'ai entre les mains, dit le Rapporteur, l'auteur détermine l'époque de la crypte de saint Germain dans le cimetière de Prétextat. Des peintures symbolisant les quatre saisons, des marbres admirables de simplicité et d'unité, accusent le beau temps de l'art et font reporter cette œuvre à l'époque du premier Antonin. »

Le même Rapporteur rend compte de la *Revue de Bretagne et de Vendée,* dans laquelle M. Émile Grimaud réunit, dit M. Cirot, beaucoup d'hommes et beaucoup de choses. Il y signale les *biens de main-morte,* étude dans laquelle les améliorations exécutées dans la ville de Nantes viennent prouver, contre beaucoup de préjugés et d'accusations, com-

bien l'État, la commune, ont trouvé, dans cette nature de propriété, non d'obstacles mais de secours; — *Eugénie de Guérin, Mme Swetchine,* ces natures d'élite qui, à la sensibilité exquise de la femme chrétienne, ont uni un esprit, un caractère, un style si virils. — Les *villes et les paroisses bretonnes* l'arrêtent un moment, — puis l'étude des *chevaliers poètes de l'Allemagne,* comparés à nos troubadours. — Le Rapporteur mentionne, dans le même Recueil, un éloquent Mémoire de feu Le Hueron sur le berceau de la féodalité, et sur l'influence simultanée de l'*œuvre religieuse des* CAROLINGIENS. Il en détache deux pages magnifiques, qu'il termine par ces mots : « Ces magnifiques pages honorent la plume qui les a écrites et le jugement qui les place parmi les idées dignes d'être répandues et louées, et pour la vérité de l'histoire et pour la moralité des hommes. »

---

## OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE

### SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

*Revue des Sociétés savantes,* juillet 1863; août; 4, 11, 18 et 25 septembre; 2, 9 et 16 octobre 1863. (M. de Lacolonge, rapporteur.)

*Mémoires de l'Académie d'Arras,* t. XXXV, et 1er cahier de la 6e série, avec le Programme des sujets mis au Concours par cette Académie pour l'année 1863. (M. Ch. Des Moulins, rapporteur.)

*Le Mot et l'Image*; 1er livre des sourds-muets, par M. J.-J. Valade-Gabel. (M. Duboul, rapporteur.)

*Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne,* 1er, 2e et 3e trimestres 1863. (M. Petit-Lafitte, rapporteur.)

*Jahrbuch, december 1862, marz et juni 1863. — General register des Jahrbucheck, nummer i von 1859 bis nummer 10 von 1859.* (M. Raulin, rapporteur.)

*Bulletin du Comité d'Histoire et d'Archéologie de la province ecclésiastique d'Auch,* 25 août, 25 septembre, 25 octobre 1863. (M. Cirot de La Ville, rapporteur.)

*Expériences constatant l'électricité du sang dans les animaux vivants* (deux brochures), par M. H. Scoutteten; avec une lettre par laquelle l'auteur sollicite l'examen de l'Académie sur cet ouvrage. (M. Abria, rapporteur.)

*Proceedings of the american philosophical society, january 1863.* (M. Abria, rapporteur.)

*Cours familier de littérature,* 91e, 92e et 93e entretiens. (M. Minier, rapporteur.)

Dissertation sur la légende *Virgini Pariturcæ,* par M. A.-S. Morin. (M. Cirot de La Ville, rapporteur.)

*Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse,* juillet et août 1863. (M. de Lacolonge, rapporteur.)

*Revue de Bretagne et de Vendée,* août, septembre et octobre 1863. (M. Cirot de La Ville, rapporteur.)

DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

*Journal d'éducation,* septembre, octobre et novembre 1863.

Le journal *l'Annonce* (six numéros).

*Annales de la Société d'Agriculture du département de la Gironde,* 2e trimestre 1863.

*Revue agricole,* juillet, août et septembre 1863.

*Bulletin de la Societé d'Agriculture de Boulogne-sur-Mer,* juillet, août et septembre 1863.

Catalogue des livres provenant de la bibliothèque de feu M. Abel Vauthier, qui seront vendus aux enchères, à Caen, les 16, 17, 18, 19 et 21 novembre 1863.

*Annales de la Société impériale d'Agriculture du département de la Loire,* 3e et 4e livraisons 1862.

*Catherine de Bourbon, régente du Béarn,* par M. Samazeuilh (de Nérac), membre correspondant. — Hommage de l'auteur.

*Bulletin mensuel de la Société protectrice des animaux,* juillet, août et septembre 1863.

*Annales de la Société d'Émulation des Vosges,* t. XI, 1er cahier 1861.

*La Célébrité,* journal officiel de l'Institut Polytechnique; sept. 1863.

*Guide des Instituteurs primaires pour commencer l'instruction des sourds-muets,* par M. J.-J. Valade-Gabel.

*Bulletin de la Société d'Histoire naturelle de Colmar,* 3e année, 1862.

*Annales de la Société d'Agricult. d'Indre-et-Loire,* 2e série, ann. 1862.

*Extraits des travaux de la Société centrale d'Agriculture de la Seine-Inférieure,* année entière 1861.

*Les Beaux-Arts,* 1er juin, 1er et 15 septembre 1863.

*L'Étincelle,* journal littéraire (dix numéros).

*L'Association médicale,* septembre, octobre et 1er novembre 1863.

*Les Économistes appréciés, ou les nécessités de la protection,* par M. P.-O. Protin; IIe Partie.

La Société d'Histoire naturelle de Colmar exprime dans une lettre son désir d'établir un échange de publications avec l'Académie.

*13e et 14e Lettres* (IIIe Partie) *d'un Bénédictin.*

*L'Ami des Champs,* septembre, octobre et novembre 1863.

*Journal d'Agriculture de la Côte-d'Or,* mai, juin et juillet 1863.

*Tribune artistique et littéraire du Midi,* juillet et août 1863.

*Séance publique du 8 mars 1863 de l'Académie d'Aix.*

*Archives de l'Agriculture du nord de la France,* avril, mai, juin 1863.

*L'Institution des Aveugles,* t. VIII, 1863.

*Bulletin des Séances de la Société impériale et centrale d'Agriculture,* 3, 10, 17 et 24 juin 1863.

M. Arcangelo Scognamiglio écrit pour remercier l'Académie du titre de membre correspondant qu'elle lui a accordé.

Le bibliothécaire du Muséum d'Histoire naturelle de Paris accuse réception de quelques numéros des *Actes.*

Le directeur de l'Institut Polytechnique de Paris adresse le Programme de deux questions que l'Institut met au Concours et qui sont ainsi conçues : 1° Comment peut-on arriver à éviter la mauvaise odeur du phosphore sans altérer la qualité des allumettes? — 2° Quelle préparation serait la meilleure pour garantir les allumettes contre l'action détériorante de l'humidité sans nuire à leur inflammabilité? — Un prix de 300 fr. sera accordé au meilleur Mémoire.

*Programme des Prix proposés par l'Académie de Lyon.*

*Programme des Prix proposés par l'Académie de Rouen.*

*Le Contemporain,* juin, juillet, août et septembre 1863.

M. Friedrich Klincksieck, libraire à Paris, prie de faire retirer un ouvrage venant de Vienne (Autriche).

Le journal *le Pamphlet* (deux numéros).

*Expériences sur l'hétérogénie,* exécutées dans les glaciers de *la Maladetta,* par MM. Pouchet, Joly et Musset.

*Le bon Cultivateur,* décembre 1862.

*Annales de la Société libre des Beaux-Arts*, août, sept. et oct. 1863.

*Annales de la Société d'Agriculture de la Loire*, t. VII, 1863.

*Mémoires de la Société impériale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, t. V, 4 cahiers, 1862. — *Idem*, t. VI, 2 cahiers, 1863.

*Catalogue des brevets d'invention*, n$^{os}$ 1, 4, 5; 1863; avec une lettre de M. le Préfet.

*Description des machines et procédés pour lesquels des brevets d'invention ont été pris*, t. XLV; 1863; avec une lettre d'envoi de M. le Préfet.

Ouvrages envoyés par l'Institution Smithsonnienne :

*Report of Lieut. Col. J.-D. Graham, U. S. topographical engineers, on mason and Dixons Line*, 1862.

*Boston journal of natural history*, vol. VII, n$^{os}$ 2 et 3.

*Constitut. and By-Laws of the Boston society of natural history*, 1855.

*The transactions of the Academy of Science of Saint-Louis*, 3 vol. 1863.

*Monogrph of the order Pholadacea. Philadelphia*, 1862.

*Annual report of the Trustees of the Museum of comparative zoology*. Boston, 1863.

*Cechzehnter Jahresbericht der Ohio staats Ackerban-Behorde*, 1861.

*Annual report of the Board of Regents of the Smithsoniant Institution, forthe year* 1861.

*Report of the superintendents of the U. S. coasts survey for* 1859 et 1860; 2 vol.

## Étaient présents :

MM. E. Gaussens, Hipp. Minier, V. Raulin, R. Dezeimeris, Cirot de La Ville, Costes, Aug. Petit-Lafitte, G. Brunet, W. Manès, E. Jacquot, Jos. Villiet, Fauré, Roux, E. Dégranges, Cyprien Oré, Dabas, Leo Drouyn, Blatairou, Saugeon, Valat.

---

### SÉANCE DU 26 NOVEMBRE.

**Présidence de M. GAUSSENS.**

Le procès-verbal de la séance du 12 novembre est lu et adopté.

M. Jules Seret, avocat à Agen, sollicite le titre de membre

correspondant, et, à l'appui de sa demande, envoie deux volumes de la *Biographie universelle,* contenant chacun un article dont il est l'auteur.

Ces deux productions sont renvoyées à l'examen d'une Commission composée de MM. Raulin, de Lacolonge et Manès.

M. Bellot adresse à l'Académie un volume de poésie sous le titre : *A travers le siècle.*

L'ouvrage, et la lettre qui l'accompagne, sont renvoyés à la Commission du Concours de Poésie.

MM. le vicomte de Pelleport et Jeannel écrivent à l'Académie pour appeler son attention et son intérêt sur l'institution du *Parc bordelais,* et pour obtenir d'elle un témoignage d'approbation. Ils font ressortir l'importance qu'aura pour la ville de Bordeaux la fondation simultanée d'une promenade publique et d'un jardin zoologique d'acclimatation.

Leur demande, et les considérations dont ils l'appuient, sont soumises à l'examen d'une Commission composée de MM. Raulin, Baudrimont et Duboul.

Après le dépouillement de la correspondance, et avant que l'Académie passe à son ordre du jour, M. le Président lui annonce la perte qu'elle vient de faire d'un de ses éminents membres honoraires, M. Castéja, maire de Bordeaux.

La séance est immédiatement levée, et la reprise des travaux de l'Académie ajournée au jeudi 3 décembre.

---

### OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE
#### SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

Fables nouvelles de la *Flore poétique,* par Jean-Joseph Monmoreau, 1er volume, avec une lettre par laquelle l'auteur sollicite un encouragement. (M. Minier, rapporteur.)

*Verhandlungen der Schweizerischen natur forschenden gesellschaft bei ihrer versammlung zu luzern,* septembre 1862. (M. Brunet, rapp.)

*Revue des Sociétés savantes,* septembre, octobre et novembre 1863. (M. de Lacolonge, rapporteur.)

*Recueil de la Société libre d'Agriculture, Sciences et Arts de l'Eure,* années 1860 et 1861. (M. Duboul, rapporteur.)

*Annales de la Société d'Agriculture du Puy,* 1861. (M. Delpit, rapp.)

*Revue de Bretagne et de Vendée,* nov. 1863. (M. Cirot de La Ville, rapp.

*Della cripta di S. Gennaro nel cimiterio di pretestato.* Roma, 1863. (Même rapporteur.)

*Société académique des Sciences et Arts de Saint-Quentin,* 1862 à 1863. (M. Minier, rapporteur.)

*Journal des Savants,* octobre 1863. (M. Duboul, rapporteur.)

DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

M. Victor Meunier propose l'échange des publications de l'Académie avec le *Courrier des Sciences et de l'Industrie* dont il est le rédacteur. Il joint à sa lettre le n° 11 de ce journal. (Accepté )

*15e, 16e et 17e Lettres d'un Bénédictin* (IIIe Partie).

*Annales de la Société libre des Beaux-Arts,* novembre 1863.

*L'Association médicale,* 15 novembre 1863.

*Le Contemporain,* 15 novembre 1863.

*Bulletin des séances de la Société impériale et centrale d'Agriculture de France,* juillet 1863.

*L'Étincelle,* nos des 15 et 22 novembre 1863.

*L'Annonce,* nos des 14 et 21 novembre 1863.

*Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe.*

*Programme de la 7e Exposition de la Société industrielle d'Angers,* avec une lettre pour laquelle la Commission d'organisation prie l'Académie de vouloir bien donner de la publicité à ce Programme.

*Tribune littéraire et artistique du Midi,* septembre 1863.

*Bull. de la Société d'Agriculture de Poitiers,* juin, juillet et août 1863.

*Bulletin de la Société protectrice des Animaux,* octobre 1863.

*Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse,* septembre 1863.

## Étaient présents :

MM. Gaussens, Hipp. Minier, J. Duboul, Leo Drouyn, R. Dezeimeris, de Lacolonge, Saugeon, Jules Delpit, E. Dégranges, Lefranc, Cirot de La Ville, G. Brunet, Costes, Baudrimont, Fauré, Roux, V. Raulin. Blatairoux, Valat, Dabas.

SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE.

**Présidence de M. GAUSSENS.**

Le procès-verbal de la séance du 26 novembre est lu et adopté.

La correspondance offre une lettre de M. Sansas, dans laquelle il appelle l'attention de l'Académie sur une de ces rares circonstances qui permettent, dit-il, de résoudre, par une vérification matérielle, des problèmes longtemps débattus. Il continue ainsi :

« On a remarqué que, sur un grand nombre de points, la plus ancienne enceinte de Bordeaux connue jusqu'à présent était composée à sa base d'énormes blocs de pierre, débris de monuments gallo-romains.

» A quelle époque doit-on faire remonter ces constructions? L'enceinte dont parle Ausone reposait-elle sur ces constructions étranges, ou bien sont-elles le résultat de reprises faites dans les siècles postérieurs? L'honorable M. Jouannet, d'accord en cela avec l'abbé Lebœuf, a pensé que la muraille romaine reposait sur ces curieux débris. On a tout lieu de croire à l'exactitude de cette appréciation, et cependant il est encore des personnes à qui il répugne de l'admettre.

» Une occasion se présente de constater sur quelle base a été construite une partie notable de notre enceinte gallo-romaine.

» Dépourvu de tout caractère pour imprimer le cachet de l'authenticité aux découvertes qui vont avoir lieu, je prierai l'Académie de nommer une Commission chargée de lui faire un Rapport sur les fouilles qui vont s'effectuer.

» On démolit en ce moment, rue des Remparts, trois vieilles masures dont les premières assises au dessus du sol de la rue sont évidemment de construction gallo romaine; elles ont pu faire partie de l'enceinte de Bordeaux la plus ancienne; on y

remarque même, vers l'extrémité nord, les traces d'une tour de la même époque.

» Pour établir les nouvelles constructions, on va nécessairement démolir le mur dont je viens de parler; on pourra ainsi reconnaître d'une manière certaine sur quelle base il repose.

» Du même côté de la ville, lorsqu'on éleva les maisons qui forment l'angle de la rue des Remparts avec celle des Trois-Conils, au nord des amas de pierres qui fournirent, entre autres monuments, le bas-relief des Dendrophores, on trouva un grand pan de mur gallo-romain renversé et tout d'une pièce. Il reposait sur une seule rangée de pierres provenant d'anciens monuments; je me le rappelle, et cependant, il y a peu de temps, l'exactitude de mes souvenirs était contestée. Dans la rue des Trois-Canards, le mur gallo-romain, dont a parlé M. le Leo Drouyn dans les *Archives historiques*, repose sur plusieurs rangées de blocs de grande dimension; mais on n'a pas encore vérifié s'ils portent des traces de sculptures ou d'inscriptions.

» Quel que puisse être le résultat des fouilles qui vont avoir lieu, il importe, je crois, à l'histoire de notre ville qu'il soit officiellement constaté. Des faits nettement et clairement établis aideront puissamment à la découverte et à la manifestation de la vérité.

» C'est dans le but de couper court à des controverses ultérieures que je sollicite, Messieurs, l'intervention de vos lumières et de l'autorité dont se trouvent toujours environnés vos actes. »

Après avoir discuté l'opportunité de cette demande, l'Académie, déterminée par sa décision antérieure d'intervenir dans toutes les questions d'art et d'archéologie, décide qu'une Commission sera nommée, et qu'elle pourra, si elle le juge à propos, invoquer le concours de l'autorité municipale. Cette Commission est composée de MM. Leo Drouyn, Cirot de La Ville et de Lacolonge.

M. Baudrimont lit la première partie d'un Mémoire *sur la*

*classification des éléments et des composés chimiques tant naturels qu'artificiels.*

Après avoir passé en revue les diverses classifications des éléments chimiques proposés jusqu'à ce jour, il expose les nombreuses difficultés qu'il faut surmonter pour arriver à une classification qui soit l'expression exacte de la nature et de l'état de la science. Pour obtenir ce résultat, il faut approfondir l'étude des fonctions des éléments chimiques, et considérer que, dans les formations des types composés, il faut placer au premier rang le nombre de leurs parties constituantes, puis l'arrangement de ces parties, et que leur nature chimique ne doit venir qu'en troisième lieu pour la formation des espèces.

Il expose des faits nombreux et des expériences qui démontrent que le polymorphisme des éléments chimiques peut persister jusque dans les combinaisons. — Il fait voir ensuite, et comme une conséquence de ce premier point, que la loi des proportions chimiques, telle qu'on l'a formulée jusqu'à ce jour, ne représente qu'un résultat arithmétique et nullement les faits tels qu'ils sont.

Ce travail devant être publié dans nos *Actes,* nous n'entrerons pas dans plus de détails.

L'Académie procède aux élections des Membres du Bureau pour l'année 1864; elle nomme par des votes successifs :

MM. Costes, *Vice-Président.*
Roux, *Secrétaire général.*
Dezeimeris et Lespinasse, *Secrétaires.*
Fauré, *Trésorier.*
Valat, *Archiviste.*
Gaussens et Jacquot, *Membres du Conseil.*

Elle vote ensuite sur la candidature de M. Bladé, qui est nommé Membre correspondant.

M. Costes lit un Rapport sur un Mémoire de M. le docteur Blatin, ayant pour titre : *De la Rage chez le chien, et des mesures préservatrices :*

« Il y a déjà quelque temps, dit le Rapporteur, j'ai eu à vous rendre compte d'un Mémoire sur la rage que M. Blatin, vétérinaire de cette ville, vous avait adressé. A une autre époque, je vous ai fait connaître les opinions nouvelles qu'avaient publiées, sur l'étiologie en particulier de cette affreuse maladie, deux auteurs, MM. Froussart et Bachelet. Le travail de M. Blatin ne contient guère que ce que nous savons déjà à cet égard ; mais il n'en est pas moins utile de réveiller de temps en temps, sur un si formidable danger, l'attention des populations. C'est pourquoi le Mémoire de M. Blatin offre de l'intérêt. Toutefois, à la suite d'une discussion brillante qui vient d'avoir lieu à l'Académie de Médecine de Paris, et qui a amené la nomination d'une Commission pour rédiger des instructions destinées à être propagées dans tout l'Empire, dans le but d'arriver, s'il est possible, à l'extinction de ce fléau, ce travail perd de son intérêt.

» Et lorsque la Commission se trouve composée d'hommes aussi compétents que MM. Rayer, Tardieu et Trébuchet, nous devons attendre les plus vives lumières de leurs études, et les vœux de M. Blatin, et ceux que nous pourrions émettre nous-mêmes, seront le plus possible comblés. — Propager les notions les plus précises sur la véritable connaissance de la maladie sera, sans aucun doute, un des moyens les plus sûrs de l'éteindre. »

M. le Rapporteur conclut à ce qu'une lettre de remercîment soit adressée à M. Blatin. L'Académie adhère à cette proposition.

---

OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE

SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

*Revue des Sociétés savantes,* 27 nov. 1863. (M. de Lacolonge, rapp.)

*Bulletin de la Société d'Agriculture de Boulogne-sur-Mer*, octobre 1863. (M. Petit-Lafitte, rapporteur.)

*Revue agricole et industrielle de Valenciennes*, octobre 1863. (M. Ch. Des Moulins, rapporteur.)

DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

*L'Étincelle*, numéro du 1er décembre 1863.

Prospectus d'un ouvrage intitulé : *La Persécution religieuse en Angleterre sous le règne d'Élisabeth*, par l'abbé C.-J. Destombes, de Douai.

*L'Association médicale*, 1er décembre 1863.

*L'Ami des Champs*, décembre 1863.

*Journal d'Éducation*, décembre 1863.

*La Décentralisation littéraire et artistique, Moniteur des Sociétés savantes et de la Librairie française*, 16 novembre 1863, avec une lettre par laquelle l'administration de ce journal réclame la collaboration des membres de l'Académie.

*L'Annonce*, nº 33.

*Hist. de la renaissance politique de l'Italie* (1814-1861), par Adolphe Rey. (Prospectus.)

*Société littéraire et scientifique de Castres* (Tarn), 5 juillet 1863.

*Annales de la Société d'Agriculture du département de la Gironde*, 3e trimestre 1863.

*Bulletin de la Commission historique du département du Nord*, t. VII, 1863.

Étaient présents :

MM. E. Gaussens, Hipp. Minier, Costes, J. Duboul, Cirot de La Ville, Jules Delpit, R. Dezeimeris, Leo Drouyn, E. Jacquot, Saugeon, Valat, W. Manès, Gustave Lespinasse, Blatairou, E. Dégranges, Fauré, de Lacolonge, Roux, Cyprien Oré, V. Raulin, Dabas, Baudrimont.

---

## SÉANCE DU 24 DÉCEMBRE.

**Présidence de M. GAUSSENS.**

Le procès-verbal de la séance du 3 décembre est lu et adopté.

M. le Secrétaire général annonce à l'Académie que la dis-

tribution des récompenses aux membres des Sociétés savantes aura lieu, à Paris et à la Sorbonne, le samedi 2 avril 1864, à midi, et que des lectures seront faites les trois jours suivants. — Il rappelle que l'administration des chemins de fer accorde aux délégués la faveur de la demi-place.

M. Boetch, de Strasbourg, envoie à l'Académie plusieurs essais de *conversion du pastel en peinture à l'huile ou sur verre,* et appelle sur ce procédé son attention et son intérêt. Une Commission, composée de MM. Villiet, Leo Drouyn et Baudrimont, est chargée de cette vérification.

L'Académie s'occupe de la réclamation, déjà mentionnée de M. Sédail, pour l'impression dans les *Actes* d'un Mémoire couronné en 1828.

M. Valat, qui a lu ce Mémoire et en fait l'éloge, déclare d'ailleurs que la quatrième partie, la plus essentielle, manque presque tout entière, et que M. Sédail devra d'abord être invité à combler cette lacune.

Quant à l'appréciation du travail une fois complété, M. Dégranges opine qu'il ne conviendrait pas de soumettre le jugement d'une ancienne Commission à une nouvelle, et qu'il vaut mieux s'en rapporter à la décision du Bureau, et principalement du Président, du Secrétaire général et de l'Archiviste, qui ont lu déjà le Mémoire. — Cet avis prévaut.

M. Delpit, au nom d'une Commission dont il faisait partie avec MM. Dezeimeris et Petit-Lafitte, lit un Rapport sur les *Annales de la Terreur à Bordeaux,* par M. Aurélien Vivie. Le Rapporteur constate l'importance historique des documents réunis dans ce volumineux manuscrit et leur intérêt local. Il signale dans l'auteur un analyste désintéressé, qui fait parler les textes qu'il a compulsés et ordonnés, et laisse les faits se présenter eux-mêmes.

La Commission propose d'accorder à M. Vivie une médaille d'argent pour l'encourager à continuer et perfectionner son œuvre, qui, allégée de ses superfluités, pourrait être, avec succès, livrée à l'impression.

Cette proposition, appuyée par M. Minier, est votée par l'Académie.

M. le Secrétaire général invite les Commissions des divers Concours à faire leurs Rapports le plus tôt possible, en sorte que la seconde séance publique de l'Académie puisse avoir lieu dans les premiers jours de février.

MM. Delpit et Jacquot présentent des observations sur les défectuosités que leur a paru offrir l'organisation de la dernière séance publique de l'Académie, et demandent la nomination d'une Commission spéciale, chargée de s'entendre avec le Président, le Secrétaire général et l'Archiviste, sur toutes les mesures propres à relever désormais la dignité de la cérémonie, et à procurer le placement convenable de tous les Académiciens. — M. le Président nomme, à cet effet, une Commission composée de MM. Delpit, Jacquot et Petit-Lafitte.

M. Petit-Lafitte, au nom d'une Commission que composaient avec lui MM. Dégranges et Roux, lit un Rapport sur l'établissement de M. Senmartin, conformément à la demande que cet honorable instituteur avait adressée à l'Académie. — Le Rapporteur constate que les réponses faites par plusieurs élèves aux questions des membres de la Commission, lui ont prouvé la promptitude des résultats obtenus par les méthodes du maître dans l'enseignement de la lecture, de l'écriture, et des premiers éléments de la grammaire et du calcul. Il témoigne aussi de la salubrité et de la bonne distribution du local.

La Commission propose et l'Académie vote une lettre de félicitation et d'encouragement.

M. Valat lit un Mémoire sur les diverses méthodes employées dans l'éducation des sourds-muets, d'après l'exposition critique qu'en a faite M. Frank, de l'Institut, dans un lumineux Rapport lu au nom d'une Commission spéciale, en 1861. M. Valat analyse rapidement ces méthodes et les controverses que le travail de M. Frank a soulevées. Il se réserve d'apprécier, dans une seconde lecture, ce qu'elles ont d'utile et d'important au point de vue de la science et de l'art.

M. le Président remercie M. Valat de cette communication écoutée avec intérêt.

---

OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE
SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

*Revue des Sociétés savantes*, 4, 11 et 18 décembre 1863. (M. de Lacolonge, rapporteur.)

*Mampoula le Malais*, par M. J. Cathérineau. (M. Duboul, rapp.)

*Bulletin du Comité d'Histoire et d'Archéologie de la province ecclésiastique d'Auch*, t. IV, Xe livre. (M. Blatairou, rapporteur.)

*Jarbuch*, n° 3; mai, juni, juli, august 1863. (M. Raulin, rapp.)

*Inventaires et Documents des Archives de l'Empire, publiés par ordre de l'Empereur*. (M. Vaucher, rapporteur.)

OUVRAGES DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

*Rosier de Marie*, n° 481.

*Archives de l'Agriculture du Nord de la France*, n° 10, oct. 1863.

*L'Étincelle*, nos 166, 167 et 168.

*Annales de la Société libre des Beaux-Arts*, décembre 1863.

*Recueil des Travaux de la Société d'Agriculture d'Agen*, 2e série, t. I.

*Bulletin des Séances de la Société impériale et centrale d'Agriculture de France*, 2e série, t. XVIII, n° 11.

*Bulletin mensuel de la Société protectrice des Animaux,* t. IX, nº 11.

*Mémoires de la Société des Sciences physiques et naturelles de Bordeaux,* t. II, 2e cahier.

*Bibliothèque et Cours populaires de Guebwiller,* par J.-J. Bourcart.

*Le Hanneton,* nº 53.

*Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne,* 17e vol., 3e trimestre.

*Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire,* 13e et 14e vol.

*Description de la Franche-Comté,* traduit par Achille Chéreau.

*Archives de l'Agriculture du Nord de la France,* nos 7, 8 et 9.

*Crucifixus,* par M. Louis Guibert.

*Le Contemporain,* 15 décembre 1863.

*Annales de la Société d'Horticulture de la Gironde,* t. III, nº 3.

*L'Association médicale,* 15 décembre 1863.

*18e et 19e Lettres d'un Bénédictin* (IIIe Partie).

*Discours prononcé à l'audience de rentrée de la Cour impériale de Pau,* par M. Lespinasse, premier avocat général.

*Procès-verbaux des Délibérations du Conseil général de la Gironde,* session de 1863.

*Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse,* octobre 1863.

Étaient présents :

MM. Hipp. Minier, Costes, Leo Drouyn, R. Dezeimeris, A. Petit-Lafitte, E. Jacquot, Lefranc, Valat, Jules Delpit, Cirot de La Ville, V. Raulin, Roux, E. Dégranges, Cyprien Oré, Fauré, Baudrimont.

---

## SÉANCE DU 31 DÉCEMBRE.

**Présidence de M. GAUSSENS.**

Le procès-verbal de la séance du 24 décembre est lu et adopté.

M. Petit-Lafitte demande qu'il soit fait mention au procès-verbal du vif plaisir avec lequel l'Académie a vu l'un de ses membres, M. H. Brochon, nommé Maire de Bordeaux.

L'Académie adhère à cette motion.

M. Lespinasse, avocat général à Pau, sollicite le titre de Membre correspondant, et envoie, à l'appui de cette demande, une brochure intitulée : *Les Bohémiens du pays Basque,* et *trois Discours prononcés devant la Cour de Pau.*

Une Commission, composée de MM. Lefranc, Lespinasse et Dabas, est chargée d'apprécier les titres du candidat.

M. Baudrimont donne lecture d'un travail intitulé : *Observations sur les Racines des langues, et en particulier sur celles de la langue grecque.*

L'honorable Membre cherche d'abord quelles sont dans une langue les racines ou mots primitifs d'où les autres dérivent. En reconnaissant que, dans cette recherche, la plus savante analyse reste incomplète, il établit par des exemples que tantôt c'est le *verbe,* tantôt c'est le *nom,* qui est la racine. Il discute l'opinion de divers philologues, dont les uns ont voulu voir les racines primitives dans les onomatopées, et les autres dans les interjections. Il pense, quant à lui, que toute langue se composant de racines et de dérivés, il faut faire la part de la dérivation, et joindre les dérivés aux racines. Passant à l'étude particulière des racines de la langue grecque, il avoue l'insuffisance et les défectuosités du travail de Lancelot, mais il en signale aussi l'utilité et la popularité scolaire, et croit que le remaniement qu'en a fait M. l'abbé Bonnevial en a heureusement retranché les bizarreries et les étrangetés, et mis en lumière les mérites essentiels.

M. le Président remercie M. Baudrimont de cette intéressante communication.

M. Lefranc, au nom de la Commission du Concours de Poésie, où siégeaient avec lui MM. de Gères et Duboul, donne lecture du Rapport qui constate les résultats de ce Concours.

Cinq auteurs seulement y ont pris part, et ont envoyé en tout vingt-quatre pièces.

La faiblesse de ces essais, où manquent généralement l'inspiration, le goût et la correction, ne permet à la Commission de proposer qu'une seule récompense. Elle demande une médaille d'argent pour la pièce intitulée : *Pauvre oiseau noyé,* où elle a trouvé, avec un respect plus constant de la prosodie et de la grammaire, quelques strophes empreintes de grâce naïve et de douce sensibilité. L'Académie en écoute la citation avec intérêt; mais, frappée du nombre des imperfections qui déparent encore cette pièce dont le peu d'étendue aurait demandé un talent plus soutenu et plus égal, elle se borne à décerner une MENTION HONORABLE.

Le Rapporteur rend compte ensuite de l'impression produite sur la Commission par le *Recueil de poésies* de M. Bellot des Minières. Elle y constate une inspiration élevée, de nobles accents, un talent vigoureux et souple, une versification généralement éclatante et harmonieuse, en désirant parfois plus de propriété dans l'expression, plus de sobriété et de choix dans les figures. Rendant hommage aux nombreuses beautés où se perdent ces défectuosités de détail, elle propose, et l'Académie vote, une MÉDAILLE D'OR.

---

## OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE

### SUR LESQUELS SERONT FAITS DES RAPPORTS.

*Revue des Sociétés savantes,* 25 décembre 1863. (M. de Lacolonge, rapporteur.)

*Étude sur le chant en chœur,* par M. Labat, membre correspondant, à Montauban. (M. Saugeon, rapporteur.)

*Porpora et ses élèves,* ou l'*Art du chant en Italie au XVIIIe siècle,* par le même auteur. (Même Rapporteur.)

*Fables nouvelles* et la *Flore poétique* (1er vol.), par M. J.-J. Monmoreau,

**de Pellagrue (Gironde); avec une lettre d'envoi, par laquelle l'auteur sollicite une récompense. (M. Minier, rapporteur.)**

DÉPOSÉS AUX ARCHIVES.

*Lettres adressées aux personnes sympathiques aux idées sociales et providentielles* (Prospectus), par M. Médius.

Étaient présents :

MM. E. Gaussens, Hipp. Minier, Costes, Valat, J. Duboul, E. Jacquot, R. Dezeimeris, Roux, Saugeon, Lefranc, de Lacolonge, Aug. Petit-Lafitte, Cirot de La Ville, G. Lespinasse, V. Raulin, E. Dégranges.